BnF Gallica

Voyages et aventures d'une noce parisienne autour du monde, par Jules Gros. Tome 1

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Gros, Jules (1829-1891). Auteur du texte. Voyages et aventures d'une noce parisienne autour du monde, par Jules Gros. Tome 1. .

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

820

VOYAGES ET AVENTURES

D'UNE NOCE PARISIENNE

AUTOUR DU MONDE

I

VOYAGES ET AVENTURES

D'UNE NOCE PARISIENNE

AUTOUR DU MONDE

PAR

JULES GROS

TOME PREMIER

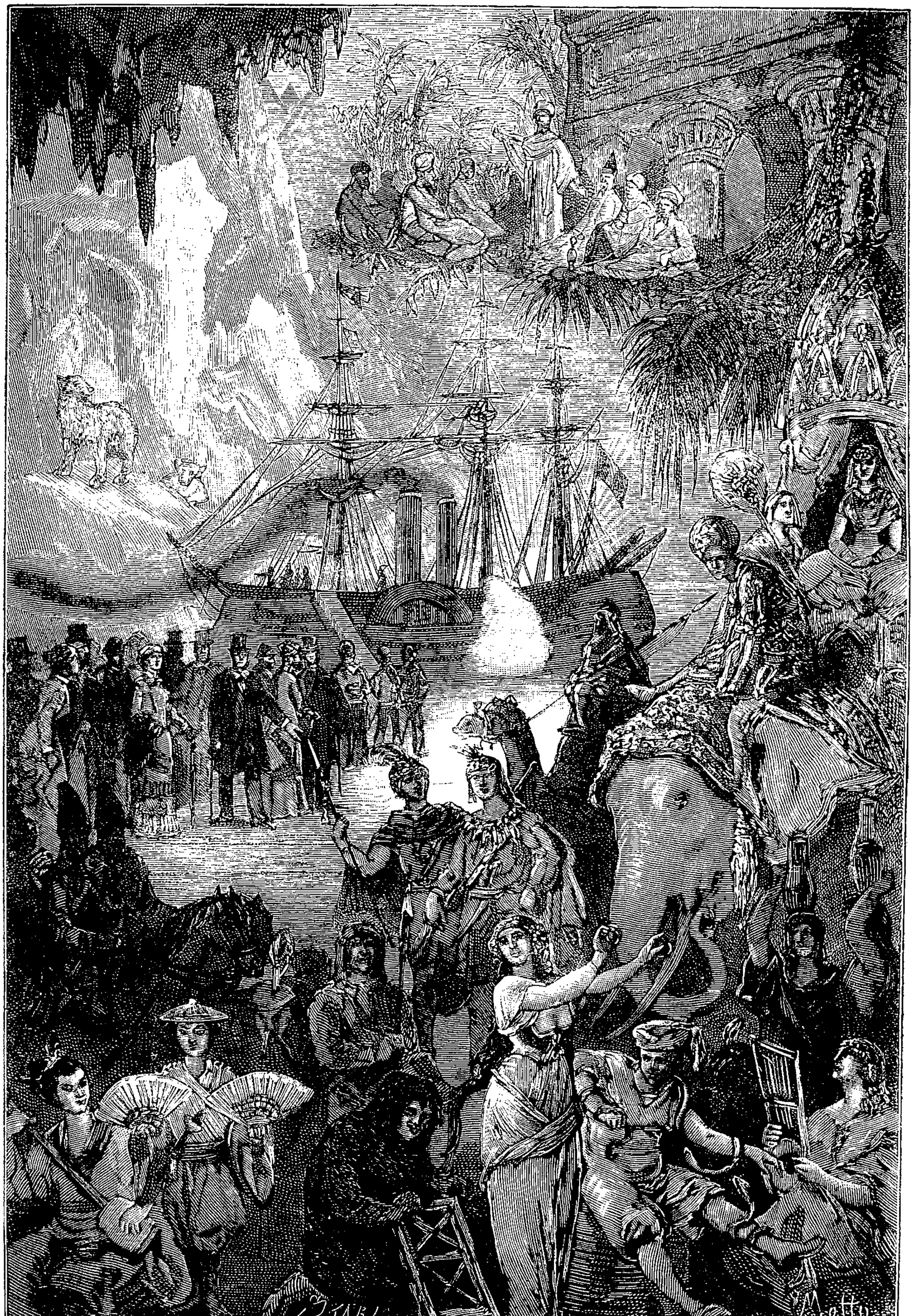
PARIS

JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

VOYAGES & AVENTURES D'UNE NOCE PARISIENNE

AUTOUR DU MONDE



Jules ROUFF et Cie, éditeurs, 14, Cloître Saint-Honoré, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

VOYAGES & AVENTURES D'UNE NOCE PARISIENNE

AUTOUR DU MONDE

CHAPITRE PREMIER

UNE NOCE CHEZ VÉFOUR. — L'ONCLE PÉTRUS MILLION. — UNE PROPOSITION INATTENDUE. — UN BEAU VOYAGE EN PERSPECTIVE. — NOUVEAU MARIAGE A L'HORIZON. — Mlle CLÉMENCE ALLARD ET SON FUTUR M. ÉMILE DES RIVIÈRES. — M. CÉSAR DE LA BÉCASSIÈRE. — LE PEINTRE BEAUDOIN. — LE DOCTEUR LEROUX ET SA NIÈCE. — M. PIERRE DUTHER. — Mlle HÉLÈNE BOURGEOIS. — LE PEINTRE BEAUDOIN. — Mme RAYMOND. — M. ATHANASE BARBIER. — M. FONTAINE ET SA FILLE. — M. BAPTISTE JOLLIBOIS. — LE *succès*. — LE CAPITAINE SIMON.

Le 15 août 1880, le grand salon doré du restaurant Véfour, au Palais-Royal, resplendissait de lumières. Une foule nombreuse était rassemblée autour d'une table somptueusement servie; l'éclat des lustres et des cristaux faisait ressortir le luxe des toilettes féminines. Une jeune fille, vêtue de blanc de la tête aux pieds, et portant sur la tête et à la ceinture les fleurs d'oranger traditionnelles, brillait entre tous les convives par l'éclat de sa beauté et le rayonnement de son bonheur.

C'était en effet le repas de noce de Mlle Julie Mansard; son mariage avec M. Ernest Champion, jeune ingénieur des mines, avait été célébré le matin même. Cela avait été à la fois une union de convenance et un mariage d'amour, ce qui constitue à notre avis la forme la meilleure du lien conjugal. Les nouveaux époux jouissaient tous deux, sinon d'une grande fortune, au moins de cette médiocrité dorée dont parle le poète, et qui assure l'existence entière contre l'adversité.

L'animation la plus expansive régnait dans la salle et le repas touchait à sa fin.

La fraîcheur rosée des joues féminines, l'éclat des yeux, le rouge vif des lèvres montraient que parmi les convives, les jolies dîneuses avaient comme tout le monde sacrifié à la déesse Gastéréa.

Comme dans tous les repas ordonnés savamment, l'allure des invités avait suivi une progression croissante. Au silence un peu froid du commencement, avaient succédé, avec l'aide des vins généreux de Madère ou de Sicile, les conversations générales d'abord, puis les causeries plus intimes.

Au moment où commence ce récit véridique les petits groupes s'étaient si bien formés qu'on n'entendait plus dans la salle qu'un brouhaha indescriptible, semblable au bourdonnement d'une ruche en révolution.

Parmi les convives qui avaient le plus consciencieusement fait honneur au repas, était un petit vieux à la figure ratatinée et passablement revêche ; ses joues, au commencement jaunes comme un vieux parchemin, avaient, en même temps que se succédaient les vins généreux, pris des teintes de pommes d'api et ses yeux, ternes d'abord, brillaient comme des escarboucles.

Ce vieillard si bien dispos était Jean-Pierre Million, l'oncle maternel d'Ernest Champion, qu'on appelait familièrement parmi les siens l'oncle Pétrus. C'est lui qui, dans ce jour solennel, avait remplacé, près de son neveu orphelin, le rôle du père, mort depuis longtemps.

L'oncle Pétrus avait fait une fortune très considérable dans le commerce des huiles végétales achetées à la côte d'Afrique et dans la fabrication des savons, cette spécialité précieuse de la ville de Marseille. Les plus modérés de ses compatriotes, quand ils parlaient de ses millions, ne s'arrêtaient jamais au-dessous du chiffre de dix ou douze ; beaucoup affirmaient, dans leur langage coloré, qu'il ne se laisserait pas pendre pour le double.

Malgré cette énorme richesse, l'oncle Million se montra dans sa vie privée d'une simplicité si extraordinaire qu'on blâma d'abord sa parcimonie, puis qu'on ne tarda pas à l'accuser d'avarice sordide.

On dit qu'il n'est pire prodigue qu'un avare qui se met en train. L'oncle Jean-Pierre en fut un exemple

Il se dressa sur ses courtes jambes, à la place d'honneur qu'il occupait, puis demanda le silence.

Quand toutes les conversations particulières eurent pris fin, il s'exprima en ces termes.

— Mon neveu, ma nièce, et vous tous ici qui avez bien voulu venir assister à cette fête, je vous prie de me prêter votre attention, car ce que j'ai à dire intéresse tout le monde.

« Parce que je n'ai personnellement aucun besoin et que, faute de savoir manger mon argent, j'ai toujours vécu avec une stricte économie, on m'a traité d'avare et de ladre. Ne dites pas non, je l'ai entendu encore tout à l'heure ici même!..... Or je suis riche, très riche, trop riche même, et j'ai résolu, à l'occasion du mariage de mon neveu, de montrer que je sais, quand je le veux, être généreux tout comme un autre!

« Ce matin, sans les en prévenir, j'ai signé chez mon notaire un don en faveur des jeunes époux d'un million de francs dont ils pourront jouir dès à présent.

« Mais ce n'est pas tout, et voilà où la chose va commencer peut-être à vous intéresser personnellement. Mon neveu, Ernest Champion, est, vous le savez tous, un ingénieur auquel sa science assure un bel avenir. J'ai pensé qu'un voyage, en Amérique d'abord, autour du monde ensuite, apporterait à son expérience un appoint qui ne lui serait pas inutile. C'est pourquoi j'ai organisé pour les nouveaux époux un voyage de noce pendant lequel j'espère leur montrer les cinq parties du monde.

« Messieurs nos invités, si vous voulez bien nous faire le plaisir de nous accompagner dans cette promenade, je vous prie de vous faire inscrire séance tenante, car nous n'avons pas de temps à perdre et je désire que nous quittions le port dès demain soir. Je me charge de faire tous les frais du voyage. Nos futurs compagnons de route ont jusqu'à huit heures et demie, ce soir, pour faire les achats qu'ils jugeront nécessaires; je leur ouvre dès maintenant un crédit illimité au Comptoir d'escompte, qui soldera toutes les notes fournies par eux. « J'ai dit.... »

L'oncle Pétrus s'assit, mais nul n'osait lui répondre, car personne ne pouvait croire à la réalité d'une si colossale proposition.

M. le marquis César de la Bécassière, l'élégant boulevardier, qui avait bien voulu honorer de son aristocratique présence le repas de noce de son ancien camarade de collège, se pencha à l'oreille de la mariée :

— Je crois, dit-il en ricanant, que l'oncle Million est gris comme un Cent-Suisse.

— Vous vous trompez, monsieur! voyez M. Ernest qui court le remercier.

Et, en réalité, le jeune marié, qui savait que jamais son oncle n'avait laissé protester sa parole, courut à lui et lui serra les mains avec effusion.

Beaucoup de convives s'excusèrent de ne pouvoir faire partie de ce beau voyage; le temps qu'il nécessiterait et la nature de leurs occupations les forçaient de décliner les offres du généreux Marseillais. Parmi ceux qui acceptèrent sans se faire tirer l'oreille citons en premier lieu M^lle Clémence Allard, la demoiselle d'honneur de la noce.

Mlle Allard, riche orpheline, était non seulement l'amie d'enfance de la mariée, mais encore elle avait pour tuteur M. Jean-Pierre, l'oncle d'Ernest Champion, et ce rapprochement avait été le point de départ de l'union qui venait d'être consacrée.

La demoiselle d'honneur, après avoir nettement manifesté son intention de faire partie du long voyage, se retourna vers son cavalier :

— J'espère, dit-elle, que M. Emile des Rivières ne se fera pas trop tirer l'oreille pour être des nôtres.

— Du moment où c'est vous qui m'y invitez, dit le jeune homme dont toute la figure resplendit de joie, je vous suivrai jusqu'aux extrêmes limites du globe.

— Allons! bon! s'écria l'oncle avec un gros rire. Voilà encore une noce en perspective!

Un des convives sembla ne pas partager cette gaieté. Il se leva et s'approcha du marié.

— Mon ami, dit-il, permets-moi de me retirer et de prendre congé de toi jusqu'à ton retour. Je ne puis accepter l'offre de ton oncle.

— Pourquoi cela? interrogea Ernest.

— C'est mon secret, reprit à voix basse le jeune homme.

— Comment toi, Pierre Duther, mon ami d'enfance, qui t'es déjà fait un nom glorieux parmi les explorateurs, toi qui as déjà parcouru une grande portion de la terre, tu refuses de faire partie d'un voyage dans lequel ton expérience nous aurait été si précieuse, tu refuses de venir avec nous!

— Ne m'interroge pas, reprit Pierre Duther d'un ton de voix qui ne permettait pas d'insister. Je veux voyager, mais je serai seul!

Plusieurs personnes encore se firent inscrire pour le tour du monde projeté :

C'étaient, outre le brillant marquis, le peintre bien connu Joseph Beaudoin; Mme Raymond, vieille amie de la famille Mansard et qui servait de mère à la jeune mariée; Mlle Hélène Bourgeois, jeune orpheline de vingt ans, l'amie et la protégée de Mme Champion, qui l'aimait de tout son cœur malgré sa naïveté poussée à l'extrême; M. Athanase Barbier, ancien fabricant de peignes enrichi et retiré, qui avait toujours professé une grande affection pour l'oncle; le savant M. Fontaine et sa fille Marie. M. Fontaine, membre de la Société de géographie commerciale de Paris, était appelé à rendre à l'expédition de grands services en raison de sa haute conpétence dans les questions topographiques, géologiques et dans toutes celles tenant aux sciences naturelles.

La liste des invités semblait s'arrêter là, quand un grand vieillard se leva et fit signe qu'il désirait parler.

C'était le docteur Leroux, bien connu par ses ouvrages sur la botanique. Il s'exprima en ces termes :

— Vous penserez qu'il y a folie de ma part de vouloir entreprendre à mon âge le grand voyage que vous allez faire. Aussi n'ai-je jamais songé à vous accompagner jusqu'au bout. Un devoir sacré réclamera dans cinq mois ma présence à Paris. Il s'agit de l'accouchement d'une de mes clientes que, comme M^lle^ Mansard, j'ai vu venir au monde. Comme d'ici là, je n'ai rien de mieux à faire que de m'attacher au pas de la jolie mariée, je me propose de vous suivre, tout en me réservant de vous quitter quand le moment me semblera venu.

Ces paroles furent particulièrement bien accueillies par M^me^ Julie, qui savait combien le vieux docteur avait été dévoué à elle et à sa famille.

— Puisqu'il en est ainsi, dit d'un ton de voix dolent et prétentieux, une vieille fille de quarante ans, à la mine excentrique, il faudra bien aussi que je suive mon oncle.

C'était, en effet, M^lle^ Élisa Leroux, nièce du médecin, et qu'un célibat prolongé au de là des limites de l'ordinaire n'avait point découragée. L'espoir de rencontrer, pendant ces lointaines excursions, le mari de ses rêves ne contribua pas peu à la consoler de l'obligation de rompre avec ses habitudes journalières.

Ces détails préliminaires étaient nécessaires pour faire faire connaissance à nos lecteurs avec un certain nombre des personnages qui joueront un rôle dans notre récit. Les circonstances qui suivront les initieront davantage aux qualités ou aux défauts de chacun.

Qu'il nous suffise d'ajouter que, dès le lendemain, tous les invités étaient réunis, en rade du Havre sur un yacht élégant dont la cheminée jetait des flots de fumée et couronnait les mâts d'un panache gris clair.

L'oncle Million qui avait prémédité depuis longtemps son généreux projet, avait acheté et aménagé ce joli navire pour le but qu'il lui destinait.

On était, c'était visible pour tous les gens habitués à la vie des ports de mer, sur le point de lever l'ancre. Une barque pourtant se dirigea vers le petit navire, sur les flancs duquel brillait en lettres dorées son nom, de bon augure : *le Succès*.

La légère embarcation, conduite par deux robustes rameurs, accosta le yacht et un beau jeune homme, mis à la dernière mode, les cheveux frisés et la moustache naissante, grimpa le long du navire, où les deux matelots lui firent bientôt parvenir un certain nombre de caisses et de cartons.

Le capitaine du bord, prévenu de cette arrivée, s'approcha du nouveau venu, mais il avait à peine eu le temps de lui demander l'objet de sa visite, qu'il vit le beau jeune homme entouré par toutes les dames de la noce qui l'entraînèrent dans le salon où on était appelé à passer une bonne partie du temps de la traversée.

— Vive M. Jollibois! cria même la nièce du docteur. Il arrive à temps et mérite nos éloges.

— C'est sans doute quelque attardé de la noce, murmura le capitaine Jean Simon. Il arrive en effet à temps, car dans cinq minutes nous serons en pleine mer.

Le yacht en effet ne tarda pas à lever l'ancre et sortit majestueusement du port.

Quand le nouveau venu reparut sur le pont, il vit avec épouvante que la terre n'apparaissait déjà plus que comme une ligne grise à l'horizon.

— Que va dire le patron? Je perdrai sûrement ma place, s'écria-t-il.

M. Baptiste Jollibois était en effet un chef de rayon des magasins du Louvre, qu'on avait chargé d'aller à la hâte porter par l'express à bord du *Succès* quelques robes et autres objets de toilette commandés par ces dames et dont la confection était en retard.

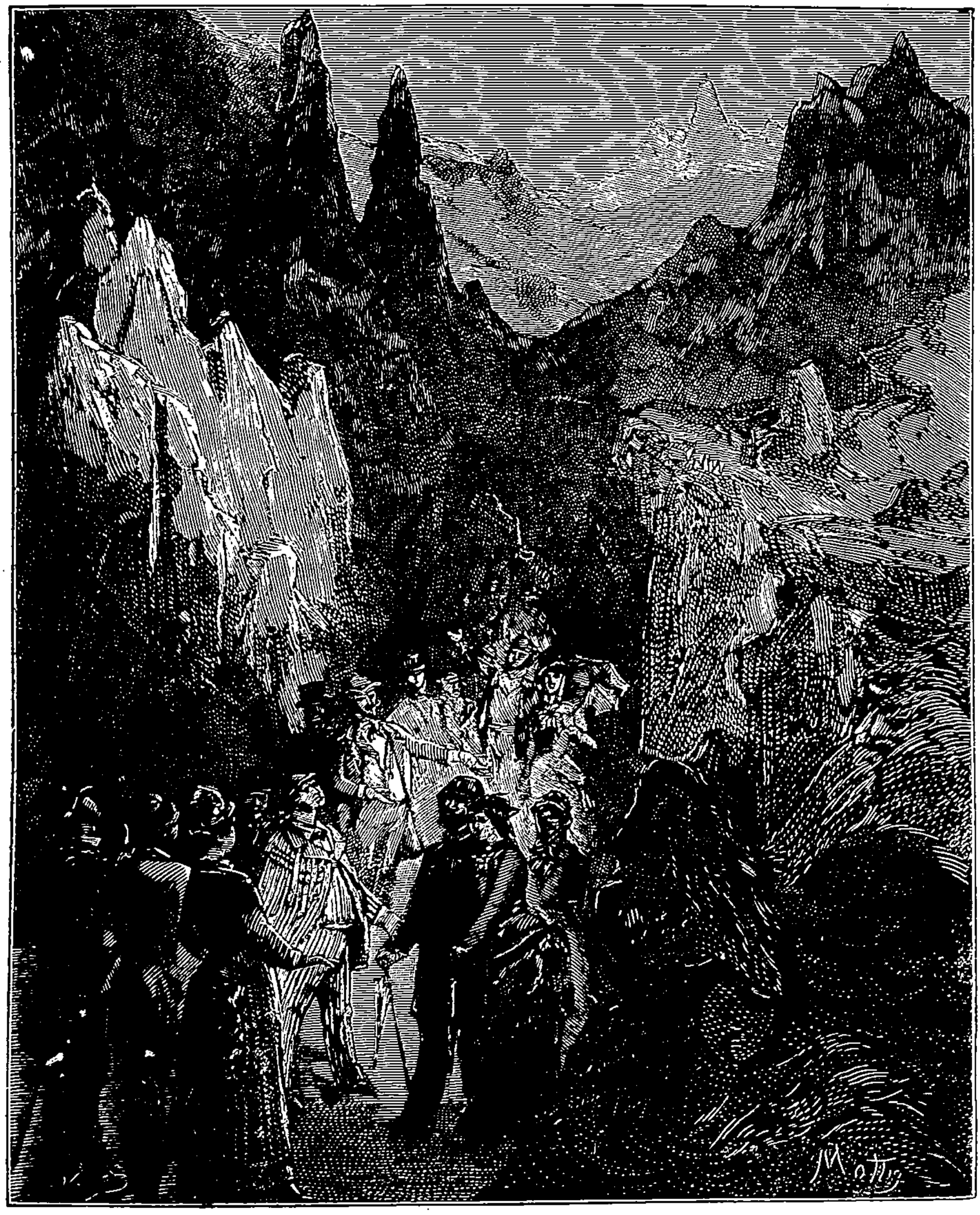
Il ne tarda pas à apprendre qu'il était en route pour Québec et le fleuve Saint-Laurent. Il soupira profondément, mais, bien sûr qu'on ne reviendrait pas en arrière pour son plaisir, il eut le bon esprit de ne rien dire.

« *Fit-il pas mieux que de se plaindre...?*

CHAPITRE DEUXIÈME

ARRIVÉE A QUÉBEC. — L'HÔTEL DE FRANCE. — L'ESCALIER CASSE-COU. — PROJETS DE NÉGOCE. — INSTALLATION. — UNE VISION DE LA DEMOISELLE D'HONNEUR. — TERREURS ET ANXIÉTÉS. — CONFIDENCES. — UN TERRIBLE AMOUREUX. — PAROLES CONSOLANTES D'HÉLÈNE. — UNE EXPLORATION DANS LA VILLE. — UNE PROMENADE DANS LES CHAMPS. — LE SAINT-LAURENT ET LA RIVIÈRE SAINT-CHARLES. — EXCURSION DANS LES BOIS. — UNE ÉTRANGE DISPARITION. — SIGNAUX D'ALARMES. — VAINES ESPÉRANCES.

Nous ne pensons pas qu'il soit utile de raconter ici par le détail les préparatifs qu'avaient faits les voyageurs avant de s'embarquer sur le *Succès*, non plus que les événements de mince importance qui signalèrent cette première traversée, une des plus courtes qui puisse être faite entre l'Europe et l'Amérique. Nous nous contenterons de dire qu'avant d'avoir



On arriva enfin sur la crête de la colline. (P. 15.)

résolu ce voyage, les instincts commerciaux de l'oncle Jean-Pierre s'étaient réveillés avec une merveilleuse intensité et qu'il avait résolu d'utiliser son tour du monde à faire le négoce sur les différents points qu'il se promettait de parcourir. C'est pour cela qu'au lieu de lester son yacht le *Succès* avec des cailloux ou des lingots d'un vil métal, il avait entassé dans ses flancs des marchandises dont il espérait bien tirer un honnête profit.

Pour l'instant, nos voyageurs, débarqués à Québec, sont en plein sol américain et nous les retrouverons au milieu d'une aventure qui faillit devenir fatale à plus d'un d'entre eux. Nous reviendrons plus tard, si cela est nécessaire, sur les péripéties antérieures de leur voyage.

L'oncle Jean-Pierre, qui avait depuis longtemps arrêté son itinéraire en raison des projets commerciaux qu'il nourrissait, avait choisi pour s'y installer le plus vilain quartier de la ville, qui, par contre, en est le plus riche. Nous voulons parler de ce chemin abrupt qui, sur la pente escarpée séparant la ville basse de la ville haute, ne peut être utilisé que par les piétons; on l'appelle le Break-neck stairs (escalier casse-cou); c'est un assemblage confus de constructions de toute sorte, percé de ruelles étroites et malpropres; mais c'est là que se trouvent la Bourse, la Banque, les magasins du gouvernement qui en font le centre du commerce et de la vie sociale.

L'habile négociant savait que là seulement il pourrait se livrer au trafic qu'il avait rêvé et il y avait loué tout un étage d'un de ces vastes hôtels comme on n'en construit qu'en Amérique et qui, pour le confort, laissent loin derrière eux ce que nous comptons à Paris, même de plus luxueux.

Divers appartements avaient été mis à la disposition des voyageurs, de façon à assurer le plus possible leur indépendance mutuelle. M. Champion et sa femme avaient le leur et s'y étaient installés avec une fort jolie soubrette, Pauline Daubry, que Mme Ernest (c'est ainsi qu'on s'était habitué à nommer la jeune mariée) avait amenée de Paris en qualité de femme de chambre. L'ingénieur s'était fait accompagner aussi par un de ses compatriotes du Dauphiné, Jean-Pierre Lerat, cuisinier habile, mais dont les talents étaient pour le moment inutilisés, bien qu'on eût pu les apprécier en route. Lerat avait été relégué provisoirement dans une chambre de l'étage supérieur avec les autres domestiques, le breton Jean-Louis le Gludic, un valet de chambre du marquis, et Marius Couracasse, matelot marseillais, depuis longues années au service de l'oncle Million.

Ce dernier avait gardé près de lui, dans l'appartement qu'il s'était réservé, sa pupille Clémence Allard et Mlle Hélène Bourgeois, l'amie et la protégée de Mme Ernest.

Mme Raymond aurait bien voulu s'installer près des jeunes époux, mais ceux-ci aimèrent mieux conserver leur liberté et la vieille amie de la famille Mansard se décida à accepter les offres de Mlle Élise Leroux, qui la fit placer près d'elle dans l'appartement du docteur.

M. Fontaine et sa fille demeurèrent également dans des chambres rapprochées de celles de l'oncle Pétrus. Quant aux autres, MM. des

Rivières, le marquis de la Bécassière, le peintre Beaudoin. M. Barbier et jusqu'à l'infortuné commis des magasins du Louvre, Baptiste Jollibois, il leur fut donné carte blanche et ils s'installèrent à leur gré, soit au grand hôtel de France, soit dans un hôtel voisin.

Que le lecteur nous pardonne ces détails, ils ne sont pas inutiles à l'intelligence du récit qui va suivre.

Le soir même où les voyageurs s'étaient tant bien que mal établis dans leur nouveau logement, Mlle Clémence Allard descendait en compagnie de sa nouvelle amie Mlle Hélène, dans la vaste salle à manger où tous les voyageurs prenaient leur repas en commun, quand, à la lueur du bec de gaz qui éclairait l'escalier d'honneur, elle entrevit une silhouette qui la fit tressaillir de la tête aux pieds.

Elle serra convulsivement le bras de sa compagne.

— Voyez ! voyez donc, Hélène ! c'est lui ! c'est lui ! je suis perdue.

Hélène n'aperçut qu'une ombre fugitive qui disparaissait derrière un pilier.

— De qui me parlez-vous, ma chère? interrogea-t-elle.

— Oh ! c'est lui ! c'est bien lui ! reprit la demoiselle d'honneur toute tremblante. C'est bien là M. Pierre Duther que vous avez vu parmi nous chez Véfour le soir de la noce de Julie et qui a refusé de faire partie du voyage !

— Je ne comprends pas, dit Hélène, en admettant que vous ne vous soyez pas trompée, en quoi la présence de ce monsieur vous émeut si fort. Tout le monde sait que M. Duther est un infatigable explorateur; sans doute notre compagnie n'a pas été de son goût et il a préféré continuer seul le cours de ses pérégrinations.

Mlle Allard resta un instant silencieuse, puis elle dit tout bas à sa compagne :

— Ce soir, quand nous serons toutes deux seules dans notre chambre, je vous dirai tout.

Le repas commun fut, comme d'habitude, copieux et gai. Les jeunes gens s'efforcèrent d'intéresser les dames en leur décrivant les splendeurs de la ville qu'elles n'avaient pu encore parcourir. Toutes en effet se montrèrent charmées des tableaux qu'on fit passer sous leurs yeux. Seule, la demoiselle d'honneur resta en proie à une inquiétude qu'elle ne parvint pas à dissimuler.

Son fiancé, Émile des Rivières, fut frappé de cette mine attristée.

— Ma chère demoiselle, lui demanda-t-il de sa plus douce voix, seriez-vous malade?

— Non ! non ! répondit-elle vivement; mais je me sens, je ne sais

pourquoi, nerveuse et maussade. Pardonnez-moi, messieurs. Demain matin, il n'y paraîtra plus.

Cet état anormal expliqua surabondamment le départ de Mlle Allard et de sa compagne, qui quittèrent la salle à manger aussitôt après le dessert.

Quand elles furent seules, Clémence fit signe à Hélène de s'asseoir, puis elle prit place près d'elle.

— Écoutez-moi, dit-elle. Vous savez que mon bon tuteur, M. Million, approuve l'affection réciproque qui m'unit à M. Émile. Il est convenu que, à notre retour en France, je deviendrai sa femme et je n'hésite pas à vous dire que ce sera pour moi un heureux jour.

— Je ne vois jusqu'ici rien de bien terrifiant, dit en riant, la naïve Hélène. Franchement, je ne serais pas fâchée d'être dans une situation semblable.

— Aussi n'est-ce pas cela qui m'inquiète, répondit la demoiselle d'honneur. Vous me comprendrez mieux si j'ajoute que M. Duther prétend qu'il m'aime, qu'il a osé me l'avouer, qu'il a juré que je ne serais jamais à son rival et qu'il m'a dit en face qu'il m'aurait pour femme, dût-il pour cela commettre un crime.

— Et c'est cela qui vous fait peur! reprit étourdiment l'ingénue. Moi, je vous trouve bien heureuse d'avoir deux amoureux quand il y en a tant d'autres qui se plaignent de n'en pas avoir du tout. Si M. Duther vous a fait ces terribles menaces, c'est qu'il est vraiment épris et je ne m'étonne plus de sa venue à Québec.

— Pourquoi alors n'est-il pas venu en même temps que nous?

— Oh! je comprends encore très bien cela, quoique je ne sois pas très savante. S'il vous aime, il doit détester votre futur M. Émile; il n'a pas voulu être exposé à vivre sans cesse en sa compagnie, à lui donner la main, à lui faire bonne mine.

— Qu'espère-t-il donc? demanda encore Clémence demeurée pensive.

— Il espère sans doute que les événements lui viendront en aide, qu'un jour vous vous brouillerez avec votre fiancé, que vous lui saurez gré alors de sa constance et qu'il deviendra votre heureux époux. Je sais bien que cela ne se fera pas. Mais, en bonne justice, vous ne pouvez pas lui en vouloir pour si peu.

Clémence Allard ne se dérida pas, malgré le côté logique du discours de sa compagne.

— Hélas! ma chère Hélène, dit-elle, vous tentez vainement de me rassurer; si vous connaissiez comme moi M. Duther, vous trembleriez comme moi. Oh! si vous aviez entendu les récits terribles qu'il a faits de ses voyages, si vous connaissiez sa froide résolution, son absence

complète de scrupules!... Vraiment il me semble que je suis à la veille d'un malheur!...

La nuit ne put parvenir à calmer les angoisses de la demoiselle d'honneur, mais plusieurs jours se passèrent sans nouvel incident. Déjà la jolie Clémence commençait à croire qu'elle avait été le jouet d'une vague ressemblance et que son terrible amoureux était resté en France quand un événement vint démontrer subitement combien toutes ses craintes étaient justes.

Les récits faits chaque jour par les voyageurs sur les splendeurs qu'ils découvraient dans leurs excursions, soit à travers la ville, soit dans les environs, ne tardèrent pas à donner aux dames le désir d'aller s'assurer par elles-mêmes de la vérité de ces appréciations. Une grande exploration générale fut résolue et, un beau matin, on partit bras dessus, bras dessous pour visiter la capitale du Canada. Seul l'oncle Jean-Pierre resta en ville pour s'occuper de ses affaires de négoce.

Déjà, à l'entrée du *Succès* dans le port de Québec, les voyageurs avaient pu constater que cette belle ville, située sur la rive gauche du Saint-Laurent, est à la fois une ville fortifiée, un port de guerre, un port de commerce et un vaste chantier de construction. Elle s'élève fièrement sur un promontoire, le cap Diamant, et dépasse de cent vingt mètres au moins le niveau des eaux du fleuve.

Nous ne nous attacherons pas à décrire cette cité dont nous ne pourrions d'ailleurs donner qu'une idée fort incomplète. Qu'il nous suffise de dire que nos intrépides voyageuses admirèrent sans restriction les monuments, la cathédrale catholique, l'église épiscopale surmontée d'une flèche élégante, le palais de l'archevêque, le château de Saint-Louis où réside le gouverneur anglais, et la citadelle jugée imprenable et qui est construite sur le point le plus élevé du cap Diamant.

Bien que Québec compte plus de soixante mille habitants, les explorateurs en eurent bientôt parcouru les quartiers les plus remarquables. Du haut du rocher que la ville couronne, ils aperçurent la rivière Saint-Charles qui vient se jeter au pied même du cap Diamant, dans les eaux si profondes du Saint-Laurent.

La vue des beaux villages, des blanches villas, semés au milieu des arbres, le long des rives de cette jolie rivière, donna aux promeneurs la pensée d'aller visiter ces riantes campagnes et ils sortirent de la ville par la porte de Prescote, qui s'ouvre dans la basse ville du côté du sud.

Partout ils rencontraient de charmants jardins et de ravissantes maisons; partout, aussi, l'industrie avait construit des usines: distilleries, soieries, papeteries, tanneries, etc. Les routes, bien propres et bien entre-

tenues, bordées par des rangées de beaux arbres, encourageaient les voyageurs à poursuivre leur promenade ; ils arrivèrent ainsi vers une chaîne de collines couvertes de bois touffus ; des sentiers étroits et frais s'ouvraient comme des couloirs discrets sous les épaisses frondaisons. M. Champion, que le spectacle des fabriques installées sur tous les plus petits cours d'eau avait profondément intéressé, constata qu'on avait encore plusieurs heures de jour et engagea ses compagnons à le suivre jusqu'au sommet des coteaux où il espérait faire quelques utiles observations géologiques.

Mlle Élisa Leroux, la nièce du docteur, qui ne manquait jamais une occasion de se montrer prétentieuse et ridicule, fit seule des objections : n'était-il pas imprudent de s'engager ainsi dans la forêt! Ne risquait-on pas d'y rencontrer des bêtes féroces? A leur défaut, n'avait-on pas vu dans la ville bon nombre de sauvages avec leur pittoresque costume et n'y avait-il aucun danger d'être attaqué par une tribu, si l'on s'éloignait des endroits habités?

L'oncle de la vieille fille, heureux lui-même de pouvoir pénétrer dans ces bois épais, désirant s'y livrer à l'étude de la flore infiniment variée de ces contrées et à la récolte des insectes rares, eut bientôt raison des objections de sa nièce.

— Chère Élise, dit-il, si tu crains de nous suivre, il y a un moyen bien simple de conjurer tout danger. Retourne sur tes pas et regagne l'hôtel. Tu n'es plus en âge où l'on craint les enlèvements.

— Plus en âge!... plus en âge!... Vous avez toujours, mon oncle, des choses désagréables à me dire.

— Parbleu! ne vas-tu pas te croire encore une jeunesse? as-tu peur d'exciter de folles passions?

— Qui sait! murmura, entre ses dents dépareillées, la nièce du docteur. Qui vivra, verra.

L'on se mit en route et toute la troupe disparut bientôt sous le couvert des grands arbres.

En tête de la colonne marchait l'ingénieur, que son intrépide jeune femme ne quittait pas plus que son ombre. Les yeux attachés à ses lèvres, elle buvait ses moindres paroles, pour me servir d'une expression populaire, et cette lune de miel continuait dans les bois, brillante comme au jour de l'hyménée.

Plus loin venait, à la file indienne, le docteur, dans les pas duquel marchait sa timide nièce.

Chacun, en raison du peu de largeur du sentier, devait se mettre à la suite de ceux qui avaient pris les devants. Clémence Allard et sa com-

pagne Hélène Bourgeois marchaient à l'arrière, la première plongée dans la contemplation muette de toutes les splendeurs qui se déroulaient autour d'elle, la seconde insouciante et gaie, comme un papillon qu'emporte la brise, ou plutôt comme doit être une enfant de quinze ans chez laquelle le cœur n'a pas encore battu.

Après une marche d'une demi-heure environ à travers le bois touffu, les arbres devinrent moins élevés et plus rares. Des blocs de rochers émergeant du sol s'élevaient parfois assez haut et assez à pic pour rendre inutile toute tentative de les escalader. Ernest Champion montra à sa femme dans une de ces clairières, une sorte d'aiguille rocheuse qui surgissait du sol comme une des pierres druidiques si communes dans les champs de la Bretagne et à son sommet élevé de plus de dix mètres, un sapin qui végétait là par un vrai miracle d'équilibre et sans qu'il fût possible d'en bas de deviner dans quelles fissures ses racines pouvaient aller chercher leur nourriture...

Mme Ernest sourit :

— Ce n'est pas cela qui peut m'étonner, dit-elle ; j'ai fait, il y a deux ans, avec mon oncle, un voyage à la Grande-Chartreuse. En redescendant du Grand-Som à Saint-Pierre-d'Entremont, par la vallée des Épars, nous avons vu bien d'autres merveilles !... Vois-tu, mon ami, quelque spectacles que nous soyons appelés à voir pendant le lointain voyage que nous avons entrepris, je doute que j'aie jamais rien de plus splendide à contempler que les cimes chenues, les glaciers, les cascades et les grottes profondes qu'on trouve dans les Alpes françaises et dans les Pyrénées.

Le jeune mari ne répondit pas, mais il savait combien de spectacles surhumains l'avenir réservait à ses compagnons pendant l'accomplissement du tour du monde.

On arriva enfin sur la crète de la colline, et cette partie était à peu près dénudée et toute hérissée de roches aux formes bizarres; quand on en regardait à quelques pas, ces entassements fantastiques présentaient tantôt l'image d'une ville avec des toits, des clochers, des tours, des pagodes et des minarets, tantôt les roches s'alignaient de taille égale, comme les soldats d'un régiment de géants.

Les explorateurs fatigués ne tardèrent pas à trouver entre deux rochers à pic une sorte de vallon couvert d'un épais gazon où ils purent s'étendre mollement à l'ombre.

Seule, Clémence Allard, profitant de l'attention que son fiancé prêtait aux études et aux démonstrations géologiques d'Ernest Champion, s'éloigna lentement et suivit, livrée à nous ne savons quelle rêverie intime, la pente douce que suivait l'étroit vallon. Sa compagne Hélène l'avait quittée

depuis quelques instants pour courir avec le vieux docteur à la poursuite d'un admirable papillon qui, voltigeant de fleur en fleur, semblait prendre plaisir à échapper à leurs tentatives. Elle disparut tout à coup derrière une roche et quand on pensa au retour et qu'on l'appela, nulle voix ne répondit. Vainement on se mit en quête de tous côtés, vainement on fit retentir tous les échos de cris mille fois répétés ; on ne rencontra partout que la solitude, rien ne répondit aux appels désespérés.

La nuit approchait et chacun se demandait avec terreur ce qu'était devenue l'infortunée demoiselle. Personne n'osait porter la terrible nouvelle à M. Million. Plusieurs membres de l'expédition déclarèrent formellement que, dussent-ils passer la nuit dans les bois, ils ne rentreraient pas avant d'avoir retrouvé la malheureuse égarée. Un groupe se forma de ceux dont la présence aurait été un embarras plutôt qu'un secours. Sous la conduite de l'ingénieur, M^me^ Ernest, le docteur et sa nièce, M^lle^ Hélène, qui protesta vainement contre ce départ, M^me^ Raymond dont la mauvaise humeur n'avait cessé de se manifester depuis le matin, M. Athanase Barbier, qui déclara avec une solennité prudhomes que qu'il ne se pardonnerait jamais de découcher de peur de déshonorer toute une existence sans tache, reprirent tristement la route de la ville.

Il fut décidé que M. des Rivières, M. de la Bécassière, M. Baudoin, et M. Jollibois resteraient au besoin jusqu'au jour pour continuer leurs recherches.

Quant à M. Fontaine, le savant géographe, il demanda à accompagner sa fille à Québec.

M. Fontaine, que ses connaissances géographiques et ethnographiques rendaient plus que qui que ce fut de l'expédition apte à se rendre compte des évènements, pressentait qu'une cause mystérieuse avait dû présider à l'enlèvement de la jeune fille et que les tribus d'Indiens accourus des bords de la Baie d'Hudson devaient n'être pas étrangères à cette disparition. Une seule chose l'embarrassait : comment, se demandait-il à lui-même, ces sauvages fils des solitudes ont-ils pu connaître notre présence et pourquoi, si c'est un otage qu'il leur fallait afin de nous mettre à contribution, ont-ils justement choisi la demoiselle d'honneur ?

— Messieurs, dit-il, en s'éloignant, j'espère que de loin je vous serai plus utile qu'en restant près de vous. J'ai sur cet inexplicable malheur des idées personnelles que je compte pouvoir vérifier. Si la nuit s'écoule sans nouvelles attendez-moi demain matin dès le point du jour ; je réussirai peut-être à apporter quelque lumière dans ce mystère.

Les jeunes gens restés pour rechercher la demoiselle d'honneur n'avaient apporté entre eux tous qu'un fusil ; c'était celui de l'intrépide



GUILLAUME NOVET, ŒIL-DE-LYNX ET RATON.

chasseur des Rivières, le malheureux fiancé ; dans l'espoir de ramener l'égarée sur la bonne voie, il ne cessa jusqu'à la nuit, de tirer des coups de feu que répercutaient les échos lointains.

Pendant ce temps ses compagnons avaient amoncelé du bois mort sur la crête du rocher le plus élevé ; dès que le jour disparut, ils allumèrent ce bûcher dont la flamme rougissante s'éleva jusqu'aux cieux.

Tous ces signaux furent faits en pure perte. Quand apparurent les premières clartés de l'aube les voyageurs n'avaient aucune nouvelle de leur compagne.

CHAPITRE TROISIÈME

INDISCRÉTIONS DE Mlle HÉLENE. — LE CHEF DE LA POLICE M. JOHNSTON. — LE POLICEMAN FORSTER. — LA POLICE A QUÉBEC. — UN AIMABLE MAGISTRAT. — LES SPÉCULATIONS DE L'ONCLE PÉTRUS. — LE TRAPPEUR MÉTIS, GUILLAUME NOVET. — PRÉCIEUSES INDICATIONS. — UN UTILE AUXILIAIRE. — LE BEC-D'AIGLE, GRAND CHEF DES CROWS. — GUILLAUME NOVET CHEF D'ÉXPÉDITION. — CHAGRIN DE M. MILLION. — UN ARSENAL IMPROVISÉ. — LE GRAND CHEF DES ASSINIBOINES, ŒIL-DE-LYNX. — SON COMPAGNON RATON — UN FRINGANT ÉQUIPAGE. — ENTRÉE EN CAMPAGNE.

Pendant que les jeunes gens de la noce voyageuse faisaient de vains efforts pour retrouver la demoiselle d'honneur disparue, le savant M. Fontaine n'était pas resté inactif. Ses études l'avaient mis au courant des mœurs des populations diverses qui vivent dans le nord-ouest de l'Amérique ; et tout le long de la route qu'il y avait à parcourir pour rentrer à Québec, il resta plongé dans une méditation profonde.

Au moment où l'on allait franchir la porte de la ville, Mlle Marie, sa fille, qui jusque-là avait respecté son isolement volontaire, se rapprocha de lui :

— Papa! dit-elle.

— Que me veux-tu, ma fille?

— Mlle Hélène, notre nouvelle amie, désirerait te parler.

Le vieux savant, sortant de ses rêves se retourna et aperçut à ses côtés la jeune fille.

— Qu'avez-vous à m'apprendre? demanda-t-il.

La protégée de la jeune mariée et l'amie de la demoiselle disparue prit timidement la parole. Elle raconta la rencontre que Mlle Clémence Allard avait crû faire dans les escaliers, les terreurs qu'elle avait manifestées en reconnaissant l'explorateur Pierre Duther, ses appréhensions ou plutôt ses sombres pressentiments.

M. Fontaine, après quelques instants de réflexion, confia sa fille au docteur Leroux et prit congé de ses compagnons de route.

Il se rendit sans hésiter dans la ville haute où se trouvait la résidence du chef de la police. Il fit passer sa carte à ce personnage important; grâce à la réputation que lui avaient valu ses travaux, on ne lui fit pas faire un instant d'antichambre. Il fut introduit dans le cabinet du magistrat et

expliqua le plus simplement possible le motif de sa visite, l'étrange disparition de Mlle Allard; enfin il supplia le chef de la police de vouloir bien lui prêter l'appui de son pouvoir et de son expérience pour rechercher la malheureuse égarée.

Quand M. Jonhston connut l'histoire des amours dédaignées de Pierre Duther, la présence de l'explorateur à Québec, les menaces qu'il avait faites à Mlle Clémence, avant le départ, les appréhensions de la demoiselle, il se leva et tira le cordon d'une sonnette.

Un policeman entra.

— Monsieur Forster, dit le chef, il faudra que dans une heure je sache où loge un Français, M. Pierre Duther, explorateur, récemment arrivé à Québec.

— Inutile de me déranger pour vous donner ce renseignement, répondit l'homme de la police; M. Duther est descendu à l'hôtel de France, il y dix jours. Quand une troupe de ses compatriotes, compagnons de voyage de M. Pierre Million, négociant, est venue s'installer dans cet hôtel, M. Duther a soldé ses dépenses à l'hôtelier et est allé s'installer à l'hôtel d'Albion, dans la ville haute.

— Veuillez vous informer si à cette heure, ce monsieur et visible? dit le magistrat.

— Cela encore est inutile, répondit le policeman, car je puis vous assurer que M. Duther a quitté l'hôtel d'Albion, hier matin, en prévenant qu'il serait longtemps absent. Il est sorti de la ville à dix heures par la porte Saint-Louis qui s'ouvre sur les plaines d'Abraham.

— Votre service est bien fait, dit le chef de la police et je vous en complimente. Encore un mot. M. Duther a-t-il vu quelqu'un de la ville qui puisse nous renseigner sur le lieu où il se dirige?

— M. Duther, avant-hier au soir, est allé au sommet de la ville haute, dans la petite rue Saint-Gilles, voir un métis français de passage à Québec et qui est bien connu dans le monde des trappeurs et des chasseurs. Il se nomme Guillaume Novet.

— Envoyez un homme de votre escouade et priez Guillaume Novet de venir sans délai dans mon cabinet. Dites-lui, s'il faisait quelque objection, que je lui saurai un gré tout particulier de sa complaisance.

Puis il se retourna vers le savant géographe et ajouta en souriant :

— Ces hommes, excellents pour la plupart, sont exposés par leur vie aventureuse, à avoir quelquefois recours à notre intervention ; parfois même notre protection peut leur éviter des ennuis; je connais le trappeur Guillaume; je suis sûr, que malgré l'impossibilité où me met la loi anglaise

de l'obliger à se déranger, il viendra dès qu'il connaîtra mon désir de le voir.

M. Fontaine était surpris de trouver dans le fonctionnaire anglais tant d'affabilité; il le fut bien davantage quand il vit ce personnage soulever une portière de velours masquant une porte de dégagement et l'inviter à venir prendre une tasse de thé dans ses appartements particuliers.

Quand il fut confortablement assis devant un guéridon de laque de Chine sur lequel brillait un service de magnifique porcelaine du Japon, il ne put s'empêcher de manifester à son hôte son étonnement.

— Monsieur Fontaine, répondit M. Johnston avec une courtoisie parfaite, j'ai l'honneur d'être le parent du grand explorateur de l'Afrique, M. Cameron, et à ce titre, je ne puis oublier la brillante réception que la société de géographie de France lui a faite à Paris et les honneurs dont elle l'a comblé. C'est en votre personne que je voudrais montrer ma reconnaissance en ce moment à ce corps savant et hospitalier.

— En outre, cher monsieur, ajouta le chef de la police après un instant de silence, vous faites partie d'un groupe de voyageurs dont l'arrivée à Québec fait grand bruit dans la ville. M. Million, qui paraît être le chef de votre expédition, a chargé son navire de marchandises que tout le monde ici se dispute. Pour mon propre compte, je lui ai acheté dix barriques d'un vin de Beaune comme on en n'avait encore jamais bu dans le Canada. Tous les chasseurs se précipitent dans les magasins qu'il vient d'ouvrir et y achètent à prix d'or les armes de précision qu'il a apportées et qui laissent bien loin derrière elles, les rifles américains et les carabines Minié qui les ont remplacés dans l'armée depuis 1853.

Votre M. Jean-Pierre Million, est un habile homme; les modes parisiennes qu'il a mises en vente font tourner toutes les têtes féminines; pas un des objets faisant partie de sa pacotille ne lui restera pour compte. De plus il a déjà eu le talent de se mettre en relations avec les chasseurs et les tribus indiennes qui accourent en ce moment des points les plus éloignés du Nord-Amérique, pour venir vendre ici leurs pelleteries précieuses. Les flancs de votre yackt se remplissent au fur et à mesure qu'ils se vident : aux bénéfices réalisés sur les marchandises vendues viennent s'ajouter ceux qui proviennent de l'achat de ces belles peaux. Heureusement, dit l'Anglais en souriant, que tous les Français ne ressemblent pas à M. Million, car la suprématie commerciale actuellement indiscutée de mon pays ne tarderait pas à s'éclipser devant celle du vôtre.

Les deux hommes, causant ainsi amicalement, fumaient d'excellents cigares et buvaient du thé corsé par du rhum de qualité exceptionnelle,

quand on frappa à la porte et que le policeman envoyé à la recherche du trappeur Guillaume Novet, vint annoncer que ce dernier attendait dans le bureau du chef de police.

Les nouveaux amis se levèrent et furent bientôt en présence du métis attendu.

Si M. Fontaine avait espéré faire en cette occasion une étude pittoresque du costume des coureurs de bois, costume si souvent décrit par Fonimore Cooper, par Gabriel Ferry, par le capitaine Mayne-Reed, par Gustave Aymard et bien d'autres, il eut une désillusion. Guillaume Novet était bourgeoisement mis et nul dans la rue n'aurait, en le rencontrant, supposé que ce fût là un de ces aventureux chasseurs dont la vie s'écoule à travers mille périls et qui ont à se défendre à la fois contre les indigènes, contre les fauves, et surtout contre le terrible ours gris.

Le trappeur était assis sur une banquette, il se leva, salua et attendit qu'on l'interrogeât.

Quand il fut mis au fait des renseignements désirés, il réfléchit un instant avant de répondre.

— Je connais depuis longtemps M. Pierre Duther, dit-il; nous avons chassé ensemble non seulement dans les grandes prairies du Farewest, mais encore nous avons parcouru côte à côte toute l'Amérique anglaise, jusqu'aux terres gelées qui bordent l'océan Glacial. C'est un homme d'une énergie rare, d'une décision prompte, incapable de reculer devant n'importe quel obstacle pour arriver au but qu'il s'est proposé.

— Vous me dites, continua le trappeur, que M. Duther aime une jeune fille de France, que cette jeune fille est promise à un autre. Aucun doute que ce ne soit lui qui l'ait enlevée ou fait enlever. C'est de ce côté qu'il faut diriger vos recherches.

— Oui! dit le chef de la police; mais qui nous dira où il a porté ses pas?

— Moi! répondit Guillaume Novet; non que j'aie aucun grief contre M. Duther, qui a toujours été pour moi un fidèle compagnon, mais parce qu'il s'est allié à mon irréconciliable ennemi.

— De qui parlez-vous? interrogea le magistrat.

— Je parle du grand chef des Crows, le Bec-d'Aigle, qui est à trois milles d'ici et que M. Duther est allé rejoindre dans son camp. Je parierais mon fusil de France contre une carabine de New-York que c'est ce sauvage endiablé qui a enlevé la demoiselle française et qu'il est déjà en route pour l'emmener dans sa tribu sur les rives de la baie d'Hudson.

— Comment savez-vous que ce chef indien est si près de Québec?

interrogea M. Johnston. Je ne me souviens pas que cette tribu soit jamais venue nous rendre visite.

— Vous avez raison, monsieur, reprit le trappeur, les Crows sont ennemis de toute civilisation ; ce sont les plus barbares et les plus féroces des naturels de tout le nord-ouest Amérique ; ils ne savent rien des progrès apportés par les blancs et il suffit, j'en suis la preuve, d'avoir du sang d'Européen dans les veines pour devenir leur mortel ennemi. Quel intérêt a pu les décider à quitter leurs forêts sauvages? Comment M. Duther a-t-il pu se mettre en rapport avec le Bec-d'Aigle, si hostile aux blancs? Je l'ignore encore, mais si vous le désirez, je ne tarderai pas à le savoir.

— Consentirez-vous, demanda le chef de police, à aider les Français à retrouver leur amie enlevée?

— Je les aiderai, répondit le chasseur, à une condition expresse. C'est qu'il me sera accordé toute confiance et tout pouvoir sur le choix des moyens et des auxiliaires à employer.

— Vous pouvez souscrire à cette condition, que moi-même je reconnais nécessaire, dit M. Johnston, répondant à un regard interrogateur du savant géographe.

— Alors c'est convenu, dit M. Fontaine ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aucun moyen d'action ne nous arrêtera et que vous pouvez dores et déjà disposer de notre fortune.

— Bon! bon! dit Guillaume Novet, d'un ton de bonne humeur. Mais nous n'avons pas de temps à perdre ; j'ai à faire cette nuit même une visite d'où dépendra le succès de notre entreprise. Rendez-vous à l'hôtel de France et attendez-moi. Avant le jour j'irai vous y prendre, vous me conduirez à vos compagnons et nous entrerons sans plus tarder en campagne.

Le chasseur, disant ces mots, se leva, salua et disparut.

— Je vous considère comme très heureux d'avoir trouvé un pareil auxiliaire, dit M. Johnston. Sans lui votre entreprise n'avait pas la moindre chance de réussite. Tous vos compagnons y auraient trouvé inutilement la mort. Avec Guillaume Novet, vous avez tous les atouts dans la main. Donnez-lui toutes les armes et toutes les minutions qu'il vous demandera.

M. Fontaine se leva et prit congé de son hôte en le remerciant de nouveau de son aimable accueil.

— J'aurais voulu personnellement, ajouta M. Johnston en l'accompagnant jusqu'à la porte, vous être de quelque secours, mais ma juridiction ne s'étend pas au delà de la province de Québec et il y a fort à parier que les Crows ravisseurs en seront loin avant deux ou trois jours. Ces

sauvages sont d'ailleurs des ennemis insaisissables pour des soldats réguliers. Ils glissent entre les doigts et semblent disparaître sous terre. Il n'y a que d'autres sauvages et des coureurs des bois qui soient en mesure de les combattre.

M. Fontaine rentra à l'hôtel de France, trouva M. Million dans les larmes et, tout en cherchant à le rassurer, se mit à entasser dans le salon un véritable arsenal. C'étaient d'admirables fusils doubles à percussion centrale, portant sur leur canon la signature de la maison Fauré-Le-Page de Paris, des carabines à balles explosibles du même fabricant, des fusils à piston destinés à être utilisés en cas de manque de munition ; des provisions de cartouches, des poires à poudre soigneusement remplies, des sacs pleins de balles de calibres divers et de plombs pour les chasseurs de l'expédition ; des couteaux de chasse, des poignards, des sabres d'abattis.

Cet amoncellement d'armes était à peine terminé que parut le trappeur Novet.

— Sa figure devint resplendissante quand il aperçut ces choses dont il n'avait même jamais rêvé l'existence.

— Voilà de bien belles armes ! s'écria-t-il.

— Nous les avons apportées là pour vous, répondit M. Fontaine.

— Très bien, répondit le chasseur, quelques-unes nous serviront. Je vous annonce deux visites, ajouta-t-il. Ne vous préoccupez point trop de la toilette de mes compagnons.

A ce moment deux hommes entrèrent portant le costume des guerriers indiens.

Le premier avait une haute stature ; l'art du sculpteur de l'antiquité n'avait jamais rêvé des formes plus parfaites et un peintre ou un statuaire européen eût été heureux de faire poser dans son atelier un pareil modèle. Sur ses épaules on voyait agrafé un long manteau taillé dans une peau de bison sur laquelle étaient naïvement peintes les batailles auxquelles il avait pris part. Sa tunique et ses guêtres étaient de peau de daim ; là encore se révélait le sentiment artistique des femmes de sa tribu ; des broderies en ornaient les coutures ; elles étaient faites avec des piquants de porc-épic.

Sa mine haute et fière révélait un chef : de la main droite il tenait sa lance ornée d'une touffe de cheveux arrachée au crâne d'un ennemi et sa coiffure, formée de plumes d'aigle et de peau d'hermine, tombait jusqu'à terre. Cette coiffure était surmontée d'une paire de cornes de bison, insigne de son rang de chef de tribu. Le chasseur, qui n'avait pas encore quitté un long manteau qui l'enveloppait de la tête aux pieds, présenta le chef indien à M. Million et à M. Fontaine.

— Voilà, dit-il, mon ami Œil-de-Lynx, qui commande à une puissante tribu des Assiniboines ou Sioux des prairies.

Derrière le grand chef venait un homme de sa suite dont le costume moins éclatant indiquait une personnalité moins importante.

Ce sauvage se nommait Raton et jouissait de toute la confiance d'Œil-de-Lynx, qu'il accompagnait dans toutes ses expéditions.

Quand les deux Indiens se furent accroupis sur le tapis du salon, dans une position peu différente de celle d'un ouvrier tailleur français sur son établi, le chasseur canadien jeta sur un fauteuil le manteau qui l'enveloppait et se montra dans son pittoresque costume de coureur des bois. M. Fontaine et M. Million le considérèrent avec l'attention due à un auxiliaire sur qui l'on compte pour réussir.

C'était un homme d'environ cinquante ans, au teint basané, à la haute stature, maigre et ridé, mais portant sur tous les traits de son visage l'image de l'énergie et de la décision. Son costume fait de la dépouille d'un ours avec le poil en dehors, sa casquette de peau de loutre, une carnassière sac portée en bandoullière avec une poire à poudre, une gourde et un sac à plomb, sa longue carabine, qu'il tenait entre ses jambes et qu'il caressait de la main, comme une amie dont on ne saurait se séparer, ses guêtres de cuir, soigneusement bouclées sur le côté, tout, jusqu'à ses grosses chaussures de montagne, indiquait au premier coup d'œil un intrépide et un indomptable coureur d'aventures.

Il se disposait à prendre quelques-unes des armes mises à sa disposition quand l'oncle Pétrus qui jusque-là avait gardé le silence, prit la parole en ces termes :

— A quoi bon choisir dans cet arsenal? emportez tout et faites-en ce que vous voudrez.

— Comment voulez-vous que nous nous chargions de tout cela? Un mulet n'y suffirait pas.

— J'ai fait atteler en bas un fourgon dans lequel j'ai fait mettre quelques provisions de bouche. Les garçons de l'hôtel vont y descendre ces armes et ces munitions. L'attelage pourra vous être de quelque utilité si, comme me l'a fait pressentir M. Fontaine, votre voyage doit être de longue durée.

— Quand, en effet, les trois compagnons, suivis du géographe, descendirent dans la cour, ils y trouvèrent un solide chariot attelé de quatre robustes mules.

Ce chariot, long et large comme sont les fourgons de nos trains de chemins de fer de l'Europe, était monté sur trois paires de roues massives et solides. L'oncle Million qui, en en faisant l'acquisition, s'était pré-



Quand ils furent arrivés assez près du foyer. (P. 30.)

occupé surtout, en homme d'expérience, de l'emploi qu'il destinait au véhicule, s'était assuré de sa solidité et l'avait aménagé avec un soin tout particulier.

Dans les flancs de cet arche de Noé se trouvaient réunis non des échantillons de tous les animaux du globe, mais de toutes les provisions diverses qui pouvaient, à un moment donné, devenir utiles aux heureux possesseurs de ce véhicule.

Des armes de toutes sortes, armes de guerre et armes de chasse, des fusils doubles à percussion centrale, portant sur leurs canons les marques des premières manufactures du globe; des carabines à balles explosibles qui peuvent servir à combattre les plus terribles animaux : rhinocéros, hippopotames, éléphants et caïmans aux dents blanches; des fusils à tir rapide, se chargeant par la culasse; des sabres de combat et des sabres d'abattis, des poignards et des couteaux.

Qu'on joigne à ce redoutable arsenal des provisions de bouche de toute nature : viandes sèches et viandes salées, conserves de toute nature comprenant l'échelle de tous les mets délicats dont des palais de gourmets ne sauraient se passer sans gémir, de toutes les confitures ou compotes, produits des colonies de la mère patrie et même des industrieux Chinois.

On y voyait encore des costumes de rechange, les uns en tissus légers, pour affronter les rayons du soleil, les autres d'étoffes épaisses et de pelleteries, grâce auxquels on pourrait au besoin braver les frimas des régions polaires.

Tel était le charriot que l'oncle Pétrus offrait aux hardis aventuriers.

— Voulez-vous nous conduire à l'endroit où vous attendent vos compagnons? dit Guillaume Novet.

Il grimpa sur le siège et fit signe au savant de prendre place près de lui.

Quant aux deux sauvages, toujours graves et composés, ils s'assirent sur la toile imperméable qui recouvrait les provisions, et la lourde machine se mit en marche au trot cadencé des quatre mules vigoureuses qui ne parurent nullement se préoccuper du poids qu'elles entraînaient à leur suite.

CHAPITRE IV

UNE EXCURSION DE L'ŒIL-DE-LYNX. — UNE GARDE DE RATON. — LES RECHERCHES NOCTURNES. — UNE DEMANDE D'ENROLEMENT. — LE PORTEUR-DE-FOUDRE, GUILLAUME NOVET. — UN SEUL ENGAGÉ. — LES CONSOLATIONS INTÉRIEURES DE BAPTISTE JOLIBOIS. — RETOUR DU CHEF DES SIOUX. — EXPLICATIONS ET RENSEIGNEMENTS. — UN TRAITRE TRAHI. — POURSUITE DES CROWS. — UN REPAS CHAMPÊTRE ET UN FOYER ALLUMÉ. — UN COUP DE FEU LOINTAIN. — RECHERCHE D'UNE PISTE. — UN NOUVEAU VENU. — UNE ESCAPADE DU DOCTEUR. — UN CHEVAL INFIDÈLE. — PERDU DANS LES BOIS. — UN RETOUR IMPOSSIBLE. — UN NOUVEL ENROLÉ.

Quand le lourd véhicule fut parvenu au bas de la colline boisée, sur les pentes de laquelle la petite caravane s'était engagée joyeuse, la veille, et dont le sommet avait été témoin de la disparition de la demoiselle

d'honneur, le jour ne paraissait pas encore, mais des lueurs rosées s'étendant par grandes bandes parallèles à l'horizon, du côté du levant, indiquaient que le soleil ne tarderait pas à paraître.

Le chef indien sauta légèrement du poste élevé où il s'était huché et se présenta devant le trappeur.

— Mon père le *Porteur de Foudre*, lui dit-il, avec ce ton solennel qui ne l'abandonnait jamais, fera bien de cacher son charriot et ses mules sous le couvert du bois. Pendant qu'il ira rejoindre les amis de la demoiselle enlevée, j'irai de mon côté chercher la piste des ravisseurs. Raton, pendant ce temps, restera à garder notre équipage. Que mon frère attende mon retour avant de se mettre en route.

Le programme de l'Œil-de-Lynx fut suivi de point en point; les mules s'engagèrent dans le bois et pénétrèrent non sans peine dans un fourré où nul n'eût pu soupçonner leur présence, non plus que celle du charriot qu'elles traînaient. Raton, un excellent fusil à la main, s'accroupit derrière le siège, et, la main sur la gachette de son arme, se mit à explorer les environs, de son regard perçant. Quant à M. Fontaine et à son compagnon Novet, ils s'engagèrent dans un des sentiers en lacet qui menaient au sommet de la colline.

Ils arrivèrent au petit jour, ainsi que l'avait promis le vieux géographe. Ils trouvèrent là les jeunes gens accroupis autour d'un foyer à moitié éteint, dans l'attitude du découragement et d'un morne désespoir.

— Debout! debout! amis, leur cria M. Fontaine. L'heure de l'action a sonné, et le temps des irrésolutions n'est plus.

Il leur présenta son nouveau compagnon et leur dit en peu de mots les nouvelles que, grâce à sa sagacité, il avait déjà pu apprendre.

Quand ils surent que le Canadien et deux Indiens se mettaient en route pour aller à la poursuite des ravisseurs de la jeune fille disparue, tous unanimement réclamèrent l'honneur de faire partie de l'expédition.

— Halte-là! messieurs, dit celui que le chef des Assiniboines appelait le Porteur-de-Foudre. Je ne me suis engagé à poursuivre cette entreprise qu'à la condition d'en avoir la direction absolue. Or, je ne puis accepter le concours d'aucun d'entre vous. Vous autres, frais débarqués de l'Europe, vous ne vous doutez nullement des dangers qui environneront sans cesse ceux qui tenteront de délivrer la demoiselle.

— Que nous importent les dangers? interrompit le marquis César de la Bécassière, qui à ses heures savait oublier Tortoni et le café Anglas. Pensez-vous que nous ayons moins de courage que vous?

— Pour moi, dit Émile des Rivières, que ces messieurs y consentent ou non, je les suivrai et je partagerai les périls qui les menacent.

Il s'agit de quelque chose de plus précieux que la vie, puisque c'est ma fiancée qui est entre les mains de sauvages ravisseurs, puisque mon rival, qui sans doute est l'instigateur de ce crime, est peut-être à l'heure qu'il est en train d'arracher par la terreur le consentement qu'il a désespéré d'obtenir par la persuasion.

Guillaume Novet sembla se recueillir quelques instants, puis, touché sans doute par la douloureuse situation de l'amoureux :

— Je crains bien, dit-il, d'avoir à me repentir plus d'une fois de ma faiblesse ; je crains bien que votre inexpérience de la vie sauvage ne nous suscite bien des difficultés, mais je consens néanmoins à vous emmener; mais à la condition que vous seul soyez admis à nous accompagner.

Le marquis et le peintre Beaudoin se récrièrent vainement ; le trappeur fut inflexible. Quand au jeune employé du Louvre, il se résigna à rester sans trop se plaindre. Il n'éprouvait nul désir de tenter semblable aventure, et la pensée de son rayon de soierie ne le quittait pas un instant. Pourvu que mon patron consente à me reprendre quand M. Million voudra bien assurer mon retour! disait-il sans cesse.

On redescendit la côte, puis Guillaume Novet et Émile des Rivières prirent congé de leurs compagnons; on retrouva le fourgon, les mules et leur gardien Raton dans l'état même où on les avait laissés. L'Œil-de-Lynx n'avait pas encore reparu.

Quand le soleil fut presque parvenu au milieu de sa course, Guillaume Novet, dont le visage ne témoignait d'ailleurs aucune inquiétude, descendit du fourgon quelques provisions de bouche; il fit signe à ses compagnons de l'imiter, et tous trois, formant le cercle, s'assirent sur le gazon et se mirent à croquer à belles dents le déjeuner improvisé.

Deux heures encore s'écoulèrent sans que rien n'annonçât le retour du Grand-Chef.

Tout à coup, sans que le moindre bruit se fût fait entendre, sans que l'on eût perçu le moindre bruissement dans les épaisses frondaisons, on vit surgir l'Œil-de-Lynx, comme dans les théâtres machinés de Paris apparaît tout à coup un spectre ou une fée.

— Il s'approcha, ses pieds glissant silencieusement sur le sol, puis, sans manifester le moindre étonnement de voir un personnage nouveau, il s'assit auprès du coureur des bois.

— Que mon frère le Porteur-de-Foudre ouvre ses oreilles, le chef va parler.

Guillaume Novet, qui fumait, en rêvant, une pipe en terre au tuyau noirci par l'usage, tourna ses yeux vers l'Indien.

— L'Œil-de-Lynx peut parler, dit-il; son frère le Porteur-de-Foudre l'écoute.

Le chef des Sioux, sans se hâter, à demi-voix et d'un ton solennel, prit la parole en ces termes :

— C'est bien le *Bec-d'Aigle*, le chef des Crows, qui a enlevé la fille blanche. Un Français que j'ai connu et qui, il y a vingt-quatre lunes, est venu fumer le calumet de l'amitié dans mon wigwam, lui a donné pour cela un fusil d'Europe, de la poudre, des balles et un tonneau de gin. Le Bec-d'Aigle s'était engagé à remettre la fille blanche entre les mains du généreux Français, mais la langue du chef des Crows est fourchue; il n'a ni foi ni loi, et nul ne peut se fier à sa parole. Au lieu de se rendre à l'endroit indiqué, il a fait lever son camp, et la jeune fille, enveloppée par ses guerriers, a été emmenée dans le pays des Crows où elle est destinée à devenir la femme du traître.

Le Porteur-de-Foudre avait écouté le grand chef sans l'interrompre. Quand il vit qu'il se taisait, il prit à son tour la parole.

— Comment mon frère Œil-de-Lynx a-t-il pu se procurer ces nouvelles?

— Le chef des Assiniboines n'avait pas sans inquiétude appris que, pour la première fois, les guerriers Crows avaient quitté leurs wigwams pour se rapprocher de la grande ville des blancs. Je savais combien peu de confiance je devais avoir envers le Bec-d'Aigle et combien de fois déjà il a rompu la trêve conclue entre nos deux tribus. J'ai en conséquence attaché à ses pas un de mes guerriers, l'*Oiseau-des-Nuits*, mon meilleur chercheur de pistes; c'est par lui que je viens d'apprendre la conduite du chef des Crows, sa trahison et sa fuite rapide dans la direction du pays de ses pères.

— Alors, qu'est-ce que mon frère l'Œil-de-Lynx pense qu'il nous reste à faire?

— Mon frère blanc sait bien que nous allons nous mettre en route et suivre la trace de ces voleurs. Tant qu'ils prendront la route directe, il ne nous sera pas difficile de marcher sur leurs pas. Les circonstances nous inspireront ce qu'il nous restera à faire.

Quelques instants plus tard, le fourgon quittait le lieu où on l'avait caché, et nos aventuriers suivaient au trot rapide des mules le sentier qui continuait, à travers les vallées, les bois et les prairies, à s'éloigner vers le nord-ouest de la ville de Québec. La nuit en tombant n'interrompit pas leur course Ce n'est que vers minuit qu'ils se décidèrent à s'arrêter au milieu d'une vaste clairière et d'aller se placer sous l'abri de grands arbres qui formaient au milieu une masse de verdure.

De l'endroit où s'établit le campement, les yeux pouvaient, au clair de la lune, embrasser tous les environs jusqu'à la lisière de la forêt placée à une portée de fusil. Les mules furent dételées, puis entravées et lâchées dans les hautes herbes où elles trouvèrent une abondante provende. Un feu de branches mortes fut allumé dans le but d'écarter les fauves et en même temps de combattre le froid assez intense des nuits dans ces latitudes.

Déjà, après avoir pris un frugal repas, les quatre voyageurs se disposaient à s'endormir sous la protection du foyer, quand un bruit retentit au loin, assez semblable à la détonation d'une arme à feu. Le Grand-Chef des Sioux se leva, comme mû par un ressort, il ramassa son fusil qu'il mit en bandoulière, puis, arrivé à la limite du bouquet d'arbres dont l'épaisseur le dissimulait complètement, il se jeta à plat ventre et se mit à ramper dans les herbes avec tant de prudence que bien que ses compagnons l'eussent accompagné des yeux jusque-là, il leur fut désormais absolument impossible de découvrir aucun indice qui indiquât le lieu de son passage.

Son absence se prolongea pendant plus d'une heure et déjà le chasseur Novet commençait à n'être pas sans inquiétude, quand il aperçut tout à coup deux silhouettes émerger de la lisière du bois. Dans l'une, ses yeux d'aigle n'eurent pas de peine à reconnaître l'Œil-de-Lynx; l'autre, qui lui était totalement inconnue, était celle d'un homme vêtu à l'européenne.

Quand ils furent arrivés assez près du foyer pour que la flamme pût éclairer leur visage :

— Tiens! c'est le docteur Leroux! s'écria stupéfait M. Émile des Rivières. D'où diable sortez-vous, mon cher docteur? ajouta-t-il en tendant la main au nouveau venu que le chef indien semblait amener comme un prisonnier.

— Mais comment vous trouvez-vous ici vous-même? interrogea à son tour, d'un air non moins étonné, le docteur.

En voyant que l'homme qu'il ramenait était connu du jeune blanc, le chef indien s'assit sans mot dire.

On s'expliqua enfin, et le docteur raconta que de grand matin, inquiet de la disparition de M^lle^ Allard, il avait résolu, tout en herborisant et en collectionnant des insectes, d'aller à la découverte. Il avait en conséquence fait seller un cheval, garni son sac de quelques provisions, glissé un revolver dans ses poches et s'était éloigné de Québec au petit trot, en suivant des sentiers à travers bois où il lui avait paru très aisé de retrouver sa route.

Vers midi, après avoir fait sur les frondaisons des forêts parcourues une assez jolie récolte d'insectes rares, il avait songé à déjeuner, et il était

descendu de cheval. L'animal mis en liberté avait commencé à paître sans s'éloigner de son cavalier qui, absorbé complètement par ses études, l'avait bientôt oublié.

Quand le docteur, se rendant compte de l'inutilité d'une recherche au hasard au milieu de ces forêts désertes, avait songé au retour, il avait bien éprouvé quelque inquiétude. Comment retrouverait-il son chemin? Si seulement il avait songé à se munir d'une boussole! mais c'est en vain qu'il avait retourné l'une après l'autre ses poches profondes de collectionneur. Au milieu du fouillis de choses hétéroclites qu'elles contenaient, la boussole désirée brillait par son absence.

« Bah, se dit-il je mettrai la bride sur le cou de mon cheval, et son instinct le conduira infailliblement à l'écurie. »

Il songea donc à retrouver sa monture, mais par une fatalité qu'il ne pouvait s'expliquer, l'animal avait disparu, et tous les efforts du savant furent en pure perte.

Il s'était mis alors en mesure de retrouver lui-même sa route et comme, sans avoir une idée bien précise de la distance qui le séparait de la ville, il avait la conscience d'en d'être fort éloigné, il avait marché droit devant lui, espérant arriver avant la nuit à quelque maison habitée où il aurait pu se renseigner. En vain il avait allongé le pas; l'obscurité l'avait surpris et mis dans l'impossibilité d'aller plus loin. Il s'était donc résigné, et comme heureusement il n'avait pas abandonné son bissac aux vivres, il avait mangé un morceau et, couché sur un lit de gazon assez moelleux, il allait se décider à tenter le sommeil, quand il s'était souvenu de son revolver.

— Qui sait? s'était-il dit, peut-être une détonation sera-t-elle entendue par des gens d'une habitation voisine, ou par des chasseurs campés dans le bois, et viendra-t-on à mon secours!

Tel était dans sa simplicité le poème du docteur. Œil-de-Lynx avait d'autant plus aisément découvert cette piste qu'on n'avait rien fait pour la dissimuler; sans se préoccuper de la personnalité de l'égaré, dès que celui-ci lui avait adressé la parole en français, il l'avait considéré comme un ami, et avec cet admirable esprit hospitalier qui distingue les populations indiennes de l'Amérique, il l'avait amené au campement.

Cet incident laissa le trappeur canadien rêveur et sembla le contrarier considérablement.

— Comment pensez-vous, monsieur, demanda-t-il, rentrer à Québec et retrouver votre route? Vous en êtes bien éloigné.

— Mon Dieu, répondit le vieillard, ne pourriez-vous pas rétrograder un peu et me mettre sur la bonne voie?

— A cela il ne faut pas songer, car nous n'avons pas une minute à perdre. Dans une heure, nous nous serons remis en route.

— Alors ne serait-il pas possible à l'un de vous de quitter le fourgon pendant le temps nécessaire pour me ramener à Québec! Il lui serait facile, avec un bon cheval, de vous rejoindre en peu de temps.

— Cela non plus ne se peut pas, reprit le Canadien. A partir du point où nous sommes, nous serons obligés de n'avancer qu'avec une énorme circonspection. Nous devons effacer avec soin toute trace de notre passage car la moindre imprudence nous coûterait à tous la vie.

— Mais qu'allez-vous donc faire de si mystérieux? demanda le vieux médecin sérieusement intrigué.

— Nous allons tâcher de faire sagement à nous quatre ce que vous avez si follement, mais si généreusement tenté tout seul, arracher M^lle^ Clémence Allard à ses ravisseurs.

— Alors, messieurs, c'est bien différent, dit le docteur en levant son chapeau. S'il en est ainsi, je n'ai plus aucune raison sérieuse de retourner sur mes pas. Un devoir impérieux, qui me réclame en France, n'y nécessitera ma présence que dans plusieurs mois; si donc vous voulez bien me faire l'honneur de m'accepter dans votre société, je me ferai un vrai plaisir de vous accompagner partout où il vous semblera bon de me conduire.

Le Grand-Chef des Sioux écoutait toute cette conversation avec autant d'indifférence que s'il n'y avait pas été intéressé. Quant au chasseur, il était dans un état visible d'agitation et de contrariété.

— Le diable m'emporte! s'écria-t-il enfin, si cette aventure ne se termine pas tragiquement! Je ne voulais déjà pas de l'amoureux, et voilà qu'à présent je suis dans la nécessité de m'embarrasser d'un vieux fou!

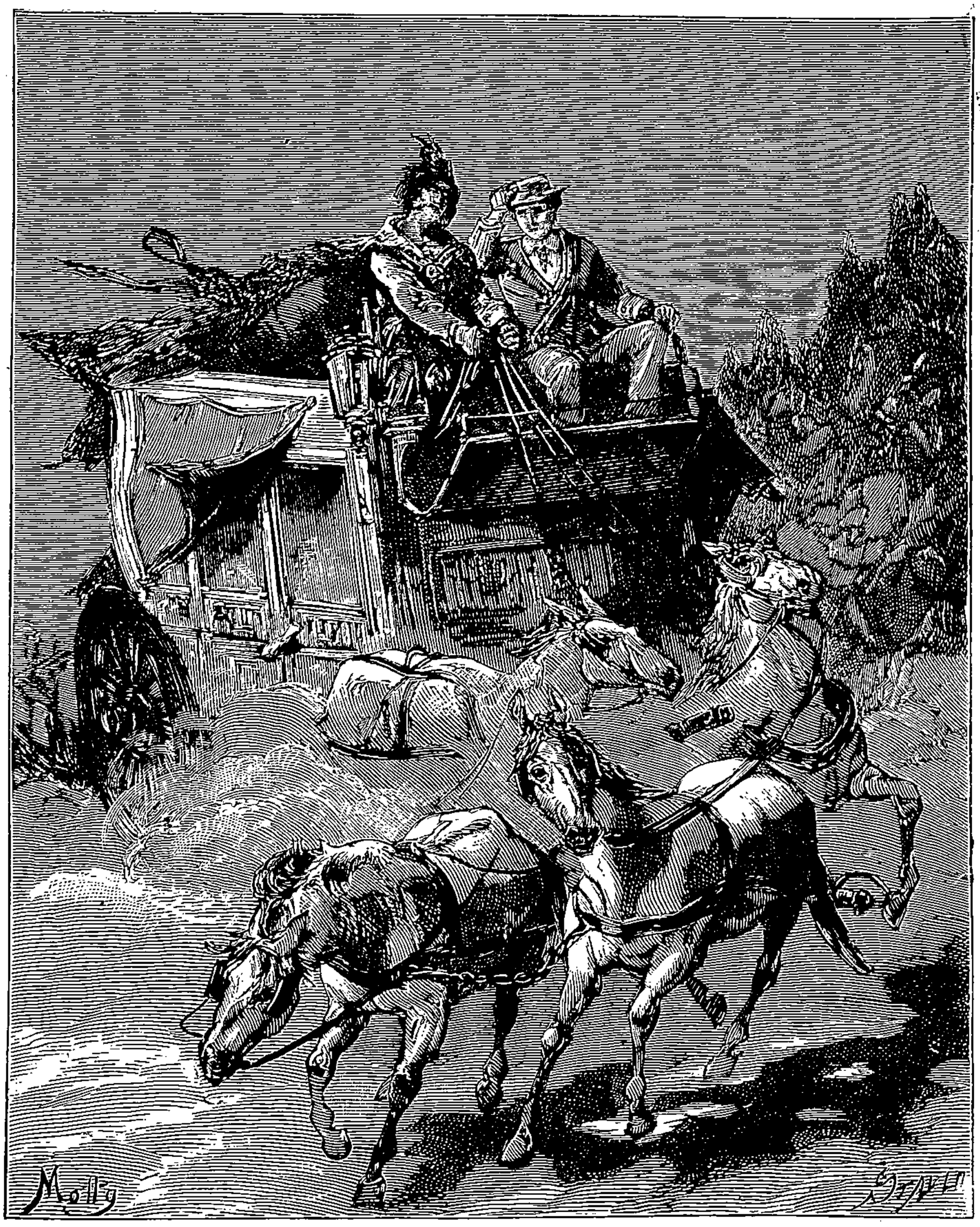
Le docteur aurait pu se fâcher, il trouva plus sage de garder le silence.

Guillaume Novet se tourna vers lui, et d'une voix à la fois grognonne et bienveillante.

— Monsieur le docteur, donnez-moi votre parole d'obéir à tous mes ordres et de n'enfreindre aucune de mes défenses. La sécurité, la vie même de chacun de nous ici dépend de votre obéissance.

— Je vous promets de faire ce que vous me demandez, répondit le vieux médecin d'un ton ferme et grave.

— Allons! c'est affaire entendue, et que le ciel nous soit propice!



Sur le siège était le chef des Indiens, l'Oiseau-des-Nuits. (P. 39.)

— Pourtant, ajouta le vieux médecin, il est un point sur lequel je vous prie instamment de ne pas trop me contrarier. Je ne m'engagerai jamais à laisser sur la route un échantillon inconnu, à quelque règne qu'il appartienne. Mais pourvu que vous me laissiez ramasser mes pierres, mes fleurs, mes insectes, pourvu que vous me permettiez de préparer mes peaux d'oiseaux ou d'animaux, vous pourrez compter sur mon obéissance.

CHAPITRE V

UNE CONVOCATION A L'HOTEL DE FRANCE. — UN PALABRE. — DISCOURS DE L'ONCLE JEAN-PIERRE. — PROJET D'EXPÉDITION A LA FOIS GUERRIÈRE ET COMMERCIALE. — ADHÉSION DES MEMBRES DE L'EXPÉDITION. — OBJECTIONS DE M. JOLLIBOIS. — NOUVELLES DU DOCTEUR. — APPRÊTS DU DÉPART. — DIX FOURGONS ET QUARANTE MULES. — LE CUISINIER JEAN-PIERRE LERAT EST RENDU A SES FONCTIONS. — MARIUS COURRACASSE ET LE BRETON JEAN-LOUIS LE GLUDIC. — AMÉNAGEMENT ET DISTRIBUTION DES VÉHICULES. — LA BOITE A MALICE. — L'OISEAU-DES-NUITS. — DÉPART. — UN ORAGE EN PERSPECTIVE. — ALERTE ET HALTE.

Nous laisserons un instant nos cinq aventureux compagnons continuer leur route à la poursuite des ravisseurs de la demoiselle d'honneur, et nous rentrerons pour quelques instants à l'hôtel de France, à Québec, où, comme bien l'on pense, les membres restants de la noce étaient dans une inquiétude mortelle.

Le matin même qui suivit la disparition de la jeune fille, quelques heures après le départ de M. Fontaine et de ses compagnons, l'oncle Pétrus fit prévenir ses hôtes qu'il désirait les voir, tous sans exception, réunis le jour même, à l'heure du déjeuner, dans la salle commune où l'on prenait habituellement les repas. Il s'agissait d'un conseil, ou, comme disent les indigènes d'Afrique, d'un palabre.

Vers midi, Ernest Champion, sa jeune femme, M^lle^ Leroux, fort inquiète du départ matinal de son oncle, M^lle^ Hélène Bourgeois, M^me^ Raymond, toujours grognonne et revêche, M. Athanase Barbier, qui ne quittait jamais sa gravité solennelle, et M^lle^ Marie Fontaine, étaient déjà réunis dans la salle à manger monumentale quand arrivèrent, à la suite de M. Fontaine, le fringant marquis de la Bécassière, le peintre Beaudoin, et le beau Baptiste Jollibois, toujours pommadé et tiré à quatre épingles.

Tous ces messieurs se présentèrent la mine contrite, comme des gens auxquels on a refusé la faveur de faire partie d'une expédition qui leur semblait devoir rapporter à ses auteurs honneur et plaisirs.

L'oncle Jean-Pierre s'aperçut de cette mauvaise humeur, mais il se garda d'en dire un mot et pria les nouveaux venus de le mettre au courant de la situation.

La parole fut donnée à M. Fontaine, qui raconta les événements de la nuit, répéta les confidences de la jeune et jolie Hélène, rapporta les détails de la visite au chef de la justice et enfin mit au courant la société des

projets de poursuite déjà mis à exécution contre le chef indien ravisseur de M^lle^ Allard.

Quand l'oncle Million apprit le départ du chasseur canadien, de ses deux sauvages auxiliaires et du fiancé de la demoiselle d'honneur, il témoigna hautement son approbation.

— Mes amis, dit-il, nous avons droit d'espérer que le succès couronnera l'entreprise de nos nouveaux alliés; leur expérience et la connaissance parfaite du pays à travers lequel ils se sont engagés nous sont autant de garanties précieuses de l'efficacité de leurs efforts.

« Cependant il ne faut pas nous dissimuler qu'ils ont affaire à forte partie, puisqu'ils auront à combattre à la fois les intrigues de notre ancien ami Pierre Duther et la puissance d'une nombreuse et belliqueuse tribu qu'aucun contact n'a encore reliée aux blancs.

« Je considère qu'il nous importe non seulement de ne pas nous désintéresser de cette affaire, mais encore de prendre sans tarder des mesures pour venir en aide à nos amis dans le cas où la fortune se montrerait contraire à leurs projets.

« J'ai rapidement et sans peine, pour mon propre compte, réalisé la vente des marchandises que j'ai amenées d'Europe; les bénéfices que j'ai déjà acquis me défrayent largement des frais que notre voyage a nécessités jusqu'ici. De plus, j'ai acheté la plus grande partie des fourrures précieuses que les tribus indiennes et les chasseurs métis ou blancs viennent dans cette saison apporter au marché de Québec. Cependant, je dois le dire, ces marchandises ne sont pas encombrantes, et il s'en faut de beaucoup que le *Succès* ait le lest nécessaire pour se remettre en route.

Vous comprenez, mes amis, le double but de l'expédition que je vais vous proposer. D'une part, il s'agit d'aller sur les bords de la baie d'Hudson, dans les contrées où vivent les Indiens Crows, ravisseurs de notre amie; d'un autre côté, je désire faire, sur les terrains même de chasse, des acquisitions nouvelles qui feront de notre voyage d'agrément une opération commerciale fructueuse.

— Très bien! dit M. Fontaine, à qui son âge et son savoir donnaient surabondamment le droit de prendre la parole. Mais ne pensez-vous pas que, pour un tel voyage, à travers des pays sauvages, incultes, infestés de bêtes féroces et de tribus hostiles, la présence de ces dames pourrait être un obstacle invincible?

— J'ai songé à cette objection, répondit le négociant, aussi n'ai-je la prétention d'emmener personne de force. Qu'il me suffise de dire que nous ne partirons pas sans avoir réuni toutes les précautions qui pourront assurer notre sécurité. J'ai acheté dix fourgons solides et construits spécia-

lement pour des voyages à travers le désert ; on est en train de les mettre à l'abri non seulement des flèches de nos ennemis, mais même des balles des fusils modernes à longue portée. Chacun d'eux constitue une petite forteresse ambulante. Nos domestiques, qui nous accompagneront, seront armés de façon à faire réfléchir les assaillants si par hasard il s'en rencontrait. De plus, j'ai engagé pour toute la durée de notre expédition cinquante Indiens de la tribu des Assiniboines. C'est un chef de cette tribu qui, par ordre de l'Œil-de-Lynx, a mis ces guerriers de choix à notre disposition. Avec une semblable armée et les moyens de défense qui sont en notre pouvoir, je ne craindrais pas, pour mon compte, d'affronter toutes les tribus indiennes qui vivent au Canada.

M^lle^ Marie Fontaine, sans attendre qu'on l'interrogeât, se leva et dit :

— Quoi qu'il arrive, je déclare que j'irai partout où mon père portera ses pas ! Près de lui, je ne crains rien.

— Et d'une ! dit l'oncle Pétrus, en inscrivant le nom de M^lle^ Fontaine sur son carnet.

— Il va sans dire, s'écria M^me^ Ernest, que mon mari et moi nous en sommes !

— Et de deux ! continua le négociant en notant cette nouvelle adhésion.

— Moi ! je ne quitte pas ma chère amie Julie, affirma la jolie Hélène Bourgeois.

— Et de trois ! A qui le tour ? interrogea gaiement l'oncle Jean-Pierre.

— Moi, je demande à savoir quelle sera la résolution prise par mon oncle, dit M^lle^ Elise Leroux. S'il consent à faire partie de l'expédition, je ne puis me dispenser d'en être, car qui donc ici me donnerait la protection indispensable à une demoiselle ? ajouta-t-elle en minaudant d'une façon comique.

Nul dans l'assemblée ne put dissimuler tout à fait un sourire ironique.

— A ce propos, pourquoi notre cher docteur n'est-il pas parmi nous ? interrogea l'oncle Jean-Pierre.

— Mon oncle est parti ce matin, à l'aube ; il avait commandé avant de se coucher qu'on lui sellât un cheval, et je ne vous cacherai pas que son absence prolongée commence à m'inquiéter.

— Ah bah ! notre intrépide savant sera parti herboriser, et nous savons tous que, quand il collectionne, il se préoccupe peu de la marche des heures.

— Je dois ajouter, continua M^lle^ Elise, qu'il a emporté avec lui une gibecière garnie de vivres et une gourde remplie d'excellent vin.

— Donc il n'y a rien à craindre! Mais vous, madame Raymond, que dites-vous de notre projet et qu'avez-vous résolu de faire? demanda encore l'oncle Pétrus.

— Moi, monsieur Million, est-ce qu'on a l'habitude de me consulter? N'ai-je pas été toute ma vie opprimée par tous ceux qui m'entouraient? répondit la vieille femme d'un ton de mauvaise humeur. Restez, partez, que m'importe? J'irai où vous irez et je ne m'en trouverai ni mieux ni plus mal que je ne le suis depuis cinquante ans que je suis au monde.

— Alors, voici notre liste au complet, dit le négociant, car je ne suppose pas qu'aucun de ces messieurs ait quelque objection à faire et refuse d'être des nôtres.

— Je vous demande pardon, dit en se levant, les joues rouges comme des cerises, M. Baptiste Jollibois, l'ex-employé des magasins du Louvre. Certes ce serait pour moi un bien grand honneur et un bien grand plaisir de vous suivre, mais considérez que je suis venu ici, malgré moi, sans permission ni congé régulier. Que doit penser mon patron? Il faut que je reprenne le plus tôt possible la route de Paris et que j'aille lui expliquer le concours de circonstances qui m'a obligé à venir jusqu'ici. Qui sait même s'il voudra me rendre ma place? Je vous en supplie, monsieur Million, renvoyez-moi en France par le premier navire qui y ira, et donnez-moi une lettre qui explique mon absence et m'excuse de façon à empêcher ma révocation.

L'oncle Pétrus sourit :

— Soyez sans crainte, jeune homme, j'ai déjà échangé avec votre patron des dépêches, et vous êtes autorisé à me suivre tout le temps que je croirai votre présence utile.

— Dans ce cas monsieur Million, emmenez-moi au bout du monde, s'écria joyeux le jeune employé.

Deux jours après cette conversation, l'oncle Pétrus annonça à ses amis qu'il venait d'être informé que le vieux docteur avait suivi les premiers partis. Il en avisa sa nièce et lui demanda si elle persistait dans sa première résolution.

— Plus que jamais! répondit-elle. Ne faut-il pas que je rejoigne mon seul appui sur cette terre?

Les apprêts du départ se firent avec une extrême rapidité. Les dix fourgons réparés, blindés sur les quatre faces, munis de meurtrières, furent réunis sous un hangar loué à cet effet. On les garnit de tout ce qui pouvait assurer non seulement la sécurité, mais encore le confortable des voyageurs. Des armes de toute sorte, des munitions, des outils, furent distribués dans chacun d'eux; une petite case ménagée à l'arrière

devait servir de demeure aux auxiliaires indiens, tandis que de véritables petites chambres coquettes et bien aménagées attendaient à l'avant les voyageuses et les voyageurs européens.

Un fourgon spécial fut consacré à la cuisine. L'habile cuisinier Jean-Pierre Lerat y trôna en maître et seigneur. Près de lui étaient rangées en ordre toutes les provisions de bouche, viandes salées ou fumées, beurre, huile, conserves de toute sorte. On lui donna pour aides Jean-Louis Le Gludic, le domestique breton de M. de la Bécassière, et Marius Couracasse, le vieux matelot de l'oncle Jean-Pierre. Ce parfait Marseillais avait une faconde admirable; sa mémoire était une véritable encyclopédie d'histoires burlesques dans lesquelles la vérité n'était pas plus respectée que le bon sens. Souvent son maître, après avoir entendu un de ses récits fantaisistes, lui avait dit :

— Marius, tu te pendras le jour où il t'arrivera de dire une vérité.

— Monsieur, répondait le conteur avec une philosophie qu'on ne lui aurait pas supposée, qui peut répondre de la vérité de ce qu'il dit? Il n'y a nulle distance qui sépare un mensonge d'une vérité; souvent c'est ce qu'on croit vrai qui est faux et réciproquement.

L'oncle Jean-Pierre mit deux grands jours à s'assurer que le chargement de ses chariots était au grand complet; enfin on attela chacun d'eux de quatre de ces admirables et vigoureuses mules américaines comme en avait déjà le chasseur Guillaume Novet; puis on fit l'appel; chacun se mit à son poste, et le chef de l'expédition donna le signal du départ.

Un des fourgons n'avait été désigné pour résidence à personne. Les portes en étaient soignement fermées, sauf une petite entrée placée à l'arrière et semblable à celles donnant accès, dans les autres, aux auxiliaires indiens. M. Fontaine interrogea l'oncle Pétrus sur le contenu de ce chariot, mais le négociant marseillais mit un doigt sur ses lèvres et à voix basse répondit :

— Chut! ça, c'est la boîte à malice; on ne tardera pas à en connaître l'utilité.

Tout en respectant le secret du chef de l'expédition, M. Fontaine remarqua qu'au moment même où la caravane se mettait en route, un homme pénétrait dans le compartiment d'arrière du fourgon mystérieux. C'était un blanc de grande taille, de forte carrure, à la figure légèrement bronzée. Jamais encore le géographe ne l'avait entrevu. Il se creusa vainement l'esprit pour chercher à deviner quel rôle était appelé à jouer ce nouveau venu si mystérieusement adjoint à la caravane. Puis, renonçant à trouver la solution de ce problème :

— Ma foi, murmura-t-il, je donne ma langue au chat. Qui vivra, verra !

Puis il songea à autre chose.

La file des chariots sortit par la porte du Nord de la ville. Sur le siège était le chef des Indiens l'*Oiseau-des-Nuits*, l'ami et le guerrier favori de l'Œil-de-Lynx. C'était par son intermédiaire, et grâce à cette télégraphie mystérieuse qui permet aux sauvages habitants de ces contrées de savoir presque instantanément tout ce qui se passe dans leurs insondables déserts, que M. Million avait appris le sort et le départ du docteur Leroux. C'était aussi l'Oiseau-des-Nuits qui s'était constitué le guide de l'expédition et qui s'était engagé à l'emmener chez ses compatriotes les Sioux et ensuite au camp des Crows, où il avait tout lieu de supposer que le grand chef le Bec-d'Aigle retenait captive la jeune Française.

Tout autre homme qu'un habitant de ces régions n'aurait pas fait dix lieues hors de la ville sans s'égarer; avant le soir du départ, toute route tracée avait disparu, ce qui n'empêcha pas le chef Indien de conduire ses mules à travers les halliers avec autant de sûreté qu'un charretier français mènerait sa voiture sur une de nos routes nationales.

Quand commença le crépuscule, l'oncle Pétrus, qui s'était assis près de l'Oiseau-des-nuits, lui demanda s'il ne serait pas sage d'établir là un campement et de laisser paître en liberté les mules, pendant que les gens de l'expédition prendraient, de leur côté, un repas confortable.

— Que mon père le Visage-Pâle ait confiance en son fils, répondit le jeune chef; bien des fois encore le soleil se couchera avant que nous ayons atteint le but de notre voyage; il importe, pendant que nous avons toute notre sécurité, que nous avançions rapidement et sans retard. La lune va bientôt nous éclairer de ses pâles rayons. Avançons-nous jusqu'aux bords d'une rivière qu'il nous faudra traverser.

Mon père voit-il, à l'horizon, ces nuages noirs qui s'entassent comme des montagnes? Ils nous annoncent un orage et, si nous n'arrivons pas à franchir la rivière avant la pluie, il nous faudra attendre deux jours peut-être que les eaux aient baissé et nous livrent passage.

— Bah! bah! répondit en riant le négociant marseillais. Mon fils le Grand-Chef n'ignore pas que rien n'est impossible aux visages pâles. Si la rivière grossit nous la franchirons tout de même.

L'Indien ne dit plus un seul mot, mais il regarda M. Million avec cet air de pitié profonde que chacun prend malgré soi en entendant les discours d'un homme privé de sa raison.

— Malgré les difficultés de la route, où l'on rencontrait à chaque pas une souche émergeant du sol et s'opposant au passage des roues, ou

bien un tronc d'arbre renversé, ou bien une fissure du sol, grâce à l'habileté des conducteurs et à l'agilité des mules, les lourds chariots s'avançaient en bon ordre et avec une vitesse qu'on n'eût pas osé espérer.

Cependant l'orage continuait à menacer et rien n'annonçait l'approche du cours d'eau à traverser. Tout à coup, l'*Oiseau-des-Nuits* fit entendre un cri long et plaintif, semblable au hululement de la chouette. Tous les véhicules s'arrêtèrent comme par enchantement.

Que chacun se mette à son poste, dit à l'oncle Jean-Pierre le chef indien, parlant comme un souffle; j'ai peur que nous n'ayions bientôt à vérifier la solidité de nos fourgons et la justesse de nos armes.

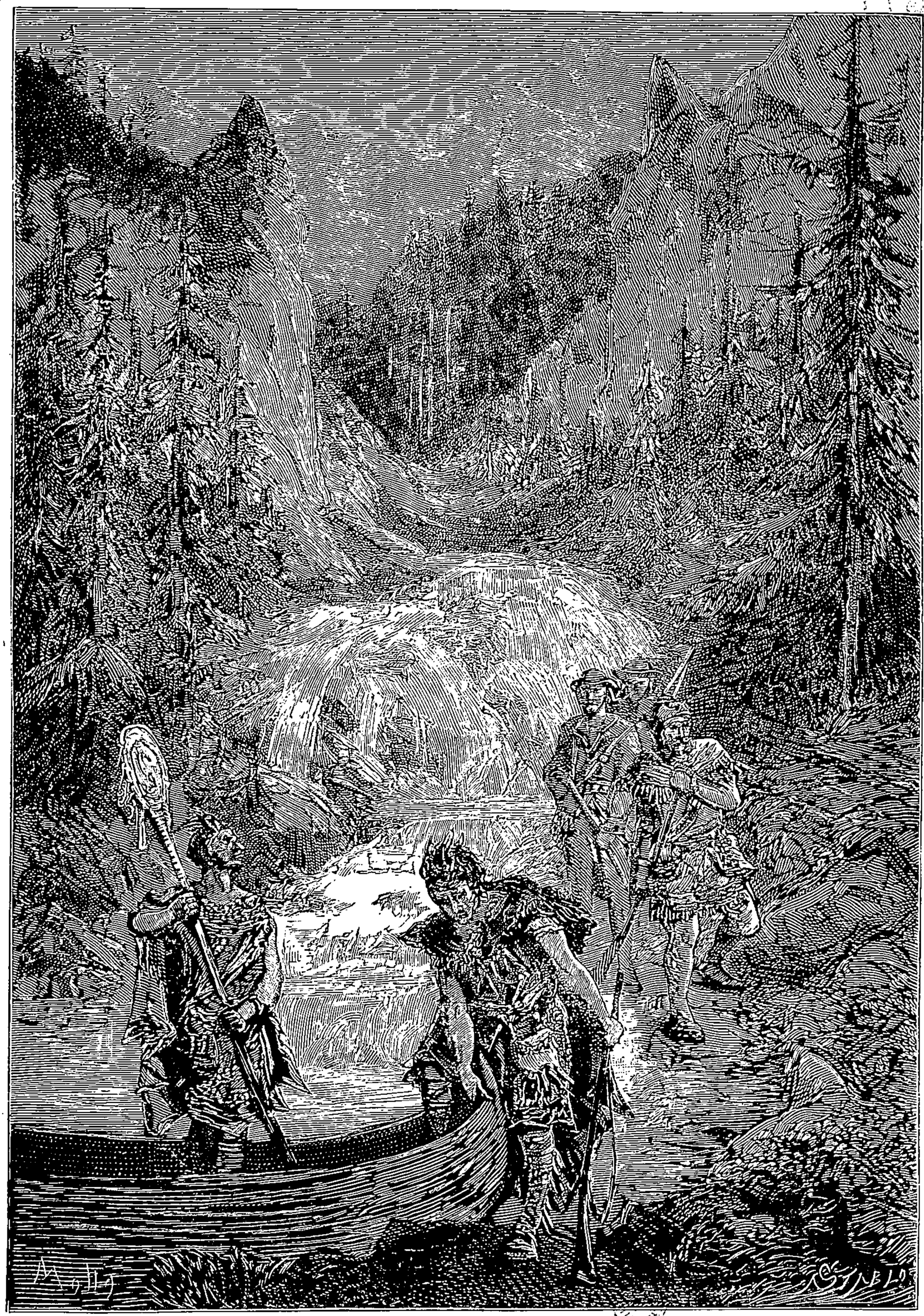
CHAPITRE VI

Ce qu'étaient devenus les premiers voyageurs. — Un conciliabule au bord de l'eau. — Une pêche au saumon. — L'inconvénient d'emmener des hommes inexpérimentés. — Qu'était devenu le docteur Leroux? — La médecine de guerre des Corbeaux. — Une pirogue dissimulée. — Traversée du fleuve. — Un campement commode. — Le cri du *strix otus*. — Une visite désagréable. — Le Raton attaqué. — Une famille d'ours gris (*ursus ferox*.)

Pendant que l'oncle Jean-Pierre et son compagnon de route, l'Oiseau-des-Nuits, se mettent sur la défensive, placent les chariots en carré de façon à offrir sur chaque face un obstacle infranchissable, détellent les mules et les placent au centre de la forteresse improvisée, mettent chaque combattant à son poste de bataille, font descendre les dames et les mettent à l'abri des projectiles, autour d'un grand feu allumé au milieu du camp retranché, nous irons rejoindre le trappeur et ses compagnons, que nous retrouvons le jour et à l'heure même où l'expédition commandée par l'oncle Pétrus semble courir un danger dont nul, sauf le chef indien, ne paraît connaître la nature.

Au milieu d'un paysage sauvage et sur les bords d'une rivière rapide roulant ses eaux claires avec fracas sur un lit de roches abruptes, trois hommes assis dans diverses attitudes, sur une partie de la rive couverte d'un épais gazon, et cachés par des massifs de saules et de bouleaux, s'entretenaient à voix basse, avec cette prudence que commandent les éternels dangers dont sont menacés les coureurs des bois; ils semblaient tenir conseil.

Plus bas, au pied même du promontoire qui leur servait de siège, un quatrième personnage, plongé jusqu'à mi-jambes dans l'eau courante du



Les quatre amis descendirent le torrent. (P. 46.)

fleuve, lançait dans les flots et retirait à chaque instant une ligne avec laquelle il ramenait sur la berge et entassait sur les joncs du rivage une multitude de ces gros saumons qui constituent une des richesses du Nord-Amérique et qui sont si nombreux dans les cours d'eau qui sillonnent ces contrées, que, d'après des récits authentiques, d'un seul coup de senne, on en prend de trois à quatre mille.

Nos lecteurs auront bien vite reconnu dans les trois personnages assis, le chasseur Guillaume Novet, le grand chef des Assiniboines, Œil-de-Lynx, et le malheureux fiancé de M^lle^ Clémence Allard, M. Émile des Rivières.

Quant à l'Indien, tout entier livré aux plaisirs de la pêche, c'était Raton, le guerrier dont le grand chef avait fait son compagnon de route.

Les trois hommes assis causaient à voix basse, avons-nous dit. La conversation n'en paraissait pas moins animée, et il suffisait de prêter l'oreille pour s'apercevoir que le sujet qui s'agitait était du plus haut et du plus puissant intérêt.

— Mon père, le grand chef, dit le trappeur Guillaume, croit que nous sommes arrivés dans une région qu'occupent nos ennemis. Or, si d'une part nous approchons du but, il importe, d'un autre côté, que nous redoublions de prudence, si nous ne voulons sacrifier inutilement notre vie et notre chevelure.

— Mon fils a sagement parlé, répondit sentencieusement le chef sauvage. Le Grand-Esprit lui a toujours inspiré d'heureuses idées; les Corbeaux ne sont pas loin de nous; tout sur notre route m'a révélé leur présence, et mon fils le Porteur-de-Foudre a lui-même relevé leurs traces.

— Mon Dieu, messieurs, interrompit avec une certaine animation le jeune Emile des Rivières, vous me faites bouillir avec vos éternelles appréhensions. Sommes-nous donc de vieilles femmes peureuses? Pour moi, je m'estime heureux de sentir nos ennemis près de nous, et je compte pour rien mon existence si je ne puis rendre la liberté à celle que ces brigands ont enlevée.

Le vieux trappeur se mit à sourire, mais le Grand-Chef garda cette attitude grave et imperturbable qui est l'essence même du caractère des guerriers indiens. Il resta silencieux, et ce fut Guillaume Novet qui répondit au jeune Français.

— Vous parlez bien légèrement, jeune homme, de perdre la vie et d'être scalpé par les ennemis. Je reconnais là l'ardeur d'un amoureux qui désire avant tout rentrer en la possession de la fiancée qu'on lui a ravie; mais comme le chef et moi nous ne sommes pas amoureux, vous trouverez bon que nous tâchions le plus possible de mettre à l'abri nos

existences, et même la vôtre. Donc, gardez votre ardeur pour le moment du péril, et laissez ceux qui ont plus d'expérience que vous délibérer sur ce qu'il convient de faire.

— Mon fils, le Porteur-de-Foudre, a parlé sagement, fit gravement le chef sioux. Les jeunes hommes doivent écouter l'avis des sages et ne dire leur pensée que lorsqu'on les interroge.

L'amoureux de Mlle Allard ne se montra nullement froissé de cette double leçon de morale. Il se contenta de sourire légèrement, puis il retomba dans sa rêverie et resta absolument étranger dès ce moment à la conversation engagée entre ses deux compagnons.

Le chef indien continua, et d'une voix lente et monotone, il prononça ces paroles :

— Que mon fils le Porteur-de-Foudre déploie dès à présent toute sa sagesse et toute son expérience. Nous entrons sur un territoire où nos ennemis règnent en maîtres. Chaque tronc d'arbre, chaque rocher, chaque buisson peut cacher un espion. Si notre marche est découverte, non seulement notre vie est en péril, mais encore, si nous réussissons à échapper à la poursuite de nos adversaires, nous devrons à jamais renoncer à mener à bonne fin notre entreprise. Je sais trop bien dans quel but le Bec-d'Aigle a enlevé notre sœur au visage pâle. Ce qu'il avait entrepris d'abord au bénéfice d'un autre, il le poursuit maintenant à son propre profit. Celle qu'il a surnommée la Fraise-des-Bois deviendra sa femme si nous ne parvenons pas à la lui ravir. Le Bec-d'Aigle est un guerrier redouté, sa tribu est nombreuse, c'est la seule qui soit à même de résister aux Sioux que je commande. Les Corbeaux, jadis mes alliés, seront pour nous de redoutables adversaires. S'ils devinent nos projets et découvrent notre piste, nous aurons fort à faire pour préserver nos chevelures.

— Que mon père l'Œil-de-Lynx me dise donc de quel plan d'attaque il nous convient d'user, demanda le vieux trappeur. J'ai en lui une confiance aveugle, et il peut compter sur mon obéissance.

— Il faut avant tout savoir où le Bec-d'Aigle a caché notre sœur la Fraise-des-Bois. Alors il s'agira de trouver un moyen de la dérober à la surveillance dont il l'entoure sûrement et de la ramener à sa famille, sans laisser surprendre ou deviner notre piste.

— Diable! diable! murmura entre ses dents le Canadien, cela constitue une série de problèmes qui ne me paraissent pas d'une solution facile. Pourtant, puisque notre père, le Grand-Chef, croit que c'est la meilleure ligne de conduite, nous nous efforcerons de ne pas nous en écarter.

— Si mon frère le Porteur-de-Foudre et le Raton étaient seuls avec

moi, dit le guerrier indien, je répondrais presque du succès de notre entreprise, mais pourquoi mon fils le Porteur-de-Foudre a-t-il consenti à nous adjoindre le jeune Français; pourquoi nous sommes-nous laissés accompagner par notre père le médecin, auquel le Grand-Esprit semble avoir enlevé la raison en lui accordant le don de guérir les maladies des hommes? Ces deux compagnons nous causeront plus d'un tracas, je le crains, et j'ai grand'peur que nos efforts soient anéantis à cause de leur inexpérience.

Le jeune rêveur, resté jusque-là étranger à la conversation, sortit de sa torpeur, et releva subitement la tête :

— Si mon père l'Œil-de-Lynx pense que le docteur et moi nous puissions être un obstacle à la réussite de notre entreprise, nous irons rejoindre le fourgon au lieu où nous l'avons abandonné et nous attendrons votre retour.

— Mon fils est jeune et parle sans réfléchir, répondit le chef des Assiniboines, sans cela il n'aurait pas exprimé une pensée inapplicable. Oublie-t-il donc que nous sommes sur le territoire ennemi et que tous les dangers du monde nous environnent? Il y a d'une part les bêtes féroces qui errent dans les bois, les ours gris ou noirs, les lynx, les panthères, caribous et les carcajoux; d'un autre côté, il y a l'œil infaillible, la flèche rapide et mortelle des Corbeaux, le tomahawk tranchant qui ne manque jamais le but, et le couteau à scalper, qui ne tarderait pas à faire passer vos chevelures de votre crâne à la porte d'un des wigwams ennemis.

— C'est bien, dit docilement le jeune homme, je ferai ce que vous voudrez, et je m'efforcerai à ne pas être pour vous une trop lourde charge.

Le Canadien crut devoir intervenir à son tour.

— Notre jeune frère a bien parlé, dit-il, et si nous avons eu tort de le laisser venir avec nous à la recherche de sa fiancée, si nous avons dû, bien malgré nous, emmener aussi le docteur, c'est à nous de suppléer à leur inexpérience.

A ce moment même un bruit de branches brisées fit frissonner les trois interlocuteurs qui saisirent vivement leur armes et tournèrent la tête du côté où ce frôlement s'était fait entendre.

La vue du personnage qui sortait de la forêt et avait été cause de cette alerte les rassura.

Le nouveau venu s'approcha du groupe; il portait à la main un objet d'une forme singulière et qui semblait absorber toute son attention. Il s'approcha du chef sauvage et lui tendant ce qu'il tenait :

— Que diable cela peut-il être? demanda-t-il.

Œil-de-Lynx, après avoir tourné et retourné cet objet dans ses doigts et l'avoir examiné attentivement :

— C'est la médecine de guerre du Bec-d'Aigle, dit-il ; où mon père a-t-il trouvé cela?

C'était suspendu aux branches d'un bouleau blanc, répondit le docteur dans l'intérieur de la forêt, au milieu d'une clairière. Ce ne sera pas, ce me semble, un des objets les moins curieux de mon musée ethnographique.

— Il s'agit bien de collections! s'écria le chef sioux. Les Corbeaux sont sur notre piste ; ils nous déclarent la guerre! Alerte! et mettons rapidement le fleuve entre eux et nous.

Il resta un instant silencieux et livré à une méditation profonde, puis il murmura :

— Il faut que je sache pourquoi le Bec-d'Aigle est resté ici au lieu de continuer sa route vers les terres de ses aïeux. A-t-il donc peur d'être attaqué dans ses domaines? Nos tribus sont-elles en guerre?...

Il se tut et fit entendre un coup de sifflet composé d'une note aiguë suivie d'une sorte de trémolo.

Aussitôt, on vit le pêcheur Raton ployer sa ligne au bord de l'eau et disparaître au milieu des joncs qui formaient une ceinture au fleuve. Il en sortit bientôt monté dans une longue pirogue en écorce qui y était cachée et il aborda la rive. Les quatre amis descendirent hâtivement le long des berges rapides et s'embarquèrent sur le frêle esquif, qui ne tarda pas à gagner la rive opposée.

— C'est bien! dit Œil-de-Lynx, il ne nous reste plus qu'à camper dans un endroit couvert et à faire bonne garde.

— Voici un bouquet de saules qui me paraît fait exprès pour assurer notre sécurité, dit le Canadien Guillaume. De là, même si la nuit devenait aussi noire qu'un four, nous pourrons observer la surface des eaux du fleuve sans qu'il soit possible à nos ennemis de se douter de notre présence.

On se réfugia en effet dans le massif, d'un vert blanchâtre, où se trouvait une sorte de plate-forme vide ; on pouvait là s'établir à l'aise et dominer du regard toute l'étendue du cours d'eau qui n'avait pas, à cet endroit, moins de cinq à six cents mètres de large.

Pendant que Guillaume et ses compagnons vérifiaient l'état de leurs armes à feu et mettaient dans les canons de leurs fusils des cartouches neuves, l'Indien Raton alla cacher l'embarcation sous des arbres de la rive, au milieu de touffes de jonc où il devenait impossible de deviner leur présence.

— Ne serait-ce pas le cas d'allumer un bon feu et d'y faire rôtir

quelques-uns de ces superbes saumons de Hearne (*salmo Hearnü*) que nous devons aux talents de pêcheur de notre compagnon *le Raton?* demanda le docteur, qui ne négligeait aucune occasion de faire parade de son érudition.

— Non! non! pas de feu! s'écria d'un ton de commandement qui ne souffrait pas de réplique le prudent Œil-de-Lynx. Rien ici ne doit révéler notre présence. Il y va de notre vie à tous.

Le soleil, qui était arrivé au bout de sa course, disparut derrière l'horizon : le crépuscule succéda au jour, puis la nuit au crépuscule. Cette nuit se présentait claire et toute étoilée; chacun s'enveloppa de son mieux dans ses vêtements et se coucha sur le sol, dont un épais gazon faisait une couchette suffisamment moelleuse.

Raton seul s'avança en rampant jusqu'à la lisière du massif de saules, tenant sa lance de sa main gauche, et la main droite sur la corde de son arc. Il se mit en position d'observer attentivement la rive opposée du fleuve.

Les quatre compagnons, vaincus par la fatigue, dormaient déjà d'un sommeil paisible, quand un coup de sifflet, imitant d'ailleurs à s'y méprendre le cri nocturne du hibou à longues oreilles, (*strix otus*, s'empresse de dire le docteur réveillé en sursaut) vint faire mettre debout la petite caravane.

Tous les yeux se dirigèrent du côté où ce signal d'alarme s'était fait entendre.

Horreur! Ils aperçurent à quelques pas d'eux toute une famille d'énormes ours gris. Il y avait là le père, la mère et trois petits encore en bas âge.

La mère, accroupie, avait autour d'elle, ses trois nourrissons. Le père, debout, marchait les bras en avant et déployant ses formidables griffes, qui n'avaient pas moins de dix centimètres de longueur, à la rencontre de Raton qui, la lance en avant et fièrement campé sur ses jambes nerveuses, l'attendait de pied ferme.

Toutes les carabines se portèrent à l'épaule. Seul, le docteur considérait ce spectacle d'un œil indifférent, comme s'il n'avait été menacé d'aucun danger.

Ses compagnons l'entendirent murmurer entre ses dents :

— *Ursus ferox*, tribu des plantigrades, famille des carnivores.

CHAPITRE V

LES GRISLY VAINCUS. — LA FACTION DU GRAND-CHEF. — NOUVEAU VOYAGE SUR LE FLEUVE. — ŒIL-DE-LYNX CHERCHE UNE PISTE. — NI FEU NI DÉTONATION. — LE COSTUME DU DOCTEUR. — UNE EXCURSION BOTANIQUE. — LES ESSENCES DE BOIS AU CANADA. — LE DOCTEUR ÉGARÉ DANS LA FORÊT. — LE CRI DE GUERRE DES INDIENS. — UN COUP DE SIFFLET FATAL. — LE COSTUME DE GUERRE DES CORBEAUX. — LE DOCTEUR PRISONNIER. — UN SCALP DE NOUVEAU GENRE.

La situation était des plus critiques. Le *grisly* qui avait attaqué l'intrépide Raton atteignait, nous l'avons dit, des proportions colossales; d'un autre côté, un hasard fatal faisait que le corps du sauvage menacé formait un véritable bouclier à l'hôte féroce de la forêt et paraissait devoir paralyser complètement l'effet qu'on avait le droit d'attendre des carabines.

Tout à coup le Grand-Chef des Assiniboines fit un signe à ses compagnons :

— Mettez bas les armes, dit-il; la moindre détonation ferait connaître aux Corbeaux le lieu de notre campement, et le danger qui nous menacerait serait autrement grave que celui que nous avons à combattre.

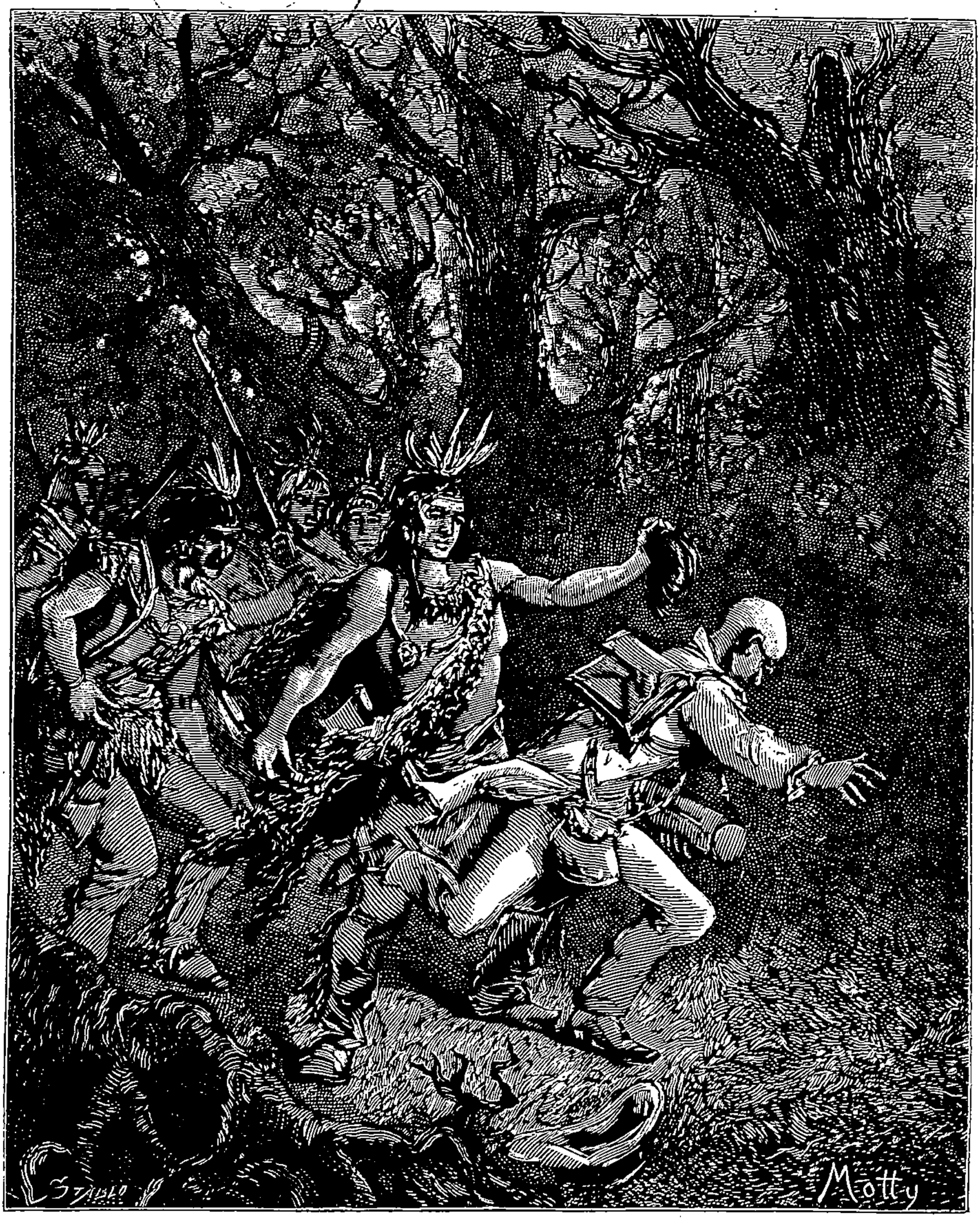
Les trois blancs obéirent à cette injonction, non sans hésiter, et Œil-de-Lynx quittant le poste qu'il avait occupé jusque-là, s'avança hardiment, tenant son arc d'une main et sa lance de l'autre, vers le lieu du combat.

Il était temps de porter secours au malheureux Raton. L'ours, frappé de plusieurs coups d'épieu, se précipitait, à chaque blessure reçue, avec une ardeur nouvelle sur son ennemi. Emporté par sa férocité, il s'était jeté sur le sauvage avec une telle impétuosité que la lance de bois de fer avait pénétré profondément dans sa poitrine et s'était brisée à la moitié de sa longueur, laissant le pauvre sauvage armé seulement d'un impuissant tronçon.

Œil-de-Lynx fit un bond vers la droite des combattants, et au moment même où l'ours gris, dominant son ennemi de toute sa tête, l'entourait de ses bras nerveux et allait l'étouffer dans cet embrassement formidable, une flèche partit en sifflant de l'arc du chef et vint pénétrer profondément dans l'œil gauche de la terrible bête. Celle-ci détendit les bras, lâcha son premier ennemi, et, malgré les flots de sang qui coulaient de toutes ses plaies et arrosaient le sol, elle se retourna vers le nouvel assaillant.

— A nous deux! s'écria le chef indien.

La femelle, qui jusque-là avait regardé la combat d'un air indifférent



C'est uń scalp comme aucun d'eux n'en avait jamais vu. (P. 55.)

et presque désintéressé, secoua seulement alors sa torpeur, se leva lentement, et laissant ses petits couchés à l'écart, s'avança sur le lieu du combat. Mais un troisième combattant avait surgi et venait au secours des deux malheureux sauvages.

C'était le Canadien Guillaume Novet, qui jusque-là avait guetté les mouvements de la mère ourse et qui, d'un bond, se trouva devant elle, n'ayant d'autre arme à la main qu'un long couteau de chasse à la lame

épaisse et brillante, solidement emmanchée dans une poignée en corne de cerf. Il fit un pas en avant, et sans se préoccuper des bras du fauve étendus pour le saisir, il se courba avec l'agilité d'un maître d'armes, échappa à l'étreinte de la bête, et lui enfonça sa lame dans les flancs jusqu'à la garde.

— Attrape! dit-il, en faisant un bond en arrière.

L'ourse poussa un rugissement de douleur et, toujours dressée sur ses pieds de derrière, se jeta avec rage sur son adversaire, désireuse de l'étouffer de son poids formidable.

Le rusé chasseur exécuta un saut de côté que lui eût envié un clown de profession, laissa se ruer en avant l'énorme masse entraînée par son élan, puis revenant à la charge avant que la bête furieuse eût eu le temps de se retourner, lui enfonça de nouveau sa terrible lame dans les reins.

C'en était fait dès lors des fauves, car le mâle, attaqué simultanément par deux adversaires, venait de succomber sous leurs coups, et les vainqueurs, accourant à l'aide de leur compagnon, n'eurent même pas le peine de donner à la mère ourse le coup de la mort. Le Canadien, habitué de longue date à ces sortes de luttes, avait renoncé à utiliser plus longtemps son agilité et sa ruse. Il s'était arrêté et fermement arc-bouté sur ses jambes, attendant de pied ferme la bête fauve aveuglée par la douleur et par la colère. Au moment où, saisi à bras le corps, il allait avoir à subir une mortelle étreinte, il plongea dans le cœur de son ennemi sa lame déjà rouge de sang. L'animal ouvrit les bras, pirouetta sur lui-même et tomba à la renverse.

— C'est là un coup de maître! s'écria Œil-de-Lynx. Puis, se retournant vers son compagnon sauvage :

— Mon fils est-il blessé? interrogea-t-il.

— Moins que rien, répondit Raton. Quelques égratignures tout au plus.

— Et mon fils le Porteur-de-Foudre? demanda-t-il encore en se tournant vers le trappeur.

— Moi! reprit celui-ci, allons donc! Mon père le Grand-Chef a-t-il pu supposer un instant qu'un homme comme moi, armé d'un couteau de cette dimension, puisse avoir rien à craindre de cette grosse bête stupide?

En disant ces mots, le Canadien essuya sur le gazon la lame de son arme et la remit soigneusement au fourreau.

— Que va-t-on faire de ces trois petits? demanda alors Raton.

— Que mes fils les étranglent et les dépouillent sans plus tarder

ordonna le chef; demain, nous les ferons rôtir devant un feu clair et vous me remercierez du repas que je vous aurai ménagé.

Les ordres d'Œil-de-Lynx furent suivis de point en point. Raton enleva les fourrures non seulement des trois oursons, mais aussi celles des grands ours gisant sur le gazon ; puis chacun alla rejoindre son poste. Ils ne tardèrent pas à dormir de nouveau. Seul, le chef des Sioux, reprenant la place de Raton, veilla jusqu'au jour à la sûreté de ses compagnons. Aucun nouveau sujet d'alarme ne vint interrompre leur sommeil.

Cependant, le jeune Émile des Rivières cherchait vainement à se rendormir. Il s'indignait dans son for intérieur de ce qu'il appelait l'inactivité à laquelle on le condamnait. Il s'approcha du docteur Leroux

— Dormez-vous? demanda-t-il.

— Oui! mais qu'importe? Que désirez-vous?

— Mon cher docteur, ne trouvez-vous pas absurde le rôle qu'on nous fait jouer? Ces gens nous croient lâches et incapables de prendre part à la défense commune.

— Bast! Bast! reprit en souriant le médecin, vos récriminations ne me semblent rien moins que justes. Laissez-moi dormir et, si je ne me trompe, puisqu'il y a en vous les éléments d'un foudre de guerre, les occasions de faire preuve de votre courage et de votre savoir-faire ne vous manqueront pas.

Dès que l'aube apparut, Œil-de-Lynx vint doucement secouer les dormeurs.

— Allons! allons! tout le monde debout! cria-t-il.

Chacun obéit sans prononcer une parole.

— Vite à la barque! commanda le chef à qui le chasseur canadien semblait à ce moment avoir légué toute l'autorité qu'il avait d'abord réclamée pour lui-même. Remontons le fleuve en nous maintenant le plus possible au milieu des roseaux et sous le couvert des arbres qui se penchent sur la rive. Nous échapperons peut-être ainsi au regard de nos ennemis, et si, ce soir, nous parvenons à atteindre les rapides, nous avons grande chance d'approcher du but que nous poursuivons, car je connais là un lieu où nos ennemis ne viendront pas nous dépister.

Le plan d'Œil-de-Lynx fut suivi à la lettre pendant une partie de la journée. La barque legère, malgré le courant, sous l'impulsion des vigoureux coups de rame de Raton, volait à la surface du fleuve, et il était à peine quatre heures de l'après-midi quand on aperçut, à deux kilomètres au plus de distance, le bouillonnement des eaux du rapide.

— Il faut que nous abordions là et que vous vous y reposiez une heure. J'ai besoin, moi, d'aller faire une reconnaissance, dit le grand chef

des Assiniboines. Seulement, que mes frères les visages pâles me promettent, pendant mon absence, de ne point s'écarter et de ne commettre aucune imprudence. N'allumez aucun feu, et que les fusils restent silencieux.

— Le grand chef a-t-il donc vraiment besoin de nous quitter? demanda le trappeur Guillaume.

— Oui! Il importe que je sache si nos ennemis sont près d'ici. C'est en connaissant l'endroit où ils campent que je pourrai seulement décider des mesures à prendre à l'avenir.

Pendant que Œil-de-lynx s'éloignait de ses compagnons, débarqués sur la rive, et qui profitaient de ce temps d'arrêt pour manger un peu de biscuit avec une boîte de conserve de bœuf à la mode, le docteur s'était mis en devoir de mettre en ordre son matériel de collectionneur. Son corps maigre et fluet, hissé sur de longues jambes, et dont le ventre seul formait une proéminence rappelant la forme de ces grands faucheux qui courent sur le sol, était enveloppé d'une sorte d'ample paletot en fourrure. Ce vêtement, trop large pour sa maigreur, lui donnait un aspect hirsute du dernier comique; il était rempli de poches dans lesquelles étaient engloutis, et d'où émergeaient toutes sortes d'instruments aux formes bizarres, boîtes en carton pour y piquer les insectes sur un fond de liège, caisses en fer-blanc pour y enfermer les fleurs et les tiges destinées à l'herbier, flacons de formes diverses, filets à papillons, tout un arsenal d'objets dont nul n'aurait pu préciser l'usage. La tête du docteur s'abritait sous un chapeau à larges ailes sous lesquelles descendait en cascade une forêt de cheveux trop noirs pour faire partie intégrante de sa personne. Tout chez le vieux savant avait une tournure inattendue et bizarre qui constituait une figure des plus originales.

Au moral, le docteur Leroux, ainsi que nos lecteurs ont pu en juger déjà; n'était pas moins étrange qu'au physique. Collectionneur enragé, tout lui semblait digne de figurer dans son musée particulier qui passait déjà depuis longtemps en Europe pour être l'un des plus riches du monde.

Collections d'histoire naturelle, de botanique, de géologie, de numismatique, d'ethnographie, sans compter les collections de livres, de manuscrits, de tableaux, de vieux meubles, d'objets d'art et de toute sorte d'antiquités, s'entassaient dans sa demeure à Paris depuis de nombreuses années. Quand il revenait d'une promenade, d'une course lointaine, il était chargé d'une foule de choses bizarres; papillons diurnes ou nocturnes piqués sur son vaste chapeau, peaux d'oiseaux et peaux d'animaux suspendues à ses larges boutons, coquillages fossiles entassés dans ses poches profondes, squelettes d'oiseaux ou de souris extraits d'une fourmillère, objets de toute sorte achetés dans les habitations traversées, etc., etc.

A peine le chef des Assiniboines se fut-il éloigné du petit campement, que l'enragé docteur, oublieux de ses recommandations, se met à fureter et à herboriser d'ábord en vue de ses compagnons ; puis, sans s'en apercevoir, il s'éloigne du lieu où ils se reposaient et disparut dans la forêt. Le chasseur canadien, habitué déjà à ses excursions, ne s'inquiéta pas outre mesure de cette absence. Ordinairement, le collectionneur s'éloignait peu de ses compagnons de route et on savait que toute remontrance au sujet de ces fugues était inutile.

Donc, le bon docteur s'en allait, moissonnant de ci de là des échantillons de la flore de ces pays boisés. Il enferma précieusement dans sa boîte de botaniste des branches de pin rouge, *pinus resinosa*, de pin blanc, *pinus strobus*, de cyprès, *pinus banksiana*, de sapin, *abies balsamea*, d'épinette blanche, noire, grise, rouge, de cèdre blanc, de cèdre rouge, de genévrier commun. A chacun de ces échantillons il appliquait son nom scientifique, quelque long et bizarre fût-il. C'est ainsi que, pour lui, l'épinette rouge s'appelait *laria americana vel microcarpa* et le cèdre rouge *thuja occidentalis*.

Après la récolte des *conifères*, il fit celle des *cupitifères*, le chêne rouge (*quercus rubra*), le chêne de brin (*quercus obtusiloba*, le noisetier (*corylus americana*), etc., etc.

Il s'adressa ensuite à la famille des *salicées*, qui comprend les diverses sortes de saules : le tremble et le liard (*populus tremuloides* et *populus balsamifera*). Il ne négligea ni les *bétulacés* ou bouleaux, ni les *ulmacés* ou ormes, ni les *oléacés* ou frênes, ni les *acérinés* ou érables, ni les *tiliacés* ou tilleuls, ni les *vitacés* ou vignes, ni les *rosacés* ou rosiers, parmi lesquels on ne voit pas sans quelque étonnement figurer les pruniers, les merisiers, les cerisiers, les framboisiers, les ronces, les cormiers, et même l'humble fraise des bois. Nous ne ferons pas ici la savante nomenclature des espèces que ces familles diverses contiennent ni de leur nom latin. Qu'il nous suffise, pour compléter l'énumération des bois qui forment les forêts du Canada, de joindre aux noms des familles, déjà cités, ceux des *grossulacés* ou groseillers, les *caprifoliacés* ou chèvre-feuille et les *éricacés* qui comprennent diverses sortes de thé, les mûres et... les pommes de terre !

Le docteur, poursuivant sa chasse fructueuse, s'aventura si bien dans la forêt, que, quand il songea au retour, il ne sut plus du tout quelle route il devait suivre, et, semblable à tous ceux qui n'ont pas remarqué le chemin parcouru, il s'égara de plus en plus.

L'inquiétude ne tarda pas à le gagner, car il savait combien ses compagnons avaient de prudence à observer pour arriver au but qu'ils pour-

suivaient. Il réfléchit à la générosité de ces hommes, qui, sans intérêt personnel, avaient mis leur existence en jeu pour rendre à son tuteur et à son fiancé la jeune fille enlevée. Il comprit dès lors que pousser des cris ou tirer des coups du revolver qu'il avait enfoui dans une de ses innombrables poches, risquerait de compromettre la vie de ces hommes dévoués, et il résolut de poursuivre seul la route jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le cours du fleuve. Une fois-là, il ne lui serait pas difficile de gagner la retraite que le chef des Sioux avait déclaré connaître dans la région des rapides.

Il marchait ainsi déjà depuis deux heures, et le soleil, s'inclinant de plus en plus vers l'horizon, venait lui apporter des terreurs nouvelles avec la perspective de rester sans manger jusqu'au lendemain et de passer une nuit entière seul, au milieu d'une forêt sauvage.

Il en était là de ses tristes réflexions quand, tout à coup, des cris retentirent à ses côtés, semblant sortir de derrière chaque tronc d'arbre. Il n'eut pas de peine à reconnaître que c'était là le cri de guerre des Indiens, sorte de note aiguë et perçante qui résonne longtemps, grâce à la vibration rapide produite par le battement du plat de la main ou des doigts sur les lèvres.

A ce cri, dont le docteur comprit la formidable signification, il se sentit frappé d'horreur et, se glissant comme un serpent au milieu d'un épais buisson de groseiller sauvage, il s'accroupit au milieu de la verdure et se dissimula de son mieux.

A ce moment retentit dans les airs le bruit d'un coup de sifflet que le malheureux Européen comprit devoir être le signal *en avant!* donné par le chef. Puis il vit tout à coup se dresser tout à l'entour de lui une haie de guerriers indiens portant le costume et la peinture de guerre.

Ce costume, qui consiste dans le vêtement que chacun d'eux croit le plus propre à lui assurer la liberté de ses mouvements, est des plus rudimentaires. Quant à la peinture, elle consiste en un barbouillage complet et en raies d'argile blanche, de vermillon, et en une couche de charbon de terre mêlé à de la graisse d'ours, dont les Indiens se recouvrent différentes parties du corps et des membres ainsi que le visage. Ce dernier est ainsi quelquefois moitié noir et moitié rouge, d'autres fois tout noir, de manière à rendre chaque guerrier méconnaissable.

Les Indiens, qui appartenaient tous à la tribu redoutable des Crows, ne se laissèrent pas un instant prendre à l'artifice rudimentaire du docteur; débouchant de toute part et sortant, pour ainsi dire, de dessous terre, ils se précipitèrent vers le buisson qui servait d'asile au fugitif. L'un d'eux, que son costume plus somptueux et ses armes plus belles que celles de ses

compagnons désignaient comme le chef de la bande, saisit par le bras le malheureux vieillard et l'entraîna dans la clairière.

Là, d'un geste brutal, il renversa le chapeau aux vastes ailes, qui tomba sur le gazon.

L'opulente chevelure noire du docteur, ou plutôt sa perruque, retomba en cascades sur ses épaules.

Le chef, alors, brandissant d'une main le terrible couteau à scalper, saisit de l'autre la chevelure dont il espérait bien faire le plus bel ornement de son wigwam.

Tout à coup, ô surprise! la dépouille opime désirée, n'attendant pas l'attaque de l'arme meurtrière, se détacha subitement et, restant sans résistance dans la main du vainqueur stupéfait, laissa apercevoir aux Indiens émerveillés un crâne plus lisse et plus blanc que l'ivoire. C'était un scalp comme aucun d'eux n'en avait jamais vu, même en rêve.

CHAPITRE VIII

RETOUR DU GRAND-CHEF. — UN INCENDIE MANQUÉ. — NOUVELLES RECHERCHES. — LA BARQUE DANS LES JONCS. — LE CRI DE LA CHOUETTE ET LE HULULEMENT DU HIBOU. — UN EMBARQUEMENT. — LE PIED DES RAPIDES. — UN PORTAGE. — PASSAGE DIFFICILE. — UN PLATEAU FORTIFIÉ. — LA ROCHE BRANLANTE. — LA CLEF DE LA PORTE. — L'ENTRÉE DE LA GROTTE. — UN REPAS TARDIF. — UN DORTOIR IMPROVISÉ. — LES PRESSENTIMENTS DE RATON. — UNE CHAUDE ALERTE. — LES FUGITIFS S'ÉCHAPPENT. — ŒIL-DE-LYNX ATTEND SEUL DE PIED FERME LE DANGER QUI MENACE.

Pendant que le docteur Leroux courait les terribles dangers que nous venons de rapporter, le grand chef des Assiniboines avait rejoint ses compagnons après avoir minutieusement exploré les environs.

— Mes fils, dit-il en arrivant, nous n'avons pas une minute à perdre. « Les Crows ont été sans aucun doute informés de nos projets et sont à notre poursuite. Heureusement, notre course sur le fleuve ne laisse pas de trace, et jusqu'à présent nos ennemis ignorent où nous sommes ou bien nous croient en arrière. Il n'y a d'ailleurs aucun doute à conserver sur leurs intentions, car ils sont peints en guerre; chacun porte à sa ceinture le tomahak et le couteau à scalper.

« La tribu entière s'est réunie non loin d'ici et campe dans un ravin inabordable.

« Hâtons-nous de quitter ces lieux et d'effacer autant que possible toute trace de notre passage. »

En achevant ces mots, le chef tira d'un étui son briquet et son amadou; puis il se mit à entasser des herbes sèches au pied d'un arbre mort

— Qu'allez-vous donc faire là? lui demanda le jeune Émile des Rivières, qui suivait d'un regard attentif tous les mouvements de l'Indien.

— Peu de chose, mon fils, répondit Œil-de-Lynx, je vais incendier la forêt afin d'effacer les traces de notre séjour en ce lieu et d'éloigner nos ennemis.

— Ah! diable! répliqua le jeune homme; que mon père, le Grand-Chef, ne se presse pas tant, et attende au moins que le docteur soit de retour.

Œil-de-Lynx parcourut du regard les environs, puis il pâlit et demanda avec une anxiété que ceux de sa race ont l'habitude de dissimuler avec le plus grand soin :

— Y a-t-il longtemps que notre grand-père, le visage pâle, est allé à la recherche de ses médecines?

— Il nous a quittés peu d'instants après votre départ.

— Alors que le Grand-Esprit lui vienne en aide, car je crains bien que maintenant notre secours lui soit inutile.

— Que dites-vous? s'écria avec vivacité le jeune Français.

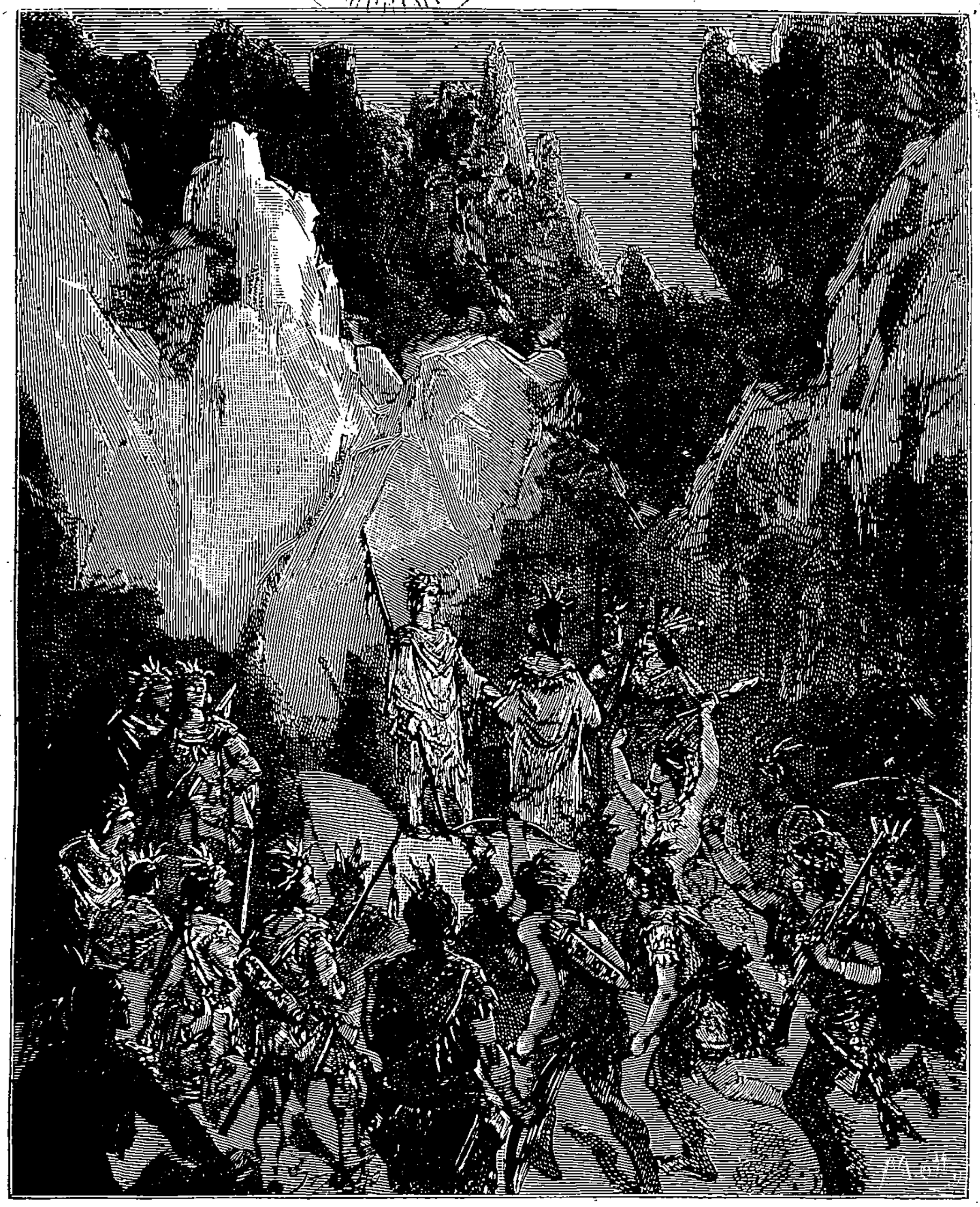
— Je dis qu'à cet instant il y a mille chances contre une que notre savant médecin soit mort ou scalpé; je dis qu'aucune force au monde ne saurait l'arracher des mains des ennemis dans le cas où ils auraient épargné sa vie.

— Alors, je pars pour aller le venger, s'écria le fiancé de Clémence Allard, en saisissant vivement sa carabine et en s'éloignant résolument.

— Que notre jeune frère s'arrête, dit le chef d'un ton de voix moitié attendri, moitié empreint d'une implacable fermeté. Mon frère le chasseur m'a cédé ici son commandement, et vous avez juré de m'obéir comme à lui-même. Vous voyez, par l'exemple du docteur, quelles funestes conséquences peut entraîner la moindre infraction à la discipline. Restez-là ou plutôt allez tous m'attendre dans le canot, en ayant soin de rester immobiles et de vous cacher soigneusement dans les joncs.

Le grand chef des Assiniboines s'éloigna pendant que ses compagnons, fidèles à la consigne, se disposaient à rejoindre leur embarcation. Mais il revint tout à coup, comme s'il eût obéi à une réflexion subitement survenue.

— Je rends à mon frère le Porteur-de-Foudre l'autorité souveraine pendant tout le temps que durera mon absence. Si dans deux heures je ne suis pas de retour au bateau, Raton reprendra ses rames et vous conduira au lieu que je lui ai désigné et qu'il connaît bien, au-dessus des rapides.



Œil-de-Lynx s'avança gravement devant l'Oiseau-des-Nuits. (P. 63.)

Le chef rejoindra là ses frères, si les événements le forcent à rester dans la forêt plus longtemps qu'il ne voudrait.

Les Européens et Raton, réfugiés dans la longue pirogue, la firent pénétrer profondément dans l'épais fourré formé par les joncs et ils trouvèrent sous ce couvert un asile absolument à l'abri de toute investigation. Est-il besoin de dire qu'ils attendaient le retour du chef avec une suprême anxiété?

Déjà le délai fixé par Œil-de-Lynx touchait à son terme, et le trappeur Guillaume Novet, fidèle à son devoir, donnait le signal du départ, quand, au loin, dans la forêt, retentit le hululement de la chouette que les savants appellent *tengmalini*, et dont le cri lugubre vient souvent troubler le repos des voyageurs qui campent la nuit dans les bois.

Le Canadien fit signe de la main de s'arrêter et prêta attentivement l'oreille.

Au cri de la chouette succéda celui plus faible mais plus plaintif encore du hibou cendré.

Guillaume porta la main à sa bouche et, formant avec sa lèvre inférieure une sorte de tube, il en fit ressortir à intervalles égaux deux cris absolument semblables à ceux qui venaient de retentir.

Un cri d'une autre nature se fit entendre encore dans la forêt. C'était une sorte d'aboiement saccadé, mêlé de gémissements plaintifs.

— C'est un signal de l'Œil-de-Lynx, dit le trappeur à voix basse, puis, parlant à Raton dans le tuyau de l'oreille, il lui donna l'ordre d'aborder sans bruit au rivage.

Dès que la pirogue toucha à terre, une forme humaine apparut, rampant sur le sol, et se laissa glisser sur la pente rapide du talus. Chacun des hommes de la barque avaient déjà reconnu le Grand-Chef, qui vint silencieusement se placer au milieu de ses compagnons.

Sur un signe que lui fut fait par Œil-de-Lynx, Raton plongea silencieusement ses rames dans l'onde claire, et la barque s'éloigna sans bruit du rivage pour aller de nouveau s'abriter sous l'ombre projetée par les hauts roseaux éclairés par la lune.

Elle continua à glisser sur les eaux en remontant le courant.

Il était environ minuit quand, sans avoir rencontré d'obstacle, elle arriva au bas des rapides.

Le chef en prenant sa place à bord, avait posé son doigt sur ses lèvres pour couper court à toutes les questions qu'on aurait pu lui adresser. Cependant l'oreille tendue du jeune des Rivières avait saisi ces paroles glissées à voix basse dans le tube auditif du chasseur canadien.

— Que mon frère se rassure. Tout va bien!

Sur l'ordre de l'Œil-de-Lynx, la barque accosta la rive du fleuve, au pied même de la chute d'eau la plus élevée et du côté opposé à celui d'où elle était partie.

— Il y a ici un portage indispensable, dit, toujours à voix basse, le grand chef des Sioux.

Raton et le trappeur, sans hésiter, sautèrent à l'eau et quand leurs

compagnons eurent mis pied à terre, ils poussèrent la pirogue à sec sur une plage de sable fin qui s'étendait en ce lieu.

Là, ils attachèrent les deux extrémités de la barque légère avec une corde qu'ils placèrent sur leurs épaules, et, soulevant ainsi le bateau, sans paraître s'apercevoir du fardeau qu'ils emportaient, ils rejoignirent leurs compagnons de route qui déjà s'étaient engagés dans un étroit sentier à travers les rochers qui bordaient le fleuve et formaient une série de cascades et de cascadelles.

La lune éclairait d'une lumière blanche et vive cette marche difficile; mais les voyageurs étaient joyeux et sentaient leur cœur soulagé de plus en plus, en pensant que, dans ces sentiers profonds, bordés à droite et à gauche de hautes roches à pic formant murailles, ils étaient complètement à l'abri du regard perçant de leurs ennemis.

Ils arrivèrent ainsi, au bout d'une demi-heure d'ascension, sur une plate-forme gazonnée, semée çà et là de maigres sapins qui l'entouraient d'un rideau de verdure. A la clarté de l'astre des nuits, ils ne tardèrent pas à s'assurer que le point qu'ils avaient atteint dominait le fleuve et les rapides d'une centaine de mètres environ.

— Maintenant, dit le Grand-Chef. mes frères peuvent parler, car dans quelques instants, ils seront en sûreté. Mais avant tout, que chacun suive à la lettre mes instructions.

— Mon frère le Porteur-de-Foudre et Raton peuvent déposer là la barque dont nous aurons besoin plus tard. Ensuite, que Raton vienne me prêter son aide.

A l'entrée du défilé par lequel ils avaient gravi la pente abrupte, se trouvait un énorme quartier de roche qui semblait devoir nécessiter, pour être déplacé, les efforts de milliers de bras où d'une grue colossale. Ce bloc, de forme arrondie, bouchait presque le passage, et il avait fallu placer la barque sur le flanc pour la faire pénétrer sur le plateau

— Mon frère Raton va venir pousser ce rocher de façon à fermer entièrement l'entrée de ce couloir, dit Œil-de-Lynx.

Un autre homme, moins certain de la gravité de son chef, aurait souri d'un air incrédule à cette proposition qui paraissait insensée; pourtant le fidèle compagnon du chef des Sioux n'hésita pas un instant et alla placer son épaule contre l'énorme bloc.

Œil-de-Lynx alla près de lui et le plaça dans une situation particulière.

— Courage et pousse, dit-il.

A la stupéfaction de tous, la roche, obéissant comme si elle eût été un

être animé, se mit en mouvement et, se rapprochant de la paroi verticale qui formait l'autre côté du couloir, vint s'appuyer contre elle.

— Reste là et tiens bon, dit le chef faisant quelques pas en arrière. Puis il revint, portant dans ses bras nerveux un autre quartier de roche de moindre dimension. Il glissa ce bloc derrière l'immense pierre formant barricade et le plaça entre celle-ci et la paroi à laquelle elle était naturellement appuyée.

— Lâche tout, maintenant, commanda Œil-de-Lynx.

La masse rocheuse, opposant une barrière infranchissable à quiconque aurait tenté de pénétrer sur le plateau et formant une fermeture hermétique, resta immobile.

Les deux blancs avaient assisté sans mot dire à cette manœuvre; mais, ni l'un ni l'autre ne parurent surpris du résultat incroyable obtenu avec si peu d'efforts.

— J'ai vu, dit le jeune fiancé, en Bretagne, sur les bords de la baie de Trégastel, une roche dix fois plus pesante qu'un enfant peut mettre en mouvement; on la nomme la *roche branlante*.

— Maintenant, dit le chef des Assiniboines, nos ennemis peuvent trouver notre piste. A moins qu'ils n'aient des ailes comme les aigles ou les corbeaux dont ils portent le nom, il leur est interdit de nous atteindre.

— Mais nous, reprit le chasseur canadien, si nous n'avons pas des ailes, sommes-nous condamnés à rester ici jusqu'au jugement dernier?

— Mon frère le Porteur-de-Foudre se trompe, répondit le chef indien toujours impassible; nous nous sommes enfermés, et il ne nous restera, pour nous en aller, qu'à retirer la clé qui tient la porte close.

En même temps, il désigna du doigt le bloc de pierre qu'il avait apporté.

— Je comprends de mieux en mieux, dit le jeune des Rivières, qui n'était pas fâché de faire preuve à son tour de son érudition. Cette masse rocheuse est dans l'état qu'en statique on nomme l'équilibre stable. Elle est en position telle qu'elle revient se remettre spontanément à sa place quand on l'en écarte. C'est ce qui arrivera dès que nous aurons retiré la pierre qui la retient au point où elle est et que le Grand-Chef appelle si judicieusement la clé de la porte.

— Mon jeune frère a bien parlé, reprit doctoralement Œil-de-Lynx. Il est digne de pénétrer dorénavant dans le conseil des sages : le Grand-Esprit a ouvert son intelligence.

Les voyageurs purent alors examiner à leur aise le point où ils s'étaient enfermés.

Derrière eux et à leur droite, des roches, à pic, infranchissables même

pour des chamois, s'élançaient jusque vers la région des nuages. Devant eux et à leur gauche, des précipices de cent mètres se creusaient perpendiculairement et laissaient entrevoir les blanches vapeurs formées par les chutes d'eau et dans lesquelles, le jour, des milliers d'arcs-en-ciel devaient s'entre-croiser en tous sens.

Certes, songer à escalader ces escarpements eût été folie et, comme le disait le chef, nul n'eût pu rêver à venir attaquer les voyageurs dans leur retraite, s'il n'eût possédé des ailes.

— Ces lieux me sont connus depuis longtemps, dit Œil-de-Lynx ; nous y trouverons un abri, et, grâce à nos provisions, nous pourrons y séjourner autant de temps que cela nous paraîtra nécessaire. Quand le jour aura paru, il nous sera possible de cuire la viande de nos oursons et les pieds des grands ours que j'ai eu soin de couper et de placer dans notre barque. Nous pourrons varier nos repas, grâce aux saumons pêchés par Raton et dont nous fumerons ceux que nous ne pourrons manger frais. Enfin, le soir, nous entasserons dans une grotte que je connais et dont voici l'entrée, des aiguilles sèches de sapin qui nous feront une couche moelleuse.

Ce programme fut suivi à la lettre, sans qu'on attendît la naissance du jour. Un feu de branches résineuses fut allumé et les voyageurs, harassés de fatigue et dévorés par la faim, firent un repas confortable.

— Au nom du Grand-Esprit que vous adorez, dit Émile des Rivières, s'adressant au chef des Assiniboines, ne me laissez pas plus longtemps dans l'inquiétude mortelle qui me dévore, et dites-moi ce que vous avez pu apprendre sur le sort de la jeune captive et du docteur Leroux.

— Je ne sais rien de Fraise-des-Bois, répondit Œil-de-Lynx. Sans doute, elle est retenue prisonnière dans le camp des Corbeaux. Quant à mon père le grand médecin, il a sans doute en sa puissance des médecines magiques qui ont le pouvoir de calmer ses ennemis. J'ai acquis la certitude qu'un fait s'est passé en sa faveur qui n'avait jamais eu lieu en temps de guerre chez les Crows. Ils ont épargné sa vie, et je l'ai vu emmener prisonnier et environné de marques de déférences par nos ennemis. Œil-de-Lynx ne peut absolument rien apprendre de plus à son jeune frère, car c'est tout ce qu'il a pu savoir.

Quand le repas fut terminé, chacun songea à se livrer au sommeil, afin de réparer les forces épuisées.

Renonçant pour ce jour-là à pénétrer dans la grotte, tous s'étendirent comme ils purent, les uns sur les fourrures encore fraîches des ours morts, les autres, dans leur manteau, sur la verte et fraîche pelouse. Seul, Raton, guidé peut-être par un secret pressentiment, pénétra dans la grotte et

se jeta dans un coin sur un tas d'aiguilles de sapin que le vent y avait amoncelées.

Tout à coup, au moment où l'aube allait poindre, tandis que tout le monde s'abandonnait au sommeil dans une sécurité complète, le Grand-Chef s'éveilla brusquement et releva la tête.

Devant lui se dressait, le doigt sur les lèvres, Raton, pâle comme un mort.

— Grand-Chef des Sioux, dit-il d'une voix faible comme un souffle, les ennemis ont trouvé un passage par la grotte, fuyons, ou nous sommes à jamais perdus.

Le chef des Sioux des Prairies ne s'arrêta pas à de vaines hésitations. Son parti fut pris en un clin d'œil ; il réveilla ses deux compagnons endormis puis, sans prononcer une parole, le doigt sur la bouche, il leur fit signe de le suivre.

Ils s'avancèrent vers l'ouverture fermée par la roche branlante.

Arrivé à ce point, le sauvage retira silencieusement la pierre, servant de point d'appui au bloc qui tourna sur lui-même et vint reprendre, d'un mouvement lent et automatique, sa position première.

— Passez, dit-il d'une voix si basse qu'à peine pouvaient-ils l'entendre. emportez la barque et attendez-moi dans le couloir qui nous a amenés ici. Ne vous écartez pas de plus de cent pas. Quant à moi, je reste ici et je me charge de garder la porte de ce plateau. Si Raton entend mon signal, revenez sans hésiter, et vous pourrez rentrer sans danger.

— Mais, chef, dit le Porteur-de-Foudre, imitant le langage silencieux d'Œil-de-Lynx, nous ne pouvons ainsi vous laisser exposé seul aux périls qui nous menacent.

Le chef des Sioux mit de nouveau le doigt sur ses lèvres.

— Quand Œil-de-Lynx a commandé, dit-il, ses frères doivent obéir.

Les braves aventuriers comprirent qu'il était inutile de combattre une résolution si fermement arrêtée. Ils avaient d'ailleurs une confiance illimitée en la sagesse et en l'expérience du chef ; ils sortirent donc précipitamment, laissant l'intrépide Indien seul en but à la colère de l'ennemi.

La porte colossale se referma sur eux. Il était temps !

Au même instant, une nuée de sauvages armés en guerre se précipita hors de la grotte souterraine.

A leur tête, marchait le Bec-d'Aigle, le Grand-Chef des Crows ou Corbeaux, celui-là même qui avait enlevé la jolie Clémence Allard, la demoiselle d'honneur, à son oncle Jean-Pierre Million, à son fiancé et à tous ses amis.

Au lieu de tenter de se cacher ou de fuir, Œil-de-Lynx, se drapant

dans son manteau de peau de bison, s'avança gravement devant l'Oiseau-des-Nuits, et fit signe de la main qu'il désirait parler :

— Mon frère est le bienvenu en ces lieux sauvages, dit-il, et son ami Œil-de-Lynx n'a pas oublié les liens d'affection qui ont toujours uni les Crows et les Sioux des Prairies.

CHAPITRE IX

Une puissante médecine. — L'utilité d'étudier les langues vivantes. — Une condition et le calumet de paix. — Le drapeau blanc. — *Fraise des Bois*. — Le *Roseau-Souple* — La médecine qui rend amoureux. — Le moyen de tirer du feu de son propre corps. — Comment on appelle les nuages et comment on fait la pluie. — Le moyen de se guérir d'un scalp. — L'Ours-Velu. — Le wigwam du grand chef. — A sorcier sorcier et demi. — Comment on peut emprunter du feu-médecine au soleil.

Nous avons laissé l'infortuné docteur Leroux dans la plus terrible des situations, entre les mains des Indiens Corbeaux, au moment où ceux-ci reconnaissaient avec une indicible stupéfaction que le scalp de leur prisonnier, par suite d'un incompréhensible miracle, avait quitté de lui-même le crâne qu'il recouvrait, en laissant, au lieu d'une plaie sanguinolente, une face blanche et polie comme une boule d'ivoire.

Ce phénomène émut profondément le Bec-d'Aigle et les guerriers qu'il commandait.

Le chef se retourna vers ses hommes.

— Celui-là, dit-il, me semble posséder la plus puissante médecine du monde!

Le docteur, qui ne savait pas un mot d'iroquois, comprit néanmoins qu'il était devenu un objet d'admiration pour ces hommes primitifs. Sans se rendre un compte bien exact du rôle que sa perruque jouait en cette circonstance, il pensa que son costume, son attirail de boîtes et de cartons, ses récoltes d'histoire naturelle, placées un peu au hasard partout où il avait pu les accrocher, avaient donné à ses ennemis une haute idée de sa science.

Il n'ignorait pas, d'autre part, que le plus grand nombre des tribus indiennes vivant dans le Canada ont été depuis longtemps en contact avec les aventuriers français. Il essaya en conséquence d'adresser la parole en français à ceux qui l'avaient fait prisonnier.

— Glorieux chef d'une grande nation, dit-il au chef indien, tu as sans doute deviné qui je suis. J'appartiens à la glorieuse nation française

dont le nom est sans doute venu jusqu'à toi. J'ai l'honneur d'être uni médecin parmi mes compatriotes, et si je suis ici seul à cette heure, dans cette contrée déserte, c'est pour chercher dans la profondeur des forêts les médecines que le Grand-Esprit y a soigneusement cachées et que les savants seuls peuvent y découvrir.

En achevant ces mots, comme pour donner une sanction à ses paroles, le docteur ouvrit sa boîte d'échantillons de botanique et étala devant les yeux étonnés des sauvages, des branches, des tiges, des feuilles, des fleurs, de jeunes pousses et jusqu'à des bouquets de mousse, dont il avait fait une ample moisson.

Tous les spectateurs étaient d'ailleurs restés muets, et le docteur commençait à désespérer de pouvoir se faire comprendre.

— Ma foi! dit-il, voilà des gens qui, à coup sûr, ne savent pas un mot de français. Voyons si je serai plus heureux en leur parlant le langage de la perfide Albion.

Alors il se mit à traduire en anglais sa harangue. Le chef lui fit signe qu'il comprenait, et forma de sa main à son oreille une sorte de cornet acoustique pour montrer avec quelle attention il désirait écouter.

Quand le docteur Leroux eut fini, le Bec-d'Aigle, sans prononcer d'abord une parole, se retourna vers ses compagnons et leur montra du doigt, dans tous ses moindres détails, le singulier accoutrement du vieux collectionneur; c'est ainsi qu'il désigna successivement son paletot de fourrure, ses guêtres de toile blanche, quelques peaux de rats suspendues à sa ceinture, et sur le chapeau à larges ailes qu'il ramassa, toute une collection de papillons et d'insectes piqués avec un soin extrême.

Alors seulement, il daigna prendre la parole et dans un anglais qu laissait fort à désirer :

— Je vois, dit-il enfin, que mon père au visage pâle n'a pas la langue fourchue et qu'il a dit la vérité. Pourtant mon père a dû trouver dans la forêt nos médecines de guerre, et il a appris ainsi que nous ne voulons laisser passer personne sur ces terrains qui sont les nôtres.

Mon père a donc manqué de sagesse et de prudence en ne tenant pas compte de nos avertissements et de nos menaces. S'il a perdu sa chevelure, qu'il ne s'en prenne donc qu'à lui-même.

Le docteur fit signe qu'il désirait parler.

— Comment peut-il se faire, demanda-t-il, que le Grand-Chef parle anglais et ne sache pas que les visages pâles n'ont rien à démêler avec les Peaux-Rouges?

Le Bec-d'Aigle répondit :

— Nous vivons loin des wigwams, des visages pâles, et nous ne



La Crécelle Mystérieuse vient rendre visite à son camarade blanc. (P. 70.)

voulons pas connaître leurs coutumes ; celui qui m'a enseigné le langage de mon père est un homme de sa tribu qui est venu vivre parmi nous et qui a appris plusieurs bonnes médecines au médecin de mon peuple. C'est pourquoi nous te ferons grâce de la vie, mais à une condition.

— Quelle qu'elle soit, je l'accepte d'avance, s'empressa de répondre le docteur.

— Alors, fumons ensemble le calumet de paix, répondit le chef des Corbeaux.

Il s'assit sur le sol à la façon des tailleurs, entrecroisant d'abord ses pieds étroitement serrés, puis étendant en avant les bras et la tête. Il plia alors les genoux et se baissa d'une façon lente et régulière jusqu'à ce qu'il se trouvât assis par terre, les jambes croisées et les pieds ramenés contre son corps.

Il fit signe au docteur de venir à sa droite. Celui-ci, n'espérant pas atteindre la grâce et la désinvolture du cérémonial sauvage, se laissa tomber sur le sol et se plaça, tant bien que mal, dans une posture analogue à celle du Bec-d'Aigle.

Quelques guerriers, sans doute les plus haut placés de la tribu, vinrent s'accroupir à droite et à gauche de leur chef, formant ainsi une sorte de demi-cercle.

Au centre de cet hémicycle, un drapeau blanc fut déployé, et le calumet de paix, bourré de tabac, fut posé sur deux fourches fichées en terre, prêt à être fumé dès que les clauses du traité seraient arrêtées. Le Bec-d'Aigle prit alors la parole en ces termes :

— Que mon père, le grand médecin, me prête une oreille attentive. Le chef des Crows qui lui parle a enlevé une jeune fille des visages pâles. Il avait promis de la livrer moyennant rançon à un de vos compatriotes. Mais il a réfléchi, et l'a conduite dans son wigwam parce qu'il a résolu d'en faire sa femme. Elle est si belle et si fraîche que mes autres femmes et tous mes compagnons l'ont nommée d'un commun accord *Fraise-des-Bois.*

Chacun s'est efforcé de lui témoigner le respect et l'affection qui sont dus à celle qui deviendra la femme préférée d'un grand chef et d'un vaillant guerrier. Malgré cela, rien n'a pu attendrir son cœur; elle refuse de me regarder et de me répondre. Si le *Roseau-Souple*, le visage pâle qui m'a enseigné ta langue, vivait encore, peut-être aurait-il trouvé le moyen de m'assurer son amour; mais il est allé chasser dans les grandes prairies et Fraise-des-Bois, qui n'a pas l'air de me comprendre, ne cesse de pleurer jour et nuit.

Ta médecine sera-t-elle assez puissante pour changer ses sentiments à mon égard et pour ramener la joie et le calme sur son beau visage?

— Mon fils, le chef des Crows, répondit prudemment le docteur, me pose une question à laquelle il m'est impossible de répondre sur-le-champ. Ma médecine est puissante sans doute, mais elle l'est moins que les volontés du Grand-Esprit. Cependant, si le grand chef veut s'engager à me rendre la liberté avant quatre lunes, de façon à ce que je puisse

retourner dans les terres de mes pères et y remplir un devoir de médecine que j'ai promis, je verrai Fraise-des-Bois, je m'enfermerai avec elle dans le *pavillon-médecine*, et là je la soumettrai à mes opérations mystérieuses.

Vous pouvez m'en croire sur parole et au besoin consulter tous les visages pâles qui me connaissent. Ma médecine est bonne, puisqu'on m'a fait promettre de retourner dans mon pays afin de l'appliquer. Mais, mon fils, n'oubliez jamais qu'il n'est point de savant qui ne soit soumis aux ordres du Grand-Esprit.

— La langue de mon père est droite; la sagesse a parlé par sa bouche. Le Grand-Esprit est le souverain maître de nos destinées. Qu'on allume le calumet de paix.

Un guerrier se préparait à battre le briquet sur des fragments de bois mort à moitié décomposés et qui jouaient le rôle d'amadou. Cet Anglais que les Crows avaient baptisé le Roseau-Souple et qui avait terminé chez eux sa carrière leur avait enseigné l'usage de cet instrument moins primitif que l'emploi de deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre pour obtenir du feu. Le docteur tira gravement d'une de ses innombrables poches une boîte d'allumettes chimiques et, grattant légèrement de l'ongle le bout de bois garni de phosphore, en fit jaillir la lumière.

Tous les Indiens, y compris le grand chef, firent entendre un cri de surprise et d'admiration.

— Avez-vous vu? disaient-ils. Il a tiré la flamme de ses doigts. Ce doit être le génie du feu en personne.

A partir de cet instant, le vieux docteur devenait un hôte sacré et un être d'une essence supérieure.

On alluma le calumet de paix avec des herbes sèches enflammées par le feu divin du médecin, et chacun des chefs, formant le cercle, tira quelques gorgées de fumée, après quoi la pipe fut présentée au docteur qui, gravement, imita ses nouveaux alliés. Dès lors la paix était faite.

Non seulement le savant collectionneur n'était plus un ennemi, mais il cessait d'être un prisonnier. Tous le considéraient comme un ami et un frère.

Quand la cérémonie fut terminée, chacun se releva, sans poser les mains à terre et sans faire le moindre effort apparent. Le docteur, quant à lui, n'y mit pas tant de façons et se redressa péniblement en faisant les plus affreuses grimaces.

— Diable! diable! murmura-t-il entre ses dents, voilà mon infernale sciatique qui recommence à faire des siennes, et, malgré la pureté de l'atmosphère, je parierais que nous aurons de l'eau avant vingt-quatre heures.

Décidément, la Providence se déclarait en faveur du docteur, car, à ce moment même, le chef des Corbeaux s'approchant respectueusement de lui, lui adressa la parole en ces termes :

— Parmi les médecines qu'il possède, mon père le visage pâle aurait-il le pouvoir de *faire la pluie*?

— Mais comment donc? répondit le vieux savant avec un aplomb qui aurait fait honneur à un arracheur de dents de la foire aux pains d'épice. Vous voulez de la pluie? Demandez; faites-vous servir.

— Mon peuple se plaint de la sécheresse qui dure depuis plusieurs mois, et il vouerait une éternelle reconnaissance au médecin qui lui ferait de la pluie.

Le docteur leva un bras vers le ciel, simulant une gravité que n'a jamais eue l'illustre Mangin en personne.

— Nuages! Je vous commande d'accourir! dit-il.

Puis, se retournant vers le chef des Crows.

— Avant que le soleil ait paru deux fois à l'horizon, affirma-t-il, la pluie tombera avec abondance.

Le Bec-d'Aigle, tout joyeux de ce pronostic, donna l'ordre de lever le camp.

— Rentrons dans nos wigwams, commanda-t-il, mais assurons-nous d'abord que les ennemis signalés ne sont pas dans ces parages. On m'a assuré qu'ils sont sous les ordres d'Œil-de-Lynx, mon ancien ami qui me trahirait abominablement et se serait allié avec les visages pâles pour venir me ravir la belle Fraise-des-Bois. S'ils ont suivi le fleuve, ce qui est presque certain, je saurai bien les retrouver à la grotte des Rapides. Œil-de-Lynx ne sait pas que je connais le passage qui y conduit. J'ai tout lieu de croire que c'est là que je pourrai le surprendre avec ses compagnons et les écraser sous notre nombre.

Ces paroles avaient été dites en anglais au docteur. Celui-ci, effrayé de la sagacité du chef indien et de la justesse de ses appréciations, frissonna en pensant aux dangers que couraient ses amis, mais il eut la force de dissimuler ses angoisses.

Le chef des Crows lui rendit sa précieuse chevelure qu'il remit cérémonieusement sur son chef dénudé, et qu'il arrangea avec soin en se mirant dans une petite glace extraite de ses poches magiques. Les Peaux-Rouges assistaient stupéfaits à cette incroyable médecine qui permettait à un homme scalpé de récolter instantanément sa chevelure. Ce miracle ne leur parut pas moins étrange que celui de la production subite du feu au contact de l'ongle.

Le docteur espérait qu'en accompagnant le chef des Corbeaux, il

pourrait, grâce à l'ascendant qu'il venait de conquérir sur lui et sur ses compagnons, venir à un moment donné en aide à ses amis qu'il avait si imprudemment quittés ; mais il dût bientôt renoncer à cette illusion.

Le Bec-d'Aigle appela un des chefs de sa suite.

— Mon frère l'*Ours-Velu*, dit-il, va prendre quinze guerriers et escorter dans mon wigwam mon père le grand médecin blanc. Dès que vous serez arrivés, tu conduiras Fraise-des-Bois dans le pavillon-médecine, et tu l'y laisseras seule avec notre nouvel ami. J'espère ainsi, à mon retour, grâce au merveilleux savoir de mon père et à ses puissantes médecines, trouver la fille des visages pâles moins cruelle pour moi et décidée enfin à devenir la femme d'un grand chef.

Il n'y avait pas à hésiter devant un ordre aussi formel. Le docteur s'éloigna donc avec son escorte; si, d'une part, il éprouvait la crainte de voir ses amis tomber au pouvoir des farouches Corbeaux, il avait, pour se consoler, l'espoir qu'il fondait sur la sagesse éprouvée et la prudence du trappeur canadien et du grand chef des Assiniboines. D'un autre côté, il ne songeait pas sans attendrissement qu'il allait se rapprocher de la malheureuse captive, et il ne désespérait pas, grâce à la superstition de ses ravisseurs, de la protéger et peut-être même de la sauver tout à fait.

La petite colonne continua à s'avancer tant que dura la nuit. Pendant les deux haltes qu'on fit pour se reposer, de grands feux furent allumés devant lesquels on fit cuire à la flamme claire des morceaux de viande de bison séchée. Quand le soleil apparut à l'horizon, le docteur arriva enfin au village des Corbeaux, où la malheureuse demoiselle d'honneur était retenue prisonnière.

Il y avait dans ce centre de population environ 300 tentes en peaux ou wigwams dressés presque tous de la même manière : 15 à 20 perches en formaient la charpente recouverte par une seule enveloppe ; 15 à 20 peaux de bison cousues ensemble, peintes et bordées de toutes couleurs formaient cette sorte de chemise.

Le centre de la tente du Bec-d'Aigle, où l'on conduisit d'abord le docteur, était occupé par le foyer. La fumée s'échappait par le sommet et formait au-dessus de cette hutte un énorme et blanc panache.

Une demi-douzaine de chiens peu hospitaliers gardaient la tente et se mirent à aboyer en hérissant leurs poils. Pourtant ils ne tardèrent pas à se calmer. Les hôtes matineux de ce logis étaient déjà sortis, et le docteur promenait ses regards de tous côtés, espérant découvrir quelque part la malheureuse captive. Il ne vit personne. Il n'y avait là, étendus sur le sol autour du foyer, que des peaux de bison sur lesquelles les femmes avaient passé la nuit, les pieds tournés du côté du feu.

— Nous allons chercher Fraise-des-Bois et la conduire dans le pavillon-médecine, ainsi que l'a commandé le grand chef, dit l'Ours-Velu. Cela fait, nous reviendrons prendre ici notre père le grand médecin.

L'un des Peaux-Rouges formant l'escorte du savant étendit sur le sol un paillasson de jonc et fit signe au docteur d'y prendre place. Celui-ci s'y établit de son mieux. Il était là depuis un quart d'heure, seul, dévorant son impatience, quand tout à coup un pan de la peau de bison formant couverture de la tente se souleva légèrement, et une effroyable apparition se dressa sous les yeux de M. Leroux.

D'abord surpris et effrayé, le docteur se rassura en remarquant que les chiens, naguère encore si bruyants, ne prenaient pas même la peine de se déranger et ne faisaient pas entendre le plus léger grognement. Il en conclut que son visiteur, homme ou animal, était un familier de la maison.

Qu'on s'imagine une sorte de monstre trapu, énorme, couvert d'une peau d'ours gris dont la tête lui tenait lieu de masque et semblait faire partie intégrante de sa personne. Sur la partie supérieure de la tête et près des oreilles dressées s'élevait une paire de cornes de bison formant l'image d'une lyre. Au lieu et place des cordes, ce singulier instrument avait à son centre de longues aiguilles de porc-épic formant une sorte de bouquet.

Au bout du nez du monstre pendait une peau de rat en guise de breloque ; son cou était entouré du plus fantastique collier, assemblage bizarre de dépouilles d'animaux divers : peaux de reptiles et d'oiseaux, sabots d'antilope, pattes, serres, peaux de grenouille, de crapaud, de chauve-souris, têtes de blaireau, etc.

Derrière le dos était suspendu un carquois ou, pour être plus exact, une sorte de hotte, d'où émergeaient aussi des plantes desséchées, des peaux et d'autres objets fantastiques. Il portait sur l'épaule une longue lance tout le long de laquelle étaient embrochés des animaux de l'espèce des rongeurs : rats, souris, mulots et écureuils.

— C'est vous, dit en anglais le hideux personnage qu'escortaient cinq ou six guerriers, c'est vous qui êtes le nouveau médecin ! Vous avez, m'a-t-on dit, le don de tirer du feu de votre propre corps?

Le docteur comprit qu'il avait devant lui le médecin officiel de la tribu, et que c'était un personnage à ménager. Il se leva, s'approcha du sorcier et, s'inclinant devant lui, lui adressa le salut le plus cérémonieux.

— Je suis en effet le médecin, dit-il. Je suis heureux de rencontrer ici un confrère dont la grande réputation s'étend bien au delà des monts et des grandes eaux.

Le sorcier parut sensible au compliment et fit entendre un grognement de satisfaction.

Le docteur continua :

— Je possède, il est vrai, la médecine qui me permet de tirer du feu de mon propre corps.

En disant ses mots, il tira sa précieuse boîte d'allumettes et répéta avec succès l'expérience qui lui avait déjà fait tant d'honneur.

— Je ne peux pas, continua-t-il, vous communiquer cette médecine, mais pour vous montrer quelle haute estime j'ai de votre savoir et de vos vertus, je vous en offrirai une autre qui vous donnera le pouvoir de *faire du feu-médecine en l'empruntant au soleil.*

— Ce que dit mon père le médecin au visage pâle est-il vrai? demanda le sorcier avec un tressaillement de joie qu'il ne tenta même pas de dissimuler.

Le docteur comprit du premier coup d'œil quel profit il pourrait trouver dans l'exploitation de l'ignorance et de la vanité de son collègue.

CHAPITRE X

LE FAVORI DU GRAND-ESPRIT. — LA CRÉCELLE MYSTÉRIEUSE. — LA LENTILLE MERVEILLEUSE. — UN PACTE D'AMITIÉ. — LE PAVILLON-MÉDECINE. — LE FAISEUR-DE-PLUIE. — A QUOI SERT UNE SCIATIQUE. — UNE DÉMONSTRATION SINGULIÈRE. — LA RENCONTRE DES DEUX CAPTIFS. — COMMENT ON PEUT CONVERSER SANS EN AVOIR L'AIR. — UN SORCIER FERRÉ. — L'ŒIL-DE-LYNX CAPTIF. — COMMENT ON FAIT PARLER LE GRAND-ESPRIT. — LE POTEAU DES SUPPLICES.

— Que mon frère, le grand et puissant médecin, le favori du Grand-Esprit, dit-il, veuille bien m'accompagner hors de ce wigwam, jusqu'à ce que nous nous trouvions en face du soleil; j'allumerai sa pipe avec un des rayons de l'astre du jour.

Le sorcier indien ne cherchant plus à dissimuler sa joie et son admiration, tendit la main au docteur.

— Mon frère le Visage-Pâle, dit-il avec solennité, a rapporté d'au delà des grandes eaux, des médecines mystérieuses qui sont plus puissantes que les nôtres. Nous espérons qu'il daignera nous les faire connaître et nous initier à sa science, afin que ses fils les Peaux-Rouges en puissent bénéficier.

On sortit de la tente et, dans une de ses boîtes d'entomologie, le docteur Leroux prit une loupe à verre grossissant.

Quand la *Crécelle-Mystérieuse* — c'est ainsi que se nommait le médecin-sorcier des Crows — lui présenta sa pipe bourrée de tabac, le docteur dirigea la lentille de manière à concentrer le foyer lumineux sur l'herbe sèche. La fumée ne tarda pas à apparaître : la pipe était allumée.

Jamais rien de pareil n'avait été vu dans cette tribu restée jusqu'alors éloignée de l'élément européen. Tous les guerriers que la curiosité avait amenés autour des deux médecins sorciers poussèrent des exclamations pour témoigner leur joie et leur ravissement.

— Que mon confrère, dit le docteur, me permette de lui faire hommage de cette médecine en témoignage de l'amitié et de l'admiration profonde que j'ai pour lui.

— Mais encore faut-il que mon frère au visage pâle m'apprenne è m'en servir.

Le docteur répéta l'expérience en indiquant de son mieux à son nouveau collègue la façon de placer la lentille par rapport au soleil et à l'objet qu'on désire enflammer.

— Mon frère la *Crécelle-Mystérieuse* pourra éternellement se servir de cette médecine sans jamais l'user, à moins qu'il ne la casse. Chaque fois que le soleil brillera au ciel, il aura le droit de lui emprunter autant de feu qu'il pourra en avoir besoin.

— Grand médecin d'au delà les grandes eaux, dit solennellement le sorcier indien, à partir de ce jour, je me déclare ton ami dévoué jusqu'à la mort. Pas un seul médecin des tribus qui nous environnent ne pourra se vanter désormais d'atteindre à ma cheville. C'est à toi, mon frère le Visage-Pâle, que je devrai cette gloire sans pareille.

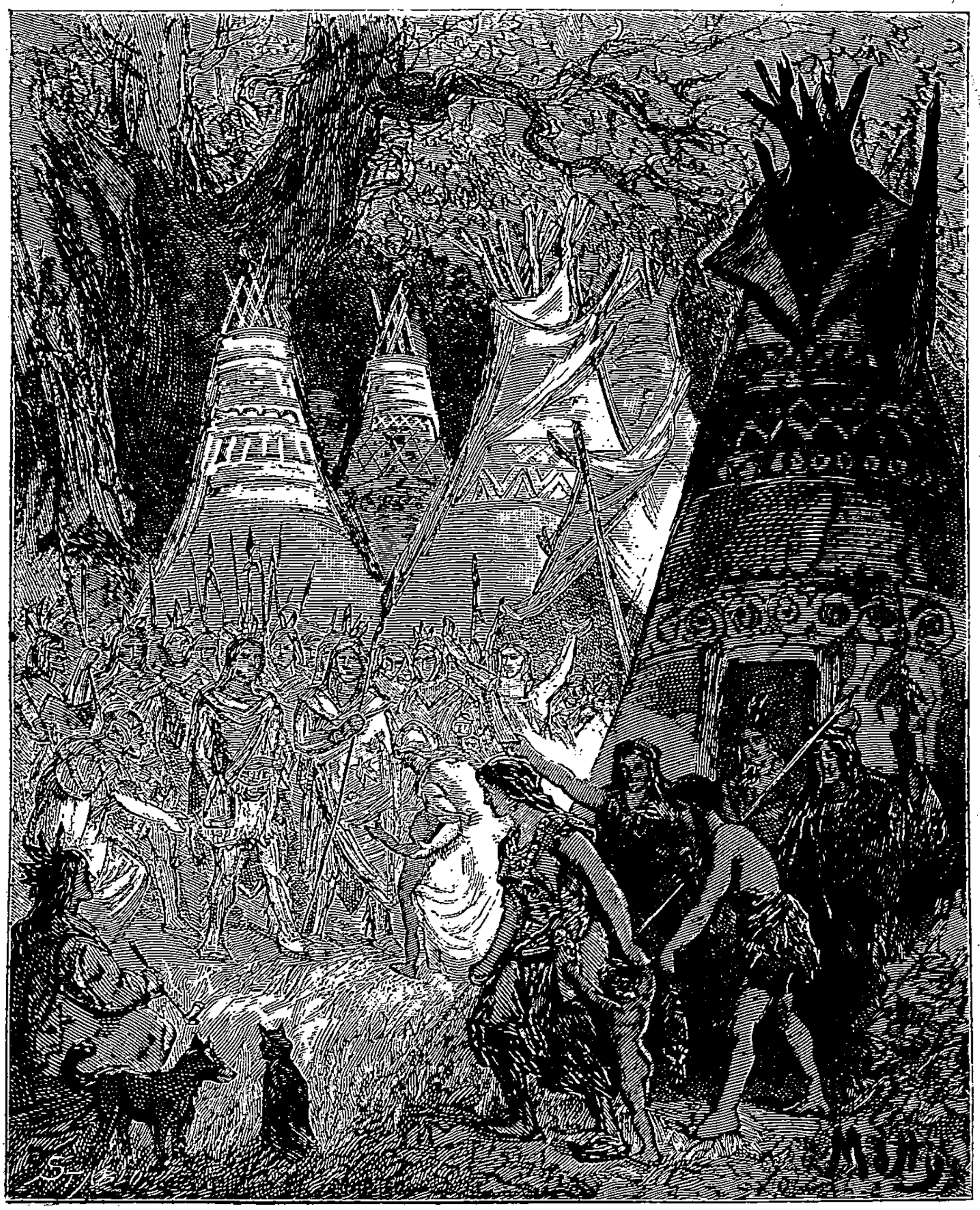
Il resta un instant silencieux et comme livré à une méditation profonde. Puis il reprit :

— Que chacun des guerriers qui nous entourent se retire et nous laisse à nos savants entretiens. Nul n'a le droit dè nous suivre dans le pavillon-médecine où nous nous rendons.

Les deux sorciers, en effet, arrivèrent vers ce centre des cérémonies religieuses et des jongleries des médecins. Un pavillon de cette nature se trouve forcément dans tout village indien.

Quand les deux nouveaux confrères se présentèrent à la porte de cette maison vénérée, le docteur, qui savait que la demoiselle d'honneur devait se trouver à l'intérieur et qui désirait causer sans témoins avec elle, s'adressa en ces termes à la Crécelle-Mystérieuse :

— Mon frère, dit-il, sait que le Bec-d'Aigle m'a confié sa fiancée blanche et m'a chargé de trouver une médecine qui change en amour l'aversion qu'elle lui témoigne. Pour que mes conjurations soient efficaces



Ils virent alors toute la tribu debout acclamant la troupe de Bec-d'Aigle. (P. 79.)

et que mes médecines opèrent, il est nécessaire que je la voie seule d'abord. Quand j'aurai acquis la certitude de vaincre son mauvais vouloir, j'appellerai mon savant collègue parce que j'espère qu'en unissant nos efforts et nos connaissances, nous viendrons vite à bout des résistances sûrement irraisonnées d'une toute jeune fille. Nous acquerrons ainsi des droits imprescriptibles à la reconnaissance du puissant chef des Corbeaux.

— Hélas! mon frère le grand médecin au visage pâle, je crains bien

que le but poursuivi soit plus difficile à atteindre que vous ne le pensez!... Certes! je suis le premier à reconnaître que vous êtes aussi haut placé au-dessus des autres hommes que l'aigle qui plane est au-dessus du sol; mais vous pouvez d'autant mieux vous tromper qu'il est plus difficile de connaître le chant de l'oiseau caché au fond du cœur des jeunes filles. Ne vous êtes-vous pas déjà trompé, d'ailleurs? On m'a dit que vous aviez commandé la pluie et, malgré votre appel aux nuages, malgré votre puissante médecine, le ciel reste pur et nulle goutte d'eau ne s'est encore fait sentir.

— Mon frère est incrédule, répondit le docteur, souriant d'une façon toute bienveillante, mais il faudra bien qu'il s'avoue vaincu si, avant demain matin, la pluie tombe avec abondance.

— Si cette prédiction s'accomplit, nul plus que mon frère le médecin blanc n'aura mérité le surnom de *Faiseur-de-Pluie*; mais daignera-t-il me faire connaître sa précieuse médecine?

— Certes, dit le docteur Leroux dont le sourire prit une teinte bien marquée d'ironie; non seulement je vous ferais très volontiers connaître la nature de ma médecine, mais je vous en ferais cadeau avec enthousiasme si cela était possible. Cette médecine s'appelle dans mon pays une *sciatique*. Malheureusement, le Grand-Esprit m'a absolument interdit de la donner et même de la partager. Il l'a placée dans mes jambes et je n'ai jamais pu l'en retirer.

Nous avouons que cette explication manquait un peu de clarté. Peut-être est-ce justement en raison de cela qu'elle réussit à augmenter l'étonnement et l'admiration de la Crécelle-Mystérieuse. Ce sorcier s'éloigna sans se le faire dire une seconde fois. Pendant que son confrère pénétrait dans le pavillon-médecine et se mettait en devoir de pratiquer ses sortilèges, il se dirigea un peu plus loin afin d'aller s'exercer à dérober le feu du soleil.

Le docteur entra dans le sanctuaire. M^lle^ Clémence Allard, accroupie sur une natte, semblait plongée dans une méditation profonde. Elle ne leva même pas la tête au bruit que fit le docteur en se présentant. Quand il vit qu'elle ne s'était pas aperçue de sa venue :

— Mademoiselle Clémence! c'est moi! dit-il à mi-voix.

La jeune fille se dressa brusquement, et voyant le vieux savant debout, un doigt sur ses lèvres comme pour lui recommander la prudence, elle étouffa un cri de joie et courut presser la main du brave docteur, qui sans doute venait pour la sauver.

— Comment! c'est vous, vous, docteur, ici, au milieu de nos ennemis!

— Oui, oui, c'est moi, se hâta-t-il de dire en parlant à voix si basse

qu'à peine la jeune fille pouvait-elle l'entendre. J'avoue que je ne suis pas venu précisément ici par un effort de ma volonté. Mais enfin j'y suis, et il importe que nous nous concertions pour tirer le plus possible d'effet utile de la situation. Avant tout, continua-t-il, évitons tout ce qui pourrait trahir une entente entre nous. Quelqu'un peut nous épier; or si les Crows ont le moindre soupçon que nous nous moquons d'eux, nous ne tarderons pas à subir toute la série des horribles tourments que les Indiens savent infliger à leurs ennemis. Asseyez-vous, mademoiselle, et répondez-moi à voix basse, en français. Je suis certain que nul dans la tribu ne sait un mot de cette langue. Si quelqu'un est aux aguets et me demande des explications, je dirai que ce sont là des formules magiques, car je dois vous faire savoir qu'on m'a élevé au grade de sorcier de première classe. Toute la tribu ne jure que par ma science surnaturelle.

— En ce cas, docteur, défiez-vous du médecin des corbeaux; c'est un homme méchant, jaloux, vindicatif. Il ne vous pardonnera jamais d'avoir usurpé une partie de son influence.

— Rassurez-vous à cet endroit. Grâce à deux ou trois bourdes que je lui ai racontées, je me suis fait de la Crécelle-Mystérieuse un allié tout à fait dévoué. Je compte beaucoup sur son amitié et beaucoup plus encore sur sa bêtise pour assurer notre liberté. Tous nos efforts; en effet, doivent dès maintenant tendre à ce but. Mais, je le répète, il importe que nul ne se doute que nous nous connaissons.

— Comment pourrons-nous converser et nous entendre?

— Rien de plus simple. Je parle anglais avec le Bec-d'Aigle et le sorcier. Je leur jurerai que je ne comprends pas plus qu'eux-mêmes le français dont vous vous servez. Tout ce que je prononcerai en français sera à votre adresse, mais gardez-vous d'avoir l'air de rien entendre. Ils croiront volontiers que je me sers d'un langage mystérieux propre aux incantations et aux sortilèges. Quant à vous, dites-moi en chantant ce que vous désirez que je sache.

— Mon cher docteur, bien que fort ignorante de la langue des Indiens, j'en saisis déjà suffisamment pour avoir compris que quelques-uns de nos amis se sont mis à ma recherche, et que mon ravisseur est à leur poursuite avec toute son armée. Dois-je croire à ces renseignements?

— Tout cela est très vrai et je suis d'autant plus à même de vous éclairer à ce sujet que je faisais partie de cette expédition composée de notre vieil ami Guillaume Novet, l'intrépide trappeur, du brave chef sioux Œil-de-Lynx, d'un de ses guerriers, et de votre garçon d'honneur, M. Émile des Rivières, qui n'a pas voulu rester au logis pendant que d'autres allaient risquer leur vie pour vous.

— Brave et bon Émile! le reverrai-je jamais? dit en soupirant la malheureuse captive qui laissa bientôt échapper un torrent de larmes.

— Pleurez, mon enfant; cela vous soulagera. Mais hâtez-vous ensuite de vous armer de tout votre courage. Quant à moi, je ne cesserai d'être aux aguets et de rechercher tout ce qui pourra favoriser une évasion. Informez-moi de votre côté des moindres détails que vous pourrez surprendre. Rien ne doit être négligé, car tout peut être important. Dès que leur superstition est en jeu, on ferait croire à ces imbéciles que des vessies sont des lanternes. Non, vrai! il n'est pas permis d'être aussi bête que ces sauvages!

Et le docteur s'abandonna à un accès d'hilarité silencieuse. Quand il vit que la demoiselle d'honneur, soulagée par ses larmes, avait repris son sang-froid :

— Je ne puis laisser plus longtemps seul cet idiot de sorcier, dit-il, je veux que vous puissiez juger par vous-même jusqu'où peut aller la bêtise humaine. J'ai heureusement à mon service plus d'un petit talent de société dont je n'aurais jamais espéré trouver l'emploi dans ce coin du globe. Ne perdez pas un mot de la conversation que je vais entamer avec lui et vous pourrez juger de son crétinisme.

Le docteur sortit et revint bientôt après, accompagné de son nouvel ami.

— Il est une chose dont on ne m'avait pas prévenu et qui rend presque impossible la médecine que j'avais entreprise, dit-il. C'est que celle que vous appelez la Fraise-des-Bois ne parle aucune langue qui me soit connue. Cela, je le crains bien, va amener de grandes complications.

— Comment? répondit la Crécelle-Mystérieuse, manifestant une grande surprise. Le Bec-d'Aigle m'a assuré que la jeune fille est française?

— Cela est probable, si j'en crois mes oreilles et les sons qu'elle a prononcés devant moi; pour moi, je suis Anglais; la langue que je parle avec le grand chef et avec mon frère le médecin est l'anglais. Fraise-des-Bois n'en comprend pas plus un mot que je ne puis saisir le sens de ses paroles.

— Mon frère, le grand médecin des visages pâles, répondit la Crécelle-Mystérieuse, en mettant à ses paroles une certaine malice envieuse, avoue donc qu'il y a des choses impossibles même pour un savant comme lui?

— Que mon frère veuille m'aider de ses conseils et de son expérience, répliqua modestement le docteur Leroux, et j'espère que nous surmonterons tous les obstacles.

— Alors la gloire de la réussite n'appartiendra pas tout entière à mon frère, dit la Crécelle-Mystérieuse.

— Sans doute, mais je suis loin de m'en plaindre. Je serai mille fois heureux si je puis contribuer à augmenter l'influence que mon frère rouge exerce déjà si justement sur les guerriers de sa tribu.

— S'il en est ainsi, reprit le sorcier définitivement rassuré, que mon frère compte sur moi comme sur lui-même.

— Commençons donc nos travaux, dit le docteur. Il importe avant tout que je sois éclairé sur la situation.

— Que mon frère m'interroge, je répondrai ; rien ne doit rester secret pour un homme comme lui.

— Mon frère rouge a-t-il reçu des nouvelles du Bec-d'Aigle et des guerriers qui l'accompagnent?

— Oui. Un des compagnons du chef est arrivé tout à l'heure annonçant qu'Œil-de-Lynx, l'ancien allié, l'ancien ami du Bec-d'Aigle, aujourd'hui son adversaire, est devenu son prisonnier et ne tardera pas à être amené ici pour y subir les lois de la guerre.

— Mon frère le médecin pourrait-il me dire si ce chef prisonnier est seul?

— Absolument seul, car Bec-d'Aigle l'a surpris dans une souricière sans issue; or, s'il avait été en compagnie, ceux de sa suite seraient infailliblement tombés dans le même piège.

— Quel sort est réservé au captif? demanda le docteur, qui cherchait à donner à sa voix un ton d'assurance qui était bien loin de son cœur.

— Il sera attaché au poteau de supplice, torturé et mis à mort. Que peut-on faire de moins pour un traître?

— Je n'ai pas la moindre objection à faire. Quand aura lieu l'exécution?

— Demain, si le temps est beau, ou après la pluie, si la prédiction de mon frère blanc s'accomplit.

— Allons, bon! se dit à part lui le docteur, le hasard nous accorde un précieux délai. C'est la première fois que je trouve l'occasion de remercier ma sciatique, qui ne m'a jamais trompé.

— Revenons au sujet principal qui doit nous occuper, dit-il alors à haute voix. Quelle fantaisie a pris le Bec-d'Aigle de vouloir épouser Fraise-des-Bois?

— Ceci nécessiterait toute une histoire. Le Grand-Esprit, depuis quelques années, semble vouloir pousser à leur perte les tribus indiennes. C'est lui qui souffle aux grands chefs la folle idée de s'allier aux femmes de votre race. Les cinq sœurs du Bec-d'Aigle ont épousé des visages

pâles et ont mis au monde des enfants dont la peau est moins foncée que la nôtre. Le Grand-Chef a juré qu'il ferait comme ses sœurs. C'est ainsi, hélas! que nos peuples disparaissent et se mélangent avec les étrangers. Jusqu'aux années dernières, nos filles seules acceptaient des alliances avec les visages pâles; maintenant que les jeunes chefs les imitent, il faut dire adieu aux Peaux-Rouges. Dans cent ans, il ne restera pas trace de la population indigène.

Le docteur constata avec plaisir que le sorcier était peu favorable aux idées matrimoniales et amoureuses de son grand chef; il comprit qu'il serait aisé de s'en faire un auxiliaire pour détourner Bec-d'Aigle de ses projets d'union.

— Je suis heureux de ce que m'apprend mon frère la Crécelle-Mystérieuse, car j'ai consulté le Grand-Esprit et il m'a formellement interdit de laisser ce mariage s'accomplir.

— Quoi! s'écria le sorcier des Crows, vous avez le pouvoir de consulter le Grand-Esprit et il consent à vous répondre! Vous voulez dire sans doute qu'il vous a envoyé un songe. C'est ainsi qu'il a coutume de communiquer avec mes frères les Peaux-Rouges. Il faudra dire au Bec-d'Aigle ce que vous avez vu en rêve, et si le Grand-Esprit s'oppose à son mariage, il se résignera à ne rien faire sans vous consulter.

— Ce n'est pas un songe que j'ai eu, reprit le docteur Leroux avec une inimitable gravité. J'ai évoqué ici même le Grand-Esprit. Je possède, comme tous les médecins au visage pâle, le secret de faire venir le Maître des Maîtres. C'est textuellement et en propres termes qu'il s'oppose au mariage du Grand-Chef. Si mon frère le savant médecin des Crows consent à me prêter son concours, il entendra lui-même les paroles du Grand-Esprit.

— Que mon grand frère au visage pâle fasse de moi ce qu'il voudra, dit humblement la Crécelle-Mystérieuse, dont tous les traits exprimaient l'étonnement et la frayeur. Je le déclare plus puissant qu'aucun des plus grands médecins qui aient jamais vécu sur la terre de nos aïeux.

Le docteur plaça son confrère dans un coin, lui recommandant le silence et l'immobilité la plus complète. Il conduisit la jolie Clémence Allard à l'autre extremité du pavillon-médecine, lui recommandant de rester silencieuse et de ne pas rire. Ces paroles étaient dites en français, au milieu de mille gestes extravagants.

Le sorcier improvisé mit dans sa bouche une feuille de frêne afin de se faire une sorte de pratique de polichinelle qui dénaturerait sa voix au moment opportun, puis, se servant de la langue anglaise, comprise par son collègue :

— Grand-Esprit, dit-il, d'une voix sépulcrale, je te supplie et je te somme au besoin de venir répéter ici, devant le savant médecin des Crows, ce que tu as bien voulu me dire il y a quelques instants.

Le docteur, parmi les talents de societé dont nous avons parlé, possédait celui de la ventriloquie ou, pour parler son savant langage, de l'engastrimisme. Sans que ses lèvres fissent le plus léger mouvement, on entendit une voix grèle qui paraissait descendre du ciel et qui, en excellent anglais, prononça distinctement les paroles suivantes :

— Je préviens mon fils aimé le grand médecin au visage pâle que si Bec-d'Aigle accomplit le projet d'union qu'il a conçu avec la Fraise-des-Bois, non seulement lui et sa famille, mais encore toute la nation des Crows sont condamnés à une destruction prochaine et complète.

Jamais le malheureux jongleur indien n'avait rien vu, rien entendu, ilen conçu de plus terrible. Il s'avouait à lui-même que jusque-là il avait été peut-être le seul homme de sa tribu à ne croire ni au Grand-Esprit ni aux sortilèges grossiers dont il leurrait ses compatriotes; maintenant il était contraint de s'incliner devant la terrible réalité. Le Grand-Esprit avait parlé devant lui. Il avait distinctement perçu, de ses propres oreilles, a majesté de sa voix divine!...

A ce moment de la cérémonie redoutable, des cris affreux retentirent au dehors et tout autour du pavillon-médecine. Les deux sorciers se hâtèrent de sortir pour s'informer de ce qui pouvait causer tout ce tumulte, et ils virent alors toute la tribu debout acclamant la troupe de Bec-d'Aigle et son chef qui marchait à sa tête.

Au milieu des guerriers Crows, on voyait émerger la tête empanachée du chef des Sioux, que son ennemi amenait prisonnier.

Dès qu'ils eurent pénétré dans l'enceinte du village, toutes les femmes de la tribu, se précipitant au-devant des nouveaux venus, se jetèrent dans leurs rangs et, saisissant le prisonnier au milieu de ses gardes, vinrent, en poussant des cris de haine et de triomphe, l'attacher au poteau des supplices planté au centre du village.

— A quoi me serviront toutes mes ruses et la stupidité de mes adversaires, soupira le docteur, si Œil-de-Lynx doit rester prisonnier de ces barbares et succomber sous leurs coups? J'aimerais mieux périr moi-même que l'abandonner dans cette situation critique.

— Mais, après tout, ajouta-t-il, pourquoi me préoccuperais-je au delà de toute limite de ces idiots, plus crédules que des enfants? Est-ce que je n'ai pas plus d'un tour dans mon sac? Est-ce que je ne me suis pas fait un allié de mon collègue, le grand docteur Crécelle-Mystérieuse? Il importe que je conserve mon sang-froid et que je délivre le chef des Sioux.

Il resta quelques instants plongé dans une méditation profonde.

Il faut aussi, dit-il, ne pas oublier le chasseur canadien. C'est un homme rempli de ressources. Puisqu'il n'a pas partagé le sort d'Œil-de-Lynx, il a sûrement préparé des moyens d'actions pour lui venir en aide. Je tâcherai de l'aider dans ses projets si je puis parvenir à les connaître: L'essentiel, pour le moment, est de me mettre en communication avec le prisonnier. Par lui je saurai du moins ce qui s'est passé.

CHAPITRE XI

L'esplanade de la cascade. — Un mauvais quart d'heure. — Une défense désespérée. — Un duel a l'indienne. — Victoire du Bec-d'Aigle. — L'Œil-de-Lynx prisonnier. — Le poteau de la torture. — Intervention du docteur. — Utilité des jongleries. — Une pluie opportune. — A quoi sert d'avoir un bon couteau dans sa poche. — Un bruit lointain et de bonnes oreilles. — Humanité du docteur. — Sauve-qui-peut des Indiens. — Une visite agréable. — Un steeple-chase inattendu. — Le troupeau de buffles. — Destruction du village des Corbeaux. — Une explication nécessaire.

Revenons à la situation tendue dans laquelle nous avons laissé le chef des Sioux, se dévouant pour mettre ses compagnons hors de danger et restant seul en face de ses ennemis sur l'esplanade où il s'était enfermé lui-même et où il s'était interdit toute fuite.

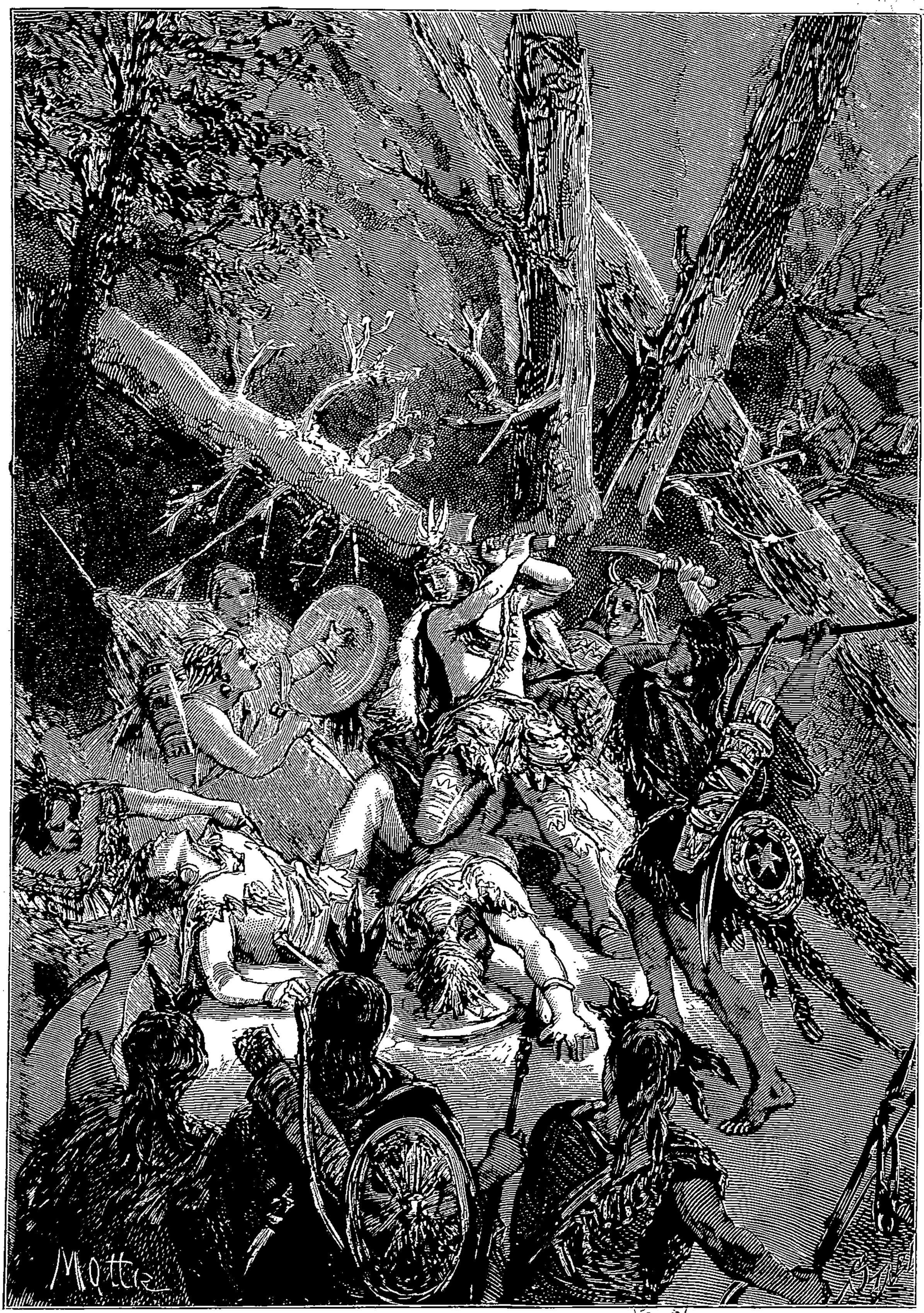
Sa première pensée avait été, si le temps lui en avait été laissé, de grimper sur un arbre après avoir effacé les traces de ses pas, et de se dissimuler dans l'épaisseur de la frondaison.

— Nos ennemis, se disait-il, constatant que la terrasse n'offre d'autre issue que la grotte elle-même, auront bien vite reconnu notre récente présence ici ; ils s'empresseront de parcourir les retraites souterraines et finiront par conclure que nous étions déjà partis avant leur arrivée. Ils rentreront alors *bredouille* dans leurs villages et c'est là qu'il s'agira d'aller leur enlever leur prisonnière.

Cet excellente tactique fut mise à néant par l'arrivée subite du Bec-d'Aigle et de ses compagnons. L'Œil-de-Lynx fit contre mauvaise fortune bon cœur, mais il ne laissa rien paraître de son émotion sur son visage. Il s'approcha de son ennemi et du ton de voix le plus naturel :

— C'est à coup sûr, dit-il, le Grand-Esprit lui-même qui a amené dans ces lieux solitaires le puissant chef des Crows, l'ami de l'Œil-de-Lynx et de ses guerriers.

— La langue de mon frère est fourchue. Avant d'affirmer qu'il est



OEil-de-Lynx renversa d'un coup de tomahawk les deux premiers agresseurs. (P. 84.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

notre ami a-t-il bien réfléchi et n'essaye-t-il pas de nous dissimuler ses véritables sentiments?

— En quoi mon frère le Bec-d'Aigle a-t-il pu supposer que les anciens traités qui nous unissaient aient été brisés. Mes guerriers, pendant mon absence, auraient-ils envahi les terrains de chasse des Crows? Dans ce cas, que mon frère me pardonne une faute involontaire. Prompte justice lui sera rendue.

— Non! dit amèrement le Bec-d'Aigle, les Sioux n'ont pas attaqué les Corbeaux, mais mon frère l'Œil-de-Lynx me prouve qu'il est semblable aux femmes et que sa langue lui sert à dire le contraire de ce qu'il pense. Je sais que mon frère est allé sur le bord du grand fleuve qui coule du côté où le soleil se lève et qu'un pacte d'amitié a été conclu entre lui et les Visages-Pâles, nos éternels et implacables ennemis. Je sais qu'il s'est engagé à venir enlever dans mon wigwam le trésor que j'y ai renfermé, la belle Fraise-des-Bois que j'ai ravie à ses parents pour en faire une de mes squaws. Je sais qu'il s'est mis en route avec le Porteur-de-Foudre, le dangereux et terrible ennemi des Crows, ce larron effronté qui vient poser ses pièges et poursuivre le gibier jusque sur notre territoire de chasse. Je sais enfin que d'autres hommes encore sont partis avec lui et je demande à mon frère si c'est là agir en ami sincère et en allié fidèle?

Que mon frère, si je me trompe, ose me démentir, ou plutôt, car je suis sûr de ce que j'avance, qu'il me prouve son repentir en me livrant ses compagnons et en me disant dans quel lieu il les a fait cacher.

— Mon frère le Bec-d'Aigle m'accuse injustement, dit Œil-de-Lynx. Je suis parti en effet en compagnie des Visages-Pâles, mais j'ignore le but de leur voyage et je les ai quittés depuis ce matin.

— Que mon frère nous dise donc quel chemin ils ont suivi? interrogea le chef des Corbeaux.

— Je l'ignore absolument. Ce que je sais, c'est qu'ils sont six parfaitement armés de fusils terribles et qu'ils ont repris la route qui nous avait amenés ici par la grotte.

— Mon frère est, je le vois, un monstre de dissimulation et de mensonge. Un seul homme a pénétré dans la grotte et c'est un Indien. Cela est facile à voir à la trace de ses pas empreinte dans le sable fin qui recouvre le sol. Dès lors, puisque mon frère ment, mon frère se déclare mon ennemi, et moi, dès ce moment, je le fais mon prisonnier. Il connaît les lois de la guerre et sait quels sont les supplices qui précéderont sa mort.

— Chien! lâche! infâme voleur de femmes! dit alors le chef des

Sioux, penses-tu que ton armée et toi, malgré votre nombre, puissiez faire trembler le grand chef des Sioux?

En disant ces mots, il fit un bond en arrière et alla s'adosser à la roche perpendiculaire, formant muraille, dans un point où elle offrait une espèce de niche. Là, il se mit fièrement sur la défensive.

— En avant! dit à ses guerriers le Bec-d'Aigle, et trente hommes se précipitèrent sur l'unique ennemi.

— Celui-ci, sans que son visage montrât la moindre émotion, renversa d'un coup de tomahawk les deux premiers qui se présentèrent et perça de sa lance deux autres agresseurs qui, tombant sur leurs camarades morts, formèrent devant le chef des Sioux une espèce de barricade.

Les Crows rétrogradèrent de quelques pas et, changeant de tactique, se mirent à faire pleuvoir sur leur ennemi une grêle de flèches.

L'Œil-de-Lynx, grâce à son bouclier qu'il manœuvrait avec une adresse sans pareille, parvint à éviter chacun des traits lancés contre lui; bientôt il réussit lui-même à saisir son arc et à envoyer à ses agresseurs, qui allaient sans cesse en reculant, quatre ou cinq flèches qui firent autant de victimes.

Bec-d'Aigle comprit qu'à ce jeu la victoire lui coûterait trop cher. C'était d'ailleurs un brave guerrier qui avait souvent fait ses preuves. Il ne put s'empêcher d'admirer la vaillance de son adversaire.

— Arrêtez-vous, dit-il à ses compagnons; puis, s'avançant vers l'Œil-de-Lynx, il lui proposa de vider leur querelle en un combat singulier. Le chef des Assiniboines accepta et les deux champions entrèrent en lice.

L'armée des Corbeaux rangée en bataille resta muette spectatrice du combat.

Le duel commença à la lance; les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre avec l'impétuosité de deux taureaux se disputant une génisse; mais les boucliers de peau de buffle, habilement maniés, parèrent les coups des deux côtés, jusqu'à ce que l'arme du Bec-d'Aigle vînt se briser sur le cuir durci du bouclier de l'Œil-de-Lynx.

Celui-ci, avec la loyauté qui préside presque toujours aux combats entre les chefs indiens, jeta sa propre lance, et les deux adversaires, faisant chacun de leur côté quelques pas en arrière, se saisirent de leurs terribles tomahawks.

Les deux armes se croisèrent en sifflant dans les airs.

Celle du chef sioux vint s'enfoncer dans l'épaisseur du bouclier du Bec-d'Aigle, mais sans faire à celui-ci la moindre blessure.

De son côté, Œil-de-Lynx para le coup de son ennemi, mais la redoutable hache à deux tranchants, glissant sur le bouclier, vint briser l'arc suspendu aux côtés de l'intrépide combattant.

Le Bec-d'Aigle ne voulut pas rester au-dessous de la générosité de son adversaire.

Il prit son arc et son carquois et jeta le tout sur le gazon.

Les deux ennemis saisirent leur couteau et fondirent l'un sur l'autre, pour se mesurer corps à corps.

Tous deux étaient également forts, également habiles, également adroits. Longtemps la victoire resta indécise.

Tout à coup un faux pas fit chanceler Œil-de-Lynx.

Son adversaire, profitant de cet avantage, s'élança sur lui, le prit à la gorge et le terrassa tout à fait.

Le tenant alors sous son genou, il lui saisit le poignet et lui arracha d'un violent effort l'arme meurtrière dont le chef sioux menaçait de lui percer le cœur.

— Mon frère est vaincu et désarmé, dit le Bec-d'Aigle; je pourrais lui enfoncer cette lame dans la gorge et emporter sa chevelure pour orner mon wigwam, mais je préfère le conduire à nos squaws et voir s'il saura, au milieu des tortures, déployer autant de courage qu'il en a montré dans le combat.

C'est ainsi que le malheureux Œil-de-Lynx, vaincu et les mains étroitement liées, fut amené au milieu de la tribu de ses ennemis.

Tout le monde, les femmes surtout, l'entourait et l'accablait d'injures.

Les compagnes de ceux qui avaient succombé sous ses coups auraient voulu sans délai déchirer de leurs ongles ses chairs palpitantes, mais les guerriers retenaient leur ardeur.

Le docteur et son collègue la Crécelle-Mystérieuse s'approchèrent à leur tour du captif.

M. Leroux comprit dès lors tout l'avantage qu'il pourrait tirer de l'ignorance où étaient les Corbeaux de la langue française.

Continuant son rôle de sorcier, il se mit, avec une baguette ramassée à terre, à tracer autour du patient, sur le sol et dans l'air, des figures fantastiques, en accompagnant chacun de ses gestes d'objurgations mystérieuses.

Ce qu'il disait ainsi en scandant et cadençant ses syllabes était d'excellent français.

— Écoute bien! s'écria-t-il, et le captif était tout oreilles.

Aux questions que je te ferai tu répondras *oui* en restant immobile et *non* en levant légèrement le bout de ton pied.

Pas un trait du visage du grand chef des Sioux ne tressaillit.

— Nos compagnons sont-ils libres? interrogea le docteur

Le Peau-Rouge resta immobile comme une statue, mais le visage du questionneur s'illumina.

— Nous avons droit de compter sur eux, continua-t-il. Le trappeur Guillaume ne nous abandonnera pas.

Le captif, solidement attaché au poteau de la torture, semblait si bien étranger à tout ce qui se passait autour de lui, que des gens moins naïfs que les Corbeaux n'auraient jamais pu se douter que ce que disait le sorcier improvisé s'adressât à lui.

— Veux-tu un couteau? Oui? Eh bien tu en auras un dans un instant.

A ce moment, le Bec-d'Aigle s'approcha du nouveau médecin.

— Que fait ici mon père vénéré? demanda-t-il d'un ton de voix plein de bienveillance.

— J'enserre le captif dans un réseau d'invisibles liens qui rendent toute tentative d'évasion impossible, répondit impertubablement le savant.

On venait de raconter au chef les nouvelles merveilles accomplies par le grand médecin, et il se sentait malgré lui entraîné à cette aveugle et folle confiance que produisent la superstition et le fanatisme.

La Crécelle-Mystérieuse s'avança vers lui et lui dit quelques mots à voix basse.

— Quoi ! vraiment ! s'écria le chef tout à fait enthousiasmé en venant s'incliner devant le docteur, mon père le médecin des Visages Pâles peut entrer en communication directe et personnelle avec le Grand-Esprit ! Il peut lui faire prononcer des paroles humaines !

— Oui, grand chef, répondit le nouveau sorcier. Je ferai entendre sa voix à vous et à tout votre peuple assemblé à l'instant où cela vous plaira.

Il prit le Bec-d'Aigle par la main et lui moutrant le ciel :

— Que mon frère regarde et juge, dit-il. J'ai appelé les nuages et tout le monde était incrédule. Mon frère voit-il les nuages qui accourent et sent-ils les premières gouttes de la pluie que j'aie ordonnée? Tout à l'heure elle tombera à torrents et le Grand-Esprit, pour vous montrer ma puissance, lâchera son tonnerre et ses éclairs.

Cette démonstration avait achevé de tourner toutes les têtes.

— J'ordonne que chacun ici obéisse aveuglément à mon père, le grand médecin d'au delà des mers, dit solennellement le grand chef des Corbeaux. Je mettrai impitoyablement à mort quiconque refuserait de le servir ou aurait le malheur de lui déplaire.

— Mon frère est-il disposé à donner l'exemple à son peuple? interrogea le nouveau médecin.

— Que mon père commande et il verra si le Bec-d'Aigle a la langue fourchue.

— Eh bien! que mon frère le puissant chef des Crows me confie la garde des prisonniers, Peaux-Rouges ou Visages Pâles. Nul mieux que moi ne peut répondre d'empêcher leur fuite.

— Il sera fait ainsi que le désire mon père. J'ai une confiance sans limites à sa médecine.

Cependant la nuit approchait et l'obscurité se faisait d'autant plus vite que les nuages s'amoncelaient davantage au-dessus du village. La pluie commença par de larges gouttes qui vinrent s'écraser comme d'immenses araignées sur le sol poudreux; puis elle ne tarda pas à tomber en véritables cascades.

Chacun alla se réfugier dans les tentes, la loi des ancêtres défendant d'exercer une torture pendant la pluie.

L'Œil-de-Lynx étroitement lié au poteau resta seul avec son surveillant le docteur.

La Crécelle-Mystérieuse lui-même s'était éloigné sur un signe de son collègue.

Le docteur, sans se soucier des torrents d'eau qui tombaient du ciel comme une trombe, continua à décrire des cercles magiques qui allaient en se rétrécissant autour du prisonnier.

Quand il fut arrivé tout contre lui, il promena de tous côtés un regard investigateur afin de s'assurer que personne ne l'épiait.

Ouvrant alors un solide couteau qu'il tira d'une de ses poches, il trancha d'un seul coup les liens qui retenaient les bras du captif attachés derrière le poteau.

— Que mon frère se hâte, dit-il en plaçant la lame libératrice dans une des mains détachées, et qu'il fuie!

— Mon frère veut rire sans doute, répondit le chef. Je reste parce que ma fuite compromettrait sa sûreté et celle de Fraise-des-Bois. D'ailleurs que mon frère prête l'oreille. On vient à notre secours.

Le docteur écouta vainement; au milieu du fracas de la tempête, il n'entendit que les gémissements du vent et les éclats du tonnerre qui, se mêlant aux crépitements d'une pluie battante, formaient un épouvantable concert.

Il fit alors quelques pas autour du poteau des tortures, s'assura de nouveau que nul ne l'épiait, puis se rapprochant encore du prisonnier, il lui dit à voix basse :

— Je n'entends rien que le bruit de l'orage. Mon frère le chef a-t-il entendu autre chose?

— Mon père n'a pas l'habitude d'écouter les bruits de la plaine. J'entends, moi, le galop de chevaux qui s'approchent et derrière eux l'ébranlement que produit une troupe de buffles affolés. Dans moins d'une heure il ne restera pas ici une tente debout et pas un habitant vivant si nos ennemis ne pressentent, comme je le fais, le danger qui les menace.

— Raison de plus pour fuir au plus vite. M^lle^ Allard est restée là, dans le pavillon-médecine. Elle est prévenue et nous attend. Avant qu'il soit une heure nous pouvons être loin d'ici et à l'abri de toute poursuite.

— Mon père ne peut fuir ainsi, reprit gravement le chef des Sioux. Que mon père écoute : voici les guerriers qui commencent à s'agiter dans leurs vigwams. Ils ont entendu comme moi le bruit lointain, présage du danger qui les menace. Que mon père se retire et se cache à l'écart; qu'il s'enferme plutôt dans le pavillon-médecine afin de rassurer Fraise-des-Bois et de lui annoncer un prochain secours. Bientôt nos ennemis chercheront leur salut et celui de leur famille dans la fuite.

Le village des Crows était placé dans une superbe situation au point de vue de la défense contre l'agression d'une tribu ennemie. Il était, en effet, dressé dans un étroit couloir bordé à droite et à gauche par une muraille de roches abruptes et à peu près inabordables. On trouve de ces failles profondes dans presque toutes les régions montagneuses, soit qu'elles aient été le résultat de quelque révolution souterraine, soit qu'elles aient été creusées par l'écoulement des eaux à une époque préhistorique qu'il est impossible de déterminer.

Quoi qu'il en soit, les Corbeaux, pour se garantir d'une surprise, n'avaient qu'à placer à distance, derrière et devant la place occupée par le village, des sentinelles vigilantes chargées d'en garder les deux uniques entrées. Mais rien ne pouvait garer les frêles huttes de peaux de buffles contre la tempête qui les menaçait.

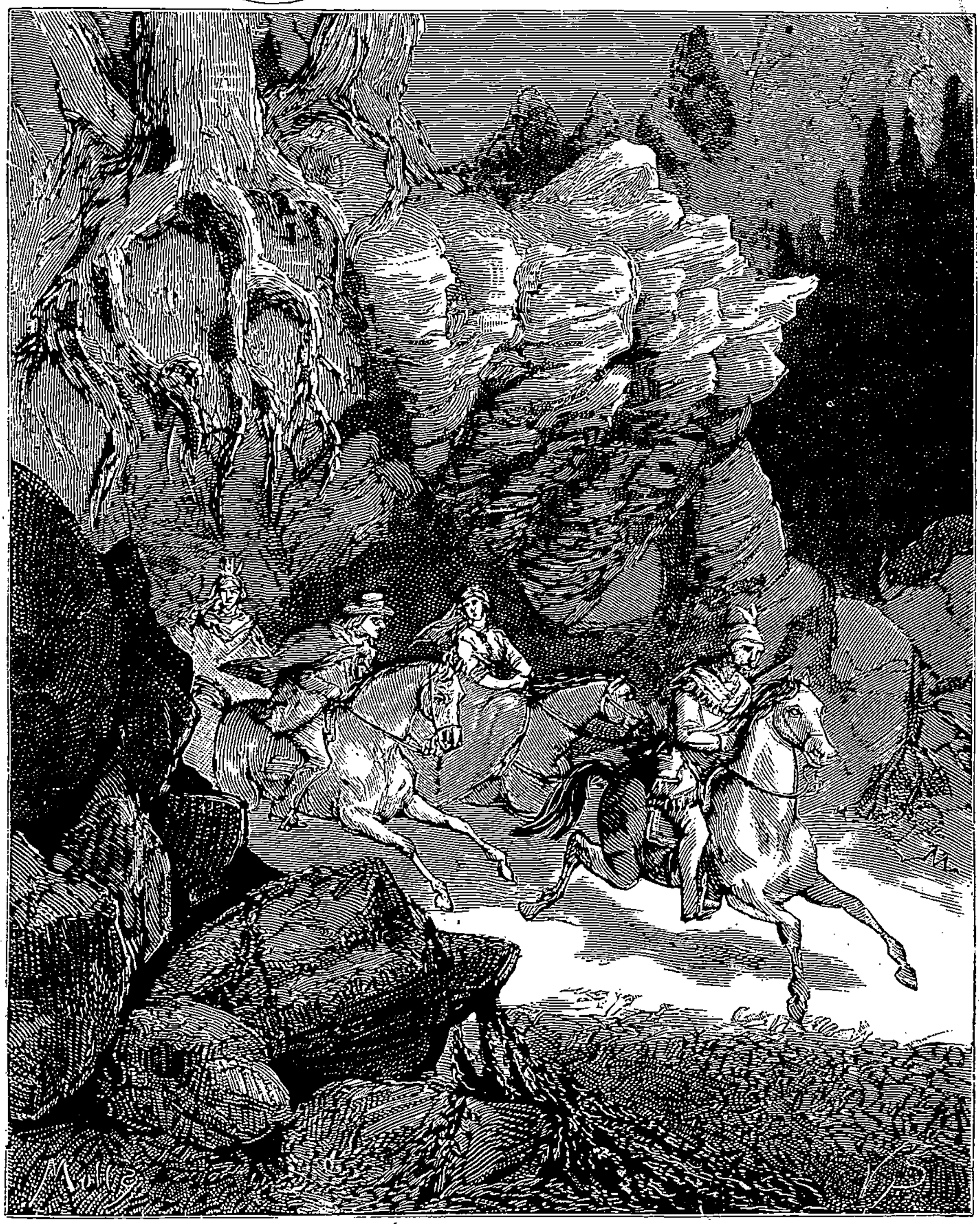
Le docteur, qui n'était ni cruel ni sanguinaire, résolut de prévenir les malheureux Indiens du sort qui les attendait.

Il courut à la tente du chef dans laquelle il pénétra sans prendre la peine de s'excuser de son indiscrétion.

— Où est le Bec-d'Aigle? interrogea-t-il.

— Me voilà, répondit la voix du chef.

— Mon frère le chef des Crows, cria le médecin, alerte et debout! Le Grand-Esprit m'a fait savoir qu'un innombrable troupeau de buffles, chassé par des ennemis, s'est engouffré dans la gorge où se trouvent nos



Quand les cavaliers, lancés à fond de train, eurent atteint la sortie de l'étroite gorge. (P. 91.)

tentes et qu'avant quelques instants il traversera le village brisant tout dans sa course impétueuse. Que mon frère écoute d'ailleurs, et malgré le tonnerre qui gronde, il entendra le bruit de leur course affolée.

Le grand chef des Corbeaux colla docilement son oreille sur le sol, puis, épouvanté, il fit retentir quelques coups de sifflet aigus qui allèrent se répercuter dans les échos des hautes roches.

En moins de dix minutes, tout le village, debout, s'enfuyait empor-

tant les objets les plus précieux ; chaque Indien, s'aidant des mains et des pieds, s'accrocha aux aspérités des roches des falaises et se hissa le plus haut possible le long de ces murailles abruptes.

Seul, le prisonnier resta immobile et comme rivé à son poteau. Chacun étant sûr du sort qui le menaçait, nul ne songea un seul instant à le détacher. Quant au docteur, il répondit au Bec-d'Aigle qui le suppliait de le suivre :

— Que mon frère se rassure. Le Grand-Esprit veille sur moi et nul danger ne peut m'attendre.

Il entra alors dans le Pavillon-médecine où il attendit en compagnie de la jolie captive l'issue du terrible événement et le secours problématique qu'Œil-de-Lynx avait annoncé.

Tout à coup six chevaux lancés au galop et montés par trois cavaliers seulement firent irruption au milieu des tentes et s'arrêtèrent subitement devant le poteau de torture. Œil-de-Lynx, libre de ses mouvements, d'un seul bond s'élança sur la croupe d'un des coursiers.

— Nous avons un quart d'heure d'avance sur ceux qui nous poursuivent et nous allons plus vite qu'eux, dit joyeusement la voix bien connue du trappeur Guillaume Novet, le Porteur-de-Foudre. Où se trouvent le docteur et notre demoiselle d'honneur?

Les deux personnages demandés sortirent en courant du pavillon-médecine et, sautant à cheval, évitèrent au chef des Sioux de répondre à la question du chasseur. Les six cavaliers, prenant la file indienne, partirent comme un trait, le trappeur Guillaume tenant la tête de la colonne et l'OEil-de-Lynx soutenant la retraite.

Les indigènes, hommes et femmes, suspendus en grappes humaines le long des rochers où toutes leurs forces n'étaient pas superflues pour les maintenir en équilibre, furent témoins de cette fuite, mais ils étaient trop paralysés par la peur pour tenter de s'y opposer.

Quelques minutes après le départ des cavaliers, la terrible avalanche arriva avec un fracas cent fois plus terrible que les roulements du tonnerre. Sous l'invincible impulsion de ce troupeau serré, où deux mille bêtes énormes se pressaient la tête courbée vers le sol, tentes, pavillons, poteaux, disparurent comme des brins de paille emportés par les efforts de la tempête.

Les malheureux Indiens virent passer le fléau sans pouvoir le combattre, et en quelques instants, moins qu'il en faudrait pour décrire un tel désastre, toutes leurs richesses, tous leurs moyens d'existence avaient disparu.

Heureusement ils avaient la vie sauvée!

Quand les six cavaliers lancés à fond de train eurent atteint la sortie de l'étroite gorge et qu'ils eurent mis à l'abri dans un épais fourré leurs personnes et leurs chevaux :

— Comment diable avez-vous pu décider les buffles à s'engager dans ce couloir, surtout alors que vous étiez devant eux? interrogea le grand chef des Assiniboines.

— Rien de plus simple, répondit Guillaume : je leur ai coupé toute retraite en mettant le feu à la prairie, puis nous avons pris les devants, bien sûrs que le troupeau s'engagerait dans la seule issue ouverte et capable d'assurer son salut.

CHAPITRE XII

L'ONCLE PÉTRUS ET SA CARAVANE. — PRÉPARATIFS DE DÉFENSE. — DÉPART DE L'OISEAU-DES-NUITS. — FORMATION D'UN CAMP RETRANCHÉ. — LES WAGONS BLINDÉS. — LE CASTOR-AGILE. — LES CHEFS BLANCS ET LEURS SOLDATS SIOUX. — PRUDENCE DE M. ATHANASE BARBIER. — UN CHEF DE RAYON CHANGÉ EN HÉROS. — L'ONCLE PÉTRUS GÉNÉRAL. — LA TEMPÊTE. — LES TENTES ENLEVÉES ET LE FEU ÉTEINT. — LES DAMES OPÈRENT UNE RETRAITE EN BON ORDRE. — LE CRI DU STRIX OTUS. — RETOUR DE L'OISEAU-DES-NUITS. — HEUREUSES NOUVELLES. — IL FAUT ATTENDRE. — LES PRÉPARATIFS DU DÉJEUNER. — LE SAUMON DE HEARNE. — VOILA LA MARÉE, QUI APPORTERA LE GIBIER ?

Pendant que Mlle Allard et ses protecteurs échappent au danger terrible qui les avait menacés, nous reviendrons à l'oncle Pétrus Million et à sa caravane que nous avons été forcés d'abandonner aussi dans une situation difficile.

Sur un signe de l'Oiseau-des-Nuits, les lourds chariots s'étaient arrêtés et avaient pris place dans un vaste espace à peu près découvert placé entre la lisière de la forêt et le fleuve. Les nuages qui continuaient à s'amonceler dans le ciel venaient ajouter leur obscurité aux lueurs indécises du crépuscule. L'oncle Pétrus sortant du fourgon où il avait élu domicile s'approcha d'un groupe de ses compagnons qui s'était formé derrière le rempart des chariots.

— Qu'on allume des torches ! dit-il.

Chacun se mit en devoir de lui obéir.

L'Oiseau-des-Nuits s'approcha du voyageur et lui dit à voix basse :

— Que mon frère le grand chef des blancs fasse ranger ses voitures en cercle et que tous les guerriers se placent au centre, sauf ceux qui sont nécessaires pour garnir les meurtrières. Je ne sais encore au juste

ni a qui, ni à combien d'hommes nous aurons affaire. Peut-être les gens qui sont près de nous sont-ils des amis ou des alliés. Il n'en est pas moins prudent de prendre nos mesures et de nous mettre sur la défensive.

L'orage, continua-t-il, ne va pas tarder à éclater. Il est possible que des ennemis profitent du désordre des éléments pour nous attaquer. Il importe donc que vous soyez prêts à les recevoir. Pour moi, je vais quitter le camp pour aller à la découverte. Quand nous serons fixés sur la qualité de ceux qui sont près d'ici, la moitié de la besogne sera faite.

Pendant mon absence, reprit l'Oiseau-des-Nuits, après un moment de silence, je donne le commandement des hommes de ma tribu à mon ami le *Castor-Agile*; c'est un vaillant et sage guerrier. Écoutez ses conseils, si quelque danger se fait sentir. D'ailleurs, ne vous inquiétez nullement de moi, je serai là quand ma présence sera nécessaire.

En achevant ces mots, le guerrier sioux s'éloigna à grands pas et disparut dans les hautes herbes.

Se conformant à ses instructions, l'oncle Pétrus ordonna de placer les chariots en cercle, de façon à en former comme les bastions d'un fort circulaire. Chacun des véhicules fut disposé de manière à ce que le feu dirigé par les meurtrières se croisât avec le feu du char voisin et formât entre les deux une impénétrable barrière de plomb et de projectiles. Un grand feu fut allumé au centre, et tout alentour des tentes furent disposées de façon à offrir un abri aux membres de l'expédition, et spécialement aux dames pendant la tempête.

Chacun alors alla se placer à son poste de combat.

Le jeune marié, M. Ernest Champion, après avoir confié sa femme aux soins de M^me^ Reymond, de M^lle^ Bourgeois, de M^lle^ Fontaine, de M^lle^ Leroux et de Pauline Daubry, sa femme de chambre, qui déjà dans bien des circonstances avait montré une présence d'esprit au-dessus de sa condition, vint prendre le commandement d'un des wagons, dans lequel il disposa six guerriers sioux auxquels il confia des carabines à tir rapide se chargeant par la culasse.

— Il me semble, ami, dit le marquis de la Bécassière qui assistait les bras croisés à ces préparatifs, que ces braves gens seraient mieux armés avec leurs arcs, leurs flèches et leurs tomahawks qu'avec ces armes perfectionnées dont l'emploi nécessite une certaine expérience et un apprentissage.

— Eh bien, c'est ce qui te trompe, répondit gaiement l'ingénieur; ces Peaux-Rouges manient le chassepot comme de vieux soldats et leur chef l'Oiseau-des-Nuits m'a assuré de la justesse de leur coup d'œil.

— Dans ce cas, dit le boulevardier, je vais t'imiter et m'installer

dans le fourgon placé ici à droite. Le Castor-Agile lui donna aussi six de ses guerriers à chacun desquels un poste de combat fut assigné. Le marquis s'empara d'une carabine-revolver américaine à sept coups. Il se promettait, dans le cas où ses soldats manqueraient d'habileté, de porter remède à leur inexpérience en multipliant la vitesse de son propre tir.

Chacun des Européens imita les jeunes gens et prit le commandement d'un wagon pour en assurer la défense. Seul M. Barbier (Athanase), pacifique par nature, préféra se joindre aux dames dans les tentes placées près du feu.

— Mesdames, dit-il en pénétrant dans la demeure où elles étaient réunies, la galanterie française, qui ne doit jamais perdre ses droits, m'a imposé le devoir de venir vous tenir compagnie et au besoin de vous défendre pendant le combat qu'on semble redouter.

Joseph Beaudoin quitta pour la circonstance ses habiles pinceaux et saisit une carabine.

M. Fontaine, malgré son grand âge, prit aussi le commandement d'un fourgon.

Baptiste Jollibois, à qui sa coquetterie et son élégance n'avaient en rien diminué le courage, oublia pour un moment son rayon de soierie des magasins du Louvre, et prit à son tour un poste de combat.

Jean-Louis Le Gludic, ne se sentant pas l'étoffe d'un capitaine, rejoignit le marquis son maître et sé contenta de l'honneur de servir sous ses ordres.

Quant à Marius Couracasse, le vieux matelot de l'oncle Pétrus, il ne se fit pas tirer l'oreille. Un fourgon fut placé sous son commandement, et rien qu'à voir son allure martiale, on pouvait être sûr que la forteresse improvisée ne serait pas moins bien défendue que les autres.

L'oncle Pétrus, qui exerçait les fonctions de général en chef, fit placer ses troupes sauvages et assura la défense de chacun de ses dix bastions mobiles. Quant aux quarante mulets, ils avaient été dételés et placés au centre du cercle, à l'abri des projectiles ennemis.

Ces préparatifs furent faits en moins de temps peut-être qu'il ne nous en a fallu pour les raconter.

Au moment où chacun était à son poste de combat, l'orage éclata avec une violence inouïe.

D'abord des gouttes d'eau larges comme la main vinrent s'écraser sur le sol, formant dans la poussière des sortes d'énormes étoiles ; puis la pluie s'écroula en cataractes.

Les éclairs se croisant en tous sens illuminaient cette nuit de caverne, comme eût pu le faire un feu d'artifice ou un bouquet de fusées. Le

tonnerre éclatant dans tous les sens formait tantôt des roulements sinistres, tantôt des éclats stridents, tantôt un fracas si formidable qu'il eût éteint le bruit de tous les canons d'une flotte grondant simultanément.

Les tentes préparées au centre du camp retranché n'abritèrent bientôt plus les dames qui s'y étaient installées. Le foyer, malgré les quantités de braise et les amoncellements de bois mort qui le composaient, s'éteignit. Les dames affolées se précipitèrent vers un des fourgons où elles pénétrèrent en désordre. C'était précisément celui que l'oncle Pétrus avait choisi pour y installer son-état major. On s'empressa de céder aux fugitives un coin de l'immense boîte et de leur y apporter des tapis et des couvertures.

L'orage semblait redoubler de fureur, mais quelques Peaux-Rouges envoyés en éclaireurs dans les environs par leur chef le Castor-Agile rentrèrent en déclarant qu'ils n'avaient rien rencontré de suspect.

On resta ainsi dans l'anxiété la plus grande pendant une longue heure.

Tout à coup le Castor-Agile, qui était assis près de l'oncle Pétrus, tenant en ses mains une redoutable carabine revolver, et qui semblait plongé dans une méditation profonde, tressaillit.

Un long cri lugubre et plaintif venait de traverser les airs.

Si le docteur avait été là, il aurait certainement reconnu le cri du hibou à grandes oreilles auquel il avait restitué son nom scientifique : *strix otus*, en anglais *cared owl*.

— Voilà l'Oiseau-des-Nuits, dit-il.

Et en effet, on vit surgir dans l'ombre le chef sioux.

Son manteau de peau de buffle ruisselait; les plumes d'aigle qui ornaient sa tête avaient été couchées par l'ouragan; mais son costume seul avait subi des modifications, son visage était resté calme et souriant.

Il gravit silencieux les marches qui donnaient accès dans le fourgon commandé par l'oncle Pétrus, puis sans jeter même un regard à son lieutenant, non plus qu'aux autres personnes groupées près du chef français.

— Que mon frère le chef des Visages-Pâles se rassure, dit-il.

— Avez-vous donc des nouvelles? interrogea l'oncle Pétrus.

— Oui et de bonnes nouvelles, répondit le chef sioux.

— Sommes-nous, oui ou non, entourés d'amis ou d'ennemis!

— Ceux qui sont près de nous étaient nos ennemis; maintenant ce sont des suppliants.

— Expliquez-vous, dit M. Million.

Le chef rendit compte alors de la mission qu'il s'était imposée. Les Français apprirent l'épopée de leurs alliés, l'arrestation du docteur, le combat soutenu et perdu par Œil-de-Lynx, l'héroïque stratagème imaginé par le chasseur canadien, l'invasion du camp des Corbeaux par un troupeau de buffles, la destruction de leurs richesses et de tous leurs moyens d'attaque ou de défense.

— J'ai vu, dit-il, le Bec-d'Aigle dans son camp, au milieu de ses femmes en larmes et de ses guerriers désarmés. Ils savent notre arrivée ; ils ont étudié nos formidables moyens de défense et ils implorent notre pitié, car la destruction de leurs wigwams a été si complète qu'il ne leur reste pas même assez d'armes pour assurer leur existence pendant la longue route qu'ils ont à accomplir pour retourner au pays de leurs ancêtres sur les rives de la baie d'Hudson

L'oncle Pétrus resta quelques instants dans l'attitude d'un homme qui réfléchit.

— Quel est l'avis de mon frère, le chef des Crows, sur ce qu'il nous convient de faire? demanda-t-il.

— Rien ne presse mon frère le Visage-Pâle de prendre une détermination. L'orage qui vient d'éclater a tellement fait grossir la rivière que ni nous, ni les Corbeaux, ne pourrons tenter le passage avant qu'il soit plusieurs jours.

— Que mon frère le vaillant chef, reprit l'oncle Pétrus, ne se préoccupe pas de cette difficulté ; nous franchirons la rivière quand cela nous plaira, c'est moi qui le lui affirme.

— Les blancs ont de puissantes médecines, répondit le Peau-Rouge ; mais il y a une autre raison pour interrompre notre course. Le grand chef des Sioux, Œil-de-Lynx, le Porteur-de-Foudre, le grand médecin des blancs, Raton et la Fraise-des-Bois sont certainement à notre recherche. Nous devons rester ici, jusqu'à ce qu'ils nous rejoignent.

— Le chef a sagement parlé, dit l'oncle Pétrus. Nous attendrons le retour de nos amis.

— Pardon! interrompit le marquis de la Bécassière qui, ayant vu rentrer l'Oiseau-des-Nuits, était venu écouter l'entretien, il me semble, à moi, que ce n'est pas ici mais bien à Québec que nos amis iront nous chercher, car rien n'a pu les informer de notre départ.

— Mon frère blanc ne connaît ni l'Œil-de-Lynx ni le Porteur-de-Foudre ; rien ne se passe dans la profondeur des bois, dans les steppes déserts, ou dans la prairie que le chef des Sioux et le trappeur canadien ne sachent aussitôt. Avant que le soleil soit arrivé au milieu de sa course,

nos amis nous auront rejoints. Dejà dix de mes hommes sont en route, battent l'estrade et cherchent leur piste.

L'oncle Pétrus ne put s'empêcher d'admirer ces hommes merveilleux que, dans notre vanité naïve, nous appelons des sauvages, et dont chaque action est basée sur une réflexion profonde.

Des ordres furent donnés pour remettre en place les fourgons convertis en forteresses; les mules furent de nouveau attelées; les tentes démolies par l'orage, furent pliées et remises à leur place. Enfin, sur un signe de leur chef, les sauvages sioux entassèrent de nouveau du bois et allumèrent un foyer que l'orage tombé tout à coup laissa flamber tout à l'aise.

Le cuisinier Jean-Pierre Lerat, qui, disons-le à son honneur, avait fait bonne contenance au moment du danger, prépara ses casseroles et ses broches, car il sentait le moment venu de rentrer dans son devoir professionnel.

Malheureusement, si les vivres conservés étaient en abondance, la viande fraîche et la venaison faisaient absolument défaut.

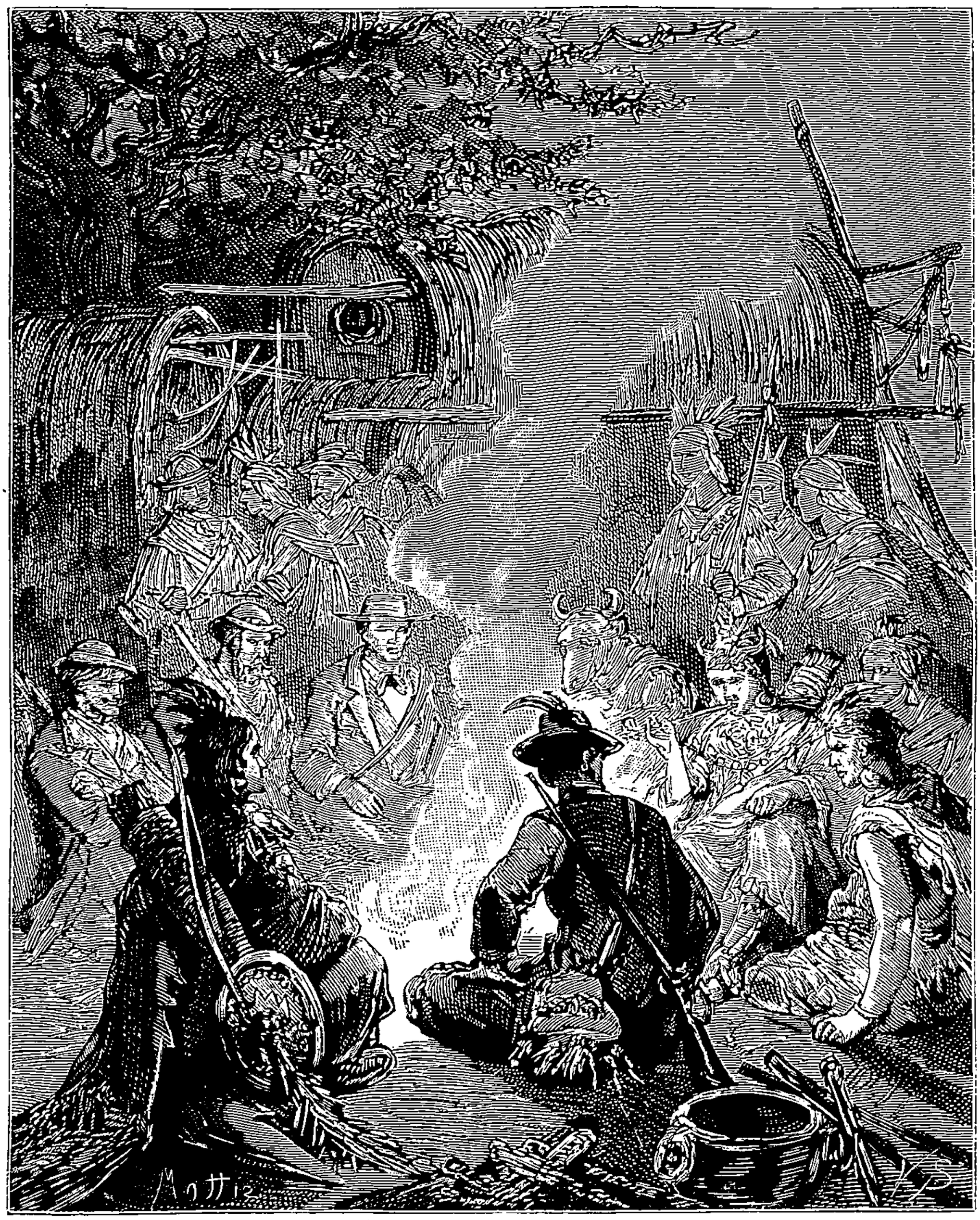
Tout à coup on vit accourir l'ancien chef de rayon du Louvre, qui, le danger passé, avait senti renaître en lui toutes ses anciennes passions de pêcheur à la ligne et qui était allé exercer ses talents dans la rivière dont les flots grossis roulaient avec une indicible rapidité.

Ses efforts avaient été couronnés par un succès inespéré. Au bout d'une liane, il apportait ou plutôt il traînait un monceau de poissons énormes dont les ouïes avaient été traversées par la tige flexible C'étaient des carpes blanches ou rouges, des cyprins, des brochets monstrueux, mais surtout des saumons et des truites dont toutes les rivières du Canada sont remplies.

Le savant M. Fontaine, voyant arriver le jeune pêcheur, et jugeant qu'il ne serait pas inutile de lui donner un coup de main, était allé l'aider à traîner les produits de sa pêche.

Quand on détacha et qu'on jeta sur le sol tous ces beaux poissons étincelants des plus vives couleurs, et dont les écailles eussent fait honte à l'argent le mieux poli, il ramassa une des plus grosses pièces, et s'approchant des dames accourues pour féliciter le pêcheur :

— Je regrette, mesdames, dit-il que notre cher docteur se soit attardé à faire des sortilèges chez les Peaux-Rouges; s'il était ici, il pourrait nous faire sur cette infinie variété de poissons une conférence dont nous aurions profité tous. Je m'en console en pensant que nous sommes dans la contrée du monde la plus poissonneuse et que les occasions de nous rattraper ne nous manqueront pas. En attendant, je recon-



La pipe sacrée circula de bouche en bouche. (P. 100.)

nais là ce beau saumon qui a été baptisé du nom du célèbre explorateur Hearne. Dans certaines rivières il est si abondant que d'un seul coup de seine on en a pris trois mille trois cent soixante-dix-huit. Vous voyez à la dimension de celui qui va figurer à notre déjeuner que ce chiffre n'est pas à dédaigner. La moyenne du poids de ces saumons est de dix livres; celui-ci en pèse bien douze ou quatorze, et il y en a qui sont beaucoup plus gros.

L'histoire de la découverte de ce poisson inconnu en Europe est assez intéressante, car elle montre comment nos voisins les Anglais entendent la civilisation des peuples chez lesquels ils se présentent pour la première fois.

C'est dans la rivière de Cuivre que Hearne et ses compagnons trouvèrent pour la première fois le saumon qui porte ce nom. Une vieille femme esquimau était là occupée à pêcher, et les poissons s'entassaient sur le gazon du rivage. Les cruels compagnons du voyageur s'approchèrent d'elle et la tuèrent comme ils venaient de massacrer ses parents et tous les gens de sa tribu surpris dans leur misérable village.

Ces abominables assassins se saisirent alors du dard ou harpon dont elle se servait et continuèrent une pêche si fructueusement commencée. C'est à la suite de cette circonstance exceptionnelle qu'il est fait mention de ce poisson pour la première fois. Il faut que sa saveur ait une vertu toute spéciale, puisque l'intelligent et sensible M. Hearne termine le récit de l'horrible boucherie faite par ses compatriotes sous ses yeux, en disant :

« Après que mes sauvages compagnons eurent complété cet acte de brigandage, nous nous assîmes et fîmes un bon repas au saumon frais. »

Cette histoire émut les dames, mais excita une longue hilarité chez les messieurs qui ne cessèrent jusqu'à la fin du déjeuner de célébrer l'aimable philantrophie de M. Hearne et de ses compagnons.

Cependant le cuisinier, voyant arriver ces provisions de bouche, s'était écrié joyeux :

— Voilà la marée ! mais quand arrivera la chasse ?

CHAPITRE XIII

UNE SURPRISE. — UN TRIO D'INDIENS. — LE DRAPEAU DE PAIX. — BEC-D'AIGLE, OURS-VELU ET LA CRÉCELLE-MYSTÉRIEUSE. — UN QUARTIER DE VENAISON ARRIVÉ EN TEMPS OPPORTUN. — LE CHI-CHI-COIN OU DOCTORAT EN MÉDECINE. — UNE ALLIANCE INATTENDUE. — LE CALUMET DE LA PAIX. — UN REPAS FRATERNEL. — L'INCONVÉNIENT DE S'ENCOMBRER DE PIÉTONS. — UN PROJET DE CHASSE AUX CHEVAUX SAUVAGES. — L'EXPÉDITION S'AUGMENTE DE DEUX CENTS HOMMES VALIDES. — LES CHASSEURS BLANCS IMPROVISÉS. — LES RESTES D'UN DINER SAGEMENT UTILISÉS. — LE FARDEAU DE JEAN-LOUIS LE GLUDIC. — LE BON VOULOIR DE COURACASSE. — UN MENU PEU ORDINAIRE DANS LES FORÊTS VIERGES. — DÉPART POUR LA CHASSE. — LE LASSO. — UNE HALTE. — UN POINT SIGNALÉ A L'HORIZON. — UN BON DÉJEUNER. — ALERTE ! — L'EMBUSCADE. — L'OBSERVATOIRE.

A l'instant même où le cuisinier Jean-Pierre Lerat formulait le souhait de voir arriver quelque pièce distinguée de venaison, trois hommes apparurent à l'entrée du camp : c'étaient trois Indiens.

Deux d'entre eux portaient les ornements qui indiquent des guerriers, mais ils avaient soigneusement fait disparaître leurs costumes et leurs peintures de guerre ; le troisième, couvert du ridicule costume de sorcier, tenait dans sa main droite un drapeau blanc. On sait que, dans tous les pays du monde, c'est l'insigne du parlementaire, et jamais, chez les Indiens des deux Amériques, cet emblème sacré n'a été l'objet d'une trahison. Nous avons le chagrin de ne pouvoir en dire autant des Européens conquérants de ce continent nouveau.

L'oncle Pétrus, averti de cette visite, fit appeler l'Oiseau-des-Nuits afin de prendre ses conseils.

Dès que celui-ci fut en présence du nouveau venu :

— Mon frère le Bec-d'Aigle a donc cessé de marcher dans le sentier de la guerre? demanda-t-il. La hache est-elle définitivement enterrée entre les Corbeaux et les Sioux des Prairies. Mon frère n'a-t-il pas toujours en son pouvoir la jeune fille au visage pâle qu'il a enlevée à mes frères les blancs?

Le chef des Crows s'avança d'un pas majestueux, tenant dans sa main droite une longue lance, garnie de plumes d'aigle. qu'il faisait reposer à terre avec la gravité d'un suisse de cathédrale. Il avait les cheveux et les yeux d'un noir de jais ; il portait des deux côtés de la tête des cornes d'antilope ornées à leur bout d'un nœud de ruban rose. Sa tunique en peau de buffle était couverte de dessins bizarres : ici on y voyait brodée une main ouverte, là, sur la poitrine, un cercle orné de rayons qui pouvait aussi bien représenter la lune que le soleil. Ses

mocassins ornés de perles et de piquants de porc épic brillaient de mille couleurs.

— Que mes frères les Sioux et les Visages-Pâles acceptent les dons que je leur fais.

A un geste de sa main, quatre Indiens apparurent, portant sur leurs épaules un énorme quartier de bison, qu'ils vinrent déposer aux pieds de l'oncle Pétrus.

Le cuisinier Lerat se précipita au-devant de cette aubaine inespérée et fit signe aux porteurs de gibier de le suivre près du foyer où il préparait le repas.

— Que mes frères prêtent l'oreille : un chef va parler. Jamais la langue du Bec-d'Aigle n'a été fourchue ; jamais sa bouche ne s'est souillée par un mensonge.

Les Corbeaux, continua-t-il, ne peuvent plus faire la guerre à personne. Le Grand-Esprit les a réduits à l'impuissance au moment même où ils étaient triomphants. Les Corbeaux n'ont plus ni tentes, ni armes, à peine celles qui sont nécessaires pour assurer par la chasse la vie de mes guerriers et de mes squaws. C'est donc pacifiquement que leur chef se présente ici, accompagné de l'Ours-Velu, son lieutenant, et de la Crécelle-Mystérieuse, qui a reçu le *chi-chi-quoin* (doctorat) et est le médecin de notre tribu.

L'Oiseau-des-Nuits répondit :

— Puisque mes frères viennent ici en amis, nous les recevrons en amis. Qu'ils veuillent donc prendre place autour du foyer, nous fumerons le calumet de paix et ils partageront notre repas.

Ce programme fut suivi à la lettre. L'Oiseau-des-Nuits apporta la pipe sacrée, qui fut bourrée, allumée, et qui circula de bouche en bouche.

Ce fut alors seulement que le grand chef des Corbeaux, avec cette gravité emphatique qui caractérise toutes les races indiennes d'Amérique, prit la parole et, lentement, raconta l'invasion des tentes par un troupeau de buffles, la course affolée des chevaux portant le chasseur canadien, le jeune blanc et le guerrier Raton, les sorcelleries du docteur, sa fuite et celle de la belle Fraise-des-Bois, et enfin l'évasion du grand chef des Sioux.

L'Oiseau-des-Nuits, qui était allé examiner le camp des Corbeaux et qui avait pu s'assurer *de visu* du dénuement dans lequel ils se trouvaient, comprit mieux que personne les événements racontés par le Bec-d'Aigle. Avec cette dissimulation qui fait le fond du caractère des peuples primitifs, il se garda bien de manifester sa joie; mais il conclut plus que jamais à la nécessité d'attendre le retour des fugitifs.

L'oncle Pétrus, après s'être assuré que le chef des Crows ne parlait, ni ne comprenait le français, consulta l'Oiseau-des-Nuits sur ce qu'il y avait à faire et sur la somme de confiance qu'on pouvait accorder à la tribu commandée par le Bec-d'Aigle.

Après une courte conférence à laquelle assistèrent la plupart des personnes de l'expédition, qui étaient venues successivement, attirées par la curiosité et par les émanations culinaires sortant du foyer, l'oncle Pétrus prit la parole, et l'Oiseau-des-Nuits se chargea de traduire son discours au chef des Corbeaux.

— Que mon frère le Peau-Rouge se rassure, dit-il ; les Français sont loyaux et humains. Du moment que les Crows ne sont plus nos ennemis et se présentent devant nous avec le drapeau de la paix, ils sont sûrs de trouver en nous des alliés et des amis fidèles. Je suis disposé à les secourir et à réparer autant que faire se pourra, les malheurs dont ils ont été victimes.

Que mon frère le grand chef me dise d'abord de quel côté il se propose de diriger sa marche?

— La tribu des Corbeaux rentrera dans les terres de ses ancêtres, répondit le Bec-d'Aigle, pourvu qu'elle trouve pendant la longue route qui l'en sépare les moyens nécessaires de ne pas mourir de faim.

— C'est dans cette direction que j'ai résolu de me rendre, répliqua l'oncle Pétrus. Si mon frère le grand chef consent à se joindre à mon escorte, je lui propose de lui fournir les armes, les munitions et les vivres qui seront nécessaires à lui, à ses femmes, et aux membres de sa tribu.

La seule chose qui me préoccupe, ajouta l'excellent Marseillais, c'est que vous n'avez pas de chevaux, et que malgré toute ma bonne volonté, il m'est impossible de vous loger tous dans mes wagons. Cela va retarder considérablement notre marche; mais, ma foi! à la guerre comme à la guerre!

Le chef des Corbeaux porta la main à son front et resta quelques instants dans l'attitude de la méditation.

— Que mon frère le grand chef des Visages-Pâles se rassure, dit-il enfin. S'il consent à nous permettre de l'accompagner, nous ne retarderons en rien sa route. Avant que le soleil ait accompli deux fois sa course, les Corbeaux auront su se procurer des chevaux non seulement pour eux, mais pour les cinquante Sioux qui vous escortent. Nos femmes prendront place dans vos chariots et nous environnerons la caravane en ayant soin de la préserver de tout danger.

— C'est toujours deux journées de perdues, dit en souriant l'oncle Pétrus.

— Que mon frère le Visage-Pâle me permette de lui répondre, riposta vivement le chef indien.

— L'orage a tellement grossi la rivière, qu'à moins de posséder des ailes, il est impossible de la franchir.

— Mon frère le grand chef fera sagement de ne pas prononcer ici le mot *impossible,* s'écria en souriant le vieux négociant. Nous sommes Français et toujours ce mot a été rayé de notre langue!

Ce fut l'ami d'Œil-de-Lynx qui prit alors la parole : il félicita son ex-ennemi de l'heureuse idée qu'il avait d'entreprendre la chasse aux chevaux sauvages et il lui demanda la permission de joindre vingt-cinq de ses guerriers aux deux cents hommes valides composant la troupe des Corbeaux.

La tribu des Corbeaux, outre ce contingent de guerriers, comptait encore environ cinquante personnes, femmes, enfants ou vieillards.

Le marquis César de la Bécassière, le peintre Joseph Beaudoin et Baptiste Jollibois, l'ancien employé des magasins du Louvre, insistèrent de leur côté pour être admis à faire partie de cette expédition si remplie d'émotions et de promesses.

On décida enfin que chacun serait prêt à partir le matin même, dès le lever du soleil, et le dîner étant servi, les trois chefs des Corbeaux se mirent à table et partagèrent le repas de leurs nouveaux alliés.

Les jeunes membres de l'expédition ne se sentaient pas de joie et pas un d'eux ne songea à se livrer au sommeil.

Le restant de la nuit fut employé par chacun à se pourvoir des armes et des minutions nécessaires. M. le marquis, en homme expert dans les questions de sport, confectionna lui-même, de ses doigts aristocratiques, un ballot dont il confia le transport et la garde à son fidèle Breton, Jean-Louis Le Gludic.

Comme rien n'indiquait aux chasseurs à quelle heure ils pourraient rentrer, le noble boulevardier avait sagement compris qu'il ne serait pas inutile d'emporter avec soi des provisions de bouche. C'est pourquoi il avait emmagasiné des boîtes de conserves, un gros quartier de bison échappé à la voracité des dîneurs, un saucisson de Lyon, un pâté de foies gras de Strasbourg, une grande terrine contenant des quartiers d'oie ensevelis dans la graisse, un pâté de poularde de Bresse truffée, des fromages divers, un gros pain rond fabriqué par l'industrieux cuisinier de l'expédition et enfin une collection de bouteilles de vins exquis et de liqueurs fines.

Quand le signal du départ fut donné, Le Gludic assura ce fardeau sur ses robustes épaules et partit d'un pas aussi allègre que s'il s'était agi

tout simplement d'aller accompagner son maître aux courses de Vincennes ou du bois de Boulogne.

A la porte du camp, nos trois sportsmen, suivis du Breton et du matelot marseillais Marius Couracasse qui s'était obligeamment offert à venir en aide au valet de chambre du marquis, trouvèrent d'abord rangés en bataille les vingt-cinq Indiens de l'escorte, commandés par le Castor-Agile.

La colonne se mit en marche et ne tarda pas à rencontrer la tribu des Corbeaux également sous les armes, autant du moins que le leur permettait leur dénuement.

Seuls, cinq ou six chefs étaient à cheval; tout le restant de la tribu suivait à pied, tenant à la main non un bouclier, non un arc et des flèches, mais le terrible lasso, grâce auquel ils peuvent non seulement affronter les bêtes féroces, mais encore asservir les chevaux sauvages errant dans la prairie.

Dans les immenses steppes qui forment une partie du Nord-Amérique et qu'on désigne sous la dénomination spéciale de la *Prairie*, des millions de chevaux sauvages, les animaux les plus farouches du monde, bondissent çà et là par troupeaux innombrables. Ce sont, dit-on, les descendants des chevaux amenés par les premiers conquérants du nouveau continent.

Mais qu'on ne s'imagine pas que cette abondance de gibier rende la chasse plus facile.

Les daims et les buffles se laissent souvent approcher par leurs ennemis jusqu'à portée de fusil; l'élan lui-même, quoique plus sauvage, ne prend la fuite que lorsque le chasseur est arrivé à un demi-mille de lui; mais les chevaux sauvages sentent, devinent plutôt, l'approche de l'homme à un mille de distance, même quand il n'est pas sous le vent de l'ennemi.

L'arme que les Indiens emploient pour accomplir l'entreprise surhumaine d'arrêter dans leur course et de soumettre à leur caprice ces chevaux indomptés est une forte corde, faite généralement de peau brute de bison, terminée par un nœud coulant, ouvert de quatre ou cinq pieds. Ce lasso que le chasseur fait tourbillonner autour de sa tête est lancé par lui, à de grandes distances, sur le cou de l'animal poursuivi; retenu par la main qui l'a lancé, il se tend; le nœud coulant se resserre; l'animal captif perd la respiration.

Quand l'Indien est à cheval, dès que la troupe des animaux sauvages est signalée, cela devient une lutte de vitesse et de ruse, un steeple-chase enragé. Mais s'il s'agit d'aller capturer un cheval quand on est à pied, cela devient une véritable épopée.

Telle était à peu près la situation de nos chasseurs.

Ils marchèrent deux heures durant, en ayant soin de rester le plus possible sous bois. Ils suivaient la file indienne, les chefs montés marchant à l'avant, et nos trois jeunes Européens, qui avaient refusé de se servir des mules que l'oncle Pétrus leur offrait, soutenaient la retraite.

La route qu'ils suivaient allait en montant doucement, mais d'une façon continue.

On parvint ainsi sur le sommet d'une colline assez élevée, d'où la vue s'étendait tout aux alentours.

Dans la partie parcourue, la forêt épaisse et verte occupait tout l'espace jusqu'aux bornes de l'horizon.

En face de la route qu'on avait suivie, s'ouvrait une large vallée couverte de hautes herbes, et coupée çà et là par des bouquets d'arbres qui rompaient la monotonie de ce tapis de verdure.

Les chefs des Corbeaux descendirent de leurs montures qu'ils attachèrent aux arbres de la lisière du bois.

Quant aux Indiens qui les suivaient, en hommes bien stylés, qui n'ont pas besoin qu'on les commande pour savoir ce qu'ils ont à faire, ils s'assirent tranquillement sur le gazon, formant les groupes les plus divers et les plus pittoresques.

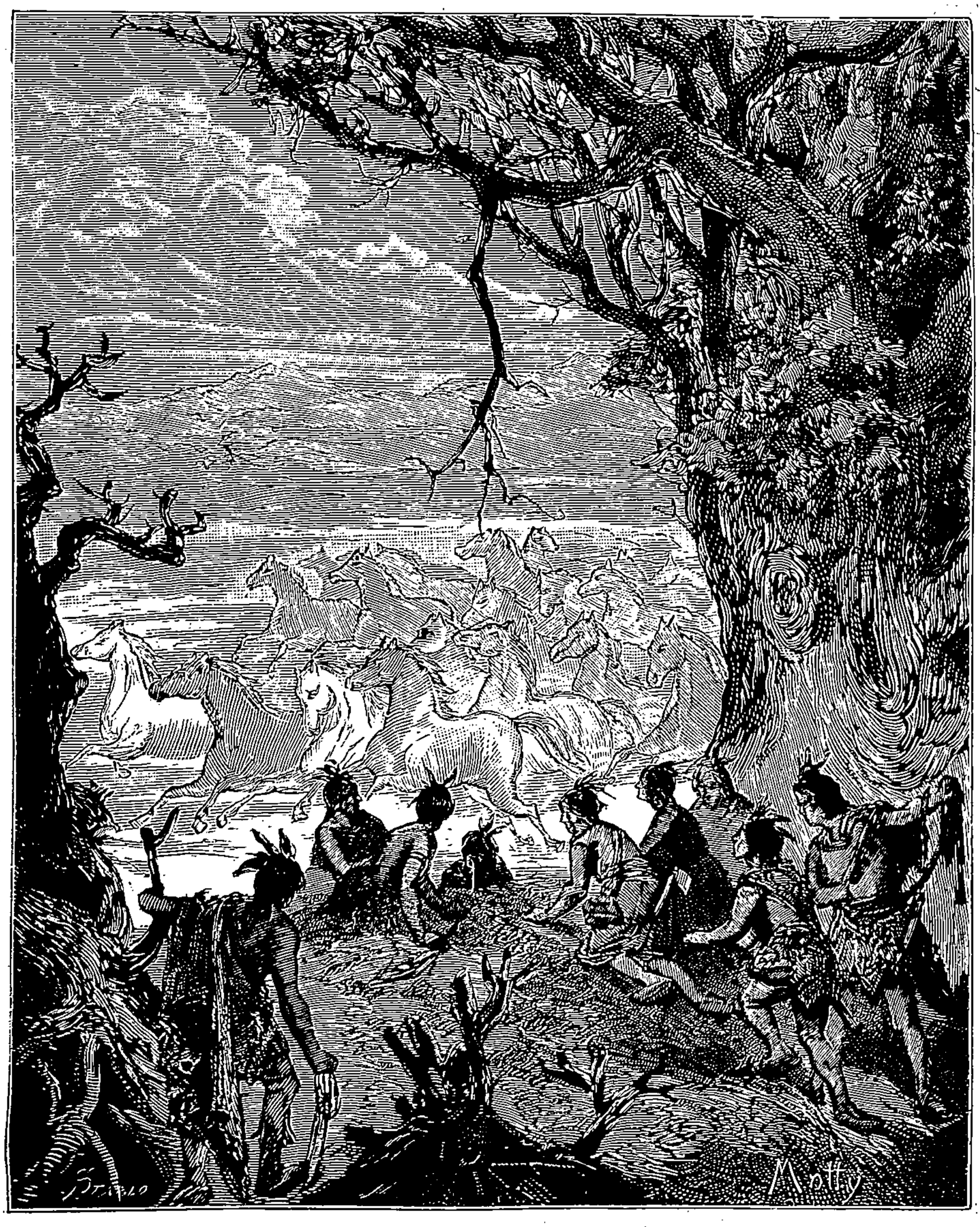
Les trois jeunes chasseurs français se rapprochèrent des chefs Corbeaux qu'ils trouvèrent en conférence avec le Castor-Agile. L'idiome dont se servaient les Indiens étant pour eux tout à fait incompréhensible, ils attendirent patiemment la fin du conseil et seulement alors ils interrogèrent le chef sioux.

— Mes frères blancs peuvent être sans crainte, leur dit enfin celui-ci; le Bec-d'Aigle sait où sont les chevaux qu'il faut attaquer: Tenez, dit-il, en désignant un point noir qui se dessinait au loin dans l'immense vallée, ce que vous voyez là est un bouquet de bois. C'est dans une dépression de terrain située de l'autre côté de ce taillis que paissent en ce moment les animaux que nous devons attaquer.

— Qui peut vous faire supposer cela? interrompit le bouillant marquis.

— Ce serait trop long à vous expliquer, et vous comprendrez ces choses quand vous aurez vécu vingt ou trente ans dans le désert. Qu'il me suffise de vous affirmer que moi-même je suis certain que le troupeau des chevaux sauvages se trouve en ce lieu.

Vous allez vous placer avec tous les hommes à pied dans cette clairière qu'un taillis impénétrable sépare de la vallée. Là, vous attendrez



Les chevaux accouraient avec la rapidité d'un cyclone vers la lisière du bois. (P. 108.)

mes ordres en ayant soin d'observer le silence le plus absolu. C'est de votre obéissance à la consigne que dépendra le succès de la journée.

— Et que feront pendant ce temps les chefs à cheval? interrogea le peintre Beaudoin.

— Ils vont tourner la position qu'occupe le troupeau, puis l'attaquer du côté opposé à celui où il se trouve par rapport à nous et le forcer à

se diriger vers notre station, d'où nos hommes n'auront qu'à lasser au passage les bêtes de leur choix.

Ce n'est guère que dans deux heures que l'attaque et la chasse proprement dite pourront commencer, continua après un court silence le lieutenant de l'Oiseau-des-Nuits. D'ici là, vous pouvez causer à votre aise, faire du feu même, si bon vous semble, et déjeuner sans gêne. La seule chose interdite est l'usage d'une arme à feu dont la détonation pourrait effrayer et mettre en fuite les chevaux sauvages.

En disant ces mots le Castor-Agile, plus familiarisé que les Corbeaux aux mœurs européennes, s'inclina et prit congé des jeunes chasseurs en les saluant de la main.

Les trois compagnons, voulant mettre à profit les conseils du chef sauvage, appelèrent Le Gludic et Couracasse qui, sur leur invitation, débouclèrent le lourd colis qu'ils avaient transporté tour à tour. Un couvert assez coquet fut mis sur le gazon et les cinq chercheurs d'aventures se mirent en devoir d'alléger le fardeau des deux serviteurs.

Le repas était copieux, nous l'avons dit; il ne se sentait en rien de la sauvagerie des lieux où on le mangeait; il fut gai et cordial. Chacun, quand il eut satisfait son appétit, regarda sa montre et constata avec plaisir que quelques minutes à peine les séparaient encore du moment où ils allaient être les témoins d'un spectacle qu'aucun de leurs compatriotes n'avait jamais vu en Europe.

Tout à coup un sifflet stridents se fit entendre. C'était le Castor-Agile qui appelait l'attention de tout le monde.

Les Indiens, tenant en main leur terrible lasso, se glissèrent comme des serpents au milieu des ronces, des arbustes et des lianes qui formaient une sorte de barrière infranchissable entre la forêt et les terrains découverts, et en un clin d'œil ils eurent disparu dans le fourré sans que rien pût y révéler leur présence.

— Quant à vous, mes frères blancs, suivez-moi, dit le chef des Indiens sioux.

Il les conduisit à travers la clairière, vers un petit amoncellement de rochers dont la cime dénudée formait un contraste avec la luxuriante végétation des alentours.

Il leur montra le chemin pour faire l'ascension de ce pic en miniature. Quand ils furent arrivés au sommet, ils constatèrent que, de cet observatoire, ils dominaient la vallée tout entière et que leurs regards pouvaient s'étendre sans obtacle sur toute la lisière du fourré où les chasseurs s'étaient engagés.

Le Castor-Agile leur montra une sorte de partie creuse enduite de

mousse et les engagea à s'asseoir en ce lieu d'où ils pourraient tout voir sans être vus et sans nuire en rien au succès de la chasse.

Quand leur guide eut disparu derrière les grands arbres semés çà et là dans la clairière, ils regardèrent avidement du côté du point noir qui leur avait été signalé.

Leur attente ne fut pas longue.

Tout à coup ils virent près de ce lieu surgir une sorte de nuage gris qui semblait s'étendre sur le sol comme ces blanches buées qui s'élèvent de terre dans les matinées de printemps.

— Ce sont les chevaux ! s'écria à mi-voix M. de la Bécassière enthousiasmé.

— Chut ! dit à voix basse le peintre Beaudoin.

Et en effet bientôt cette vague apparition grandit et prit une forme. Elle s'approchait en ligne droite, avec une rapidité vertigineuse, du lieu où les trois amis haletants observaient ses mouvements.

Bientôt les détails se dessinèrent et une troupe de plus de mille chevaux, frappant du pied le sol gazonné, apparut à leurs yeux éblouis. Jamais l'élégant marquis n'avait vu, ni même rêvé une collection de pareilles bêtes ni un semblable sport.

CHAPITRE XIV

UNE POURSUITE ÉMOUVANTE. — LA TACTIQUE DES CHASSEURS INDIENS. — LE LASSO. — HOURRAH POUR LES VAINQUEURS ! — ROLE DES CAVALIERS. — UNE LUTTE HOMÉRIQUE. — TRIOMPHE DES DOMPTEURS ; LE CHEVAL VAINCU. — CRIS, TERREUR, ET PUISSANCE DE L'HALEINE HUMAINE. — LES CHEVAUX SAUVAGES DOMESTIQUÉS. — LA CHASSE CONTINUE. — RETOUR DES EUROPÉENS AU CAMPEMENT. — COMMENT L'ONCLE PÉTRUS AVAIT UTILISÉ SES LOISIRS. — FABRICATION DE RADEAUX. — OBJECTIONS DE M. BARBIER. — CE QUI SE PASSAIT AU BORD DE LA RIVIÈRE. — LE MÉCANICIEN JOSEPH MARTIN ET SON REMORQUEUR AVAPEUR LE « FURET ». — L'OISEAU-DES-NUITS BATTEUR D'ESTRADE. — L'ŒIL-DE-LYNX ET SES COMPAGNONS NE SONT PAS LOIN. — COMMENT UN CHIFFON, UNE PEAU DE RAT ET UNE BARQUE LIVRENT LA TRACE DE CEUX QU'ON CHERCHE.

Derrière l'immense troupeau des chevaux affolés de peur, les observateurs embusqués sur le monticule, virent bientôt apparaître, débouchant dans le lointain, les cavaliers indiens disséminés dans la plaine et se précipitant au galop à la poursuite des animaux qu'ils poussaient devant eux à la rencontre des Indiens cachés dans les broussailles.

Malgré la distance qui les séparait des chasseurs, les Européens entendirent distinctement les cris sauvages qu'ils poussaient afin d'augmenter encore la terreur des fugitifs.

Ceux-ci accouraient avec la rapidité d'un cyclone vers la lisière du bois où les attendaient sans bruit, le terrible lasso dans la main, les Indiens soigneusement dissimulés derrière les frondaisons.

Les trois compagnons contemplaient haletants le dénouement de cette admirable mise en scène.

— Tonnerre de Brest! dit le marquis, va-t-on laisser échapper cette admirable proie?

— C'est ma foi vrai! voilà les premiers chevaux qui dépassent le lieu de l'embuscade, reprit M. Beaudoin.

— Non! non! voilà que ça commence! s'écria l'ancien chef de rayon Jollibois que gagnait l'enthousiasme de ses compagnons.

Et en effet le spectacle devenait admirable. Jamais course du Bois de Boulogne n'a été si émouvante.

Sans doute pour ne pas éveiller les soupçons de la troupe pourchassée et pour ne pas la laisser entre deux dangers choisir le moindre, les rusés chasseurs, craignant de voir les chevaux faire volte-face et se frayer un passage à travers les rares cavaliers qui les avaient mis en fuite, avaient prudemment laissé passer les chevaux qui tenaient la tête, bien certains que pas un de ceux qui formaient la bande des fuyards ne songerait à battre en retraite sans ces guides qu'ils avaient adoptés comme chefs.

Ce fut au moment même où déjà une cinquantaine des chevaux formant la tête de la colonne eurent passé outre et eurent disparu dans une clairière que les Indiens s'élancèrent en avant et que chacun d'eux lança son lasso dont le nœud coulant retomba avec une incroyable précision sur le cou d'un des fugitifs. Chaque animal atteint par la fatale courroie fit un effort héroïque pour briser cette chaîne perfide; mais le terrible nœud, se resserrant sous l'impulsion, brisa tout espoir de résistance. Le cheval presque étranglé roula sur le gazon; en moins de temps qu'il ne nous en faut pour le raconter, quarante captifs, retenus par quarante courroies, gisaient haletants et désespérés sur le sol.

A l'aspect de ce terrible coup de filet, les trois compagnons européens ne purent contenir plus longtemps les marques de leur admiration. Ils poussèrent un hourrah enthousiaste et se précipitèrent sur le lieu de la lutte, afin d'en mieux voir les moindres détails.

Hâtons-nous de dire que désormais ni leurs cris ni leur présence ne pouvaient nuire au succès de l'entreprise.

Les chevaux échappés au lasso, voyant leurs compagnons rouler à terre, avaient fait volte-face et s'étaient dispersés dans tous les sens; les uns avaient forcé le passage et s'étaient enfoncés sous le couvert de la

forêt; d'autres, et c'étaient les plus nombreux, s'étaient dirigés dans le sens même d'où ils venaient et en voyant le petit nombre des cavaliers qui les poursuivaient avaient repris courage et étaient partis comme un trait pour franchir la ligne de leurs traqueurs.

Si MM. de la Bécassière, Beaudoin et Jollibois avaient été moins occupés de ce qui se passait sous leurs yeux et avaient accompagné du regard le troupeau fugitif, ils auraient pu voir plus d'une nouvelle victime mordre la poussière sous la pression du lasso que les chefs Indiens leur lançaient au passage. Mais qu'eût été ce spectacle devant celui qui se déroulait à leurs pieds !

Chacun des Indiens vainqueurs était resté ferme à son poste et opposait sa force musculaire à celle du cheval s'efforçant de se débarrasser de son entrave. Le noble animal suffoqué était tombé sur le sol ; alors seulement son vainqueur, décidé à le dompter sans retard, s'était approché du captif et habilement lui avait entravé les deux pieds de devant.

Le cheval, suffoquant de plus en plus, ouvrait la bouche pour tâcher de respirer. Son implacable ennemi avait profité du moment pour fixer un court licou à sa mâchoire inférieure.

Dès cet instant l'animal vaincu n'avait plus aucune chance ni aucun espoir de salut.

L'Indien se sentant maître absolu de son captif desserra le lassó pour laisser respirer cet être qui dans quelques instants deviendra son compagnon inséparable et le plus fidèle de ses amis.

Le cheval, qui avec sa respiration sent renaître ses forces, veut recommencer la lutte et tente de se relever.

L'Indien, tenant dans sa main ferme le bout du licou, l'empêche de redresser la tête.

Le malheureux animal réussit à peine à raidir ses deux jambes de devant, liées étroitement entre elles et qui deviennent ainsi impuissantes ; ses jambes libres sont courbées sous l'effort, et il reste assis sur le sol, car pour les mettre droites il lui faudrait lever la tête et la rejeter en arrière, ce qu'empêche son vainqueur, pesant de tout son poids sur le licou.

Nos trois amis assistaient haletants à cette lutte surhumaine. Chaque guerrier indien avait opéré sa manœuvre avec un ensemble qui aurait fait honneur aux plus habiles des écuyers dont se sont honorés nos cirques d'Europe.

M. le marquis de la Bécassière, en sa qualité de sportman accompli, avait surtout suivi ce spectacle avec une attention admirative qu'il n'avait encore jamais ressentie en France.

Ce qui lui restait à voir était plus merveilleux encore que ce qu'il avait vu. L'animal était vaincu ; il s'agissait maintenant de le dompter.

C'est ce qui commença à s'accomplir au milieu du plus étourdissant des charivaris.

Dès que le cheval captif se fut résigné à rester assis devant son vainqueur, chaque Indien, se rapprochant toujours peu à peu de l'animal ahuri et tirant de toutes ses forces sur le licou tendu, se mit à pousser des cris épouvantables, sur tous les tons, sur toutes les gammes, et porta ainsi à son comble la terreur du malheureux animal.

Cependant, profitant de l'épouvante du cheval et de son immobilité, chaque Indien s'approchait sans cesse et finit par toucher son prisonnier. Le vainqueur alors changea de tactique, il caressa les naseaux du captif, puis il glissa la main sur ses yeux et, enfin, leurs têtes se touchant, il lui souffla son haleine dans les naseaux.

Cette manœuvre, opérée simultanément par tous les Indiens, eut un résultat aussi immédiat qu'étrange. A peine cet échange de souffles fut-il opéré que les trois Européens stupéfaits purent voir les muscles des chevaux se détendre et leur effroi se calmer. A partir de cet instant, l'animal dans son vainqueur avait reconnu un ami.

M. de la Bécassière ne pouvait rassasier ses yeux du spectacle de ces merveilles ; il vit les Indiens caresser de leur main la crinière de leurs captifs, puis après un quart d'heure à peine, chaque cavalier sauta sur le dos de sa monture.

Les chevaux sauvages étaient devenus des animaux domestiques.

Le naïf employé du Louvre était plongé dans une stupéfaction profonde en voyant les fiers animaux renoncer au désir de s'enfuir et s'attacher à l'homme qui venait de les vaincre. Celui-ci, d'ailleurs, ne cessait de prodiguer à sa monture les marques d'une vive affection.

M. le marquis de la Bécassière s'approcha du Castor-Agile.

— Mon frère, dit-il, peut accepter toutes mes félicitations. Là-bas, au delà des grandes mers, dans la France, ma patrie, il y a des hommes qui se piquent de connaître l'art de dompter les chevaux et de les soumettre à la volonté du cavalier, mais jamais je n'ai rien vu de semblable à ce que vient de faire mon frère le peau rouge.

L'Indien fut sensible à cet éloge et répondit :

— Mon frère attache trop d'importance à des choses bien simples. Pour suivre le grand chef blanc et ne pas retarder sa marche, il nous fallait des chevaux : nous en aurons bientôt un nombre suffisant pour que dès demain nous soyons à même de donner une monture à chacun de nos hommes.

— Comment! demanda le marquis, vous vous proposez de continuer cette chasse!

— Mais, sans doute! nos guerriers montés sur leurs chevaux auront avant la nuit retrouvé la bande des animaux qui ont pu fuir; alors ils auront pour auxiliaire la vitesse de leurs captifs et leur lasso ne s'arrêtera que lorsque chaque homme de la tribu aura un cheval en son pouvoir.

A ce moment les chefs qui avaient servi de rabatteurs arrivèrent et vinrent saluer les trois Européens que leurs serviteurs blancs étaient venus rejoindre.

Pendant qu'une conversation amicale s'entamait entre eux, les Indiens, munis des chevaux nouvellement domptés, se rangeaient en bataille; ceux qui, moins heureux que leurs compagnons de chasse, étaient condamnés à rester à pied formèrent un second groupe, et les deux troupes se mirent en marche en prenant la direction du bouquet d'arbres derrière lequel les chefs indiens avaient rencontré la bande de chevaux sauvages.

Le Bec-d'Aigle assura au marquis qui l'interrogeait que les animaux fugitifs, après une course affolée plus ou moins longue, retourneraient se masser dans les prairies d'où on les avait obligés de fuir.

— Vous pouvez être sûrs, dit le chef des Corbeaux, que le soleil n'aura pas disparu derrière les grands arbres de la forêt avant que nos guerriers ne reviennent ramenant chacun en laisse un ou deux nouveaux prisonniers. Demain, si cela lui plaît, notre père le grand chef des blancs pourra donner l'ordre du départ.

— Alors il ne nous reste plus qu'à rentrer au campement? interrogea Beaudoin, qui depuis un instant avait ouvert un album pendu à sa ceinture et y crayonnait quelques épisodes de la scène émouvante qui venait de se dérouler sous ses yeux.

— Nous partirons dès que nos frères au visage pâle le désireront.

— Eh bien, en route! s'écria le marquis.

Quand la petite troupe eut rejoint le camp retranché, les trois compagnons blancs s'étonnèrent de voir l'espace occupé par les wagons absolument désert. Ils allaient même s'alarmer de cette solitude quand un immense hourrah appela leur attention et les obligea à tourner la tête.

A cent pas à peine du campement ils aperçurent sur la lisière du bois tous les hommes de l'expédition, Indiens ou Européens, occupés à abattre des arbres. Les mules attelées à ces troncs dépouillés de leurs branches les traînaient du côté de la rivière.

M. de la Bécassière et ses amis hâtèrent le pas et ne tardèrent guère à se trouver en face de l'oncle Pétrus.

— Monsieur Million a-t-il résolu d'utiliser ses loisirs en mettant ces forêts en coupe réglée? demanda le marquis.

— Ce serait peut-être une bonne affaire, répondit le millionnaire marseillais, car on pourrait aisément faire des trains de bois qui, suivant le cours de la rivière, gagneraient l'Océan et iraient s'entasser dans des navires; mais il s'agit seulement de la fabrication de quelques radeaux qui permettront à notre personnel et à notre matériel de traverser le fleuve grossi par l'orage.

— C'est à mon avis un moyen bien primitif et bien dangereux, dit M. Barbier; pour mon compte je déclare que je ne confierai jamais ma vie à un si frêle esquif et que j'attendrai patiemment que les eaux baissées permettent de franchir à gué la largeur du cours d'eau.

— Monsieur Barbier, vous êtes un poltron, reprit l'oncle Pétrus avec son sympathique sourire. Je me plais à croire que quand vous verrez tout le monde se placer sur nos radeaux, vous ne voudrez pas être plus peureux que les dames.

— Certes! monsieur Million, je ne consentirai jamais à rester de ce côté de l'eau, surtout si je dois y être seul; mais je n'en considère pas moins votre projet de traversée comme souverainement imprudent.

— Rassurez-vous, mon vieil ami, répondit l'oncle Pétrus; allez vous promener sur la berge et vous pourrez vous convaincre *de visu* que votre vie n'est nullement en danger.

Quand les trois jeunes gens eurent raconté au négociant marseillais les péripéties et les résultats inespérés de leur partie de chasse, ils se souvinrent des paroles prononcées par M. Million pour rassurer l'ancien fabricant de brosses. Ils se dirigèrent vers la rivière dont les eaux impétueuses coulaient à pleins bords. Ils suivirent son cours jusqu'à une sorte de petite baie, et là ils aperçurent trois ou quatre Indiens commandés par un blanc qui dressaient sur la berge la carcasse d'un bateau en fer dont les pièces numérotées s'ajustaient avec une précision admirable.

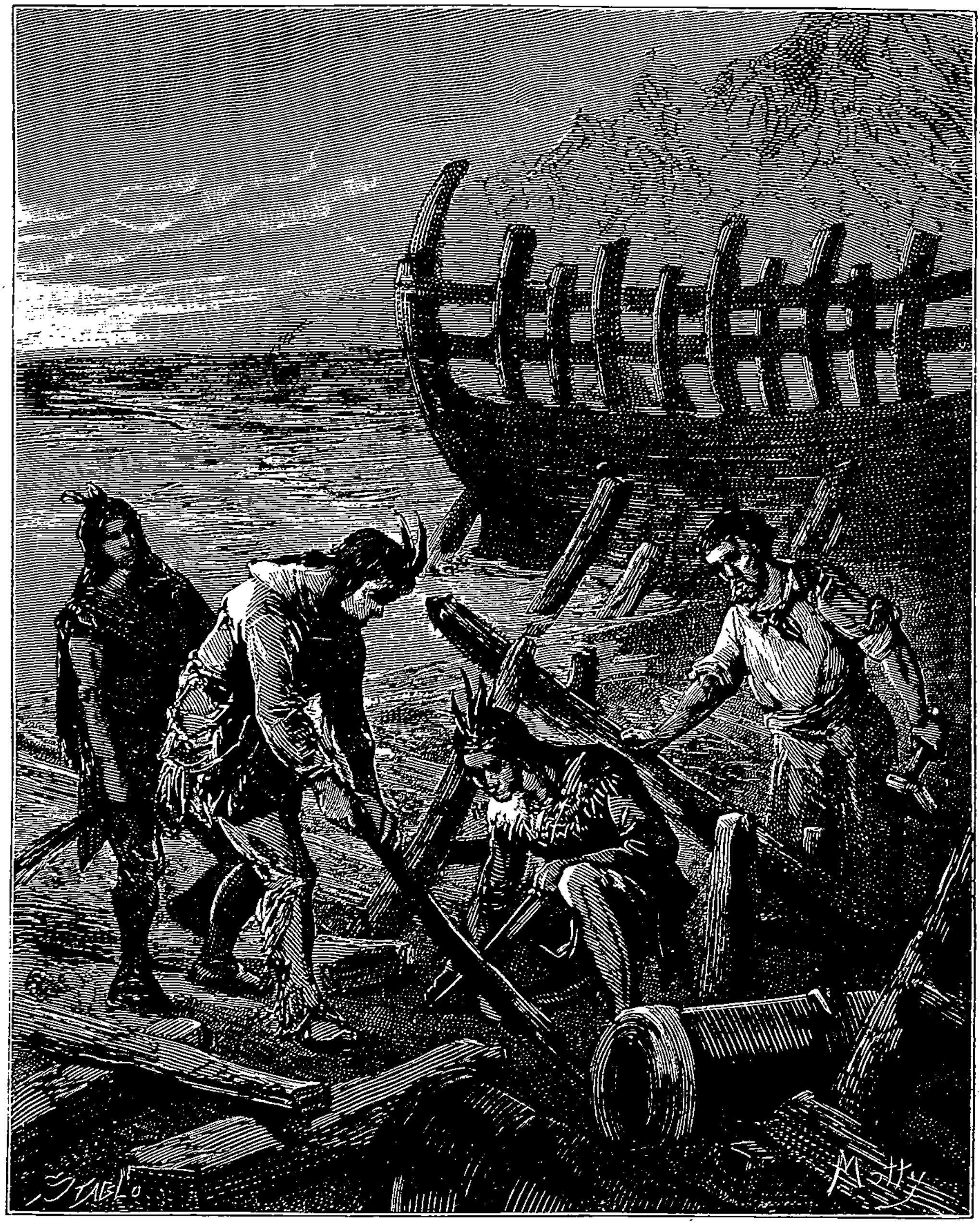
Le peintre Beaudoin s'approcha de celui qui commandait cette petite équipe de travailleurs.

— Pour le compte de qui construisez-vous cette embarcation? demanda-t-il.

— C'est pour le compte de M. Million, mon maître, répondit l'homme blanc dont la présence avait tant de raisons pour surprendre les trois compagnons.

— Qui donc êtes-vous, monsieur? interrogea à son tour M. le marquis de la Bécassière.

— Je me nomme Joseph Martin et j'ai l'honneur d'être au service de



Lorsque la nuit succéda au crépuscule, les travaux du bateau remorqueur n'étaient pas encore achevés. (P. 115.)

M. Million au double titre de mécanicien constructeur et conducteur du bateau à vapeur *le Furet* que je suis en train de monter afin de remorquer les radeaux que d'autres sont en train de construire.

— C'est un véritable sortilège et le diable m'emporte si j'y comprends goutte! dit le marquis. D'où venez-vous et comment avez-vous apporté ces pièces de métal que vous assemblez?

— Monsieur, répondit poliment le mécanicien, le *Furet* démonté a

été chargé dans un des fourgons ; moi, j'ai pris place près de lui. M. Million, désireux de vous ménager une surprise, m'avait recommandé de ne pas me montrer et j'ai fidèlement observé ma consigne.

— Bravo ! tout s'explique. Mais qui diable aurait pu supposer cela?

Pendant que ces divers travaux s'accomplissaient et que les chasseurs de chevaux continuaient leur course à travers les bois, les coteaux, les vallées et les plaines, l'Oiseau-des-Nuits ne demeurait pas inactif. Persuadé que son ami et son grand chef l'Œil-de-Lynx ne pouvait être bien éloigné, il avait quitté sans bruit le lieu du campement et était allé battre les buissons des alentours.

Le soleil commençait déjà à descendre sur l'horizon quand le riche Marseillais le vit entrer et s'approcher de lui comme pour lui faire une confidence.

L'oncle Pétrus quitta ses occupations de maître bûcheron et, sans dire mot, se mit à marcher près du chef sioux qui l'emmena assez loin à l'écart.

Quand ils furent sûrs que nul ne pouvait les écouter :

— Que mon père, le grand chef des visages pâles, veuille bien ouvrir ses oreilles. L'Oiseau-des-Nuits lui apporte des nouvelles.

— J'écoute, répondit l'oncle Pétrus.

Le Bec-d'Aigle, Raton, le trappeur, le médecin blanc, la sœur qui nous avait été ravie et son fiancé ont passé non loin d'ici et ont traversé la rivière.

— Comment ont-ils pu faire, avec les hautes eaux? interrogea M. Million.

— Le trappeur n'est jamais embarrassé, reprit l'Indien ; il a construit un canot avec l'écorce d'un grand chêne ; c'est même cette écorce enlevée qui m'a tout d'abord indiqué leur passage.

— Quelle autre trace mon frère a-t-il rencontrée ?

— Cent autres qui ne m'ont laissé aucun doute.

Voici d'abord, ajouta-t-il, un morceau d'étoffe que j'ai trouvé accroché à un buisson ; cela faisait partie du costume de Fraise-des-Bois ; donc la jeune fille accompagne nos amis ; j'ai en maint endroit et notamment sur les bords de la rivière reconnu les traces de ses petits pieds chaussés.

— Ceci est une peau de rat musqué que le médecin blanc avait étalée au soleil pour la faire sécher et qu'il désirait joindre à son sac de médecine. Sans doute il l'a oubliée ou ses amis l'ont empêché d'aller la chercher. Ce piquant de porc-épic s'est détaché d'un des mocassins du

Grand-Chef; je le reconnais à sa couleur rouge, car c'est moi qui l'ai préparé, quand sa squaw a brodé ses chaussures.

— Alors, mon frère est sûr que tous nos amis sont réunis; mais sait-il s'ils ont pu traverser la rivière sans encombre?

— Que mon père au visage pâle se rassure; ils ont passé l'eau sans le moindre accident. J'en suis certain, car j'ai vu, malgré la distance, leur barque d'écorce attachée au milieu des joncs de l'autre rive.

— Nous les trouverons donc aisément de l'autre côté de l'eau?

— Oui, mais le difficile est de traverser la rivière; une barque est aisée à faire, mais elle ne saurait transporter tout le monde et surtout le matériel.

— Que mon frère soit tranquille, affirma l'oncle Pétrus. Dès demain matin nous pouvons nous mettre en route, et nous serons à même d'emmener sur l'autre bord nos hommes, nos chevaux, nos mules et nos chariots.

Lorsque la nuit succéda au crépuscule, cinq grands radeaux flottaient dans une anse de la rivière; mais les travaux de reconstruction du bateau remorqueur n'étaient pas encore achevés. L'ingénieur Champion se multipliait pour venir en aide à l'habile mécanicien; de grands feux furent allumés et des torches de résine vinrent éclairer les travailleurs occupés à ajuster les pièces de la machine à vapeur qui devait être le moteur du *Furet*.

Sauf les personnes, Indiens et Européens occupés à cette œuvre capitale, chacun avait rejoint le campement et bientôt chacun fut endormi dans les grandes tentes placées au centre des fourgons et protégées contre toute agression des fauves par des foyers incandescents dont les flammes rougissantes s'élevaient jusqu'au ciel.

La prudence dont l'oncle Pétrus semblait avoir fait sa règle de conduite avait d'ailleurs protégé le camp retranché par des sentinelles avancées, qui devaient au moindre danger possible, se replier vers les wagons et donner un signal d'alarme.

Tout le monde était endormi et le plus grand calme régnait non seulement dans le campement mais encore dans la nature entière, quand un sifflet aigu, assez semblable à celui qui sort des locomotives, se fit entendre dans le lointain. M. Million, que le sentiment de son devoir et de sa responsabilité maintenait dans un demi-sommeil, se dressa sur son séant. Il aperçut, debout devant lui, le Bec-d'Aigle et l'*Oiseau-des-Nuits* qui, le doigt indicateur placé sur les lèvres, lui faisaient signe de garder le silence.

— Que mon père, le chef des visages pâles, n'ait aucune inquiétude,

lui dit à voix basse l'ami du Grand-Chef des Sioux. Le sifflet qu'il vient d'entendre m'est connu ; il indique l'arrivée d'un ami.

Alors il fit retentir les airs du cri plantif de l'orfraie.

— Que fait là mon frère le chef? interrogea l'oncle Pétrus.

— J'avertis nos sentinelles qu'elles n'ont rien à redouter, et que celui ou ceux qui vont venir n'ont aucune intention agressive.

CHAPITRE XV

APPARITION D'ŒIL-DE-LYNX. — NOUVELLES DES ABSENTS. — EXPLICATIONS ENTRE DEUX ANCIENS ENNEMIS. — LA PAIX SCELLÉE. — UNE VEILLÉE INTÉRESSANTE. — LES ÉVÉNEMENTS QUI AVAIENT SUIVI LA DESTRUCTION DU CAMP DES CORBEAUX. — COMMENT LE TRAPPEUR CANADIEN A DÉCOUVERT LA PISTE DE L'EXPÉDITION. — CRAINTES ET HÉSITATIONS. — LEVER DU JOUR. — TRAVAUX DES INGÉNIEURS. — CINQ RADEAUX FLOTTANTS ET LE *Furet* SOUS PRESSION. — SIGNAL ET PRÉPARATIFS DU DÉPART. — HAUTS FAITS DU CUISINIER PIERRE LERAT. — PÊCHES ET CHASSES. — UN REPAS DE GARGANTUA. — ÉCLIPSE D'ŒIL-DE-LYNX. — LA MÉLANCOLIE D'UNE VIEILLE COQUETTE ET LA GALANTERIE DE M. BARBIER. — UNE COLOMBE QUI A DU PLOMB DANS L'AILE. — PASSAGE DE LA RIVIÈRE ET REMORQUAGE DES RADEAUX. — NOUVEAU CAMPEMENT SUR L'AUTRE RIVE. — DÉPARTS POUR LA CHASSE. — PREMIERS EXPLOITS CYNÉGÉTIQUES D'UN CHEF DE RAYON DE NOUVEAUTÉS. — UN TABLEAU INTERROMPU. — CHASSE MIRACULEUSE.

Les prévisions des deux chefs indiens s'accomplirent de point en point. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis que le coup de sifflet avait retenti qu'un homme de haute taille apparut tout à coup comme s'il était sorti des entrailles de la terre.

L'oncle Pétrus reconnut l'Œil-de-Lynx.

— Comment, mon frère le Grand-Chef des Sioux est-il parvenu jusqu'ici? demanda-t-il. Je croyais que lui et ses compagnons étaient campés de l'autre côté de la rivière.

— Mon père le chef des blancs a parlé avec sagesse, répondit l'Indien. Le Porteur-de-Foudre, le grand médecin, le jeune Français, la Fraise-des-Bois et Raton sont en effet séparés de nous par le cours d'eau gonflé par l'orage. Quant à moi, j'ai voulu savoir comment et pourquoi le Grand-Chef au visage pâle et mon ami l'Oiseau-des-Nuits se trouvent mêlés aux Corbeaux, nos implacables ennemis?

Le Bec-d'Aigle, qui jusque-là était resté immobile et muet, debout dans la pénombre de la terre, s'approcha et s'arrêtant devant l'Œil-de-Lynx:

— Mon frère, le Grand-Chef des Sioux est le bienvenu parmi nous, et

son ennemi le Bec-d'Aigle lui tend la main et lui jure d'être éternellement son allié fidèle. Mon frère, que j'ai tenu en mon pouvoir, a été plus fort que moi ; le Grand-Esprit s'est déclaré pour lui ; le chef de médecine des visages pâles m'avait prévenu que si je persistais à garder la Fraise-des-Bois, mon peuple et moi serions châtiés. J'avais promis de renoncer à elle, mais ma bouche seule s'était engagée. Le chef de la médecine de ma tribu, la Crécelle-Mystérieuse, a deviné ce projet et m'a expliqué que c'est vainement que je tenterais de combattre les visages pâles et leurs alliés. Aujourd'hui, les Corbeaux et leurs chefs sont venus implorer la clémence de leurs frères d'au delà des grandes mers; en leur nom, je demande à l'Œil-de-Lynx d'être mon ami et celui de mon peuple.

Le chef des Sioux des prairies prit la parole à son tour :

— Mon oreille a entendu les paroles de conciliation de mon frère, et mon cœur s'en est réjoui. Nous fumerons ensemble le calumet de la paix et nos deux peuples enterreront à jamais la hache de la guerre.

Les deux guerriers se tendirent la main et s'unirent dans une étreinte fraternelle.

L'arrivée inattendue d'Œil-de-Lynx constituait aux yeux de l'oncle Pétrus un événement trop important pour qu'il songeât à se rendormir. Il se hâta d'interroger le chef et il apprit de sa bouche non seulement les événements que nous avons racontés et qui avaient accompagné la délivrance de M^lle^ Clémence Allard, mais encore ceux qui avaient suivi.

Il sut ainsi qu'une fois hors de la portée des Crows, le chef des Sioux et ses compagnons, toujours suivis par le fidèle Raton, s'étaient mis en mesure de retourner à Québec dans l'intention d'aller y rassurer les amis de la Fraise-des-Bois. Mais bientôt le trappeur canadien, le Porteur-de-Foudre, ainsi que l'appelait Œil-de-Lynx, étant allé à la découverte, avait signalé le passage d'un convoi d'Européens montés dans des chariots.

Il n'avait pas eu de peine à constater que ces wagons, lourdement chargés, étaient escortés par un parti d'Indiens, et que ces Peaux-Rouges étaient des Assiniboines ou Sioux, c'est-à-dire faisaient partie de la tribu d'Œil-de-Lynx. De là à conclure que c'étaient les Sioux laissés à Québec sous la conduite de l'Oiseau-des-Nuits, et que les blancs qu'ils escortaient n'étaient autres que les amis de M^lle^ Allard, il n'y avait qu'un pas.

Dès lors tous les efforts des quatre protecteurs de la demoiselle ne tendirent plus qu'à rejoindre les fourgons ; malheureusement entre eux et ceux qu'ils cherchaient se trouvaient les Corbeaux, dont ils ignoraient l'extrême détresse et entre les mains desquels ils voulaient à tout prix éviter de retomber.

Le matin même Œil-de-Lynx avait assisté à la chasse aux chevaux,

accomplie par ses propres hommes mêlés à ses ennemis, et il n'avait pu s'expliquer ni cette alliance ni la présence des trois jeunes Européens et de leurs serviteurs.

Malgré la difficulté qu'il y avait à franchir le cours d'eau gonflé par l'orage, tous avaient jugé prudent de mettre jusqu'à nouvel ordre cet obstacle entre eux et les nouveaux alliés. C'est pourquoi ils avaient improvisé un canot d'écorce, qui avait permis au Grand-Chef de revenir pendant la nuit et de s'informer des événements.

Le récit du chef des Sioux fut écouté avec une attention facile à comprendre. Quand il eut terminé, le jour commençait à poindre. On voyait à l'est d'étroites bandes grisâtres s'élever au-dessus de l'horizon; ces bandes ne tardèrent pas à s'élargir, puis à blanchir et enfin à répandre sur toute la nature une clarté grandissante.

Quand le jour fut tout à fait venu :

— Allons voir où en sont nos ingénieurs, dit gaiement l'oncle Pétrus.

Puis, donnant le signe du départ, il se mit en route suivi des trois chefs qui lui avaient tenu compagnie pendant cette longue nuit sans sommeil.

Quand ils arrivèrent sur les rives du fleuve, un cri de stupéfaction sortit de la bouche des Indiens.

Non seulement les cinq radeaux flottant dans la crique offraient aux hommes, aux chevaux et aux chariots leurs larges surfaces, mais auprès d'eux une grande chaloupe aux flancs rebondis se balançait mollement sur les flots. De la cheminée placée à son centre s'échappaient des nuages de fumée. L'oncle Pétrus comprit que la besogne était terminée, et que le remorqueur ne tarderait pas à être sous pression.

Il revint en toute hâte au camp, afin d'y donner le signal du départ. Tout le monde dormait encore.

— Allons! allons! les paresseux! s'écria-t-il!

Et à sa voix bien connue il se fit dans le wagon et sous la tente un mouvement de ruche menacée.

— Que chacun se prépare le plus vite possible à partir, cria-t-il d'une voix forte; et que tout le monde soit à son poste.

Une demi-heure à peine s'était écoulée que les mules étaient attelées aux fourgons et que tous les objets de campement avaient été réinstallés à leur place respective.

De leur côté, les guerriers indiens, Corbeaux ou Sioux, accouraient avec les montures qu'ils avaient conquises la veille. La chasse du soir n'avait pas été moins fructueuse que celle du matin, et presque tous étaient à même de suivre le convoi montés sur leurs nobles captifs.

Les femmes, les enfants et les vieillards de la tribu des Corbeaux furent installés dans les fourgons aux places occupées auparavant par les compagnons de l'Oiseau-des-Nuits.

Quand tout fut prêt pour le départ, le soleil était déjà fort élevé au dessus de l'horizon.

— Avant tout, mes amis, dit l'oncle Pétrus, je crois qu'il convient de se lester par un repas confortable.

Le cuisinier Jean-Pierre Lerat, qui sans doute avait reçu un avis préalable, n'eut garde de manquer à son devoir. La veille, pendant que les Indiens se livraient à la chasse des chevaux sauvages, il avait mis en réquisition les quelques auxiliaires restés au camp. Armés d'excellents fusils fournis par le généreux M. Million, quelques-uns s'étaient enfoncés dans la forêt pour y poursuivre le gibier de poil et de plume. De leur côté, les femmes des Crows, munies d'excellentes lignes à pêcher, étaient allées demander à la rivière son contingent de victuailles.

Ni les uns ni les autres n'étaient revenus bredouilles. Le cuisinier ne put retenir l'expression de sa joie en voyant les amoncellements de gibier et de poisson qui se formèrent avant la nuit.

Un vrai repas de Gargantua ne tarda pas à être étalé sur le gazon.

Les Européens et les chefs indiens formèrent un groupe de dîneurs pendant que les guerriers des deux peuples réunis se placèrent en ordre pour recevoir la distribution des vivres qui leur étaient destinés.

Tout le monde était à son poste, sauf Œil-de-Lynx qui avait disparu, comme il était venu, sans laisser trace de son passage.

Mlle Marie Fontaine qui, placée entre la mariée et Mlle Hélène Bourgeois, formait le centre du groupe le plus gracieux, fut la première à s'apercevoir de la disparition du chef sauvage auquel quelques instants auparavant elle avait demandé des nouvelles de son amie Clémence Allard.

— Pourquoi Œil-de-Lynx nous a-t-il si brusquement quittés ? demanda-t-elle à haute voix.

M. Fontaine, le vieux et aimable savant, qui veillait sur sa fille comme eût pu faire la plus tendre des mères et ne la quittait pas du regard, répondit à sa question.

— Ne t'inquiète pas, ma fille, des allées et venues de nos amis les Indiens ; rien chez eux n'est le résultat d'une étourderie ; tout au contraire, est réfléchi. Le Grand-Chef des Sioux a repris, sois en sûre, son frêle esquif pour aller rassurer nos amis et leur annoncer notre prochaine arrivée.

Le repas fut d'autant plus gai pour tous les gens de la noce que chacun avait été informé du sort des absents, et qu'aucun nuage menaçant

n'apparaissait plus à l'horizon. Seule Mlle Élisa Leroux, bien qu'elle fût rassurée sur la situation de son oncle, semblait plongée dans une méditation profonde.

M. Athanase Barbier qui, dans toutes les circonstances, gaies ou tristes, affectait de garder religieusement sa sérénité prud'hommesque, s'aperçut de la rêverie profonde dans laquelle semblait plongée la vieille fille.

— Est-ce qu'un noir chagrin aurait fait brusquement irruption dans le réseau de votre existence? demanda l'ancien fabricant de peignes, qui avait grand soin de ne jamais rien dire comme tout le monde.

— Hélas! cher monsieur, répondit non moins emphatiquement la coquette sur le retour, qui donc peut répondre en ce monde que son cœur n'élèvera jamais la voix au-dessus de la raison?

Le brillant marquis de la Bécassière, qui par hasard entendit cet échange de phébus, s'éloigna en riant et dit à l'oreille du peintre Beaudoin :

— Je crois, Dieu me damne, que la vieille colombe a du plomb dans l'aile. Malheur au chasseur maladroit qui a envoyé ce projectile!

Après le déjeuner, on se mit en route dans la direction de la rade où se trouvaient les radeaux et la chaloupe à vapeur. Les fourgons, attelés de leurs mules, ne tardèrent pas à être rangés sur le bord de l'eau. Les radeaux, placés dans une situation favorable, reçurent d'abord les montures des guerriers indiens. La chaloupe, vigoureusement poussée par son hélice, vint successivement prendre à la remorque chacune de ces plates-formes chargées et les conduisit à la rive opposée. Ce mouvement de va-et-vient, malgré la distance d'environ 500 mètres qui séparait les deux rives et l'impétuosité du fleuve, s'opéra assez rapidement.

Après les chevaux et leurs cavaliers, passèrent les fourgons et les mules. Quant aux Européens, aux chefs indiens, aux femmes, aux enfants et aux vieillards, ils furent placés sur le pont de la chaloupe et traversés dès les premiers voyages exécutés par le remorqueur.

Pendant que s'opérait cette manœuvre compliquée, les premiers débarqués s'installèrent de leur mieux à l'ombre des nombreux bouquets d'arbres qui croissaient le long du fleuve et qui formaient au loin dans la plaine des sortes d'oasis dont le vert sombre se détachait vigoureusement sur les tons jaunâtres des herbes déjà séchées çà et là par l'ardeur du soleil.

Le Bec-d'Aigle et l'Ours-Velu en compagnie de l'Oiseau-des-Nuits et du Castor-Agile, aussi unis que si jamais le moindre nuage ne s'était montré dans leur alliance, montèrent à cheval, puis s'enfoncèrent dans

16



Portrait de L'ONCLE MILLION, l'âme du Tour du Monde.

les terres, munis d'excellents fusils doubles; ils étaient disposés à massacrer toute pièce de gibier qui passerait à portée de leur arme.

En chefs prévoyants, ils savaient à quel prix on parviendrait à faire vivre tant de monde jusqu'au moment où l'on serait arrivé dans la région des grandes prairies. Là, non seulement les Sioux seraient dans leur patrie, et trouveraient dans leurs riches villages toutes les ressources désirables, mais encore on serait en plein pays de chasse au milieu de ces immenses troupeaux de buffles qui couvrent parfois des espaces de 20 lieues carrées et même davantage.

Le marquis, le peintre, et l'ancien employé des magasins du Louvre semblaient chaque jour se lier d'une amitié plus étroite. Était-ce malgré la dissemblance de leur situation sociale, ou bien cette différence contribuait-elle à les rapprocher? Nous ne nous prononcerons pas sur ce sujet délicat; qu'il nous suffise de dire que M. de la Bécassière admirait sans arrière-pensée le talent de M. Beaudoin et que tous deux étaient charmés de la candeur avec laquelle leur jeune compagnon écoutait leurs conversations, presque toujours paradoxales.

Les trois amis prirent chacun un fusil, des munitions et une carnassière et ils se mirent en devoir d'aller de leur côté essayer leur adresse dans ces plaines giboyeuses.

Le peintre Beaudoin augmenta son arsenal de sa boîte à couleurs et de ses pinceaux qui ne le quittaient jamais. Tous trois, sans même tenir conseil, se dirigèrent d'un commun accord le long des joncs que les eaux débordées du fleuve avaient inondés.

— Si ici nous avons peu de chance de rencontrer du gibier à poil, nous ne manquerons pas du moins d'oiseaux aquatiques, avait seulement dit M. de la Bécassière.

La première heure de chasse fut médiocrement heureuse.

Pendant que M. Beaudoin faisait à grands traits une esquisse de paysage, le beau marquis, embusqué derrière un arbre, semblait guetter une proie qui refusait toujours de se montrer.

De son côté, l'ancien commis de nouveauté s'était un peu éloigné et, entraîné sans doute par le feu sacré de la chasse qui se montrait en lui à l'état naissant, il était entré dans les joncs de la rive sans se préoccuper de l'eau et de la vase qui lui montaient jusqu'à mi-jambe.

— Notre nouveau Nemrod va se perdre, dit en riant le marquis, à moins qu'il ne s'envase dans ces roseaux perfides.

Au moment même où il prononçait ces mots, deux coups de feu retentirent dans la direction où Jollibois venait de disparaître.

— Ah diable ! cria le marquis en portant son fusil en joue.

Le gibier que sans doute il se proposait de tirer allait passer sur sa tête, à en juger par la perpendicularité de son arme; mais M. Beaudoin, empêché par un rideau d'arbres, ne put absolument rien voir.

Deux coups de feu du marquis furent suivis par un cri de triomphe. Le chasseur venait à peine de quitter son poste, sans doute pour aller ramasser sa proie, quand deux nouveaux coups de feu lointains se firent entendre et que le peintre vit le beau de La Bécassière revenir précipitamment se placer dans son embuscade.

A peine y était-il de nouveau installé qu'il fit encore coup double.

Mais, cette fois, sans se déplacer, il se hâta de recharger son arme et resta immobile.

Deux nouveaux coups de fusil lointains ne précédèrent que de quelques instants deux autres coups de fusil du marquis.

La curiosité du peintre fut excitée à un si haut degré qu'il ne résista pas à l'envie de savoir ce qui se passait. Laissant là chevalet et pinceaux, il se glissa sans bruit du côté où le chasseur était posté et s'approcha de lui juste au moment où il répondait par un coup double de son fusil à un double coup qui avait retenti au loin.

Il leva les yeux et tout le mystère lui fut révélé. Une nuée de ces grands cygnes que les savants appellent *Cygnus buccinator* et à qui les Anglais ont donné le nom de *Trumpcter Swan*, arrivait au-dessus de la tête du chasseur qui, de ses deux coups de feu, abattit les deux énormes oiseaux marchant en tête de la colonne.

Celle-ci, prise d'épouvante, retournait sur ses pas à tire-d'aile et les deux coups de fusil lointains avaient pour résultat de ramener la troupe du gibier affolé de peur.

Ce jeu dura près d'une heure et quand les cygnes, prenant leur vol à droite, renoncèrent enfin à faire ce jeu de navette qui leur coûtait si cher, on songea seulement à ramasser les morts. Plus de quarante de ces énormes palmipèdes jonchaient le sol tant en face du poste du marquis que près de celui qu'avait occupé l'ancien commis du Louvre.

On entassa tant bien que mal sous un bouquet d'arbres cette masse de gibier, et chacun emportant seulement et non sans peine une pièce à titre d'échantillon, nos trois amis reprirent la route du campement afin d'y trouver le renfort nécessaire pour faire figurer à la cuisine de maître Lerat ces provisions de bouche inespérées.

CHAPITRE XVI

UN CONVOI DE CYGNES. — LA CHASSE DES CHEFS INDIENS : CHEVREUILS, CERFS, GAZELLES, CHÈVRES DES MONTAGNES. — LE CARIBOU OU « TARANDUS ». — PERDRIX GRISE, PERDRIX DES MONTAGNES, LAGOPÈDE OU PTARMIGAN, PERDRIX BLANCHE ET PERDRIX DES ROCHERS. — FAISANS. — DINDONS SAUVAGES. — PIGEONS RAMIERS. — CONSERVES DE GIBIER. — OPINION DES INDIENS SUR L'ÉPARGNE. — TERRINES DE FOIES GRAS. — DISPARITION DE Mlle LEROUX. — L'ONCLE PÉTRUS ENTREPREND UNE ENQUÊTE. — LA « LINOTTE-A-TÊTE-GRISE ». — RÉVÉLATIONS DU BEC-D'AIGLE. — UN AMOUR EXTRAVAGANT. — UNE MISSION DÉLICATE CONFIÉE A L'OISEAU-DES-NUITS. — UNE EXPLICATION IMPROVISÉE. — OPINION DE M. BARBIER SUR LES BIENFAITS DE L'ÉDUCATION.

Deux mules furent attelées à un petit chariot démontable renfermé dans le fourgon du mécanicien, et qui fut mis sur pied en quelques minutes, puis nos heureux chasseurs, ne voulant céder à personne l'honneur d'aller recueillir le fruit de leur adresse, retournèrent dans la direction du lieu qui avait été témoin de leurs exploits.

Le chariot fut rempli par le gibier tombé sous les coups du marquis et de son compagnon; quand ils rentrèrent avec ce merveilleux butin, des hourrahs unanimes accueillirent leur arrivée dans le nouveau camp

Ils n'avaient pas été seuls des chasseurs favorisés par le sort. Les chefs indiens, grâce à la vitesse de leurs montures, avaient pu s'avancer fort loin dans la région boisée qui formait l'horizon du côté du sud et ils revinrent à la chute du jour, leurs chevaux ployant sous le poids de la venaison qu'ils avaient couchée sur le sol.

Les Européens accoururent pour féliciter les chasseurs indiens de leur adresse.

Tous furent aussi charmés que surpris de la variété d'espèces qu'offrait le gibier mort.

Parmi les victimes à poil, M. Fontaine qui, à défaut du docteur Leroux, était tout à fait à même de donner à ses compagnons des idées justes sur l'histoire naturelle des pays parcourus signala deux espèces de chevreuils et un cerf appartenant à la tribu des ruminants à cornes pleines; parmi les ruminants à cornes creuses se trouvaient plusieurs gazelles et plusieurs chèvres sauvages qu'il s'étonna de rencontrer dans ces pays plats, car cette espèce vit habituellement dans les montagnes.

Il n'eut garde de blesser les oreilles des dames en leur donnant les noms barbares que les savants ont donnés à ces jolis animaux. A quoi leur eût servi en effet d'apprendre que le cerf s'appelle *strongyloceros*, le chevreuil *macrotis*, la chèvre *capra américana* et la gazelle, dont les chasseurs apportèrent aussi plusieurs échantillons, *antilope*

furcifer. Pour nous, nous aimons mieux, à l'exemple de tous les trappeurs canadiens, nous contenter de donner à la gracieuse bête son nom de gazelle ou le nom générique de *cabri*.

Outre ce noble gibier dont se fût contentée une table princière, les chasseurs avaient rapporté les cadavres de deux animaux dont la vue surprit tous les Européens.

— Ceci, mesdames, dit le savant géographe, est le caribou ou *tarandus*, dont, comme vous pouvez le constater, la peau fournit une fourrure extrêmement chaude. Le poil et le grain du cuir sont si serrés que des vêtements faits de cette peau joignent à leur légèreté l'avantage de préserver contre les froids les plus intenses.

— Je remercie notre savant de cet utile renseignement, dit l'oncle Pétrus, qui avait suivi avec attention la dissertation de M. Fontaine. J'aurai soin désormais de conserver précieusement ces peaux, et dès aujourd'hui j'offre en prime aux chasseurs qui m'en apporteront dix charges de poudre et dix balles par chaque animal tué.

— Ce n'est pas payer trop cher ces fourrures, dit en souriant le géographe qui constatait la persistance des idées commerciales du vieux Marseillais; cependant, je dois vous en signaler les inconvénients après vous en avoir montré les qualités. Ces peaux pêchent par leur peu de solidité d'attache du poil. Il est vrai que, bien qu'il en tombe beaucoup cela ne diminue pas sensiblement la valeur de la fourrure, car ces poils sont si serrés qu'on ne s'aperçoit pas de cette chute.

— Ma foi, cher monsieur, demanda le brillant marquis, je vous serais reconnaissant de compléter ces utiles renseignements en nous disant si la chair de cet animal constitue un bon aliment.

— Les gourmets de ce pays la prisent assez, répondit M. Fontaine, surtout quand l'animal n'est pas trop maigre. Dans ce dernier cas, la viande, quoique savoureuse, est si peu nutritive que les voyageurs ont coutume de dire: « On en mange assez pour avoir mal au ventre, mais pas assez pour se nourrir.

En somme, les chasseurs indiens rapportaient quinze pièces de grosse venaison, savoir: quatre cerfs, quatre chevreuils, cinq gazelles, trois chèvres sauvages et deux caribous.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'une collection d'oiseaux fort respectable et parmi lesquels M. Fontaine fit remarquer six espèces de perdrix, la perdrix grise ordinaire (*tetras umbellus*), la perdrix de savane (*tetras canadensis*), la perdrix des montagnes (*tetras tranklimi*) le (*lagopède lagopus*), que les Anglais appellent (*the Ptarmigan*) ; la perdrix blanche (*lagopus saliceti*) et la perdrix des rochers (*lagopus rupestris*).

Outre trois ou quatre beaux faisans, les chasseurs rapportèrent encore une paire de superbes dindons sauvages et une vingtaine de tourtes ou pigeons ramiers.

On voit que, quelque nombreuse que fût la caravane, on n'était pas près d'avoir à redouter la famine.

Le cuisinier Lerat fut mandé et déclara qu'il devenait nécessaire de préparer des conserves de gibier pour les jours où les chasseurs seraient moins heureux.

Le Bec-d'Aigle ne put s'empêcher de sourire quand on lui eut fait connaître cette proposition conservatrice. Les peuplades sauvages d'Amérique, aussi bien dans le nord que dans le sud, ont toujours ignoré la prévision du lendemain. A leurs yeux, chaque jour doit se suffire, et un guerrier, quand la chasse a été mauvaise, doit savoir se passer de nourriture en attendant des jours meilleurs.

— Notre frère, dit le chef des Corbeaux, possède une excellente médecine pour accommoder la chair des animaux et celle des poissons, il nous l'a déjà prouvé; mais pourquoi songe-t-il à emmagasiner des provisions inutiles. Pense-t-il que, tant que nous aurons en mains ces admirables armes que le grand chef des Visages Pâles a bien voulu nous confier, nous pourrons jamais manquer de vivres! Le Grand-Esprit a rempli de gibier les terres qu'habitent ses enfants rouges, et il ne permettrait pas que ses fils chéris fussent jamais en proie à la famine.

L'oncle Pétrus fit signe qu'il voulait parler :

— Quelle que soit l'opinion de mon père, le grand chef des Sioux, dit-il, je partage la pensée de notre ami Lerat, si toutefois il a sous la main de quoi faire les conserves de gibier dont il a parlé.

Le cuisinier s'avança devant son maître, et s'inclina profondément, non sans avoir au préalable retiré son bonnet de coton traditionnel.

— Monsieur Million peut s'en rapporter à moi, dit-il, pour tout ce qui concerne ma profession, et l'art de préparer des conserves de toute nature fait partie de la noble science de la cuisine. Monsieur m'ayant donné carte blanche, à notre départ de Québec, pour me munir de tout ce que je jugerais devoir m'être utile pendant un long voyage, j'ai eu soin de faire placer dans le fourgon-cuisine une dizaine de tonnelets pleins d'excellent saindoux. Ce corps gras suffira, vous pouvez vous en rapporter à moi, pour conserver la viande fraîche et à demi cuite.

J'ai, en outre, ajouta-t-il, après quelques secondes de silence, une assez grande provision de sel pour mettre au saloir cent fois plus de venaison que l'on ne m'en a fourni aujourd'hui.

— Que proposez-vous donc? demanda le chef de l'expédition.

— Tout simplement de conserver dans la graisse la chair des cygnes tués par nos compatriotes et de ces deux dindons qui sont tout à fait superflus pour les prochains repas; de manger dès ce soir les perdrix et les pigeons qui, avec une ou deux gazelles et le poisson que j'ai en abondance, formeront un excellent dîner, et enfin de mettre au saloir le reste de la venaison. Je me réserve, en outre, avec les foies des cygnes, de préparer des pâtés qui nous rappelleront les terrines de Nérac et de Strasbourg.

Ce sage avis fut adopté à l'unanimité, et le cuisinier Lerat, aidé de dix ou douze Indiens, qu'il avait attachés à son service par le simple appât d'une nourriture délicate et abondante, se mit à la besogne.

Un grand feu fut allumé, et tout autour des rangées de broches improvisées s'étagèrent. Pendant que deux ou trois aides de cuisine se consacraient au soin de tourner les broches primitives sur leurs supports en bois fourchu, les autres, le couteau à la main, s'employèrent à écorcher et à dépecer le gibier à poil.

Des marmites, placées sur un brasier allumé depuis longtemps, servirent à préparer le repas nécessaire pour réparer les forces de tant de travailleurs. Poisson, sauce, gibier, tout put cuire ainsi à la fois sans que la grande œuvre de conservation entreprise par Lerat eût à en souffrir.

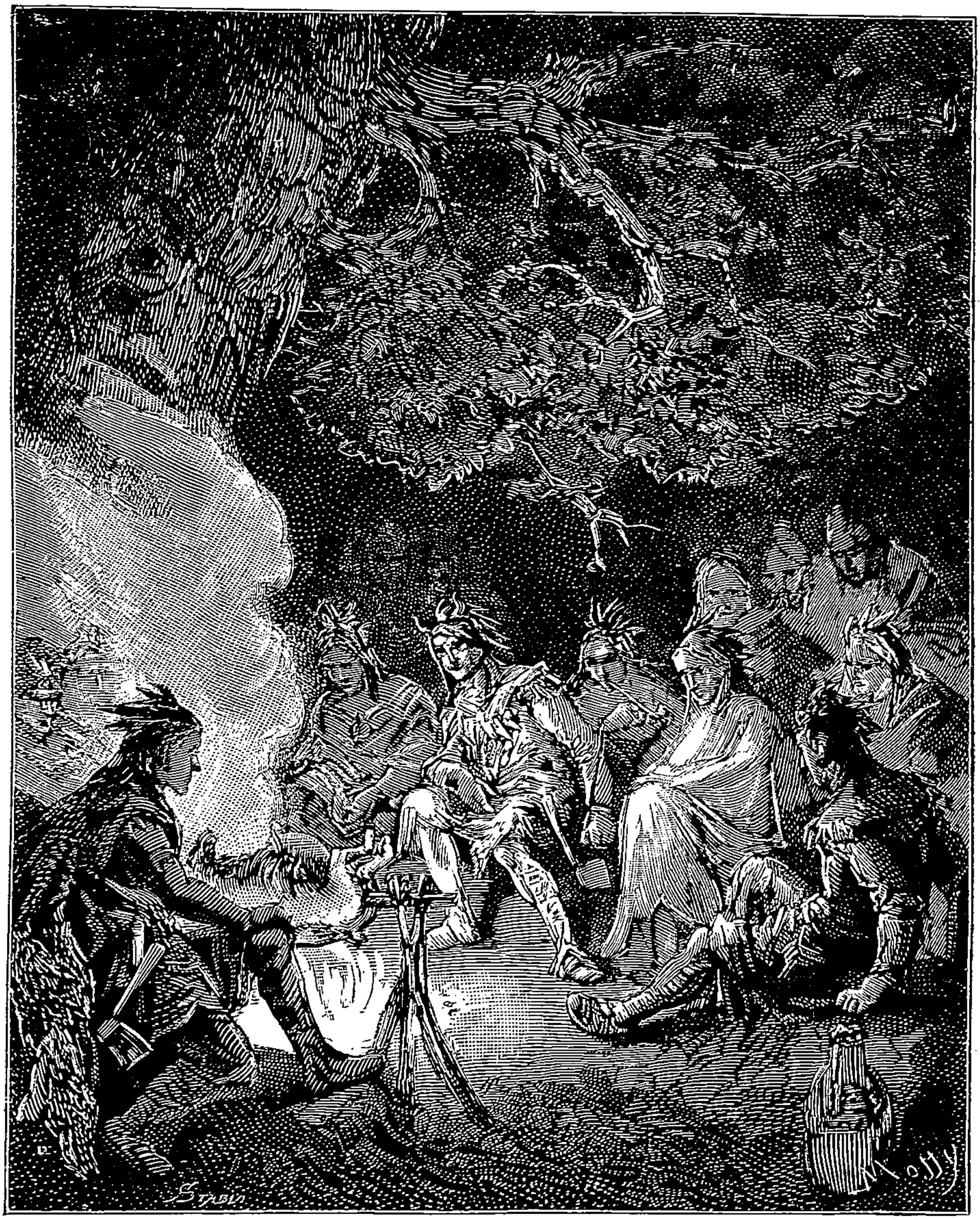
Au moment où tout le monde allait enfin mettre à profit ces multiples efforts, et où, au signal donné, les dames et leurs compagnons européens prenaient place autour d'un couvert improvisé, M^me^ Raymond, la vieille amie de la famille Mansard, qui en toutes circonstances donnait des preuves de son dévouement et de son inépuisable bienveillance, parut inquiète et ne cessa de promener ses regards à droite et à gauche.

— Qui donc cherchez-vous ainsi? lui demanda le jeune marié qui, pour plaire à sa femme, comblait sans cesse M^me^ Raymond de toute sorte de prévenances.

— Mon Dieu, monsieur Ernest, je ne vois pas M^lle^ Leroux, et je ne sais pourquoi son absence me préoccupe beaucoup. Elle, si méticuleuse, si timide, si exacte, n'est pas là à l'heure du dîner, quand nous sommes déjà fort en retard. Cela m'inquiète, et je ne sais comment m'expliquer ce qui peut la tenir aussi longtemps éloignée de nous.

— Chère madame, y a-t-il longtemps que vous vous êtes aperçue de son absence!

— Hélas oui; sa disparition date de plusieurs heures, mais je n'osais en parler parce que je craignais de paraître indiscrète, et par ce que je



Les Crows et leurs chefs, rangés autour d'un grand feu qu'ils avaient allumé... (P. 130.)

supposais qu'elle était sans doute non loin de nous, livrée au chagrin que lui cause l'absence de son oncle.

— Certes, madame, votre remarque est très sérieuse, et je propose que, si M^lle^ Leroux n'est pas revenue avant la fin du dîner, quelques-uns d'entre nous se mettent à sa recherche.

— Je suppose, pour mon compte, continua le jeune ingénieur, qu'elle aura voulu faire une petite promenade dans les environs et qu'elle

se sera égarée au milieu de ce dédale que forment les bouquets de bois semés dans la plaine. S'il en est ainsi, et je ne puis imaginer d'autre explication à son absence, je me rassure en me rappelant que non seulement nous n'avons à redouter aucun ennemi, mais encore que nous sommes environnés d'alliés qui tous sont les plus fins limiers du monde. Avec leurs concours, notre égarée sera vite ramenée au bercail.

Tous les Européens, quand ils eurent remarqué l'absence de Mlle Leroux, ne restèrent pas moins avec une certaine dose d'inquiétude au fond du cœur. Certes! chacun savait que la nièce du docteur avait passé l'âge où l'on inspire les folles passions qui avaient entraîné l'enlèvement de la demoiselle d'honneur, qu'aucun danger immédiat d'une attaque extérieure ne menaçait la caravane, trop nombreuse pour ne pas inspirer une légitime terreur à un ennemi survenu par hasard. Néanmoins, chacun sentait surgir dans son esprit des histoires de fauves, ours gris, loups ou panthères, des appréhensions vagues d'accident imprévu, chute, envasement, blessure.

Avant le délai que le jeune marié s'était fixé, c'est-à-dire avant la fin du repas, l'oncle Pétrus se leva de sa place et se dirigea vers la partie du camp où les Crows et leurs chefs, rangés autour d'un grand feu qu'ils avaient allumé, prenaient le succulent repas préparé par le cuisinier français.

Il reconnut le Bec-d'Aigle, qui s'était assis au centre de ses guerriers, celui-ci n'avait avec lui que son lieutenant l'Ours-Velu.

— Mon frère est-il disposé à me venir en aide? demanda au chef des Corbeaux l'oncle Pétrus, qui s'était approché des deux convives?

— Mon père le grand chef des Visages-Pâles n'a qu'à ouvrir son cœur; son fils n'oublie pas qu'il lui doit non seulement la vie, mais encore celle de ses femmes et de ses guerriers. Que mon père commande, et tout mon peuple lui obéira comme il le ferait au Grand-Esprit lui-même.

— Hé bien! que mon frère sache donc qu'une des femmes blanches qui nous accompagnent a disparu du camp depuis plusieurs heures, et que nous sommes dans une mortelle inquiétude sur son sort.

— Mon père veut parler sans doute de la *Linotte-à-Tête-Grise*, la fille du grand chef de la médecine des Visages-Pâles?

— Oui! oui! c'est bien de Mlle Elisa Leroux que je parle. Pourquoi mon frère l'a-t-il surnommée la *Linotte-à-Tête-Grise.*

— Le Bec-d'Aigle ne se charge pas de donner des noms, pas plus à son peuple qu'à ses frères blancs. C'est la Crécelle-Mystérieuse, le chef de la médecine des Corbeaux, qui l'a ainsi nommée pour lui témoigner sa sympathie, son admiration et son amour.

— Que dit là mon frère, et que peut-il y avoir de commun entre Mlle Leroux et le ridicule bouffon qui vous sert de sorcier et de médecin?

— Le Grand-Esprit, répondit sentencieusement le chef Indien, a souvent des volontés et des projets qu'il ne faut ni discuter, ni combattre. Il n'a pas voulu que la Fraise-des-Bois entrât parmi mes squaws dans mon wigwam ; il veut aujourd'hui que la Linotte-à-Tête-Grise devienne la femme d'un chef de la médecine ; le Bec-d'Aigle sait trop ce qu'il lui en a coûté pour avoir voulu combattre la volonté du Grand-Esprit; aujourd'hui, il ne fera rien pour s'opposer à la réalisation de ses décrets.

— Que mon frère s'explique, en grâce, car je ne comprends mot à son langage. Où se trouve à cette heure Mlle Leroux?

— La Linotte-à-Tête-Grise est allée dans les bois entendre chanter la fauvette.

— Je ne puis croire qu'elle ait osé s'éloigner ainsi toute seule.

— Je n'ai pas dit à mon père qu'elle fût seule. Celui pour qui chante l'oiseau caché dans son cœur l'accompagne et s'est chargé de la défendre.

— Mais encore une fois, quel est donc ce personnage?

— Je croyais avoir déjà dit à mon père que la Linotte-à-Tête-Grise a promis à la Crécelle-Mystérieuse qu'elle deviendrait sa femme et qu'elle irait vivre dans son wigwam.

Cette aventure était par trop singulière et dépassait toutes les bornes du sens commun. Pourtant le Bec-d'Aigle parlait avec tant de conviction qu'il était presque impossible de douter de la véracité de ses paroles.

L'oncle Pétrus, s'il n'avait voué au brave docteur la plus vive et la plus sincère amitié, n'aurait pu retenir un éclat de rire formidable devant une semblable révélation. Comment, Mlle Leroux, cette coquette sur le retour, si vaniteuse, si prétentieuse, si facile à effaroucher, Mlle Leroux qui, à son âge, affichait encore l'espoir de voir s'élever devant elle un horizon d'amours pures et romanesques, avait fini par se faire aimer par le plus grotesque des Peaux-Rouges, par un effronté coquin; elle, la nièce du docteur Leroux, elle avait résolu de devenir la femme du docteur Crécelle-Mystérieuse! C'était vraiment à se pincer le bras pour s'assurer que tout cela n'était pas un rêve.

L'oncle Pétrus comprit qu'il fallait, au moins jusqu'à nouvel ordre, tenir secrète une aussi invraisemblable aventure; il résolut pourtant de ne pas abandonner à elle-même cette malheureuse folle.

Certain qu'il solliciterait en vain l'alliance du chef des Corbeaux pour arracher la nièce du docteur à son singulier amoureux, et que l'amitié et la reconnaissance du Bec-d'Aigle céderaient devant ses craintes

superstitieuses, il s'occupa sans retard à s'assurer l'appui d'un autre allié. L'Œil-de-Lynx n'avait pas encore reparu, sans quoi, en lui se trouvait tout naturellement l'allié recherché. A son défaut, l'oncle Pétrus gagna le camp des Sioux et s'adressa directement à l'Oiseau-des-Nuits.

Après lui avoir recommandé la discrétion et le silence, il lui répéta ce que le chef des Corbeaux venait de lui apprendre, et le pria de vouloir bien se mettre sur les traces de la vieille fille disparue.

— Surtout, ajouta le Marseillais, que mon frère, s'il ne peut décider cette folle à revenir, veuille bien s'attacher à ses pas et la protéger contre toute tentative de violence.

L'Oiseau-des-Nuits se leva, et sans faire la moindre objection, s'éloigna pensif et silencieux.

Quand l'oncle Pétrus rejoignit ses compagnons anxieux et pleins d'une mortelle inquiétude, il avait imaginé une fable assez médiocrement vraisemblable, mais qui en tous cas valait mieux que l'exposé de la réalité.

— Rassurez-vous, mes amis, dit-il. M^lle Élise ne court aucun danger je viens d'en acquérir la certitude. Sans doute l'absence prolongée de son oncle la tourmentait au delà de ses forces, et elle a pris la résolution de le rejoindre puisqu'il met tant de temps à venir à nous. Toujours est-il que je sais de source certaine qu'elle est allée trouver, dans le camp des Corbeaux, la Crécelle-Mystérieuse, ce sorcier dont vous connaissez tous l'admiration pour notre docteur, et que, sans doute, elle l'a prié d'être son guide et de la conduire vers son oncle. C'est ainsi que tous deux se sont dirigés vers le nord-est, en s'écartant du cours de la rivière et ont sans doute déjà rencontré nos amis.

Cette version, à défaut d'une parfaite vraisemblance, avait du moins le mérite de montrer M^lle Leroux avec son caractère romanesque, et nul ne songea à en contester l'absolue vérité.

D'un autre côté, le négociant marseillais s'applaudissait de son invention, car dans le cas où la vieille fille comprendrait enfin sa folie et reviendrait au bercail, la version trouvée sauvait au moins les apparences.

Comme tout le monde gardait le silence, l'oncle Pétrus, pour faire diversion, s'adressa à la galerie.

— Ce que je ne comprends pas, dit-il, c'est que M^lle Élise ait pu entrer en conversation avec le sorcier corbeau, qui ne sait pas un mot de français.

— Apprenez, mon ami, répondit sentencieusement M. Barbier, que M^lle Leroux a reçu une excellente éducation. Le médecin indien, à défaut

de français, parle assez bien l'anglais; or Mlle Leroux se sert de cette langue comme de la sienne propre. Cela prouve combien il importe de faire instruire ses enfants.

CHAPITRE XVII

Une émotion dans le camp. — M. Jollibois va aux informations. — Retour des absents. On les reçoit avec enthousiasme. — Intervention de Lerat, de Couracasse et de Le Gludic. — Un a parte de l'oncle Petrus et du docteur Leroux. — Une révélation inattendue. — Ce que le docteur pense de l'union de sa nièce avec son collègue. — La Crécelle Mystérieuse. — Intervention de l'Œil-de-Lynx. — Départ du chef des Sioux a la recherche de la Linotte-a-Tête-Grise. — Campement pour la nuit. — Mesures de sécurité. — Le camp des Indiens. — Effectif de l'expédition. — Réflexions économiques de l'oncle Petrus. — Réveil et visite du grand chef blanc au camp des Sioux. — Castor-Agile donne son avis. — Retour de Mlle Leroux et de son prétendu. — Costume du sorcier des Corbeaux. — Demande faite au docteur par les deux futurs époux d'une audience particulière. — Opinion de Mlle Leroux sur son fiancé. — Le docteur gagne du temps.

Au moment même où l'ancien fabricant de peignes, émule de Joseph Prudhomme, venait d'exprimer d'une façon si peu opportune son avis sur les bienfaits de l'instruction, un murmure se produisit dans le camp, et bientôt des cris de joie retentirent.

M. Jollibois, sans attendre qu'on l'en priât, se leva et courut aux informations.

Il ne tarda pas à revenir, mais il n'était plus seul. Derrière lui apparurent le docteur Leroux, la jolie demoiselle d'honneur et son fiancé Emile des Rivières, le trappeur Guillaume Novet, le grand chef des Sioux des prairies, Œil-de-Lynx et son compagnon Raton.

Un hourrah unanime les accueillit, et chacun s'empressa de se ranger pour leur faire place autour du foyer.

La première pensée du généreux Marseillais fut de leur faire servir un repas assez copieux et assez délicat pour leur faire oublier leurs souffrances passées.

Il appela en conséquence son fidèle serviteur Marius Couracasse, qui avait soin de ne s'éloigner jamais afin de se trouver aux ordres de son maître.

— Va me chercher Lerat, commanda l'oncle Pétrus.

— J'y cours, répondit le matelot.

Quelques instants après, le cuisinier, tenant et tournant dans ses doigts la toque traditionnelle, se présenta devant le chef de l'expédition.

— As-tu de quoi faire dîner les nouveaux venus?

— Monsieur Million peut être rassuré; dans dix minutes au plus, je serai à même de servir un repas confortable.

Bientôt, en effet, avec l'aide de Couracasse et du breton Le Gludic, un couvert fut improvisé, et les nouveaux arrivés ne tardèrent pas à montrer par un coup de fourchette des plus distingués que la pensée de l'oncle Pétrus était surgie on ne peut plus à point.

Quand la faim des convives fut apaisée :

— Mon vieil ami Leroux, dit M. Million, j'ai à vous entretenir en particulier; je vous prie donc de vouloir bien me suivre pendant que vos compagnons raconteront à nos amis les péripéties de votre heureuse expédition.

Dès qu'ils se furent éloignés de quelques pas :

— Je gage que ce que vous avez à m'apprendre a trait à quelque folie de ma nièce, dit le docteur.

— Qui vous le fait soupçonner? interrogea l'oncle Pétrus.

— Pensez-vous que je n'aie pas remarqué son absence? M. Beaudoin, près duquel j'étais assis et que j'ai interrogé, m'a dit qu'elle avait conçu le noble projet de venir à notre rencontre, et qu'elle s'est mise en route accompagnée de cet idiot de sorcier, mon confrère, la plus franche canaille qui ait jamais paru sous la calotte des cieux.

— Telle est en effet la version que j'ai donnée de l'absence de votre nièce; mais les faits sont plus graves encore.

— Parlez sans détour, reprit le docteur en s'efforçant de dissimuler son émotion. Rien ne saurait m'étonner de la part de ce cerveau fêlé, pas même la nouvelle qu'elle s'est fait enlever par quelque coureur des bois.

— Mlle Elise s'est fait enlever, en effet, ou s'est laissée enlever, car à ce sujet je ne sais rien de précis; or, ce n'est pas un trappeur, ce n'est pas un chasseur blanc qui est son compagnon de route, mais bien un Indien, le plus horrible, le plus méprisable des Peaux-Rouges.

— Dites-moi tout de suite qu'elle veut devenir la compagne de la Crécelle-Mystérieuse! s'écria le vieux médecin.

— C'est la vérité, hélas trop certaine!

Alors l'oncle Pétrus raconta par le détail à son vieil ami la démarche qu'il avait tentée auprès du chef des Corbeaux et les révélations, un peu enveloppées de mystère, que lui avait faites le Bec-d'Aigle. Il lui apprit en même temps quelle mission il avait confiée à l'Oiseau-des-Nuits, et s'efforça de rassurer le malheureux docteur sur les suites de l'équipée de sa nièce.

— Mon cher Million, reprit M. Leroux, tout étrange que soit votre

récit, il n'a rien qui me surprenne outre mesure. Ma chère nièce m'a toujours semblée capable de tout, excepté d'une action raisonnable. Je ne vous cache pas que sa conduite en cette circonstance me chagrine et me blesse profondément; mais après tout j'ai, pour diminuer ma peine, la pensée que toute ma vie j'ai prodigué à cette vieille folle les plus sages conseils et les plus paternelles remontrances. Elle est en somme en âge de savoir ce qu'elle a à faire, et on ne peut conduire comme une enfant une vieille fille qui a passé la quarantaine. Qu'elle s'éprenne donc, si bon lui semble, de ce monstre repoussant, qu'elle l'épouse si cela lui plaît! A mon retour en Europe, à ceux qui me demanderont des nouvelles de ma nièce, je répondrai qu'elle a contracté en Amérique un mariage de raison et qu'elle y est devenue la femme d'un de mes confrères.

Les deux vieux amis rejoignirent la société après avoir convenu qu'aucune nouvelle révélation ne serait faite au sujet de la fugue de la vieille fille. M. Million se contenta de dire que deux chefs sioux seraient envoyés par Œil-de-Lynx à la recherche de la fugitive.

Le grand chef des Assiniboines se leva à ces mots :

— Que mes frères blancs ouvrent leurs oreilles, dit-il; nul autre que moi n'ira à la recherche de la demoiselle. Rien de ce qui se passe au désert n'est inconnu à l'Œil-de-Lynx; je sais où trouver la Crécelle-Mystérieuse, et j'ai rencontré avant notre arrivée mon lieutenant l'Oiseau-des-Nuits cherchant la piste de la *Linotte-à-Tête-Grise*. Je pars, et avant que le soleil ne reparaisse sur l'horizon, le chef de la médecine de mes frères blancs aura des nouvelles de son enfant.

En entendant pour la première fois le nom pittoresque que les Indiens avaient donné à M^lle^ Élise, les jeunes gens, y compris le marié, se regardèrent, et comme ils étaient loin de se douter de la gravité de la situation, ils ne purent retenir un éclat de rire.

— Décidément, ces Peaux-Rouges sont moins bêtes qu'on ne le croit! dit le peintre Beaudoin, en s'adressant à son ami de la Bécassière.

Comme aucun danger extérieur ne menaçait l'expédition, on se dispensa d'employer toutes les mesures de sécurité qu'on avait prises de l'autre côté de la rivière. Les wagons furent rangés sur une seule ligne entre le cours d'eau et les deux camps formés par les Indiens. Ces derniers, Sioux ou Corbeaux, grâce aux libéralités de l'oncle Pétrus, s'étaient trouvés à même de construire des tentes en toile à voile où les gens de la tribu purent tous prendre place, quel que fût leur sexe ou leur âge.

Les Européens, après s'être assurés que leurs alliés avaient disposé des sentinelles pour éviter toute surprise, se retirèrent dans leurs four-

gons et s'endormirent d'un profond sommeil bien justifié par les fatigues de la nuit.

Ce n'était pas d'ailleurs un spectacle ordinaire que cette troupe campée au milieu de ces contrées désertes. Outre les personnages que nous connaissons, elle comprenait cinquante guerriers sioux, deux cents guerriers corbeaux et une cinquantaine de bouches inutiles, femmes, enfants, vieillards, appartenant à cette dernière tribu. Les dix fourgons de l'oncle Pétrus renfermaient certainement une énorme quantité de vivres mais ils auraient été bien vite mis à sec s il eût fallu nourrir un tel nombre de bouches sans renouveler les provisions.

Pourtant le négociant marseillais constata avec plaisir que, jusqu'à présent, il n'avait eu en rien à se repentir de la générosité avec laquelle il avait accepté la compagnie des guerriers corbeaux. Près de trois journées s'étaient écoulées depuis la conclusion de ce traité, et non seulement depuis ce si court délai on avait accompli des merveilles, monté et démonté la machine à vapeur, construit cinq immenses radeaux, traversé un cours d'eau gonflé par les pluies, mais encore les guerriers des deux tribus s'étaient procuré d'admirables chevaux, et la provision des vivres s'était augmentée au lieu d'être entamée.

— Ma foi! dit le vieux négociant quand il eut achevé cette récapitulation consolante, je ne me repens nullement de ce que j'ai fait. La route entreprise sera longue et pénible ; mais avec nos moyens d'actions et un peu de courage, nous en viendrons à bout. Personne jusqu'ici ne s'est plaint de la fatigue ; nos fourgons évitent et éviteront aux dames des marches au-dessus de leurs forces. Nos mules sont d une force et d'une vigueur peu communes ; le fourrage ne leur fera nulle part défaut dans ces plaines d'une admirable fertilité. Quant aux provisions de bouche, en continuant à utiliser l'adresse de nos nouveaux alliés, elles ne nous manqueront jamais.

— Ainsi parlait à part lui le sage et prévoyant oncle Pétrus, et quand le sommeil vint clore ses paupières, il eut toute une série de rêves enchanteurs.

Le vieux docteur seul eut une nuit d'insomnie. Malgré la philosophie qu'il affichait en paroles à l'endroit de son extravagante nièce, il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était l'enfant de son propre frère, que le même sang coulait dans leurs veines, qu'elle n'avait que lui au monde pour la protéger, et qu'en somme le devoir de ceux qui jouissent de la plénitude de leur raison est de venir en aide à ceux que le ciel a déshérités.

— Mais que faire? que faire? répétait-il à chaque instant. En Europe, je pourrais la faire interdire, la mettre en tutelle, la placer sous l'égide de



O mon oncle! quel charme inouï s'est emparé de mon âme quand il a prononcé ce mot divin : *I love you!* (P. 141.)

la loi protectrice des faibles; mais ici, quelle autorité puis-je opposer à ses folles fantaisies? Ma foi! j'emploierai tout ce qu'il me sera possible d'éloquence et de persuasion; si elle résiste et persiste dans ses résolutions fantastiques, il faudra bien que je m'incline. Attendons donc les événements.

Dès que les premiers rayons du jour apparurent, les deux camps des Indiens furent en révolution. Ils avaient compris que leurs alliés, les

Visages-Pâles, n'avaient déployé tant d'adresse et tant de génie pour opérer le passage de la rivière avec un pareil matériel et un personnel si nombreux que parce qu'ils étaient pressés de continuer leur route. Chacun se mettait donc en mesure d'être prêt au signal du départ. Les tentes furent pliées et rapportées au fourgon destiné à les recevoir ; les armes furent aussi réunies pour être rendues à la colonie blanche, car rien n'était plus loin de la pensée des guerriers indiens que tant et de si riches armes, composant à leurs yeux une fortune inappréciable, pussent jamais devenir leur propriété.

Quand les plus matineux des blancs sortirent des fourgons, tous ces préparatifs de départ étaient terminés.

— Bravo ! s'écria l'oncle Pétrus en voyant cette admirable diligence.

Une seule chose pouvait retarder le départ, c'était l'absence prolongée de M^lle^ Leroux et le manque de ses nouvelles.

Le chef de l'expédition, que cet obstacle contrariait plus qu'il ne voulait le dire, se rendit au camp des Sioux.

— Où est le Castor-Agile? demanda-t-il au premier guerrier qu'il rencontra.

Celui-ci lui montra une tente surmontée d'une lance à laquelle pendaient, en guise d'ornement, plusieurs chevelures humaines.

— Voilà la tente des chefs, dit-il.

L'oncle Pétrus pressa le pas et pénétra dans la demeure de Castor-Agile.

— Que mon frère, le chef, me suive, dit-il.

Castor-Agile se leva sans rien dire et vint se placer sous les ordres du grand chef des blancs.

— Mon frère voudra-t-il me renseigner et me dire si l'Oiseau-des-Nuits et le grand chef lui ont dit en partant à quelle heure ils espéraient être de retour aujourd'hui ?

— L'Oiseau-des-Nuits s'est éloigné sans même me prévenir, mais Œil-de-Lynx, après m'avoir confié le commandement du camp pour la durée de la nuit, m'a assuré qu'il serait ici quand le soleil aurait dépassé la cime des grands arbres qui s'élèvent là-bas.

L'oncle Pétrus regarda à l'est. L'astre du jour émergeait dans tout l'éclat de son rayonnement au-dessus d'un massif de hauts sapins qui formaient un rideau sombre sur l'horizon.

— Je remercie mon frère, dit-il ; voilà le moment désigné par le grand chef. Je vais à sa rencontre.

Quand il arriva près des fourgons, il aperçut un groupe d'Européens au milieu desquels apparaissait la coiffure somptueuse du grand chef.

Ce n'était pas lui pourtant qui avait seul attiré cette affluence.

Bientôt l'oncle Pétrus fut assez près du groupe pour s'assurer que Mlle Élise Leroux, s'y trouvait accompagnée par le sorcier des Corbeaux.

Ce dernier, disons-le, n'avait pas revêtu un de ses costumes les plus éblouissants; mais, malgré ses efforts pour simplifier sa toilette, elle n'en était pas moins d'un ridicule achevé.

Certes, ce n'était pas le médecin indien tel que l'avait vu le docteur Leroux à son arrivée chez les Corbeaux. La Crécelle-Mystérieuse n'était pas affublé d'une peau d'ours ornementée de peaux de crapauds, de couleœuvres, de rats et de toute sorte de bêtes puantes. Son chef n'était pas recouvert de la tête monstrueuse de l'ours, et il ne portait pas suspendue au nez une peau de belette. Si sur son front s'étalaient deux cornes de bison, signes du commandement, les piquants de porc-épic placés entre ces deux ornements étaient remplacés par une série de plumes arrachées à la queue d'un hibou à grandes oreilles.

Le futur de Mlle Leroux réservant sans doute pour le jour de ses noces les splendeurs de ses costumes de cérémonie, avait tout simplement les épaules recouvertes et le buste enveloppé d'une peau de bison, ornée de dessins aussi bizarres que variés; pour y remplacer les broderies belliqueuses qui, sur les robes des guerriers, rappellent les faits d'armes accomplis par le propriétaire, celle du sorcier portait des dessins rappelant sa dignité et ses fonctions : c'étaient des tambours, des crécelles, des têtes d'animaux fantastiques, des personnages bouffons dansant des pas indescriptibles.

La coiffure du fiancé était, nous l'avons dit, réduite à une paire de cornes fixée sur les cheveux, qui tombaient jusqu'aux épaules; les jambes et les pieds étaient enveloppés de superbes mocassins en peau d'antilope, dont les points de jonction étaient ornés de têtes d'animaux empaillés.

Le costume du sorcier, costume laïque et que, par galanterie, il portait sans doute pour la première fois, était complété par une lance embellie d'une peau de serpent qui, dans une partie de sa longueur, lui servait d'enveloppe; d'un couteau dans sa gaine, pendu ou plutôt accroché au manteau de peau de bison, et enfin d'un carquois porté en sautoir et qui, au lieu de flèches, était bourré d'herbes sèches de diverses sortes.

Un formidable éclat de rire avait accueilli l'arrivée de l'élégant sorcier.

Il ne parut pas le moins du monde ému par cette réception, et se contenta de dire dans un mauvais anglais :

— La Crécelle-Mystérieuse désire avoir un entretien particulier avec son père, M. Leroux, le grand chef de la médecine des Visages-Pâles.

M. Leroux, seul initié aux mystères de cette comédie, était loin d'avoir envie de rire. Il tourna vers sa nièce un regard irrité et demanda :

— Mademoiselle Leroux me dira-t-elle ce que signifie cette mascarade?

— Mon oncle, reprit la vieille fille, d'un ton ferme, qui eût été comique s'il n'eût été navrant, je me joins à M. la Crécelle-Mystérieuse, le médecin de la tribu des Crows, pour obtenir de vous un entretien particulier.

Le vieux docteur réfléchit un instant.

— Après tout, dit-il à demi-voix, cette folle a raison; il convient avant tout de laver son linge sale en famille.

Il fit signe à sa nièce de le suivre, et celle-ci sortit du groupe, toujours accompagnée par son singulier amoureux.

Quand ils furent seuls et assez éloignés de toute oreille étrangère ou indiscrète :

— Qu'avez-vous à me dire, mademoiselle Élise Leroux? interrogea d'un ton sévère le vieux et malheureux docteur.

— Mon oncle, je viens respectueusement vous dire que M. la Crécelle-Mystérieuse m'a fait l'honneur de solliciter ma main, et que je suis loin d'être insensible à son hommage. Mon oncle, vous qui êtes le représentant sur la terre de mon père et ma mère défunts, je viens vous prier de vouloir bien me permettre d'épouser cet Indien, qui m'aime et qui ne me déplaît point.

— Mademoiselle Leroux, répondit sévèrement le docteur, si je ne vous considérais comme une infortunée privée de la raison, je vous dirais que vous êtes une effrontée coquine. On a vu souvent des Européens épouser des femmes indiennes, mais une fille blanche s'allier à un Peau-Rouge ! cela constituerait une nouveauté à laquelle je ne suis point du tout disposé à me prêter.

Vous voulez épouser un Indien, dites-vous! Et quel Indien, je vous le demande? L'être le plus hideux, le plus laid physiquement et moralement de toute sa tribu! Un ignorant, un bélitre, un coquin, le plus infâme des charlatans et des menteurs! Non! non! mademoiselle Leroux, jamais je ne donnerai mon consentement à un acte que ma conscience repousse, dont la seule pensée, en France, vous ferait enfermer dans un hospice d'aliénés. Je vous refuse non seulement mon consentement, mais encore je vous adjure de cesser cette conversation qui, si elle était connue, suffirait pour nous déshonorer tous les deux.

— Monsieur mon oncle, reprit la vieille fille, sans que sa voix ait changé le moins du monde d'intonation, j'avais prévu ce que vous me

dites, je dirai plus, je me suis dit cela à moi-même cent fois depuis hier. Il m'est d'autant plus aisé de vous avouer, devant mon fiancé, que je n'ai pas espéré trouver en lui l'Apollon du Belvéder, qu'il ne sait pas un mot de français, et que cela me met à mon aise pour vous dire ce que j'en pense.

Ce sauvage, cet Indien, ce faux médecin, ce ridicule sorcier, cet homme laid, n'en est pas moins le premier homme au monde qui m'ait remarquée, qui m'ait aimée et qui ait osé me le dire. O mon oncle! je n'ose vous avouer quel charme mystérieux, inouï, incommensurable, s'est emparé de mon âme éperdue quand il a prononcé devant moi ce mot divin : *I love you!*

« Je vous aime ! » Jamais semblable musique n'avait retenti à mes oreilles. J'avais juré depuis vingt ans que le premier homme qui me dirait cette parole magique quelle que fût sa fortune, quelle que fût sa patrie, quelle que fût sa situation sociale, serait mon époux. Est-ce ma faute, à moi, s'il m'a fallu venir jusque dans les déserts de l'Amérique pour trouver, parmi les êtres primitifs et sincères qui y vivent en tribu, l'homme de goût qui saurait deviner tous les trésors d'amour que mon cœur renferme!...

Le docteur écoutait en silence ce flux de paroles. Tout à coup, et comme prenant subitement un parti.

— C'est bien, ma nièce, dit-il, nous recauserons de cela. Vous n'avez pas sans doute la pensée que je vais vous marier comme cela, sur-le-champ, sans maire et sans curé!...

Puis il mit sa tête entre ses mains, comme quelqu'un qui réfléchit profondément.

— C'est mon dernier mot, ma nièce, ajouta-t-il en s'en allant.

CHAPITRE XVIII

SIGNAL DU DÉPART DE L'EXPÉDITION. — ORDRE DE LA MARCHE ET MESURES DE SÉCURITÉ. — L'AVANT-GARDE ET L'ARRIÈRE-GARDE. — LES APPROVISIONNEMENTS. — DIFFICULTÉS DE LA MARCHE. — LA DIRECTION DE LA COLONNE EST CONFIÉE A L'ŒIL-DE-LYNX. — UN PREMIER POINT D'ARRÊT. — CAMPEMENT POUR LA NUIT. — UN TABLEAU COMMENCÉ. — UNE VISITE INATTENDUE. — LE PEINTRE BEAUDOIN TROUVE UNE ÉLÈVE, DONT IL ESPÈRE FAIRE UN JOUR UNE FIANCÉE. — CONFIDENCES. — UNE PARTIE DE CHASSE ORGANISÉE. — UNE CAVALCADE IMPROVISÉE. — LE CHASSEUR CANADIEN SE FAIT LE GUIDE DES JEUNES CHASSEURS. — UN ENTRETIEN ENTRE L'ONCLE PÉTRUS ET LES JEUNES MARIÉS. — ITINÉRAIRES ET PROJETS COMMERCIAUX.

Le retour de M^lle^ Élise Leroux et de son singulier futur levait toute difficulté au sujet du départ de la colonne. L'oncle Pétrus donna ordre à ses alliés de se grouper chacun dans leur camp, et leur adressa une petite allocution.

— J'ai, leur dit-il, une entière confiance en vous. C'est pourquoi je continuerai jusqu'à notre arrivée dans les territoires de vos ancêtres à vous prêter les armes que vous vouliez me rendre ce matin, et je vous donnerai toutes les munitions dont vous pourrez avoir besoin soit pour la chasse, soit pour la défense commune. Vous vous engagerez, à titre de compensation :

1° A fournir, autant que cela sera possible, à vos propres besoins au moyen de la chasse et de la pêche ;

2° A veiller à la sécurité du camp pendant toutes les nuits que durera notre marche vers le nord ;

3° Vous apporterez à vos frères blancs la partie de votre butin qui sera nécessaire à notre nourriture.

En échange de vos dons, je mettrai à votre disposition, pendant les jours où le temps ou l'absence de gibier vous empêcheraient de pourvoir aux besoins matériels de notre existence, les conserves dont sont remplis plusieurs de mes fourgons.

Si, contrairement à nos prévisions, nous rencontrions des ennemis disposés à nous disputer le passage, je vous donnerai pour la circonstance des armes de guerre si terribles que dix mille Indiens ne sauraient nous tenir tête. Dans ce cas, tous vos frères blancs s'engagent à partager vos dangers et à combattre à vos côtés, jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Que chacun fasse sans tarder ses préparatifs de départ, car, avant deux heures, il importe que nous nous mettions en route.

Ce petit discours, qui fut traduit en langage sioux et crow par l'Œil-

de-Lynx, fut accueilli par des bravos unanimes. L'enthousiasme fut à son comble quand le généreux Marseillais ajouta :

— Si vous continuez jusqu'au jour de notre arrivée à destination, à vous montrer des alliés fidèles et dévoués, je ferai un don définitif à chacun d'entre vous de l'arme de chasse qu'il aura employée pendant le voyage et j'y joindrai une quantité de munitions suffisante pour que vous puissiez longtemps sans moi chasser les animaux sauvages et vous défendre contre vos ennemis.

On se mit sans tarder à faire les préparatifs de départ. Deux heures ne s'étaient pas encore écoulées quand la caravane se mit en route.

Dix cavaliers sioux, commandés par l'Oiseau-des-Nuits, partirent en avant pour éclairer la route. Les fourgons se placèrent à la file indienne et, traînés par leur robuste attelage, prirent le pas accéléré. A droite et à gauche, des guerriers corbeaux, ayant à leur tête l'Ours-Velu, trottaient et, le fusil au bras, étaient prêts à repousser une attaque imprévue. Derrière le cortège venaient d'abord les Sioux, puis, à la suite, les Corbeaux, commandés par leurs chefs respectifs.

Toute l'arrière-garde, composée des meilleurs chasseurs, avait pour mission de recueillir le long de la route tout le gibier qui pourrait être utile à la colonne. C'est pourquoi, sauf une dizaine de cavaliers chargés de la protection immédiate de l'arrière du convoi, tous ces guerriers intrépides ne tardèrent pas à se répandre à droite et à gauche dans les fourrés les plus épais des forêts voisines.

Malgré la vigueur des mules attelées aux wagons, la route ne se faisait qu'avec une extrême lenteur. Dans ces contrées désertes, où la végétation est exubérante, il n'y a ni sentiers, ni routes tracées. Les Européens avaient bien, pour se diriger, la boussole, mais combien cet instrument eût été insuffisant si l'expérience des Indiens et la sagesse du chasseur canadien ne leur étaient venues en aide !

Parfois les forêts profondes qui couvraient le pays au delà des limites de l'horizon offraient des clairières où les solides roues des fourgons roulaient avec facilité sur l'épais gazon qui couvrait le sol. C'étaient ces parties moins touffues et plus praticables que les éclaireurs avaient mission de découvrir ; mais si cela facilitait la marche des lourds véhicules, cela, d'un autre côté, obligeait à d'infinis détours qui allongeaient énormément la route.

Parfois aussi, il était nécessaire de franchir une partie boisée pour se retrouver plus loin dans une nouvelle clairière. C'était toujours le signal d'un point d'arrêt plus ou moins prolongé.

Chacun alors se mettait à l'œuvre. Les uns sautaient de cheval, les

autres descendaient des fourgons. Ceux-ci, armés de haches, attaquaient vigoureusement les grands arbres; ceux-là, le sabre d'abattis à la main, frappaient à droite et à gauche, brisant et tranchant le réseau inextricable des lianes.

Dans le fourgon occupé par le négociant marseillais, se présenta une heure après le grand chef des Sioux.

— Mon père veut-il me prêter l'oreille? demanda-t-il.

— Que mon frère parle sans crainte, répondit l'oncle Pétrus.

— L'Œil-de-Lynx connaît parfaitement la route qui doit nous conduire vers les grandes prairies; que mon père veuille bien me confier la direction de la colonne. Dans deux jours nous aurons franchi la région des bois la plus difficile à traverser; après cela, nous pourrons, grâce à vos attelages, marcher vite et en ligne directe à travers la grande plaine où tous les hommes de ma tribu et tous ceux des tribus de ma race viennent chaque année chasser le bison. Il suffira de dix journées de marche pour traverser la prairie et pour arriver dans le beau pays de mes pères.

— Mon frère peut-il me dire quels obstacles nous aurons à vaincre?

— Aucun de bien sérieux, puisque vous avez un bateau qui marche par le feu. Nous rencontrerons quelques rivières qui offrent des gués par les basses eaux, mais qui ne seront pas pour nous la cause d'un retard, même si leurs eaux sont grossies par l'orage. Que mon père ait confiance en moi, et nous arriverons bientôt dans les riantes campagnes des Sioux.

— Mon frère sait-il à quelle distance de son pays se trouve la mer?

— Les territoires de mes pères s'étendaient jadis jusqu'au grand lac salé, mais, depuis, il est venu se fixer sur les bords de ce lac des chasseurs blancs qui passent leur vie à poursuivre les animaux dont ils estiment les peaux. Nous vivons en paix avec eux et nous leur avons cédé le territoire qu'ils occupent, parce qu'ils échangent contre les fourrures des animaux que nous tuons, la poudre qui nous manque et l'eau de feu que mes sujets aiment à la folie.

— Merci, frère, dit l'oncle Pétrus, je vais donner des ordres pour que tout le monde ici vous obéisse aveuglément.

Quand l'Œil-de-Lynx eut été ainsi investi du titre de grand chef de la caravane, le soleil baissant à l'horizon annonçait qu'il fallait songer à trouver un lieu favorable pour le campement. Or, en ce moment, les fourgons et leur escorte étaient comme ensevelis dans un inextricable fouillis d'arbres, d'arbustes, de broussailles et de lianes. On ne pouvait songer à passer la nuit en un tel lieu, sous peine de s'y trouver aux prises à la fois avec les fauves et avec les fièvres non moins redoutables.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS



Une charmante apparition interrompit son travail commencé. (P. 146.)

Ces difficultés ne semblaient en rien préoccuper le chef des Sioux.

Il fit entendre un coup de sifflet strident, et tous ses hommes accoururent à cet appel. A un signal donné, il sautèrent à bas de leurs montures, dont ils entravèrent les jambes de devant, de peur de les voir s'égarer dans la forêt, puis ils s'armèrent de leur couteau et, avec un ensemble qu'eût admiré une compagnie de nos sapeurs, ils se mirent à

mettre le taillis en coupe réglée dans une direction que leur indiqua le chef.

En moins d'une demi-heure, ils eurent tracé une voie large et commode dans laquelle s'engagèrent les wagons qui ne tardèrent pas à arriver dans une vaste clairière dont rien jusqu'alors n'avait pu faire supposer l'existence.

Un immense tapis de verdure composé d'un gazon court offrait aux animaux une nappe toute mise et aux pieds humains un moelleux tapis.

Œil-de-Lynx prit par la bride une des mules du premier fourgon et s'engagea dans cette oasis pleine de fraîcheur ; il arriva ainsi près d'un ruisseau murmurant sur un lit de pierres et, s'adressant à l'oncle Million, qui le suivait sans rien dire :

— Mon père peut établir là son campement pour la nuit. Demain, il sera temps de se remettre en route.

Ce fut dans ce lieu de délices que chacun songea à s'organiser de son mieux pour passer la nuit.

Les wagons furent rangés et adossés au fossé ; les Assiniboines dressèrent leur tente en avant, pendant que les Corbeaux, plus nombreux établissaient leur camp par derrière.

Cette disposition qu'avait conseillée l'ingénieur, M. Ernest Champion, fut reconnue excellente au point de vue de la sécurité, et il fut admis en principe qu'on n'en prendrait jamais d'autre.

Le lendemain, dès l'aurore, le peintre Beaudoin, malgré la fraîcheur de l'air qui l'obligeait parfois à souffler dans ses doigts, franchit les limites du camp des Sioux, et alla placer son chevalet au milieu de cette plaine fertile. Déjà sa toile se couvrait de teintes destinées à former des fonds à une étude fidèle de cet admirable paysage, quand un bruissement dans l'herbe lui fit détourner la tête.

Une charmante apparition interrompit son travail commencé.

C'était la jolie Hélène Bourgeois, l'amie et la protégée de Mme Champion, qui venait regarder sa toile.

Il voulut se lever pour la saluer, mais elle le supplia de ne pas se déranger.

— J'adore la peinture, ajouta-t-elle ; mais si vous interrompez votre ravail à cause de moi, je n'oserai jamais revenir vous voir peindre.

M. Beaudoin, craignant de mettre en fuite son adorable visiteuse, se remit à l'œuvre, et en moins d'une heure sa toile, magistralement brossée, était couverte de l'esquisse très réussie de la riche plaine où l'on avait fait halte.

— Si vous aimez ainsi la peinture, demanda-t-il à Mlle Hélène, pourquoi n'essayez-vous pas d'en faire vous-même?

— J'y ai pensé, répondit-elle ; mais je n'ose pas commencer de peur de m'y prendre trop maladroitement.

— Mais, mademoiselle, si vous m'y autorisez, je serai heureux et fier de guider vos premiers essais.

— S'il en est ainsi vous pouvez me compter dès ce moment même au nombre de vos élèves.

— C'est-à-dire, interrompit gaiement M. Beaudoin, que vous commencerez la liste de ces élèves de l'avenir. Je dois vous avouer que je n'ai jamais enseigné encore mon art à personne.

— Cela, monsieur, me rend d'autant plus fière de l'offre que vous voulez bien me faire.

Le jeune peintre, après avoir remis en ordre ses pinceaux, ses toiles et ses couleurs, saisit ce bagage assez incommode d'une main et offrit l'autre bras à sa visiteuse.

— Je veux bien accepter votre bras, dit celle-ci, mais à la condition que, de votre côté, vous voudrez bien me permettre de vous aider à transporter votre bagage.

M. Beaudoin voulut s'opposer à cette fantaisie, mais la jeune fille s'écria avec une grâce charmante :

— N'oubliez pas, cher maître, que je suis votre élève, votre *rapin*, car je crois que c'est ainsi que cela s'appelle à Paris. Tout apprenti doit aider son patron et je ne faillirai pas à mon devoir.

Mlle Hélène Bourgeois était non seulement une jeune fille accomplie sous le rapport de la beauté et de la grâce, mais encore son ingénuité sans afféterie la rendait la plus séduisante des enfants. M. Beaudoin, comme le plus grand nombre des artistes, détestait ces manières de convention qui, dans la vie mondaine, sont la source de tant de ridicules et de tant d'hypocrisies. La franchise de sa jolie élève le séduisit tout de suite et quand on fut de retour au campement et qu'il eut pris congé de la jeune fille, il se hâta d'aller rendre visite à son ami le marquis et de lui rendre compte de la conversation qu'il venait d'avoir.

— Voulez-vous que je vous dise bien franchement ma pensée? demanda M. de la Bécassière.

— Comment donc! ne vous gênez pas.

— Eh bien, je crois, mon cher, que vous êtes en voie d'écrire la première page d'un roman sentimental.

— Ami, répondit en riant le peintre, je ne crois pas un mot de ce que

vous dites, mais avouez que si cela était, on pourrait trouver un moins joli collaborateur.

— Palsembleu ! reprit le marquis, qui avait à son service la collection la plus riche de jurons variés, je suis si loin de vous blâmer de votre entreprise que je serais plutôt tenté d'envier votre sort.

De son côté la jolie Hélène était allée rendre visite à son amie, M^lle^ Marie Fontaine, et elle lui avait raconté sa nouvelle vocation et les propositions que venait de lui faire le jeune peintre.

— Ma chère Hélène, je te félicite, lui dit la fille du géographe. M. Beaudoin est non seulement un beau garçon, mais son affabilité et son éternelle bonne humeur en font l'homme le plus aimable du monde. Tout cela, vois-tu, pourrait bien se terminer par un nouveau mariage.

La naïve Hélène ne répondit pas, mais ses joues se couvrirent d'une teinte de pourpre et elle baissa les yeux. Si M. Barbier l'eût vue dans ce charmant embarras, il n'eût pas manqué de comparer galamment son visage à une pomme d'api.

Lorsque tout le monde fut réuni pour le déjeuner, la nouvelle vocation de M^lle^ Hélène n'était plus un secret pour personne et chacun s'empressa de féliciter le maître et l'élève. Comme la caravane se remit en route dès qu'on eut réparé ses forces par un copieux repas, on renvoya au lendemain matin la première leçon de peinture.

Pendant que les lourds fourgons, traînés par les mules, s'avançaient plus ou moins péniblement dans la direction du nord, à travers cette région boisée, les chasseurs indiens ne restaient pas inactifs. Le gibier abattu la veille était grandement suffisant pour assurer la nourriture de tous ceux faisant partie de la colonne, mais il s'agissait de préparer des vivres pour le lendemain. Les quatre jeunes hommes de l'expédition, M. le marquis, son ami Beaudoin, le beau commis Jollibois et le garçon d'honneur, Émile des Rivières, s'adressèrent au trappeur canadien.

— Notre vieil ami Guillaume Novet, dit M. de la Bécassière, consentirait-il à nous accompagner dans une excursion de chasse? Son expérience nous serait précieuse, et grâce à lui nous serons peut-être assez heureux pour fournir notre contingent aux approvisionnements de la cuisine.

— Messieurs, répondit le chasseur, je suis tout à fait à vos ordres, et puisque vous avez bien voulu vous adresser à moi, permettez-moi de préparer sans retard ce qui est nécessaire pour que nous ne revenions pas bredouille.

Le Canadien s'éloigna à ces mots et revint bientôt suivi de cinq Indiens qui, chacun, conduisaient un des chevaux nouvellement domptés.

— Si nous voulons ne pas nous attarder et suivre tout en chassant le fourgon et leur attelage, il est nécessaire que nous montions à cheval. Nos frères les Sioux ici présents consentent avec joie à nous prêter leurs montures pour la journée. Donc, mes amis, en selle et en route !

— En selle ! s'écria le joyeux peintre en sautant sur un des chevaux, c'est là une façon de dire un peu aventurée, car nos montures brillent surtout par l'absence de toute selle ou de tout ce qui peut y ressembler.

Les cinq intrépides chasseurs ne tardèrent pas à s'enfoncer dans les profondeurs de la forêt.

Nous les laisserons se livrer à leur passion favorite et nous accompagnerons le convoi qui continue à s'avancer lentement, mais sûrement, dans la direction de la baie d'Hudson, qui était le but du voyage entrepris.

Dans le premier fourgon était assis l'oncle Pétrus en face de son neveu et de sa nièce et la conversation engagée roulait justement sur les projets de négoce du Marseillais et sur l'itinéraire qu'on se proposait de suivre dans l'avenir pour la continuation du voyage.

— Mes amis, disait l'oncle Pétrus, je n'aurais jamais eu la pensée d'aller visiter les terres glacées du Nord-Amérique, sans l'événement qui m'a obligé à organiser cette expédition. L'enlèvement de notre chère Clémence par les Corbeaux a nécessité notre traité d'amitié avec les Sioux et nous ne pouvions prévoir la réussite inespérée de la campagne entreprise par l'Œil-de-Lynx et par notre ami le Canadien.

Aujourd'hui, continua-t-il, nous avons trop d'obligations à nos alliés pour les abandonner seuls dans ces contrées désertes ; j'ai donc résolu de les reconduire, eux et nos anciens ennemis les Corbeaux, jusque dans les territoires de leurs pères.

Toi, mon cher Ernest, tu continueras tes études sur la nature du sol, sur ses produits, sur les métaux et les minéraux qu'il renferme. Moi, je profiterai de ma présence dans les véritables terrains de chasse pour m'approvisionner de fourrures précieuses et pour en charger nos fourgons. Ce sera un moyen de me défrayer des dépenses considérables qu'a coûtées cette expédition.

— Où vous proposez-vous d aller ensuite ? demanda le jeune marié.

— Je crois que le plus sage sera de revenir sur nos pas, de retourner à Québec, et pendant que le *Succès* ira nous attendre dans un port désigné à l'avance, nous prendrons le chemin de fer du Grand-Pacifique et nous irons étudier à San-Francisco l'exploitation des mines d'or aux États-Unis.

CHAPITRE XIX

EXPLOITS DE CHASSE. — ARRIVÉE A LA LISIÈRE DES BOIS. — LA TRAVERSÉE DE LA PRAIRIE NÉCESSITERA QUINZE JOURS DE MARCHE AU MOINS. — DEUX JOURS D'ARRÊT POUR RECONNAISSANCE DE LA ROUTE A SUIVRE. — PREMIÈRE LEÇON DE PEINTURE DONNÉE PAR MAÎTRE BEAUDOIN A SON ÉLÈVE HÉLÈNE BOURGEOIS. — UN PROFESSEUR AMOUREUX. — UN ÉVÉNEMENT INATTENDU. — LETTRE MYSTÉRIEUSE. — L'OPINION DE M. DUTHER SUR SON RIVAL. — MENACES. — CE QU'EN PENSENT LES NON-INTÉRESSÉS. — AVIS DE Mlle LEROUX. — CE QU'EN DIT M. ÉMILE DES RIVIÈRES. — DES POINTS NOIRS A L'HORIZON. — Mlle ALLARD FAIT SA PROFESSION DE FOI ET CALME SON FIANCÉ. — LE PEINTRE ET SON ÉLÈVE NE RETROUVENT PLUS LEURS OUTILS. — LE CANADIEN S'OFFRE A ÉCLAIRCIR CE MYSTÈRE. — RECHERCHE D'UNE PISTE. — UN VOLEUR SINGULIER. — LE CARCAJOU. — UNE HISTOIRE NON MOINS ÉTONNANTE ET PLUS MORALE QUE CELLE DE LA PIE VOLEUSE.

Sous la conduite habile de Guillaume Novet, les chasseurs européens rentrèrent le soir si copieusement munis de gibier qu'ils n'avaient rien à envier aux chasseurs officiels chargés de l'approvisionnement de la colonne. Ce succès les mit en goût.

Suivant l'appréciation d'Œil-de-Lynx, il restait encore une journée de marche pour sortir de la région boisée ; on mit ce temps à profit pour se livrer à de nouveaux exploits.

Ce ne fut que le surlendemain, après deux nouveaux campements, qu'on arriva sur la lisière des bois et de l'immense plaine couverte de hautes herbes, que tous les écrivains qui ont décrit ces belles contrées ont désignées sous le nom de la *Prairie*.

L'oncle Pétrus, après un entretien qu'il avait eu avec le chef des Sioux, fit réunir tous ses compagnons d'Europe.

— Je pense, dit-il, qu'avant de nous aventurer au milieu de ces déserts sans bornes, nous ferons bien de faire ici une station pour nous approvisionner de tout ce qui pourra nous être utile pendant cette traversée.

— Combien durera ce voyage? interrogea l'ingénieur Champion.

— Dans les meilleures conditions, il faut compter vingt jours de marche avant d'arriver sur le territoire de mon peuple, répondit Œil-de-Lynx.

— Il convient, en conséquence, d'emporter avec nous des provisions de charbon, de bois ou d'autre combustible, dit l'ingénieur, car il me semble que ces herbes, tant hautes soient-elles, sont peu propres à entretenir un feu suffisant pour nous garder la nuit, ou pour assurer la confection de nos repas.

— Que ce souci ne vous préoccupe pas, répondit en souriant le chasseur canadien; ces herbes constituent un excellent combustible et nous trouverons à chaque pas les excréments des troupeaux de buffles en quantité suffisante pour chauffer une machine à vapeur.

— Alors notre ami Guillaume, reprit l'oncle Pétrus, pense qu'il est inutile de faire ici une halte, et que nous pouvons sans inconvénient nous enfoncer dès maintenant dans la prairie?

— Je n'ai pas dit cela, répondit vivement le trappeur. Une halte d'au moins deux journées est indispensable, car il importe que les chefs que nous accompagnons et moi nous allions en reconnaissance; la prairie est pleine d'embuches, et malgré la force imposante de notre colonne, nous serions impardonnables de manquer de prudence.

On campa donc sur la lisière du bois, et après qu'un certain nombre d'Indiens eurent reçu la consigne de garder le camp, les deux grands chefs indiens partirent dans la prairie en reconnaissance, et chacun des membres de l'expédition songea à utiliser ses loisirs de façon à passer le plus agréablement possible son temps.

Ce jour même commença la première leçon de peinture donnée par M. Joseph Beaudoin à sa jolie élève.

M^lle^ Hélène avait reçu une excellente éducation et dessinait déjà d'une façon passable; son maître fut si charmé de ses dispositions et de ses progrès que le soir, quand il rentra et put raconter ses impressions à son ami et confident le marquis de la Bécassière, il était amoureux comme un fou et confondait, dans son langage imagé, la beauté d'Hélène, son humeur charmante, ses dispositions picturales, son jugement sain et droit, la beauté de ses yeux, la netteté de sa vue devant la nature, et la juste appréciation qu'elle possédait déjà des couleurs et des oppositions.

Ce soir même, un événement aussi inattendu qu'inexplicable vint troubler les esprits des membres de l'expédition, et ce n'était malheureusement que le prélude d'événements inquiétants.

Les dames européennes, la mariée accompagnée de son inséparable mari, M^lle^ Allard, M^lle^ Fontaine et même M^lle^ Elise Leroux, qui, depuis ses récentes amours, ne négligeait jamais de se mêler aux jeunes, avaient suivi un groupe de femmes indiennes qui se disposaient à pêcher dans un étroit cours d'eau qui coulait à peu de distance du campement.

La journée s'était écoulée au milieu des émotions d'une pêche fructueuse et abondante. Quand on rentra, le soir, déjà la nuit avait recouvert la nature de son voile sombre.

La jolie soubrette, femme de chambre de M^me^ Ernest, avait été

chargée de tenir compagnie à Mme Raymond, à qui son âge interdisait les longues excursions, et toutes deux, commises à la garde du fourgon qui servait de logement aux dames, affirmèrent qu'elles n'avaient pas un seul instant abandonné leur poste.

Néanmoins, quand Mlle Allard pénétra dans l'étroite cabine où était dressée sa couchette, elle y trouva sur son traversin une lettre à son adresse.

Elle décacheta fièvreusement cette missive si singulièrement parvenue à sa destination, et y lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Vous auriez tort d'oublier que vous avez repoussé à Paris l'amour d'un honnête homme qui vous offrait loyalement sa main. Cet homme n'est pas de ceux que désespère un obstacle; il a juré qu'il vaincrait votre résistance et il triomphera, soyez-en sûre.

« Vous aimez, m'avez-vous dit, un autre homme, et l'approbation donnée par vos proches à ce sentiment vous engage à persister dans la voie où vous vous êtes engagée. Je m'insurge contre ces décisions.

« Vous êtes trop jeune, trop pure, trop inexpérimentée, mademoiselle, pour vous rendre compte de ce qu'est un amour véritable. Vous n'aimez pas plus M. des Rivières que M. des Rivières ne vous aime; ce que vous éprouvez pour lui et ce qu'il éprouve pour vous est uniquement ce sentiment paisible et calme qui s'appelle l'amitié. A Dieu ne plaise que je m'oppose jamais à cette affection mutuelle qui vous honore tous les deux.

« Moi qui vous aime d'amour, d'amour ! entendez-vous ? je n'éprouverai jamais une jalousie mesquine qui serait une injure pour votre caractère! Mais j'ai juré que vous seriez ma femme, que vous m'aimeriez d'amour comme je vous aime, et quand j'ai résolu une chose, il faut qu'elle soit, quand bien même il me faudrait pour cela remuer le ciel et la terre.

« Dernièrement, quand le chef des Corbeaux vous a enlevée au milieu de vos amis trop occupés de futilités pour vous défendre, il suivait mes instructions. Il m'a trahi indignement, mais soyez certaine qu'avant peu il recevra le prix de sa déloyauté. Je suis arrivé trop tard pour vous sauver de ses griffes; vos amis m'avaient prévenu, mais avant peu je vous aurai donné la preuve de ce que je puis faire pour mériter et, j'ose le dire, pour forcer votre amour!

« Que vous le vouliez ou non, que vous en pensiez bien ou mal, je marche dans votre ombre ; pas un de vos mouvements, pas une de vos



LES DEUX AMIES, Mlles CLÉMENCE ALLARD ET HÉLÈNE BOURGEOIS.

pensées ne m'échappe. Je veille sur vous comme pourrait faire un avare sur un trésor dont on l'a traîtreusement dépouillé.

« A bientôt, mademoiselle ; et à toujours, mon adorée !... »

Signé : PIERRE DUTHER.

Cette lettre audacieuse fut communiquée le soir même à tous les membres de l'expédition. Chacun fit ses réflexions, mais seul Émile des Rivières, qui y était pris directement à partie, témoigna une juste colère.

Ernest Champion, nous l'avons dit, était un ancien ami de l'explorateur, et il ne put s'empêcher de sourire en voyant l'assurance toute gasconne qui régnait dans son épître.

L'oncle Pétrus, de son côté, nourrissait depuis longtemps une grande estime pour ce glorieux voyageur, dont les travaux avaient fait l'admiration de l'Europe entière.

Parlerons-nous de l'opinion de ces dames? Cela est peut-être fort délicat.

Les toutes jeunes filles, Hélène Bourgeois et Marie Fontaine, n'osaient dire mot, mais n'en pensaient pas moins. Il y a dans toute tête féminine les germes d'un roman d'aventures; la jolie Hélène, se disait à part elle-même qu'une lettre semblable qu'elle recevrait du peintre Beaudoin ne la courroucerait en aucune façon; quant à la fille du géographe, elle s'avouait tout bas que le jour où semblable aubaine lui surviendrait, elle en serait contente au fond du cœur.

Mlle Élisa Leroux, à qui son âge permettait moins de timidité, osa aventurer cette phrase qui rompit la glace et fit éclater un rire général.

— Ce monsieur est sans doute fort audacieux, mais j'avoue que j'aimerais que mon futur, la Crécelle-Mystérieuse, m'écrivît une lettre semblable.

— Moi, mesdames, s'écria Émile des Rivières, qui ne songea même pas à dissimuler sa mauvaise humeur, je déclare ici que M. Pierre Duther est un insolent et un fat. S'il est si près de nous qu'il s'en vante, il n'a qu'à se montrer, je me réserve le droit de le châtier comme il le mérite.

Mlle Clémence Allard s'approcha de son fiancé.

— Calmez-vous, mon cher ami, dit-elle. Que vous importent les appréciations d'un fou que je connais à peine et qui n'a jamais réussi qu'à me faire peur? Ne suis-je pas votre promise, et cela ne doit-il pas vous suffire?

— Merci! merci, chère Clémence, du moment où vous êtes mon alliée, que me font les appréciations des autres?

Ainsi se termina cet incident inexplicable qui, pourtant dans l'avenir, devait avoir des suites bien importantes.

L'oncle Pétrus, à qui la folle passion de M. Duther n'inspirait, nous l'avons dit, que des inquiétudes médiocres, ne resta pas moins une partie de la nuit plongé dans ses réflexions.

— Qui, diable, se demandait-il, a pu apporter cette lettre ? et si c'est ainsi que nous sommes gardés, qui me répond de notre sécurité dans l'avenir ?

Il faudra que j'en cause avec le chasseur canadien, ajouta-t-il, après

un instant de silence. Lui seul peut m'aider à trouver une solution à ce problème

Les essais de la nouvelle élève du peintre Beaudoin avaient été heureux et le maître avait décidé qu'on mettrait le moins possible d'interruptions entre les leçons, et que notamment on reviendrait dès le lendemain matin continuer les études commencées.

Pour éviter le double transport des chevalets, de la boîte à couleurs, du large parasol blanc et des chaises portatives qui servent à s'asseoir pendant la séance, on avait réuni tous ces instruments et on les avait cachés au milieu d'un massif de verdure.

Quand, de très bonne heure, le maître et l'élève furent arrivés à l'endroit désigné, ils cherchèrent en vain les outils nécessaires à leur travail. Boîte à couleurs, parasol, chevalets et tabourets avaient disparu sans laisser de traces.

En vain les deux jeunes gens cherchèrent-ils partout à l'entour du lieu où leur séjour de la veille avait laissé des traces indiscutables.

Cette disparition d'objets sans valeur pour tout autre que pour eux les plongea dans une profonde inquiétude.

— Qui donc était survenu? La colonne était-elle suivie par d'invisibles ennemis? Etait-ce cet insensé de Pierre Duther qui avait voulu donner une preuve matérielle de sa présence en ces lieux?

La question était assez grave pour demander une solution rapide.

Les deux peintres, fort déconfits, revinrent au campement. Ils y rencontrèrent le trappeur Guillaume Novet, qui se disposait à partir pour la chasse, et lui racontèrent leur déconvenue.

Le Canadien, fort intrigué lui-même par cet incident qu'il ne pouvait s'expliquer, s'excusa vis-à-vis de ses compagnons de chasse et se mit à la suite des deux jeunes gens, bien résolu à étudier les lieux jusqu'à ce qu'il eût découvert la cause d'un fait aussi surprenant.

M. Beaudoin lui désigna le lieu où son élève et lui s'étaient assis la veille, et le buisson épais au milieu duquel ils avaient caché leurs instruments de travail.

Le trappeur, sans mot dire, examina attentivement le sol, les herbes, les branches, puis, semblable à ces limiers qui cherchent la remise d'un cerf, d un chevreuil ou d'un lièvre, il se mit à décrire des cercles grandissants, comme ceux qui se produisent sur la surface polie d'un lac quand tout à coup on y jette une pierre.

— Attendez-moi là, dit-il après quelques vaines investigations. Rien ne me révèle ici la visite d'un homme ; il faut pourtant que je sache à quoi m'en tenir.

Il resta absent pendant une demi-heure environ, puis quand il revint, il laissa échapper un immense éclat de rire.

— Je connais votre voleur, dit-il enfin, et les endroits où il a recelé les produits de ses larcins.

Il fit signe aux deux jeunes gens qui s'empressèrent de le suivre.

— Vous ne connaissez pas le carcajou? leur demanda-t-il.

— C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom, affirma M. Beaudoin. S'agirait-il d'un chef de tribu?

— Il s'agit tout simplement d'un animal de la famille des plantigrades, qui est à la fois le fléau de nos forêts et la désolation de tous ceux qui s'occupent à chercher des pelleteries.

— Du reste, ajouta le trappeur, vous allez pouvoir vous assurer par vos propres yeux de ce qu'il est capable de faire.

Le peintre et sa charmante élève suivirent le Canadien qui, marchant, en avant, leur traçait à grand'peine un étroit passage à travers un épais fourré.

— Là, Guillaume Novet s'arrêta et désigna à ses compagnons de route un gros arbre qui s'élançait au milieu des ronces et des lianes et qui montait jusqu'aux cieux. Le doigt du chasseur leur montra alors à l'origine des branches un objet qu'ils eurent d'abord de la peine à reconnaître en raison de la distance qui les en séparait.

C'était la boîte à couleurs que le satané animal avait été porter jusqu'à cette hauteur.

— Ma foi, dit en riant M. Beaudoin, j'ai heureusement des boîtes de rechange, car je ne me charge pas d'aller chercher celle-là où il a plu à M. le Carcajou d'aller la porter.

Mais Guillaume Novet n'avait pas attendu la fin de cette phrase, et déjà, avec une adresse qui eût fait honneur à un singe, il s'élançait le long de ce tronc énorme et lisse, et en quelques instants il rapporta la boîte du peintre.

— Ce n'est pas tout, venez, ajouta-t-il.

A quelques cents mètres de là, le chasseur montra à ses compagnons un des tabourets encaissé avec efforts entre deux troncs d'arbre très rapprochés; plus loin, un chevalet était soigneusement caché dans une dépression du sol et enfoui sous un amoncellement de feuilles sèches.

C'est ainsi que, grâce aux sages investigations du Canadien, le peintre put rentrer en possession de ses outils semés dans toutes les directions.

— Je serais, dit-il, fort heureux de faire sentir à ce farceur d'animal la justesse de mon fusil double.

— Oh! je n'en doute pas! s'écria en riant le trappeur, mais, croyez en

ma vieille expérience, le coupable n'est rien moins que disposé à subir la peine qu'il a méritée. Son coup fait, il s'est mis en route et court encore. Si nous le retrouvons, ce sera un pur hasard, et certainement ce sera bien loin d'ici.

— Pourtant, continua Novet, je puis vous assurer que nous ne tarderons pas à nous trouver en face d'un de ses congénères. Nous sommes encore trop au sud pour qu'ils y soient communs, mais à mesure que nous allons nous rapprocher des régions froides, nous trouverons ses pareils en grand nombre, et sans doute ce n'est pas le dernier tour qui nous sera joué.

On reprit le chemin du campement et, sur l'invitation de la jeune fille, le vieux chasseur continua ainsi à donner sur le carcajou les renseignements fournis par son expérience.

— Cette bête, dit-il, n'est pas, comme vous voyez, aussi engourdie que les ours et les blaireaux de sa famille. Elle est au contraire douée d'une activité fébrile et tout à fait extraordinaire, surtout pendant la saison froide. N'en concluez pas que le carcajou soit d'une promptitude extrême à la course, car il ne marche facilement que sur un sentier bien battu.

Il est de la grosseur d'un chien de moyenne taille, et vous avez pu juger par vous-mêmes de la force et de l'incroyable habileté qu'il déploie quand il s'agit d'un mauvais tour à jouer ou d'une œuvre de destruction à accomplir. Il dérobe et cache dans la neige, dans les feuilles ou ailleurs, des objets de toutes sortes, des aliments et des ustensiles, jusqu'aux lourdes scies de long en usage dans le pays.

Si l'habileté de cet animal lui assure souvent le succès de ses malices, voici un fait qui prouve qu'il est parfois payé par où il a péché.

Un sauvage de mes amis avait laissé son wigwam sans personne pour garder les objets qui s'y trouvaient. Un carcajou pénètre dans l'habitation déserte, sort tous les objets un à un, et va les cacher à droite et à gauche, même à une grande distance. Il ne restait plus qu'un sac de poudre. Le carcajou s'en saisit, le cache dans les cendres du foyer. Quelques charbons non éteints brûlent bientôt le sac et provoquent une explosion dont le coquin est la première victime, puisqu'elle l'étend mort sur place, jetant de droite et de gauche la cervelle du farceur.

— Voilà, s'écria le peintre Beaudoin, une histoire qui n'a rien à envier à celle de la Pie voleuse et de la servante de Palaiseau. Seulement, elle est plus morale.

CHAPITRE XX

SIGNAL DU DÉPART. — LA RIVIÈRE SAINT-MAURICE. — TRAVERSÉE DE LA PRAIRIE. — UN TROUPEAU DE BUFFLES SIGNALÉ. — LE LAC ABITTIBI. — PRÉPARATIFS DE CHASSE. — LA COLONNE DES JEUNES EUROPÉENS. — UN REVIREMENT D'IDÉE D'ÉMILE DES RIVIÈRES. — LES MONTURES DES VOYAGEURS — LE MUSTANG DE JOLLIBOIS. — ARMEMENT DE CHASSE. — L'ATTAQUE. — ERNEST CHAMPION ET GUILLAUME NOVET. — LA CHASSE A LA VIANDE. — EXPLOITS DU MARQUIS DE LA BÉCASSIÈRE ET DE SON AMI JOLLIBOIS. — UN TAUREAU MONSTRE ET UNE VIEILLE VACHE. — UNE LUTTE HOMÉRIQUE ET UNE ESQUISSE DE TABLEAU. — PROVISIONS DE BOUCHE. — CONSERVATION DE LA VIANDE ABATTUE. — DÉPOUILLES OPIMES. — VIANDE FUMÉE ET SALÉE. — RETOUR AU CAMP. — LES PLAISANTERIES DE GUILLAUME NOVET. — LE CAMP MAL GARDÉ. — PROMENADES ET EXCURSIONS MATINALES. — LA PRAIRIE DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'oncle Million donna enfin le signal du départ, et le convoi s'enfonça en bon ordre à travers les hautes herbes de l'incommensurable prairie.

La rivière qu'on avait traversée, le Saint-Maurice, affluent du Saint-Laurent, prend sa source au nord-ouest dans une série de lacs dont le nom a peu d'importance. En suivant la rive droite de ce cours d'eau, l'expédition ne tarda pas à dépasser les frontières de la province de Québec.

Ils entrèrent dans le territoire du nord-est et se dirigèrent vers le *North-Territory* (Territoire du nord), situé au sud de la baie d'Hudson et à l'ouest de la baie de James.

Nous ne suivrons pas les voyageurs, jour par jour, dans cette pénible exploration. Il nous suffira de signaler les principaux faits qui eurent lieu pendant le voyage, et qui devaient plus tard avoir une influence sur les suites de cette histoire.

Les Indiens, Sioux ou Corbeaux, savaient que la traversée du désert leur donnerait plus d'une fois l'occasion d'exercer leur adresse de chasseurs, et grâce aux immenses troupeaux de buffles qui sillonnent la prairie, de renouveler leurs provisions de bouche.

Deux jours après, on s'était engagé dans la plaine sans limite, l'Œil-de-Lynx, accompagné de son ami le Porteur-de-Foudre, vinrent annoncer au chef de l'expédition qu'un énorme troupeau de buffles avait été signalé à quelques kilomètres en avant sur les bords d'un lac connu sous le nom de lac Abittibi, dans lequel prend sa source une rivière du même nom qui va se jeter av sud de la baie James.

Tout le monde fut invité à faire ses préparatifs de chasse et les jeunes

Européens ne furent pas les derniers prêts pour le départ. Ernest Champion, le nouveau marié, le marquis César de la Bécassière, le peintre Joseph Baudoin et l'ancien chef de rayon des magasins du Louvre, Baptiste Jollibois, étaient en tête de la colonne, montés sur de magnifiques chevaux que leur avaient prêtés les Indiens restés à la garde du camp.

Monsieur Émile des Rivières, le futur de Mlle Clémence Allard, s'était, dès le matin, montré un des plus fervents organisateurs de l'expédition, mais sous l'influence d'un inexplicable revirement d'esprit au moment du départ, était descendu de sa monture et avait déclaré qu'il renonçait à faire partie de la chasse.

Peut-être subissait-il la pression d'un de ces pressentiments dont les moins crédules sont obligés d'admettre l'existence. Peut-être aussi n'était-ce que le résultat d'un caprice ou d'une indisposition.

Il resta donc, décidé à tenir compagnie à sa jolie fiancée et aux dames que leur sexe retenait dans les fourgons.

Le marquis ne se sentait pas de joie en pensant au steaple-chase qui se préparait. Les Indiens lui avaient donné un cheval très grand qui avait la réputation d'être excellent pour la chasse et que le jeune sportsman montait avec une élégance remarquable.

Le peintre Beaudoin, cavalier plus modeste, avait choisi pour monture un gros cheval robuste, qui rappelait la race des percherons de France. Hâtons-nous d'ajouter qu'il avait pris en croupe tous les outils, chevalets, pinceaux, palettes et toiles, qui pourraient lui permettre en route d'ébaucher un tableau.

Quant à Baptiste Jollibois, depuis qu'il avait perdu tout souci relativement à sa rentrée dans les magasins du Louvre, il semblait prendre un goût extrême à tout ce qui touche au sport et à la vie d'aventure. C'était merveille de le voir, solidement appuyé sur ses étriers, faire caracoler un superbe mustang plein d'ardeur et qui ne demandait qu'à s'élancer avec la vitesse d'une flèche à travers les prairies qui l'avaient vu naître.

La troupe des chasseurs se composait de plus de cent personnes. Chacun, au départ, avait été armé, par les soins de l'oncle Pétrus, d'un excellent fusil à deux coups, portant la balle de calibre avec la précision d'une carabine de tir et sur les canons duquel on lisait le nom universellement respecté de Fauré-le-Page de Paris.

Quand les chasseurs furent arrivés à un demi-mille environ des bisons sans défiance, le trappeur Guillaume Novet, qui commandait l'expédition, ordonna de faire halte afin de déterminer le meilleur mode d'attaque ; l'Œil-de-Lynx et le Bec-d'Aigle, qui avaient laissé à l'Oiseau-des-

Nuits et à l'Ours-velu la garde des chariots et du campement se joignirent à leur ami le Porteur-de-Foudre pour se prononcer sur cette grave question, d'où devait dépendre le succès de la chasse.

Ces préliminaires réglés, chacun attendit le signal pour fondre sur le troupeau des animaux paisibles aussitôt qu'on lui verrait prendre l'alarme. On fit encore quelques pas en avant; un nuage de poussière s'éleva, les chasseurs mirent leur monture au galop, et en quelques instants, ils se trouvèrent comme engloutis au milieu de cette marée d'animaux en fuite.

Ernest Champion et Guillaume Novet, dont il ne quittait point les côtés, suivaient les deux grands chefs des tribus indiennes; ils représentaient les hommes les plus expérimentés de la troupe et par suite ils ne tardèrent pas à être les plus heureux dans la mêlée.

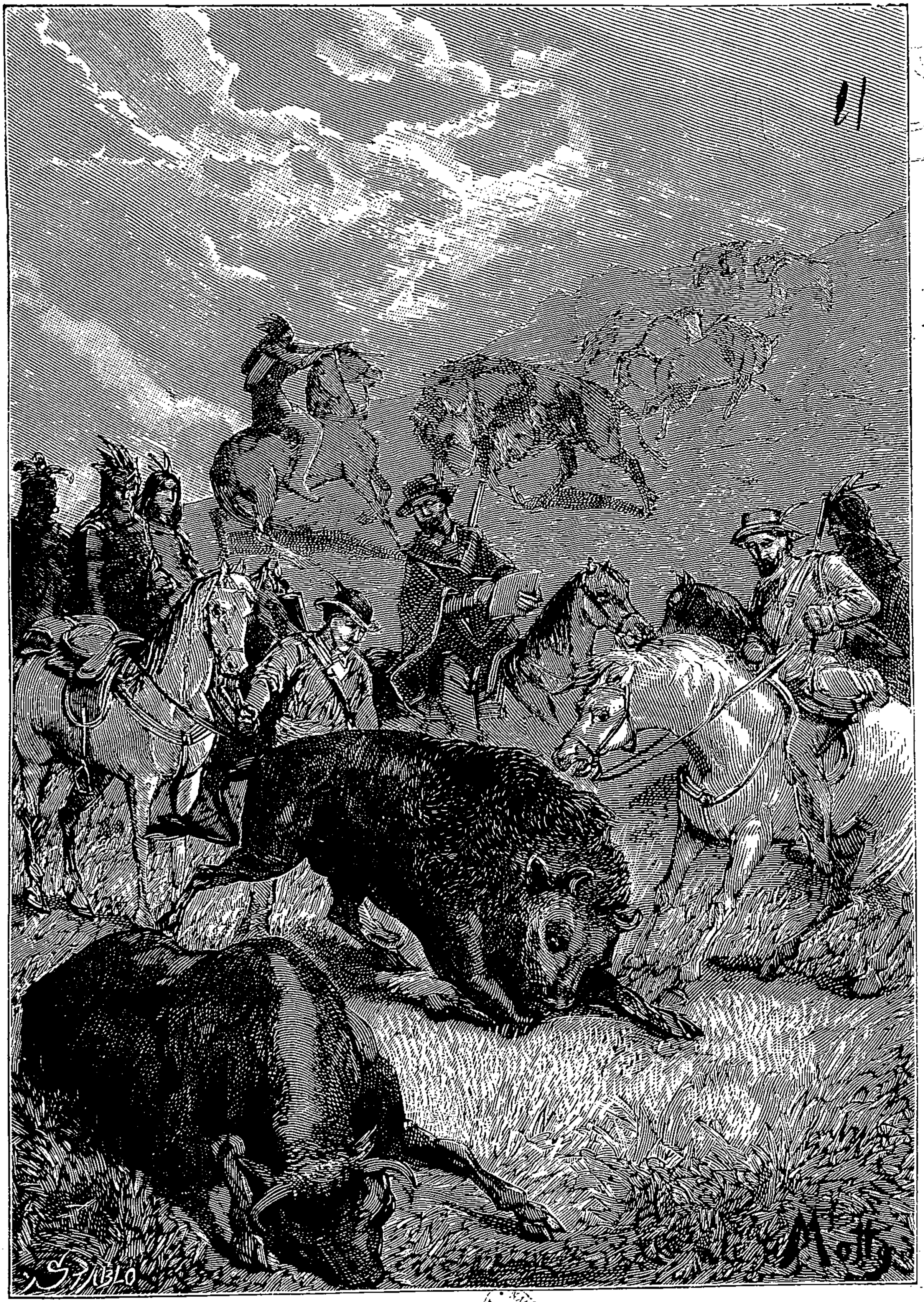
Joseph Baudoin, qui était resté à distance et qui, sans descendre de cheval, avait commencé une esquisse de la scène pittoresque qui se passait sous ses yeux, remarqua ces intrépides chasseurs au milieu de la masse noire mouvante dans laquelle ils paraissaient engloutis et il distingua parfaitement les crépitements des coups précipités de leurs fusils.

C'est qu'en effet le vieux chasseur métis et ses deux compagnons sauvages chassaient, conduits par les conseils d'une longue expérience; ils voulaient avoir de la viande et ils s'en procuraient. Ils choisissaient en conséquence dans le troupeau affolé des buffles les femelles les plus grasses et dont le poil était le plus luisant.

Le marquis César de la Bécassière et son ami de fraîche date, Baptiste Jollibois, n'envisagèrent pas l'entreprise sous un œil aussi utilitaire. L'ancien chef de rayon donna le signal du massacre en lâchant deux coups de feu dans la tête d'un taureau monstrueux dont les cornes et le dos s'élevaient autant au-dessus des autres animaux du troupeau que la déesse Calypso, de classique mémoire, dominait les nymphes ses compagnes. Le colosse sur lequel le premier coup n'avait produit aucun effet visible tomba au second à genoux; mais le troupeau qui fuyait effaré, entraîna le jeune chasseur et son cheval à une grande distance.

Jollibois était trop fier d'avoir fait tomber sous ses coups le géant du troupeau pour abandonner sa victime. Quand il eut réussi à s'échapper des mailles de ce filet vivant qui l'entraînait malgré lui, il rechargea soigneusement son arme, et revint au-devant de son antagoniste.

Celui-ci s'était relevé, il se balançait avec une sorte de mouvements rythmiques sur trois jambes, car il avait une épaule brisée. Tout son corps énorme tremblait comme une feuille agitée par le vent. Sa terrible crinière était hérissée, ses yeux injectés de sang lançaient des éclairs de



Le bizon expirant. (P. 163.)

délire et de rage. Il faisait d'héroïques efforts pour s'élancer sur son meurtrier, mais ses forces le trahissaient, et il retombait à chaque pas.

Le peintre Beaudoin, qui avait suivi à distance les péripéties de cette scène émouvante, mit son cheval au trot et s'approcha de l'animal mourant dont le vainqueur semblait contempler l'agonie. Il y avait là un sujet de dessin magnifique et qu'il s'agissait de ne pas laisser échapper. Le peintre se plaça devant l'animal furieux qui, tout hérissé et pantelant, faisait des efforts désespérés pour arriver jusqu'à lui.

Il saisit son album et, après s'être établi commodément sur son cheval, il dessina l'esquisse de ce beau tableau qui depuis a figuré avec honneur à l'exposition de peinture de Paris et qui a valu à son auteur une première médaille.

Le beau marquis, pendant que Jollibois accomplissait des merveilles, n'était pas resté inactif; il avait de son côté couché sur le sol deux taureaux de taille respectable et une vieille vache qu'il eût été peut-être plus humain de laisser mourir de sa belle mort.

Pendant que nos deux amis se distinguaient ainsi, les autres chasseurs avaient poursuivi leur œuvre de destruction avec cette habileté et cette adresse qui constituent le caractère des peuplades du nord Amérique. Sur un espace de plus de deux kilomètres carrés, gisaient les victimes par centaines. A lui seul, le trappeur Guillaume Novet avait choisi et frappé au cœur dix vaches grasses, qu'il avait atteintes à la course sur un terrain où, lancé à fond de train, il avait rechargé dix fois son arme sans arrêter son cheval, ni mettre pied à terre.

— Mes amis, dit le trappeur, nous avons là des provisions de bouche pour plus d'un mois, mais comme nous ne sommes point sûrs de retrouver de sitôt l'occasion de refaire une si belle chasse, je vous recommande de vous occuper sans tarder de la conservation de la viande abattue.

Les Indiens ont la compréhension vive; ils ne se firent pas répéter l'invitation du chasseur, tous se répandirent à travers la campagne, armés les uns de leurs tomahawks, les autres de leurs sabres d'abattis, d'autres enfin de ces longs couteaux si pointus en usage aux États-Unis où on les nomme *bowie-knife*, et qui très souvent y jouent un rôle dramatique.

En moins d'une heure, les animaux morts furent dépouillés de leurs peaux et mis en quartiers. Une partie de ces dépouilles opimes fut placée derrière les cavaliers qui reprirent le chemin du campement.

Une autre partie des chasseurs s'installa sur place pour y passer la nuit et y faire fumer la viande restante.

A cet effet, de grandes meules d'herbes à moitié séchées par le soleil furent formées de ci de là. Le feu communiqué à ces gerbes forma bien-

tôt un grand nombre de colonnes d'épaisse fumée à travers lesquelles on plaça les quartiers de chair à bonne distance de la flamme, de façon à ce qu'ils fussent désséchés dans le plus bref délai.

Ces efforts furent couronnés d'un prompt et complet succès.

Dès le lendemain, à la première heure, un des fourgons détachés du campement vint s'offrir pour y entasser les provisions de viandes fumées. On les plaça par lits entre lesquels on mit des couches de sel marin, puis on rentra au camp avec ce chargement de provisions de bouche qu'on aurait été sûr de conserver longtemps intactes même dans un pays d'une température beaucoup plus élevée.

Mais revenons au camp, que nous avons quitté pour assister à la chasse aux bisons. Pendant la course que nécessita le retour, Guillaume Novet, qui aimait à rire, ne ménagea pas aux deux jeunes chasseurs, de la Bécassière et Jollibois, les compliments ironiques et narquois sur le choix des victimes qu'ils avaient abattues.

— Les loups de la prairie, disait-il en riant, ne vous sauront pas trop mauvais gré de votre chasse, car ils auraient vraisemblablement dédaigné les animaux que vous avez tués, et qui déjà succombaient sous le poids des ans.

Puis il reprenait :

— Il est vrai de dire qu'à quelque chose malheur est bon. Si la viande du taureau monstre tombé sous les coups de M. Jollibois n'est guère propre à fabriquer un bœuf à la mode, en compensation, la peau et les tendons de cet animal et de la vieille vache de M. le marquis pourront servir à faire des cordes d'une solidité sans pareille.

Ce fut en devisant ainsi qu'on arriva au camp dressé à quelques kilomètres du lac Abittibi.

Là, des nouvelles émouvantes attendaient les chasseurs.

Une entreprise ayant pour but l'enlèvement de M^lle^ Clémence Allard avait eu lieu et avait réussi malgré la présence près d'elle de son fiancé Émile des Rivières L'infortuné jeune homme était plongé dans un indicible désespoir.

Une heure après que les chasseurs eurent disparu dans la direction du lac, à la poursuite du troupeau de bisons, les Indiens restés à la garde du camp, croyant qu'une pareille caravane ne pouvait avoir à redouter aucun danger extérieur, s'étaient éloignés des fourgons, et le plus grand nombre étaient allés se livrer au plaisir de la pêche dans un petit cours d'eau éloigné d'un mille environ. Le camp se trouvait ainsi assez mal gardé ; mais que pouvait-on craindre avec des wagons blindés dont chacun représentait une véritable forteresse?

Plusieurs dames, prévenues la veille de la partie de chasse projetée, étaient restées endormies et attendaient dans leurs chambres particulières l'heure du déjeuner. Parmi celles-là, citons la jeune mariée, Mme Ernest, Mlle Elisa Leroux, à laquelle il semblait que ses récentes et singulières amours n'avaient pas enlevé le sommeil, et la vieille Mme Raymond, qui devenait chaque jour plus grognonne et plus misanthrope.

L'oncle Jean-Pierre, suivant sa vieille habitude. s'était levé dès l'aurore, mais il avait rencontré M. Fontaine et le docteur Leroux qui, accompagnés du solennel M. Athanase Barbier, lui avaient proposé de faire une excursion matinale.

Tous quatre étaient partis à l'aventure.

Il ne restait donc plus au campement que l'amoureux des Rivières, car il n'y a pas lieu citer les domestiques Le Gludic, Couracasse, et Lerat qui, vivant dans un wagon spécial, n'avaient qu'à des heures prévues des relations avec leurs maîtres

Émile des Rivières était allé frapper à la porte du fourgon occupé par les dames, et avait prié la jolie soubrette Pauline Daubry de faire connaître à Mlle Allard la résolution prise par lui de ne point accompagner la chasse.

La demoiselle d'honneur, toute joyeuse, était allée donner cette bonne nouvelle à ses amies, Hélène Bourgeois et Marie Fontaine. Toutes trois s'étaient vêtues à la hâte et, rejoignant le galant cavalier, l'avaient supplié de leur faire faire une promenade matinale.

La partie de l'Amérique du Nord qu'on appelle la Prairie n'offre pas, à beaucoup près, les aspects pittoresques qu'on rencontre dans les autres régions du nouveau continent ; le principal caractère des paysages de presque toute l'Amérique du nord est d'être fort monotone. Même dans les contrées où se trouvent des aspects imprévus, quelquefois même des splendeurs inoubliables, on se lasse vite parce que les fleuves, les lacs, les forêts, les montagnes et les plaines sont toujours d'une désespérante régularité et se ressemblent partout.

La Prairie proprement dite est plus monotone encore. Pendant des journées entières, bien qu'on aille sans cesse en avant, on aperçoit toujours le même horizon, les mêmes grandes herbes, sans un bouquet d'arbres, sans rien qui puisse distraire la vue.

On a comparé ces plaines sans bornes où vivent en sécurité les bisons, les chevaux sauvages, les antilopes et tant d'autres animaux, à l'Océan ou au Sahara africain. La Prairie n'a de l'Océan que la monotonie d'aspect et a, sur le désert, l'inappréciable avantage d'offrir au voya-

geur, de temps en temps, des cours d'eau dont les bords sont généralement boisés.

Notre jeune homme et ses compagnes se dirigèrent vers une ligne de verdure indiquant le passage d'un ruisseau.

CHAPITRE XXI

Le Sire de Fich-ton-camp. — Une tenue belliqueuse. — Les bêtes fauves : loups des prairies; ours bruns, noirs ou gris ; lynx; panthères. — Le gibier de poil : l'original ou élan d'Amérique ; le caribou arctique ; le cerf wapiti, le chevreuil; la gazelle; le bœuf musqué. — Une saulee sur le bord d'un ruisseau. — Une halte agréable. — Un bruit insolite. — Une fausse alerte. — Un cri de détresse. — Trois hommes masqués. — Attaque imprévue. — Un géant ravisseur. — Un coup de revolver. — La mort du géant. — Une feinte perfide. — Mlle Allard a disparu. — Deux demoiselles évanouies. — Désespoir d'Émile. — Retour au camp. — L'Oncle Pétrus reprend son sang-froid. — Un conseil de guerre; éléments europeens et éléments indiens. — Prudence de M. Athanase Barbier. — Une assemblée modèle. — Récit de M. des Rivières. — Discours de Guillaume Novet. — Opinions d'Œil-de-Lynx et du Bec-d'Aigle. — Un trio de chercheurs de piste. — Un homme armé de pied-en-cap.

M. des Rivières n'était certes pas un poltron; néanmoins, soit afin de rassurer ses compagnes d'excursion. soit plutôt dans le but bien naturel de se montrer à sa future dans un appareil martial qui plaît toujours aux dames, il avait pris un revolver à sa ceinture où pendait, en outre, un couteau de chasse. et il portait en bandouillère un superbe fusil à deux coups

Mlle Allard le plaisanta un peu sur sa tenue belliqueuse.

— Vous me rappelez, dit-elle en riant, certain sire de *Fich'ton-camp, qui s'en va t'en guerre.*

— Ne vous moquez pas de moi, mon amie, reprit le jeune homme. Nous ne connaissons pas le terrain dans lequel nous nous engageons, et le moyen le plus sûr de ne craindre aucun danger est de se mettre en mesure de combattre celui qui pourrait survenir.

— Y a-t-il vraiment quelque chose à redouter? demanda Mlle Fontaine, qui n'avait aucune prétention au rôle d'héroïne.

— Je ne le pense pas, répondit le jeune homme ; cependant je ne suis pas fâché d'être en mesure de vous défendre, si le hasard nous mettait en présence d'une bête fauve quelconque : loup des prairies, ours brun, noir ou gris, lynx ou panthère

— Savez-vous que vous nous faites froid dans le dos avec vos appré-

hensions? dit la jolie Hélène. J'ai presque envie de rentrer au camp

M. des Rivières eut un bon sourire.

— Rassurez-vous, dit-il. Si j'avais eu une crainte sérieuse, je me serais fait accompagner par un de nos chefs sauvages, l'Oiseau-des-Nuits ou l'Ours-Velu, mais je tiens de leur bouche même que nous sommes trop loin des forêts pour avoir rien à craindre des fauves qui y ont élu domicile. Si je ne comptais que sur cette brillante proie, je risquerais fort de rentrer bredouille. J'espère faire des rencontres moins tragiques qui me permettront peut-être de vous montrer que j'aurais pu, aussi bien qu'un autre, jouer mon rôle à la chasse aux bisons.

— Que comptez-vous donc immoler sous vos coups, monsieur le Nemrod? demanda, non sans une pointe d'ironie, la demoiselle d'honneur.

— Hé! que diriez-vous, mon amie, si je couchais sur le gazon un original, que les savants appellent *cervus alces* et les gens du monde *élan d'Amérique?*

Ce n'est pas là, mesdemoiselles, une proie à dédaigner, car cet animal est plus haut qu'un cheval, auquel il pourrait être comparé s'il était un peu plus long et si la nature ne l'avait pas absolument privé de queue.

— Je comprends, dit en riant M^lle^ Bourgeois, qu'on l'ait appelé original. Cette bizarre constitution lui donnait droit à ce nom.

— Je pourrais aussi, continua M. Émile, qui n'était pas fâché de faire preuve d'érudition, tuer un caribou des Landes ou caribou arctique.

— Nous avons vu un échantillon de cette famille, dit M^lle^ Allard. Nos chasseurs nous ont même permis d'apprécier ses qualités comme gibier.

— Oh! l'animal dont je parle n'est pas le même! reprit M. des Rivières. Le caribou dont vous avez mangé habite les forêts et n'en sort pas. Celui que je voudrais rencontrer est moins grand de taille. Quelques personnes supposent que ce n'est en réalité qu'une variété du renne des Lapons. Nos compagnons les Indiens m'ont assuré qu'il vient d'au delà des grandes mers qu'il traverse pendant l'hiver sur la glace.

Je vous demande pardon, mesdemoiselles, de vous donner tous ces détails; mieux vaudrait, je le sais bien, tuer un caribou que de vous le décrire, mais il me souvient d'un proverbe de France : Quand on parle du loup, il sort du bois! Je me berce, en vous décrivant le gibier de ces contrées, de l'espérance que je pourrai bientôt tuer quelque belle bête, un cerf wapiti, un chevreuil, une gazelle et, qui sait? peut-être un bœuf

musqué ou un des bisons échappés au massacre que vos chasseurs ont déjà sans doute commencé.

La conversation fait oublier la longueur de la route, et les jeunes excursionnistes arpentaient hardiment la plaine sans s'inquiéter des difficultés du chemin causées par les hautes herbes, drues et dures, presque converties en paille sèche par l'extrême chaleur du jour.

Le point verdoyant qui avait été le but de leur promenade et qui sans aucun doute dénotait l'existence de quelque ruisseau grandissait à vue d'œil. On put bientôt se convaincre qu'il s'agissait en effet d'un cours d'eau avec une bordure de saules d'une espèce particulière à ces régions, mais qui, comme les saules de France, se plaisent sur les bords des rivières et dans les terrains humides.

Malgré la latitude à laquelle la caravane était déjà parvenue en raison de la saison, le soleil dardait ses brûlants rayons sur cette plaine sans ombre. Le vent qui règne souvent avec une extrême violence dans ces contrées commençait à souffler, et en vaporisant toute rosée augmentait encore la chaleur. Les excursionnistes virent donc avec plaisir qu'on était arrivé au terme d'une route fatigante, et les demoiselles prièrent leur cavalier-servant de donner le signal d'arrêt.

On fit halte dans la saulée, et le galant M. des Rivières s'empressa d'aller remplir d'eau fraîche, au ruisseau qui chantait sur un lit de galets, une gourde qu'il avait apportée.

On fit circuler fraternellement le récipient auquel chacun colla ses lèvres, car nul n'avait songé à se munir d'un verre.

— Ma foi! à la guerre comme à la guerre! s'écria la demoiselle d'honneur. Cette eau est d'ailleurs excellente et d'une adorable fraîcheur.

On s'assit sur un épais gazon, et l'on commençait à se féliciter du calme de ces lieux et de la douceur du repos qu'on y goûtait quand un bruit rapproché de branches brisées se fit entendre.

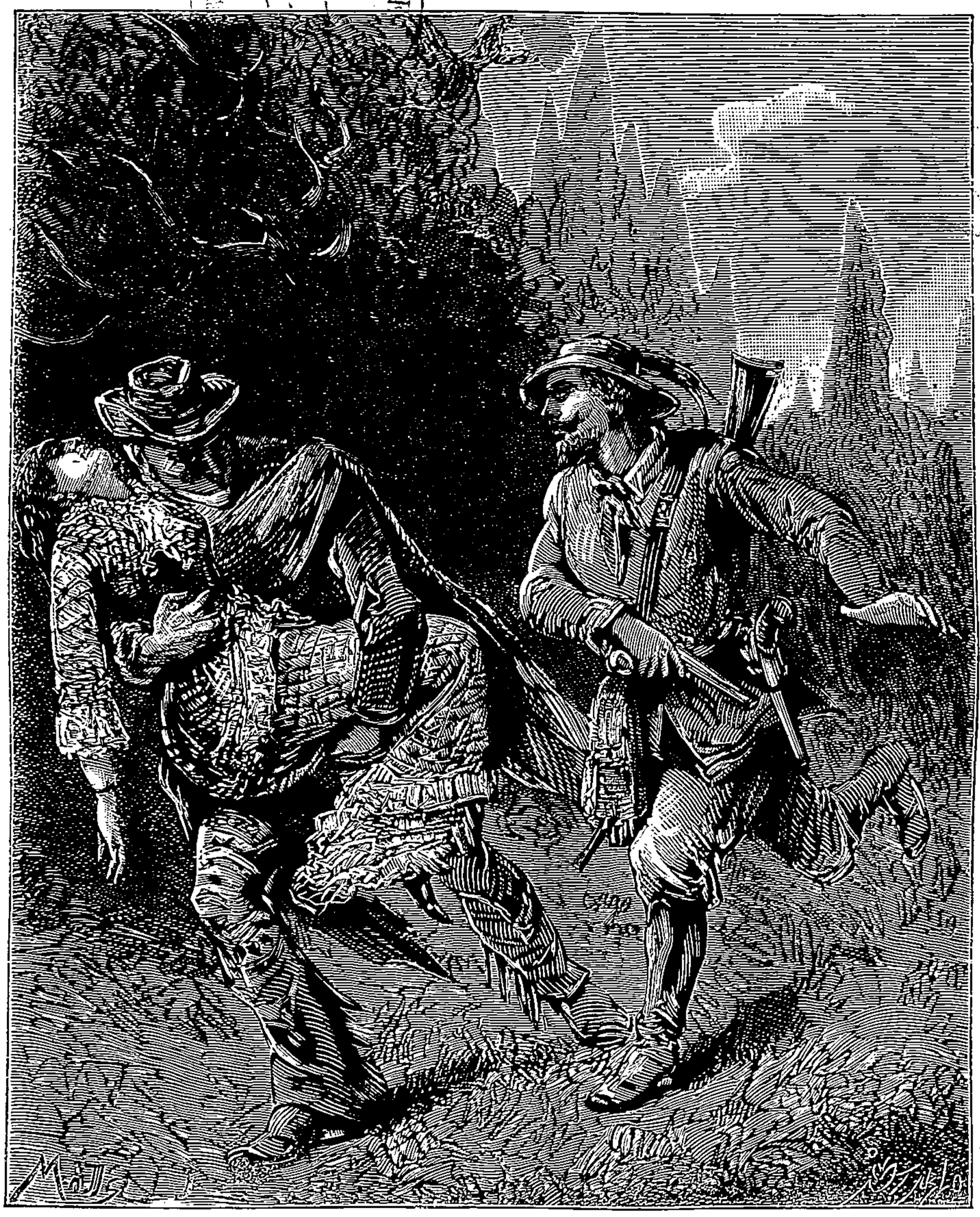
Émile des Rivières saisit son fusil, qu'il avait déposé près de lui.

— Qui va là? demanda-t-il d'une voix ferme.

Tout se tut aux alentours, et l'on n'entendit plus que le murmure du ruisseau mêlé au bruit du vent s'engouffrant dans les frondaisons.

Le jeune homme se dressa comme un ressort et s'élança du côté où le bruit insolite s'était fait entendre.

Il sonda vainement du regard les massifs touffus et les buissons penchés sur le ruisseau limpide. Convaincu que tout était solitaire et qu'il ne s'agissait sans doute que d'une branche morte brisée par le vent et tombée sur le sol, il se disposait à rejoindre ses compagnes, quand un long cri de détresse parti du lieu où il les avait laissées lui fit précipiter le pas.



L'un d'eux était déjà parvenu à saisir dans ses bras robustes Mlle Allard et l'emportait en courant. (P. 169.)

Il s'élança en avant avec la rapidité d'une flèche.

Un terrible spectacle se déroula à ses yeux.

Trois hommes vêtus à l'européenne, mais la figure couverte d'un masque, s'étaient précipités sur les jeunes filles dont ils s'efforçaient d'étouffer les cris en posant sur leur bouche d'épais bandeaux.

L'un d'eux était déjà parvenu à saisir dans ses bras robustes

Mlle Allard, et l'emportait en courant vers un groupe formé de trois chevaux et placé à courte distance.

Le jeune des Rivières mit en joue le ravisseur, mais son arme tomba de ses mains avant d'avoir fait feu.

Émile avait compris l'impossibilité d'atteindre le brigand sans risquer de frapper sa fiancée qui lui servait de bouclier.

Il prit de nouveau un élan désespéré, et arriva en face de son ennemi avant que celui-ci eût pu se mettre en selle.

— Tiens, voleur de femme, dit-il, en déchargeant à bout portant dans la tête de l'homme masqué, un coup de son revolver.

Le brigand était une sorte de géant aux formes herculéennes. Émile le vit se redresser tout à coup comme dans un effort suprême pour prendre la fuite; mais la balle avait porté juste, une tache rouge et ronde se dessina sur le front du bandit qui, terrassé par la douleur, ouvrit les bras et laissa échapper la jeune fille évanouie dont le corps glissa inanimé sur le gazon.

Le colosse fit trois pas en arrière et tomba raide mort.

Émile des Rivières comprit que les compagnes de sa fiancée réclamaient, avant toute chose, son intervention. Il courut d'un trait vers le lieu où il les avait vues aux prises avec leurs lâches ravisseurs.

Il resta stupéfait en les trouvant seules, inanimées, étendues sur le gazon.

Il comprit que cette triple agression était un piège, dont le but unique était l'enlèvement de sa fiancée. Fou, éperdu, il fit volte-face et courut au lieu où son ennemi venait de succomber.

Quelque rapide qu'eût été sa course, il arriva trop tard. La jeune fille et le cadavre s'étaient éclipsés.

Le bruit de chevaux au galop lui fit retourner la tête.

Les deux bandits disparaissaient déjà dans la prairie, emportant en croupe, l'un, le corps inanimé de la jeune fille évanouie, l'autre le cadavre du géant terrassé.

Il songea à poursuivre les ravisseurs en se servant du troisième cheval abandonné par eux. Il s'approcha de l'animal qu'il trouva gisant sur le sol et baignant dans son sang.

Les fugitifs, avant de s'éloigner, avaient eu soin de lui couper les jarrets d'un coup de sabre d'abattis.

Aveuglé par la douleur et le désespoir, M. des Rivières se laissa tomber près de l'animal expirant.

Dans les herbes rougies de sang, un petit carré de papier se détachait en blanc sur le vert du gazon.

Il s'en empara.

C'était une carte de visite. Il jeta machinalement les yeux et lut :

Pierre Duther, explorateur.

— Oh ! rival déloyal, s'écria l'infortuné jeune homme, je te punirai de ton infamie !

Puis il retourna lentement au lieu où les compagnes de sa fiancée étaient restées évanouies.

Quand il arriva, Hélène Bourgeois commençait à reprendre ses sens, et elle fut bientôt à même de l'aider dans les soins qu'il prodiguait à la fille du savant géographe.

Celle-ci resta quelques minutes encore sans reprendre connaissance. Elle était immobile et pâle comme une morte ; ses mains, froides comme celles d'un cadavre, venaient automatiquement reprendre leur place chaque fois qu'après les avoir frappées dans les siennes pour y rappeler la circulation du sang, Émile les laissait échapper.

Enfin elle fit un léger mouvement, son cœur se remit à battre ; elle entr'ouvrit les yeux et, quand elle aperçut ses amis penchés sur elle, elle se sentit revivre tout à fait et les gratifia d'un sourire.

Émile n'avait pas encore prononcé une parole, mais lorsque M^lle^ Hélène, rassurée sur le sort de Marie Fontaine, lui demanda des nouvelles de Clémence, son désespoir éclata, et il versa un torrent de larmes.

Longtemps les sanglots étouffèrent sa voix, et ce ne fut qu'à l'aide de propos interrompus et presque inintelligibles qu'il renseigna les jeunes filles sur le sort de leur infortunée compagne.

— Je mourrai, s'écria enfin le fiancé de Clémence Allard, ou je tuerai l'infâme qui s'est rendu coupable d'un pareil acte de félonie !

Le retour au camp fut d'une tristesse navrante. Les deux jeunes filles, tout entières absorbées par la douleur, marchaient pensives et muettes. Quant à Émile des Rivières, il roulait dans son esprit mille projets de vengeance tous plus impraticables les uns que les autres, car la première condition pour se mesurer avec son ennemi et lui arracher sa proie était de savoir où le joindre. Or, comment le trouver au milieu de ces déserts sans bornes ?

Il se souvint alors de l'aide que lui avaient déjà donnée le trappeur canadien et le chef des Assiniboines, et il comprit qu'eux seuls pourraient encore découvrir la retraite du ravisseur.

On arriva au campement, et je laisse à l'imagination des lecteurs le soin de peindre le désespoir que la nouvelle jeta dans les cœurs de tous les membres européens de l'expédition.

L'oncle Jean-Pierre fut le premier qui reprit son sang-froid.

— Nous ne pouvons rien faire sans nos amis, dit-il.

Et il ordonna qu'une sorte de conseil de guerre serait convoqué le soir même. Ce conseil serait composé de tous les blancs et des principaux chefs des deux tribus des Peaux-Rouges.

— Monsieur Million, fit observer le marquis, croit-il bien sage d'avertir le Bec-d'Aigle de ce nouveau rapt? A-t-il oublié que c'est ce chef qui a été le premier agent de M. Duther, et ne craint-il pas qu'il ne soit encore secrètement son allié?

On voit que depuis qu'il avait abandonné le boulevard des Italiens, M. de la Bécassière commençait à acquérir cette sagesse que donne la réflexion.

L'oncle Jean-Pierre répondit :

— Je n'ai pas oublié le rôle qu'a joué le chef des Corbeaux dans le premier enlèvement de notre demoiselle d'honneur. Mais aujourd'hui, l'état des choses a bien changé. D'abord, le Bec-d'Aigle est devenu notre allié, et j'ai confiance dans la loyauté des Indiens; ensuite, sa tribu et lui-même ont besoin de nous pour rentrer dans leur patrie et leur intérêt m'est un gage de leur fidélité; enfin, et c'est là surtout ce qui me rassure, le chef des Crows, en refusant de rendre sa captive à Pierre Duther et en voulant se l'approprier, s'est fait de l'explorateur un ennemi mortel. Donc, à moins que Guillaume Novet et Œil-de-Lynx s'y opposent, nous l'admettrons au conseil et nous utiliserons son expérience.

Tel fut le programme arrêté, et le soir même, quand les Indiens chasseurs furent rentrés avec leur énorme butin, on se réunit autour d'un grand feu allumé au milieu du camp.

Les dames se déclarèrent incompétentes et demandèrent à rester dans leur demeure pour y cacher leur chagrin.

Quant aux Européens, tous tinrent à honneur de venir offrir leur concours pour retrouver l'infortunée jeune fille et l'enlever à son ravisseur.

Seul M. Athanase Barbier, ne voulant pas donner un seul démenti à la prudence qui avait été la règle de conduite de sa vie tout entière, s'excusa en alléguant la faiblesse de sa constitution et la règle inflexible qu'il s'était imposée de fuir toute émotion violente.

Nul ne songea à insister pour le faire changer de résolution.

Le conseil se composa donc des personnages suivants :

1° L'oncle Jean-Pierre, qui fut investi de la présidence; 2° Ernest Champion, dont le concours était précieux au double titre d'ingénieur et d'ami de M^lle^ Clémence; 3° Émile des Rivières, le plus intéressé de tous à l'expédition projetée; 4° le marquis César de la Bécassière; 5° le peintre

Beaudoin; 6° M. Fontaine, dont le savoir et l'expérience pouvaient devenir précieux; 7° le docteur Leroux, qui avait déjà fait ses preuves; 8° Baptiste Jollibois, qui avait si crânement changé le mètre de marchand de soieries contre le fusil double du chasseur; 9° Guillaume Novet, dont le concours avait été déjà si utile.

Quant aux guerriers indiens convoqués, c'étaient l'Œil-de-Lynx, le Bec-d'Aigle, Raton, l'Oiseau-des-Nuits, l'Ours-Velu, le Castor-Agile et enfin la Crécelle-Mystérieuse à qui son double rôle de médecin et de sorcier donnait une grande importance aux yeux des chefs indiens des deux tribus.

Le conseil ne ressembla en rien à nos réunions européennes et fut aussi calme que nos assemblées sont généralement tumultueuses.

L'oncle Jean-Pierre donna la parole à Émile des Rivières, qui raconta avec les plus minutieux détails sa promenade du matin, l'attaque dont ses compagnes avaient été l'objet, l'enlèvement de M^lle^ Allard, la mort du colosse masqué, la ruse des ravisseurs et enfin la disparition de sa fiancée.

Les chefs sauvages, assis et fumant leurs calumets, écoutèrent religieusement et sans mot dire, ce récit émouvant.

Les chefs Crows se faisaient traduire le discours du jeune homme, mot à mot, et phrase par phrase.

Quand Émile eut fini, tout retomba dans le silence, et ce ne fut qu'après quelques minutes de recueillement que Guillaume Novet fit signe qu'il désirait parler.

Il s'adressa en ces termes à Œil-de-Lynx:

— Mon frère, le grand chef des Sioux, a entendu le récit de notre frère le Visage-Pâle. Que croit-il qu'il soit urgent de faire en cette circonstance?

Le grand chef interrogé posa près de lui, sur le sol, son calumet.

— Mon frère le Porteur-de-Foudre est trop modeste, dit-il. Nul plus que lui n'est à même d'ouvrir un sage conseil et d'inspirer d'utiles résotions. Que mon frère dise donc d'abord sa pensée tout entière; nos oreilles sont ouvertes pour l'entendre.

— Puisque mon frère le grand chef le commande, reprit le trappeur, je crois qu'il faut avant tout savoir où les ravisseurs de notre sœur blanche ont porté leurs pas; or, les chercheurs de piste ne manquent pas parmi nous. Je propose donc que mon frère l'Œil-de-Lynx se dirige d'un côté, pendant que le Bec-d'Aigle prendra une autre direction et que j'irai moi-même à la recherche. Pendant que nous nous livrerons chacun de notre côté à nos investigations, M. Million attendra ici avec les guerriers

sioux ou corbeaux qui resteront les uns et les autres sous les ordres des chefs qui leur seront désignés.

— Très bien, dit l'oncle Jean-Pierre, mais ne craignez-vous pas que vos recherches ne soient très longues et ne retardent indéfiniment notre marche?

— Que mon père se rassure, répondit Œil-de-Lynx, si les chefs se mettent en campagne ce soir, demain, au lever du soleil, la piste des voleurs de femmes sera sans doute trouvée; c'est alors seulement qu'il sera utile de tenir conseil pour savoir comment il faudra leur arracher leur proie.

— J'approuve pour ma part ce qu'a dit mon frère le Porteur-de-Foudre, et je prie mon frère le Bec-d'Aigle de dire s'il pense comme moi.

Le chef des Corbeaux répondit en anglais :

— Le chasseur a bien parlé; le Grand-Esprit l'inspire et le Bec-d'Aigle est prêt à suivre son conseil.

Chacun des membres de la réunion se retira à ces mots, et le trappeur resta seul près du foyer avec les deux grands chefs.

— Par où mes frères pensent-ils qu'il faut commencer? interrogea-t-il.

— Mon frère le Porteur-de-Foudre veut rire, répondit le Bec-d'Aigle. Le point de départ des ravisseurs doit être le nôtre. La piste de deux chevaux est facile à suivre dans la prairie. Si les cavaliers se sont séparés, nous irons l'un à la suite de l'un, le second à la suite de l'autre, pendant que le troisième battra l'estrade et s'assurera qu'aucune troupe n'était placée à distance pour dissimuler la fuite de ceux que nous poursuivons.

— Mon frère, le Grand-Chef, a bien parlé, riposta le trappeur; le voyageur au visage pâle est un homme expérimenté et habile. Il cherchera par tous les moyens à dissimuler sa piste et à nous donner le change. Il sait que nous sommes en force et il nous connaît assez pour être sûr qu'il a affaire à forte partie; il tient à sa conquête et fera tout au monde pour la placer en lieu sûr.

— Il tentera vainement d'échapper à notre poursuite, reprit sentencieusement Œil-de-Lynx; quand trois hommes comme nous ont tenté de découvrir une piste, il n'y a pas de puissance humaine qui soit capable de les empêcher de réussir.

Le chasseur se leva et ses deux compagnons l'imitèrent.

— Que mes frères m'attendent là, dit-il, en s'éloignant. Je vais chercher le futur de la demoiselle enlevée pour qu'il nous conduise sur le lieu même où le crime s'est accompli.

Quand Guillaume Novet arriva auprès du fourgon qui servait de logement à Émile des Rivières, il trouva le jeune homme armé de pied en

cap, chaussé et guétré comme un homme qui se met en campagne. Il ne remarqua pas sans étonnement qu'en dehors de deux paires de revolvers de combat pendus à sa ceinture, il portait un fort couteau de chasse, et au lieu de son fusil double, une de ces lourdes carabines à tir rapide, se chargeant par la culasse. Sur l'autre épaule, il avait une carabine à quinze ou seize coups, du système très goûté par les Américains des États-Unis et que l'on nomme carabines Winchester.

CHAPITRE XXII

Un message inattendu. — Un cartel singulier. — Propositions de combat et instructions données par Pierre Duther a son adversaire — M. Émile des Rivières devient guide de Guillaume Novet et des deux grands chefs indiens. — Trois chercheurs de piste en collaboration. — Le licol du cheval mort ; un baillon en peau de loutre, un mocassin en peau de daim. — Guillaume Novet trouve la clé du mystère. — Les Indiens du département du nord. — D'infatigables voyageurs. — Avantage des moyens de locomotion des sauvages sur ceux des civilisés. — Plan de campagne du trappeur canadien. — Nécessité d'une action prompte. — Émile des Rivières attend son guide. — Au camp. — Insomnie de l'oncle Jean-Pierre. — Un nouveau mystère bientot éclairci. — Encore Mlle Leroux et son amoureux. — M. Athanase Barbier et son opinion sur l'amour.

Un fait resté inexplicable avait déterminé cette transformation subite d'Émile des Rivières en guerrier entrant en campagne.

Dès qu'après le conseil il était rentré chez lui, il avait trouvé sur sa table un pli cacheté qu'il avait ouvert, sans même se demander qui avait pu l'apporter.

Cet écrit était ainsi conçu :

« Monsieur,

« Nous sommes d'irréconciliables ennemis, puisque nous sommes rivaux et qu'aucun de nous ne veut renoncer à ses prétentions.

« Pour moi, j'ai juré que Mlle Clémence Allard serait ma femme et rien ne m'empêchera de réaliser mon projet.

« De votre côté vous semblez bien décidé à ne pas renoncer aux prétendus droits que vous donne votre situation de garçon d'honneur.

« Vous affirmez que Mlle Allard vous aime, moi je le nie !

« Un jour viendra où, si vous vivez encore, elle vous déclarera elle-même que c'est moi qu'elle choisit comme époux. En attendant, je comprends la haine sans bornes que vous devez nourrir contre moi.

« Je suis un galant homme, quoique vous puissiez en penser, et je vais vous le prouver sur l'heure.

« Vous avez soif de mon sang et, bien que ma haine soit moins féroce,

que la vôtre, je vous avoue que votre mort me serait agréable en ce qu'elle simplifierait ma situation.

« Voici donc ce que je vous propose :

« Voulez-vous accepter un combat à outrance dans lequel l'un de nous deux devra demeurer sur le carreau?

« Si cela vous sourit, voici mes conditions :

« J'irai vous attendre dans un lieu où nous serons absolument seuls. Vous vous munirez de toutes les armes qu'il vous plaira; je n'en excepte aucune, et vous n'avez pas à vous préoccuper de celles que j'emporterai moi-même.

« Vous ferez bien de joindre à vos munitions de guerre quelques provisions de bouche, car il peut se faire que notre combat dure plus d'un jour.

« Nous serons tout à fait tranquilles d'ailleurs, car le lieu où je vous attends est une petite île absolument déserte et où nul ne peut songer à venir nous déranger.

« Je compte que votre loyauté vous empêchera de parler de ce cartel à âme qui vive. Mais je dois néanmoins vous prévenir que si vous commettiez cette lâcheté, cela serait le signal d'un malheur, peut-être de la mort de M^lle^ Allard. Je l'ai placée en lieu sûr où nul être humain ne saurait la découvrir à moins que je consente à faire connaître sa retraite.

« Si vous acceptez loyalement le combat que je vous propose et que le sort des armes me trahisse, vous trouverez sur moi, après ma mort, l'indication nécessaire pour retrouver votre fiancée, et pour vous la faire rendre par ceux que j'ai chargés de la garder ; si c'est vous qui succombez, je resterai son unique prétendant, et c'est moi seul que l'avenir regarde. Mais si vous vous faisiez suivre et si, par trahison, je tombais dans un piège, à l'instant même où je serais au pouvoir de mes ennemis, celle qui est l'objet de nos dissentiments serait mise à mort par ses gardiens avant que nul ne puisse lui venir en aide.

« Vous voyez que j'ai tout prévu pour assurer la loyauté de notre rencontre.

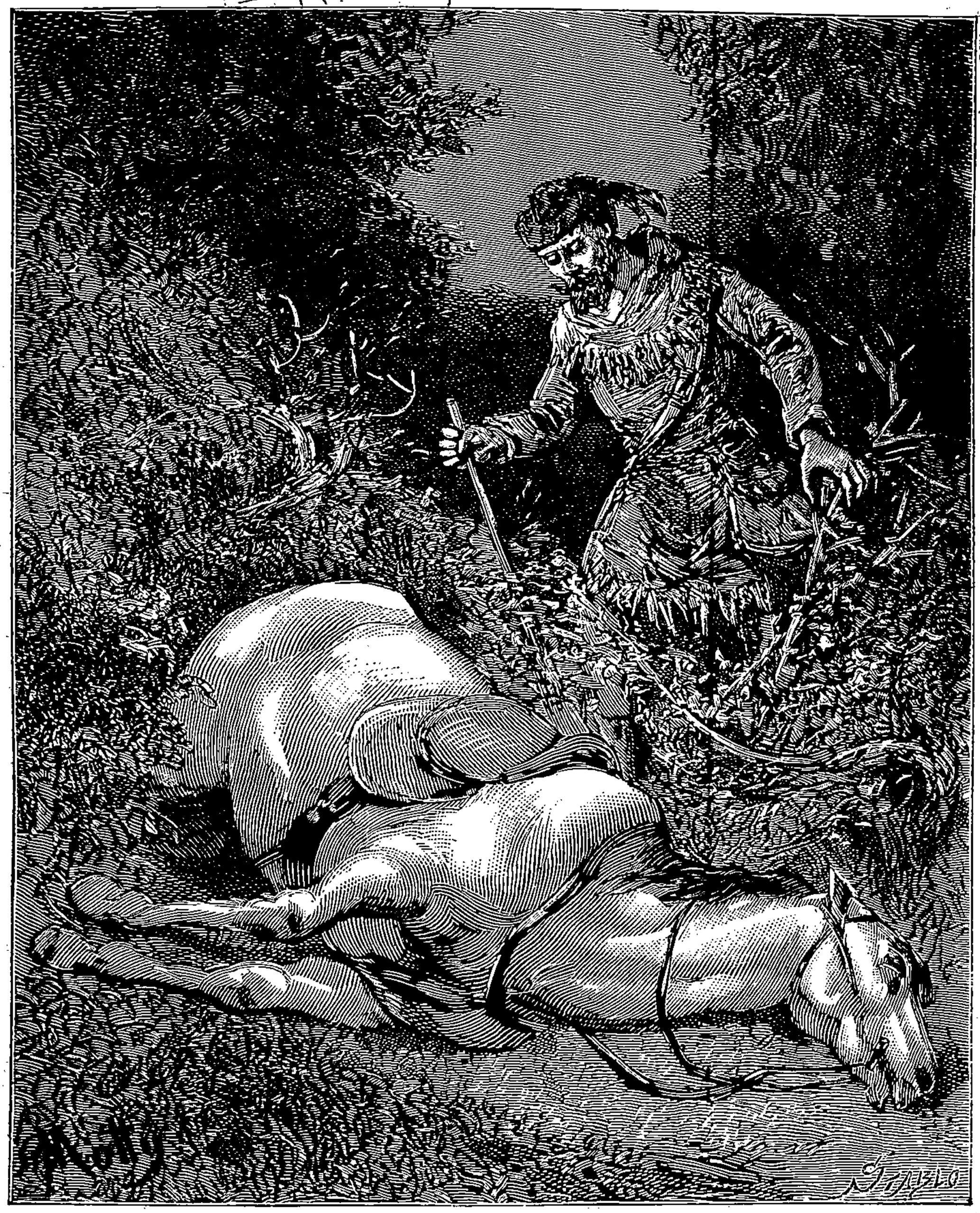
« Demain matin, au lever du soleil, trouvez-vous seul dans la saulée où vous avez cassé la tête d'un de mes compagnons. Là, quelqu'un vous abordera et vous montrera le fichu que M^lle^ Clémence Allard avait à son cou.

« N'essayez pas d'entamer une conversation avec le guide que je vous envoie, car il ne comprendrait pas plus votre langage que vous ne comprendriez le sien. Contentez-vous de le suivre.

« Il vous conduira sur le bord d'un lac où une barque légère cachée

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

23



Là gisait encore et râlait le malheureux animal, auquel les fugitifs avaient coupé le jarret. (P. 178.)

dans les joncs lui permettra de vous conduire dans un îlot peu distant de la rive. Quand il vous aura débarqué, il partira pour ne plus revenir.

« Je saurai l'instant précis de votre arrivée sur notre champ de bataille, mais je m'engage sur l'honneur à rester neutre et invisible pendant deux heures. Il me paraît juste que vous ayez le temps d'étudier le terrain du combat que je connais moi-même.

« Ce délai passé, il n'y aura plus dans l'île que deux êtres vivants

qui feront leurs efforts pour s'entre-détruire. Tous moyens sont déclarés bons et loyaux aussi bien pour l'attaque que pour la défense.

« Si ce duel américain vous déplaît, ne venez pas; le mépris qu'une telle lâcheté ne saurait manquer d'inspirer à celle que vous osez nommer votre fiancée, sera pour moi une vengeance suffisante, et je me croirai autorisé à ne plus m'occuper de vous.

« Veuillez agréer mes salutations.

PIERRE DUTHER. »

Telle était la raison pour laquelle le trappeur et les deux grands chefs avaient trouvé M. des Rivières si formidablement armé.

Tous trois comprirent que cet arsenal cachait un mystère, mais, avec cette discrétion qui caractérise les gens vivant de la vie sauvage, ils n'eurent garde d'interroger le jeune homme.

Ce fut Guillaume Novet qui prit la parole.

— Nous sommes heureux de vous trouver debout avant le jour, dit-il; nous venions vous éveiller et vous prier de nous conduire au lieu où a eu lieu l'enlèvement de votre promise.

— Hé bien! messieurs, suivez-moi, répondit M. des Rivières en prenant les devants.

La route fut silencieuse; le jeune homme, malgré l'obscurité, n'eut aucune peine à retrouver les traces de son récent passage. Les autres le suivaient à la file indienne.

Quand ils furent parvenus sur le lieu du combat, les deux chefs se séparèrent et allèrent examiner avec attention, l'un le point où le bandit colosse était tombé, l'autre le lieu qui avait été témoin de la lutte des jeunes filles contre leurs ravisseurs.

Pendant ce temps, Guillaume Novet alla étudier l'endroit où les trois chevaux avaient été placés à l'écart, et où gisait encore et râlait le malheureux animal auquel les fugitifs avaient coupé le jarret.

Le trappeur, touché de cette douloureuse agonie, s'approcha de l'animal expirant et lui plongea son poignard dans le cœur.

Ce coup fut donné avec une si prodigieuse sûreté de main, que le cheval ne poussa pas un soupir et resta dans l'immobilité de la mort.

Le Canadien examina attentivement le poil de la bête, la forme de ses pieds, la bride ou plutôt le licol qui pendait sur son cou. Il considéra la partie du sol piétinée et s'assura ainsi qu'il n'était bien venu en ces lieux que trois cavaliers et leurs montures.

L'Œil-de-Lynx, de son côté, penché vers le sol, en consultait les moindres détails et tâchait de reconstituer au moyen des plus insignifiants vestiges, la scène de l'enlèvement.

Les bâillons qui avaient servi à étouffer les cris des jeunes filles étaient restés sur le lieu du guet-apens ; le chef sioux remarqua qu'ils étaient faits non d'étoffe plus ou moins repliée sur elle-même, mais d'une peau, dont il ne reconnut pas la provenance.

Enfin le Bec-d'Aigle, après avoir interrogé chaque brin de gazon au lieu où la balle du jeune Émile avait si bien atteint son féroce ennemi, commençait à désespérer de trouver quelque indice capable de l'éclairer sur la personnalité ou la nationalité de l'homme mort, quand tout à coup il poussa un cri de joie et ramassa un objet qu'il trouva, quelques par plus loin, caché dans les herbes.

Émile des Rivières était trop préoccupé lui-même de la lettre étrange qu'il avait reçue pour prêter une grande attention aux recherches de ses compagnons. Pourtant, en entendant l'exclamation du chef des Corbeaux, il tourna la tête et vit que ce que le Bec-d'Aigle avait ramassé était un mocassin en peau de daim.

Le chef indien considéra attentivement cette chaussure et en conclut *a priori* que, malgré leur costume européen, les compagnons de l'explorateur français étaient des Indiens déguisés, car jamais homme blanc ne s'est chaussé avec des mocassins brodés en piquants de porc épic et portant en ornement des glands empruntés à une chevelure humaine.

Quand ils eurent longuement complété leurs investigations, les trois chercheurs de piste s'assirent sur le gazon et, sans se préoccuper de la présence du jeune Français, ils se communiquèrent leurs découvertes. Chacun examina minutieusement et silencieusement, l'un après l'autre, les objets trouvés.

Ce fut encore Guillaume Novet qui prit le premier la parole.

— Le chef des Crows à la sagesse du Grand-Esprit, dit-il ; il a raison, et les compagnons du ravisseur de femmes sont des Peaux-Rouges. Il s'agit de déterminer à quelle tribu ils appartiennent pour savoir, à n'en pas douter, où nous trouverons la demoiselle enlevée.

— Le licol que voici et qui a servi à attacher le cheval mort à un arbre, n'est pas fait en peau de buffle, ainsi que sont toutes les cordes à l'usage des Indiens de la Prairie. C'est donc en dehors des contrées que nous parcourons que les ravisseurs emportent leur proie.

— Mon frère le Porteur-de-Foudre parle comme un homme que le Grand-Esprit inspire, dit l'Œil-de-Lynx, qui tournait et retournait entre ses doigts la bride en question. Mais, pour ma part, je déclare que je vois pour la première fois un licol semblable, et que je n'en puis déduire le lieu où vivent les Indiens qui les fabriquent.

Le Bec-d'Aigle se contenta de courber la tête en signe d'assentiment.

Le Porteur-de-Foudre reprit la parole :

— Moi, je puis vous renseigner, dit-il.

— Que mon frère parle donc sans crainte, reprit Œil-de-Lynx.

— Je comprends, reprit Guillaume Novet, comment et pourquoi mes frères les grands chefs ne peuvent dire en quelle matière est fait ce licol, pas plus qu'il ne reconnaîtront la peau qui a servi à fabriquer ces baillons. Mais que mes frères m'écoutent, et ils sauront à quoi s'en tenir.

Cette bride est faite en boyaux de phoque tordus et radoucis par un long séjour dans du blanc de baleine ; ces bâillons, plus souples qu'une étoffe tissée avec de la laine ou du poil de castor, ne sont autre chose que des morceaux de peau de loutre coupés dans le ventre de l'animal et adoucis par de longues applications de cendres mouillées.

— Mon frère, le Porteur-de-Foudre, possède toute sorte de puissantes médecines. Rien de ce qu'il rencontre ne l'étonne ; mais que conclue-t-il des remarques qu'il vient de faire ?

— Il y a, reprit le trappeur, loin, bien loin vers le Nord, au bord des grandes mers glacées, des tribus d'Indiens qui voyagent beaucoup et que j'ai souvent rencontrées dans mes chasses ; ce sont des hommes grands et forts ! Bien qu'ils vivent à plus de deux cents lieues d'ici, j'ai vu quelques uns d'entre eux entreprendre le long voyage pour venir à Québec échanger quelques fourrures.

Dans leur pays, ces hommes se livrent à la chasse et à la pêche, et c'est avec les produits qu'ils en retirent qu'il ont fabriqué les objets que vous avez sous les yeux.

— Alors, dit le Bec-d'Aigle, si mon frère connaît la route qui conduit à leur pays, nous les aurons bien vite rejoints, car nous avons des moyens de locomotion supérieurs aux leurs.

— Mon frère se trompe, répondit le Canadien ; nos fourgons sont lourds et ne peuvent s'avancer que lentement. Les Indiens du départe-ment du Nord sont organisés de manière à satisfaire leur éternel besoin de pérégrination. Pour traverser les prairies, ils ont des chevaux qui peuvent défier à la course les meilleurs des nôtres. C'est même le cheval mort qui m'a tout de suite renseigné sur la nature de ceux que nous cherchons à atteindre.

Quand ils suivent le cours d'un fleuve ; ils ont des barques en écorce de bouleau qu'ils manœuvrent avec une habileté sans égale.

— Je vous arrête là, mon cher, dit le jeune Émile, qui, petit à petit, avait pris intérêt à la conversation et s'était rapproché des trois chercheurs de pistes. Si nous sommes inférieurs à ces sauvages dans les par-

cours terrestres, la chaloupe à vapeur de M. Million nous rend bien supérieurs quand il s'agit d'une route fluviale.

— Hélas ! monsieur Émile, vous vous trompez encore. Ce que vous dites est vrai pour tous les points où les rivières sont larges et leurs eaux profondes. Nous devancerons aisément nos ennemis dans la traversée des grands lacs, mais ils nous laisseront loin en arrière, dans les rivières étroites, remplies de rapides et sans tirant d'eau.

D'ailleurs, n'oublions pas que l'hiver approche, et que chacun de nos pas nous conduit dans le pays des frimas. Quand les rivières et les lacs seront gelés, à quoi nous servira notre chaloupe à vapeur?

Émile voulait avoir le dernier :

— Dans ce cas, nous avons comme eux des jambes, et je sais que M. Million emporte toute une cargaison de raquettes pour courir sur la neige.

— J'ai regret de vous dire que, dans ce cas encore, les Indiens nous devanceront, car ils ont des traîneaux et des chiens qui, sur la glace et la neige gelée, défieraient à la course les chevaux les plus rapides.

— Que pensez vous donc qu'il faille faire, — et devons-nous désespérer?

— Non pas ! répondit le chasseur. Vous, monsieur des Rivières, il vous faut rentrer au camp et vous efforcer de faire prendre patience à nos amis en attendant que nous soyons de retour. Il importe, afin que l'ennemi ne nous échappe pas, de ne pas lui laisser prendre une bien grande avance, mais avant tout il faut que nous connaissions sa position et ses forces.

— Si nous avons affaire, continua Guillaume, à une tribu nombreuse, la victoire nous est assurée, car la nécessité d'approvisionner de vivres toute une population retardera leur marche et nous permettra bien vite de les joindre.

Si, au contraire, M. Pierre Duther n'a qu'une petite escorte, hâtons-nous d'agir, ou résignons-nous à aller chercher notre pauvre demoiselle jusque dans dans les régions glacées qu'habitent ses ravisseurs.

En achevant ces mots, Guillaume Novet se releva, et les deux Indiens l'imitèrent.

Ils s'entretinrent encore quelques instants à voix basse et chacun prenant une direction différente, ils ne tardèrent pas à disparaître dans l'ombre de la nuit qui allait sans cesse s'épaississant.

Resté seul, l'infortuné Émile des Rivières tira sa montre, et à la clarté douteuse des étoiles, parvint non sans peine à lire l'heure.

Déjà quatre heures! murmura-t-il, comme le temps passe! J'ai heureusement tout mon équipage de guerre et je puis attendre ici le messager qui doit me mettre en face de mon infâme rival.

Pendant que ces événements se passaient dans la fatale saulée, témoin du crime de Pierre Duther, l'oncle Jean-Pierre, retenu au camp par ses fonctions de chef d'expédition, avait vainement tenté de prendre quelques heures de repos. Le sommeil fuyait sa paupière et les plus sombres pressentiments s'emparaient de son esprit.

Vers les deux heures du matin, désespérant de s'endormir, il sauta en bas de sa couchette, et, pour se distraire, il se mit en devoir d'aller faire le tour du camp afin de s'assurer si chacun des défenseurs était à son poste. Les nuits commençaient à être très froides, et le chef du camp remarqua avec plaisir qu'aucune des sentinelles indiennes placées de distance en distance à cent mètres environ en avant des fourgons n'avaient quitté leur poste.

Il rentra donc de cette ronde de sûreté et revint près du feu dans lequel, pour le raviver, il jeta quelques brassées d'herbes sèches, puis il s'assit sur le sol et se plongea dans la série de réflexions tristes que lui suscitaient les événements de la veille.

Un bruit de pas étouffés par l'épaisseur du gazon l'arracha à sa méditation.

— Qui va là? s'écria-t-il.

Personne ne répondit à sa question.

Il se leva et se dirigea du côté où le bruit s'était fait entendre.

Il se trouva devant le fourgon occupé par les dames, mais il était trop tard pour qu'il pût voir autre chose que la porte du wagon qui se refermait. Un froissement d'étoffe, qui se fit entendre au moment même de l'éclipse de la personne qui rentrait, lui donna à supposer qu'il s'agissai d'une des dames qui s'était attardée et qui revenait d'une promenade mystérieuse.

— Qui diable! peut ici sortir à pareille heure? se demanda-t-il.

Cette idée le préoccupa d'autant plus vivement que les dames seules avaient leur domicile dans ce fourgon.

— Il faudra que je surveille et que je sache ce qu'il y a, murmura-t-il.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Il était encore là, debout, complètement enveloppé et caché par l'ombre du lourd véhicule, quand il vit, à la clarté vacillante du foyer, passer discrètement la Crécelle-Mystérieuse.

Ce fut pour lui une révélation qui, malgré la situation douloureuse

où l'enlèvement de Mlle Allard avait mis l'expédition, lui arracha un sourire.

— Quoi ! dit-il, la vieille coquette s'est énamourée de ce magot au point de renoncer à la fois à la décence et à la timidité naturelles à son sexe? Qui diable aurait pu supposer qu'une telle passion irait se loger dans cette peau trop mûre? Il faudra nécessairement que je mette fin à ces promenades au clair de la lune, qui sont compromettantes même pour cette pauvre folle.

Pendant que M. Million monologuait ainsi, le temps continuait sa course éternelle; trois heures, puis quatre, puis cinq avaient sonné à la pendule de voyage suspendue au plafond du wagon-salon.

Une des fenêtres d'un fourgon s'était illuminée, et l'oncle Jean-Pierre avait aisément reconnu que c'était celle de la cabine occupée par son vieil ami, l'ancien fabricant de brosses.

— Toujours matinal, ce diable de Barbier, il se couche comme les poules, mais en revanche il se lève avant le chant du coq ! Je crois que rien au monde ne serait capable de le détourner, ne fût-ce que pour un instant, de ses vieilles habitudes. Jamais je n'ai vu semblable maniaque et, suivant moi, il a rudement bien fait de rester garçon, car sa femme aurait dû épouser sans discussion sa manière d'être... Après tout, je me moque quelquefois de lui, mais je dois avouer qu'il est tout à fait dans son droit. Il a acquis une belle fortune ; personne ne peut trouver mauvais qu'il en use à sa guise.

— Pour moi, en ce moment, je suis heureux de ses habitudes matinales, car, ajouta M. Million en tirant de son gousset une superbe montre Bréguet, voilà cinq heures une minute, et à cinq heures deux, il sortira pour faire sa promenade du matin. Je profiterai de cela pour causer quelques instants avec lui et pour me distraire des idées sombres qui me préoccupent.

En réalité, M. Barbier avait la régularité d'un chronomètre. A l'heure précise indiquée, la porte de son fourgon s'ouvrit et l'on vit pointer son gros ventre.

L'oncle Jean-Pierre se dirigea vers lui et lui tendit la main.

— Mon vieil ami, je suis heureux de vous voir toujours aussi fringant, aussi actif qu'au temps de la jeunesse, dit-il.

— Oui ! oui ! reprit M. Barbier, avec une assurance comique, je récolte les fruits d'une conduite régulière. Chacun est payé suivant ce qu'il a semé, et si je n'avais pas de temps en temps quelques accès d'un maudit rhumatisme, je rendrais des points au plus robuste de vos jeunes gens.

M. Million, qui n'était pas disposé à entamer une polémique sur un

semblable sujet, se contenta de sourire d'une façon ironique. Il avait sans doute bien des choses à dire sur cette bonne opinion que M. Barbier professait sur lui-même, mais trouvant sans doute le moment inopportun, il lui prit le bras et l'entraîna du côté du foyer.

Quand ils furent bien seuls et à l'abri de toute oreille indiscrète, l'oncle Jean-Pierre fit part à son ami de la découverte qu'il venait de faire, relative au noctambulisme amoureux de la nièce du docteur.

M. Barbier ne sourcilla pas.

— Comment, cette passion aussi tardive qu'extravagante ne vous met pas en gaieté, cher ami? demanda M. Million.

— Mon vieil ami, reprit le fabricant de peignes, avec la gravité d'un croque-mort, il ne faut jamais blâmer les sentiments des autres. Quoi que vous en disiez, M^lle^ Leroux est encore assez séduisante pour plaire; assez jeune pour aimer.

— Que diable me chantez-vous là? s'écria l'oncle Jean-Pierre, à moitié en colère. Est-ce que vous allez approuver cette vieille coquette du choix qu'elle a fait, et vous sentez-vous vous-même en humeur de devenir l'époux d'une fille des Peaux-Rouges?

— Non! certes, mon vieil ami, répliqua M. Barbier, je ne saurais couvrir de ma sanction les projets matrimoniaux de M^lle^ Leroux avec un sorcier sauvage, mais je vous le dis, en vérité, nul n'est maître de son cœur.

— Dites tout de suite que vous êtes amoureux aussi ? interrogea M. Million.

— Il ne faut pas dire: *fontaine je ne boirai pas de ton eau*, répondit, M. Barbier qui, comme Sancho Pança, dont il avait emprunté la gravité et la bedaine, cultivait volontiers les proverbes.

Quel phénomène s'était-il donc produit dans cette conscience bourgeoise et étroite? Comment M. Barbier, le puritain, en était-il arrivé à montrer de la sympathie pour le plus étrange et le plus extravagant des amours? Seul l'avenir nous l'apprendra.

Ces phénomènes se rencontrent parfois

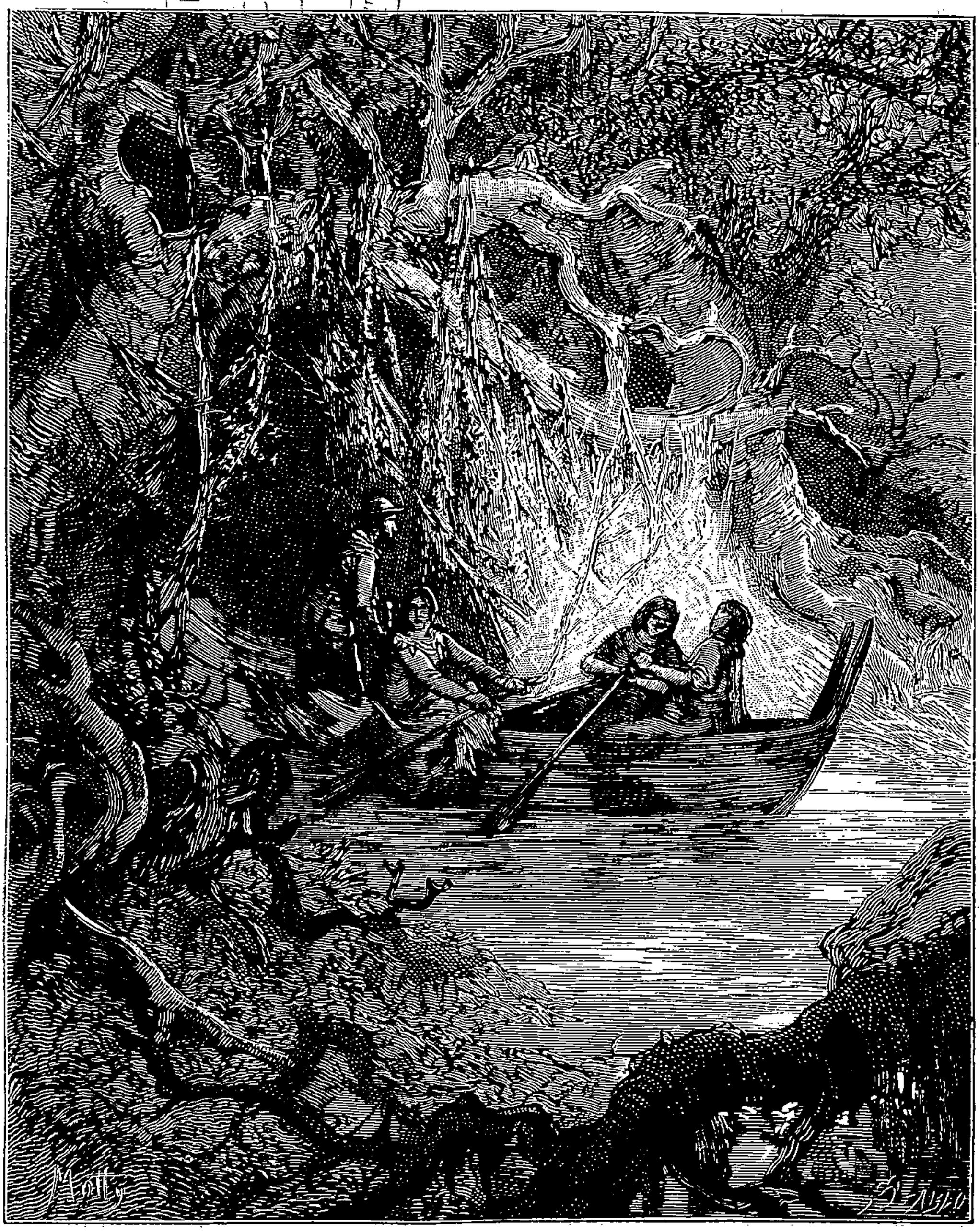
Peut-être, M. Barbier avait-il dans le fond de son cœur cristallisé, conservé quelque ancien souvenir d'amour qui le rendait indulgent pour les passions des autres. Peut-être aussi, s'il n'avait jamais aimé, avait-il ressenti dans son âge mûr les atteintes d'une flèche du petit dieu malin.

Quoiqu'il en soit, les propos de M. Barbier donnèrent fort à penser à l'oncle Pétrus.

C'est pourquoi, en rentrant le soir dans son fourgon, il se demandait, monologuant:

— Quel mouche a donc piqué l'ami Barbier? Ou bien, quelle mouche

94



La barque s'enfonça bientôt sous une sorte de tunnel formé par les arbres du rivage. (P. 189.)

me pique moi-même? Je trouve absolument folle cette vieille Leroux. Lui, Barbier, habituellement si sévère dans toutes les questions qui touchent aux mœurs et même aux simples convenances, plaide en faveur de la coupable les circonstances atténuantes. Je ne puis m'expliquer ce renversement de toutes choses prévues. Ou bien mon vieux Barbier est devenu fou, lui aussi, ou bien l'avenir nous réserve des surprises à son sujet

CHAPITRE XXIII

CE QU'ÉTAIT DEVENUE LA DEMOISELLE D'HONNEUR. — LA FUITE DES CAVALIERS. — LE LAC ABITTIBI. — UN DOUBLE FARDEAU POSÉ SUR LE GAZON — *Muck-e-tick-enow (l'Aigle-Noir)*. — LES *Saulteux*. — *Mani-tou-wabah (le Diable)*. — TRANSBORDEMENT. — FRAISE-DES-BOIS N'EST PAS MORTE. — *O-no-gong-way (le Grand-Guerrier)* — LA MÉDECINE DES BLANCS. — UN CANOT D'ÉCORCE DE BOULEAU BLANC. — SÉPARATION. — ILES ET ILOTS. — L'AIGLE-NOIR ENVOYÉ AU CAMP FRANÇAIS. — UN SOUFFLE DE BRISE. — UN MAT ET UNE VOILE. — MASSE GRISE A L'HORIZON. — ENTRÉE DE L'ILE MYSTÉRIEUSE. — UNE CRYPTE SOUTERRAINE. — UN FEU LOINTAIN. — RÉSURRECTION. — L'EAU D'OR. — REPROCHES ET INVECTIVES. — UN AMOUREUX SUR DE LUI-MÊME. — MENACES RÉCIPROQUES. — COUP DE SIFFLET SACCADÉ. — LA HUPPE BLANCHE. — UNE TENTE DANS UNE GROTTE. — PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Revenons, s'il plaît au lecteur, à la malheureuse demoiselle d'honneur, que nous irons reprendre au moment même où son ravisseur l'emportait évanouie, au galop endiablé de son robuste coursier, à travers les herbes de la prairie.

Elle ne tarda pas à disparaître aux yeux de son futur désespéré.

Les deux cavaliers, portant en croupe leur double fardeau, prirent d'abord la direction du sud, comme s'ils voulaient gagner la forêt, puis, quand ils eurent parcouru ainsi environ un mille, sans s'écarter du ruisseau qui coulait du sud au nord, sans doute dans l'intention de dissimuler leur piste, ils franchirent ce mince cours d'eau et piquèrent directement vers le nord.

Si Émile des Rivières était resté un peu plus longtemps à l'endroit où s'était accompli le drame fatal, il eût peut-être perçu, dans le silence de la plaine déserte, le bruit des pas des chevaux, malgré la sourdine qu'y apportait l'épais tapis de gazon qui forme la prairie.

Les deux cavaliers, trop expérimentés pour craindre un instant de se mettre ainsi dans le cas d'être découverts, poursuivirent leur route en ligne droite, sans se préoccuper du fardeau qu'ils avaient derrière eux.

Après deux heures environ de cette fuite, ils arrivèrent au bord d'une immense masse d'eau dont les limites se perdaient à l'horizon, dans la masse vaporeuse produite par les rayons solaires.

Était-ce un simple étang? était-ce un lac? était-ce une mer?

Si nos lecteurs se sont rendus un compte exact de la situation du camp de l'oncle Pierre et de l'itinéraire suivi par l'expédition, ils

n'auront pas de peine à deviner que cette étendue d'eau n'était autre chose que le lac Abittibi.

Sur un signe du ravisseur de M^lle^ Clémence, son compagnon mit pied à terre et, après avoir pris dans ses bras nerveux le cadavre de son colossal ami, et l'avoir déposé sur le sol, il vint prêter main-forte à M. Pierre Duther, qui lui-même s'était laissé glisser de cheval.

— *Muck-e-tick-enow* (*l'Aigle-Noir*), lui dit l'explorateur, dans un dialecte indien qu'Œil-de-Lynx et le Bec-d'Aigle eussent peut-être été incapables de comprendre, viens m'aider à descendre de mon cheval notre captive la *Fraise-des-Bois*. (C'est moi qui lui ai donné ce doux nom), et que mes frères les *Castors* n'oublient jamais que cette fille est la fiancée de celui qu'ils ont surnommé *le Diable* (*Mani-tou-wabay*). Ils lui doivent le respect le plus absolu s'ils ne veulent pas que de leur allié je devienne leur plus terrible ennemi.

Le sauvage vêtu à l'Européenne fit entendre une sorte de grognement approbatif, puis saisissant la jeune fille évanouie avec des précautions délicates qu'on n'eût pas attendues d'un tel colosse, il la déposa doucement sur un banc de gazon, en ayant soin de placer la tête dans une situation plus élevée que le corps, sur un petit tertre moelleux.

— Mon frère le Diable ne craint-il pas que son amie ne soit morte? Il y a bien longtemps qu'elle n'a donné signe de vie.

— Que mon frère l'Aigle-Noir se rassure, répondit l'explorateur; Fraise-des-Bois n'est pas morte. Celui qui l'aime et qui est allé la ravir au milieu de ceux qui la retenaient captive, a de puissantes médecines qui lui permettent d'endormir qui bon lui semble par la seule force de sa volonté. Fraise-des-Bois ne se réveillera que lorsqu'elle sera en sûreté dans l'asile inviolable où j'ai résolu de la conduire.

— Puisque mon frère le Diable a de si efficaces médecines et un pouvoir qu'il tient du grand Manitou, pourquoi ne rend-il pas la vie à ce malheureux *O-no-gong-way* (*Grand-Guerrier*) que le petit fusil inépuisable de notre ennemi le Visage-Pâle a couché sur le gazon? Mon frère a-t-il donc oublié d'emporter avec lui son sac-médecine?

— Les guerriers et les médecins blancs, reprit Pierre Duther, n'ont pas besoin de sac-médecine; ils ont le don d'accomplir un grand nombre de choses difficiles; mais le Grand-Esprit est plus puissant qu'eux, et il ne permet à aucun homme de rappeler du pays des grandes-chasses ceux qu'il y a envoyés. Le Grand-Guerrier est mort; nulle médecine ne peut lui rendre la vie.

Pendant que les deux hommes devisaient ainsi sur les rives du lac, après avoir arraché leur masque devenu inutile, une barque montée par

quatre guerriers indiens apparut sur les eaux qu'argentait la lumière du soleil déjà sur son déclin. Grâce aux efforts des pagayeurs, le léger esquif, taillé tout entier dans l'écorce d'un bouleau blanc, accosta le rivage, et deux des nouveaux venus sautèrent à terre.

Sans prononcer une parole, Pierre Duther leur présenta les deux chevaux qui avaient servi à lui et à son compagnon. Ils s'y élancèrent; puis au signal donné, ils partirent au galop dans la direction de l'ouest.

L'explorateur et son compagnon l'Aigle-Noir portèrent à bord de la pirogue la jeune fille toujours endormie qu'ils couchèrent avec précaution sur un lit de joncs préparé à l'avance. Ils allèrent ensuite chercher le cadavre du Grand-Guerrier qu'ils déposèrent aussi au fond de la pirogue.

Chacun s'arma d'un aviron et bientôt la barque, poussée par les efforts combinés des quatre rameurs, s'éloigna rapide et disparut dans les vapeurs qui s'élevaient des eaux, aspirées par les ardents rayons du soleil.

Le lac Abittibi présentait un aspect des plus remarquables. Son centre, uni comme un miroir, s'étendait en avant jusqu'à l'infini ; mais près de ses bords, du moins du côté de l'ouest, où se trouvaient les pagayeurs, se dressait une infinie série de petits îlots à l'aspect le plus pittoresque.

Toutes ces minces portions de terre étaient couvertes d'une végétation puissante ; quelques-unes étaient formées de masses rocheuses s'élevant plus ou moins haut et présentant des aiguilles de pierre qui émergeaint au-dessus des arbres les plus élevés.

Les quatre rameurs connaissaient sans doute parfaitement la route qu'ils avaient résolu de suivre, car la barque légère filait sur les flots avec la rapidité d'une hirondelle qui poursuit des insectes à l'approche de l'orage.

C'est ainsi qu'ils franchirent en peu de temps le dédale d'îlots semés près du rivage et qu'ils se trouvèrent au milieu du lac où l'embarcation prit résolument la direction du nord.

Il était à ce moment environ cinq heures de l'après-midi. Pierre Duther, ou le Diable, comme il plaira aux lecteurs de l'appeler, rompit le silence.

S'adressant au sauvage vêtu à l'européenne qui avait été son compagnon pendant son expédition.

— Mon frère l'Aigle-Noir, demanda-t-il, se sent-il fatigué, et puis-je encore compter sur lui pour un service que j'ai à lui demander ?

L'Indien releva la tête avec fierté :

L'Aigle-Noir, dit-il, n'est point une faible femme, aucun travail ne le fatigue. Que mon frère le Diable commande, et l'Aigle-Noir obéira

— Mon frère connaît le campement des Européens ? interrogea-t-il.

— Je connais ce campement et j'en ai étudié les moindres détails.

— Mon frère sait-il le lieu où s'abrite celui qui a tué notre frère le Grand-Guerrier? continua l'explorateur.

— L'Aigle-Noir, quand mon frère le Diable l'a chargé d'aller reconnaître le camp des Visages-Pâles, a pénétré dans chacune des maisons mouvantes qui les abritent. Le meurtrier du Grand-Guerrier couche dans une cabine étroite dans laquelle j'ai pénétré par la croisée qu'il laisse ouverte le jour et la nuit.

— Mon frère croit-il pouvoir aller déposer dans cette demeure une médecine écrite que je lui confierai?

— Que mon frère me donne sa médecine, et sitôt après que le soleil aura disparu derrière les grandes montagnes, elle sera mise au lieu indiqué.

— C'est bien! Je compte sur mon frère, et il n'aura pas à se repentir du service qu'il m'aura ainsi rendu.

Pendant cette conversation, les avirons avaient continué leur besogne. Une petite brise se fit sentir et un des Indiens se leva. Il planta au centre de la barque une sorte de petit mât auquel il fixa une peau de renne quadrangulaire qui fit office de voile et vint en aide aux efforts des rameurs.

Une petite heure s'était déjà écoulée depuis que l'embarcation avait quitté la rive, quand au loin à l'horizon apparut une masse grise qui ne pouvait être autre chose qu'une île.

— Enfin, nous arrivons! murmura entre ses dents Pierre Duther.

Au et à mesure qu'on s'approchait, la terre en vue offrait des aspects de plus en plus pittoresques et étranges. Ses rives seules étaient couvertes d'un épais rideau de verdure; mais du centre on voyait s'élever jusqu'au ciel des masses granitiques, sorte d'entassement titaniques de roches aux formes aussi bizarres que variées.

C'est vers les rives de cette île, plus grande que toutes celles rencontrées jusqu'alors, que les quatre rameurs, redoublant d'efforts, conduisirent leur frêle esquif.

La barque s'enfonça bientôt sous une sorte de tunnel formé par les arbres du rivage, et disparut sous cette masse de verdure non seulement sans laisser la moindre trace de son passage, mais encore sans qu'il fût possible au plus habile chercheur de piste de supposer qu'il y avait là un couloir conduisant dans un port.

C'est pourtant ce qui eut lieu.

Le petit bateau, après une marche d'une centaine de mètres environ dans ce couloir obscur qui décrivait des zigzags comme l'entrée d'un labyrinthe, se trouva tout à coup plus à l'aise; le couloir devenait galerie; ses parois s'écartaient pendant que s'élevait la voûte verdoyante.

Tout à coup la lumière du soleil couchant fit une irruption subite dans ces ombres épaisses, et les rameurs se trouvèrent au milieu d'un vaste bassin creusé dans le rivage de l'île et y formant une sorte de lagon tranquille.

— Allons, vite à terre ! commanda Pierre Duther.

La barque, poussée par un élan furieux, s'élança vers de hautes roches et pénétra dans une grotte souterraine où les conducteurs ne tardèrent pas à solidement l'amarrer.

Ces hommes semblaient connaître si bien le rôle que chacun devait remplir que celui qui paraissait être leur chef n'eut pas à prononcer une parole.

L'Aigle-Noir chargea sur ses épaules robustes le cadavre du Grand-Guerrier, et comme s'il n'eût pas eu à supporter le moindre fardeau, il sauta de la barque avec l'agilité d'un chamois sur une sorte d'étroite terrasse formée par le rocher.

Il cotoya ce périlleux sentier et disparut dans un sombre couloir qui s'ouvrait dans la masse rocheuse.

Pierre Duther, pendant que ses deux autres compagnons rangaient soigneusement, au fond de la barque, les pagayes, le mât et la voile de peau de renne, prit lui-même la jeune fille toujours inanimée, contempla un instant, à la lueur crépusculaire de la grotte, son visage pâli, mais sur les joues et sur les lèvres duquel pourtant apparaissaient quelques teintes rosées, puis, enveloppant sa taille flexible de ses bras robustes, il sauta à terre et disparut à son tour dans le sombre couloir dont les ombres allaient s'épaississant au fur et à mesure qu'on s'y enfonçait plus profondément.

Cette espèce de corridor taillé par la nature dans le roc suivait une pente descendante et semblait devoir conduire l'explorateur dans les entrailles de la terre.

Pierre Duther, malgré l'obscurité de caverne qui y régnait, s'avançait à grands pas, en homme habitué à la route ; et pourtant si quelqu'un eût marché sur ses traces, armé d'une torche allumée, il eût eu grand peine à le suivre, car le couloir parcouru suivait mille détours et était à chaque pas traversé et coupé par des couloirs semblables qui n'auraient pas manqué de dérouter un étra er.

Pierre Duther, lui, marchait là hardiment, et après une course d'environ deux cent mètres, il arriva dans une vaste salle formée par un cataclysme de la nature. Au fond de cette crypte souterraine brillait une lumière incertaine, insuffisante pour combattre les ténèbres amoncelées.

Il franchit, toujours portant son précieux fardeau, la distance qui le séparait de ce foyer lumineux.

C'était un feu de bois mort allumé dans la grotte profonde et autour duquel cinq ou six Indiens, couchés sur le sol, étaient endormis ou paraissaient se livrer au sommeil.

Quant à l'Aigle-Noir, il avait sans doute pris une autre direction, car rien n'indiquait sa présence en ce lieu.

Pierre Duther s'assit sur le sable fin qui formait le sol de la grotte et déposa près de lui son précieux fardeau.

— Il est temps que je m'occupe d'elle, murmura-t-il.

En disant ces mots, il tira de sa poche un petit flacon de cristal soigneusement bouché à l'émeri.

Il présenta ce flacon à la flamme brillante du foyer et regarda par transparence la liquéur qu'il contenait.

C'était une sorte d'eau claire et limpide, mais d'une couleur jaune dont les tons rappelaient ceux de l'or natif.

Le jeune homme retira le bouchon et appuya le goulot sur les lèvres de la jeune fille immobile.

Celle-ci avait les dents serrées, et il fallut que Pierre Duther eût recours à une lame d'ivoire qu'il tira de sa poche pour l'obliger à entr'ouvrir la bouche.

Quelques gouttes de la liqueur d'or y pénétrèrent.

Aussitôt un singulier phénomène se produisit.

Les paupières closes s'ouvrirent et se refermèrent à plusieurs reprises; les doigts d'abord, puis les mains et enfin les bras furent pris par une sorte de tremblement nerveux assez semblable à celui que produisent les fièvres paludéennes. Enfin tout le corps, jusqu'alors envahi par une certaine rigidité, se détendit; la respiration jusque là si faible qu'à peine elle aurait terni la surface d'un miroir, devint plus régulière et plus rapide; la tête de la jeune fille se souleva et elle promena autour d'elle un regard égaré.

— Mademoiselle Clémence, vous êtes ici en sûreté et vous n'avez rien à craindre, lui murmura Pierre Duther en donnant à sa voix les modulations les plus caressantes.

Elle dirigea ses yeux vers lui, puis le reconnaissant, elle porta ses mains en avant en signe d'épouvante.

— Vous! vous!... s'écria-t-elle au comble de l'effroi. Alors, je suis perdue!

— Vous êtes cruelle, implacable, mademoiselle Clémence, répondit l'explorateur, sans que sa voix prît la moindre teinte de colère. Plus tard vous me jugerez mieux et vous saurez me tenir compte de l'indomptable sentiment qui me fait aujourd'hui paraître votre persécuteur.

— Où suis-je? où suis-je? mon Dieu! s'écriait la jeune fille se tordant les bras et sans daigner répondre aux paroles de celui qu'elle considérait comme son plus cruel ennemi.

— Je vous répète, mademoiselle, que vous êtes en sûreté, sous la sauvegarde d'un honnête homme qui n'a d'autre tort que de vous aimer follement.

— Monsieur, s'écria la jeune fille indignée, ces paroles sont encore une lâcheté! Mais avec un homme tel que vous, doit-on les compter?

— Par grâce, mademoiselle, épargnez-moi.

— Que je vous épargne? Et vous? avez-vous donc eu pitié de moi? Avez-vous hésité à m'arracher à mes amis, au fiancé que j'aime? Vous êtes un homme sans honneur, sans foi ni loi, plus coupable que ces malheureux sauvages qui vous entourent et dont vous avez fait les complices inconscients de vos crimes.

Elle eût pu continuer longtemps ainsi, car le jeune homme, sans tenir compte des injures dont elle le frappait au visage, l'écoutait haletant, n'entendant que la douce musique de sa voix, contemplant avidement son visage enflammé par la colère.

Elle se tut enfin et Pierre Duther lui dit :

— Maudissez-moi, accablez-moi d'injures, écrasez-moi sous votre mépris, je ne vous en voudrai pas, mademoiselle, car les apparences sont contre moi. Si vous saviez que j'obéis à un sentiment plus fort que ma volonté, que l'amour que je ressens pour vous m'a rendu fou et m'a fait briser avec toutes les lois sociales; si vous étiez convaincue que pas un souffle de ma vie, pas une aspiration de mon cœur, pas une seule pensée n'existent en moi, dont vous ne soyez l'unique sujet, la seule maîtresse, peut-être seriez-vous plus indulgente!...

Elle l'interrompit brusquement.

— Assez de fadeurs, assez d'hypocrisie, monsieur! sachez que je ne désespère pas encore de recouvrer ma liberté!...

— Vain espoir! mademoiselle.

— Oh! j'ai des amis vaillants et dévoués qui ne m'abandonneront pas. Mon fiancé Émile...

— Votre fiancé Émile des Rivières sera mort demain!

— Que dites-vous là, infâme! Qui donc oserait attenter à ses jours?

— Ce sera tout simplement moi, mademoiselle.

— Après vous être fait un ravisseur de filles, vous voulez être un assassin! Rien ne saurait m'étonner d'un homme comme vous!

— Je ne serai pas un assassin. Mais, demain matin, à l'aurore, M. Émile des Rivières, s'il n'est pas un lâche, se trouvera en face de

BIBLIOTHÈQUE NA



La pagaye du sauvage, solidement campé sur ses jambes, au milieu du frêle esquif, frappait tantôt à droite, tantôt à gauche. (P. 198.)

moi; nous serons armés tous les deux; qu'il défende sa vie! Moi je sens que je lui porte assez de haine pour être sûr de le vaincre et de le tuer.

— Mais pourquoi? Pourquoi? Que vous a fait ce malheureux jeune homme? s'écria Clémence Allard, se tordant les mains de désespoir.

— M. des Rivières vous aime, ce qui me serait absolument égal s'il n'y avait que cela. Mais vous aimez ou vous croyez aimer ce garçon

insignifiant. Sa vie est un obstacle à mes projets, à mon bonheur. Il cessera de vivre.

— Ah! monsieur, s'écria la demoiselle d'honneur arrivée au paroxysme de l'indignation et de l'horreur, espérez-vous donc que je pourrai jamais pardonner à un homme qui aurait trempé ses mains dans le sang de celui que j'ai volontairement accepté comme mon fiancé?

— Non seulement je l'espère, mais j'en suis sûr; vous me pardonnerez et vous m'aimerez! Je le veux!

— Eh bien! essayez! J'ai toujours été une fille douce et sans fiel; mais je vous jure ici que celui qui tuera Émile mourra de ma main. A votre tour, prenez garde, monsieur Pierre Duther!

L'explorateur sourit et ne répondit pas. Après quelques minutes de silence :

— Je vous laisse ici, mademoiselle, sous la garde de tous ces braves gens. Ils ont reçu des ordres auxquels ils obéiront aveuglément. N'essayez pas de les corrompre; ils ne connaissent pas votre langage et vous ignorez le leur; d'ailleurs, ils ne reconnaissent au monde d'autre chef que moi et me sont dévoués jusqu'à la mort.

Il fit entendre un coup de sifflet saccadé, et tous les hommes couchés se levèrent comme mus par un ressort.

Sur un signe, l'un d'eux, non moins grand, non moins fort que les deux compagnons d'expédition de Pierre Duther, vint se prosterner devant la captive en signe de soumission. Puis il lui montra du doigt une sorte de petite tente bien close que jusqu'alors elle n'avait pu apercevoir dans la pénombre qui allait grandissant en s'éloignant du foyer.

— Mademoiselle, dit l'explorateur, cet homme est spécialement attaché à votre personne; il se fera tuer pour vous défendre, mais il a ordre de vous tuer vous-même plutôt que de vous laisser échapper. Cette tente qu'il vous montre sera votre demeure jusqu'à mon retour; vous y trouverez tout ce qui pourra vous réconforter et vous reposer, bonne couchette et vivres frais. Votre serviteur s'appelle la Huppe-Blanche, mais il ne comprendra votre appel que si vous daignez vous servir de ce petit sifflet que je vous offre. Vous pourrez d'ailleurs dormir en paix; cet homme couchera en travers de votre porte, et sa vie me répond qu'il s'opposera à tout ce qui pourrait être pour vous un sujet de contrariété.

Quand il eut achevé ces mots, Pierre Duther s'inclina galamment devant sa captive, qui, disons-le, ne daigna pas lui rendre son salut et se retira sans mot dire sous sa tente. Quand elle souleva la portière qui en fermait l'entrée, elle vit avec plaisir qu'une lampe allumée, accrochée au plafond, éclairait ce réduit.

L'explorateur, resté seul, alla frapper sur l'épaule d'un des Indiens réveillés en sursaut.

A nous deux, maintenant.

Et les deux hommes, sans se soucier de l'obscurité, s'enfoncèrent dans la grotte jusqu'à la rencontre d'une fissure formée par les rochers et dans laquelle ils s'aventurèrent sans hésiter.

Ils arrivèrent ainsi dans une sorte de salle abrupte, éclairée par une lampe à huile de phoque.

C'était évidemment la demeure particulière de Pierre Duther, car les murailles étaient entièrement tapissées d'armes européennes de toute nature.

L'explorateur prit un revolver à sa ceinture, un fort couteau de chasse et une carabine de précision avec les munitions nécessaires. Il compléta cet armement par une gibecière gonflée d'objets divers. Enfin, s'adressant à son compagnon :

— Le bateau est-il prêt? demanda-t-il.

— Que mon frère me suive, répondit l'Indien.

CHAPITRE XXIV

ATTENTE D'UN MESSAGER. — RÉFLEXIONS ET SOUCIS. — LES RESSOURCES D'EMILE. — UN MONOLOGUE IMPORTANT. — UNE IDÉE. — CRÉPUSCULE. — UNE APPARITION. — LE COSTUME DE L'ENVOYÉ. — LE FICHU DE LA DEMOISELLE D'HONNEUR. — UNE BARQUE DANS LES JONCS. — LES ASPECTS DU LAC ABITTIBI. — UN HABILE PAGAYEUR. — UNE ILE GRISATRE. — TERME DE LA NAVIGATION ENTREPRISE. — L'AIGLE-NOIR S'ECLIPSE. — COMMENCEMENT DU DRAME. — ORIENTATION. — COMMENT UN DUEL A L'AMÉRICAINE POURRAIT DEVENIR UN SIMPLE DUEL A LA CARABINE. — UN RAVIN ET LA LISIÈRE D'UN BOIS. — UNE IDÉE ABANDONNÉE. — DEUX FEUX TROMPEURS. — EMILE S'ENGAGE DANS L'INCONNU. — UNE FORTERESSE. — ARRIVÉE SUR UNE PLATE-FORME. — ASPECT D'ENSEMBLE DE L'ILOT. — INVESTIGATIONS. — PLAN DE BATAILLE ARRÊTÉ. — COUP DE FUSIL LOINTAIN. — DEUX AUTRES COUPS DE FEU. — EST-CE UN COMBAT LOYAL? — UN TRONC D'ARBRE INTÉRESSANT. — UNE BALLE INATTENDUE.

Nous avons laissé le jeune Émile des Rivières seul dans la saulée où, sous ses yeux, sa fiancée avait été enlevée par son rival. Il attendait là le lever de l'aurore et en même temps le messager qui devait le guider sur le lieu du combat.

Malgré sa bravoure, dont il avait donné déjà bien des preuves, la perspective de ce duel sans merci lui causait quelques soucis.

Son adversaire, familier avec le champ de bataille, n'aurait-il pas sur lui une supériorité invincible ? Deux heures d'étude du terrain lui

suffiraient-elles, à lui, Émile, pour dresser un plan d'attaque et un plan de défense?

Ces pensées tourbillonnaient dans son cerveau, sans ordre et sans précision. Il les repoussa avec énergie.

— Les grands généraux, se dit-il en souriant, improvisent leurs moyens d'action souvent sur un terrain qui leur est inconnu et qu'ils voient pour la première fois. Je m'efforcerai de les imiter.

Alors il récapitula dans son esprit les ressources dont il userait.

— L'essentiel, dit-il, en monologuant à demi-voix, comme un acteur de province qui étudie son rôle en se promenant, l'essentiel est surtout de se dissimuler le plus possible.

Quelque petit que soit l'îlot où doit avoir lieu notre rencontre, il s'agit d'en étudier d'un seul coup d'œil la configuration, afin d'en connaître les moyens de défense.

Pour que j'attaque avec fruit mon adversaire, il importe que je me place sur un point élevé d'où je puisse observer les environs le plus loin possible ; mais il faut aussi que ce lieu m'offre un abri où je sois invisible et une route qui, en cas de défaite, me permette de battre en retraite en bon ordre, comme cela se pratiquait pendant le siège de Paris.

Il resta quelques instants silencieux et comme plongé dans un océan de réflexions tumultueuses.

Tout à coup, illuminé par une réflexion subite :

— C'est une idée! s'écria-t-il en riant.

A ce moment, le jour commençait à chasser les tenèbres; la lumière des étoiles pâlissait et la grande bande, rose d'abord, blanche ensuite, qui s'était élevée, à l'est, au-dessus de l'horizon envahissait tout le firmament. Un bruit se fit entendre dans la broussaille.

— Qui va là? demanda le jeune homme d'une voix ferme.

Personne ne répondit, mais un nouveau personnage entra en scène.

C'était un Indien d'une taille plus élevée que la moyenne de la taille humaine. Il avait environ deux mètres de haut et la largeur de ses épaules était proportionnée à sa grandeur.

Son costume, tout en rappelant celui des Assiniboines et des Corbeaux, en différait d'une façon sensible : les plumes qui ornaient sa tête, au lieu d'être choisies parmi celles des oiseaux brillants, étaient de couleur sombre; la tunique qui ceignait ses reins, au lieu d'être en peau de buffle ornée de dessins variés, était faite d'une peau d'ours gris ; le poil, tourné à l'extérieur, donnait à son possesseur une allure martiale et imposante.

Emile des Rivières vit d'un coup d'œil ces détails et d'autres encore ; il comprit que cet homme était bien le messager annoncé par la lettre de son rival.

Celui-ci s'avança vers l'Européen et lui présenta un carré d'étoffe de foulard de soie.

C'était le fichu de la demoiselle d'honneur, le signal annoncé au moyen duquel le guide devait se faire reconnaître.

Émile lui indiqua d'un geste qu'il était disposé à le suivre.

— Aoh ! (C'est bien)! dit l'Indien d'un ton de voix guttural, et il se mit gravement en marche.

Le jeune homme, sans hésiter, le suivit les pas dans les pas.

Ils marchèrent ainsi silencieusement pendant une heure et demie ou deux heures.

Émile aperçut enfin une nappe d'eau qui fermait l'horizon du côté du nord-ouest.

— Nous voilà enfin arrivés ! pensa-t-il.

Il ne se trompait pas, car son guide s'enfonça sans hésiter au milieu d'une véritable forêt de vernes, d'osiers, de saules et d'autres arbustes qui poussent sur les rives marécageuses. Il s'y fraya un chemin en homme habitué à la localité. Émile le suivit et ne tarda pas à arriver à sa suite sur la rive même du lac, dont les bornes disparaissaient à l'horizon.

Une barque les attendait là, cachée dans les joncs, et si légère, qu'il sembla d'abord au jeune homme qu'il serait impossible d'y entrer à deux personnes.

L'Indien sauta dans le frêle esquif et fit signe à Émile de l'imiter. Celui-ci, sans hésiter, franchit d'un bond la distance qui le séparait du bateau, et bientôt il s'assit à la poupe, laissant son guide manier son unique pagaye.

Le point d'embarquement d'où étaient partis l'Indien et le Blanc ne ressemblait en rien à celui où la veille l'explorateur Duther et ses compagnons avaient pris le chemin de leur mystérieuse demeure.

C'est que le lac Abittibi offre des aspects divers, suivant la partie où l'on l'aborde.

A l'ouest, près de ses rives, il renferme une quantité innombrable d'îlots, tandis que du côté de l'est, d'où partaient Émile et son guide, on n'aperçoit jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon qu'une nappe d'eau aussi unie qu'une glace de Saint-Gobain.

L'habile pagayeur prit la direction de l'est à l'ouest, et le jeune Français comprit que la traversée serait longue. La lettre de son adversaire, en effet, parlait d'une île comme champ de bataille, et Émile avait

beau écarquiller les yeux, il n'apercevait devant lui que la nappe liquide.

Pas un souffle de vent ne ridait la surface des eaux. Le soleil levant lançait ses flèches d'or sur cette surface brillante qui renvoyait des reflets semblables aux éclairs lumineux qui sillonnent le ciel à l'approche de l'orage.

La pagaye du sauvage, solidement campé sur ses jambes au milieu du frêle esquif, frappait alternativement et en cadence, tantôt à droite, tantôt à gauche, troublant seule de ce clapotement rythmique le silence mystérieux de l'immensité.

On glissa ainsi sur la blanche surface du lac pendant une heure environ. Tout à coup, le jeune Français tressaillit.

Ses yeux fixés à l'horizon venaient de voir émerger au-dessus des eaux une masse grisâtre, que d'abord il avait prise pour un nuage.

Il reconnut bientôt que c'était une terre, et, comme à droite et à gauche, sur la surface plane des eaux, seule elle apparaissait, il conclut que cette terre était une île, et que c'était là sans doute le but de la navigation commencée.

Ces prévisions furent justifiées de point en point.

L'Indien, qui n'était autre que l'Aigle-Noir, conduisit sa barque avec une adresse sans pareille dans une petite anse.

Les deux hommes débarquèrent. L'Aigle-Noir étendit le bras et montra la terre à droite, à gauche, en avant.

— Tout cet espace est à vous, disait-il de ce geste souverain.

Alors il redescendit dans sa barque, reprit sa pagaye et s'éloigna rapidement. Bientôt même l'homme et la barque avaient disparu.

— C'est ici que le drame va se dérouler ! murmura Émile.

Il commença par s'orienter.

Le monologue, écho de ses pensées secrètes, ne manque pas d'intérêt :

— L'île est accidentée et montueuse. Il m'importe d'abord de la visiter.

Si ses bords étaient sablonneux et descendaient vers les eaux par pentes douces et découvertes, il serait peut-être prudent de m'approcher le moins possible de la partie boisée, de façon à me mettre à l'abri d'un coup de fusil partant d'un fourré. Mon ennemi finirait bien par se montrer, et son fameux duel à l'américaine se trouverait tout simplement réduit aux proportions d'un duel à la carabine.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et je suis bien forcé de prendre les choses comme elles sont.

En murmurant ces mots, Émile s'enfonça hardiment dans le ravin au bas duquel l'Aigle-Noir l'avait débarqué.

Ce ravin, suivant une pente assez rapide, le conduisit jusqu'à la lisière d'une forêt formée d'arbres immenses et qui semblait faire l'ascension d'une montagne trop rapprochée pour que le jeune homme pût se faire une idée de sa hauteur.

Émile tira son sabre d'abatis et coupa de gauche et de droite le réseau de lianes qui s'élançait jusqu'au sommet des plus grands arbres et qui rendait inabordable l'accès de la forêt.

— Diable, se dit-il, quand il eut fait quelques pas en avant, je pénètre sous bois, c'est vrai, mais j'indique clairement les points par où j'ai passé. Mon adversaire n'aura certes nulle peine à se mettre sur mes traces.

Il revint sur ses pas et se trouva de nouveau hors du bois.

— Songeons d'abord à le dépister, dit-il.

Il fit alors à la hâte un entassement de bois mort auquel il mit le feu, puis il s'éloigna, longeant la lisière du bois et cherchant avec soin à travers les fourrés ou les lianes une issue assez large pour lui livrer passage sans conserver des marques de sa présence.

L'endroit qu'il cherchait lui apparut enfin après une marche assez rapide qui dura plus d'un quart d'heure.

Sous un amas de lianes retombant des hautes branches en festons et en astragales, il aperçut une sorte de trou noir à peine assez large pour livrer passage à un chien.

Avant de tenter de s'y engager, il fit un nouveau bûcher de bois mort auquel il mit le feu.

Se retournant du côté où il avait abordé, il aperçut avec joie une haute colonne de fumée qui montait perpendiculairement vers le ciel.

— Quand mon adversaire verra ainsi des feux allumés en des points différents, cela pourra bien le dérouter un peu, dit-il en souriant.

Il activa la flamme de son nouveau foyer.

— Ce feu, dit-il, si je parviens à pénétrer par ici dans le bois, sans laisser de marques de mon passage, enlèvera, je l'espère, tout soupçon à mon adversaire. Il ne croira jamais que j'aie été assez maladroit pour marquer au moyen d'un foyer le point sur lequel j'aurai réussi à disparaître.

Toutes ces précautions, tous ces raisonnements lui semblaient néanmoins enfantins, car il se rappelait l'habileté du Bec-d'Aigle et de l'Œil-de-Lynx chaque fois qu'ils avaient eu intérêt à trouver une piste. Puis il se raffermissait à la pensée, qu'après tout, son adversaire était comme lui-même un Européen, un Français, et que tout le monde n'avait pas la sagesse, l'expérience et le flair du chasseur Guillaume Novet.

— Qu'importe, en définitive? se dit-il enfin. Il est nécessaire que cette canaille de Duther se trouve tôt ou tard en face de moi. Pour mon compte, je voudrais que cela fût à l'instant même. Je ne dois éviter qu'une seule chose, c'est de m'offrir à ses coups sans pouvoir y répondre! Pour empêcher ce malheur, il importe que je gagne les hauteurs et que je choisisse moi-même l'endroit où il me plaira d'être attaqué.

En raisonnant ainsi, Émile des Rivières s'assura que tous les objets composant son bagage étaient solidement attachés à sa personne, puis il se coucha à plat ventre et, se faisant le plus petit possible, il se glissa sous les amoncellements de verdure, se traînant comme un reptile, et finit par disparaître dans le bois sans qu'une liane rompue ou une branche brisée vinssent déceler le lieu de son passage.

Bien lui prit d'avoir choisi cette sorte d'étroit couloir tracé par le hasard dans les masses feuillues. A peine avait-il pénétré sous bois, à une distance de deux ou trois mètres, que le passage sembla s'ouvrir et devenir plus facile.

Émile comprit alors que sa bonne étoile l'avait conduit dans le lit d'une sorte de torrent descendant de la montagne. Il s'y enfonça courageusement et il ne tarda pas à trouver les rives rocheuses dégagées de toute espèce de végétation.

Certes! c'était loin d'être un sentier commode! A chaque pas le jeune homme rencontrait quelque énorme bloc de rocher entraîné par les grosses eaux et fermant tout passage.

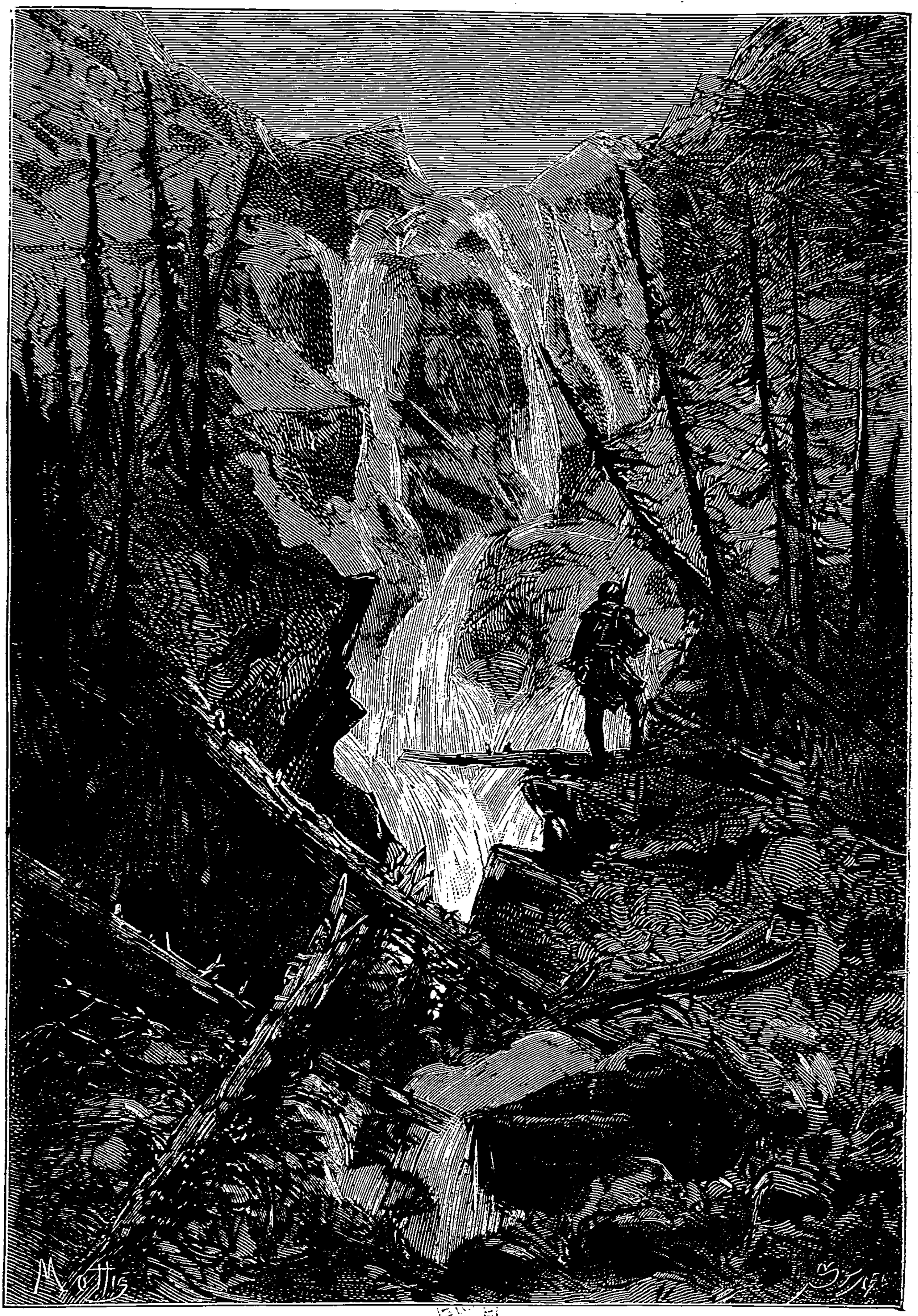
Il fallait alors s'aider des pieds, et des mains, gravir l'obstacle, se laisser glisser de l'autre côté ou sauter, au risque de se briser un membre.

Plus loin, c'était un trou profond creusé par une chute d'eau et sur les parois duquel il fallait s'engager, en évitant avec soin une chute au fond de l'abîme, d'où il lui eût été matériellement impossible de remonter.

C'est en suivant cette voie difficile que le jeune homme parvint enfin à atteindre une masse rocheuse et un composé d'entassements granitiques qui semblait devoir être le couronnement de la montagne qu'il venait d'escalader.

L'ascension de ces blocs de pierre superposés les uns sur les autres, comme des dominos laissés là sans ordre par les êtres colossaux auxquels on est tenté de croire qu'ils ont jadis servi de jouet, était loin d'être une tâche facile, mais Émile des Rivières était un solide gaillard et il en vint heureusement à bout.

Quand il eut atteint la dernière plate-forme de cet amoncellement chaotique, il fut largement récompensé de ses peines. Tout l'îlot déroula sous ses yeux sa surface tourmentée



La route qu'il avait suivie lui sembla bientôt la seule possible pour arriver où il était. (P. 203.)

Cette terre déserte était de forme ronde! de toutes part elle était défendue contre les eaux du lac par de hautes falaises à pic et une couronne de forêt vierge l'entourait, escaladant jusqu'à mi-côte la haute montagne qu'il avait gravie. Cette montagne, au sommet abrupt et chenu, formait le centre et pour ainsi dire le noyau de l'île.

— Je gagerais, pensa le jeune homme, que mon adversaire, qui connaît les lieux, a choisi, non loin d'ici, dans ces entassements de rochers, son poste de combat; il importe que je m'en assure.

Il restait encore à Émile environ une heure de trève avant qu'aucun des adversaires eût droit de commencer les hostilités; le jeune homme sentait que l'occupation du plateau supérieur sur lequel il était parvenu au prix de tant de peines lui assurait l'avantage et presque la victoire. Mais il n'était pas moins nécessaire pour lui d'étudier les abords de cette forteresse et de s'assurer que l'ennemi n'y possédait pas quelque établissement.

Il commença, dédaignant plus longtemps de se cacher, par explorer les bords du plateau sur lequel il se trouvait et qu'il avait escaladé par l'est. La route qu'il avait suivie, quoique des plus pénibles et des plus difficiles, lui sembla bientôt la seule possible pour arriver où il était. Partout ailleurs, non seulement la roche s'élevait perpendiculaire et lisse, mais encore presque partout elle surplombait et s'avançait au-dessus d'abîmes d'une insondable profondeur.

Cette constatation lui rendit le calme et la sécurité : tout le plateau était formé de roche nue et n'offrait pas la moindre anfractuosité pouvant servir de cachette même à un enfant.

— Voilà mon plan de bataille arrêté, dit-il à haute voix, car, au point où il était, aucune oreille indiscrète n'aurait pu l'entendre. Je reste enfermé dans ma citadelle et j'y attends l'ennemi de pied ferme. S'il tente l'assaut, il ne peut monter sans que je le voie, et j'ai heureusement le coup d'œil sûr. Gare aux balles de ma carabine!... S'il attend que je descende et qu'il me prenne par la famine, j'ai le temps de le voir venir, car, Dieu merci, j'ai eu soin de garnir confortablement mon bissac.

Tandis qu'il monologuait ainsi, un coup de feu lointain lui fit retourner la tête. Il aperçut non loin du lieu où il avait allumé son premier foyer, une légère bouffée de fumée blanche qui s'élevait en l'air et qui faisait contraste avec la haute colonne de fumée noire s'échappant du brasier.

Émile tira sa montre de son gousset.

— C'est juste, dit-il, voilà les deux heures écoulées. En m'en avertissant, mon ennemi me rend un double service : je sais d'une part qu'il

faut me tenir sur mes gardes et je suis sûr, d'un autre côté, du point de l'île où il se trouve en ce moment.

Il s'assit sur le sol assez loin des bords abrupts de l'amoncellement de rochers pour qu'il ne pût être vu d'aucun coin de l'îlot, puis, après un moment de réflexion :

— Ma foi! dit-il, puisque mon adversaire a bien voulu me faire connaître le point où il se trouve, il me semble juste de ne pas lui laisser ignorer la situation que j'ai choisie.

Il saisit alors sa carabine et tira en l'air un coup de feu. Celui-ci retentit de toutes parts dans la forêt circulaire qui l'entourait et revint à son point de départ répercuté par cent échos.

Tout à coup Émile se leva d'un bond, comme s'il eût été mû par un ressort.

C'est qu'un fait étrange se passait.

Deux coups de fusil distincts et consécutifs répondaient à son coup de feu ; mais ils partaient du côté de l'île directement opposé à celui où la première détonation s'était fait entendre.

Émile courut sur les bords de la plate-forme qui donnaient vue dans cette direction, et il aperçut, à n'en pas douter, la fumée produite par les deux détonations.

— Cela est trop fort! s'écria-t-il. Mon adversaire m'aurait-il tendu un piège et, au lieu d'avoir affaire à lui seul, dois-je soutenir la lutte contre toute une bande armée?

Il s'assit de nouveau et se livra aux réflexions profondes.

— Non! non! dit-il enfin, cela ne saurait être. M. Duther avait de trop belles occasions pour m'assassiner sans péril et rien ne l'obligeait à m'attirer ici dans un piège. Celui de ses émissaires qui a réussi à pénétrer dans notre camp et à déposer sa lettre sur ma table, dans ma cabine, aurait eu beau jeu à me poignarder pendant mon sommeil. L'homme qui m'a conduit ici pagayait dans la barque. Je lui tournais le dos et ne pensais pas à surveiller ses mouvements. Qui aurait pu l'empêcher de m'appliquer un coup de rame sur la nuque et de me jeter dans le lac?

Tout à l'heure encore, si mon ennemi était un traître, ne pouvait-il pas m'attendre caché derrière un rocher ou un arbre et me casser la tête, à bonne portée, d'une balle de sa carabine ?

Non, M. Duther n'a pas d'escorte, tout l'indique et tout le prouve. Il m'a convié à un combat loyal ; il m'est interdit de ne pas le croire, mais le diable m'emporte si je puis comprendre comment il peut tirer des coups de fusil des deux côtés de l'île à la fois !

Pendant qu'il faisait ces réflexions judicieuses, Émile n'avait cessé

de regarder, du haut de sa forteresse, le point de l'île d'où les deux dernières détonations s'étaient fait entendre. Il lui parut qu'en ce lieu la forêt était moins épaisse qu'en tout autre, et il chercha dans sa gibecière une jumelle de marine dont il avait eu l'heureuse idée de se munir.

Il braqua sa lunette sur le point qu'il devait étudier ; il y découvrit tous les détails avec une si grande précision, qu'il ne tarda pas à conclure qu'à vol d'oiseau la distance qui le séparait de son ennemi était beaucoup moins considérable qu'il ne l'avait cru tout d'abord.

Un gros tronc d'arbre attira surtout son attention. C'était un chêne énorme dont la tête feuillue, vue de haut en bas sous un angle assez étroit, gênait un peu ses observations, ne laissant visible que la partie inférieure du tronc. Malgré cela, il eût juré que quelqu'un se cachait derrière et, s'en faisait un rempart.

Il prit sa carabine, y glissa une cartouche et, se couchant sur le sol, la mit à la portée de la main, et continua à fixer le foyer de sa lunette sur le tronc d'arbre mystérieux.

— Ce serait, ma foi, une chose singulière de commencer ma chasse à l'homme par un coup de fusil à cette distance. Je ne réponds pas de la justesse de mon tir à semblable portée ; mais tant pis ! je tenterai l'aventure, si j'aperçois seulement le bout de sa figure.

A cet instant précis, et comme si c'était une réponse à ses réflexions, une balle siffla à ses oreilles, suivie du bruit d'une détonation lointaine.

Émile, qui n'avait pas quitté son poste d'observation, constata que ce n'était pas du point qu'il regardait que le coup était parti, mais d'un point très éloigné de là et d'où il était tout à fait impossible qu'il fût en vue.

CHAPITRE XXV

ISOLEMENT. — LA FIÈVRE D'INVENTION. — EXPLICATION DE L'INEXPLICABLE. — ENCORE DEUX DÉTONATIONS. — UNE CITADELLE EST FAITE POUR SE DÉFENDRE CONTRE LE NOMBRE. — IL S'AGIT DE FAIRE BONNE GARDE. — LE SILENCE RÉTABLI. — UNE NICHE ET UNE TERRASSE. — UN REPAS MODESTE MAIS UTILE. — DÉCLIN DU JOUR. — UN MOMENT DE SOMMEIL. — UN DERNIER REGARD SUR LA FORTERESSE. — UNE TERRIBLE APPARITION. — A BAS LES ARMES A FEU ! — C'EST PIERRE DUTHER. — SABRE D'ABATIS ET REVOLVERS IMMOBILISÉS. — LE DANGER DE DORMIR EN PLEIN JOUR. — OU PIERRE DUTHER DÉMONTRE QU'IL N'EST PAS UN ASSASSIN. — NOUVEAU RENDEZ-VOUS ; NOUVEAU DUEL. — UN BILLET, UNE MÉDAILLE ET UN FICHU. — UN INSTANT DE FAIBLESSE. — UN COUTEAU ARCHEVÊQUE. — UN MESSAGE *in extremis*. — COMBAT A ARMES INÉGALES. — COUPS ET BLESSURES SUIVIS DE MORT. — UNE LUTTE CORPS A CORPS. — TRANSPORT DU CADAVRE. — FACTEUR MORT AU CHAMP D'HONNEUR. — LA FATALITÉ A TOUT FAIT.

Il faut s'être soi-même trouvé perdu ou tout au moins égaré à travers les amoncellements de rochers qui forment les hauts pics des Alpes ou des Pyrénées ou de quelque autre grande chaîne de montagnes, pour se faire une idée bien nette du sentiment d'isolement, de tristesse et de faiblesse qui s'empare de tout votre être.

Tant qu'Émile resta en proie à la fièvre du calcul nécessité par la o rmation de son plan de combat, il n'eut pas le temps de réfléchir à sa solitude. Le vrai sentiment du danger grandit le courage au lieu de l'éteindre ; le jeune homme passa donc une partie du jour à réfléchir sur le plan d'attaque de son adversaire et aux moyens de s'opposer à sa réussite.

Il eut beaucoup de peine d'abord à s'expliquer ces coups de feu presque simultanés qui l'avaient si profondément ému.

Tout à coup, il se frappa le front :

— Que je suis bête, dit-il ! J'aurais dû songer d'abord à mes actes en pénétrant dans cet îlot ; cela m'aurait donné l'explication facile de la conduite de mon adversaire. Quelle a été ma première pensée ? Le dérouter et le mettre sur une fause piste ! Pour cela, j'ai allumé deux feux éloignés l'un de l'autre.

Qu'a-t-il fait de son côté ? Il a établi sur plusieurs points, à l'est, à l'ouest, au nord, au sud de l'île, des batteries de pétards armées de mèches plus ou moins longues, afin que les détonations me laissent dans l'incertitude sur le côté d'où viendra l'attaque.

La balle que j'ai entendue, ou cru entendre siffler derrière mes oreilles peut bien, elle, être partie d'un fusil dirigé sur moi, et c'est au point d'où elle a été tirée que je dois croire que se trouve mon ennemi.

Il en était là de ses profondes méditations, quand deux détonations nouvelles, partant l'une de droite, l'autre de gauche, et précédées chacune d'un sifflement de balle impossible à méconnaître, vinrent le jeter dans une perplexité nouvelle.

— Ce sont bien là, dit-il, deux coups de fusil et les projectiles lancés ont passé par-dessus ma tête.

Or, ces deux coups sont partis de deux points extrêmes de l'île et presque en même temps.

Comment diable expliquer ce phénomène? Je n'ai jamais vu pour ma part des pétards lançant des projectiles !

Ah ! bast ! que m'importent, après tout, les finasseries de M. Duther? Il est seul ou il ne l'est pas. S'il s'est fait accompagner, il a commis un acte de trahison, mais, après tout, je ne puis rien y faire. Qui peut établir des pétards peut mettre aussi bien des fusils en batterie. Il ne me reste, en tout état de choses, qu'à me défendre de mon mieux.

Je suis dans une citadelle inabordable, et, si je parviens à soutenir un siège sans trop de désavantages, je ne serai pas le premier exemple de ce que peut faire une petite troupe opposant une défense désespérée à un ennemi bien plus fort en nombre. J'ai l'avantage de la position, ce n'est pas une mince chose, et il s'agit d'en profiter.

A partir des deux derniers coups de feu qui avaient rendu Émile des Rivières si perplexe, tout était rentré dans le plus parfait silence.

Rendu prudent par ces avertissements, le jeune homme se gardait de se faire voir de l'extérieur, mais ne négligeait rien pour observer l'ennemi dans toutes les directions. Étendu et rampant sur le sol gazonné, il se traînait à toutes les anfractuosités du rocher formant des sortes de meurtrières tout alentour du plateau qui lui servait de forteresse.

Partout régnaient le silence, la solitude et l'immobilité. Partout le calme absolu de la nature.

Ces marches et ces contre-marches dans la plus gênante des situations ne laissaient pas que d'être fatigantes.

Les soins que nécessitait l'observation des deux points de l'île n'empêchaient pas l'assiégé de venir fréquemment visiter la voie par laquelle il était parvenu sur ce faîte et qui seule, ainsi qu'il l'avait jugé, pouvait permettre à l'ennemi de tenter l'assaut.

Émile ne tarda pas à se lasser de ces allées et venues!

— Attendons que l'ennemi fasse signe de vie, dit-il, et contentons-nous de garder la rampe par laquelle il pourrait me surprendre.

Il avait observé, dominant l'espèce de lit du torrent qu'il avait suivi, un rocher debout formant une sorte de niche demi-circulaire et dans laquelle on pénétrait par une terrasse s'avançant sur le précipice.

De là on apercevait, sans qu'il fût possible d'être vu, la pente entière du torrent et ses moindres anfractuosités.

Émile plaça près de lui, sous sa main, sa carabine-revolver américaine, son fusil de chasse et sa carabine de précision. Tout auprès, il déposa la gibecière contenant les cartouches de divers calibres, prit ses revolvers Colt, qu'il retira de sa ceinture; ensuite il tira son sabre d'abatis et son formidable poignard américain.

— Avec cet arsenal, dit-il, et grâce à ma position inabordable, je puis braver dix hommes qui viendraient m'attaquer simultanément. J'ai des armes, des munitions et des vivres en quantité suffisante pour soutenir un siège. Courage donc et à la grâce de Dieu!

Ce mot de vivres qu'il venait de prononcer lui rappela qu'il était à jeun depuis la veille.

Il retira un morceau de biscuit de son havresac et se mit à le dévorer avec un admirable appétit.

— Ménageons nos provisions, murmura-t-il, mais surtout gardons-nous de diminuer nos forces.

Quand il eut achevé son repas d'anachorète, il saisit une gourde qu'il portait en bandouillère et y colla avidement ses lèvres.

— Une goutte de cet excellent rhum va me réchauffer et me permettre de combattre le froid de la nuit, dit-il.

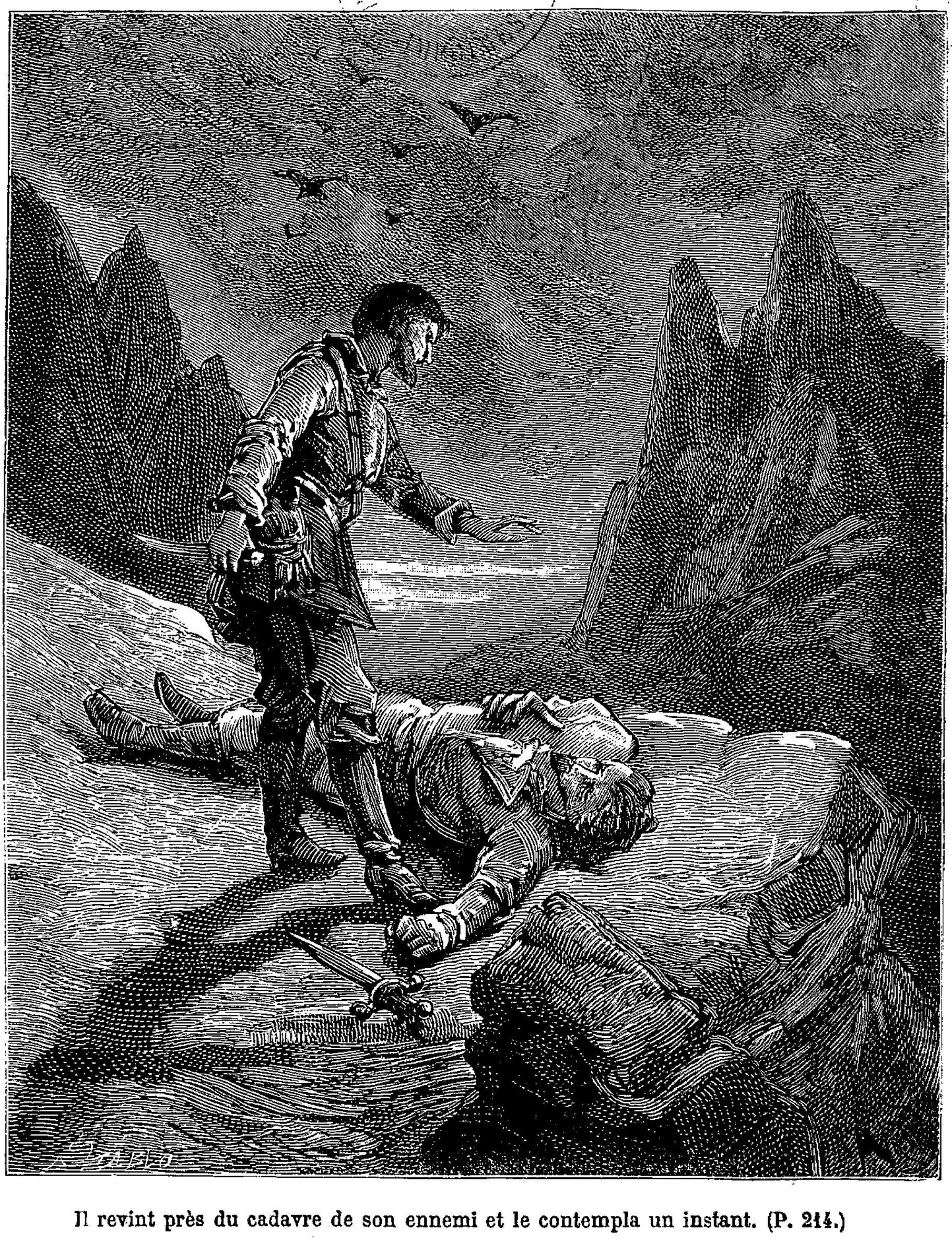
En réalité, le jour s'avançait, et le soleil, sur son déclin, semblait vouloir aller se plonger dans les eaux du lac.

Émile, disons-le, ne voyait pas sans quelque appréhension les approches de l'obscurité.

— Tant qu'il fait jour, se disait-il, il m'est facile de surveiller le seul sentier qui peut donner accès à l'ennemi, mais, quand la nuit sera venue, qui m'avertira de son approche? Je me souviens en outre que, pour comble de malheur, l'absence de la lune va rendre l'obscurité aussi épaisse que celle qui règne dans un four.

La situation, comme on le voit n'était pas brillante. Le jeune homme sentit qu'il fallait répondre à ces difficultés par un redoublement de précautions.

— Après tout, murmura-t-il, s'il me devient difficile de voir mon adversaire monter sur ma plate-forme, il ne lui sera pas plus aisé de me



Il revint près du cadavre de son ennemi et le contempla un instant. (P. 214.)

trouver dans mon refuge. Quelque grande que soit l'obscurité, je défie même à un fantôme de pénétrer jusqu'ici sans que j'entende le bruit de ses pas.

Le seul danger sérieux serait de m'endormir pendant la nuit ; aussi vais-je me précautionner, et faire ici un somme, puisque que je n'y cours encore aucun danger. Cette nuit, si M. Duther se présente, je serai

d'autant plus en mesure de le recevoir que je serai plus dispos et que j'ai complètement les avantages de la position.

En disant ces mots, le futur époux de M^lle^ Clémence entassait au fond de sa grotte en miniature toutes les aiguilles sèches de pin que le vent y avait amoncelées, et il s'étendit pendant quelques instants sur ce lit improvisé, où rien au monde ne pouvait lui faire supposer qu'il risquait d'être découvert.

Il s'endormit; mais son sommeil fut agité. Il lui sembla un moment entendre du bruit et, réveillé en sursaut, il saisit sa carabine.

Il se disposait, avant que l'obscurité fût complète, à jeter un dernier regard sur ce qu'il appelait déjà son empire.

Oh! surprise! oh! terreur! Au moment même où, avançant la tête hors de sa niche rocheuse, il tournait le regard sur la partie de l'étroite terrasse qui s'avançait à droite au-dessus du vide, il aperçut une grande figure sombre, dissimulée dans l'ombre déjà épaisse projetée par le rocher.

Comment celui qui se trouvait là avait-il pu y pénétrer? Comment avait-il pu passer devant l'ouverture de la niche sans qu'Émile l'eût aperçu?

Le jeune homme était si ému, qu'il ne pensa même pas à se poser cette question.

Il avait sa carabine et voulut s'en servir ; mais l'ennemi qui se dressait devant lui était si rapproché de lui qu'il lui fut matériellement impossible de le coucher en joue.

— A bas les armes, ou tu es mort! cria le spectre d'une voix sombre.

Émile des Rivières reconnut la voix de son implacable ennemi Pierre Duther.

Il tressaillit, mais, se raidissant de toute la force de sa volonté contre la terreur qui l'envahissait :

— Soit! dit-il.

Et il jeta sur le sol sa carabine devenue inutile.

L'explorateur, car c'était bien lui qui se trouvait là, en face de son rival, ne fit ni un pas, ni un mouvement.

— Jeune homme, vous avez peur! dit-il d'une voix ironique et moqueuse! Rappelez-vous qu'il vous reste vos revolvers et votre poignard.

— Oui, lâche! voleur de femmes! s'écria enfin le jeune Émile, d'une voix étranglée par la colère; puis, son sabre d'abatis à la main, il se précipita sur son ennemi comme s'il allait le traverser de part en part.

— A bas les pattes! Azor! riposta Duther, dont la voix devint de plus en plus moqueuse et acerbe.

Au même instant, le sabre fut enlevé des doigts qui le tenaient et il retomba sur le sol en faisant retentir contre les roches un lugubre cliquetis.

— Alors! tiens! cria le jeune Émile, que la colère commençait à aveugler. Pareras-tu ce coup-là?

Une détonation se fit entendre, mais la balle du revolver n'atteignit pas son but. L'explorateur, toujours immobile, ne fit pas un mouvement, mais il s'écria :

— Pauvre gamin! me crois-tu donc un imbécile et penses-tu que je sois monté jusqu'ici pour offrir ma poitrine à tes balles?

— Oh! lâche, vous avez une cotte de mailles? reprit Émile avec mépris.

— J'ai mieux qu'une cotte, répondit en ricanant le voyageur. Je sais veiller quand il faut rendre inoffensives les armes des dormeurs. J'ai enlevé les balles de vos armes à feu, jeune homme. Votre vie est entièrement entre mes mains; et il me serait aussi facile de vous briser la tête qu'à un singe de casser une noix.

— Hé bien! lâche, tuez un ennemi désarmé! s'écria Émile, comprenant enfin combien sa situation était désespérée.

— Je n'en ferai rien, répondit gravement Pierre Duther. Je ne suis pas un assassin, et je vous l'ai suffisamment prouvé en vous proposant un combat loyal, quand il m'aurait été si facile de vous faire disparaître ou de mettre entre vous et moi une distance infranchissable.

— Que prétendez-vous donc faire? interrogea des Rivières.

— Je prétends vous tuer ou être tué par vous dans un honnête combat, répondit l'explorateur.

Allez prendre les devants et m'attendre sur le sommet de la plateforme où, depuis votre arrivée, je sais que vous avez passé votre temps.

Laissez ici vos armes à feu devenues inutiles. De mon côté, je déposerai les miennes près des vôtres.

J'y joins ce billet dont je vais sans tarder vous faire connaître l'utilité et l'usage.

Si je meurs, vous viendrez attendre en ce lieu le guide même qui vous a amené; vous lui montrerez cette médaille; c'est pour lui une amulette toute-puissante; il doit une obéissance passive à l'homme qui la possède. Il n'aura garde de manquer à ses devoirs. Il vous suffira de commander pour faire de lui un esclave.

— Comment pourrais-je donner des ordres à un homme dont je ne comprends pas le langage et qui ignore le mien?

— Il est un langage général que tous les mortels comprennent, c'est la langue des signes. En voyant la médaille, il saura qu'il doit obéir aveuglement. Quand vous lui montrerez ce fichu, que lui-même vous a présenté ce matin, il comprendra que vous héritez de mes droits sur ma cap-

tive et il vous conduira auprès d'elle. Dans cet écrit, vous trouverez toutes les autres instructions qui vous seront utiles pour reconduire Mlle Allard auprès de ses protecteurs.

— A quelle arme désirez-vous vous battre? demanda ardemment M. des Rivières, à qui le nom de sa fiancée prononcé par son rival rendit toute sa fureur.

— Jeune homme, nous nous battrons au poignard, corps à corps. Le plus fort ou le plus adroit de nous deux enfoncera sa lame dans le cœur de son ennemi; nous cesserons ainsi d'être d'irréconciliables rivaux.

— Soit! reprit Émile, en dégaînant son arme.

— Non! pas encore, reprit Pierre Duther, je vous ai dit d'aller m'attendre là-haut, sur le plateau. Il me reste ici un devoir à remplir; mais, soyez tranquille, ajouta-t-il en reprenant son ton de voix sardonique vous n'aurez rien perdu pour attendre.

Pendant ce colloque, le soleil s'était couché et la nature n'était plus éclairée que par un doux crépuscule.

Émile franchit les quelques degrés de roche abrupte qui le séparaient du haut plateau, puis il alla s'asseoir sur un gros bloc de pierre placé quelques pas plus loin.

Là, plongé dans une sombre méditation, il attendit son adversaire.

Ce dernier, ainsi qu'il l'avait promis, ne se fit pas longtemps désirer. Quand il apparut dans la lumière déjà indécise du déclin du jour, son ennemi, absorbé sans doute par ses réflexions, ne releva pas la tête; évidemment le jeune homme ne l'avait pas aperçu.

Pierre Duther resta immobile et le contempla un instant avec un regard tout rempli d'une douce pitié; la jeunesse et la beauté de son rival firent pénétrer dans son âme un sentiment de commisération qu'il se hâta d'ailleurs de refouler au fond de son cœur.

— Pas de sensiblerie idiote! murmura-t-il. Cet enfant s'est mis en travers de ma vie et de mes projets; une fatalité terrible pèse sur lui; qu'il se défende!...

Il s'approcha alors d'Émile, qui releva le front en entendant le bruit de ses pas.

Le jeune homme se dressa comme un ressort et, son long poignard à la main, il s'élança sur son adversaire.

Celui-ci tenait un court couteau de France, de l'espèce solide et menaçante dont s'est servi, dit-on, le prêtre Verger pour poignarder Mgr Sibour, dans l'Église de Saint-Etienne-du-Mont, et que, pour ce fait, on a appelés les *couteaux archevêque*. Mais, il fit signe à Émile que l'instant du combat n'avait pas encore sonné.

— Un peu de patience ! dit-il.

Il tira de son gousset une lettre sous enveloppe.

— Jurez-moi que, si je succombe, vous remettrez ce pli à M^lle^ Allard.

— Je le jure, répondit Émile.

Les deux adversaires reprirent alors leur place de combat.

Sans doute l'intrépide explorateur dédaignait l'avantage que pouvait donner à son ennemi la longueur de son arme, car, pour recevoir le choc, il se contenta de se mettre en garde, le corps effacé et le bras droit armé du couteau, formant angle de bas en haut, dans la situation d'un homme qui a résolu de voir venir l'ennemi et d'étudier son jeu, avant de frapper.

En effet, la longue et terrible lame du poignard d'Émile, qui visait la poitrine de M. Duther, ne rencontra que la lame du couteau ennemi et glissa sans toucher le but.

L'explorateur, sans perdre un instant, leva à son tour le bras et son arme s'abattit avec la rapidité de la foudre. Émile prévit le danger et, heureusement pour lui, fit un saut de côté. Le couteau néanmoins l'atteignit au bras droit et traça, à travers son vêtement, sur le muscle deltoïde un sillon sanglant.

Le jeune homme, sans se préoccuper de la sensation de froid que lui avait causée l'arme meurtrière, se précipita sur son adversaire et, après un nouveau coup de son poignard, paré comme la première fois, au lieu d'opérer un saut en arrière, il étendit les mains et enlaça l'explorateur de ses deux bras, comme il l'eût fait d'une ceinture.

C'était là une suprême maladresse.

Dans les péripéties d'un combat rempli de feintes, de sauts en arrière, à droite, à gauche, il aurait peut-être trouvé une occasion de frapper son ennemi, malgré l'adresse incontestablement supérieure de celui-ci ; mais, dans une lutte corps à corps, il perdait toute chance de succès.

Pierre Duther, plus grand, plus fort, se laissa envelopper la taille et, loin de tâcher de repousser son adversaire affolé et se consumant en vains efforts, il releva les bras et, choisissant le moment favorable, il plongea sa courte lame au défaut de l'épaule de celui-ci, dont les muscles raidis faisaient d'inutiles tentatives pour le jeter sur le sol.

Le coup était bien porté, car, aussitôt, les bras du mourant se détendirent, le poignard qu'il n'avait pas quitté tomba sur le gazon et le malheureux Émile, faisant un demi-tour sur lui-même, alla tomber lourdement à plat ventre sur la terre, qu'il rougit de son sang.

Quant à Pierre Duther, il tira son mouchoir de poche, essuya avec soin la lame de son couteau, le referma et s'approcha du corps étendu de sa victime.

Il glissa sa main à la place du cœur et s'assura que cet organe de la vie avait cessé de battre, puis il reprit dans la poche du jeune homme la lettre destinée à Mlle Clémence Allard.

— Encore un facteur mort au champ d'honneur et qui ne pourra remplir jusqu'au bout la mission dont il était chargé ! murmura Pierre Duther.

Puis il réduisit en morceaux de plus en plus petits les fragments de sa lettre qu'il déchira.

Quand il pensa que cette œuvre de destruction avait été poussée assez loin, il prit par petites pincées les microscopiques débris et, les livrant au vent, il se pencha au-dessus de l'abîme, auquel il confia ainsi son secret.

Cette tâche accomplie, il revint près du cadavre de son ennemi et le contempla un instant :

— Voilà pourtant, s'écria-t-il tristement, le résultat des compétitions humaines. Nous étions deux sur la terre qui, pour des motifs différents peut-être, désirions épouser la même femme. L'un de nous deux gênait l'autre, et voilà pourquoi j'ai été entraîné malgré moi à immoler ce malheureux enfant.

Il prit alors le cadavre dans ses bras et le souleva de terre.

— Je vais, dit-il, déposer ces restes dans la niche que le pauvre jeune homme avait si sagement choisie comme lieu du combat.

— Certes, ajouta-t-il, s'il n'avait été dominé par la faiblesse et l'impétuosité de son âge, j'aurais trouvé en lui un adversaire digne de moi! Pourquoi s'est-il si mal à propos endormi, juste au moment où, semblable au chat qui guette une souris, j'étais là, près de lui, observant ses moindres mouvements? Pourquoi, quand il s'est vu désarmé et réduit à n'avoir comme unique défense que son poignard, ne s'est-il pas rué sur moi? L'avantage que lui donnait l'élan permis par sa situation compensait et au delà la supériorité de ma force musculaire. Il avait dix chances contre une de me précipiter dans l'abîme après m'avoir plongé son *bowie knife* dans la poitrine !...

Pendant qu'il faisait à mi-voix ces observations, échos de sa conscience, Pierre Duther arriva à la minuscule grotte où les deux duellistes avaient laissé leurs armes à feu. Il déposa son lugubre fardeau sur la mousse qui avait servi de lit au malheureux jeune homme, puis il reprit la lettre, la médaille et le fichu qui devaient lui permettre de retrouver sa fiancée.

— C'est égal! s'écria-t-il, après avoir rempli cette funèbre besogne, voilà une mort qui pèsera longtemps sur ma conscience ! Ce pauvre garçon, si brave, si loyal si confiant! Il est mort sous mes coups comme un agneau succombe sous le bras du boucher !...

Il porta les mains à ses yeux et essuya dès larmes qui coulaient sur ses joues bronzées.

— La fatalité a tout fait! murmura-t-il encore. Ce mariage était impossible! Il fallait l'empêcher à tout prix!... *Ananké!* a dit le grand poète.

CHAPITRE XXVI

L'ILOT DU DUEL. — LA CARAVANE ET LE CAMP. — OCCUPATION DES HOMMES ; ÉTAT DES ESPRITS FÉMININS. — M. BARBIER (ATHANASE) CONTINUE LES TRADITIONS DE LA GALANTERIE FRANÇAISE. — M^lle HÉLÈNE BOURGEOIS DEMANDE A FAIRE UNE QUESTION INDISCRÈTE. — POURQUOI M. BARBIER EST RESTÉ CÉLIBATAIRE. — JEUNESSE DE M. BARBIER. — LA MAISON ROLLIN FRÈRES ET C^ie. — UNE ÉDUCATION NÉGLIGÉE. — TROIS NOUVEAUX AUDITEURS. — SUITE D'UN RÉCIT INTERROMPU. — L'AGE D'ADULTE. — LA CONSCRIPTION. — MADEMOISELLE HORTENSIA. — UNE DÉCLARATION D'AMOUR. — UNE DEMANDE EN MARIAGE. — PROMESSES ET RÊVES. — LE LENDEMAIN.— UNE ÉTRANGE LETTRE. — PERPLEXITÉS ET SCRUPULES D'UN AMOUREUX. — L'HEURE DU BERGER. — UNE NUIT REMPLIE D'ANXIÉTÉS. — TRANSES ET CHAGRINS. — UN DRAMATURGE INCONNU. — UN TERRIBLE DÉNOUEMENT PROMIS. — UN CERBÈRE INFLEXIBLE. — UNE POSE CHEZ LE MARCHAND DE VINS. — UN COMMISSIONNAIRE ET UN CHARBONNIER. — TERRIBLE RÉVÉLATION. — ELLE EST MORTE? — NON, ELLE S'EST FAIT ENLEVER.

Pendant que ces dramatiques événements se passaient dans l'îlôt du lac Abittibi (îlot qui fut plus tard désigné sous le nom *d'ilôt du Duel*), la caravane de l'oncle Jean-Pierre Million était restée immobile dans son campement.

Mais, si l'activité corporelle manquait aux membres de l'expédition, leur esprit n'en était pas plus tranquille. Les dangers courus par la demoiselle d'honneur, les soucis causés par son enlèvement, le sort des vaillants aventuriers partis à sa recherche, faisaient le sujet d'éternelles conversations.

Si, d'une part, la chasse, l'étude, les soins incessants nécessités par la sécurité du camp, apportaient quelques distractions aux hommes condamnés à rester stationnaires, M. le marquis de la Bécassière, le peintre Beaudoin, Baptiste Jollibois, le docteur Leroux, M. Fontaine, l'ingénieur Champion et son oncle, les femmes, que l'aventure récente de M^lle Allard et de ses compagnes condamnait à une réclusion sévère, s'ennuyaient profondément et soupiraient après des événements nouveaux qui vinssent rompre la monotonie de leur existence.

M. Athanase Barbier, qui, par tempérament, aimait à partager le sort des femmes et leurs occupations pacifiques et qui couvrait sa poltronnerie

du manteau de la galanterie française, s'efforçait en vain, par son éloquence prudhommesque, de distraire ces dames et de leur faire prendre patience; il arrivait pourtant d'ailleurs quelquefois au résultat qu'il désirait atteindre.

C'était généralement quand, avec l'éloquence pompeuse et verbeuse que nous lui connaissons, il s'efforçait de dramatiser les incidents qui avaient marqué dans ses propres aventures; mais, quand son verbe s'attaquait aux hauts problèmes de la religion et de la société, toutes les oreilles féminines restaient sourdes à ses accents et d'un rire moqueur accueillaient ses paroles.

— Mesdames et mesdemoiselles, disait alors M. Barbier, vexé, apprenez que le premier devoir de la jeunesse est d'écouter les enseignements des vieillards, quand bien même ceux-ci, en cherchant la vérité, pataugeraient dans les marécages de l'erreur.

Tout compte fait, la présence de M. Barbier (Athanase) (ces dames ne manquaient jamais de le désigner sous ses deux noms) était la seule distraction qui leur fût permise, et elles en abusaient.

Mlle Hélène Bourgeois était, malgré sa jeunesse et sa naïveté, un vrai petit démon spirituel et moqueur. Souvent elle prenait le solennel M. Barbier pour cible de ses plaisanteries.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le départ des chercheurs de piste.

Un soir que ces dames, réunies dans un salon qui avait été ménagé à leur intention au centre d'un des fourgons du campement, devisaient entre elles et échangeaient les nouvelles de la journée, la jolie Hélène, voyant tous les fronts soucieux devant la disparition complète de renseignements sur l'absente et sur les absents, résolut d'apporter un peu de gaieté dans le cénacle féminin, fût-ce même aux dépens de M. Barbier.

— Il y a longtemps, monsieur Barbier (Athanase), dit-elle sans rire, que j'ai une grave question à vous adresser, mais je n'ai jamais osé.

— Mademoiselle, reprit l'aucien fabricant de peignes, parlez, parlez sans crainte Les mots qui coulent d'une jolie bouche sont des perles précieuses qui s'échappent d'un écrin de satin.

— Alors, je me décide, mais promettez-moi de ne pas vous fâcher.

— Mademoiselle, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Dites-nous donc, reprit l'espiègle, pourquoi vous êtes resté garçon!

M. Barbier leva les yeux au plafond et poussa un profond soupir.

— Vous avez bien raison, mademoiselle, de me demander pourquoi j'ai négligé jusqu'ici d'allumer le flambeau sacré de l'hyménée. Je vais vous faire ma confession avec la sincérité des premiers chrétiens avouant leurs fautes devant le peuple assemblé.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

28



M. BARBIER DANS SES ILLUSIONS AMOUREUSES.

— Nous sommes tout oreilles, monsieur Barbier (Athanase); nulle confidence n'est plus de nature que la vôtre à appeler l'attention d'un auditoire féminin.

— Vous avez raison, mademoiselle, les récits du passé sont destinés à jeter leur lumière dans l'avenir, et si les événements qui nous ont précédés n'étaient pas connus, il n'y aurait pas d'histoire.

Je commence.

—Quand j'étais encore un petit garçon, ma famille, assez aisée et qui aurait pu faire mieux, me plaça en apprentissage chez MM. Rollin frères et Cie, fabricants de brosses et peignes, rue Saint-Denis, et dont l'honorable souvenir est encore dans toutes les mémoires des habitants de ce quartier de Paris.

Ma famille, vous le voyez, mesdames, n'était pas encore bien convaincue de cet axiome de la civilisation moderne, que l'instruction est le plus précieux des trésors. C'est pourquoi on négligea un peu mon éducation.

A ce moment, la nièce du docteur Leroux crut devoir interrompre.

— Est-ce votre famille ou vous que vous calomniez? fit-elle en minaudant. Je prends à témoin toutes ces dames ; elles conviendront comme moi que vous avez une instruction fort remarquable.

— C'est à moi seul, à mes études personnelles, faites sans maître, que je dois tout ce que je sais, répondit modestement le narrateur. J'ai reçu à l'école à peine l'instruction primaire.

— Agréez-en nos sincères compliments, dirent à la fois le marquis César de la Bécassière et le peintre Beaudoin qui entraient sur ces entrefaites, revenant de la chasse, en compagnie de l'ancien chef de rayon des magasins du Louvre.

— Messieurs, vos compliments me semblent précieux, partant de gens si compétents, répondit M. Barbier sans sourciller.

On le voit, l'ancien fabricant n'était pas insensible à la flatterie ; néanmoins la présence des nouveaux venus l'intimida, et il resta silencieux.

— Pourquoi donc ne continuez-vous pas? interrogea Mlle Bourgeois. Votre récit était des plus intéressants.

— Si c'est notre présence qui vous gêne, nous allons nous retirer, ajouta le marquis de la Bécassière.

— Messieurs, votre présence m'est trop agréable pour que je fasse rien qui menace de nous en priver, dit M. Barbier en formulant un sourire qui fit prendre à ses grosses lèvres l'aspect d'une partie de la poule bien connue sous le nom *d'as de pique*.

— Qui vous arrête donc? interrogea le peintre Beaudoin.

— La crainte de vous ennuyer. J'étais en train de faire à ces dames des confidences intimes qui pourraient vous sembler fastidieuses.

— Continuez au contraire, reprit sans rire le marquis. Tout ce que vous dites nous intéresse infiniment.

— Oui, oui, continuez! continuez! reprirent en chœur toutes les dames.

— Hé bien, mesdames et messieurs, reprit M. Barbier qui, comme on le voit, n'oubliait jamais les devoirs et les formules qu'impose la galanterie, mon enfance s'écoula donc chez MM. Rollin frères et Cie, dont j'eus plus tard l'honneur d'accepter la succession.

Remarquez que je dis la succession et non l'héritage, car, Dieu merci, ma fortune est tout entière fille de mes œuvres, et je n'ai jamais hérité de personne, mes parents eux-mêmes ayant jugé à propos, avant leur mort, de dévorer le dernier maravédis de leur douaire.

— Monsieur Barbier, vous parlez comme un elzevir et c'est vraiment un charme de vous entendre, interrompit M. Beaudoin, dont l'accent sceptique ne laissait jamais voir s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement.

— Mais continuez, ajouta-t-il, et pardonnez-moi mon interruption.

— Ces messieurs me comblent, dit le narrateur. Puis il continua :

Quand j'arrivai à l'âge d'adulte; je me fis remarquer, j'ose le dire, par ma sagesse exemplaire, mon assiduité et mon esprit d'économie. M. Rollin aîné, Rollin Étienne, comme on le nommait, était conjoint avec une dame blonde qui siégeait habituellement au comptoir du détail et qui lui avait donné une fille adorable. La petite Hortensia, qui avait deux ans de moins que moi, avait grandi dans le magasin, et nous étions si bien habitués l'un à l'autre que nous ne nous quittions guère.

— Mais bravo! bravissimo! c'est une histoire d'amour que vous nous racontez là? s'écria Mlle Marie Fontaine.

— C'est une histoire d'amour et un drame, répondit M. Barbier d'un ton tragique; puis il continua en ces termes :

— J'arrivai ainsi à l'âge où tout Français doit consacrer ses bras au service de la patrie. Je tirai au sort; un mauvais numéro m'échut et j'allais être soldat, quand, grâce à l'influence que mon père avait dans le monde officiel, je fus réformé, et il me fut permis de continuer à me consacrer à la fabrication des peignes et des brosses.

Un jour, Mlle Hortensia (ce nom de fleur aurait suffi pour faire tourner toutes les têtes) se trouvant seule avec moi dans l'arrière-boutique, me prit la main et sans autre préambule :

— M'aimez-vous, monsieur Athanase? me demanda-t-elle.

Je rougis jusqu'au blanc des yeux et répondis en balbutiant :

— Si je vous aime, mademoiselle! qui donc ne vous aimerait pas? C'est-à-dire que ce n'est pas seulement de l'amour que je ressens pour vous; c'est de la rage!...

— J'avoue aujourd'hui, s'interrompit le narrateur, qu'en parlant ainsi j'exagérais un peu ou plutôt j'improvisais un sentiment auquel je

n'avais encore jamais songé. Cependant Mlle Hortensia était jolie comme son nom ; elle avait sur le front de petites mèches blondes frisottées qui lui allaient à ravir. Je n'étais pas un Lovelace, mais enfin, franchement, pouvais-je répondre autrement que je le fis à une telle question adressée à brûle-pourpoint?

— Alors monsieur Athanase, continua la belle Hortensia en me regardant dans le blanc des yeux, vous consentiriez à m'épouser?

Cette question m'étonna et me remua plus encore que la première.

— J'avais d'abord envisagé avec complaisance ces petits frisons jouant au vent dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, puis, j'avais regardé la fraîcheur rosée de ses joues, le bleu profond de ses yeux, le rouge vif de ses lèvres, la blancheur nacrée de ses dents. Quand elle me parla de mariage, je fus ébloui, car je songeai, d'un seul coup et sans même le vouloir qu'elle était fille unique et qu'un jour elle aurait à elle, personnellement, la caisse bien garnie de son père. Qu'eussiez-vous fait à ma place?...

— Continuez, continuez donc ! monsieur Barbier (Athanase).

— Je me jetai aux pieds de la jeune fille et j'embrassai sa main qu'elle abandonna complaisamment à mes lèvres.

Merci! merci ! Hortensia, lui dis-je! Je vous aime et suis le plus heureux des hommes.

— C'est bien! me dit-elle en m'adressant son plus gracieux sourire. Je suis contente de vous ; demain je ferai en sorte de vous faire connaître mes intentions.

M. Barbier, charmé de voir son auditoire attentif, fit un temps d'arrêt.

Cela permit au peintre Beaudoin de lui dire :

— Recevez, monsieur, nos félicitations sincères ; vous êtes un des hommes les plus éloquents de la terre. Quand je vous entends, il me semble écouter le divin Shakespeare.

— Monsieur, vous êtes bien honnête, dit modestement M. Barbier, mais je vous avoue que je ne connais pas ce monsieur.

Cette ignorance naïve arracha un sourire involontaire à toutes les lèvres. Chacun fut fixé dès lors sur les connaissances littéraires du narrateur. Celui-ci, voyant tout le monde silencieux, reprit le fil de son récit :

— Le lendemain de ce jour mémorable, j'accourus au magasin, la tête pleine de rêves où l'amour le disputait à l'ambition. Hortensia me parut non moins pressée que moi de se trouver près de celui qu'elle avait honoré de son choix. Elle apparut de bonne heure, pas assez pourtant pour qu'il nous fût permis d'échanger autrement que par de brûlants regards l'expression de nos tendres sentiments.

L'heure du déjeuner sonna sans qu'il nous eût été possible de nous

rapprocher et d'échanger une parole. J'allais sortir et prendre tristement mon repas solitaire, quand, en jetant sur l'adorable Hortensia un regard d'adieu, je vis qu'elle m'adressait un signe et me désignait du doigt la table devant laquelle elle avait coutume de travailler.

Je n'ai nulle prétention à la finesse, mais d'autres l'ont dit avant moi : l'amour enfante des miracles.

Je m'approchai petit à petit, sans avoir l'air de rien, de la bienheureuse table sur laquelle s'étalait une lettre à mon adresse. Je la saisis avidement et je la fourrai dans ma poche.

— Bravo! bravo! cria-t-on dans l'auditoire.

— Je sortis comme de coutume, continua l'orateur sans prendre garde à l'interruption, et je me rendis en toute hâte au petit restaurant où je prenais d'habitude mes modestes repas.

Je ne vous dirai pas avec quels battements de cœur je décachetai la précieuse missive. Je pus enfin la lire; elle ne contenait que ces lignes singulières autant que tendres :

« Mon cher Athanase,

« Puisque tu aimes ton Hortensia autant qu'elle te chérit, puisque tu consens à devenir son époux et son maître, viens ce soir après la fermeture du magasin gratter à la petite porte du bureau. Je serai là, seule; je t'ouvrirai et je te dirai ce qu'il faut faire sans tarder pour assurer notre bonheur.

« Celle qui t'aime et te couvre de ses inépuisables caresses,

« Ton Hortensia. »

J'avoue, continua M. Barbier, que toute flatteuse pour mon amour et pour mon amour-propre, que fût cette lettre, elle me donna beaucoup à réfléchir. Ce rendez-vous audacieux donné à brûle-pourpoint dans la maison paternelle ne constituait-il point une grave imprudence? N'y aurait-il nul danger à courir si je m'y présentais? Que diraient les parents s'ils venaient à nous surprendre? Le moins qu'ils pourraient faire serait de me mettre à la porte.

D'un autre côté, mon cœur plein de tendresse me faisait entrevoir dans ce premier rendez-vous d'amour des trésors de volupté dont la seule pensée faisait circuler des frissons dans tout mon corps et transformait en lave bouillante le sang qui coulait dans mes veines.

Une troisième idée vint se dresser devant mes yeux comme un spectre et me refroidir tout à fait :

Serait-il honnête de ma part de compromettre ainsi, sans l'aveu de sa famille, une jeune fille naïve, et la propre fille de mes patrons?

Cependant, en réfléchissant davantage, j'étais obligé de constater que je n'avais personnellement tenté aucune démarche compromettante et que ma jolie future avait endossé toute seule la terrible responsabilité qui nous incombait.

Je rentrai au magasin, tout rempli de ces réflexions contradictoires et espérant rencontrer dans les yeux de ma chère Hortensia la solution du problème qui s'agitait dans mon esprit. Malheureusement, et sans que j'aie jamais pu en savoir le pourquoi, elle resta invisible tout le reste du jour.

Je demeurai muet et si préoccupé que M. Étienne Rollin, le père d'Hortensia, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'estime, me demanda deux fois si j'étais indisposé.

Non! je n'étais pas indisposé, j'étais mourant d'anxiété !...

Je quittai le magasin, pris mon repas du soir, et à l'heure indiquée par la lettre de l'adorable Hortensia, je me glissai, sans avoir même conscience de mes actes, jusque sous l'auvent de la porte cochère.

Il y avait encore une lueur éclairant les vitres de l'imposte placé au-dessus des fenêtres de la boutique.

J'attendis l'extinction des feux, plus inquiet qu'un voleur qui a médité et préparé l'effraction d'une caisse.

Enfin, tout devint sombre à l'intérieur et, me glissant contre la muraille, je vins me cacher de mon mieux dans l'ombre projetée par un des côtés de la porte désignée dans la lettre d'Hortensia.

J'étais aux aguets comme un lièvre dans son gîte et je prêtais l'oreille aux moindres bruits.

Après avoir jeté un regard investigateur sur toute la partie de la rue visible à mes yeux, je me hasardai à gratter doucement contre les ais de la porte de chêne solidement fermée, mais rien ne répondit à mon appel.

— Elle n'a pas encore pu s'échapper, pensai-je.

J'attendis encore une demi-heure, toujours prêtant l'oreille au moindre bruit, toujours craignant de voir apparaître à l'un ou à l'autre bout de la rue un sergent de ville qui vînt me demander pourquoi j'étais là et quelle œuvre coupable j'y préparais.

Alors, alarmé par le silence de mort qui régnait aussi bien au dehors qu'en dedans de la maison, je grattai de nouveau.

Tout demeura aussi immobile et silencieux que si je m'étais trouvé enseveli dans le tombeau.

Une heure s'écoula encore pendant laquelle, l'œil aux aguets, je restai l'oreille collée contre la porte.

Pour que les passants me remarquassent le moins possible, j'avais

soin de me donner les airs d'un homme intempérant que le trop-boire a obligé de se réfugier sur un seuil protecteur.

Mes tentatives de grattage se succédèrent; puis, quand arriva minuit, je me décidai à tapoter; à une heure, je hasardai un coup de poing; mais craignant d'avoir réveillé, soit le concierge, soit un des garçons de magasins logés au rez-de-chaussée, je me refugiai sur le seuil de la porte de la maison en face!...

Ainsi s'écoula la nuit entière.

Je me forgeais mille pensées plus affligeantes les unes que les autres.

Hortensia avait-elle réfléchi ou cessé de m'aimer? Son père ou sa mère l'avaient-ils surprise au moment où elle venait m'ouvrir?

Quand le champ est ouvert aux inquiétudes et aux hypothèses, nul ne peut connaître ses limites!

Au petit jour, je compris que j'avais fait buisson-creux, ainsi que s'expriment les chasseurs.

Je rentrai donc bredouille dans mon humble logis, la mort au cœur.

— Savez-vous, monsieur Barbier, que vous racontez mieux que le premier des dramaturges? s'écria le marquis de la Bécassière. Pour mon compte, vous m'avez fait frissonner comme eût pu le faire la malaria des marais Pontins. Hâtez-vous de nous faire connaître le dénouement de cette terrible épopée.

— Le dénouement, reprit l'ancien fabricant, est plus terrible cent fois, plus sombre que l'histoire elle-même.

Je pris à peine quelques instants de repos et je me décidai non sans peine à revenir au magasin, espérant y trouver enfin le mot de cette énigme.

Quand je me présentai, la maison était fermée. Tous les volets de sûreté étaient restés en place.

Je sentais bien que j'étais en face d'une catastrophe.

Néanmoins je m'armai de courage et je sonnai à la porte cochère.

Après un long moment d'attente, le concierge vint m'ouvrir.

— Qu'est ce que vous voulez? me demanda-t-il avec une brutalité qui fit monter à mon front la rougeur de ma dignité révoltée.

— Je veux prendre mon service! répondis-je.

— Il n'y pas de service aujourd'hui, me dit-il, en repoussant la porte qui se ferma à mon nez.

Quelqu'un est mort ici cette nuit! pensai-je, jamais la maison Rollin frères et C^ie^ n'aurait fermé boutique pour une cause moins importante.

Cette terrible idée qui s'empara de tout mon être m'obligea à

demeurer dans les environs de la maison close ; je nourrissais l'espoir d'obtenir des voisins les renseignements que je n'avais pu avoir de la brutalité du cerbère préposé à la garde de la porte.

Dieu m'est témoin, et vous le savez tous, que je n'ai jamais fait un dieu de mon ventre ! Quand j'étais jeune, je lui sacrifiais encore moins qu'aujourd'hui. Je savais que l'économie, la sobriété et l'abstinence sont les trois pierres fondamentales de l'épargne qui, elle-même, est l'assise de la fortune.

— Admirablement dit ! s'écria M. de la Bécassière qui ne put néanmoins dissimuler un sourire.

M. Barbier continua :

— J'allai m'installer chez un marchand de vin, en face des magasins de mon patron, et je me glissai dans un petit cabinet vitré d'où je pouvais, sans être vu, voir et entendre les consommateurs qui y venaient chaque matin boire des verres de vin blanc, d'absinthe, de vermouth, de mêlé-cassis, sous le fallacieux prétexte de *tuer le ver !*

Bien me prit d'avoir eu cette pensée lumineuse !

Je n'étais pas assis là depuis une demi-heure qu'un commissionnaire qui stationnait habituellement non loin de là, arriva suivi d'un charbonnier, son compatriote sans doute.

Je jugeai du moins de leur communauté d'origine en comparant leur accent qui me parut être du plus pur auvergnat.

Ils continuaient une conversation commencée :

— C'est pour ces braves gens une perte irréparable, dit le charbonnier.

— Le père et la mère en mourront pour sûr, répondit le commissionnaire.

— Sait-on au moins comment cela est arrivé ?

— Est-ce qu'on sait jamais comment on perd ses enfants ?

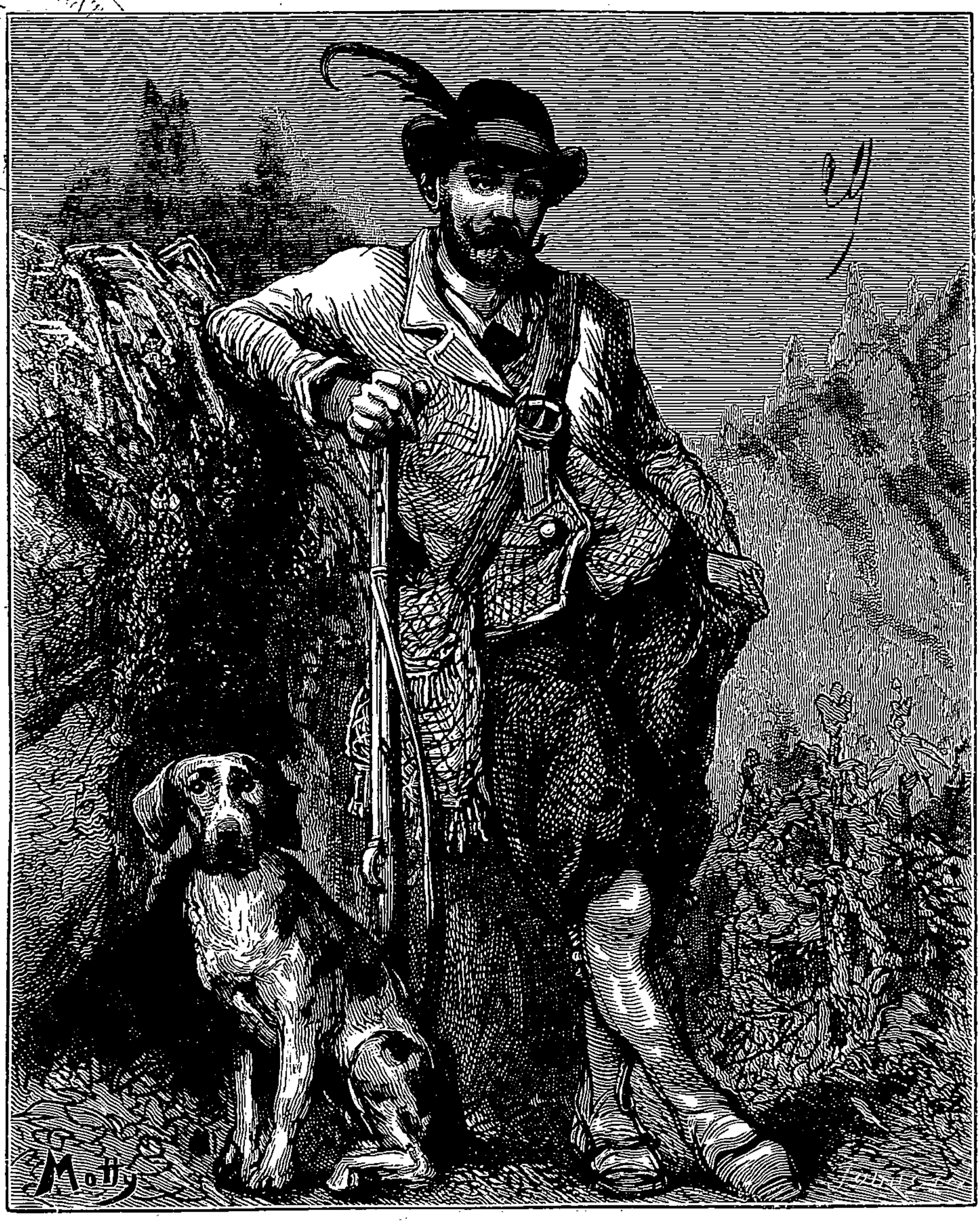
— C'est égal ! une fille unique, si jeune, si jolie ! A quoi sert-il donc d'être riche, de s'appeler Rollin aîné et d'être un notable commerçant !

Ces mots achevèrent de m'éclairer. Je me précipitai au comptoir et m'adressant au commissionnaire qui me connaissait :

— M^lle Hortensia est morte ? demandai-je.

— Non, monsieur, elle est partie hier dans l'après-midi avec son amant, M. Frédéric Hénon, qui était un ami de la famille.

— Je compris, mesdames et messieurs, que M^lle Hortensia s'était simplement moquée de moi et j'en fus profondément humilié.



LE MARQUIS CÉSAR DE LA BÉCASSIÈRE.

Rien dans ma manière d'être passée ne pouvait justifier une semblable conduite.

Si je m'étais montré familier avec la fille de mon patron, si j'avais été l'ami sincère et le camarade de son enfance, je n'avais pas du moins à me reprocher de lui avoir jamais manqué de respect. Elle seule était venue audacieusement frapper à la porte de mon cœur et je ne lui avais donné

mon amour que sur sa demande. Pourquoi donc m'avait-elle choisi comme l'objet de ses railleries?

— Cher monsieur Barbier, répondit M. Baudoin, le malheur qui vous a atteint est irréparable, mais ne croyez pas que vous soyez au monde le seul mortel à qui soit arrivée semblable calamité. Un homme qui a fait des pièces de théâtre et de très belles œuvres littéraires, M. Alfred de Musset, que vous pourriez connaître si vos occupations de grand industriel vous l'avaient permis, a écrit à ce sujet une forte jolie comédie qu'il a appelée *le Chandelier*.

CHAPITRE XXVII

Les diverses sortes de rire : le rire des poètes, le rire du peuple; le rire des savants. — Un rire en A. — Le sang-froid du peintre Beaudoin. — Un martyr consolé. — Deux amis intimes. — Joseph Prudhomme et le célèbre Barbier de Séville. — Une parole indulgente de Mlle Fontaine. — Trois jours d'attente fiévreuse. — Chasse et pêche. — Amoncellement de gibier et de peaux. — Le docteur Leroux, préparateur d'histoire naturelle et conférencier. — La belette et l'hermine. — Le vison ou foutreau. — La martre. — Le pékan. — La loutre. — Le putois. — Origine du nom de Chicago. — Le lynx du Canada ou loup-cervier. — La panthère de l'Amérique du Nord. — Un papier-médecine; lettre du trappeur canadien. — Trace des ravisseurs. — Funèbre rencontre dans l'îlot du duel. — Le jeune homme vit encore. — Course en bateau. — La Sombre-Chouette ou la sorcière des Corbeaux. — Une guérisseuse sauvée. — Continuation de la recherche.

Ces paroles ironiques, du peintre, aussi bien que le dénouement inattendu de l'histoire des amours de M. Barbier, déridèrent subitement les fronts. Un immense éclat de rire accueillit la conclusion de M. Beaudoin, mais un de ces rires inextinguibles, contagieux, qui secouent le corps des rieurs, comme l'orage secoue un poirier, qui se traduit en trilles sur toutes les gammes, le rire de Gargantua et de Pantagruel.

Les poètes qui ont voulu peindre cette sorte de rire l'ont appelé le fou rire; ils l'ont comparé à l'ouragan, au terrible éternuement de Jupiter, père des dieux; le peuple, qui a aussi ses moments de poésie, a dit : rire comme un bossu, rire comme une baleine.

Les savants eux-mêmes ont étudié le rire et ont décrété qu'il y a autant de façons de rire que de voyelles.

Suivant eux, les personnes qui rient en A sont franches, inconstantes, amoureuses du bruit et du mouvement.

Le rire en E appartient aux mélancoliques.

Ce sont les enfants et les naïfs qui rient en I; les femmes blondes seules peuvent rire en I sans être naïves.

Quand on rit en O, on dénote la générosité et la hardiesse.

Enfin ceux qui rient en U sont en général des avares, des hypocrites ou des misanthropes. Ce sont gens dont il faut éviter la fréquentation.

Disons tout de suite que les auditeurs de M. Barbier partirent d'un fou rire en A, ce qui n'empêcha pas l'ancien fabricant de peignes de se montrer fort scandalisé d'une telle irrévérence.

Seul, le peintre Beaudoin, qui se trouvait dans le rayon du regard du narrateur, eut assez de force pour se maîtriser.

Il s'approcha d'un air grave et solennel de M. Barbier, lui tendit la main et lui dit.

— Pauvre martyr! moi je vous comprends et je vous plains!

Joseph Beaudoin venait tout simplement de se faire un ami dévoué pour la vie.

En effet, M. Athanase Barbier n'était pas simplement un naïf dans le sens plaisant du mot, il avait les qualités de cœur des naïfs, la confiance, la timidité, la tendresse.

Le peintre Beaudoin, bon garçon au fond, avait appris dans les ateliers l'art de se moquer du monde.

Ce qu'il avait envisagé chez l'ancien fabricant de peignes et brosses était surtout les côtés ridicules de son esprit et de son caractère. Aussi avait-il depuis longtemps pris le parti d'en faire le but de ses acerbes plaisanteries et pour ainsi dire son souffre-douleur.

Loin de se sentir touché par l'ingénuité cordiale de M. Barbier, il lui répondit de ce ton de bonhomie que lui connaissaient ses amis et qui cachait toujours un trait acéré :

— Monsieur, l'honneur que vous me faites en me serrant la main sera le plus beau jour de ma vie, comme l'a dit un homme célèbre dont votre éloquence me rappelle sans cesse le souvenir. Je parle de l'immortel Joseph Prudhomme.

— Vous êtes trop honnête, cher monsieur, répondit M. Barbier, de comparer un modeste négociant à un homme célèbre.

Beaudoin comprit que sa victime ne connaissait pas plus Prudhomme que Shakspeare. Il résolut de savoir enfin, d'une façon définitive, ce qu'il y avait de connaissances littéraires dans l'esprit de ce bourgeois incomparable.

— Vous portez vous-même, cher monsieur, un nom fameux et qui m'a fait bien souvent réfléchir. Me serait-il permis de vous adresser une question que peut-être vous trouverez indiscrète?

— Interrogez hardiment, dit M. Barbier.

— Eh bien ! je me demande si vous ne seriez pas, par hasard, un parent du célèbre Barbier de Séville.

— Hélas non ! du moins que je sache, répondit avec une angélique simplicité le brave négociant. Je suis de Pontoise.

Cela dépassait toutes les bornes d'une douce philosophie ; l'auditoire tout entier, hommes et femmes, partit d'un nouvel et colossal éclat de rire.

— Mesdames et messieurs, s'écria M. Barbier d'un ton de voix qui ne permit pas de se tromper sur l'état de son esprit et la dose de son savoir, je ne vois pas ce que j'ai pu dire de si plaisant, et il n'est pas donné à tous les mortels d'être les descendants d'un personnage illustre.

En disant ces mots, il prit son chapeau et s'éloigna, d'un air de mauvaise humeur, de la société toujours en gaieté. Le peintre Beaudoin le suivit.

— Est-il permis d'être un crétin aussi réussi! s'exclama le marquis de la Bécassière.

La bonne M^lle^ Fontaine qui avait, malgré elle, partagé l'hilarité générale, revint à son caractère bienveillant.

— Mon Dieu ! mesdames, dit-elle, est-ce bien la faute de M. Barbier s'il n'a pas une instruction plus grande? Il est peu charitable de nous moquer de lui. De vrais savants n'auraient sans doute pas grand mal à nous faire dire des bêtises comme ces messieurs viennent de lui en faire dire.

. . . . . .

C'est ainsi qu'on charmait le plus possible les ennuis de l'attente, chacun était pourtant d'instant en instant plus préoccupé du sort de la demoiselle d'honneur et des hommes dévoués partis à sa recherche.

Trois longs jours déjà s'étaient écoulés et l'on n'avait encore reçu aucune nouvelle.

Cependant les chefs des Sioux et des Corbeaux restés au camp ne paraissaient guère se préoccuper des dangers courus par les chercheurs de piste, leurs chefs suprêmes. Sans doute, connaissant l'habileté, la sagesse, la prudence, l'expérience consommée de ces princes du désert, ils étaient sûrs qu'aucun péril sérieux ne les menaçait et que bientôt ils allaient reparaître avec les renseignements qu'ils étaient allés demander à la nature muette. Trois jours, nous l'avons dit, s'étaient écoulés dans cette attente fiévreuse des uns et dans cette confiance naïve des autres.

Ces trois jours furent utilisés par les auxiliaires indiens ainsi que par les jeunes Européens, à chasser et à pêcher. L'abondance des munitions et la qualité exceptionnelle des armes qui leur avaient été confiées avaient fait des naïfs sauvages de véritables disciples de saint Hubert. Chacun mettait son amour-propre à apporter plus que son voisin des produits de

son adresse, gibier à plume ou à poil, et poissons de toute sorte. Comme l'oncle Million avait déclaré que les animaux puants seraient acceptés, pour leur peau, avec autant de faveur que ceux dont la chair est depuis l'origine du monde déclarée succulente, on voyait chaque soir s'entasser dans le camp, à l'arrivée des chasseurs, des ours, des blaireaux, des racoons, des carcajoux, qui représentent en ces contrées la tribu des plantigrades.

La tribu des digitigrades, qui embrasse les vermigermes et les chiens, apportait aussi ses échantillons. C'étaient des belettes, des hermines, des visons, des martres, des pékans, et des putois. Quelques Indiens réussirent même à apporter des loutres d'eau douce dont l'espèce va en diminuant et disparaîtra bientôt du globe si l'on continue à la poursuivre avec tant d'acharnement.

Dans la race des chiens, on tuait chaque jour bon nombre de loups, de renards et de chiens de prairies.

Le docteur Leroux, qui avait formé parmi les Indiens des élèves préparateurs, faisait, au bénéfice du chef de l'entreprise, un véritable musée. C'est ainsi qu'il avait, parmi les loups rapportés par les chasseurs, trouvé six espèces, et six espèces de renards, tandis qu'il n'y avait qu'une espèce de chiens de prairie, de chats, de lynx et de panthères.

Toutes sortes d'ours y figuraient : l'ours gris (*ursus ferox*) ; l'ours noir et canelle (*ursus américanus*), que les Anglais appellent *american black bear*, et l'ours brun (*ursus arctos*, *ursus américanus*) ou mieux, en anglais, *Barren ground bear*. Quant à l'ours blanc, on se réservait d'en tuer quand on serait arrivé dans les terres froides qui lui servent d'habitacle. Pendant qu'il faisait ses préparations et classait les pièces de son musée, le docteur se montrait disposé à faire des sortes de leçons sur les sujets qu'il mettait en place.

Les auditeurs ne manquaient pas à ces conférences pleines de grâce. Les dames surtout les suivaient avec une grande assiduité, et les messieurs eux-mêmes venaient volontiers les entendre aux heures que leur laissaient leurs occupations journalières.

— La belette, l'hermine, disait le professeur, ne se distinguent guère. Toutes deux ont un pelage roux en été et deviennent parfaitement blanches en hiver. Nos chasseurs tuent volontiers les unes pour les autres.

Le privilège antique accordé à cette fine fourrure d'entrer dans les costumes des hauts dignitaires de l'Église et de l'État, excitera chez vous un sentiment de surprise quand vous apprendrez qu'ici on n'en fait pas assez de cas pour leur faire la chasse. Il a fallu que je donnasse des instructions particulières à nos chasseurs pour qu'ils daignassent m'en apporter quelques spécimens..

Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, l'homme du monde le plus compétent dans tout ce qui regarde le Nord-Ouest Amérique, où il a séjourné de nombreuses années, dit à ce sujet :

« Ces menues pelleteries sont si peu importantes qu'elles n'attirent pas l'attention de ceux qui s'occupent de fourrures plus considérables, et par-là même plus productives. »

Puis le docteur continuait :

— A la suite de ces deux nains de la tribu des digitigrades que j'ai empaillés et que je suis en train de classer, vient se ranger le vison, ou foutreau (*mustela putorius*), que voilà, et que j'ai le mieux possible préparé pour lui donner un aspect vivant.

Le marquis de la Bécassière interrompit :

— Recevez nos plus sincères compliments, mon cher docteur, sur votre talent de préparateur. Vos sujets sont bien supérieurs, comme attitude, à ceux que nous avons vus aux muséum de Paris, et ils laissent loin derrière eux les figures de cire du musée Grévin.

Le docteur Leroux sourit comme un homme flatté du compliment et il continua :

— Le vison, comme fourrure, est fort à la mode et coûte fort cher en Europe, malgré l'odeur infecte qu'il communique à ceux qui le chassent. Il vit au bord des rivières où il se plonge souvent, même en hiver, et où on le tue facilement soit avec des fusils, soit à l'aide de pièges à ressort inventés par les trappeurs. Voilà, continua le docteur, que l'attention de ses auditeurs mettait en voie d'éloquence, un animal qui s'appelle une martre. Il se plaît dans les terrains secs et arides. Sa fourrure, toujours riche et précieuse, résiste et résistera longtemps à l'antagonisme que la mode lui a créé en mettant en vogue la peau du vison.

Je vous présente ici, mesdames, le pékan, la grosse martre du Nord (*mustela canadencis*). Je ne vous oblige pas à orner votre mémoire de ces noms latins, mais je crois de mon devoir de professeur naturaliste de vous les dire. Cette espèce est plus précieuse encore que la précédente, mais malheureusement elle est moins nombreuse.

Ces animaux au poil soyeux vivent de carnage et se nourrissent de sang. L'admirable Toussenel a incarné en eux la vieille noblesse issue des Francs victorieux des Gaulois.

Le pékan habite les lieux humides où pendant l'été il fait la chasse aux grenouilles. Bien qu'il fasse ses délices de la chair des perdrix, sa propre chair a une saveur si désagréable que j'ai interdit à notre glorieux cuisinier Jean-Pierre Lerat de la faire figurer sur nos tables. Les sauvages eux-mêmes, qui ne se piquent pas d'avoir étudié les savantes méditations

de l'illustre Brillat-Savarin, ne mangent de la chair de la martre que quand ils souffrent de la faim.

Les dames prenaient un vif intérêt à ces leçons du docteur; les messieurs n'étaient pas moins attentifs.

M. Leroux, fier de son succès, continua :

— Les animaux que je viens de vous montrer ont pour proche parente la loutre, qui, comme vous le savez tous, vit aussi en France, le long de nos cours d'eau.

Sa dépouille, pour être moins soyeuse que les précédentes, n'en est ni moins riche, ni moins précieuse; elle l'emporte en solidité et en durée. Je parle ici seulement des loutres de terre, quitte à revenir à l'espèce quand nous trouverons la loutre marine.

Quelques loutres, comme celle que je vous présente, sont toutes noires et d'une grande beauté.

Même en hiver, la loutre recherche l'eau des rapides qui résiste à l'intensité du froid. C'est un spectacle curieux que de l'y voir prendre ses ébats par la température la plus rigoureuse, s'y plonger et s'y replonger pour saisir une proie, puis voyager à une grande distance pour chercher un autre endroit où la glace n'a pas fermé toute issue à la rivière. Car la loutre a pour mission particulière la pêche, et elle fait un tel massacre de poissons qu'elle est l'ennemie née de tous les pêcheurs aussi bien en Amérique qu'en France.

Dans ces pérégrinations, les loutres font de grandes traînées dans la neige sans laisser à ce sillon aucune empreinte particulière. La première fois que l'on voit de ces tranchées, il est difficile de se figurer qu'elles sont dues à la marche d'un quadrupède de trois ou quatre pieds de longueur qui rampe, pour ainsi dire, sur de grands espaces, pour faire un bond, ce qui lui permet d'avancer encore avec une vitesse étonnante.

— Docteur, dit le peintre Beaudoin de son ton moitié figue, moitié raisin, qui ne permettait jamais de savoir s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement, vous venez de nous faire une leçon bien intéressante sur la loutre, que je ne connaissais jusqu'ici, je l'avoue à ma honte, que par les casquettes en peau de lapin qu'on appelle pompeusement casquettes de loutre. Mais je serais heureux de savoir le nom et les habitudes de cet autre animal empaillé que vous avez placé là tout auprès.

— Cela, dit le docteur toujours complaisant, c'est le putois, le dernier individu de la division des martres. Les sauvages Cris l'appellent *chicak*, et c'est lui qui, paraît-il, a donné son nom à la ville de Chicago.

Les savants le nomment *mephitis américana hudsonica*, et les Anglais *Hudson's bay skunk*.

Cet animal, très joli quant à la couleur, est d'ailleurs beaucoup moins agréable qu'il n'en a l'air; sa grande qualité est qu'il est excessivement lent à la course, ce qui fait qu'on le tue aisément à coups de bâton.

Sa seule défense consiste dans l'éjection d'un fluide horriblement puant qu'il tient en réserve pour les cas où il est attaqué, et qu'il répand plus ou moins sur son passage, ce qui d'ailleurs décèle sa présence. C'est cette infirmité qui lui a valu en France le surnon de *punaisot*.

La chair du putois, quand il est écorché avec soin, est pourtant loin d'être désagréable; vous en avez mangé, et personne n'a songé à s'en plaindre. Il n'en eût pas été ainsi si le fluide puant qui lui sert de défense avait eu le temps de se répandre dans l'intérieur de l'animal.

Le marquis de la Bécassière écoutait le docteur avec une attention d'autant plus grande que plusieurs des sujets qui venaient chaque jour enrichir ses collections étaient tombés sous les balles de son fusil de chasse.

Il désigna une sorte de chat, non encore écorché, qu'il avait apporté de sa chasse de la veille.

— Comment nommez-vous cette bête? demanda-t-il.

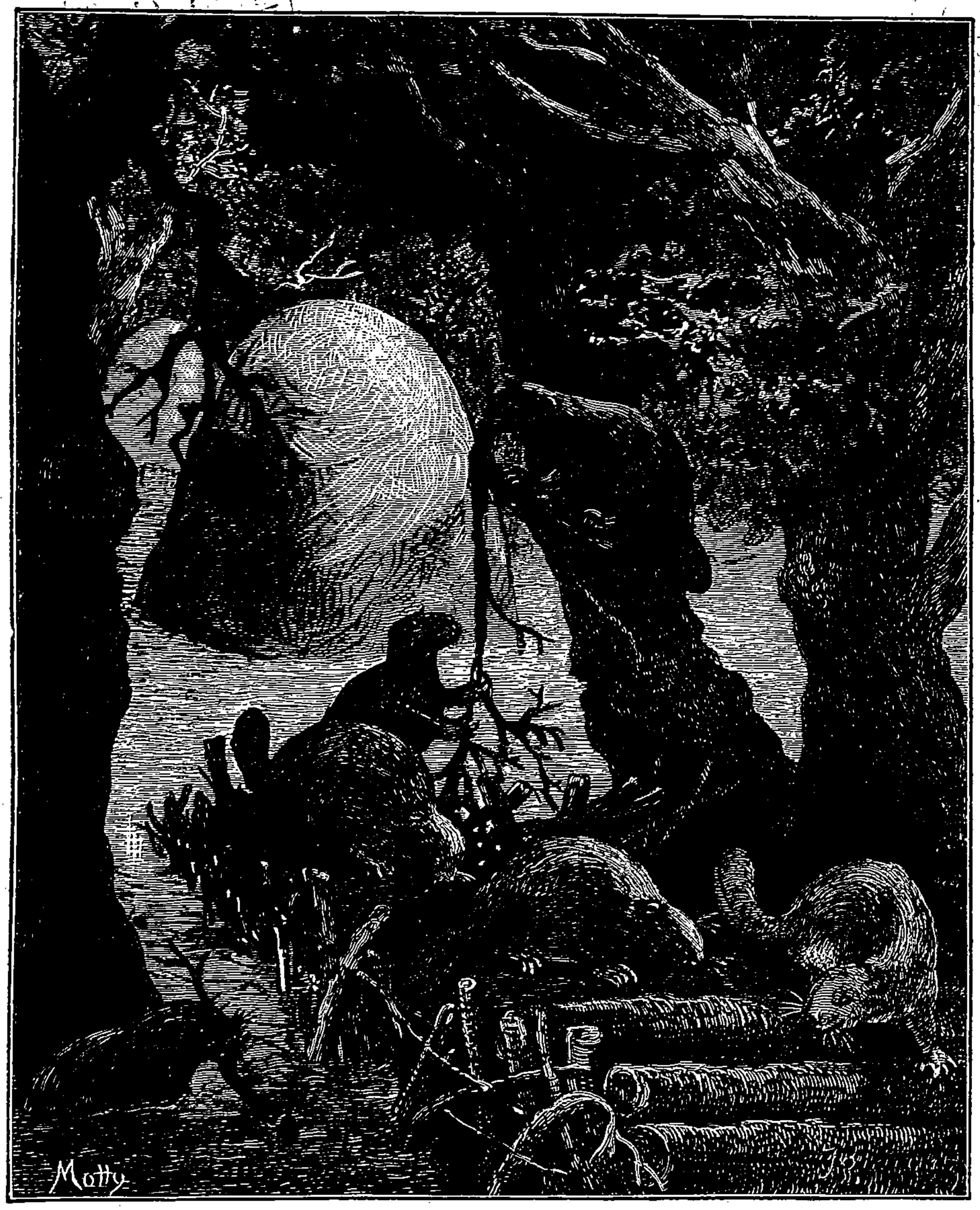
— C'est le lynx du Canada, sorte de chat sauvage, répondit le docteur.

Il est fort commun dans ces contrées, où sa chair offre une ressource précieuse aux chasseurs qui le poursuivent pour sa dépouille. Vous voyez qu'il n'a guère plus d'un mètre de long et, quand vous l'avez poursuivi, vous avez dû remarquer que sa démarche rappelle beaucoup plus celle du lapin que celle du chat, à la race duquel il appartient pourtant. Il saute comme le lapin et a, comme lui, les jambes de derrière démesurément longues.

— N'a-t-on pas appelé aussi le lynx loup-cervier ? interrogea Mlle Fontaine, qui semblait se plaire tout particulièrement aux savantes démonstrations du docteur

—C'est en effet le nom que lui donnent les anciens auteurs; ils prétendent, pour le justifier, que cet animal grimpe sur les arbres, s'y place en embuscade, et s'élance sur les cerfs qui viennent à passer, afin de les égorger et de s'en préparer un succulent repas. J'avoue que rien de ce que j'ai pu observer personnellement ne me permet d'émettre un avis sur cette opinion.

— Voilà, continua le docteur, la sœur du lynx; c'est la *panthère*, qu'on appelle encore le *chat-tigre* (*Félis pardalis*). Vous voyez qu'elle n'a rien des formidables proportions de ses congénères d'Asie ou d'Afrique. Cette espèce est originaire des montagnes Rocheuses, d'où elle descend fréquemment dans la plaine, et surtout dans les prairies de l'Est. Elle n'est guère



Ce que vous pouvez admirer chez le castor, dit-il, c'est que ses travaux ne sont pas le résultat d'efforts particuliers; ils sont dus à un véritable état social. (P. 240.)

plus grosse qu'un chien ordinaire; son poil fauve est tacheté de noir, sa queue est longue et fine.

En somme, quand les panthères de ce pays ne sont pas réunies en grand nombre, elles ne sont nullement redoutables, et de mémoire d'homme, on n'en n'a vu attaquer une personne seule.

Ainsi parlait le docteur, et son auditoire attentif s'était, pendant sa

leçon, augmenté de plusieurs personnes. Il allait continuer sa conférence et passer aux animaux de l'ordre des rongeurs, quand un Indien sioux pénétra dans le fourgon et se dirigea droit vers l'oncle Pétrus, qui s'était mêlé au groupe des auditeurs.

Il lui présenta une lettre et dit :

— Voici un *papier-médecine* que le Porteur-de-Foudre m'a chargé de vous remettre sans retard.

L'oncle Million saisit le pli et l'ouvrit précipitamment.

C'est qu'en effet l'absence des chercheurs de pistes se prolongeait d'une façon inquiétante. Ils avaient, en partant, assuré qu'ils seraient de retour avant le lendemain; mais cette journée et deux autres s'étaient écoulées sans qu'on reçût d'eux la moindre nouvelle.

M. Million lut donc avidement ce que lui écrivait le trappeur. Tous les yeux s'étaient dirigés sur lui pendant qu'il lisait; et chacun put constater avec effroi que sa figure pâlissait visiblement.

— Qu'y a-t-il? dites-nous-le par grâce, s'écria le docteur Leroux. La nouvelle d'un malheur serait plus supportable que l'anxiété où nous plonge votre émotion.

— Il y a, répondit l'oncle Pétrus, qu'une irréparable calamité nous menace. Non seulement la demoiselle d'honneur n'est pas retrouvée, mais encore son fiancé, M. Émile des Rivières, est probablement mort à l'heure qu'il est.

Ces nouvelles terrifiantes furent accueillies par un silence solennel. Chacun sentit la nécessité de se recueillir.

Le chef de l'expédition tendit à son neveu la lettre fatale.

— Lisez, lisez à haute voix, dit-il.

M. Champion reçut le papier des mains de son oncle et il lut ce qui suit :

« Monsieur Million,

« Nous avons enfin trouvé la trace des ravisseurs de la demoiselle, mais nous sommes loin d'avoir mis la main sur eux. Cependant nous avons plus que jamais lieu d'espérer que nous joindrons ces brigands et que nous leur enlèverons leur proie.

« Ce qui nous a amenés ici, dans un îlot du lac Abittibi, où nous espérions trouver la trace des ennemis que nous cherchons, c'est la rencontre funèbre que nous avons faite. Sur la plate-forme d'une haute colline granitique, qui est comme le noyau d'un autre îlot, nous avons, cette nuit même, rencontré le corps inanimé de M. des Rivières. Nous nous sommes précipités sur lui et nous avons constaté qu'il avait les reins percés par un coup de poignard.

« Tout à l'entour de l'endroit où gisait ce cadavre, le gazon court et les mousses qui y croissent étaient foulées et démontraient, à ne pouvoir s'y méprendre, qu'un combat ou une lutte terrible y avait eu lieu.

« Nous avons précieusement relevé le corps du malheureux jeune homme et nous l'avons transporté sur la barque en écorce qui nous avait amenés dans ce lieu funeste.

« A ce moment seulement l'Œil-de-Lynx a placé son oreille sur la poitrine de M. Émile.

« Tout à coup il s'est levé, comme mû par un ressort.

« — Notre frère le jeune visage pâle vit encore! s'est-il écrié. Vite aux avirons et nageons rapidement vers un autre îlot que je connais et où nous pourrons lui faire donner les soins nécessaires pour le rappeler à la vie.

« Nous avons ramé, conduits par le Bec-d'Aigle, et peu d'instants après, nous sommes arrivés dans une île plus grande que la première où nous avons mis pied à terre ; nous y avons, malgré l'obscurité de la nuit, formé une civière en branchages, et nous y avons placé le corps de notre jeune ami, puis, suivant le chef des Corbeaux, Œil-de-Lynx et moi, nous avons transporté notre précieux fardeau dans l'intérieur des terres. Là, nous avons trouvé un wigwam isolé au milieu des bois ; une vieille squaw nous a reçus et est allée examiner longuement le corps inanimé de M. Émile.

« L'Œil-de-Lynx s'est adressé alors au Bec-d'Aigle.

— « Mon frère veut-il me dire où nous sommes?

— « Mon frère le grand chef et mon frère le Porteur-de-Foudre m'ont accompagné chez la *Sombre-Chouette*. C'est ainsi qu'on nomme notre mère ici présente. On l'a accusée, dans la tribu des Corbeaux, d'être sorcière et on l'a condamnée à mort.

« La Sombre-Chouette avait guéri mon père et mon frère grièvement blessés dans un combat. La Crécelle-Mystérieuse a déclaré que ses médecines étaient maudites par le Grand-Esprit, qu'elle n'avait aucun droit de s'occuper des blessés ou des malades, qu'elle était sorcière et méritait la mort.

« Je n'osai pas résister ouvertement au grand homme-médecine de la tribu, mais comme j'étais reconnaissant envers cette malheureuse femme d'avoir sauvé la vie à ceux que j'aimais, je la fis enlever la nuit du pavillon-médecine où elle était enfermée, en attendant la mort, et je la fis amener ici, où deux de mes gardiens fidèles sont chargés de veiller sur ses jours et de fournir à ses besoins. »

« Quand le Bec-d'Aigle eut achevé de parler, je lui demandai où se trouvaient ces deux guerriers, et je dis combien il importait d'en envoyer

un au camp pour vous faire connaître notre sort et celui de M. des Rivières.

« — Que mon père le Porteur-de-Foudre soit patient, me répondit-il. Mes deux guerriers sont allés dans les îlots voisins chercher, pour notre mère la Sombre-Chouette, les vivres nécessaires pour assurer leur existence et la sienne. Demain seulement, à l'aube, ils seront de retour, et alors, rien n'empêchera que l'un d'eux se rende au camp.

— « Mais, repris-je aussitôt, ne pourrais-je pas moi-même, sans tarder davantage, prendre notre barque et aller porter à nos amis la triste nouvelle de la mort de M. Émile?

— Non! répondit sans hésiter le chef des Corbeaux; mon frère le Porteur-de-Foudre risquerait de s'égarer. D'ailleurs il sait, comme moi, que nous n'avons pas le droit de nous attarder et que nous ne serons pas trop de nous trois pour accomplir l'œuvre qui nous incombe. Que mon frère prépare donc un papier-médecine qu'il confiera à la *Sombre-Chouette*. Quand mes guerriers reviendront, un d'eux ira le porter à notre père du camp. Pour nous, hâtons-nous de prendre quelque nourriture et de poursuivre la recherche de notre piste.

« Je compris fort bien les projets du Bec-d'Aigle, et le chef des Sioux les comprit comme moi, car il se contenta de faire de la tête un geste approbatif.

— « Que pense la vieille squaw, du moribond ou du mort? demandai-je.

« — Notre jeune frère n'est pas mort, répondit le chef des Corbeaux, mais si j'en juge par la physionomie de notre mère, il n'en vaut guère mieux.

« — Pourquoi ne pas l'interroger directement? demandai-je.

« — Parce que la Sombre-Chouette ne dirait rien, se contenta-t-il de répondre.

« Voilà, monsieur Million, ce que je puis vous écrire aujourd'hui. Dans une heure, nous serons partis à la recherche de l'inconnu. Quant à cette lettre, elle vous parviendra quand il plaira à Dieu.

« Le Bec-d'Aigle me prévient qu'il serait inutile d'essayer de suivre le guerrier qui vous la remettra; car il se ferait mille fois tuer sur place plutôt que de révéler à âme qui vive le secret de la demeure de celle qu'il a juré de garder.

« Présentez mes amitiés à tous ces messieurs, mes respects à ces dames. Je suis votre serviteur.

« Guillaume Novet, chasseur ».

CHAPITRE XXVIII

LE DINER DU MESSAGER. — UNE LETTRE AU TRAPPEUR. — DÉPART POUR LE NORD DU LAC ABITTIBI — LES JEUNES CAVALIERS EUROPÉENS. — LE BAPTÊME DES CHEVAUX. — COCORICO. — JEAN LEROUGE. — HÉBÉ OU BÉBÉ. — QUART-D'AUNE. — CAMPEMENT SUR LE BORD DU LAC. — L'INDIEN RATON SIGNALE UNE COLONIE DE CASTORS. — LA HALTE SE PROLONGE. — LA NOCE A TRAVERS LA PRAIRIE. — RATON CONVERTI EN VIOLONNEUX. — LE LAGON DES CASTORS. — UNE DIGUE QUI SURPREND L'INGÉNIEUR CHAMPION. — VOIES, MOYENS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION. — COMMENT DES CANINES PEUVENT REMPLACER UNE SCIE. — UNE QUEUE QUI SERT DE TRUELLE. — UN CIMENT INCONNU IMPÉNÉTRABLE A L'EAU. — DISTRIBUTION ET ÉCOULEMENT DES EAUX. — LA MAISON DES CASTORS. — ŒUVRE FAMILIALE OU ŒUVRE SOCIALE. — DES PROVISIONS DE BOUCHE ET DES VOIES DE RETRAITE. — LE MEURTRE D'UN ARCHITECTE. — LE MASSACRE DES CASTORS DANS LE NORD-AMÉRIQUE. — CONSÉQUENCES DE LA DESTRUCTION. — LE CASTOR APPRIVOISÉ. — LES DENTS EMPLOYEES COMME OUTILS. — LA FOURRURE DU CASTOR REMPLACÉE PAR LA SOIE. — UN MORCEAU DE GRAS QUI EST UNE QUEUE. — RETOUR AU CAMP.

Tous les membres de l'expédition restèrent anéantis devant la terrible nouvelle que leur adressait le trappeur canadien. Chacun néanmoins comprit qu'il serait inutile de se mettre à la recherche du malheureux blessé.

L'oncle Pétrus fit servir au messager crow un copieux repas, et sur son ordre, Émile Champion écrivit à tout hasard à Guillaume Novet que puisque lui et les deux grands chefs indiens étaient dans la région du lac Abittibi, son oncle ne voyait nulle raison de garder le camp au point où il se trouvait.

L'oncle Pétrus prit en effet la résolution d'aller de l'avant avec ses fourgons et de porter son campement au nord du lac, ce qui serait autant de temps de gagné.

Il suppliait en outre le chasseur de lui faire tenir des nouvelles d'Émile le plus tôt possible; il lui représentait que si ce malheureux jeune homme avait encore quelque chance d'être rappelé à la vie, ce n'était qu'à la condition de pouvoir être traité convenablement, et qu'en le tenant loin du docteur Leroux, on le condamnait à une mort certaine; enfin il lui recommandait de redoubler, de prudence, de façon à ce que le voyage entrepris ne fît pas de nouvelles victimes.

Le guerrier du Bec-d'Aigle, muni de ce nouveau papier-médecine, s'éloigna du camp sans que personne songeât à le suivre et à surprendre son secret. Il n'espérait plus retrouver les chercheurs de piste dans l'île

de la Sombre-Chouette, mais il comptait avoir bientôt de leurs nouvelles.

Le jour même, des ordres furent donnés pour se mettre en mesure de poursuivre la route. Les mules lâchées aux environs du camp furent ramenées parfaitement reposées et en un excellent état de santé.

Le lendemain, dès l'aurore, la caravane se mit en route.

C'était un spectacle imposant de voir cette longue file de lourds chariots marcher à travers les hautes herbes de la prairie, escortés par toute une armée d'Indiens aux brillants et pittoresques costumes.

Les jeunes gens, Ernest Champion, le marquis César de la Bécassière, le peintre Beaudoin et Baptiste Jollibois s'étaient aussi munis de chevaux qu'ils avaient obtenus des Indiens, grâce à des échanges, et comme le marquis était un sportsman distingué, les Européens n'étaient pas les moins bien montés de cette admirable cavalcade.

Chacun d'eux avait baptisé son cheval d'un nom plus ou moins fantaisiste.

Celui de l'ingénieur s'appelait *Cocorico* parce qu'il avait coutume, dès l'aube, de faire entendre un hennissement sonore ; celui du marquis fut nommé *Jean Lerouge* à cause peut-être de la couleur un peu vive de son poil ; le peintre Baudoin, en haine sans doute des souvenirs classiques, appela sa jument *Hébé* ; mais hâtons-nous de dire que ce nom ne fut jamais admis par les dames qui s'entêtèrent à la nommer *Bébé*. Enfin, comme Jollibois ne pouvait trouver dans son cerveau un nom pour sa superbe monture, on la nomma *Quart-d'Aune*, sur la proposition qui en fut faite par le peintre, en mémoire des magasins du Louvre où le jeune homme avait fait ses premières armes.

La caravane arriva sans encombre le soir même sur la rive droite du lac, où l'on campa pour passer la nuit. Ce côté de l'immense nappe d'eau était, on s'en souvient, absolument dépourvu d'îles ou d'îlots. Les voyageurs exhibèrent vainement leurs lunettes marines ; l'autre rive était trop éloignée pour être en vue et ils durent se contenter d'admirer la nappe bleuâtre qui, par le temps calme qui régnait, était unie comme un miroir.

Le lendemain matin, au moment où l'on se disposait à se remettre en route, l'indien Raton, le compagnon d'Œil-de-Lynx, vint se présenter à l'oncle Pétrus et lui dit qu'à quelques centaines de pas du campement, il avait découvert une colonie de castors et que ces messieurs et ces dames seraient peut-être contents de pouvoir contempler *de visu* les admirables travaux de cet infatigable et industrieux animal.

M. Million consulta sa nièce, qui demanda à grands cris qu'on sus-

pendît le voyage au moins pendant quelques heures. L'aimable oncle ne se fit pas tirer l'oreille et des ordres furent donnés au cuisinier Jean-Pierre Lerat pour préparer le déjeuner sur le point même où allait avoir lieu la halte.

Chacun fit hâtivement un bout de toilette et l'on se mit en route à la suite de Raton, nommé guide de la colonne pour la circonstance.

Comme cela était indiqué par la situation, chaque cavalier sentit le besoin d'offrir son bras à une dame, de telle sorte qu'au sortir du camp, la petite colonne avait repris les allures d'une noce française; non d'une noce parisienne, mais d'une noce de village passant à travers champs avec un violoneux en tête. Seul, le violoneux, remplacé par l'Indien Raton, faisait un assez singulier contraste avec le reste des promeneurs.

On arriva, après une marche d'à peine un quart d'heure, vers une sorte de lagon formé par les eaux d'une rivière, retenues, avant leur entrée dans le lac, par une espèce de digue artificielle, produit de l'industrie des castors.

Cette digue était à elle seule une merveille d'habileté et excita à un haut point l'admiration de toutes et en particulier celle de M. l'ingénieur Champion.

On y rencontrait toutes les qualités désirables, élégance et solidité.

Il ne fut pas difficile au jeune marié de déterminer les voies et moyens employés par les industrieux animaux pour se ménager ce petit lac, destiné d'une part à contenir leurs maisons, et de l'autre à les mettre à l'abri des grosses eaux et inondations.

Des arbres placés sur la rive avaient été sciés à leur base, de façon à ce que dans leur chute ils vinssent se placer précisément en travers du cours d'eau dont ils devaient arrêter les eaux. On pouvait voir encore les troncs rongés à quelques centimètres au-dessus du sol, et ce travail était fait avec une telle régularité qu'on aurait pu croire que c'était là l'œuvre d'une scie véritable.

Une dizaine d'arbres ainsi renversés avaient formé la carcasse de la digue ; des branches entrelacées et entre lesquelles avaient été placées des pierres et de la terre formaient l'origine d'un véritable mur qui n'avait pas tardé à être complété par une masse de brindilles enchevêtrées et pour ainsi dire formant un tissu résistant. La queue de l'animal, utilisée en guise de truelle, avait maçonné le tout avec de la terre glaise remplaçant le mortier et formant un ciment impénétrable à l'eau.

M. Champion, qui étudiait par le détail le travail des ingénieuses bêtes, ne pouvait en revenir en constatant le mode si simple et si remarquable avec lequel était construit ce mur inébranlable contre lequel venaient se-

briser la fureur des vagues et le tourbillonnement des flots agités et violents produits par le courant rapide.

Il se demandait comment cette boue, pétrie et appliquée avec les pattes et la queue du castor, pouvait ainsi devenir un ciment hydraulique que les années durcissent au lieu de le dissoudre?

— Que de secrets, s'écriait-il, la nature cache encore à la science!

La grandeur et l'importance du travail étonnaient les visiteurs et les visiteuses autant que sa perfection. La digue destinée à retenir les eaux de la rivière était une œuvre colossale de plusieurs arpents de longueur.

— Je comprends maintenant, s'écriait l'ingénieur enthousiasmé, que de véritables lacs artificiels aient pu devoir leur existence au travail de ces infatigables ouvriers.

En fait, la digue principale destinée à arrêter les eaux n'était pas le seul résultat obtenu par les efforts des castors. De chaque côté de cet étang ils avaient, avec des procédés analogues, construit de solides chaussées dans les flancs desquelles ils avaient ménagé des ouvertures. De ces ouvertures tombait l'eau en cascades bruyantes; puis, formant de petits ruisseaux, elle s'en allait se mêler aux masses liquides du grand lac.

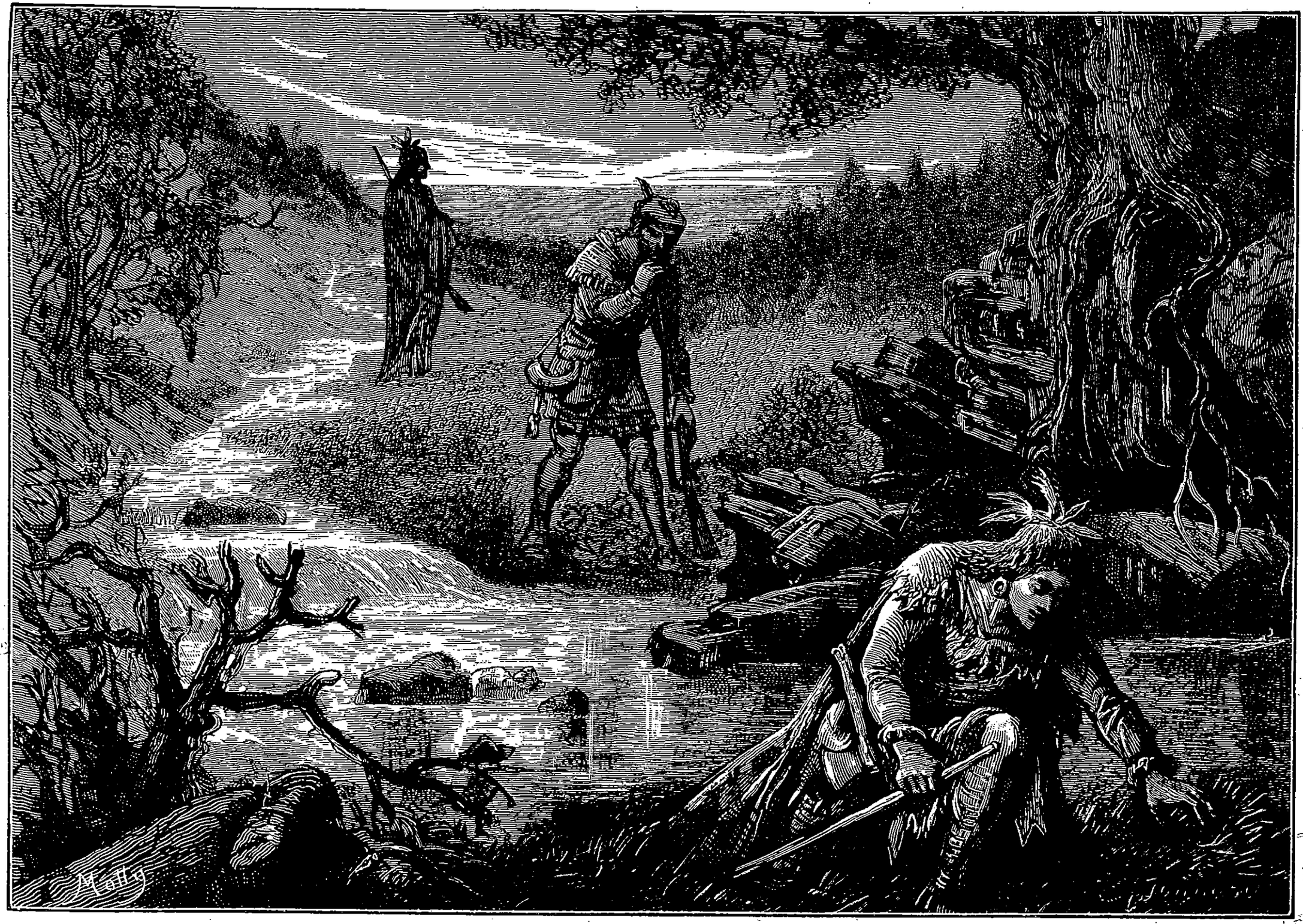
Ces déversoirs se multipliaient à mesure que la chaussée était plus haute et celle-ci, aussi bien que la grande digue, s'arrêtait à un niveau calculé pour que les maisons des castors ne pussent pas être entièrement submergées, même dans le cas d'une inondation.

Après avoir admiré ces travaux gigantesques accomplis par des familles de mirmidons, on essaya de visiter une maison, mais malheureusement toutes les demeures des castors étaient trop éloignées du bord pour qu'on pût s'y rendre sans bateau. Aller chercher une barque au camp dans le matériel de la chaloupe à vapeur eût pris plus de temps que l'oncle Pétrus n'était disposé à en accorder à ses compagnons de route.

Il fallut donc se contenter d'admirer de loin ces petits chefs-d'œuvre d'architecture et d'écouter les explications données par le bon docteur Leroux.

— Ce que vous pouvez remarquer et admirer chez le castor, dit-il, c'est que ses travaux ne sont ni le résultat d'efforts particuliers, ni même ceux que peut produire la vie de famille; ils sont dus à un véritable état social.

Vous avez pu observer dans les constructions que nous avons admirées, que les ingénieurs qui les ont faites se sont avant tout préoccupés de la situation et de l'état du sol. Autant, dans l'avenir, nous rencontrerons de colonies de castors, autant vous aurez à constater de travaux divers;



L'OEil-de-Lynx franchit le ruisseau et, prenant une voie perpendiculaire, se mit à examiner les moindres détails du sol. (P. 247.)

LIV. 31. — VOYAGES ET AVENTURES D'UNE NOCE PARISIENNE. — J. ROUFF ET Cie, ÉDIT. LIV. 31.



il est donc injuste de ne voir chez eux qu'un pur instinct qui leur inspire partout et toujours les mêmes idées et les mêmes œuvres.

Ce qui a contribué à répandre cette erreur, c'est que les maisons des castors, qu'ils vivent plus ou moins isolés, ou qu'ils se réunissent dans de véritables villages, sont invariablement composées de deux étages. Le garde-manger occupe le rez-de-chaussée, tandis que les loisirs, les agréments, le repos de la famille se prennent au premier.

Vous pouvez même supposer, mesdames, ajouta avec une pointe d'ironie le docteur, que monsieur est à son bureau, madame au salon, et les jolis petits castorins ou castorines à leur salle d'étude ou de récréation.

Sans vouloir aller si loin, je constate qu'il y a une grande habileté dans la manière dont cette maison est construite.

Les murs et la partie supérieure en sont d'une épaisseur remarquable et mesurent quelquefois plus d'un mètre. Dès que commencent les grands froids, l'extérieur de la maison est enduit d'une épaisse couche de boue qui se congèle immédiatement et qui a le double avantage de fermer toute issue au froid extérieur pendant qu'elle garantit les habitants contre les entreprises des carcajoux.

Vous pensez que là se bornent les preuves de la sagacité du castor ? Eh bien vous vous trompez !

Vous la constaterez encore dans le soin qu'il a de faire ses provisions à l'avance pour assurer sa subsistance aux jours de détresse et de ménager à son habitation des galeries qui permettent sa retraite en cas de surprise.

M. le marquis de la Bécassière, qui sans doute se croyait assez éclairé sur la question du castor et de son industrie, avait depuis quelque temps quitté la société et, portant en bandoulière son fusil de chasse, s'était dirigé en amont de la rivière.

Tout à coup la conférence du docteur fut troublée par un coup de fusil tiré à peu de distance. On ne tarda pas à voir accourir l'intrépide chasseur, tenant pendu à la main un animal au poil roux, long et soyeux.

— Mesdames ! mesdames ! criait-il, j'ai tué un architecte, et vous allez pouvoir suivre, avec ce spécimen sous les yeux, les savantes leçons du professeur.

Mlle Marie Fontaine, reconnaissant dans la victime du chasseur le corps d'un castor :

— Méchant marquis, dit-elle, comment avez-vous eu le courage de donner la mort à un animal si intéressant ?

Le marquis se mit à rire.

— Ne fallait-il pas, fit-il, donner au professeur un sujet qui lui permît de compléter sa leçon ? D'un autre côté, jusqu'à ce jour le castor a manqué dans notre muséum aussi bien que son compagnon de même genre, le *rat musqué*, qui tombera bien aussi un jour ou l'autre sous les coups d'un de nos fusils de chasse.

Le docteur interrompit M. de la Bécassière et dit :

— Merci à notre adroit chasseur, qui aura apporté à nos collections d'histoire naturelle son large contingent.

Que ces dames d'ailleurs ne l'accusent pas de férocité. Des centaines de mille de castors sont tués chaque année et figurent sur les marchés de fourrures d'Europe.

Les hommes ont-ils bien fait de se livrer à ces massacres en coupe réglée ? Je n'oserais pas me prononcer sur ce sujet délicat. La destruction du castor a été dans certaines contrées un véritable désastre.

Leur disparition sur bien des points des contrées arctiques a été suivie de celle de la forêt et de sa transformation en prairie.

A une époque, ces animaux ont été prodigieusement nombreux; puisque partout on trouve leurs digues et leurs chaussées. L'eau contenue par ces obstacles ne suivait pas sa pente naturelle, de là une infinité de lacs de toutes dimensions qui conservaient l'humidité dans le sol comme dans l'atmosphère, et par là même aidaient à la croissance des bois, tout en les protégeant contre les incendies.

Par suite de la mort des castors, les travaux d'entretien ont été négligés sur les chaussées; les canaux de décharge, qu'ils ouvraient ou fermaient suivant les exigences des circonstances, ont laissé échapper l'eau que renfermaient les étangs ; et les étangs eux-mêmes se sont desséchés.

Les bois, qui n'avaient plus autant d'humidité, ont langui, se sont rabougris, puis le feu a passé, et cet élément dévastateur, ne trouvant plus d'obstacles dans l'accomplissement de son œuvre de mort, ne laissa aucun vestige de la forêt. Les nombreuses digues construites autrefois, et qui aujourd'hui encore frappent partout les yeux des voyageurs, viennent leur rappeler le nombre et l'activité des castors, ces premiers habitants des régions du nord et de l'ouest de l'Amérique.

Le docteur reprit haleine. M^lle^ Bourgeois en profita pour lui demander :

— Cher maître, dites-nous si le castor est susceptible d'être apprivoisé.

— Oui, répondit l'aimable conférencier, le castor se domestique aisément et se nourrit de tout ce qu'on lui donne. Samuel Hearne, le glorieux marin anglais qui, pendant la seconde partie du dernier siècle, a visité les

côtes de la baie d'Hudson, et exploré la rivière de Cuivre en 1771, dit que le castor est très friand de plum-pudding; je suis autorisé à vous dire qu'il ne méprise pas plus le roast-beef que ce lourd gâteau qui fait les délices des Anglais.

Lorsqu'il est apprivoisé, le castor se montre affectueux et caressant ; il exécute mille gentillesses pour témoigner sa joie et son plaisir.

Le docteur remarqua que ses auditeurs des deux sexes, tout en l'écoutant, examinaient curieusement le corps du castor tué par le marquis.

— Ah! dit-il, vous examinez les longues incisives de notre ingénieur des ponts et chaussées. Les sauvages vous ont précédés dans cette observation. Ils ont employé ces dents comme outils, surtout pour creuser le bois. Vous comprendrez aisément que, quelle que soit leur acuité, elles ont depuis été remplacés avantageusement par l'acier.

— Ce qui me frappe surtout, dit le peintre Baudoin, c'est la fourrure ; à son aspect, je m'explique mal le haut prix qui y est attaché.

— Cette fourrure, reprit l'indulgent professeur, est divisée en deux parties. Le long poil (et c'est le cas du sujet que je tiens entre mes mains) est généralement d'un brun roux et il est peu précieux. Le sous-poil, au contraire, est un duvet d'une grande douceur, et c'est ce second poil qui donnait tant de valeur à la peau de castor, lorsqu'il était la matière unique du feutrage. Depuis que la soie et la laine ont été introduites dans cette branche d'industrie, elles remplacent le castor dont elles diminuent le prix sans en avoir emprunté la solidité.

Aujourd'hui, mesdames et messieurs, plus de chapeaux de castor, mais, à la place, des chapeaux de soie ou de feutre de laine. Néanmoins, comme la mode exige que l'on change souvent de chapeaux, ceux de soie dits à *haute forme*, qui se vendent relativement bon marché, conservent leur lustre assez longtemps pour attendre le caprice de la forme nouvelle. Dès lors le castor en chapellerie n'a plus de raison d'être.

— La queue de la bête a une forme singulière ! fit observer le marquis de la Bécassière.

— Oui, dit en riant le docteur ; elle ressemble plus à une langue qu'à une queue. Elle est placée horizontalement et couverte d'écailles ovales ; voyez, elle a à peu près le tiers de la longueur de l'animal, c'est-à-dire trente centimètres au moins pour un gros castor et six centimètres de large.

Nous en mangerons, ajouta le professeur; vous verrez que cette queue n'est autre chose qu'un morceau de gras, mais d'un gras moins huileux que celui du corps.

L'oncle Pétrus trouvait sans doute la leçon longue, car, sans respect pour le conférencier, il s'écria :

— En route pour le camp ! Il est l'heure d'aller déjeuner.

CHAPITRE XXIX

Un bon déjeuner ; castor en salmis et bouillabaisse. — Signal du départ. — Ce que faisaient pendant ce temps les trois chercheurs de piste. — Trois directions différentes. — Deux pistes découvertes. — Un Indien et un Blanc. — Le trappeur tient conseil avec lui-même. — La lumière se fait. — C'est un duel a la recherche. — Le point d'embarquement. — Arrivée au lieu de rendez-vous. — Récit du Bec-d'Aigle. — Arrivée d'Œil-de-Lynx. — Un conciliabule. — Découvertes faites par le chef des Sioux. — La piste de deux cavaliers. — Traces d'un débarquement et d'un embarquement. — Conclusion logique. — Les ravisseurs de Fraise-des-Bois sont dans une ile du lac. — Comment retrouver leur piste sur le cristal des eaux? — Le Bec-d'Aigle se charge de guider ses compagnons. — La manière d'improviser une barque d'écorce. — Le soleil a disparu a l'horizon.

Le repas des explorateurs fut copieux et bien servi, grâce à l'habileté du chef de cuisine et de ses auxiliaires, Marius Couracasse et Jean-Louis Le Gludic, qui se faisaient un plaisir de lui venir en aide.

Malgré l'avis donné à Jean-Pierre Lerat par le docteur, le cuisinier, convaincu que grâce aux transformations que peut faire subir à un mets l'art culinaire, avait fait un excellent salmis avec le corps du castor immolé par le marquis. Tout le monde s'accorda à dire que la saveur huileuse dont on avait menacé les convives avait complètement disparu.

Quel était le secret de maître Lerat ? Il ne nous est pas permis de le dire en son entier ; pourtant des mémoires secrets nous autorisent à faire savoir qu'il y employa force piments de Cayenne et le jus de plusieurs citrons, dont il avait fait provision à son départ de Québec.

Un autre mets de haut goût fut aussi fortement approuvé ; c'était une bouillabaisse fabriquée par le matelot marseillais, avec les poissons pris dans le lac par les Indiens et qui réunit tous les suffrages.

Le repas terminé, l'oncle Pétrus donna le signal du départ.

Nous laisserons provisoirement la caravane s'avancer au trot des mules le long du lac Abittibi et nous reviendrons à nos trois vaillants chercheurs de piste que nous reprendrons au moment où ils quittèrent le jeune Émile des Rivières, à l'endroit même où cet infortuné fiancé avait

vu sa promise enlevée sous ses yeux par les deux hommes masqués échappés à sa vengeance.

Pendant que le malheureux amoureux se dirigeait, sous la conduite de son guide, à la rencontre de son perfide rival, les trois chercheurs de pistes s'étaient éloignés chacun dans une direction différente.

Rien de plus logique d'ailleurs que le plan qu'ils avaient adopté.

L'Œil-de-Lynx franchit le ruisseau et prenant une voie perpendiculaire se mit à examiner les moindres détails du sol ; pas une touffe d'herbe foulée, pas un brin d'arbuste cassé ne pouvait échapper à son investigation.

Le Bec-d'Aigle se dirigea sur la droite pendant que le chef des Sioux prenait la gauche et se mit à étudier la prairie devant lui avec non moins de soin que n'en mettait à cette œuvre d'investigation son compagnon Œil-de-Lynx.

Quant à Guilllaume Novet, le Porteur-de-Foudre, il se mit en route, décidé à suivre le cours du ruisseau jusqu'au point où il le verrait se jeter dans le lac.

C'était en ce lieu que les trois chercheurs de piste devaient se rejoindre et se communiquer le résultat de leurs observations.

Le trappeur s'acquittait de sa mission avec une conscience parfaite ; non seulement sur la rive droite du ruisseau il ne laissait pas une place inexplorée, mais encore, quand il avait accompli son examen sur une longueur de cent mètres, il traversait la rivière et se livrait sur l'autre rive, à une étude non moins minutieuse.

C'est ainsi qu'il ne tarda pas à trouver deux pistes qui attirèrent grandement son attention.

Il s'agissait, à ne s'y pas tromper, de deux hommes qui avaient marché, l'un derrière l'autre, à la file indienne.

Le premier était certainement un Indien ; dans les points humides traversés par des filets d'eau qui allaient se joindre au ruisseau principal, on voyait, distinctement dessinée dans la terre boueuse, l'empreinte de ses mocassins.

La forme de ces empreintes n'échappa pas à l'habile investigateur.

Il y reconnut, à n'en pas douter, que celui qui avait passé là était un Indien, de cette même tribu septentrionale chez laquelle M. Pierre Duther était allé chercher des auxiliaires.

Cette piste, eût-elle été seule, était donc bonne à suivre, puisqu'elle devait assurément se diriger du côté où campaient les ennemis à la recherche desquels lui et ses compagnons s'étaient mis.

Mais une autre observation le jetait dans une grande perplexité.

Derrière cette piste de sauvage s'en trouvait une d'Européen. Celui qui suivait l'Indien voyageur était un Blanc ; à chaque pas ses bottes solides, écrasant le gazon ou pénétrant dans le sol humide, avaient laissé de profondes empreintes.

Guillaume Novet, désirant, suivant sa pittoresque expression, tenir conseil avec lui-même, pénétra sur les bords du ruisseau, dans une épaisse saulée, et sûr d'être là à l'abri de tout regard indiscret, s'assit sur l'herbe verte et se mit à réfléchir.

Toutes les hypothèses que pouvaient faire surgir dans son esprit la rencontre qu'il venait de faire défilèrent successivement devant ses yeux.

Était-ce le ravisseur de M^lle^ Allard, qui avait passé là avec son compagnon survivant ?...

Cette pensée ne l'occupa que peu de temps, car il ne tarda pas à en voir toute l'impossibilité.

M. Duther, bien monté sur un robuste cheval, escorté par un compagnon, bon cavalier comme lui, ne pouvait avoir eu la pensée de perdre l'avantage que lui donnait la vitesse de leurs montures.

D'un autre côté, aurait-il consenti à se débarrasser de son précieux fardeau et à qui aurait-il pu le confier ?

Qu'est-ce que son compagnon sauvage aurait fait, de son côté, du corps de celui qui était tombé sous le revolver d'Émile des Rivières ?...

Non ! non ! ce n'était certainement pas cette piste qu'il avait rencontrée.

Le souvenir de des Rivières passa dans son esprit comme un éclair révélateur.

Il se rappela la rencontre qu'il avait faite au camp de l'infortuné fiancé, à une heure où tout le monde a coutume de dormir ; il le revit armé de pied en cap, prêt à partir au moment même où les chercheurs de piste venaient le prier de les conduire. Il se souvint aussi que quand lui-même avait quitté, avec ses deux compagnons, la clairière témoin du terrible drame, il n'avait pas vu le jeune homme s'éloigner et prendre le chemin du camp.

— Là est la clé du mystère ! s'écria-t-il à mi-voix.

Il plongea sa tête dans ses deux mains et réfléchit profondément.

Avec cette lucidité spéciale aux hommes qui vivent éternellement aux prises avec la nature, le trappeur Guillaume vit défiler devant ses yeux, avec les plus infimes détails, tous les événements qui avaient entraîné le jeune Émile hors du camp.

Il comprit qu'une lettre semblable à celle qui avait été lue publique-



C'est alors que le chef des Sioux trouva le corps inanimé du malheureux fiancé. (P. 256.)

ment au camp lui avait été adressée par son rival, lui offrant de terminer leur querelle dans un combat singulier.

Il connaissait Pierre Duther ; il avait été son compagnon, son guide, son ami ; il savait donc qu'il ne pouvait y avoir dans son message ni piège, ni trahison. Mais il savait aussi quel indomptable courage, quelle énergie sans égale, quelle force invincible possédait l'explorateur. Il eut peur pour le fiancé de Clémence.

Il se mit à monologuer comme cela se pratique au théâtre. Mais il monologua à voix si contenue que quelqu'un caché à trois pas de là n'eût pu saisir un mot de ce qu'il disait.

— C'est à coup sûr un duel, murmurait-il entre ses dents. Quand nous sommes partis, le jeune Émile était déjà paré pour la bataille. Le lieu de rendez-vous était précisément celui où nous voulions qu'il nous conduisît. Sans cela il eût fait des objections. D'ailleurs, quand nous l'avons quitté pour aller examiner les environs et pour tenir un dernier conseil sur les moyens d'agir qu'il nous convenait d'employer, malgré la prière qui lui était adressée de retourner au camp, il est resté en place, plongé dans ses réflexions !...

Mais quel genre de duel M. Duther lui a-t-il proposé?

... J'y suis, parbleu ! Un duel à l'américaine à toutes armes, dans une île du lac !...

Tout me prouve que je ne me trompe pas. Un homme à la dévotion de M. Duther, un Indien des provinces du Nord, est venu chercher M. Émile pour le conduire sur le théâtre du combat. La piste que je suis me mène en réalité droit au lac. Là je trouverai le point où ils se sont embarqués. — Que mes camarades aient trouvé une piste comme la mienne, nous aurons beau jeu, et nos adversaires se fussent-ils tapis dans l'îlot le plus perdu du lac, nous les retrouverons, j'en suis sûr.

Heureux de cette conclusion, le Porteur-de-Foudre se remit en route, marchant sur les traces visibles des deux inconnus et se raffermissant de plus en plus dans la pensée qu'il ne faisait pas fausse route.

L'arsenal dont s'était chargé M. des Rivières, se disait-il en pressant le pas, m'est une preuve assurée que c'est bien d'un duel à l'américaine qu'il s'agit. En effet, s'il avait été provoqué à l'épée, au pistolet ou à la carabine, il se serait contenté d'emporter ce qui lui eût semblé utile pour le combat. Or il est parti avec toutes les armes nécessaires pour soutenir un siège.

Donc les deux rivaux vont se battre à l'américaine et un duel à la recherche ne peut avoir lieu que dans une île.

En faisant ces réflexions et d'autres qui toutes concordaient à prouver qu'il ne s'était pas trompé dans son hypothèse, le Canadien arpentait le terrain, avec l'entrain et la sûreté de pas du Juif-Errant. Son œil exercé n'avait pas besoin d'efforts pour suivre la piste encore récente des deux hommes ; il avait plutôt l'air d'un chasseur pressé d'arriver à un rendez-vous ou à un affût que d'un chercheur désireux de surprendre les secrets de l'ennemi.

Comme nous l'avons dit, la piste suivie le mena, non à l'embouchure

du ruisseau, mais à l'est du lac, dans la partie où aucun îlot ne se montrait à la surface des flots.

Guillaume jeta un coup d'œil rapide sur l'horizon mais l'absence de toute terre dans l'intérieur du lac ne l'émut nullement. Il connaissait trop bien toute la contrée pour ne pas savoir que si cette masse d'eau est dépourvue d'îles à l'est ou au centre, elle en est hérissée sur le bord opposé.

Il se contenta donc de regarder attentivement les saules, les vernes et les joncs qui formaient sur la rive une épaisse forêt.

Comme ni M. Émile des Rivières, ni son conducteur n'avaient fait aucun effort pour dissimuler leur passage ou le lieu de leur embarquement, il n'eut aucune peine de trouver l'arbrisseau auquel la barque qui les avait emmenés avait été amarrée.

Après avoir paisiblement et longuement fait ses observations, il revint sur ses pas et, marchant de son allure rapide, il arriva au point où le ruisseau dont il avait quitté le cours se jette dans le lac Abittibi.

Un seul de ses compagnons l'attendait au lieu du rendez-vous.

C'était le Bec-d'Aigle.

— Mon frère le Porteur-de-Foudre a-t-il découvert quelque chose ? demanda-t-il.

— C'est au grand chef des Corbeaux, à celui que le Grand-Esprit protège, qu'il convient de parler le premier, répondit modestement le chasseur Canadien.

— J'ai peu de choses à apprendre à mon frère, répondit le chef, sans engager un de ces combats de politesse si ridicules en Europe. Je sais seulement que le fiancé de Fraise-des-Bois n'est pas rentré à son camp, mais je n'ai pu rencontrer sa piste, car je voulais m'acquitter de la mission que m'avaient confiée mes frères l'Œil-de-Lynx et le Porteur-de-Foudre.

— Comment avez-vous appris la disparition de M. Émile ?

— De la manière la plus simple. Je me suis rapproché du camp et j'ai rencontré l'Ours-Velu qui parcourait la prairie et venait d'y tuer un daim. C'est lui qui m'a appris que le fiancé de Fraise-des-Bois n'avait pas reparu.

— Je sais, moi, reprit le chasseur canadien, où est allé le jeune homme ; j'ai trouvé sa piste.

Il raconta alors par le menu ses observations ; le Bec-d'Aigle, après l'avoir écouté attentivement, conclut comme lui que M. des Rivières, provoqué à un combat singulier, avait suivi un guide qui l'avait emmené dans une île du lac.

A ce moment même apparut l'Œil-de-Lynx.

Avec cette prudence qui n'abandonne jamais les fils du désert, il n'avait pas voulu se montrer avant d'être sérieusement fixé sur la personnalité des deux interlocuteurs, dont il avait reconnu les traces.

En conséquence il s'était glissé en rampant silencieusement au milieu du fouillis d'arbrisseaux qui leur servait d'abri.

Il surgit tout à coup devant eux comme un diable à ressorts qui s'échappe de la boîte où il était renfermé.

— Que mes frères soient rassurés, dit-il. C'est un ami et un frère qui se présente devant eux.

Ni le Bec-d'Aigle ni le Porteur-de-Foudre ne manifestèrent la plus légère émotion.

Le chef des Sioux vint gravement près d'eux et s'accroupit à leur côté comme un homme qui doit prendre part au conseil.

Le Porteur-de-Foudre, voyant que le nouveau venu restait silencieux, se décida à prendre la parole.

Il redit patiemment le résultat de ses propres recherches et celui des investigations du chef des Corbeaux.

Quand il eut fini son récit :

— C'est à mon frère l'Œil-de-Lynx à parler, dit-il.

Le chef des Sioux, qui avait écouté dans un profond recueillement les paroles du chasseur canadien, répondit :

— Mes frères ont sagement agi et le Grand-Esprit les a conduits dans la bonne voie.

Pour moi, j'ai de mon côté trouvé une piste qui nous servira, j'espère, à reprendre à ses ravisseurs notre sœur la Fraise-des-Bois.

Quand j'ai eu franchi le ruisseau et dirigé sur le sol de la prairie mes investigations, je n'ai pas tardé à rencontrer les traces de deux cavaliers.

Pour ne pas m'exposer à suivre une fausse piste, j'ai remonté à la source de celle qui se présentait devant moi. Comme je l'avais pensé dès le principe, elle remontait le cours du ruisseau sur la rive gauche, traversait l'eau et me ramena au point même où s'était accompli l'enlèvement de la demoiselle, c'est-à-dire à notre point de départ.

Je n'eus nulle peine à retrouver sur l'autre rive la piste que j'avais suivie en sens contraire à la marche des cavaliers. Cette fois, sûr de ne pas me tromper, je me mis dans le pas des chevaux et j'arrivai ainsi sur la rive du lac qui se trouve à notre gauche, c'est-à-dire du côté où le soleil se couche.

Là, je me trouvai en présence d'une série de traces difficiles à démêler. Vous allez pouvoir en juger par vous-mêmes.

Les deux chevaux avaient séjourné un certain temps près des bords du lac ; les piétinements sur place ne me permettaient nullement d'en douter. Je me demandai naturellement pourquoi les cavaliers s'étaient arrêtés là et ce qu'ils y étaient venus faire.

Je me livrai donc à un examen minutieux du sol tout à l'entour.

Des traces de pas allaient et venaient depuis le bord de l'eau jusqu'à l'endroit où les chevaux avaient fait halte.

Je voulus savoir à qui ces traces appartenaient.

Je reconnus bien vite que ces pas avaient été faits par six hommes.

Les deux cavaliers étaient l'un un Européen avec des bottes, l'autre un Indien chaussé de mocassins.

Les traces laissées par les chaussures me prouvèrent, à n'en pas douter, que j'étais bien sur la trace de ceux que nous cherchons.

Toutes les autres empreintes de pas avaient été faites par des Indiens, car toutes étaient des empreintes de mocassins.

Après quelques instants d'étude, je reconnus que quatre hommes étaient venus en barque au-devant des ravisseurs de Fraise-des-Bois ; mais, d'un autre côté, je n'eus pas de peine à voir que les chevaux avaient continué leur route du côté du soleil couchant, tandis que quatre personnes avaient pris la voie du lac.

Je redoublai d'attention et je fus joyeux en constatant que les pas de l'Européen s'étaient portés vers les eaux du lac, mais qu'aucune empreinte ne montrait qu'il en fût revenu.

Je constatai en outre sur le sol, dans le fin gazon, une place longue et étroite qui avait été foulée et sur laquelle avait certainement été couché le corps du guerrier. Une autre place foulée aussi me donna la mesure du corps de la demoiselle enlevée.

Je conclus donc, après avoir prié le Grand-Esprit de m'éclairer, que les deux cavaliers étaient attendus au bord du lac par quatre Indiens montés dans une barque, que deux des rameurs ont cédé leur place aux nouveaux venus ; que ceux-ci ont emporté avec eux la Fraise-des-Bois prisonnière et le guerrier mort ; enfin que les deux Indiens qui ont cédé leur place sont montés à cheval et sont partis du côté du soleil couchant, soit pour rentrer au camp de leur tribu, soit plutôt pour entraîner ceux qui les rechercheraient dans une fausse direction et leur faire prendre une mauvaise piste.

Les deux auditeurs d'Œil-de-Lynx l'avaient écouté sans sourciller et sans prononcer une parole. Ils restèrent quelques instants encore dans l'attitude de la méditation, puis, sur un signe du Porteur-de-Foudre, le Bec-d'Aigle prit la parole :

— Mon frère est un grand chef, dit-il, sa vue est perçante et son esprit subtil. Grâce à lui, il ne nous reste rien à apprendre sur la route suivie par le ravisseur de Fraise-des-Bois. Nos propres observations concordent avec celles de mon frère et nous pouvons conclure hardiment que ceux que nous cherchons sont à l'heure qu'il est dans une île du lac.

— Cela est certain, interrompit le Canadien, mais cela nous avance-t-il beaucoup ? Le lac est immense et les îles qui se trouvent du côté de l'ouest sont innombrables. Le sillage des barques s'efface bien vite et il ne reste plus de traces de leur passage. Comment mes frères pensent-ils que nous devrons agir pour retrouver une piste sur le mystérieux miroir formé par les eaux?

— Que mon frère le Porteur-de-Foudre se rassure, répondit le chef des Corbeaux ; j'ai longtemps habité les bords du lac avec ma tribu et pas un des îlots qui s'élèvent au-dessus de la nappe liquide ne m'est inconnu.

La première chose à faire alors, reprit le trappeur, est de nous procurer un canot.

Les deux chefs Indiens se levèrent sans répondre.

Ils se dirigèrent vers un gros arbre dont le tronc droit s'élevait au-dessus de tous ceux qui l'environnaient.

A l'aide de leurs sabres d'abattis ils eurent bientôt coupé à droite et à gauche de longues et fortes branches à l'aide desquelles ils formèrent, autour de l'arbre géant, un léger échafaudage de cinq à six mètres de haut.

Ils grimpèrent sur ce frêle point d'appui et se mirent à tailler immédiatement un grand morceau d'écorce de forme ovale qu'ils détachèrent ensuite d'une seule pièce et sans faire de déchirure.

Pendant ce temps, le chasseur Guillaume, qui avait compris le but poursuivi par ses compagnons, s'était empressé d'aller cueillir des brassées de liane flexible et résistante.

L'écorce enlevée fut étendue sur le sol et pliée en forme de canot. Les lianes rapportées par le Canadien servirent à en coudre solidement les deux extrémités de façon à rendre rigide la forme nouvelle donnée à la matière. Les habiles constructeurs terminèrent leur œuvre ingénieuse en fixant en travers de la barque improvisée des bâtons destinés à servir de bancs. C'est ainsi que, en moins de deux heures, les trois compagnons eurent une embarcation moins solide et moins bonne à coup sûr qu'une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais néanmoins largement suffisante pour les transporter sur n'importe quel point du lac.

Cependant la nuit s'approchait et déjà depuis longtemps le soleil avait disparu derrière l'horizon.

CHAPITRE XXX

UN CONCILIABULE EN PLEIN AIR. — AVIS DE L'ŒIL-DE-LYNX. — PROJET D'EXPÉDITION EN PLEINE NUIT. — UNE BARQUE MISE A L'EAU. — BRUISSEMENTS NOCTURNES. — L'ILOT DU DUEL. — UN CORPS INANIMÉ. — CHANGEMENT DE PROGRAMME. — L'ILE DE LA SOMBRE-CHOUETTE, OU ILE DE LA TORTUE. — RENSEIGNEMENTS PRÉCIEUX. — L'ILE AUX GROTTES. — NAISSANCE DU JOUR. — UNE BOUGIE ALLUMÉE. — UN LABYRINTHE SOUTERRAIN. — UN FEU QUI COUVE SOUS LA CENDRE. — UN ARSENAL DISPARU. — UN NID ABANDONNÉ PAR SES HOTES. — LA BARQUE VOLÉE. — CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ DANS L'ILE AUX GROTTES. — CE QU'AVAIT OBSERVÉ L'AIGLE-NOIR. — PRÉPARATIFS DE DÉPART. — POURQUOI L'AIGLE-NOIR RESTE-T-IL AVEC SON CANOT? — UNE RUSE DE GUERRE POUR RETARDER SES ENNEMIS. — UN CONSEIL DE GUERRE OBLIGATOIRE. — FERA-T-ON UNE NOUVELLE BARQUE? — LA MISSION DU DOUBLE-LOUP. — APPARITION D'UN UTILE AUXILIAIRE.

Les trois compagnons se consultèrent. Le Bec-d'Aigle et le Canadien pensaient qu'il serait sage de passer la nuit dans le fourré et de se coucher jusqu'à l'aurore sous leur canot renversé, qui leur servirait ainsi de tente. Il serait temps de s'embarquer et de commencer les recherches le lendemain matin dès l'aurore.

L'Œil-de-Lynx ne fut pas de l'avis de ses compagnons.

— Que mes frères ouvrent leurs oreilles, dit-il.

Puis il continua en ces termes, après avoir médité quelques instants:

— Il est probable que ceux que nous cherchons sont sur leurs gardes et que des yeux veillent sur la surface du lac, prêts à signaler le départ d'une barque.

Si nos ennemis sont prévenus, ils auront soin de fuir et ils nous échapperont.

— Que proposez-vous donc de faire? interrogea le trappeur Guillaume.

— Je crois qu'il serait sage d'attendre ici que la nuit ait étendu son voile noir sur toute la nature. Alors seulement, abrités par les ténèbres, nous mettrons sans bruit notre canot à flot et nous nous embarquerons.

— Comment pourrons-nous nous conduire, la nuit, sur cette immense étendue d'eau? reprit le Canadien. Voyez, non seulement la lune n'apparaît pas, mais nous n'aurons pas même pour nous éclairer la pâle lueur des étoiles, car le ciel est tout rempli de nuages noirs.

— C'est justement là ce qui assure à mes frères le succès de notre entreprise. Je vous répète que je connais assez le lac pour vous y conduire les yeux fermés.

Je vous emmènerai dans un îlot d'où notre vue pourra s'étendre dans tous les sens sur la surface du lac. Là, nous veillerons et nous guetterons. Rien ne se montrera sur les eaux sans que nous le voyions. C'est ainsi que j'espère découvrir la retraite de nos ennemis, avant qu'ils puissent même soupçonner qu'ils sont observés et suivis.

Chacun reconnut la justesse de ce conseil qui fut admis à l'unanimité.

Lorsque la nuit fut tout à fait noire, les trois chercheurs de pistes, restés jusque-là immobiles et silencieux, sortirent du fourré où ils s'étaient cachés, et se frayant un passage à travers les broussailles à l'aide de leur sabre d'abattis, arrivèrent bientôt, mais non sans peine, sur les bords de l'eau.

La barque légère fut posée avec précaution sur les flots du lac, et les trois compagnons ne tardèrent pas à y prendre place, tenant en main chacun une pagaye double qu'ils avaient fabriquée. Le frêle esquif ne tarda pas à s'éloigner du rivage et à se plonger dans l'ombre de la nuit, épaissie encore par les vapeurs montant de la surface des flots.

Les rameurs, bien que plongeant dans l'eau le bout de leur rame, avec un ensemble parfait, manœuvraient avec une telle prudence que le bruit des pagayes se confondait avec les mille clapotements produits à la surface de l'eau par les poissons en gaieté, les oiseaux aquatiques, ou les grenouilles effrayées.

Un hasard providentiel voulut que l'îlot vers lequel le Bec-d'Aigle guida le canot fût justement celui où le soir même avait eu lieu le terrible combat entre les deux rivaux.

La barque fut soigneusement cachée au milieu des joncs et des arbustes qui couvraient le rivage, puis, toujours sous la conduite du chef des Corbeaux, les chercheurs de piste, malgré l'obscurité de caverne qui régnait dans la nature entière, s'enfoncèrent dans le lit du torrent desséché qui avait livré passage la veille au malheureux Émile des Rivières, et arrivèrent sur la plate-forme qui avait été le théâtre du fatal combat entre les deux rivaux.

C'était là que le Bec-d'Aigle, avec sa sagesse habituelle, avait résolu d'établir son observatoire.

Toujours prudents, les trois chercheurs de piste, avant de se coucher et de s'endormir, examinèrent minutieusement le terrain, partout à l'entour du point fixé pour le campement. C'est alors que le chef des Sioux trouva le corps inanimé du malheureux fiancé de la demoiselle d'honneur.

Nous avons vu comment le chasseur Guillaume Novet raconta dans une lettre adressée à l'oncle Pétrus cette funèbre trouvaille et les résolutions qu'elle leur inspira.

No.....



Ils arrivèrent ainsi dans une grotte haute et vaste. (P. 259.)

Qu'il nous suffise donc ici d'ajouter que cela changea du tout au tout le programme arrêté par les trois compagnons.

Sans doute le vainqueur viendrait en personne ou enverrait le lendemain quelqu'un des siens pour enlever le cadavre de son rival.

Rester en ce lieu faisait courir aux trois chercheurs de piste le danger d'être découverts ou tout au moins de rappeler l'ennemi à la prudence.

C'est alors que le Bec-d'Aigle se souvint de l'île qui servait de refuge à la *Sombre-Chouette* et aux deux guerriers placés sous ses ordres.

Cette île n'était pas très éloignée de l'îlot du duel. Les Corbeaux l'appelaient l'*Ile de la Tortue*. De là, on pourrait aussi bien que de l'îlot du duel surveiller la surface du lac; on résolut donc d'y transporter le corps de celui qu'on croyait mort d'abord, et d'y établir momentanément le quartier général de l'expédition.

Ce que Guillaume Novet ne disait pas dans sa lettre, c'est que la Sombre-Chouette, interrogée par son protecteur, fut à même de lui donner de nombreux et utiles renseignements pour la poursuite de l'entreprise commencée.

Les chercheurs de piste apprirent ainsi que presque tous les jours une ou plusieurs barques en écorce de bouleau circulaient sur le lac et semblaient avoir pour point de repaire central une île bien connue sous le nom d'*île aux Grottes*.

Les trois amis résolurent de ne pas perdre de temps, et laissant aux soins de la sorcière le corps du mourant, après que le Bec-d'Aigle lui eût donné ses instructions, reprirent le cours de leur navigation et, profitant toujours des ombres de la nuit, atteignirent sans rencontre fâcheuse l'île aux Grottes.

Le chef des Corbeaux avait en réalité une admirable connaissance du lac et de toutes les terres qui en émergeaient.

Quand ils atteignirent le point de l'île où nous avons vu M. Pierre Duther aborder avec son précieux fardeau, le Bec-d'Aigle fit engager hardiment la barque dans cette sorte de boyau de verdure où l'explorateur français et ses compagnons indiens avaient pénétré.

Comme ces derniers, nos trois compagnons ne tardèrent pas à voir le boyau se transformer en couloir, puis en canal, et devenir enfin un port commode et parfaitement abrité.

Le jour commençait à se montrer et déjà, du côté de l'est, de longues bandes grises, blanches, jaunes ou roses, rayaient l'horizon et formaient des stries lumineuses. L'obscurité de caverne qui avait régné jusque-là faisait place peu à peu à la pénombre ou plutôt à un demi-jour mystérieux qui permettait aux yeux de distinguer les objets d'alentour.

Le Bec-d'Aigle connaissait admirablement les lieux et conduisit sans hésiter ses compagnons à l'entrée du couloir sombre qui donnait accès dans les grottes mystérieuses où l'explorateur français avait déposé la demoiselle d'honneur prisonnière.

— Mes frères, dit-il, ont-ils un moyen de faire de la lumière? Nous

allons pénétrer dans des souterrains où règne une obscurité absolue.

Le trappeur tira de sa poche une boîte d'allumettes chimiques et une bougie.

— Voilà l'objet demandé, dit-il.

La bougie allumée, les trois chercheurs de piste s'engagèrent hardiment dans l'obscur boyau, le chef des Crows servant de guide et tenant la tête, la bougie allumée à la main.

Ils arrivèrent ainsi, au bout de quelques minutes de marche, au milieu d'un véritable labyrinthe, dans une grotte haute et vaste.

C'était la salle même où avait pénétré Pierre Duther et dans laquelle il avait apporté Mlle Clémence Allard plongée dans un sommeil léthargique.

Cette salle, ouverte dans les flancs de la montagne, était déserte. Les Indiens qui l'avaient occupée étaient partis.

Le Bec-d'Aigle alla droit aux cendres du foyer et les écarta du pied.

Des charbons enflammés couvaient encore sous cette cendre.

— Vous le voyez, dit le trappeur, ceux que nous recherchons ne sont pas loin d'ici.

— Oui! oui! répondit le chef des Corbeaux. Que mes frères ne perdent pas de temps et me suivent sans retard.

Toujours tenant sa bougie allumée, il s'enfonça à grands pas dans un autre couloir sombre, qui menait dans la pièce où Pierre Duther avait établi son arsenal.

Cette portion de la grotte était également déserte et vide. Les armes suspendues contre les murailles et accrochées aux stalactites qui formaient, tout le long des murailles de la caverne, une sorte de broderie en relief, avaient disparu.

— Voilà bien le nid, s'écria Guillaume Novet, mais les oiseaux se sont envolés.

— Que mes frères ne perdent pas leur temps en paroles vaines, dit sentencieusement le chef des Corbeaux. Qu'ils me suivent sans tarder. Il sera temps plus tard de tenir conseil. Actuellement, il s'agit de poursuivre les fugitifs, qui ne peuvent pas être loin.

Les deux compagnons de l'Indien, sans répondre, suivirent sa trace, et quelques instants plus tard, ils se trouvaient hors du souterrain au point même où ils avaient débarqué.

Le Bec-d'Aigle courut à la place où ils avaient soigneusement caché leur frêle barque; mais hélas! elle avait disparu!

. . . . . .

Voici ce qui s'était passé dans l'île aux Grottes, depuis le moment

où, revenant vainqueur de son rival, l'explorateur Pierre Duther y était rentré.

Quand il pénétra dans la salle où les Indiens du Nord gardaient non loin de leur foyer la captive au visage blanc, un homme se leva et vint au-devant de lui. C'était l'Aigle-Noir.

— Que mon frère le Diable consente à m'entendre ; son humble serviteur à des choses intéressantes à lui dire.

— C'est bien, répondit M. Duther, que mon frère me suive dans ma demeure, je l'écouterai avec plaisir, loin de toute oreille indiscrète.

Quand ils furent arrivés dans la partie de la grotte que l'explorateur s'était réservée, celui-ci alluma une lampe en fer remplie d'huile de phoque, puis il s'assit sur le sol sablonneux, à la façon des indigènes, et il fit signe à l'Aigle-Noir de se placer auprès de lui.

L'Indien s'accroupit à son tour, tira sa longue pipe de bois, l'alluma, et après s'être enveloppé d'un nuage de fumée, prit la parole en ces termes.

— Mon frère le Diable m'avait prié de surveiller les deux chasseurs indiens qui vont d'une île à l'autre pour y tuer des gazelles ou des cygnes.

Je me suis mis aux aguets non loin de la terre qui paraît être leur demeure, et caché avec ma barque par les joncs qui croissent sur la rive, je pus voir, malgré l'obscurité de la nuit, débarquer dans cette île trois hommes qui y arrivaient dans un canot d'écorce.

Deux de ces hommes étaient des chefs indiens ; le troisième était un trappeur que j'ai déjà rencontré dans mes voyages, et qu'on appelle le Porteur-de-Foudre.

L'explorateur leva la main et fit signe qu'il voulait parler.

— Que mon frère ne perde pas une minute, dit-il. Pendant que je vais préparer nos barques, qu'il aille donner à nos compagnons le signal du départ. Certes! nous sommes assez nombreux ici pour nous défendre, mais je n'accepterai jamais, sans y être forcé, le combat contre ces trois hommes dont je connais l'intrépidité. L'un des Indiens qui accompagnent le Porteur-de-Foudre est le Bec-d'Aigle, le grand chef de la tribu des Corbeaux ; l'autre est l'Œil-de-Lynx, le brave chef des Sioux de la Prairie. Si ces démons sont sur notre piste, nous n'avons qu'à fuir et à prendre les devants.

L'Aigle-Noir se leva docilement, et quelques minutes après tous les guerriers indiens que Pierre Duther avait laissés endormis près du feu arrivaient, emmenant au milieu d'eux la malheureuse demoiselle d'hon-

neur, qui ne daigna ni interroger son persécuteur, ni même l'honorer du regard.

Sur un signe de l'explorateur, chacun des guerriers se mit à décrocher les armes suspendues aux parois de la grotte et à les transporter dans l'anse mystérieuse qui leur avait servi de port. Là, attendaient trois grands canots et un petit.

Les trois embarcations principales furent occupées sans retard. Sur la première s'embarqua Pierre Duther, après y avoir fait entrer sa prisonnière qui, sentant l'inutilité d'une résistance, s'assit sans mot dire à l'avant de la chaloupe.

Quand tout le monde eut pris sa place, l'explorateur allait donner le signal du départ ; il aperçut tout à coup l'Aigle-Noir qui était resté assis sur le rivage à côté de son petit canot d'écorce.

— Pourquoi mon frère ne nous suit-il pas? demanda-t-il.

— Mon frère le Diable sait bien qu'il m'a donné une mission à remplir. Je reste donc, mais je sais où je retrouverai mes frères.

— Soit! tu as peut-être raison, répondit l'explorateur.

Les trois grands canots s'éloignèrent silencieusement et ne tardèrent pas à prendre le large, enveloppés et protégés par l'obscurité de cette nuit sans lune et sans étoiles.

L'Aigle-Noir, après qu'ils eurent disparu, monta dans sa barque et, aidé de sa pagaye, il s'enfonça sous le couvert des branches où bientôt il devint invisible.

Il y avait à peine une heure que Pierre Duthier, sa captive et ses Indiens avaient abandonné les cavernes de l'Ile aux Grottes, quand les trois chercheurs de pistes y arrivèrent.

L'Aigle-Noir les vit débarquer aux premières lueurs de l'aube ; il observa le lieu où ils abritèrent et cachèrent leur léger esquif, puis, quand ils se furent enfoncés dans les profondeurs de la grotte :

— Haâo! s'écria-t-il en s'approchant sans bruit du canot caché dans les joncs ; j'ai bien fait de rester ; le Porteur-de-Foudre sera bien fin s'il réussit à m'atteindre.

En disant ces mots, il attacha le canot d'écorce des chercheurs de piste à la remorque de son propre esquif, puis, suivant le sombre couloir taillé à travers les arbustes du rivage, il ne tarda pas à prendre le large et à gagner à force de rames la rive occidentale du grand lac.

. . . . . .

On se figurera aisément le désappointement du chasseur canadien et de ses compagnons quand ils constatèrent que leur canot avait disparu et que toute retraite et tout moyen d'aller en avant leur étaient supprimés.

Ni les uns ni les autres n'étaient hommes à désespérer devant un si mince accident.

Le Canadien se mit à rire, et s'adressant à ses compagnons :

— Je crois, dit-il, que le moment est venu de tenir un conseil.

Le chef des Sioux, toujours grave et impassible, s'assit sur le gazon.

— Soit, dit-il, tenons conseil.

Ses deux compagnons l'imitèrent, et quand ils furent tous trois en présence.

— Que mon frère le Porteur-de-Foudre nous donne son avis, dit-il.

Le trappeur, sans se faire prier, répondit :

— Il me semble que la chose la plus simple et la plus urgente à faire, c'est de nous construire sans retard un nouveau canot. Il y a des arbres dans l'île, et il nous sera facile de refaire ce que nous avons fait déjà

— Mon frère a bien parlé, reprit l'Œil-de-Lynx ; je me range à son avis et je demande à ce que nous nous mettions à l'œuvre sans retard.

Le chef des Corbeaux fit signe qu'il voulait prendre la parole.

— J'adopterais le plan présenté par notre frère le Porteur-de-Foudre, dit-il, si la recherche d'un arbre assez haut et la confection d'une barque ne devaient pas nous prendre plusieurs heures. Pendant ce temps, nos ennemis gagnent de l'avance ; ils multiplieront leurs ruses pour nous dépister. Qui sait même s'ils ne nous échapperont pas.

— Que mon frère nous indique donc un autre moyen de sortir d'ici, dit le trappeur. Nous sommes trop loin du rivage pour songer à y arriver en nageant, et, malheureusement, nous n'avons pas des ailes, pour franchir cette distance à travers les airs.

— Mon père est jeune et prompt à la réplique, reprit le chef des Crows, mais s'il m'avait laissé finir, je lui aurais dit que nous pourrons nous procurer une barque en moins de temps qu'il ne nous en faudrait pour la construire nous-mêmes.

— Mon frère le grand chef a-t-il donc découvert une barque cachée dans les environs?

— Non, mais je sais qu'avant qu'il soit longtemps, une barque viendra nous visiter, et que nous pourrons nous en servir pour gagner le bord du lac.

Le chef des Sioux se leva.

— J'ai compris mon frère, dit-il. Sans doute il a donné l'ordre à l'un des deux guerriers auxquels il a confié la garde de la Sombre-Chouette de venir nous rejoindre ici.

— La vérité est sortie de la bouche de mon frère, répondit le Bec-d'Aigle. Le Double-Loup, celui de mes guerriers qui m'a signalé la

présence de nos ennemis dans cette île, a été chargé de porter au camp le papier-médecine du Porteur-de-Foudre. C'est ici que je lui ai donné l'ordre de nous rejoindre. D'un instant à l'autre, je m'attends à le voir apparaître.

Le chef des Sioux colla son oreille contre terre, et fit signe de la main à ses compagnons de se taire.

— J'entends ses avirons, dit-il. Il entre en ce moment sous le couvert de feuillage qui dissimule l'entrée de la rade.

Moins d'un quart d'heure après, en effet, celui que le Bec-d'Aigle avait appelé le Double-Loup fit son entrée dans la baie, monté sur une barque plus grande et plus solide que celle qui avait été enlevée aux chercheurs de piste.

— Voilà ce que le chef du camp m'a remis pour le Porteur-de-Foudre, dit-il, et il tendit au trappeur la lettre de l'oncle Petrus.

Les trois compagnons apprirent ainsi la résolution prise par la caravane de gagner le nord du lac.

CHAPITRE XXXI

La marche des fourgons. — Arrivée a la pointe nord du lac. — Les froids approchent. — Campement, Nouveaux paysages, changement d'aspect. — Chasses et pêches. — Prospections et études de l'Ingénieur Champion. — Formation des mines d'or. — Répartition sur le sol du précieux métal. — Richesse des placers. — Traitement du quartz aurifère. — Lavage des sables ou des boues. — La battée et le pan. — Courses et recherches vaines. — Un événement inattendu. — Une concurrence. — Le laveur d'or Bazin. — Heureux résultats. — Un véritalle placer. — Une enquête commencée. — Les amours de Joseph Beaudoin et de son élève. — Un autre amour a l'horizon. — Un chien épagneul. — Les chiens des Indiens. — Un coup de sifflet lointain. — Un problème qui se pose.

Pendant que ces événements pressés se passaient dans l'îlot du Duel, dans l'île de la Tortue ou dans l'île aux Grottes, et pendant que les trois chercheurs de piste, mis de nouveau en possession d'une barque, s'étaient remis à la poursuite de Pierre Duther et de ses compagnons, le convoi des dix fourgons commandés par l'oncle Pétrus avait continué sa marche vers le Nord et était arrivé, après trois jours et trois nuits, à la pointe nord du lac Abittibi.

Or, la saison était déjà avancée et non seulement l'hiver s'appro-

chait, mais encore chaque pas accompli dans la direction de la mer Glaciale rapprochait les voyageurs de la région des frimas.

On établit le camp jusqu'à nouvel ordre dans un riant vallon, traversé par un ruisseau babillard descendant des collines voisines.

L'oncle Pétrus avait décidé, dans sa sagesse, qu'on attendrait là des nouvelles des chercheurs de piste et qu'on ne se remettrait en route qu'après qu'on serait fixé sur le sort d'Émile des Rivières et de sa fiancée.

La région dans laquelle on était arrivé était bien différente de la grande prairie qu'on venait de traverser.

Sans devenir montagneux, le pays s'accidentait de plus en plus. Des chaînes de collines, formant entre elles de fertiles vallées, avaient remplacé l'éternelle horizontalité du sol ; partout les crêtes des coteaux étaient hérissées de forêts. Ces conditions et la proximité du lac faisaient de tout ce pays un excellent terrain de chasse et de pêche.

Les Indiens, Corbeaux ou Sioux, comprirent si bien tous ces avantages, qu'ils se mirent dès l'arrivée en mesure d'exercer leur adresse. Pendant que, montés sur leurs excellents chevaux, les hommes s'en allaient par monts et par vaux poursuivre les carcajous, les cerfs, les chevreuils et les antilopes, leurs femmes se pressaient sur les rives du lac et prenaient, à l'aide de lignes, une prodigieuse quantité de poissons de toute sorte.

De leur côté les jeunes gens de la noce partageaient leurs loisirs forcés entre les plaisirs de la chasse et ceux de longues promenades dans les environs du campement.

Pendant que le docteur Leroux s'en allait, d'ici, de là, butinant sans cesse de nouvelles richesses pour ses collections, l'ingénieur Ernest Champion, escorté le plus souvent par le matelot marseillais Marius Couracasse et par le Breton Jean-Louis Le Gludic, allait dans les endroits les plus sauvages des terrains montueux ramasser des échantillons de quartz qu'il écrasait au retour et soumettait au contact du mercure, afin de constater la quantité d'or qu'ils renfermaient. D'autres jours, il prenait pour les étudier les sables aurifères des rivières ou ruisseaux descendant des montagnes et les lavait à l'aide d'une battée, sorte de grand plat creux en bois. Nul *Creek* (c'est le nom générique donné par les Américains à tous les cours d'eau) n'échappait à ses investigations. Ces prospections étaient généralement assez fructueuses et M. Champion en conclut que ces terrains seraient un jour ou l'autre l'objet d'une riche exploitation.

L'or, sur la plus grande partie du sol de l'Amérique, aussi bien au nord qu'au sud, se trouve éparpillé en plus ou moins grande quantité.

Un chercheur d'or français, M. le baron E. de Mandat-Grancey, qui a



Les chercheurs d'or. (P. 268.)

publié chez M. Plon, éditeur à Paris, un fort intéressant récit d'un voyage accompli par lui à travers les montagnes rocheuses, explique ainsi la formation de ces mines d'or :

« Lorsque, dit-il, l'or vaporisé au sein de la terre par la chaleur centrale a été projeté vers la surface par quelque convulsion intérieure, analogue à l'explosion d'une chaudière, cette vapeur a rencontré une

couche solide de quartz qui l'a arrêtée. Elle a pénétré dans toutes les petites crevasses irrégulières de cette couche et s'y est solidifiée : devenant ici paillette quand elle n'avait rencontré qu'une fissure, d'une ténuité extrême ; plus loin pépite, si par hasard un défaut existait dans la couche de quartz.

« Plus tard, sur certains points, de nouvelles convulsions ont brisé à leur tour ces couches de quartz, les ont redressées et les ont projetées jusqu'à la surface de la terre. Ce sont ces débris qui constituent les mines d'or que nous exploitons.

« D'après cette théorie, on comprend facilement que le métal soit très inégalement réparti dans la masse cristalline qui l'enserre. Ce n'est que sur de grandes quantités qu'on peut prendre une moyenne. On dit alors : Telle mine contient deux, trois, dix, trente dollars à la tonne ; mais un échantillon isolé ne signifie absolument rien. En faisant analyser un morceau de quartz dans lequel on voit une petite pépite, et en voulant conclure de la quantité trouvée le rendement de la mine, on arriverait à un chiffre extravagant.

« Le mode de traitement est des plus simples.

« Les morceaux de quartz réduits au préalable à une grosseur moyenne sont projetés à la main, ou mécaniquement dans une auge en fer, dans laquelle se meut un pilon également en fer du poids de sept ou huit cents livres.

« Un courant d'eau continu qui y arrive, aide à transformer le quartz en une boue liquide qui, à travers une toile métallique, recouvrant une rainure ménagée à la base de l'auge, vient couler en nappe très mince sur une plaque de cuivre légèrement inclinée et dont la surface est rendue visqueuse par la présence du mercure versé dans l'auge à la dose de trois ou quatre cuillerées par jour.

« L'or, mis en présence du mercure, se transforme en amalgame adhérent à la plaque de cuivre, laquelle, raclée matin et soir avec une brosse en cuir, donne un produit jaunâtre et pâteux qui est un amalgame d'or.

« Il n'y a plus qu'à le soumettre à une haute température pour séparer de nouveau l'or du mercure et retrouver les deux métaux rendus parfaitement purs par la volatilisation du second. »

Tels étaient, ou à peu près, les procédés de recherches employés par M. Champion.

Dans l'Amérique du Nord, le lavage des sables ou boues aurifères ne se fait guère avec la battée. On y remplace le plat de bois par un plat de

fer un peu plus grand qu'une assiette à soupe et qu'on appelle un *pan*. L'opération de lavage destinée à constater la richesse des sables se nomme le *panage*.

C'est ainsi que bien souvent les jeunes chasseurs, poursuivant un cerf ou un chevreuil dans les vallées environnantes, rencontrèrent l'ingénieur accroupi sur les bords d'un creek, agitant son assiette par pétites secousses circulaires et rejetant à chaque coup les graviers et l'eau vaseuse. Au bout de trois ou quatre minutes de cet exercice, il ne restait plus dans le récipient qu'une petite poignée de terre très fine délayée dans l'eau et qui, dès que M. Champion cessait de l'agiter, venait se déposer sur les bords du pan. Dès lors on voyait poindre, çà et là, des petits points brillants qui n'étaient autre chose que des paillettes d'or.

C'est là le moment palpitant pour l'opérateur. Ces paillettes sont si ténues que, malgré leur poids spécifique, qui est près de vingt fois plus considérable que celui de l'eau, si l'on secoue trop fort, l'eau les entraîne. Si, au contraire, on ne secoue pas assez, on n'en finit pas de se débarrasser de la terre avec laquelle elles sont mélangées.

M. Champion était passé maître dans la pratique du panage.

L'oncle Pétrus avait prié les chefs sauvages restés au campement de lui faire connaître tout ce qui pourrait le renseigner, non seulement sur le sort de la captive, mais sur ce que faisaient les trois chercheurs de piste.

Raton, l'Oiseau-des-Nuits, le Castor-Agile, l'Ours-Velu et la Crécelle-Mystérieuse lui-même, entreprirent de longues courses sur les bords du lac, mais plusieurs jours s'étaient déjà écoulés sans qu'ils pussent recueillir le moindre indice. Le chef de l'expédition était fort inquiet et ne cachait nullement ses appréhensions. Seuls les sauvages ne manifestaient nulle crainte sur le sort de leurs grands chefs ou sur celui du chasseur canadien, tant ils avaient une aveugle confiance dans leur prudence et dans leur sagesse.

Un événement inattendu et mystérieux vint apporter quelque diversion aux inquiétudes du chef de l'expédition et de ses compagnons de voyage.

Un matin que le jeune marié était allé porter ses investigations dans une vallée traversée, pendant l'époque des pluies, par un torrent rapide, il remarqua en parcourant le lit du torrent qu'en beaucoup d'endroits les cailloux roulés ou le sable qui formaient son lit avaient été remués.

— Diable ! diable ! se dit-il à lui-même, qui donc a entrepris de me faire concurrence dans mes recherches minières ? J'interrogerai ce soir nos amis et je saurai si une subite vocation a saisi quelqu'un d'eux.

Trois Indiens et Marius Couracasse, le fidèle Marseillais, ami et serviteur de l'oncle Pétrus, l'accompagnaient.

— Marius, dit l'ingénieur à l'ancien matelot, nous allons essayer ici le nouvel appareil de prospection que je vous ai chargé d'apporter.

Les quatre hommes allèrent se placer sur les bords d'une flaque d'eau restée là, dans une déclivité du sol, depuis les dernières pluies, et chacun déposa à terre les pièces d'une élégante machine.

L'ingénieur Champion, qui avait fait connaissance à Paris de l'illustre inventeur Bazin, s'était muni d'un de ses ingénieux laveurs d'or et il avait résolu, ce jour-là, d'essayer sur nature ces appareils qu'il avait favorablement appréciés dans des expériences de laboratoire auxquelles tout Paris savant avait assisté.

Rien de plus simple, de plus commode et de plus portatif que ces jolies petites machines. La *battée* ou le *pan* y sont remplacés par une cuvette circulaire et qui se creuse suivant une courbe savante.

Cette cuvette, fixée sur un axe dans l'intérieur d'un baquet rempli d'eau, est garnie du sable à laver. Ensuite on la met en mouvement en tournant plus ou moins vite une manivelle. L'eau traversée par le récipient plein de sable s'oppose à cette rotation ; tous les corps légers, sable, petites pierres, écartés par le mouvement centrifuge, tournent autour de la cuvette dont ils gravissent les parois, et finalement ils tombent dans le baquet ne laissant à la place qu'ils occupaient que les grains d'or et les paillettes qui, retenues par leur densité, brillent à la fin de la rapide opération au fond de la magique cuvette.

Ce qui avait déterminé M. Champion à faire une prospection dans le lit desséché de ce torrent, c'est, nous l'avons dit, que des traces laissées récemment indiquaient que des recherches analogues venaient d'y être faites.

Il désigna en conséquence, à ses aides, les points voisins de ceux qui avaient été fouillés et après avoir tamisé la terre et le sable ainsi obtenus, on les soumit au lavage dans le petit laveur d'or Bazin.

Les résultats obtenus furent excellents.

Partout l'or se montrait en poudre fine après chaque lavage.

L'ingénieur multiplia ses essais : tous les points attaqués annonçaient une égale richesse.

— Mon vieux camarade, dit-il gaiement à Couracasse, je crois qu'aujourd'hui nous avons découvert un véritable placer.

En disant ces mots il lui montrait une grande sébile pleine de poudre d'or et qu'il posa entre ses mains.

L'or est si lourd relativement aux autres métaux que tout le monde

s'y laisse prendre. Le Marseillais lui-même, fort et robuste, aurait laissé échapper et aurait répandu sur le sol le précieux métal si M. Champion, qui s'attendait à cette surprise avait lâché la sébile entre ses mains.

— C'est une bonne journée que nous avons faite, dit-il en riant. Qu'en penses-tu ? ami Marius.

— Je pense comme vous, monsieur Ernest, que cela constitue une bonne aubaine et qu'il y aurait avantage à se fixer ici pour y continuer notre récolte. Mais êtes-vous bien sûr qu'on nous y laisserait tranquilles ?

— Qui donc nous contrarierait ? interrompit l'ingénieur.

— Mais ceux qui sont venus là avant nous et qui ont pratiqué des lavages sur les bords de la même mare qui nous a fourni son eau.

— Tu as raison, Couracasse, la présence de ces étrangers me préoccupe fort et je m'étonne surtout que nos compagnons Indiens qui, du matin au soir battent l'estrade et chassent dans toutes les directions, ne nous les aient pas encore signalés.

Le soir, quand tout le monde fut de retour au camp, M. Champion fit une enquête et voulut s'assurer que le marquis ou le peintre, ou l'ancien employé du Louvre, n'avaient pas eu fantaisie de se faire aussi chercheurs d'or.

Ces messieurs, soumis à un interrogatoire en règle, lui rirent au nez.

Joseph Beaudoin avait même renoncé à la chasse. Depuis qu'il avait trouvé dans la jolie demoiselle Bourgeois à la fois une élève et une amoureuse, il ne s'occupait plus que de peinture. Les deux futurs partaient de grand matin escortés, tantôt de Le Gludic, le valet de chambre du complaisant marquis, tantôt du matelot Marius, chaque fois que ni l'oncle Pétrus ni M. Champion ne réclamaient ses bons offices. Enfin, quand les serviteurs européens leur faisaient défaut, ils trouvaient aisément des aides parmi les Sioux ou les Indiens Corbeaux.

M^lle^ Hélène, disons-le, faisait de rapides progrès dans son nouvel art. Chaque jour elle rapportait des études de paysages, qui eussent fait honneur à un élève des Beaux-Arts. Quelquefois même elle avait abordé la peinture de figure. Plus d'un des chefs Indiens avait son portrait fait d'après nature, soit par le maître, soit par la charmante demoiselle

L'oncle Pétrus, le protecteur naturel de l'amie de M^me^ Ernest, avait vu avec plaisir éclore dans le cœur des deux jeunes gens cet amour qui devait dans un avenir prochain se terminer par une nouvelle noce.

Tout le monde se montrait favorable à ces amours écloses sous un ciel étranger. Le marquis en riait et aurait volontiers inventé quelque partie de plaisir qui permît aux deux tourtereaux de roucouler à l'aise.

Quant à M. Jollibois, il devenait de jour en jour plus sérieux et un observateur attentif n'aurait pas eu grand'peine à deviner que son cœur aussi commençait à chanter la chanson des jeunes.

Chaque fois que le savant M. Fontaine se mettait en route pour aller explorer les environs et s'y livrer à ses savantes recherches, l'ancien chef de rayon s'arrangeait toujours pour se trouver sur son chemin et pour lui proposer d'être son compagnon de route.

Les vieilles femmes et les vieilles filles sont perspicaces. Mme Raymond et la future de la Crécelle-Mystérieuse avaient eu entre elles plus d'un colloque et avaient conclu, sans autres preuves, que M. Jollibois était amoureux de Mlle Marie et que cela pourrait bien, un jour ou l'autre, donner lieu à un nouveau mariage.

Quand M. Champion eut acquis la conviction que les chercheurs d'or qui paraissaient lui faire concurrence ne faisaient pas partie de l'expédition commandée par l'oncle Pétrus, il résolut de se mettre aux aguets et de savoir quels intrus avaient pu pénétrer sur ces territoires aussi abandonnés et déserts qu'ils sont riches et fertiles.

Il s'en ouvrit au marquis de la Bécassière, qui s'offrit bien volontiers pour l'aider dans ses recherches.

Qu'importait d'ailleurs au jeune sportsman d'aller ici plutôt que là, pourvu qu'il pût emporter son fusil ?

L'enquête commencée avait déjà donné quelques résultats.

Le peintre Beaudoin, accompagné de sa jolie élève, se souvint que quelques jours auparavant, pendant qu'il était occupé à peindre une pittoresque saulée sur les bords du lac, au pied des collines qui le bornent au nord, il avait vu venir à lui un grand et magnifique chien épagneul, ne ressemblant en rien aux chiens des Indiens.

Ces derniers en possédaient un grand nombre dans leurs camps.

Le chien, en effet, ce fidèle compagnon de l'homme, est représenté par plusieurs espèces dans le département du Nord. Il y partage les travaux et le sort de son maître. Non content de chasser avec le sauvage, il traîne ou porte ses fardeaux et vit de ses misères profondes au milieu des jeûnes rigoureux et prolongés qui s'imposent parfois par suite d'absence de gibier et surtout de manque absolu de prévoyance.

En dehors des chiens importés d'Europe, chaque tribu a les siens qui varient de forme, de couleur et de taille, et ont néanmoins un caractère commun : les oreilles à pic. Tous les chiens domestiques, croisés avec les chiens sauvages, et tous les chiens sauvages croisés entre eux, voire même avec les loups, forment une diversité bien difficile à classer et même à distinguer.

Les chiens des sauvages des prairies, Sioux ou Assiniboines, sont ordinairement de grande taille, parce qu'ils participent à l'abondance de leurs maîtres, chasseurs de bisons, tandis que les pauvres petits chiens *montagnais*, *peaux-de-lièvres* et autres tribus moins heureuses, prouvent, d'une manière bien sensible, la misère habituelle dans laquelle ils vivent.

Il faut avoir vu les privations de ces pauvres bêtes pour croire à ce qu'elles sont appelées à endurer et combien il leur faut peu de nourriture pour prolonger leur chétive existence.

Nous reviendrons plus tard sur le sort des chiens Esquimaux qui, employés comme chiens de trait, sont à coup sûr les plus malheureux de la race canine.

Parlons actuellement de l'épagneul observé par M. Beaudoin.

C'était un chien de taille élevée, au poil long, roux et soyeux. Il n'avait rien des allures sauvages des chiens élevés par les Indiens.

Loin de chercher à fuir en apercevant le peintre et sa compagne, il accourut à eux et vint s'offrir à leurs caresses.

— Quelle admirable bête ! s'écria M^lle^ Hélène, en passant sur la croupe de l'animal une main caressante.

L'artiste parisien se piquait d'être connaisseur en chiens de chasse. Il avait plus d'une fois exposé au Salon les portraits d'animaux appartenant à ses amis et la critique tout entière s'était accordée pour le féliciter.

— Ma foi ! s'écria-t-il, je n'ai rien vu de pareil depuis que j'ai quitté Paris. Je me demande en vérité quel est le maître de ce beau compagnon de chasse.

A ce moment un coup de sifflet lointain retentit et l'épagneul docile, reconnaissant sans doute cet appel, partit à fond de train et disparut dans les frondaisons.

Quand le jeune marié eut été informé de cette rencontre, il n'eut pas de peine à deviner que le chien mystérieux appartenait à quelque Européen, comme lui sans doute occupé à prospecter le lit des torrents et des rivières dans cette contrée déserte.

Une idée pourtant venait éternellement se poser comme un point d'interrogation devant son esprit.

— Il n'est pas possible que cet inconnu ignore notre présence en ces lieux. Notre camp est visible ; nos compagnons Indiens sont sans cesse par monts et par vaux. Quel intérêt cet étranger a-t-il donc à nous fuir et pourquoi n'est-il pas accouru nous demander loyalement l'hospitalité ?

Ces pensées et d'autres encore le rendirent longtemps rêveur, enfin comme un homme qui renonce à déchiffrer une charade :

— Baste ! dit-il ; notre chercheur d'or sera bien malin s'il ne nous tombe pas un jour ou l'autre entre les mains. Il sera toujours temps alors de découvrir les raisons qui l'obligent à se cacher.

CHAPITRE XXXII

Une gorge dans la montagne. — Un ravissant point de vue. — Vallon de Normandie. — Le colchique d'automne. — Saules et peupliers. — Un cheval noir. — L'épagneul — Un inconnu. — Colloque en espagnol. — Le nouveau venu est-il Français? — Un citoyen de la libre Amérique. — Offres courtoises. — Les nègres sont-ils des hommes? — On s'explique. — Un nouveau Zadig. — Comment on a besoin d'être présenté en Angleterre. — Les amis des amis sont des amis. — Un chercheur d'or. — M. Dick Moore. — Médor. — Une cordiale invitation cordialement acceptée. — Confidences de M. Ernest Champion. — Le cri américain de « Foreward! » — Un repas de Lucullus. — Est-ce une rencontre providentielle? — Récit du chercheur d'or américain. — North Territory. — Rencontre de M. Dick Moore et de M. Duther a Fort-Severn. — Un diable considéré comme un dieu. — Les Indiens Chipaways ou Montagnais. — Montagnais du Nord et Montagnais du Bas-Saint-Laurent. — La tribu des Indiens Castors. — Opinion de l'Oiseau-des-Nuits sur le sort des chercheurs de pistes. — M. Barber et le bouillant Achille. — Résolution de rester en place.

Le pronostic de l'ingénieur Champion ne tarda pas à se réaliser. Deux ou trois jours plus tard il était sur la trace de l'inconnu.

Parti de grand matin, malgré le froid qui commençait à devenir vif, il était allé, en compagnie du marquis de la Bécassière et de M. Jollibois, explorer une sorte de gorge étroite et profonde, réduction de ces crevasses imposantes qu'on rencontre fréquemment dans les Alpes et qui sont le résultat de quelque épouvantable révolution souterraine.

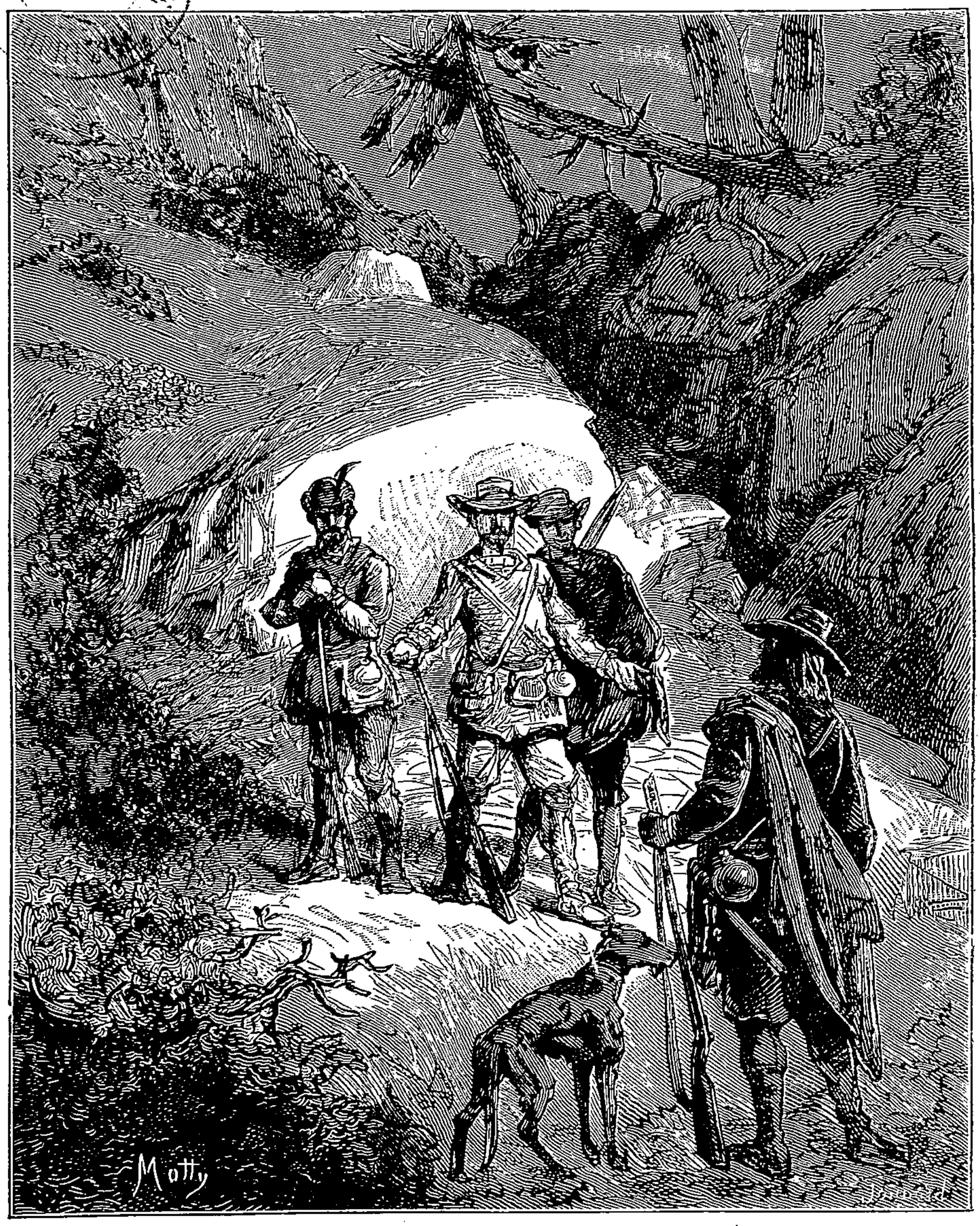
Le jeune ingénieur remarquait, sur les parois à pic qui formaient comme les deux murailles de cet étroit couloir, de longues couches horizontales d'ardoises rayées, par-ci par-là, par des filons de quartz dont l'éclatante blancheur se détachait du gris sombre de la pierre lamellée.

Pendant cette intéressante exploration, le marquis, son fusil Lepage à la main, avait pris le devant et examinait attentivement les maigres buissons qui poussaient par intervalles sur les flancs de ces roches abruptes.

Tout à coup, il arriva à l'extrémité supérieure de la gorge et le spectacle qui se déroula à ses yeux lui arracha un cri d'admiration.

— Qu'avez-vous donc? interrogea M. Champion.

— Venez voir! et vous jugerez! répondit le marquis.



Comment êtes-vous, seigneurs cavaliers? leur demanda-t-il. (P. 274.)

L'ingénieur et l'ancien employé du Louvre, qui marchaient côte à côte, hâtèrent le pas.

Ils arrivèrent bientôt près du marquis et à leur tour ils manifestèrent leur joie devant l'admirable paysage qu'ils avaient sous les yeux.

Les deux parois rocheuses, après avoir formé deux murailles parallèles cessaient tout à coup et au sombre couloir que les explorateurs

avaient suivi, succédait une verte et riante vallée s'étendant au loin à droite et à gauche, par de douces inclinaisons jusqu'aux sommets des deux collines.

Ces pentes, molles et fleuries comme les vallons de la Normandie, présentaient partout un vert et épais gazon, où l'espèce de crocus connue sous le nom de colchique d'automne semait çà et là ses notes d'un violet adouci. De hauts peupliers s'élançant droit vers le ciel, et de vieux saules aux troncs creusés par le temps, à la tête touffue et grise, achevaient de donner, à ce coin du sol américain, l'aspect des riantes vallées si fréquentes aux environs de Paris.

A cent mètres environ du point où ils étaient parvenus, les explorateurs aperçurent, au centre de ce gras pâturage, un magnifique cheval noir, portant sur son dos une luxueuse selle mexicaine, et qui, les pieds entravés, tondait consciencieusement l'herbe drue et épaisse.

— Cette fois, s'écria M. Champion, je crois que nous ne sommes pas loin de la solution du problème que nous nous sommes posé.

— Nous en sommes d'autant plus rapprochés, reprit le marquis, que je vois accourir à nous un animal qui m'a bien l'air d'être le fameux chien épagneul que nous a signalé notre ami Beaudoin.

A peine avait-il achevé ces pareles que tous virent en effet accourir le magnifique animal qui s'empressa de prodiguer à chacun ses plus tendres caresses.

— Quand on rencontre le cheval et le chien, le maître ne peut être bien loin, dit le jeune marié.

On se remit en route et tous les yeux s'écarquillèrent pour découvrir sous quelque saulée l'homme mystérieux dont la présence en ces lieux les intriguait si fort.

Ils n'eurent longtemps ni à chercher ni à attendre.

Ils virent, sortant d'un petit bouquet d'arbres, placé tout à leurs côtés, un homme jeune encore, d'une haute stature, d'une mise irréprochable et dont toutes les allures indiquaient un véritable gentleman.

Le nouveau venu s'approcha d'eux et leur adressant la parole en langue espagnole.

— Comment êtes-vous, seigneurs cavaliers? leur demanda-t-il.

— Seul, le jeune Jollibois baragouinait un peu cette langue que d'ailleurs M. Champion et le marquis comprenaient à merveille. Ce fut lui en conséquence qui répondit, tant bien que mal, à l'élégant étranger.

— Comment allez-vous vous-même, monsieur, et quel heureux hasard vous a amené dans ces contrées désertes ?

— Je devine à votre accent, répondit l'inconnu, que vous êtes Français, et je serai heureux de m'entretenir avec vous dans cette langue.

Ces mots furent articulés dans le plus pur français et sans le plus léger accent étranger.

M. Champion prit la parole.

— Je vois avec un vif plaisir, monsieur, que le hasard a fait tout à fait bien les choses puisqu'il nous met en présence d'un compatriote.

— Vous vous trompez, monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être Français, bien que je professe pour votre nation une grande sympathie et une admiration profonde.

— Y aurait-il indiscrétion à vous demander en ce cas quel est le pays qui vous a vu naître ?

— Nulle indiscrétion, monsieur, je suis un citoyen de la libre Amérique.

Puis il ajouta en souriant :

— Je sais bien que je n'ai guère les allures d'un Yankee de New-York, où je suis né. Cela tient à ce que, jusqu'à ce jour, j'ai fréquenté plus les Européens que mes compatriotes.

M. Champion tendit la main au nouveau venu.

— S'il en est ainsi, dit-il, vous voudrez bien accepter notre amitié que nous vous offrons à cœur ouvert.

— Certes! messieurs, c'est bien de l'honneur que vous me faites, répondit l'étranger en homme qui ne veut dire ni oui ni non.

— Êtes-vous donc seul dans ce pays désert et sauvage? reprit l'ingénieur, sans avoir l'air de remarquer cette nuance.

— Si vous étiez citoyen des États-Unis, je vous répondrais sans hésiter que je suis absolument seul, car je n'ai avec moi que deux serviteurs. Or, ces serviteurs sont des nègres et vous savez que la guerre de sécession n'a pas suffi pour enlever à mes compatriotes leurs préjugés sur la race noire.

— D'après mes observations, reprit l'ingénieur, qui avait l'habitude d'aller droit au but, il y a déjà longtemps que vous êtes ici; je suis un ancien élève de l'École des mines de Paris et tout ce qui concerne la recherche des métaux m'intéresse vivement. Cela vous expliquera pourquoi chaque jour je parcours cette contrée et comment en prospectant les lieux où j'ai pu supposer l'existence de l'or, j'ai été appelé à constater que quelqu'un faisait en même temps que moi des recherches analogues.

— Monsieur l'ingénieur, reprit l'étranger avec toute l'aisance et la désinvolture d'un grand seigneur, agréez mes compliments sur votre perspicacité. Le Zadig de votre M. de Voltaire n'aurait pas mieux dia-

gnostiqué. Je suis en effet venu ici pour étudier le sol de cette partie déserte du Nord-Amérique.

— Pourquoi, monsieur, interrogea M. Champion, ne vous êtes-vous pas rapproché de nous? Notre caravane est trop considérable, notre camp trop en vue, notre escorte trop nombreuse, pour que vous ayez pu ignorer notre présence en ces lieux.

— Je pourrais, reprit l'étranger d'un ton moitié convaincu, moitié persifleur, vous alléguer les mœurs anglaises qui sont aussi les mœurs des gentlemen américains. Nous n'aimons pas à nous imposer aux personnes que nous ne connaissons pas et nous aimons à être présentés à quelqu'un avant de le visiter.

— Qu'à cela ne tienne, reprit vivement le marquis en s'avançant, nous pouvons nous présenter nous-mêmes. J'ai l'honneur d'être, monsieur, le marquis César de la Bécassière, et j'ai la prétention d'avoir laissé à Paris, que je quitte, une réputation sans tache.

L'étranger tendit la main au marquis.

— Si vous m'aviez laissé achever, dit-il, vous sauriez que je ne me serais pas attaché à une vaine formalité d'étiquette. J'arrive moi-même de Paris où j'ai vécu longtemps et où j'ai entendu parler de vous. Nous avons des amis communs, monsieur de la Bécassière : M. le comte d'Autun, M. le baron de Bessière et bien d'autres dont nous aurons tout le temps de parler. J'adopte complètement le proverbe français qui affirme que les amis de nos amis sont nos amis. Nous voilà donc tout présentés, messieurs, et je vous dois une explication loyale sur les précautions que j'ai prises jusqu'à ce jour pour ne pas vous rencontrer et pour rester isolé.

Bien que je ne porte pas la barbe de bouc d'un Yankee, que je préfère un cigare à la meilleure chique, que j'aie appris à Paris qu'il est indécent de mettre ses pieds sur la table, je n'en ai pas moins conservé les qualités que vous-mêmes vous vous plaisez à reconnaître à mes compatriotes. Je suis pratique, et quand j'ai résolu d'accomplir une œuvre, j'évite avec soin tout ce qui pourrait m'occasionner une perte de temps.

— Hé bien? interrogea M. Champion, voyant le nouveau venu hésiter.

— Hé bien! je ne suis point venu ici en simple flâneur; j'y poursuis un but, et j'ai supposé que nous étions peut-être sur la piste du même lièvre. En ce cas, messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Chacun pour soi et Dieu pour tous!

L'ingénieur réfléchit un instant avant de répondre.

— Monsieur, dit-il enfin, je comprends votre réserve, et si

j'avais plus mûrement réfléchi, je vous aurais fait connaître avant tout le but de notre voyage.

Tels que vous nous voyez, nous ne sommes que des touristes.

Je me suis récemment marié à Paris, et il a plu à mon oncle Pétrus Million d'offrir non seulement à ma femme et à moi, mais à toute ma noce un voyage à travers le monde.

Voilà pourquoi vous nous trouvez, à l'heure qu'il est, campés au nord du lac Abittibi, pourquoi dans un mois peut-être vous nous rencontrerez, si vos occupations vous y mènent, au milieu des montagnes Rocheuses ou sur les rives glacées de l'Océan arctique.

Vous êtes un chercheur d'or, monsieur ; moi, je suis un ingénieur des mines, et je mets à profit ce beau voyage pour compléter mon instruction.

C'est pour cela, rien que pour cela, que vous m'avez vu prospecter, écraser le quartz et laver les sables aurifères dans les lieux où vous avez vous-même porté vos investigations.

— S'il en est ainsi, dit l'Américain, permettez-moi de me présenter à vous.

Je me nomme Dick Moore, et je cherche à refaire une fortune considérable que j'ai dépensée dans votre irrésistible Paris.

Une bonne poignée de main, à l'anglaise, fut échangée entre M. Dick Moore et ses nouveaux amis. Le chercheur d'or ôta les entraves à son cheval et sauta en selle.

— Médor! Médor! appela-t-il.

Et le joyeux épagneul vint gambader tout à l'entour de son maître.

Comme M. Champion et ses amis étaient venus à pied, on reprit à petits pas la route du camp.

— M'expliquerez-vous pourquoi, demanda encore le Yankee, vous avez avec vous une si formidable escorte d'Indiens ?

— Certes! nous vous dirons cela, et bien d'autres choses encore : pourquoi cette escorte se compose de guerriers de deux tribus jadis ennemies, pourquoi nous avons fait halte ici quand notre programme primitif se résumait dans la devise de votre nation : *Forward!* En avant! Vous saurez tout, monsieur Dick Moore, les dangers que nous avons courus et les malheurs peut-être irréparables qui sont tombés sur nos têtes.

L'oncle Pétrus, comme bien l'on pense, accueillit avec enthousiasme le nouveau venu. Un repas de Lucullus, chef-d'œuvre toujours nouveau de l'habile cuisinier Jean-Pierre Lerat, réunit tous les Européens. M. Dick

Moore se montra parfait gentleman, beau causeur, galant cavalier et gagna tous les cœurs.

Quand on fut arrivé au dessert, où figuraient les fruits des deux continents et les vins les plus fameux de France, où le champagne des meilleures marques, Veuve Cliquot, Rœderer et *tutti quanti*, coulait à flots, on pria le peintre Beaudoin de raconter à l'Américain les péripéties du voyage.

L'orateur en était à peine arrivé au récit de l'étrange amour de l'explorateur français Pierre Duther pour la demoiselle d'honneur que, sans interrompre, M. Dick Moore sembla redoubler d'attention.

Le terrible duel entre le fiancé de Clémence Allard et son ravisseur parut surtout l'émouvoir au plus haut point ; quand il en connut l'affreux dénouement, il devint blanc comme un linge, mais il ne demanda la parole qu'après que le peintre eut annoncé que son récit était terminé.

— Mesdames, messieurs, mes nouveaux amis, dit-il alors, c'est peut-être une intervention providentielle qui m'a fait me rencontrer aujourd'hui avec vous.

— Parlez! parlez! lui cria-t-on de toute part.

— Pendant mes voyages, continua le Yankee, j'ai plus d'une fois rencontré l'explorateur Pierre Duther, et j'ai été à même d'apprécier la force indomptable de son caractère.

— Monsieur Dick Moore, reprit l'oncle Pétrus, nous aussi malheureusement nous connaissons cet homme de fer, nous aussi nous avons été à même d'apprécier sa volonté, son énergie, sa vigueur sans pareille. Nous aussi hélas! nous avons été ses amis.

— Aussi, n'est-ce pas précisément de cela que j'ai l'intention de vous parler.

Parmi les provinces qui forment le Canada se trouve le territoire du Nord (*North-Territori*), situé au nord-ouest du point où nous sommes et que le lac et la rivière Abitibi séparent du territoire du nord-est (*North East Territori*).

C'est à Fort-Severn, à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui sert de frontière de l'ouest au territoire du Nord, que j'ai vu pour la dernière fois le ravisseur de votre demoiselle d'honneur. Non loin de là, un peu plus au sud, vit une grande et forte tribu d'Indiens, qui se divise elle-même en plusieurs tribus. C'est chez l'un de ces petits peuples que M. Pierre Duther a élu sa demeure.

Les Indiens qui lui donnent l'hospitalité l'appellent *le Diable*, et le considèrent comme un dieu.

La famille d'Indiens à laquelle appartiennent ces amis de votre com-

patriote est celle des Chipaways, qu'on appelle aussi Tchippeweyans ou Montagnais. Elle forme un contraste bien frappant avec celles qui vivent plus au sud et chez qui les scènes de sang, de vol et de brigandage se présentent à l'état chronique. Les Montagnais du nord sont-ils les frères des Montagnais qui habitent le bas du Saint-Laurent? La douceur du caractère commune à ces deux tribus et aussi la propension qu'ont les Chipaways à entreprendre de longs voyages feraient croire aisément qu'ils ont une origine commune, bien que leur langage soit tout différent. Quoi qu'il en soit, si vous ne parvenez pas à arrêter dans sa fuite le ravisseur de votre demoiselle, c'est là qu'il faut diriger vos pas.

La tribu des Montagnais, chez laquelle il se réfugiera, est celle des Castors, avec lesquels il est surtout lié et dont le pays est admirablement accidenté.

— Comment trouverons-nous le pays des Castors? interrogea l'oncle Pétrus.

— Les Castors, répondit l'Américain, habitent les bords de la rivière de la Paix, et cette indication vous est plus que suffisante, surtout si l'un de vos chercheurs de pistes indiens ou le Canadien consentent à vous suivre.

— Tout cela est fort bien, dit le chef de l'expédition, mais je n'en suis pas moins inquiet sur le sort de ces excellents auxiliaires qui restent s longtemps sans nous donner de leurs nouvelles.

L'oncle Pétrus s'adressa à un des Indiens qui montaient la garde près du feu devant lequel on avait servi le dîner.

— Je désirerais voir l'Oiseau-des-Nuits, dit-il.

Le guerrier interpellé était un Sioux; il comprenait le français et ne se fit pas répéter l'ordre qu'il avait reçu.

L'Oiseau-des-Nuits se présenta devant la table du festin.

Avec le sans-gêne de ses compatriotes, il s'assit sur le sol près du chef de l'expédition, tira sa longue pipe de bois, la bourra de tabac et y mit le feu. Puis, de sa voix gutturale :

— Mon père le grand chef des visages pâles a désiré me parler ? demanda-t-il.

— Oui, reprit l'oncle Pétrus en lui tendant un grand verre plein d'excellent cognac.

Le guerrier sioux, sans se faire prier, saisit le verre d'eau de feu et l'avala d'un trait.

— Oahâo! fit-il en signe de satisfaction, puis il resta silencieux et attendit le discours de son interlocuteur.

— Mon fils le chef sioux a-t-il reçu des nouvelles du grand guerrier qui commande sa tribu? demanda le Marseillais.

— L'Œil-de-Lynx a quitté la tribu en recommandant que personne ne le suive. Quand le chef a parlé, chacun lui doit une obéissance passive. Nul n'a donc songé à savoir ce qu'il lui a plu de faire.

— Fort bien! dit l'oncle Pétrus, mais enfin, pendant que vous restez ici impassibles, rien ne vous prouve que votre grand chef ne courre pas quelque grand danger ou qu'il ne soit pas mort sous le tomahawk d'un de ses ennemis.

— Que mon père se rassure, répondit sans sourciller l'Oiseau-des-Nuits, quand trois chefs comme le Bec-d'Aigle, l'Œil-de-Lynx et le Porteur-de-Foudre sont réunis, nulle puissance autre que le Grand-Esprit n'est capable de les vaincre. Or, le grand médecin des visage-pâles avoue lui-même qu'il n'y a pas de médecine contre cette volonté souveraine.

L'ancien armateur ne put s'empêcher de rire en entendant avec quelle foi les guerriers sioux affirmaient l'invincibilité de leurs chefs.

Ce rire envahit l'honnête M. Barbier, qui devenait chaque jour plus timide sans qu'on se rendît un compte bien exact de ce changement de caractère.

— Il me semble avoir vu une pièce, à Paris, où les guerriers portaient des casques, et où l'un d'eux, qu'on appelait le bouillant Achille, n'était vulnérable qu'au talon.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Barbier, répondit le peintre Beaudoin toujours gouailleur. L'auteur de ce chef-d'œuvre s'appelle M. Homère et la musique est d'un nommé Offenbach.

On était si habitué à voir M. Barbier patauger, comme il l'aurait dit solennellement, dans les marécages de l'erreur, que personne ne daigna même sourire devant la facétie de M. Beaudoin. Seul, M. Dick Moore, non encore familiarisé avec les personnages composant la noce voyageuse, ouvrit de grands yeux et regarda comme un phénomène l'immense bourgeois qui recevait ainsi, en pleine poitrine et sans sourciller, cette colossale bourde.

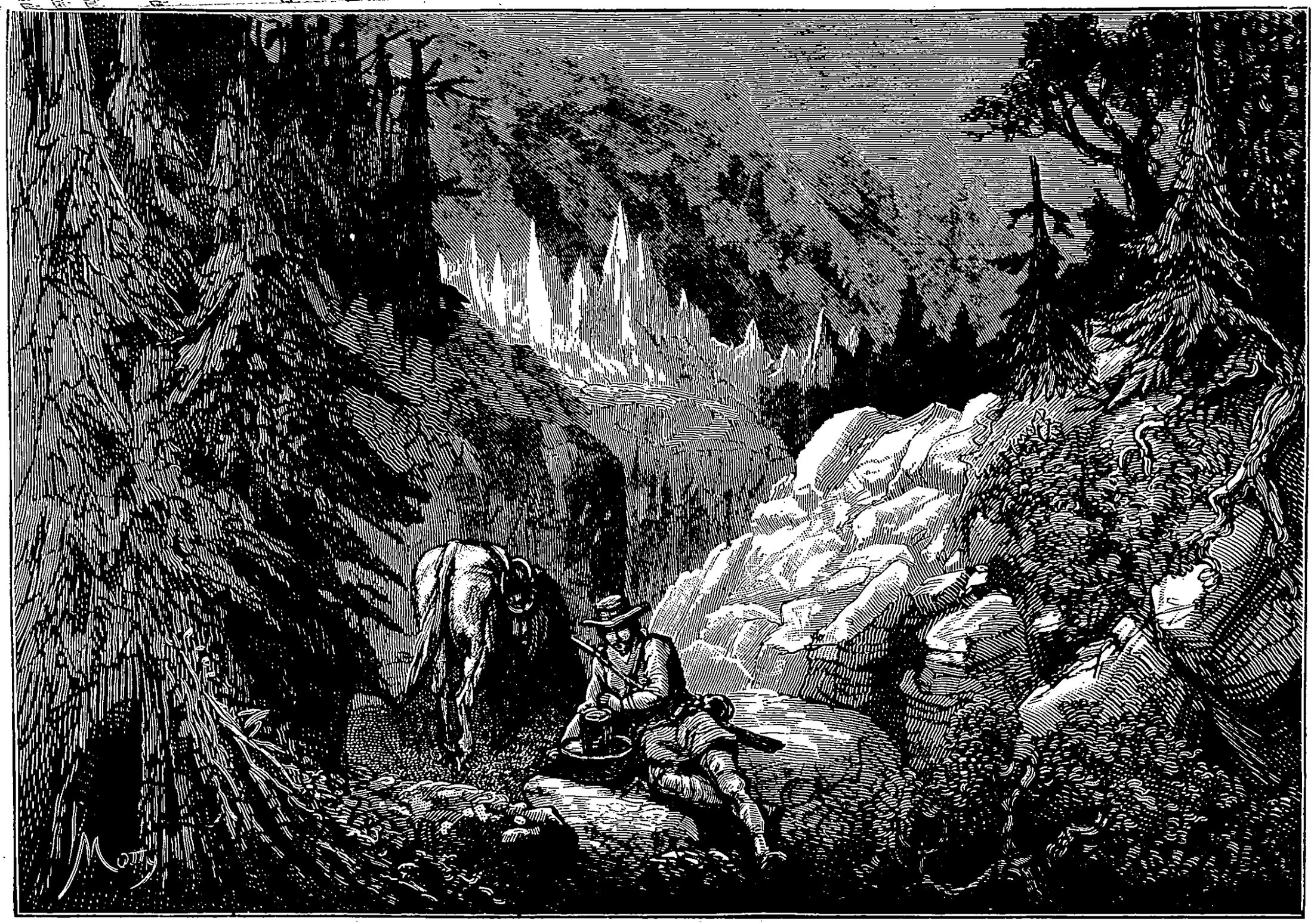
L'oncle Pétrus, sans s'arrêter à l'incident, se retourna vers l'Américain.

— Que pensez-vous de cela? dit-il.

— Je pense que l'indien a raison.

— Comment? selon vous, il nous faut rester ainsi indéfiniment dans l'indécision?

— Hé! que pourriez vous faire? Si j'ai bien compris le récit si lucide de monsieur, non seulement vous ne savez pas où se trouve la demoiselle enlevée, non seulement ses défenseurs autorisés, vos trois habiles chercheurs de pistes, n'ont pas donné de leurs nouvelles, mais, ce qu'il y a de



A chaque introduction d'un morceau de pierre, une partie de l'eau retombait dans la seconde cuve. (P. 286.)

plus grave vous ignorez encore si M. des Rivières est encore vivant. Dans ces circonstances, faire un mouvement en avant est risquer de retourner sur ses pas.

Vous vous trouvez ici dans un beau et riche pays. Songez à vous préserver des rigueurs de l'hiver qui s'approche à grands pas.

Multipliez vos provisions de bouche. Quand on est aussi nombreux, on n'est jamais sûr d'en avoir assez.

Vous vivez au milieu de forêts admirables. Couchez par terre les arbres inutiles, changez-les en charbon de bois, et si vos fourgons sont pleins à l'intérieur, vous les surchargerez de cette précieuse matière, plus encombrante que lourde.

— On écoutait avidement l'Américain. Celui-ci, toujours souriant, se tourna vers le jeune marié.

Monsieur l'ingénieur, dit-il, maintenant que je sais qui vous êtes, je sens le besoin de vous faire une confidence et même de vous demander conseil.

CHAPITRE XXXIII

Les habitudes de M. Dick Moore. — L'amour des Français pour le confortable. — Les nègres Tobi et Zoyo. — Le cheval Black. — Avantages de la simplicité en voyage. — Un rendez-vous. — Une promenade matinale. — Chasseurs et collectionneurs. — Lits d'ardoise et de quartz. — Le marteau d'un métallurgiste. — Est-ce une pépite? — Un riche placer. — Les réflexions d'un ingénieur. — Une pensée lumineuse. — Mode original et nouveau de prospection. — Une éprouvette graduée et une balance. — Un litre de pierres qui pèse 7k800. — Une récolte de 25,000 francs en une demi-heure. — Times is money. — Arrivée des chasseurs. — Un amoureux bredouille. — Les exploits cynégétiques de Jollibois. — Perdrix blanches et dindon. — Les longirostres — Le cerf wapiti. — Les deux tentes de M. Dick Moore. — Un repas d'aventurier. — Corned-Beef. — Pemmikan, bacon, sardines. — Le mobilier d'un coureur des bois. — Café siroté.

L'oncle Pétrus, voyant son nouveau convive se disposer à partir, bien que la nuit fût déjà fort noire, insista vainement pour lui offrir un gîte pour la nuit, soit dans un des vastes fourgons, soit auprès du feu occupant le centre du campement.

M. Dick Moore le remercia chaudement, mais lui assura, avec une fermeté ne permettant pas une plus longue insistance, qu'il avait, depuis qu'avait commencé pour lui la vie de coureur d'aventures, pris des habitudes dont, pour rien au monde, il ne voudrait se départir.

— Vous, messieurs les Français, ajouta-t-il avec un sourire indulgent, quand vous partez en voyage, quelque lointain que soit le but poursuivi, vous croyez n'avoir jamais réuni autour de vous assez d'objets garantissant votre sécurité et votre bien-être.

Je me plais à constater que jamais personne ne s'est engagé dans les prairies et les déserts du Nord-Amérique avec un tel confortable. Cela vous a-t-il empêché de voir enlever sous vos yeux votre demoiselle d'honneur et d'avoir laissé périr celui que vous lui destiniez pour époux?

Moi, messieurs, escorté de mes deux nègres, monté sur mon excellent Black (c'est le nom de mon cheval), je m'enfonce dans l'inconnu sans bagages comme sans souci. J'ai mon rifle pour chasser, un revolver pour me défendre, sur le cheval qui me porte, deux besaces garnies de provisions de bouche. Cela, avec l'aide de mes noirs, qui sont d'excellents tireurs, me suffit pour assurer mon existence.

Ce sont eux, Tobi et Zoyo, qui entretiennent le buffet de vivres frais, qui portent les toiles des tentes, qui, le soir, allument le feu pour écarter les fauves, qui préparent mon logement et le leur.

— Mais, avec ce système, dit l'oncle Pétrus, vous devez manquer de tout?

— Dites, monsieur, que je ne manque jamais de rien et que j'ai sur vous, avec tout votre confortable, l'avantage de la célérité. Mon cheval est de force à me faire faire trente lieues par jour, si cela était nécessaire. En feriez-vous autant avec vos lourds chariots ?

— Que feriez-vous dans ce cas de vos nègres? interrogea naïvement l'oncle Million?

— Je leur dirais où je me rends et ce serait à eux à me suivre.

— Et s'ils vous laissaient partir seul?

— Quant à cela, répondit l'Américain riant de son bon rire, il n'y a nul danger. Ils sont bien trop poltrons et ont bien trop besoin de se mettre sous la protection de mon rifle, pour jamais tenter l'aventure.

— Quand et où nous reverrons-nous? lui demanda M. Champion.

— Demain matin, à dix heures précises, répondit l'Américain, en riant; je vous attends dans l'endroit même où nous nous sommes rencontrés aujourd'hui. Je tiens d'autant plus à ce que vous soyez exact que j'ai une importante confidence à vous faire.

— Allons ! *all right*, *master !* s'écria l'ingénieur, qui, comme tous les hommes instruits en France, avait la prétention de savoir un peu d'anglais. Il se servait d'ailleurs d'une locution que les Anglais mettent à toute sauce.

M. Dick Moore sourit de cette réminiscence, et partit au galop, suivi de son fidèle Médor.

Le lendemain, M. Champion, escorté de MM. de la Bécassière et Jollibois et de plus suivi par le peintre Beaudoin, le docteur Leroux et le savant géographe M. Fontaine, qui avaient, en raison de l'imprévu des circonstances, insisté pour être de la partie, se mit en route de bonne heure.

Chacun des jeunes hommes montait à cheval. Quant à MM. Leroux et Fontaine, ils avaient préféré gagner à pied le lieu du rendez-vous en collectionnant et en herborisant.

Lorsqu'on pénétra dans l'étroite gorge qu'on avait traversée la veille, les yeux de l'ingénieur furent frappés de nouveau par les stratifications que formaient les couches d'ardoises interrompues par des couches plus minces de quartz.

Comme on était en avance, il descendit de cheval, et à l'aide de son marteau pointu de métallurgiste, il attaqua vigoureusement une de ces veines quartzeuses et emplit de fragments de la pierre dure et blanche un sac qu'il portait en bandouilère. Ce marteau, fait d'acier Bessmer, était si dur qu'aucune roche n'aurait pu résister à ses coups.

Un des morceaux de quartz attira l'attention de l'ingénieur par le poids qu'il offrait sous un petit volume.

— Diable m'emporte, dit-il si je n'ai pas là une pépite !

Le fragment était petit; en l'examinant de près, M. Champion s'assura sans peine que si ce n'était pas une véritable pépite, il était composé d'une innombrable quantité de grains d'or visibles à l'œil nu, et plus riche en précieux métal qu'il n'en avait encore rencontré nulle part.

Un nouvel examen des échantillons enfermés dans son sac lui apprit à n'en plus douter, qu'il venait de mettre la main sur un de ces placers qui font en peu de temps des fortunes colossales à leurs inventeurs.

Cependant il eut la prudence de ne pas parler à ses compagnons de route de sa découverte; il se remit en selle et continua son chemin en réfléchissant profondément.

— Parbleu ! se dit-il, les confidences de M. Dick Moore ne sont pas difficiles à deviner. Il aura, comme moi, attaqué ces veines de quartz et il y aura découvert l'énorme fortune qu'elles renferment.

Cela m'explique la réserve qu'il a gardée avec nous tout le temps qu'il a pu voir en nous des concurrents, et la franche cordialité qu'il nous a montrée dès qu'il a su le but de notre voyage.

— C'est égal ! ajouta-t-il en riant, je le laisserai parler tout à l'heure, et quand il m'aura confié sa découverte, je lui ferai une belle souleur en lui montrant les échantillons que j'emporte.

A ce moment, une pensée lumineuse lui vint à l'esprit.

— Tiens, tiens ! murmura-t-il, je pourrais dès à présent me créer

une idée nette sur la valeur des fragments de pierre que j'emporte.

Il chercha dans une sorte de sacoche roulée derrière sa selle et en tira deux objets dont la forme singulière, sous l'enveloppe d'étoffe qui les recouvrait, aurait certainement fort intrigué un passant observateur.

Près de ce lieu, une fontaine formant cascatelle tombait du haut d'une des parois du col.

M. Champion descendit de cheval, prit les deux objets enveloppés qui formaient un assez gros volume, puis, conduisant son cheval par la bride, il s'approcha de la vasque pleine d'eau formée par l'opiniâtre travail de la chute d'eau.

Là, il s'assit sur un quartier de roche.

— Procédons par ordre, dit-il.

Il sortit alors de son enveloppe un long vase de cuivre de la contenance d'environ deux litres.

Sous ce vase, il en plaça un autre qui lui servait de soucoupe et qui était gradué avec le soin qu'on apporte à la confection des instruments de précision.

Il plongea ensuite dans la vasque le vase long qu'il remplit, jusqu'aux bords, d'une eau limpide et transparente.

— Voilà le commencement de l'expérience, fit-il gaiement.

Il plaça son vase bien plein dans l'autre vase plus plat, et les établit sur une surface horizontale.

Il ouvrit alors le sac où il avait enfermé ses échantillons.

Il prit l'un après l'autre les fragments du quartz et les laissa glisser dans l'urne.

A chaque introduction d'un morceau de pierre, une partie de l'eau enfermée dans le récipient sortait par les bords et retombait dans la seconde cuve.

Après un certain temps que durait l'opération, l'ingénieur remarqua que la quantité d'eau tombée était exactement d'un litre.

— Arrêtons-nous là, dit-il. J'ai immergé exactement un litre de quartz. Il ne me reste plus qu'à le peser pour savoir sa richesse aurifère.

Il retira alors de la seconde enveloppe une petite balance bascule avec ses poids.

Malgré ses dimensions exiguës, la balance devait être puissante, car plusieurs des poids qui l'accompagnaient étaient lourds.

M. Champion posa son appareil auprès de ses deux cuvettes, jeta l'eau qu'elles contenaient toutes deux, puis il plaça sur sa balance les fragments de quartz qu'il retira un à un du récipient intérieur.

Il poussa un cri de joie en voyant que le poids de ces échantillons atteignait le chiffre énorme de 7 kil. 800.

— Peste, s'écria-t-il, il y a ici, dans cette triste gorge, une fortune incommensurable !

— Voyons, procédons par ordre et calculons :

La densité de l'eau est 1 et un litre d'eau pèse 1 kilo.

Le quartz, lui, a pour densité 2,65, c'est-à-dire qu'un litre de quartz pèse 2 kil. 650.

Si je retranche ce poids de 2 kil. 650 du poids total obtenu 7 kil. 800, il me restera le poids respectable de 5 kil. 150 pour représenter l'or pur contenu dans ce petit tas de cailloux.

En admettant pour prix moyen du métal le chiffre rond de 2,500 francs le kilo, la partie que je viens de peser et qui représente à peine la moitié de ma récolte vaut environ 12,875 francs, ce qui représente un excellent rendement.

En monologuant ainsi, l'ingénieur mettait soigneusement ses appareils dans leur enveloppe et allait les replacer dans la sacoche où il les avait pris.

Quand il se fut remis en selle :

— C'est égal, s'écria-t-il joyeusement, je viens de faire deux découvertes : d'abord j'ai trouvé un placer plus riche que tous ceux dont j'ai jamais entendu parler. Ensuite j'ai inventé là, tout d'une pièce, un nouveau moyen de prospecter les quartz et les sables aurifères, qui laisse loin derrière lui tous les vieux procédés de la routine.

Il mit alors son cheval au trot et, pensif, sans s'occuper davantage de ses amis depuis longtemps disparus, il gagna le lieu assigné pour le rendez-vous avec l'Américain.

Le temps s'était écoulé et l'heure fixée pour se réunir allait bientôt sonner.

Le docteur Leroux et le savant M. Fontaine étaient déjà réunis et s'étaient assis sur le gazon, en plein soleil, afin de se réchauffer à ses rayons déjà fort obliques.

Du plus loin qu'il les vit, M. Champion leur cria gaiement :

— Hé bien ! messieurs, la chasse a-t-elle été heureuse?

Le docteur Leroux se mit à rire et répliqua :

— On dirait, mon jeune ami, à voir votre air de triomphateur, que vous venez d'abattre un ours.

— Je n'ai pas tué d'ours, reprit l'ingénieur ; j'avais pour cela de bonnes raisons : je n'ai pas vu d'ours et pas pris de fusil. Mais je suis

content néanmoins de mon excursion. Je vous conterai ça quand le moment sera venu.

M. Dick Moore arriva au rendez-vous à l'heure sonnante. Il professait, comme tout bon Américain, l'opinion que le temps est de l'argent (*time is money*), et il n'eût pour rien au monde voulu donner l'exemple de l'inexactitude.

Les trois jeunes gens, entraînés par l'amour de la chasse, se firent seuls un peu attendre.

Le peintre Beaudoin arriva le premier. On lui demanda le résultat de ses exploits : il avoua qu'il revenait bredouille.

Le jeune marié, qui connaissait l'état de l'esprit de son ami, n'eut pas de peine à comprendre que, placé devant les beaux paysages parcourus et tout entier enveloppé par la pensée de sa charmante élève, le peintre, pas plus que l'amoureux, n'avait pensé à poursuivre les animaux sauvages.

Après Beaudoin, ce fut Baptiste Jollibois qui arriva.

Sa carnassière était gonflée, et sa figure n'était pas moins triomphante que celle du jeune marié.

— Qu'avez-vous tué? interrogea le docteur.

Un peu de tout, répondit l'ancien commis de nouveauté. Voilà d'abord deux perdrix blanches que j'ai abattues d'un coup double.

— *Lagopus Saliceti*, dit doctoralement M. Leroux.

— Puis voilà un gros oiseau qui ressemble pas mal à nos dindons domestiques.

— C'en est un ! c'en est un ! *Meleagris Galloparo*, dit le docteur, seulement celui-là est devenu sauvage, et nul fermier des environs ne viendra se plaindre de votre chasse.

— Enfin, continua l'intrépide Nemrod entassant les oiseaux sur le gazon, j'ai rencontré non loin d'ici une sorte de marécage d'où j'ai rapporté cette collection d'oiseaux à grands becs.

— Famille des Longirostres, interrompit le docteur qui s'avança vers les beaux oiseaux étalés sur le sol.

Parfait ! parfait, s'écria-t-il dans son enthousiasme, voilà une avocette d'Amérique, deux sortes de courlieux, des bécasseaux de toute sorte, des chevaliers et des bécassines. Nous avons là de quoi remplir tout un rayon de notre cabinet d'histoire naturelle. Je les classerai et j'inscrirai sous chacun d'eux son nom scientifique : *Recuroirostra*, *Numonius*, *Tringa Douglas*, *Tringa Himantopus*, *Totanus vociferus*, *Totanus Bartramus*, *Pimosa Fedoa*, etc., etc.

Pendant cette savante énumération, arriva le marquis de la Bécas-

R.F.



Dans ma tête les idées les plus bizarres dansaient la sarabande. (P. 296.)

sière, portant en croupe sur son cheval un de ces beaux cerfs que les Américains appellent wapiti et le docteur Leroux *strongyloceros*.

— Que ces messieurs, dit l'élégant Yankee, veuillent bien accepter mes compliments les plus sincères; on fait rarement des chasses aussi brillantes. Mais j'aurai l'honneur de vous rappeler que l'heure du

déjeuner a sonné depuis longtemps. Me ferez-vous l'amitié, messieurs, de m'accompagner jusqu'à mon sauvage campement, et de venir y partager quelques côtelettes d'un chevreuil tombé sous les coups de mon nègre Tebi?

Chacun des Européens s'inclina en signe d'assentiment, et sans se faire prier davantage, les cavaliers tenant leurs chevaux par la bride, et les piétons marchèrent aux côtés du maître de céans.

On suivit la pente douce que présentaient les flancs de la colline de gauche. De ce côté, les taillis étaient moins épais que de l'autre, et si l'on n'y rencontrait pas de sentiers, partout un piéton et même un cavalier pouvait pénétrer et se frayer une route.

Après une promenade qui ne dura pas plus d'un quart d'heure, les visiteurs aperçurent devant eux, au milieu d'une clairière placée dans une déclivité du sol et préservée ainsi des grands vents de toute sorte, deux tentes assez vastes, solidement établies sur le sol où des pieux fichés en terre les retenaient.

L'une des deux tentes était de beaucoup plus luxueuse que l'autre; sur sa porte flottait le drapeau américain, avec son ciel semé d'étoiles.

Chacun reconnut bien vite que c'était la demeure du maître et l'autre celle de ses deux serviteurs.

Devant la tente la plus simple, deux nègres surveillaient en face d'un grand feu un quartier de venaison embroché dans une tige de bois et le tournaient à la main sur deux fourches formant supports.

M. Dick Moore souleva une peau d'ours blanc qui servait de porte d'entrée à sa tente et pria ses invités de le suivre.

La demeure de l'Américain était plus grande encore qu'on ne l'aurait pu supposer de l'extérieur. Son mobilier était d'une simplicité biblique.

Sur le sol, pourtant, au milieu de l'unique pièce qu'elle formait, était étendue une nappe d'une blancheur immaculée, et tout autour brillaient des assiettes d'argent, avec des couverts comme l'esprit pratique des Américains a seul pu en inventer. Ces couverts ne formaient chacun qu'un seul petit rouleau portatif qui se démontait à volonté et donnait à chaque convive son couteau, sa cuiller et sa fourchette.

Quant aux assiettes, elles étaient assez semblables à nos assiettes à soupe, s'emboîtaient exactement les unes dans les autres, et comme elles étaient fort minces, la douzaine ne formait qu'un objet d'un transport facile.

Des plats du même métal et de même forme, s'emboîtant entre eux de même façon, contenaient les mets destinés au repas et pouvaient au besoin aller au feu et servir de casseroles.

Les sièges étaient remplacés par des peaux étendues sur le sol; chacun dut donc se résigner à s'asseoir à la façon de nos tailleurs.

Le repas fut plus copieux, plus délicat, qu'on n'aurait osé s'y attendre.

Des conserves de viande, *corned-beef* ou *pemmikan*, du *bacon* ou lard salé, des sardines de Nantes confites dans l'huile, des piments de Cayenne au vinaigre firent d'abord les frais du premier service ; on mangea ensuite une excellente friture de petits saumons pêchés dans le lac, puis le rôti que les invités avaient vu tourner à la broche.

Pas de vin ! hélas ! le chercheur d'or avoua que c'était pour lui marchandise encombrante, et que depuis bien longtemps il s'était résigné à n'en pas boire.

En revanche, un flacon de whisky et une gourde remplie d'excellent rhum de la Jamaïque firent le tour de la *table*, bien que cette dernière brillât par son absence.

Le marquis alla détacher de sa selle une grosse calebasse contenant plus de trois litres d'excellent Porto et qu'il avait soin de remplir chaque fois qu'il quittait le camp, ne fût-ce que pour une promenade de courte durée.

— Mon cher nouvel ami, dit Ernest Champion, quand on fut arrivé au dessert, composé d'un modeste morceau de fromage de Hollande, vous me permettrez, je l'espère, pendant le temps que nous serons obligés de passer ici, de vous envoyer quelques bouteilles de ces bons vins de France, que sans doute vous n'avez pas oubliés. Mon oncle Jean-Pierre a eu si peur de mourir de soif en route qu'il en avait chargé son navire *le Succès*, et bien qu'il ait trouvé à en vendre une bonne partie à Québec, il nous en reste plus que nous n'en boirons avant d'être arrivés dans un bon port où il nous sera permis de renouveler nos provisions.

— Vous êtes mille fois aimable, mon cher convive, répartit le chercheur d'or, et je vous déclare que je suis tout prêt à profiter de vos offres généreuses si de votre côté, quand je vous aurai fait la confidence que je vous ai promise hier, vous consentez à me prêter l'aide que je vous demande.

— Monsieur, répondit simplement l'ingénieur, s'il ne s'agit que d'un service à vous rendre, vous pouvez compter sur moi, quoi qu'il arrive.

Le déjeuner ayant touché à sa fin, le Yankee se leva et alla chercher dans un coin de la vaste tente, un appareil que ses convives reconnurent bientôt pour une cafetière du système absolument français qu'on désigne sous le nom de filtre Dubellois.

— Mes amis, dit-il, il s'agit de la seule gourmandise dont je n'ai

jamais pu me sevrer. J'adore le café, et je vous prie de vouloir bien en accepter une tasse.

Sous sa forme des plus simples, le ménage de M. Dick Moore était plus considérable qu'on ne l'aurait supposé au premier abord. Il apporta un petit rouleau soigneusement enveloppé dans une étoffe soyeuse. C'étaient des gobelets d'argent du même système que les assiettes et les plats; ce qui les distinguait des verres à boire n'était d'ailleurs que leur dimension, qui était moindre.

Pendant que le maître de la maison faisait les honneurs de chez lui et faisait infuser un café dont l'arôme embaumait toute la tente, ses convives, qui s'étaient distribué mutuellement des cigares de toute forme et de toute dimension, examinaient l'intérieur de leur nouvel ami.

Contre une des parois de cette maison légère pendaient, formant panoplie, un couteau de chasse français, une carabine Winchester, un bowie-knife, couteau garni d'argent qui devient si terrible entre les mains des Américains, un revolver Colt, et tout auprès, le fusil de chasse anglais à deux coups, que son propriétaire emportait parfois dans ses excursions.

Le lit de M. Dick Moore était bien celui d'un anachorète; il se composait de deux peaux d'ours gris, superposées, et dont l'une était évidemment destinée à le préserver de l'humidité du sol, tandis que l'autre le défendait contre le froid de l'extérieur.

Près de ce lit rudimentaire auquel un sac de voyage tenait lieu d'oreiller, se trouvait l'unique siège de la maison, un *rocking chair*, tenant le milieu entre la chaise et le fauteuil, propre tout au plus à permettre à son propriétaire de s'asseoir pour se déshabiller avant de se mettre au lit.

Dès que le café eut été savouré, *sleeped*, comme disait le maître de la maison, *siroté*, comme a traduit le mot anglais notre glorieux Brillat-Savarin, M. Champion fit signe à ses amis qu'il désirait rester seul en compagnie de son hôte.

Mais ce dernier vit cet avertissement.

— Il est inutile de vous en aller, dit-il. Nul de vous n'est de trop pour entendre ce que j'ai résolu de dire. Continuez donc à fumer tranquillement vos cigares. Quant à moi, voilà ce que je voulais confier à M. Champion.

CHAPITRE XXXIV

UN CONTEUR ET UN AUDITOIRE. — DISTRACTION D'UN AMOUREUX. — UNE DISTRIBUTION DE CIGARES. — LE CHERCHEUR D'OR COMMENCE LE RÉCIT DE SES AVENTURES. — SA NAISSANCE ET SON ENFANCE. — UN ORPHELIN PAUVRE QUI VEUT S'ENRICHIR. — LES FLUCTUATIONS DE LA FORTUNE EN AMÉRIQUE. — UN NOUVEAU HÉROS DE FÉNIMORE COOPER. — LA FAMILLE ROBINSON. — TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — SAN FRANCISCO ET LES *placers*. — *Ranch* ET *Squatters*. — UN *log house*. — LES DÉBUTS D'UN *digger*. — UN RENSEIGNEMENT INESPÉRÉ. — DÉPART POUR L'ARIZONA. — LES APACHES. — TRAVAUX FRUCTUEUX. — UNE PROMENADE DANS LES MONTAGNES. — UNE NUIT PASSÉE DANS UNE GROTTE. — UN LIT DE FEUILLES SÈCHES ET UN OREILLER DE PIERRE. — INSOMNIE. — UN OREILLER QUI REFUSE DE SE DÉPLACER. — C'EST UNE *pépite!* — RETOUR AU *Placer-Claim*. — UN BON COMPAGNON. — RETOUR A LA GROTTE. — UN PROBLÈME DIFFICILE. — UNE EXPLORATION SOUTERRAINE. — RECHERCHES VAINES. — M. DICK MOORE SE CONSOLE. — UNE SCIE PEUT DEVENIR LA SOLUTION D'UN PROBLÈME. — LE MOYEN DE SE CRÉER UN ATELIER DE SCIEUR DE PIERRES. — TRAVAUX DE TERRASSEMENT. — UN RÉCIT INTERROMPU. — UNE LETTRE DE L'ONCLE PÉTRUS.

Les deux intrépides et infatigables chasseurs, MM. de la Bécassière et Jollibois, encouragés par leurs succès du matin, demandèrent et obtinrent la permission de courir à de nouveaux exploits.

Par discrétion, le docteur Leroux et M. Fontaine voulurent les imiter, mais ils restèrent, sur les instances réitérées de M. Dick Moore.

Quant au peintre Beaudoin, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, peu lui importait d'être ici ou là; il demeura donc à sa place sur l'invitation qui lui en fut faite par le maître de la maison, bien convaincu d'ailleurs qu'il resterait étranger à la conversation qui allait s'engager.

Ainsi sont tous les amoureux du monde. Il leur semble que tout ce qui est étranger à leur passion ne saurait les atteindre.

Pourtant, le respect que nous professons pour la vérité nous oblige à le dire, il ne resta pas longtemps indifférent à la communication que fit le chercheur d'or, et bientôt il devint un de ses auditeurs les plus attentifs.

M. Ernest Champion tira de sa poche un porte-cigares bien garni qu'il tendit à la ronde et quand chacun se fut commodément installé, il fit signe à l'Américain qu'il pouvait commencer.

Celui-ci ne se fit pas prier.

— Pardon, messieurs, dit-il, de vous parler de moi : vous ne tarde-

rez pas à vous apercevoir que cela est nécessaire pour l'intelligence de ce que j'ai à vous dire.

Vous savez déjà que je suis né à New-York, mais ce que je ne vous ai pas encore dit, c'est que, lorsque mon père mourut et que j'étais encore presque un enfant, il ne me laissa pas un dollar de l'immense fortune qu'il avait possédée.

Une dernière et malheureuse spéculation l'avait ruiné complètement.

Ces choses sont communes en Amérique. Tel richard d'hier en est réduit aujourd'hui à aller travailler de ses bras dans les mines, tandis que vous rencontrerez à chaque pas un homme auquel vous seriez tenté de faire l'aumône d'un penny, et qui sera demain un homme richissime.

Chez nous, messieurs, le travail honore, et nul ne songera jamais à blâmer le millionnaire de la veille qu'il rencontrera portant le lendemain des fardeaux sur le port.

Donc, je me trouvai à quinze ans orphelin et sans le sou.

J'avais été élevé dans le luxe et je résolus de m'enrichir à tout prix.

C'est dans ce but que je partis à la suite d'émigrants, anciens amis de ma famille, qui eurent pitié de moi et moyennant mon concours pendant la longue route qu'ils avaient entreprise, consentirent à m'emmener dans l'Ouest où ils allaient s'établir soit comme ranchmen, soit comme squatters, ou même comme chercheurs d'or.

De bonne heure on m'avait habitué aux exercices du corps et à la fatigue. Je tirais du rifle ou du revolver comme un héros de Fenimore Cooper; je résistai donc aux peines sans nombre et aux dangers incessants qui menaçaient, avant la création du grand chemin de fer transcontinental, les audacieux qui entreprenaient la traversée du continent.

Depuis que l'Amérique est sillonnée de voies ferrées, ces dangers sont moindres, mais néanmoins ils sont encore immenses pour ceux à qui la fortune ne permet pas d'utiliser ces routes nouvelles.

Quoi qu'il en soit, après mille péripéties, mille aventures qui suffiraient à un romancier pour écrire un livre du plus vif intérêt, la famille Robinson (c'est le nom de mes protecteurs) et moi nous arrivâmes en Californie.

On parlait encore beaucoup à New-York des fortunes colossales que certains mineurs s'étaient acquises dans cette terre classique des placer-claim.

C'était dans ces gisements aurifères que j'avais résolu de tenter la fortune.

Je quittai mes amis qui avaient trouvé aux environs de San-Fran-

cisco un *ranch* où ils avaient résolu de s'établir en qualité de *squatters* ou éleveurs de troupeaux.

La propriété était vaste et fertile en pâturages. M. Robinson y établit une grande et pauvre maison de bois (*log-house*) où il s'installa avec sa famille ; il acheta à San-Francisco des vaches, des juments et des brebis qu'il installa dans son ranch et auxquelles il joignit quelques mâles reproducteurs.

Je serrai la main de ces vaillants pionniers et je me rendis, muni de quelques outils indispensables, sur les terrains de prospection.

Je passai là les deux plus terribles années de ma vie : depuis longtemps la contrée était épuisée ; le sol avait été tourné et retourné dans tous les sens ; nous n'étions, mes compagnons de travail et moi, que les grapilleurs ou les glaneurs qui s'en vont après la vendange ou la moisson demander à la terre des ressources que vendangeurs ou moisonneurs leur ont déjà ravies.

Bref, je mangeais rarement, couchais à la belle étoile et travaillais avec un courage digne d'un meilleur sort ; enfin, convaincu de l'inutilité de mes efforts, j'allais me décider à retourner à San-Francisco, demander à utiliser ma force qui continuait à croître, quand une nouvelle vint jeter la perturbation dans la population des *diggers*, mes compagnons de travail.

Des hommes passèrent parmi nous, arrivant chargés d'or et retournant tous riches dans la capitale de la Californie.

Ils nous apprirent qu'ils venaient du Sud-Est, où ils avaient trouvé des terres aurifères d'une richesse incalculable.

Comblés des dons de la fortune, ils nous donnèrent toutes les indications pour retrouver l'Eldorado qu'ils venaient de quitter.

Il s'agissait d'un pays montagneux formant la frontière entre les États-Unis et le Mexique.

C'est ainsi que, armés de nos rifles et de nos outils de mineurs, nous nous rendîmes dans l'Arizona.

Ces hommes ne nous avaient pas trompés ; malgré les attaques continuelles que nous avions à supporter des féroces Apaches, nous voyions chaque jour nos provisions de poudre d'or s'augmenter.

Néanmoins, qui sait combien de temps il m'aurait fallu pour acquérir le chiffre de fortune que je m'étais assigné? Je voulais être millionnaire, or, ce n'est pas besogne facile ni courte pour un digger isolé qui se contente de laver du sable et des terres à la battée ou au pan.

Le hasard me vint en aide.

Un jour, en parcourant les roches quartzeuses qui forment l'ossa-

ture de ces montagnes, je m'égarai si bien que la nuit me surprit, et que je dus me résigner à coucher à la belle étoile ou à chercher un abri dans quelque trou formé par les entassements des roches.

Je rencontrai heureusement une sorte de gueule de four creusée dans la montagne. J'y pénétrai, mon revolver à la main, car je risquais de me rencontrer là tête à tête avec un ours, un léopard ou un tigre.

M. Dick Moore s'interrompit, puis s'adressant directement à M. Champion :

— Je vous demande pardon, mon jeune ami, et à vous aussi, messieurs, de tous ces détails qui peuvent vous paraître futiles et trop personnels. Je crois pourtant important de vous faire connaître mon passé afin de vous faire comprendre les projets que j'ai formés pour l'avenir.

— Continuez! continuez! cher ami, répondit l'ingénieur; votre récit nous intéresse infiniment.

— J'avais sur moi, reprit le chercheur d'or, quelques allumettes et un papier que je tordis en forme de torche ; je m'en servis pour examiner les lieux.

Tout un côté de la grotte naturelle où j'avais pénétré était rempli d'aiguilles de pin et de feuilles mortes que les ouragans si fréquents dans ces contrées y avaient amassées. J'en fis un tas à l'entrée du souterrain, et j'y mis le feu afin de me garantir pendant mon sommeil de toute visite désagréable, puis après avoir jeté sur ce foyer assez de combustible pour être sûr qu'il resterait allumé jusqu'au jour, je me fis à moi-même un lit de feuilles mortes, et je m'étendis dessus en prenant pour oreiller une assez grosse pierre qui se trouvait là par hasard sur le sol.

Au bout d'une demi-heure et contrairement à mes habitudes, je ne sentais pas le sommeil venir à moi; dans ma tête, les idées les plus bizarres dansaient une sarabande, mais j'avais beau fermer les yeux, mon rêve continuait, et pourtant je restais éveillé.

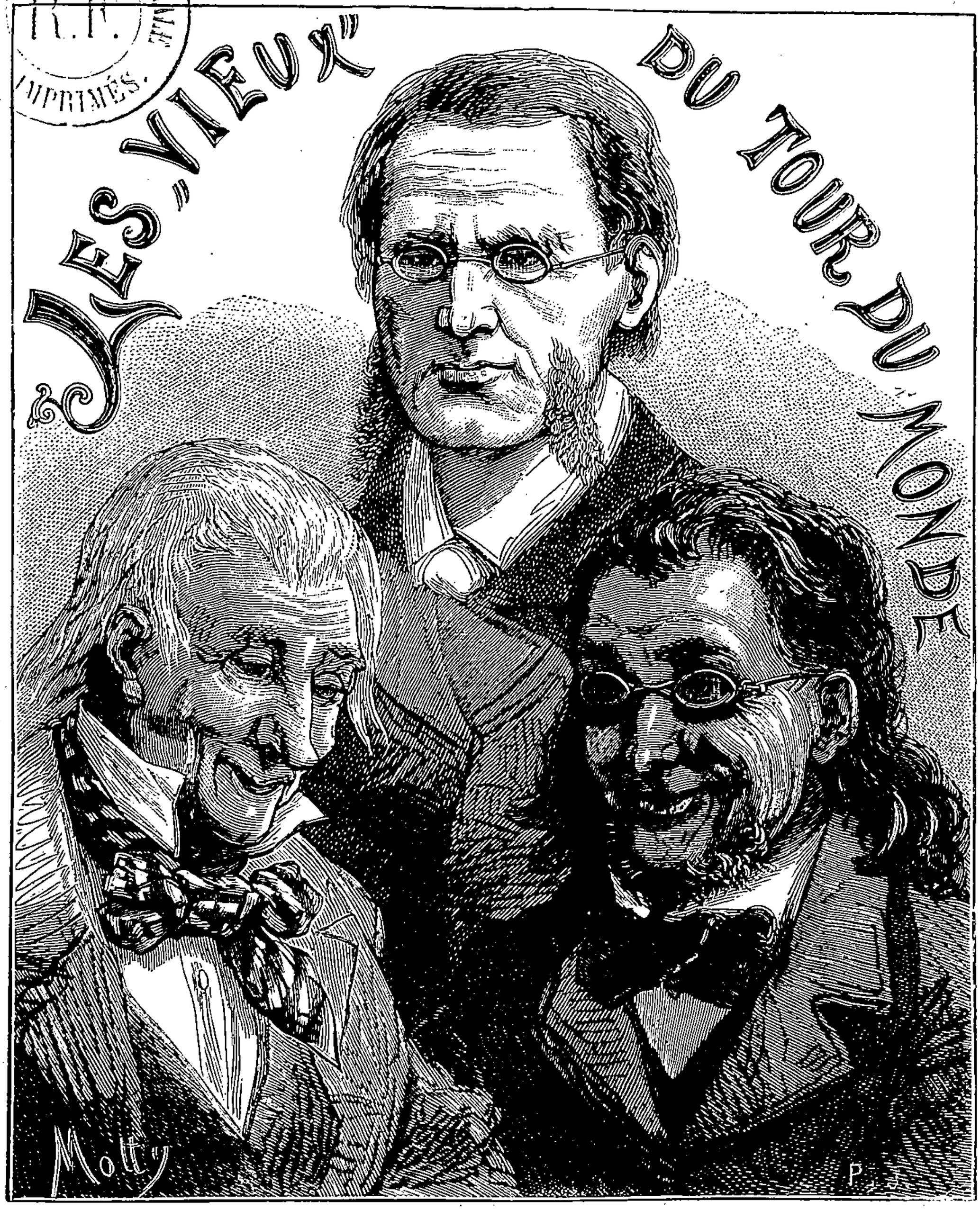
Deux fois je me relevai, j'allai visiter mon foyer. J'en activai la flamme et jetai par-dessus quelques brassées de feuilles pour l'entretenir, puis je revins me coucher.

En examinant mon dur oreiller, j'eus la pensée qu'il était peut-être dans une mauvaise position, et que c'était la cause de mon insomnie.

Je me baissai pour le mieux disposer, mais je m'aperçus que ce que j'avais pris pour un bloc de pierre isolé était un rocher cloué au sol, car je ne parvins pas à le faire vaciller.

Je me résignai en conséquence à reprendre la position horizontale et à attendre patiemment que le sommeil voulût bien venir.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS
No 8°



PORTRAITS DES VIEUX DE L'EXPÉDITION.

Je dormis à peine et aux premières lueurs du jour je me trouvai sur mes jambes.

Les premiers rayons lumineux pénétrant par l'entrée de la grotte étaient venus directement sur ma tête, comme si toute la nature s'était concertée pour m'empêcher de dormir.

Machinalement, je jetai les yeux sur le bloc de rocher qui m'avait

si mal secondé comme oreiller : le jour l'enveloppait; je remarquai qu'il était noir et ne ressemblait en rien aux parois de la grotte qui étaient formées de quartz d'un blanc éclatant.

Je me baissai pour l'examiner de plus près, et je constatai avec stupeur qu'il reposait sur un lit de terre végétale et qu'il ne pouvait en rien faire partie du rocher inférieur.

Je fis pour le faire bouger un violent effort, et je constatai qu'il avait fait un léger mouvement.

Réunissant toutes mes forces, je m'arcboutai contre la paroi de la grotte, et je parvins à déplacer cette pierre singulière.

Un mouvement de joie indicible se fit en moi.

— Ça, c'est une pépite ! m'écriai-je.

Je tirai de ma poche un fort couteau qui ne me quittait point.

Je fis avec la pointe de la lame une longue rayure que je regardai attentivement.

Le sillon ainsi tracé était brillant et du plus beau jaune.

J'avais eu pour oreiller un vrai morceau d'or, un morceau d'or natif, un morceau d'or pur !

Cette pierre, fût-elle seule, était une fortune pour un moins ambitieux que moi. Pour moi, elle représentai un capital que je ne pouvais apprécier qu'incomplètement ainsi, *de visu*.

Pesait-elle 80, 100, 120 kilos ? — Valait-elle 250,000, 300,000, 350,000 francs ou même davantage?

Jamais, messieurs, quelqu'un qui n'a pas passé par là ne pourra se rendre un compte même approximatif des idées qui naquirent en moi, pendant les premières minutes de ma découverte.

J'étais parti la veille avec l'intention bien formelle de rentrer le soir; je n'avais donc emporté avec moi aucune provision, et je commençai à sentir les attaques de la faim.

Je pensai bien un instant à me servir de mon rifle, qui ne me quittait jamais, et à me mettre à la poursuite d'un daim, d'un chevreuil ou même d'une simple marmotte. Mais étais-je bien sûr de ne pas revenir bredouille? Le gibier est rare sur ces sommets escarpés où ne poussent que de maigres sapins et des pins rachitiques.

Je réfléchis d'ailleurs que quelque désir que j'eusse de rester à la garde de mon trésor, ce n'était pas le moyen de m'en rendre maître.

D'ailleurs qui donc oserait s'engager sur mes traces à travers ces entassements sauvages de roches nues?

J'étais sans doute le premier humain qui y eût jamais mis le pied et je pouvais être bien sûr que mes laborieux compagnons pensaient à

toute autre chose qu'à marcher sur les traces d'un gamin comme moi, friand de liberté et de grand air.

Néanmoins, pour plus de sûreté, je recouvris ma pépite avec les cendres du foyer. J'allai chercher au dehors quelques quartiers de roche que je semai autour; je voulais ainsi ôter à quiconque la pensée de choisir ce coin pour y établir son lit, et après m'être minutieusement orienté et avoir pris sur mon carnet le plan des environs de la grotte, je me remis en route du côté de notre claim.

J'eus la force d'âme, messieurs, le courage de ne rien dire à personne de ma trouvaille. J'avais si peur d'être volé! Je m'efforçai au contraire de montrer un visage calme.

Mes voisins, s'ils m'avaient vu plusieurs jours de suite abandonner mon travail, auraient pu concevoir quelques soupçons, me suivre, découvrir mon trésor et me demander à le partager. Je me plaignis d'être malade, très malade, et d'être forcé à l'inaction, ce qui devait expliquer mes absences pendant les heures de travail.

Un de mes compagnons, un digne homme qui m'avait toujours témoigné une amitié de frère, m'offrit généreusement ses services et se proposa pour me faire les médicaments que je croirais utiles.

Les larmes me vinrent presque aux yeux lorsqu'il me fit ces ouvertures, et je me promis à moi-même de ne pas l'oublier dès que j'aurais pu réaliser mon trésor.

Le lendemain, je pris dans ma gibecière des provisions de bouche, des bougies, une petite lampe à huile portative, et je résolus d'aller explorer la caverne que j'appelais déjà égoïstement *ma grotte;* ensuite, affectant les allures d'un malade qui a besoin de repos et qui veut prendre l'air, je retournai, non sans faire de longs détours et sans m'assurer que je n'étais pas suivi, dans la partie de la montagne où j'avais fait ma précieuse découverte.

Je pénétrai dans ma grotte, et je constatai avec un grand soulagement de cœur que rien n'y avait été dérangé.

J'allai plonger les mains dans la cendre placée par moi, et je rencontrai sous mes doigts l'admirable lingot d'or dont le pur hasard m'avait rendu la légitime propriétaire.

Quelques objections se présentaient à mes yeux. Comment me rendrais-je possesseur effectif de ce trésor? Comment l'emporterais-je?... Je me réservai de chercher plus tard la solution de ces problèmes. N'avais-je pas pour cela le feu, qui pourrait transformer ma pépite en lingots portatifs; ne pourrais-je pas aussi le scier en deux, ou le limer jusqu'à ce qu'il pût être enlevé sur ma brouette?

Ce qui absorbait mon esprit pour le moment, c'était la pensée de chercher des sœurs à ma pépite, et je me répétais non sans quelque logique, que ce morceau d'or n'avait aucune raison d'être là isolément, et que sans doute un examen attentif m'en ferait trouver bien d'autres, moins gros peut-être, mais dont le nombre compenserait l'infériorité monétaire.

J'avais, pour me livrer à cette première investigation, la journée entière. J'examinai attentivement la partie antérieure de la grotte, celle que le jour éclairait, qui servait pour ainsi dire d'antichambre, et où j'avais établi si heureusement ma demeure la nuit précédente.

Le chercheur d'or s'arrêta encore une fois.

— J'abuse sans doute de votre patience, messieurs, mais pardonnez-moi si je reviens avec tant de complaisance sur des jours qui furent les plus beaux de ma vie.

Le docteur Leroux prit la parole.

— Si notre cher narrateur, dit-il, avait regardé attentivement son auditoire, il ne se serait pas interrompu, car nous sommes vraiment charmés par la merveilleuse et vivante histoire qu'il nous raconte.

Peut-être, ajouta-t-il en souriant, M. Dick Moore a-t-il désiré recevoir des compliments pour son éloquence ; dans ce cas, je suis l'interprète de mes amis en lui adressant toutes nos félicitations et en le priant de ne pas nous faire attendre plus longtemps la suite de ses aventures.

Le chercheur d'or ne daigna pas relever la bienveillante épigramme du docteur, et il reprit son récit en ces termes :

— Dans toute la portion formant l'antichambre de la grotte, je ne trouvai, sur un sol formé à la longue par les feuilles mortes qui s'y étaient décomposées, nulle autre trace de pépite grosse ou petite. Les seules pierres qui s'y trouvaient étaient, en dehors de mon lingot, celles que j'y avais apportées la veille.

Je m'enfonçai résolûment dans un des trois couloirs qui s'ouvrant sur la grotte antérieure, s'enfonçaient dans les flancs de la montagne quartzeuse. Le plancher, les parois et le plafond de cet étroit corridor ne formaient qu'un seul bloc, se rétrécissant par ici, s'élargissant par là, tantôt s'élevant plus haut que la portée de ma lumière, tantôt s'infléchissant de façon à m'obliger à marcher en rampant.

J'allai devant moi, toujours inspectant le sol et n'y rencontrant pas un atome qui n'en fît pas partie intégrante.

Je ne veux pas, messieurs, être indiscret. Qu'il me suffise donc de vous dire que je parcourus successivement, mais toujours en vain, les trois étroits couloirs qui aboutissaient à la grotte.

Je me dis qu'après tout je devais me consoler, que peu de diggers

au monde pouvaient se vanter d'avoir fait une trouvaille pareille à la mienne, que si ce n'était pas complètement la fortune, c'en était au moins un bon commencement, que j'étais jeune après tout et que j'aurais tout le temps de compléter le million plus tard.

Tout mon esprit se concentra vers les moyens pratiques d'entrer en possession de mon lingot et d'en réaliser la valeur.

Pour détourner les soupçons de mes compagnons, je les avais quittés leur disant que j'allais prospecter, à une lieue environ de notre placer, les sables d'un creek. Vous savez, messieurs, que c'est là le nom générique de tous les cours d'eau en Amérique.

J'y avais transporté mon modeste matériel de mineur, reconstruit ma petite case, et mes amis, avec l'égoïsme auquel sont condamnés les gens qui courent isolément après la fortune, n'avaient pas tardé à m'oublier.

Parmi mes instruments professionnels se trouvait une scie pour scier le quartz; comme jusqu'alors je n'avais jamais exploité que les sables, les boues et les terres aurifères, elle ne m'avait jamais servi. Je pensai que ce serait là un outil précieux pour partager en deux ou en quatre ma monstrueuse pépite.

J'emportai ma lame mince et fine dans la montagne, je l'emmanchai avec le plus grand soin et je songeai à me mettre en chantier.

Une objection se présenta à mon esprit.

Comment recueillerais-je les précieuses parcelles que chacun de mes coups de scie détacherait de mon lingot?

Je réfléchis à cela longuement, car il s'agissait de perdre ou de gagner cinq, dix et peut-être même quinze mille francs. C'était autant que j'avais réussi à économiser depuis que je m'étais fait digger. On n'apprend jamais mieux la valeur de l'or que lorsqu'on connaît à fond la peine qu'on a à le gagner.

Après avoir longuement cherché la solution du problème, j'allai dans ma cabane et j'en rapportai une pelle et une pioche.

J'avais résolu en effet de creuser dans le sol de la grotte un espace assez grand autour de ma pépite pour y établir mon atelier de sciage.

Je voulais enlever d'abord soigneusement la terre végétale et la porter à l'autre extrémité de la grotte, puis, une fois arrivé à la roche, laver à grande eau la partie de pierre formant aire. Rien ne me serait alors plus aisé que de recueillir sur ce parquet la poudre d'or qui tomberait sous les dents de ma scie.

Je me mis à l'œuvre. Jamais, messieurs, l'homme possédant la plus riche imagination ne pourrait deviner ce qui arriva...

A ce moment le nègre Zoyo se présenta à la porte de la tente. Il était suivi de Marius Couracasse.

Celui-ci présenta à M. Champion un pli.

L'ingénieur reconnut l'écriture.

— C'est de mon oncle, dit-il.

Et il brisa le cachet.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la missive, il lut à haute voix.

« Mon cher neveu,

« Où que tu te trouves, accours à l'instant avec tous ceux de tes amis que tu pourras recruter. Il s'agit de la plus grave des choses.

Signé : Pétrus Million.

CHAPITRE XXXV

Brusque départ. — Zoyo et Tobi sont envoyés a la recherche des chasseurs. — Sir Dick Moore se joint a ses nouveaux amis. — Les hypothèses de M. Champion. — L'avant-garde des Indiens. — Le conseil est en séance. — Le canadien Guillaume Novet. — Récit du trappeur et nouvelles rapportées par lui. — M. Émile des Rivières est en convalescence. — Mlle Clémence Allard est toujours au pouvoir de son ravisseur. — Une lettre de la captive. — L'épopée des chercheurs de piste. — Le campement des castors. — 1,500 ennemis a combattre. — Plan de bataille. — L'Oiseau-des-Nuits et 30 cavaliers sioux sont commandés de service sous les ordres du Castor-Agile. — L'Ours-Velu emmènera 70 cavaliers Corbeaux, et Le Nuage-qui-Passe commandera les Corbeaux laissés a la garde du camp. — le marquis César, Jollibois, Beaudoin, le docteur Leroux et Marius Couracasse seront de l'expédition. — Le Gludic condamné a rester. — Le chercheur d'or s'inscrit également et laissera au camp ses deux noirs. — Deux fins tireurs. — Le wagon arsenal. — *Si vis pacem, para bellum.* — L'offre d'une carabine Lepage.

La lettre si pressante de l'oncle Pétrus émut non seulement les auditeurs de sir Dick Moore, mais encore l'orateur lui-même.

— Hâtez-vous, messieurs, s'empressa-t-il de dire, j'aurai toujours bien le temps de vous continuer le récit de mes aventures.

— Monsieur, dit M. Champion en se levant, pardonnez-nous notre brusque départ. Cette lettre nous servira d'excuse, car mon oncle est d'un tempérament trop calme et trop réfléchi pour nous écrire d'une façon

aussi pressante si des événements d'une haute gravité n'étaient pas survenus.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser, mes amis, répondit le chercheur d'or. Je comprends moi-même l'importance que doit avoir l'appel subit qui vous est fait.

Permettez-moi, ajouta-t-il, d'envoyer mes deux noirs Zoyo et Tobi à la recherche de vos deux amis partis pour la chasse.

— Mille remerciements, cher monsieur, dit l'ingénieur, nous acceptons avec reconnaissance.

Mais, j'y pense, continua-t-il, pourquoi ne nous accompagneriez-vous pas au camp? Votre expérience et la connaissance que vous avez des contrées que nous parcourons pourraient peut-être vous permettre de nous donner d'utiles conseils si les événements que me fait présager la lettre de mon oncle venaient à se réaliser.

— Messieurs, vous pouvez disposer de ma personne.

— Ce n'est pas une indiscrétion, au moins?

— Pas le moins du monde.

M. Dick Moore sortit pour donner ses instructions à ses noirs, puis il rentra :

— Je suis à vous, messieurs.

On se mit en route.

Pendant la traversée du défilé aux riches parois, M. Champion examina le visage de l'Américain et chercha à y trouver un indice quelconque de la connaissance qu'il aurait des trésors enfermés là. Mais M. Dick Moore chevauchait pensif à ses côtés, et ses yeux ne se levèrent même pas pour jeter un regard distrait sur les roches aurifères.

— Me serais-je trompé? se demanda l'ingénieur, et notre nouvel ami le chercheur d'or aurait-il à nous confier un secret autre que celui que je croyais avoir deviné?

Les soucis qu'avait fait naître la lettre de l'oncle Pétrus l'occupaient trop exclusivement, d'ailleurs, pour qu'il songeât une minute à rompre le silence.

Il continuait, pensif, sa route, et mille hypothèses se présentaient à son imagination échauffée?

Un danger imprévu menaçait-il l'expédition? L'oncle Million avait-il changé d'avis et résolu subitement de lever le camp et de poursuivre sa route? Tout le vaste champ des hypothèses était ouvert.

Heureusement la route à parcourir était courte.

Quand on arriva au camp, les Indiens placés à l'avant-garde

étaient justement des Corbeaux, et M. Champion ne connaissait pas un traître mot de leur langage.

On arriva donc sans nouvelles au centre du camp, où tous les chefs Indiens étaient assis en rond comme pour tenir conseil.

Au milieu du cercle se tenaient debout le chef de l'expédition et le solennel M. Barbier (Athanase), qui semblaient s'entretenir avec un troisième personnage qu'ils empêchaient de voir.

M. Champion se précipita auprès de son oncle, et quel ne fut pas son étonnement quand il reconnut, dans l'homme avec lequel il causait, le chasseur canadien Guillaume Novet.

— Au nom du ciel, cher oncle, qu'y a-t-il donc de nouveau? demanda l'ingénieur sans chercher à cacher son émotion.

— Mon neveu, un peu de patience! Je t'ai envoyé chercher précisément pour te faire savoir les nouvelles et prendre ton avis sur ce qu'il nous conviendra de faire.

Sur un signe de M. Million, son vieux matelot, Marius Couracasse, qui s'était mêlé au groupe des Indiens et ne quittait pas son maître des yeux, accourut.

— Vite, des chaises pour ces messieurs! commanda l'oncle Pétrus.

— Monsieur, j'y vais!

Deux minutes après, des pliants de campagne furent apportés, et chacun put prendre place dans l'intérieur du cercle formé par les chefs indiens.

Seul Guillaume Novet resta debout, sans doute parce qu'il pensa qu'il lui serait plus facile de se faire ainsi entendre par tous.

— Vous avez la parole, ami! lui dit l'oncle Pétrus.

Le Canadien se moucha, cracha et commença en ces termes:

— Je viens ici non seulement en mon nom, mais en celui de mes deux fidèles compagnons, Œil-de-Lynx et le Bec-d'Aigle. Que nos frères les Indiens veuillent donc bien ouvrir leurs oreilles, car les mots que je vais prononcer sont l'expression de la volonté de leurs chefs.

L'orateur fit une pause.

— La première nouvelle que j'ai à vous faire connaître est heureuse.

— Hâtez-vous donc de la dire! s'écria le bouillant oncle marsaillais.

— Elle concerne M. Émile des Rivières, l'infortuné fiancé de la demoiselle enlevée.

— Il n'est pas mort? interrompit l'oncle Pétrus.

— Non seulement il n'est pas mort, mais il est en bonne voie de guérison. D'ici à quelques jours, il pourra venir lui-même vous rassurer sur l'état de sa santé.

No.....



LE CHERCHEUR D'OR ET SES INSÉPARABLES.

— Où donc est-il en ce moment? interrogea le docteur Leroux.

— Voilà, messieurs, reprit le trappeur, ce qu'il m'est malheureusement interdit de vous faire savoir.

— Pourquoi donc? demanda M. Champion.

— Parce que les personnes à qui il doit la vie et qui l'ont ramené à peu près littéralement de l'autre monde ont le plus grand intérêt à ne pas se faire connaître.

— Alors continuez, dit l'oncle Pétrus.

La jeune fiancée du blessé est toujours au pouvoir de son ravisseur, mais non seulement je vous apporte de ses nouvelles, non seulement je puis vous assurer que sa santé est florissante, mais encore je suis chargé de vous remettre cette lettre tout entière écrite de sa main et qu'elle adresse à M. Million.

En disant ces mots, le Canadien, tira de son sein un pli non cacheté, plié en quatre, qu'il tendit au chef de l'expédition.

M. Million le saisit et l'ouvrit d'une main tremblante.

— Lisez ! lisez tout haut, s'écrièrent les assistants d'une voix suppliante.

L'oncle Pétrus toussa pour affermir sa voix, et, sans chercher à cacher son émotion, il lut :

« Monsieur Million,

« La malheureuse demoiselle d'honneur de ma chère Julie est au pouvoir d'ennemis aussi implacables que puissants. Cependant, rassurez-vous, sa vie n'est pas en danger, et l'homme criminel qui a porté atteinte à ma liberté, m'a environné de toute sorte de protections. Ne vous découragez pas, cher monsieur, et persistez à me sauver des mains d'un être que je hais et que je méprise.

« J'ai reçu avis que nos deux vaillants chefs et le brave chasseur canadien sont sur mes traces. C'est à eux que je dois de savoir que mon cher Émile n'est pas mort en combattant pour moi. Ce sont eux qui se chargeront de vous remettre ce mot.

« Qu'il me suffise de vous dire aujourd'hui que dorénavant je serai jour et nuit en éveil, et que, quel que soit le lieu où mes ravisseurs m'entraînent, je m'efforcerai de semer sur ma route des objets de nature à vous mettre sur mes traces.

« Je ne puis aujourd'hui vous en dire davantage, car je suis placée sous une surveillance si active que je crains à chaque instant d'être surprise.

« Adieu donc, et courage, amis. Je vous serre la main cordialement, et j'embrasse de tout mon cœur ma chère Julie, ma bonne Hélène, la charmante M^lle^ Élisa et M^me^ Reymond.

« Aimez-moi comme je vous aime.

« Bientôt, je l'espère, nous serons réunis.

« Celle qui ne craint pas de s'appeler votre fille,

« Clémence Allard. »

L'oncle Pétrus se retourna vers Guillaume Novet.

— Comment avez-vous pu vous procurer cette lettre?

— De la façon la plus simple du monde.

Quand nous fûmes parvenus à retrouver les traces de M. Duther et des Indiens qui lui servent d'escorte, nous les avons suivis d'assez près pour ne pas leur permettre de se dérober, et à assez grande distance pour qu'il leur fût impossible de soupçonner notre présence.

Ils marchèrent pendant trois jours vers le nord-ouest, puis ils rencontrèrent là, campée dans la plaine, la tribu des Castors à laquelle appartiennent les compagnons de route de M. Duther.

— Comment, interrompit l'oncle Pétrus, une tribu entière est là pour défendre notre ennemi?

— Oui, répondit le chasseur, et mes compagnons et moi, nous nous sommes réjouis de cette circonstance qui paraît vous désoler.

— Cette tribu est-elle nombreuse? demanda encore M. Million.

— Très nombreuse, heureusement.

— Comment? heureusement!

— Oui, car les Castors sont campés loin des terres de leurs aïeux, et s'ils se décident à lever le camp pour aller y passer l'hiver, leur route ne pourra s'accomplir que lentement en raison des difficultés qui se multiplieront pour nourrir une troupe de douze à quinze cents hommes.

— Ces Castors sont-ils bien armés?

— Quelques-uns, une douzaine à peine, ont des armes européennes que leur a fournies M. Duther.

— Et les autres?

— Les autres ont l'arc pour lancer des flèches, le tomahawk, la lance et le bouclier de peau de bison.

— En ce cas, dit en souriant le jeune ingénieur, ils ne sont pas bien redoutables.

— Si peu redoutables, répartit vivement le trappeur, que ma visite a pour but principal d'emmener avec moi cent hommes bien armés et bien choisis. Ils suffiront aux grands chefs et à moi pour surprendre, attaquer, mettre en fuite ces ravisseurs de femme, et pour leur arracher notre chère demoiselle.

— Ordonnez, dit l'oncle Pétrus; chacun ici vous obéira aveuglement.

— Que mes frères l'Oiseau-des-Nuits et l'Ours-Vélu veuillent donc s'approcher, continua le Canadien.

Les deux guerriers interpellés se levèrent et s'approchèrent du groupe des Blancs.

— Vous, l'Oiseau-des-Nuits, vous choisirez parmi vos guerriers les

trente plus braves, ceux qui ont déjà fait leurs preuves et qui ont appris à lancer la foudre avec des fusils européens. Vous leur donnerez les meilleurs chevaux qui soient à votre disposition, et vous les mettrez ainsi montés et armés sous les ordres du Castor-Agile.

Telle est la volonté du grand chef Œil-de-Lynx.

— Les volontés du grand chef seront accomplies point par point, répondit l'Oiseau-des-Nuits.

— Quant à vous, l'Ours-Velu, continua le trappeur, vous formerez une troupe semblable, mais composée de soixante-dix Corbeaux, bien montés et bien armés.

— Soyez tranquille, ce côté de la question me regarde, interrompit l'oncle Pétrus. J'ai là deux cents carabines Winchester qui portent leurs charges dans la crosse et qui peuvent faire un feu nourri. J'en distribuerai une à chacun de vos guerriers sitôt que vous les aurez choisis, et nous les exercerons au maniement de cette arme, dont l'unique défaut est d'être un peu pesante.

— Il sera fait comme le désire le grand chef, répondit l'Ours-Velu. Mais qui prendra le commandement de ces hommes?

— Vous-même, répondit le chasseur.

— Hoaô! très bien; mais en mon absence, qui commandera les hommes restés au campement ?

— Le Bec-d'Aigle vous charge de déléguer vos pouvoirs au chef en qui vous avez le plus de confiance.

— C'est bon, je leur assignerai pour chef le *Nuage-qui-Passe*. Avec les conseils de la Crécelle-Mystérieuse, il sera un gardien fidèle et sûr.

A ce moment les rangs des Indiens assis en cercle s'entr'ouvrirent pour laisser le passage aux trois jeunes Français qui rentraient au camp, sur l'avis que les deux nègres de M. Dick Moore étaient enfin parvenus à leur donner.

L'oncle Pétrus les eut bientôt mis au courant des événements.

— Je demande la parole, s'écria M. le marquis de la Bécassière.

— Parlez! répondit M. Million.

— Je demande avec instance l'honneur de faire partie de l'expédition en formation.

— Moi aussi! s'écria Jollibois.

— Et moi donc! dit à son tour M. Beaudoin.

— Quant à moi, dit gravement le jeune marié, je ne puis me dispenser d'en être! Ne suis-je pas le représentant naturel des corps d'élite, le génie et l'artillerie?

Le docteur Leroux se leva à son tour.

— Messieurs, dit-il, Dieu m'est témoin que je n'ai pas un tempérament bataillard et que j'ai horreur de la guerre. Mais mon devoir professionnel m'oblige à suivre les combattants et à porter secours aux blessés. Donc, j'insiste pour être inscrit sur la liste des membres partants.

Les deux fidèles serviteurs, Marius Couracasse et Jean-Louis le Gludic étaient restés respectueusement un peu à l'écart.

L'ancien matelot s'approcha de l'état-major faisant de la main le salut militaire.

— Pardon, excuse, mon capitaine, dit-il en s'adressant à M. Million, je vous demande la permission de suivre M. Champion ; l'artillerie, ça me connaît depuis longtemps, et s'il y a des terres à remuer, des retranchements à créer, je puis donner un rude coup de main. Sans compter, bagasse, que je ne suis pas plus manchot qu'un autre s'il s'agit de tirer un coup de fusil.

L'oncle Pétrus allait répliquer ; son neveu le devança :

— Couracasse a raison, mon oncle, et il me donne une idée dont je ferai mon profit. Nous avons deux petites pièces de montagne avec leurs affûts. Qui nous empêche d'y atteler deux de nos mules? Quels Indiens, fussent-ils dix mille, songeraient à défendre leur camp quand il y tombera des obus, qui en éclatant brisent tout sur leur passage?

L'oncle Pétrus poussa un soupir ; il lui coûtait de se séparer de son dévoué serviteur, dont les soins lui étaient si précieux.

Il comprit néanmoins l'importance des services que l'ancien matelot était appelé à rendre.

— Soit, dit-il, emmenez tout le camp. Qui est-ce qui restera ici pour défendre les femmes?

— Pour mon compte, dit gravement M. Barbier, je ne prends à ce sujet aucun engagement. Je suis d'un tempérament pacifique, et j'abandonne volontiers aux hommes violents la direction des choses de la guerre.

— Oh! oh! nous vous connaissons, cher ami, reprit en souriant M. Million ; nous savons tous que vous n'êtes pas un foudre de guerre, et nul de nous n'a songé plus à vous confier la garde du camp qu'à vous nommer généralissime de notre petite armée.

— On parle de défenseurs? interrompit M. Fontaine, mais en avons-nous besoin d'autres que tous ces braves Indiens qui tous les jours nous donnent des preuves nouvelles de courage, d'abnégation et de dévouement?

Ne nous plaignons pas, continua-t-il, nous sommes les mieux partagés, puisqu'il nous reste Lerat, et sans doute notre brave Breton Le

Gludic, que M. le marquis consentira à nous céder pendant la durée de son absence.

Le Gludic entendit et se rapprocha d'un pas ferme.

— Le serviteur doit aller où va son maître, dit-il simplement.

Le marquis se rapprocha de son fidèle compagnon.

— Tu resteras ici, Jean-Louis, je le veux, fit-il.

Le Breton baissa la tête d'un air résigné.

— Je resterai, murmura-t-il.

M. Dick Moore était demeuré l'auditeur muet de toute cette scène; il se leva à son tour de son siège et fit signe qu'il désirait parler.

— Je puis aussi, dit-il, mettre à votre disposition mes deux noirs Zoyo et Tobi; malgré leur couleur, ce sont des auxiliaires qui ne sont pas à dédaigner. Tous deux sont des tireurs émérites. Tobi surtout n'a pas son égal pour manier un rifle. Je l'ai vu à deux cents pas mettre six balles de suite dans le goulot d'une bouteille, sans démolir autre chose que le fond. Le triomphe de Zoyo est le revolver. Vous n'aurez pour vous distraire qu'à lui demander des preuves de son adresse. Sur les bords du lac, il ne manque jamais, à balle, une des mouettes à vol rapide qui passent à portée de son arme. Tous deux sont, en outre, des hommes de ressource, pleins d'imagination, des *débrouillards*, comme vous dites, messieurs les Français, et soyez sûrs qu'ils feront leurs preuves, si contre toute vraisemblance quelque danger vous menaçait pendant notre courte absence.

— Comment? demanda M. Champion, vous auriez donc aussi l'intention de vous absenter? Vous ne nous avez pas encore dit un mot de ce projet.

— Vous me demandez si je veux partir, quand vous allez vous-mêmes courir des dangers, messieurs? Cette question serait par moi considérée comme une injure si vous me connaissiez davantage.

— Que prétendez-vous donc faire?

— Parbleu! la chose la plus simple. Nous sommes amis : vous partez, je pars; vous allez combattre, je vais combattre à vos côtés.

— Mais, monsieur, dit encore l'ingénieur, ce serait abuser étrangement d'une connaissance de deux jours, d'une amitié à peine éclose.

M. Dick Moore se mit à rire.

— Rassurez-vous, mon ami, dit-il en tendant sa main à l'ingénieur; ces aventures me connaissent depuis longtemps, et ce sont pour moi de véritables parties de plaisir. J'ai d'ailleurs personnellement un petit compte à régler avec MM. les Castors, et je ne suis pas fâché de profiter d'une si belle circonstance.

M. Champion comprit que résister plus longtemps à la proposition du chercheur d'or serait une injure.

— C'est bien, dit-il, en serrant cordialement la main de ce généreux ami. Que votre volonté soit faite!

— N'ai-je pas à vous conter la suite de mes aventures? Ce sera un moyen peut-être de charmer les ennuis de la route.

— Pendant cette conversation, les chefs indiens, sur un geste de leurs supérieurs, s'étaient dispersés, chacun songeant à remplir les devoirs qui leur incombaient. L'ingénieur prit sous le bras son nouvel ami et l'entraîna vers le fourgon qui avait été spécialement employé comme arsenal. Un spectacle vraiment réjouissant pour des gens à la veille de livrer bataille se déroula à leurs yeux, dès que la porte du wagon ouverte leur permit de plonger leurs regards dans l'intérieur.

Des armes de toute espèce étaient là entassées : fusils de chasse, fusils de guerre des derniers modèles, épées, sabres, couteaux de chasse, bayonnettes, revolvers, etc., etc.

Au milieu de la voiture étaient les deux petites pièces en bronze, rayées et posées sur leurs affûts solidement amarrés aux parois du véhicule.

L'Américain, devant ce spectacle inattendu, poussa un franc éclat de rire.

— Avouez-moi, cher ami, dit-il gaiement, que votre oncle et vous êtes venus ici dans l'intention de reconquérir ce Canada qui fut si longtemps français et qu'un de vos rois sacrifia idiotement.

Avec cet amas d'armes plus admirables les unes que les autres, nous pouvons tenter l'aventure. Comptez sur moi pour cette entreprise comme pour toute autre, car plus je vous vois, vous et vos charmants compagnons, plus je me sens entraîné vers vous irrésistiblement.

— Nous n'avons pas l'ambition que vous nous supposez, répondit sur le même ton M. Champion. Ne voyez pas en nous des conquérants, mais de simples promeneurs bien pacifiques, quoique parfaitement décidés à se défendre.

— Oui! oui! je connais le proverbe latin, interrompit le chercheur d'or : *Si vis pacem, para bellum.* Quand on veut la paix, il faut être prêt pour la guerre. Hé bien! laissez-moi vous dire, qu'à ce point de vue, vous ne laissez rien à désirer.

En devisant ainsi, les deux amis parcouraient le fourgon-arsenal.

Monsieur Dick Moore, dit l'ingénieur, faites-moi l'amitié d'accepter cette carabine. Je l'ai commandée moi-même à M. Fauré Le Page, de Paris, et je ne crois pas qu'il y en ait de meilleure au monde.

CHAPITRE XXXVI

L'HISTOIRE D'UN RIFLE. — 39 GREESLY TUÉS SUR 40. — UN HOMME MAITRE DE SON FUSIL. — TIR AUX PIGEONS. — TIR A BALLE. — UNE PARTIE ENGAGÉE EN DIX COUPS. — DIX MORTS SUR DIX. — VOULEZ-VOUS UNE REVANCHE? — LES EXPLOITS DE *Charlot*. — UN SECOND PARI. — UN FUGITIF TUÉ DE LOIN. — NOUVELLES MERVEILLES. — UNE OFFRE GRACIEUSE REFUSÉE. — LES REPORTERS. — LE BAGAGE D'UN CHERCHEUR D'AVENTURES. — CHUTE DU JOUR. — UNE INVITATION A DINER. — UN VERRE D'ABSINTHE PERNOD ET UN BON CIGARE. — MARIUS COURACASSE A LA RESCOUSSE! — RENSEIGNEMENTS FOURNIS PAR LE CHASSEUR CANADIEN. — UN REPAS QUI MANQUE DE GAIETÉ. — BONS VINS ET PRÉOCCUPATIONS. — DÉPART DE M. DICK MOORE. — PRÉPARATIFS POUR UNE EXPÉDITION PÉRILLEUSE. — L'ARTILLERIE ET LES MOYENS DE TRANSPORT. — ARMEMENT DE 100 CAVALIERS. — DISPOSITION DU CORPS D'ARMÉE.

L'Américain prit dans ses mains l'arme de luxe qu'on lui présentait et l'examina en connaisseur.

— Certes, dit-il, après l'avoir tournée et retournée, après avoir examiné le canon et les batteries, fait jouer les ressorts, voilà une arme précieuse et de grand prix.

— Alors, elle est à vous! dit l'ingénieur.

M. Dick Moore répondit :

— Si j'avais devant moi quatre ou cinq jours pour l'essayer et m'en rendre le maître absolu, je serais heureux de combattre avec une carabine semblable; mais, que voulez-vous? je ne suis plus de la première jeunesse, et j'ai déjà contracté de véritables manies.

Mon vieux rifle que voilà, qui n'a aucune des qualités de fabrication, ni de solidité, ni d'élégance de vos admirables armes parisiennes est entre mes mains un outil de quelque utilité, je ne tarderai pas à vous le démontrer. Il a été fait en Amérique. Il est déjà ancien, lourd et laid.

En disant ces mots, il passa sur sa tête la bretelle qui retenait le fusil sur ses épaules et le présenta à l'ingénieur.

C'était, en effet, une arme fort endommagée, quant à ses qualités extérieures, par les intempéries des saisons et son existence en plein air.

— Avec cela, dit le chercheur d'or, je ne manque jamais mon but, et les quarante greesly (ours gris) que j'ai abattus pendant mes pérégrinations, ont tous été, sauf un, frappés d'une balle dans l'œil, et sont tombés foudroyés à mes pieds.

BIBLIOTECA NACIONAL
INVENTARIO
No. 10



Il fut résolu qu'on prendrait le chemin le plus court. (P. 319.)

— C'est incroyable! ne put s'empêcher de s'exclamer le jeune ingénieur Champion.

— Mais non, répondit en souriant le Yankee; j'espère bien vous en faire voir d'autres.

— Comment, d'autres?

— Mon Dieu, oui! Un homme qui est maître de son fusil est invincible,

et, pourvu que j'aie suffisamment de munitions, je vais au combat comme je me mets à table.

— Quand je suis allé en France, continua-t-il, j'avais déjà ce vieux compagnon de route, que j'avais acheté à San Francisco, et je l'emportai avec moi à Paris.

C'était le moment de la grande fureur des tirs aux pigeons ; je me fis présenter dans l'un d'eux, et je sollicitai la faveur de tirer à balle avec mon rifle.

Tous les sportsmen me regardèrent d'un air narquois et plusieurs n'eurent pas la force de retenir leurs rires.

L'un d'eux même, plus indulgent et plus hospitalier que les autres, m'expliqua qu'il ne s'agissait pas d'un tir de précision à longue portée, mais d'un tir à cu-levé et que tout pigeon tombé hors de l'enceinte était considéré comme manqué.

— Je vous remercie, monsieur, répondis-je. Je connais ces règles du tir et je m'engage à m'y conformer.

Une partie s'engagea ; nous avions chacun dix pigeons à tirer. Les autres chargèrent leurs armes de cartouches à plomb. Moi, suivant les conventions que j'avais demandées moi-même, je chargeai mon riffle à balle.

Je laissai tirer mes huit adversaires.

Le plus adroit abattit sept pigeons.

Quand ce fut mon tour, tous les gens présents au tir se pressèrent curieusement autour de moi. Tous étaient convaincus qu'ils avaient affaire à un gascon ou à un fou.

Les pigeons étaient emprisonnés dans quatre cages souterraines placées de distance en distance à environ vingt pas de nous et qui devaient s'ouvrir, comme c'est la règle, tantôt l'une, tantôt l'autre, sans ordre suivi, de façon à tenir l'attention du tireur en haleine.

Un premier pigeon parti de la cage de droite, s'envola à tire d'ailes.

Pan ! il tomba traversé de part en part.

Un second pigeon, parti de gauche, eut le même sort, puis un troisième, puis un quatrième et ainsi de suite jusqu'à dix.

Pas un seul n'avait pu parcourir dix mètres au delà de son point de départ.

Mes adversaires et les spectateurs admis dans l'enceinte ne pouvaient en revenir.

— Pour mon compte, je perds mille francs, dit le jeune vicomte de La Côte, mais pour dix mille je ne voudrais pas avoir manqué ce spectacle.

— Messieurs, désirez-vous votre revanche? demandai-je d'un ton légèrement ironique.

Personne ne répondit.

— Hé bien! moi, reprit le vicomte, j'accepte et je vous fais les dix mille francs dont je viens de parler. Il ne me semble pas possible que ce que nous venons de voir ne soit pas un effet du pur hasard.

Mon succès m'avait grisé et d'ailleurs je comptais sur mon bon *Charlot*, c'est le nom dont j'avais baptisé mon fusil en Californie.

— Messieurs, dis-je, pour que la partie soit égale, je vais vous faire une autre proposition :

Vous tirerez dix pigeons et moi dix. Nous mettrons en ligne de compte ceux que vous aurez abattus et ceux que j'aurai tués.

Je m'engage en outre à abattre, hors de l'enceinte, bien entendu, ceux que vous aurez manqués.

Si, y compris ceux-là, j'ai plus de coups manqués que vous, je déclare que j'ai perdu.

— De sorte, demanda le vicomte, que bien que vous ayez la primauté dans le tir direct, vous manquez trois pigeons sur cinq que j'aurai manqués, vous vous reconnaissez vaincu?

— Ce n'était pas précisément ce que je proposais, ripostai-je en riant, mais cela m'est égal.

— Commencez, me dit mon adversaire.

— Commencez vous-même, lui dis-je, je crains, si je suis heureux, de vous influencer.

Il sembla comprendre la justesse de mon argument.

— Soit, dit-il; d'ailleurs, comme vous devez tirer mes échappés, nous allons commencer ensemble.

Pendant que nous nous placions devant la balustrade, nos fusils à la main, un monsieur des plus élégants s'approcha :

— Un mot, cher vicomte!

— Que désirez-vous, cher marquis?

— Demandez donc à monsieur s'il veut accepter mon pari?

Je me retournai, et du ton le plus poli :

— Je suis tout entier à votre service, monsieur le marquis.

— Je parie, monsieur, 10,000 francs que le vicomte sera vainqueur.

— J'accepte, monsieur le marquis ; mais c'est une imprudence de votre part, et vos 10,000 francs sont perdus d'avance.

Cette scène, l'importance des sommes engagées, l'attention du public, des paris personnels qui se faisaient autour de nous, avaient fortement ébranlé le système nerveux de mon adversaire.

Il tira son premier coup et manqua le pigeon qui s'efforça de gagner à tire d'ailes les régions éthérées.

Je le tenais en joue, mais je ne voulais le tirer qu'à longue portée, afin de mieux prouver mon adresse.

J'attendis, pour lâcher la détente, qu'il ne parut plus que comme un point dans le ciel bleu.

Quand on vit ce petit point noir tomber comme une pierre, ce ne fut pas de l'admiration, ce fut de l'enthousiasme.

Tous les spectateurs applaudirent à tout rompre, et crièrent : Bravo ! hurra ! vive l'Américain !

Celui que mon adversaire avait appelé le marquis, s'approcha de moi et me tendit la main.

— Palsambleu ! dit-il, je commence à croire que le hasard n'est pour rien là-dedans. C'est une de ces choses qu'il faut avoir vues pour les croire.

— Quant à moi, dit le vicomte, je sais d'avance que j'ai perdu, mais je n'en continuerai pas moins, ne fût-ce que pour avoir vu à l'œuvre le plus grand tireur du monde.

Était-il réellement influencé ou avait-il espéré que sa seule chance de salut était de me mettre en défaut? Toujours est-il qu'il manqua sept pigeons, qui tombèrent à des distances de plus en plus rapprochées sous les balles de mon bon Charlot.

Quand ce fut mon tour :

— Assez ! assez ! je suis forcément vaincu, dit le vicomte.

Mais toute la galerie murmura :

— Il faut qu'il tire ! laissez-le tirer ! cria-t-on de toute part.

Ce qui me restait à faire n'était pour moi qu'un jeu.

J'abattis correctement mes dix pigeons ; je coupai le cou à quatre après l'avoir annoncé ; je foudroyai le cinquième avant qu'il ait eut le temps de sortir de sa cage.

Le marquis et le vicomte me serrèrent vigoureusement la main, et après m'avoir payé la somme due, me prièrent de vouloir bien les accompagner et accepter à dîner à leur cercle, où ils se proposaient de me présenter.

— Vous acceptâtes ? demanda M. Champion, toujours intéressé par les discours de cet étrange aventurier.

— Non, je refusai, et mal m'en prit, car, à mon retour, je fus poursuivi par une nuée de reporters ; il me fallut répondre à droite et à gauche et jamais, sauf à New-York, dans une autre circonstance, je n'eus affaire à tant et à de si terribles fâcheux.

— N'oublions pas, cher ami, que nous avons des préparatifs à faire.

— Restez avec moi, vous m'aiderez, dit M. Champion.

— Non! non! organisez votre matériel d'artillerie, moi je vais rentrer chez moi avec mon excellent Black. Je ferai démonter mes tentes, que mes noirs rapporteront ici, et je prendrai les objets sans lesquels il me serait désagréable de me mettre en campagne.

— Si j'en juge par votre mobilier, dit en souriant l'ingénieur, votre bagage ne doit pas être fort encombrant.

— Une simple valise qu'on porte à la main ou qu'on attache à sa selle, du linge de rechange, quelques objets de toilette indispensables, des cigares, des chaussures, c'est tout.

— Vous pourriez laisser tout cela, car il ne nous sera pas difficile d'emporter des provisions sérieuses à l'aide de nos mules qui n'ont que faire ici et à qui nous procureront de la sorte une diversion agréable

— Je vous remercie, mais je vous le répète, les voyageurs et les aventuriers ont leurs manies, montrez-vous indulgent, et tolérez-moi les miennes. Vous me donnerez là une preuve sérieuse d'amitié.

Pendant ces conversations, le soleil avait continué sa route dans le ciel, et il était arrivé au-dessus des hautes collines qui formaient l'horizon à l'ouest.

M. Champion tira sa montre :

— Mon ami, dit-il, il est cinq heures; dans une heure nous nous mettrons à table. Acceptez à dîner avec nous; vous serez mis au courant des résolutions prises, et demain vous aurez tout le temps de prendre vos dispositions, et de vous préparer.

L'Américain réfléchit un instant :

— J'accepte, dit-il.

Les deux amis, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent vers le fourgon où l'oncle Pétrus avait établi sa demeure et son salon de réception.

Ce salon était grand ouvert, mais personne ne s'y trouvait.

Sans doute les nouvelles apportées par le Canadien et le projet d'expédition formé avaient émotionné, toute la petite colonie européenne; comme dans une ruche en révolutionné chacun courait affolé, de ci, de là soit pour recueillir des nouvelles, soit pour faire ses préparatifs de départ.

Les deux amis, sur l'invitation de l'ingénieur, s'assirent devant un petit guéridon.

— Vous accepterez bien un verre d'absinthe? demanda M. Champion. C'est du Pernod fils authentique, et c'est moi-même qui l'ai apportée de France.

— J'accepte d'autant plus volontiers, répondit le Yankee, que depuis bien longtemps je n'ai eu une pareille aubaine. Or, quoi qu'on en ait dit et quoi qu'on en dise, à mon avis, un verre d'absinthe avec de l'eau bien fraîche constitue un vrai nectar, surtout si on l'accompagne d'un bon cigare.

— J'ai là à vous offrir de véritables *Planteurs* qui viennent directement de la Havane; et auxquels je ne trouve aucuns cigares du monde comparables.

— Va donc pour un verre d'absinthe et un cigare.

Les deux amis, assis devant leurs verres, avaient vue sur une partie de l'intérieur du camp.

M. Champion voyant passer Marius Couracasse, l'appela.

— Marius! eh! Marius!

— Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

— Sais-tu où est notre ami Novet?

— Je viens de le voir dans le camp des Sioux en conférence avec un des chefs, le Castor-Agile, autant que je puis croire.

— Va lui dire que je voudrais lui parler.

— Monsieur, j'y cours.

— Je désire, continua M. Champion, s'adressant à son ami, savoir divers détails que j'ai négligé tantôt de demander.

A quelle distance du camp sommes-nous des Indiens Castors?

Quelle est la nature de la route à parcourir pour s'y rendre?

Quelle est la situation de leur camp?

Quels moyens conviendra-t-il d'employer pour les attaquer?

Y a-t-il possibilité de leur couper la retraite, et pouvons-nous espérer que Pierre Duther et sa captive tomberont entre nos mains?

M. Dick Moore approuva fort cette enquête, et il en félicitait M. Champion quand arriva le chasseur canadien.

Nos lecteurs connaissent ce personnage; ils savent quelle sagacité se montrait sans cesse dans son esprit, combien il était doué d'un incomparable esprit d'observation.

Il répondit à toutes les questions de l'ingénieur avec une admirable lucidité et une rare intelligence.

Quand il se retira, non sans avoir accepté des deux amis attablés un verre d'absinthe offert cordialement, M. Champion et M. Dick Moore combinèrent leur plan d'attaque et leur plan de bataille.

La route à suivre pour rejoindre le camp des Indiens était praticable, et même facile sur un grand nombre de points.

Il y avait deux obstacles seulement, la traversée de la rivière

Abittibi ; mais le Canadien y connaissait plusieurs gués. Des hommes à pied pouvaient la franchir sans peine, et à plus forte raison des cavaliers et leurs chevaux.

Le second obstacle à vaincre était le passage de la colonne à travers un défilé étroit et abrupt dans la montagne. Pour éviter ce passage dangereux, il fallait se résigner à faire douze heures de route en plus.

M. Dick Moore aurait opiné pour ce dernier parti, si le chasseur n'avait pas affirmé que la route serait éclairée d'une part par ses deux compagnons le Bec-d'Aigle et l'Œil-de-Lynx, et que l'on ne s'engagerait dans la gorge que quand l'un de ces deux guerriers expérimentés serait venu assurer que la traversée en serait sans danger.

M. Champion étant du même avis, il fut résolut qu'on prendrait le chemin le plus court.

Quand sonna l'heure du dîner, l'ingénieur et son ami, qui avaient arrêté tout le plan de campagne, se rendirent devant le grand feu allumé auprès duquel la table avait été dressée.

Malgré le trouble apporté par le message de Guillaume Novet, personne ne manquait à son poste.

Cependant, il convient d'avouer que la conversation fut moins animée que d'habitude et, au lieu de devenir générale, comme cela avait lieu tous les jours, se maintint dans un diapason discret et se multiplia dans chacun des groupes formés autour de la vaste table.

L'oncle Million, à qui cette préoccupation générale n'échappa pas, recourut en vain aux moyens classiques de dérider les fronts. Le champagne de M^me^ veuve Clicquot emplit les coupes de sa mousse enivrante. Les grands vins de Bordeaux, Médoc et Clos-Lafitte circulèrent ; le clos Vougeot et le Torreins apportèrent leur note gaie de la Bourgogne. On but surtout avec un recueillement de circonstance un délicieux vin du Beaujolais, fourni à l'oncle Pétrus par M. Janin de Juliénas. Les esprits restèrent froids et pensifs.

M. Champion, qui avait fait placer le chercheur d'or à la gauche de son oncle tandis qu'il occupait lui-même la place de droite, indiqua minutieusement à M. Million les résolutions que son ami et lui venaient de prendre. Le vieux négociant approuva sans réserve et déclara qu'il remettait tous ses pouvoirs à son neveu, qui deviendrait ainsi le chef suprême du coup de main qu'on allait tenter.

Après quelques objections faites par les uns ou par les autres, on arrêta que la colonne expéditionnaire se mettrait en route le surlendemain matin à la première heure, et que la journée du lendemain serait employée à faire les préparatifs indispensables.

M. Dick Moore prit congé de ses hôtes et, monté sur son magnifique cheval Black, toujours suivi par son fidèle Médor, reprit malgré l'obscurité de la nuit la route de son petit campement.

Que pouvait-il d'ailleurs redouter, n'avait-il pas son chien pour lui signaler le danger ; pour combattre l'ennemi, le revolver Colt qui était suspendu à sa ceinture et son infaillible rifle Charlot?

Quant à M. Champion, bien pénétré des devoirs que lui imposait sa nomination de chef d'expédition, il ne ferma pas l'œil de la nuit, prenant des notes et fouillant dans son esprit afin de ne rien oublier, de ne rien négliger de ce qui pourrait assurer la réussite de l'entreprise.

Mme Champion, la charmante épouse de l'ingénieur, se montra, dans ces circonstances difficiles, d'une fermeté et d'un courage qui lui firent le plus grand honneur.

Elle ne songea pas une minute à retenir son mari qu'elle aimait pourtant à l'idolâtrie. Elle avait compris que la plus grande preuve d'affection qu'une femme puisse donner à son époux est de l'envoyer dans la voie de son devoir et de ses obligations sociales.

Le lendemain, avant le lever du soleil, tout le monde était debout dans le camp.

Pendant que les chefs des deux tribus choisissaient parmi leurs hommes ceux en qui ils avaient la plus grande confiance, les Européens ne restaient pas inactifs.

L'ingénieur Champion, aidé de quelques Indiens, fit descendre du fourgon-arsenal, ses deux petites pièces de campagne et leurs affûts

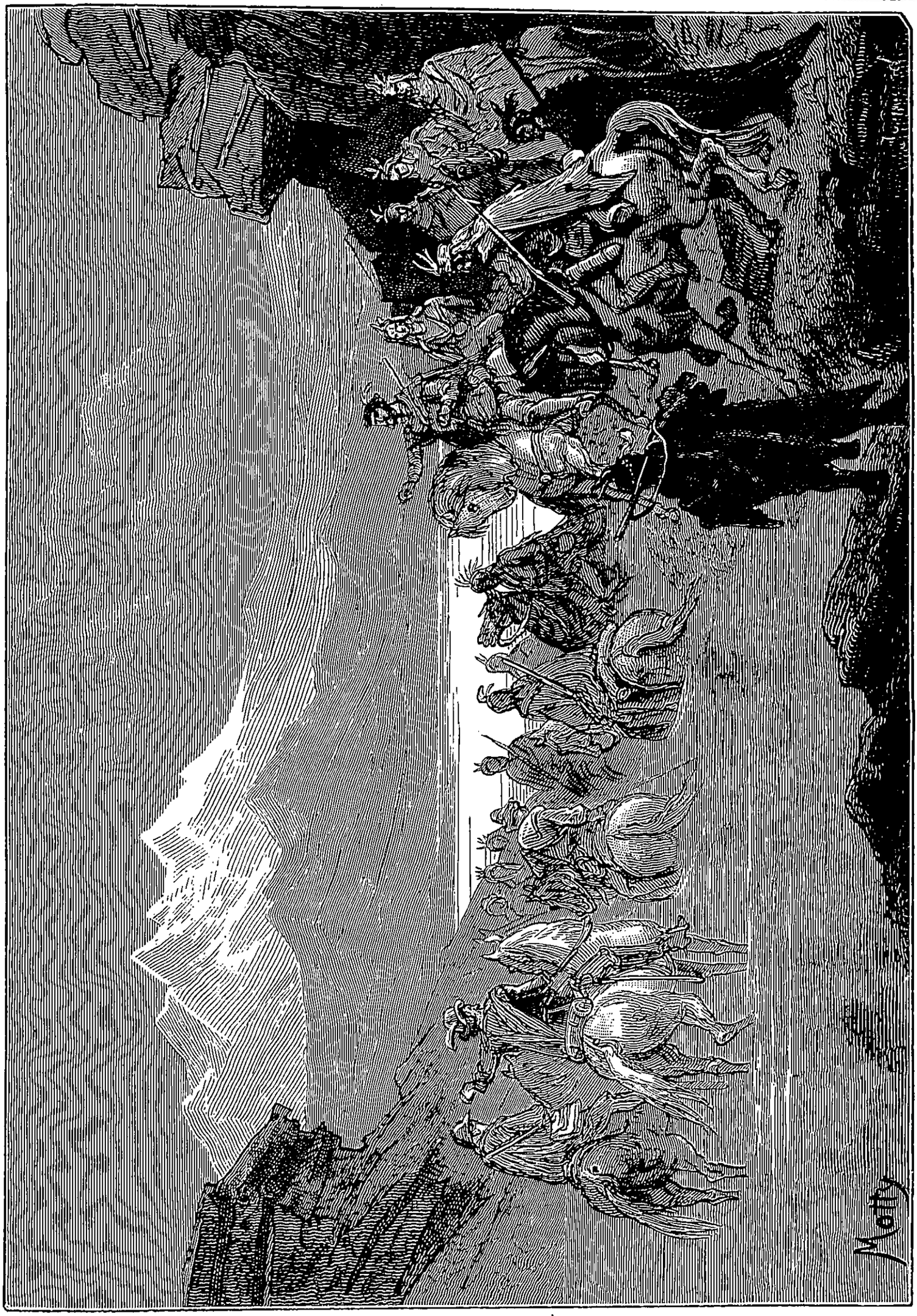
Il avait songé d'abord, dans la crainte de rencontrer des chemins trop difficiles, à faire charger les pièces sur deux mules et les affûts sur deux autres; mais il comprit combien il serait plus avantageux d'atteler deux mules à chacune de ces pièces, qui deviendraient pour ces solides animaux un véritable jouet à traîner.

Un petit chariot fut monté et reçut les munitions nécessaires à l'artillerie et des réserves de cartouches pour les carabines Winchester de ses cavaliers.

Un autre véhicule fut chargé de provisions de bouche de toute sorte. On choisit spécialement des biscuits de mer et des boîtes de conserves comme offrant, sous un moindre volume, une plus grande quantité de nourriture.

Ces chariots, composés de pièces démontables avaient, été emmagasinés dans un des fourgons par l'oncle Jean-Pierre, dont chaque jour on pouvait apprécier davantage la sagesse et l'esprit pratique.

Ses cent cavaliers indiens furent armés formidablement.



Guillaume Novet faisant franchir le fleuve par la colonne. (P. 327.)

Chacun d'eux portait deux revolvers à sa ceinture, un sabre de cavalerie, et une carabine Winchester qui renfermait dans sa culasse vingt à trente cartouches.

Ces cartouches, conduites par un mécanisme ingénieux, viennent d'elles-mêmes se mettre successivement à la place de celle qui vient de partir; de sorte que le tireur a dans la main une sorte de mitrailleuse inépuisable.

Chaque cavalier fut classé dans un peloton commandé par un chef.

Six d'entre eux, montés sur les chevaux les plus rapides de la tribu, furent désignés pour remplir le rôle d'éclaireurs ; ils devaient marcher de l'avant et se replier de toute la vitesse de leurs montures à la première alerte.

Six autres, commandés par Raton, qui n'en était pas à faire ses preuves de courage et de sagesse, furent nommés pour former l'avant-garde.

Le corps d'armée principal devait suivre à un demi-mille environ, commandé en chef par M. l'ingénieur Champion et en sous-ordre par les chefs indigènes. Enfin une arrière-garde, composée également de six Indiens commandés par un des leurs, devait garantir le corps d'armée de tout mouvement tournant de l'ennemi et de toute surprise par derrière.

CHAPITRE XXXVII

UTILISATION D'UN CHARIOT. — L'HEURE DES ADIEUX. — INFLUENCE D'UN BON REPAS. — LE CUISINIER LERAT PREND LE ROLE DE CONSOLATEUR. — UN SALMIS DE BÉCASSES. — INFLUENCE DE LA GOURMANDISE SUR LES PHYSIONOMIES FÉMININES. — JOYEUSE SOIRÉE. — CONVERSATIONS INTIMES. — UN NOUVEL AMOUR POINT A L'HORIZON, M^lle MARIE FONTAINE ET LE MARQUIS. — DÉPART DE LA COLONNE. — ARMEMENT DES EUROPÉENS. — LES ÉCLAIREURS, L'AVANT-GARDE, LA COLONNE, L'ARRIÈRE-GARDE ET L'ARTILLERIE. — CHARIOTS DE PROVISIONS ET DE MUNITIONS. — LE DOCTEUR A L'ARRIÈRE-GARDE. — M. CHAMPION ET M. DICK-MOORE. — LE CHEVAL BLACK ET LE CHIEN MÉDOR. — GUILLAUME NOVET. — PASSAGE DE L'ABITTIBI. — HALTE POUR LE REPAS DE MIDI. — LE CAMPEMENT POUR LA NUIT. — UNE CAVALCADE DIABOLIQUE. — RENCONTRE DE L'AVANT-GARDE. — SUITE DE LA COURSE AU CLOCHER. — UN GROUPE MYSTÉRIEUX A L'HORIZON. — ŒIL-DE-LYNX EST LA ! — UN CHEVAL CHARMÉ. — UN CONCILIABULE SUR LE GAZON. — RÉCIT DE L'ŒIL-DE-LYNX. — UNE SORTIE AU CAMP DES CASTORS. — LE DÉFILÉ EST OCCUPÉ PAR LES ENNEMIS.

Le soir, avant la nuit, M. Dick Moore apparut amenant au camp ses deux nègres, Zoyo et Tobi et un chariot chargé du mince matériel qu'il avait coutume d'emporter avec lui.

M. Champion avait eu l'idée de lui envoyer ce véhicule qui devait éviter un portage pénible aux malheureux serviteurs noirs.

L'Américain se présenta devant l'ingénieur.

— Merci, ami, lui dit-il en lui tendant la main.

— Vous êtes prêt ! tant mieux ! lui répondit M. Champion. Quant à moi, je touche aussi à la fin de mes peines.

Il exposa alors au chercheur d'or les dispositions qu'il avait prises et qui furent complètement approuvées.

— Il nous reste ce soir une corvée à faire qui ne sera pas mince.

— Quoi encore? demanda l'Américain.

— Je parle de nos adieux à ces dames et à ceux de ces messieurs qui restent à la garde du camp.

— Recommandez à votre oncle de servir des vins généreux. J'ai souvent eu la preuve qu'un bon repas applanit bien des difficultés et rend sereins les fronts les plus sombres.

L'oncle Pétrus partagea le sentiment de son hôte et suivit son avis. Le cuisinier Lerat, de son côté, dans la pensée qu'un grand nombre des convives allaient être réduits pendant plusieurs jours à la portion congrue, s'était surpassé et avait servi un dîner qui eût fait époque, même à Paris, sur une table princière.

Quand, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.

Il se présenta tenant dans ses deux mains un plat où s'entassaient des amoncellements d'ailes, de cuisses, d'estomacs, de croupions et de cous d'oiseaux aux longs becs, l'odeur délicieuse qui emplit l'atmosphère fit relever toutes les têtes.

Le marquis remarqua même que les physionomies de ces dames, jusque-là songeuses et tristes, s'épanouirent. Leurs yeux se fermèrent comme dans une extase ; les nez ouvrirent leurs narines et se redressèrent, les joues s'empourprèrent et les lèvres se couvrirent d'un vernis brillant rappelant le ton des belles cerises de la patrie.

— Oh ! oh ! s'écria l'oncle Pétrus, quelle surprise nous fais-tu donc?

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, reprit modestement le cuisinier, mais les adroits chasseurs auxquels vous devez ce met délicat. MM. le marquis, Jollibois et Beaudoin, m'ont apporté hier leurs carnassières remplies de bécasses, de bécassines et de râles des genêts qu'en France on appelle *rois de cailles*. J'ai songé alors à vous confectionner un salmis selon la formule.

Le plat fut fêté avec les honneurs qu'il méritait ; on l'arrosa de quelques bouteilles de Beaune première d'un âge respectable et bientôt, sui-

vant le diagnostic du chercheur d'or, toutes les physionomies reprirent la sérénité des bons jours.

La soirée s'écoula joyeuse, devant l'énorme foyer allumé au centre du camp, et malgré la température qui de jour en jour s'abaissait de plus en plus.

Les dames elles-mêmes, en raison de la gravité des événements, et malgré le froid dont elles se défendaient de leur mieux avec leurs pelisses de fourrure, renoncèrent à se retirer après le dessert et consentirent à tenir compagnie aux fumeurs et à prendre avec eux soit une tasse de café, soit du thé avec du rhum, soit un verre de cette liqueur exquise que fabriquent dans leur monastère, sur un sommet des Alpes françaises, les révérends pères Chartreux.

Les conversations furent cordiales.

M^me^ Champion, malgré son caractère héroïque, ne voyait pas sans une vive inquiétude son mari courir à des aventures périlleuses. Placée auprès de lui, elle lui prit la main et la serra dans les siennes pendant toute la soirée.

De son côté, M^lle^ Hélène Bourgeois, sans se préoccuper du qu'en dira t-on, s'était rapprochée de son professeur et lui faisait à voix basse toute sorte de recommandations.

Quant à M^lle^ Marie Fontaine, enchaînée par les convenances et par sa timidité naturelle, elle resta longtemps immobile et muette ; mais lorsque l'oncle Pétrus donna le signal de la retraite, elle se glissa vers le beau marquis et lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Vous serez prudent, n'est-ce pas, monsieur de la Bécassière ? Je vous supplie de ne pas exposer votre vie.

Puis elle s'échappa comme une biche surprise par des chasseurs.

Le marquis eut pourtant le temps de remarquer que la figure de l'aimable enfant avait été envahie par une rougeur significative.

— Tiens ! tiens ! se dit-il, M^lle^ Marie me ferait-elle l'honneur de s'occuper spécialement de mon humble personne ? J'avoue, ma foi ! que, pour mon compte, je la trouve charmante et que je me sentirais tout disposé à l'aimer fort tendrement.

La nuit s'écoula sans qu'il se présentât aucun événement digne d'être rapporté.

Le lendemain, dès la pointe du jour, tout le monde était sur pied et tous ceux qui devaient faire partie de la colonne expéditionnaire coururent prendre leur place de bataille.

Les jeunes gens, le marquis César, M. Champion et l'ancien commis de nouveautés, qui chaque jour donnait des preuves nouvelles de bravoure

et de belle humeur, partirent avec l'avant-garde commandée par Raton et résolurent de rejoindre pendant la journée le corps des éclaireurs.

Le Marquis, monté sur son cheval Jean-Lerouge, M. Beaudoin sur sa jument Hébé et Jollibois sur son coursier Quart-d'Aune étaient d'ailleurs de magnifiques cavaliers.

Ils étaient armés de pied en cap et emportaient chacun un véritable arsenal. Leurs fontes étaient garnies de ces solides et excellents revolvers Perrin fabriqués à Paris et qui servent à armer les officiers français en temps de guerre. Chacun d'eux portait en outre à sa ceinture une paire de revolvers moins lourds, mais non moins redoutables, en cas d'une attaque imprévue.

Qu'on joigne à cela une carabine-revolver à sept coups, une carabine Winchester capable de lancer trente balles sans temps d'arrêt, et un couteau de chasse avec lequel un chasseur n'aurait pas hésité à accepter le combat corps à corps contre un ours, et l'on aura une idée de l'équipage redoutable des trois camarades.

M. Dick Moore, bien décidé à ne pas quitter un instant M. Champion, resta avec lui pour expédier chaque partie de la petite armée et donner à tous les chefs des instructions minutieuses.

Le docteur se plaça modestement à l'arrière-garde et Marius Couracasse, avec l'aide de deux Indiens, fut chargé de la conduite des deux pièces attelées qu'un peloton de dix hommes reçut la mission de garder.

Les deux chariots chargés des munitions et des vivres et attelés chacun de deux robustes mules reçurent chacun un conducteur indien et furent confiés à la vigilance de l'arrière-garde.

M. Leroux s'engagea à ne pas perdre de vue ces précieux véhicules et à veiller à leur sécurité.

Lorsque toute la colonne fut sortie du camp, M. Champion embrassa sa jeune femme, sauta en selle sur son cheval Cocorico et, suivi de son ami Dick Moore monté sur Black, ils prirent le grand trot et s'éloignèrent du camp.

Avant leur départ, lorsque l'Américain avait fait ses adieux à M. Million et aux personnes restant au campement, M^me^ Champion s'était approchée de lui, puis, d'une voix douce et suppliante, avait dit :

— Promettez-moi, monsieur, de veiller sur mon mari.

Le chercheur d'or lui avait tendu la main :

— Madame, soyez tranquille. Je vous jure qu'il ne courra aucun danger.

Les deux chevaux prirent d'abord un trot allongé, puis, comme s'ils eussent senti le besoin de rejoindre les cavaliers partis avant

eux, ils ne tardèrent pas à se mettre au galop et à dévorer l'espace.

Les deux amis marchaient de front assez près l'un de l'autre pour pouvoir causer si l'idée leur en était venue. Sans doute, les pensées qui occupaient leur esprits les absorbaient entièrement, car ils restèrent longtemps silencieux.

Tout à coup, M. Champion parut sortir de sa méditation.

— Quel est donc cet animal qui nous suit à distance et se trace une route au milieu des hautes herbes? demanda-t-il à son compagnon de route.

— Comment? vous ne l'avez pas reconnu? C'est ce brave Médor, qui ne se consolerait pas, si jamais son maître partait en expédition sans lui.

— Ne craignez-vous pas, cher ami, qu'il arrive malheur à ce fidèle compagnon, et que nous ayons à nous reprocher sa mort?

— Rassurez-vous, mon cher ingénieur, Médor n'en est pas à son coup d'essai ; il sait comment on se défend des Indiens, et j'espère bien qu'il ne nous sera pas inutile.

— Bravo ! donc, et vive Médor!

A ce moment, les deux cavaliers aperçurent au loin devant eux, un groupe mouvant, trop éloigné pour qu'ils pussent distinguer les personnages qui le composaient, mais dans lequel ils ne tardèrent pas à voir très nettement l'arrière-garde.

Ils l'atteignirent en moins d'une demi-heure.

— Tout marche comme sur des roulettes, leur dit gaiement le docteur, seulement, à un mille d'ici, nous aurons à traverser la rivière. Je prendrai des mesures pour garantir nos munitions et nos provisions de bouche du contact de l'eau.

— J'ai le plaisir de vous annoncer, lui répondit l'ingénieur, que l'intérieur des chariots est hermétiquement fermé par une garniture de fer-blanc. Il suffira de s'assurer que l'eau ne pénétrera pas par le couvercle supérieur.

Quand on arriva sur les bords de l'Abittibi, M. Moore vit un cavalier qui semblait les attendre.

C'était le brave Canadien qui, parti avec les éclaireurs, avait guidé successivement l'avant-garde et la colonne pour leur faire franchir le fleuve en suivant un gué où des piétons n'auraient pas eu d'eau plus haut que les genoux.

Ce passage s'effectua donc sans encombre, et l'arrière-garde se remit en route avec la recommandation de ne pas s'écarter de la voie tracée par les pieds des chevaux de la petite armée expéditionnaire.

MM. Dick Moore et Champion firent reprendre le grand trot à leurs

montures, et ils commençaient à s'éloigner quand ils s'entendirent héler à l'arrière.

— Hé! hé! messieurs, attendez-moi!

C'était Guillaume Novet qui pressait de ses jarrets nerveux une superbe cavale que lui avait donnée un des chefs des Sioux.

— Bon! bon! répondit en riant M. Champion. Si vous allez de cette allure, vous nous aurez bientôt rejoints.

Quelques instants après, en effet, trois cavaliers au lieu de deux marchaient de front et dévoraient l'espace.

— Mais la colonne aussi allait bon train, et les trois compagnons ne réussirent à l'atteindre que lorsque le soleil fut arrivé au milieu de sa course.

C'était l'heure fixée pour prendre le repas du matin, après quoi, on marcherait jusqu'au soir.

Alors seulement, chacun camperait à la tombée de la nuit, au lieu où il serait arrivé, chaque groupe, éclaireurs, avant et arrière-garde, devant continuer son rôle, et se tenir prêt à se replier si cela devenait nécessaire.

Chacun des hommes emportait avec lui, sur son cheval, la quantité de nourriture nécessaire pour le voyage, de sorte que, quand l'ordre de faire halte eut été donné, chaque cavalier mit rapidement pied à terre, entrava les jambes de devant de son cheval, et laissa l'animal pourvoir lui-même à sa nourriture.

La colonne s'arrêta sur les bords d'un mince filet d'eau qui coulait, transparent comme un cristal de roche, sur un lit de galets.

Chacun s'assit sur le gazon et se mit en devoir de déjeuner. Des gourdes pleines d'un excellent Porto circulèrent de main en main, et achevèrent de faire oublier aux vaillants cavaliers les fatigues de la matinée.

Au bout d'une heure on se remit en route, et le soir, on campa et on soupa près d'un cours d'eau sans importance, sous un bouquet de peupliers dont la tête s'élançait jusqu'au ciel, et qui, de loin, ressemblaient à des obélisques.

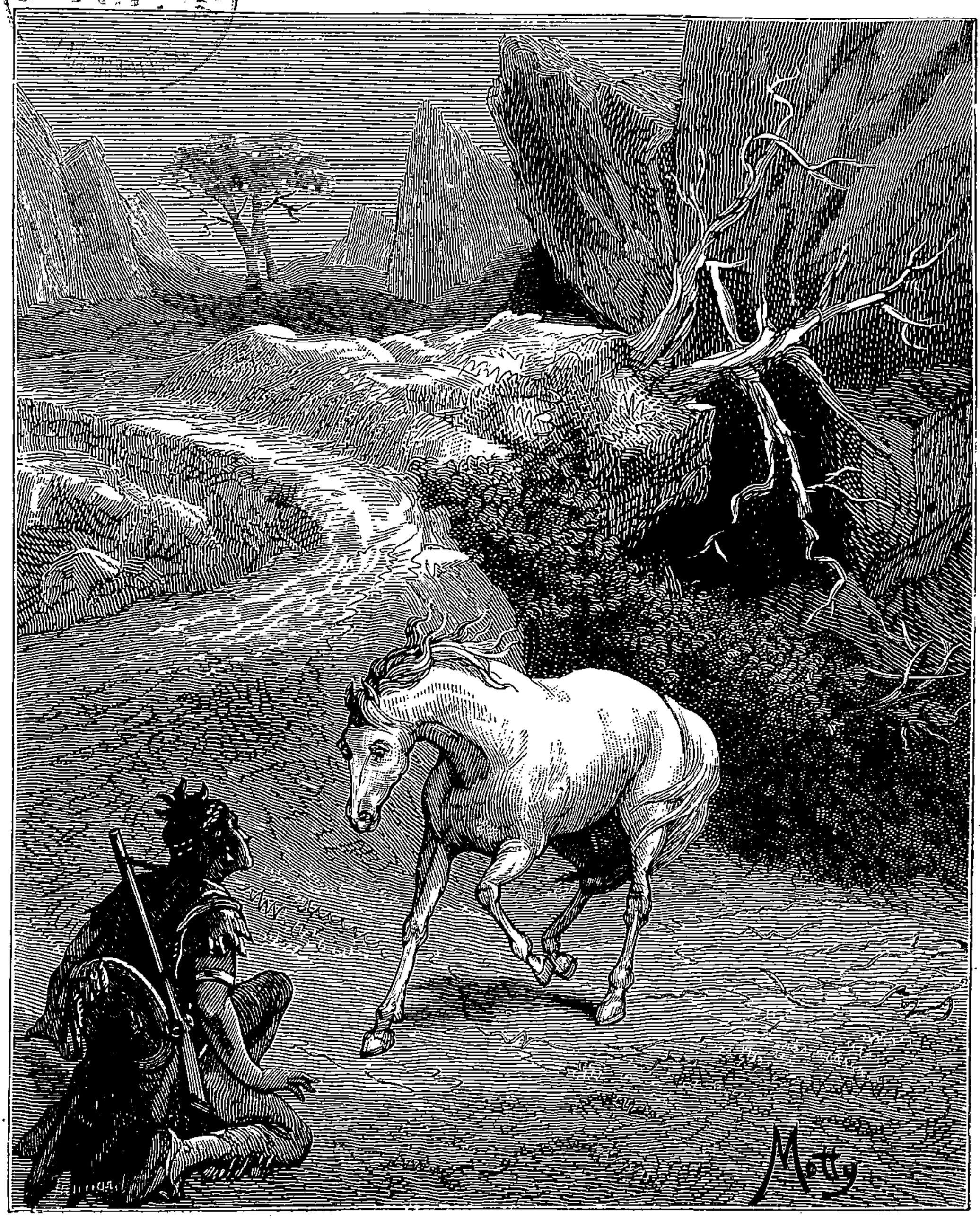
La nuit, des sentinelles furent placées pour garder le campement; un grand feu fut allumé, autour duquel les dormeurs s'entassèrent de leur mieux pour se préserver du froid.

M. Champion se retourna vers son ami :

— Cher monsieur Dick Moore, lui dit-il, voyant toutes les places autour du foyer occupées, je crains bien que nous ne soyons obligés de passer une nuit blanche.

— Il n'en sera pas ainsi, certes! répondit l'Américain.

No.....



Je l'ai trouvé paissant dans les champs et je l'ai charmé. (P. 335.)

— Auriez-vous donc le courage de déranger ces braves gens?

— Non, non! mais j'ai là, sur mon cheval, une tente portative qui nous permettra tout au moins de nous mettre à l'abri du brouillard et de la rosée.

En disant ces mots, l'Américain détachait de devant sa selle un rouleau qu'il déplia sur le sol.

C'était une toile mince, mais si serrée qu'elle était imperméable à l'eau.

Elle était enroulée autour d'un faisceau de quatre pieux pointus en bambou, qui devait servir à tenir les bouts fixés à fleur du sol.

Une branche d'arbre coupée d'un coup de bowie-knife fut plantée solidement en terre, et déjà les deux amis se disposaient à établir leur toile, quand le chasseur se présenta devant eux.

— Que faites-vous donc là? demanda-t-il.

— Vous le voyez, ami, nous dressons une tente.

— Si loin du feu! vous n'y pensez pas?

— Dame! tous les abords du foyer sont occupés.

— Venez, venez, je vais vous trouver une place.

En effet, quelques instants plus tard, tout un côté du feu était déserté, et avec l'aide du brave chasseur, M. Champion et son nouvel ami eurent bientôt dressé la tente sous laquelle ils trouvèrent un abri réellement des plus confortables.

Bien que très froide, la nuit se passa sans encombre, et comme la veille, on se remit en route dès l'aube.

— Sommes-nous encore loin du but? interrogea M. Champion en s'adressant à Guillaume Novet.

— En continuant de ce train, et si rien ne vient nous retarder, nous pourrons camper ce soir au milieu d'une forêt, à trois milles du camp de nos adversaires.

— Vous nous aviez parlé d'un défilé difficile, dangereux peut-être à traverser.

Nous y serons vers midi, répondit le chasseur. Là, nos éclaireurs et notre avant-garde ont reçu l'ordre de nous attendre avant de s'avancer.

— Comment saurez-vous que le passage est libre?

Le Bec-d'Aigle ou l'Œil-de-Lynx sera là pour nous renseigner. Vous voyez que rien n'est confié au hasard.

— Très bien et merci! dit l'ingénieur, en tendant la main au bon Guillaume.

— Je viens vous demander l'autorisation de partir en avance, ajouta le Canadien.

— Où voulez-vous aller?

— Il faut qu'avant midi j'aie rejoint les éclaireurs.

— Voyez-vous un inconvénient à ce que nous vous accompagnions?

— Pas le moindre, si cela ne vous fatigue pas. Ce me sera au contraire un grand honneur de chevaucher en votre compagnie.

Les trois cavaliers prirent en conséquence la tête de la colonne,

et se plaçant sur une même ligne, ils mirent leurs montures au galop.

Les nobles animaux franchissaient l'espace comme un ouragan

Le sol plat et uni, garni d'un épais gazon où le sabot des chevaux entrait et se fixait sans glisser, favorisait singulièrement cette course infernale.

Vers neuf heures, les trois cavaliers rencontrèrent l'avant-garde qui, suivant les instructions qu'elle avait reçues, poursuivait sa route au grand trot. A dix heures, ils virent au loin un groupe de cavaliers arrêtés.

Les yeux perçants du Canadien reconnurent les éclaireurs.

— Que diable font-ils là, réunis et immobiles, au lieu de battre l'estrade? murmura-t-il d'un ton inquiet.

M. Champion aurait bien voulu l'interroger, mais le voyant plongé dans une profonde méditation, il n'osa pas l'interrompre.

Il se retourna vers M. Dick Moore.

— A quoi pensez-vous? demanda-t-il.

— Je pense qu'avant peu nous aurons du nouveau.

— Qui vous le fait croire?

— Et parbleu! ces hommes réunis là, et qui au lieu de courir à travers champs, sont immobiles comme des termes.

— Qui vous fait croire que cela cache un mystère? Ces hommes se sont peut-être réunis pour se concerter et se distribuer les rôles dans leurs fonctions d'éclaireurs?

— Non! non! je connais trop les Indiens pour m'arrêter un seul instant à cette hypothèse.

Chez ces hommes primitifs, le sentiment du devoir et la responsabilité de chacun sont profondément ancrés.

S'ils se sont arrêtés dans l'exercice des fonctions qu'on leur a confiées, c'est qu'un obstacle subit, inattendu, s'est dressé devant eux et les empêche d'aller plus avant. Voilà ce que je pense.

Guillaume Novet, qui avait entendu l'Américain, secoua la tête du haut en bas en signe d'assentiment, mais il continua à garder le silence. Ses yeux brillants s'attachaient avec frénésie sur le groupe qui devenait de plus en plus visible.

Tout à coup, il se retourna vers ses compagnons.

— Œil-de-Lynx est là, dit-il.

— Que pensez-vous qu'il soit venu faire? interrogea M. Champion.

— Ma foi, reprit le trappeur, dans cinq minutes nous allons le savoir.

Les vaillants chevaux, aussi frais que s'ils sortaient du pâturage, continuaient à fournir leur course endiablée. Pas un poil mouillé n'apparaissait sur leur robe. De temps en temps, tantôt à droite, tantôt à gauche des cavaliers, on voyait apparaître, puis disparaître dans les herbes, le

profil de Médor, lancé à fond de train, mais ne semblant, pas plus que les chevaux qu'il suivait, se lasser d'une telle course.

On arriva enfin vers le groupe de cavaliers. Au milieu d'eux, monté sur un cheval sans selle et sans bride, se tenait fièrement le grand chef des Sioux.

En voyant approcher les trois cavaliers, il enleva son coursier d'un mouvement de sa jambe nerveuse.

— Mes frères les Visages-Pâles sont les bienvenus, dit-il.

— Qu'est-ce que mon frère le grand chef a à nous appprendre? interrogea Guillaume Novet.

— Mon frère le Porteur-de-Foudre est toujours jeune et impatient, répondit l'Indien. Que mes frères commencent par descendre de cheval, qu'ils entravent leurs montures, et qu'ils les laissent paître et reposer. Alors seulement il sera temps de tenir conseil.

Le trappeur savait qu'il serait inutile d'insister, et que le chef des Sioux ne parlerait que quand cela lui conviendrait. En conséquence, il se soumit sans autre observation à la règle tracée par l'Indien.

Il mit pied à terre, entrava sa monture sur le museau de laquelle il passa amicalement la main.

Le cheval, se sentant libre, hennit, lança une ruade, et se jeta dans les herbes aussi vite que ses jambes entravées le lui permirent.

MM. Champion et Dick Moore l'imitèrent.

De son côté, Œil-de-Lynx sauta légèrement sur le sol et laissa son cheval s'éloigner.

— Pourquoi mon frère n'entrave-t-il pas sa monture? demanda le Canadien.

— Parce que c'est un cheval charmé, répondit le sauvage.

Alors il fit signe aux trois nouveaux venus de le suivre. Il les conduisit dans la plaine, sur un petit tertre, d'où leurs yeux pouvaient découvrir l'espace jusqu'à plusieurs milles tout à l'entour.

— Que mes frères veuillent bien prendre place au conseil, dit-il, en s'asseyant sur le gazon, comme font en France les tailleurs sur leur établi.

Les trois blancs l'imitèrent et bientôt les quatre personnages formèrent un cercle ou plutôt un quadrilatère.

— Nos oreilles sont ouvertes, dit le Canadien. Que mon frère le grand chef parle donc et nous fasse connaître les motifs qui l'ont amené si loin des lieux où je l'ai quitté.

Le chef indien, cette fois, ne se fit pas-prier.

— Mon frère le Porteur-de-Foudre avait chargé le Bec-d'Aigle et moi de surveiller le camp des Castors.

Nous ne le perdîmes donc de vue ni le jour ni la nuit.

Hier, au moment où le soleil était au milieu de sa course, nous vîmes une troupe composée de cent cinquante guerriers sortir du camp.

Je les suivis, pendant que le Bec-d'Aigle continuait à surveiller le gros de l'ennemi.

Or, ces hommes, bien armés, (plusieurs d'entre eux sont munis de fusils) sont venus occuper le défilé que vous vous proposiez de traverser, et que j'étais aussi chargé de visiter avant de vous y laisser pénétrer.

Ce défilé est maintenant en leur pouvoir, voilà ce que j'avais à vous dire.

CHAPITRE XXXVIII

GRANDES NOUVELLES. — OPÉRATIONS DE M. CHAMPION. — CE QUE DIT LE GRAND-CHEF DES SIOUX. — LE DÉFILÉ OCCUPÉ PAR L'ENNEMI PEUT ÊTRE TOURNÉ. — COMMENT ŒIL-DE-LYNX A FRANCHI LA BARRIÈRE ROCHEUSE. — UN CHEVAL DES ENNEMIS QUI CHANGE DE CAMP. — ATTAQUERA-T-ON LE CAMP ENNEMI ? — DANGER DE SE TROUVER ENTRE DEUX FEUX. — PROJET D'ATTAQUE CONTRE LE DÉFILÉ. — INFANTERIE, CAVALERIE ET ARTILLERIE. — UNE NUIT AU BIVOUAC. — DÉPART D'ŒIL-DE-LYNX ET DU PORTEUR-DE-FOUDRE. — ROLE DE CHACUN DES CHEFS. — MARIUS COURACASSE PROMU AU GRADE DE COMMANDANT D'ARTILLERIE. — DÉPART DU CAMPEMENT. — LE VENT QUI SOUFFLE. — NOUVELLE DES CORPS EXPÉDITIONNAIRES. — UN GUIDE INATTENDU. — UNE ROUTE DIFFICILE. — ATTENTE DANS UNE EMBUSCADE. — LE SIGNAL DU COMBAT. — MISE EN BATTERIE DES PIÈCES DE CAMPAGNE. — UNE FUSILLADE BIEN NOURRIE. — TRIPLE ATTAQUE. — L'ARTILLERIE COMMENCE LE FEU. — UNE TEMPÊTE DE PLOMB ET DE FER. — MITRAILLE ET OBUS. — LE DÉSORDRE ET LA TERREUR SE METTENT DANS LE CAMP DES CASTORS.

— Mon frère nous donne de bien graves nouvelles, dit le Porteur-de-Foudre. Il nous reste maintenant à savoir ce qu'il nous convient de faire.

M. Champion prit la parole :

— Cela me paraît simple, il faut nous résigner à changer d'itinéraire et à faire le grand tour pour aller surprendre le camp de nos adversaires.

— Cela nous retardera d'un jour, objecta le trappeur.

— Avez-vous autre chose à proposer ?

— Je demanderai d'abord l'avis du grand chef des Sioux, répartit Guillaume Novet.

— Je pense, répondit Œil-de-Lynx, que les Visages-Pâles ont la

mauvaise habitude de ne pas assez réfléchir avant de se prononcer dans les conseils.

— Que mon frère parle donc le premier et nous donne l'exemple.

Le grand chef alluma sa pipe et, sans se faire prier, prit la parole en ces termes :

— Quand je vis la colonne des Castors sortie du camp s'engager dans le défilé, je compris combien il importait pour notre sécurité de savoir ce qu'elle y venait faire.

Elle pouvait en effet ne vouloir que franchir le passage et partir pour une expédition dont j'aurais eu plus tard à deviner le but. Plus vraisemblablement, les Castors avaient craint une attaque de leur camp soit par nous, soit par d'autres ennemis, et avaient compris l'importance qu'il y aurait à garder ce passage si voisin de leurs tentes.

Je les suivis de loin, sans me montrer, mais je ne tardai pas à me convaincre qu'ils s'établissaient solidement sur les versants boisés de l'étroit défilé.

— Donc, murmura le Canadien, impossible de songer à forcer un passage dans lequel nous serions à découvert et où nos ennemis cachés et abrités nous cribleraient à coup sûr de flèches et de coups de fusil.

— C'est ce que je reconnus tout de suite, reprit le chef Indien sans paraître blessé le moins du monde de l'interruption.

Je connaissais l'étroite gorge, mais jamais il ne m'était venu à l'idée d'en étudier les abords.

Je résolus de faire sans tarder cette reconnaissance.

Mon frère le Porteur-de-Foudre sait comme moi que la chaîne de collines à franchir est un amoncellement de roches, sur lesquelles s'est formée une mince couche de terre végétale, dans laquelle poussent çà et là des buissons d'épines ou de maigres sapins.

De ce côté, on rencontre par-ci par-là des lits de torrents formés à l'époque de la fonte des neiges et à l'aide desquels il serait assez aisé d'escalader les crêtes, même avec nos chevaux.

Il n'en est pas de même du côté du camp des Castors.

Partout la roche se présente à pic et glissante, et, bien que la colline ne soit pas trop élevée, il faut des hommes comme moi pour en tenter l'ascension.

— Mon frère le Grand-chef a donc visité ces sommets? interrogea M. Champion.

— Comment serais-je venu vous avertir, si je n'avais pu franchir l'obstacle? répondit le sauvage.

Ce fut l'Américain qui cette fois prit la parole.

— Si le versant opposé est infranchissable pour un cheval, demanda-t-il, comment notre frère le Chef a-t-il fait pour amener ici la superbe bête qu'il montait tout à l'heure ?

Cette objection n'embarrassa nullement Œil-de-Lynx.

— Pour suivre nos ennemis sans être vu, répondit-il, je ne pouvais me servir d'un cheval. C'est donc de ce côté-ci de la chaîne de rochers que je me suis procuré le mien. C'est celui que montait le chef des Castors. Je l'ai trouvé paissant dans les champs et je l'ai charmé. Voilà comment il est devenu ma propriété.

En toute autre circonstance, M. Champion et son ami n'auraient pas manqué d'interroger Œil-de-Lynx sur le sens qu'il prêtait à ses paroles. Mais il s'agissait de bien autre chose que de satisfaire une vaine curiosité.

— Mon frère le Grand-Chef a sagement parlé et sagement agi, dit le Canadien. Que pense-t-il qu'il nous reste à faire?

— Un parti n'est pas facile à prendre, répondit l'Indien.

Certes ! nous pourrions aisément sacrifier un jour et aller à fond de train passer par les forêts qui s'étendent au delà de cette barrière. Cette combinaison nous permettrait d'arriver tout près du camp ennemi sans risquer d'être surpris en route. Mais à cela je vois un danger.

— Parlez, parlez, Grand-Chef, dit l'ingénieur, nous vous écoutons avec la plus vive attention.

— J'admets, poursuivit Œil-de-Lynx, que nous arrivions à surprendre le camp, qui a dû d'autant plus négliger les moyens de sécurité qu'il se sait parfaitement gardé de ce côté. Nous avons, de ce fait, de grandes chances de succès.

— Alors pourquoi ne pas se mettre en route tout de suite? interrogea le Canadien.

— Que mon frère le Porteur-de-Foudre ait donc un peu de patience. Il ne faut pas oublier que nos ennemis sont nombreux et bien armés, qu'ils ont créé autour de leur camp des travaux de défense et qu'ils ont au milieu d'eux un Visage-Pâle que tous les Indiens du Nord reconnaissent comme un chef invincible et d'une habileté sans pareille.

Quelles que soient la rapidité et l'impétuosité de notre attaque, ils résisteront, c'est certain, et, en admettant que tout aille au mieux de nos désirs, nous mettrons du temps pour les vaincre.

Le danger que je redoute, c'est que la colonne gardienne du défilé soit prévenue ou s'aperçoive de notre attaque. Elle accourra au secours du camp et nous nous trouverons entre deux feux.

— C'est juste ! s'écria M. Champion, nous devons être économes du sang de nos soldats. Que conclut de là notre frère le Grand-Chef?

— Je conclus qu'il faut avant tout anéantir nos ennemis les plus rapprochés et les empêcher de sortir de la souricière où ils se sont eux-mêmes enfermés.

Quand notre petite armée sera ici réunie tout entière, nous conduirons nos chevaux dans une forêt à une heure de marche environ d'ici ; nous nous diviserons en deux camps ; les uns garderont l'entrée du défilé de ce côté, pendant que les autres iront fermer la seconde issue en franchissant la colline.

Quelques hommes armés, laissés sur les sommets, dirigeront sur les Castors embusqués un feu bien nourri et les obligeront à prendre la fuite.

Quelle que soit la direction qu'ils suivent, ils viendront, d'un côté ou de l'autre, se jeter dans l'embuscade préparée où on les tuera ou bien où on les fera prisonniers.

La simplicité de ce plan frappa M. Champion et M. Dick Moore; le Canadien cria bravo et à l'unanimité on adopta cette ligne de bataille à laquelle pourtant on apporta, en raison de l'armement exceptionnel, quelques changements.

Il fut convenu que seuls les guerriers qui seraient appelés à franchir la barrière de rochers laisseraient leurs chevaux, qu'ils reviendraient chercher après la victoire.

Ceux, au contraire, qui devaient défendre la sortie de la gorge de ce côté de la chaîne, resteraient à cheval afin de pouvoir au besoin charger les ennemis et poursuivre les fuyards, si quelques-uns parvenaient à s'échapper.

Il ne fallait pas songer à faire franchir l'obstacle aux deux pièces de campagne.

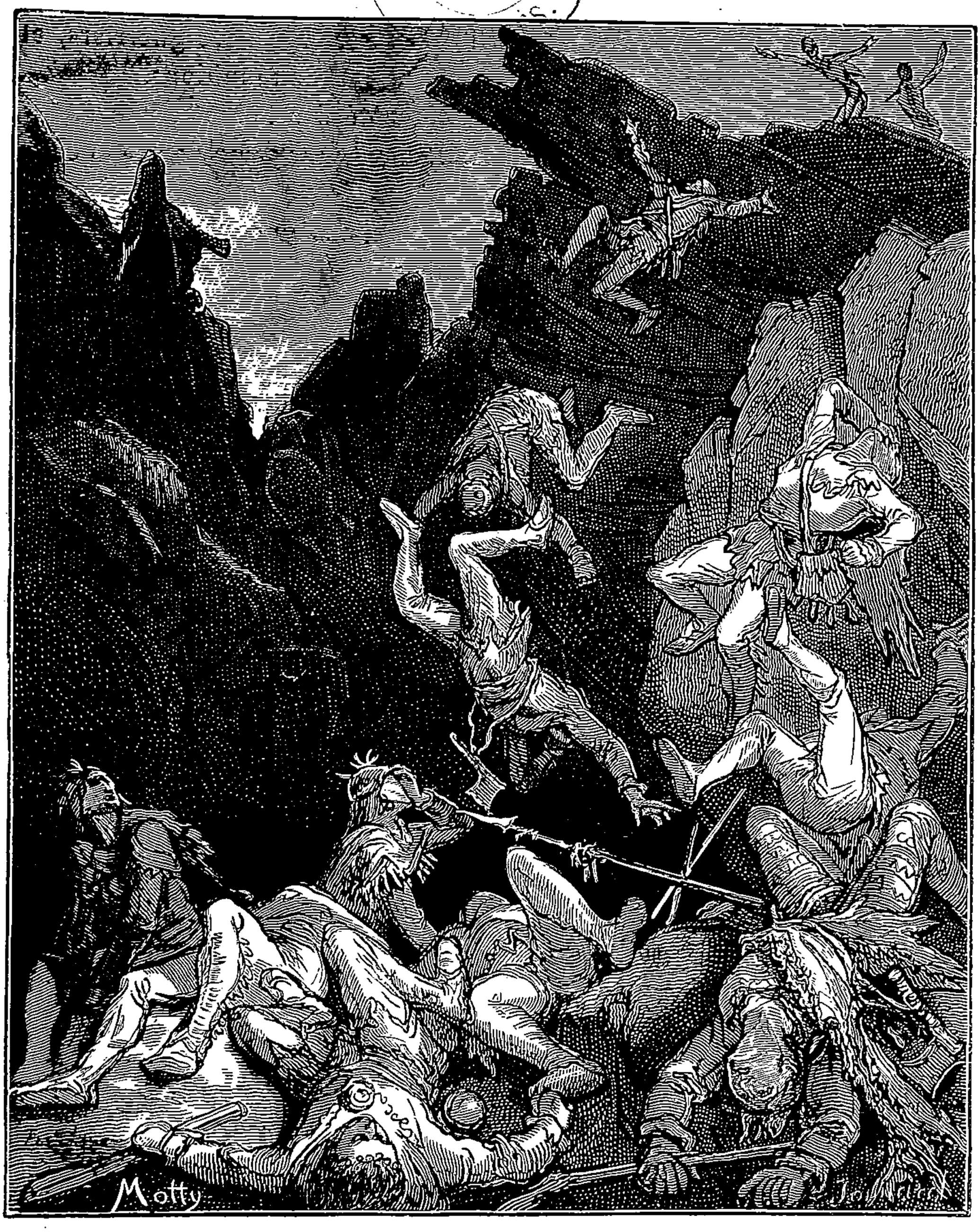
On décida donc qu'elles seraient mises en batterie de manière à frapper le long défilé et à le remplir de projectiles et de mitraille de façon à y rendre tout séjour impossible.

Marius Couracasse, l'ingénieur Champion, M. Dick Moore et les trois jeunes Français seraient plus spécialement chargés de cette manœuvre totalement étrangère aux auxiliaires Indiens.

L'Œil-de-Lynx se chargea de diriger et de conduire une troupe de cinquante hommes chargés de passer par-dessus les roches et d'aller rendre impossible toute sortie par l'autre issue.

Quant à Guillaume Novet, il prit avec lui dix hommes de choix qui devaient, sous ses ordres, débusquer et mitrailler du haut des amoncellements de rochers, les Castors blottis dans leurs embuscades et se croyant

Seine
No.....



Déjà des morts, dégringolant le long des parois des rochers... (P. 341.)

d'autant plus en sécurité qu'ils n'auraient pu prévoir d'autres dangers que ceux venant d'une attaque partie d'en bas.

Pendant que les chefs devisaient ainsi, les éclaireurs s'étaient de nouveau dispersés, chargés par l'Œil-de-Lynx de lui signaler tout fait qui, dans le rayon de leur regard, pourrait attirer leur attention, et ils avaient reçu l'ordre de se replier avec toute la vitesse de leurs chevaux à la moindre alerte.

Bientôt on vit arriver l'avant-garde, puis la colonne des guerriers, et enfin l'arrière-garde avec l'artillerie et les chariots de munitions.

Tous reçurent l'ordre de se diriger du côté des bois où, une demi-heure après, ils étaient à couvert et établissaient leur camp dans une clairière.

Le marquis et ses deux compagnons furent mis au courant de la situation et approuvèrent fort le plan de bataille arrêté.

Seul le jeune Jollibois fit une objection qui fit honneur à son jugement.

— Ne craignez-vous pas, demanda-t-il, que le bruit du canon parvienne aux oreilles des Indiens du camp, que M. Pierre Duther soit vite éclairé sur notre présence et que nos hommes placés à l'ouverture du défilé du côté du camp se trouvent justement ainsi placés entre deux feux?

Le chasseur Canadien comprit l'importance de l'objection et se tourna vers le Grand-Chef.

Celui-ci se mit à rire.

— Le raisonnement de notre jeune frère serait sérieux, si nous n'étions qu'à quelques milles du camp ennemi; mais quand nous aurons passé le défilé, il nous faudra, avec toute la vitesse de nos chevaux, marcher une demi-journée avant d'apercevoir les tentes de nos ennemis.

Vos canons, ajouta-t-il, pourront faire beaucoup de bruit sans qu'on puisse les entendre jusque-là.

On alluma un grand feu sans craindre, en raison de l'épaisseur de la forêt et de la hauteur des arbres qui la composaient, que la lueur produite pût indiquer aux ennemis l'existence d'un camp à une distance relativement peu considérable du point qu'ils occupaient.

On soupa de bonne humeur, mais au moment même où chaque guerrier bien repu songeait à s'assurer une place pour dormir devant le foyer, le Grand-Chef des Sioux fit entendre un coup de sifflet strident, et tous les Indiens, comme mus par un ressort, se relevèrent d'un seul bond et vinrent se ranger silencieusement autour de lui.

Quand ils eurent formé le cercle, Œil-de-Lynx prit la parole en ces termes:

— J'ai besoin de cinquante hommes robustes et agiles, capables de grimper le long de roches à pic et glissantes et de dissimuler leur piste; en un mot j'ai besoin de cinquante guerriers accomplis.

Quels sont ceux qui veulent me suivre ?

Tous levèrent la main.

— Je sais que vous êtes tous des braves. Je vais donc prendre tous ceux qui tomberont sous ma main, sans distinction de tribu.

Quand les cinquante hommes furent groupés dans un coin du camp.

— A mon tour, dit le Canadien.

Alors il passa en revue tous les hommes encore disponibles et en choisit dix.

C'étaient dix hommes de la tribu des Sioux dont il avait pu à la chasse apprécier l'adresse et le sang-froid.

Chacun fut invité à vérifier le bon état de ses armes, à s'assurer qu'il emportait les munitions suffisantes, et enfin chaque homme reçut une gourde pleine de bonne eau-de-vie et des vivres pour toute une journée.

Le signal du départ fut donné et malgré l'obscurité de la nuit, la troupe des soixante combattants, se formait en file indienne et silencieusement sortait du bois derrière le chef Sioux et le Canadien, prenant directement à travers les herbes la direction de l'abrupte colline.

Le reste des guerriers passa auprès du feu une nuit paisible. Des sentinelles placées de distance en distance assuraient la sécurité du camp.

Deux ou trois fois pourtant M. Champion fut éveillé par l'arrivée d'un des hommes envoyés en éclaireurs, mais tous les rapports qu'il reçut étaient on ne peut plus rassurants.

Le matin, dès que l'aube apparut, chacun fut vite sur pied et tous songèrent à se préparer au combat.

M. Champion et ses compagnons blancs se multiplièrent pour s'assurer que rien ne manquerait quand sonnerait l'heure de la bataille.

La troupe, laissant dans les bois les chevaux des guerriers partis la veille au soir, s'éloigna de la forêt de toute la vitesse de ses montures rendues à leur vigueur première par une nuit de repos et une abondante provende. Deux heures après, sans avoir donné l'éveil aux ennemis, on apercevait au loin l'entrée de la gorge où on avait résolu de les écraser.

Là une tactique habile devenait indispensable.

Si les guerriers eussent continué leur route en ligne droite, accompagnés des canons et des chariots, ils n'auraient pas manqué d'attirer l'attention des Castors, qui se seraient tenus sur leurs gardes.

M. Champion réfléchissait profondément à la solution de ce problème, quand il aperçut au loin un cavalier qui accourait bride abattue.

Quand ce guerrier arriva, l'ingénieur reconnut le *Vent-qui-Souffle*, un des guerriers d'ordre secondaire des Corbeaux, celui-là même qui avait été chargé de la conduite des éclaireurs.

— Tout va bien, dit-il.

— Avez-vous des nouvelles de nos guerriers ? demanda M. Champion.

— Les uns ont franchi la colline, les autres sont à leur poste sur les sommets.

— Comment peux-tu connaître ces détails?

— J'ai suivi le Grand-Chef jusque sur le point le plus élevé de la barrière, là j'ai vu le Porteur-de-Foudre placer ses dix compagnons.

Pendant ce temps, l'Œil-de-Lynx et sa troupe se laissaient glisser le long des roches et arrivaient sans accident au fond du précipice.

— Comment as-tu pu savoir cela au milieu de l'obscurité de caverne qui a régné pendant toute la nuit?

— Un Grand-Chef sait toujours tout prévoir. Je ne suis reparti qu'après que j'ai entendu retentir cinq fois dans les airs le cri lugubre du hibou blanc.

— *Strix nyctea*, dit le vieux docteur qui se trouvait là et qui ne pouvait se guérir de la manie de latiniser les noms d'oiseaux.

— Voici ce que le Chef m'a ordonné de vous dire, continua l'éclaireur.

Vous me suivrez par une route que j'ai étudiée et qui est praticable même pour vos chariots, quoique moins commode que la marche sur le gazon de la plaine.

Cette route longe les flancs de la colline; elle est encaissée et reste invisible de l'extérieur pendant tout son parcours, elle nous mènera tout à côté de l'entrée de la gorge où sont postés nos ennemis.

Là nous attendrons le signal du combat.

— Quel sera ce signal? interrogea M. Champion.

— La fusillade commencée par le Porteur-de-Foudre et ses compagnons.

Nous irons alors sans hésiter rapidement nous mettre en bataille au poste qui nous est assigné et vous fouillerez le couloir avec un feu bien nourri de vos hommes et les projectiles de vos canons.

M. Dick Moore, le docteur et tous les Français reconnurent la sagesse et la précision de ces indications.

On se mit en route à la suite du Vent-qui-Souffle et, tout en prenant une direction oblique, on arriva sur les pentes de la colline, où l'on ne tarda pas à trouver une sorte de crevasse suivant longitudinalement la chaîne rocheuse et qui pouvait à la rigueur faire l'office d'un sentier.

Les chevaux s'y engagèrent hardiment. Ces nobles animaux étaient depuis leur enfance habitués à affronter tous les obstacles que présente la vie sauvage, intempéries des saisons, chemins inabordables, sauts énormes, équilibres invraisemblables.

De leur côté, les mules attelées aux canons et aux chariots faisaient bonne contenance. Néanmoins, plus d'une fois, les cavaliers furent obli-

gés de mettre pied à terre afin de donner un coup de main et de permettre aux véhicules de franchir quelques endroits difficiles.

On arriva au lieu indiqué pour attendre, vers onze heures environ; or, dans les prévisions fixées d'avance, il était convenu qu'on n'entamerait pas l'action avant midi.

Vent-qui-Souffle, laissant là son cheval, se glissa en rampant à travers les entassements de roches et arriva ainsi à l'entrée du couloir qu'il put observer tout à son aise sans être vu et sans donner l'éveil.

Tout était calme et silencieux ; le chef fut bien vite convaincu que rien encore n'avait donné l'éveil aux ennemis et qu'ils vivaient dans la plus trompeuse des sécurités.

Les instants qui restaient aux assaillants avant que le signal du combat fût donné fut employé par eux à se restaurer.

La plus belle humeur régnait d'ailleurs parmi ces hommes qui allaient avoir un combat meurtrier à soutenir.

La certitude d'avoir des armes terribles leur donnait cette insouciance et cette foi qui sont un présage certain de victoire.

Chacun, voyant approcher l'heure de midi, se mit à son poste, prêt à s'élancer dans la plaine par la pente rapide et rocailleuse qui devait leur servir de route.

Tout à coup leurs oreilles furent déchirées par un bruit de fusillade qui éclata au-dessus de leurs têtes.

Les coups de feu partaient si vifs et si pressés qu'on aurait pu croire qu'ils étaient fournis par une armée de deux cents combattants.

Les cavaliers partirent au galop, pendant que les mules attelées aux canons descendaient d'un pas sûr quoique mesuré.

En moins de cinq minutes, les cavaliers cernaient l'entrée de la gorge et quelques instants plus tard, une fusillade épouvantable s'en allait fouiller à droite et à gauche les moindres buissons placés sur les pentes rapides formant les parois du passage.

Ce bruit crépitant eut immédiatement un écho à l'autre entrée de la gorge, de sorte que, même au début de l'action, les malheureux Castors embusqués furent couverts d'un grêle de plomb et, abandonnant leurs postes, se laissèrent glisser sur le sol de l'étroit corridor.

Déjà des morts dégringolant le long des parois des roches encombraient la route de leurs corps rigides. Des blessés en grand nombre courant affolés de-ci, de-là, voyant la mort pleuvoir sur eux dans tous les sens, se tordaient sur le sol en poussant des cris lamentables.

C'est alors que l'artillerie entra en jeu.

Les deux petites pièces chargées de boîtes à mitraille firent feu en

même temps et au milieu d'un tonnerre effroyable remplirent de fer l'étroite gorge où les ennemis affolés cherchaient vainement des abris derrière chaque morceau de roche en saillie.

Ceux qu'épargnaient la fusillade de droite tombaient sous les coups de la fusillade de gauche.

Ceux qui, plus heureux, avaient trouvé un refuge entre deux quartiers de roche, voyaient la mort pleuvoir sur eux des hauteurs entre lesquelles ils étaient emprisonnés.

La mitraille et les obus achevaient cette épouvantable œuvre de destruction.

CHAPITRE XXXIX

Débandade des Castors. — Essais infructueux d'évasion. — Exploits du Porteur-de-Foudre et de ses guerriers. — Un parlementaire. — Cessez le feu! — Coup de sifflet répété. — Le Porteur du drapeau blanc. — Costume et peinture de guerre. — Qui vive? — M. Dick Moore devient interprète. — Le Grand-Élan. — Foudre-de-Guerre. — Conditions de paix. — Les Castors prisonniers et garottés. — Les blessés et le docteur Leroux. — Jollibois aide-médecin. — Arrivée d'Œil-de-Lynx. — Précautions stratégiques. — Guillaume Novet quitte les hauteurs. — Les chefs de l'expédition tiennent conseil. — Le Grand-Élan comparait devant ses vainqueurs. — Un interrogatoire. — Le camp est-il fortifié? — 950 guerriers ennemis. — La tente de Pierre Duther et celle de Mlle Allard. — Plan d'attaque. Retour du Grand-Élan. — Un Indien patriote. — Propositions d'alliance. — Conditions d'un traité. — La captive sera enlevée au centre du camp ennemi. — Comment conjurer une trahison? — Nécessité d'accepter l'intervention du Grand-Élan. — Les objections du Canadien. — Propositions et dévouement du trappeur. — Comment un métis peut se faire passer pour un Indien.

Les Castors essayaient vainement de s'échapper de leur étroite prison, tantôt par une issue, tantôt par l'autre. Le feu nourri des carabines Winchester les obligeait à battre en retraite et couchait sur le sol de nombreuses victimes.

Quelques-uns de ces malheureux, galvanisés par la conscience du danger, s'efforcèrent de grimper le long des parois glissantes du défilé et de s'enfuir par la crête de la colline, mais les dix compagnons du Porteur-de-Foudre étaient des tireurs émérites; pas un seul de ces audacieux n'échappa à leurs balles meurtrières.

Leurs corps, traversés de part en part, roulaient du haut en bas des

talus, entraînant les cailloux et la terre sur leur passage et faisant un bruit d'avalanche.

Ce n'était plus un combat, mais une tuerie.

Les Castors, affolés, avaient jeté leurs armes et se couchaient sur le sol, s'abritant derrière les cadavres amoncelés.

Tout à coup un homme se leva au milieu d'eux, tenant un morceau d'étoffe blanche attaché au bout de sa lance.

— Cessez le feu! commanda M. Champion, d'une voix de tonnerre.

Le Vent-qui-Souffle fit entendre aussitôt un coup de sifflet strident, qui domina tous les bruits d'alentour.

Un coup de sifflet semblable lui répondit du haut des rochers, et fut suivi d'autres coups de sifflet qui allaient s'éloignant comme la voix de l'écho dans les hautes montagnes.

C'étaient les guerriers de Guillaume Novet qui se transmettaient les uns aux autres ce signal convenu à l'avance, et qui, grâce à cette ingénieuse télégraphie, eurent bientôt fait connaître aux soldats d'Œil-de-Lynx chargés de garder l'autre issue du couloir, que l'ordre était donné de suspendre le feu.

Tous avaient pour consigne de ne tirer que sur les ennemis qui profiteraient de l'armistice pour tenter de s'échapper.

L'homme porteur du drapeau parlementaire était un chef, vêtu et peint en guerre.

C'était un homme d'une taille bien au-dessus de la moyenne, membré et découplé comme un Hercule.

Son vêtement de guerre, comme cela a lieu pour la plupart des tribus indiennes, était des plus élémentaires.

Il l'avait choisi de façon à jouir le plus possible de la liberté de ses mouvements, et il était en réalité très peu vêtu.

Quant à sa peinture de guerre, elle consistait en un barbouillage formé d'un enchevêtrement de rayures d'argile blanche, de vermillon et de couches de charbon mêlé à de la graisse d'ours.

Ces taches noires recouvraient diverses parties du corps ou des membres; quant au visage, il était moitié noir et moitié rouge.

Chez les Indiens, chaque guerrier a sa peinture particulière et personnelle, qui le fait reconnaître de ses camarades à une distance où ils ne pourraient le distinguer par les différences naturelles, tant se ressemblent les hommes d'une même nation quand ils sont nus et combattent en plein air.

— Qui vive? cria M. Champion en voyant le chef ennemi s'approcher de sa petite troupe.

Sans doute, le malheureux Castor ne comprit pas l'interrogation,

car il ne répondit pas et se contenta d'agiter son drapeau parlementaire.

— Ami, dit alors M. Dick Moore, s'adressant à l'ingénieur, laissez-moi vous remplacer pendant quelques minutes auprès de cet homme dont je connais le langage, tandis qu'il ne sait pas un mot du nôtre.

— Faites ! répondit M. Champion, mais soyez assez bon pour vouloir nous traduire votre conversation.

L'Américain s'approcha de l'Indien.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Je suis le Grand-Elan, lieutenant de Foudre-de-Guerre, le grand chef de la nation des Castors, campés près d'ici.

— Que demandes-tu ?

— Je viens m'avouer vaincu et faire ma soumission ainsi que celle de mes hommes qui ne sont pas tombés sous vos armes meurtrières.

— Il te sera fait grâce de la vie, à toi et aux tiens, à la condition que vous déposerez les armes, et que, jusqu'à nouvel ordre, vous resterez ici, solidement garrottés, sous la garde de nos guerriers, qui tueront impitoyablement quiconque tenterait de se révolter et de s'enfuir.

— Le Grand Manitou a voulu que nous tombions en votre pouvoir. J'accepte vos conditions puisque je ne puis faire autrement.

— Alors, va rassembler les hommes valides, amène-les ; fais transporter ici les blessés.

Le chef des Castors ne se fit pas répéter cet ordre, il s'enfonça de nouveau dans le défilé qu'il avait eu pour mission de défendre et, à son signal, ses guerriers ne tardèrent pas à se réunir et à former un groupe morne et confus.

Chaque guerrier, avant de se présenter devant ses vainqueurs, jeta, ostensiblement sur le sol son arc, ses flèches, sa lance, son tomahawk son couteau à scalper et son bouclier.

Ils s'avancèrent, tête basse, et offrirent leurs mains à leurs vainqueurs qui les leur lièrent solidement derrière le dos.

Les blessés furent couchés côte à côte sur le gazon.

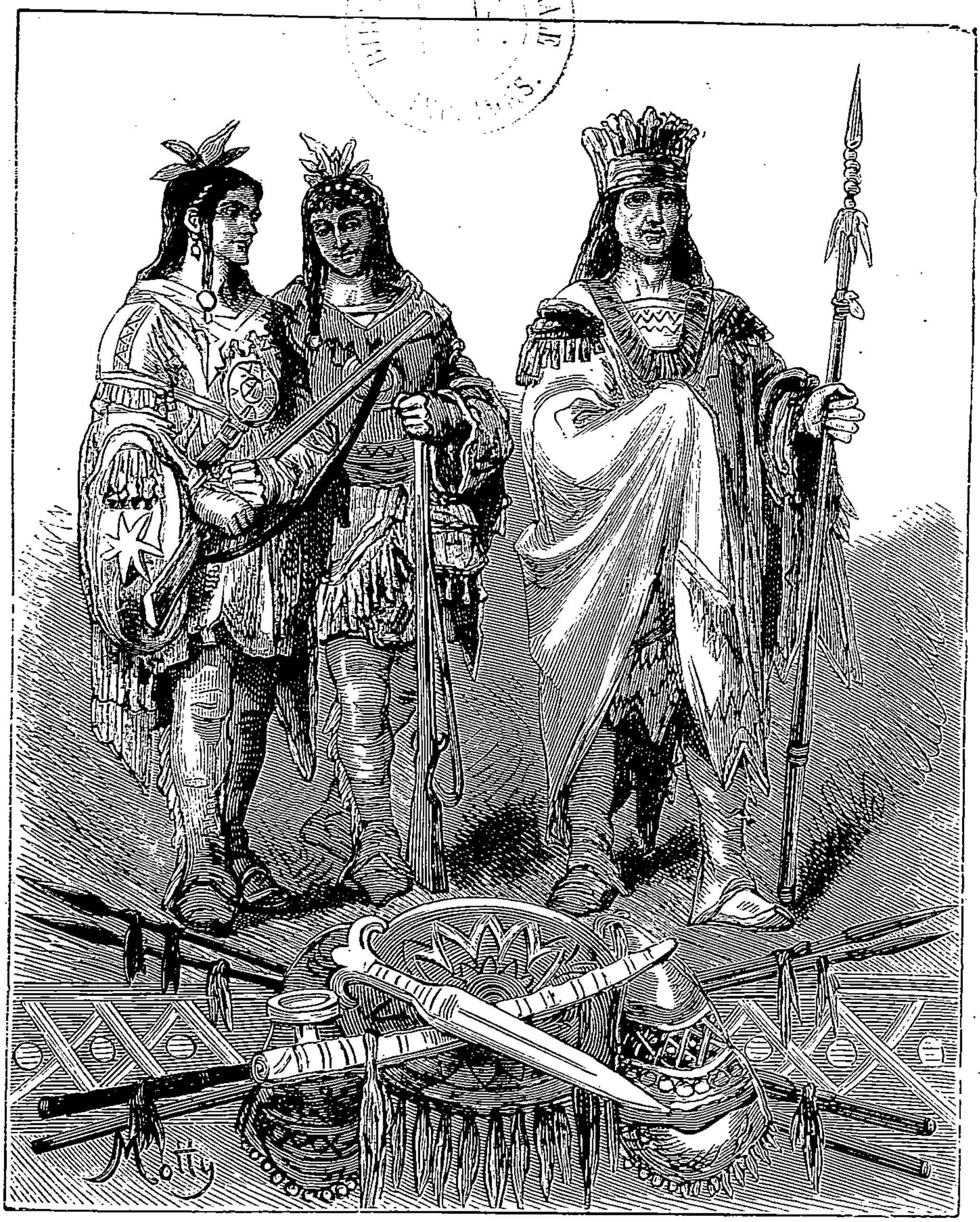
Le rôle du docteur Leroux commençait.

Aidé du jeune Jollibois, qui lui avait offert généreusement son concours, il se mit sans retard à visiter et à panser les plaies de ces malheureux.

Toutes les blessures étaient affreuses; le docteur en jugea bon nombre comme étant inguérissables.

Il retira de son mieux le plus grand nombre possible des projectiles divers restés dans les plaies béantes, puis il posa un premier appareil.

N°



LE GRAND-ÉLAN ET SES DEUX GARDIENS CROWS.

Le vieux médecin fut surpris du calme et de la sérénité avec lesquels ces pauvres diables supportaient ces opérations douloureuses.

Bientôt et pendant que ces pansements avaient lieu, on vit déboucher au loin, dans la tranchée, le corps commandé par Œil-de-Lynx.

Non seulement le sage chef des Sioux avait laissé dix hommes pour garder l'entrée placée du côté du camp, mais encore, ses hommes ne

s'avançaient que pas à pas, fouillant de l'œil les moindres buissons et les plus petites anfractuosités.

Il savait en effet combien il importait, pour la réussite de la campagne entreprise, que pas un ennemi ne réussît à gagner le camp et à prévenir ses compatriotes.

De son côté, Guillaume Novet et ses dix hommes ne se décidèrent à descendre des sommets qu'ils occupaient que lorsqu'ils se furent assurés que pas un des vaincus n'avait pu se dérober à leur vue et ne tenterait d'escalader ces hauteurs, d'ailleurs à peu près inabordables.

Moins d'une heure après que le combat eut pris fin, les trois colonnes d'attaque étaient réunies.

Pendant que les guerriers allaient ramasser les morts et les rapportaient non loin de l'entrée qu'occupait le corps expéditionnaire, les chefs indiens et les Européens se réunirent pour tenir conseil.

Quand les Indiens eurent allumé leur pipe attenante à leur tomahawk de guerre, l'Œil-de-Lynx, auquel on accordait sans conteste la direction des débats, prit la parole et dit :

— Mes frères blancs penseront comme moi que la présence ici du chef des Castors nous sera d'une grande utilité.

Il ne parle pas notre langue, il est vrai, et il ne nous comprend pas plus que nous ne pouvons nous-même le comprendre, mais il y a ici un de nos frères au visage pâle qui est à même de l'interroger.

— Je pense, comme le grand chef, dit le trappeur, que c'est la première chose à faire pour accomplir une bonne besogne.

— Allez donc chercher le prisonnier, dit M. Champion, en s'adressant au chasseur canadien.

Guillaume Novet se leva et s'éloigna à grands pas.

Il revint bientôt, accompagné par le Grand-Élan, les mains étroitement liées derrière le dos.

— Détachez cet homme, commanda M. Champion.

Le trappeur tira de sa ceinture son couteau de chasse et, sans faire d'observation, coupa la corde qui serrait les bras du captif.

M. Dick More se leva et se plaça devant le chef des Castors, prêt à lui transmettre toutes les questions qu'on croirait utile de lui adresser.

— Demandez-lui, dit Œil-de-Lynx, s'il est disposé à répondre.

A cette question, le Grand-Elan dit sans hésiter.

— Je répondrai si mes vainqueurs s'engagent à ce que mes guerriers et moi nous ayons la vie sauve.

— Mon cher monsieur Dick, reprit l'ingénieur, dites-lui qu'il se rassure, que les blancs respectent leurs prisonniers et ne les mettent jamais

à mort, et que, non seulement nous ne tuerons ni lui ni ses hommes, mais encore que, dès que cela nous sera possible, nous leurs rendrons à tous la liberté.

Quand le Grand-Élan connut cette réponse, sa figure se rasséréna un peu :

— Sur cent hommes que je commandais, dit-il, j'en ai plus de cinquante hors de combat, dont dix-neuf de morts. Que les Visages-Pâles prennent en pitié ceux qui ont échappé à leur tonnerre.

— Combien votre camp renferme-t-il de guerriers? interrogea l'Américain, se faisant l'écho de M. Champion.

— Il en reste neuf cent cinquante, répondit le Grand-Élan, sans compter plus de cent femmes et de deux cents enfants.

— Toute votre tribu est donc réunie ici ? continua M. Dick Moore.

La tribu des Castors est plus de dix fois plus nombreuse. Mais elle est restée au loin dans les territoires de nos pères.

— Votre camp est-il fortifié?

— Très bien fortifié et soigneusement gardé.

— N'avez-vous pas parmi vous un homme blanc?

L'Indien parut hésiter à répondre.

M. Dick Moore lui réitéra sa question.

Le Grand-Élan dit enfin :

— Le *Diable*, c'est le nom de l'homme blanc qui vit dans notre camp et que nous sommes venus accompagner si loin de notre pays, est un chef redoutable. S'il apprend que je vous ai révélé sa présence parmi nous, il ne me pardonnera pas et me fera mettre à mort par mes propres frères.

— Monsieur Dick, s'écria M. Champion, rassurez ce pauvre diable; dites-lui que les Français ne sont pas de vieilles femmes bavardes et qu'il peut compter sur notre discrétion, s'il nous parle avec une entière franchise.

Le Grand-Élan commençait à comprendre que ces hommes qui l'avaient débarrassé de ses liens, n'avaient pas l'intention de lui faire du mal ; et il ne tarda pas à leur répondre à cœur ouvert.

C'est ainsi que les Français apprirent que Pierre Duther occupait au centre du camp un wigwam magnifique, sur l'entrée duquel il avait fait flotter le drapeau tricolore, et que dans une case voisine de la sienne, vivait la jeune captive servie par quatre jeunes filles de la tribu dirigées par une vieille squaw toute dévouée à l'explorateur.

Le chef des Castors donna encore quelques détails précieux sur les retranchements creusés autour du camp, sur une enceinte de pieux qui

l'environnait, sur la manière dont l'ennemi disposait ses sentinelles, etc., etc.

Quand le captif eut fini, on le remit aux mains des deux Indiens Crows qui l'avaient escorté et à la garde spéciale desquels on le confia.

— Dites-lui bien, monsieur Dick Moore, appuya M. Champion, que c'est par pure générosité et par considération pour son grade qu'on ne lui fait pas remettre ses liens. Qu'il sache que ses gardiens ont l'ordre formel de le tuer d'un coup de carabine ou de revolver à la moindre tentative d'évasion qu'il pourrait faire.

Le Grand-Élan n'avait pas besoin de ces recommandations. Ses vainqueurs lui imposaient une terreur salutaire, et en rentrant auprès des autres prisonniers, il se contenta d'aller visiter les blessés, sans doute afin de s'assurer de leur état de santé.

Il rentra ensuite dans le centre du cercle formé par les hommes chargés de veiller sur les prisonniers, et il s'endormit au milieu de ses soldats captifs.

Le conseil formé par les Français et les chefs indiens se prolongea jusqu'au soir. Des résolutions viriles y avaient été prises.

Pendant ce conciliabule, sur l'ordre de M. Champion, les soldats d'Œil-de-Lynx et du Porteur-de-Foudre étaient allés chercher leurs chevaux laissés dans les bois, et les deux pièces d'artillerie, toujours sous la conduite de l'intrépide Marius Couracasse, avaient été dirigées de l'autre côté du défilé pour servir de renfort aux hommes chargés d'en défendre les abords.

Cette position devenait ainsi si forte, malgré le petit nombre de ses défenseurs, que mille hommes auraient eu peine à la franchir.

On campa tant bien que mal non loin du champ de bataille, et le lendemain, dès l'aurore, chacun était debout, prêt à se mettre en route sur l'ordre des chefs et de recommencer une bataille qui n'avait coûté à la petite colonne ni un mort ni même un seul blessé.

— A ce moment le Grand-Élan, suivi de ses deux gardiens qui l'escortaient pas à pas, la carabine armée à la main, se présenta et demanda à parler au chef de l'expédition.

M. Champion se montra, flanqué de son interprète improvisé.

— Qu'est-ce que mon frère veut me dire? demanda-t-il.

— Le Grand-Élan n'a pas dormi pendant la nuit et sa pensée est allée consulter le Grand-Esprit.

— Qu'est-ce donc que le Grand-Esprit a soufflé à mon frère?

— J'ai compris que les Visages-Pâles et leurs alliés indiens ont résolu d'aller attaquer le camp où mes frères vivent sans défiance. Les

Visages-Pâles sont peu nombreux, mais ils emportent avec eux des armes terribles auxquelles la plus nombreuse armée ne pourrait résister. Avec les tonnerres qu'ils traînent derrière eux, ils anéantiront nos guerriers, nos femmes, nos enfants et nos tentes.

— Mon Dieu, cela ne sera pas plus difficile qu'hier, dit en souriant M. Champion.

— Que vous ont donc fait mes malheureux compatriotes pour que vous ayez résolu de les anéantir? dit d'un ton de voix désespérée le malheureux chef des Castors.

— Mes amis et moi, répondit M. Dick Moore, nous n'avons aucune raison sérieuse de vous en vouloir.

— Pourquoi donc m'avez-vous attaqué et avez-vous tué ou blessé la moitié de mes guerriers? répliqua l'Indien.

— Parce que vous occupiez un passage que nous avions besoin de franchir, répondit l'Américain.

— Si mes frères et moi savions au juste le but que vous poursuivez, peut-être serions-nous vos alliés et non vos ennemis.

— Qu'à cela ne tienne, fit répondre M. Champion par son interprète. Vous avez dans votre camp une jeune fille qui y a été conduite par un de nos compatriotes. Il nous l'a enlevée par la ruse et nous avons juré de la lui reprendre par la force.

— Celui que vous accusez est l'ami du Foudre-de-Guerre; rien ne pourra déterminer notre grand chef à trahir son hôte.

— Bataille alors et extermination! s'écria M. Dick Moore.

Le Grand-Élan resta un moment silencieux.

Ceux qui le regardaient purent voir qu'un combat se livrait sous son crâne.

Ses traits mobiles permettaient de voir toute une série d'émotions diverses et contradictoires.

On le laissa d'abord plongé dans ses réflexions.

Enfin il releva la tête et étendit la main pour faire signe à l'assistance qu'il désirait prendre la parole.

— J'ai dit ce que pensera le Foudre-de-Guerre, mais je n'ai pas fait connaître ce qu'est disposé à faire le Grand-Élan.

Le Grand-Élan est moins puissant que le grand chef, mais il est chef aussi, et sa voix est écoutée dans les conseils.

— Qu'est-ce que les Visages-Pâles exigent pour renoncer à anéantir ma tribu et à détruire ses tentes?

M. Dick Moore consulta M. Champion qui lui-même échangea quelques paroles avec ses compagnons.

— Nous ne renoncerons à attaquer et à détruire le camp des Castors que si la jeune fille que nous réclamons est remise saine et sauve entre nos mains.

— Bien! répondit le sauvage. Mais si, pour l'enlever à son gardien blanc, celui-ci devait être mis à mort?

— Que sa destinée s'accomplisse, dit l'Américain, répétant mot pour mot les paroles prononcées par l'ingénieur.

— Si je livre la jeune fille à mes vainqueurs, ceux-ci veulent-ils s'engager à rendre la liberté à mes guerriers tombés en leur pouvoir?

— Non seulement ils seront remis en liberté, répondit l'interprète, mais chacun d'eux recevra un riche présent et nos guerriers indiens renonceront au droit qu'ils ont acquis de cueillir sur la tête des morts la mèche du scalpe.

— Alors, s'écria le Grand-Élan, que le Grand-Esprit me vienne en aide; je ferai mon possible pour satisfaire les Visages-Pâles.

Les Français et les chefs indiens continuèrent à tenir conseil, sans se préoccuper davantage de la présence de leur captif, qui ne pouvait comprendre un mot de leur langage.

Le Grand-Élan, assis sur le gazon, la tête appuyée sur ses deux mains, resta plongé dans une méditation profonde.

Les vainqueurs se préoccupaient surtout de la nécessité de se mettre en garde contre une trahison.

Ils savaient par expérience quelle supériorité leur donnaient leurs armes contre ces malheureux sauvages, et ils étaient certains qu'une attaque subite dirigée contre le camp des Castors serait chez ceux-ci le signal d'une déroute épouvantable.

Guillaume Novet demanda la parole.

— Je ferai remarquer, dit-il, que pour garder à la fois les prisonniers et le défilé, il nous faudra immobiliser au moins vingt hommes. Le reste, grâce à nos carabines inépuisables et à nos terribles canons, suffira largement pour jeter la terreur parmi nos ennemis et les mettre en déroute, mais qui nous assure que M. Duther ne profitera pas du désordre pour faire disparaître sa captive et l'emporter au loin?

Du côté où nous sommes, le passage étant gardé, toute fuite devient inutile, mais vous remarquerez que le camp ennemi est appuyé à l'ouest contre la rivière Moore, large et rapide, qui va se rejoindre avecl'Abittibi à son embouchure dans la baie James.

Nos cavaliers pourront sans doute traverser aisément ce cours d'eau

qui n'est pas bien profond, mais certainement notre adversaire prendra de l'avance, car il n'est pas douteux qu'il ait à sa disposition une ou plusieurs barques.

S'aventurer au hasard à sa poursuite au milieu de régions boisées toutes coupées par des rivières plus ou moins profondes serait une imprudence.

Il faut donc éviter autant que possible une attaque du camp

— Donc, interrogea M. Champion, vous êtes d'avis d'accepter la proposition de notre prisonnier?

— Là, je trouve un autre danger, répondit le chasseur canadien. Qui nous répondra de la fidélité de cet homme?

— Mes amis! dit l'ingénieur, c'est le cas où jamais de donner un sage avis.

Tout le monde resta muet et plongé dans une profonde méditation.

— Puisque chacun se tait, reprit le Canadien, je vais faire connaître mon humble sentiment :

Nous ne serons sûrs de n'être point trahis par le Grand-Élan à la condition d'avoir sa vie sans cesse entre nos mains. C'est pourquoi je propose qu'on m'adjoigne à lui, et que je partage avec lui les dangers de l'entreprise.

M. Dick Moore prit la parole.

— Vous compromettrez la réussite si, comme j'ai pu le comprendre, le chef Castor a résolu d'entrer dans le camp et d'y enlever M^lle^ Allard sans donner l'éveil. On vous reconnaîtra comme un étranger, et l'alarme sera donnée.

— Bon! répliqua le trappeur. Je vais sans tarder me parer de la dépouille d'un des chefs tombés sous nos coups. M. Baudoin, qui est un peintre habile, utilisera son talent pour une œuvre qui ne tient que de loin à sa profession. Il me peindra la peau exactement comme celle de l'Indien dont j'aurai pris la défroque. La peau des métis (*Chiens brûlés*) n'est pas si différente de celle des Castors, qu'il leur soit possible de me reconnaître.

CHAPITRE XL

UNE GOUACHE ORIGINALE. — UNE OBJECTION DE M. DICK MOORE. — GUILLAUME NOVET POLYGLOTTE. — UN MORT QUI SERT DE MODÈLE. — CHANGEMENT DE COSTUME ET MASCARADE. — UN CORPS EN DAMIER ET DES JAMBES EN RUBANS. — DÉPART ET PROPOS DE VOYAGE. — DEMANDES D'EXPLICATION. — LE PLAN DU GRAND-ÉLAN. — NUIT SANS LUNE. — LE CAMP EST EN VUE. — UNE SENTINELLE ET UN MOT D'ORDRE. — UN CAMP BIEN GARDÉ. — UNE ENCEINTE DE PIEUX. — LA PORTE DU CAMP. — AVANTAGE DE RENCONTRER UN AMI. — LE WIGWAM DU GRAND-CHEF. — LA TENTE DE PIERRE DUTHER ET CELLE DE LA DEMOISELLE D'HONNEUR. — UNE VIEILLE SQUAW. — DEUX DEMEURES VIDES. — LE MOBILIER DE LA CAPTIVE. — UNE LETTRE CACHETÉE. — LES APPRÉHENSIONS DU GRAND-ÉLAN. — PAROLES CONSOLANTES DU CANADIEN. — L'AUTRE MOITIÉ DU CAMP DES CASTORS. — UN FLEUVE QUI SERT DE FORTIFICATION. — LA RIVIÈRE MOORE. — UNE BARQUE CACHÉE DANS LES OSERAIES. — LA DESCENTE DU COURS D'EAU. — ARRIVÉE AU DÉFILÉ. — M. CHAMPION RÉVEILLÉ EN SURSAUT. — SCRUPULES COMBATTUS PAR L'AMÉRICAIN. — UN CACHET BRISÉ. — LA LETTRE DE Mlle CLÉMENCE ALLARD. — UTILES INDICATIONS GÉOGRAPHIQUES. — UN ITINÉRAIRE SURPRIS.

La pensée de cette mascarade sourit beaucoup au jeune peintre.

— Mes pinceaux sont à votre disposition, dit-il.

— Attendez, interrompit M. Dick Moore.

— Parlez, dit M. Champion.

— Nous devons remercier notre ami Guillaume Novet de son dévouement, mais j'ai une objection à faire à son départ.

— Faites, répondit le trappeur.

— J'admets que vous soyez admirablement apte à remplir le rôle que vous sollicitez. Vous avez le sang-froid, le courage, l'expérience et le dévouement qu'il nécessite, mais....

— Mais!... interrompit Guillaume.

— Mais vous ne savez pas la langue des Castors et il vous sera impossible non seulement de répondre un mot à celui des Indiens à qui il prendrait fantaisie de vous adresser la parole, mais encore de donner au Grand-Élan un avis utile.

Le Canadien se mit à rire.

— Vous vous trompez, M. Dick Moore, répondit-il; non seulement je connais la langue des Castors, mais encore elle m'est familière.

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas dit plus tôt?

— Parce que vous vous acquittiez trop bien de vos fonctions d'interprète.

No.....



Les deux hommes se trouvèrent subitement sur la rive du fleuve. (P. 360.)

— Je n'ai plus d'objections à faire, reprit l'Américain, mais je regrette de n'avoir pas eu à remplir la mission délicate que vous avez sollicitée.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Un hasard pouvait faire connaître au camp des Indiens la défaite de leurs compagnons d'armes et les obliger à se tenir sur leurs gardes.

Le Grand-Élan consulté désigna un des morts pour servir de modèle dans le déguisement du chasseur canadien.

— Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre? demanda M. Moore.

— Parce qu'il est nouvellement arrivé au camp et que personne ne l'y connaît intimement. Personne ne pourra donc le reconnaître.

Le cadavre fut dépouillé de ses armes et de son costume, des plus élémentaires.

Quand le trappeur s'en fut revêtu, le rôle du peintre commença.

Le modèle était fort original.

Sa figure était traversée par des raies transversales, allant du haut du front à gauche, au bas du menton à droite.

Ces rayures étaient alternativement noires et rouges et défiguraient si bien les traits du guerrier mort que son meilleur ami non prévenu n'aurait pu le reconnaître.

Le buste tout entier était semblable à un damier noir et blanc, tandis que les bras et les jambes portaient de larges rayures vertes, jaunes et rouges, ce qui lui donnait un aspect des plus étranges.

Le peintre Beaudoin avait déjà saisi sa boîte à couleurs quand Guillaume Novet, l'arrêtant, lui dit :

— Pas de peinture à l'huile, s'il vous plaît; les Indiens n'ont pas coutume de s'en servir et, de plus, il peut arriver que je sois obligé d'effacer ces marques belliqueuses et de me transformer subitement.

M. Baudoin ne se fit pas prier et alla chercher une série de pots de gouache.

En quelques minutes, le Canadien était si bien transformé que le Grand-Élan lui-même, qui avait assisté à l'opération, affirma qu'il s'y serait laissé prendre, et que nul homme de la tribu n'était capable de distinguer la copie de l'original.

Le chef Indien et son nouveau compagnon prirent d'abord un confortable repas et se mirent en route à la tombée de la nuit.

Quand ils furent à un mille environ au delà du défilé, le trappeur adressa la parole à son compagnon de route, qui, l'entendant s'exprimer purement dans la langue des Castors ne put retenir une marque d'étonnement.

Guillaume Novet ne jugea pas à propos de lui donner une explication.

— Sommes-nous encore loin du camp? demanda-t-il.

— Nous avons fait la moitié de la route.

— Comment y pénétrerons-nous?

— Je suis un chef, et je connais le mot de passe.

— Que projettes-tu de faire en arrivant?

— Aller droit à la tente de la Fraise-des-Bois et lui intimer l'ordre de me suivre.

Le Français la laisse-t-il donc libre et sans personne qui la garde?

— Seule la vieille squaw qui commande à ses suivantes est chargée de la surveiller et couche en travers de la porte de son wigam.

— Comment feras-tu donc pour entrer?

— La vieille squaw est ma mère.

Cette conversation rassura le chasseur qui entrevit la possibilité de mener à bien ce hardi coup de main, sans entamer une nouvelle lutte et avec de sérieuses chances de succès.

La route se continua silencieuse.

Guillaume Novet se disait à part lui que la demoiselle le connaissait, et que quand il lui aurait dit son nom, malgré la singularité de son déguisement, elle ne ferait nulle objection pour le suivre, puis il entrevoyait dans sa pensée toute la joie que ce retour apporterait non seulement chez les membres de l'expédition, mais encore dans le cœur de tous les amis restés au campement du lac Abittibi.

La nuit était sans lune, mais les étoiles qui brillaient d'un vif éclat répandaient sur toute la nature une sorte de clarté mystérieuse, bien suffisante pour se guider à travers un terrain généralement découvert et où les arbres ne poussaient que çà et là, formant de rares bouquets.

Tout à coup le Grand-Élan s'arrêta.

— Regarde, dit-il.

Et il étendit la main devant lui.

Guillaume Novet vit au loin briller plusieurs foyers.

— C'est là? demanda-t-il.

— Oui.

Tout retomba dans le silence, et l'on n'entendit plus que le craquement discret des herbes sèches sous la pression des chaussures brodées de piquants de porc-épic qui ornaient les pieds des deux marcheurs.

Un homme se dressa devant eux.

— Qui va là? dit-il.

— Un chef et son compagnon.

— D'où vient-il?

— Des territoires de guerre.

— C'est bien! le chef peut passer.

Cinquante pas plus loin apparut une nouvelle sentinelle.

— Qui vive?

— Chef.

— Où va-t-il ?

— Vers celui qui a la main large.

— Passez.

— Diable! se dit le Canadien, voilà des gens qui se gardent bien et qu'il ne serait pas facile de surprendre.

Les deux hommes, sans presser ni ralentir le pas, continuèrent leur route et arrivèrent devant une haute barrière formée de pieux solides profondément enfoncés dans la terre.

Le Grand-Élan, en homme familier avec les lieux, se dirigea sans hésiter vers une porte percée dans cette muraille de bois.

Cette porte était fermée.

Le chef frappa avec le manche de son tomahawk, quatre coups également espacés.

Un homme, que les plumes dont sa tête était ornée désignaient comme un chef, se présenta.

Il reconnut le Grand-Élan et ne lui posa pas les questions conventionnelles qui devaient lui servir de passe-partout.

— Que mon frère soit le bienvenu, dit-il.

— Je salue mon frère le Raton.

— Comment se portent les guerriers du Grand-Elan.

— Le Grand-Esprit les protège.

— Mon frère peut-il me dire ce qu'il vient faire au camp au milieu de la nuit?

— Le Grand-Chef, le Foudre-de-Guerre m'a fait mander. Il a, dit-il une mission de confiance à me donner.

— Bien! que le Manitou continue à être favorable à mon frère. S'il retourne à son poste cette nuit, qu'il soit assez bon pour venir me serrer la main. J'ai la garde de cette porte jusqu'à demain.

Guillaume Novet, muet comme il convenait à un simple guerrier en face de chefs renommés, n'en voyait pas moins, avec joie, toutes les difficultés qu'il avait prévues et redoutées s'évanouir les unes après les autres.

Non seulement son compagnon et lui avaient pénétré dans le camp, non seulement ils avaient passé à travers des sentinelles sagement échelonnées, mais encore la perspective d'une sortie facile se présentait à eux.

Les deux hommes entrèrent dans l'enceinte, et le chef indien, toujours suivi par son compagnon, se dirigea hardiment vers un point qu'il connaissait, traversant sans hésiter les groupes de dormeurs étendus devant les grands feux allumés.

Ils passèrent ainsi devant le wigwam du grand chef, gardé par plusieurs sentinelles. Les soldats de garde se contentèrent de saluer les nouveaux venus.

Ceux-ci arrivèrent enfin devant une tente européenne, plus grande et plus spacieuse que les tentes de peau de buffle qui formaient les habitations du camp.

Un drapeau tricolore flottait sur la porte de la maison de toile; Guillaume Novet comprit que c'était la demeure de l'explorateur français.

A côté était une tente plus petite, mais construite en peau et formant un cône arrondi.

Une portière, également en peau, retombant jusque sur le sol, servait de fermeture à cette demeure des plus confortables.

Le Grand-Élan se dirigea sans hésiter vers cette porte.

Il souleva la tenture et vit à terre, en travers de l'ouverture, une femme couchée.

— Que ma mère s'éveille et prête l'oreille à son fils le Grand-Élan.

La vieille squaw, éveillée en sursaut, se mit sur son séant.

— Je croyais mon fils bien loin d'ici, dit-elle. Que vient-il faire au camp à pareille heure?

— J'y ai été appelé inopinément par le grand chef Foudre-de-Guerre. Il m'a ordonné de venir chercher ici sans retard la Fraise-des-Bois, en me recommandant surtout de ne pas pas donner l'éveil à son grand protecteur le Diable.

— Je ne savais pas, reprit la vieille, que mon fils avait la langue fourchue et qu'il mentait ainsi sans rougir.

— Ma mère sait bien que le Grand-Élan est un chef estimé qui ne s'abaisse pas à fausser la vérité.

— J'ai dit que mon fils a menti, à moins qu'il n'ait voulu se moquer de sa vieille mère.

Comment le grand chef a-t-il pu lui commander de venir chercher Fraise-des-Bois et de tenir son absence cachée au Diable, puisqu'il sait bien que le Diable et la jeune fille sont partis d'ici depuis deux jours?

Guillaume Novet, en entendant ces mots, ne put retenir un frémissement.

L'Indien lui, resta calme et souriant.

— Je voulais éprouver ma mère, dit-il, et c'est par ordre du grand chef que je l'interroge.

— Que mon fils parle et je répondrai.

— Où le Diable a-t-il emmené sa captive?

— Mon fils et le grand chef savent bien qu'ils se sont embarqués sur le grand fleuve, puisque c'est Foudre-de-Guerre qui a prêté au visage pâle son grand canot, et qu'il lui a confié quatre de ses guerriers pour l'escorter.

— Ma mère sait-elle si les deux blancs ont pris la route en remontant ou en descendant la rivière ?

— Ils sont allés en montant, puisque le Diable s'est chargé d'un message qu'il doit porter au chef qui commande dans le pays de nos ancêtres.

Les deux visiteurs savaient ce qui les intéressait surtout, et Guillaume Novet était profondément décontenancé. Le chef castor conserva mieux son sang-froid.

Il voulut s'assurer d'abord que ce que venait de dire la vieille squaw était vrai.

— Que ma mère allume un flambeau, dit-il, je veux visiter la demeure de Fraise-des-Bois.

La vieille, sans faire une objection, se leva et alla battre le briquet au-dessus d'un paquet de mousse sèche.

Bientôt le feu d'une étincelle se communiqua aux herbes inflammables, et une lueur claire envahit toute la tente.

Une branche de pin du nord, toute ruisselante de résine, servit de luminaire, et Guillaume Novet put s'assurer que la jeune fille était bien sérieusement partie.

Sur un tronc d'arbre poli qui avait dû servir alternativement de siège ou de table, divers bibelots étaient entassés sans ordre, comme les objets qu'on abandonne dans un départ précipité.

La couchette, placée dans le fond, formée d'un amoncellement de feuilles sèches et couverte de deux belles peaux d'ours gris était vide et encore découverte, comme si celle qui l'avait occupée venait seulement de la quitter.

Quelques objets de toilette féminine, un fichu et une pointe de dentelle, gisaient à terre.

Guillaume Novet se rappela la lettre écrite à l'oncle Pétrus et dans laquelle M^lle^ Clémence Allard s'engageait à ne négliger aucun moyen de laisser partout des traces de son passage.

C'est pourquoi il passa attentivement en revue tous les objets abandonnés dans la tente.

Ce fut une véritable inspiration.

Au milieu des bibelots divers qui couvraient la table, il vit un pli carré, s'approcha et s'en empara.

C'était une lettre cachetée et adressée à M. Pétrus Million.

Il la fit disparaître sous le pagne qui formait son vêtement presque unique.

Le Grand-Élan vit ce larcin, mais se garda de dire un mot.

Il tendit la main à la vieille :

— Je remercie ma mère, dit-il; je pars, mais dans quelques jours je serai revenu. Ma mère viendra vivre dans mon wigwam; elle est assez vieille pour se reposer.

Les deux hommes sortirent et se dirigèrent vers la tente du Français.

Ils y pénétrèrent sans peine, mais elle était complètement déserte. Tous les objets qui l'avaient ornée étaient disparus.

Guillaume Novet, à cette vue, devint songeur.

— Cela prouve, à n'en pas douter, se dit-il à lui-même, que M. Duther a quitté le camp sans intention d'y revenir.

Il a laissé ici, c'est vrai, la toile et la carcasse de sa tente; mais c'est sans doute parce qu'il a considéré cela comme un bagage encombrant et qu'il a laissé à ses amis les Castors le soin de les transporter. Qui sait maintenant où et quand il nous sera permis de le joindre et de lui enlever sa proie?

— Maintenant, dit-il à mi-voix, en s'adressant au jeune chef, il s'agit de sortir du camp et de ne pas nous y laisser surprendre.

— Hélas! répondit le Castor, que m'importe le danger d'être surpris? serait-il plus grand que celui de retomber entre les mains de tes compagnons?

— Quel danger redoutes-tu donc?

— Parbleu, celui d'être mis à mort et scalpé! Je m'étais engagé à racheter la vie de mes guerriers et la mienne en ramenant Fraise-des-Bois à ses frères les Visages-Pâles.

Fraise-des-Bois est partie, et je n'ai aucun moyen de remplir ma promesse. Donc, tes compagnons ne me doivent plus rien, et ils n'ont plus qu'à nous mettre à mort.

— Que mon frère le chef se rassure, répliqua le chasseur canadien; les Blancs sont terribles à la guerre, mais ils ne sont pas cruels.

Pour eux un ennemi vaincu, un prisonnier, sont sacrés. Jamais ils ne les torturent ni ne les mettent à mort.

— Je puis donc espérer ma grâce et celle de mes compagnons? demanda le Grand-Elan.

— Cette grâce vous est accordée d'avance. De plus, tu verras toi-même, lorsque nous rentrerons dans notre campement, que les guerriers blessés auront reçu les soins les plus empressés. Tous ceux que la médecine pourra arracher à la mort seront vite rétablis.

— Tes compagnons renonceront-ils à attaquer notre camp?

— Sans doute, puisque la seule personne que nous venions y prendre n'y est plus. Nous serons heureux d'éviter un massacre devenu inutile.

— Les Visages-Pâles sont des hommes ! le Grand-Esprit leur a soufflé la bonté avec le courage.

Guillaume Novet se disposait à reprendre la route qui les avait amenés le soir à la tente de Pierre Duther ; le Grand-Elan le retint par le bras.

— Suis moi, dit-il, nous arriverons plus tôt.

Le trappeur emboita le pas du chef.

Au lieu de revenir sur leurs pas, ils continuèrent en ligne droite leur course à travers le camp.

De ce côté, tout était obscur et silencieux ; aucun feu allumé n'égayait le bivouac.

Le Canadien se demandait à part lui, pourquoi son guide avait pris une direction, qui au lieu d'abréger la distance qui les séparait du camp devait encore les en éloigner.

— Il s'applaudissait d'autre part de ne rencontrer personne, et par suite de voir tout danger d'être surpris disparu. —

Tout à coup il comprit pourquoi le camp si bien gardé de l'autre côté, n'avait pas besoin là de sentinelles.

Les deux hommes se trouvèrent subitement sur la rive du fleuve.

Ce large cours d'eau était une fortification plus infranchissable que tous les fossés et que toutes les palissades.

Le Grand-Élan se dirigea vers un point où un bouquet d'osiers formait une tache grise sur la surface argentée de l'eau, il pénétra dans le fourré où Guillaume Novet le suivit.

Que cherches-tu là? lui demanda le métis.

Mon frère le voit ; c'est mon bateau.

Et, en effet, le chef castor détacha une barque légère complètement cachée par les roseaux.

— Que mon frère me suive, dit-il en sautant dans le bateau et en saisissant une paire de rames couchée dans le fond.

Guillaume Novet ne se le fit pas dire deux fois.

Quelques instants après, les deux hommes étaient au milieu du fleuve, enveloppés et protégés par les ombres de la nuit, et les avirons maniés par les bras nerveux de l'Indien, les entraînaient dans le courant du fleuve et ajoutaient à la vitesse de la barque emportée par le flot.

Après une demi-heure de cette navigation nocturne, le bateau se rapprocha de la rive qu'il venait de quitter.

L'Indien sauta à terre et son compagnon l'imita.

La frêle embarcation fut de nouveau soigneusement cachée dans un



Un animal de haute taille perça le fourré. Le marquis mit son fusil en joue. (P. 368.)

massif de joncs et de plantes aquatiques; puis les deux hommes se remirent en route.

— Pourquoi mon frère a-t-il choisi cette voie pour le retour? interrogea le trappeur.

— Parce qu'elle est plus sûre, plus solitaire et plus courte, répondit le Grand-Élan.

— Pourquoi alors mon frère ne l'a-t-il pas prise en allant?

— Parce que je n'avais pas mon bateau, et qu'en suivant la rive du fleuve nous ne serions pas arrivés.

En réalité, le chemin par la voie fluviale était plus court. Une heure après qu'ils eurent touché terre, les deux hommes arrivèrent à l'entrée du défilé où ils n'eurent pas de peine à se faire reconnaître.

Ils franchirent la gorge et se trouvèrent bientôt au milieu du campement; là, tout le monde dormait devant un grand feu.

Guillaume Novet ne respecta pas le sommeil de M. Champion, et sans attendre que le jour fût complètement levé, il alla le réveiller.

Il raconta les aventures de la nuit et les mécomptes qu'ils avaient subis dans le camp des ennemis.

Quand il eut terminé son récit, il tira de son vêtement la lettre de la demoiselle d'honneur.

M. Champion la tourna et la retourna dans ses mains.

— Cette lettre est cachetée, dit-il, elle est adressée à mon oncle.

M. Dick Moore et les Européens s'étaient éveillés et rapprochés de l'Ingénieur.

Celui-ci soumit ses scrupules à l'Américain.

— Oh! cher ami, dit celui-ci, nous ne sommes pas en Europe. Rompez le cachet sans hésiter.

— Vous avez raison, ami, reprit l'ingénieur; cette lettre peut contenir des renseignements utiles à connaître tout de suite.

Il décacheta le pli et lut à demi-voix ce qui suit :

« Mon ami, mon protecteur, mon père,

« La fatalité continue à me poursuivre.

« Depuis quinze jours, mon ravisseur, l'odieux Pierre Duther, m'avait amenée de force au milieu d'un camp de sauvages dont je ne comprends pas la langue, mais au milieu desquels j'étais soumise à une surveillance incessante.

« Aujourd'hui mon bourreau me donne l'ordre de le suivre. J'ignorerais même où il a résolu de m'emmener si le hasard ne m'avait pas livré ce secret. Je vous l'écris à tout hasard et vous laisse ces quelques mots dans ma tente, sans grand espoir qu'ils vous arrivent jamais.

« Quand M. Duther m'a fait conduire dans sa demeure pour me signifier l'ordre de me tenir prête à partir, j'ai vu sur son bureau une carte du Canada déployée, et sur cette carte un itinéraire tracé au crayon rouge. Comme le crayon était encore sur la carte, j'ai compris que c'était la route que nous allions suivre.

« Je l'ai étudiée sans avoir l'air d'y prendre garde.

« Cet itinéraire, parti de la moitié du cours du fleuve de Moore, le remonte un instant, puis s'engage dans une plaine et va rejoindre une rivière qui se jette dans un fleuve nommé l'Albany.

« Au confluent des deux cours d'eau, la route remonte l'Albany, puis traverse un territoire montagneux placé plus au Nord, et arrive à la rivière At-tah-wah-pis-kat. Elle s'arrête entre cette rivière et une autre nommée l'Equan. C'est paraît-il, le territoire occupé par les Castors.

« Adieu, mon père, présentez mes amitiés à tous ces messieurs et mes baisers à toutes ces dames. M. des Rivières est-il mort?

« Votre infortunée,

« CLÉMENCE ALLARD. »

CHAPITRE XLI

PROPOSITIONS DE PAIX AU GRAND-ÉLAN. — PROTESTATIONS DE RECONNAISSANCE ET D'AMITIÉ. — LE CALUMET DE PAIX. — UN CONSEIL A L'OMBRE DU DRAPEAU BLANC. — LA TOILETTE DES CHEFS INDIENS. — TRAITÉ DE PAIX. — PTOPOSITION DU DOCTEUR LEROUX. — SÉJOUR PROLONGÉ DE VINGT-QUATRE HEURES. — INVITATION A DÉJEUNER. — QUI FOURNIRA LE ROTI? — LES TROIS JEUNES GENS ET L'AMÉRICAIN PARTENT POUR LA CHASSE. — LE CHIEN MÉDOR ENTRE EN SCÈNE. — QUEL GIBIER POURSUIVRA-T-ON? — LA CHASSE AU CARIBOU SERA EXCLUSIVE. — LES ARMES SONT CHARGÉES A BALLE. — UN CERF WAPITI QUI COURT UN DANGER DE MORT. — DIGNE ATTITUDE DE MÉDOR. — DEUX BÊTES ANNONCÉES. — TROIS COUPS DE FUSIL SUCCESSIFS. — UNE BALLE DE M. DICK MOORE. — UN CARIBOU SUR LE GAZON. — UNE SECONDE VICTIME. — EXAMEN DES BLESSURES. — DEUX BALLES UNIFORMÉMENT PLACÉES. — COMMENT L'AMÉRICAIN GAGNE UN BON CIGARE. — LA MONTRE DU MARQUIS CONSULTÉE. — UNE MOTION DE L'AMÉRICAIN. — M. JOLLIBOIS DEVIENT MESSAGER. — APPEL A SIX AUXILIAIRES INDIENS. — POURQUOI M. BÉAUDOIN GARDE SON FUSIL EN BANDOULIÈRE. — NOUVEAU SIGNAL DE MÉDOR. — ENCORE UN CARIBOU. — LES EXPLOITS D'UN CHIEN BIEN DRESSÉ. — TROISIÈME VICTIME. — UN COUP DE FEU HEUREUX. — UN ÉLÈVE QUI PROFITE DES LEÇONS DE SON MAITRE. — LE CHOIX DU POINT OU UNE BALLE DOIT TOUCHER UN CRANE. — MÉDOR AMBASSADEUR. — RETOUR DE JOLLIBOIS. — UTILISATION D'UN CHARIOT. — CONTINUATION DE LA CHASSE. — GUERRE A TOUT GIBIER!

Voilà de précieux renseignements, dit M. Champion. Si le hasard, qui semble protéger M. Duther, lui a permis de nous échapper et de nous

ravir encore notre chère demoiselle d'honneur, nous savons au moins dans quel coin du globe les retrouver.

— Que convient-il de faire à cette heure? demanda le Canadien.

— Nous allons d'abord rendre leur liberté et leurs armes au Grand-Élan et à ses compagnons, à la condition qu'ils renonceront à toute revanche et à toute vengeance.

Le trappeur transmit ces paroles au chef des Castors.

Celui-ci vint s'incliner devant l'ingénieur.

— Le chef des Visages-Pâles est aussi généreux et bon qu'il est brave et fort.

Il peut être sûr que tant que le Grand-Élan conservera un souffle de vie, il restera son allié fidèle et son ami, quand bien même mes frères les Castors persisteraient à faire la guerre.

— Je prends acte de vos paroles, ô chef, et un jour peut-être j'aurai à vous les rappeler.

— Que mon frère le chef blanc consente donc à fumer avec moi le calumet de paix!

On sait que les diverses tribus indiennes des deux Amériques se réunissent pour traiter de la paix sous les plis du drapeau blanc.

M. Champion, ne désirant rien tant que de conclure une alliance solide avec le Grand-Élan, et comprenant combien cet appui pouvait lui être utile un jour, fit signe à tous ses amis et aux deux grands chef des deux tribus indiennes de s'asseoir à terre en formant deux demi-cercles qui se faisaient face.

Les deux guerriers sioux et crow, à l'imitation du Grand-Élan, ornèrent leur tête de deux plumes d'aigle, l'une blanche, l'autre d'un rouge éclatant.

C'est là un emblème éloquent, qui témoigne que les deux parties qui vont traiter sont également prêtes pour la paix et pour la guerre.

Le Grand-Élan exhiba alors la pipe sacrée ou calumet de paix.

Au centre du cercle formé d'un côté par les Français et les deux grands chefs, de l'autre par le chef Castor et quelques-uns de ses guerriers, le calumet fut bourré de tabac et posé solennellement sur deux morceaux de bois fourchus fichés dans le sol.

Le Grand-Élan remercia alors ses vainqueurs de leur générosité et jura d'être éternellement leur ami sincère.

Puis il s'approcha de la pipe sacrée et aspira une bouffée de fumée.

Tous ses guerriers vinrent successivement l'imiter, puis ils reprirent gravement leur place.

Ce fut alors le tour de M. Champion, puis celui d'Œil-de-Lynx et du

Bec-d'Aigle, qui vinrent l'un après l'autre aspirer une gorgée de fumée.

Enfin, M. Dick Moore, le docteur et successivement les trois jeunes Français vinrent prendre leur part de cette bizarre signature de traité.

Le docteur Leroux fit signe qu'il désirait parler.

— Pour prouver à nos nouveaux alliés, dit-il, combien nous prenons au sérieux notre rôle d'amis, je demande, au nom de l'humanité, que nous campions ici une journée encore, afin que je puisse achever le traitement des blessés qui tous vont mieux que je ne l'espérais et ont fait un pas vers le retour à la santé.

— Bravo! très bien, docteur! s'écrièrent les jeunes Français.

— Moi, dit M. Champion, pour prouver à nos amis les Castors combien j'ai foi en leurs promesses, j'ordonne qu'ils soient tous délivrés de leurs liens et que leurs armes leur soient rendues.

— Vous avez raison, dit Guillaume Novet, les Indiens sont fidèles à leur parole, et vous pouvez compter sur la sincérité de ceux-là.

— Ai-je droit au chapitre? demanda M. Dick Moore.

— Parbleu! cela va sans dire! répondit M. Champion.

— Alors je demande, pour compléter la fête, qu'un repas de Sardanapale soit offert à tous les guerriers réunis.

— C'est accordé d'autant plus volontiers, dit l'ingénieur, que j'y vois un double avantage.

— Dites.

— D'abord cela achèvera de remettre les hommes de leur fatigue, ensuite cela soulagera d'autant le chariot aux provisions, qu'il est tout à fait inutile de retourner plein au campement.

— A quelle heure déjeune-t-on? interrogea M. de la Bécassière.

— A midi précis.

— Quelle heure est-il, maintenant?

— Cinq heures du matin.

— Alors, mes amis, en chasse! s'écria le marquis, en s'adressant à Jollibois et à Beaudoin; c'est à nous qu'appartient l'honneur de fournir le rôti.

— Je suis des vôtres, dit M. Dick Moore, qui fit entendre un long coup de sifflet.

Le beau chien Médor accourut et se coucha à ses pieds.

— Avec cet auxiliaire, nous ne serons pas bredouilles, je vous en donne l'assurance, dit le chercheur d'or, en mettant son fusil en bandouillère.

Les quatre disciples de saint Hubert prirent la direction des grands bois où l'on avait campé le jour de l'arrivée....

— Où allons-nous porter nos pas? demanda le marquis, quand ils furent arrivés sur la lisière de la forêt.

— Je suis aussi embarrassé que vous, répondit Jollibois; nous ne connaissons pas du tout le terrain, et le mieux est d'aller à l'aventure.

— Pour moi, reprit Beaudoin, j'ai mon album et mes crayons dans ma carnassière. Je trouverai partout un paysage à esquisser.

— Moi, messieurs, je ne suis pas moins étranger que vous dans ce pays; mais dites-moi quel genre de chasse vous voulez faire.

— Ah! dit en riant M. de la Bécassière, en Amérique, je n'ai pas de préjugés. Je suis prêt à tirer sur la plume comme sur le poil. La preuve, c'est qu'un de mes coups est chargé à petits plombs et le second à balle.

— Nous tirerons sur ce qui se présentera, reprit à son tour l'ancien chef de rayon.

— Eh bien, messieurs, tel n'est pas mon avis, dit M. Moore.

— Et pourquoi?

— Parce que cela déplairait à Médor.

— Ah! celle-là est bien bonne! s'écria le marquis en riant aux éclats.

— Bonne ou mauvaise, il en est ainsi, reprit l'Américain toujours grave.

Voyons, voulez-vous tirer des ours, ou des cerfs, ou des caribous, ou des chevreuils? Vous n'avez qu'à choisir; mais quand on chasse l'ours, on ne tire ni sur les cerfs, ni sur les caribous.

Mais si l'on ne trouve pas d'ours? objecta M. de la Bécassière.

— C'est l'affaire de Médor, répondit M. Dick Moore.

— Va donc pour la chasse à l'ours! reprit le marquis.

— Ah! non! par exemple! s'écria le peintre Beaudoin. L'ours est un mets détestable; la mauvaise habitude qu'il a contractée dès l'enfance de se coucher dans sa tanière, sans y prendre les soins les plus élémentaires de l'hygiène et de la propreté, impriment à sa chair une odeur d'urine insupportable. Pouah! pouah! pas d'ours, messieurs! N'oubliez pas que c'est un rôti que nous devons fournir à cent soixante-dix personnes.

— Eh bien, tuons un caribou, dit M. Jollibois; pour peu qu'il pèse deux cents livres, cela constituera un plat respectable, même pour tant de convives.

Pendant ce colloque, Médor, assis sur son derrière, ne perdait pas de vue les chasseurs et semblait se pénétrer de leurs moindres paroles.

L'Américain se tourna vers lui :

— Tu as entendu, Médor? lui dit-il, ce sont des caribous qu'il nous faut.

Le chien se leva, remua la queue en signe de contentement, fit entendre deux ou trois aboiements, comme pour indiquer qu'il avait compris et, sans se presser, il entra sous bois en retournant de temps en temps la tête pour voir s'il était suivi.

— Halte! dit M. Dick Moore.

Tout le monde, y compris l'intelligent animal, s'arrêta.

— J'oubliais de vous rappeler que vous devez charger vos deux coups à balle. Médor sait que les caribous maigres constituent un rôti sans saveur, il ne nous fera lever que des bêtes grasses, de sorte que, même à quatre pas, vos plombs seraient inoffensifs.

Les trois jeunes gens se regardèrent, se demandant si l'Américain se moquait d'eux, mais ils se conformèrent néanmoins à ses instructions.

Au moment même où ils venaient de terminer leur besogne, un bruit de branches brisées se fit entendre à leurs côtés.

Médor, qui les attendait assis sur son derrière, ne manifesta pas la moindre émotion.

Tout à coup un animal de haute taille, perçant le fourré, vint déboucher devant les chasseurs profondément émotionnés.

Le marquis mit son fusil en joue, mais M. Dick Moore releva son arme.

— Ce n'est pas un caribou, c'est un cerf wapiti, dit-il.

Médor n'avait pas même daigné tourner la tête.

— Si la venaison manque au déjeuner, dit M. de la Bécassière, sans dissimuler une légère contrariété, vous pourrez dire que c'est par votre faute; car cette magnifique bête était à nous si vous ne m'aviez pas empêché de la tirer.

— Nous chassons le caribou et non le cerf, répondit le Yankee sans s'émouvoir.

Sur un signe de son maître, Médor se remit en quête, marchant prudemment, de façon à ce que les chasseurs pussent le suivre sans peine.

Cette marche dura un quart d'heure à peine.

Tout à coup M. Dick Moore fit signe de la main à ses compagnons.

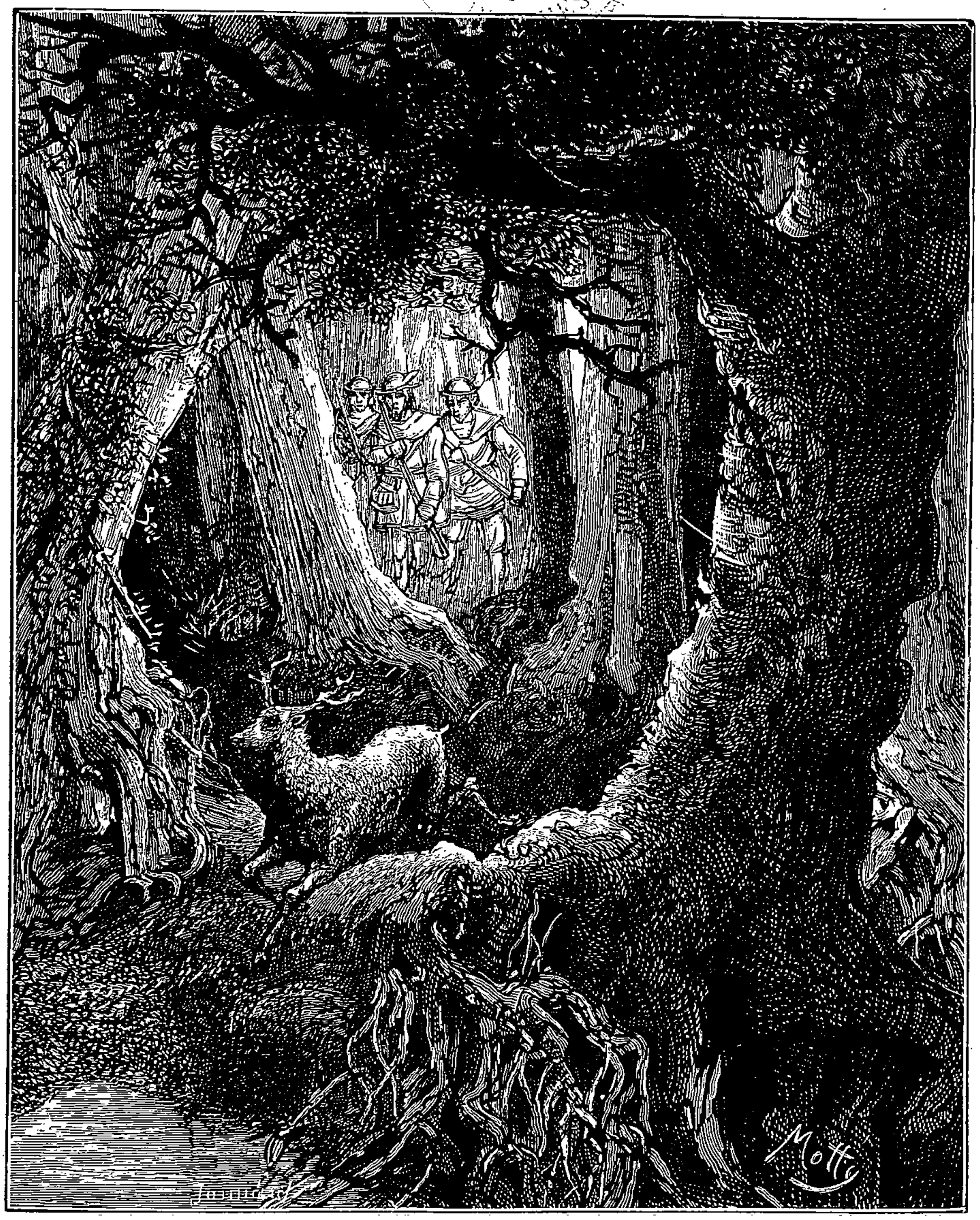
Le fouet long et mince du chien de chasse était devenu tendu et rigide.

— Attention, messieurs, dit à mi-voix l'Américain, et ne tirez pas tous à la fois. Médor va nous faire partir deux bêtes.

A peine avait-il fini ces mots qu'on entendit le chien faire retentir trois jappements, et un gros caribou s'élança dans une sorte de clairière où les chasseurs venaient de pénétrer.

Le marquis tira précipitamment ses deux coups, mais l'animal courut de plus belle. Ce fut le tour de M. Jollibois, qui visa attentivement.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F
No 47



Les trois chasseurs étaient sous le couvert de cinq à six grands arbres. (P. 373.)

Il fit également coup double.

L'animal frappé fit un bond prodigieux, retomba sur ses pattes et se remit à fuir.

Il était déjà à plus de cent mètres des chasseurs, et allait rentrer dans le fourré, quand M. Dick Moore saisit son riffle, l'épaula et tira sans viser.

Cette fois, l'animal tomba raide mort.

— Rechargez! rechargez vite, messieurs, dit l'imperturbable aventurier. Je vous ai prévenu qu'il y avait deux pièces à tirer. Médor n'attend pour vous servir la seconde que le moment où nous serons prêts.

Chacun se mit en devoir de placer des cartouches dans le tonnerre de son arme.

Le marquis s'aperçut seulement alors que M. Dick Moore n'avait qu'une carabine à un seul coup.

— Pourquoi, lui demanda-t-il, n'avez-vous pas pris un de nos beaux fusils doubles de Paris.

— Parce que je suis habitué à mon rifle.

— Mais si vous manquez du premier coup, vous n'avez pas la ressource d'en tirer un second.

— C'est vrai, reprit l'Américain sans sourciller, c'est pourquoi je ne manque jamais la première fois.

— En voilà un gascon d'Amérique! se dit en *a parte* le marquis.

La prédiction de M. Dick Moore ne tarda pas à se réaliser. Les fusils étaient à peine rechargés que Médor, toujours invisible et caché dans le fourré, fit entendre de nouveau trois coups de voix, et qu'un second caribou, plus gros encore que le premier, vint déboucher à quatre pas des chasseurs.

Les trois Français ne firent pas un mouvement.

— Tirez vous-même, reprit le marquis d'un ton légèrement moqueur. Je suis curieux de savoir si vous serez toujours aussi heureux que la première fois.

— Comme il vous plaira! répliqua le Yankee.

Il laissa filer la bête jusqu'à ce qu'elle fut arrivée, comme la précédente, sur la limite extrême de la clairière. Alors seulement il mit en joue et tira.

Le caribou tomba foudroyé.

— Ma foi, cher monsieur, veus êtes vraiment notre maître, lui dit le marquis en lui tendant la main.

— C'est une simple affaire d'habitude, répondit modestement le chercheur d'or.

Les quatre chasseurs se dirigèrent vers les deux animaux tombés à quelques pas l'un de l'autre et l'on alla examiner les points où ils avaient été frappés.

Le premier avait reçu trois balles. L'ancien commis de nouveautés l'avait touché de ses deux coups; l'un avait pénétré dans le train de derrière et avait dû agir comme le cinglement d'un coup de fouet; la seconde

balle, non moins inoffensive, avait frappé sur les flancs et, suivant la ligne des côtes, était venue s'arrêter contre l'os de l'épaule.

— Avec ces deux pruneaux, dit M. Jollibois, la bête pouvait marcher longtemps et courrait encore.

On cherchait la troisième blessure.

Ce fut le peintre Baudoin, jusque-là resté étranger aux émotions de la chasse, qui la découvrit.

C'était un petit trou rond, placé sur le sommet du crâne, juste au milieu de la ligne séparant les deux cornes, dont la régularité de forme surprit les Européens.

La plaie n'avait même pas saigné.

— Ma foi! s'écria le marquis de la Bécassière, un mathématicien, avec ses compas, n'aurait pas mieux trouvé le centre de cette tête.

Le peintre Baudoin, qui était allé cherché le point touché dans le second animal, poussa un cri de surprise.

— Oh! pour le coup, c'est trop fort, s'exclama-t-il.

Le marquis et Jollibois coururent pour voir. Ils ne purent non plus retenir une exclamation admirative.

— Je vous parie un bon cigare, cher camarade, cria-t-il à l'Américain, que vous ne devinez pas ce qui cause notre étonnement?

— Vous avez donc perdu votre cigare, et vous allez vous exécuter sur l'heure, reprit en souriant le Yankee, car ce qui vous surprend si fort, c'est que les deux caribous ont été frappés à la même place.

— Vous l'avez fait exprès? demanda naïvement le peintre qui n'en pouvait revenir.

— Parbleu! à moins que ce soit un sortilège.

M. de la Bécassière, en proie à une admiration sans pareille, courut à l'habile chasseur.

— Réussissez-vous souvent de semblables tours de force? demanda-il en lui tendant la main.

— Toujours! répondit simplement le chercheur d'or.

On se mit à délibérer sur ce qu'il convenait de faire.

La montre du marquis, consultée, ne marquait pas encore sept heures. Or, on avait déjà plus de gibier qu'il n'était possible d'en manger en trois jours.

Fallait-il rentrer, et que ferait-on ensuite pour tuer le temps?

— Je demande la parole, dit le Yankee, familier avec les formules usitées dans les grandes réunions populaires.

— Parlez! parlez!

— Nous sommes à un quart d'heure au plus de l'entrée du défilé.

Que l'un de nous se détache et nous envoie des Indiens pour emporter ce gibier. On aura tout le temps de l'écorcher et de le dépecer avant l'heure du repas. Nous continuerons, nous, notre chasse, et j'espère que nous aurons le temps de réparer amplement la brèche faite à nos provisions pendant la durée de notre expédition.

— Je me propose volontiers pour être le messager demandé, dit le jeune Jollibois; mais comment vous retrouverai-je à mon retour?

— Ne vous inquiétez pas de cela, Médor se chargera de vous mettre sur la bonne voie; il vous suffira, quand il se présentera devant vous, de le suivre.

— J'amènerai deux Indiens?

— Amenez-en six.

— Pourquoi tant de monde? grand Dieu!

— Deux d'entre eux emporteront les deux Caribous tués; vous vous ferez suivre par les quatre autres pour qu'ils puissent emporter au campement les animaux que nous tuerons ensuite.

— Alors, messieurs, au revoir et bonne chasse.

— L'ancien employé du Louvre, prenant le pas accéléré, ne tarda pas à disparaître dans les fourrés.

— Continuons notre route, dit l'Américain, et toi, Médor, n'oublie pas que nous ne chassons que le caribou.

Les trois Nemrods, suivant l'admirable limier, s'engagèrent de nouveaux dans les épais taillis et sous les frondaisons des grands arbres.

Plusieurs animaux partirent et passèrent devant eux à bonne portée: un original, deux daims, un élan, des cerfs et des chevreuils.

Cette fois, M. de la Bécassière, moins nerveux qu'au commencement de la chasse, et surtout tombé sous le charme de son incomparable compagnon, ne manifesta pas même l'intention de faire feu.

— Au premier caribou qui passera, lui dit M. Dick Moore, faites-moi le plaisir de prendre votre temps et de tirer. Ne vous pressez pas; ajustez bien, et si l'animal ne tombe pas sous votre premier coup de feu, laissez-le continuer sa course, et ne tirez pas votre second coup sans l'avoir visé de nouveau.

— Et que ferez-vous pendant ce temps-là?

— Je vous regarderai, pardieu.

S'adressant alors au peintre Baudoin :

— Quant à vous, dit-il, vous me paraissez peu enthousiaste de la chasse. Pourquoi ne vous ai-je pas vu encore prendre votre arme en main?

— A quoi bon? dit en riant le peintre, quand on a pour compagnons

des tireurs de votre force, il faut savoir conserver son rang. Pour moi, j'ai déjà fait deux bons croquis qui me serviront. Cela, pour le moment, suffit à mon ambition.

Depuis un moment, Médor avait disparu et ne donnait pas signe de vie.

Son maître fit entendre un coup de sifflet modulé ; aucun bruit n'y répondit.

— Attention, messieurs, Médor ne répond pas, c'est qu'il a mieux à faire. Apprêtez-vous à montrer votre savoir-faire.

— Si un Caribou passe à portée de mon fusil, dit le marquis, je le vise à la tête au risque de le manquer.

— Bravo ! répliqua l'Américain.

A ce moment, mais assez loin dans le bois, on entendit les trois jappements qui servaient de signal à Médor.

— Apprêtez-vous, messieurs ; vous avez tout le temps nécessaire, car le chien est au moins à cinq cents mètres de nous.

— Bon ! dit le marquis, mais le caribou aura-t-il la complaisance de passer à portée de nos armes?

— Ça, c'est affaire à Médor. Il manquerait à tous ses devoirs si le gibier levé ne venait pas droit sur nous.

Les trois chasseurs étaient à ce moment sous le couvert de cinq à six grands arbres, dont les troncs énormes s'élevaient à cent mètres de hauteur, et dont les têtes arrêtant les rayons solaires, avaient condamné à mort toutes les végétations parasites ou autres qui vivent souvent sous les hautes futaies.

Le champ de tir dans toutes les directions n'excédait pas cent cinquante mètres, au delà duquel on ne pouvait tirer qu'au jugé, c'est-à-dire avec quatre-vingt dix-neuf chances sur cent de manquer le gibier.

Médor n'avait pas trompé les chasseurs, et il s'était si consciencieusement acquitté de sa mission de rabatteur, que le caribou, débouchant en face des trois compagnons immobiles, venait sur eux. Sa vitesse était telle qu'ils auraient pu croire qu'il voulait les charger.

Cette fois, M. de la Bécassière conserva tout son sang-froid ; il mit l'animal en joue et ne lâcha la détente que lorsque le but lui sembla être bien en face de sa ligne de tir.

Le caribou n'était plus qu'à vingt mètres de lui.

Le coup partit : l'animal fit un saut sur place et retomba inanimé.

— Très bien ! très bien, s'écria l'Américain. Vous êtes un élève docile, et vous débutez par un coup de maître.

— Pensez-vous donc que j'aie touché à la tête? demanda le marquis.

— Comment, si j'y crois? j'en suis sûr.

Les trois chasseurs coururent vers le caribou foudroyé.

La balle avait pénétré dans le crâne, au-dessus de l'arcade sourcillière.

— Voilà un excellent début, dit M. Dick Moore, mais une autre fois, il faudra viser entre les deux yeux. Si votre coup était parti de plus loin, il aurait glissé le long de l'os cranien, très résistant à cet endroit, et votre proie vous aurait échappé.

Que voulez-vous, repartit le marquis, tout fier de son exploit, on n'est pas parfait. On tâchera de mieux faire.

L'heure était venue d'envoyer chercher l'ancien commis de nouveautés.

M. Dick Moore, parlant à son chien comme il eût fait à homme :

— Va chercher M. Jollibois, dit-il, et ramène-le.

Le chien partit comme un trait du côté du campement.

Un quart d'heure après, il revenait joyeusement tenant la tête d'une petite colonne formée du chasseur et de six indigènes.

— Que deux de ces hommes emportent cette bête, et que deux autres s'ils se croient assez forts, aillent chercher nos deux premières victimes.

— Cher monsieur Dick Moore, reprit Jollibois, pour éviter de la peine à ces braves gens j'ai fait amener par deux mules le chariot des provisions sur la lisière du bois. Ils n'auront donc que très peu de temps à consacrer à cette besogne.

— Dites-leur, quand ils auront achevé leur transport, de revenir, dit l'Américain.

— Pourquoi faire?

— Hé! parbleu! pour emporter le gibier que nous allons tuer. Nous allons maintenant tirer sur tout ce qui se présentera. Il nous reste deux bonnes heures de chasse. Pendant ce temps on fait bien des choses!

CHAPITRE XLII

RETOUR DE LA CHASSE. — UNE CHASSE MERVEILLEUSE. — GIBIER DE POIL ET GIBIER DE PLUME. — LES CAPTIFS DE M. DICK MOORE. — UN REPAS DE SARDANAPALE. — LES PROVISIONS SONT MISES A SAC. — UN ROTI MONSTRE. — UN DESSERT RARE. — APPRÉCIATION DES VINS PAR LES SAUVAGES. — LE CHAMPAGNE. — COMMUNICATION DE M. CHAMPION. — RÉPONSE A LA LETTRE DE M^lle^ CLÉMENCE ALLARD. — UN SIGNE DE RECONNAISANCE. — LE GRAND-ÉLAN ACQUIERT LE GRADE DE MESSAGER. — DISTRIBUTION DE VIVRES AUX CASTORS. — PLANS DE CAMPAGNE POUR LE RETOUR. — LES APPRÉHENSIONS DE M. CHAMPION. — ORDRE DE LA MARCHE. — AVANT-GARDE ET ARRIÈRE-GARDE. — LE BEC-D'AIGLE, OEIL-DE-LYNX ET M. CHAMPION COMMANDANTS DES TROIS GROUPES. — ARRIVÉE TARDIVE DU TRAPPEUR. — NOUVELLES RASSURANTES. — LE GRAND-ÉLAN ET SES GUERRIERS RESTERONT ENCORE UN JOUR A LEUR CAMPEMENT. — UNE NUIT AU BIVOUAC. — M. DICK MOORE REPREND LE RÉCIT DE SES AVENTURES. — NOUVELLES DÉCOUVERTES INATTENDUES. — CINQUANTE-TROIS PÉPITES. — PRÉCAUTIONS INDISPENSABLES. — LES RÉFLEXIONS D'UN CHERCHEUR D'OR. — UN TRÉSOR ABANDONNÉ DEPUIS DES SIÈCLES. — COMMENT S'EN ASSURER LA POSSESSION? — IL FAUT FAIRE LA PART DU FEU. — RÉCIT INTERROMPU. — TOUT LE MONDE DORT.

Nous ne conduirons pas plus longtemps nos lecteurs à la suite de nos vaillants chasseurs. Il nous suffira de leur dire qu'à midi moins le quart, ils rentraient au campement en véritables triomphateurs.

Non seulement les carnassières de tous les quatre étaient pleines à éclater de gibier à plumes de toute sorte, mais ils annoncèrent qu'ils seraient obligés, après le repas, de retourner au bois, escortés de nombreux auxiliaires pour rapporter les pièces trop lourdes tombées sous les balles de leurs fusils.

— Voyons, messieurs les disciples de saint Hubert, dit M. Champion, pas de modestie mal placée! racontez-nous vos exploits.

Ce fut M. Dick Moore qui prit la parole.

— Ces messieurs, dit-il, ont semblé se disputer la palme du sang-froid, et de l'adresse.

Le marquis voulut l'interrompre, mais l'Américain, lui faisant signe de se taire, continua en ces termes :

— A tout seigneur tout honneur! M. de la Bécassière, qui déjà vous a envoyé un Caribou tombé sous une balle savamment dirigée, a, depuis, tué deux cerfs wapiti, une gazelle et un chevreuil. Et d'un!

M. Beaudoin, qui dans le commencement semblait décidé à négliger son fusil pour ne s'occuper que de son crayon, a fini par se laisser

dominer par la passion de la chasse et a tué pour sa part un chevreuil et un élan.

Enfin M. Jollibois, malgré l'absence que sa complaisance lui a imposée, a abattu deux moutons de montagne, trois lièvres et un cerf wapiti.

M. de la Bécassière se leva et prit la parole :

— Ce que M. Dick Moore omet de vous dire, c'est qu'il a tiré dix coups de feu et qu'il a abattu dix pièces, petites ou grosses, toutes frappées à la tête de sa balle infaillible !

— Voyons, contez-nous donc cela, reprit M. Champion.

— Après avoir couché sur le sol les deux caribous qu'on vous a fait parvenir, il a continué sa chasse avec cet admirable Médor, qui n'est pas un chien, mais un savant naturaliste doublé d'un chasseur émérite.

Nous marchions en tête, il nous suivait.

Médor, tout à coup, fait entendre deux coups de voix.

— Cette fois, c'est un cerf, nous dit M. Dick.

Nous voyons en effet un grand cerf dix-cors qui trotte assez lentement devant nous, embarrassé qu'il est par son bois qui se heurte à chaque instant contre les basses branches de la futaie.

Beaudoin, Jollibois et moi, nous tirons ensemble : Pan!

Le cerf continue à détaler sans avoir l'air de se presser davantage.

Nous faisons feu de nos seconds coups. Pan! pan! pan!

L'animal se secoue ; nous voyons quelques touffes de poil qui tombent de sa robe, mais il continue sa route.

Au moment où il disparaissait dans le fourré, pan!

C'était le terrible rifle de M. Dick Moore qui venait de partir.

Nous regardons dès que la fumée nous permet de le faire et nous n'apercevons absolument rien.

— Ah! ah! ai-je l'imprudence de dire, voilà un cerf enchanté, puisqu'il a échappé à la balle du premier tireur du monde.

M. Dick Moore sourit et prit la tête de notre petite colonne. Nous le suivîmes sans rien dire.

L'animal foudroyé était tombé sous les frondaisons, entraîné par la force acquise de son dernier bond.

La balle l'avait frappé au centre du cervelet et avait pénétré dans le crâne sans amener à la surface une seule goutte de sang.

C'est ainsi, messieurs, que les sept victimes que fit ensuite M. Dick Moore furent toutes des bêtes manquées par nous et jamais il n'en a tiré une avant le moment précis où elle allait nous échapper.

M. Dick Moore écoutait cette apologie sans sourciller.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
No Lk7 4760



Je donnai un coup de pioche. (P. 382.)

— Allons, messieurs, exhibez maintenant votre gibier à plume. Cela constituera un rôti qui ne sera pas à dédaigner.

Les chasseurs ne se firent pas prier, les carnassières se vidèrent et un entassement d'oiseaux divers se forma sur le sol.

C'étaient des perdrix de diverses espèces, lagopèdes, perdrix de montagnes et perdrix blanches, des faisans, des pigeons ramiers, deux dindons,

des grives du Canada et d'autres oiseaux que le docteur aurait sûrement reconnus et baptisés à première vue, s'il n'avait pas été encore occupé à donner des soins à ses blessés.

Le repas fut des plus gais et des plus copieux.

Devant l'amoncellement de viande fraîche fournie par les chasseurs, il n'y avait pas lieu de faire des économies de vivres.

Les conserves de toute nature apportées dans le chariot aux provisions furent mises au pillage.

— Il faut bien, disait gaiement M. Champion, faire de la place au gibier rapporté par ces messieurs!

On fouilla dans les terrines de Nérac, dans les pâtés de foie gras, dans les pots de rillettes de Tours.

Pâtés truffés de lièvre, d'alouettes, de faisans et de bécasses, circulèrent à la ronde, et les Indiens de toute race se bourrèrent de ces mets délicats dont, à coup sûr, ils n'avaient eu jusqu'à ce jour pas la plus légère idée.

Tout un caribou du poids de cent kilos environ avait été écorché, dépecé et mis à la broche.

Comme c'est une viande peu nourrissante, il fut vite englouti sans que personne craignît de s'indigérer.

Les oiseaux avaient été plumés et vidés par les soins des Indiens.

Autour du brasier formé par le feu du campement, qui ne s'était pas éteint depuis deux jours, ces enfants de la nature avaient déposé des fourches fichées dans le sol et qui servirent de support aux broches chargées du succulent gibier.

Hommes blancs et hommes rouges firent honneur à ce repas dans lequel circulèrent assez de bouteilles de bon vin pour entretenir chez tous l'humeur gaie et bienveillante.

Les vins rouges plurent peu d'ailleurs aux Indiens des diverses tribus. Ils les trouvaient acides et préféraient des lampées de rhum ou de cognac.

Mais quand, pour arroser le dessert composé de fromages divers, de fruits secs et de fruits confits, M. Champion apporta un panier de champagne et fit sauter les bouchons, la coupe unique qu'on fit circuler à la ronde fut absorbée au milieu des cris de joie et d'admiration de tous ces naïfs sauvages.

A ce moment, M. Champion annonça qu'il désirait parler :

— Mes amis, dit-il, j'ai pensé qu'il serait utile de répondre à la lettre qui nous est adressée par M^lle^ Clémence Allard, et voici en quels termes je lui écris, en mon nom et au vôtre.

« Notre bien chère amie,

« Votre lettre nous est parvenue par suite d'un concours d'événements providentiels. Nous sommes heureux de vous savoir bien portante, mais navrés d'apprendre votre départ au moment même où nous allions vous rendre la liberté.

« Prenez courage, chère demoiselle, les cœurs de tous vos amis ne cesseront jamais de battre dans l'espérance de vous arracher à votre ravisseur.

« Mon oncle Pétrus a juré solennellement de ne point quitter cette contrée avant de vous avoir délivrée.

« Donc, attendez-vous de jour en jour à nous voir arriver près de vous.

« Pour que vous puissiez savoir quels sont les intermédiaires qui sont nos amis et à qui vous pourrez vous fier, souvenez-vous que toute personne, quels que soient sa couleur ou son sexe, qui se présentera devant vous, devra, avant tout, vous montrer un signe de reconnaissance.

« Ce signe consistera en un objet quelconque, un papier, une feuille, un morceau de bois, qui portera les initiales de mon oncle P. M.

« Défiez-vous de toute personne qui ne serait pas munie de ce laisser-passer.

« Tous les gens de notre expédition, sans en excepter notre brave chasseur Guillaume Novet, l'Œil-de-Lynx, qui vous ont déjà une fois rendue à la liberté, et le Bec-d'Aigle, votre ancien geôlier, vous envoient le témoignage de notre vive affection.

« Le Grand-Élan, qui vous remettra cette lettre, est un allié, un homme sûr, bien qu'appartenant à la tribu qui vous tient captive. Nous avons le droit de compter sur lui le jour où nous aurons pu nous rapprocher de vous.

« A bientôt, chère amie, je signe ici pour celles et pour ceux qui vous aiment et vous sont dévoués jusqu'à la mort.

« Ernest Champion. »

« *P.-S.* —Si nous en croyons des renseignements qui semblent sûrs, M. Emile des Rivières a été grièvement blessé et laissé pour mort par M. Duther, mais il est aujourd'hui en bonne voie de guérison. »

Le Grand-Élan comparut devant l'ingénieur qui, grâce à l'intervention de M. Dick More, fut vite au courant du service qu'on attendait de lui.

La cordialité avec laquelle ses guerriers et lui avaient été reçus et

surtout l'humanité que leur avait témoignée le docteur Leroux, pansant les blessés et leur prodiguant les soins les plus tendres, avaient gagné le cœur de ces sauvages.

Le chef reçut des mains de M. Champion le papier-médecine destiné à Fraise-des-Bois, et jura que, dût-il rentrer seul dans les terres occupées par sa tribu, il remettrait lui-même cette lettre à la jeune fille, sans que personne au monde pût se douter de l'histoire de cette correspondance et des accointances qu'il venait d'avoir avec les Visages-Pâles.

M. Champion, pour témoigner à son nouvel allié sa reconnaissance, lui donna la plus grande partie des provisions de bouche qui restaient, et lui fit accepter un de ces admirables fusils qui avaient coûté si cher à ses guerriers... Il y joignit cinquante cartouches, lui recommandant d'en être économe, car, ces munitions épuisées, son arme ne serait pour lui qu'un meuble inutile.

On se leva de table, et pendant que les chasseurs, suivis d'une douzaine de guerriers crows et du chariot aux vivres attelé d'une paire de mules, retournaient dans la forêt pour en rapporter leur butin, l'ingénieur prépara tout pour que le retour au camp pût s'effectuer le lendemain dès le lever du jour.

M. Champion résolut d'user au retour d'au moins autant de prudence que la colonne en avait mis pour venir.

On était sûr de l'alliance et du bon vouloir du Grand-Élan; mais comment le Foudre-de-Guerre prendrait-il la nouvelle de la défaite de ses guerriers et de la mort de tant de braves?

Il pouvait fort bien ne pas tenir compte des avis du Grand-Élan et se mettre à la poursuite des vainqueurs avec tous ses guerriers.

En conséquence, il s'agissait avant tout d'éviter une surprise.

Quand les chasseurs rentrèrent avec leur chariot chargé de gibier, tout le plan de campagne était arrêté.

M. Champion le soumit à son ami l'Américain et à Guillaume Novet, qui l'approuvèrent complètement.

La nuit se passa sans la moindre alerte, et dès le matin, avant le jour, une avant-garde de dix Indiens sioux partit en avant, sous le commandement de l'Œil-de-Lynx.

Une première division composée de cinquante guerriers commandés par le Bec-d'Aigle se mit en route aux premières lueurs de l'aube.

Ils avaient reçu l'ordre de ne pas presser le pas, de manière à permettre à l'arrière-garde de les avoir toujours en vue et d'être eux-mêmes toujours prêts à venir prêter main-forte.

Enfin les quarante cavaliers indiens restants et les Européens servi-

rent d'escorte aux deux pièces de canon et aux deux chariots, de façon à pouvoir faire face instantanément à l'ennemi, s'il osait se mettre à leur poursuite.

M. l'ingénieur Champion garda le commandement de ce petit corps d'armée.

La prudence commandait ces précautions, mais elles furent heureusement inutiles.

Le chasseur Guillaume, resté en arrière, rejoignit l'arrière-garde vers dix heures et annonça à M. Champion que le Grand-Élan avait fait de son côté des réflexions analogues à celles de l'ingénieur.

Il savait que son grand chef, le Foudre-de-Guerre, était un guerrier d'une valeur sans égale, mais il savait aussi que son orgueil et sa confiance aveugle dans ses forces étaient immenses.

Dans la crainte que, voulant venger la défaite de ses guerriers dans le défilé, il ne vînt à son tour exposer ses troupes aux coups terribles de la petite troupe invincible et aux effets désastreux des canons, il avait résolu d'attendre un jour encore avant de retourner au camp.

Il voyait encore à cette résolution un double avantage : pendant le jour il enterrerait ses morts, et ses blessés, déjà à moitié guéris, sous l'influence bienfaisante des pansements opérés par le docteur Leroux, reprendraient des forces et pourraient plus aisément regagner le camp.

Ces nouvelles rassurantes comblèrent de joie tous les Européens, qui n'éprouvaient en aucune façon le besoin de massacrer de malheureux sauvages dont le seul tort était, après tout, de se montrer les alliés fidèles d'un explorateur français.

Malgré cela, on marcha bon train pendant la première journée et l'on prolongea l'étape assez avant dans la nuit, grâce à un ciel tout émaillé d'étoiles brillantes qui, malgré l'absence de la lune, permettait aux voyageurs de retrouver les traces de leur premier passage.

Le soir, on campa dans la plaine et l'on alluma un grand feu, en se contentant, par précaution, de placer autour du campement des sentinelles avancées, avec ordre de faire feu en cas d'alerte et de se replier.

Lorsque chacun eut pris place autour du brasier allumé, M. Champion se retourna vers son ami M. Dick Moore.

— Je crois, dit-il, d'un ton de bonne humeur, que nous pouvons maintenant bannir les soucis, et qu'il serait temps de reprendre le récit de vos aventures.

— Dans ce cas, j'en suis, s'écria le marquis.

— Nous en sommes tous, dit le peintre Beaudoin. en se rapprochant a vecson ami Jollibois.

Avant même que l'Américain eût consenti à prendre la parole, un cercle s'était formé autour de lui.

Ce cercle se composait de l'ingénieur, des trois jeunes gens, du docteur Leroux, du chasseur canadien et de l'artilleur improvisé Marius Couracasse.

Le Yankee n'osa pas se faire prier, mais il crut devoir mettre au courant, *grosso modo*, de son histoire, ceux de ses auditeurs qui n'en avaient pas entendu la première partie.

— Je vous ai raconté, dit-il, en s'adressant plus particulièrement à M. Champion, comment, étant simple digger dans l'Arizona, j'avais découvert, par un pur hasard, dans une grotte des montagnes, une pépite aussi grosse que les blocs de grès dont, à Paris, on borde les trottoirs.

Je vous ai indiqué ensuite quelles difficultés se dressaient devant moi pour m'approprier ce trésor et à quels procédés j'avais résolu d'avoir recours.

Enfin, j'en étais resté au moment où, après avoir passé un examen minutieux de ma grotte et de ses dépendances, sans avoir rien découvert de nouveau, je prenais la pioche pour creuser le sol autour de ma pépite afin de me créer un chantier où je pourrais la scier sans perdre une trop grande quantité du métal précieux.

Je reprends là mon récit.

Je donnai un coup de pioche, mais mon outil rencontra une résistance qui le fit rebondir.

C'est singulier, me dis-je; le rocher affleurerait-il en ce point seulement de ce vaste pérystile?

Je saisis ma pelle et je me mis à gratter la terre végétale.

A ma grande surprise, cette couche d'humus avait à peine un centimètre d'épaisseur.

Je continuai ma besogne tout autour du point attaqué, et bientôt je m'assurai que je n'avais pas à faire à la roche proprement dite, mais à un bloc isolé que je continuai à déblayer dans tous les sens, avec l'intention bien arrêtée de le transporter ou de le rouler plus loin.

Ce quartier de roche avait une forme singulière.

Il se composait de dépressions et de boursoufflures et me rappelait ces résidus noirs qui sortent des hauts fourneaux, tourmentés et vitrifiés.

Lorsque j'eus achevé de le dégager de tous côtés de la terre qui l'enveloppait, je me baissai pour le soulever et le transporter hors de mon chantier.

Il résista à mon effort et resta immobile.

Ce fut pour moi une révélation.

— Encore une pépite ! m'écriai-je, à moitié fou de joie et de saisissement.

Je pris ma pioche et j'appliquai sur le bloc mystérieux un coup de pointe de toutes mes forces.

L'outil traça sur le lingot une raie jaune et brillante.

C'était bien là, à ne pas s'y tromper, une seconde pépite plus volumineuse que la première.

Je réfléchis un instant et je me mis, avec une ardeur que seul un chercheur d'or pourra comprendre, à fouiller le sol tout à l'entour.

Dans cette grotte merveilleuse, j'ose dire sans pareille, je trouvai avant le soir cinquante-trois pépites dont chacune aurait fait la fortune d'un digger.

D'où sortait cet or? Certes, il n'avait pu se produire là et c'était certainement un trésor enfoui et caché.

Celui qui l'avait mis là était-il vivant où mort?

N'était-il parti que pour se procurer les moyens néscesaires au transport de cette colossale fortune?

Allait-il revenir d'un moment à l'autre, solidement escorté, et n'aurais-je fait cette admirable découverte que pour la voir s'évanouir comme dans un sonqe?

Ces idées s'entrechoquaient dans mon cerveau, et je sentais qu'il me manquait le calme nécessaire pour les mettre en ordre.

— Faisons le plus pressé, me dis-je.

Au moyen de ma pelle, je recouvris avec soin tous ces blocs précieux avec la terre végétale que j'avais enlevée ; je battis le sol de mon mieux, de façon à dissimuler les fouilles que je venais de faire, et j'allai chercher au dehors des graviers et de la terre pour achever de dissimuler ma première pépite qui n'émergeait au-dessus du sol que parce qu'elle reposait sur deux autres pépites entièrement couvertes de terre.

Ce travail terminé je me mis à réfléchir profondément.

— Si ce trésor inappréciable, me dis-je, appartenait à quelqu'un qui l'aurait placé là récemment pour le dérober aux regards et dans l'intention de revenir le chercher, le propriétaire aurait certainement pris de plus grandes précautions pour cacher sa fortune.

Si la terre végétale qui couvre cinquante-deux lingots d'or avait été apportée là volontairement pour les dissimuler à tous les yeux, pourquoi la cinquante-troisième serait-elle restée émergée, visible à tous les regards ?

Quiconque serait venu coucher à ma place, dans cette grotte perdue

dans les hauts sommets, aurait pris ce bloc pour oreiller et aurait sans doute essayé de le remuer.

Son poids formidable lui aurait appris sa nature.

Non! non! pas un homme sensé n'aurait ainsi exposé à l'indiscrétion du premier passant venu un pareil trésor!

Cette terre qui recouvre les blocs enfouis et qui n'a pas enveloppé le bloc supérieur est l'humus qui s'est formé par la suite des âges.

Cet amas d'or a été apporté là par des hommes, il n'est pas permis d'en douter, mais il est là depuis des siècles.....

Lorsque j'eus bien classé dans mon esprit ces déductions aussi logiques que rassurantes, je pensai aux moyens pratiques de m'assurer la possession de cet or.

— Je ne pouvais plus songer aux procédés élémentaires qui m'auraient suffi s'il s'était agi seulement de la première pépite.

Scier en morceaux ces blocs massifs d'un métal mou mais en même temps résistant, me parut une entreprise impossible à tenter.

Elle exigerait des années de travail, pendant lesquelles mes compagnons me chercheraient, finiraient pas me découvrir, et n'hésiteraient pas à m'assassiner si je refusais de partager avec eux.

Je compris qu'il fallait faire la part du feu.

En prononçant ces mots, le chercheur d'or tira sa montre.

— Messieurs, dit-il, il est une heure du matin. C'est le moment où jamais de dormir. Donc, à demain la suite de mes aventures!

M. Champion voulut insister.

— Non, mon cher ami, je tombe de sommeil, donnez-moi la main et bonne nuit!

Si l'Américain dormit les poings fermés, il n'en fut pas de même de l'ingénieur, à qui le récit du chercheur d'or apporta mille pensées diverses.

Il se demandait s'il se trouvait là devant un de ces récits fantastiques qu'Antoine Galland contait si bien et qu'on nomme les *Mille et une Nuits*.

Pourtant M. Dick Moore avait parlé en homme convaincu de la véracité de son dire..... Rien d'ailleurs, dans ses allures ne pouvait indiquer un homme à imagination fantastique.

M. Champion, après avoir longtemps réfléchi, conclut qne le plus sage serait d'attendre la fin du récit de son ami et de ne conclure que lorsqu'il serait lui-même suffisamment éclairé.

Il finit par s'endormir, mais ses rêves le transportèrent dans toutes sortes d'Eldorados plus riches les uns que les autres.



LA SOMBRE-CHOUETTE GARDANT CES TRÉSORS.

Quand il s'éveilla le lendemain il ne put s'empêcher de sourire :

— Je persiste à croire, se dit-il *in petto*, en pensant aux quartz qu'il avait étudiés, que le plus riche placer est encore le mien et qu'il y a là des trésors à exploiter qui n'ont rien à envier aux fantastiques richesses découvertes par M. Dick Moore.

CHAPITRE XLIII

MISE EN MARCHE. — VISITE DES DEUX GRANDS CHEFS A M. CHAMPION. — ILS RETOURNENT EN ARRIÈRE. — NÉCESSITÉ DE RECONNAITRE LA MARCHE DES CASTORS. — QUELQUES EXPLICATIONS SUR LE CHEVAL CHARMÉ. — REFUS DE M. DICK MOORE DE CONTINUER SON RÉCIT PENDANT LA ROUTE. — UNE HALTE INATTENDUE. — GUILLAUME NOVET SIGNALE UNE TROUPE A L'HORIZON. — L'ONCLE PÉTRUS ET SON ESCORTE VIENNENT AU-DEVANT DE LA COLONNE. — UN ÉCHANGE BRUYANT DE POLITESSES. — ARRIVÉE AU CAMP. — UNE ENTREVUE DE L'ONCLE ET DU NEVEU. — COMMENT SE PROCURER DES NOUVELLES DE DES RIVIÈRES? — M. CHAMPION VA A LA RECHERCHE DU CANADIEN. — IL RENCONTRE M. DICK MOORE. — LA CRÉCELLE-MYSTÉRIEUSE ET Mlle LEROUX CACHÉS DERRIÈRE UN FOURGON. — UN ENTRETIEN MYSTÉRIEUX. — LA SORCIÈRE SOMBRE-CHOUETTE. — OU IL EST QUESTION POUR LA PREMIÈRE FOIS DU GRAND TRÉSOR CACHÉ. — LES RÊVES DE FORTUNE DU MÉDECIN DES CORBEAUX. — LA LINOTTE-A-TÊTE-GRISE RETIRE SES PROMESSES. — RUPTURE. — LE DANGER QU'IL Y A A SAVOIR TROP DE CHOSES. — RETOUR DE M. CHAMPION ESCORTÉ DU CANADIEN ET DE M. DICK MOORE. — UN CONCILIABULE. — UN GRAND SECRET. — NOVET S'ENGAGE A DONNER DES NOUVELLES DU BLESSÉ. — CONFIDENCES DE Mlle LEROUX. — L'AMÉRICAIN EST INTÉRESSÉ. — UNE DISCRÉTION NÉCESSAIRE. — UN VASTE BANQUET. — TRIOMPHES CULINAIRES DU CUISINIER LERAT. — LE MOYEN DE N'ÊTRE JAMAIS A COURT DE PROVISIONS. — LES FRANÇAIS SONT LES GRANDS MAITRES DU CONFORTABLE.

On se remit en route dès le point du jour, et la petite colone reprit son ordre de marche. Disons pourtant que les deux grands chefs se présentèrent devant M. Champion.

Ce fut l'Œil-de-Lynx qui prit la parole :

— Notre frère, le grand chef des blancs, dit-il, veut-il autoriser le Bec-d'Aigle et moi à retourner sur nos pas?

— Pourquoi faire? demanda l'ingénieur.

— Il nous paraît utile de savoir quel parti vont prendre les Castors?

— Oh! reprit insoucieusement M. Champion, qu'avons-nous à craindre d'eux? Dans quelques heures nous serons abrités derrière les fourgons de notre camp.

— Mon frère me permettra de lui faire observer que ce camp ne peut pas rester là éternellement, que notre père, le chef suprême, voudra sans doute aller au secours de Fraise-des-Bois et qu'il importe de savoir si nos ennemis prennent réellement le chemin qui les conduit chez eux ou songent à nous dresser sur la route quelque nouvelle embuscade.

— C'est juste, dit l'ingénieur; allez donc où vous voudrez, mais aupa-

ravant dites-moi comment il faudra vous prévenir des résolutions que prendra mon oncle Pétrus ?

— Que mon frère ne s'inquiète en rien de cela ! L'oreille de mon frère le Bec-d'Aigle et la mienne sont fines, et rien ne nous échappera de ce qui pourra intéresser la caravane.

L'Œil-de-Lynx était fièrement monté sur le cheval conquis par lui sur le Grand-Élan.

En lui tendant la main en signe d'adieu, M. Champion lui dit :

— Avec tout cela, mon frère ne nous a pas expliqué comment il est devenu le maître de ce cheval qu'il dit être un cheval charmé.

Le chef indien sourit.

— Rien de plus simple, pourtant, dit-il.

Le Grand-Élan avait laissé ses chevaux paître ; je me suis approché d'eux sans bruit et j'ai saisi par les naseaux celui que j'ai trouvé le plus beau. J'ai approché mon visage du sien et je lui ai longuement soufflé dans les narines. Il a compris que j'étais son vrai maître, et dès cet instant il a été charmé.

— Mais alors, ajouta le jeune marié, que ce récit merveilleux intéressait, pourquoi, lorsque nous avons conclu la paix avec le Grand-Élan, ne lui as-tu pas rendu cette bête qui était sa propriété?

— Je la lui ai offerte, mais quand il l'a eu sifflée et appelée, quand il a vu qu'elle restait sourde et tournait sa tête vers moi, il a compris que le cheval était charmé et il m'en a déclaré le légitime propriétaire.

Les deux chefs s'éloignèrent au grand trot et ne tardèrent pas à disparaître à l'horizon.

La colonne, d'ailleurs, n'avait pas interrompu sa marche.

Les jeunes Européens et le docteur Leroux se rapprochèrent de M. Champion et de l'Américain qui chevauchaient côte à côte à une centaine de pas en arrière des derniers soldats de l'arrière-garde.

M. le marquis de la Bécassière s'adressa à M. Dick Moore :

— Ne consentirez-vous pas, demanda-t-il, à nous raconter, tout en cheminant, la suite de vos aventures ?

— A Dieu ne plaise ! répondit l'Américain. Pour me faire entendre, je serais obligé de crier, et je ne me pique pas d'avoir un larynx infatigable.

D'ailleurs, ajouta-t-il, je viens de former un projet que je vous soumettrai plus tard ; alors, nous aurons largement le temps de causer du passé, du présent et de l'avenir.

Le marquis n'insista pas et la route continua silencieuse.

Quand on arriva à un mille environ du camp, l'arrière-garde se heurta

au corps principal d'armée et à l'avant-garde qui s'étaient arrêtés pour attendre.

M. Champion témoigna son étonnement.

Le chasseur canadien, sans répondre, montra de la main une colonne qui s'avançait.

Les Français comprirent que leur retour avait été signalé au camp et que l'oncle Pétrus venait au-devant d'eux pour leur souhaiter la bienvenue.

Ils ne s'étaient pas trompés.

M. Million, M. Fontaine et Jean-Louis Le Gludic précédaient à cheval tout un escadron d'Indiens des deux tribus.

Dès qu'ils ne furent plus éloignés de la colonne au repos que d'une centaine de mètres, les cavaliers indiens firent retentir les airs du bruit de leurs fusils.

M. Champion, afin de ne pas rester en arrière de politesse, commanda à ses hommes de faire feu.

Cela produisit un tel tintamarre que le lendemain matin les deux noirs de M. Dick Moore, qui n'avaient pas été prévenus et qui se trouvaient à ce moment au lieu de l'ancien campement de leur maître, avouèrent qu'ils avaient entendu la fusillade et qu'ils avaient cru qu'une sanglante bataille avait été livrée.

Tout le monde se remit en marche, pêle-mêle, et l'on ne tarda pas à arriver au camp.

L'oncle et le neveu avaient tant de choses à se dire qu'ils s'empressèrent de se rendre dans un compartiment d'un des fourgons.

L'ingénieur raconta d'abord tous les détails de sa brillante expédition.

L'oncle Pétrus prit la parole à son tour.

Après avoir félicité son neveu du courage et du sang-froid qu'il avait montrés dans cette circonstance, il ajouta :

— Ce que tu me racontes là, mon cher Ernest, me ferait bien vite prendre une résolution, et je donnerais sans retard l'ordre de lever le camp et de poursuivre les Castors, si je n'avais un motif impérieux de rester ici jusqu'à nouvel ordre.

— Quel motif? interrogea M. Champion.

— L'absence de ce malheureux des Rivières et l'incertitude où nous sommes sur son sort.

— Certes! c'est là une raison majeure, mais quels moyens avons-nous de nous informer? Je vous ai dit que les grands chefs nous avaient quittés pour suivre la piste de nos ennemis.

— Rassure-toi, cher Ernest; en l'absence du Bec-d'Aigle et de l'Œil-de-Lynx, ne nous reste-t-il pas le Canadien?

— C'est juste! m'est avis que nous ferons bien de le consulter sans retard?

— Alors, charge-toi de l'aller chercher pendant que je m'assurerai que les ordres que j'ai donnés pour célébrer votre heureux retour seront scrupuleusement exécutés.

Les deux hommes sortirent donc du fourgon et prirent chacun une direction différente.

M. Champion rencontra M. Dick Moore.

— D'où diable sortez-vous? lui demanda celui-ci. Il y a une heure que je vous cherche.

— Ne fallait-il pas, avant tout, reprit l'ingénieur, faire à mon oncle un rapport de ce qui s'est passé?

— C'est vrai, dit l'Américain : j'aurais dû penser à cela.

— Avez-vous quelque chose à me dire?

— Énormément de choses! mais nous aurons le temps d'y revenir, répondit le chercheur d'or.

— Avez-vous vu Guillaume Novet?

— Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici.

— Guidez-moi donc, car j'ai à lui parler.

Les deux amis, bras dessus, bras dessous, s'éloignèrent et disparurent dans les méandres que formaient les fourgons distribués en forts détachés.

Ils n'avaient pas aperçu la Crécelle-Mystérieuse qui avait eu soin, à leur approche, de se dissimuler derrière une des roues massives d'un des véhicules.

Le sorcier corbeau n'était pas seul; derrière lui se cachait la nièce du docteur.

Cet amour extravagant, loin de s'être envolé en fumée, semblait avoir pris de solides racines.

La conversation de ces deux personnages nous mettra d'ailleurs au courant de la situation.

— Monsieur le docteur, disait M^lle^ Leroux de sa voix la plus tendre et la plus humble, je vous jure que je ne sais pas un mot de ce que vous me demandez et que je n'en ai jamais entendu parler.

— Il importe pourtant que ma sœur ouvre les oreilles et me renseigne. Il y va de ma fortune et de ma gloire.

— Comment voulez-vous que je vous renseigne sur un personnage dont j'entends parler pour la première fois? Cette vieille sorcière que vous

appelez la Sombre-Chouette est certainement, aussi inconnue par ces dames que par moi-même. Car il est sûr que si elles avaient su quelque chose d'un personnage aussi singulier, elles ne se seraient pas fait faute d'en parler.

— Si vos sœurs blanches ne la connaissent pas, il y a certainement des hommes parmi vous qui savent où la trouver.

— Qui vous le fait supposer?

— On ne trompe pas ainsi un homme de mon rang. Pensez-vous que je n'aie pas, dès le principe, compris le but que se propose votre grand chef?

— De quel but parlez-vous? demanda la demoiselle sérieusement intriguée.

— Hé! parbleu! vous êtes venus dans ce pays, où jamais ne s'aventurent les hommes au visage pâle, pour y découvrir le grand trésor et vous en emparer.

— De grâce, ne me parlez pas ainsi par énigmes; à quel grand trésor faites-vous allusion?

— Demandez-le à M. Million; lui sait bien que seule la Sombre Chouette connaît le lieu du dépôt. Or, s'il s'arrête ici, c'est qu'il a appris que la vieille sorcière demeure dans ces parages. S'il parvient à l'interroger avant moi, il me faudra dire un éternel adieu à ces millions sur lesquels je compte pour faire de vous ma femme et pour vous emmener au delà des mers vivre riche et honorée au milieu des hommes de votre race.

Ces paroles plongèrent M^lle^ Leroux dans des réflexions profondes.

C'était la première fois que son bizarre futur lui parlait de ses espérances de fortune. Ce mot de millions sonna agréablement à ses oreilles, et bien qu'elle n'attachât pas une importance capitale ni une foi aveugle aux paroles du sorcier-médecin, elle résolut d'en apprendre davantage.

Malgré le surnom que lui avaient donné les Indiens et que la Crécelle-Mystérieuse répétait lui-même sans y mettre la moindre malice, la Linotte-à-tête-grise était femme et savait que la contradiction est souvent un moyen de faire parler des gens qui ont résolu de se taire.

— Mon frère le docteur, dit-elle, se moque de moi, et il a tort. Je ne suis pas une petite fille à qui on fait croire des contes bleus. Il n'y a jamais eu ni trésor caché, ni sorcière crow.

L'artifice de M^lle^ Leroux réussit, car le médecin répondit avec vivacité.

— La Linotte-à-tête-grise a tort de me contredire. Tous les chefs corbeaux savent que le trésor existe, bien qu'ils ne sachent point où nos

pères les Comanches l'ont caché; quant à la Sombre-Chouette, je la connais si bien que c'est moi qui l'ai fait condamner à mort comme sorcière parce qu'elle a refusé de me révéler son secret.

— Vous avez fait condamner cette malheureuse femme à mort? demanda la vieille fille d'un ton sévère.

— Oui! mais elle a échappé à ma vengeance, et depuis, j'ai cherché vainement sa trace.

— Monsieur, s'écria Mlle Leroux, sérieusement émue, s'il en est ainsi, c'est que vous êtes, comme l'a dit mon oncle, un être féroce et cupide. Je retire mes promesses et je vous rends les vôtres. Je ne serai jamais la femme d'un homme capable d'un pareil crime.

En prononçant ces paroles, la vieille fille tourna le dos au médecin-sorcier et disparut comme une ombre derrière le fourgon.

La Crécelle-Mystérieuse resta abasourdi devant cette volte-face. Il réfléchit un instant.

— Heureusement, fit-il entre ses dents, que je n'ai pas tout dit. Malgré cela, la Linotte en sait trop. Il faudra que je lui ferme la bouche.

Il venait à peine de s'éloigner à son tour, quand M. Champion revint escorté du Canadien et de M. Dick Moore.

Tous trois montèrent dans le petit salon du fourgon, et ils venaient à peine de prendre un siège et de s'asseoir autour d'un poêle allumé, que le froid du matin justifiait grandement, quand l'oncle Jean-Pierre entra et prit place au milieu d'eux.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, dit l'Américain; elle a pour excuse les instances que votre neveu a faites pour m'amener.

— Vous n'êtes pas de trop, répondit M. Million en lui tendant cordialement la main. Soyez le bienvenu.

L'oncle Jean-Pierre mit le Canadien au courant de la conversation qu'il venait d'avoir avec son neveu, et lui demanda s'il ne pourrait pas fournir quelques renseignements sur M. des Rivières, sur son état de santé, et sur le lieu où il se trouvait.

Guillaume Novet réfléchit un instant :

— Il y a là, dit-il enfin, un secret capital qui ne m'appartient pas et que je ne puis révèler. Je m'engage pourtant, d'ici à deux jours, à vous donner des nouvelles du blessé.

— C'est déjà là une chose importante, reprit l'oncle Jean-Pierre. Vous chargerez-vous de lui remettre une lettre?

— Si je ne puis la lui donner moi-même, je la lui ferai parvenir.

Pendant ces colloques, l'heure fixée par M. Million pour réunir tous les membres de l'expédition, Peaux-Rouges et Blancs, dans unvaste ban-

quet, approchait, et les quatre interlocuteurs allaient se séparer quand un coup discret fut frappé à la porte du fourgon.

— Entrez ! dit l'oncle Jean-Pierre.

C'était Mlle Élisa Leroux.

M. Champion lui offrit galamment un siège.

— Avez-vous quelque chose à nous apprendre ? demanda M. Million?

— Quelque chose de singulier, à coup sûr, et d'important peut-être.

— Nous vous écoutons, mademoiselle.

— Avant tout, pardonnez-moi, monsieur Million, la peine qu'à pu vous causer ma folle conduite. A présent que le grand jour s'est fait dans mon esprit, j'ai peine à comprendre comment j'ai pu me faire mal juger par tous ceux qui m'aiment ou qui me portent quelque intérêt. Il n'est plus, et ne sera plus jamais question de ce sorcier sauvage, avec qui j'ai cru pouvoir m'unir un jour.

L'oncle Jean-Pierre saisit vivement la main de la vieille fille.

— Recevez, dit-il, mes plus sincères félicitations.

Mlle Leroux continua. Elle rapporta en détail les paroles échangées le matin même avec la Crécelle-Mystérieuse, les demi-confidences du sorcier et l'horreur que lui avait inspirée la férocité de sa conduite à l'égard d'une malheureuse femme, dont le seul tort avait été d'être discrète.

Tout le monde écouta son récit avec un vif intérêt, mais l'Américain surtout, sembla y attacher une importance extrême.

Dès que Mlle Leroux, en se retirant, donna le signal de départ, il saisit le bras du jeune marié et l'entraîna à l'écart.

— Vous ne savez pas, dit-il, l'importance de ce que vient de dire cette vieille folle?

— Cela m'a tout l'air d'un conte bleu.

— Mon cher! c'est peut-être le secret de notre fortune à tous qu'elle vient de nous révéler.

— Mon ami, répondit l'ingénieur en souriant, je commence à craindre que ces idées de fortune subite ne vous fassent tourner la tête.

— Que voulez-vous? est-ce ma faute si, jusqu'à présent, les circonstances m'ont empêché de vous raconter mon histoire jusqu'au bout.

— Y a-t-il donc quelque connexité entre ce que vient de dire Mlle Leroux et cette histoire interrompue?

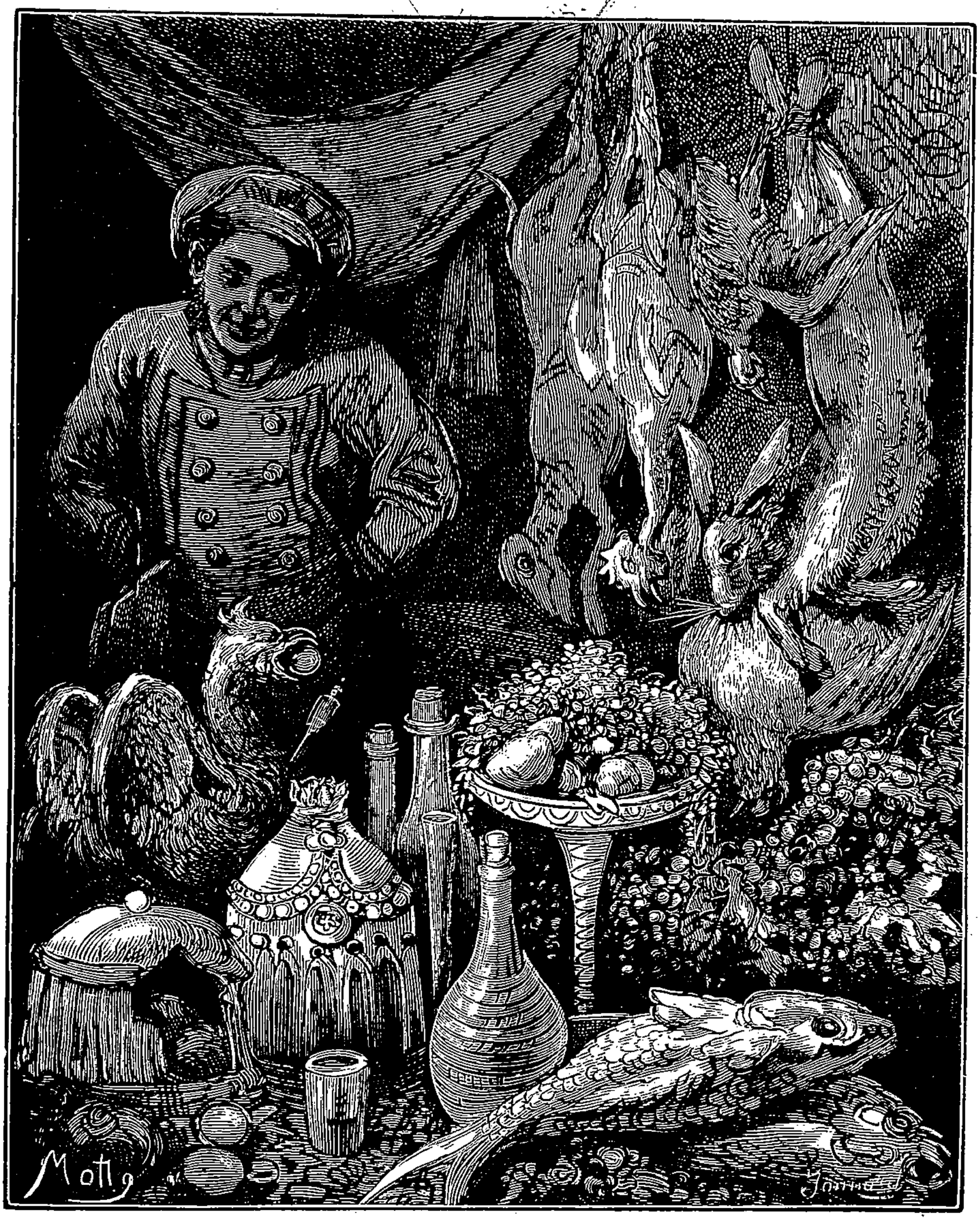
— Une telle connexité que le tout ne fait qu'une seule chose.

— Vous me surprenez!

— Eh bien ! vous en jugerez vous-même !

— En attendant que je puisse continuer mon récit, ce qui sera le

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
No



LE MAITRE-COQ LERAT DANS SON GARDE-MANGER.

plus tôt possible, qu'il me suffise de vous recommander de ne pas répéter un mot de ce qûe nous a dit cette demoiselle.

Si vous avez quelque influence sur elle, empêchez-la aussi d'en parler, et enfin, faites les plus sérieuses recommandations dans ce sens, à monsieur votre oncle.

— Ma foi, mon cher, bien que vous me parliez par énigmes, je vous

aime assez pour vous croire aveuglément. Vous pouvez compter que tout cela restera secret, autant du moins que cela dépendra de moi.

Les deux amis rejoignirent leurs autres compagnons qui se disposaient à se mettre à table, au centre du camp, autour d'un grand feu, que depuis quelques jours, en raison de la température toujours décroissante, on tenait allumé jour et nuit.

Le couvert avait été mis pour les Européens sur des nappes posées par terre ; des tapis avaient été disposés tout autour pour servir de sièges ; dames et messieurs avaient fini par s'accoutumer à cette façon de s'asseoir.

Quant aux Indiens, ils formaient à quelques pas plus loin, une haie aux couleurs bariolées qui ne manquait certainement pas d'effet pittoresque.

Un vrai repas de Sardanapale fut servi. Jamais le cuisinier du *Succès*, avec l'aide de ses amis, Marius Couracasse et Jean-Louis Le Gladic, n'avait accompli pareil chef-d'œuvre.

Avouons d'ailleurs que jamais il n'avait été si bien secondé. La jolie soubrette, Pauline Daubry, la femme de chambre de Mme Ernest, et la vieille Mme Raymond avaient insisté pour apporter leur aide, et, grâce à des boîtes de lait concentré, avaient fait des plats sucrés qui furent accueillis avec une grande joie.

De plus, les deux nègres de M. Dick Moore, Zoyo et Tobi, qui, en entendant la fusillade matinale, s'étaient hâtés de revenir au camp, avaient offert leur contingent d'efforts et de travail à l'habile maître-coq, qui n'avait eu qu'à se louer de leur zèle et de leur habileté.

Le chariot de gibier, dû en grande partie à l'incroyable adresse du chasseur américain, et à la justesse de tir de son rifle Charlot, permit de fournir une telle quantité de viande rôtie que les Indiens eux-mêmes, qui n'ont pas de rivaux au monde dans l'art d'absorber des monceaux de nourriture, se déclarèrent vaincus et durent conserver des vivres pour le repas du soir.

Les provisions, malgré cette prodigalité et le nombre des convives à nourrir chaque jour, avaient plutôt augmenté que diminué. Le malheureux Lerat aurait même renoncé à ses fonctions de fabricant de viandes conservées, si l'aide des deux noirs n'était venue le remettre à la hauteur de sa mission.

Chaque jour les femmes crows sortaient de leurs wigwams improvisés et allaient pêcher dans le lac.

Elles rapportaient de si grandes quantités de poisson, qu'on avait dû renoncer à le saler et qu'on avait eu recours aux procédés de con-

servation en séchant et fumant les énormes et nombreuses victimes.

Avec la chair des daims, des chevreuils, des cerfs, des ours, des carcajous, des antilopes, des sangliers, des caribous, etc., qui tombaient journellement sous les coups des chasseurs indiens, Lerat confectionnait des tonneaux de pemmikan et remplissait les boîtes de conserve qu'il avait trouvé le moyen d'ouvrir sans les endommager.

Chaque fois qu'un grand repas avait causé l'absorption d'un grand nombre de ces précieuses boîtes, il s'empressait de les remplir et de les rendre de nouveau imperméables à l'air.

Seuls les vins ne pouvaient être renouvelés, mais l'oncle Jean-Pierre, dans la prévision d'échanges à faire avec les marchands de fourrures, en avait emporté de si grandes quantités que l'expédition, dût-elle durer encore plus d'une année, ne courait aucun risque de disette de ce côté.

Donc, dans ce repas mémorable, on mangea et on but comme un gastronome raffiné eût pu le faire à Paris au café Anglais, ou dans les salons somptueux du grand Véfour.

Dick Moore, stupéfait d'une pareille abondance, ne put s'empêcher d'en aller complimenter l'oncle Jean-Pierre.

Celui-ci sourit et lui répondit :

— Tout cela n'est rien que le résultat d'une sage prévoyance. Auriez-vous voulu que ces dames fussent réduites à manger quelque morceau de viande séchée au soleil ou quelques biscuits déjà attaqués par les vers?

Quand j'ai songé à inviter la noce de ma nièce à faire un long voyage, j'ai pris en même temps l'engagement de la bien nourrir et de lu procurer tout le confortable possible.

M. Dick More approuva.

— Et dire, ajouta-t-il, qu'il y a des imbéciles affirmant que les Anglais seuls savent se procurer les choses agréables à la vie!

CHAPITRE LXIV

M. Dick Moore demande une entrevue particulière a M. Champion. — Les chevaux Black et Cocorico. — Le campement du chercheur d'or. — Les sièges en cranes de bisons. — Le Yankee continue le récit de ses aventures. — Il va a la recherche du digger Salomon. — Ouvertures. — Conclusion d'un marché. — Une pépite pour salaire. — Retour a la grotte. — Les scrupules de Salomon. — Mise en commun de deux fortunes. — Sciage du lingot d'or. — Instructions données par M. Dick Moore. — Départ du digger pour San-Francisco. — Les inconvénients d'un riche équipage. — Un mouvement a l'horizon. — Arrivée de quatre chariots, de seize mules, de dix hommes d'escorte montés sur des mulets et de deux mules de luxe. — Les acquisitions de Salomon. — Armes, outils, munitions et provisions de bouche. — Une halte et un camp improvisé. — Récit du digger. — La générosité de M. Gervais. — Comment on dépense 86.000 francs. — Un billet a gros intérêts. — Établissement d'une grue. — Utilité des mécaniciens. — Chargement des chariots. — Paniers de bambous. — Départ de la caravane. — Ordre de la marche. — Passage d'un défilé. — Une surprise et une embuscade. — Les Indiens Comanches. — Ordre de bataille. — Un retranchement improvisé. — Un feu bien nourri. — Exploits de M. Dick Moore. — La valeur suppléera-t-elle au nombre? — L'homme propose et Dieu dispose.

Quand le repas fut terminé, M. Dick Moore prit le jeune ingénieur à part et l'entraîna à quelques pas.

— Les confidences de la vieille demoiselle, dit-il, m'obligent à solliciter sans plus tarder une entrevue avec vous.

— Diable! reprit en souriant M. Champion, vous me dites cela d'un ton solennel qui me fait frémir.

— Il s'agit, je vous le répète, d'une chose grave.

— Qu'avez-vous à me dire? je suis tout à vous.

— Acceptez d'abord ce cigare et suivez-moi.

— Où me menez-vous?

— Chez moi, nous y serons plus isolés et plus tranquilles.

— Dites-moi au moins de quoi il s'agit?

— Je veux vous achever le récit de mes aventures.

— Dans ce cas, pourquoi nous isoler? Nos amis, que le commencement de votre histoire a tant intéressés, ne nous pardonneront jamais, si vous la continuez en leur absence.

— Je vous assure que cela est devenu nécessaire. D'ailleurs, vous en jugerez vous-même tout à l'heure.

— Partons donc, je n'ai plus d'objections à faire.

Les deux amis se dirigèrent derrière le camp et pénétrèrent dans une sorte de vaste enclos que les Indiens avaient fabriqué et où ils enfermaient leurs chevaux ainsi que les mules de M. Million.

M. Dick Moore fit entendre un coup de sifflet; son cheval Black accourut.

M. Champion l'imita et fut bientôt en selle sur Cocorico.

Puis les deux hommes silencieux et fumant voluptueusement leurs cigares, gagnèrent les champs.

Ils traversèrent ainsi la gorge où M. Champion avait découvert une intarissable mine d'or.

Il eut un moment la tentation d'en parler à son compagnon, mais, après réflexion, il persista dans sa première idée d'attendre les confidences de l'Américain, avant de s'ouvrir à lui davantage.

Il était d'ailleurs de plus en plus convaincu que c'était là le but déjà trouvé ou encore cherché que poursuivait son nouvel ami.

On arriva enfin aux tentes de M. Dick Moore.

Quand les deux compagnons eurent mis pied à terre et eurent pénétré dans le domaine du Yankee, celui-ci s'empressa d'allumer un grand feu de bruyères et de branches sèches, puis il approcha du foyer deux troncs d'arbre pour servir de sièges.

— Asseyez-vous là, dit-il.

M. Champion obéit sans mot dire.

Quand M. Dick Moore eut pris place près de lui, il tendit silencieusement son étui à cigares, et tous deux allumèrent un panatellas parfumé.

L'Américain prit alors la parole :

— Si j'avais pu hier, dit-il, aller un peu plus avant dans le récit de mes aventures, vous ne seriez pas surpris de l'émotion que m'ont causée les confidences de M^lle^ Leroux.

J'en étais resté, je crois, au moment où, certain d'avoir découvert un trésor d'une inappréciable valeur, je comprenais l'impossibilité d'en devenir le seul possesseur et la nécessité d'associer à mes efforts ceux de plusieurs compagnons.

Je vous ai parlé d'un des hommes de notre claim qui m'avait toujours montré de la bienveillance et même de l'affection. Je résolus avant tout de me confier à celui-là et je me rendis à l'endroit où j'avais laissé les diggers.

Plusieurs d'entre eux étaient partis dans l'espérance de trouver plus loin des terrains plus riches; mais mon brave Salomon était resté fidèle à son poste.

Quand il me vit, il témoigna une vive joie, car, me dit-il, ma longue absence l'avait fort inquiété.

— Ce que j'ai à vous dire, fis-je, est de la plus haute importance, et nécessite la discrétion la plus absolue.

Il parut un peu surpris de la solennité de mes paroles.

— Venez donc dans ma case, me dit-il.

J'avais omis de vous dire que je l'avais trouvé dans un trou qu'il avait creusé et dont il lavait consciencieusement la terre.

— Ne pouvons-nous parler ici? lui demandai-je.

Il me fit signe qu'à côté de lui d'autres hommes travaillant comme lui pourraient nous entendre.

Je me rendis donc dans sa demeure, l'aidant à transporter ses outils et son modeste bagage.

Là, après que nous eûmes soigneusement fermé la porte et que nous nous fûmes assurés au préalable que personne n'était caché aux environs, je lui fis part de ma découverte, en ayant soin de ne pas élever la voix.

Quand j'eus finis de parler, il se leva.

— En quoi puis-je vous être utile? me demanda-t-il.

— Mais à aller à San-Francisco chercher le matériel et les hommes nécessaires au transport de mon trésor.

— A quel prix estimez-vous ma collaboration?

— Mais, lui dis-je, j'ai pensé à vous traiter en associé et à faire part à deux.

— C'est trop et je n'accepte pas, répondit-il.

— Dites-moi donc ce que vous demandez?

— Vous avez trouvé, dites-vous, cinquante-trois pépites?

— Oui.

— La plus petite est trop lourde pour qu'un homme seul puisse la soulever?

— Oui.

— Eh bien! si vous consentez à me donner comme salaire le moins lourd de ces blocs, je me croirai généreusement payé, puisque j'aurai ainsi acquis d'un seul coup une fortune que vingt ans de travail fructueux ne pourraient m'assurer.

— Cher Salomon, lui dis-je en lui tendant la main, vous êtes un brave ami, c'est un marché conclu!

Sur mon conseil, il prit sur son épaule une pioche, une pelle et quelques outils, et je l'emmenai dans la montagne.

Il paraissait soucieux pendant la route. Je lui en fis l'observation.

— Monsieur Dick, me dit-il, car je n'étais guère connu dans les mines

que par mon petit nom, réfléchissez encore avant de me montrer votre trésor.

— Pourquoi réfléchir, Salomon?

— Parce que je ne voudrais pas un jour être accusé par vous d'avoir abusé de votre situation et de m'être fait payer trop cher un service en somme peu pénible.

Je fus touché de cette délicatesse et je le rassurai.

Il pénétra dans la grotte, et quand je lui eus montré la pépite que j'avais découverte en premier lieu, il resta stupéfait de la dimension d'un bloc d'or comme il n'en avait encore ni vu ni rêvé.

— Mon ami, lui dis-je, il nous faudra des sommes importantes pour acheter à San Francisco le matériel nécessaire au transport de ce trésor. J'ai bien là une dizaine de mille francs de poudre d'or que j'ai récoltée depuis notre arrivée dans l'Arizona.

— Je puis en mettre autant à votre disposition, me dit l'honnête Salomon.

— Cela ne saurait suffire.

— Comment donc faire? interrogea-t-il.

— Rien de plus simple, répondis-je.

Je lui montrai ma scie.

— A nous deux réunis, nous aurons bien vite scié un coin de ce lingot, pour vingt, trente, quarante mille francs. Tu achèteras avec cela des chariots et des mules; tu engageras des travailleurs auxquels tu te garderas bien de faire connaître la nature du transport qu'ils auront à effectuer, tu les armeras de façon à ce qu'ils puissent résister à une attaque des pillards toujours prêts à attaquer les convois.

Nous nous mîmes à l'œuvre, mais le travail offrait plus de difficultés que nous n'avions prévu, et il ne s'accomplissait qu'avec une lenteur désespérante. Nous mîmes deux journées entières à détacher du bloc principal un bloc plus petit qui pesait environ dix ou douze kilos, et dont j'estimai la valeur à une trentaine de mille francs.

Je donnai à Salomon de nouvelles instructions.

A son arrivée à San-Francisco, il devait trouver un marchand d'or français que je connaissais et dont je lui donnai l'adresse. Là il changerait sa poudre d'or et son lingot contre des espèces sonnantes.

Je réfléchis aux objets qui nous seraient nécessaires pour effectuer le chargement de nos lourdes pépites; et je fis à Salomon la liste de toute une série d'instruments mécaniques: léviers, crics, grues, etc, etc.

Toute ma poudre d'or jointe à la sienne fut enfermée dans une large ceinture de cuir qui lui ceignait les flancs. Nous plaçâmes ensuite le

lingot au fond d'un sac rempli de hardes déchirées et de quelques provisions de bouche.

Voyageant ainsi dans un misérable attirail, il n'éveillerait pas les convoitises des rôdeurs et passerait sans accident.

Que vous dirai-je de plus? cher ami? continua l'Américain.

Salomon partit, et je restai un long mois dans une attente fébrile.

Je ne quittais ma grotte que pour aller poursuivre des daims où même de simples marmottes sur les cimes désertes, et assurer ainsi ma nourriture quotidienne.

Un jour, enfin, que je regardais l'horizon, mélancoliquement assis sur une pointe de rochers, j'aperçus au loin un certain mouvement. Je ne doutais pas que ce fût le convoi que j'attendais avec tant d'impatience.

En effet, une heure après, malgré les difficultés de la route, quatre lourds chariots arrivaient se placer en face de l'entrée de la grotte.

Ces solides véhicules étaient traînés chacun par deux paires de robustes mules. Dix hommes montés à dos de mulets, et armés de pied en cap, comme ces brigands calabrais, qu'on voit représentés dans les images qui ornent les cabarets de l'ancien et du nouveau monde, servaient d'escorte à ce convoi.

Salomon, monté sur une superbe mule, et en tenant une autre non moins admirable par la bride, arriva le dernier, formant l'arrière-garde.

Il vint à moi, me serra cordialement la main, mais voyant que j'allai l'interroger, il porta à ses lèvres l'index de la main droite, comme pour me recommander le silence.

Je le laissai donc agir sans dire un mot.

Les hommes de l'escorte mirent pied à terre, pendant que descendait de chaque chariot un homme remplissant les fonctions de conducteur.

Les mules dételées et entravées, de même que les mulets des hommes de l'escorte, furent lâchées et se mirent à paître l'herbe rare qui croissait çà et là, dans les fissures des rochers.

Pendant que les uns allaient se procurer du bois mort qu'ils entassaient pour faire du feu, les autres disposaient les chariots de façon à former une sorte de camp retranché.

Salomon surveillait ce travail qui se faisait dans un ordre admirable.

Ce fut seulement lorsque le feu fut allumé et que les hommes placés à l'entour se mirent en devoir de préparer leur repas, qu'il grimpa à l'aide des bouts de rocs disposés en échelons, et qu'il arriva à la porte de ma grotte.

Alors, il se mit en devoir de me rendre compte de sa mission.

— Cher monsieur Dick, dit-il, malgré l'énorme poids dont j'étais



Je donnai le signal et fis feu. (P. 406.)

chargé, et grâce à la précaution que j'avais prise de circuler avec un attirail plus que modeste, je suis parvenu à San-Francisco, après six jours d'une marche pénible. Je me suis rendu, suivant vos instructions, chez M. Gervais, le marchand d'or français que vous connaissez; je lui ai dit que je venais de votre part, et il ne fit nulle difficulté pour me changer en numéraire ma poudre d'or et mon lingot. Le tout formait une somme de 52,633 francs, un peu plus que je n'avais estimé moi-même la valeur de ce que je vendais.

Il me demanda de vos nouvelles, et parut enchanté, quand, sans lui faire une entière confidence, je lui dis que votre fortune était faite.

— Assurez M. Dick Moore, me dit-il, que je suis bien tout à son service, et dès maintenant, si vous avez besoin de fonds à son usage, je suis prêt à vous ouvrir ma caisse.

— Vraiment, M. Gervais a eu cette prévenance?

— Et vous allez voir que ce n'était pas une offre inutile.

— Comment? es-tu resté à court d'argent?

— Certes! je le crois bien! et sans l'appui de cet honnête banquier, qui m'a avancé 40,000 francs, je n'avais d'autre ressource que de revenir utiliser une scie plus commode que la vôtre, que je me serais procurée là-bas.

— Quelles conditions t'a imposées ce bon garçon?

— Oh! les plus douces qu'on ait jamais rencontrées en Californie. Il m'a versé 35,000 francs en or monnayé, et je lui ai souscrit un billet de 20,000 livres sterlings, ou 50,000 francs, payables dans deux mois.

— Allons! tout va bien, dis-je d'un air satisfait.

— Il me reste, cher monsieur Dick, à vous donner le détail de mes dépenses et de mes acquisitions.

J'eus beau regimber, me récrier, refuser de l'entendre, il fallut me résigner à écouter cette fastidieuse énumération.

M. Champion, qui jusque-là, avait écouté sans mot dire le récit du narrateur, l'interrompit :

— Ce détail, qui vous paraît si futile, m'intéresse, moi, dit-il, et je vous saurais gré de m'éclairer *grosso modo* sur le prix des choses dans la capitale de la Californie.

— Autant qu'il m'en souvient, répondit M. Dick Moore, toujours complaisant, les quatre charriots avaient coûté 12,000 francs, les seize mules d'attelage 1,600 francs l'une, soit 28,800 francs; les deux mules de selle, à mon usage, et à celui de Salomon, étaient d'un prix plus élevé. Elles avaient coûté ensemble 4,400 francs. Les dix mulets

montés par les hommes de l'escorte représentaient une somme de 14,000 francs.

Salomon avait, en outre, acheté pour 6,000 francs d'outils, pour 2,300 francs de vivres et de provisions ; pour 10,000 francs d'armes. Il avait payé un mois d'avance aux hommes d'escorte, à raison de 25 francs par jour et par homme, et un mois aux quatre conducteurs de chariots, à raison de 12 fr. 50 par jour. Il avait ainsi dépensé une somme ronde de 86,000 francs, en y comprenant ses frais personnels de nourriture pendant son séjour à San Francisco.

M. Champion fit un signe de remerciement à l'Américain, qui reprit la parole en ces termes :

— Un bon rèpas et une bonne nuit rendirent les forces à tous ces hommes fatigués par une longue route. Le lendemain de l'arrivée; chacun était à son poste, prêt à rendre les services qu'on exigerait de lui.

Salomon avait eu l'heureuse idée d'engager deux mécaniciens parmi les hommes de l'escorte. Leur concours nous fut précieux pour le montage de la grue, qu'on établit sous l'entrée même de la grotte, de façon à ce que le va-et-vient du bras de levier pût saisir à l'intérieur, un des blocs précieux, et le descendre sans secousse jusque dans les chariots disposés à cet effet.

Comme il était tout à fait inutile que nos hommes connussent la nature de notre chargement, nous eûmes le soin, à l'aide de pics, de crics et de rouleaux, de placer nos lingots, au fur et à mesure que nous les déterrions, dans de solides paniers en bambous qu'on fermait et ficelait avec soin avant de les confier aux efforts de la grue.

Ce travail de chargement, grâce à l'ensemble que nos hommes apportaient à l'ouvrage, s'accomplit avant la nuit.

Un bon repas improvisé les récompensa de leur zèle, et pour me les attacher davantage, je déclarai qu'à notre arrivée à San Franscisco je donnerais à chacun d'eux, à titre de gratification, la somme de 20 dollars ou 100 francs, ce qui, en raison de leur nombre, constituait un cadeau princier.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route à la première heure. Le temps était magnifique ; le chemin, difficile à la montée, devenait beaucoup plus praticable à la descente et tout nous présageait un voyage sans encombre.

Combien les prévisions humaines ont peu de consistance!

Nous suivions une route naturelle tracée en zigzags, ou, comme on dit, en lacet, sur les flancs de la chaîne montueuse ; les mules, habituées à parcourir les rochers les plus abrupts des montagnes Rocheuses,

marchaient d'un pas lent mais ferme, et nous avancions, complètement rassurés dans ces contrées absolument désertes.

Nous arrivâmes ainsi à l'entrée d'un défilé si étroit que deux chariots n'auraient pas pu s'y engager de front. Salomon, qui avait, à l'aller, soigneusement étudié la route, avait pris la tête de la colonne, et moi, monté sur ma belle mule, je formais l'arrière-garde et veillais à ce qu'aucun de nos hommes ne s'écartât de la caravane.

Nous nous étions tus soigneusement sur la nature des colis que nous emportions, mais il y avait dans notre escorte des hommes intelligents, des mécaniciens, chez qui le poids de nos paniers pouvait bien faire naître des soupçons sur la nature de leur contenu.

Je considérai donc comme une chose importante de ne laisser aucun des nôtres conférer à l'extérieur, dans la crainte que l'un d'eux se mît en relations avec les bandes de pillards si nombreuses et si formidables qu'on rencontre en tous pays du monde aux abords des riches mines d'or.

Quand nous fûmes arrivés environ à moitié route du défilé dans lequel nous nous étions engagés, un grand cri dans lequel je reconnus la voix de Salomon se fit entendre.

— Tout le monde à terre, cria-t-il, et couchez-vous!

Au même instant, une grêle de flèches se mit à pleuvoir sur nous sans que d'abord il nous fût possible de savoir d'où elles partaient.

Je n'eus, pour mon compte, que le temps de me laisser glisser de ma mule et de m'abriter sous un des chariots.

Les conducteurs se hâtèrent de s'approcher le plus qu'ils purent de leurs véhicules et de dételer leurs mules qui, frappées par les flèches, se mirent au galop et s'enfuirent du côté de la sortie de la gorge.

Tout à coup un cri formidable retentit, suivi d'un coup de sifflet si strident que nos oreilles en furent un instant comme paralysées.

De tous côtés, en arrière, en avant, sur les côtés, dans les pentes abruptes des deux montagnes entre lesquelles nous passions, nous vîmes se lever des masses d'Indiens, portant leurs costumes et leurs peintures de guerre.

Ils n'étaient pas des centaines, mais bien des milliers. Dans toute autre circonstance, j'aurais jugé la résistance inutile et j'aurais demandé à traiter.

Mais j'avais à sauver mon trésor, une fortune royale, et j'avais devant moi les terribles, les implacables Comanches.

Tous les hommes de l'escorte, de même que Salomon et les conducteurs de chariots avaient imité mon exemple et s'étaient refugiés sous les chariots. Ceux-ci, avec leurs bâches en peau de buffle ou de bison,

opposaient aux projectiles des sauvages une barrière infranchissable.

Je me mis à organiser la défense.

Pendant que Salomon, soulevant une des bâches d'un fourgon, y puisait des fusils et des munitions et armait les conducteurs, je disposai mes dix hommes en carré, de façon à opposer une résistance à l'attaque de quelque côté qu'elle se présentât.

Je me tournai pour mon propre compte vers l'arrière du défilé dont s'étaient emparées les masses profondes et serrées de nos féroces ennemis.

Je donnai le signal et fis feu, non sans avoir recommandé à ma petite troupe de ne tirer qu'à coup sûr et de ménager les munitions.

J'avais une carabine américaine à six coups, et déjà à cette époque je m'étais fait comme tireur une certaine réputation.

La théorie que je professe quand je chasse les animaux sauvages trouve une utile application dans un combat contre les hommes. J'avais visé un chef qui se tenait prudemment en arrière et se croyait assez loin pour pouvoir braver nos balles impunément.

Je l'atteignis entre les deux yeux; il fit un tour sur lui-même et tomba comme une masse.

Mes hommes m'avaient parfaitement compris; un tir à volonté commença, et de quelque côté que nous tournions la tête, nous apercevions des ennemis qui mordaient la poussière.

Salomon, muni d'une arme semblable à la mienne, faisait face aux Indiens du côté opposé. A nous deux seuls nous pouvions tenir longtemps en échec des ennemis, quelque nombreux qu'ils fussent. La position entre quatre feux dans laquelle ils nous avaient placés devenait un avantage pour nous en raison de la supériorité de nos armes et de l'abri que nous offraient nos chariots.

Le commencement du combat nous fut si favorable, nos ennemis perdirent tant de monde avant même que nous eussions un seul blessé, que nous avions toute raison de pouvoir compter sur une victoire.

CHAPITRE XLV

SUITE DU RÉCIT DE M. DICK MOORE. — SIGNAL D'ALARME DONNÉ PAR SALOMON. — UN INCENDIE ALLUMÉ PAR LES COMANCHES. — UNE RÉSISTANCE HÉROIQUE. — LES ENNEMIS SE REPLIENT. — LE CHARGEMENT D'UN MULET RETROUVÉ. — DEUX LINGOTS D'OR SONT RETIRÉS D'UN FOURGON. — UNE TENTATIVE DE SORTIE. — UNE FORTERESSE AMBULANTE. — UTILISATION D'UNE BACHE DE CHARIOT. — M. DICK MOORE REFUSE DE QUITTER SON TRÉSOR. — UNE SORTIE. — UNE FUSILLADE LOINTAINE INTERROMPUE. — SAUVÉS OU PRISONNIERS? — LE DRAPEAU DE PARLEMENTAIRE. — PROPOSITIONS DE PAIX. — L'*Ouragan*. — EXPLICATIONS. — L'*Ours-Gris* ET LE *Loup-Cervier*. — LE TRÉSOR INVIOLABLE DES COMANCHES — PROPOSITIONS GÉNÉREUSES. — UNE ARMISTICE. — LE *nid du tonnerre*. — QUE SONT DEVENUS LES CHARIOTS PENDANT L'INCENDIE? — LES COMPAGNONS DE L'AMÉRICAIN SONT SAUVÉS. — LE BIVOUAC. — UNE VISITE MATINALE DANS LE DÉFILÉ. — M. DICK MOORE CHERCHE A SE FAIRE UN ALLIÉ. — PROVISIONS DE BOUCHE. — LE FILS-DU-TONNERRE. — EXERCICES DE TIR AU REVOLVER. — LA MÉDECINE QUI FAIT PARLER LES ARMES. — UN PACTE D'AMITIÉ. — LE *Cormoran*, LE *Bizon-Roux*, LE *Cerf-Cornu*. — UN BON DÉJEUNER. — ASSAUT DE TIR. — UNE FLÈCHE ET UNE BALLE. — LE BISON-ROUX OFFRE SON AMITIÉ AU CHERCHEUR D'OR.

Le chercheur d'or américain continua son récit en ces termes :

— Pour mon compte, je commençais à espérer fermement qu'en voyant les leurs tomber sur le sol comme des épis mûrs sous le tranchant d'une faux, ils allaient se décider à lâcher pied, quand Salomon, placé à l'autre extrémité des chariots, fit entendre sa voix de stentor :

— Attention! dit-il.

Je regardai à gauche et à droite, et je vis que nos perfides ennemis venaient de changer de tactique.

Les deux pentes rapides qui formaient les parois de la gorge où nous étions emprisonnés étaient hérissées de buissons et de ronces qui, jusque-là avaient servi d'abri aux sauvages qui s étaient cachés dans leurs masses, ce qui rendait le tir de nos hommes des plus difficiles.

Je vis une fumée noire s'élever de tous ces bouquets de bois et un terrible crépitement se fit entendre de toute part.

Ces démons avaient mis le feu aux broussailles, et bientôt nous allions nous trouver dans une mer de flammes.

Je fis entendre un rapide commandement.

Comme nous n'avions plus d'attaque à craindre par les pentes incendiées, je fis placer près de moi sur deux rangs les hommes de droite, et j'envoyai les autres à Salomon.

— Courage, mes amis ! m'écriai-je ; faisons pleuvoir sur ces brigands une grêle de balles et tâchons de forcer le passage, soit d'un côté, soit de l'autre.

Les bois incendiés étaient verts pour la plupart et nous avions encore du temps devant nous avant qu'ils fussent transformés en brasier.

Je donnai l'exemple, et le feu que nous ouvrîmes fut si meurtrier pour nos adversaires qu'ils ne tardèrent pas à plier, puis à fuir dans un indescriptible désordre.

Nous étions maîtres du défilé et si nous avions eu nos mules à notre disposition, rien ne nous aurait empêchés de faire une sortie en nous abritant dans nos chariots et de tenter une trouée à travers les masses compactes de nos ennemis qui certainement garderaient les deux entrées de notre prison.

Salomon, qui était un homme d'initiative, s'élança en avant, mais nos animaux effarés étaient sans doute tombés entre les mains des ennemis, car il ne parvint à ramener qu'un robuste mulet qu'il avait trouvé tapi entre deux blocs de rocher.

Pendant que mon second était absent, j'avais fait arracher une des bâches d'un chariot, et descendre deux des précieux paniers.

On les attacha solidement l'un à l'autre et on les plaça, comme deux bâts, sur la selle du mulet.

La bâche liée, par ses quatre coins, à des piquets solides, fut prise par quatre hommes. Tous les autres, entourant le mulet et tenant leur fusil à la main, se placèrent sous cet abri improvisé.

Je fis signe à Salomon d'approcher.

— Tu vas, lui dis-je, tenter une sortie par l'autre bout du défilé. C'est, j'en suis sûr, le point où les ennemis sont le moins nombreux.

— Et vous, que ferez-vous pendant ce temps ?

— Moi, je resterai là pour empêcher les sauvages qui sont sur nos derrières de vous poursuivre.

— Mais, seul, vous ne pourrez résister à ces milliers d'êtres féroces ?

— Il le faut pourtant, et je le veux, répliquai-je d'un ton d'autorité.

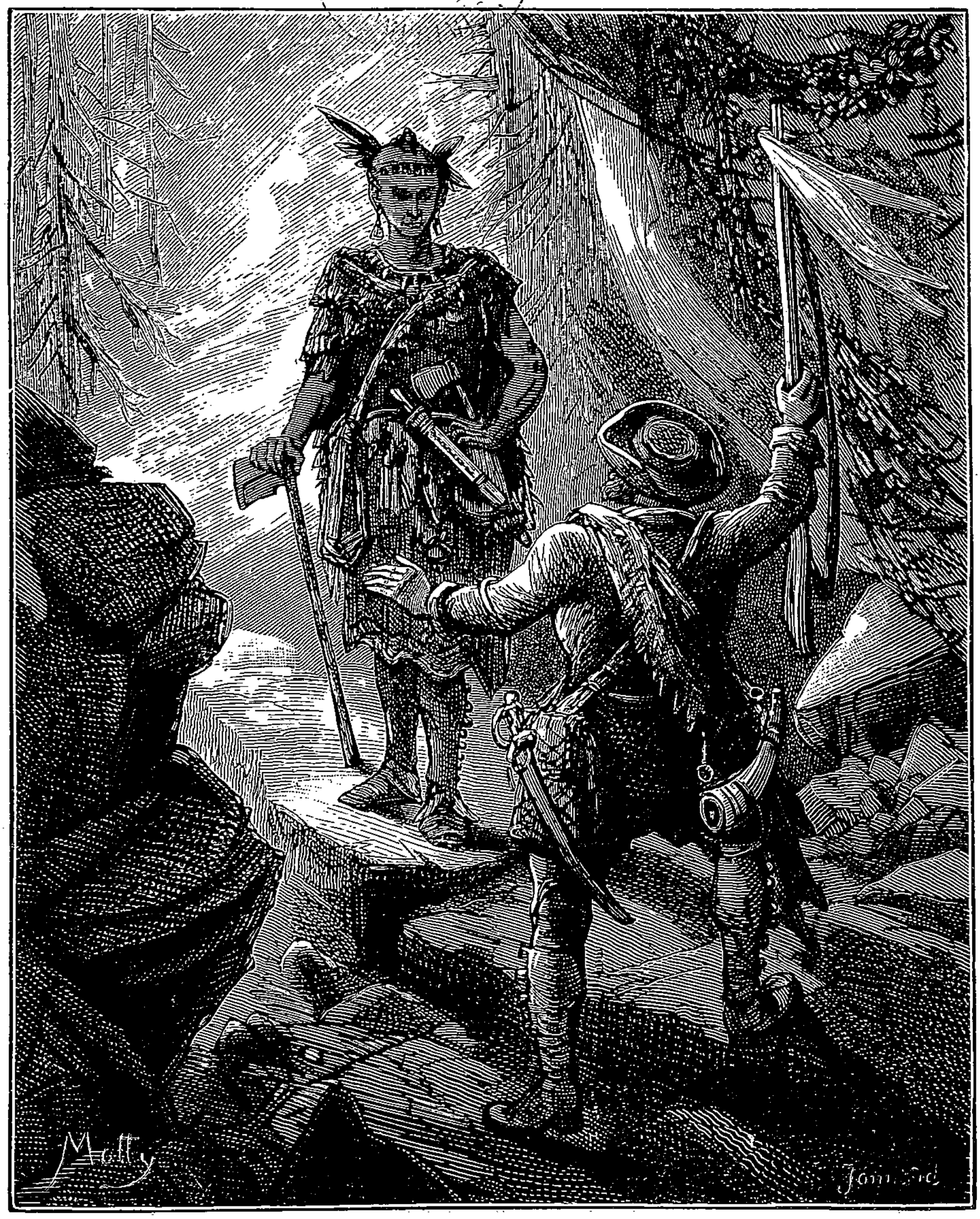
— Soit ! dit Salomon, mais c'est une pure folie.

Je serrai la main à mes compagnons.

— Si vous réussissez à atteindre San-Francisco, tu réaliseras la valeur des deux lingots, tu payeras M. Gervais, puis tu m'attendras.

Il secoua la tête comme pour me dire qu'il aurait longtemps à m'attendre. Je sentais comme lui que j'étais un homme mort, mais pour rien

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
No



J'agitai mon drapeau, un chef s'approcha de moi. (P. 410.)

au monde je n'aurais voulu abandonner les trésors contenus dans mes fourgons.

La petite colonne se mit en marche et disparut à un tournant que faisait le défilé.

Quelques minutes plus tard j'entendis une fusillade bien nourrie mais qui ne dura pas plus d'un quart d'heure.

Mes hommes étaient sauvés ou ils étaient captifs, puisque tout bruit de combat avait cessé brusquement.

Il était temps d'ailleurs, car j'étais enveloppé par les flammes et la situation n'était pas tenable.

Je pris dans le fourgon aux armes et aux munitions une provision de cartouches et quatre revolvers que j'entrai dans ma ceinture, puis j'attachai un grand foulard blanc au bout du canon de ma carabine et je m'avançai hardiment du côté du couloir en flammes par lequel nous étions entrés.

Plus de deux mille Comanches étaient là, rangés en bataille.

En parcourant la gorge, les plus sinistres pensées traversaient mon esprit.

Elles m'étaient suggérées par la vue des cadavres dont le sol était jonché. Plus de cent Indiens, de ce côté seulement, avaient mordu la poussière.

Cependant, j'ai, depuis mon enfance, pris l'habitude de ne pas jeter le manche après la cognée.

Je savais que les Indiens de toutes les tribus ont un profond respect pour le drapeau parlementaire. Je comptais en outre sur la connaissance que j'avais du langage des Comanches et sur l'ignorance où les hommes avec qui j'allais tenter de traiter étaient de la fuite de mes compagnons.

J'agitai mon drapeau; un chef sortit des rangs et s'approcha de moi

— Que veut mon frère le Visage-Pâle? demanda-t-il.

— Je demande la paix.

— Mon frère est un grand guerrier, et il a immolé trop de braves de notre armée pour qu'il puisse espérer qu'on lui fasse grâce.

— Si mon frère me connaissait, il saurait que des hommes de sa race m'ont appelé l'*Ouragan*, et que je n'ai jamais demandé grâce à personne.

— Oh! mon frère est un brave, j'en ai eu la preuve. Mais nous verrons s'il montrera autant de courage au poteau des supplices qu'il en a montré sur le champ de bataille.

Je me contentai de sourire; le chef continua.

— Pourquoi les compagnons de mon frère ne sont-ils pas venus avec lui pour nous rendre leurs armes et implorer notre clémence?

— Chef, lui répondis-je d'une voix digne, mes compagnons ne demandent même pas la paix; moi seul, je viens à vous, le drapeau blanc à la main, et je viens loyalement savoir pourquoi vous avez attaqué, cent contre un, un convoi de gens inoffensifs?

— Oahô, s'écria l'Indien, mon frère a la langue fourchue; il pense que nous sommes crédules comme des femmes.

— En quoi donc, demandai-je, ai-je pu vous porter préjudice?

— Mon frère ne sait-il pas qu'il a chargé ses chariots avec le trésor de nos ancêtres.

— Certes! j'ai trouvé un trésor enfoui dans une grotte inhabitée. Les lois de mon pays m'autorisent à me l'approprier.

— La loi des Comanches a déclaré ces blocs de métal jaune sacrés. Quiconque y porte la main doit être mis à mort.

— Ce métal, dont les Comanches n'ont que faire, représente chez les blancs d'inappréciables valeurs. Si mes frères veulent s'entendre avec moi, je leur donnerai, en échange de cet or, des armes pour leurs guerriers, des étoffes précieuses et des parures pour leurs femmes.

L'Indien parut réfléchir.

— *L'Ours-Gris*, dit-il, n'a pas droit de conclure seul un tel marché. Cela revient au *Loup-Cervier*, le grand chef de la nation comanche.

— Comment pourrai-je faire mes propositions au Loup-Cervier? demandai-je.

— Tu nous suivras dans les terres de nos ancêtres, et là le grand chef se prononcera sur ton sort.

— Suis-je sûr d'avoir la vie sauve jusqu'au moment où il me sera permis de parler au Loup-Cervier?

— Tu auras la vie sauve.

— Me sera-t-il permis de conserver mes armes?

— Tu conserveras tes armes.

— Quel sera le sort de mes compagnons, s'ils sont ou deviennent vos prisonniers?

— Leur sort sera le tien.

— Que deviendront mes chariots pendant ce temps?

— Tes chariots seront emmenés par nous, et tu les accompagneras jusqu'à ce que nous soyons arrivés au village du grand-chef.

Je tendis la main en signe de consentement; l'*Ours-Gris* me tendit la sienne.

Un armistice était conclu.

Certes, les concessions que me faisait le chef de l'armée n'étaient pas complètement rassurantes; elles ne me garantissaient ni la vie ni la possession de mes richesses, mais du moins elles m'accordaient un sursis.

Tous les guerriers m'entourèrent et regardèrent curieusement mon costume et mes armes. Plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu de blanc et n'avaient aucune notion de la puissance de nos armes à feu.

J'en entendis quelques-uns qui, montrant du doigt ma carabine, l'appelaient un *nid de tonnerre.*

Nous restâmes campés là jusqu'au soir. Quelques guerriers tentèrent bien de pénétrer dans le défilé pour s'assurer sans doute si mes compagnons et mes chariots s'y trouvaient encore; mais il y régnait une telle chaleur qu'ils furent obligés de battre en retraite.

Je n'étais pas moi-même sans inquiétude sur le sort de mes véhicules. Les flammes de l'incendie les gagneraient-elles?

Une pensée me rassurait un peu. Les chariots, par un heureux hasard, avaient été arrêtés dans un coin de la gorge où les deux parois offraient des surfaces de roche absolument dépouillées de végétation. Nous avions dû à cette circonstance la possibilité de conserver longtemps notre position, et j'avais pu constater par moi-même qu'il faisait moins chaud en ce lieu que dans les autres parties du défilé que j'avais eu à traverser.

Un peu avant la nuit, la fumée épaisse qui jusque-là avait monté vers le ciel semblable à des nuages remplis de tempête, commença à devenir plus rare. Des Indiens se hasardèrent de nouveau à pénétrer dans le couloir.

Pendant leur absence, je vis avec plaisir que les Comanches avaient retenu nos mules prisonnières; quelques mulets aussi étaient tombés entre leurs mains.

Lorsque la petite troupe envoyée en reconnaissance revint, elle paraissait consternée.

Alors seulement les Indiens eurent une idée nette des pertes énormes qu'ils avaient subies. Plus de cent cadavres gisaient du côté où j'avais soutenu le feu, et de l'autre côté de nos fourgons une cinquantaine de morts à demi calcinés jonchaient le sol.

Ils rapportèrent d'ailleurs à l'Ours-Gris que les chariots étaient intacts, mais que mes compagnons, abrités sous une forteresse ambulante qui crachait le feu, avaient fait une trouée à travers les troupes indiennes chargées de garder la sortie du défilé et avaient disparu après leur avoir mis plus de vingt hommes hors de combat.

Ces nouvelles assombrirent le visage du chef, mais il crut devoir ne manifester aucune nouvelle colère.

Par ses ordres, on alluma de grands feux, et après avoir pris un détestable et pauvre repas, chacun se coucha sur le sol et s'endormit comme il put devant les flammes et les tisons du bivouac. J'étais à la fois si heureux du salut de mes compagnons et si inquiet sur les suites que ma

folle résolution de les quitter pourrait amener, que je ne parvins pas à fermer l'œil.

A l'instant où l'aube commençait à peine à paraître, je jetai un coup d'œil autour de moi. Tout le monde dormait profondément, et j'eus un instant l'idée de tenter de m'évader.

L'avarice l'emporta une fois encore sur le soin de ma conservation.

Je méditai longuement, et après avoir étudié froidement les minces chances de salut qui me restaient, je compris combien il importait de me créer des alliances.

Je me dirigeai sans bruit vers le chef endormi, et je posai doucement ma main sur son bras.

Il ouvrit les yeux et me regarda.

Je lui fis signe de la main de me suivre.

Il se leva silencieux et marcha dans mes pas.

Quand nous fûmes assez loin du camp pour que nos voix ne pussent y être entendues :

— Où me mènes-tu? demanda-t-il.

— Aux chariots.

— Qu'y veux tu faire?

— Te récompenser de la bonté et de la justice dont tu as usé envers moi.

Il ne répondit pas et continua à me suivre.

La vue des morts gisant sur le sol à moitié carbonisés ne parut exercer sur lui aucune influence fâcheuse.

Je l'emmenai au fourgon qui contenait nos provisions d'armes et je mis dans ses mains une carabine semblable à la mienne, un revolver de combat et un long sabre de cavalerie.

— Quoi! me dit-il, tu me confies ce nid de tonnerre et son enfant? c'est ainsi qu'il appelait le revolver plus petit que la carabine, mais de forme semblable.

— Je te donne cela, et plus tard, si tu veux être mon ami, je te donnerai bien d'autres choses encore.

Il me répondit pas, mais me prit la main et la serra avec une vigueur significative.

— Si nous avions des hommes avec nous, lui dis-je, nous pourrions leur faire porter au camp des provisions de bouche qui leur permettraient de faire plusieurs bons repas.

Il me comprit, mit deux doigts dans sa bouche et fit entendre une série de coups de sifflet, stridents et saccadés qui furent répercutés au loin par les échos.

Quelques instants plus tard arrivèrent plusieurs guerriers que je chargeai de vivres et de bouteilles.

Je montrai à l'Ours-Gris mes provisions d'armes et mes munitions de bouche. Je lui dis que je me disposais à en faire cadeau au Loup-Cervier et à lui-même.

Il me répondit assez finement :

— Tout cela est déjà à nous, par droit de guerre. Le grand chef n'a pas besoin que tu le lui donnes.

— Tu te trompes, répondis-je gravement.

Je tirai alors de ma ceinture un revolver semblable à celui que je venais de lui donner et je lui fis signe de m'imiter.

Je lui montrai un petit bouquet de feuilles, penché au-dessus d'un rocher à pic et échappé par miracle à l'incendie.

Ce bouquet verdoyant était posé comme une houppe au bout d'une branche aussi mince que le petit doigt.

— Je vais couper cette branche, lui dis-je. Quand tu la verras tomber, tu tireras à ton tour, et tu verras qu'il ne suffit pas d'avoir de bonnes armes, mais qu'il faut aussi la médecine pour les utiliser.

Je visai et je tirai : le bouquet de feuilles tomba à nos pieds.

— A ton tour, lui dis-je.

— Il fit le simulacre de mettre en joue, et tira la gachette.

Le chien se leva et retomba avec un bruit sec, mais aucune détonation ne se fit entendre.

Je tirai de nouveau et abattis une autre branche à moitié calcinée.

Il me regarda d'un air stupéfait.

Je tirai alors les cinq balles qui restaient encore.

— Je puis continuer ainsi éternellement, lui dis-je avec un grand sérieux.

Il essuya de nouveau, mais son revolver, que je m'étais bien gardé de charger, continua à rester muet.

— Mon frère m'a trompé, dit-il, il m'a donné le mauvais nid de tonnerre et a gardé le bon pour lui.

Je lui tendis gravement mon arme, devenue inoffensive, et pendant qu'il l'examinait d'un œil à la fois curieux et épouvanté, je remis la sienne à ma ceinture en lui substituant un second revolver chargé.

— Tire! lui dis-je.

Il obéit, mais l'arme resta silencieuse.

— A mon tour! ajoutai-je.

Et avec l'arme que je venais de prendre, je fis retentir les airs de sept détonations successives.

Il me rendit le revolver inutile dans ses mains.

— Le petit tonnerre ne peut me servir, dit-il, je le rends à mon frère qui seul sait l'utiliser.

Je repris l'arme en lui disant :

Si mon frère l'Ours-Gris et mon père le Loup-Cervier veulent être mes amis, je leur donnerai la médecine qui fait sortir le tonnerre de ce tube de fer.

— Pendant que nous rentrions au camp, je rechargeai mes deux revolvers avec soin.

L'Ours-Gris marchait pensif à mes côtés, mais ne disait mot.

Je le guettais et je voyais bien qu'une pensée absorbait tout son esprit.

Tout à coup il leva la tête et me dit :

— L'Ours-Gris sera ton ami si tu lui donnes ta médecine.

Je le regardai bien fixement.

— Je ne puis te donner cette médecine que conditionnellement. Si tu me manques de parole ou si tu mens, elle ne pourra opérer.

En disant ces mots, je mis un de mes revolvers au cran d'arrêt et je lui dis :

Tire !

Rien ne bougea.

Je repris l'arme et tirai la baguette :

Tire ! maintenant.

Le coup partit et l'Indien sauta de joie.

— Continue, lui dis-je.

Une, deux, trois, quatre, cinq, six détonations se firent entendre.

— Arrête, m'écriai-je.

Pourquoi?

— Parce que la médecine n'opérera plus. Tu viens de penser que tu n'as plus besoin d'être mon ami, puisque tu es maître de mon secret.

Le sauvage baissa les yeux, puis il leva l'arme et tenta de tirer un coup en l'air.

Le revolver était redevenu muet.

— Je vois qu'on ne peut tromper mon frère. Je l'aiderai et je l'aimerai. Quand il aura eu les preuves de mon amitié, il me redonnera son petit tonnerre.

Puis il ajouta après quelques instants de réflexion :

— Pour avoir une arme semblable, mon père le *Loup-Cervier* n'hésitera pas à te donner la vie.

J'avais déjà un allié sérieux ; donc, je n'avais pas perdu mon temps.

L'Ours-Gris convia à déjeuner ses amis les chefs distingués de l'armée des Comanches : Le *Cormoran*, le *Bizon-Roux*, le *Cerf-Cornu*. Les provisions que j'avais empruntées à un des chariots furent trouvées excellentes.

C'étaient des conserves d'Europe ; les confitures et les gâteaux secs furent spécialement appréciés par les convives. Mais, ce qu'ils fêtèrent surtout, fut le vin de Champagne et une bouteille d'excellent rhum de la Jamaïque, que je leur partageai généreusement.

C'est là que je pus apprécier la finesse et le tact de mon nouvel allié.

Il parla à ses collègues de la force incommensurable de nos armes, de l'inutilité qu'il y a de tenter une résistance contre des hommes que protège si ostensiblement le Grand-Esprit.

Un des convives, le Bizon-Roux, s'était fait, dans l'armée entière, une réputation de tireur d'arc d'une adresse exceptionnelle.

Quand l'Ours-Gris lui eut raconté les prouesses que j'avais accomplies, le matin, avec mon revolver, le chef sauvage secoua la tête d'un air incrédule.

— Il faudrait voir, dit-il.

— Quand mon frère voudra, répondis-je.

Il prit son arc et me montra le tronc d'un jeune pin qui croissait maigrement dans ce sol aride.

La flèche, lancée d'une distance d'environ trente mètres, vint se fixer en tremblant dans le bois.

Je tirai un revolver, et j'ajustai la flèche elle-même, dont je brisai le manche en faisant pénétrer le fer à plusieurs pouces de profondeur.

Une aigle passa sur nos têtes. L'Indien lui envoya une flèche qui ne retomba pas. Néanmoins, l'oiseau continuait à s'élever dans les airs.

J'attendis qu'il fut si haut, qu'à peine on le voyait comme un point. Je pris ma carabine de précision (ce n'était pas encore Charlot) et je visai avec soin.

Les Indiens, en me voyant, riaient d'un air sceptique.

Le coup partit, et l'on vit le point noir se rapprocher et grandir.

Enfin, l'aigle, raide mort, tomba à dix pas devant nous.

Je courus ramasser ma proie, et j'arrachai la flèche du Bizon-Roux, qui avait traversé la cuisse du noble oiseau.

J'allai la présenter au chef comanche.

— Le Bizon-Roux, me dit-il, ne se connaissait pas de rival ; aujourd'hui, il s'incline, et reconnaît un maître. Quand mon frère le Visage-

Dépôt Légal
Seine
No



REINE-DES-PRAIRIES.

pâle voudra, il viendra avec moi chasser l'ours gris dans nos forêts; il garnira aisément son wigwam de peaux somptueuses.

Pendant ces jeux et ces discours, les Comanches avaient levé le camp, et nous ne tardâmes pas à partir, escortant les quatre chariots attelés avec les mules et les mulets faits prisonniers par les Comanches.

CHAPITRE XLVI

VOYAGE AU VILLAGE DES COMANCHES. — RÉCEPTION MENAÇANTE. — LES FEMMES ET LES FILLES DES VICTIMES. — UN CONSEIL DE GUERRE PRÉSIDÉ PAR LE LOUP-CERVIER. — LA DÉFENSE DE DICK MOORE. — UNE VERSION INGÉNIEUSE SUR LE TRÉSOR. — LES BIENFAITEURS DIVINS DES PEAUX-ROUGES. — LE HIBOU-BLANC, MÉDECIN DES COMANCHES. — LUTTE D'ADRESSE. — UN SAVANT QUI NE VEUT PAS AVOUER SON IGNORANCE. — LA FIGURE-MÉDECINE D'UNE ANCÊTRE. — A QUOI PEUT SERVIR UNE PHOTOGRAPHIE ENFERMÉE DANS UN MÉDAILLON. — L'OPINION DU LOUP-CERVIER. — FIN DU CONSEIL. — L'AMÉRICAIN PRISONNIER DE GUERRE. — BIENVEILLANCE DU GRAND CHEF. — LA REINE-DES-PRAIRIES. — UNE PASSION NAISSANTE. — LES ARMES DES BLANCS. — UNE ENFANT GATÉE. — LE TONNERRE ET SES ENFANTS. — UN TOUT PETIT BÉBÉ ET SON BERCEAU CAPITONNÉ. — LES INSTINCTS DE LA MATERNITÉ. — UNE BIZARRE ADOPTION. — UN NOURRISSON ET UNE BONNE NOURRICE. — UNE NUIT DANS LE WIGWAM DU GRAND-CHEF. — EXPÉRIENCES DE TIR. — COMMENT UN ENFANT EN BAS AGE PEUT DÉJA AVOIR BEC ET ONGLES. — LA MORT D'UN VAUTOUR. — L'AFFECTION DU CHEF POUR SON PRISONNIER VA EN GRANDISSANT. — PRÉTEXTES ET DÉLAIS. — CE QUE C'EST QUE FUMER UN BOUCLIER. — COMMENT UN JEUNE INDIEN DEVIENT UN GUERRIER. — LE PREMIER SCALPE. — LE JOUR FATAL ARRIVE. — LE POTEAU DES SUPPLICES.

Le village habité par le grand chef des Comanches était assez éloigné, et il nous fallut faire deux jours et demi de marche, à peine interrompue par quelques heures de repos pendant la nuit, pour y arriver.

Pendant ce petit voyage, je n'eus qu'à me louer des chefs de l'armée comanche.

Il n'en fut malheureusement pas de même après notre arrivée.

Quand les femmes et les filles des Indiens tombés sous les balles de nos carabines apprirent le sort de leurs pères et de leurs maris, elles firent retentir le village de leurs cris de désespoir, et demandèrent que le prisonnier leur fût livré pour être mis à mort, après avoir subi la torture.

Cependant, le Loup-Cervier, qui avait là une véritable autorité, rassembla les vieillards et les principaux chefs dans la vaste tente qu'il occupait au centre du village.

Je comparus devant ce conseil.

La parole me fut donnée pour me défendre, et je pus parler, au milieu d'un religieux silence, pendant plus d'une heure.

Je fit ressortir que j'avais été attaqué à l'improviste, sans que j'eusse

rien fait volontairement pour m'attirer l'inimitié des Indiens ; que nulle déclaration de guerre ne m'avait été faite, que j'étais tombé dans un véritable piège, où j'ignorais même à quels ennemis j'avais à faire, que je m'étais trouvé ainsi subitement, et bien contre mon gré dans la nécessité de me défendre avec le courage du désespoir.

Quant à la question du trésor, que les Comanches prétendent être leur propriété, qui donc m'avait fait connaître qu'on me contestait le droit de l'emporter ?

J'insistai avec habileté sur l'impossibilité où étaient mes ennemis de démontrer la justice de leurs prétentions. Comment étaient-ils plus légitimement que moi propriétaires de ces lingots ? A quoi, d'ailleurs, cet or précieux pour moi, pourrait-il jamais leur servir ?

Je m'efforçai de leur démontrer que ces lingots avaient jadis été fabriqués par mes ancêtres, et je les mis au défi d'en produire eux-mêmes un autre semblable.

Tous ces hommes, assis en rond, m'écoutèrent sans m'interrompre.

L'Ours-Gris, pendant la route, m'avait appris une légende dont je cherchais à tirer le meilleur parti.

— Autrefois, m'avait-il dit, bien longtemps avant l'arrivée des Visages-Pâles en Amérique, à l'époque où les Indiens avaient sur tout le continent de vastes territoires de chasse, où ils régnaient en souverains, deux êtres divins descendirent du ciel, apportés par un nuage.

Ils étaient beaux comme le jour bien que leur peau fût couleur de bronze ; ils distribuèrent à tous les gens de la tribu chez laquelle ils avaient élu domicile, toute sorte d'objets utiles et précieux, et ils se mirent à enseigner la nation des Comanches, alors plus nombreuse que les étoiles du ciel.

Ils apprirent aux hommes à extraire le fer des pierres qui le contiennent et à forger des pointes de flèche, des lames de sabre et des fers de lance ; aux squaws, ils montrèrent l'art de récolter le coton des arbres, la laine des animaux et de tisser de chauds vêtements.

Ce sont eux qui ont apporté ici les première graines de maïs et de millet, et c'est grâce à eux que la famine n'a jamais plus été à craindre.

Ces hommes divins devinrent l'objet de l'adoration de la nation entière. Mais bien qu'on leur eût dressé une superbe tente au centre du grand village des Comanches, ils aimaient à courir la campagne, à grimper sur les cimes élevées et à vivre solitaires.

Ce sont eux qui ont recueilli ces lingots d'or que vous prétendez vous approprier. Or, la nation comanche les a reçus en dépôt et a juré

de les garder fidèlement jusqu'au jour où les deux hommes divins viendront les lui réclamer.

Tel était la légende que l'Ours-Gris m'avait fait connaître et je tachai d'insinuer que les deux êtres divins, qui avaient disparu un beau jour après avoir confié leur dépôt aux Comanches, étaient mes ancêtres et que je n'avais quitté mon pays d'au delà des vastes mers que pour venir réclamer cet héritage.

Quand j'eus fini de parler, un chef se leva. L'Ours-Gris me l'avait signalé et fait connaître, à notre arrivée au village, comme un des hommes les plus importants de la nation.

C'était le *Hibou-Blanc* qui, comme le fait chez les Corbeaux la Crécelle-Mystérieuse, exercait le triple sacerdoce de prêtres, de médecin et de sorcier.

— Si mon frère est bien véritablement ce qu'il affirme, dit-il, et s'il est venu réclamer aux Comanches le dépôt sacré qui leur a été confié, il doit avoir la médecine convenue et sans la présentation de laquelle nous n'avons pas le droit de nous en des saisir.

J'avoue que cette question m'embarrassa quelque peu.

Quel objet ce signe de reconnaissance pouvait-il être?

Je compris qu'il ne me servirait de rien de me creuser la tête, et je résolus de payer d'audace.

— Mon père ignore-t-il donc que mes deux ancêtres n'ont pu me léguer l'objet qu'il indique, puisqu'ils l'ont laissé tomber dans la mer du haut du nuage qui les a enlevés?

Ce fut au tour de sorcier d'être embarrassé, car il n'eût voulu pour rien au monde avouer qu'il y avait quelque chose au monde qu'il pût ignorer.

— Je savais ce que vient de dire mon frère et je ne lui en ai parlé que pour m'asssurer qu'il le savait lui-même. Mais comment mon frère prétend-il nous prouver ses droits à l'héritage qu'il réclame?

Une idée bizarre me passa par l'esprit.

J'avais pendu parmi les breloques de ma montre, un petit médaillon, épave d'une folie de jeunesse.

Dans ce médaillon était enfermée une photographie miniature.

C'était le portrait en pied d'une jeune et jolie figurante d'un théâtre de New-York.

Elle était représentée sous la forme d'un papillon; son corps recouvert d'un étroit maillot aurait semblé aussi nu que celui d'Ève après son péché si elle n'avait eu une paire d'ailes de gaze attachée sur les épaules.

Je détachai le médaillon, et je l'ouvris en pressant sur un ressort; puis je tendis au sorcier la photographie visible sur une plaque de verre.

— Voilà, dis-je sans rire, la figure-médecine de mon aïeule. Que le Hibou-Blanc la regarde et qu'il dise si c'est bien là l'image vivante de celle qui fut la bienfaitrice des Commanches.

— Oui, s'écria sans hésiter l'imposteur effronté. Je la reconnais à ses ailes, car je suis le seul des grands médecins qui ait su qu'elle possédait des ailes de papillon.

Je crus un instant que mon procès était gagné; mais j'avais compté sans le Loup-Cervier.

Il déposa sur le lit sa grande pipe en bois odorant et prit solennellement la parole.

— Le Visage-Pâle, notre prisonnier, peut avoir en sa possession la figure-médecine de notre bienfaitrice, sans qu'il soit un être de sa race. S'il est le descendant d'une femme ailée, qu'il nous fasse voir ses ailes. Les enfants des oiseaux ont des ailes, les enfants des singes ont des queues, les enfants des ours ont du poil. S'il n'a pas d'ailes, c'est un imposteur et nous devons le traiter suivant les lois de la guerre.

Ces paroles qui, d'ailleurs, ne manquaient pas de logique, furen accueillies par un murmure général d'admiration. Moi seul m'en déclarai peu satisfait.

Je voulus reprendre la parole, offrir une riche rançon, mais le grand chef se leva et déclara que le conseil était terminé.

Tous les chefs se retirèrent; je restai seul avec le Loup-Cervier qui donna des ordres pour disposer des sentinelles autour de son wigwam.

— Tu es mon prisonnier et tu payerais de ta vie la moindre tentative d'évasion, dit-il.

Quand il se fut bien assuré que nul ne pouvait nous entendre :

— Je ne te veux aucun mal, me dit-il à demi voix, et s'il m'était permis de te sauver, je n'hésiterais pas à le faire.

— Mon père est bon, lui dis-je. Je le remercie.

Il m'expliqua alors, toujours en évitant d'élever la voix, que la loi de la guerre était formelle. Que tout prisonnier de guerre doit être torturé au poteau des supplices et impitoyablement mis à mort. Sa propre autorité, quelque grande qu'elle fût, était insuffisante pour m'arracher à la mort.

— Tout ce que je puis faire, ajouta-t-il, c'est de te retenir prisonnier dans ma case le plus longtemps qu'il me sera possible et d'adoucir tes derniers jours.

Rien ne te manquera ici des choses nécessaires à la vie, et je te confierai aux soins de la *Reine-des-Prairies*, ma fille adorée.

Je fis alors au vieux chef les offres que j'avais déjà faites à l'Ours-Gris; je vis bientôt que je n'avais rien à lui apprendre et que le chef de l'armée lui avait fait toutes ses confidences.

Comme nul n'avait songé à m'enlever mes armes, je fis défiler sous ses yeux ma carabine-revolver, mon rifle, mes revolvers, et lui promis de lui faire connaître la médecine nécessaire pour les faire parler. Il ne les regardait qu'avec une crainte visible, et à peine osait-il y toucher du bout du doigt.

A ce moment, je vis entrer dans la case une jeune fille à la taille mince et élancée.

Elle était d'une beauté accomplie.

Les traits de son visage, d'une régularité sans pareille, étaient empreints d'une douceur indicible.

Jamais, depuis que je vivais, je n'avais vu non seulement une Indienne, mais même une blanche qui approchât d'une pareille perfection.

L'émotion que je ressentis à son aspect fut telle que jamais je n'ai rien éprouvé de semblable. Mon cœur était attiré vers cette belle fille comme le fer est attiré par l'aimant.

De son côté, elle leva sur moi ses grands yeux noirs pleins de candeur.

— Quel est cet ami? demanda-t-elle.

— Hélas! ce n'est pas un ami, répondit son père, c'est un prisonnier destiné à être attaché au poteau des supplices.

— Qu'a-t-il donc fait? demanda-t-elle. Il n'a pourtant pas l'air méchant.

Il a résisté à nos guerriers qui l'attaquaient, et, si j'en crois le rapport de l'Ours-Gris, plus de cent cinquante de nos plus braves sont tombés sous les coups du tonnerre qu'il porte à la main.

— Puisque le Visage-Pâle était attaqué, je trouve qu'il a bien fait de se défendre.

Elle s'approcha de moi et me tendit la main.

— Mon frère est un brave, dit-elle.

Au contact de cette main fine et élégante, je sentis un frisson de plaisir m'envahir de la tête aux pieds.

Elle voulut alors voir mes armes et s'en faire expliquer l'usage.

Je m'empressai de la satisfaire.

La Reine-des-Prairies était, dans toute l'acception du mot, une enfant

gâtée. Son père la couvait d'un tendre regard et ne la quittait pas un seul instant des yeux.

La gaieté de la fille se reflétait sur la figure du père, et le moindre nuage se montrant sur son front assombrissait le visage du grand chef.

Je sentis, comme une révélation, que la seule chance de salut qui me restât ne pouvait venir que d'elle.

Elle ne manqua pas de déclarer que mes revolvers étaient les enfants de ma carabine, et de me recommander d'avoir bien soin des pauvres petits êtres et de les tenir bien chaudement.

J'eus une idée lumineuse.

Le marchand d'armes de San Francisco, chez qui Salomon s'était approvisionné, lui avait donné par-dessus le marché un petit revolver de poche, au canon d'argent, à la poignée d'ivoire incrustée d'or.

Ce bijou charmant était enfermé dans un riche écrin en écaille de tortue, capitonné de satin rose et blanc.

Je retirai de ma poche la petite boîte que j'y avais oubliée; je l'ouvris et je montrai à la jolie Indienne, le beau joujou mollement étendu sur sa couche moelleuse.

Elle poussa un cri d'admiration.

— Oh quel joli enfant! cria-t-elle. Qu'il est petit et délicat!

Je retirai de son étui l'arme mignonne et je la posai délicatement dans sa main.

— Je suis heureux de donner ce petit tonnerre à ma sœur, si elle me promet d'en avoir bien soin et de bien l'aimer.

Elle me regarda d'un air incrédule.

— Mon frère se moque de moi, dit-elle.

Le vieux chef eut la même pensée, car je le vis changer de couleur et froncer le sourcil.

— Le petit tonnerre est à ma sœur avec son beau berceau, répondis-je sans hésiter.

Elle referma l'étui, le couvrit de baisers, le prit dans ses bras comme font les petites filles de New-York ou de Paris à qui on donne une poupée; elle le berça comme un enfant, lui prépara un petit lit de fourrure dans un coin de la case, lui prodigua les noms les plus tendres.

Jamais je n'avais vu joie si pure, si complète.

Le vieux chef, heureux du bonheur de sa fille, jeta sur moi un regard attendri.

Je vis bien que je venais de conquérir deux amis, et je résolus de ne rien négliger pour développer ces sentiments que j'avais fait naître.

On dressa ma couche dans la case auprès de celle du Loup-Cervier.

La Reine-des-Prairies se coucha non loin de nous sur un lit fait de quatre à cinq peaux d'ours gris superposées. La pauvre enfant n'avait aucune de de ces pudibondités morbides qui distinguent les jeunes filles blanches. Le lendemain, quand j'ouvris les yeux, je la vis penchée sur le *dodo* de son tout petit tonnerre.

Elle m'avoua qu'elle en avait rêvé la nuit.

Quand tout le monde fut sur pied, j'offris au grand chef de lui montrer l'efficacité et la justesse de mes armes.

Il y consentit, et je fis une série de nouvelles expériences où je ne fus pas moins heureux que je l'avais été dans mes exercices avec l'Ours-Gris et dans ma lutte au tir avec le Bison-Roux.

Le vieux chef des Comanches ne cherchait pas à cacher son admiration, et s'il en avait été temps encore, il n'aurait pas hésité à me déclarer, en face du conseil, le vrai descendant des deux bienfaiteurs divins de de leurs ancêtres.

Au milieu de nos expériences la *Reine-des-Prairies* accourut, portant son minuscule revolver dans sa gaine, et après avoir pris la précaution d'envelopper le tout dans une peau soyeuse de martre zibeline.

— J'apporte mon nourrisson, dit-elle, avec la naïveté d'un enfant, afin qu'il apprenne à parler en entendant sa mère et ses frères.

— Mais il parle déjà et, tout petit qu'il est, il est déjà capable de se défendre, lui dis-je.

Elle me regarda d'un air incrédule.

— Ma sœur va voir si j'ai la langue fourchue.

L'arme minuscule était chargée, mais j'avais eu le soin, de crainte d'accident, de mettre la baguette au cran de repos.

Je tirai le revolver de son étui et je cherchai à l'entour de nous sur quoi je pourrais exercer mon adresse et démontrer la valeur du petit tonnerre.

A dix pas environ, je vis un vautour qui s'était abattu sur des résidus de viande et qui, sans plus de gêne, avait commencé son repas répugnant.

Que ma sœur regarde, dis-je à la Reine-des-Prairies.

— Allez! allez! me répondit-elle.

— Les cartouches du petit revolver se composaient d'un simple plomb, calibre double zéro, et d'une capsule Gévelot au fulminate de mercure.

L'arme n'en était pas moins très juste et le projectile, à courte distance, avait un pouvoir de pénétration beaucoup plus grand qu'on ne se le serait imaginé.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RÉSERVE
Ln 27
No 4



La Reine-des-Prairies se leva et s'avança de mon côté. (P. 428.)

Je fis feu; la balle, malgré son petit diamètre, frappa l'ignoble oiseau entre les deux yeux.

Le vautour étendit ses ailes comme s'il voulait prendre son vol, mais il ne put s'élever dans les airs et roula lourdement sur le sol.

La détonation n'avait guère été qu'un coup sec comme un coup de fouet, et la belle Indienne, courant sur l'oiseau abattu, ne pouvait en

revenir en pensant qu'un enfant si petit et ayant une voix encore si faible, était déjà assez fort pour tuer un oiseau capable de se défendre contre un chien dix fois plus gros que lui.

— Le Loup-Cervier me prenait de plus en plus en affection et trouvait chaque jour de nouveaux prétextes pour reculer le moment où je devais subir les lois de la guerre.

Un jour il protestait, avec la complicité du sorcier-médecin, qui décidément s'était rangé de mon parti, qu'il fallait attendre après la pluie afin de nepas distraire le Grand-Esprit auquel on avait demandé de l'eau. Un autre jour, il s'agissait d'un concours entre les jeunes gens aspirant à la dignité et au grade de médecin. Après cela, il était convenable de reculer le supplice du prisonnier jusqu'à ce que les jeunes aspirants guerriers eussent *fumé le bouclier*.

M. Champion continuait à écouter le récit de l'Américain en lançant au plafond des bouffées de fumée blanche et odorante.

Cette fois, il se détermina à interrompre le narrateur.

— *Fumer un bouclier*? que diable cela peut-il bien être?

— C'est une des plus grandes et des plus importantes cérémonies que l'on puisse observer dans les pays indiens.

Quand un jeune homme a atteint seize ou dix-huit ans, c'est-à-dire l'âge d'aller à la guerre, *il doit avoir un bouclier*, et il faut que lui-même s'en fabrique un.

Pour cela, il faut qu'il tue de sa propre main un vieux bison et lui enlève la peau.

Quand l'animal a été tué, avec une flèche, par le jeune homme, celui-ci creuse un trou dans la terre, et, un peu au-dessus de la surface, il tend horizontalement et fortement, au moyen d'un grand nombre de chevilles fichées dans le sol, la peau de bison dont il doit fabriquer son bouclier.

Le feu est allumé dans la fosse, tandis que, sur la peau, fond la gélatine extraite des sabots du bison. Cette substance liquéfiée doit communiquer au cuir la dureté et la consistance nécessaires.

Tous les citoyens accourent pour assister à cette cérémonie; tous les guerriers se lient les uns aux autres par les bords de leurs boucliers, et formant comme les anneaux d'une même chaîne, ils dansent en cercle autour du bouclier fumant. Chacun, en passant, brandit sa massue de guerre, son tomahawk et son bouclier, vante la vertu merveilleuse de cette dernière arme et adjure l'*Esprit du feu* de communiquer assez de force et de dureté à celle du néophyte pour le défendre contre les armes de ses ennemis.

Ce cérémonial terminé, le jeune soldat peut aller à la bataille. Il sera guerrier quand il aura conquis un scalpe.

M. Dick Moore se tut, M. Champion le remercia de l'obligeance avec laquelle il avait répondu à son interruption.

Il le pria ensuite de continuer son récit.

L'Américain reprit en ces termes :

— A mesure que les délais se succédaient, les prétextes allaient en diminuant. Le jour fatal arriva, et je fus solidement attaché au poteau des supplices.

Les préparatifs que je voyais faire sous mes yeux n'avaient précisément rien de gai, mais je n'aurais pour rien au monde voulu montrer la moindre appréhension.

La vertu la plus prisée par les Peaux-Rouges est le stoïcisme. L'homme qui sait souffrir le martyre sans se plaindre est un héros indiscuté.

CHAPITRE XLVII

Les apprêts d'un supplice chez les Comanches. — Role des hommes, des enfants et des femmes. — Les flèches et les tisons. — Attendrissement du patient. — la Reine-des-Prairies. — Résignation et désespoir. — Le signal est donné. — Premier exercice des tireurs d'arc. — Un grand mouvement inattendu. — La Reine-des-Prairies réclame le prisonnier pour en faire son mari. — La loi des ancêtres. — Opinion du Hibou-Blanc. — Un mariage chez les Indiens. — Un beau-père d'une rare espèce. — Un wigwam en commun. — M. Dick Moore devient un homme de la tribu. — Largesses et popularité. — Un chariot sauvé du naufrage. — Que fera-t-on du trésor ? — Un conseil de sorciers. — Tentative de séduction. — Le rôle du Hibou-Blanc. — Détournement de quatre pépites. — Le trésor réduit a 47 blocs. — Le role des prêtres chez tous les peuples. — Les décisions du conseil. — Le départ du trésor et de son escorte : l'Ours-Gris et le Hibou-Blanc. — Dernière entrevue entre l'*Ouragan* et le sorcier. — L'utilité d'un chronomètre. — Une tentation trop forte. — L'itinéraire de l'expédition. — La tribu des Corbeaux résidant près d'un lac. — Son chef l'*Éclair* et son sorcier le *Nuage-Gris*. — Renseignements incomplets, mais précieux. — La lune de miel chez les Comanches. — La Reine-des-Prairies rêve un voyage au pays des Blancs. — La mort du vieux chef le Loup-Cervier. — Intrigues et compétitions. — Une résolution de départ bien arrêtée. — Assentiment et cadeau de la *Panthère-Jaune*. — Escorte et départ. — Résolution de la jeune femme. — Séparation. — Précautions utiles pour assurer la sécurité du voyage.

— Toute la nation comanche semblait s'être donné rendez-vous pour assister à mon supplice et pour jouer un rôle parmi mes bourreaux.

Les hommes et même les enfants étaient munis de leurs armes et portaient des provisions de flèches auxquelles je devais servir de cible.

Les femmes, s'approchant d'un grand feu allumé en face du poteau fatal, en arrachaient des tisons enflammés à l'aide desquelles elles se proposaient de me martyriser et de m'arracher un cri de douleur.

En attendant les coups, les injures pleuvaient sur moi comme grêle.

Je continuai à faire bonne contenance, répondant aux quolibets par le sourire du mépris.

Tout à coup je vis, en face de moi, assise à côté de son père, la belle Reine-des-Prairies; elle était resplendissante, et je voyais tant de rayonnements dans sa figure que je me sentis profondément ému et que, si je n'avais été retenu par mon amour-propre, j'aurais laissé couler mes larmes.

Cette fille si belle n'avait-elle donc pas de cœur? Pourquoi alors m'avoir si longtemps témoigné une affection qui, dans un autre monde, eût paru compromettante?

Je me faisais ces réflexions et bien d'autres : elles faisaient naître en moi tant d'amertume que la vie ne me semblait plus d'aucun prix et que j'acceptai mon sort avec résignation.

Je connaissais d'ailleurs la marche des cérémonies.

Quand le signal fut donné, les porteurs d'arcs dirigés par le Bizon-Roux se mirent en rang à quelques pas en avant de moi et visant de mon côté, lancèrent sur moi une grêle de flèches.

Je savais que ce début était inoffensif et que l'adresse des tireurs est de ficher leur flèche le plus près possible de la victime sans cependant la toucher.

C'est ainsi que je me vis bientôt environné des pieds à la tête par une forêt de flèches profondément entrées dans le bois du poteau.

J'en étais à regretter qu'il n'y ait pas eu parmi les tireurs un maladroit qui m'eût percé le cœur, quand un grand mouvement se produisit.

La Reine-des-Prairies se leva et s'avança de mon côté.

Quand elle ne fut plus qu'à trois pas de moi :

— Cet homme est à moi, dit-elle, car je le prends pour mari.

Un murmure menaçant se fit entendre dans la foule désappointée.

Le père de la belle Indienne fit signe qu'il allait parler :

— La Reine-des-Prairies invoque la loi des ancêtres, dit-il. Que mon frère le Hibou-Blanc, le grand médecin, nous explique ce que nous devons faire.

Le sorcier se présenta, vêtu de son costume bizarre et fantastique des grandes cérémonies.

— La loi est formelle, dit-il, c'est la volonté du Grand-Esprit lui-même. La Reine des Prairies a le droit de réclamer le prisonnier et d'en faire son mari, à la condition que celui-ci s'engage à rester parmi nous aussi longtemps que sa compagne y demeurera elle-même.

Chacun se tut devant cet oracle, et la jeune fille s'approcha de moi, un tomahawk à la main, et coupa les liens en peau de bizon qui me retenaient prisonnier.

Elle me tendit les bras: je la serrai sur mon cœur, et je l'embrassai en répandant un torrent de douces larmes.

Le vieux chef s'approcha de moi à son tour; il prit par le bras sa fille chérie, mit sa main délicate dans ma robuste main de pionnier, et dit d'un ton grave :

— La Reine-des-Prairies est ta femme; jure de rester parmi nous tant qu'elle y demeurera elle-même.

— Je le jure, répondis-je solennement. Mais à quoi bon ce serment? La beauté et la grâce de ma jeune épouse ne sont-elles pas pour tous la garantie que je ne puis songer à me séparer d'elle?

Ma réponse plut sans doute à la fille du chef, car elle me prit par la main et m'entraîna vers la hutte de son père.

Nous traversâmes ainsi sans obstacle les rangs de la foule qui commençait à se disperser.

L'aimable fille me conduisit toujours courant vers le petit lit où elle avait couché le revolver mignon :

— Vois, me dit-elle, en me montrant avec quel soin elle avait enveloppé ce jouet, vois comme je l'aime. Eh bien! c'est ainsi que je soignerai les enfants en chair et en os qui nous viendront.

Le Loup-Cervier ne tarda pas à rentrer lui-même dans son wigwam.

— Je viens de donner des ordres, dit-il, pour qu'une case somptueuse soit préparée à mon fils.

Je lus dans ses yeux le désir de ma chère femme.

— Que mon père m'écoute, dis-je. Mon père aime sa fille plus que tout au monde; mon père deviendra triste si j'emmène loin de lui sa fille adorée. Je propose à mon père de nous garder dans son wigwam. Nous serons deux à aimer la Reine-des-Prairies.

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes. Sans doute cet homme stoïque n'avait encore de sa vie ressenti une émotion pareille.

— Vous êtes mes deux enfants, dit-il. Nous vivrons ensemble, et mon fils m'aidera de ses conseils, dans le gouvernement de mon peuple.

A partir de ce jour, je fus vraiment de la tribu. Les Comanches étaient en paix, mais je les aurais soutenus à la guerre, même contre les

Européens. Mon temps se passait surtout dans les longues parties de chasse.

Dans un des chariots qu'on fit conduire par des mules, jusque devant la porte de la case du chef, se trouvaient mes munitions; j'en avais en quantité suffisante pour n'en être pas économe; mes alliés fidèles, l'Ours-Gris, le Bizon-Roux reçurent chacun une carabine et des cartouches, dont je leur enseignai l'usage. Ils ne tardèrent pas à devenir d'habiles tireurs.

J'appris au Hibou-Blanc quelques tours de passe-passe et des jongleries qui le classèrent incontestablement comme le premier médecin de la nation comanche.

Quant à mon père le grand chef, je lui fis don de tout ce qui, dans mon arsenal, ne m'était pas absolument nécessaire. Je n'eus pas de peine à lui démontrer que les quatre carabines revolver et les quatre rifles que je lui donnai constituaient à son bénéfice une réserve qui lui assurerait en tout temps la victoire sur toute nation rivale qui oserait l'attaquer.

Je me préoccupais du fameux trésor, qui longtemps resta dans les chariots au milieu du village, sans plus attirer l'attention des sauvages, que s'il se fût agi d'un objet de nulle valeur.

Le chariot contenant mes armes et mes munitions, et qu'on m'avait à peu près restitué, contenait aussi quatre paniers remplis de leurs précieux lingots. Les Comanches semblaient y attacher si peu de valeur qu'ils avaient négligé de les enlever.

Je résolus un jour d'en parler à mon père le grand chef.

Au premier mot que je lui dis, il m'arrêta.

— Cela ne regarde ni moi ni mes guerriers, dit-il. Seuls les médecins comanches ont mission de veiller à la garde du trésor des ancêtres. Le Hibou-Blanc a convoqué ses collègues, afin qu'il soit tenu conseil sur les mesures à prendre. Mon fils fera bien de le voir et de lui en parler. Le Hibou-Blanc est le plus puissant de nos sorciers, et il a prouvé déjà qu'il aime mon fils.

Je compris la sagesse de ce conseil.

Le lendemain, je me rendis vers la tente médecine. Le prêtre sorcier s'y trouvait.

Il était seul, je pus donc m'ouvrir à lui sans hésiter.

— Mon frère le grand médecin, lui dis-je, est en même temps le plus sage des chefs de la nation. C'est son conseil que je viens lui demander, sachant que nul au monde ne pourrait m'éclairer davantage.

Le médecin des Comanches était loin d'être insensible à cette flatterie.

— Que mon frère parle sans crainte, dit-il, il sait que mon cœur s'est ouvert pour lui le premier jour que nous nous sommes rencontrés.

Je l'interrogeai alors sur le trésor et sur l'usage qu'on se proposait d'en faire.

— Mon frère a raison d'avoir confiance en moi, dit-il. Seul, je suis le dépositaire du grand secret qui le concerne. Seul, je sais que deux lingots du métal jaune manquent déjà ; seul aussi, je sais que le chariot qu'on t'a rendu contient encore quatre blocs semblables.

— Quoi ! lui dis-je, c'est volontairement que mon frère a laissé cet or à ma disposition ?

— Le Hibou-Blanc, répondit-il, n'est pas ingrat ; il oblige ses frères quand il peut le faire sans se nuire à lui-même.

Je lui serrai la main avec vigueur.

— Mes collègues que j'ai appelés en conseil sont prévenus par moi que le trésor des ancêtres se compose de quarante-sept morceaux de métal jaune. Il n'en réclameront donc pas davantage. Que mon frère pourtant ait soin de cacher les paniers qui sont dans son chariot pour le cas où quelqu'un voudrait y jeter un coup d'œil.

Cette décision si inattendue, prise par le Hibou-Blanc, me comblait de joie, car elle m'assurait déjà une énorme fortune.

Je voulus néanmoins savoir ce que ses collègues avaient résolu de faire du restant.

Je l'interrogeai à ce sujet :

— Je ne puis renseigner mon frère, dit-il. Cela sera décidé en conseil. Cependant, il est peu probable que nous gardions ce trésor parmi nous. Nous savons quel intérêt les hommes blancs portent à l'or, et nous sommes sûrs que s'ils savaient que nous en possédons une si grande quantité, ils viendraient nous attaquer en force, et nous détruiraient jusqu'au dernier pour s'emparer de cette matière qui nous est inutile.

Je courbai la tête, car je n'avais rien à répondre à ce reproche de férocité et d'avididé adressé aux hommes de ma race.

Un beau jour, j'appris l'arrivée d'une douzaine de médecins venant de chez les diverses tribus des Comanches, et le conseil eut lieu à huis clos.

Mon père le grand chef lui-même, n'y assista pas, tant il est vrai, que chez tous les peuples du monde, ceux qui vivent des superstitions humaines sentent le besoin de s'isoler et de se mettre au-dessus de l'autorité gouvernementale.

Le lendemain, une armée de mille à douze cents hommes fut for-

mée, chargée d'escorter nos trois chariots et leur contenu, vers une direction qui ne fut divulguée à personne.

Le commandement de cette troupe fut confié à mon ami l'Ours-Gris, mais il ne put me renseigner en rien, car le Hibou-Blanc partait avec lui, et seul connaissait l'itinéraire à suivre, et le point d'arrêt de la colonne.

Je résolus de tenter un dernier effort, et de me procurer au moins quelques renseignements, tant vagues qu'ils puissent être, afin de pouvoir être un jour à même de me remettre à sa recherche.

J'envoyai chercher le sorcier par ma femme, qui chaque jour me donnait des preuves nouvelles de tendresse et d'intelligence.

Elle se présenta à lui.

— Mon mari l'*Ouragan* désire voir mon frère le grand médecin avant son départ.

— Que me veut mon frère? demanda le sorcier.

— Il désire donner à son frère l'illustre Hibou-Blanc une marque sérieuse de son amitié et de sa reconnaissance.

Les hommes de toutes les parties du monde se ressemblent. Rien ne les attire comme la perspective d'un cadeau à recevoir.

— Je vais me rendre auprès de l'Ouragan, dit-il.

Quand nous fûmes réunis seuls dans le wigwam du Loup-Cervier, je tirai de ma poche ma montre Bréguet.

Je la plaçai à l'oreille du sorcier , son tictac le fit tressaillir.

Je lui montrai ensuite la marche d'une aiguille trotteuse qui marquait les secondes.

Il demeura ébahi.

Mais sa stupéfaction devint un indescriptible enthousiasme quand j'ouvris les boîtiers et lui fis voir les mouvements précipités de l'ancre.

Pour lui, c'était là sans conteste un être vivant, bien que fait de métaux divers.

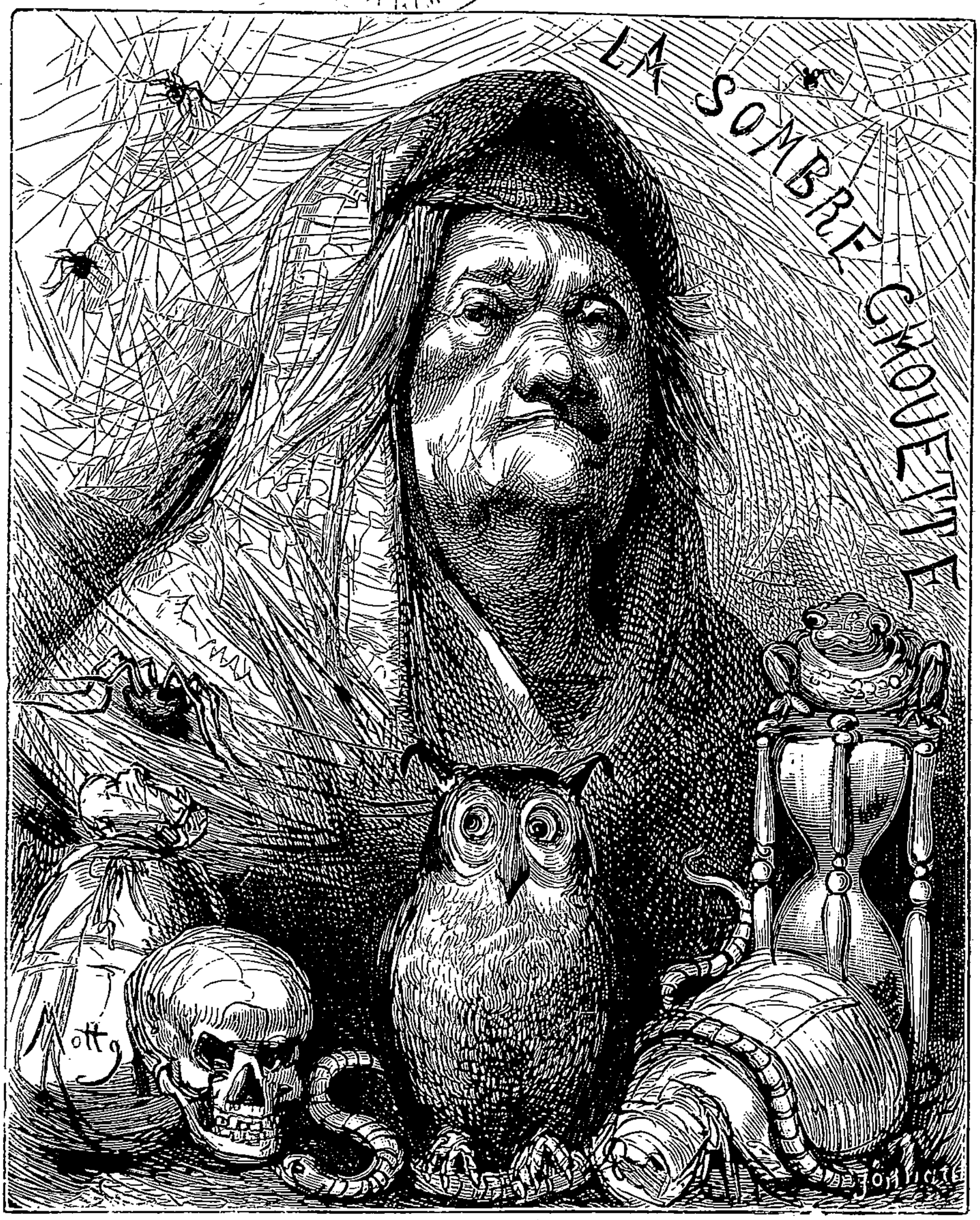
Je lui expliquai le rôle des aiguilles comparé à la marche du soleil.

— Mon frère veut-il faire un échange? me dit-il les yeux animés par la convoitise.

— Lequel? demandai-je.

— Au risque d'être mis à mort si je suis découvert, répondit-il, je livrerai encore deux des morceaux d'or que je suis chargé d'emmener.

— Je ne puis accepter l'offre de mon frère, lui dis-je. Ces blocs sont trop pesants pour être sortis des chariots sans que cela se sache. Il faut pour cela les efforts réunis de huit à dix hommes.



LA SOMBRE-CHOUETTE.

Cette juste observation sembla consterner le fidèle gardien du trésor.

— J'ai autre chose à proposer à mon frère, fis-je.

— Que mon frère parle; j'ouvre mes oreilles.

— Si mon frère consent à me dire à moi seul, qui lui jurerai de ne

jamais le révéler à personne, le lieu où il va cacher le trésor, cette montre-médecine est à lui.

Il n'hésita pas.

— Je ne suis jamais allé à l'endroit désigné, me dit-il, c'est loin, bien loin, à plusieurs mois de marche dans cette direction, et il me montra le Nord.

En allant toujours droit dans la direction de l'étoile brillante (évidemment l'étoile polaire), j'arriverai sur les bords d'un grand lac où je trouverai une tribu d'Indiens Corbeaux, alliée depuis bien longtemps aux Comanches.

Le grand chef de cette tribu se nomme *L'Éclair* et son médecin le *Nuage-Gris*.

Quand je les aurai trouvés, ils me conduiront dans la région des montagnes devant une grotte creusée dans le roc. Nous enfouirons là le trésor des ancêtres, nous roulerons devant l'entrée de la grotte, qui est étroite et peu élevée, assez de roches pour la boucher.

Alors, pendant que les Corbeaux, renonçant à demeurer plus longtemps dans ces parages, iront chercher d'autres terres plus riches en bisons pour s'y établir, nous reprendrons la route déjà suivie et nous reviendrons dans le pays de nos pères.

Ces renseignements étaient incomplets sans doute, mais néanmoins ils étaient plus importants que je n'aurais osé l'espérer. Je les notais précieusement, et c'est grâce à eux que j'ai pu retrouver sinon le trésor, au moins l'endroit où il avait été caché.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

L'Ours-Gris et le Hibou-Blanc partirent avec le trésor et son escorte Quant à moi, je continuai à vivre au milieu de mes nouveaux amis, entouré des soins de ma femme, de l'amitié de son père et de la bienveillance de tous.

Les mois s'écoulèrent sans que nous entendissions parler des absents et petit à petit j'y songeai moins.

Pendant les heures que je passais avec ma chère femme, je ne cessai de lui parler de la vie des Blancs, des plaisirs qu'y procure la richesse, du culte qu'on y a pour la beauté. Je lui redisais combien je serais fier et heureux de la présenter à mes amis, de la conduire dans ces fêtes, ces bals, ces spectacles dont elle ne parvenait à se faire qu'une vague idée.

Bien des fois, rêveuse, elle m'avait dit :

— Vois-tu, ami, s'il ne s'agissait pas de donner le coup de la mort

à mon vieux père, je te prierais de m'emmener avec toi dans ces pays dont tu me dis tant de merveilles.

Un événement inattendu vint hâter cette solution inespérée, événement douloureux d'ailleurs autant presque pour moi-même que pour ma femme, car le vieux chef s'était toujours montré pour moi aussi bienveillant que s'il eût été en réalité l'auteur de mes jours.

Le Loup-Cervier mourut une nuit, subitement, sans avoir été préalablement même indisposé.

Ce fut dans toute la nation comanche la cause d'un mouvement extraordinaire.

Le vieux chef ne laissait pas d'enfant mâle, et bien que la loi salique y fût inconnue, on n'admettait pas la transmission du pouvoir entre les mains d'une femme.

Toutes les ambitions se réveillèrent ; tous les chefs importants se mirent sur les rangs pour succéder au Loup-Cervier ; je me tins soigneusement à l'écart de cette politique, mais j'eus soin de ne froisser aucun intérêt particulier ni aucun amour-propre.

Cela me fut utile, et je n'eus qu'à m'en applaudir.

La Reine-des-Prairies me dit un jour :

— Mon ami, aucun lien ne me retient plus ici. Si tu m'y autorises, je déclarerai aux chefs que j'ai résolu de quitter ma tribu et que tu m'accompagnes...

— Agis comme tu l'entendras, lui dis-je, plus heureux de sa détermination que je ne voulais en avoir l'air.

Je m'étais fait, je vous l'ai dit, de bons et nombreux amis. Ils firent d'inutiles efforts pour me déterminer à rester parmi eux.

Ils comprirent que, dans l'esprit de ma femme et dans le mien, il y avait une résolution bien arrêtée.

Nous fîmes nos préparatifs de départ, et le lendemain même où le nouveau grand chef eut été élu, nous lui déclarâmes que nous étions prêts et nous lui fîmes nos adieux.

Quatre robustes mulets nous furent donnés pour traîner notre chariot, où j'avais entassé des provisions en assez grande quantité pour nous assurer notre arrivée à San-Francisco.

Le nouveau grand chef, auquel je donnai une partie des armes qui avaient appartenu à mon beau-père, ne voulut rester en retard ni de politesse ni de générosité.

J'avais, depuis mon mariage, adopté le costume des Comanches. La *Panthère-Jaune* me fit don d'un vêtement complet de grand chef.

Il m'accorda en outre une escorte de dix guerriers pour m'accompagner jusque sur la frontière californienne.

Je partis enfin après avoir épuisé en cadeaux le stock de toutes mes richesses européennes.

Je n'emportai avec moi comme armement que mon rifle et ma carabine-revolver; tous les chefs, mes amis, reçurent des preuves de ma générosité.

La route se fit sans encombre, quoique lentement. Le poids transporté par mon chariot et les difficultés du chemin nous retardèrent souvent malgré la vigueur de nos mulets.

Jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'extrême limite des terrains de chasse des Comanches, la *Reine-des-Prairies* et moi nous marchions tantôt à pied, tantôt au milieu de notre escorte, tantôt nous nous reposions sous l'épaisse bâche de notre fourgon.

Lorsque nous dûmes nous séparer de nos compagnons de route, je regardai attentivement ma femme; je voulais m'assurer si, au dernier moment elle ne sentirait pas le regret de quitter pour toujours peut-être ces compagnons de sa jeunesse.

Sa figure ne manifesta pas la moindre émotion.

Je serrai cordialement la main à tous ces braves gens et j'avais le cœur plus gros que celui de la Reine-des-Prairies, quand nous nous trouvâmes au pied des montagnes que nous venions de traverser, seuls, avec nos mulets, notre chariot et la fortune qu'il contenait.

Notre équipage peu somptueux, notre costume, notre nationalité vraie ou supposée, écartèrent de nous tous les bandits qui n'auraient pas hésité à risquer leur vatout s'ils avaient supposé que ces pauvres Indiens emportaient avec eux une fortune princière.

CHAPITRE XLVIII

INTERRUPTION DE M. CHAMPION. — POURQUOI LA REINE-DES-PRAIRIES DUT CHANGER DE NOM. — *Atala*. — ARRIVÉE A SAN-FRANCISCO. — VISITE A M. GERVAIS. — UN HOTE AIMABLE. — NOUVELLES DE SALOMON : UN DIGGER DEVENU COMMIS. — DEUX LINGOTS DE 1,290,000 FRANCS — LES SCRUPULES DE SALOMON. — M. DICK MOORE PRÉSENTE SA FEMME ATALA. — UN CAPITAL BIEN PLACÉ. — DIFFICULTÉ QU'IL Y A A VOLER DES BLOCSTROP LOURDS. — LA FEMME ET LA FILLE DE M. GERVAIS. — UNE TRANSFORMATION DE TOILETTE. — LES DIFFICULTÉS QUE RENCONTRE UNE FILLE SAUVAGE QUI VEUT SE VÊTIR A L'EUROPÉENNE. — PROMENADE A LA RECHERCHE DE SALOMON. — UN AIMABLE DIRECTEUR. — UNE DÉMISSION ACCEPTÉE. — LE PARADIS TERRESTRE. — UNE FORTUNE DE 5,800,000 FRANCS ET UN DON DE 500,000 FRANCS. — PARIS VILLE DE LUXE ET DE PLAISIR. — UN CADRE DIGNE D'UN BEAU TABLEAU. — ARRIVÉE ET INSTALLATION DANS LA CAPITALE DU MONDE CIVILISÉ. — LA VIE A GRANDES GUIDES. — UNE RÉPUTATION QUI FAIT LE TOUR DU MONDE. — L'ÉDUCATION D'ATALA. — LES TRIOMPHES DE LA FORTUNE. — UN NOTAIRE GÊNEUR. — CONSEILS MÉPRISÉS. — UNE FORTUNE QUI S'ENVOLE. — LA RUINE. — UN RELIQUAT DE 200,000 FRANCS. — UNE FILLE D'ÈVE. — LETTRE D'ATALA. — FUITE DE L'INDIENNE AVEC LE COMTE ORLINOFF. — DÉSESPOIR ET REGRETS. — M. DICK MOORE SE DÉCIDE A RETOURNER EN AMÉRIQUE. — DEUX AMIS FIDÈLES. — OFFRES GÉNÉREUSES. — PENDANT QUE LES UNS SE RUINENT, LES AUTRES S'ENRICHISSENT. — VISITE A LA NATION DES COMANCHES. — LA PANTHÈRE-JAUNE, LE HIBOU-BLANC ET L'OURS-GRIS. — VOYAGE A LA RECHERCHE DU TRÉSOR DES ANCÊTRES. — LE TERRITOIRE ABANDONNÉ PAR LES CORBEAUX. — VAINES RECHERCHES. — UN TRONÇON DE ROUE RÉVÉLATEUR. — LE TRÉSOR A DISPARU.

M. Champion interrompit une fois encore le narrateur.

Le récit l'intéressait sans doute, mais il lui tardait d'en connaître le dénouement.

— Je commence à entrevoir, dit-il, les traits d'union qui existent entre vos anciennes aventures et votre présence actuelle en ces lieux ; il s'agit bien certainement de la recherche du précieux trésor.

— Oui! sans doute, mais pardonnez-moi d'abuser encore de votre attention : il est nécessaire que vous connaissiez au moins sommairement les événements qui ont suivi ma séparation d'avec les Comanches. Je serai aussi bref que possible.

— Continuez, continuez, cher ami! Votre récit m'intéresse au delà de toute expression et j'ai hâte d'en connaître la suite.

M. Dick Moore se recueillit un instant et poursuivit en ces termes :

— Pendant que nous continuions notre route, je dis à la Reine-des-Prairies :

— Tu ne pourras pas porter chez les Blancs le beau nom que t'ont donné nos frères les Comanches.

— Pourquoi donc? demanda-t-elle.

— Parce que ce n'est pas l'habitude chez nous d'employer votre langage imagé et que cela prêterait à rire.

— Comment donc me nommeras-tu?

— Je t'appelerai Atala, en mémoire d'une de tes sœurs indiennes dont un grand poète français a chanté les amours et les malheurs.

Elle ne comprit guère ce que je voulais lui dire, mais elle courba la tête en signe de soumission.

Nous arrivâmes enfin sains et saufs à San-Francisco.

Je me dirigeai sans hésiter vers la demeure de M. Gervais. J'étais sûr d'avoir là des nouvelles de Salomon.

Je ne m'étais pas trompé. Le banquier français me reçut cordialement et à bras ouverts.

Il fit entrer mes mules et mon chariot dans la cour du vaste et luxueux hôtel qu'il occupait :

— Soyez le bienvenu, me dit-il ; je commençais à craindre qu'il ne vous fût arrivé malheur.

— Qu'est devenu Salomon? demandai-je.

Le brave garçon s'est placé dans une agence de steamers, et il vous attend avec non moins d'anxiété que moi.

— Comment? il s'est placé? Ne vous a-t-il donc pas apporté deux lingots qui à eux seuls constituent une fortune?

— Si vraiment! Deux lingots sans pareils, ou du moins comme je n'en avais encore jamais vus. Leur valeur atteint la somme de douze cent quatre-vingt-dix-mille francs.

— Pourquoi donc Salomon n'a-t-il pas prélevé sa part sur cette somme, et s'est-il condamné au travail en attendant mon retour?

— C'est l'observation que je lui ai faite moi-même, reprit l'honnête marchand d'or.

— Salomon, lui ai-je dit, quand il m'eut raconté votre histoire, ou M. Dick Moore a succombé, ou il reviendra un jour ou l'autre.

S'il est mort, cette fortune vous appartient légitimement, en raison du concours que vous avez apporté à la conquérir; s'il est vivant, il lui appartiendra à son retour de fixer la part qu'il vous attribue. En attendant, vous avez le droit indiscutable d'employer les revenus de ce capital.

— Et Salomon a accepté? demandai-je.

— Non! il a obstinément refusé.

— Pourquoi?

— Parce que, m'a-t-il dit, il avait fixé lui-même le taux de sa rémunération, mais que ce qui avait été convenu entre vous ne devait lui être alloué que dans le cas où les cinquante-trois pépites trouvées par vous seraient sauvées. Il a, en conséquence, refusé de recevoir de moi aucune somme, sauf ce qui lui a été nécessaire pour vivre jusqu'à ce qu'il ait trouvé une place.

— Pauvre brave garçon! m'écriai-je. Heureusement, me voilà revenu, et sa fortune est faite.

— Monsieur Gervais, dis-je au banquier en amenant devant lui la Reine-des-Prairies, qui jusque-là était restée timidement à l'écart, permettez-moi de vous présenter ma femme, Atala.

Le marchand d'or resta ébloui à la vue de tant de beauté.

— Je vous félicite, mon cher, d'une telle conquête, et je n'ai nul mérite en vous prédisant qu'elle fera tourner bien des têtes et vous créera bien des envieux. Je traduisis à ma femme ces paroles flatteuses; elle rougit et tendit la main en souriant à M. Gervais.

— Pendant qu'on va préparer votre déjeuner, mon cher client, dit-il, nous allons, si vous le voulez bien, causer un peu d'affaires.

Je fis un signe d'assentiment.

— Votre disparition a duré plus d'une année, dit-il, et j'ai cru de mon devoir de faire valoir vos fonds, tout en évitant de leur faire subir le moindre risque.

Vous savez par expérience combien l'argent est cher à San-Francisco.

Bref, en agissant pour le mieux, et après m'être remboursé de mes avances, j'ai presque doublé votre capital, qui atteint sûrement, s'il ne la dépasse, la somme ronde de deux millions.

Je pris à mon tour la parole :

— Cher ami, lui dis-je, je n'ai pu réussir à sauver en entier l'immense trésor que j'avais découvert; néanmoins j'en apporte des épaves et mon fourgon, qui vient d'entrer dans votre cour, contient quatre lingots d'or plus gros et plus lourds que ceux que vous a apportés Salomon.

Le banquier se leva vivement.

— Imprudent! s'écria-t-il, comment pouvez-vous exposer ainsi des richesses aussi considérables?

— Bah! répondis-je, les voleurs sont rares qui soient à même d'emporter en cachette des blocs de trois ou quatre cents kilos!

Sans m'écouter, M. Gervais alla donner des ordres à ses gens, puis il revint nous annoncer que la table était mise.

Galant comme il convient à un Français, il prit par la main la nouvelle Atala, qu'il présenta à sa femme et à sa fille.

Ce fut ensuite mon tour, car malgré les relations d'affaires que j'avais eues déjà avec le marchand d'or, c'était la première fois que j'avais l'honneur de pénétrer dans sa famille.

Les deux dames admirèrent beaucoup nos costumes pittoresques; mais ce fut surtout la grâce d'Atala qui les séduisit.

Après le repas, qui fut confortable et exquis, M. Gervais me conduisit dans l'appartement qu'il m'avait destiné.

Je voulus faire des objections :

Je craignais de gêner, d'être indiscret, etc.

Il ne voulut rien entendre.

— Dans une heure, me dit-il, vous recevrez des vêtements européens pour vous et pour madame, car je présume que vous n'avez pas l'intention de vous promener dans les rues en costume de Comanches.

Ma transformation eut rapidement lieu, mais il n'en fut pas de même à beaucoup près de la Reine-des-Prairies.

Je tentai vainement de lui venir en aide, mais je manquai totalement de l'expérience nécessaire pour me rendre utile.

Atala reprit son costume indien, et je fis appeler le maître de la maison.

Il rit beaucoup quand je lui exposai notre embarras.

— Ces dames, me dit-il, se chargeront de la solution du problème pour aujourd'hui. Dès demain matin, M^me^ Moore aura à son service une femme de chambre habile et expérimentée.

— Après m'être informé de l'endroit où je rencontrerais Salomon, je partis à sa recherche, non sans m'être muni de quelques milliers de dollars.

Atala resta près de ses nouvelles amies qu'elle faisait rire jusqu'aux larmes, par sa naïveté et surtout par ses efforts infructueux pour prononcer les quelques mots d'anglais que j'avais essayé de lui apprendre depuis notre mariage.

Je trouvai l'honnête Salomon courbé sur des livres de caisse dans un étroit bureau. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et aucun de nous deux ne put retenir les larmes de joie qui remplissaient nos yeux.

Le directeur de la maison connaissait mon histoire; dès que Salomon lui eut fait connaître mon nom, il me combla de marques d'amitié et d'admiration.

Le dieu Million règne partout, mais il n'est nulle part plus puissant qu'en Californie.

Je déclarai mon intention formelle de garder avec moi mon fidèle



J'ai découvert dans un ravin abrupt les débris d'une roue. (P. 447.)

compagnon; son complaisant directeur, pour m'obliger, se hâta de lui accorder son congé définitif.

Nous sortîmes, bras dessus bras dessous, et en attendant le soir, nous allâmes courir par la ville, échangeant nos confidences.

Mes aventures plongèrent Salomon dans un étonnement admiratif.

Du reste, nos langues marchèrent si activement que, quand sonna l'heure du dîner, nous n'avions plus rien à nous apprendre.

— Pardonnez-moi, cher monsieur Champion, de revenir un peu longuement peut-être, sur ces événements qui représentent le temps le plus heureux de ma vie. J'avais à la fois la plus aimable des femmes, de fidèles amis et une fortune énorme. Cela ne constitue-t-il pas le paradis terrestre?

J'abrégerai, maintenant.

Après quelques jours de séjour à San-Francisco, mes affaires furent réglées. Ma fortune se montait à la somme respectable de 5,800,000 francs. Je fis à grand'peine accepter par Salomon une somme de 500,000 francs, et je pris avec des lettres de crédit sur la maison Rothschild, de Paris, le paquebot qui devait conduire ma femme et moi dans cette capitale du plaisir et du luxe.

L'argent gagné aisément, celui que le joueur ramasse à la roulette ou au trente et quarante, de même que l'or récolté par les diggers, se dépense généralement aussi facilement qu'il a été gagné.

J'avais une double raison de me montrer prodigue : la grande fortune qui m'était ainsi tombée du ciel et l'amour immense que je ressentais pour ma femme.

J'avais résolu de l'environner de toutes les jouissances que peut procurer le luxe, et de mettre sa beauté dans un cadre qui fût digne d'elle.

Arrivé à Paris, j'achetai un hôtel somptueux aux Champs-Élysées; j'eus une loge à l'Opéra, des chevaux de sang, des voitures luxueuses. On me rencontra partout où les gens riches étalent leur opulence; aux courses, dans les cercles élégants, au Bois, aux bains de mer, dans les villes d'eau.

Je reçus chez moi la société la plus distinguée, je donnai des dîners et des bals, en un mot, je jetai l'or par les fenêtres.

Mon Atala surtout fut pour moi l'objet d'un culte idolâtre. Tous les grands tailleurs, les bijoutiers, les marchands de toute sorte furent mis au pillage pour mettre plus en lumière encore cette beauté sans égale, que tout le monde admirait.

Tout ce que Paris compte de gens riches, nobles et élégants, s'attela à son char; sa présence au Bois, dans un bal, dans un théâtre, était considérée comme l'apparition d'un météore.

Bientôt sa réputation de beauté sortit des bornes de la grande ville et se répandit dans le monde entier. Il ne fut plus question, dans les salons et dans les cercles, que de la belle Indienne, car c'est ainsi que, par un accord tacite, les gens de tous les mondes la nommaient.

Atala était aussi intelligente que belle; elle apprit rapidement les langues européennes et bientôt, grâce aux habiles professeurs que je lui donnai, elle parla avec autant de facilité le français, l'anglais, l'espagnol, l'italien, l'allemand et même la langue russe.

J'étais parfaitement heureux. Chacun m'entourait de protestations d'amitié et les femmes comme les hommes chantaient mes louanges et celles de la belle Indienne.

Cinq ans s'écoulèrent ainsi, autant d'années que j'avais possédé de millions; je m'étais laissé vivre dans l'enivrement du bonheur le plus complet.

Vainement le notaire que j'avais chargé de la direction de ma fortune multipliait ses avertissements; suivant lui, il fallait diminuer mon train de maison, supprimer les dépenses excessives, cesser de jeter l'or sur le tapis vert du jeu.

Je ne faisais que rire de ses menaces d'une ruine prochaine. N'avais-je pas, pour me consoler de la perte de ma fortune, l'amour d'Atala, et au loin, en Amérique, le monde des placers, le trésor inépuisable enfoui par le Hibou-Blanc, la perspective d'aventures nouvelles en compagnie de ma femme adorée?

Hélas! combien j'eus à me repentir de ma légèreté et de mon insouciance!

Un jour, le terrible tabellion vint me prévenir que j'étais arrivé au bout de mon rouleau et que, bon gré, mal gré, il fallait songer à liquider ma situation.

Je pris cette nouvelle assez philosophiquement, car lorsque je la communiquai à Atala, elle l'accueillit comme une chose indifférente.

— Nous repartirons au pays des Comanches, lui dis-je.

— Nous repartirons, répondit-elle.

Nous allâmes nous loger dans un bel appartement du Grand-Hôtel, et je mis en vente mon hôtel, mon mobilier, mes équipages et une superbe galerie de tableaux que j'avais un peu formée à la hâte.

Pendant ce temps, les notes des fournisseurs pleuvaient comme grèle et s'enflaient sous le souffle de l'infortune, comme les voiles d'un vaisseau s'enflent au souffle du vent.

L'honnête notaire, car j'avais eu le bonheur de rencontrer en lui un véritable ami, supporta seul les efforts de la tempête.

Attala et moi nous continuions à vivre sans souci du lendemain.

Mes propriétés furent vendues, et quand la balance eut été faite entre mon doit et mon avoir, il me restait à peine 200,000 francs.

Je compris qu'il fallait prendre un parti et j'annonçai à Atala, en l'engageant à préparer ses malles, que nous partirions par le prochain paquebot qui se dirigerait vers le nouveau continent.

Deux jours après, je reçus le billet suivant :

« Mon ami,

« Je viens de prendre une résolution irrévocable.

« Au moment où tu recevras ce mot, je serai loin de toi.

« Je t'ai aimé de toute mon âme, mais tu as eu tort de m'habituer aux jouissances du luxe.

« J'aimerais mieux mourir que de retourner à la vie sauvage. C'est pourquoi j'ai consenti à te quitter et à fuir avec un autre homme que je n'aime pas.

« Je penserai à toi toujours, pense quelquefois à celle qui ne te quitte qu'à regret.

« Adieu.

« Ton Atala. »

Cette lettre faillit me faire mourir de douleur. Jamais je n'avais encore éprouvé rien de pareil. Je crus d'abord que j'allais devenir fou.

Les idées les plus étranges me traversaient le cerveau.

Tantôt je voulais me brûler la cervelle afin de laisser à la perfide un éternel remord.

Tantôt je visitais mes armes et je prenais la résolution de la poursuivre et de la tuer avec son ravisseur.

Je vécus huit jours en proie à cette fièvre.

Pendant ce temps, quelques amis qui m'étaient restés fidèles venaient me faire connaître les bruits divers qui circulaient dans la ville sur Atala et sur moi.

J'appris ainsi, mais sans avoir complètement conscience de ce qu'on me disait, que la traîtresse était partie avec un certain comte russe vers les montagnes de l'Oural où ce personnage exploite les plus riches mines de platine du monde.

Ce comte Orlinoff était venu chez moi, je l'avais reçu en ami, bien qu'il fût beaucoup plus âgé que moi ; il avait mangé à ma table et m'avait souvent serré la main.

J'étais tellement abattu par mon malheur que j'avais à peine la force morale de maudire le perfide.

Enfin une réaction subite s'opéra en moi.

La conduite d'Atala m'apparut tout à coup avec toute sa hideuse duplicité.

Je compris trop tard que j'avais trop exclusivement adoré sa beauté sans égale, et que j'avais trop négligé de sonder son cœur et sa conscience.

Cette série d'idées et d'autres encore ne guérirent pas subitement ma blessure, mais y apportèrent un grand adoucissement.

Chez moi, le Yankee reparut, et je redevins un homme de résolution.

Atala avait eu la délicatesse ou l'imprévoyance de ne point emporter ses malles.

Après quelques hésitations, je vendis tous ses bijoux, ses parures, ses dentelles.

Je réalisai encore ainsi une centaine de mille francs, puis je me remis en route et j'arrivai à San-Francisco, sinon aussi pauvre que j'y étais entré la première fois, mais du moins réduit à la portion congrue.

Je trouvai là mes amis, M. Gervais et Salomon.

Le premier ne se montra nullement étonné de ma ruine. Ces fluctuations de fortune sont trop communes aux Etats-Unis pour que personne y attache quelque importance. Il eut même la délicatesse de me faire ses offres de service et de me déclarer que sa caisse resterait toujours ouverte pour moi.

Quant à Salomon, il avait suivi une ligne de conduite tout à fait opposée à la mienne.

Pendant que je me ruinais, il était devenu riche.

L'expérience des affaires qu'il avait acquise pendant le temps qu'il avait été employé, lui avait servi à veiller habilement sur ses intérêts. Il s'était associé à des affaires heureuses, et ses cinq cent mille francs s'étaient convertis en un capital de près de trois millions qu'il était encore alors en train de doubler.

Il m'offrit de son côté de me venir en aide.

— Monsieur Dick, me répéta-t-il cent fois, tout ce que je possède est à vous, car c'est votre argent seul qui a été mis en cause.

Il voulait avant tout me restituer les cinq cent mille francs qu'il avait si bien gagnés.

Je finis par le convaincre que j'avais encore une fortune plus que suffisante pour poursuivre le but que j'avais résolu d'atteindre, et que je laisserais plus de deux cent mille francs soit entre ses mains, soit entre celles de M. Gervais, pour qu'ils les fissent fructifier en attendant que je trouve l'occasion de m'en servir.

Je partis de San-Francisco et je retournai seul, à pied, dans le plus modeste équipage, au village des Comanches où j'avais passé de si heureux jours.

J'y retrouvai la Panthère-Jaune encore au pouvoir. Le Hibou-Blanc et l'Ours-Gris étaient revenus depuis longtemps de leur expédition, et en dehors d'eux, personne chez les Comanches ne se souvenait du fameux trésor des ancêtres.

J'avais emporté quelques minces cadeaux, insignifiants pour les blancs, précieux pour ces hommes naïfs. J'obtins de mes deux anciens amis les renseignements les plus complets possibles sur le lieu où avaient été ensevelis les précieux lingots sur lesquels je comptais et sur lesquels je compte encore pour reconstituer ma fortune.

Quatre années se sont écoulées depuis que j'ai pu me procurer ces nouveaux documents; et il y a un an que je suis ici, après avoir acquis la certitude que c'est là qu'habitait la tribu des Corbeaux qui reçut la visite des Comanches et les aida à cacher leur trésor.

J'ai fouillé pas à pas toute la région environnante. Pas un rocher, pas une excavation n'a échappé à mes minutieuses recherches.

Désespérant de réussir jamais, j'allais me décider à me remettre en route pour aller dépenser mon activité à une œuvre moins incertaine, quand un événement imprévu vint me démontrer que le trésor que je recherche a de nouveau disparu.

La veille même du jour où je vous ai rencontré, j'ai découvert dans un ravin abrupt qui sert de lit en temps de pluie à un torrent descendant de la montagne, les débris d'une roue dans laquelle j'ai reconnu, à ne pas m'y tromper, une partie d'un de mes chariots.

Par un hasard bizarre ou providentiel, le nom et l'adresse du fabricant y étaient restés gravés.

Ce tronçon était à moitié enfoui dans les pierres roulées par les eaux. J'étudiai avec un nouveau soin les environs de ce point, et je ne tardai pas à trouver un entassement de rochers qui bouchaient l'entrée d'une grotte.

Allais-je donc enfin rentrer en possession de mes richesses ?

Je pénétrai dans la caverne, mais je ne tardai pas à acquérir la double conviction que mon trésor avait bien été caché là, mais qu'il en avait été enlevé postérieurement.

CHAPITRE XLIX

LA NÉCESSITÉ DE DÉLIER LA LANGUE D'UNE SORCIÈRE. — UNE PROPOSITION DE M. DICK MOORE. — DOUBLE ASSOCIATION PROJETÉE. — LA MINE D'OR DE M. CHAMPION. — UNE RAPIDE PROSPECTION. — UN TRÉSOR PLUS GRAND QUE CELUI DES ANCÊTRES COMANCHES. — COMMENT ON PEUT SE PROCURER UN CAPITAL D'EXPLOITATION. — NÉCESSITÉ D'ATTENDRE. — PART A DEUX ! — SCRUPULES DE CONSCIENCE. — UNE DISCUSSION GÉNÉREUSE. — CE QUE LES CHERCHEURS D'OR APPELLENT *claimer*. — UN VIGOUREUX *shake-hands*. — POURQUOI IL CONVIENT DE RENVOYER LA DEMANDE EN CONCESSION DU PLACER. — LE DANGER D'ÊTRE TROP CONFIANT MÊME ENVERS UN GOUVERNEMENT. — A QUOI POURRA SERVIR M. DICK MOORE. — CE QUI RETARDE L'ENTREPRISE. — DE PRÉCIEUX AUXILIAIRES. — RENTRÉE AU CAMP. — M. BEAUDOIN A LA RESCOUSSE! — UNE LETTRE INATTENDUE. — CE QUE DIT M^lle ALLARD. — VISITE A L'ONCLE JEAN-PIERRE. — CE QUI CAUSE SON SOUCI. — L'ŒIL-DE-LYNX EST APPELÉ. — UNE COLLATION NÉCESSAIRE. — VIN DE BOURGOGNE ET BISCUITS DE REIMS. — LE RÉCIT DU CHEF DES SIOUX. — LE PAPIER-MÉDECINE ET LE GRAND-ÉLAN. — UNE VISITE NOCTURNE AU BIVOUAC. — OU LES DEUX CHEFS INDIENS NE PEUVENT SE PROCURER DES NOUVELLES DU DIABLE ET DE SA PRISONNIÈRE. — LE GRAND-ELAN SE CHARGE D'UN MESSAGE. — LE GRAND VILLAGE DES CASTORS. — APPARITION NOCTURNE DE FRAISE-DES-BOIS. — UNE ÉCUYÈRE MODÈLE ET UN BEAU CHEVAL. — LE DISCOURS D'UNE CAPTIVE DEVENUE LIBRE. — FRAISE-DES-BOIS S'ATTENDRIT. — UNE LETTRE A L'ADRESSE DE L'ONCLE JEAN-PIERRE. — CE QUE CONTIENT LA LETTRE DE LA DEMOISELLE D'HONNEUR. — UN MYSTÈRE INSONDABLE. — UN MARIAGE BRISÉ. — M^lle ALLARD DÉCLARE QU'ELLE NE REJOINDRA JAMAIS SES AMIS. — LES SENTIMENTS DE FRAISE-DES-BOIS POUR SON RAVISSEUR.

— Je comprends bien maintenant, dit M. Champion, l'intérêt qu'a pu vous inspirer le récit de M^lle Leroux. Il y a, paraît-il, une femme, une vieille sorcière capable de vous renseigner sur le lieu où a été caché, de nouveau, le trésor qui vous appartient si légitimement.

— Oui, reprit l'Américain. De plus, ce lieu doit être bien caché et le secret a dû être bien gardé, puisque la Crécelle-Mystérieuse, le grand sorcier des tribus des Corbeaux, l'ignore lui-même et fait de vains efforts pour le connaître.

— De sorte, dit l'ingénieur, que le problème consiste à retrouver la vieille sorcière si elle est encore vivante...

— Et à la déterminer à parler, continua M. Dick Moore. Ce ne sera peut-être pas là la chose la plus facile.

— Bast! fit M. Champion, d'un ton de bonne humeur, vous connaissez la médecine qui délie les langues les plus discrètes.

— Essayons toujours, cher ami.



Nous vîmes devant nous Fraise-des-Bois. (P. 456.)

— En quoi puis-je vous seconder dans cette entreprise passablement ardue?

— Je vais vous le dire Mais, avant tout, j'ai une proposition à vous faire.

— Faites, dit l'ingénieur.

— Si vous consentez à joindre vos efforts aux miens, et que le succès

couronne notre entreprise, je vous offre la moitié de l'immense fortune que nous aurons recueillie.

M. Champion retléchit un instant.

— J'ai peu d'espoir dans la réussite, dit-il; mais j'ai moi-même une offre à vous faire. Si vous l'acceptez, je ne vois pas pourquoi nous n'unirions pas notre sort l'un à l'autre.

— Que voulez-vous dire? interrogea le Yankee.

— Veuillez me suivre, répondit M. Champion qui se leva et sortit vivement de la tente.

M. Dick Moore se hâta de marcher sur ses pas.

Ils arrivèrent ainsi à la grande faille creusée entre les deux collines; là l'ingénieur s'arrêta.

— Nous y sommes, dit-il.

L'Américain le regarda d'un air étonné, presque inquiet.

— La perspective des millions à acquérir lui aurait-elle fait tourner la tête? pensa-t-il.

M. Champion se dirigea vers la muraille naturelle, formant une des parois du couloir :

— Regardez cela, dit-il.

Et il lui montra, dans le quartz revêtu de la patine du temps, les rayures jaunes qui le sillonnaient.

M. Dick Moore resta stupéfait.

Jamais pareille richesse aurifère naturelle ne s'était présentée à ses yeux éblouis.

Il retourna sur ses pas, revint et alla plus loin examiner, en haut et en bas, à gauche et à droite, la muraille merveilleuse, puis il se retourna et étudia avec une attention non moins minutieuse l'autre paroi de l'étroit passage.

Il revint alors vers l'ingénieur français et lui serra vigoureusement la main.

— Voilà qui vaut mieux encore que le trésor des ancêtres Comanches, dit-il. Et cela a, de plus, l'avantage de ne pouvoir être enlevé par une tribu de Peaux-Rouges.

— Vous pensez que ma découverte vaut la peine d'être exploitée? interrogea M. Champion.

— Parbleu ! Et les moyens d'action ne vous manqueront pas.

— Comment cela?

— Si vous m'y autorisez, bien entendu moyennant salaire, dit le Yankee chez qui les instincts pratiques de son pays reprenaient le dessus, je pars demain pour New-York avec un échantillon de cette pierre, et je

reviens avant trois mois, muni d'un capital de cent, deux cent, six cent mille dollars, pour commencer l'exploitation.

— Ce n'est pas précisément ce que je voulais vous proposer, répondit M. Champion.

— Parlez donc, alors !

— Vous savez que je suis en train d'accomplir mon voyage de noce. C'est mon oncle Jean-Pierre Million qui en fait les frais, et je lui causerais le plus vif chagrin si, quand nous sommes encore si rapprochés de notre point de départ, je déclarais ne pas vouloir aller plus loin.

Il a dit qu'il voulait nous faire faire le tour du monde. C'est un entêté, et à moins qu'il ne survienne quelque chose de plus fort que nos volontés, nous irons jusqu'au bout.

— En quoi cela peut-il nuire à l'exploitation du placer?

— Dame ! pour le moment, cela m'empêche de m'en occuper, et je suis obligé de reculer ce travail jusqu'à une époque absolument indéterminée.

— Qu'à cela ne tienne, dit M. Dick Moore ; si vous y consentez, vous pourrez me donner votre procuration et m'autoriser à agir en votre lieu et place. A défaut de votre grande science, j'ai acquis une expérience pratique qui me permettra de travailler utilement. Si donc nous pouvons nous entendre sur les émoluments que vous m'attribuerez...

— Que parlez-vous d'émoluments? dit le généreux Français en tendant la main. Ne parliez-vous pas tout à l'heure de me donner la moitié de votre trésor?

— Sans doute ! Eh bien?

— Hé bien, il me semble correct que la réciproque ait lieu. J'accepte la moitié de vos lingots ; acceptez la moïtié de mon placer.

— Halte-là ! dit M. Dick Moore. Les conditions sont loin d'être semblables.

— Expliquez-vous, cher ami.

— Mon trésor court la pretentaine, tandis que votre mine d'or est là ! De plus, je ne puis sans votre appui et celui de vos alliés espérer de jamais le retrouver. Votre placer à vous ne peut être ravi par personne, et vous n'avez nul besoin de moi pour en extraire des millions.

M. Champion sut gré à l'Américain de ces scrupules honorables, mais il s'efforça de lui démontrer que leur situation réciproque n'était pas aussi différente qu'elle en avait l'air au premier abord.

— Vos lingots, à vous, dit-il, sont tout cueillis, tout récoltés. Le jour où nous les trouverons nous n'aurons plus que la peine de les char-

ger dans nos fourgons et d'aller dans la première ville les convertir en espèces sonnantes.

Mon placer, à moi, est, je le crois, extrêmement riche. Il est bien à moi, puisque j'en suis l'inventeur et que, sur une simple demande, le gouverneur du Canada m'en accordera la concession aux conditions édictées par la loi anglaise.

Il va falloir nous remuer pour retrouver votre trésor; mais ne faudrait-il pas exploiter ce quartz, et pour cela y consacrer des sommes considérables, du temps, des hommes, et tout un outillage complet?

Nous ne savons pas quand nous remettrons la main sur vos lingots, mais savons-nous mieux quand il me sera possible de revenir pour mettre mon placer en exploitation?

Il est possible, dites-vous, que tous nos efforts échouent dans la recherche du trésor. Mais il est possible aussi que je ne puisse être de retour ici avant trois ans, et que d'autres viennent s'emparer légalement de ma concession. Vous avez même, je crois, un mot spécial pour désigner cette opération?

— Oui, dit l'Américain, cela s'appelle *claimer*.

— Donc, mon placer peut être claimé, comme votre trésor peut être introuvable : dans les deux cas, ce sont deux fortunes perdues. Vous voyez bien, mon cher, que nous sommes dans des conditions complètement identiques, et que jamais deux hommes n'ont été mieux placés pour s'associer.

M. Dick Moore fit encore quelques objections pour la forme, puis un vigoureux *shake-hands* (poignée de main) fut échangé et vint clore la convention.

Les deux nouveaux associés, tout en continuant leur route vers le camp de l'oncle Jean-Pierre, échangeaient leurs idées sur ce qu'il y avait de plus pressé à faire et sur les moyens à employer pour arriver le plus promptement possible à la solution du double problème proposé.

M. Dick Moore parlait d'aller avant tout à Québec, pour s'assurer la concession des terrains aurifères.

M. Champion le convainquit sans peine que rien ne pressait à ce sujet.

— Notre placer, en effet, lui dit-il, se trouve dans un pays complètement délaissé, et par les Blancs et par les Peaux-Rouges.

— Ces derniers, d'ailleurs, interrompit l'Américain, ne sont pas à craindre, car, outre le mépris qu'ils professent pour l'or, pas un d'entre eux, dans l'Amérique tout entière, ne serait capable de reconnaître les

traces pourtant si visibles du précieux métal dans les blocs de quartz où il est enfermé.

— Je continue, dit M. Champion.

— Jamais encore la présence de l'or dans ces parages n'a été signalée, et il me semblerait imprudent d'attirer sur ce point l'attention des Blancs.

Nous ne sommes ici ni dans le pays des fourrures, ni dans les terrains où se pressent les émigrants d'Europe. Les froids de l'hiver, si rigoureux dans ces parages, leur ont tracé des routes plus clémentes vers le sud; donc, nul danger de voir notre placer découvert par des concurrents pendant le temps que durera notre absence. En serait-il de même si nous signalions au gouvernement la richesse aurifère de notre placer?

— Parfaitement raisonné ! s'écria M. Dick Moore ; mais à quoi pourrai-je m'utiliser, en dehors de la continuation de mes recherches, pendant que vous achèverez votre voyage?

— J'y ai pensé, reprit M. Champion.

Mon oncle Jean-Pierre n'a ni préjugés ni parti pris. Il lui est égal d'aller à droite ou à gauche et de faire le tour du monde par le nord ou par le sud.

— Deux devoirs impérieux nous ont retenus jusqu'ici dans ces contrées désertes. Le premier est l'obligation d'attendre le retour à la santé d'un de nos amis grièvement blessé et dont les chefs qui l'ont sauvé nous ont obstinément refusé de nous faire connaître le lieu de refuge.

— Notre second devoir est d'aller arracher notre demoiselle d'honneur des mains d'un fou, notre ancien ami, qui, sous prétexte qu'il en est amoureux, n'a trouvé rien de mieux que de l'enlever à son fiancé et de l'entraîner au pays des Castors.

— Où voulez-vous en venir? demanda M. Dick Moore.

— Comment? vous n'avez pas compris? C'est pourtant bien simple, répondit le jeune ingénieur.

— Les deux devoirs sacrés qui nous retiennent ici ne nous empêchent nullement de nous enquérir du sort qu'à subi votre trésor.

— Dites, notre trésor.

— Notre trésor, soit!...

— Je continue :

— Nous avons pour alliés et pour adjudants des hommes dévoués, les plus habiles qu'on puisse rencontrer peut-être dans tout le continent américain. Ils seront pour nous de précieux auxiliaires et, grâce à eux,

je ne doute pas que nous arrivions au but poursuivi. D'ailleurs une lettre du Canadien m'a déjà mis sur la piste de la sorcière.

C'est en conversant ainsi que le chercheur d'or et l'ingénieur arrivèrent au camp.

Un mouvement extraordinaire y régnait.

M. Champion cherchait des yeux quelqu'un qu'il pût interroger.

Il vit au loin une silhouette amie.

— Monsieur Baudoin! monsieur Baudoin! cria-t-il, en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

Le peintre entendit et se hâta d'accourir.

— Qu'y a-t-il donc de neuf? Tout a l'air sens dessus dessous dans le camp.

— Et il y a de quoi, vous pouvez m'en croire! répondit M. Baudoin.

— Parlez donc vite, vous nous faites bouillir.

— Les deux grands chefs viennent d'arriver.

— C'est en effet une nouvelle importante.

— Oh! mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore?

— Ils apportent une lettre.

— De ce fou de Duther, je parie?

— Pas du tout.

— De qui donc?

— De M^lle^ Clémence Allard, sa prisonnière.

— Et comment se porte cette chère enfant?

— Trop bien, sans doute, car elle déclare son intention bien formelle de ne pas revenir parmi nous et de rester avec son ravisseur.

— Oh! oh! s'écria à demi-voix l'ingénieur, il y a là-dessous un mystère qu'il faudra approfondir.

Le peintre et les deux promeneurs se dirigèrent ensemble vers le fourgon qui servait de demeure à l'oncle Jean-Pierre.

Celui-ci avait la mine soucieuse.

Il tendit la main à son neveu.

— As-tu appris la nouvelle? demanda-t-il.

M. Beaudoin vient de nous la communiquer à l'instant; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'elle cache quelque malentendu ou quelque nouvelle perfidie de M. Pierre Duther.

— Cela a été ma première pensée, mais asseyez-vous, je vais vous envoyer chercher Œil-de-Lynx; il vous racontera les faits lui-même et vous me direz ensuite ce que vous en augurez.

— Le chercheur d'or et le chasseur avaient fait une longue absence;

le récit de l'Américain avait pris assez de temps pour les empêcher l'un et l'autre de songer à l'heure du repas. Ils se sentaient un si robuste appétit qu'au lieu d'accepter un verre d'absinthe Pernod que leur offrait l'oncle hospitalier, ils demandèrent une bouteille de vieux bourgogne et un paquet de biscuits de Reims qu'ils dévorèrent en un clin d'œil.

Pendant qu'ils faisaient cette frugale collation, le chef indien arriva.

— Que mon frère l'Œil-de-Lynx veuille redire à mon neveu le récit qu'il m'a déjà fait, demanda l'oncle Jean-Pierre.

L'Indien ne se fit pas prier.

— Le Bec-d'Aigle et moi, dit-il, nous nous étions chargés de suivre la piste des Castors et de nous assurer si Fraise-des-Bois les avait précédés dans le pays où ils se rendaient.

— Mon père, le chef des Blancs, nous avait munis d'un papier-médecine destiné à nous faire reconnaître par la prisonnière et lui faire savoir qu'elle pouvait avoir en nous une entière confiance.

D'un autre côté, nous avions un allié fidèle et précieux dans le Grand Élan, notre ancien ennemi.

Nous suivîmes d'autant plus aisément la piste des Castors qu'ils étaient nombreux et qu'ils n'avaient rien fait pour dissimuler leur marche.

Le Grand-Élan commandait l'arrière-garde. Il se doutait que nous devions le suivre, et nous le vîmes une nuit s'avancer vers le feu autour duquel nous préparions nos vivres. Nous apprîmes par lui que nous approchions du grand village où la plupart de leurs guerriers devaient s'arrêter.

— Quant au Diable et à sa prisonnière, ajouta-t-il, j'ai souvent interrogé en vain notre grand chef le Foudre-de-Guerre; toujours il m'a répondu que l'homme blanc n'avait de compte à rendre à personne, qu'il allait et venait en liberté, et qu'il avait rendu aux Castors d'assez grands services pour qu'on ne lui marchandât pas son indépendance.

— Quels services a donc pu rendre l'homme blanc à votre nation?

— Cela ne peut être connu que du grand chef et du Grand-médecin, me répondit le Foudre-de-Guerre. Je n'ai jamais pu avoir à ce sujet le moindre renseignement.

L'Œil-de-Lynx continua son récit.

— Nous chargeâmes le Grand-Élan de porter à Fraise-des-Bois le papier-médecine que je possédais.

Il nous en montra un semblable destiné à l'accréditer auprès de notre sœur blanche.

— Dites à Fraise-des-Bois, lui recommandai-je, que nous sommes près d'elle et que nous porterons à son grand-père Blanc tous les papiers-médecine dont elle voudrait nous charger.

Le Grand-Élan promit de faire notre commission si Fraise-des-Bois habitait le village et, dans le cas contraire, il s'engagea à nous dire ce qu'il apprendrait à son sujet.

L'armée des Castors arriva vers ses grandes tentes le lendemain après midi.

Le soir, quand la nuit eut enveloppé la nature de son voile épais, nous entendîmes au loin les pas d'un cheval. Nous n'avions aucune raison pour nous cacher, nous attendîmes donc, tranquillement assis près du feu de notre bivouac, le cavalier qui venait à nous en droite ligne.

Quand il fut arrivé près de nous, il laissa retomber un grand manteau en peau d'élan qui couvrait tout son corps, et nous vîmes devant nous notre sœur blanche, Fraise-des-Bois.

Elle avait son costume d'européenne et se tenait crânement assise sur la croupe d'un superbe cheval.

— Salut à mes frères les chefs, dit-elle d'une voix assurée.

— Salut à notre sœur, répondîmes-nous.

— Vous m'apportez des nouvelles de mes frères et de mes sœurs? demanda-t-elle.

— Oui, et nous venons annoncer à Fraise-des-Bois que sa captivité touche à sa fin.

— Avant qu'il soit huit jours, lui affirmai-je, votre ravisseur vous aura rendue de gré ou de force.

— Dites à mes frères que cela est inutile. Je suis ici et j'y reste volontairement.

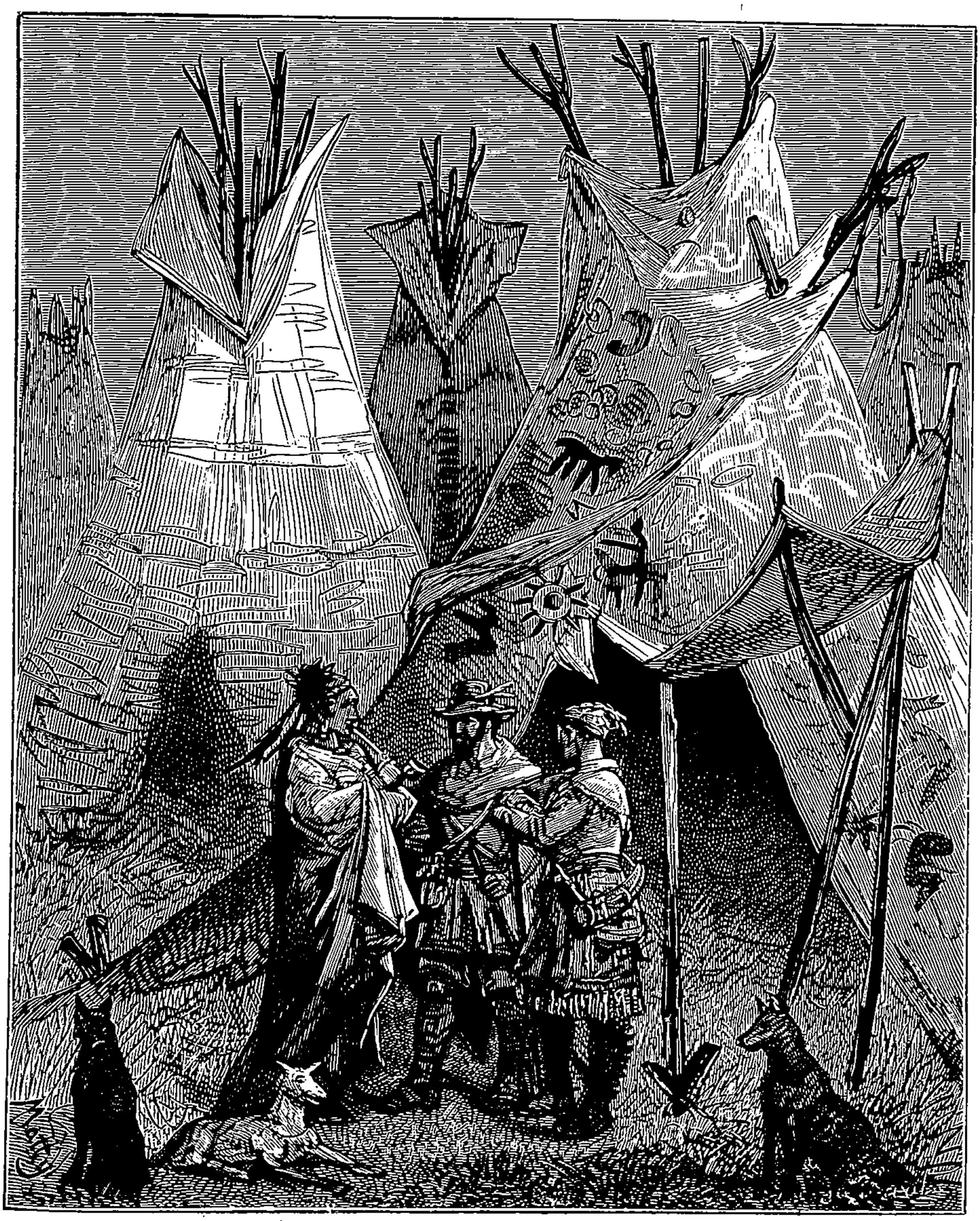
— Dites-leur encore, ajouta-t-elle, que je suis venue vous voir seule au milieu de la nuit, à plus d'une lieue du village, que j'étais montée sur le plus rapide coursier qui se trouve dans la nation des Castors, que rien ne m'aurait été plus aisé que de m'enfuir avec vous, que j'ai la certitude que personne ne se mettra à ma recherche avant demain, que nous pourrions être alors à l'abri de toute poursuite, et que néanmoins je rentre volontairement au village dans la tente que m'a destinée M. Pierre Duther.

Alors elle a tiré de son sein une lettre-médecine qu'elle a mise entre mes mains.

— Merci! merci! mes amis, murmura-t-elle d'une voix attendrie. Cessez de vous occuper de moi; il faut que mon sort s'accomplisse.

Elle essuya du revers de sa petite main deux grosses larmes qui s'échappèrent de ses yeux et qui coulèrent sur ses joues, puis elle continua à nous parler ainsi :

— Remettez cette lettre à l'oncle Jean-Pierre, à mon protecteur, à mon vieil ami, et répétez-lui que, quelle que puisse être un jour ma destinée.



C'était la demeure du grand chef Bec-d'Aigle. (P. 462.)

jamais je n'oublierai sa bonté pour moi et les soins dont il m'a environnée.

Alors elle a frappé de ses talons les flancs de son coursier qui a tourné bride et a pris le galop à travers les halliers.

Le chef des Sioux se tut.

L'oncle Jean-Pierre se leva, prit sur un guéridon une lettre ouverte et lut ce qui suit :

« Monsieur Million, mon cher protecteur :

« Vous allez m'accuser d'une noire ingratitude, et vous serez d'autant plus en droit de le faire qu'il m'est impossible de me défendre.

« Un vieil adage français dit : *L'homme propose et Dieu dispose.* Nulle plus que moi n'a peut-être été appelée à en vérifier la vérité.

« S'il m'était permis, mon ami, de vous faire connaître les causes de ma détermination, vous m'approuveriez, j'en suis sûre, et c'est cette pensée qui m'encourage ; c'est elle qui me consolera, s'il est possible que je sois jamais consolée!

« Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, à vous, le protecteur de ma jeunesse, à vous, mon tuteur, à vous, mon ami, je ne sais où chercher les termes pour l'exprimer et pourtant le devoir parle, un devoir impérieux.

« Avant de me décider à vous écrire cette lettre, que je trace en toute liberté, sans qu'aucune pression extérieure soit exercée sur moi, cette lettre que j'écris seule et que personne avant vous ne lira, j'ai répandu bien des larmes!...

« La vraie manière de vous faire connaître la fatalité à laquelle il me faut, à laquelle je veux obéir, est de vous dire sans phrases, sans tergiversations, l'irrévocable décision que j'ai prise.

« Je suis aujourd'hui chez les Castors, honorée, défendue, en sûreté complète.

« Hier j'étais captive et je ne rêvais qu'aux moyens de me soustraire à la tyrannie qui m'accablait. Aujourd'hui, je suis libre, je puis quitter le camp avec une escorte pour me défendre.

« Eh bien! aujourd'hui je ne maudis plus mon tyran, aujourd'hui je ne rêve plus la fuite ; aujourd'hui j'ai renoncé pour toujours à vous rejoindre.

« Il est quelqu'un là-bas qui souffrira plus que vous encore de ma résolution. J'ai appris que mon généreux défenseur, M. Émile des Rivières, qui a si généreusement sacrifié sa vie pour me défendre, n'est pas mort et survivra sans doute à ses blessures.

« Celui-là, moi aussi je le regrette ; moi aussi je maudis le destin qui nous sépare à jamais!

« Si vous pensez pouvoir mettre quelque baume dans son cœur ulcéré en lui faisant connaître mes propres douleurs, n'hésitez pas!

« Dites-lui que tant qu'il restera en moi un souffle de vie, j'aurai le cœur rempli pour lui d'une amitié fraternelle, d'une incommensurable reconnaissance!

« Mais qu'il ne se fasse pas d'illusion : Clémence Allard ne sera jamais, ne peut jamais devenir la femme d'Émile des Rivières.

« Telle est la loi dictée par une fatalité à laquelle nous ne pouvons rien.

« Je lui rends ses promesses et je reprends les miennes.

« Qu'il ne croie pas, d'ailleurs, que M. Duthier soit pour rien dans ma détermination.

« Aujourd'hui que je suis éclairée, je le remercie de la violence qu'il a exercée contre moi; je lui pardonne ma vie brisée; je lui sais gré du respect qu'il m'a montré, des soins paternels qu'il a pour moi. Mais, je n'ai pas d'amour pour lui et ne serai jamais sa femme.

« Adieu, mon ami, mon protecteur, mon vrai père. Adieu pour toujours.

« Votre infortunée pupille.

« Clémence Allard

« *P.-S.* — Embrassez pour moi tous ces messieurs et toutes ces dames. Je les aime et ne cesserai de les aimer. »

CHAPITRE L

UN MYSTÈRE DIFFICILE A PÉNÉTRER. — OFFRES DE SERVICE DE M. DICK MOORE. — ON FAIT VENIR LE CANADIEN. — NOUVELLES DU BLESSÉ. — NE POURRAIT-ON LE FAIRE VENIR POUR LE CONFIER AUX SOINS DU DOCTEUR? — EN CAS CONTRAIRE, LE DOCTEUR NE POURRAIT-IL ALLER LE VOIR? — OPINION DE GUILLAUME NOVET SUR LES FEMMES. — UN ENTRETIEN ENTRE M. CHAMPION ET LE TRAPPEUR. — UNE VISITE AU GRAND CHEF DES CORBEAUX. — UN CAMPEMENT INDIEN. LE WIGWAM D'UN CHEF. — COUTURES ET BRODERIES. — LE FOYER. — LE CÉRÉMONIAL INDIEN. — DIFFICULTÉS POUR S'ASSEOIR ET SE LEVER. — LES PIPES ALLUMÉES. — L'AMEUBLEMENT D'UNE TENTE. — LES FEMMES DISPARAISSENT ET LE CHEF PREND LA PAROLE. — RÉCEPTION AMICALE. — M. CHAMPION EXPOSE SA REQUÊTE. — NOUVELLES DE LA SOMBRE-CHOUETTE. — UNE REQUÊTE FAVORABLEMENT ACCEPTÉE. — UNE EXPÉDITION PROJETÉE. — LE BEC-D'AIGLE, LE PORTEUR-DE-FOUDRE ET M. CHAMPION FONT UNE PARTIE DE CANOT. — L'ILOT DU DUEL. — DEUX PERSONNAGES DANS L'OMBRE. — LA DISCRÉTION DE GUILLAUME NOVET. — PRÉSENTATION A LA SOMBRE-CHOUETTE. — M. CHAMPION S'EXPRIME AVEC FRANCHISE. — LA SOMBRE-CHOUETTE EST HEUREUSEMENT DÉGAGÉE DE SON SERMENT. — UN DIALOGUE DIFFICILE ET UN INTERPRÈTE DE HAUT RANG. — DÉSINTÉRESSEMENT D'UNE VIEILLE FEMME. — L'HISTOIRE DE L'ARRIVÉE DU TRÉSOR CHEZ LES CORBEAUX. — UN CONSEIL IMPORTANT. — APPRÉHENSIONS LÉGITIMES. — CE QUI DÉTERMINE LES CORBEAUX A ACCEPTER LE DÉPOT. — LA GROTTE MYSTÉRIEUSE. — EXPLICATIONS FOURNIES PAR M. CHAMPION. — DÉPART DES CORBEAUX. — LES UNIQUES DÉPOSITAIRES DU SECRET. — LES SOUPÇONS DE LA CRÉCELLE-MYSTÉRIEUSE. — DÉDUCTIONS LOGIQUES. — TENTATIONS ET PERSÉCUTIONS. — LA CRÉCELLE-MYSTÉRIEUSE SUCCÈDE AU NUAGE-GRIS ET LE BEC-D'AIGLE A L'ÉCLAIR-RAPIDE. — UNE FEMME CONDAMNÉE A MORT POUR CRIME DE DISCRÉTION. — LE GRAND CHEF SAUVE UNE SORCIÈRE. — UN ASILE INTROUVABLE. — UNE TRIBU SIGNALÉE. — SUPPOSITIONS DE LA SOMBRE-CHOUETTE. — ELLE ACCOSTE LE RIVAGE. — DISPARITION DES CHARIOTS. — CE NE SONT PAS LES COMANCHES, MAIS BIEN LES CASTORS, AUTRE NATION AMIE DES CORBEAUX.

La lecture de cette lettre jeta tout le monde dans la consternation.

M. Champion rompit le premier le silence.

— Il y a là, dit-il, un mystère qu'il importe d'éclaircir.

— Sans doute! dit l'oncle Jean-Pierre, mais comment s'y prendre? M^lle^ Allard, semble bien décidée à ne rien révéler.

M. Dick Moore se leva :

— Je puis peut-être, fit-il, vous être de quelque utilité dans ces circonstances délicates. Je me mets tout entier à votre service.

— Merci, ami, personne ici n'a jamais douté de votre dévouement, affirma M. Champion ; l'occasion venue, nous utiliserons votre bon vouloir. Mais, pour mon compte, je crois qu'il serait utile d'abord d'avoir l'avis de notre ami Guillaume Novet.

On envoya chercher le Canadien.

Il venait justement de revenir de sa mission, et il commença par en rendre compte.

— J'ai vu notre blessé, dit-il; son état est des plus satisfaisants. La guérison complète, certaine désormais, ne saurait longtemps encore se faire attendre.

— Ne pouvait-on, demanda l'oncle Jean-Pierre, l'engager à se faire transporter ici?

— Ce transport serait dangereux, répondit le Canadien.

— En ce cas ne vous serait-il pas possible de conduire le docteur auprès du blessé?

— C'est une question à étudier. Seul, le Bec-d'Aigle peut autoriser cette démarche, car, pour mon compte, je suis lié par un engagement solennel.

On mit le trappeur au courant de la situation, en ce qui touchait à la demoiselle d'honneur.

Gulllaume Novet eut un sourire amer :

— Voilà bien les femmes, dit-il; vous leur donnez tout sans marchander, votre cœur, votre vie, votre honneur! Le premier freluquet qui passe fait tourner ces pauvres cervelles et les voilà parties à l'aventure.

M. Dick Moore approuva vigoureusement de la tête.

— Ne soyez pas si sévères pour notre pauvre compagne, s'écria l'ingénieur. Attendons plutôt, avant de la juger, que les circonstances nous mettent à même de connaître les causes de sa détermination. Peut-être nous repentirions-nous de l'avoir jugée à la légère.

Ces sages paroles ramenèrent le calme dans l'assemblée.

Guillaume Novet consulté émit l'idée que le plus sage serait d'attendre les événements.

— Quand M. des Rivières sera guéri, dit-il, nous lui demanderons ce qu'il convient de faire. En somme, c'est lui qui est le plus intéressé dans la question. Je pense qu'il est bon de s'en souvenir.

Au moment où le Canadien se levait pour se retirer, M. Champion se leva à son tour, et lui fit signe qu'il désirait lui parler en particulier.

Quand ils furent arrivés à quelques pas du fourgon :

— Mon cher chasseur, lui dit-il, vous nous avez écrit que notre ami des Rivières avait été confié par les deux grands chefs et vous, aux soins d'une vieille femme de la tribu des Crows.

— Oui, répondit Guillaume Novet; et je vous ai dit de plus que la vie de cette femme dépend de notre discrétion.

— Je le sais, poursuivit l'ingénieur; c'est une malheureuse que le

médecin des Corbeaux poursuit de sa haine et dont il a juré la mort. Pourtant, M. Dick Moore et moi nous avons le plus grand intérêt à la voir.

Le trappeur eut l'air embarrassé, puis, prenant une résolution subite :

— Suivez-moi, dit-il.

Les deux hommes se dirigèrent vers la partie du camp où s'était établie la tribu des Corbeaux.

Une vingtaine de tentes en peaux de bisons étaient dressées là, les unes près des autres.

Le Canadien marcha directement vers l'entrée de la plus somptueuse de ces tentes.

C'était la demeure du grand chef Bec-d'Aigle.

Cette hutte, formée d'un cône ouvert à la partie supérieure et appuyé sur une section cylindrique était composée de vingt-cinq ou trente peaux de bisons, cousues ensemble et peintes et brodées en toute sorte de couleurs éclatantes.

Ces peaux, formant une seule enveloppe, reposaient sur vingt ou vingt-cinq perches qui en formaient la charpente.

Les coutures, faites avec des épines de porcs-épics, des dessins bizarres représentant des combats et des chasses, s'harmonisaient admirablement avec les broderies multicolores disposées avec goût et symétrie.

Le Canadien et l'ingénieur pénétrèrent dans cette tente dont le centre était occupé par le foyer.

Pour entrer ils durent se courber d'une manière assez incommode, mais dès qu'ils eurent pénétré à l'intérieur, ils purent se redresser et ils eurent sur la tête un espace d'une vingtaine de pieds de hauteur.

Le grand chef et toute sa famille étaient assis autour du feu, mais personne ne se leva pour saluer. Ainsi le veut la politesse indienne.

Tous baissèrent les yeux sur les pieds des nouveaux venus, évitant de les regarder en face.

Puis le grand chef pria ses visiteurs de s'asseoir sur un paillasson de jonc étendu sur le sol.

Le Canadien était rompu à cette étiquette des sauvages, mais l'ingénieur, en l'absence de toute espèce de sièges, se trouvait fort embarrassé.

Et en effet, ce n'est pas chose commode pour un blanc, qui n'en a pas l'habitude, de s'asseoir par terre, et une fois qu'il y est parvenu, il ne sait plus que faire de ses jambes.

Habitués à cela dès l'enfance, les Indiens s'asseyent sur le sol et se

relèvent avec autant d'aisance qu'un Européen peut en mettre à prendre et à quitter un fauteuil.

Hommes et femmes se lèvent et se baissent sans la moindre apparence d'efforts, sans la moindre secousse, sans appuyer leurs mains à terre, et sans blesser en rien la grâce et la décence[1].

Les hommes, pour s'asseoir, entre-croisent d'abord leurs pieds. étroitement serrés l'un contre l'autre, puis étendant en avant les bras et la tête, et pliant les genoux, ils se baissent d'une manière lente et régulière jusqu'à ce qu'ils se trouvent assis sur le sol.

Quand ils veulent se lever, ils mettent leurs pieds, ainsi que leur tête et leurs bras, exactement dans la même position, et se redressent complètement sans le moindre effort apparent.

Les femmes s'asseyent toujours en pliant les deux jambes, et comme les hommes, elles se lèvent et se baissent sans toucher le sol de leurs mains.

M. Champion imita de son mieux la façon dont s'assit le Canadien. Le chef offrit gravement une pipe à chacun de ses visiteurs.

Les pipes furent allumées et la fumée odorante s'échappait en blanches spirales par le trou laissé au sommet du wigwam.

Comme personne ne rompait le silence. M. Champion promena ses regards tout à l'entour de lui.

Il aperçut des boucliers et des carquois, des arcs, des lances, des tomahawks, des selles, des sachets médicinaux, des gibecières, des harpons, des berceaux, des masques en peau de bison, réservés pour la danse qui porte le nom de cet animal, et enfin une grande variété d'autres choses pittoresques, dont ils ne s'expliquait pas bien l'usage.

Tout cela pendait autour de la tente et était attaché par des courroies aux extrémités des perches formant la charpente. Après quelques instants d'un profond silence, les fumeurs se levèrent et sortirent du wigwam.

Alors seulement le chef prit la parole.

— Mes frères sont les bienvenus, dit-il.

— Salut à notre frère le grand chef, dit le Canaedin.

— Mes frères ont-ils quelque chose à me demander ?

— Oui.

— Alors que mes frères s'expliquent. Les oreilles du Bec-d'Aigle sont ouvertes pour les entendre.

M. Champion allait exposer sa requête, mais il s'aperçut que Guillaume Novet voulait parler.

1. Lire la vie chez les Indiens par Catlin. Hachette et Cie, éditeurs, à Paris.

Il resta donc silencieux.

Le Canadien s'exprima en ces termes :

— J'apporte à mon frère le grand chef des Corbeaux des nouvelles de la Sombre-Chouette et de son malade.

— Ah! mon frère a quitté le camp?

— Oui, mais que mon frère se rassure; le Porteur-de-Foudre est un homme prudent. Il sait dissimuler ses traces, et nul n'est capable de le suivre malgré lui.

— Bien! bien! comment se porte la vieille squaw et le jeune frère au visage pâle ?

La Sombre-Chouette continue à porter vaillamment le poids des ans.

Quant au jeune homme, grâce à ses médecines, il est tout à fait hors de danger.

— Je remercie mon frère de ces bonnes nouvelles.

— Moi, dit M. Champion, je voudrais demander à mon frère un service.

— Que mon frère parle; tout ce que pourra faire le Bec-d'Aigle pour plaire à mon frère sera fait sans hésitation.

— Eh bien! je voudrais que le chef me conduisît vers la vieille squaw qui a guéri notre jeune frère blanc.

L'ingénieur remarqua que les traits du Bec-d'Aigle tressaillirent, malgré les efforts qu'il faisait pour conserver son impassibilité.

Néanmoins l'Indien, répondit sans se prononcer.

— Qu'est-ce que mon frère veut demander à cette pauvre vieille? Mon frère serait-il malade et voudrait-il user de ses puissantes médecines?

— Non, chef. Ce que j'ai à demander à la sorcière est un secret qu'elle seule possède au monde, et d'où peut dépendre mon bonheur à venir.

Le chef resta quelques instants silencieux, comme un homme qui se recueille, puis il répondit :

— Le Bec-d'Aigle fera ce que son frère blanc lui demande.

— Vous me ferez voir la vieille squaw?

— Oui.

— Vous me conduirez à l'endroit qu'elle habite?

— Non, mais je conduirai la Sombre-Chouette dans un endroit où mon frère l'attendra.

— Quel jour cette rencontre pourra-t-elle avoir lieu?

— Demain soir, si cela convient à mon frère



C'étaient le chef des Corbeaux et la Sombre-Chouette. (P. 467.)

— Chef, je vous remercie, et je compte sur votre promesse.

Le Bec-d'Aigle se tourna vers le Canadien.

— Mon frère, le Porteur-de-Foudre, consentirait-il à conduire notre frère blanc à l'îlot du Duel ? demanda-t-il.

— Certes, avec plaisir.

— Le Porteur-de-Foudre me promet-il que nul ne saura où il conduit notre frère blanc, et que nul ne pourra le suivre?

— Je le jure! dit le trappeur.

— Hé bien! que mon frère se mette en route demain soir, sitôt que la nuit aura enveloppé la terre de son voile noir.

— Je partirai comme l'ordonne mon frère.

— La Sombre-Chouette et moi, nous vous attendrons à l'endroit que le Porteur-de-Foudre connaît bien.

— On sera exact au rendez-vous.

Au moment où les deux blancs allaient quitter le chef des Corbeaux, celui-ci s'adressant à M. Champion :

— Je prie mon frère, dit-il, de ne souffler mot à personne de ma promesse et de mon projet.

— Chef, vous avez ma parole, répondit simplement l'ingénieur en tendant la main à l'Indien qui la serra dans la sienne.

Fidèle à sa promesse, M. Champion ne parla à personne, pas même à son ami Dick Moore, de l'expédition projetée.

La journée du lendemain lui parut longue d'un siècle.

Dès que le jour commença à diminuer, il s'esquiva discrètement du camp, non sans regarder fréquemment tout aux alentours pour s'assurer que personne ne le suivait.

En un lieu convenu, dans un petit bois taillis des plus touffus, il rencontra le Canadien.

— Suivez-moi, dit ce dernier à voix basse.

Les deux promeneurs se dirigèrent du côté du lac. M. Champion remarqua que, par excès de prudence, le trappeur le fit passer dans le lit d'un petit ruisseau, où la mince couche d'eau qui s'écoulait vers le lac suffisait pour effacer toute trace de leurs pas.

Quand ils furent arrivés auprès du lac, ils pénétrèrent dans un épais massif de broussailles et de plantes aquatiques, sous le couvert desquels était un petit bateau muni de ses rames.

M. Champion y entra en marchant dans les pas de son compagnon de route et bientôt les deux hommes se trouvèrent assez loin du bord pour que toute trace de leur passage disparût.

La course en bateau s'accomplit sans qu'un mot fût échangé. Elle dura plus d'une heure.

Quand ils abordèrent le long d'une rive boisée, l'obscurité était si complète qu'il eût été de toute impossibilité à l'ingénieur de dire s'il prenait pied sur une île ou sur la terre ferme.

Le Canadien le prit par la main et bientôt, en suivant le rivage, ils

arrivèrent dans une sorte de clairière semée çà et là d'arbres gigantesques, et dont le sol couvert d'un moelleux gazon amortissait le bruit de leurs pas. Malgré les ténèbres qui enveloppaient toute la nature et qu'augmentait encore l'épaisseur de la frondaison, les yeux de M. Champion, habitués à l'obscurité, distinguèrent près de lui, au pied d'un grand chêne, la silhouette de deux personnes.

C'étaient le chef des Corbeaux et la Sombre-Chouette.

Le Bec-d'Aigle s'approcha du jeune homme; la sorcière ne tarda pas à les rejoindre.

Quant à Guillaume Novet, il s'éloigna, par discrétion, peut-être, mais bien plutôt pour veiller à la sécurité de ses amis réunis en conciliabule.

— Mon frère blanc, dit le chef, est devant notre mère la Sombre-Chouette. Qu'il parle sans crainte. Elle répondra à ses questions si cela est en son pouvoir.

M. Champion ne se fit pas répéter l'invitation.

— Ma mère, demanda-t-il, veut-elle me dire ce qu'est devenu le trésor des Comanches, qui fut enterré près du lac il y a quelques années?

— La Sombre-Chouette, répondit la sorcière, avait juré de se taire et de ne révéler à personne le lieu du dépôt. Elle a préféré la mort à la nécessité de trahir son serment, et si elle n'a pas été tuée, elle le doit à la générosité du grand chef des Corbeaux. Aujourd'hui, le dépôt des Comanches ayant changé de mains, je suis déliée de ma promesse.

Ce dialogue n'avait pas lieu sans difficultés, car la Sombre-Chouette ne savait ni parler ni comprendre aucune langue européenne, et le Bec-d'Aigle était obligé de traduire en dialecte indien les paroles de l'ingénieur et en anglais celles de la vieille squaw.

M. Champion répondit :

— Que demande ma mère pour la récompenser si elle consent à me renseigner?

— La Sombre-Chouette est vieille; bientôt elle ira visiter les contrées où le Grand-Esprit a déjà reçu ses ancêtres. Elle n'a plus besoin de rien.

— Faudra-t-il donc que je renonce à connaître ce secret d'où dépend le bonheur de toute mon existence ?

— Non, mon frère et les siens se sont montrés bons pour la nation des Corbeaux. La Sombre-Chouette sera reconnaissante. Que mon frère veuille donc bien me prêter une oreille attentive ; je lui dirai ce que je sais du secret qu'il me demande.

Quand les Comanches vinrent amener dans notre tribu les chariots qui contenaient le trésor de leurs ancêtres, j'étais la femme du grand médecin des Crows, le *Nuage-Gris*, auquel a succédé depuis la Crécelle-Mystérieuse.

Dès leur arrivée, on les reçut avec les égards dus à d'anciens alliés qui ont avec nous une commune origine.

Un grand conseil fut convoqué auquel furent appelés le Loup-Cervier et le Hibou-Blanc, les chefs de l'escorte.

Ce conseil, où mon mari tenait une place d'honneur, fut présidé par l'Éclair-Rapide, le père du Bec-d'Aigle.

Quand les chefs Corbeaux apprirent que le trésor confié à leurs soins était composé de ce métal jaune qui pousse les blancs à abandonner les champs de leurs pères, à traverser les Océans, et qui allume en eux les plus sombres fureurs, on commença par refuser aux Comanches de se charger de leur dépôt.

Ceux-ci firent appel à notre vieille amitié; ils nous représentèrent qu'ils avaient avant nous occupé cette contrée, que c'était là, au dire des deux êtres divins, les bienfaiteurs de leur nation, qu'avait été récolté ce trésor confié à leurs soins; qu'il leur semblait juste de rapporter cet or à son lieu d'origine; que les blancs ne viennent pas dans ces terrains de chasse à cause du froid qui y règne l'hiver... En un mot, ils insistèrent de toutes leurs forces pour que nous nous chargions de ce dépôt sacré.

Depuis longtemps déjà nous avions résolu de nous rapprocher de la mer afin de nous livrer pendant la saison froide à la chasse des animaux dont la peau s'échange contre des produits fabriqués par les Blancs.

L'Éclair-Rapide prit la parole, démontra que puisque nous allions quitter ces contrées, nous n'avions pas le droit d'empêcher les Comanches d'enfouir leur trésor dans le territoire de leurs ancêtres.

C'est pourquoi il fut convenu que les blocs de métal seraient placés dans une grotte de la montagne dont on murerait l'entrée. J'indiquerai à mon frère le point où se trouve cette grotte, s'il le juge nécessaire.

— C'est inutile, interrompit M. Champion, je connais la grotte, je l'ai visitée, et je sais que le trésor des Comanches n'y est plus.

La sorcière regarda l'ingénieur d'un œil étonné.

Avant de poursuivre plus longtemps ses révélations, elle voulut savoir comment son frère blanc avait pu découvrir un souterrain qu'elle croyait être seule à connaître.

M. Champion lui raconta comment il avait trouvé un fragment de roue et comment, de déduction en déduction, il était arrivé à trouver la grotte cachée.

Il se garda d'ailleurs, tout en se substituant ainsi dans une certaine mesure à son ami Dick Moore, de parler du passé du chercheur d'or et de ses droits sur les lingots.

— Puisque mon frère, quoique jeune, a déjà montré tant de sagesse,

sait-il ce qu'est devenu le dépôt des Comanches et par suite de quelles circonstances il a été emporté au loin avec les chariots qui l'avaient amené?

— C'est précisément à ce sujet que je suis venu interroger ma sœur.

La sorcière eut l'air de se recueillir un instant afin de mieux rassembler ses souvenirs.

— La tribu des Corbeaux, dit-elle, ne tarda pas à quitter les bords du lac pour se rapprocher du pays des fourrures (les rives de la baie d'Hudson).

Nons n'étions que trois à connaître le lieu où était enfermé le dépôt des Comanches, l'Éclair-Rapide, le grand chef le Nuage-Gris, mon mari, et moi.

Les guerriers, formant l'escorte des chariots, avaient jugé prudent d'initier à leur secret le moins de personnes possible.

Un homme cependant avait deviné qu'on lui avait caché quelque chose d'important : c'était la Crécelle-Mystérieuse, qui venait d'être reçu au grade de médecin.

A force de réfléchir et de s'informer, il finit par savoir d'une façon certaine que les Comanches venus parmi nous avaient apporté dans leurs chariots des lingots de métal jaune.

Comme nos alliés n'avaient pas jugé à propos de s'encombrer au retour des chariots et des mulets qu'ils avaient amenés, la Crécelle-Mystérieuse conclut sans peine que le lourd trésor apporté par eux était resté enseveli dans notre pays, et il avait juré de découvrir cette cachette.

Le grand chef et mon mari moururent.

La Crécelle-Mystérieuse fut désigné pour succéder au Nuage-Gris, et le Bec-d'Aigle devint grand chef des Corbeaux, à la place de son père.

Le nouveau médecin avait appris par une indiscrétion de mon mari que je savais le lieu où avait été déposé le trésor.

Il fit tout au monde pour m'arracher ce secret : promesses, séductions, menaces, il employa tout inutilement.

J'avais juré de me taire et je me tus.

C'est alors que le nouveau médecin, profitant de ce que, par pitié, j'avais appliqué à des blessés des médecines dont mon mari m'avait révélé la recette, me fit condamner à mort comme sorcière.

Le Bec-d'Aigle fut plus généreux et plus juste ; il me fit secrètement sortir du pavillon-médecine où j'avais été enfermée la nuit qui devait précéder mon supplice et me fit conduire par deux de ses guerriers dans un asile inviolable.

— Depuis, interrompit M. Champion, fortement déçu dans ses espérances, vous n'avez plus entendu parler du trésor?

— Mon frère est d'un tempérament vif et bouillant, dit-elle. Qu'il se contienne et qu'il écoute.

Puis elle continua son récit en ces termes :

Les deux guerriers à qui le Bec-d'Aigle avait confié le soin de me garder, allaient chaque jour chercher plus ou moins loin les choses nécessaires à leur nourriture et à la mienne.

Un jour, ils vinrent m'annoncer qu'une nombreuse tribu d'Indiens était venue camper au nord du lac, sur les terrains mêmes que nous avions abandonnés.

A la description qu'ils m'en firent, je crus d'abord que c'étaient les Comanches qui revenaient pour reprendre leur dépôt.

Je me fis conduire en barque jusque sur les bords du lac; là je vis que les chariots, qu'à l'exemple de nos alliés nous avions abandonnés, avaient disparu.

Cette circonstance me confirma dans mon hypothèse.

— J'ordonnai à mes deux rameurs de m'attendre dans leur barque et je pris sans hésiter la route qui devait me conduire dans la ravine où s'ouvrait la grotte du dépôt.

Quelle fut ma surprise quand, au lieu des Comanches, je vis que cette étroite vallée était occupée par des Castors.

C'était d'ailleurs une tribu alliée de la nôtre; elle faisait partie de ces populations des régions glacées qu'entraîne sans cesse l'amour des voyages et des aventures.

Chaque fois qu'ils passaient à proximité de notre nation, ils ne manquaient pas de venir nous demander l'hospitalité, que nous leur accordions avec plaisir.

CHAPITRE LI

SUITE DU RÉCIT DE LA SOMBRE-CHOUETTE. — COLLOQUE AVEC LE CHEF DES CASTORS. — DÉPLACEMENT DU SECRET DU TRÉSOR. — QUE VA DEVENIR CET OR? — DANGER DE LE CONSERVER DANS UNE TRIBU. — HISTOIRE DU SECRET-MÉDECINE. — LE *Rat-de-Sable* MÉDECIN DES CASTORS. — FOUDRE-DE-GUERRE INVESTI DU SECRET. — LES PÊCHEURS DE BALEINES ESQUIMAUX. — FIN DU RÉCIT DE LA SORCIÈRE. — NOUVELLES DE M. CHAMPION. — GUÉRISON DU BLESSÉ. — UNE MONTRE ET UNE CHAINE. — UNE CONVERSATION AU MILIEU DU LAC. — LES ESQUIMAUX EN GÉNÉRAL ET LES PÊCHEURS DE BALEINES EN PARTICULIER. — GUILLAUME NOVET CONSENT A CONDUIRE MM. CHAMPION ET MOORE CHEZ LES PÊCHEURS DE BALEINES. — L'EXPÉDITION DE L'ONCLE PÉTRUS IRA HIVERNER CHEZ LES CORBEAUX. — OPINION DE L'ONCLE MILLION SUR LE TRÉSOR. — ADHÉSION DU BEC-D'AIGLE. — PRÉPARATIFS DU DÉPART. — LE RÉCIT DU CHASSEUR CANADIEN. — LE PORT DE BROOKLYN. — LE *Polaris*. — LE CAPITAINE HALL, LE CAPITAINE BUDDINGTON ET LE LIEUTENANT TYSON. — ANTÉCÉDENTS DE HALL. — LES ESQUIMAUX HANS ET JOE. — LE PORT DE TOSSAC. — LA BAIE POLARIS. — LE CANAL ROBESON. — UNE EXPLORATION EN TRAINEAUX. — Y A-T-IL UNE MER LIBRE DANS LA DIRECTION DU POLE?

Je m'avançai donc sans crainte et je ne fus pas peu surprise de voir qu'au milieu des Castors se trouvaient deux chariots attelés de leurs grands chevaux de prairie.

Le troisième chariot gisait sur le sol, avec une roue brisée.

Je demandai à voir le chef. On me le montra au loin.

Il était juste en face de la grotte murée.

Je m'approchai et je le reconnus.

— Je sais, lui dis-je, ce que tu viens chercher. Dis-moi de quel droit tu veux t'emparer d'un trésor qui n'est pas à toi, qui ne peut t'être d'aucune utilité et qui a été confié à la garde des Corbeaux, tes amis et tes alliés?

Le grand chef des Castors me répondit :

— C'est du consentement non seulement des Corbeaux, mais encore de celui des Comanches, les véritables propriétaires de ce trésor sacré, que je viens le chercher.

— Et où mon frère va-t-il le porter?

— Voilà ce qui m'embarrasse.

— Que mon frère s'explique.

— Notre vieille mère la Chouette-Mystérieuse, que j'ai reconnue à première vue, bien que ce soit la première fois que je me trouve en face

d'elle, est trop sage pour ne pas comprendre combien la garde de cet or est une charge périlleuse.

La première fois qu'un visage pâle se doutera de ce secret, la nation gardienne du trésor est perdue. Or, je n'ai pas envie de voir mes guerriers foudroyés par les tonnerres de fer de ces hommes avides.

— Qu'est-ce que mon frère a résolu de faire?

— Pourquoi ma mère m'interroge-t-elle?

— Mon frère ignore donc que je suis la seule dépositaire du secret-médecine qui doit faire reconnaître les deux êtres divins, uniques et légitimes propriétaires du trésor sacré?

— Ma mère n'est pas là seule à connaître ce secret.

— A qui donc a-t-il été confié?

— Que ma mère ne se fâche pas, mais le bruit de sa mort a couru parmi les tribus. Quand cette nouvelle est parvenue aux oreilles du Hibou-Blanc, le grand'médecin des Comanches, il a fait un long voyage pour venir voir le *Rat-de-Sable,* le grand médecin des Castors, à qui il venait confier le secret-médecine du trésor sacré.

— Eh bien? interrompis-je.

Le Rat-de-Sable venait de mourir et le nombre de ceux qui briguaient l'honneur de le remplacer était si considérable qu'il pouvait s'écouler longtemps avant que ce successeur fût nommé.

Le Foudre-de-Guerre sembla hésiter.

— Que mon frère achève donc, lui dis-je.

— C'est à moi que le Hibou-Blanc a confié la médecine du trésor et c'est moi qu'il a chargé de le mettre en lieu sûr.

— Mon frère le grand chef se méfie de la vieille Sombre-Chouette et refuse de lui faire connaître le lieu où il a résolu de cacher ces lingots du métal jaune.

— Non! non, reprit-il vivement. Tous les chefs indiens connaissent la sagesse et la discrétion de notre mère. Si je ne lui dis pas d'une manière précise le lieu où j'ai résolu d'emporter le trésor des ancêtres, c'est que moi-même je ne connais pas ce point. Tout ce que je puis dire de certain, c'est que je suis déterminé à le conduire dans le pays des glaces et de le mettre en dépôt chez les pêcheurs de baleines esquimaux qui sont depuis des siècles les amis et les alliés des Castors.

— Que mon frère agisse comme il lui plaira, répondis-je; quant à moi, puisqu'on a confié le secret du trésor à un autre, je déclare aujourd'hui que je me dégage de toute responsabilité à ce sujet. Je tiendrai le seul serment que j'aie fait pour toujours, celui de ne jamais dire à personne quel est le signe auquel on pourra reconnaître les vrais



Une exploration en traîneaux nous permit d'avancer de quelques lieues. (P. 480.)

propriétaires du métal jaune s'ils se présentent jamais. En dehors de cela, je n'ai plus de secret à garder.

La Sombre-Chouette cessa là son récit. M. Champion resta un instant silencieux tandis que le Canadien revenait de son poste d'observation et se mettait à la disposition de l'ingénieur.

La vieille squaw s'inclina devant les visages pâles et se retira sans ajouter une parole.

Le grand chef des Corbeaux la suivit en imitant son silence.

— Cours après elle, s'écria M. Champion, j'ai encore une question importante à lui poser.

Guillaume Novet ne se fit pas répéter l'invitation et ne tarda pas à revenir en tenant par la main la Sombre-Chouette.

— Que me voulez-vous encore? demanda-t-elle d'un ton de mauvaise humeur très accentué.

— Que notre mère nous pardonne notre indiscrétion, dit M. Champion de sa voix la plus douce, mais qu'elle ne nous quitte pas avant de nous avoir donné des nouvelles de notre frère blanc auquel elle a prodigué ses soins et dont elle a sauvé la vie. Qu'elle ne s'en aille pas non plus sans avoir reçu le témoignage de notre vive reconnaissance.

La Sombre-Chouette répondit :

— Le jeune visage pâle est guéri. Demain il pourra, s'il le veut, rejoindre ses frères à leur campement.

M. Champion tira de sa poche une belle montre en métal blanc nickelé, avec sa chaîne garnie de pierreries fausses aux vives couleurs :

— Que notre mère accepte cette faible preuve de notre gratitude et qu'elle pense parfois à ceux qui ne l'oublieront jamais, dit-il.

La vieille Indienne tendit ses mains tremblantes d'émotion, saisit l'objet brillant, le porta à son oreille et, entendant le tic-tac intérieur, ne put retenir un cri de joie.

— Merci! merci! s'écria-t-elle. Avec ce talisman je n'ai plus rien à craindre de la haine de la Crécelle-Mystérieuse.

— Notre frère blanc convalescent apprendra à notre mère le secret-médecine pour prolonger la vie de la petite bête de métal.

Cette fois la Sombre-Chouette s'éloigna définitivement et M. Champion suivit silencieusement le Canadien qui le conduisit à la barque.

Bientôt ils furent au milieu du lac, le Canadien faisant force de rames pour atteindre l'autre rive.

L'ingénieur rompit le silence :

— Cher monsieur Novet, dit-il en s'adressant au rameur.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Champion?

— Connaissez-vous les Esquimaux?

— Certes! j'ai fait plus d'un voyage chez eux pour leur acheter des peaux de loutre ou des peaux de phoque.

— Vous serait-il agréable de nous y conduire, M. Dick Moore et moi?

— Absolument agréable! Mais de quels Esquimaux parlez-vous? Il y

en a des tribus nombreuses qui occupent non seulement toutes les côtes de l'Amérique du Nord sur l'océan Glacial, mais encore toutes celles du Groënland.

— C'est vrai! reprit M. Champion, retombant dans sa méditation silencieuse. Il faudra revoir la Sombre-Chouette :

— Ce ne sera pas nécessaire, si je ne me trompe pas, dit en souriant le trappeur canadien.

— Expliquez-vous, monsieur Novet.

— Ce trésor dont vous avez parlé à la vieille squaw, vous avez sans doute l'intention d'aller à sa recherche?

— C'est cela même.

— Alors c'est chez les pêcheurs de baleines que vous désirez que je vous conduise?

— Chez les pêcheurs de baleines détenteurs du trésor.

— Je suis d'autant plus à même de vous satisfaire que j'ai personnellement chez les pêcheurs de baleines des alliés et des amis.

— Tous les Esquimaux ne sont-ils donc pas pêcheurs de baleine?

— Tous le sont plus ou moins; mais on désigne plus spécialement sous ce nom une secte fort originale, mais en même temps très sauvage, et chez laquelle vous auriez grand'peine à pénétrer sans mon intervention.

— Eh bien! cher ami Guillaume, dit le jeune marié, dès que j'en aurai conféré avec M. Dick Moore et que j'aurai obtenu son adhésion, nous pourrons partir.

— Permettez-moi une observation, fit Guillaume Novet.

— Parlez, parlez! dit M. Champion.

— Nous entrons dans la saison d'hiver et plus nous nous dirigerons vers le nord, plus nous aurons à lutter contre le froid.

— Nous lutterons, répondit l'ingénieur.

— Vous, votre ami, moi, c'est possible; mais que deviendra l'expédition que votre oncle commande?

— J'y pensais, répondit M. Champion; il est bien certain qu'on ne peut songer à emmener ces dames dans l'empire des frimas. Soyez tranquille, Guillaume, nous trouverons une solution.

— J'en ai bien une à vous proposer, répliqua le trappeur, mais je ne sais si elle vous agréera.

— Dites toujours cher ami.

— Nous ne sommes plus qu'à cent cinquante ou deux cents milles du pays des Corbeaux. La route qui y conduit est encore praticable, l'hivernage peut s'y faire dans des conditions acceptables. Pourquoi M. Million

n'y conduirait-il pas ses fourgons et ne s'y établirait il pas pour y passer la saison froide et pour y attendre notre retour?

— Voilà qui est parfaitement raisonné! s'écria l'ingénieur; j'en parlerai à mon oncle ce soir même.

Pendant cette conversation, la barque avait continué sa route, vigoureusement poussée par les rames du trappeur.

Elle accosta le rivage et les deux hommes ne tardèrent pas à atteindre le lieu du campement.

M. Champion se hâta d'aller faire connaître à l'Américain les résultats inespérés de sa démarche. Bientôt les deux amis furent d'accord et résolurent de suivre les conseils du trappeur.

Sans plus tarder, et pour éviter toute perte de temps, ils se rendirent dans le fourgon occupé par l'oncle Jean-Pierre.

— L'excellent homme fut mis en quelques mots au courant de la situation.

Quand on lui parla de trésor, il secoua la tête.

— La vraie source de toute fortune, dit-il, c'est le commerce et l'industrie; je crains bien qu'en poursuivant cette chimère vous ne perdiez un temps précieux. Heureusement je suis là et je pourrai apporter le remède à votre insuccès.

— Monsieur Million, répondit M. Dick Moore, je me suis répété cent fois ce que vous me dites-là.

— Alors pourquoi persistez-vous?

— Parce que ce trésor est à moi, bien légitimement à moi, et que je ne puis me résigner à le voir dans la main des autres.

— Soit! mais passerez-vous votre vie entière à le rechercher?

— Non certes! et je m'engage ici sur l'honneur à en abandonner la poursuite si je n'ai pu le retrouver dans un an, jour pour jour.

On envoya chercher le grand chef des Corbeaux, car bien évidemment il fallait avant tout qu'il consentît à recevoir dans son village les fourgons de l'expédition et le personnel qu'ils contenaient.

Le Bec-d'Aigle témoigna la plus vive joie quand il connut la résolution prise par M. Million.

Celui-ci lui posa plusieurs questions :

Trouverait-on du combustible pour combattre le froid?

Quelles ressources le pays offrait-il au point de vue de la nourriture?

Pourrait-on y faire des échanges?

Le grand chef donna les renseignements les plus satisfaisants.

Bien que son pays se trouvât encore bien plus au nord, on y trouvait

encore des forêts d'arbres résineux avec lesquels on pouvait entretenir du feu tout l'hiver.

Ses hommes ne prenaient jamais la peine de faire l'été des provisions pour la saison froide, parce que, quelle que fût l'intensité du froid, ils trouvaient toujours du gibier en abondance.

En dehors des hôtes de la forêt, on avait à chasser des troupeaux de rennes fuyant les frimas du nord et venant chercher l'herbe maigre enfouie sous les neiges; et puis on était près de la mer, qui donnait en abondance des phoques, des loutres et d'autres animaux à la chair plus substantielle qu'agréable.

Enfin les Européens de l'expédition ne se trouveraient pas absolument isolés, car un certain nombre de visages pâles viennent tous les hivers poser des trappes et chasser les ours blancs et les phoques sur les côtes de la baie de Baffin.

— C'est bon! c'est bon! murmura entre ses dents l'ancien négociant, nous pourrons ainsi utiliser notre séjour et notre temps ne sera pas complètement perdu. J'ai, Dieu merci, de quoi payer les fourrures que pourront récolter ces chasseurs.

Dès ce moment l'oncle Jean-Pierre se mit en mesure de faire ses préparatifs de départ.

De leur côté MM. Champion et Dick Moore firent le plan de leur expédition projetée.

Ils appelèrent Guillaume Novet au conseil.

— Parlez-nous, dirent-ils, de ces pêcheurs de baleines chez qui vous consentez à nous conduire.

— Je ne saurais trop que vous en dire, sinon que c'est le peuple le plus singulier du monde, qui a ses mœurs personnelles, une religion à part et des pratiques bizarres. Vous aurez tout le temps de l'étudier vous-mêmes quand nous serons arrivés dans les terres désolées qu'il habite.

— Mais comment le connaissez-vous? interrogea M. Dick Moore.

— Oh! cela, c'est toute une histoire! Qu'il me suffise de vous dire que les événements m'ont mis en rapport avec deux hommes importants de cette secte, que grâce à eux, j'ai pu visiter ce peuple étrange et que je tiens de l'un d'eux un laissez-passer qui nous permettra de pénétrer chez ces hommes où d'autres Européens ne pourraient se rendre sans courir des dangers de mort.

— Mon cher Novet, dit M. Champion, vous excitez au plus haut point ma curiosité. Est-il indiscret de vous demander le récit de cette aventure?

— Il n'y a là nulle indiscrétion, monsieur Champion, car cette histoire

appartient, quelque étonnante qu'elle soit, à la géographie contemporaine.

Le jeune ingénieur se leva, apporta sur un guéridon laqué placé près de ses compagnons une bouteille d'excellent rhum, des verres et des cigares.

— Nous vous écoutons, mon cher, dit-il, quand tous trois eurent allumé un panatellas et qu'il eut rempli de la liqueur jaunâtre et parfumée leurs verres de cristal taillé.

— Vous savez tous, dit le Canadien, quelle émotion produisit dans le monde entier la disparition de l'expédition polaire anglaise du capitaine Franklin.

Toutes les nations du monde tinrent à honneur de fréter des navires et d'aller à la recherche du glorieux navigateur.

Les États-Unis ne voulurent pas rester en arrière et plusieurs expéditions furent organisées.

Vers le mois de juin 1871, des nécessités commerciales m'avaient amené dans le port de Brooklyn, où j'appris que toute la petite fortune que j'avais amassée jusque-là venait d'être engloutie dans un désastre financier.

J'étais, je l'avoue, fort découragé, quand un matelot de mes amis vint me parler d'une expédition en formation et qui devait aller dans les mers polaires à la recherche du capitaine Franklin et de ses compagnons.

Mon ami m'apprit que le navire en partance était le *Polaris*, steamer appartenant au gouvernement des États-Unis, qu'une somme de deux cent cinquante mille francs avait été mise à la disposition de l'expédition par ce gouvernement ; que celui qui devait la conduire se nommait le capitaine Hall, de Rochester (État de New-York), et qu'il emmenait comme auxiliaires le capitaine Buddington et un jeune officier de marine nommé Tyson.

L'idée me vint de faire partie de l'entreprise, mais je voulus d'abord prendre des informations précises sur les chefs qui allaient être chargés de la conduite du navire. J'ai toujours eu l'habitude de ne rien faire à la légère, et quand les événements m'ont été défavorables, j'ai toujours pu me dire qu'il n'y avait pas de ma faute.

J'appris ainsi que le capitaine Hall n'en était pas à son coup d'essai et que la navigation polaire n'avait plus de secrets pour lui.

Une première expédition organisée par lui dans le même but avait eu une issue malheureuse : les deux embarcations qu'il avait réussi à se procurer ne possédaient aucune des qualités nécessaires pour la périlleuse

navigation polaire; elles avaient été anéanties par une tempête quelques jours après le départ.

Loin de se décourager, le capitaine Hall s'était embarqué presque seul sur un canot hors d'usage qu'il avait réparé de son mieux, et, pendant deux ans, continuant sa généreuse entreprise, il avait visité les archipels des îles américaines polaires.

Ce fut pendant cette période que le brave capitaine fit connaissance avec les Esquimaux et se fit des amis de ces hommes robustes, les seuls capables de résister aux froids des régions glaciales.

Il se lia plus particulièrement avec deux d'entre eux, nommés Hans et Joë, qui faisaient partie de cette caste singulière des pêcheurs de baleines et qui ne cessèrent dans la suite de prouver leur amour et leur dévouement pour les Européens.

Joë consentit à suivre Hall aux États-Unis et fut son compagnon de route pendant deux nouvelles explorations polaires qu'il fit de 1864 à 1869.

Le récit de ces expéditions acheva de me séduire et je me présentai au capitaine Hall qui consentit à m'emmener en qualité de simple matelot.

Le *Polaris* quitta le port de Brooklyn, vers la fin de juin 1871.

Il s'engagea le long de la côte occidentale du Groënland dans cette succession de canaux qui semblent former comme un bras de la mer de Baffin, tendu dans la direction du pôle.

Le premier soin du capitaine Hall en arrivant dans les régions glaciales, fut de rechercher ses deux amis, les Esquimaux Hans et Joë. Il les embarqua avec quelques-uns de leurs camarades et tout un troupeau de chiens habitués à conduire des traîneaux sur la glace.

Hans et Joë emmenèrent en outre avec eux leurs femmes et leurs enfants, dont ils refusèrent absolument de se séparer.

Le chasseur canadien s'arrêta et regarda ses deux auditeurs comme pour leur demander si son récit avait pour eux quelque attrait.

— Continuez, mon cher Guillaume, dit M. Champion. J'ai déjà entendu parler de l'expédition du *Polaris*, mais je vous assure que les détails fournis sur un événement dramatique par un témoin oculaire donnent à un récit un intérêt infiniment plus grand.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Moor, demanda l'ingénieur à l'Américain?

— Moi je suis tout oreilles, car je dois avouer à ma honte que j'entends pour la première fois les noms du *Polaris* et de mon compatriote Hall.

— Alors je continue, dit Guillaume Novet.

— Quand nous arrivâmes à Tossac, le dernier port que nous devions

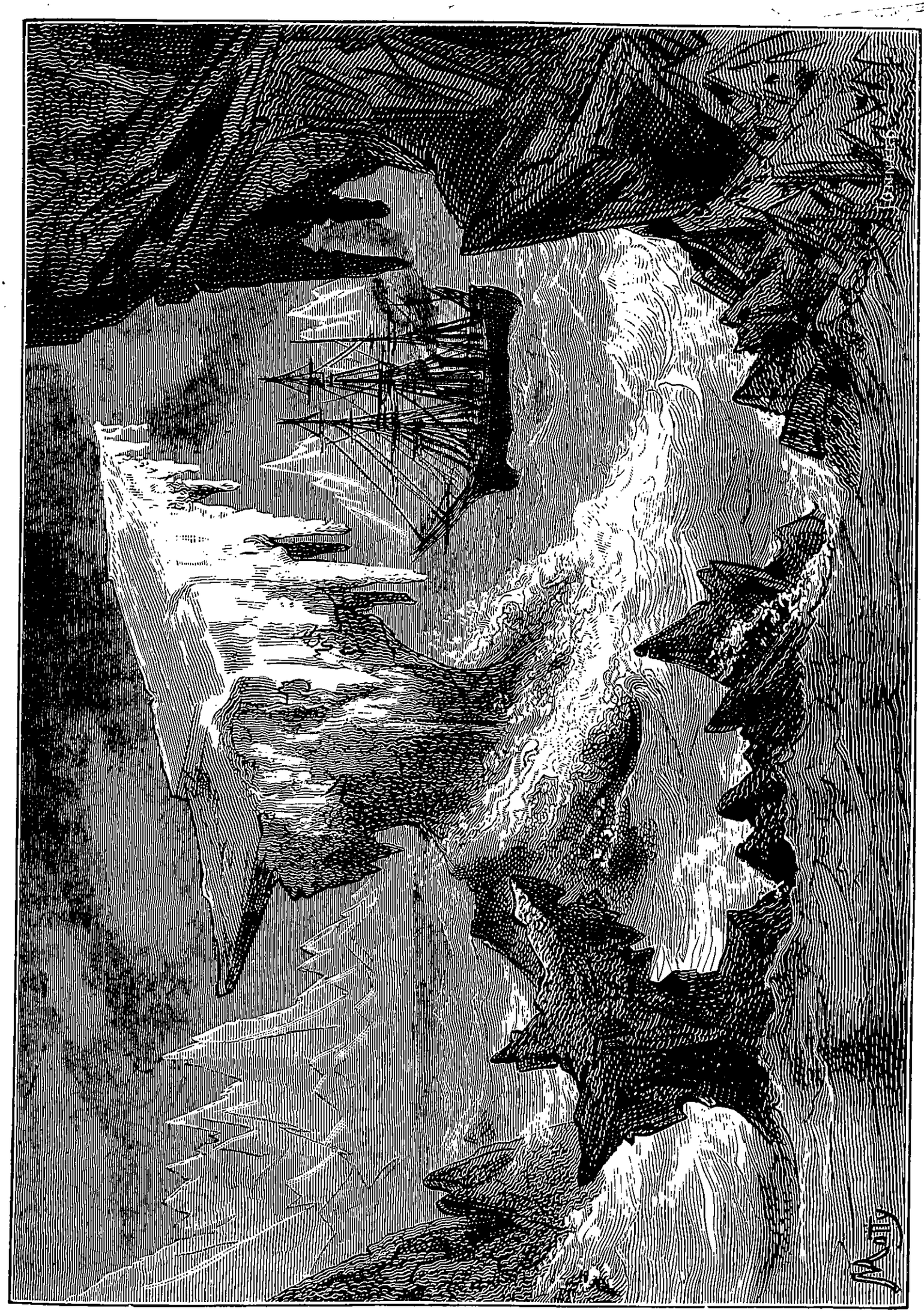
trouver en nous avançant vers le nord, le capitaine Hall expédia à ses compatriotes une lettre dans laquelle il disait adieu au monde civilisé. Hélas ! en cette circonstance le capitaine était prophète, car il ne devait jamais revoir la terre des vivants.

Nous allâmes de l'avant et nous dépassâmes de plus de cinquante lieues les plus hautes latitudes atteintes dans ce canal par nos prédécesseurs.

Le lieutenant Tyson signala une baie qui ne figurait encore sur aucune carte et à laquelle on donna le nom de Polaris. Le capitaine Buddington découvrit de même un canal dirigé en droite ligne vers le pôle; il l'appela canal Robeson en l'honneur du secrétaire de l'Amirauté des États-Unis qui avait favorisé l'expédition de tout son pouvoir.

Ce canal était obstrué par les glaces. Le capitaine Hall organisa une exploration en traîneaux qui nous permit d'avancer de quelques lieues. Je dis *nous* parce que j'eus l'insigne honneur de faire partie de cette expédition.

Tous nous crûmes voir des indices d'une mer libre dans la direction du pôle, mais dans ces climats glacés, vous aurez l'occasion de vous assurer vous-mêmes qu'on peut être la victime d'hallucinations et qu'il s'y rencontre des mirages comme dans les déserts de sable.



Un immense iceberg s'avançait droit sur nous. (P. 484.)

CHAPITRE LII

SUITE DU RÉCIT DE GUILLAUME NOVET. — HIVERNAGE DU *Polaris*. — LA NUIT POLAIRE. — CHASSE AUX RENNES ET AUX BŒUFS MUSQUÉS. — MORT DU CAPITAINE. — LA *Terre de Hall*. — LA DÉBACLE. — UN ICEBERG. — UN CHOC ÉPOUVANTABLE. — LE *Polaris* VA COULER BAS. — RÉCIT INTERROMPU. — LETTRE DE M. DES RIVIÈRES. — COMMENT LUI APPRENDRA-T-ON SON MALHEUR? — UN REPAS MÉLANCOLIQUE. — LE DÉPART DÉCIDÉ. — PRÉPARATIFS DIVERS. — PRÉPARATION DES FOURRURES. — UN TRAVAIL NÉCESSAIRE NÉGLIGÉ. — MM. CHAMPION ET DICK MOORE DEVIENNENT DES TOPOGRAPHES. — UTILITÉ D'AVOIR DES TERRAINS D'UNE GRANDE ÉTENDUE. — RETOUR DU GARÇON D'HONNEUR. — ACTIVITÉ QUI PRÉCÈDE LE DÉPART. — LA COLONNE SE MET EN ROUTE. — UN LEVÉ DE 400^{m} SUR 600. — IMMENSES RICHESSES AURIFÈRES. — SONDAGES. — LE *placer du Lac*. — UNE MASSE ROCHEUSE DE CENT MÈTRES DE LARGE ET UNE AUTRE DE QUATRE-VINGT-MÈTRES. — UN SOL D'UNE RICHESSE ÉTRANGE. — UNE PENSÉE DE M. CHAMPION. — UN CROQUIS RÉVÉLATEUR.

Le trappeur reprit haleine quelques instants, but une gorgée de rhum, alluma un nouveau cigare et continua son récit en ces termes :

— La nuit boréale approchait. Quiconque n'a pas vu ces nuits qui se prolongent plusieurs mois ne saurait s'imaginer tout ce que ce mot renferme de ténèbres et d'horreurs. Il fallut retourner au navire qui alla hiverner dans la baie Polaris, point le plus extrême où jusqu'alors un navire ait séjourné pendant la saison froide.

D'abord les frimas furent moins vifs qu'on ne l'avait craint. Le froid ne fut excessif qu'au mois de mars, époque à laquelle le thermomètre descendit jusqu'à 58° au-dessous de zéro.

Quand le soleil, après une absence de plus de trois mois, reparut pour la première fois à l'horizon, il se produisit un dégel assez complet ; la terre se couvrit d'herbes maigres et rampantes, nourriture avare que vinrent tondre quelques troupeaux de rennes et de bœufs musqués.

Ce fut pour moi une occasion de montrer mon adresse de chasseur. Cinq rennes et quatre bœufs, tombés sous les balles de mon fusil, me firent d'autant plus d'honneur que, pendant toute la durée de l'hiver, nous n'avions eu de viande fraîche que la chair de deux ours blancs et celle d'une douzaine de phoques tués par nos amis les Esquimaux.

Tout serait donc allé pour le mieux si le capitaine Hall, qui avait voulu diriger lui-même notre exploration en traîneau, n'était pas tombé malade à la suite du froid et des fatigues qu'il avait eu à supporter.

Son état alla en s'empirant et il mourut après une agonie de quelques semaines.

La perte de ce vaillant officier jeta la consternation dans tout l'équipage : la confiance en la réussite de notre entreprise qui nous avait jusque-là animés fut un instant ébranlée...

Le corps du capitaine fut enterré sur le rivage de la baie Polaris où nous lui dressâmes un tumulus avec des pierres. Depuis cette époque, ce point du globe se nomme *Terre de Hall.*

Le capitaine Buddington hérita du commandement suprême ; mais personne de nous ne lui reconnaissait ni l'énergie ni le talent de Hall. Avec la confiance de l'équipage on vit petit à petit s'amoindrir sa soumission et son dévouement pour ses chefs.

Le navire dut attendre jusqu'au mois d'août 1872 la débâcle des glaces pour tenter son retour.

Il put redescendre à cette époque vers le sud, grâce à un courant favorable ; malheureusement les glaçons qui s'accumulaient autour de lui exerçaient sur sa coque des pressions considérables qui lui firent subir de graves avaries.

Telle était notre situation périlleuse quand, le 15 octobre 1872, la vigie signala à l'horizon un immense iceberg qui s'avançait droit sur nous et qui ne tarda pas à frapper les flancs du navire d'un coup de bélier formidable.

Tous les matelots, avertis de l'approche de la montagne de glace, étaient montés sur le pont et presque tous nous fûmes renversés par le choc. Nous avions à peine eu le temps de nous reconnaître quand le mécanicien accourut et annonça que le *Polaris* coulait bas.....

Le chasseur canadien en était là de son récit quand Marius Couracasse se présenta à la porte du fourgon.

— Messieurs, dit-il, mon maître, M. Million, m'a prié de venir vous dire que l'heure du dîner a sonné et que ces dames n'attendent plus que vous pour se mettre à table.

— Le diable emporte le dîner ! s'écria M. Dick Moore, que ce récit de voyage intéressait au plus haut point.

M. Champion se mit à rire.

— Peste ! cher ami, dit-il, c'est grand honneur que vous faites là à l'ami Guillaume, car vous avez coutume d'accueillir mieux que cela le signal du repas.

— Bast ! bast ! dit le Trappeur, nous aurons tout le temps de continuer cette histoire un peu plus tard. Allons nous mettre à table et n'oubliez pas que je suis tout à votre service.

— C'est convenu, dit M. Champion, en levant la séance.

Des nouvelles intéressantes attendaient les trois amis.

Ils apprirent qu'un des serviteurs de la Sombre-Chouette était arrivé au camp et avait annoncé que M. des Rivières se proposait de revenir le lendemain matin.

Il était porteur d'une lettre du garçon d'honneur ainsi conçue :

« Cher monsieur Million,

« J'ai échappé à la mort par miracle et sans les secours de la faculté. Que ce bon docteur Leroux me pardonne en considérant que cette infidélité a été tout a fait étrangère à ma volonté. Toujours est-il que je suis radicalement guéri et que je me porte comme un charme.

« Présentez mes hommages respectueux à ces dames, mes amitiés à ces messieurs, et à ma chère fiancée le témoignage de l'amour le plus sincère.

« Je suis, comme devant, votre ami dévoué.

« Émile des Rivières »

Ce fut l'oncle Jean-Pierre qui lut cette épître à haute voix.

— Diable ! diable ! dit-il, ne sait-il donc pas que notre chère Clémence non seulement ne nous a pas été rendue, mais encore refuse aujourd'hui de nous rejoindre?

— Souvent femme varie ! murmura sentencieusement M. Barbier.

Guillaume Novet fit signe qu'il désirait parler.

— Que M. Million me pardonne, dit-il; M. des Rivières a fait demander des nouvelles de sa fiancée aux deux grands chefs et à moi; mais nous étions prévenus que son état était extrêmement grave et que la moindre émotion vive pourrait lui coûter la vie.

— Alors qu'avez-vous fait? interrogea l'oncle Jean-Pierre.

— J'ai pris sur moi de dire que M^lle^ Clémence Allard nous avait été rendue et attendait impatiemment le retour de son futur.

— Après tout, dit M. Million, il n'y a dans tout cela que demi-mal : il est toujours temps d'apprendre les mauvaises nouvelles.

Le repas fut mélancolique en raison du souvenir évoqué de la demoiselle de compagnie. Chacun réfléchissait à part et cherchait une solution au problème posé par la lettre et la déclaration de cette jeune fille.

Quelle mouche l'avait piquée? comment expliquer le revirement subit opéré dans son esprit? Quelle perfidie avait inventée son ravisseur? Quelle jalousie avait-il fait naître subitement dans son cœur?

Et chacun se taisait, renonçant à trouver le mot de cette énigme.

M. de la Bécassière prit la parole et, comme s'il répondait à la pensée générale :

— Qui sait? dit-il, si notre blessé n'aura pas plus de clairvoyance que nous?

— Pourquoi pas ? répondit M. Barbier, l'amour enfante des miracles.

— Oui! mais il est aveugle! répliqua sans rire le peintre Beaudoin.

— Où serait le miracle, s'il possédait la double vue? dit en souriant M. Jollibois qui, comme on voit, savait, lui aussi, quand il voulait, faire un mot.

L'oncle Jean-Pierre se leva le premier et se dirigea vers les Indiens occupés à plier leurs tentes et à préparer le départ.

— Je désire vivement, s'écria-t-il, que nous soyons partis avant deux jours.

— Il le faut, répliqua le chef des Corbeaux, si nous voulons arriver cette année dans le territoire de nos pères. L'hiver vient à grands pas et s'il nous surprend en route, il faudra nous résigner à camper pendant six mois en quelque lieu qu'il nous rencontre.

M. Million profita de l'avis et se multiplia pour activer le départ.

M. Dick Moore et M. Champion auraient bien voulu s'échapper afin d'entendre la suite des aventures et des voyages du Canadien, mais ils furent l'un et l'autre mis à réquisition pour diriger les travaux nécessités par le départ.

Pendant que l'ingénieur faisait tout remettre en place dans les fourgons, M. Dick Moore fut chargé d'une besogne non moins importante et non moins considérable.

Pendant le long séjour forcé qu'on avait fait au nord du lac Abittibi, les deux tribus d'Indiens, Corbeaux et Sioux des Prairies, avaient utilisé leurs loisirs à la chasse qui, nous le savons, avait donné des résultats inespérés.

En homme pratique, M. Jean-Pierre Million avait fait préparer les peaux dont il espérait au retour tirer bon profit.

Ces peaux, à l'état brut, avaient été étendues au soleil et séchées de façon à assurer leur conservation. Seulement, dans cet état de rigidité elles auraient occupé une place énorme et l'on n'aurait pas su comment les emmagasiner.

D'après les conseils du Canadien Novet, on avait eu soin de les faire chaque jour, une ou deux fois, vigoureusement frotter, soit avec l'huile de pied de bizon qu'on avait recueillie, soit avec de l'huile de poisson, soit avec d'autres corps gras, de façon à adoucir le cuir et à le rendre souple.

Les pelleteries précieuses furent enduites en outre d'une couche de savon mélangé d'arsenic pour les préserver de l'attaque des insectes et des moisissures; puis on les entassa dans les places vides des fourgons.

Les cuirs plus volumineux et moins sujets à être détériorés furent cousus les uns aux autres de manière à former d'immenses bâches qu'on disposa en plusieurs doubles et dont on recouvrit les fourgons eux-mêmes à l'extérieur.

On se prépara ainsi de précieux éléments pour pouvoir dresser de vastes tentes dans le cas où l'on serait obligé d'abandonner les fourgons. Dans le cas contraire, ces tentes seraient précieuses pour abriter les animaux domestiques, mules, chiens ou chevaux, et pour les préserver d'un froid qu'ils ne pourraient supporter.

En examinant ces amas de peaux de toutes sortes, l'Œil-de-Lynx déclara qu'il y en aurait assez pour construire non seulement un village, mais une grande ville indienne, et pour vêtir toute une nation.

MM. Champion et Dick Moore passèrent la soirée et une grande partie de la nuit à diriger cette besogne et ils n'allèrent se coucher qu'après s'être assurés que tout était solidement et convenablement arrimé.

Au moment où ils allaient se livrer au sommeil, M. Dick Moore eu une pensée subite :

— Monsieur Champion? dit-il.

— Que me voulez-vous?

— Nous oublions la chose la plus importante.

— Et laquelle? grand Dieu!

— C'est de faire un levé topographique de la contrée en général et en particulier de votre placer.

— Dites de notre placer.

— De notre placer, soit!

— J'avoue, reprit M. Champion, que je n'ai pas songé à faire la carte de ces lieux, mais j'en ai sérieusement déterminé la longitude et la latitude.

— C'est très bien; mais cela ne suffit pas.

— Pourquoi?

— Parce que, quand nous voudrons acheter ou nous faire concéder ces terrains, on nous demandera d'en donner le plan exact, faute de quoi nous pourrions fort bien nous trouver dépouillés au moment de la récolte.

— Savez-vous, cher ami, que cette idée nous vient bien tardivement

et que le retard qu'elle apportera au départ va considérablement déplaire à mon oncle?

— Nous n'apporterons nul retard.

— Vous n'espérez pas pourtant faire un levé topographique sur un espace de plus de deux kilomètres de côté pendant la journée qui nous reste!

— Non certes! mais écoutez-moi.

— Allez! je suis tout oreilles.

— Nous avons, pour déterminer la situation exacte de notre placer, non seulement le point que vous avez fait, mais encore son orientation par rapport à la pointe nord-est du lac.

— C'est juste! mais continuez.

Il nous suffira de faire le plan bien exact et le nivellement d'une partie rectangulaire assez grande pour que le placer y soit compris en entier.

— Parbleu, je vous comprends enfin, interrompit l'ingénieur. D'un des angles de ce rectangle nous tirerons une ligne droite jusqu'à la pointe du lac, nous en prendrons la longueur exacte et moyennant la plus simple des triangulations nous pourrons être sûrs de notre opération.

— C'est cela même; mais néanmoins cela nous prendra au moins deux journées.

— Vive contrariété pour mon oncle.

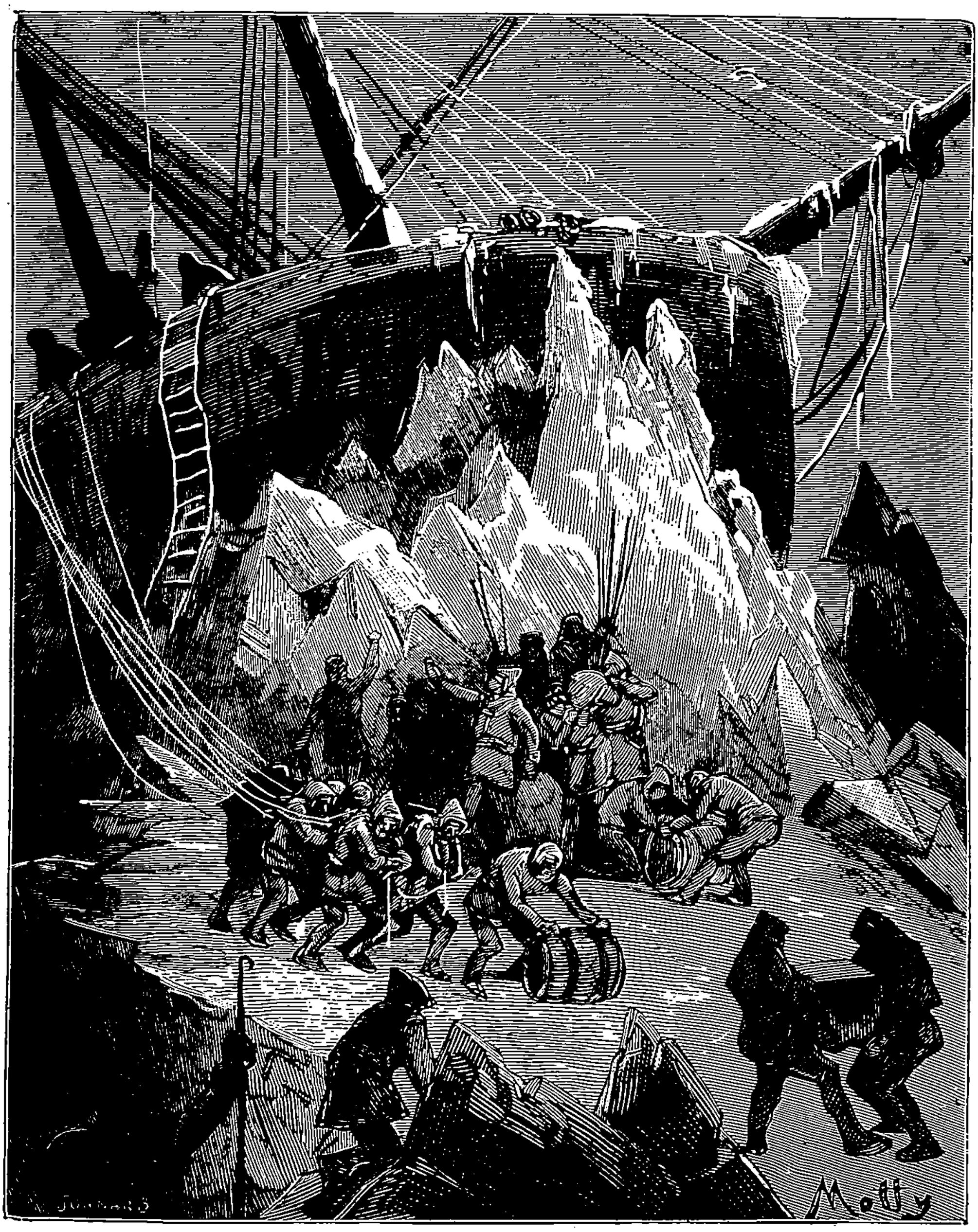
— Erreur! triple erreur! Votre oncle, ses fourgons, la noce entière moins le marié, les deux tribus indiennes, tout le monde partira quand on voudra. Nous resterons seuls avec ce brave Guillaume Novet et mes deux nègres, auxquels vous ferez donner des chevaux et qui nous serviront d'aides opérateurs. Si nous sommes d'un jour en retard, nous aurons bien vite rattrapé la colonne.

— Bravo! cher monsieur Moore; vous êtes une preuve vivante de l'esprit pratique qui anime vos compatriotes. Mais une objection encore.

— Allez-y! ne vous gênez pas!

— En deux jours, quelque activité que nous y mettions, pour faire une opération de quelque valeur, nous serons obligés de la circonscrire juste à la partie que nous voulons exploiter. Or je crains que, dans l'avenir, quand le placer sera en pleine exploitation, il ne vienne s'établir à nos côtés des colonnes de bandits prêts à tout faire pour nous voler notre or.

— Et voilà pourquoi vous voudriez vous procurer une concession vingt, trente, cent fois plus grande que celle qui sera mise en exploitation?



Les uns amarraient solidement notre navire à un énorme glaçon. (P. 493.)

— Vous m'avez parfaitement compris.

— Et j'ai réponse à votre objection. Le plan de notre placer étant bien établi, rien ne nous empêchera d'acheter 4 ou 5 kilomètres de terrains en haut, en bas, à droite et à gauche de notre concession. Le tout, croyez-moi, ne nous ruinera pas, car en ce pays le sol est de bien mince valeur.

C'est à la suite de cette conversation que le récit de Guillaume Novet dut encore être renvoyé et que nos topographes improvisés se mirent à l'œuvre.

L'oncle Jean-Pierre n'apporta d'ailleurs aucun obstacle à la réalisation de ce projet, car il savait que les retardataires ne courraient aucun danger et qu'ils auraient bien vite rejoint une colonne condamnée à ne s'avancer que lentement dans un pays accidenté, boisé et sans aucune route tracée.

Pendant que MM. Moore et Champion, escortés de leurs auxiliaires, étaient occupés à leur besogne, le malheureux M. des Rivières, rendu à la liberté par celle à qui il devait la vie, se présenta au camp, où il fut reçu, comme bien l'on pense, avec les plus vives démonstrations de joie.

Il fut bien tristement surpris de ne pas voir sa fiancée au milieu de ses compagnes. On fut bien obligé de lui dire qu'on l'avait trompé en lui annonçant la délivrance de la demoiselle d'honneur, mais nul, pas même l'oncle Jean-Pierre, n'eut le courage de lui faire connaître la détermination qu'elle avait prise et la trahison dont il était victime.

D'ailleurs les préparatifs du départ occupaient tout le monde et l'on prit à peine le temps de se mettre à table aux heures des repas.

Pendant que les Indiens sellaient leurs chevaux et chargeaient sur leurs montures les sacs destinés à porter leurs provisions de bouche pour la durée du voyage, les Européens emmagasinaient dans des sacs suspendus aux fourgons des provisions de charbon de bois fabriqué pendant le séjour; les dames elles-mêmes n'étaient pas inactives; leurs doigts agiles fabriquaient hâtivement des vêtements fourrés à l'aide des pelleteries précieuses que le généreux M. Million avait mises à leur disposition.

Toute la journée fut consacrée à ces divers travaux, et quand vint le soir, chacun se sentant harassé, tout le monde se hâta d'aller se livrer au sommeil.

Le lendemain, dès la naissance de l'aube, l'oncle Million donna des ordres pour que tous les membres de l'expédition fussent à leur place, les cavaliers en selle, les Européens non montés, ainsi que les dames, dans les fourgons qui leur étaient réservés, les domestiques auprès de leurs maîtres respectifs.

Enfin le signal du départ fut donné et les mules, bien reposées, prirent, malgré les lourds fardeaux qu'elles avaient à traîner sur un terrain inégal, un trot allongé du meilleur augure pour la continuation du voyage.

Nous laisserons s'éloigner la colonne bien escortée, bien munie de tout ce qui était de nature à lui assurer un heureux voyage, et nous reviendrons à nos opérateurs qui, la chaîne d'arpenteur, le niveau et la mire, le théodolite et le tachéomètre en main, faisaient avec une admirable

précision le plan et le nivellement du placer qu'ils venaient d'un commun accord de baptiser le *Placer du Lac*.

Le levé, fait sur une largeur de quatre cents mètres et sur une longueur de cinq cents, enfermait en entier la gorge aux riches parois et toutes les parties rocheuses qui en dépendaient, au moins au-dessus du sol.

Les deux ingénieurs purent ainsi s'assurer que les deux murailles de quartz parallèles contenaient en haut comme en bas des veines d'or parfois si minces qu'à peine on pouvait les distinguer à l'œil nu, parfois, au contraire, épaisses comme le doigt : partout d'une richesse inouïe.

Chacune de ces parois avait une hauteur moyenne de cent mètres environ et leur longueur était de quatre cents mètres.

Des sondages pratiqués dans la partie supérieure prouvèrent à M. Champion, très expérimenté dans la question, que la masse de quartz s'étendait d'un côté à une distance moyenne de cent mètres et de l'autre à une distance de quatre-vingts mètres. Là, la roche, de part et d'autre, semblait descendre à pic, de sorte que les deux massifs ressemblaient à deux piles colossales d'un pont construit par les géants.

M. Dick Moore eut l'idée de faire pratiquer un sondage sur le sol même du passage formé par les deux murailles. Son ami et lui ne furent pas médiocrement étonnés du résultat obtenu.

A quelques centimètres seulement sous l'humus on retrouvait le quartz, et cette roche, après expérience rapide, fut constatée aussi riche que celle des deux parois.

— Devinez quelle idée me vient à l'esprit? demanda M. Champion.

— Parbleu, vous pensez que cette masse immense qui émerge au-dessus du sol pourrait fort bien se prolonger à l'infini au-dessous et que le placer pourrait bien contenir plus d'or que tous les Eldorados mentionnés par la légende.

— Sans doute, et cela n'est pas douteux; mais il m'est venu une pensée encore plus singulière.

— Dites! dites vite, reprit M. Dick Moore.

M. Champion prit son ami par la main et le conduisit vers une des murailles de quartz. Il lui désigna une longue veine jaunâtre dont il fit sur un carnet un rapide croquis, puis il dessina de la même façon quelques veines d'ardoise placées, comme les couches aurifères, dans le sens horizontal. Quand il eut pris ainsi la configuration bien exacte de la partie de paroi étudiée il traversa le passage dans le sens de sa largeur, puis il montra la face opposée en la comparant à son dessin.

— Tiens! voilà qui est singulier, s'écria M. Dick Moore, les deux surfaces sont identiques et on dirait que l'une est la continuation de l'autre!

CHAPITRE LIII

UNE HYPOTHÈSE INGÉNIEUSE. — LE LIEU D'ORIGINE DU TRÉSOR. — UN REPAS CHAMPÊTRE. — UNE VEILLÉE DEVANT UN FEU ALLUMÉ. — SUITE DU RÉCIT DU TRAPPEUR. — LE *Polaris* EST AMARRÉ A UN GLAÇON. — UN TRANSBORDEMENT DE PROVISIONS SUR LA GLACE. — AFFOLEMENT GÉNÉRAL. — UN ÉPOUVANTABLE OURAGAN. — LE *Polaris* DISPARAIT A L'HORIZON. — MAIGRES PROVISIONS POUR DIX-NEUF NAUFRAGÉS. — VAINE TENTATIVE POUR GAGNER LE RIVAGE. — LE *Polaris* APPARAIT ET DISPARAIT. — LE ROLE DES ESQUIMAUX HANS ET JOE. — INSTALLATION SUR UN GLAÇON. — LE PETIT CHARLES POLARIS. — MANQUE D'ÉCONOMIE. — TENTATIVE DE RÉVOLTE. — PROPOS FÉROCES. — LES MAISONS DE GLACE — HANS ET JOE CHASSEURS ÉMÉRITES. — LA NUIT POLAIRE. — LE BANC DE GLACE S'EFFRITE. — LE SOLEIL REPARAIT. — UNE CHASSE A L'OURS BLANC. — UN FUSIL QUI RATE. — UNE LUTTE CORPS A CORPS. — UNE PROIE PRÉCIEUSE. — DE NOUVEAUX TRANSBORDEMENTS DEVENUS NÉCESSAIRES. — UNE EMBARCATION RÉPARÉE. — UN VA-ET-VIENT ÉTABLI. — UNE TEMPÊTE. — LA LAME DU 20 MARS. — LE DÉMÉNAGEMENT DU 3 AVRIL. — RÉCIT INTERROMPU.

— C'était la constatation que je désirais vous voir faire, dit l'ingénieur à l'Américain. Savez-vous quelle conclusion j'en tire?

— Sans doute que ce placer a été jadis exploité et que cette faille représente la partie du quartz dont l'or a été retiré.

— Vous brûlez, ami, comme disent les enfants en France quand ils jouent à cache-tampon.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Il y a, mon cher, que là pourrait bien être le lieu d'origine de votre fameux trésor.

— Tiens! tiens! Cela expliquerait pourquoi les médecins comanches, conservateurs de la légende, se seraient décidés à rapporter les lingots dans le pays même d'où ils sont sortis.

— Voilà exactement ce que je pense; j'en tire en outre une conclusion qui me semble la logique même.

— Parlez! parlez! mon ami; je vous écoute religieusement.

— La brèche faite à ce massif de rochers est presque inappréciable si on la compare à ce qui reste.

— D'accord! Qu'en concluez-vous?

— Que nous serions peut-être sages en renoncant à la poursuite de votre trésor que nous risquons de n'atteindre jamais.

— Oui, je vous comprends, et d'exploiter celui-ci que nous avons sous la main.

— Vous avez devancé ma pensée

— Je n'ai qu'une objection à faire.

— Faites! ne vous gênez pas.

— Ce que vous appelez improprement *mon* trésor, puisque vous devriez dire *notre* trésor...

— Oh!... ou bien le trésor des autres.

— Soit! incorrigible interrupteur; ce trésor, dis-je, est tout réalisé. Un seul des fourgons de votre oncle suffirait pour le transporter soit à Québec, soit à San Francisco, soit dans n'importe quelle ville civilisée des États-Unis ou du Nord-Amérique. Nous deviendrions ainsi d'un seul coup et sans peine les hommes les plus riches du monde.

— Allons! je ne dis plus rien, riposta M. Champion, mais souvenez-vous de votre promesse. Quand nous aurons fait le possible, nous ne nous entêterons pas et nous ne lâcherons pas la proie pour l'ombre.

Les travaux topographiques des deux ingénieurs étaient terminés; Guillaume Novet et les deux noirs de l'Américain serrèrent dans leurs étuis les instruments de précision qui avaient servi aux diverses opérations; Zoyo et Tobi se les partagèrent et les placèrent sur leurs montures.

Des provisions de bouche furent étalées sur le gazon; puis l'on soupa gaiement et l'on dressa une tente portative en face d'un grand feu allumé.

Quand M. Champion, M. Dick Moore et le Canadien s'y furent intallés :

— Voilà, mon cher Guillaume, une bien bonne occasion de reprendre le fil de votre intéressant récit.

— Ma foi, messieurs, je ne me ferai pas tirer l'oreille, reprit le trappeur. Je suis heureux moi-même de revenir par la pensée vers ces événements terribles dont je fus acteur et témoin.

Les trois hommes allumèrent un cigare et s'assirent sur des peaux étendues sur le sol.

Guillaume Novet prit la parole en ces termes :

— Quand le mécanicien eut prononcé la parole fatale qui annonçait notre perte, chacun se mit en devoir d'organiser tant bien que mal le sauvetage.

Pendant que les uns amarraient solidement notre navire à un énorme glaçon entraîné par la débâcle, le lieutenant Tyson et le météorologiste Meyer s'occupaient à veiller au débarquement sur la glace des provisions qu'il serait possible d'arracher des flancs du navire avant son engloutissement.

Je fus désigné pour faire partie des hommes chargés de cette besogne.

Nous étions dix pour opérer ce déménagement forcé, huit matelots,

plus Hans et Joë, auxquels il convient d'ajouter leurs femmes et cinq enfants.

Une telle frayeur et un tel désordre régnaient à bord que tout ce travail important s'opérait au milieu d'une sorte d'affolement. Bien des choses précieuses furent jetées si précipitamment qu'elles tombèrent à la mer et furent perdues.

Enfin on mit à flot les deux barques qui restaient au *Polaris* et les Esquimaux emportèrent leur kayak, léger canot fait pour un homme seul, et fabriqué avec des peaux de phoques cousues ensemble.

Toute la nature semblait avoir conjuré ses forces malfaisantes pour causer notre perte. Le vent soufflait en tempête et devenait de plus en plus violent. Un coup d'ouragan vint briser à la fois toutes les amarres qui retenaient le navire le long du banc de glace.

Le *Polaris*, violemment détaché, fut emporté par l'orage et ne tarda pas à disparaître dans la brume.

Pendant ce temps, nous autres, malheureux débarqués, nous voyions notre frêle abri se briser sous nos pieds et nous étions dispersés deci, delà, au milieu de ces amas de glaces flottantes.

Le lieutenant Tyson, le seul officier débarqué avec nous, devenait ainsi notre capitaine. Il se montra digne du commandement que le hasard lui donnait. Son premier soin fut de réunir sur le même glaçon tous les malheureux abandonnés en nous faisant recueillir les uns après les autres par les barques laissées par le *Polaris*.

Quand il fut sûr que tout le monde était sauf, notre nouveau chef réunit autour de lui tout son monde et nous commanda de faire l'inventaire des objets que nous avions eu le temps de débarquer.

Nous étions dix-neuf personnes et pour toutes provisions, nous possédions onze sacs de pain, quatorze boîtes de viande hachée et cuite dans la graisse, semblable à celle que nous avons mangée ce soir et qu'on nomme du *pemmican*. Nous avions en outre dix boîtes de conserves de viande, quatorze jambons, une boîte de pommes sèches et vingt livres de cassonnade mélangée avec du chocolat.

Nous étions si harassés de fatigue, si paralysés par le froid, que malgré la température, en plein air, sans feu, nous nous étendîmes sur la glace et que nous nous endormîmes sans même songer au danger que nous courions d'être gelés pendant la nuit.

Le lendemain, le lieutenant Tyson donna l'ordre de descendre dans les embarcations et nous tentâmes de regagner le rivage. Malheureusement nos efforts furent superflus ; la débâcle des glaces était si pressée et si violente que nous dûmes renoncer à ce projet et nous résigner à rester sur notre glaçon.

Tout à coup, un cri de joie s'échappa de toutes nos poitrines : à l'horizon, toutes voiles dehors, dans une mer qui paraissait libre de glaces, nous apercevions le *Polaris*.

Nous nous hâtâmes de faire une sorte de mât, au bout duquel nous accrochâmes toutes les étoffes aux couleurs voyantes que nous pûmes trouver. Nous fîmes retentir les airs des détonations de nos fusils. Hélas! tous ces efforts furent vains! Le *Polaris* n'aperçut pas nos signaux et continua sa route. Ce fut le désespoir dans l'âme que nous le vîmes disparaître à l'horizon.

Notre nouveau chef comprit que de son énergie et de sa sagesse dépendait entièrement notre salut. Il s'efforça de nous rendre le courage avec l'espérance.

— Mes amis, nous dit-il, rien n'est perdu! rien n'est désespéré! Nous avons deux embarcations avec lesquelles nous chercherons à rejoindre la terre. Là, notre salut est assuré; car nos Esquimaux s'y trouveront, pour ainsi dire, dans leur patrie et sur leur terrain. Ils chasseront et pêcheront; nos vivres, ainsi renouvelés sans cesse, nous permettront d'attendre soit l'arrivée de navires pêcheurs, soit celle d'une expédition qui ne peut manquer de venir à notre recherche.

Ce plan était plein de sagesse; malheureusement il nous fut impossible de le mettre en pratique.

Quand on mit les canots à la mer, il se produisit parmi nous un indicible tumulte. Au lieu de suivre les conseils de notre chef et d'obéir à ses ordres, chacun de mes compagnons voulut y prendre place et y entasser des provisions.

L'une des barques fut sur le point de couler à fond.

Le lieutenant Tyson comprit dès lors que toute tentative de gagner la terre était devenue inutile et il se résigna à établir son campement et le nôtre sur le glaçon que la débâcle continuait à entraîner dans la direction du sud.

C'était là que nous étions appelés à vivre et à attendre les événements jusqu'à la catastrophe finale. Mes compagnons étaient des gens grossiers, indisciplinés et, de plus, ils avaient des armes — pistolets et fusils — tandis que notre chef n'avait nul moyen de défense en dehors de sa force morale.

Là, pourtant, messieurs, vivaient deux femmes et un enfant à la mamelle. Pendant l'hivernage du *Polaris*, la femme de Joë avait mis au monde un petit garçon qu'on avait baptisé Charles Polaris, et le pauvre petit, peu soucieux des dangers qui l'entouraient, se pendait ardemment au sein de sa mère.

L'espèce d'îlot de glace sur lequel nous nous trouvions était formé

de glace d'eau douce; ce qui indiquait qu'il avait glissé dans la mer, en suivant, emporté par son propre poids, la déclivité d'une montagne du rivage. Il affectait à peu près une forme ronde, et dans le principe, il n'avait pas moins de deux kilomètres de diamètre. Il s'en allait entraîné par le courant et se heurtant sans cesse contre d'autres champs de glace, épaves de la débâcle.

La première difficulté que devait rencontrer notre chef, c'était d'obtenir de ses hommes l'économie si nécessaire des vivres que nous possédions. Je l'aidai de mon mieux dans cette tâche ardue, mais lui et moi, réduits aux seules ressources de notre éloquence (comme lui j'étais absolument sans armes), nous n'arrivions qu'à grand'peine à démontrer à ces fous que toutes nos chances de salut reposaient sur la conservation plus ou moins longue de ces modestes ressources.

Un jour même quelques mutins se jetèrent sur les provisions en réserve.

— Puisque nous sommes irrévocablement perdus, disaient-ils, à quoi sert de nous imposer d'inutiles privations? Puisqu'il faut mourir, mourons le ventre plein.

Le lieutenant Tyson m'appela à son aide.

— Malheureux, leur disait-il, que ferez-vous quand il ne vous restera rien à vous mettre sous la dent? Quelle chance de salut vous restera-t-il quand vous sentirez toutes les horreurs de la famine?

— Hé bien! répondirent ces êtres féroces, nous mangerons les Esquimaux, et même le petit Polaris.

Ces propos me glacèrent d'indignation. Jamais pareille ingratitude n'avait été la compagne d'une plus horrible méchanceté.

C'était en effet grâce à nos deux amis Hans et Joë, et grâce à eux seulement, que nous avions jusque-là conservé quelque espérance. C'étaient eux qui, habitués à vivre dans ces latitudes, avaient construit pour nous des maisons de glace faites de moëllons coupés dans la masse de la neige gelée et superposés comme dans les constructions des villes du Canada ou d'Europe.

Un peu d'eau jetée par-dessus, le tout s'était cristallisé et avait formé des joints qui rendaient la demeure tout à fait inaccessible au froid extérieur. La chaleur naturelle des habitants, avec une petite lampe alimentée par l'huile de phoque, suffisait pour entretenir dans ces habitations primitives une température supportable.

Là ne s'étaient pas bornés les services que nous avaient rendus Hans et Joë. Tous deux étaient des chasseurs émérites. Leur adresse, en même



Et me raidissant, j'attendis la terrible étreinte. (P. 499.)

temps que leur expérience, leur permettait d'apporter souvent à la petite colonie des ressources nouvelles et de la viande fraîche.

Pourtant la nuit polaire nous avait surpris, cette nuit noire comme l'obscurité des cavernes, cette nuit sans lune, souvent sans étoiles, avec les flocons pressés de la neige ou les brumes aveuglantes.

Les deux chasseurs profitaient des lueurs répandues certains jours

par les aurores boréales, d'autres fois de la lumière crépusculaire des étoiles, pour aller à la recherche des phoques, des renards et des ours blancs. On ne tua toutefois que deux de ces derniers, et ce fut vraiment malheureux, parce que la chair de ces animaux est exquise et constitue un véritable régal.

Je me sentais le cœur rempli de reconnaissance et d'amitié pour ces braves gens si modestes et si dévoués. Ils comprirent sans doute d'instinct cette sympathie que j'avais pour eux, car ils ne tardèrent pas à me prodiguer toute sorte de preuves de leur affection.

Nos jours s'écoulaient ainsi au milieu des tourments de la faim et des atteintes d'un froid cruel.

Je fis un jour une remarque affreuse qui vint compliquer encore la situation et répandre l'épouvante dans tous les cœurs.

Le banc de glace sur lequel nous étions campés continuait sa course vers le sud, mais à chaque pas il rencontrait d'autres blocs entraînés comme lui par la débâcle et à chaque choc ses bords allaient s'effritant. Notre domaine allait ainsi en diminuant chaque jour et déjà il était réduit de plus de moitié quand le soleil reparut pour la première fois après la nuit polaire.

Nous étions arrivés dans le détroit de Smith et nous continuions à dériver à une distance égale des deux côtes.

Le lieutenant Tyson aurait bien désiré tenter de se rapprocher de la terre ferme et d'y débarquer. Il m'en parla plus d'une fois, mais je l'en dissuadai en raison du caractère de mes compagnons malades, indisciplinés, et devenus incapables d'aucun effort.

Avec la lumière du jour, nos provisions devinrent plus abondantes. Chaque jour nos Esquimaux nous apportaient des phoques et des oiseaux aquatiques qui se montraient en nombre prodigieux.

Joë savait combien j'aime la chasse et combien j'étais désolé de n'avoir pas de fusil. Un jour il se précipita dans la maison de glace que j'habitais.

— Monsieur Guillaume, me dit-il, voulez-vous tuer un ours blanc?

— Certes! répondis-je.

— Hé bien! prenez mon rifle, vous allez trouver un ours dans mon kayak.

Je ne me le fis pas dire deux fois. C'était une trop bonne aubaine pour la laisser échapper. Je glissai une balle dans le rifle de ce brave Joë et je pris à ma ceinture un couteau catalan, la seule arme que j'eusse sauvée du naufrage.

Je me glissai sans bruit sur la neige et j'arrivai près de l'animal que

je trouvai en train de dépecer la peau fraîche d'un phoque récemment tué.

Je le mis soigneusement en joue et m'assurai de la rectitude du tir, puis je lâchai la détente. Hélas! le coup ne partit pas : l'amorce de l'arme avait raté.

Cependant l'ours m'avait aperçu et semblait vouloir intervertir les rôles, car il marchait droit sur moi.

Quand on a eu l'honneur de se battre corps à corps dans les forêts du Canada avec les grizlys, l'ours blanc ne saurait paraître un bien terrible adversaire. Je déposai à terre le rifle devenu inoffensif et je tirai mon couteau que j'ouvris et plaçai contre ma poitrine la pointe en avant.

L'animal, qui jusqu'alors avait marché à quatre pattes, quand il arriva à deux pas de moi, se dressa sur ses jambes de derrière et s'avança les bras en avant pour me saisir dans une embrassade meurtrière. Je ne m'émus ni de sa haute taille, qui dépassait sept pieds, ni de son œil menaçant qui lançait des éclairs.

Je me sentis enveloppé dans ses griffes puissantes et ne fis nul effort pour m'en sortir; seulement je dirigeai la pointe de mon couteau un peu au-dessous de la mamelle gauche et me raidissant j'attendis en souriant la terrible étreinte.

Elle eut lieu comme je l'avais prévu, mais ma lame pénétrant dans la chair pantelante disparut jusqu'au manche.

La terrible bête, qui s'était enferrée elle-même et dont le cœur venait d'être traversé, desserra son étreinte, fit une pirouette sur elle-même et tomba comme une masse. La neige qui la reçut se teignit d'une large tache rouge. Moi, je me hâtai de dépouiller l'animal pendant qu'il avait encore la chaleur de la vie et je remportai cette belle fourrure qui me servit longtemps tantôt de lit, tantôt de manteau, tantôt de couverture.

C'est ainsi qu'il me fut permis, grâce à cet honnête Joë, d'apporter à mes compagnons ma part de viande fraîche et succulente.

Cependant, messieurs, continua le Canadien s'animant de plus en plus, le champ de glace qui nous servait d'asile continuait à se réduire d'instant en instant commençait par ne plus offrir qu'une surface de vingt-cinq mètres carrés. Il devenait nécessaire de songer à nous procurer un autre abri.

Le capitaine me fit appeler.

— Quel remède, Guillaume, pensez-vous qu'il faille apporter à nôtre situation?

— Je pense, mon commandant, qu'il faut, en désespoir de cause, utiliser nos embarcations et tâcher de gagner la terre.

— Hélas! mon ami, elles sont en si mauvais état qu'il faut presque renoncer à s'en servir.

Je l'aidai de mon mieux, avec Joë et Hans, à réparer tant bien que mal l'une d'elles. Puis nous établîmes avec son aide des va-et-vient entre notre glaçon et un autre plus large et plus solide.

Ce mode de locomotion était lent, mais nous pouvions espérer, en continuant à l'employer, de gagner petit à petit la côte du détroit.

Une implacable fatalité semblait s'acharner après nous.

Le vent se mit de nouveau à fraîchir et à se changer en tempête.

Notre nouvelle banquise, comme la première, se mit à s'effriter et à diminuer à vue d'œil. Notre séjour là devint de nouveau impossible.

Nous débarquâmes à la hâte sur un autre glaçon, mais, le 20 mars, une lame monstrueuse, soulevée par le vent, vint s'abattre sur nous avec une telle violence que ce fut un véritable miracle si nous n'en fûmes pas tous assommés ou au moins noyés.

Nous parvînmes enfin à gagner un glaçon plus solide, mais qui ne nous offrait en réalité qu'un abri insuffisant et toujours prêt à se désagréger. Ce fait eut lieu dans la nuit du 3 au 4 avril.

Messieurs, dit Guillaume Novet, interrompant son récit, il se fait tard et je sens le sommeil qui me gagne. Nous en resterons donc là pour aujourd'hui, et je vous dirai pour terminer, comme cela s'imprime à la fin des feuilletons des journaux :

La suite au prochain numéro.

CHAPITRE LIV

LE DÉPART DE L'EXPÉDITION. — ORDRE DE LA MARCHE. — L'AVANT-GARDE DES CAVALIERS ET LA FILE DES FOURGONS. — LE FOURGON-SALON. — LE FOURGON DES DAMES. — LE FOURGON DU CHEF. — LE FOURGON-CUISINE. — LE FOURGON-MACHINE, ETC. — LA VIE EN VOYAGE. — LA MÉLANCOLIE DE M. BARBIER. — COQUETTERIES D'UNE VIEILLE FILLE. — UNE DÉCLARATION D'AMOUR ET UN NOUVEAU MARIAGE A L'HORIZON. — LA PREMIÈRE ET LA SECONDE HALTE. — RETOUR DE M. CHAMPION ET DE SES COMPAGNONS. — LE GRAND FLEUVE L'ALBANY. — IL FAUT REMONTER LE BATEAU A VAPEUR ET CONSTRUIRE UN RADEAU. — UNE PÊCHE MIRACULEUSE. — PÊCHE ET CONSERVATION DU POISSON BLANC. — *Coregonus albus*. — UN METS DE GASTRONOME. — LA TRAVERSÉE DU FLEUVE. — MARCHE DANS LA DIRECTION DU NORD. — L'*Attah-wah-pis-cat*. — DÉPART DES INDIENS SIOUX. — SÉPARATION DOULOUREUSE. — LIBÉRALITÉS DE L'ONCLE JEAN-PIERRE.

Nous laisserons provisoirement nos deux ingénieurs, leur compagnon Novet et leurs deux serviteurs s'abandonner au sommeil dans leur campement improvisé et nous rejoindrons le gros de l'expédition qui gagnait les régions du nord-ouest avec toute la célérité que permettaient les difficultés de la route à travers un pays accidenté, boisé et désert.

En avant de la colonne marchaient les cavaliers du Bec-d'Aigle et de l'Œil-de-Lynx, avec leurs chefs en tête.

Ordre avait été donné à cette avant-garde de se reployer de toute la vitesse des montures à la moindre alerte ou à la moindre découverte alarmante.

Plus en arrière, venait la file des fourgons avec leur attelage de mules.

Le premier de ces fourgons était celui où M. Million et ses amis avaient coutume de passer leur journée; on le désignait d'ailleurs sous le nom de fourgon-salon.

Les jeunes gens, M. de la Bécassière, le peintre Beaudoin, le jeune Baptiste Jollibois, n'y faisaient guère acte de présence que le soir, car ils préféraient aller à cheval et se livrer, quand l'occasion s'en présentait, aux plaisirs de la chasse.

Bien que guéri, Émile des Rivières était encore trop faible pour partager ces fatigues ; il restait donc dans le fourgon-salon, où il se faisait un plaisir, malgré le chagrin qui le dévorait, de tenir compagnie aux dames condamnées par la saison, toujours plus rigoureuse, à sortir le moins possible.

Au milieu de cette salle ambulante se trouvait un fourneau toujours bourré de charbon jusqu'à la gueule et qui entretenait tout à l'entour une haute température.

Tout le long des parois s'étendaient de moelleux divans où chacun pouvait trouver sa place. Aux heures des repas, quand le froid extérieur était trop intense pour ne pas permettre de dresser le couvert dehors, des tables étaient placées devant les convives qui pouvaient ainsi sans se déranger se livrer aux jouissances de la gourmandise.

Rien d'important, du reste, n'avait été changé dans l'installation des divers membres de l'expédition. Les dames avaient leurs cabines disposées dans un wagon spécial et chacune de ces cabines était chauffée par un ingénieux calorifère à vapeur.

Il en était de même pour le wagon consacré aux messieurs.

M. Million, son neveu et sa nièce avaient leurs appartements dans un fourgon spécial où Marius Couracasse et la jolie soubrette Pauline Daubry leur prodiguaient leurs services.

En dehors du fourgon-cuisine où trônait souverainement Jean-Pierre Lerat et du fourgon-machine où le mécanicien Joseph Martin, chargé de la garde du bateau à vapeur, avait sa chambrette, les autres wagons avaient été disposés pour offrir un asile aux femmes et aux enfants des Corbeaux et des Sioux qui sans cela auraient été forcés de suivre à pied la colonne.

Qu'on ne pense pas néanmoins que tant de monde occupât tout l'espace intérieur des véhicules; ces logements ou ces pièces affectées à un usage spécial avaient été disposés à l'avant ou à l'arrière des chariots et de vastes espaces avaient été ménagés pour y entasser les provisions de toute nature qui assuraient le bien-être de tout le monde.

Lerat, qui avait été spécialement chargé d'installer le fourgon-cuisine, y avait fait placer non seulement un énorme fourneau, mais même un véritable four de boulanger dans lequel il faisait cuire trois fois par semaine des pains blancs et appétissants destinés aux dames et aux messieurs formant le noyau de l'expédition.

Derrière la cuisine proprement dite, qui ne comprenait en réalité que la moitié intérieure de l'énorme véhicule, il avait installé son office, véritable magasin de vivres et de conserves de toute espèce.

Le fourgon-cave était bondé jusqu'au plafond de fûts de vins exquis ou de bouteilles savamment étagées.

Un autre chariot était plein de bottes de foin comprimé et de sacs de graminées, orge et avoine, pour assurer la nourriture des mules quand on arriverait dans les régions glacées où la couche épaisse des neiges leur interdirait de rechercher leur pâture à l'extérieur.

Que nos lecteurs nous pardonnent ces détails, un peu prolixes peut-être, mais nous les avons jugés indispensables pour bien faire comprendre les événements qui vont suivre et aussi pour nous permettre de ne plus y revenir.

Une double cause produisait chaque jour un abaissement de température. D'abord l'hiver approchait à grands pas, puis chaque pas en avant entraînait l'expédition du côté des régions glaciales. Seuls, les Indiens semblaient peu se soucier du froid et continuaient à s'étendre sur le sol en face d'un grand feu qu'ils avaient soin d'allumer et d'entretenir toute la nuit.

Déjà la neige couvrait le sol, mais leurs chevaux et eux n'en tenaient nul compte. Les nobles animaux grattant la couche glacée avec leurs sabots, mettaient à découvert une herbe maigre dont ils se contentaient en véritables philosophes.

Les montures des jeunes Européens dédaignèrent le foin sec qu'on leur apporta et se joignirent à leurs congénères pour aller à la conquête de leurs champêtres repas.

Pour les dames et les messieurs qui leur tenaient compagnie du matin au soir, M. des Rivières, M. Fontaine, le docteur Leroux, M. Barbier (Athanase), parfois même l'oncle Jean-Pierre, quand ses devoirs de grand chef le lui permettaient, les journées s'écoulaient avec une certaine monotonie.

Les dames faisaient de la broderie, du tricot ou du crochet; le docteur se livrait à quelque savante préparation anatomique ou taxidermique et M. Fontaine épuisait tous les volumes de la bibliothèque.

Après avoir dévoré tous les récits de voyages sérieux qu'elle contenait et qui étaient représentés par la série des beaux livres édités par la maison Hachette, le *Tour du Monde*, la *Géographie* d'*Élysée Reclus* et tant d'autres livres qui forment le fond de toute bibliothèque qui se respecte, il s'était résigné à ouvrir des ouvrages moins graves et avait ainsi lu d'un bout à l'autre les ingénieux paradoxes scientifiques inventés par Jules Verne et les charmants récits de voyages imaginés par Boussenard.

Quant à M. Barbier, tandis que le jeune des Rivières s'efforçait de se rendre utile aux dames, ramassant leurs peletons de fil ou de laine, prêtant ses mains pour le dévidage d'un écheveau, il s'ennuyait profondément, ou du moins on le voyait de jour en jour plus mélancolique.

La jolie M^lle^ Hélène, ce petit démon spirituel et moqueur, venait bien de temps en temp le taquiner un peu et s'efforçait de ramener quelque sérénité sur le front du solennel bourgeois.

M. Barbier restait sombre et triste.

Un jour qu'il paraissait plus encore que d'ordinaire plongé dans son humeur noire, la vieille Mlle Leroux, qui de son côté semblait être devenue muette depuis ses aventures galantes avec le sorcier des Corbeaux, s'approcha de lui.

— Vous avez l'air, cher monsieur, de profondément vous ennuyer, lui dit-elle.

L'ancien fabricant de peignes tressaillit comme s'il venait de recevoir une décharge électrique.

Il resta un instant comme muet et paralysé; enfin, faisant un grand effort sur lui-même, il répondit :

— Vous êtes, mademoiselle, aussi aimable que je vous trouve belle.

— Savez-vous que c'est très galant, ce que vous me dites là, monsieur Barbier ?

— C'est la sincère expression de mes sentiments les plus intimes, et je vous remercie du plus profond de mon cœur d'avoir bien voulu vous occuper de moi.

Si M. Barbier semblait ainsi charmé d'être interpellé par la nièce du docteur, celle-ci, de son côté, était aux anges en savourant les galanteries un peu surannées du vieux garçon.

Ce dernier, malgré sa gravité prudhommesque, avait toujours conservé un fond de timidité. Peut-être la conversation en serait-elle demeurée là si Mlle Leroux n'avait pas pris résolument la balle au bond.

— Êtes-vous chagriné, monsieur Barbier, de vous être joint à nous et regrettez-vous de vous être embarqué dans un voyage à l'aventure ?

— Non! non, ce n'est pas cela qui m'attriste, mademoiselle. Que m'importe, à moi, d'aller au nord ou au sud, dans les mers glacées ou dans les déserts torrides, puisque je suis seul, que personne au monde ne pense à moi, que personne ne m'aime?

— N'est-ce pas un peu votre faute si vous êtes ainsi isolé? demanda assez effrontément la vieille fille. Il me semble que vous avez autant que qui que ce soit tout ce qu'il faut pour plaire et que si personne ne vous aime c'est que, de votre côté, vous n'aimez personne.

— Dieu m'est témoin, mademoiselle, que je voudrais que vous disiez vrai. Malheureusement j'ai passé l'âge où l'on peut plaire et j'en suis à regretter mon existence perdue.

— Eh bien! monsieur, je ne vois pas les choses ainsi; je crois sincèrement que le cœur n'a pas d'âge, et telle que vous me voyez, bien que je ne sois pas de première jeunesse, je ne désespère pas de rencontrer quelque jour un honnête homme qui viendra loyalement me demander ma main.



HANS ET JOÉ,
les deux Esquimaux du polaire.

— Et vous l'accepteriez, quand bien même il serait beaucoup plus âgé que vous?

— Je l'accepterais avec enthousiasme, surtout, si comme vous, c'étai un homme galant, poli, bien élevé.

La provocation était directe. M. Barbier (Athanase) rougit comme une tomate et il balbutia d'une voix à peine perceptible :

— Accepteriez-vous pour époux, même M. Barbier?

— Qu'il essaye de demander ma main et il verra.

La vieille coquette s'enfuit à l'autre bout de la salle, comme honteuse de l'aveu qu'elle avait laissé échapper.

M. Barbier se leva et se dirigea d'un pas grave et automatique vers le docteur Leroux, occupé en ce moment à empailler un aigle des montagnes.

— Monsieur Leroux, dit-il, veut-il consentir à m'accorder quelques minutes d'entretien?

— Parlez, M. Barbier, je vous écoute, répondit l'aimable docteur.

— J'ai l'honneur, reprit solennellement l'ancien fabricant de peignes, de vous demander la main de mademoiselle votre nièce Elisa Leroux.

— Hein?... interrogea le docteur, qui croyait avoir mal entendu.

— Je répète, monsieur, que je viens solliciter l'honneur d'entrer dans votre famille en donnant mon nom à M^lle^ Elisa Leroux, votre nièce.

— Ma foi, cher ami, dit le docteur en tendant la main, si vous parlez sérieusement, je n'ai aucune objection à vous faire. Avez-vous parlé de cela à Elisa?

— D'une façon générale, ainsi que l'exigeaient les convenances; mais M^lle^ Leroux m'a conseillé de hasarder ma demande. Maintenant, puisque vous voulez bien m'accorder votre consentement, il me reste à solliciter le sien.

Comme bien l'on pense, M^lle^ Leroux ne se fit pas tirer l'oreille, et en fait, cette union n'était pas aussi extraordinaire qu'on aurait pu le penser au premier abord, comparée aux précédents projets matrimoniaux que la vieille fille avait nourris. Si M. Barbier frisait la soixantaine, M^lle^ Elisa avait dépassé trente ans et avait ainsi depuis longtemps déjà coiffé sainte Catherine.

D'autre part M. Barbier était riche et constituait ce qu'en tout pays civilisé on appelle un bon parti.

On convint de part et d'autre qu'on attendrait pour célébrer le mariage projeté d'être arrivé dans un centre civilisé où on pût régulariser l'acte de l'état civil.

Comme on le voit, les gens de la noce ne perdaient pas leur temps et plusieurs mariages se dessinaient à l'horizon. Le peintre Beaudoin avait sollicité et obtenu de M. Millon l'autorisation de se poser comme un prétendant à la main de M^lle^ Hélène Bourgeois, son élève, et pour un observateur, quelques coquetteries avaient été échangées entre le beau marquis et M^lle^ Fontaine.

Les deux premiers jours du départ s'écoulèrent sans autre incident et la seconde halte pour passer la nuit fut ordonnée avant que M. Champion et ses compagnons fussent de retour.

Rien de fâcheux pourtant ne leur était survenu et ils rejoignirent la colonne en parfaite santé dans la matinée du troisième jour.

Bien leur en prit d'arriver, car l'après-midi la colonne se trouva en présence d'un large fleuve aux eaux profondes et rapides. Il fallut recourir au bateau à vapeur, car toute tentative de passage, soit à gué, soit à la nage, eut été impossible.

Tout avait été préparé pour cette circonstance. Des pièces de bois avaient été accrochées sur les flancs des wagons de manière à permettre la construction rapide d'un radeau dans le cas où le bois manquerait sur les bords du lac ou du fleuve à traverser.

C'était justement ce qui arrivait sur les rives de l'Albany qu'il s'agissait de passer.

Ce fut le trappeur Guillaume qui apprit aux voyageurs le nom de ce cours d'eau, dans lequel chacun à l'envi jeta des lignes pendant que le mécanicien et ses aides assemblaient les pièces composant le bateau. Ainsi fut rapidement construit le radeau sur lequel les fourgons devaient être placés à tour de rôle.

Ces travaux prirent la journée tout entière.

La pêche fut des plus fructueuses, grâce à l'expérience et à l'habileté des femmes indiennes. Des amoncellements de perches, de crapets, de brêmes, de carpes blanches ou rouges, de cyprins, de brochets, de saumons, de truites, de poissons bleus et de poissons blancs furent apportés au cuisinier Lerat, qui en prépara un repas de Gargantua.

Les Indiens Corbeaux donnèrent aux Européens le spectacle d'un mode de conservation du poisson blanc fort en vogue parmi les tribus du Nord-Amérique. Cette opération ne peut d'ailleurs se faire qu'en automne et qu'au moment où les froids ont commencé.

Pendant que leurs femmes prenaient le poisson, les guerriers étaient partis au grand trot de leurs chevaux et ils revinrent chargés de bois qu'ils étaient allés chercher assez loin.

Ils dressèrent une sorte d'échafaudage sur lequel ils disposèrent de fortes perches à un mètre environ d'écartement les unes des autres. Ils coupèrent ensuite des baguettes un peu plus longues que la distance séparant ces perches.

Ils saisirent alors les poissons jetés sur le rivage et leur percèrent la queue d'un coup de couteau. Par cette incision ils introduisirent une baguette et formèrent des brochettes contenant dix pièces ainsi enfilées.

Les extrémités de ces broches furent posées sur les perches de l'échafaudage.

Quand les poissons se trouvèrent ainsi suspendus, la tête en bas, les Indiens placés au-dessous coupèrent la gorge des poissons d'un autre coup de couteau ce qui facilita l'écoulement du sang et de l'eau.

Ainsi séchées, ces brochettes de poisson sont pendues le long des flancs du cheval où laissées en plein air si l'on reste sur place. Pour toute la saison froide ils sont préservés de la corruption et se conservent parfaitement.

Ces poissons blancs (*coregonus albus*), s'empressait de dire le docteur, constituent un mets des plus exquis, surtout quand on a la chance de prendre de grosses pièces.

Généralement ils ne pèsent que trois ou quatre livres; mais on en trouve qui vont jusqu'à quatorze, et dans ce cas c'est une chair digne des gastronomes les plus délicats.

On en fit cuire le soir même quelques-uns des plus beaux pour la table des Européens; tous déclarèrent que, même sans apprêt, sans sauce aucune, ils constituaient un mets supérieur aux poissons les plus vantés.

La journée entière du lendemain fut consacrée à opérer la traversée du fleuve. Le bateau à vapeur avait pu être monté et mis à l'eau la veille avant la nuit obscure. Le radeau fut amarré à sa remorque et servit d'abord à transborder les dix fourgons.

Après ce va-et-vient on en organisa un autre pour le transport des mules. Le bateau à vapeur suffit pour transporter le personnel, y compris les Indiens, qui ne se décidèrent à passer l'eau que lorsque leurs chevaux eurent été transportés jusqu'au dernier sur l'autre rive.

L'expédition se remit en route le matin du troisième jour. Elle prit directement la direction du nord et après quatre nouveaux jours de marche à travers des plaines couvertes de neige, ils arrivèrent devant une seconde rivière, large, profonde et rapide.

Guillaume Novet, interrogé sur le nom et le cours de ce fleuve, répondit que c'était l'At-tah-wah-pis-kat, qui se jetait, comme l'Albany, dans la baie James.

Le passage de ce cours d'eau nécessita, comme le précédent, une halte de deux jours, après lesquels on se remit en marche.

Là, les Indiens Sioux prirent congé de la caravane et prirent la direction de l'ouest afin de gagner le territoire de leurs aïeux, qui se trouve au sud du fort Concorde, entre la rivière Weenisk et le lac Cat-Fish.

La séparation fut douloureuse. Ces malheureux sauvages ne savaient

comment témoigner à nos compatriotes leur amour et leur reconnaissance.

L'oncle Jean-Pierre, là comme toujours, se montra large et généreux. Des provisions de vivres furent donnés à chaque guerrier qui reçut en outre un excellent fusil double, un revolver et des munitions. L'Œil-de-Lynx, quand il serra la main de M. Million et celle du chasseur canadien, son ami, ne put retenir ses larmes et mit son cheval au galop pour cacher son émotion.

CHAPITRE LV

MM. Champion, Dick Moore et Novet tiennent conseil. — Un itinéraire arrêté. — Guillaume Novet reprend le récit de son naufrage. — Un déménagement difficile. — Inventaire des objets perdus. — Pourquoi la perte des armes de l'équipage n'est pas un malheur irréparable. — Ce qui reste de provisions. — *Tupilak*. — Les chasseurs chassés. — Un ours blanc foudroyé. — Un repas a la viande crue. — Chasse aux phoques. — Une voile a l'horizon. — Signaux inutiles. — L'*Aigle* disparait pendant la nuit. — Découragement et désespoir. — Hans et Joe continuent la lutte. — Un nouveau vaisseau en vue. — Le Kayak de Hans. — La *Tigresse*. — La délivrance. — Saint-Jean de Terre-Neuve. — Départ sur la *Mouette* pour le pays des pêcheurs de baleines. — Marche de l'expédition. — Difficultés et lenteur de la route. — L'Equan et le pays des Corbeaux.

M. Champion, son ami M. Dick Moore et le chasseur Guillaume Novet tinrent conseil.

Deux solutions se présentaient à eux pour la réalisation de leurs projets.

D'un côté, ils pouvaient suivre les Sioux jusque dans la contrée où ils avaient établi leur résidence provisoire, de là gagner le lac Severn et arriver au fort Severn en suivant le cours de la rivière qui porte le même nom.

Au fort Severn, ils trouveraient aisément une occasion d'aller à York Factory et de là au fort Churchill, à l'embouchure de la rivière de ce nom.

Après mûre réflexion, on aima mieux s'arrêter au second itinéraire, qui consistait à suivre l'expédition jusque dans le pays des Corbeaux, au dela de là rivière Equan qui coule de l'Ouest à l'Est, et de suivre la côte jusqu'au fort Severn, soit en se faisant accompagner par des Esquimaux, si l'on en rencontrait, soit en réclamant l'aide des trappeurs qui viennent en assez grand nombre chasser l'hiver dans ces parages.

Dès que les trois compagnons de route furent bien fixés sur le plan qu'il convenait d'arrêter, MM. Champion et Dick Moore prièrent Guillaume Novet de continuer le récit commencé du naufrage du *Polaris*

Le trappeur aimait à causer avec de vrais amis ; aussi ne se fit-il pas trop tirer l'oreille.

— Nous en sommes restés, dit-il au moment où, dans la nuit du 3 au

4 avril, nous dûmes gagner péniblement un glaçon plus solide que celui que nous occupions.

Le déménagement ne s'opéra pas sans peine. Tous nos hommes, à l'exception de Joë et de Hans, y perdirent leurs armes à feu. Une partie des rares et précieuses provisions qui nous restaient fut aussi engloutie.

Jamais la situation n'avait été plus tendue ni plus menaçante.

La tempête continuait et rendait impossible toute tentative pour gagner un refuge plus commode et plus rassurant.

C'est ainsi que nous dûmes passer plusieurs jours sur ce radeau glacé, qui n'offrait pas, comme les premiers, des huttes de glace et des tentes formées avec les voiles des bateaux.

En débarquant, on fit l'inventaire des objets sauvés du désastre : dans la précipitation du départ on avait oublié les choses les plus indispensables.

Non seulement, comme je vous l'ai dit, les matelots, dominés par la peur et la prostration qu'entraîne une situation désespérée, avaient oublié sur la banquise abandonnée ou perdu en route leurs armes et leurs munitions, mais encore les objets les plus précieux pour la confection des aliments.

Le capitaine Tyson et le météorologiste Frédéric Meyer me firent appeler.

— Que pensez-vous, Guillaume, me demanda le commandant, des pertes que nous avons subies?

— Je les crois irréparables.

— Irréparables sans doute, mais moi, pour mon compte, je m'en console aisément.

— Commandant, je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! je m'explique. Nous étions désarmés devant des matelots armés et sans esprit d'obéissance. Aujourd'hui ces hommes, toujours prêts à la révolte, se trouvent sans moyens d'attaque. Les ressources que pourrait nous procurer la chasse auront sans doute à en souffrir, mais la discipline y gagnera d'autant.

Le météorologiste approuva cette opinion émise par le capitaine.

— Peut-être, dit-il, devrons-nous notre salut à cet accident qui paraît devoir causer notre perte.

Les vivres sauvés étaient en très petite quantité; ils consistaient en quelques biscuits et une boîte de pemmican.

Ajoutez à ces provisions, bien maigres pour nourrir dix-neuf personnes, quelques kilogrammes de viande de phoque conservée dans la

glace et la ration de dix personnes environ de chair d'ours blanc, et vous verrez quelle anxiété dut s'emparer de tous quand chacun put se rendre compte de notre véritable situation.

Le mâle courage de mes deux amis les Esquimaux et la douce résignation de leurs femmes rendirent pourtant quelque espérance aux moins anéantis.

— Avec nos armes, nos fusils, notre poudre et nos balles, me dit Joë, qui de jour en jour me montrait toujours une affection grandissante, nous ne mourrons pas de faim, à moins que *Tupilak* ne s'en mêle.

— Qu'est ce que c'est que *Tupilak?* demandai-je.

— C'est l'esprit du mal, me répondit-il.

— Qui t'a appris son nom?

— Mes frères les pêcheurs de baleines.

C'était la première fois que j'entendais parler de cette secte. Par discrétion je n'adressai pas à ce moment d'autre question à Joë, mais je me réservai d'y revenir à la première occasion.

Les deux chasseurs esquimaux se mirent dès lors aux aguets, faisant agilement, jour et nuit, le tour de notre minuscule île flottante.

Leurs premières recherches ne furent pas couronnées de succès et pendant plusieurs jours ils revinrent *bredouille*.

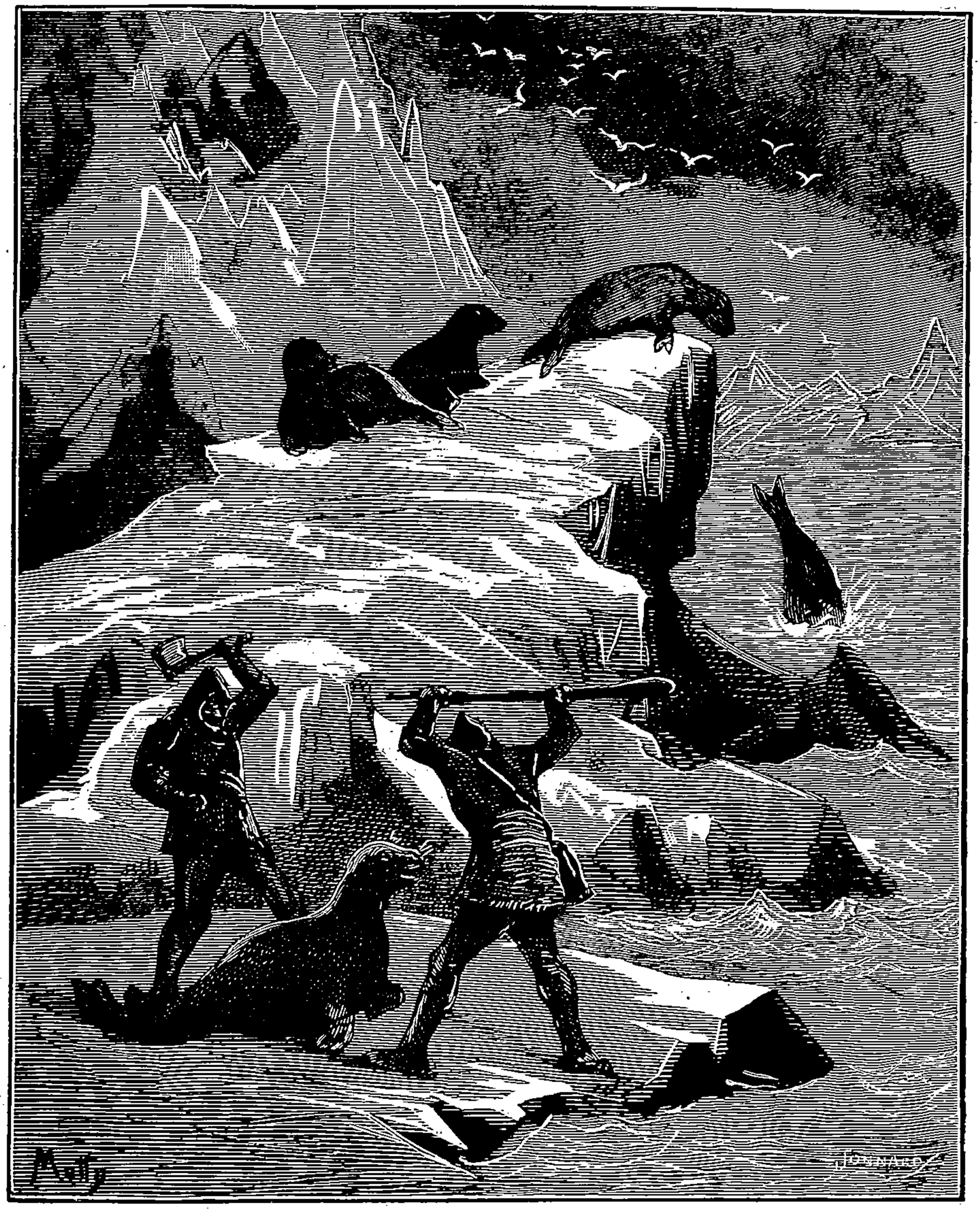
Cependant, nous en étions arrivés aux dernières extrémités. Pemmican, biscuits, viande d'ours et de phoque avaient été absorbés et nous étions réduits, pour tromper les rigueurs de la faim, à mâcher entre nos dents des peaux de phoques déjà sèches.

C'est souvent dans les situations les plus désespérées, alors que tout semble perdu, que la Providence vient en aide aux malheureux d'une façon si inattendue que ceux-ci sont tout disposés à crier miracle!

Le soir du 24, Joë et Hans s'étaient mis à l'affût sur un des bords du glaçon qui nous servait de refuge; le froid très vif, une obscurité crépusculaire, l'affaiblissement causé par les privations et l'absence de nourriture, les tenaient l'un et l'autre dans une sorte de somnolence inconsciente, quand des craquements produits dans la glace et un bruit de pas pesants et précipités les tira de leur demi-sommeil.

Un ours blanc qui cherchait aventure et qui, dans l'espérance de trouver une proie, explorait successivement tous les glaçons entraînés par la débâcle, sautant de l'un à l'autre chaque fois que les hasards du courant les rapprochaient suffisamment, aperçut de loin, dans le demi-jour, ces deux hommes accroupis sur la neige et pensa voir en eux des phoques dont il espérait bien faire sa pâture.

Il s'approcha précipitamment et allait se jeter sur les deux chas-



LA CHASSE AUX PROQUES.

seurs, quand ceux-ci, qui avaient eu le temps de porter leurs armes en joue, firent feu en même temps à quelques mètres de portée.

L'animal étendit ses grands bras en croix, ses longues et terribles griffes s'ouvrirent et se reployèrent sur elles-mêmes dans un dernier spasme d'agonie, puis il tomba à la renverse et resta immobile.

La balle de Joë lui avait traversé le cœur, tandis que celle de Hans, dirigée à la tête, avait crevé l'œil et pénétré dans la cervelle.

Une telle proie était, au moins momentanément, le salut. Je vous laisse à penser si les chasseurs furent bien reçus et acclamés avec enthousiasme.

On songea d'abord à faire cuire l'animal mort, mais le cuisinier du bord, qui était un de nos compagnons de naufrage, déclara qu'il lui était impossible de le préparer d'aucune façon.

Non seulement on n'avait pas sauvé un seul ustensile de cuisine, mais encore il ne restait aucun moyen de faire du feu. L'huile de phoque, qui jusque-là avait suppléé à l'absence du bois et du charbon, était complètement épuisée et avait servi d'aliment à mes compagnons affamés.

Tous alors, et d'un commun accord, nous nous jetâmes sur la chair encore palpitante et nous la dépeçâmes. Cette nourriture, plus substantielle qu'appétissante, nous rendit quelque vigueur et par suite quelque confiance.

Cependant le glaçon qui nous servait de refuge était, comme les précédents, continuellement soumis à des chocs au milieu de la débâcle et il diminuait de surface à vue d'œil. Nous dûmes une fois encore songer à trouver un autre bloc plus solide.

Cette opération eut lieu sans encombre et nous eûmes presque un mouvement de joie quand, le transbordement terminé, Joë vint nous avertir que son compagnon et lui allaient être à même d'assurer la vie matérielle de tous.

Les phoques, qui depuis longtemps déjà avaient complètement disparu, commençaient à se remontrer et deux de ces animaux avaient déjà succombé sous les coups des deux habiles tireurs.

Avoir des phoques, ce n'était pas seulement avoir de la viande fraîche, mais encore c'était avoir de la graisse et de l'huile qui permettraient de faire du feu et qui rendraient possible la cuisson de cette chair déjà si répugnante par elle-même.

Je vous ai dit que la nuit polaire, nuit implacable, ininterrompue, avait fait place d'abord à des crépuscules quotidiens, puis à des jours de courte durée. Le 29 avril, le commandement nous fit tous réunir et quand nous eûmes formé le cercle :

— J'ai à vous donner, nous dit-il, une nouvelle qui va vous combler de joie. Je ne saurais trop cependant vous recommander le calme et le sang-froid qui seuls peuvent nous permettre quelque espoir de salut. Jurez-moi donc de m'obéir aveuglément.

— Nous le jurons ! criâmes-nous d'une seule voix.

— Eh bien, mes amis, ajouta le commandant, étendant son bras vers le sud, regardez attentivement dans cette direction.

Un hourra de joie éclata.

Le soleil qui avait fait son apparition à l'horizon éclairait un ciel pur et sans nuages.

A quelques milles en mer un navire apparaissait, toutes voiles déployées.

Un panache de fumée, qui seul se détachait sur la voûte azurée en flocons blancs, nous apprit que nous avions devant nous un steamer.

Chacun de nous se mit à l'œuvre pour contribuer à l'établissement de signaux afin d'attirer autant que possible l'attention du bâtiment en vue.

Hans et Joë, seuls possesseurs d'armes à feu, tirèrent d'abord un grand nombre de coups de fusil, puis voyant que le vent qui venait du sud n'emportait pas sans doute le son jusqu'au navire, ils firent retentir leurs armes simultanément.

Le mât du canot fut hissé sur la partie la plus élevée du glaçon. Pour le grandir, nous amarrâmes au bout tous les agrès et les rames qui restaient. Nous nous dépouillâmes, malgré le froid très vif, de nos vêtements, pour en faire des sortes de pavillons.

Nos yeux étaient tous dirigés vers l'horizon et ne quittaient pas d'un instant le navire, notre suprême espoir de délivrance. Mais rien dans sa démarche ni dans ses allures n'indiquait qu'il se doutât de notre présence.

Joë, qui était homme d'imagination, tenta un suprême effort : il vida sa poudrière dans une peau de phoque qu'il enroula étroitement autour de la matière détonante et qu'il serra au moyen de cordages empruntés à la barque.

Cette sorte de pétard, muni d'une mèche, fut enfoui dans un trou creusé dans l'épaisseur de la glace et recouvert des plus gros morceaux qu'on pût apporter.

Le feu fut mis à cette mine, qui donna lieu à une détonation sourde mais aussi puissante que celle qu'aurait produite un coup de canon.

Nous regardions en vain le navire, qui restait aussi immobile que s'il eût été désert.

La nuit survint. Alors, nous cramponnant à cette dernière espérance, nous creusâmes dans la glace une sorte de large cuvette dans laquelle nous versâmes tout ce qui nous restait d'huile de phoque.

Des morceaux de toile et de cordages effilés formèrent un faisceau de mèches que nous allumâmes.

Une grande flamme apparut ; mais, hélas ! nous eûmes beau activer la combustion, cette flamme, large et dégageant tant de chaleur que nous pouvions à peine approcher, ne put atteindre même la hauteur d'un mètre.

Quel espoir nous restait-il d'être remarqués à distance sur un signal si peu visible, quand toute une journée d'efforts s'était écoulée sans succès?

Le 30 avril, quand le jour reparut, nos regards fouillèrent en vain l'horizon. Le navire avait disparu sans avoir eu même conscience de notre existence!

J'ai appris plus tard que le steamer qui nous causa cette épouvantable déception était américain et se livrait à la chasse des phoques. C'était l'*Aigle*, commandé par le brave capitaine Jackmann qui si souvent a fait preuve de dévouement et qui avait déjà sauvé tant de naufragés dans ces dangereux parages.

Quand nous vîmes qu'il fallait définitivement renoncer à cette suprême espérance, un sombre découragement s'empara de tous les cœurs.

La plupart de mes compagnons s'étendirent sur la neige, résolus à attendre la mort sans lutter davantage.

Ils auraient certainement succombé ainsi, car chez eux tout ressort était détendu, toute espérance éteinte, tout courage abandonné.

Je me joignis à Hans et à Joë, qui seuls tentaient de lutter encore et n'avaient pas abandonné la partie.

— Ami, me dit Joë, rien n'est désespéré; notre glaçon continue à nous emporter vers le sud. Il peut échouer contre la terre ferme et alors nous sommes sauvés, car Hans et moi nous vous guiderons soit vers une ville de vos compatriotes, soit vers un établissement des miens.

D'un autre côté le navire que nous avons vu n'est pas le seul dans ces parages, D'un instant à l'autre nous pouvons en rencontrer un autre.

Ce fut cette dernière hypothèse qui se vérifia.

Un jour que tous les trois nous examinions l'horizon, Joë me montra du doigt une silhouette lointaine à peine estompée dans la brume.

C'était un navire!

Nous courûmes annoncer la nouvelle à nos compagnons, mais cette fois l'abandon d'eux-mêmes était si complet, si universel, que pas un d'eux ne voulut se lever et concourir à faire des signaux. La plupart même refusèrent de s'assurer par leurs yeux de la présence du navire en vue.

Hans alors prit son léger kayak sur ses épaules et le mit à flot. Il s'enchâssa alors dans l'ouverture, qui le prit à la ceinture, formant un obturateur et garantissant le frêle esquif contre tout envahissement des eaux.

Le vaillant pêcheur se glissa ensuite à travers les glaçons et les banquises et s'efforça de se rapprocher du vaisseau libérateur.

Quelques coups de feu qu'il tira dans la direction du sud furent enfin entendus.

Le navire, qui était un baleinier à vapeur, la *Tigresse,* capitaine Bartlett, se dirigea du côté de notre glaçon et, nous ayant enfin rencontrés sur ce frêle refuge, nous fit monter à son bord, où les soins de toute nature nous furent prodigués.

Nous nous trouvions en ce moment par 53° 35' nord, et nous n'étions pas à plus de quarante milles de la terre, près de l'île du Loup (Wolf Island).

Ce voyage sur les glaçons avait duré cent quatre-vingt-dix-sept jours.

Que pensez-vous de cette histoire, messieurs? » demanda le Canadien.

M. Champion et M. Dick Moore se regardèrent.

— Moi, dit l'ingénieur, je déclare que si je n'avais entendu ce récit de la bouche même d'un témoin oculaire, je refuserais d'y croire. L'horreur et le merveilleux s'y entassent comme à plaisir.

— J'ai lu, dit M. Dick Moore, bien des romans où les auteurs avaient épuisé leur imagination afin d'émouvoir leurs lecteurs : jamais plus dramatique aventure ne m'a été contée.

— Bah! reprit le trappeur en souriant, j'en ai vu bien d'autres!

— Mais tout cela ne nous dit pas, interrompit M. Dick Moore, comment vous avez fait connaissance avec les pêcheurs de baleines.

— Oh! cela s'est fait de la façon la plus simple du monde.

Le capitaine Bartlett nous débarqua tous bien portants et sains et saufs à Saint-Jean de Terre-Neuve.

Je me trouvais sans emploi, réduit à attendre une occasion de me rapatrier; j'appris que Joë avait rencontré un navire de pêche qui consentait à l'emmener lui, sa femme et son enfant et à le transporter sur les côtes de l'Amérique du Nord, où il trouverait aisément des compatriotes et des amis.

Je lui témoignai le désir de le suivre et comme l'équipage de la *Mouette* — c'était le nom du navire — n'était pas au complet, j'obtins aisément la permission de m'embarquer à la condition de me rendre utile.

Les liens d'amitié qui m'unissaient déjà avec l'honnête Joë allèrent en se resserrant. J'eus l'occasion de lui rendre un léger service et quand nous touchâmes terre il me proposa de m'emmener parmi les siens. J'acceptai, et voilà comment je suis aujourd'hui en mesure de vous conduire chez ces peuples fort peu hospitaliers pour tous ceux qui ne font pas partie de leur caste.

Le voyage de l'expédition continuait pendant que les Européens

tuaient ainsi le temps de leur mieux; chaque jour la route devenait plus difficile et le froid plus intense.

La neige sur certains points était tellement amoncelée que si l'on n'avait pas eu le secours des Indiens, auxquels on confia des pelles avec le moyen de s'en servir, on aurait été obligé de renoncer au voyage sous peine d'être englouti corps et biens.

Parfois on rencontrait des cours d'eau qu'on passait généralement à gué après avoir eu soin de briser la glace amoncelée sur les rives; parfois aussi on avait à traverser des forêts de pins si chargées de givre et de neige qu'on risquait d'être écrasé par la chute de ces avalanches de nouvelle espèce.

Les animaux surtout souffraient du froid et souvent la couche de neige était si glacée qu'il leur était impossible de la briser avec leurs sabots. Ce fut alors seulement que les Indiens comprirent combien l'oncle Jean-Pierre avait été sagement prévoyant en emmagasinant des provisions de foin sec et de céréales appropriées à la nourriture de ces animaux.

On allait lentement, avons-nous dit, mais enfin on avançait sans cesse.

Seize jours après le départ on arriva sur les bords d'une belle rivière dont les eaux étaient entièrement couvertes d'une couche épaisse de glace.

Le Canadien Guillaume, à qui ces parages étaient familiers, expliquait à M. Million et à son neveu que cette rivière qui coule vers l'est se jette dans la baie James.

— L'Equan, disait-il, prend sa source dans une série de petits lacs qui tous communiquent entre eux et donnent aussi naissance à un autre cours d'eau qui coule vers le nord et va se jeter dans la baie d'Hudson. On peut ainsi, pendant la belle saison, avec des barques légères qui permettent de faire quelques portages indispensables, accomplir par eau un fort long voyage et aller d'une mer dans l'autre.

— Pourquoi, demanda M. Champion, ne pourrait-on pas s'en servir aussi l'hiver, en ayant soin d'avoir des traîneaux et des raquettes?

— Parce que, répondit le trappeur, le cours de ces deux rivières est plein d'obstacles, de rochers et de chûtes qui rendraient cette route impossible.

— Sommes-nous encore bien loin du but? demanda M. Million.

— De l'autre côté de l'Equan commence le territoire des Corbeaux, repondit Guillaume Novet. Dans deux jours nous serons arrivés dans leur grand village.

CHAPITRE LVI

PASSAGE DE L'EQUAN. — DISCOURS DU BEC-D'AIGLE. — UN PACTE D'UNION FRATERNELLE. — LE VILLAGE INDIEN. — SIX CENTS TENTES EN PEAUX. — OCCUPATIONS DES FEMMES. — PRÉPARATIONS DES PEAUX. — VÊTEMENTS. — VISITE AU GRAND CHEF. — SÉCHAGE DE LA VIANDE. — LA CONDITION DES FEMMES CHEZ LES INDIENS. — LA FÊTE DU SCALP. — COMMENCEMENT DES TRAVAUX D'INSTALLATION. — UNE DOUBLE TENTE. — EMPLOI DE QUATRE CENTS PEAUX DE BIZON. — UN CONCILIABULE. — OPINION DE GUILLAUME NOVET. — NÉCESSITÉ D'UN PROMPT DÉPART. — CONSIDÉRATIONS GÉOGRAPHIQUES. — CHOIX D'UN MOYEN DE LOCOMOTION. IL FAUDRAIT UN TRAINEAU ET DES CHIENS. — CE QUE COUTERA UNE SEMBLABLE ACQUISITION. — L'UTILITÉ D'AVOIR UN BON FUSIL LE PAGE. — MÉDOR SE DÉBAUCHE.

L'Equan fut franchi à pied sec ; la glace épaisse et résistante supporta sans craquer le poids des lourds fourgons qui s'engagèrent sur sa surface avec leurs attelages.

Quand tout le monde fut réuni sur l'autre rive, le Bec-d'Aigle se présenta devant M. Million.

— Mon père, le grand chef des Visages-pâles, dit-il, est arrivé sur les territoires qui appartiennent aux Corbeaux ; qu'à partir d'aujourd'hui, mon père se considère comme étant chez lui. Les Corbeaux sont reconnaissants et leur langue n'est pas fourchue. Ils savent qu'ils doivent aux Visages-pâles, non seulement la vie, mais encore la possibilité d'être rentrés sur leur territoire de chasse. Tout ce qui appartient aux Corbeaux est la propriété de mes frères.

M. Million remercia avec effusion le Grand-Chef.

— J'ai résolu, dit-il, si mon frère le Bec-d'Aigle le permet, de passer l'hiver au milieu de son peuple. Mais que mon frère se rassure, cette hospitalité que je lui demande ne sera onéreuse ni à lui ni aux siens. J'apporte à ma suite tout ce qui est de nature à faciliter mon séjour parmi vous et je me réserve de récompenser largement les guerriers Corbeaux et leurs femmes de l'ennui que nous pourrons leur causer.

Ce fut après que le chef des Blancs et le chef des Indiens se furent serré la main en signe d'union fraternelle que l'expédition se remit en route.

Deux jours après, M. Champion et son inséparable ami M. Dick Moore, qui avaient pris les devants, vinrent annoncer à l'oncle Jean-Pierre qu'ils avaient aperçu les premières cases du village indien.

Trois heures plus tard la caravane entrait dans le village.

Tous les habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards étaient accourus pour recevoir dignement les étrangers.

Des chiens peu hospitaliers s'étaient présentés d'abord en nombre inquiétant et montraient les dispositions les moins pacifiques. Mais de jeunes Indiens, armés de fouets, les eurent bientôt mis en fuite et obligés à la retraite.

Le village où l'expédition venait s'établir se composait d'environ six cents tentes en peaux dressées presque toutes de la même manière; mais néanmoins variant de grandeur suivant la fortune du propriétaire ou le nombre des gens composant sa famille.

Ces tentes ou wigwams ne différaient pas sensiblement de celles que les Corbeaux et leurs compagnons les Sioux établissaient pour y demeurer dans les campements divers qui avaient été faits pendant la route. Nous nous dispenserons donc de les décrire de nouveau.

En dehors de la masse de la population accourue pour faire honneur à ses nouveaux hôtes, les Européens remarquèrent en face des wigwams bon nombre de femmes occupées à tailler des vêtements et à faire sécher la provision de venaison.

Les peaux préparées pour l'habillement des Indiens, soit en bison, soit en daim, sont en général très fortes et très dures.

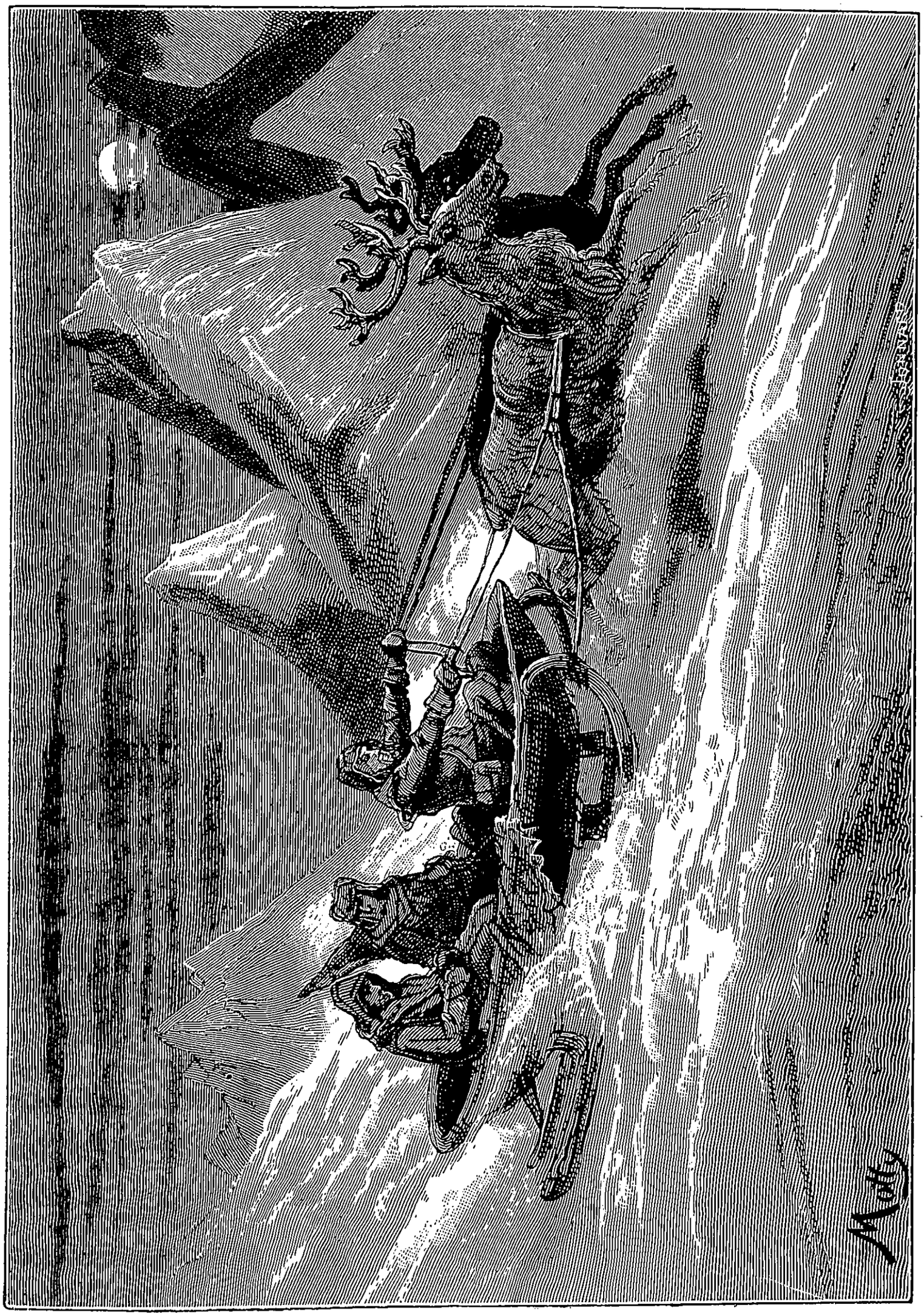
La préparation en est curieuse et mérite une mention; les femmes étendent la peau sur un châssis ou sur le sol où elle reste trois ou quatre jours, après que l'on a enduit le côté charnu étalé à l'extérieur avec de la cervelle de l'animal qui l'a produite. On la foule ensuite longtemps et patiemment jusqu'à ce qu'elle ait atteint la souplesse voulue, soit avec une sorte de doloire, soit avec un ciseau taillé dans un os.

Cette opération terminée, on fume la peau.

Dans ce but, on creuse en terre un trou de deux ou trois pieds de profondeur; un feu étouffé de bois pourri et humide, allumé au fond du trou, produit une fumée très épaisse et d'une nature particulière; par-dessus on dresse une petite tente de peau déjà tannée et on la ferme hermétiquement de manière à ce que toute issue soit interdite à la fumée. Dans cette tente les peaux sont exposées pendant trois ou quatre jours.

Grâce à cette opération, peu compliquée, les peaux ainsi traitées peuvent être portées quand il pleut; non seulement elles sont rigoureusement imperméables, mais encore, lorsqu'elles sont séchées, elles ne perdent jamais leur souplesse inaltérable. Il est loin, chacun le sait, d'en être ainsi pour les peaux préparées dans les pays civilisés.

M. Million et ses compagnons de route ne pouvaient se lasser d'admirer l'activité de ruche qui régnait dans ce village, et malgré le froid, qui



Le premier jour de cette course rapide s'écoula sans le moindre incident. (P. 532.)

était des plus rigoureux, tout le monde, y compris les dames, mit pied à terre pour contempler de plus près les détails de cette existence à laquelle ils allaient tous être appelés à prendre part pendant plusieurs mois.

Le Bec-d'Aigle vint les prier de vouloir bien l'accompagner dans son wigwam, qui se dressait au milieu du village et dépassait dans de grandes proportions toutes les autres tentes.

La première chose que fit le chef indien quand ses hôtes eurent pénétré dans sa demeure fut de leur présenter ses femmes, qui étaient au nombre de huit et qui, hâtons-nous de le dire, ne semblaient en rien nourrir un sentiment jaloux les unes contre les autres.

En bonnes ménagères, elles étaient occupées, au moment de la visite des étrangers, à faire le séchage de la viande.

En été, cette opération consiste à découper la chair de la venaison en tranches minces et longues que l'on expose au soleil suspendues à des perches.

Les femmes du Bec-d'Aigle employaient une seconde méthode : les tranches de viandes étendues sur des claies étaient placées au-dessus d'un grand feu d'herbes et de branches vertes allumées au centre de la vaste tente. La fumée, en cherchant une issue par l'ouverture percée à cet usage au point culminant de la toiture conique, enveloppait et desséchait les bandes de chair qui dès lors pouvaient se conserver indéfiniment.

Une troisième méthode de la conservation de la viande en hiver consiste, comme nous l'avons déjà indiqué pour la conservation du poisson, à pendre à l'extérieur à de longues perches horizontales les tranches de venaison et à les laisser préserver de la décomposition par la gelée.

Les dames européennes serrèrent affectueusement la main aux Indiennes et prodiguèrent leurs caresses à leurs enfants, qui se roulaient tout nus devant la flamme du foyer. Elles furent surprises de l'air de santé et de la bonne grâce des unes et des autres.

Le Canadien, qui avait entendu les réflexions échangées entre elles, prit la parole :

— Je sais, dit-il, qu'on dit dans le monde de l'Europe que les Indiennes sont de viles esclaves condamnées à faire la plus répugnante et la plus rude besogne.

Vous n'avez qu'à regarder pour vous assurer que cela n'est pas rigoureusement vrai.

La femme, chez toutes les tribus, travaille beaucoup et sans cesse, je suis le premier à le reconnaître : c'est à elle qu'incombent la plupart des corvées dans le village et dans le wigwam, on la voit porter des fardeaux, faire les plus rudes besognes, c'est encore incontestablement vrai.

Mais c'est là que je vous arrête.

Il ne faut pas conclure qu'elle soit brutalement contrainte à cette dure existence par un mari cruel qui souvent la regarde faire, tranquillement étendu par terre et fumant sa pipe.

Non, mesdames, vous ne voyez pas le travail de ce mari, et vous ne pouvez pas vous en rendre un juste compte.

Quand il monte à cheval, qu'il prend ses armes et qu'il s'élance à la poursuite du gibier, afin d'assurer la nourriture des siens, quand, nuit et jour, il parcourt les champs pour les défendre contre les attaques de leurs ennemis, n'a-t-il pas donné son contingent de peines, sa part d'efforts?

Le wigwam du chef était vraiment splendide, surtout comparé à ceux de ses guerriers, même à ceux des chefs de second ordre.

Nous ne donnerons pas une description de cette demeure, car en dehors de ses dimensions, qui en hauteur et en diamètre dépassaient de beaucoup celles des autres cases, elle ressemblait beaucoup à celles que nous avons eu déjà l'occasion de peindre.

Des peaux de bizon étendues par terre et recouvrant entièrement le sol étaient les seuls sièges que le grand chef pouvait offrir à ses hôtes : les dames refusèrent d'en user et après avoir admiré les objets divers et pittoresques ornant les murailles de la tente ou suspendus à son plafond, elle se disposaient à reprendre la route qui devait les reconduire à leur fourgon, quand le grand chef vint annoncer à ses hôtes que le lendemain serait un jour de réjouissance dans le village.

— Je vous invite tous, dit-il, à assister aux réjouissances qui auront lieu en l'honneur du *jour de scalpe*.

Les Corbeaux, comme les Sioux, ont dans l'année plusieurs journées de fête consacrées à *compter les scalpes*.

Dès le lendemain matin on entendit de longs cris de joie partir de tous les côtés à la fois du village. Les Européens s'empressèrent de sortir de leurs wagons pour jouir du spectacle.

Tout le monde était en fête et chacun avait revêtu ses plus beaux atours.

Les femmes avaient des tuniques en peau d'agneau, peintes et brodées avec un goût extrême ; leurs jambes nues émergeaient de leurs mocassins non moins élégamment ornés.

Leurs grands et beaux cheveux noirs tombaient en cascades sur leurs épaules. Celles qui nourrissaient portaient leur enfant derrière le dos, et retenaient par une lanière appuyée au front la sorte d'alvéole élégamment

tressée, et ornée de piquants de porc-épic où le nourrisson était enfoui comme dans un nid.

Quant aux guerriers, ils avaient déployé toutes leurs splendeurs.

Sur la peau de bizon qui drapait leurs épaules comme un manteau impérial on voyait peintes les batailles auxquelles ils avaient pris part et les faits d'armes qu'ils avaient accomplis. Leur tunique et leurs guêtres brodées sur les coutures en piquants de porc-épic étaient en peau de daim.

Exceptionnellement ce jour-là, les franges de ces vêtements, faites de chevelures scalpées, avaient été retirées : c'est que lorsqu'on célèbre la fête du scalpe, le grand chef donne l'exemple.

Dès l'aurore il arbore sur un des côtés du toit de son wigwam une longue perche appelée la *hampe du scalpe* et il y suspend toutes les dépouilles qu'il a conquises.

Les autres chefs et tous les guerriers s'empres sent de l'imiter.

C'est ainsi qu'en ce jour chaque habitant peut compter les chevelures et savoir ainsi la valeur de chaque guerrier.

Malgré les séductions de cette journée de fête, l'oncle Jean-Pierre se mit en mesure de commencer les travaux qu'il jugeait nécesssaires pour s'assurer, pendant le dur hiver qui se préparait, une installation la plus confortable possible.

Tout le monde avait été consulté et un avis unanime avait été émis.

Les dames elles-mêmes avaient compris tout ce qu'il y aurait de triste à rester sur place en continuant à vivre isolés les uns des autres dans les fourgons, quelque bien installés qu'ils fussent d'ailleurs.

On avait parlé d'abord de se construire une maison de bois en encastrant les uns dans les autres, à la manière des Russes, des troncs de sapins de grosseur égale.

Ce travail était trop compliqué et aurait nécessité trop de temps.

Guillaume Novet, consulté comme l'homme le plus expert dans la question, conseilla l'établissement d'une tente dont il donna le plan.

— J'ai vu, dit-il, des tentes semblables construites chez les sauvages Esquimaux qui vivent sur les côtes glacées de l'Alaska et de l'océan Glacial

Il s'agissait, en fait, de construire, deux immenses tentes concentriques, l'extérieure servant de paravent à l'intérieure, et laissant entre cette dernière et l'autre une sorte de manchon d'air qui assurât les habitants d'un chauffage facile et suffisant.

— Je trouve à ce projet, dit l'oncle Jean-Pierre, un très grand avantage, c'est que nos amis les Corbeaux pourront nous aider dans la confection de cette demeure et que, par suite, les travaux se feront bien et rapidement.

On verra plus tard que ce plan fut modifié dans une de ses parties et qu'au lieu d'une tente extérieure on fut amené à construire une enceinte de bois plus confortable quoique d'une exécution plus difficile.

Pendant qu'avec l'aide des guerriers indiens, on déchargeait des wagons les trois ou quatre cents peaux de bizon que l'oncle Jean-Pierre avait si sagement collectionnées et qui devaient servir à confectionner la double muraille de la tente projetée, M. Champion en faisait le plan détaillé, et expliquait à MM. de la Bécassière, des Rivières, Baudoin et Jollibois tous les détails qui pourraient rendre plus aisée et plus confortable la construction.

Le jeune ingénieur aurait bien voulu pouvoir surveiller ces travaux, mais Guillaume Novet vint le trouver dans son fourgon le quatrième jour après l'arrivée dans le village.

— Monsieur Champion, lui dit-il, si vous voulez ne pas passer ici l'hiver et ne pas renvoyer à l'année prochaine votre voyage chez les Pêcheurs de baleines, nous n'avons plus un seul instant à perdre. Il nous faut près d'un mois de route pour arriver au point où j'ai l'intention de vous mener et où j'ai des raisons de croire que nous rencontrerons ceux que vous cherchez.

M. Dick Moore était survenu pendant ce colloque.

— Je suis prêt à partir, cela va de soi ; mais je serais bien aise que notre ami Guillaume m'expliquât pourquoi nous allons nous engager dans le nord juste à l'entrée d'un hiver déjà rigoureux et pourquoi il ne serait pas préférable d'attendre la saison du dégel?

— Rien de plus facile que de vous répondre, cher monsieur Dick Moore.

Vous voulez rencontrer la tribu des Pêcheurs de baleines à laquelle a été confiée la garde du trésor des Comanches.

— Oui! eh bien?

— Eh bien! il n'y a que deux tribus à qui ce dépôt ait pu être fait, parce que les Castors ne peuvent connaître que ces deux tribus ou peut-être même une seule d'entre elles.

— Je ne comprends guère, cher monsieur Guillaume.

— Patience! monsieur Dick Moore, vous comprendrez tout à l'heure!

Si nous voulions nous rendre maintenant au véritable pays des Esquimaux, nous entreprendrions une chose absolument impossible. Le point où je vous conduis est rigoureusement le plus élevé que nous puissions espérer atteindre cette année. Et, encore, je prévois bien des obstacles et bien des fatigues!

— Soit, reprit M. Dick Moore, mais trouverons-nous là nos Esquimaux?

— Je l'espère, mais je n'en puis répondre.

— Expliquez-vous, car, en vérité, aujourd'hui, mon cher monsieur Novet, vous semblez parler par énigmes.

— Voilà les faits, ils sont très simples, répondit le trappeur sans s'émouvoir.

Le pays des Esquimaux proprement dit est situé sur les côtes septentrionales encore peu connues de l'océan glacial, non loin du 70ᵉ degré de latitude nord.

Ces régions, qui sont placées au delà du cercle polaire, sont soumises à la nuit polaire qui y dure de un à deux mois; elles sont à 30 degrés de longitude plus à l'ouest et à 15 degrés de latitude plus au nord. Vous voyez d'ici qu'il ne faut pas songer à un pareil voyage.

— Alors pourquoi partons-nous? répliqua M. Dick Moore avec un entêtement tout américain.

— Dieu, que vous êtes impatient! dit en riant le trappeur. Je continue.

Plusieurs tribus des Esquimaux, de ceux surtout qui se livrent à la pêche de la baleine, quittent pendant l'hiver leurs froides contrées où la mer se congèle et où toute poursuite des grands cétacées devient impossible; elles viennent établir leurs tentes dans des contrées plus clémentes et où la pêche promet d'être plus fructueuse. C'est pourquoi je me propose d'aller avec vous à leur recherche sur les côtes de la baie d'Hudson.

— A la bonne heure! Il fallait commencer par là, s'écria M. Dick Moore.

Mais encore une explication, ajouta-t-il.

— Parlez, ne vous gênez pas.

— Pourquoi disiez-vous que les Castors ne peuvent connaître que les Esquimaux que nous allons chercher?

— Parce que les Castors, bien qu'étant essentiellement nomades, ne se sont jamais aventurés au delà de la baie d'Hudson et que par conséquent il leur est matériellement impossible de connaître les tribus d'Esquimaux qui n'y viennent pas.

— Alors, interrompit M. Champion, tout me semble être pour le mieux et je demande à nous mettre en route sans plus tarder.

Guillaume Novet se gratta l'oreille.

— Qu'est-ce qui vous gêne encore, Guillaume? demanda l'ingénieur.

— Presque rien, mais enfin c'est bien quelque chose. Quels moyens de locomotion choisissons-nous?

— Nous ne partons pas à pied? interrogea M. Champion.

— Il n'y faut pas songer.

— Alors montons à cheval.

— Pas davantage.

— Diable! diable! Voulez-vous que je demande à mon oncle un de ses fourgons?

— Nous ne ferions pas dix jours de marche sans voir les mules mortes de faim et de froid et sans abandonner le véhicule dans quelque fondrière.

— Alors, voyons, cher monsieur Novet, donnez votre avis.

— Il nous faudrait un traîneau et des chiens, dit enfin le trappeur.

— Ah diable! Est-ce un article qu'on peut trouver aisément dans ces régions?

— Aisément, non! dit Guillaume, mais ce n'est pas impossible, et si vous voulez m'en donner la commission je tenterai l'aventure.

— Vous savez bien, mon cher, que vous avez carte blanche.

— Voici mon idée, dit Novet.

Chaque année, dans cette saison, il vient non seulement du Canada, mais aussi des régions du nord, des sociétés de chasseurs et de marchands de fourrures. Ces derniers arrivent souvent sur des traîneaux et c'est sur une occasion de cette nature que je compte pour mener à bien notre entreprise.

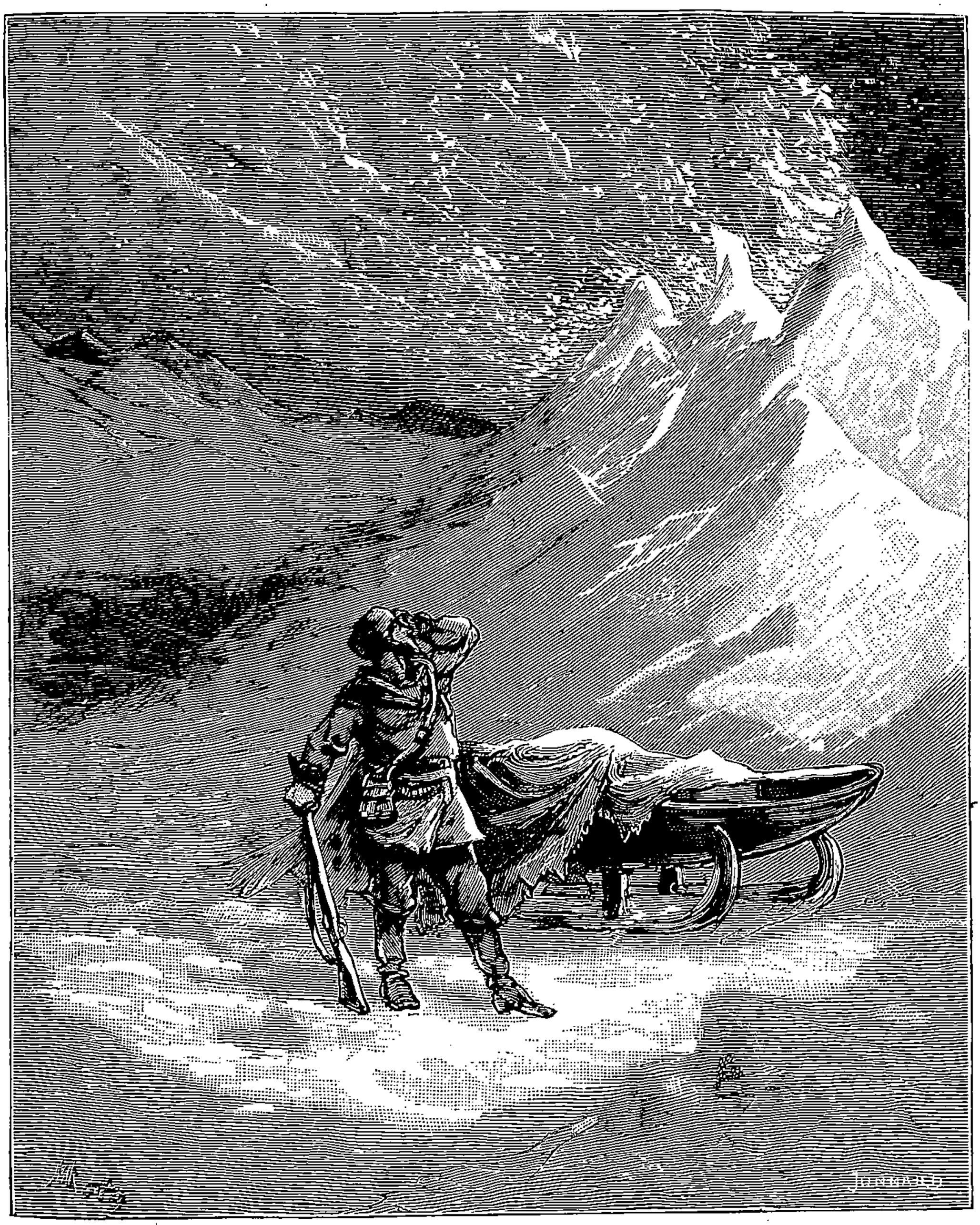
— Quel prix estimez-vous que nous demanderont ces marchands? Allez carrément de l'avant : je suis riche, mon oncle aussi, et quinze ou vingt mille francs de plus ou de moins ne nous effrayent pas.

— Ce ne sera pas si cher, dit en riant le trappeur. Vous me confierez un de ces bons fusils doubles que vous avez fait fabriquer à Paris chez M. Fauré Le Page. Ce sont des armes qui n'ont point de rivales au monde et quand j'en aurai confié une pendant quelques heures à un chasseur de fourrures, il me donnera pour l'avoir tout ce que je lui demanderai.

— Quand partirez-vous, Guillaume?

— Dans un quart d'heure; dès que vous m'aurez remis le fusil en question avec les munitions qui y sont attachées.

Les trois amis descendirent du wagon occupé par M. Champion et sa femme. Ils se rendirent en toute hâte vers le fourgon-arsenal; le Canadien y prit un fusil, des cartouches, une carnassière, puis il s'éloigna à grands pas après avoir serré la main de ses deux compagnons.



A la neige violemment arrachée au sol par la bourrasque.... (P. 537.)

— A mon tour maintenant, dit-il.

Il alla prendre son propre fusil et son carnier, puis il donna un coup de sifflet.

— Médor! Médor! cria-t-il.

Le beau chien de M. Dick Moore apparut, sautant d'allégresse.

— En chasse! en chasse! dit joyeusement le trappeur.

CHAPITRE LVII

RETOUR DE GUILLAUME NOVET. — UN TRAINEAU ET DEUX RENNES. — LES EXPLOITS D'UN CHASSEUR ET DE SON CHIEN. — PRÉPARATIFS DE DÉPART. — ADIEUX ET SÉPARATION. — PREMIÈRE NUIT D'EXPÉDITION. — CHANGEMENT DE TEMPÉRATURE. — L'OPINION DE MÉDOR. — LE DÉSERT. — UNE BOUSSOLE. — LA NEIGE. — ARRÊT FORCÉ. — LE CIEL S'ÉCLAIRCIT. — LES RENNES ONT PRIS LA CLÉ DES CHAMPS. — GUILLAUME NOVET, M. MOORE ET MÉDOR VONT A LEUR RECHERCHE. — SOMMEIL DE M. CHAMPION. — L'ÉTAT DU CIEL AVANT LE JOUR. — INQUIÉTUDES. — UNE TEMPÊTE DE NEIGE. — COMMENT M. CHAMPION SE MET A L'ABRI.

L'absence du trappeur dura quatre jours.

La température allait chaque jour en baissant, mais les Européens, réfugiés dans leurs fourgons bien chauffés, ne paraissaient pas souffrir du froid.

MM. Champion et Dick Moore, à la veille d'entreprendre un long voyage dans l'inconnu, n'étaient pas sans éprouver de graves inquiétudes, mais ils se consolaient en s'appuyant sur l'expérience et la sagesse de leur guide.

M. Moore, en constatant l'absence de Médor, avait tout de suite compris que le brave chien avait suivi son ami le chasseur, il avait lui-même, en maintes circonstances, autorisé Guillaume à l'emmener et il savait que le Canadien était un tireur digne d'un pareil compagnon.

A la fin du quatrième jour des Indiens vinrent annoncer le retour du messager.

Il ne tarda pas en effet à faire son apparition, précédé de Médor qui vint se rouler aux pieds de son maître et sembla implorer son pardon pour une si longue absence.

M. Dick Moore flatta de la main l'excellente bête. Il était trop préoccupé de l'escorte du trappeur pour songer même à adresser le plus petit reproche à son chien.

En effet, Guillaume Novet arrivait, amenant à la suite un superbe traîneau attelé de deux rennes.

Ce traîneau, très différent de ceux des Groënlandais que M. Moore avait vus dans les musées d'Europe et d'Amérique, était très léger et très étroit.

Les principaux matériaux qui le constituaient étaient une espèce de bois flexible, des maxillaires, des côtes et des fanons de cétacés.

En homme expert en la matière, Guillaume Novet avait eu soin d'utiliser la température au profit de la vitesse de son véhicule et avait arrosé avant le départ, à plusieurs reprises, les patins, qui s'étaient ainsi garnis d'une couche de glace épaisse de deux ou trois millimètres.

Il savait par expérience que si les patins n'ont pas été ainsi recouverts d'une couche glacée et que si le froid est vif, le frottement contre la neige durcie par la gelée devient considérable et par suite que les animaux attelés sont obligés de faire un tirage considérable.

Les différentes parties du traîneau n'étaient point reliées par des clous ou des chevilles, mais par des courroies en boyaux de phoques ou par des fanons de baleine. Le siège, placé très bas, était enveloppé par une peau d'ours blanc, le poil en dehors.

La forme de ce véhicule était elle-même fort originale et rappelait celle des traîneaux qu'emploient les Lapons.

Qu'on se figure une sorte de léger canot d'environ deux mètres de long recouvert de peaux d'ours blancs.

La quille de ce singulier équipage était portée sur les patins formés de deux billes en bois poli.

Deux banquettes étaient placées en travers et étaient destinées à recevoir les voyageurs, qui auraient pu s'y installer quatre et y être complètement à l'aise.

Généralement ces traîneaux n'ont qu'un seul renne pour attelage ; c'était un véritable luxe de la part du Canadien d'y en avoir mis deux.

M. Champion lui en fit l'observation :

— J'ai pensé, reprit le trappeur, que l'un des animaux pouvait être malade, se tuer, ou mourir en route. Il nous en restera un pour continuer notre voyage.

Guillaume Novet et Médor n'avaient d'ailleurs pas perdu leur temps en route.

En examinant de plus près le traîneau, M. Dick Moore constata qu'il contenait quatre grandes et magnifiques peaux d'ours blancs fraîchement dépouillées ; le chasseur avait eu soin d'écorcher ses victimes immédiatement après leur mort, et pour ne pas se charger d'un poids inutile, avait abandonné la chair sur la neige, n'emportant avec lui que les pieds des ours, qui constituent un mets délicat.

Mais si le trappeur avait méprisé cette venaison il n'avait pas fait de même de la chair d'un superbe élan qu'on trouva couché au fond du traîneau et qui en occupait toute la longueur.

Ce royal gibier fut confié au chef de cuisine, Jean-Pierre Lerat, qui se chargea d'en composer le menu du lendemain.

Nous n'insisterons pas sur les préparatifs de départ faits par MM. Champion et Moore, ni sur les douleurs de la séparation, pas plus que sur les recommandations de prudence qui furent adressées aux trois voyageurs.

Le traîneau fut bourré de conserves, d'armes et de munitions.

Les deux amis et leur conducteur partirent le lendemain de bonne heure, non sans qu'on eût toutefois fait un copieux repas d'adieu.

JeanPierre Lerat attacha à l'arrière du traîneau un grand filet rempli de viande fraîche rôtie que le froid extérieur se chargerait de conserver; dans sa sagesse de bon cuisinier, il n'oublia pas de joindre à ces provisions toutes sortes d'épices : sel, poivre, piments, carvi, coriandre, cumin, muscade, clous de girofle, cannelle, thym, laurier, gingembre, ail, etc. En un mot, il fit un paquet de tout ce qui lui parut de nature à permettre aux voyageurs de contenter leur gourmandise et de se maintenir dans un bon état d'appétit.

Les trois voyageurs prirent enfin congé de leurs amis; M. Champion embrassa une dernière fois sa jeune femme, et Guillaume Novet, assis sur le siège assez incommode du traîneau, fit entendre un coup de sifflet prolongé, signal de départ pour les rennes qui partirent à fond de train.

Le premier jour de cette course rapide s'écoula sans le moindre incident.

Guillaume Novet semblait connaître le terrain sur lequel on s'avançait, comme s'il y avait passé toute sa vie; le froid était intense, mais les voyageurs pouvaient le braver inpunément grâce aux amoncellements de chaudes fourrures dans lesquelles ils étaient enveloppés.

Quand arriva la nuit, il fallut songer à camper; on gagna pour cela une forêt de sapins qui formait à l'horizon une tache noire comme de l'encre sur le blanc linceul qui couvrait tout l'espace.

Les rennes furent dételés et mis en liberté. Ces bonnes bêtes, semblant comprendre la nécessité de se placer sous la protection de leurs maîtres, se mirent, sans s'éloigner d'eux, à creuser le sol de leurs durs sabots et à manger les herbes qu'ils mettaient ainsi à jour en écartant la neige.

Un grand feu fut allumé; des branches mortes d'arbres résineux firent les frais de ce foyer dont les flammes vives et pétillantes ne tardèrent pas à monter jusqu'au ciel.

Les voyageurs avaient emporté une tente portative que les femmes indiennes leur avaient fabriquée avec des peaux de daim cousues ensemble; Ils l'établirent devant le foyer incandescent et firent un excellent repas

avant de s'envelopper dans leurs fourrures et de se livrer au sommeil sans se préoccuper davantage du froid extérieur.

Le lendemain, à la naissance du jour, le Canadien fit remarquer à ses compagnons que la température et l'état général de l'atmosphère avaient considérablement changé.

Le ciel qui, la veille, était clair et ensoleillé, était recouvert d'une couche épaisse de brume qui lui donnait un aspect gris et cotonneux. Le froid avait diminué, mais paraissait moins supportable parce qu'il s'était chargé d'humidité et que les voyageurs sentaient qu'il pénétrait jusqu'à la moelle des os.

Les deux rennes s'étaient couchés dans la neige en vue du foyer; ils ne se levèrent qu'après de nombreux efforts tentés par leur conducteur.

— Vilain temps! dit M. Champion.

— Temps de chien! répondit M. Moore.

Comme s'il voulait se disculper d'être l'auteur de ce changement de température, Médor, qui la veille avait consciencieusement suivi le traîneau, vint présenter son museau caressant à son maître.

— Que dis-tu de cela, toi? interrogea l'Américain en passant la main sur le poil soyeux de l'animal.

Médor fit entendre une sorte de gémissement plaintif.

— Bon, cela ne te va guère; et vous, Guillaume, qu'en augurez-vous?

— Nous allons avoir de la neige, répondit le Canadien, et, ma foi, cette perspective n'a absolument rien de gai, car le moins qui pourra en arriver c'est que notre marche en soit retardée.

— Eh bien, à la guerre comme à la guerre! s'écria M. Champion, en allumant un odorant cigare de la Havane.

— M'imiterez vous? demanda-t-il en tendant son porte-cigare à M. Dick Moore et à Guillaume Novet.

— Pourquoi pas? répondirent simultanément les deux hommes, qui tendirent la main et ne tardèrent pas à envoyer de grosses bouffées de fumée blanche dans la vapeur grise qui enveloppait la terre.

On replia la tente, puis chacun prit sa place sur le traîneau.

Les deux rennes, attelés, se mirent au galop et le véhicule s'élança dans l'espace.

Une heure après le départ, le pays parcouru changea absolument d'aspect.

Aussi loin que le regard pouvait atteindre, dans toutes les directions se déroulait une plaine solitaire, aride, déserte, sans végétation et sans arbres, couverte de son implacable manteau blanc.

Nul être vivant, nul animal, nul oiseau : l'empire du froid!

Tout à coup la neige se mit à tomber, sans qu'un souffle d'air se fît sentir, en flocons mous, mais si pressés qu'il était impossible de voir devant soi.

L'intrépide Canadien n'en continuait pas moins sa course, se fiant en l'instinct des rennes qu'il conduisait.

L'aridité de la plaine et sa monotonie devenaient une condition de sécurité.

— Monsieur Champion, demanda le conducteur, n'avez-vous pas une boussole de poche?

— La voilà!

— Merci! je ne puis plus aller sans cela.

Bientôt la vitesse des rennes se ralentit.

C'est que la couche de neige récemment tombée devenait de plus en plus épaisse et que les patins du traîneau s'y trouvaient englués et retenus.

Guillaume Novet lutta une heure encore contre cet obstacle, mais il ne tarda pas à reconnaître l'inutilité de nouveaux efforts.

Les deux rennes, dont un seul eût suffi en temps ordinaire pour emporter le traîneau pendant des mois entiers, étaient à bout de force.

— Il faut nous arrêter ici, dit le Canadien.

Les deux voyageurs ne répondirent pas, mais mirent pied à terre.

Guillaume Novet se hâta de dételer les rennes qui, au lieu de s'éloigner pour chercher leur nourriture, se couchèrent sur la neige, se rapprochant le plus possible, comme s'ils voulaient se prêter un mutuel appui contre le fléau.

Les trois voyageurs, désirant ne pas perdre un temps précieux, décidèrent qu'on se passerait de tente et qu'on attendrait le beau temps en s'abritant sous les peaux cousues.

C'est ainsi qu'ils restèrent immobiles et somnolents plusieurs heures.

Le ciel s'éclaircit vers le soir.

Guillaume Novet prit la parole :

— Messieurs, dit-il, je crois que nous aurons une belle nuit; la gelée est revenue et la couche de neige devient solide. Je pense que nous ferons sagement de ne pas nous attarder davantage et de profiter de la clarté des étoiles pour continuer notre route et gagner des régions plus habitables.

MM. Champion et Dick Moore firent un geste approbatif.

Et en effet, au fur et à mesure que le jour disparaissait, la voûte céleste étincelait de mille feux, et la lumière versée sur la plaine blanche

par les scintillantes étoiles allumait de toute part des étincelles aux pointes des derniers flocons de neige tombés du ciel.

Le Canadien se mit en-devoir de reformer son attelage, mais tout à coup il poussa un cri de désappointement.

— Qu'y a-t-il? interrogea M. Champion.

— Nos rennes ont disparu, répondit le trappeur.

— Il ne nous manquait plus que cet accident! s'écria M. Dick Moore.

— Je crains bien que ce soit plus qu'un accident ; un malheur, répliqua Guillaume Novet.

Quoi qu'il en soit, il faut nous résigner à rester en place, dit M. Champion.

— A moins, reprit M. Moore, que nous ne nous mettions en quête de nos bêtes, qui ne se sont peut-être éloignées que pour chercher leur pâture dans les environs.

— C'est ce que je vais faire sans tarder, messieurs, répondit le Canadien. Attendez-moi ici, je serai absent le moins longtemps possible.

Sans attendre la réponse de ses compagnons, Guillaume Novet s'éloigna à grands pas, les yeux attachés sur le sol et cherchant à démêler dans la neige tombée récemment les traces des animaux fugitifs.

M. Champion et son ami s'installèrent tant bien que mal sur une peau d'ours blanc posée sur la neige gelée et se firent une sorte d'abri à l'aide des peaux destinées à former la tente.

Médor vint se coucher entre les jambes de son maître.

Sa vue sembla faire naître une pensée dans l'esprit de M. Dick Moore.

Il s'adressa à son ami.

— Je vous parie, dit-il, que je rencontrerai nos rennes avant maître Guillaume.

— Où iriez-vous les chercher? demanda l'ingénieur d'un air incrédule.

— Attendez-moi là et vous allez voir.

En disant ces mots il mit son fusil en bandoulière.

— Médor, dit-il.

Le chien se leva et vint docilement à l'appel de son maître en remuant sa queue d'un air joyeux.

— Conduis-moi vers les rennes fugitifs, lui dit l'Américain, lui parlant comme il l'aurait fait vis-à-vis d'un homme.

Médor poussa un petit jappement étouffé.

— Entendez-vous ce qu'il me dit? demanda M. Dick Moore à M. Champion.

— Ma foi, non!

— Eh bien! il me dit qu'il est prêt à me guider.

Médor, en effet, fit, au galop, un long circuit autour du point où se trouvaient les deux amis et le traîneau, puis il revint comme pour dire à son maître :

— En route !

M. Dick Moore, suivant l'intelligent animal, s'éloigna à grands pas et ne tarda pas à disparaître dans les brumes de l'horizon.

Resté seul, M. Champion se roula dans une magnifique peau de grizly, puis. s'étendant sur la peau d'ours blanc, il plaça sous sa tête, en guise d'oreiller, sa carnassière roulée; enfin, tenant sous la main son fusil double chargé :

— Bonsoir la compagnie ! dit-il.

Quelques instants après, il dormait profondément.

Il était bien couvert, bien chaudement enveloppé dans ses fourrures ; néanmoins, un peu avant le moment où le jour allait naître, il fut éveillé par une sensation de froid.

Il regarda autour de lui. Il était toujours seul : ni l'un ni l'autre de ses compagnons n'était de retour.

Il se leva précipitament.

Partout à l'entour du lieu où il se trouvait régnaient le silence et la solitude.

— Mes malheureux compagnons se sont-ils égarés ou leur est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? se demanda-t-il d'abord.

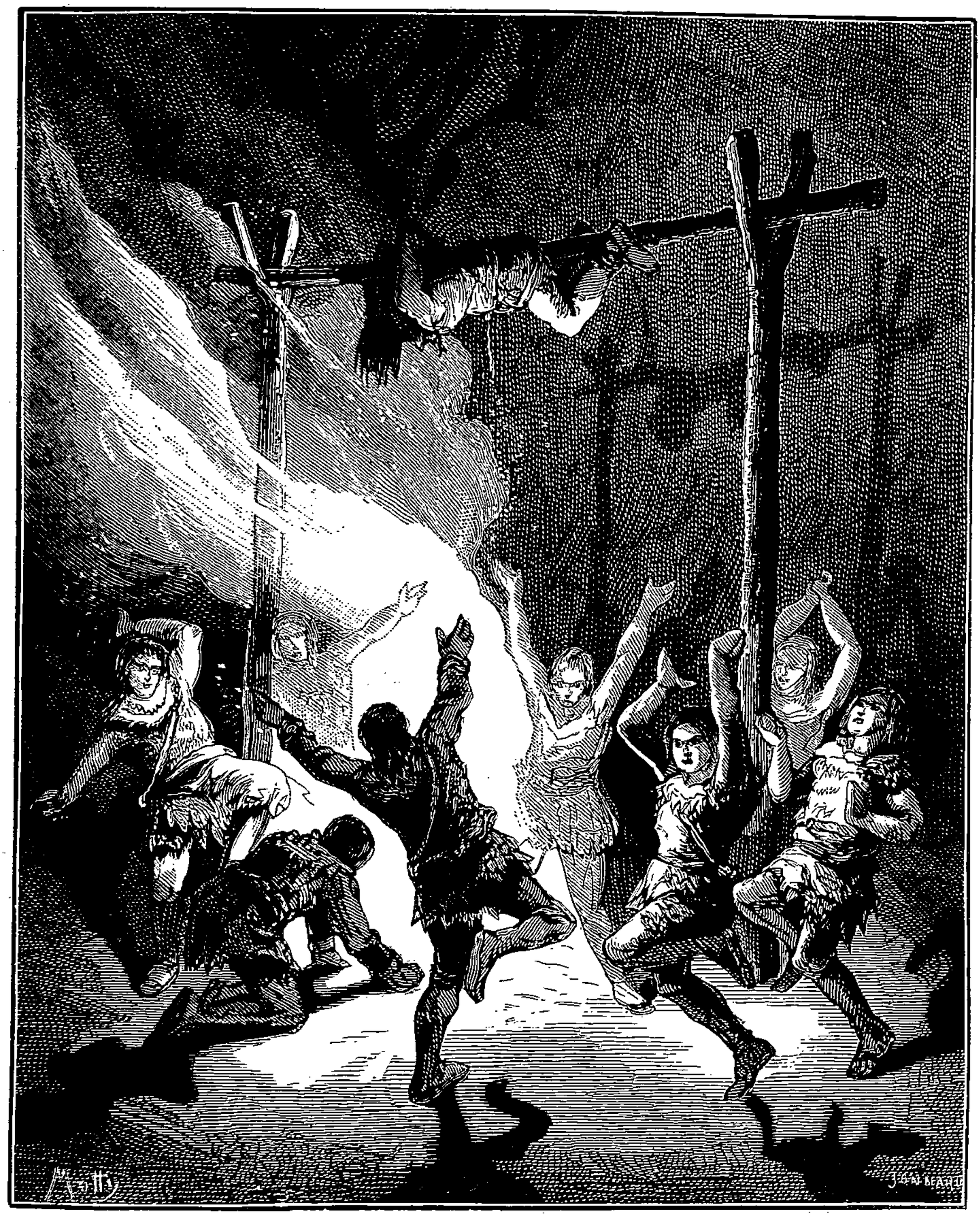
Puis il réfléchit et se sentit presque rassuré.

— Guillaume Novet, se dit-il à lui-même, est un homme d'une sagesse et d'une prudence achevées ; de plus, il est familier avec ces contrées. Quant à mon ami Dick Moore, il est parti avec son chien et son fusil ; ainsi armé quel danger peut-il craindre ?

Sans doute ces maudits rennes ont été pris de nostalgie et sont partis vers les lieux qui les ont vus naître. S'il en est ainsi, mes compagnons ont tort de continuer une poursuite inutile ; ils ne tarderont pas à s'en apercevoir et ils reviendront. Mais que le diable m'emporte si je sais comment nous nous tirerons de ce désert maudit avec notre traîneau et les provisions qu'il renferme.

A cet instant il regarda le ciel et devint soucieux.

La voûte céleste, en effet, naguère si limpide et si lumineuse, se couvrait peu à peu de nuages noirs, les étoiles, éclipsées par ces menaçantes vapeurs s'éteignaient une à une, et un vent terrible, accourant du sud, faisait retentir l'immensité solitaire et glacée de ses sourds mugissements.



Il les voyait, titubant sur des jambes grêles, agiter leurs bras. (P. 544.)

A la neige violemment arrachée au sol par la bourrasque vint se mêler une masse pressée de flocons blancs échappés des nuages sombres.

A l'heure même où le jour polaire devait se lever subitement, une obscurité grise enveloppa la nature entière et empêcha les regards de l'ingénieur de s'étendre même à ses pieds.

M. Champion avait souvent entendu parler des tempêtes de neige et

il savait qu'aucune force humaine ne peut être opposée à ces épouvantables ouragans. Il comprit qu'il fallait prendre une décision rapide pour se garantir de son mieux.

Il se rapprocha du traîneau et s'assura qu'aucun effort ne pourrait le mettre en mouvement. Il se plaça sous la protection de cet obstacle en se mettant au nord.

Il se baissa alors et, tirant son couteau de chasse, il s'en servit comme d'une bêche pour creuser un trou dans la couche glacée qui recouvrait le sol. Il se fit là une sorte de sépulcre assez large et assez profond pour s'y étendre commodément.

Il plaça au-dessous de lui un lit de peaux entassées et au-dessus il se fit un plafond avec la tente ployée en plusieurs épaisseurs ; puis il disposa son bissac en guise d'oreiller et, enfoui dans cette espèce de tombeau, il se mit à fumer son cigare, sans se préoccuper davantage du fracas de la tempête, des éclairs silencieux qui remplissaient l'espace de leur lueur sanglante et de la neige qui continuait à tomber en flocons serrés.

Rien d'humain ne saurait donner une idée des épouvantables effets produits par ce déchaînement de toutes les forces de la nature. Le vent soufflait avec une telle violence qu'il détachait sur le sol glacé d'immenses dalles de neige durcies et les emportait comme si ce n'avaient été que de simples fétus de paille. Un homme, un cheval, un bœuf auraient été coupés en deux par le coup de bélier de ces masses inconscientes.

En entendant ces chocs formidables qui, d'instant en instant, venaient se produire contre les parois du traîneau, M. Champion comprenait combien avait été heureuse la pensée qu'il avait eue de se placer sous son abri.

Il songeait aussi à ses compagnons :

— Que font-ils ? où sont-ils ? comment se préservent-ils de cet épouvantable orage ?

CHAPITRE LVIII

ATTENTE VAINE. — MARCHE EN AVANT. — LA LETTRE LAISSÉE. — CINQ JOURS DE MARCHE DANS LE DÉSERT. — LES PROVISIONS DE BOUCHE SONT ÉPUISÉES. — LA PHYSCIE OU LES TRIPES DE ROCHE. — UNE PERDRIX ABATTUE A PROPOS. — LE BRUIT D'UNE CHUTE D'EAU. — CHANGEMENT DE PAYSAGE. — UN SAUMON PERCÉ D'UNE BALLE. — HEUREUSE CHASSE. — L'ENTRÉE D'UNE CAVERNE. — POURQUOI M. CHAMPION N'ALLUMA PAS DE FEU. — UN BRUIT SINGULIER ET UN RÉVEIL DÉSAGRÉABLE. — UNE BROCHE COLOSSALE ET UN RÔTI ÉTRANGE. — UN HOMME BOUCANÉ ET FUMÉ. — UNE SURPRISE DANGEREUSE. — M. CHAMPION SERA-T-IL MANGÉ PAR DES ANTHROPOPHAGES ?

M. Champion attendit ainsi près du traîneau aux trois quarts enseveli dans la neige. Un jour, deux jours, trois jours s'écoulèrent et ni M. Dick Moore ni le Canadien ne donnèrent signe de vie.

Le froid était intense et d'heure en heure devenait plus rigoureux. L'ingénieur se préoccupait peu de cette complication, car le traîneau contenait assez de fourrures pour lui permettre de braver les frimas les plus intenses.

Il se creusait l'esprit pour se demander ce qu'étaient devenus ses amis et il ne trouvait dans son imagination aucune réponse à ce point d'interrogation.

A la fin du troisième jour, il conclut que sans doute ces deux infortunés, surpris par la tempête, avaient été tués et il résolut de ne plus les attendre que la nuit durant.

Cette nuit fut une nuit d'insomnie absolue.

Resté seul, où allait-il porter ses pas ?

Certes ! ni les vivres ni les munitions ne manquaient sur le traîneau, mais il ne pouvait pas s'atteler à ce véhicule et ce qu'il pourrait emporter serait peu considérable.

Devait-il revenir sur ses pas et tenter de rejoindre le campement de son oncle et le village des Corbeaux?

Il ne s'arrêta pas longtemps à cette pensée.

En effet, depuis le départ, il avait traversé des pays absolument déserts et pour refaire ce chemin, parcouru avec la vitesse des deux rennes, il lui faudrait plus de quinze jours de marche.

Il se souvint que Guillaume Novet avait dit qu'il ne s'écoulerait pas vingt-quatre heures, en continuant la route commencée, sans qu'on rencontrât un établissement habité.

— Le sort en est jeté ! s'écria-t-il, je continuerai la route commencée; j'emporterai avec moi la plus grande quantité de vivres et de munitions possible et j'irai de l'avant jusqu'à ce que je rencontre des êtres vivants qui consentent à me donner l'hospitalité.

Quand le jour parut, sa résolution était arrêtée et définitive.

Il enroula autour de ses reins deux grandes peaux d'ours gris, et bourra sa gibecière des aliments qui lui parurent les plus substantiels sous un petit volume.

C'est ainsi qu'il emporta une boîte de jus de viande concentré, une boîte de pemmican, quelques biscuits de mer et un paquet de ces likens que la nature fait pousser dans ces contrées inhospitalières et qu'on appelle la physcie d'Islande ou la mousse de renne.

Il avait à peine goûté par curiosité ce produit végétal auquel il avait d'ailleurs trouvé une saveur amère et désagréable, mais Guillaume Novet lui avait dix fois vanté ses qualités nutritives.

Il emplit sa carnassière de cartouches, mit son fusil double en bandoulière, s'assura que son couteau de chasse était bien assujetti à sa ceinture, et prit dans ses poches une poignée de pièces d'or que l'oncle Petrus avait eu la précaution de verser dans une poche du traîneau.

Il arracha alors une feuille de son carnet sur laquelle il écrivit les lignes suivantes :

« Mes amis,

« Je vous ai attendus ici trois jours et trois nuits. J'ai le droit de supposer que quelque chose de fâcheux vous est survenu et vous a empêchés de revenir à la recherche de votre ami. Je pars donc seul et n'ayant d'autre guide que ma boussole.

« Je prendrai et suivrai invariablement la direction du nord. Partout, j'aurai soin de laisser le plus que je pourrai des marques de mon passage de façon à ce que vous puissiez venir me rejoindre si cela vous devient possible un jour.

« Oh ! mes amis, combien je serais heureux de vous savoir sains et saufs ! »

Ce billet laconique fut plié en quatre et placé sur le traîneau dans la poche même où était l'or dont M. Champion laissait là la plus grande partie.

Puis l'ingénieur jeta tout alentour sur l'horizon un dernier regard et il se décida à se mettre en route, non sans pousser de profonds soupirs.

Ce voyage terrible dura cinq jours sans incident remarquable.

M. Champion rencontrait toujours devant lui cette plaine aride et

déserte, couverte de son manteau glacé, sans qu'un être vivant, quadrupède ou oiseau, vînt troubler un seul instant l'implacable solitude.

Les provisions de bouche qu'il avait emportées étaient à peu près épuisées sans qu'il lui eût encore été possible de les renouveler à l'aide de son fusil.

Le sixième jour, au matin, il se décida à mâcher son lichen, ou pour nous servir d'une expression, bien connue des voyageurs polaires, ses *tripes de roche*, quand la Providence fit passer à portée de son fusil un oiseau qui venait du nord et qu'il abattit.

Il reconnut qu'il venait de tuer une perdrix de la savane.

L'absence absolue de bois et de combustible de toute sorte aurait fort embarrassé un homme moins affamé que l'ingénieur, mais depuis l'avant-veille il n'avait pu se mettre sous la dent aucune nourriture sérieuse. Il se mit donc à plumer son gibier tant bien que mal et il mordit à même dans ses chairs palpitantes.

Cette rencontre si heureuse ne rendit pas seulement les forces à M. Champion, mais encore elle fit surgir en lui l'espérance, par les réflexions auxquelles elle donna lieu.

Il était chasseur trop expérimenté pour ne pas savoir que les perdrix ne pouvaient pas vivre dans le steppe glacé qu'il traversait.

Celle qu'il venait de tuer devait donc fuir les rigueurs du nord pour regagner des contrées plus clémentes. Donc, en continuant sa route, il pouvait être certain de rencontrer des terrains moins arides, peut être des bois, des rivières, des êtres animés, la chasse, la pêche, la vie.

Il marcha ainsi deux jours encore. Il avait achevé les dernières parcelles de sa perdrix et, pour tromper la faim qui venait de nouveau l'étreindre, il en broyait les os entre ses dents, quand un bruit lointain, partant de devant lui, vint frapper ses oreilles.

Il écouta un instant. A ne pas s'y méprendre c'était le son affaibli d'une chute d'eau.

Il hâta le pas avec joie, car, suivant lui, il devait trouver là un salut assuré.

Il arriva, en effet, vers le milieu du jour, sur les bords d'une large rivière bordée d'arbustes malingres, dont les branches dénudées se tordaient vers le ciel comme des bras désespérés.

Que lui importait le plus ou moins de richesse de la végétation. Le fleuve qu'il avait devant lui courait vers le nord-ouest et ses flots étaient trop rapides pour que le froid intense pût les solidifier.

L'infortuné voyageur était donc arrivé au bout de l'affreuse et interminable plaine où il n'avait échappé à la mort que par une série de miracles.

Dans ce fleuve il allait trouver du poisson, sur les rives, du bois pour faire du feu, sans doute aussi du gibier, rats musqués, castors ou loutres. Il suivit donc le cours de l'eau, espérant arriver ainsi plus ou moins vite à la mer.

Parvenu au sommet d'une chute d'eau de cinq ou six mètres de hauteur, il s'assit entre deux roches, sur les bords d'une anse où il espérait que les eaux limpides lui feraient bientôt connaître la nature des habitants qui la peuplaient.

Grâce à cette immobilité que connaissent seuls les hommes habitués à chasser à l'affût, M. Champion vit bientôt d'énormes saumons se croiser en tous sens dans le cristal des eaux et s'approcher assez de lui pour lui permettre d'en traverser un d'une balle.

Il saisit cette proie énorme, car le poisson ne pesait pas moins de dix à douze livres, et après l'avoir étendu sur le sol du rivage il se mit en devoir d'allumer du feu. Il cueillit sur le bord de l'eau des masses de brindilles sèches, un feu vif pétilla, sur la braise duquel le saumon fut placé.

C'est ainsi que le voyageur put faire un excellent repas et que, se sentant tout à fait réconforté, il se mit à descendre le long des rives du fleuve.

Après deux heures de marche, il s'aperçut avec une joie sans mélange qu'il avait absolument changé de région. Au pays plat et aride qu'il avait traversé et au milieu duquel se trouvait encore le traîneau abandonné, succédaient des collines boisées, attristées, il est vrai, par les amoncellements de neige, mais au milieu desquelles de nombreuses empreintes d'animaux divers démontraient au chasseur que l'abondance allait succéder pour lui à la famine.

Jamais il n'avait si bien compris l'utilité d'un bon fusil, d'une abondante provision de munitions et surtout de la précision du coup d'œil qui le dispenserait de brûler inutilement sa poudre.

Le soir de son premier jour de marche le long du fleuve, il avait déjà assez de gibier pour pouvoir avancer encore quatre ou cinq jours sans faire un nouvel usage de son arme.

M. Champion sentait la nécessité non seulement de se refaire par un souper confortable, mais encore par une nuit de repos et de tranquillité. Il regarda dans tous les sens autour de lui afin de découvrir un lieu abrité où il pût en toute sécurité s'endormir sans avoir trop à souffrir du froid toujours intense et pénétrant.

Il crut enfin avoir découvert ce qu'il cherchait.

Le lit du fleuve, au point où le voyageur était arrivé, était profondément encaissé entre deux murailles de rochers.

M. Champion suivait la rive gauche et, n'osant s'aventurer au pied de la

falaise géante, il s'avançait sur la crête sans trop se préoccuper des anfractuosités de la roche ou des profondes fissures qu'il lui fallait parfois franchir d'un bond.

La jeunesse de l'ingénieur s'était écoulée au milieu de ce merveilleux massif de montagnes de l'Isère où se trouve la Grande-Chartreuse; ses courses sur l'Alpette et le Grand-Som lui rendaient la besogne facile.

Tout à coup, en plongeant un œil distrait sur les eaux du fleuve qui allait sans cesse en se rétrécissant, il vit, le long des parois du rocher à pic au sommet duquel il se trouvait, s'ouvrir un large trou noir qui paraissait devoir être l'entrée d'une de ces grottes spacieuses qu'on rencontre si fréquemment dans les pays de montagnes.

— Ma foi! s'écria-t-il, si je parviens à atteindre cette bouche de four, je ne saurais trouver un abri plus convenable pour m'y livrer aux douceurs du *far niente*.

Après quelques allées et venues dans le but de rencontrer un passage, il découvrit à quelques centaines de pas plus loin une sorte de terrasse en pente douce qui semblait devoir conduire jusqu'aux bords du fleuve. La largeur de ce chemin suspendu sur l'abîme ne dépassait pas l'espace nécessaire pour y poser deux pieds de front; mais qu'était-ce là pour un montagnard? L'ingénieur s'y aventura sans hésiter et arriva, après quelques instants d'une gymnastique qui eût présenté de sérieux dangers pour tout autre, à une terrasse plus large qu'il avait remarquée d'en haut et qui s'étendait jusqu'au pied de l'ouverture qu'il désirait atteindre et à l'entrée de laquelle, en effet, il ne tarda pas à se trouver.

S'il avait été moins fatigué, il serait revenu sur ses pas et aurait utilisé les quelques instants de jour qui lui restaient encore pour aller ramasser une provision de bois, allumer un feu et préparer son repas. Mais il avait, le matin même, fait rôtir la cuisse d'une sorte de cabri qu'il avait abattu d'un coup de fusil et qui ressemblait assez aux gazelles africaines qu'il avait vues dans le Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne à Paris.

Il lui restait ainsi plus de viande cuite qu'il ne lui en était nécessaire pour souper et même pour déjeuner le lendemain matin.

D'un autre côté, le gibier qu'il avait abattu était fort lourd et il avait accompli une très longue route.

Il s'enfonça donc dans les profondeurs sombres de la grotte, certain de trouver avec l'obscurité la tiédeur de la température. Il découvrit entre deux quartiers de roche un coin de sol sableux et parfaitement sec; il s'enveloppa chaudement de ses deux peaux d'ours, et après avoir placé son fusil, chargé à balle, à portée de sa main, il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Tout à coup un bruit singulier, qui s'était d'abord mêlé à son rêve, l'éveilla: des cris, des miaulements, des gémissements qui n'avaient rien d'humain remplissaient la grotte et, répétés, grandis par les échos, semblaient arrachés aux profondeurs du sol.

Le voyageur ouvrit les yeux, mais une des roches entre lesquelles il s'était placé l'empêcha de voir ce qui causait un pareil vacarme. Il aperçut seulement une immense lueur qui semblait sortir de l'ouverture de la caverne et qui l'emplissait de ses flots lumineux jusqu'au point éloigné où le dormeur avait établi sa retraite.

Le premier mouvement de M. Champion fut de saisir son fusil; son second fut de se soulever silencieusement et de s'avancer de façon à savoir, sans être vu lui-même, à quels ennemis il avait affaire.

L'ingénieur n'avait jamais été superstitieux; il ne croyait à aucune diablerie et vingt fois il avait prouvé qu'il était inaccessible à la peur. Cependant, nous sommes forcés de l'avouer, quand il fut parvenu en rampant à mettre sa tête hors de la colonne d'ombre formée par un des rochers qui le cachaient, il fut saisi d'une indicible épouvante et il sentit tout son sang se figer dans ses veines.

Autour d'un énorme foyer dont les flammes rougissantes emplissaient de lueurs étranges et fantastiques les profondeurs de la grotte, une dizaine d'êtres bizarres se livraient à toute sorte de contorsions hideuses.

Ces cris hors nature qui l'avaient réveillé semblaient sortir de leurs bouches. Il les voyait, titubant sur des jambes grêles, agiter leurs bras en gestes fantastiques et il se demanda sérieusement s'il avait sous les yeux des hommes ou des êtres surnaturels.

Bientôt l'un d'entre eux, les épaules couvertes de la dépouille fraîche et tout ensanglantée d'un phoque, jeta à pleines mains dans le foyer où flambaient déjà des branches d'arbres résineux, une matière blanchâtre dans laquelle il crut reconnaître de la graisse de poisson ou de baleine.

La flamme activée redoubla d'intensité, et aux cris bizarres de ces êtres fantastiques. M. Champion entendit se mêler le pétillement du foyer, semblable au bruit d'une fusillade lointaine.

Les ombres grimaçantes des danseurs, grandies par les rouges lueurs de la flamme, venaient s'agiter contre les parois des roches placées dans les profondeurs de la caverne et y figuraient mille dessins capricieux, semblables à de colossales ombres chinoises enfantées par une imagination en délire.

Le regard du voyageur, fasciné par ce spectacle aussi étrange qu'imprévu, ne pouvait se détacher de cette scène effrayante.

Tout à coup, soit que les lueurs du foyer redoublassent d'intensité, soit



Ils lui croisèrent les mains derrière le dos et le lièrent à une aiguille de basalte. (P. 549.)

que les yeux du spectateur s'accoutumassent de plus en plus à la lumière diabolique qui remplissait la voûte souterraine, M. Champion remarqua que les acteurs de la scène avaient au milieu d'eux un appareil ressemblant à la broche rudimentaire dont se servent, pour préparer leurs repas, les trappeurs et les coureurs des bois.

Sur deux pieux fichés dans le sol et formant la fourche dans leur partie

supérieure reposait une longue perche, semblable à une broche colossale.

Quelque chose était attaché longitudinalement à cette broche; mais, malgré ses efforts, M. Champion ne pouvait, en raison de la distance où il se trouvait, distinguer ni les traits ni les détails du costume des êtres étranges qui continuaient autour du foyer incandescent leurs contorsions épileptiques, pas plus que la nature de l'objet fixé à la rotissoire monumentale qui se dessinait en noir sur le fond lumineux du foyer.

Cette chose, qui excitait, malgré lui, au plus haut point sa curiosité, était défigurée et rendue méconnaissable par l'épaisse fumée qui s'échappait du feu et qui se déroulait en spirales noires et puantes jusqu'au faîte élevé de la caverne.

A un signal donné par l'être couvert d'une peau de phoque, chacun des acteurs de cette étrange scène se jeta à plat ventre sur le sol, la tête dirigée du côté du foyer, et resta immobile comme si la mort venait subitement de le frapper.

L'homme à la peau, qui semblait être le chef, grimpa alors avec l'agilité d'un singe le long d'un des chevalets supportant la broche et s'avança à quatre pattes le long de la perche horizontale.

Les flammes du foyer avaient diminué de hauteur et la fumée qui s'en échappait avait moins d'intensité. M. Champion put voir alors distinctement le fantastique personnage détacher patiemment l'objet ficelé le long de cette broche et le rapporter péniblement au pied du brasier.

Alors seulement il put voir de quoi il s'agissait.

La chose informe et un peu ployée sur elle-même que le chef avait rapportée sur son bras, ce long boyau noirci qui avait d'abord semblé au voyageur être une sorte d'andouille énorme enfilée à une broche colossale, fut mis debout et l'ingénieur put constater que c'était une loque humaine, un cadavre tout nu, noirci par la fumée, dont les bras rigides et les jambes raides refusaient de ployer sous les efforts du démon qui cherchait à leur faire prendre des poses gracieuses.

Les êtres couchés se relevèrent tout à coup comme s'ils étaient mus par un ressort; leurs mains s'unirent et une ronde infernale commença, enveloppant à la fois le chef, le cadavre de l'homme fumé et l'appareil qui avait servi à le rôtir.

M. Champion tressaillit d'horreur devant ce spectacle; mais l'indignation l'emporta enfin sur la terreur. Il épaula lentement son fusil et il mit en joue le chef de ces affreux cannibales.

Il allait presser la gâchette quand il sentit son arme s'échapper de ses mains. Vingt bras se posèrent à la fois sur lui, lui étreignant le cou, le corps, les jambes. C'est ainsi qu'il fut transporté comme un fétu de paille

enlevé par le vent, aux pieds de celui que, malgré la distance, il avait reconnu pour le chef de ces malfaiteurs.

M. Champion était si bien maîtrisé par des forces invisibles, que l'idée d'opposer la moindre résistance ne lui vint même pas un seul instant. Il entrevit d'un coup toute l'horreur du sort qui lui était réservé.

A quoi lui avait servi d'échapper à la tempête, de résister à la famine, pour venir ainsi périr misérablement au milieu d'une bande d'abominables anthropophages et se voir rôtir comme un gigot de gazelle?

Ce n'était pas assez de trouver sa tombe dans des estomacs humains, il fallait encore que son corps fût fumé et boucané, afin sans doute de mieux satisfaire la gourmandise de ces monstres!

C'était trop d'horreur à la fin et tout son être se révolta.

Trop étroitement lié et retenu pour pouvoir opposer à ses bourreaux une résistance physique, il résolut du moins de leur montrer assez de stoïcisme pour leur faire voir qu'un Français sait mourir avec autant de résignation qu'un sauvage. Il ouvrit les yeux et regarda ses ennemis en face.

Il s'aperçut alors avec stupéfaction que tous ceux qu'il avait vus danser et se tordre à l'entour du foyer, comme ceux qui, sortant de l'ombre, l'avaient saisi et désarmé, avaient le visage recouvert d'un masque horrible, de taille disproportionnée avec le restant de leur corps, et il vit à travers les trous ronds grossièrement taillés à la partie supérieure de ces informes ébauches sculptées dans le bois, des yeux brillants qui l'enveloppaient comme d'un réseau d'appétits immondes.

CHAPITRE LIX

UNE TRIBU D'ESQUIMAUX. — Y A-T-IL DES ESQUIMAUX ANTHROPOPHAGES? — *Kablunect, tornak, Tupilak, Angakok, Tornusouk.* — M. CHAMPION EST SOLIDEMENT GARROTTÉ. — LES CÉRÉMONIES CONTINUENT. — UN VENTRE VIDE QU'ON BOURRE DE MOUSSE. — UNE AIGUILLE EN OS DE POISSON. — UN CHAUDRON FANTASTIQUE. — UN CADAVRE PARÉ ET MASQUÉ. — CASTAGNETTES OU KALNHAÏT. — ARMES ET OFFRANDES. — UNE CUISINE INFERNALE. — M. CHAMPION EST TRANSFORMÉ EN COLIS. — UN *oumiak* ET DES KAYAKS. — UNE DESCENTE RAPIDE. — UNE FOULE PITTORESQUE. — COSTUMES ESQUIMAUX. — LES CHIENS DE TRAIT. — LE POTEAU DES SUPPLICES. — UNE ESPÉRANCE TROMPÉE. — UN REPAS FUNÈBRE. — UN BRIQUET SINGULIER. — APPARITION DES EXÉCUTEURS.

Le costume de ces hommes, tout entier emprunté à la dépouille des phoques et des lions de mer, leurs bottes fourrées montant jusqu'à la hanche, leurs longs vestons reliés à la taille par une ceinture; tout, l'ensemble et les détails, amena M. Champion à conclure qu'il avait devant lui une tribu d'Esquimaux.

Devant cette hypothèse, toutes ses notions d'anthropologie étaient réduites à néant.

Quoi! des Esquimaux anthropophages! Était-ce Dieu possible que des compatriotes d'Hans et de Joë, que ces hommes de Guillaume Novet lui avait dépeints si doux, si paisibles, si hospitaliers, eussent pu, en changeant de région, atteindre ainsi les dernières limites de la barbarie?

Il en arriva à conclure qu'il se trompait, et que ceux qu'il avait devant les yeux pouvaient avoir emprunté aux *Innuïts*, les amis du Canadien, leur costume et leurs armes, mais qu'à coup sûr ils devaient faire partie d'une des tribus féroces qui vivent sur les sommets inaccessibles des montagnes Rocheuses.

Sans doute ils étaient venus pour piller quelques inoffensives familles d'honnêtes pêcheurs, et, après avoir massacré ces victimes, ils s'étaient parés de leurs dépouilles.

L'ingénieur garrotté et immobilisé en était là de ses réflexions, quand l'homme à la peau sanglante se retourna vers ses compagnons et leur adressa la parole dans une langue bizarre où M. Champion ne retrouva l'intonation d'aucun des dialectes indiens qu'il avait étudiés avec soin.

S'il eût su la langue des Esquimaux de l'Amérique du Nord, il eût certainement entendu cette phrase dont il ne comprit que plus tard la signification :

— Frères, avait dit le chef, liez solidement cet étranger (*kablunect*). En l'amenant ici, son ange gardien (*tornak*) l'a livré à *Tupilak,* l'esprit du mal. Il a vu les invocations de votre *angakok* (prêtre-sorcier) à *Tornusouk* (le dieu des pêcheurs). Il doit mourir! Ainsi le veut la loi des ancêtres.

Après un moment de silence, il ajouta :

— Jetez cet homme dans un coin après vous être assurés qu'il est dans l'impossibilité de s'échapper. Nous, pendant ce temps, nous continuerons nos cérémonies ; nous aurons le temps ensuite de déterminer quel genre de mort il a mérité.

Quatre hommes s'approchèrent de M. Champion resté impassible; ils lui croisèrent les mains derrière le dos et les lièrent d'un triple tour d'une courroie solide empruntée aux intestins d'un phoque. Une longue corde de même matière l'enveloppant de ses replis multipliés, le retint immobile et debout, le long d'une sorte d'aiguille de basalte formant colonne.

Ce poteau naturel était placé à courte distance du foyer autour duquel dansaient et hurlaient les bandits au milieu de leurs épouvantables profanations.

Les sauvages, sans plus songer à leur prisonnier, allèrent reprendre leur place autour du feu et leur chef, redressant le cadavre noirci de l'homme boucané, reprit à travers son masque l'espèce de mélopée étrange dont les intonations bizarres avaient tiré brusquement le dormeur de son sommeil.

M. Champion vit alors en frémissant que le corps de l'infortunée victime de ces cannibales avait le ventre ouvert et que ses sauvages bourreaux l'avaient vidée, comme en Europe on fait d'un poulet avant de le mettre à la broche.

Un des acolytes de l'homme à la peau saignante apporta une poignée de mousse sèche, très fine et très soigneusement triée. Il la fourra dans le corps du cadavre par l'ouverture béante.

— Allons bon! voilà les fines herbes, ne put s'empêcher de murmurer l'ingénieur entre ses dents.

Puis quand il vit que l'opérateur continuait, il pensa malgré lui au bon docteur Leroux bourrant de foin les peaux des quadrupèdes et des oiseaux qui chaque jour tombaient sous les coups de fusil des chasseurs.

Pendant qu'avait lieu cette cérémonie fantastique, les autres hommes masqués, tantôt restant debout et immobiles comme des cariatides, tantôt s'accroupissant avec un ensemble parfait, répondaient aux incantations de leur chef par des séries de sons qui ne ressemblaient en rien à un langage

humain, mais qui rappelaient plutôt les sourds grognements des fauves, la nuit, dans les halliers ou sous le couvert des grands bois.

Quand le cadavre eut été complètement et soigneusement bourré de mousse, celui qui paraissait le chef prit une de ces aiguilles en os de poisson dont les femmes des Esquimaux se servent pour coudre leurs vêtements, ceux de leurs maris et de leurs enfants, et aussi les peaux de phoque qui servent de revêtements et même de carcasses à leurs bateaux.

Il fit pénétrer dans un trou percé dans la tête de cet instrument primitif un fil coupé dans un boyau de lion de mer et qui rappela à l'ingénieur le ligneul de nos cordonniers, puis il recousit avec soin la partie du ventre et de l'estomac du cadavre par laquelle avait été introduite la mousse qui servait à l'empailler.

Tous ces fantastiques démons s'éloignèrent alors en courant et disparurent dans les sombres profondeurs de la grotte laissant seul leur chef qui jeta sur le foyer des poignées de bois résineux et des gâteaux formés de graisse de baleine.

La flamme se ranima en un clin d'œil.

Bientôt M. Champion vit revenir, toujours courant, les bandits masqués qui s'étaient éclipsés. L'un d'eux portait une sorte de chaudron de cuivre noirci par la fumée, mais dont la forme fit supposer au captif qu'il avait été fabriqué en Europe.

Un autre était porteur de divers objets, parmi lesquels M. Champion ne tarda pas à reconnaître un masque en bois tout pareil à ceux qui recouvraient le visage de tous ces démons et des vêtements en fourrure.

Le cadavre fut revêtu de ces habits qui parurent d'autant plus remarquables au prisonnier qu'ils étaient d'une richesse inconnue dans ces parages.

Le veston, formé intérieurement de peau de phoque assouplie, était recouvert d'une épaisse et fine fourrure dont l'ensemble représentait la dépouille de plusieurs loutres marines. Or, M. Champion n'ignorait pas combien est précieuse la peau de cet animal qui disparaît complètement devant la chasse implacable qu'on lui fait et qui ne sera bientôt plus connu que par les spécimens qu'on en trouvera empaillés dans les musés d'histoire naturelle.

Les bottes fourrées étaient fabriquées en peau de loup blanc, appelé le loup arctique.

On mit sur la tête du cadavre de l'homme fumé un de ces chapeaux tressés en écorce de racine de pin comme M. Champion en avait vu à Paris au musée ethnographique du Trocadéro, et que portent les Kania-

moutes, pour se protéger du soleil, quand ils s'embarquent dans leurs kayaks.

Ce chapeau, orné d'une visière en bois avec figures d'animaux naïvement sculptées au couteau, était peint en bleu vif et était orné de différents dessins.

Les pieds du corps mort furent armés d'une paire de raquettes ou souliers de neige. Dans une des mains on plaça une petite hachette de pierre d'une teinte verdâtre, dans l'autre un arc en bois dur comme ceux que M. Champion avait vus récemment dans les mains des Indiens du Canada[1].

Le juste au corps était attaché à l'aide d'une ceinture habilement tressée en poils de porc-épic et ornée de dessins brodés. Le fil qui avait servi à former ces reliefs avait été fabriqué avec des nerfs de baleine. A cette ceinture pendait un sac brodé de même sorte et dans lequel se trouvait une paire de ces castagnettes propres aux Esquimaux qui les appellent *kalnhait* et qui les fabriquent avec des becs de macareux.

Le cadavre ainsi splendidement vêtu fut appuyé debout et rigide contre un des piquets formant les supports de la broche monumentale et chacun des sauvages masqués vint se prosterner successivement devant lui, déposant à ses pieds, l'un sa lance armée d'une pointe d'obsidienne, l'autre le grattoir de silex taillé emmanché dans un coude de bois et qui sert à la préparation des peaux; un troisième offrait d'autres pointes de lance ou de javeline en schiste ardoisier ou en verre de bouteille habilement ciselé; un autre déposait le harpon meurtrier dont la pointe est formée d'une dent de morse et qu'on emploie dans la chasse à la baleine; un autre, des hameçons, des fouènes en os, des alènes pour percer le cuir. D'autres objets encore figurèrent dans cette offrande, mais le captif ne put en déterminer la nature et l'usage.

Le chef de ces hommes fantastiques prit alors le chaudron noirci des mains de celui qui l'avait apporté et le plaça sur les tisons ardents.

M. Champion le vit alors ramasser dans un coin un paquet enveloppé dans une peau de lion marin. Le captif frémit d'horreur quand il reconnut que ce que ce chef de bandits en retirait et qu'il entassait dans le récipient posé sur le feu n'était autre chose que les entrailles de la victime boucanée à la fumée et réduite à l'état de momie.

1. Quelque étranges et incroyables qur puissent sembler ces mœurs et ces usages des Esquimaux pêcheurs de baleines, ils sont rigoureusement exacts. Ceux de nos lecteurs qui voudront s'en assurer n'auront qu'à lire, dans le *Bulletin de la Société de géographie de France*, les notices fournies par M. Alphonse Pinard.

Ce jeune et intrépide explorateur utilise les revenus de sa grande fortune à faire des voyages au bénéfice de la science et il a vécu des années entières parmi les Esquimaux.

Un nuage jaunâtre répandant une odeur fétide monta de l'infernale marmite. Chacun des hommes masqués ramassant alors les armes déposées aux pieds du cadavre momifié, lances, javelines, harpons et flèches, vint en tremper la pointe dans la diabolique mixtion.

Le prisonnier était partagé entre l'horreur que lui inspiraient ces monstres et la terreur du sort qui lui était réservé à lui-même, quand, sur un signe du chef, deux des sauvages personnages, sans se dépouiller du masque qui rendait les traits de leur visage invisibles, s'approchèrent de l'infortuné, dénouèrent les courroies qui le retenaient debout contre la colonne de pierre, puis le saisissant l'un par le cou, l'autre par les pieds, le chargèrent, comme s'il eût été un tronc d'arbre, sur leurs épaules robustes et l'emportèrent hors de l'infernale grotte, suivant un sentier étroit qui menait par une pente abrupte sur les bords du fleuve.

Leurs compagnons ne tardèrent pas à les suivre. Tous s'avançaient sans hésiter, et avec une sûreté de pied qui eût fait honneur au plus intrépide des compatriotes de M. Champion, les chasseurs de chamois des Alpes du Dauphiné.

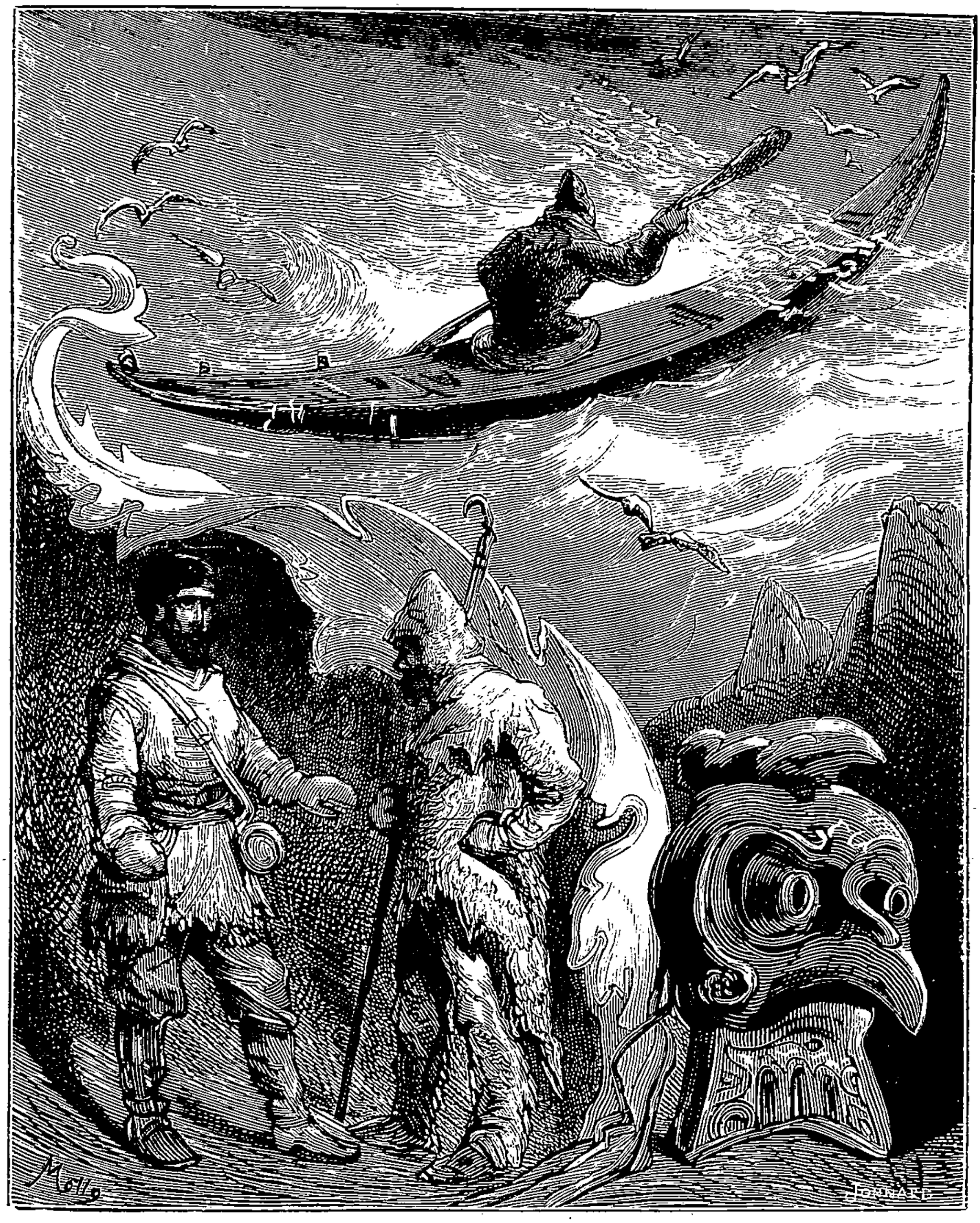
Après un quart d'heure de cette descente qui eût été dangereuse pour tous autres hommes, les sauvages masqués arrivèrent, en suivant les anfractuosités de la roche à pic qui dominait la surface du fleuve, aux bords mêmes du courant impétueux.

Les deux porteurs déposèrent leur fardeau au fond d'une de ces grandes barques que les Esquimaux emploient spécialement pour le transport de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs provisions, de leurs outils et des objets destinés à construire un campement.

Ce bateau, que les Esquimaux appellent *oumiak*, était une grande machine quadrangulaire, construite d'une membrure d'os de baleine et revêtue de peaux de phoque si bien cousues et reliées entre elles, que le canot était absolument imperméable. Tout l'ensemble de cette embarcation rappelait au captif ces bacs dont on se sert en Europe pour traverser les larges cours d'eau et pour porter d'une rive à l'autre les piétons, les bestiaux, les chevaux et les voitures.

Malgré les liens qui serraient étroitement les pieds et les mains du captif, il parvint à se soulever un peu et il vit avec une extrême joie que ses ennemis emportaient avec eux son fusil de chasse, sa carnassière où étaient enfermés ses munitions et le gibier, fruit de sa chasse, qu'il avait déposé à ses côtés sur le sol de la grotte, avant de se livrer au sommeil.

Quatre Esquimaux seulement (car tout contribuait à démontrer au prisonnier qu'il avait affaire à une tribu de cette nation), prirent place près de lui dans la primitive embarcation.



LE KAYAK

Champion et le chef esquimau. Masque en bois des Esquimaux.

Quant aux autres, il les vit un à un s'encastrer jusqu'à la ceinture dans de légers esquifs en peau de phoque et dans lesquels il reconnut le *kayak*. Ces hommes, armés d'un seul aviron, ne tardèrent pas à s'éparpiller sur le fleuve comme un troupeau de canards et ils disparurent semblables à des mouettes légères qui rasent la surface de l'eau.

Quant à l'oumiak portant le prisonnier, grâce aux efforts des quatre

vigoureux rameurs armés d'une double pagaie, il fut bientôt aussi emporté par le courant avec une vitesse vertigineuse.

Cette descente à travers les roches et les rapides, qui rappelait vaguement à M. Champion le jeu des montagnes russes dans les fêtes d'Europe, dura deux heures environ, après lesquelles l'embarcation aborda.

Toute une foule attendait sur la rive, hommes, femmes, vieillards et enfants; mais tous avaient le visage découvert et grâce à leurs traits caractérisés, le captif put être enfin assuré que ceux qui le retenaient étaient bien des Esquimaux.

Quelques femmes avaient endossé des vêtements en peau de renne, relativement assez propres, analogues à ceux des Lapons. C'était une sorte de longue pelisse dessinant le corps, très souple, et qui, à partir de la taille, retombait en plis réguliers.

La jupe était garnie de deux ou trois volants de couleurs différentes ou de franges en peau de chien agrémentées de passementeries d'étoffes voyantes Comme chaussures, elles portaient des bottes en peau de renne, hautes de tiges et ornées d'élégantes broderies. Aucune coiffure n'abritait leur chevelure noire et crépue, divisée par une raie sur le derrière de la tête et se prolongeant presque jusqu'à terre par une série de tresses artificielles, surchargées de perles, de boutons et d'ornements en métal.

Cette coquetterie et cet amour des fanfreluches rassurèrent presque le prisonnier. Il se disait en lui-même qu'une population amie des parures ne peut être cruelle; mais le souvenir du terrible spectacle auquel il avait assisté le rappelait à la réalité et faisait renaître toutes ses craintes.

Le vêtement des hommes consistait en un pantalon de renne et en un *pask* assez long en peau de marmotte, retenu par une ceinture garnie de boutons et d'ornements de cuivre et à laquelle était suspendu un couteau. Leurs bottes en peau de renne montaient jusqu'au-dessus du genou et leur coiffure se composait d'un bonnet de la même peau.

Plusieurs avaient par-dessus leur pask une sorte de manteau imperméable fabriqué avec des intestins de phoque.

Quelques femmes étaient tatouées de quelques traits tracés sur le menton. Un grand nombre d'hommes avaient la lèvre supérieure garnie d'une petite moustache; quelques-uns possédaient même un collier de barbe, peu fourni il est vrai.

La plupart avaient les lèvres percées, au-dessous des coins de la bouche, de deux trous larges de 6 à 7 millimètres, dans lesquels ils passaient de grands morceaux d'os, de verre ou de pierre.

Tous ces Esquimaux, à quelque sexe qu'ils appartinssent, avaient un teint clair et rosé sur les joues, une chevelure noire, luisante et dure

comme du crin, de petits yeux bruns très peu obliques, le nez court et aplati, la figure plate, enfin des pieds et des mains très petits.

M. Champion examinait tous ces détails avec une vive attention et autant que sa situation critique le lui permettait.

Ses quatre gardiens seuls avaient conservé ces masques hideux qui leur donnaient un aspect si terrible.

Ils le saisirent comme ils l'avaient fait au départ de la grotte, le débarquèrent et l'emportèrent à travers un ravin sauvage qui s'enfonçait dans les flancs d'une montagne dénudée et rocailleuse.

La troupe de curieux qui avait assisté au débarquement les suivait silencieusement, précédée d'un grand nombre de ces chiens esquimaux dont le museau pointu rappelle celui de l'ours, et qui portent si fièrement leur épaisse fourrure et leur queue en panache qui se retourne en spirale comme un cor de chasse.

M. Champion ne se faisait aucune illusion sur le sort qui lui était réservé ; néanmoins il guettait du coin de l'œil son fusil et sa gibecière, qu'un de ses gardiens portait maladroitement sur une épaule.

— Si au moment où l'on me débarrassera de mes liens, pensait-il avec cette ténacité d'espérance qui n'abandonne jamais un homme de cœur, même dans les circonstances les plus terribles, je parviens à m'emparer de mon arme et de mes munitions, je succomberai sans doute sous le nombre, mais du moins je vendrai chèrement ma vie.

Ils arrivèrent dans une sorte de vallée enveloppée d'amoncellements de roches énormes. Le sol formait au milieu un terre-plein au centre duquel le captif vit s'élever un solide poteau profondément et solidement fiché en terre.

Ses bourreaux le déposèrent au pied de ce tronc dénudé, le dressèrent contre lui, le dos appuyé au bois, l'y attachèrent solidement par les pieds, par le milieu du corps, par le cou, sans même se donner préalablement la peine de lui délier les pieds et les mains.

Tout ce qui restait d'espérance au malheureux s'évanouissait ainsi d'un seul coup. Il n'y avait plus qu'à mourir.

Il avait en effet reconnu le poteau de torture en usage chez les Indiens de la région des grands lacs, mais que toute sa vie il avait cru absolument étranger aux Esquimaux.

Il vit s'approcher de lui un homme qu'à ses allures il reconnut comme un chef et qui lui parut même être identique à cet *angakok* (prêtre sorcier) qu'il avait vu diriger quelques heures auparavant l'homicide cérémonie dont sa mauvaise étoile l'avait rendu témoin.

— J'ai souvent entendu affirmer, pensa-t-il, que dans tous les pays

du monde il est d'habitude de laisser un condamné à mort faire un dernier repas avant de subir son supplice. Qui sait s'ils ne me permettront pas, avant de mourir, de satisfaire la faim qui me dévore?

Tournant alors son regard fixement vers un de ses gardiens, il ouvrit les lèvres et laissa voir une double rangée de dents blanches; puis il fit le simulacre de mâcher quelque chose.

L'Esquimau comprit tout de suite de quoi il s'agissait, mais parut du même coup fort embarrassé. Il regarda d'un air interrogateur le prisonnier et prononça quelques mots inintelligibles d'un ton de voix qui n'avait rien d'irrité ni de féroce.

M. Champion dirigea son regard vers le gibier qu'un de ses gardiens avait déposé près de là.

L'Esquimau se leva, ramassa tout autour de lui et mit en tas des débris de bois, y mit le feu à l'aide de son briquet et quand la flamme monta droite et claire il se mit en devoir de faire rôtir un quartier de venaison.

Le briquet dont il se servit était si singulier que, malgré l'horreur de sa situation, le voyageur le considéra avec une attention curieuse.

Il consistait en une cheville de bois sec, mise en mouvement par un archet, et qui frottait contre un morceau de bois sec et à moitié pourri.

La partie supérieure de cette cheville tournait dans un tourteau en os, percé d'un trou à cet effet.

La pièce de bois portait des entailles destinées à servir de point d'appui à la cheville, et sans doute aussi à faciliter la formation de poussière de bois à moitié carbonisée qui s'enflamme par l'effet de la rotation.

Le captif vit son gardien enduire légèrement d'huile la partie inférieure de la cheville, puis fixer avec le pied le bloc de bois contre le sol et enrouler la corde autour de la cheville.

Le sauvage, maintenant alors solidement de la main gauche placée sur le tourteau la broche appuyée contre le bloc, commença à imprimer à l'arc un mouvement de va-et-vient jusqu'à ce que le feu prît au bois.

Quand la viande, attachée par une corde et à laquelle l'Esquimau imprima un mouvement de rotation eut pris une teinte dorée, il la présenta à la portée de la bouche du captif garrotté. Celui-ci ne se fit pas répéter l'invitation et il mordait à belles dents dans cette proie inespérée quand il vit une quinzaine d'hommes se ranger en face de lui, leurs arcs à la main, et ajuster sur la corde en boyau de baleine la flèche meurtrière.

CHAPITRE LX

MOMENT TERRIBLE. — RÉSIGNATION. — UNE POCHE FOUILLÉE. — DE L'OR JETÉ AVEC MÉPRIS SUR LE SOL. — CE QUE RAMASSA L'ANGAKOK. — UN PRÉCIEUX TALISMAN. — D'OU PEUT VENIR CETTE MÉDAILLE D'IVOIRE? — LES LIENS DU PRISONNIER SONT COUPÉS. — UN COLLOQUE EN LANGUE ANGLAISE. — M. CHAMPION APPREND QUE SES COMPAGNONS NE SONT PAS MORTS. OU IL EST DE NOUVEAU QUESTION DE JOE. — LE FRÈRE DE JOE. — ARRIÈRE-PENSÉE DU PRISONNIER. — LES INNUITS NE SONT PAS DES ANTHROPOPHAGES. — LES MYSTÈRES DES PÊCHEURS DE BALEINES. — ON CONDUIT M. CHAMPION AU VILLAGE. — VOYAGE DIFFICILE. — POURQUOI L'INGÉNIEUR A QUITTÉ SON BEAU PAYS. — UN VILLAGE INNUIT. — LA CASE DE L'ANGAKOK. — LE LENDEMAIN MATIN. — VISITE INESPÉRÉE. — MM. DICK MOROE, GUILLAUME NOVET ET LE FIDÈLE MÉDOR. — LE RÉCIT DE M. DICK MOORE. — COMMENT IL A RENCONTRÉ LE CHASSEUR CANADIEN. — UN GITE SOUTERRAIN QU'IL FAUT AGRANDIR. — MENACES D'ORAGE. — SAGES PRÉCAUTIONS A PRENDRE. — UNE TEMPÈTE DE NEIGE. — DIFFICULTÉS POUR REVENIR AU JOUR. — LES DEUX COMPAGNONS RENONCENT A CONTINUER LA POURSUITE DE LEURS RENNES. — UNE APPARITION DÉSAGRÉABLE. — UNE TRIBU DE PÊCHEURS DE BALEINES. — UNE ENTREVUE ENTRE LES NOUVEAUX VENUS ET LE CANADIEN. — DÉFIANCE DES INNUITS. — IL FAUT SE RÉSIGNER A LES SUIVRE AFIN DE S'EXPLIQUER AVEC LE CHEF. — GUILLAUME NOVET SE FERA CONDUIRE AU TRAINEAU ABANDONNÉ POUR Y PRENDRE LE TALISMAN DE JOE.

M. Champion vit bien que sa dernière heure était arrivée. Sans se préoccuper de l'impossibilité où ces hommes se trouvaient de le comprendre, il s'écria d'une voix de stentor :

— Soyez maudits, atroces anthropophages! Que mon sang retombe sur vous et vos enfants! Mes compatriotes viendront un jour et me vengeront!

Dès ce moment, résigné à son malheureux sort, comprenant toute l'impossibilité de tenter une lutte et osant à peine songer à l'horrible festin qui suivrait sa mort, il ferma les yeux et attendit stoïquement les traits meurtriers qui devaient lui percer le sein.

Le chef des Esquimaux, avant de donner le signal du supplice, adressa à ses compagnons quelques mots que le prisonnier ne put comprendre.

Ils déposèrent leurs armes sur le sol gelé, et un d'entre eux, se détachant, s'approcha de la victime.

Obéissant sans doute à l'ordre qu'il venait de recevoir, il plongea ses mains dans les poches du vêtement de M. Champion, en retira tous les objets qu'elles contenaient et qu'il jeta sur le sol.

C'étaient un couteau à manche solide et bien en main, un briquet élégant en argent, quelques cartouches de fusil ou de revolver et enfin

la poignée d'or qu'il avait prise au moment de son départ dans une des poches du traîneau.

Comme les autres objets, ces pièces furent jetées dédaigneusement sur la neige gelée qui formait un sol solide.

Le chef des Esquimaux s'approcha à son tour du captif qui crut d'abord que l'appât de l'or l'attirait.

Bientôt M. Champion dut changer d'opinion.

Ce que l'angakok ramassa sur la neige durcie n'était pas une de ces brillantes pièces jaunes. C'était une petite figure en ivoire sculpté, ronde et semblable par la forme et la dimension à un double louis.

M. Champion ne se rendit pas compte lui-même d'abord de la présence de cette médaille dans sa poche. Après avoir réfléchi quelques instants, il se rappela la façon hâtive et indifférente dont il avait fouillé dans la réserve monnayée et dont il avait bourré d'or une de ses poches.

— Cette médaille, se dit-il, appartient sans doute à un de mes compagnons de route qui l'aura déposée dans notre trésor dans la crainte de la perdre.

Quoi qu'il en fût, le chef des Esquimaux tourna et retourna l'objet et le captif put constater qu'il était retenu par des lanières tressées et formées d'un boyau de baleine. Sur une de ses faces était sculptée grossièrement l'image d'un morse.

La plus vive émotion se peignit sur le visage de l'angakok.

Il s'approcha de ses compagnons et leur montra le médaillon.

Tous s'inclinèrent avec les marques d'un profond respect.

Sur l'ordre de leur chef, deux hommes se détachèrent du groupe des exécuteurs et s'approchèrent de la victime, un couteau à lame d'ivoire à la main.

M. Champion pensa que sa dernière minute avait sonné et que les bourreaux allaient lui plonger leur arme dans le cœur.

Il n'en fut pas ainsi.

Les deux hommes au contraire vinrent couper les liens qui retenaient le prisonnier au poteau des supplices.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, M. Champion se trouva libre, les pieds et les mains débarrassés de leurs entraves.

L'angakok s'approcha de lui.

— Sais-tu parler anglais? demanda-t-il en se servant pour la première fois de cette langue.

— Oui! répondit l'ingénieur.

— D'où tiens-tu cet objet précieux? demanda-t-il en montrant le petit médaillon d'ivoire.

— Cet objet n'est pas ma propriété, répondit sans hésiter l'ingénieur; il doit appartenir à l'un des deux compagnons que j'ai perdus la veille de la grande tempête.

— Quels sont ces compagnons et que sont-ils devenus?

— L'un de mes amis est un blanc des États-Unis d'Amérique, et l'autre est un chasseur canadien. Quant au sort qu'ils ont subi, je l'ignore complètement, car je n'ai eu d'eux aucune nouvelle.

— Est-ce que l'un de tes camarades n'avait pas avec lui un chien roux au long poil soyeux?

— Oui! oui! s'écria l'ingénieur.

— Eh bien! rassure-toi, tes deux compagnons ne sont pas morts et dès demain matin tu pourras les voir.

L'angakok passa autour de son cou le cordon qui retenait le petit médaillon, puis il dit au captif si miraculeusement échappé à la mort :

— Ramasse les objets qui t'appartiennent et qui jonchent le sol, remets dans tes poches tes médailles jaunes qui te serviront quand tu rentreras dans ta patrie; prends aussi tes armes et tout ce qui t'appartient. Les Esquimaux ne feront jamais aucun mal à celui qui a été le porteur de cette médaille sacrée; elle a été la propriété de mon frère Joë.

Ce nom de Joë frappa vivement l'esprit de l'ingénieur; il se rappela le récit du Canadien, la dramatique histoire du *Polaris*, l'amitié qui avait uni le trappeur aux deux vaillants Esquimaux, et il comprit d'un seul coup l'heureux et étrange hasard qui venait de lui sauver la vie.

— Quoi! Joë est votre frère? interrogea-t-il.

— Joë est mon frère, répondit le chef.

— Connaissez-vous Hans?

— Hans est mon meilleur ami.

— Hans et Joë ont été les amis fidèles de mon compagnon Guillaume Novet et c'est certainement à lui que l'un d'eux a donné ce médaillon d'ivoire.

— Je sais maintenant qui est ton compagnon le chasseur. Les Indiens l'appellent le Porteur-de-Foudre. Il a sauvé la vie à Joë, qui l'a trouvé digne de porter le grand talisman.

Malgré ces témoignages de confiance et de subite amitié, M. Champion ne pouvait oublier le terrible spectacle dont il avait été témoin; il s'assit sur un bloc de rocher, saisit d'une main son fusil et se disposa à se mettre sur la défensive en cas d'une nouvelle agression; puis il se tourna vers le chef qui continuait à le regarder d'un œil bienveillant :

— Vous dites que Joë est votre frère, dit-il, mais je ne puis vous croire. Mon compagnon Guillaume m'a dit que Joë était le meilleur des

hommes ; je ne croirai jamais qu'il soit le frère d'un chef d'anthropophages.

— Joë n'est pas anthrophopage, répondit l'angakok de sa voix la plus douce, et nous ne le sommes pas davantage. Il est comme nous pêcheur de baleines, et puisque tu es l'ami de celui à qui il a donné sa médaille sacrée, nous n'aurons plus de secret pour toi.

Quand tes compagnons seront ici, vous pourrez venir tous les trois avec nous attaquer les baleines et les morses redoutables ; vous connaîtrez nos mystères, nos croyances, nos cérémonies.

— Alors, reprit l'ingénieur, ce cadavre de la grotte vous ne l'avez pas fumé afin de vous en repaître?

— Non, frère, répondit le chef. C'est le cadavre d'un homme vertueux et brave ; c'est l'esprit bienfaisant qui protège nos chasses, qui met dans nos cœurs le courage nécessaire pour ne pas trembler en attaquant le monstre. C'est lui qui nous donne l'adresse et la force qu'il faut avoir pour frapper le coup mortel.

M. Champion, en entendant ces paroles, se sentit tout à fait rassuré. Il comprit que ce qu'il avait pris pour des scènes de cannibalisme n'était rien autre qu'une série de cérémonies ou d'actes religieux inspirés par les superstitions de ces nations sauvages, et que le frère de Joë était l'angakok ou prêtre de la tribu.

Il comprit aussi du même coup que si sa propre vie avait été si sérieusement menacée, il le devait au hasard malheureux qui l'avait rendu le témoin involontaire de pratiques secrètes et lui fait avait commettre une sorte de sacrilège.

Le prêtre se leva et vint tendre la main à celui qui naguère encore était prisonnier.

— Nous sommes amis, dit-il.

Puis il donna à son escorte le signal du départ.

Un des hommes voyant M. Champion se charger à grand'peine des pièces de venaison qui étaient sur le sol, vint lui prendre ce fardeau qu'il mit sur ses propres épaules et toute la troupe se mit en route pour gagner les huttes de ces pauvres gens.

La troupe suivit un sentier abrupt à peine tracé dans le rocher et escaladèrent ainsi par cette route difficile une haute montagne du sommet de laquelle ils aperçurent la mer encore absolument dégagée de glace.

L'angakok montra à son nouvel hôte une sombre forêt de pins du Nord suspendue sur les flancs escarpés de la montagne.

— C'est là que sont nos demeures, dit-il. Tu vois qu'il ne serait ni aisé de les découvrir, ni possible de les atteindre à moins d'être né au milieu de ces rochers.



Nous tirâmes nos couteaux de chasse et nous nous évertuâmes à creuser. (P. 565.)

Ils continuèrent à s'avancer silencieusement sur ces pentes si glissantes et si rapides qu'un habitant de la plaine n'y eût pas fait dix pas sans tomber au fond d'un précipice.

Quand M. Champion vit que l'angakok et lui étaient restés un peu en arrière de leurs compagnons de route :

— Vous m'avez dit que je ne tarderais pas à revoir mes deux amis, vous savez donc où ils sont?

— Vos compagnons ont été faits prisonniers par une tribu de nos frères qui a établi ses tentes à quelques milles d'ici. J'ai envoyé un messager chargé de les faire rendre à la liberté et de les amener ici.

— Es-tu d'une contrée bien éloignée d'ici? demanda l'angakok.

— Si éloignée, répondit M. Champion en souriant, que le plus fort de vos rameurs, monté sur son kayak mettrait plusieurs années pour traverser l'étendue de mer que j'ai dû franchir pour venir.

Le chef secoua la tête d'un air incrédule, ou du moins comme un homme habitué à tenir compte des exagérations.

— Ton pays est-il donc si froid, si dépourvu de vivres, de poisson et de gibier qu'il a été impossible à toi et à tes compagnons d'y rester davantage?

— Mon pays est le plus beau, le plus riche du monde. Tous les vivres, tous les trésors y sont en abondance. Nous y possédons des instruments de pêche et de chasse d'une perfection telle que vous ne sauriez vous en faire une idée; la température y est douce et clémente. Ici, au contraire, nous courons chaque jour le risque de mourir de froid et de faim...

— Pourquoi alors y es-tu venu? demanda le prêtre d'un air étonné.

— Je voudrais vous l'expliquer, mais vous ne me comprendriez pas. Qu'il me suffise de vous dire que les hommes de mon pays sont dévorés de la soif de voir des choses nouvelles et d'apprendre sans cesse ce qu'ils ignorent. Ils ont voulu savoir ce qui se passe dans le pays des Innuïts, comment ils vivent, comment ils construisent leurs demeures, comment ils chassent le phoque, la baleine, la loutre, le phoque et les lions de mer. C'est pour eux, au retour, une véritable gloire que de rapporter ces choses à leurs compatriotes.

— Si c'est là le but que tu t'es proposé, répondit l'angakok, tu ne pouvais mieux tomber. A partir d'aujourd'hui nous te considérerons comme notre hôte, rien ne sera plus secret ni mystérieux pour toi, tu seras initié à nos pratiques et à nos croyances, et un jour tu pourras aller dire à ceux qui vivent dans ton pays combien sont braves les Innuïts baleiniers.

M. Champion et son guide arrivèrent enfin dans le pauvre village caché dans la forêt de pins ; il y reçut l'hospitalité dans la case même du chef, et ce fut la femme de ce dernier qui lui fit les honneurs de cette humble demeure.

C'était une sorte de grande ruche formant un cône renversé. La charpente intérieure en était faite d'os de baleine et des peaux de renne soigneusement cousues ensemble en formaient la paroi extérieure.

Une lampe fumeuse, remplie de graisse de phoque, et suspendue au plafond, occupait le centre de cette tente et y répandait à la fois sa chaleur et sa lumière. Des amas de peaux d'ours blancs ou de loups arctiques servaient de lits et garnissaient tout autour cette demeure primitive.

M. Champion était si fatigué, les émotions qu'il avait eu à supporter avaient été si poignantes, qu'il dormit admirablement au milieu de cette atmosphère enfumée et nauséabonde.

Quand il s'éveilla le lendemain, le soleil était déjà depuis longtemps monté au-dessus de l'horizon.

La case était vide et il se disposait à sortir pour se mettre à la recherche de son hôte quand celui-ci rentra.

Il n'était pas seul et ce fut avec une joie sans mélange que M. Champion vit apparaître derrière lui M. Dick Moore et Guillaume Novet.

L'excellent Médor les suivait et vint se rouler de joie aux pieds de l'ami de son maître.

Les trois compagnons se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion.

Quand on fut parvenu à modérer les témoignages de la joie de se trouver réunis, M. Dick Moore prit la parole.

Il raconta que, conduit par son chien sur les traces des rennes fugitifs, il avait d'abord suivi la direction du sud, mais que tout à coup Médor avait fait route vers le nord-est.

— J'hésitais à suivre mon chien et à revenir presque sur mes pas, dit l'Américain, et j'allais me décider à abandonner ma poursuite quand je vis sur la neige des traces de pas encore récentes.

En les examinant de plus près je reconnus à ne pas m'y tromper que c'étaient les empreintes des pieds de notre chasseur.

J'en conclus que Guillaume Novet avait suivi jusque-là la piste de nos animaux, et que, comme Médor, il avait constaté que les fugitifs avaient fait un brusque crochet et au lieu de poursuivre leur route vers le sud avaient rebroussé vers le nord.

Je me décidai donc à m'en rapporter à l'odorat de mon brave chien et

à suivre de même les traces de Novet jusqu'au moment où je pourrais le rejoindre.

Quand arriva la nuit, comme le ciel était clair, je résolus de ne pas interrompre ma course et bien m'en prit, car après une heure de cette marche nocturne, j'entendis Médor faire entendre un aboiement joyeux, et je ne tardai pas à rencontrer notre chercheur de piste qui venait de s'enfermer dans un gîte soutérrain qu'il s'était creusé dans la neige.

Il me reçut cordialement tout en me reprochant d'avoir laissé notre camarade seul au traîneau.

Avec son aide, j'agrandis le trou qui lui servait de gîte ; j'y étendis ma peau d'ours blanc et je pris place à côté de Guillaume dans ce lit peu confortable.

Le jour ne paraissait pas encore quand le trappeur se mit sur son séant et me réveilla en me secouant vigoureusement.

— Monsieur Dick Moore, me dit-il, alerte! et debout! Voilà un terrible orage qui se prépare, nous n'avons plus que le temps rigoureusement nécessaire pour nous préserver de ses effets.

— Connaissez-vous près d'ici un endroit où nous puissions nous mettre à l'abri ?

— Non! non! répondit-il; le temps nous manque absolument pour gagner la région boisée ou le lit d'un fleuve qui m'est connu.

— Que faut-il donc faire?

— Nous mettre activement à l'œuvre sans tarder et combiner nos efforts pour agrandir cette fosse qui nous sert de lit.

Nous tirâmes nos couteaux de chasse et nous nous évertuâmes à creuser de plus en plus profondément l'espèce de tombe dans laquelle nous nous étions ensevelis tout vivants.

Quand après une heure et demie d'un travail excessif, nous arrivâmes à la terre ferme, Guillaume Novet me fit signe de m'arrêter.

Le jour commençait à naître et avec lui le vent qui soufflait en tempête sembla prendre des forces nouvelles.

Le Canadien ne parlait plus, mais semblait se multiplier. Je m'efforçai de l'imiter de mon mieux.

Il commença par déblayer avec soin le fond de notre fosse-abri et rejetant au dehors tous les restants de neige mêlés au gazon qui formait le plancher de cette agreste demeure, il réussit à rendre ce sol à peu près sec.

L'herbe courte mais épaisse qui le recouvrait en faisait une sorte de tapis assez moelleux pour qu'on pût s'y étendre.

Quand ce travail fut fini, Guillaume Novet prit son élan et s'aidant des pieds et des mains ne tarda pas à se trouver à l'extérieur de notre tanière qui avait près de trois mètres de profondeur.

Je le suivis sans hésiter, laissant Médor paisiblement endormi au fond de la fosse.

La neige ne tombait pas encore, mais le vent était si violent que je fus obligé de me jeter à terre pour n'être pas emporté.

Le trappeur me donna l'exemple de l'activité. Il se mit à réunir de son mieux la neige provenant de notre fouille et à en faire tout à l'entour une sorte d'épaisse et solide muraille.

Sur ces contreforts il se mit en devoir d'étendre nos deux peaux d'ours qu'il consolida de son mieux après que nous fûmes redescendus dans notre asile.

Nos peaux formant obturateur ne laissèrent plus pénétrer dans la fosse qu'une lumière crépusculaire.

Quand la neige se mit à tomber par flocons épais et serrés, emportés par le vent et formant d'épouvantables tourbillons, l'obscurité devint presque complète dans notre réduit, car non seulement ces quantités de neige torturées par l'ouragan formaient devant le ciel un écran réfractaire à la lumière, mais encore une sorte de blanc linceul se déposait sur les peaux qui nous servaient de toitures et complétait ainsi notre enfouissement.

Ce fut alors que je pus apprécier toute la sagesse qu'avait montrée notre compagnon de route.

Moins vaste et moins profonde, notre fosse serait devenue notre tombeau, car elle n'aurait pu nous fournir la quantité d'air respirable nécessaire à notre existence.

D'un autre côté, sans la précaution qu'il avait prise de recouvrir notre retraite d'une solide toiture, nous aurions en quelques instants été envahis par les tourbillons de neige et ensevelis vivants dans ce linceul glacé.

Nous attendîmes donc sans trop souffrir que l'orage se calmât ; des cigares dont j'avais eu soin de me munir et que nous fumâmes dans notre repaire nous aidèrent à prendre patience.

Quand le vent fut tombé, nous nous mîmes en mesure de reconquérir notre liberté.

Ce n'était pas là une mince besogne.

Après de vains efforts nous reconnûmes l'impossibilité où nous étions de soulever l'énorme couche de neige qui s'était amoncelée sur nos peaux d'ours formant toiture.

Nous nous mîmes donc à creuser une espèce de boyau dans la neige semblable à ces galeries que font les lapins pour entrer dans leurs terriers ou pour en sortir.

Cette œuvre elle-même offrait de grandes difficultés. Partout où nous attaquions la neige récemment tombée et qui n'avait pas encore eu le temps d'être solidifiée par la gelée, nous voyions à chaque instant notre travail détruit par des éboulements.

Néanmoins après deux heures d'un travail pénible, nous pûmes arriver à la lumière.

Le spectacle qui s'offrit à nos yeux était épouvantable.

La neige, la veille encore unie comme la surface d'un lac, formait maintenant des amoncellements et des chaînes de dunes, comme le sable en produit dans le Sahara d'Afrique.

Guillaume Novet rompit le silence :

— Je crois, dit-il, qu'il nous faut renoncer à notre entreprise; après un pareil bouleversement, ni Médor ni moi ne pouvons prétendre continuer à suivre la piste de nos rennes.

Je reconnus sans peine la justesse de cette observation ; d'ailleurs nous ne nous étions munis que d'une quantité presque insignifiante de provisions de bouche et nous résolûmes de reprendre sans plus tarder la route du traîneau dans l'espoir d'arriver assez tôt pour vous apporter une aide utile, si vous aviez été victime de la tempête.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis en pratique cette sage résolution ? interrompit M. Champion. Je suis resté cinq longs jours à attendre vainement votre retour.

— L'homme propose et Dieu dispose, répondit philosophiquement l'Américain.

Veuillez m'écouter quelques instants encore et vous connaîtrez l'étrange aventure qui nous survint.

A peine avions-nous replié nos peaux d'ours et les avions-nous jetées sur nos épaules afin de les rendre plus commodes à transporter, que nous vîmes une centaine d'hommes enveloppés de fourrures qui semblèrent sortir de la neige et qui surgirent à quelques pas de nous.

Instinctivement je saisis mon rifle Charlot et je me mis sur la défensive.

Guillaume Novet me fit signe de rester tranquille.

— Ces hommes ne sont pas des ennemis, dit-il, ce sont précisément des gens d'une des tribus de pêcheurs de baleines que nous sommes venus chercher en ces lieux.

— Alors tout est au mieux. Mais comment entamerons-nous nos négociations ?

— Oubliez-vous, reprit Novet, que j'ai connu Hans et Joë et que j'ai pu apprendre leur langage ?

Le Canadien, en disant ces mots, jeta sa carabine sur son épaule et se dirigea hardiment vers les Esquimaux qui, à notre vue, avaient paru non moins étonnés que nous-mêmes et qui avaient fait halte subitement.

J'assistai de loin à cette entrevue.

Les paroles échangées ne pouvaient venir jusqu'à moi ; d'ailleurs je n'y aurais rien compris. Pourtant aux allures des interlocuteurs, il me sembla que la discussion devenait orageuse.

Guillaume Novet me fit enfin signe de m'approcher.

Quand je fus près de lui :

— Ces hommes, me dit-il, se défient de nous et refusent de me croire. J'ai malheureusement déposé dans le traîneau le signe de reconnaissance que Joë m'a donné. C'est une simple médaille en ivoire que je portais habituellement à mon cou et que j'ai eu peur de perdre. Je l'ai laissée dans la poche où M. Champion a mis son trésor.

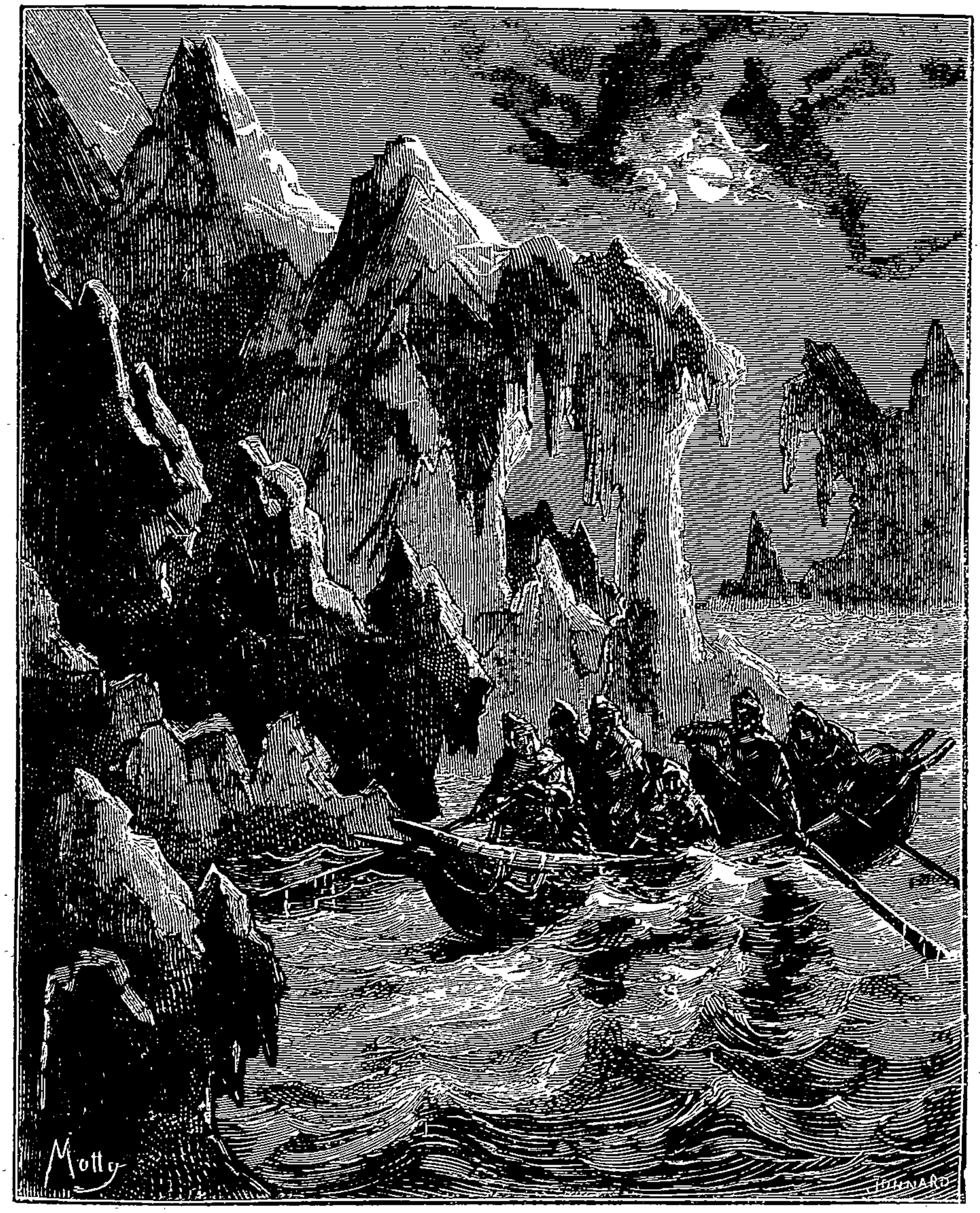
— Et ces faillis-chiens n'ont nulle confiance à vos paroles ?

— Il faut leur pardonner, me répondit l'excellent homme. Ces pauvres diables ont été si souvent trompés par nos compatriotes ! D'ailleurs, ajouta-t-il, à quelque chose malheur est bon ! Ils me proposent de les suivre jusqu'à leur village et d'aller m'expliquer avec leur angakok. Je serai là, je l'espère, plus heureux qu'ici, car j'aurai affaire à un homme intelligent. Je m'expliquerai avec lui et lui demanderai une escorte pour retourner à notre fourgon. J'y prendrai la médaille de Joë et j'y retrouverai, je l'espère, notre compagnon. Dès lors j'aurai la confiance absolue de tous ces hommes et nous pourrons savoir où est ce que nous sommes venus chercher.

Si M. Dick Moore avait connu le langage des Esquimaux, il aurait peut-être tenté à son tour de leur faire comprendre qu'ils avaient affaire à des amis et non à des adversaires, mais il comprit fort bien que tout effort dans ce sens serait superflu.

Avec cette philosophie pratique qui distingue ses compatriotes il se contenta de soupirer, puis, s'adressant au trappeur :

— Ami Guillaume, dit-il, il faut nous résigner. Pour mon compte, il ne me déplairait pas d'aller faire une visite à ces singuliers personnages si je ne pensais à l'inquiétude où va se trouver M. Champion quand il va ne voir revenir ni vous ni moi.



La lune se leva alors et montra son globe brillant et froid. (P. 575.)

— Guillaume prit la parole à son tour:

— Il faut accepter, dit-il, ce qu'on ne peut empêcher. L'essentiel en ce moment est de gagner la confiance des Innuït. Dès que je me serai fait des amis parmi eux nous nous mettrons en campagne. Dieu veuille qu'il soit encore temps alors pour venir utilement à son aide!

CHAPITRE LXI

M. Dick Moore continue le récit de ses aventures. — Le Canadien et lui deviennent prisonniers d'une tribu d'Innuits. — Retard de quatre jours. — Un angakok incrédule. — Nécessité d'une visite au traineau. — Le Canadien prend la parole. — Visite au véhicule échoué. — Vaines recherches d'un homme et d'une médaille. — Hypothèses de Guillaume Novet et ses inquiétudes. — Retour au campement des Esquimaux. — Froide réception. — Ce qu'avait fait l'angakok pendant l'absence du trappeur. — Installation des trois aventuriers dans le village du frère de Joe. — Le traineau et les rennes retrouvés. — Révélation du but secret du voyage. — Seul, Joe peut dire ce qu'est devenu le trésor. — Nécessité d'un hivernage chez les chasseurs de baleines. — Le Journal de M. Champion. — Fragments de ce journal. — Une expédition le 8 novembre. — Kayak, baidarka et oumiak. — Discours du frère de Joe. — Deux sortes de peurs. — Les *Inæouits* ou momies hutélaires. — Combat contre Tupilak et prière a Tornasouk. — Un paysage polaire. — Les glaces commencent a apparaitre. — La lune dans les régions froides. — L'oumiak pénètre dans un étroit passage. — Une minuscule mer intérieure. — Le prêtre-sorcier sollicite l'attention de ses hotes. — Spectacle inattendu et étrange. — Des hommes réfractaires a la peur. — Un incendie et un spectre. — Formes nouvelles d'une diabolique apparition. — Le secret de ce mystère. — Des comparses disposés pour un changement a vue. — Qui veut-on tromper ici ?

M. Dick Moore continua le récit de ses aventures et de celles de son compagnon :

— Rien n'était plus sage ni mieux raisonné, dit-il, que le plan formé par notre chasseur. Nous nous constituâmes donc les prisonniers volontaires des Innuïts par qui nous nous étions laissé surprendre.

Malheureusement quand nous arrivâmes dans leur pauvre village, l'angakok, qui est à la fois leur chef civil et religieux, était absent et il nous fallut bon gré mal gré attendre son retour.

Cela nous obligea à un retard de quatre jours. Quand arriva l'important personnage sur lequel nous comptions non seulement pour nous mettre en liberté, mais encore pour nous assurer l'alliance dont nous avons besoin, on nous fit comparaître devant lui.

Guillaume Novet lui adressa la parole en langue esquimaue et lui raconta ses relations avec Joë et Hans, en même temps que les aventures qui les avaient réunis.

L'angakok demeura grave devant ces récits et sembla conserver dans son cœur un fond de défiance :

— Quelle preuve peux-tu me donner de la véracité de ton dire?

— Fais-moi conduire vers le lieu où nous avons dû abandonner notre traîneau et où j'espère retrouver notre troisième compagnon. Dans une poche de ce traîneau j'ai déposé une médaille d'ivoire sur laquelle est sculptée l'image d'un morse. Ce signe m'a été remis par Joë et doit me servir de talisman chaque fois que je me rencontrerai avec une tribu ou un groupe de tes compatriotes, chasseurs de baleines.

— Soit! répondit l'angakok, s'il est vrai que Joë t'ait remis le signe sacré de notre association, loin d'avoir à craindre quelque chose de nous, tu ne rencontreras ici que des amis et des alliés.

Il fit appeler une dizaine d'hommes et leur donna l'ordre d'accompagner Guillaume Novet. Je manifestai l'intention de les suivre, mais le chef s'y opposa disant qu'il désirait me garder près de lui de peur qu'il ne prît fantaisie à mon compagnon de s'échapper au lieu de revenir.

Je dois d'ailleurs l'avouer, continua l'Américain, nous n'eûmes à subir ni mauvais traitements ni humiliations; on nous avait donné une case spéciale, dans laquelle je continuai à trouver, pendant l'absence de Novet, non seulement une lampe constamment allumée et garnie, mais tous les aliments nécessaires à la vie.

Ce fut alors le trappeur canadien qui prit à son tour la parole :

— Malgré la distance qui me séparait du lieu où nous nous étions quittés, dit-il, malgré aussi le changement d'aspect que la tempête avait apporté dans la plaine glacée, j'ai assez l'habitude de me reconnaître au milieu des pays déserts pour ne pas faire de pas de clerc.

Je conduisis donc mon escorte sans hésiter, d'abord au point où nous nous étions constitués les prisonniers des Innuïts, puis je continuai ma route à travers les ravines et les dunes de neige dont l'orage avait sillonné le sol, et j'arrivai vers notre malheureux traîneau.

En route, en causant avec un des hommes qui me suivaient, j'appris que c'étaient ses compagnons qui avaient rencontré et capturé nos deux rennes fugitifs. Cela m'expliqua dans une certaine mesure la confiance que nous avait témoignée l'angakok, car cette prise lui démontrait, au moins dans une de ses parties, la sincérité de mon récit.

Le traîneau était presque entièrement enseveli sous la neige, et comme je ne trouvai nulle part la moindre trace de vos pas, monsieur Champion, je commençai à craindre que vous n'ayez été englouti sous l'avalanche; en tâchant de vous faire un abri du traîneau.

Je priai en conséquence mes gardiens d'en dégager les abords, ce qu'à l'aide de leurs larges couteaux, ils firent rapidement.

Pendant qu'ils travaillaient ainsi, je montai dans le véhicule échoué

et je plongeai la main dans la poche où vous aviez mis votre or et où je me souvenais parfaitement avoir déposé la médaille de Joë.

Je fouillai vainement cette poche; vainement j'en retirai toutes les pièces qu'elle contenait et dont je fis un tas brillant sur ma peau d'ours étendue dans ce but, la médaille d'ivoire était absente.

Si je vous avais montré cet objet, quand je vous ai raconté l'histoire du *Polaris*, et si je vous avais dit combien je comptais sur lui pour nous faciliter les relations avec les Esquimaux, cette disparition qui m'effrayait m'aurait rassuré sur le sort de M. Champion.

J'en aurais conclu qu'il avait trouvé le talisman, qu'il l'avait pris et qu'il s'était décidé à s'éloigner en désespérant de nous voir revenir. Mais comment pouvais-je supposer que vous en aviez deviné l'importance?

Toujours est-il que je multipliai mes recherches et les étendis au traîneau tout entier, fouillant les moindres recoins avec l'espoir d'y trouver la médaille égarée; d'un autre côté, les hommes de mon escorte remuèrent la neige à plus de cent pas tout à l'entour de notre véhicule. Je ne trouvai pas plus de talisman qu'ils ne découvrirent de traces de votre séjour ou de votre départ.

Je chargeai chacun d'eux d'une partie des provisions de bouche, des vêtements et des fourrures, des armes et des munitions que contenait le traîneau; je remplis moi-même mes poches avec l'or du trésor abandonné, et je repris avec mes Esquimaux le chemin du village.

Quand l'angakok me vit revenir sans la médaille de Joë, sa figure se contracta et je vis bien qu'il perdait en moi toute confiance. Je conservai néanmoins encore une partie de sa bienveillance grâce à quelques cadeaux que je lui fis.

Il n'avait du reste pas perdu de temps et avait envoyé au frère de Joë un messager pour lui raconter mon histoire. Celui-ci, de son côté, fit partir un exprès pour lui faire savoir que la médaille sacrée avait été trouvée en possession d'un homme blanc qui ne pouvait être autre que le compagnon que nous cherchions.

Voilà, cher monsieur Champion, ajouta gaiement le Canadien, le récit véridique de notre épopée et l'exposé des événements qui nous réunissent ici d'une façon aussi heureuse qu'invraisemblable.

Les trois aventuriers ne tardèrent pas à s'installer le plus commodément possible dans le village innuït. Une tente spéciale fut dressée pour eux et trois jours après leur installation, ils furent agréablement surpris en voyant arrêté devant leur porte leur traîneau attelé de ses deux rennes. C'était là à la fois un acte d'honnêteté et de complaisance de la part de l'angakok du village voisin.

Le frère de Joë fit venir dans sa case ses nouveaux amis et leur demanda s'ils désiraient retourner rejoindre leurs compatriotes campés dans le pays des Corbeaux.

M. Dick Moore pria Guillaume Novet de faire connaître au chef le but secret de leur voyage.

Quand l'angakok eut entendu l'histoire du trésor, il réfléchit profondément.

— Oui! dit-il, j'ai vaguement entendu parler de ces faits, mais il m'est impossible de vous donner à ce sujet aucun renseignement précis. Mon frère Joë pourrait, je le crois, vous éclairer complètement, mais il est actuellement dans les mers glacées, au Groenland, où il aide des Américains à l'organisation d'une expédition polaire. Il lui est matériellement impossible d'être de retour avant la fin de l'hiver ; c'est l'époque où nous l'attendons avant de regagner nous-mêmes notre patrie trop froide pour qu'on puisse y chasser la baleine pendant la mauvaise saison.

Donc, mes amis, ajouta ce brave Esquimau, il ne vous reste qu'à vous résigner et à passer l'hiver parmi nous. Vous chasserez avec nous la baleine, le morse, l'ours blanc, la loutre de mer et les phoques.

C'est ainsi que les trois amis prirent leurs quartiers d'hiver sur les côtes de la Nouvelle-Galles, un peu au-dessous de la profonde baie de Chesterfield, et purent ainsi s'initier à tous les mystères et à toutes les pratiques des Innuïts chasseurs de baleines.

Pour ne pas entraver la marche de notre récit, nous n'entreprendrons pas de citer par le détail toutes les aventures qui signalèrent leur hivernage. Il nous suffira d'emprunter quelques passages au journal que M. Champion se fit un devoir d'écrire chaque jour et qu'il se réservait de faire lire au retour à sa chère femme et à l'oncle Pétrus.

Ouvrons donc au hasard ce manuscrit considérable et citons quelques épisodes.

« 8 *novembre*. — Malgré un froid des plus vifs, mes deux compagnons et moi nous partîmes escortés par une bande de chasseurs de baleines, presque à l'heure du coucher du soleil.

« Quand la lumière de l'astre du jour disparut à l'horizon, nous avions gagné les roches pointues et de formes bizarres à travers lesquelles les hommes de la tribu avaient coutume de cacher leurs embarcations.

« Partout les eaux avaient creusé dans ces masses de granit des sortes de profondes trouées qui faisaient un peu ressembler les côtes de ce coin de mer à celles que j'avais eu autrefois l'occasion d'observer du nord au sud de la Norvège occidentale.

« Chacun de ces golfes profonds ou *fiords* se trouvait admirablement abrité contre le flot et contre les vents pendant toute la durée pendant laquelle les côtes de la mer ne sont pas encore congelées.

« Ordinairement les chasseurs de baleines ne s'aventurent en mer qu'avec leur kayak ou leurs *baidarka* qui est un kayak à deux places, généralement occupées par le père et le fils. Sur nos instances, quatre vigoureux rameurs nous furent donnés pour nous conduire à la suite des chasseurs et nous montâmes sur un oumiak qui, malgré la défectuosité de sa forme, grâce à l'adresse des pagayeurs, se conduisit assez bien avec le flot.

« Le frère de Joë vint nous y rejoindre.

« Il s'adressa plus spécialement à moi et me dit en anglais :

« — J'ai résolu de t'accompagner partout autant pour te garantir des dangers qui pourraient te menacer que pour affermir ton cœur contre toute crainte.

« Je me sentis profondément humilié du choix que faisait de moi l'angakok pour se constituer comme mon ange gardien. Dans ce sentiment entrait la conscience que mes compagnons comprenaient à merveille les paroles du chef et qu'ils devaient se demander aussi pourquoi il s'adressait ainsi à moi.

« Néanmoins je fis de mon mieux pour dissimuler mon impression.

« — Où donc allons-nous? lui demandai-je, et quels périls si grands allons-nous courir qui t'engagent à me préserver de la peur ?

« Puis j'ajoutai :

« — Il m'avait semblé que j'avais suffisamment démontré à toi et aux tiens que le cœur d'un Européen est aussi rempli de bravoure que n'importe lequel des hommes de ta nation.

« Il secoua la tête en signe de doute.

« — Je sais que tu es brave devant les dangers que tu comprends, dit-il. Je t'ai vu devant une mort imminente fermer les yeux et attendre stoïquement ta dernière heure. Mais cela ne saurait suffire.

« Quand tu as assisté à nos mystères sacrés, tu n'es plus resté maître même de ta pensée. La folle peur, la peur irréfléchie, t'a envahi tout entier. Tu nous as pris, d'abord, pour les esprits du mal, puis tu as cru voir en nous des êtres immondes vivant de chair humaine.

« Dans quelques instants encore, si je n'étais près de vous, le sang de tes compagnons et le tien se figerait dans vos vaines et tu recommencerais à douter de ceux au milieu desquels Joë a passé sa vie, de ceux dans le cœur desquels il a puisé une partie de ces vertus que son compagnon de naufrage se plaît à reconnaître en lui.

« Avertis tes amis ; soyez calmes et attendez.

« Pour nous, nous n'avons qu'un but en invoquant nos *inxout* (momies tutélaires), c'est de combattre Tupilak, de réduire à néant ses perfides desseins, et de nous rendre favorable le tout-puissant Tornasouk, afin que nos pêches soient fructueuses et que la précieuse existence de nos frères et de nos enfants soit sauve.

« Guillaume Novet se tourna vers le prêtre chef.

« — Frère, dit-il, nous ne craignons rien au monde et nous sommes prêts à assister sans trembler aux spectacles les plus terribles. Ne te gêne donc en rien pour nous.

« Cependant j'examinai attentivement la route que nous suivions.

« Les légers kayaks avaient disparu dans la nuit. Malgré le ciel étoilé qui enveloppait d'une lueur indécise la terre blanchie par les neiges qui reverbéraient ses rayons, nous ne distinguions qu'imparfaitement la nature des côtes en vue desquelles nous naviguions.

« Les premiers froids fort intenses avaient déjà, malgré l'agitation éternelle des flots, formé des glaçons qui s'avançaient fort avant dans cette mer qui pourtant ne se congèle entièrement que dans des circonstances absolument exceptionnelles.

« Ces blocs de glace, les uns flottants, les autres retenus à la rive, nous obligeaient à nous tenir à une assez grande distance des falaises aux formes fantastiques qui faisaient de la silhouette de la rive une sorte de feston bizarre et gris se dessinant sur la teinte d'un gris plus clair du ciel étoilé.

« Parfois les terres lointaines semblaient s'aplanir et donner naissance à de larges vallées ; plus loin, et sur un long parcours, la rive paraissait s'élever jusqu'au ciel, semblable à une barrière colossale et perpendiculaire prête à se précipiter dans les flots.

« La lune se leva alors et montra son globe petit et insignifiant, mais brillant et froid comme une étincelle électrique.

« Quand les poètes ont comparé la lune à une lampe suspendue au firmament, ils ont dû penser à la lune des régions polaires qui ressemble en effet au globe d'une lampe électrique suspendue seulement à quelques centaines de pieds au-dessus de la surface de la terre et placée à un demi-mille de distance.

« Pour mon compte, en la regardant si blafarde et si petite, je refusais de reconnaître en elle notre vieille amie, la lune des régions tempérées qui inonde de sa lumière discrète les bois et les vallées et entoure d'une auréole la tête des amoureux attardés dans les campagnes solitaires.

« Je fis part de mes réflexions poétiques à M. Dick Moore qui ne

répondit pas et se contenta de faire de la tête un signe approbatif. Quant à Guillaume Novet il était grave et silencieux comme un homme en proie à des pensées profondes.

« Craignant que de nouvelles questions ne donnassent à l'angakok une mauvaise idée de mon courage, je me résignai à imiter le silence général et je me contentai de promener mes regards dans les profondeurs estompées de l'horizon.

« Tout à coup notre oumiak se rapprocha de la côte et, s'aventurant dans une sorte de long boyau bordé à droite et à gauche par de hauts rochers à pic, pénétra dans une anse dont les eaux claires et paisibles reflétaient le ciel étoilé.

« Devant nous et tout à l'entour, les rives de cette minuscule mer intérieure se détachaient en noir, formant une sorte de cirque obscur autour de ce miroir brillant auquel elles servaient de cadre.

« Le vieux sorcier se dressa debout et posa successivement son doigt sur le bras de chacun de nous pour attirer notre attention, puis il étendit la main en avant.

« Nos yeux suivirent la direction de son doigt.

« Un spectacle que je n'oublierai jamais s'offrit à ma vue.

« Seulement, je l'affirme (et peut-être fut-ce grâce aux avertissements de notre guide) ni mes deux amis ni moi nous n'éprouvâmes nulle crainte. L'angakok lui-même a depuis bien souvent répété que pas une fibre de nos visages ne décela la terreur ou même l'étonnement.

« Sur le penchant d'une colline en pente douce placée devant nous, s'éleva tout à coup une grande et rouge lumière qui s'éleva jusqu'au ciel.

« Au devant de cet incendie subit et inexplicable, une figure noire, d'abord petite, mais grandissant à vue d'œil, s'élevait du sol et formait un écran fantastique dont les formes bizarres se découpaient en noir sur la flamme rutilante.

« Il n'est pas un paysan d'Europe qui n'eût été frappé de terreur par cette apparition et jamais le plus incrédule n'eût songé à nier qu'il avait devant lui le diable en personne.

« Au fur et à mesure que grandissait cette étrange apparition, elle prenait des formes nouvelles.

« Des sortes de tentacules mouvantes et animées d'une espèce de mouvement élastique partaient du centre et s'allongeaient à droite et à gauche, comme des bras prêts à saisir quelque chose d'invisible placé en dehors du foyer lumineux.

« Au-dessus d'un corps immense, informe et disproportionné, semblable à ceux que les petits enfants ont coutume de dessiner, une tête



Deux trous ronds placés en haut de cette figure. (P. 577.)

colossale ouvrait une bouche formidable à travers laquelle les vives lueurs du fond montraient une longue rangée de dents pointues.

« Deux trous ronds placés au haut de cette figure fantastique formaient l'image de deux yeux ardents qui lançaient des flammes sanglantes.

« L'angakok se pencha vers nous :

« — Oserez-vous aborder avec moi? demanda-t-il.

« — Parbleu! répondis-je, pensez-vous que votre lanterne magique soit de nature à nous effrayer?

« Il ne comprit évidemment pas ce que je voulais lui dire et il continua :

« — Le grand fantôme que vous voyez là, frères, est Tupilak, l'esprit du mal. Grâce à ma volonté, à ma science, aux dons surhumains dont m'ont doué les génies tutélaires, je vais, rien qu'en m'approchant, le forcer à rentrer dans les entrailles de la terre d'où il sort.

« Guillaume Novet écouta ce discours avec la plus profonde gravité, mais M. Moore et moi ne pûmes retenir un rire sceptique.

« Le prêtre-sorcier ne daigna pas s'y arrêter, et comme nous étions parvenus à toucher la rive, nous débarquâmes. Nos quatre rameurs, restés à bord, montrèrent un visage plein de terreur et s'éloignèrent rapidement à grands efforts de pagaies.

« Dès que nous fûmes à terre, tout le secret de cette farce enfantine nous fut livré.

« Devant nous était une large et haute roche perpendiculaire, dont les parois étaient garnies de grands pins maritimes auxquels on avait communiqué l'incendie et dont l'essence résineuse formait les flammes rougeâtres et vacillante dont nous ne nous expliquions pas bien d'abord l'origine.

« Au devant se dressait un énorme mannequin fait de pièces de bois grossièrement taillées.

« Je fis remarquer à mes deux amis, non sans quelque stupéfaction, que la plupart de nos compagnons de route, tous ceux qui avaient pris les devants dans leurs légers kayaks, se cachaient derrière cette naïve idole et que, dès qu'ils nous virent mettre pied à terre, ils s'empressèrent de grimper contre les pièces de bois qui la composaient. Puis ils la démolirent avec un ensemble et une rapidité que je n'avais jamais encore vu apporter que dans les manœuvres maritimes.

« Je me tournai vers l'angakok :

« — Ah çà! qui trompe-t-on donc ici? Je me plais à croire que ce n'est pas nous qu'on a espéré leurrer si grossièrement?

« — Si j'avais désiré vous tromper, mes frères, répondit-il doucement, vous aurais-je amenés jusqu'ici? J'ai voulu au contraire que vous voyiez tout par vos propres yeux. »

CHAPITRE LXII

SUITE DU JOURNAL DE M. CHAMPION. — UN DES MYSTÈRES DES PÊCHEURS DE BALEINES. — LES ENCOCHES DES HARPONS OU DES LANCES D'HONNEUR. — LUTTE ENTRE TUPILILHAK ET TORNASOUK. — UNE EXPÉDITION MYSTÉRIEUSE DANS L'INTÉRIEUR DES TERRES. — JOE GRAND PRÊTRE. — POURQUOI LES PAGAYEURS ONT DISPARU. — LES KAYAKS SONT AMARRÉS A LA COTE. — CIEL COUVERT ET OBSCURITÉ. — MARCHE SILENCIEUSE. — CRÉPUSCULE. — HALTE. — LA LISIÈRE D'UN BOIS. — UNE MARCHE DIRECTE. — UNE CLAIRIÈRE ET TROIS CASES. — POURQUOI CETTE EXPÉDITION NOCTURNE? — SPECTACLE INATTENDU. — UNE PORTE BASSE. — LES TROIS AMIS ET LEUR GUIDE PÉNÈTRENT DANS LA CASE. — UN CADAVRE SUR UNE TABLE. — LES ARMES ET LES INSTRUMENTS D'UN PÊCHEUR. — UNE CÉRÉMONIE FUNÈBRE. — ENLÈVEMENT D'UN CORPS MORT. — RETOUR AUX EMBARCATIONS. — NOUVEAU VOYAGE EN MER. — L'EMBOUCHURE D'UN FLEUVE. — MARCHE CONTRE LE COURANT. — HALAGE D'UN BATEAU PLAT DANS LES RAPIDES. — LES EXPLICATIONS DE L'ANGAKOK. — CE QUE DEVIENT UN BRAVE CHEZ LES CHASSEURS DE BALEINES. — UNE MOMIE SACRÉE. — A QUOI SERT LA GRAISSE D'UN CADAVRE. — RETOUR AU VILLAGE. — LA VIE PENDANT L'HIVER. — L'AMOUR DE LA CHASSE EST RÉVEILLÉ. — LES EXPLOITS DE M. DICK MOORE ET DE SON CHIEN MÉDOR. — LES RENNES SAUVAGES. — L'ORIGINAL. — UN METS DÉLICAT. — GUILLAUME NOVET SE SUBSTITUE AU CUISINIER LERAT. — UN FLAIR DÉVELOPPÉ ET UN MUFLE DÉLICAT.

Continuons nos citations du journal de M. Champion.

« L'angakok continua :

« — Chez nous on ne trompe personne. Tous ces hommes qui m'accompagnent et qui viennent de démolir l'image de Tupilak sont initiés aux mystères des pêcheurs de baleines. Tous ont déjà de nombreuses encoches faites sur le manche de leur harpon ou de leur lance d'honneur.

« — Et ces encoches représentent?

« — Le nombre de baleines qu'ils ont immolées eux-mêmes, avec leurs propres armes et leurs seules ressources.

« — Alors, à quoi bon cette comédie? ajoutai-je en haussant les épaules et sans tenir compte des gestes du trappeur.

« Celui-ci, en effet, me faisait signe d'être prudent et de me taire.

« — Ce n'est pas une comédie, répliqua l'angakok; c'est un mystère.

« — Comment, vous aussi vous avez des mystères? interrompis-je sans dissimuler mon étonnement.

« — Oui, et ceci est une cérémonie religieuse dans laquelle, moi qui suis le prêtre, je suis chargé de rappeler à mes braves compagnons que l'Esprit du mal, Tupilak, ne saurait résister aux Innuïts initiés aux mystères de la pêche, parce que ceux-ci sont soutenus par Tornasouk, le génie

qui représente le bien, le bon, l'être qui souffle le courage dans les cœurs, celui qui règle en dernier ressort tout ce qui agit dans la nature.

« Comme je souriais, M. Dick Moore prit la parole et dit :

« — Que trouvez-vous d'étrange dans ce que vient de dire ce prêtre, de sa tribu?... Moi je me souviens qu'aux États-Unis, en Europe et dans tous les pays qui ont la prétention d'avoir le monopole de la sagesse, de la civilisation, de la science et même du libre examen, à chaque pas nous nous heurtons à des spectacles ou à des cérémonies qui ne sont en somme que des emblêmes. Comme ici, ces pratiques ont pour but de rappeler l'éternelle lutte entre le bien et le mal, et, pour mon propre compte, j'estime que cette scène religieuse n'a rien à envier à celles que jouent sur les divers points du globe les représentants accrédités des religions diverses.

« Je compris, continue M. Champion, tout ce que renfermaient de sage philosophie les paroles de mon ami et je lui serrai la main.

« M. Moore, Guillaume Novet et moi, nous pensions que l'angakok allait donner le signal du départ et que nous allions reprendre la route du village.

« Il n'en fut rien.

« — Nous avons, nous dit le prêtre-chef, une expédition importante à faire dans l'intérieur des terres. Nul autre profane que les amis de Joë n'ont jamais été admis à connaître les cérémonies de notre culte. Quand vous aurez assisté à ce dernier spectacle, il ne vous restera rien à apprendre en ce qui concerne nos croyances, nos mystères, nos coutumes, et vous pourrez dès lors hardiment venir en notre compagnie vous livrer à la chasse des baleines, des cachalots, des phoques et des terribles morses.

« Une pensée surgit dans mon esprit :

« — Quelle puissance surhumaine possède donc parmi vous cet honnête Joë? me hasardai-je à demander.

« — Mon frère Joë, répondit l'angokok est le grand prêtre de notre religion.

« Nous restâmes un instant silencieux. Ce fut M. Dick Moore qui le premier prit la parole :

« — Que sont donc devenus nos pagayeurs? demanda-t-il en s'adressant au frère de Joë.

« — C'est vrai, ajoutai-je, pourquoi se sont-ils éloignés comme frappés d'une terreur panique et pourquoi ne viennent-ils pas nous rechercher?

« — Parce que, répondit l'angakok, ils n'ont point encore droit à un pareil honneur. Ces quatre jeunes gens ne sont encore que des apprentis et

peut-être leur faudra-t-il encore plusieurs années avant qu'ils aient mérité de recevoir l'initiation suprême.

« Tous les compagnons du chef avaient soigneusement amarré leurs kayaks à la rive.

« Ces bateaux sont si légers qu'un homme seul peut aisément porter son embarcation à travers les sentiers les plus impraticables. Quand nous vîmes qu'ils les laissaient là, nous en conclûmes que nous reviendrions, à une heure indiquée, vers ce point du rivage et que sans doute nos rameurs néophytes avaient reçu l'ordre de venir nous y prendre.

« Le ciel s'était couvert et l'obscurité devenait profonde ; néanmoins les pêcheurs se placèrent en file indienne, et nous nous avançâmes, l'un suivant l'autre, à travers des pentes rapides, sur un terrain rocailleux et dépourvu de toute végétation.

« Mes amis et moi nous suivions la colonne, mais comme moi, qui les précédais, je suivais immédiatement derrière l'angakok, je serrai de mon mieux les rangs pour ne pas retarder la marche et pour ne pas nous égarer dans cette obscurité de caverne.

« Je voulus adresser une parole au prêtre-chef.

« — Tais-toi, me dit-il, c'est du silence absolu que nous observons que dépend tout le succès de notre entreprise.

« Nous marchâmes donc sans mot dire; le bruit des pierres que nos pas faisaient rouler sur les pentes abruptes troublait seul le silence de la nature.

« Après au moins deux heures d'efforts, nous atteignîmes le sommet d'une montagne, couverte de roches désagrégées, à travers lesquelles nous continuâmes à nous aventurer.

« Malgré l'obscurité de la nuit, quand nous fûmes arrivés sur cette hauteur, nos regards s'étendirent au milieu d'une sorte de crépuscule obscur qui nous laissait entrevoir la colonne humaine formant autour des entassements pierreux des anneaux semblables à un immense reptile.

« Tout à coup, sur un signal du chef, tout le monde s'arrêta et chacun s'accroupit sur le sol, les uns, à la façon des tailleurs d'Europe, et les autres, suivant la tactique qu'on enseigne aux troupes légères déployées en tirailleurs.

« Mes amis et moi nous imitâmes les pêcheurs de baleines.

« Nous vîmes bientôt l'un d'eux s'éloigner en rampant et disparaître dans l'ombre sans qu'aucun bruit décelât sa marche et ses mouvements.

« Mes yeux, s'habituant à l'obscurité grise qui nous enveloppait, s'arrêtaient sur une sorte de ligne noire qui semblait l'estomper dans l'épaisseur des ombres.

« J'avais immédiatement derrière moi le chasseur Novet, car c'était M. Dick Moore qui marchait le dernier de la colonne; connaissant son habileté et son admirable coup d'œil, je me retournai vers lui :

« — Qu'est cela? lui demandai-je à voix basse.

« — Je crois que c'est la lisière d'un bois, me répondit-il de même

« Tout à coup je vis grandir et se profiler dans le vague de la nuit la silhouette de notre avant-coureur. Il revenait, s'avançant avec une telle prudence que, si mon attention n'avait pas été attirée de ce côté, il aurait pu s'approcher de l'angakok sans que mon oreille eût pu me prévenir de son retour.

« Il ne prononça pas une parole, mais il fit quelques signes que je ne pus comprendre.

« Le frère de Joë se leva et, après avoir levé ses deux bras en l'air comme pour donner un signal à ses compagnons, il me prit les mains.

« — Toi et tes amis, suivez-moi sans bruit, me dit-il d'une voix si adoucie que sa parole me parut être un souffle.

« Il se mit à ramper lentement; nous l'imitâmes de notre mieux.

« Ses pieds et ses mains se soulevaient à peine du sol et glissaient s'arrêtant au moindre obstacle; jamais serpent dans la jungle n'a changé de place plus silencieusement.

« Quant aux chasseurs de baleines, ils avaient disparu sans qu'il m'eût été possible de voir de quel côté ils s'étaient dirigés; on eût dit que la terre s'était entr'ouverte sous leurs pieds pour les engloutir silencieusement.

« Depuis, Guillaume Novet lui-même m'a avoué qu'il avait subitement perdu leur trace.

« Je m'aperçus, en soulevant la tête, que nous nous dirigions vers cette ligne horizontale foncée que le Canadien m'avait signalée comme devant être la lisière d'une forêt.

« Il ne s'était pas trompé; quelques instants plus tard, suivant toujours les traces de mon guide que je ne quittais pas d'une semelle, je m'enfonçai dans un fourré d'arbres verts dont les aiguilles résineuses me frappaient la figure.

« Malgré l'obscurité, j'eus la perception que mes deux amis marchaient dans mes pas.

« Toujours guidé par le frère de Joë, je continuai ma route à travers l'inconnu. Après avoir marché plus d'un grand quart d'heure dans ces taillis plus obscurs qu'un four, j'arrivai dans une clairière, au milieu de laquelle, dans la pénombre, j'aperçus, se détachant sur le ciel d'un gris

sombre, la silhouette noire de trois cases aux toits coniques et qui de loin ressemblaient à trois énormes ruches d'abeilles.

« Mes deux amis vinrent prendre place à mes côtés, mais ils se traînaient si prudemment que pas une brindille froissée ne fit entendre le plus léger bruit.

« A la forme même des demeures qui s'estompaient devant nous, et qui étaient en tout pareilles à celles où nous avions reçu l'hospitalité, nous reconnûmes, à n'en pas douter, qu'elles devaient être habitées aussi par des Esquimaux.

« Si le silence le plus absolu ne nous avait pas été recommandé, j'aurais certainement interrogé notre guide.

« Une question se formulait obstinément dans mon esprit :

« Quel mobile pouvait expliquer cette expédition nocturne et environnée de tant de précautions minutieuses?

« J'étais si honteux d'avoir dans le principe si mal jugé nos braves et hospitaliers compagnons, la première fois que je les avais rencontrés accomplissant les cérémonies superstitieuses de leur culte bizarre, que je refusai d'arrêter un seul instant mon esprit à la pensée qu'il s'agissait de venir nuitamment surprendre et piller une autre tribu de même race.

« Je résolus d'attendre et je regardai, attentif et anxieux, sans oser formuler la moindre hypothèse.

« Mes deux amis m'ont affirmé depuis que telle fut exactement la pensée à laquelle ils s'arrêtèrent.

« Mon regard attaché sur les trois huttes formant la partie visible de ce misérable village fut frappé par un spectacle inattendu, qui éveilla également l'attention de Guillaume Novet, car je sentis sa main s'appuyer sur mon bras et le serrer comme pour m'inviter à redoubler de vigilance.

« Je vis la porte basse de l'habitation, placée au milieu des deux autres, s'ouvrir subitement de l'intérieur et laisser passer les rayons de la lampe fumeuse pleine d'huile de phoque qu'on a coutume chez les peuples innuits de suspendre au centre de la demeure et de laisser allumée jour et nuit. Ces lampes en effet ont le double rôle d'éclairer et de chauffer les cases.

« Un homme à moitié courbé vers la terre éclipsa un instant cette faible lueur et entra dans la cabane.

« L'angakok qui nous servait de guide nous fit signe de le suivre et, toujours rampant sur le sol, il se dirigea vers la cabane.

« Mes amis et moi, imitant ses mouvements, nous nous trouvâmes bientôt près de lui en face de cette porte ouverte.

« Il s'arrêta un instant avant de pénétrer dans la mystérieuse demeure et écouta si aucun bruit en se faisait entendre aux environs.

« Rassuré sans doute par cette expérience, il pénétra dans la case ouverte et mes deux compagnons et moi y entrâmes également, guidant nos mouvements sur les siens.

« Un spectacle extraordinaire frappa nos regards.

« Sans que nous ayons pu les voir entrer, six de nos compagnons innuits nous avaient précédés dans cette sorte de visite domiciliaire et étaient allés s'accroupir le long des parois de bois brut servant de murailles à la maison.

« Au milieu, sur une sorte de table aux pieds rugueux, et recouverte de fourrures de renard argenté, était couché un homme vêtu de son costume de pêche, et qui semblait dormir.

« Près de lui et à portée d'une de ses mains, étaient ses armes : une petite hache en pierre, un couteau d'ardoise, une lame à pointe de verre taillé, un arc et des flèches.

« De l'autre côté, étaient étalés ses instruments de pêche; des *aloudaks* montés, servant au dépècement des baleines; la javeline et la planchette formant levier avec laquelle on lance l'instrument de mort dans les flancs du monstre; une ligne servant pour la pêche sous la glace en hiver et un assommoir en pierre noire qu'on emploie pour achever les animaux marins.

« Mes amis et moi, imitant notre guide, nous nous approchâmes et à la lueur fumeuse produite par la mèche de mousse sèche qui s'avançait en dehors du bec de la lampe de pierre suspendue au plafond, nous nous aperçûmes que celui que nous avions pris pour un dormeur était froid et rigide.

« C'était un cadavre; sa face avait pris les tons jaunis de la vieille cire et ses mains découvertes étaient enveloppées d'un véritable réseau de rides.

« L'angakok saisit ces deux mains raidies par la mort, les tritura un instant dans les siennes, traça quelques caractères mystérieux avec son pouce sur sa face blêmie, puis il fit un signe de la main désignant le cadavre à ses six compagnons immobiles.

« Ceux-ci, s'avançant avec l'impassibilité et la marche silencieuse des spectres, se placèrent à égale distance les uns des autres et entourèrent le cadavre; puis, saisissant ce corps immobile et raide, ils le soulevèrent et l'emportèrent aussi aisément que si c'eût été un brin de paille.

« Mes amis et moi, nous restions là glacés d'effroi devant ce diabolique spectacle.



LES OURS BLANCS.

« Bien que la porte de la cave fût très basse, ces singuliers croque-morts sortirent sans bruit et sans que leur funèbre fardeau touchât le sol ou les parois de l'entrée.

« Bientôt ils disparurent comme des ombres dans les épaisses ténèbres du dehors.

« Le frère de Joë nous fit signe du doigt et nous le suivîmes hors

de la case mortuaire, silencieux comme nous y étions entrés et nous demandant ce que signifiait un pareil rapt et un tel sacrilège.

« Nous reprîmes la route qui devait nous conduire à nos embarcations dans le même ordre que nous étions venus, et en prenant les mêmes précautions pour ne pas attirer l'attention. Ainsi que je l'avais prévu, nos quatre pagayeurs nous attendaient à leur poste.

« L'angakok, mes deux amis et moi, nous ne tardâmes pas à nous éloigner du rivage et à nous retrouver en pleine mer.

« Je me tournai vers Guillaume Novet et je lui dis en français, sachant bien que cette langue était étrangère à notre guide.

« — Pensez-vous, que le moment n'est pas venu de lui demander des explications?

« — Essayez toujours! répondit le trappeur.

« — Le chef veut-il bien nous dire ce que tout cela signifie? demandai-je en m'adressant au frère de Joë.

« — Un peu de patience, me répondit-il ; bientôt vous saurez tout.

« Nous quittâmes tout à coup la pleine mer et nous entrâmes dans l'anse formée par l'embouchure d'une rivière rapide.

« Malgré l'obstacle que nous opposait la lutte entre les flots soulevés de la mer et l'impétuosité du courant, grâce à l'habileté et à la vigueur de nos rameurs, nous franchîmes la barre et nous pénétrâmes bientôt dans le cours même du fleuve que nous remontâmes à force de rames.

« Dans certains points malgré le froid intense qui se faisait sentir, nos vaillants conducteurs se jetaient à la nage et, avec des cordelettes fabriquées d'intestins de phoques, nous halaient du rivage pour nous faire franchir des rapides.

« Longtemps nous marchâmes ainsi sans que le moindre mot prononcé vînt rompre le silence.

« — Ce fut dans un des moments où nous restions seuls sur la barque plate, que le frère de Joë se tourna vers nous et se décida à nous fournir les explications que je lui avais demandées sur le mystérieux enlèvement du cadavre.

« L'angakok, soulevant une peau de lion de mer jetée à l'avant de l'embarcation et que nous n'avions pas remarquée jusque-là, nous montra le corps mort déposé près de nous.

« — Cet homme, nous dit-il, était, pendant sa vie, un brave entre les braves. A la pêche, à la chasse et dans tous les combats, il n'a jamais rencontré de maître et toujours il s'est montré le modèle de sa tribu. Les faits d'armes et les actes glorieux qu'on raconte de lui sont innombrables.

Telles sont les raisons pour lesquelles nous l'avons choisi afin d'en faire un des génies que nous adorons.

« Ce fut M. Dick Moore qui répondit :

« — Pourquoi alors, dit-il, avoir ravi ce brave au repos éternel auquel lui donnait droit plus qu'à quiconque sa vie exemplaire?

« — Parce que, répondit l'angakok, d'un ton de conviction profonde, Tornasouk m'a ordonné d'en faire une momie tutélaire.

« Puis il ajouta après un court silence :

« — Frères, vous assisterez aux cérémonies sacrées qui rendront ce cadavre immortel. Vous verrez ce corps purifié par des ablutions dans les eaux transparentes du fleuve. Trois jours il sera immergé dans le courant rapide, après lesquels on enlèvera les intestins.

« — L'un de vous, frères, ajouta-t-il en me désignant, a déjà assisté à une partie de ce mystère et cela a failli lui coûter la vie.

« — Alors répondis-je vivement, dites tout de suite que vous allez aussi boucaner ce corps et le transporter dans la grotte où vos hommes m'ont fait prisonnier?

« — Sans doute, répondit sans s'émouvoir le prêtre innuit, vous le verrez fumé d'abord devant un grand feu, puis suspendu en plein air et séché au soleil, puis bourré de mousse à l'intérieur, puis revêtu de ses plus riches vêtements et enfin transporté dans une caverne que sa présence rendra sacrée.

« — A quoi diable peuvent servir toutes ces simagrées? ne put s'empêcher de dire Guillaume Novet.

« Le prêtre esquimau répondit sans avoir l'air le moins du monde offensé par cette boutade.

— Quand mes frères auront enduit leurs armes de la graisse empruntée à ce cadavre, ils pourront sans crainte venir avec nous se livrer à la poursuite des baleines, des morses, des lions de mer et combattre corps à corps l'ours blanc[1]. »

Nous arrêterons là les citations empruntées au journal de notre jeune ingénieur et nous nous contenterons d'indiquer *grosso modo* la façon dont les trois amis durent occuper leur temps pendant leur séjour forcé chez les Esquimaux.

Parfois, chez eux l'amour de la chasse se réveillait. C'était d'ailleurs,

1. Lire, pour la vérification de tout ce qui précède, une brochure de M. Alph. Pinard intitulée *Chasse aux animaux marins et pêcheries dans le N.-O. Amérique* publié en 1875 à Boulogne-sur-Mer, imprimerie Ch. Aigre, 4, rue des Vieillards. — Lire aussi les deux volumes du *Voyage de la Véga* publiés à Paris chez Hachette. Ce bel ouvrage, vrai chef-d'œuvre de typographie, contient les plus admirables détails sur les populations des mers polaires.

disait M. Dick Moore, une satisfaction obligatoire qu'on devait donner de temps en temps à ce brave Médor.

Dans ce cas, on faisait atteler le traîneau tantôt avec les rennes, tantôt avec un certain nombre de chiens esquimaux que les Innuits possèdent toujours en abondance, puis l'on s'enfonçait dans le steppe glacé en prenant la direction du sud.

Chaque fois que les intrépides Nemrods rentraient après des absences qui avaient duré deux, trois et même quatre jours, ils rapportaient, grâce à leur adresse et au flair incomparable de Médor, des provisions de viande fraîche qui faisaient la joie de toute la tribu hospitalière.

Tantôt ils rencontraient quelque troupeau de rennes sauvages chassés par le froid des hautes régions qui leur servent d'habitacle, et ils revenaient rapportant sur leur traîneau deux ou trois de ces admirables pièces de venaison. Tantôt ils tuaient un ou deux de ces caribous arctiques qu'on nomme aussi l'*Original*.

La chair de cette espèce de cerf, dont la taille dépasse celle d'un cheval, est un mets des plus délicats ; c'est la meilleure de celles qu'on peut se procurer sous ces latitudes.

Bien que l'habile cuisinier Lerat fût resté chez les Corbeaux avec le gros de l'expédition, les repas des trois compagnons ne laissaient pas grand'chose à désirer en raison de la précaution qu'ils avaient prise au départ de remplir leur traîneau de conserves et de condiments de toute nature.

D'ailleurs Guillaume Novet, en sa double qualité de trappeur et de coureur des bois, était un homme rempli de ressources. Grâce à son talent culinaire, ses deux amis purent faire une expérience gastronomique à laquelle ils n'auraient même pas songé.

Pour l'ingénieur et l'Américain, l'Original n'avait été jusque-là qu'un animal dont le flair et les longues oreilles, permettant une extrême finesse d'odorat et d'ouïe, rendent la chasse extrêmement difficile. Un jour que M. Dick Moore avait tué une jeune femelle grasse, le Canadien fit remarquer à ses compagnons son mufle développé qui expliquait le développement de son flair.

Le soir il leur fit un ragoût de ce morceau de roi et chacun déclara solennellement que ce mets était de nature à flatter le palais des gastronomes les plus exigeants.

CHAPITRE LXIII

DES OURS BLANCS SONT SIGNALÉS. — UNE PARTIE DE CHASSE ORGANISÉE. — MÉDOR ET LE RIFLE CHARLOT SONT DE LA PARTIE. — QU'EST-CE QUE L'OURS BLANC? — CE QUE DISENT LES UNS. — L'OPINION DE M. NORDENSKIOLD. — VOYAGE DE LA *Véga*. — DESCRIPTION DE L'OURS BLANC PAR LE PROFESSEUR. — CET ANIMAL MÉRITE-T-IL LA RÉPUTATION DE BRAVOURE ET DE FÉROCITÉ QU'ON LUI A FAITE? — QUELQUES HISTOIRES D'OURS BLANCS. — VOYAGE DE KANE. — UN OURS VOLEUR AUDACIEUX. — UN ESTOMAC D'OURS BLANC GARNI DE SPARADRAP. — COMMENT L'OURS BLANC PASSE-T-IL L'HIVER DANS LES MERS POLAIRES? — TROUS CREUSÉS PAR LES OURS POUR S'Y BLOTTIR. — QUELQUES CONTRADICTIONS DANS LES APPRÉCIATIONS DE M. NORDINSKIOLD. — UNE AVENTURE D'OURS PENDANT LE VOYAGE DE BARENTZ; UN CRANE BROYÉ. — LE DOCTEUR BORGEN SCALPÉ PAR UN OURS. — L'OPINION DE SCORESBY; CELLES DE MAC CLINTOCK ET DE KANE. — DE QUOI VIVENT LES OURS BLANCS — UN OURS TEMPÉRANT. — TROIS CHASSEURS ET UN GUIDE INNUIT. — MARCHE SUR LE RIVAGE. — LES OURS NAVIGATEURS POLAIRES. — UNE HALTE. — DRESSAGE D'UNE TENTE DE PEAUX. — UNE PORTE CONSOLIDÉE. — L'ESQUIMAU METEK. — UNE ALERTE NOCTURNE. — UN VISITEUR INCOMMODE. — UNE FAÇON INDISCRÈTE DE PÉNÉTRER DANS UNE DEMEURE. — L'ARME DES ESQUIMAUX CHASSEURS D'OURS. — UN EXPLOIT DE MÉDOR. — UN COMBAT CORPS A CORPS. — L'OURS BLANC VAINCU PAR METEK. — REPRISE DE LA CHASSE. — DES TROUS DANS LA GLACE. — L'OURS BLANC BRACONNIER. — UNE OURSE ET SON OURSON. — UN REPAS INTERROMPU. — ENCORE MÉDOR! — CHARLOT FAIT ENTENDRE SA VOIX. — UN FILS QUI NE VEUT PAS SURVIVRE A SA MÈRE.

Un jour le frère de Joë vint annoncer à ses hôtes que plusieurs ours blancs s'étaient montrés sur les glaces récentes des bords de la mer.

Pour des chasseurs émérites comme les trois compagnons, aucune nouvelle ne pouvait être mieux venue.

Une partie de chasse fut organisée, dans laquelle le brave chien Médor, et le rifle Charlot étaient appelés à jouer un rôle sérieux.

Qu'est-ce que l'ours blanc?

Si l'on en croit la plupart des navigateurs et des voyageurs polaires, c'est la sentinelle avancée de ces régions glacées. La nature l'a préposé là à la garde des glaciers immenses sur lesquels il promène sa souveraineté quand il sort de sa léthargie.

Sa force est prodigieuse; selon les uns sa férocité et son courage ne sont pas moindres et il est universellement redouté.

Depuis que M. le professeur Nordenskiold est allé visiter les lieux qui servent d'habitacle à cet animal, il y a beaucoup à rabattre sur cette réputation.

Dans les deux magnifiques volumes publiés par la maison Hachette, *Voyages de la «Véga,»* traduits du suédois par MM. Ch. Rabot et Ch. Lallemand, le savant navigateur donne sur ces animaux des détails qui sont de nature à diminuer fortement le prestige poétique qu'on s'est plu jusqu'à ce jour à leur donner.

« Ce mammifère, dit M. Nordenskiold, n'est pas difficile à tuer.

« Aperçoit-il un homme, il s'approche, attiré probablement par l'espérance d'une proie ; il décrit alors ordinairement de nombreux zigzags pour cacher sa véritable direction et ne pas donner l'éveil.

« Souvent il grimpe sur les blocs de glace ou se dresse sur ses pattes de dérrière pour inspecter les alentours, ou bien encore il s'arrête inquiet, flairant dans toutes les directions afin de se rendre un compte exact de la nature du gibier.

« Il semble même avoir plus de confiance dans son odorat que dans sa vue.

« S'il croit avoir affaire à un phoque, il rampe sur la glace et dissimule avec ses pattes de devant son gros museau noir, la seule partie de son corps qui tranche sur la blancheur des neiges.

« Si l'on reste immobile, l'ours s'approche en faisant ce manège, et on peut le tuer à coups de fusil, ou mieux à coups de lance. Les *fangstmäns* regardent cette dernière manière comme la plus sûre.

« Si, désarmé, on rencontre un ours blanc, on n'a qu'à crier ou à faire quelques mouvements violents pour le mettre en fuite. Se sauve-t-on, au contraire, il vous poursuit.

« L'ours blessé prend toujours la fuite ; parfois il applique avec ses pattes un emplâtre de neige sur sa blessure, et quelquefois, dans son agonie, il creuse un trou dans la neige pour y cacher sa tête.

« Ces animaux viennent toujours nager autour des navires au mouillage, et lorsque l'explorateur campe dans des districts lointains, il trouve souvent le matin, à son réveil, un ours dans le voisinage.

« L'animal a rôdé pendant la nuit autour de la tente, et flairé partout sans oser attaquer.

« Le voyage de Kane présente le seul cas où un de ces plantigrades ait osé assaillir une tente habitée. Il suffit, il est vrai, de faire flamber quelques allumettes pour le mettre en fuite.

« Avec des camarades, j'ai campé plusieurs nuits de suite et dormi profondément dans des endroits où nous nous savions surveillés par des ours ; le matin, lorsque le cuisinier se levait pour faire le café, ils partaient aussitôt hors de portée.

« L'ours blanc se plaît à inventorier les provisions qui se trouvent sur

les navires abandonnés ou dans les canots échoués sur le rivage. La plupart des explorateurs ont raconté à ce sujet de curieuses aventures, dans lesquelles hommes et bêtes ont joué un rôle.

« En 1864, un ours énorme vint inspecter minutieusement le contenu d'une embarcation que nous avions abandonnée pour quelques heures au fond du Storfjord (Grand Fjord), après avoir pris soin de la recouvrir d'une toile.

« Il avala un succulent rôti de renne, lacéra nos vêtements de rechange et éparpilla tous nos biscuits.

« Le soir, lorsque nous nous fûmes endormis après avoir tout remis en ordre et rapiécé notre tente, le même ours revint et dévora le quartier de renne que nous avions fait cuire pour le lendemain, en remplacement de celui qu'il avait dévoré dans la journée.

« Une expédition anglaise, envoyée à la recherche de Franklin, tua un de ces mammifères dont l'estomac renfermait, entre autres choses, une pièce de sparadrap qu'il avait enlevée dans un dépôt voisin.

« Cet animal est assez fort pour rouler d'énormes pierres, mais il ne peut entamer un banc de sable durci par la gelée.

« L'ours blanc nage parfaitement, mais pas très rapidement; aussi peut-on l'atteindre avec un bateau. Souvent, en effet, il cherche son salut dans la mer, et pour peu qu'on ait à sa disposition un canot monté par de vigoureux rameurs, il est pris infailliblement.

« On le tue alors comme un mouton, suivant l'expression des pêcheurs, mais il faut le harponner tout de suite, autrement il coule promptement au fond s'il n'est pas très gras.

« ... On ne sait pas d'une manière positive si l'ours se tient caché l'hiver dans quelque abri; mais de nombreuses observations le font supposer. Lorsque le temps est sombre, il disparaît presque complètement des havres d'hivernage, et plusieurs fois on a découvert, sous la neige, des trous où des ours s'étaient cachés. Un jour, Tobiesen, en parcourant une plaine de neige, eut un pied engagé dans une de ces cavités, au grand effroi, non seulement de ce brave marin, mais aussi de l'animal.

« Pendant les temps sombres, l'ours blanc, disent d'autres explorateurs, s'avance sur la lisière des glaces pour y chercher sa nourriture.

« Je ne puis donner aucun renseignement à cet égard; toutefois, à à l'appui de cette opinion, je puis citer un fait dont j'ai été témoin.

« Durand notre hivernage à Mosselbay (1872-1873), nous ne vîmes qu'un seul ours nager en mer; par contre, chaque jour, pour ainsi dire, Palander et moi, nous aperçûmes quelques-uns de ces animaux sur la glace qui recouvrait la mer, au nord de la terre du Nord-Est.

« A cet endroit, on remarquait dans toutes les directions, sur la nappe gelée, des pistes d'ours, mais pas un trou de phoque.

« J'ignore la raison qui avait déterminé ces animaux à élire domicile sur ces champs de glace. Ceux que nous tuâmes étaient très maigres, et leur graisse pouvait à peine servir de combustible pour le réchaud que nous emportions dans nos courses en traîneau.

« Lorsque ces mammifères partent pour une chasse lointaine, le mâle et la femelle, accompagnés par un ou deux gros oursons, marchent de conserve. Rarement la bande est plus nombreuse, excepté dans les endroits où se trouve une certaine quantité de cadavres de morses, de phoques ou de dauphins blancs.

« Autrefois la vue d'un ours effrayait les explorateurs arctiques; aujourd'hui les pêcheurs attaquent hardiment, à la lance, même une grosse troupe de ces animaux. Quelquefois, en peu de temps, ils en ont tué de cette manière jusqu'à douze. Lors de l'expédition de 1861, Carl Chydenius tua en quelques minutes trois énormes plantigrades qui rôdaient autour de son canot recouvert d'une bâche.

« Les pêcheurs norvégiens n'ont jamais été blessés grièvement par les ours, du moins à ma connaissance.

« Ces animaux paraissent cependant être plus hardis et plus dangereux dans les pays où ils n'ont pas encore fait l'expérience des engins de chasse perfectionnés. Lors de leurs premiers voyages à la Nouvelle-Zemble, les Anglais et les Hollandais, presque chaque fois qu'il débarquaient, trouvèrent des ours blancs dans des régions d'où ce mammifère a presque disparu aujourd'hui; ils durent même leur livrer de véritables combats, qui entraînèrent mort d'hommes.

« Dans le deuxième voyage de Barentz, quelques matelots étant allés à terre, le 26 septembre 1595, près de l'entrée orientale du Jugo Schar, pour chercher une espèce de diamant qui existait dans ces parages (du quartz sans valeur), ils furent attaqués (d'après de Veer) par un énorme ours blanc qui saisit l'un d'eux à la gorge.

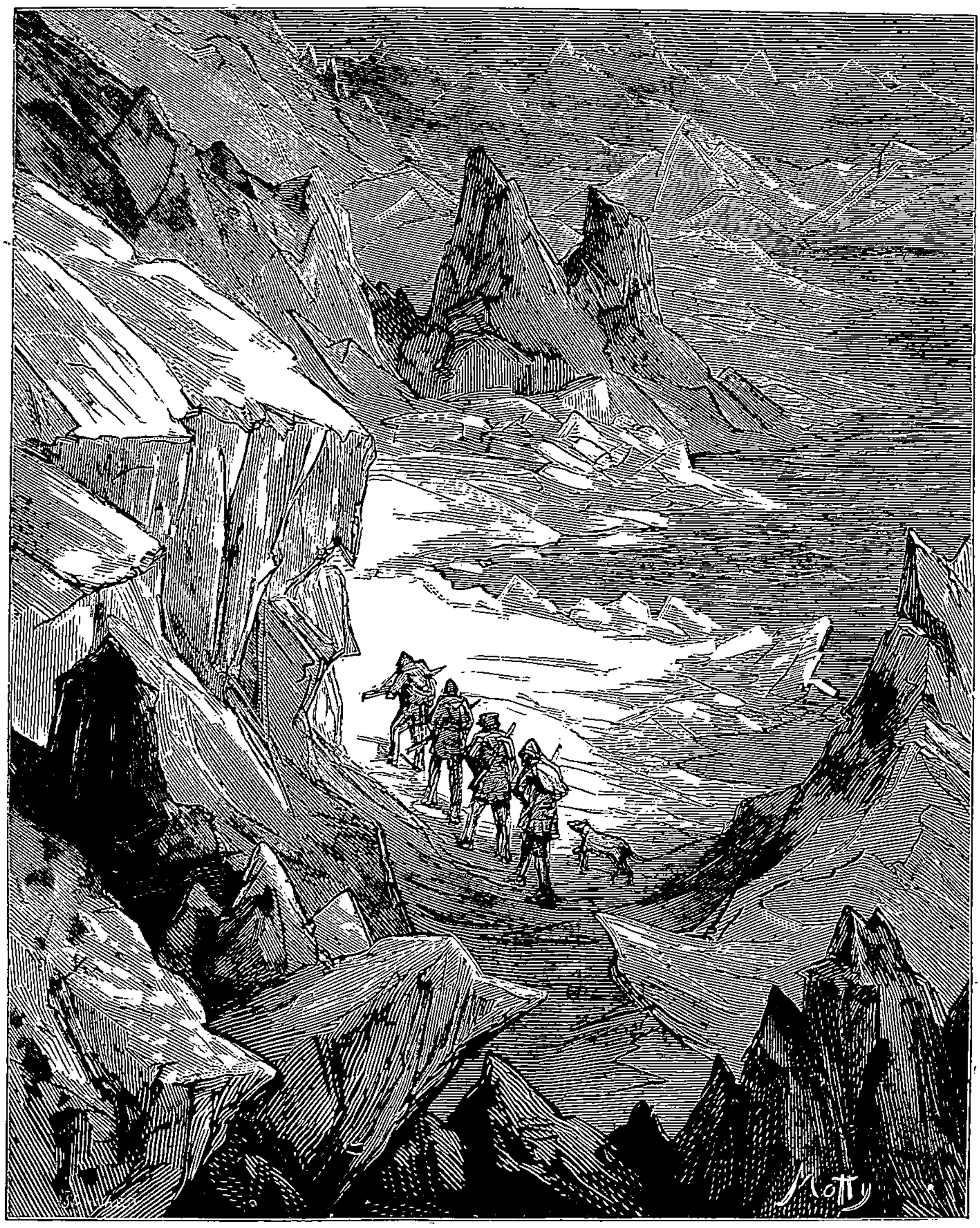
« Ce malheureux s'écria :

« — Qui donc me prend le cou?

« — Ah! mon Dieu! c'est un ours! repartit à côté de lui un de ses camarades qui se sauva aussitôt.

« Le monstre broya le crâne de sa victime et se reput de son sang.

« Le reste de l'équipe de débarquement accourut alors à la rescousse et attaqua l'ours avec des épieux et à coups de fusil; l'animal, loin d'être intimidé, se rua sur un des assaillants et le tua; la débandade fut alors générale.



L'Esquimau qui servait de guide aux trois amis les conduisit dans une sorte d'anse. (P. 595.)

« Mais, du renfort étant arrivé, l'animal se vit entouré d'une trentaine d'hommes. La hardiesse de cette bête *sanguinaire* les faisait cependant hésiter; trois seulement osèrent prendre l'offensive, et, après un combat assez rude, réussirent à tuer l'ours.

« Les récits des explorations polaires mentionnent d'ordinaire nombre d'incidents de ce genre, dont l'issue est presque toujours heu-

reuse. Toutefois dans le détroit de Davis, un matelot fut enlevé par un ours sur un navire emprisonné dans les glaces, et, en 1820, un marin d'un baleinier de Hull faillit subir le même sort sur des glaçons, dans l'Océan entre le Spitzberg et le Groënland. Il s'échappa en sautant de côté et en jetant à l'ours, d'abord sa lance, sa seule arme, puis tous ses effets, les uns après les autres.

« Le 6 mars 1870, un de ces animaux attaqua le docteur Borgen et le traîna à une certaine distance. Chose curieuse, il ne le tua pas tout de suite et l'infortuné docteur eut le temps de crier :

« — Un ours m'enlève!

« Après avoir été emmené sur une longueur de plusieurs centaines de pas, Borgen put, sans secours et quoique scalpé, regagner le navire L'ours avait cherché à lui briser la tête entre ses dents, comme il le fait avec les phoques.

« Scoresby déclare périlleuse la chasse à l'ours lorsque la couche de neige est épaisse.

« Au contraire, d'après le Danois C. Petersen, le célèbre compagnon de Mac Clintock et de Kane, ce mammifère ne serait pas plus dangereux à attaquer qu'une brebis.

« — On peut marcher sur lui avec un canif emmanché d'un bâton, dit même Hedenstrom.

« Les pêcheurs norvégiens, comme ceux de race finnoise, parlent dans les mêmes termes de cette chasse.

« L'ours se nourrit principalement de morses et de phoques. D'un seul coup de sa puissante patte, il abat sur la glace un de ces gros amphibies.

« Il réussit rarement à prendre des rennes, car cet animal court plus vite que lui. Pourtant, sur la terre du Nord-Est, j'ai vu deux fois du sang et des poils qui provenaient certainement de rennes capturés par des ours.

« Il mange en outre des fucus, de l'herbe et de la mousse. L'estomac de plusieurs ours que j'avais fait ouvrir contenait uniquement des débris de végétaux.

« Les pêcheurs connaissent bien ce fait; et le solitaire énorme tué par le docteur Théel en 1875 était, disent-ils, un vieux propriétaire qui, par paresse d'aller à la chasse, se nourrissait exclusivement d'herbes.

« Cet animal s'accommode au reste de tous les genres d'alimentation; un de ces plantigrades, raconte Tobiesen, dévora, dans l'hiver de 1865 à 1866, deux tonnes de poisson salé.

« Sa chair est assez bonne, lorsqu'il n'est pas trop vieux et qu'il n'a

pas dévoré récemment de la viande de phoque pourrie; comme goût, elle tient le milieu entre le porc et le bœuf. La chair blanche de l'ourson peut se comparer à celle du veau. Le foie occasionne de violentes indispositions. »

Nous terminerons là cette citation du beau livre de M. Nordenskiold, et malgré tout le respect que nous avons pour ce savant hors ligne et ce navigateur intrépide, nous ferons remarquer que son jugement sur l'ours blanc renferme bien quelques contradictions. D'ailleurs, que nous importe? Revenons à nos trois chasseurs et contentons-nous de dire que notre récit est l'expression la plus sincère de la vérité.

Un des Innuïts chasseurs avait proposé de les accompagner et on l'avait accepté avec empressement comme guide.

MM. Champion, Moore et Novet se mirent en route précédés par le complaisant Esquimau.

Le brave Médor les suivait philosophiquement et silencieusement, attendant, non sans quelque impatience, que son maître donnât le signa du commencement de la chasse.

Ils côtoyaient les bords de la mer, marchant non sans peine, à la file indienne, sur les glaçons couverts de neige qui présentaient parfois des surfaces polies comme une glace, parfois aussi des amoncellements formés par le flot et très difficiles à franchir.

Guillaume Novet, quand il vit que la marée montante amenait déjà des glaçons et des icebergs, comprit la présence des ours blancs dans des parages où ils n'ont guère l'habitude de se montrer.

— Parbleu! dit-il à ses compagnons, je ne m'étonne plus de l'arrivée de nos amis les ours blancs. Regardez à l'horizon la flotte qui les amène!

En effet, ils virent au loin des masses de glaces de toutes dimensions, formant ici des tertres, là des collines, là de véritables pics et des montagnes.

Plusieurs de ces icebergs étaient venus échouer et se souder au rivage. Les ours, chassés des régions trop froides par la famine et l'impossibilité de se procurer une nourriture quelconque, s'étaient hardiment embarqués sur ces glaçons qui, entraînés par les courants venant du nord, les avaient amenés sur les côtes qui servent de refuge pendant l'hiver aux morses et aux phoques de différentes espèces.

L'Esquimau qui servait de guide aux trois amis les conduisit dans une sorte d'anse entièrement couverte de glaces amoncelées et abritée d'une façon demi-circulaire par de hautes falaises granitiques.

— C'est là, dit-il, qu'il faut dresser une tente et se mettre aux aguets.

Les ours ne tarderont pas à s'y montrer sans qu'il soit nécessaire de se mettre à leur recherche.

Chacun des trois chasseurs et leur guide étaient porteurs de provisions de bouche et des éléments nécessaires pour établir une hutte de peaux.

On se mit activement à l'œuvre.

Le premier soin des quatre compagnons fut de chercher à travers les rochers une voie pour arriver à leur sommet. Là, une antique forêt de sapins leur fournit sans trop de peine une vingtaine de jeunes arbres qu'ils débarrassèrent de leurs branches et qu'ils lièrent ensemble solidement.

Ce faisceau de mâts fut roulé jusqu'à un point de la crête des falaises qui surplombait sur les entassements chaotiques de glaces et de roches.

Les quatre hommes réunissant leurs efforts précipitèrent dans le vide la masse de bois qui vint s'enfoncer dans la couche de neige, puis ils s'empressèrent de descendre pour venir recueillir cette proie.

On choisit pour dresser la tente le coin qui parut le mieux abrité.

Là les pieux furent disposés de façon à former une carcasse circulaire en forme de cône renversé. On les lia solidement par le haut tandis que leurs pieds furent enfoncés le mieux qu'il fut possible dans la couche de neige durcie.

L'Esquimau qui servait de guide était un homme habile dans l'art de faire des constructions de cette nature. Armé d'une longue aiguille faite d'une arrête de poisson, il cousit entre elles solidement six peaux de renne qu'ils avaient apportées. Des fils fabriqués avec des intestins de phoque servirent, à cette œuvre délicate, et avant la nuit, une tente parfaitement imperméable abrita les chasseurs qui s'y couchèrent dans les chaudes peaux d'ours gris qui leur tenaient lieu de manteaux.

La peau restée mobile qui servait d'entrée à cette demeure improvisée avait été solidement attachée dans le bas par des pieux enfoncés dans la glace. C'était une précaution recommandée par le guide pour combattre toute tentative d'invasion faite la nuit par les ours.

Les trois chasseurs ne tardèrent pas à reconnaître l'efficacité de cette mesure préventive.

Tous dormaient à poings fermés après cette journée de fatigue, quand l'Esquimau Metek (c'est le nom du guide) entendit une sorte de grattement tout près de sa tête.

Il se leva sans bruit et réveilla les trois compagnons en venant discrètement leur poser la main sur l'épaule.

— Qu'est-ce? demanda Guillaume Novet qui seul, on s'en souvient, savait parler la langue des Innuïts.

— Un ou plusieurs ours qui désirent visiter nos provisions, répondit Metek sans manifester la moindre émotion.

Les trois chasseurs furent debout en un clin d'œil et saisissant leurs armes s'assurèrent qu'elles étaient en bon état.

Le malencontreux visiteur n'eut pas l'air de s'apercevoir le moins du monde du remue-ménage qui s'opérait dans la tente.

Tout à coup on le vit faire un violent effort avec son museau et soulever un des coins d'une peau de renne formant les parois de la tente.

M. Dick Moore mit son fusil en joue, mais l'Esquimau armé d'un pieu pointu lui fit signe de s'arrêter.

Metek en effet s'approcha du point par lequel l'ours cherchait à se frayer un passage.

Au moment où le museau de l'animal apparaissait sous la tente malgré la solidité des liens qui la retenaient au sol, il allait repousser d'un vigoureux coup de la pointe de son arme, quand l'intrépide Médor auquel personne n'avait songé, s'élança comme une flèche, et de sa puissante mâchoire saisit le nez de l'insolent visiteur qui, sous cette étreinte, poussa des grognements de fureur.

— Tiens bon ! Médor, cria M. Dick Moore s'élançant vers son chien, son fusil à la main.

Le vaillant chien, malgré la supériorité de force de son adversaire, se raidit sur ses jambes et resserra l'étau formé par ses dents aiguës.

Pendant ce temps le chasseur avec son couteau de chasse pratiqua dans la peau de renne une entaille de dix centimètres et regarda la situation de l'ennemi.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il vit près du monstrueux animal, le brave Metek qu'il croyait encore à ses côtés.

L'Esquimau, qui d'un coup de couteau s'était ouvert un passage du côté opposé à celui où se jouait cette scène dramatique, sauta, son épieu en avant, sur l'ours toujours retenu par la gueule de Médor et lui plongea au défaut de l'épaule la pointe de son arme qui s'enfonça dans les chairs.

La douleur ressentie par l'animal fut si vive qu'il fit un effort suprême et parvint enfin à retirer son museau ensanglanté de la mâchoire serrée de son ennemi.

D'un seul bond, il se trouva sur ses pattes de derrière et, tendant en avant ses longs bras nerveux, il se précipita sur l'Esquimau.

M. Dick Moore spectateur de ce terrible combat, sentit son sang se

figer dans ses veines ; car, malgré la sûreté de son coup d'œil, il sentait l'impossibilité de faire feu sur l'animal sans tuer l'homme du même coup.

Metek ne fit pas un seul mouvement pour fuir la terrible étreinte de son adversaire. Il se contenta de maintenir solidement devant lui l'épieu ensanglanté qui venait déjà de fouiller les chairs du monstre.

Celui-ci, d'un seul élan, posa sur les épaules du chasseur ses énormes pattes armées de griffes formidables. Il se disposait à l'étouffer dans une mortelle étreinte, mais il avait compté sans le sang-froid de son ennemi et sans la pénétration de son arme primitive.

M. Dick Moore en effet vit que l'épieu du chasseur, comme poussé par une force aveugle, s'enfonçait lentement, mais d'un mouvement régulier, dans la poitrine de l'animal.

L'Esquimau avait si bien choisi la place où devait pénétrer la pointe meurtrière, que l'ours tout à coup rouvrit ses bras, et retomba en arrière emportant dans sa plaie l'épieu qui lui avait percé le cœur.

Metek sauta sur lui sans redouter de devenir victime des derniers efforts de son agonie. L'animal était tombé raide mort.

La nuit s'écoula sans nouvelle alerte. Dès le lendemain matin les quatre compagnons se mirent en chasse.

L'Esquimau, à qui M. Champion offrait un excellent fusil, refusa de prendre une autre arme que celle dont il s'était déjà si bien servi.

De tous côtés, dans l'épaisseur de la glace, on apercevait des trous ronds, Métek les montra aux trois chasseurs.

— Ce sont, dit-il, des ouvertures ménagées par les phoques et par les morses qui vont vivre dans l'eau restée liquide et qui se font ainsi des passages, soit pour le renouvellement de l'air qui est nécessaire à leur existence, soit pour avoir des issues qui leur permettent de venir se promener à l'extérieur de leur prison liquide.

— Allons-nous donc chasser les phoques ? demanda Guillaume Novet.

— Non certes ! s'écria l'Américain. Vous connaissez mes principes. Nous sommes venus chercher des ours, nous tuerons des ours ou nous reviendrons bredouille.

Quand le Canadien eut expliqué ces paroles à l'Esquimau, celui-ci se mit à rire et il expliqua au trappeur devenu interprète que la présence des phoques dans ces parages était une garantie qu'on y trouverait le gibier à la recherche duquel on était.

— Les ours blancs, dit-il, recherchent les lieux où les phoques se sont ménagé des issues dans la glace, par ce que c'est pour eux la garantie de plus d'un bon repas

Ils viennent en effet se placer silencieusement à côté d'une de ces ouvertures et ils attendent patiemment qu'un phoque en sorte. D'un coup de patte ils abattent l'imprudent et se régalent de ses dépouilles.

Médor, peu habitué encore au nouveau gibier qu'il venait poursuivre, marchait entre les jambes de son maître et donnait de temps en temps quelques marques d'inquiétude.

Tout à coup il fit entendre un sourd grognement.

— Attention, messieurs ! dit M. Dick Moore.

Tous promenèrent leurs regards tout alentour.

Le silence le plus complet régnait partout.

Les chasseurs se disposaient à continuer leur route, quand leur guide leur fit signe de la main d'arrêter.

Son doigt se posa sur ses lèvres, comme pour recommander le silence, puis il se dirigea vers la droite, désignant une sorte de petit tertre de glace atteignant à peine sept ou huit mètres de hauteur.

— Un ours est là derrière ! dit-il d'une voix plus faible qu'un souffle.

Les trois chasseurs armèrent leurs fusils et se disposèrent pour l'attaque.

Puis, à pas de loup, marchant en silence et protégés par la couche de neige rendue molle par les rayons du soleil, ils contournèrent l'obstacle qui leur empêchait de voir l'ennemi.

Tout à coup ils s'arrêtèrent.

Une ourse et son ourson, déjà de belle taille, étaient accroupis sur la glace, et, occupés à dépecer un phoque, ils semblaient se livrer tout entiers aux douceurs gastronomiques d'un repas de Sardanapale.

Cette fois encore, Médor fut un trouble-fête.

Il s'élança d'un bond vers la terrible bête et, sans se préoccuper de sa taille énorme et de sa force, l'attaqua hardiment.

Fut-ce un hasard ou une tactique habile, le chien se trouva placé entre la mère et son nourrisson.

L'ourse, sans se préoccuper des morsures de son ennemi qui s'attacha à ses flancs, fit un bond terrible et retomba à côté de son petit.

Elle se mit dès lors sur son séant, prit son petit entre ses jambes de derrière et se mit sur la défensive en allongeant le cou et en tournant ses membres antérieurs comme un moulin à vent.

M. Dick Moore eut peur pour son chien qui se précipitait en avant et n'échappait aux terribles griffes de son ennemi que par des miracles d'adresse et d'agilité.

— Ne tirez pas! ne tirez pas! lui criaient à l'envi M. Champion et

Guillaume Novet en le voyant mettre en joue le monstre; vous allez tuer votre chien.

M. Dick Moore ne tint aucun compte de cet avis.

Le rifle Charlot fit entendre sa voix et l'ourse percée d'une balle mortelle entre les deux yeux roula sans agonie sur le sol glacé. Son petit se jeta sur son corps sans même tenter de s'enfuir.

Médor s'élança sur le pauvre petit animal et l'étrangla net.



Chaque logis put avoir ainsi sa décoration particulière. (P. 605.)

CHAPITRE LXIV

L'oncle Million et son établissement dans le village des Corbeaux. — Provisions de bois résineux. — Une tente monumentale. — Double enceinte. — Construction a la russe. — Partie réservée aux animaux et aux wagons. — Distribution de la tente centrale. — Les chambres particulières, le couloir et le salon central. — Système de chauffage. — La cuisine et la demeure du cuisinier. — M. le marquis de la Bécassière va visiter le Bec-d'Aigle. — Une partie de chasse en perspective. — Une nouvelle inattendue. — Un messager indien et une lettre pour M. Dick Moore. — Un rendez-vous a l'hotel Gailhard de San-Francisco. — Le Libérateur. — D'ou vient que le messager mystérieux accepte l'hospitalité que lui offre l'oncle Pétrus. — Il raconte son histoire. — Départ pour la chasse aux morses. — Un traineau et un attelage de vingt chiens. — Un village de trappeurs canadiens. — Descente au bas des falaises. — Quatre grandes barques. — L'Ours-Velu harponneur. — La plage a morses. — Les endormis et les sentinelles. — Triple détonation. — Trois victimes qui appellent a l'aide. — Une scène impossible a décrire. — Une invasion redoutable. — Les bateaux sont assiégés par des centaines d'ennemis. — Une défense savamment organisée. — Les harpons. — Attaque subite et désespérée. — Coups de feu et coups de lances. — Le géant du troupeau. — Un exploit de M. Jollibois. — Les morses sont mis en fuite. — Vingt victimes. — Un jeune prisonnier donné a M. de la Bécassière. — Retour au campement. — Marche nocturne.

Nous laisserons un instant nos intrépides chasseurs continuer le cours de leurs exploits, et contribuer pour leur large part à l'approvisionnement alimentaire des Esquimaux, leurs hôtes, et nous irons rejoindre, dans son campement chez les Corbeaux, l'oncle Million et les membres de la noce parisienne restés avec lui. Les nécessités de notre récit nous ont trop longtemps déjà obligé à négliger ces personnages que nous allons retrouver, quitte à raconter plus tard les péripéties de l'hivernage des trois chasseurs chez les pêcheurs de baleines.

Dès que M. Million eut fait installer ses fourgons au centre du village indien, il se préoccupa de réaliser, pour passer la saison froide, une installation commode et confortable.

Des poêles et des fourneaux avaient été placés dans chacun des appartements ménagés dans les wagons. Tout le monde put donc y fixer sa demeure en attendant qu'une construction plus convenable ait été formée sur la terre ferme.

Le grand chef des Corbeaux mit tout son peuple en réquisition pour aider ses amis les Blancs à s'installer.

D'énormes provisions de bois résineux furent faites dans la forêt voisine afin d'assurer le chauffage des nouveaux venus sans les obliger à toucher à leur provision de houille réservée pour les besoins du retour.

D'autre part, le peintre Beaudoin, qui avait étudié un peu d'architecture à l'école des beaux-arts, présenta le plan d'une tente monumentale à la confection de laquelle tout le monde, Blancs et Peaux-Rouges, se fit un point d'honneur de mettre la main.

Cette construction, comparée à celles qui composaient le village, avait le droit de prétendre au titre de gigantesque.

Elle était, comme les huttes des indigènes, de forme circulaire et son toit conique et fortement incliné devait laisser glisser la neige.

Son diamètre était de 40 mètres; les murailles latérales avaient 5 mètres d'élévation, tandis que le sommet du toit arrivait à une hauteur de $9^{m}50$.

Cette partie fut formée d'une sorte de carcasse faite de troncs de jeunes sapins, solidement liés entre eux par des courroies en peau de phoque qui furent apportées en quantité énorme par les indigènes.

Dès que cette charpente eut été achevée, on la couvrit d'une double épaisseur de peaux de bison.

Mais ce n'était là que le noyau et, pour ainsi parler, que le sanctuaire de cette demeure pittoresque.

M. Fontaine, membre de la Société de géographie de Paris, avait emporté avec lui toute une bibliothèque de voyages.

Dès qu'il fut question de s'installer pour passer un hiver dans ces régions glacées, il se mit à consulter tous les ouvrages où il était question d'explorations dans les régions polaires.

C'est ainsi qu'il puisa de précieux renseignements dans les beaux livres que publie la maison Hachette de Paris, le *Tour du monde,* les *Voyages de Nordenskiold et de la « Véga »*, le *Voyage et la Perte de la « Jeannette »*; d'autres ouvrages encore, les *Explorations contemporaines au pôle Nord* et les *Lettres de Nordenskiold* publiées chez l'éditeur Dreyfous, les *Voyages à la recherche de Franklin,* ceux de *Parry* et de *Kane*, etc., etc.

De ces sérieuses études il ne tarda pas à recueillir les plus précieux renseignements.

Ce fut lui qui, à l'imitation des Tchoutches qui vivent sur les côtes de la Sibérie, eut l'idée de donner à la maison en construction une double enveloppe afin de la mettre davantage à l'abri du froid.

On adopta pour cette seconde hutte extérieure le mode de construction employé par les paysans russes pour établir leurs demeures.

La forêt de sapins était voisine du campement; on la mit largement à contribution.

Des troncs d'arbres d'égale grosseur furent coupés et dépouillés de leurs branches.

Sans prendre la peine de les équarrir on les plaça les uns contre les autres en les unissant solidement entre eux au moyen de chevilles. On en fit ainsi une muraille ayant pour épaisseur le diamètre même des troncs ainsi utilisés.

Cette deuxième enceinte, circulaire comme la première, laissait entre elle et celle-ci un espace de 5 mètres, c'est-à-dire qu'on lui donna 50 mètres de diamètre.

La toiture fut établie, au moyen de mâts soigneusement attachés, d'une part, à la charpente extérieure, et de l'autre, au tronc de sapin qui formait la colonne centrale de la hutte intérieure et la dépassait de 6 à 7 mètres de haut.

Des peaux de bison cousues ensemble furent placées sur cette charpente et la rendirent complètement étanche.

Dans l'espace qui séparait la tente de son enveloppe extérieure, on fit entrer les lourds wagons qui, de cette façon, furent mis à l'abri des changements subits de température; les mules et les chevaux de l'expédition y trouvèrent aussi un asile contre la rigueur du froid.

La tente intérieure fut elle-même divisée en compartiments dans les quels chacun put trouver une petite chambre confortable. Des peaux de bison firent les frais des cloisons et les fourrures plus précieuses servirent à tapisser les cabines, à recouvrir les planches placées à l'entour en guise de divans, et à faire d'épais tapis mettant les chaussures et les pieds à l'abri de l'humidité du sol battu comme dans l'aire d'une ferme de France.

Chaque logis put ainsi avoir sa décoration particulière.

La chambre de M. Million fut tout entière tendue et tapissée de peaux d'antilope; celle de la jeune mariée, la plus spacieuse de toutes, fut totalement garnie de fourrures de martre et de vison. En attendant le retour de son mari, M^me^ Ernest fit coucher près d'elle, sur un lit très chaud et très moelleux, composé de peaux d'ours, sa jolie soubrette, Pauline Daubry, qui se montrait chaque jour plus dévouée et plus affectueuse pour ses maîtres.

M^lle^ Hélène Bourgeois prit pour compagne de cabine la nièce du docteur qui semblait rajeunir depuis que le solennel M. Barbier (Athanase) lui avait déclaré sa flamme et lui avait juré d'allumer avec elle le flambeau de l'hyménée. Ces deux demoiselles occupèrent une chambre décorée

de peaux de castor dont les habitants du village avaient apporté à M. Million un énorme stock en échange d'une infinité de bibelots sans valeur.

Le docteur Leroux se logea dans son laboratoire où chaque jour il classait et mettait en place de nouvelles peaux d'oiseaux ou de quadrupèdes qu'il avait savamment préparées.

M. Fontaine et sa fille occupèrent ensemble un charmant réduit tapissé et garni de peaux de renard argenté.

Quant aux jeunes gens, M. le marquis de la Bécassière, le peintre Beaudouin et M. Jollibois, ils s'installèrent dans une chambre qui, grâce au goût exquis qu'ils y apportèrent, ne tarda pas à devenir la plus belle de toute la colonie.

Contre les parois garnies de peaux de loutre de mer qui, comme les autres, provenaient d'échanges avantageux faits avec les indigènes, ils formèrent toutes sortes de panoplies d'armes empruntées à l'arsenal de l'oncle Pétrus.

On pénétrait dans l'intérieur de l'habitation par une sorte de large couloir qui la traversait dans une partie de sa longueur. Sur ce couloir prenaient entrée toutes les cabines destinées à loger le personnel et il aboutissait lui-même à une vaste pièce qu'on appela la salle commune et qui fut utilisée à la fois comme salle à manger et comme salon.

Toutes les dames unirent leurs efforts pour embellir cette pièce destinée à devenir le centre commun et le principal habitacle de la demeure pendant la longue saison d'hiver.

Les murs, le plafond et le plancher furent garnis de peaux d'ours blanc, d'ours gris, d'ours brun, d'ours noir, d'ours canelle, cousues ensemble avec une symétrie qui faisait le meilleur effet.

Les sièges, chaises ou fauteuils, et les divans rembourrés qui avaient servi pendant le voyage furent retirés des fourgons et divisés entre les divers membres de l'expédition. Le salon en reçut la meilleure part.

Une lampe énorme fut placée au centre de la vaste tente et suspendue parallèlement à la colonne centrale, autour de laquelle on forma avec des peaux de phoque une sorte de cheminée destinée à permettre le renouvellement de l'air et à donner issue à la fumée produite par les poêles et fourneaux établis dans les différentes pièces de cette ruche monumentale.

Chaque case, en effet, fut munie d'un petit poêle dont les tuyaux, aboutissant à la cheminée centrale chauffaient toute la demeure d'une façon uniforme. Dans le salon commun on dressa un vaste fourneau, suffisant à lui seul pour combattre les froids les plus intenses de l'extérieur.

Enfin, pour compléter cette ingénieuse installation, on construisi[

derrière le salon, dans l'espace compris entre la tente et la muraille extérieure, une vaste cuisine où l'habile chef Lerat put s'installer avec toutes les commodités désirables.

Tout près de lui, on avait eu soin de placer le wagon aux provisions de bouche, aussi garni qu'il l'était le jour du départ de Québec. Si bien qu'avant que quinze jours se fussent écoulés depuis l'arrivée de la caravane, on put défier à la fois les frimas et la famine.

Les jeunes gens apportèrent tout leur zèle et consacrèrent tous leurs efforts à cette installation modèle, mais à peine fut-elle terminée, que le désœuvrement vint peser sur leurs esprits.

M. de la Bécassière avait bien fait son deuil du boulevard, du cercle des Mirlitons et des champs de course ; mais il ne pouvait envisager sans effroi un long hiver passé au coin du feu, sans autres distractions que les plaisirs de la table et les rêveries que procure un bon cigare lentement savouré.

Il se rendit auprès du Bec-d'Aigle.

— Grand chef, dit-il, est-ce que tes hommes vont rester inactifs pendant toute la saison d'hiver ?

L'Indien le regarda d'un œil étonné.

— Mes hommes ne sont jamais inactifs, dit-il.

— Ah ! que font-ils donc ?

— Ils chassent et ils pêchent afin de nourrir leurs femmes et leurs enfants.

— Le grand chef veut-il permettre à moi et à mes compagnons d'aller pêcher et chasser avec nos frères les Peaux-Rouges?

— Mon fils sait bien, reprit le chef, que ses moindres désirs sont des ordres pour moi.

— Alors, c'est entendu, dès demain nous nous joindrons à la première troupe qui partira en expédition.

— Demain, l'Ours-Velu et quarante hommes se rendront dans le nord, sur les bords de la mer, et iront chasser les morses dont on a vu des troupes nombreuses. C'est une entreprise dangereuse, parce que le morse est un animal courageux et féroce ; mais je n'ai nulle inquiétude, car je sais que mes frères blancs sont braves et qu'ils ont des armes qui les rendent invincibles.

Le marquis courut à la tente pour annoncer cette excellente nouvelle à ses amis.

Il trouva tout le monde réuni dans le grand salon et prêtant l'oreille à une communication que faisait l'oncle Pétrus.

— Approchez, approchez, monsieur le marquis, dit l'excellent millionnaire, il y a du nouveau, et je dirai même du nouveau singulier.

— Je suis tout oreilles, répliqua M. de la Bécasssière.

L'oncle Pétrus désignant de la main un personnage vêtu à l'européenne qui occupait le centre du salon :

— Voici, dit-il, un Indien qui vient de trois cents lieues d'ici pour apporter à M. Dick Moore une lettre.

Cette lettre est décachetée et j'en ai pris connaissance.

Voici ce qu'elle contient :

« Monsieur,

« Celui qui vous écrit vous connaît, mais vous ne le connaissez pas.

« Il sait quels intérêts ont guidé vos pas dans le Nord Amérique, et lui seul au monde est à même de vous dire où se trouve le trésor que vous poursuivez.

« Si vous désirez sérieusement mener à bien votre entreprise, je me mets tout entier à votre disposition. Venez en août prochain à San-Francisco. Présentez-vous à l'hôtel Gailhard, placé au centre de la ville, et qui est la meilleure maison française de toute la Californie. Vous demanderez le *Libérateur*. J'aurai l'honneur de vous recevoir.

« En attendant, je vous salue.

« Le Libérateur. »

Que pensez-vous de cela, mon cher marquis?

— Je pense qu'il est très fâcheux que M. Dick Moore soit absent et que nous ignorions complètement le lieu où il se trouve. Il me paraît peu probable que la personne qui lui écrit de si loin ait simplement voulu faire une fumisterie.

En disant ces mots, M. de la Bécassière s'approcha du messager.

— D'où venez-vous ? demanda-t-il en français.

— Parlez-moi anglais, répondit l'étranger.

Le marquis répéta sa question en anglais.

— Je viens de Saint-Louis.

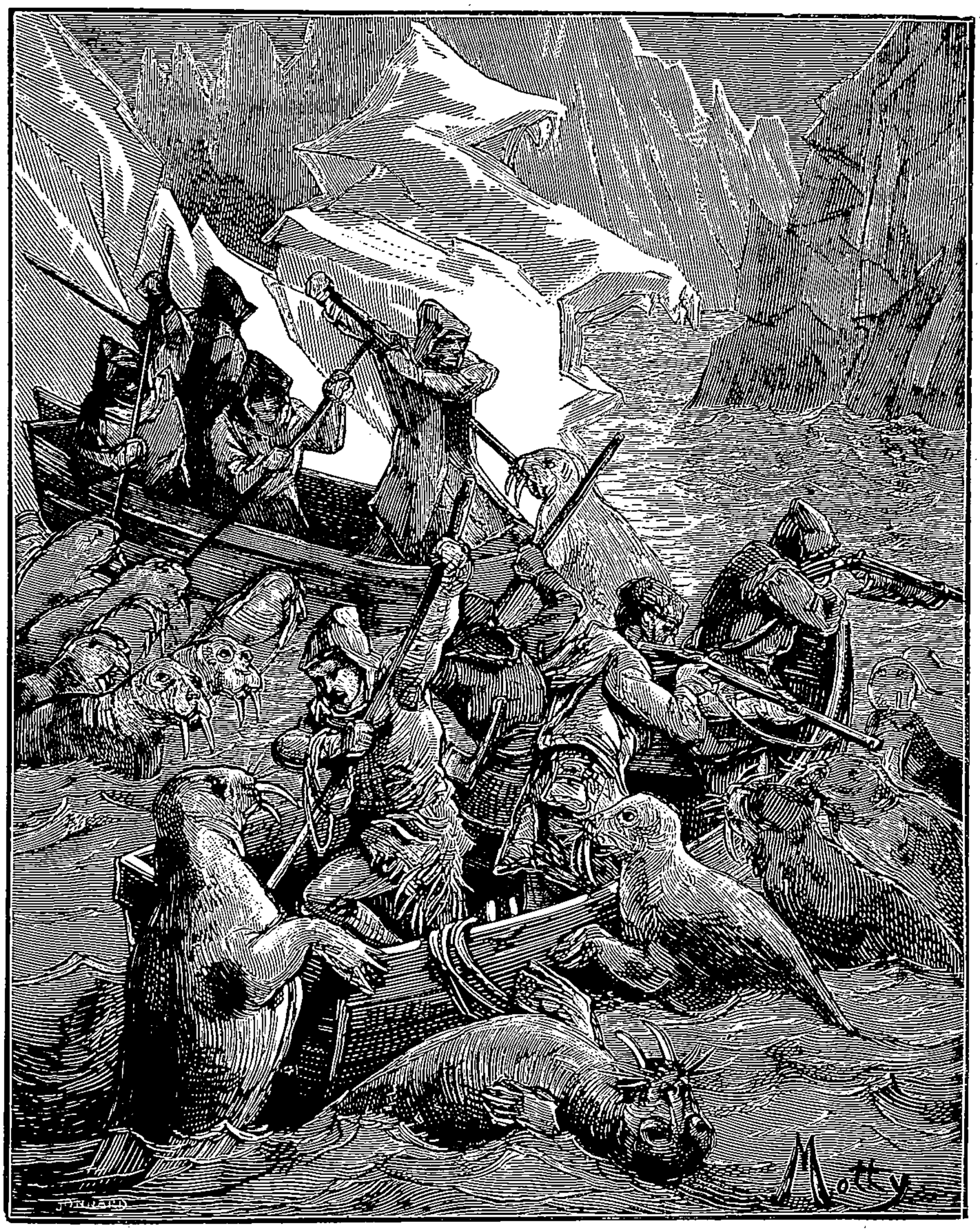
— Qui vous a envoyé?

— Un homme blanc que je ne connais pas.

— Comment savait-il le lieu où vous nous trouveriez?

— Je l'ignore, mais il m'a dit de marcher vers le nord jusqu'à ce que je rencontre la tribu des Crows. J'ai rencontré en route plusieurs tribus indiennes qui m'ont renseigné et montré ma route.

— L'homme qui vous envoie attend-il votre retour?



Alors, commença une scène impossible à décrire. (P. 612.)

— Non. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de réponse à demander.

— En ce cas vous pouvez partir ou rester suivant votre volonté.

L'oncle Million prit à son tour la parole :

— Mon ami, dit-il au messager, je vous engage vivement à rester avec nous. L'homme que vous cherchez est notre ami; il est parti avec

deux des nôtres et restera vraisemblablement absent pendant toute la saison rigoureuse.

Il reviendra au printemps et vous pourrez vous acquitter de votre commission.

Pour nous, nous nous mettrons en route pour le Sud sitôt que nos amis seront revenus ; vous pourrez nous suivre et vous rendre ensuite où bon vous semblera. D'ici là, vous n'aurez à vous préoccuper de rien, car nous nous arrangerons pour vous loger et subvenir à vos besoins.

— Monsieur, j'accepte votre offre généreuse, mais je tiens à vous faire savoir que j'ai largement la somme nécessaire pour vous rembourser mes dépenses.

En disant ces mots, l'Indien tira de sa poche un portefeuille gonflé de bank-notes et une longue bourse remplie de pièces d'or.

L'oncle Pétrus sourit.

— Mon ami, dit-il, cela vous servira plus tard ; ici il n'y a qu'un seul officier payeur, et c'est moi.

Le nouveau venu s'appelait William. C'était un des Indiens restés sur les territoires occupés par les Yankees et qui ont accepté la civilisation européenne. Il ne tarda pas à devenir l'ami de ses hôtes qui apprirent qu'il était né à Boston, où il avait été élevé dans une institution et y avait reçu une instruction assez complète.

M. de la Bécassière et ses jeunes compagnons furent moins intrigués par ce message que nos lecteurs peuvent le supposer. Ils ne connaissaient qu'une partie des aventures de M. Dick Moore et ils ne démêlaient qu'imparfaitement ce qui avait déterminé son départ et la recherche du trésor.

Ce qui, d'ailleurs, les préoccupait surtout, c'était la perspective de la chasse promise par le chef des Corbeaux. Aussi se mirent-ils sans retard à faire leurs préparatifs pour le lendemain.

Les armes furent fourbies et les batteries soigneusement examinées ; les gibecières s'emplirent de vivres et de munitions, et le lendemain, quand le Bec-d'Aigle envoya prévenir les chasseurs que l'heure du départ avait sonné, ils étaient déjà prêts et ils coururent rejoindre l'Ours-Velu et ses compagnons.

La troupe, composée d'une centaine d'hommes, était précédée par un traîneau chargé de provisions de bouche et conduit par un attelage de vingt chiens. On prit la direction du nord et on arriva sur les rivages de la mer après quatre heures d'une marche rapide.

La petite armée, conduite par le lieutenant du Bec-d'Aigle, s'enfonça dans une forêt de maigres pins qui couvrait la cime des hautes falaises au pied desquelles les flots venaient se briser en écumant.

Dans cette partie abritée par les collines du rivage, on n'apercevait nulle trace de glace sur toute la surface visible de la mer.

On atteignit ainsi une réunion de huttes construites à moitié en bois et à moitié en peaux de phoque ou de renne cousues les unes aux autres.

— Qu'est cela? demanda le marquis à l'Ours-Velu qui entendait l'anglais et le parlait assez correctement.

— C'est un village de trappeurs canadiens, répondit-il. Nous avons fait alliance avec eux et nous sommes sûrs d'être bien reçus dans leurs demeures.

En effet, deux ou trois hommes sortirent des maisons bien closes et vinrent au-devant des nouveaux arrivés.

L'Ours-Velu leur présenta successivement le marquis de la Bécassière, le peintre Beaudoin et le jeune Jollibois.

Ces chasseurs parlaient le français, mais un français aussi singulier que pittoresque. Toutes les tournures de phrases et les formes de langage de l'ancien temps s'y croisaient. Le marquis éprouva surtout un grand plaisir à les entendre.

On prit, en compagnie de ces hommes, un frugal repas et on descendit, par un sentier en lacet, le long des falaises jusque sur les rives de l'Océan.

Dans un creux de rochers étaient amarrées quatre grandes barques plates sur lesquelles les Corbeaux montèrent en gens familiers avec l'élément liquide.

Chacun prit sa place et saisit un aviron. Les trois jeunes Français suivirent le chef indien et se placèrent à l'avant de son canot.

Chacun des chasseurs avait un excellent fusil double, soigneusement chargé avec des balles à pointe d'acier.

L'Ours-Velu tenait à la main un harpon avec lequel il se réservait de frapper l'animal dès qu'on aurait pu suffisamment l'approcher.

Les Indiens savaient d'ailleurs parfaitement le point où ils se dirigeaient.

C'était une sorte de plage couverte de neige. Du plus loin qu'on l'aperçut, on put voir la blancheur de ce tapis tachetée de points noirs qui étaient autant de morses couchés et somnolents.

La barque montée par l'Ours-Velu et les chasseurs français s'avança la première du côté de la *plage à morses*.

Les animaux étaient étendus sur le sol dans une immobilité complète, et semblaient profondément engourdis.

Quelques-uns pourtant veillaient et, en voyant approcher les barques

des chasseurs, se mirent à s'agiter et à prévenir leurs camarades du danger qui les menaçait.

Ce signal d'alarme arrivait tardivement, car M. de la Bécassière, jugeant sans doute le moment de l'attaque arrivé, mit son fusil en joue. Ses deux compagnons l'imitèrent.

Une triple détonation se fit entendre. Le troupeau, effrayé, se précipita tout entier vers le rivage et se plongea dans la mer.

Trois des malheureuses bêtes avaient été atteintes et restèrent sur la surface de l'eau, luttant contre la douleur.

Alors commença une scène impossible à décrire.

Tous les morses d'abord disparus dans les profondeurs de la mer remontèrent à la surface et vinrent entourer les animaux blessés.

Tous alors poussèrent avec ensemble un cri sauvage et épouvantable. A cet appel, on vit accourir de tous les points de la côte des centaines de morses, la tête relevée, leurs défenses pointues en avant, nageant de toute la force de leurs muscles, et venant se ranger autour des canots comme s'ils étaient résolus à en faire le siège.

En peu de minutes, les chasseurs furent complètement cernés. Le nombre des monstres marins se multiplia avec une telle rapidité, que la surface de la mer en devint toute noire.

Nos trois chasseurs, sans perdre le sang-froid, rechargèrent leurs armes. Quant au chef indien, il vint se placer en avant du bateau, son harpon à la main.

Ce harpon se composait d'un long et solide croc en fer, muni d'une barbe, et dont le taillant était très aiguisé.

Il était fixé librement à la tige, mais il était solidement relié à une ligne longue de dix brasses, très fine et tressée en peau de morse.

L'autre bout de la corde était attaché à la barque, à l'avant de laquelle elle était soigneusement enroulée.

Six engins de même sorte étaient placés sur le bateau et un des rameurs était venu silencieusement se ranger auprès de chacun d'eux et saisir dans sa main le fer meurtrier.

Les morses, devant ces ennemis armés, parurent d'abord timides et irrésolus. Rien dans leurs allures ne pouvait faire supposer aux chasseurs qu'ils méditassent une attaque. Mais cette illusion fut bientôt dissipée et chacun comprit qu'il fallait veiller soigneusement au salut commun.

Il fut évident que les animaux, rendus furieux par la blessure reçue par leurs compagnons, avaient résolu de percer de leurs défenses le plat-bord de l'embarcation et de la couler bas.

Le marquis et ses deux amis comprirent que si on laissait le temps de l'attaque à l'ennemi, le canot serait mis en pièces et les hommes lancés à la mer.

De leur côté les Indiens s'étaient mis sur la défensive.

Sur un signal du chef, lès six harpons partirent à la fois et allèrent s'enfoncer profondément chacun, dans les chairs d'un des assaillants. Les bêtes frappées disparurent en plongeant et furent bientôt retenues par la corde tendue.

Six coups de feu partirent ensuite et des hurlements plaintifs vinrent témoigner de l'adresse des tireurs.

En retournant la tête pendant qu'il rechargeait son arme, le marquis vit qu'un des bateaux était sérieusement attaqué. Un morse énorme avait enfoncé ses défenses dans le plat-bord et s'efforçait de grimper à l'assaut tandis que les Indiens frappaient sur son crâne à grands coups de gaffe et le lardaient à coups redoublés de lance de harponneur.

Le hardi chasseur glissa dans son arme une cartouche et mettant le monstre en joue, lâcha la détente.

Le morse, la tête traversée par le projectile, ouvrit la gueule d'une façon démesurée, poussa un rugissement féroce, puis il coula bas comme un bloc de plomb.

A cet instant une autre bête monstrueuse, la plus énorme du troupeau et dont les défenses avaient un mètre de longueur au moins, traversa le troupeau et nageant sur le bateau de nos chasseurs, ouvrait une gueule béante et mugissait avec furie.

L'ancien commis des magasins du Louvre fit preuve dans cette circonstance de courage et de sang-froid.

Au moment où l'énorme animal, élevant la tête au-dessus du canot, allait s'abattre sur le plat-bord, il mit son fusil en joue et le déchargea dans la gueule du monstre qui fut tué sur le coup et coula à son tour comme une pierre.

Ce fut la fin de la bataille. Les morses, saisis d'une peur subite, plongèrent soudain en faisant rejaillir à grand bruit les eaux tout autour d'eux. Quand ils remontèrent, ils beuglaient encore, mais ils étaient déjà à quelque distance et gagnaient le large de toute leur vitesse.

Pendant ce combat émouvant, les morses percés par les harpons s'efforçaient vainement de fuir pour échapper au lien qui les retenait. Leur sang s'échappant par leurs blessures, leurs forces diminuaient et on put bientôt les remorquer à bord et les achever à coup de gaffe.

Les Indiens montés sur les deux autres canots n'avaient pas été moins heureux que leur chef. Vingt animaux furent ainsi capturés, sans

compter une dizaine qui coulèrent bas avant qu'on eût pu les saisir.

Parmi les victimes se trouvait une femelle dont on parvint à prendre le petit vivant.

Le marquis de la Bécassière demanda le jeune prisonnier qu'on lui accorda sans conteste.

Il savait que ces animaux s'apprivoisent facilement et s'attachent très vite à leur gardien.

Dans un voyage qu'il avait fait en Norvège il avait vu sur un navire baleinier un morse domestiqué qui, malgré l'imperfection de ses organes de locomotion, s'efforçait de suivre le matelot son maître qui allait et venait sur le pont.

Malheureusement l'animal captif mourut quelques jours plus tard.

La chasse étant ainsi heureusement terminée, on reprit le chemin du campement des trappeurs canadiens; on chargea sur le traîneau les corps des victimes et l'on se remit en route malgré la nuit qui était déjà tombée; vers minuit on arriva dans le village des Corbeaux.

CHAPITRE LXV

LONG HIVERNAGE CHEZ LES CORBEAUX. — OCCUPATIONS VARIÉES. — UNE DIGRESSION; LE LECTEUR EST TRANSPORTÉ CHEZ LES COMANCHES. — CHANGEMENTS SURVENUS DANS LA TRIBU. — L'OURS-GRIS A SUCCÉDÉ A LA PANTHÈRE-JAUNE. — UN VILLAGE EN FÊTE. — FOULE ET DÉCORATIONS. — LES MESSAGERS DE TOUTES LES TRIBUS SONT ACCOURUS A L'APPEL DU GRAND CHEF. — LES PRÊTRES-MÉDECINS DE LEUR COTÉ SONT RÉUNIS EN CONCILE. — UN JEUNE ET NOBLE INDIEN SE PRÉSENTE AUX MÉDECINS RÉUNIS. — LE DERNIER DESCENDANT DE MONTEZUMA. — POURQUOI L'OURS-GRIS A RASSEMBLÉ LES MÉDECINS COMANCHES. — LA RÉCLAMATION DU TRÉSOR DES ANCÊTRES. — LES SIGNES DE RECONNAISSANCE. — RÉUNION D'UN DOUBLE CONSEIL, LE CONSEIL RELIGIEUX ET LE CONSEIL DES GUERRIERS. — UN PAS EN ARRIÈRE DANS L'HISTOIRE DU MEXIQUE AVANT LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — MONTÉZUMA Ier, LE VIEUX OU LE GRAND. — LES AZTÈQUES. — MONTÉZUMA II, LE JEUNE. — DÉBARQUEMENT DES EUROPÉENS EN 1519. — LES TRAHISONS DE FERNAND CORTEZ. — LA FILIATION DE *la Revanche*. — SOLIDE ÉDUCATION. — RÊVES DE LIBERTÉ ET D'INDÉPENDANCE. — ASSEMBLÉE DANS LA CASE MÉDECINE. — DISCOURS DU DESCENDANT DES ROIS. — HISTOIRE ET ORIGINE DU TRÉSOR DES ANCÊTRES. — LES DEUX BIENFAITEURS MYSTÉRIEUX ENVOYÉS PAR MONTÉZUMA. — MISE EN PRÉSENCE DES SIGNES DE RECONNAISSANCE. — DEUX FRAGMENTS DE PEAU DE BISON QUI SE RACCORDENT. — LE GRAND MÉDECIN RACONTE AU JEUNE INDIEN LES PÉRIPÉTIES DE L'HISTOIRE DU TRÉSOR ET SES PÉRÉGRINATIONS. — SÉJOUR CHEZ LES CORBEAUX ET CHEZ LES CASTORS. — LES PÊCHEURS DE BALEINES LE REFUSENT. — RETOUR AU PAYS DES COMANCHES. — UNE DÉCISION SUPRÊME. — VOYAGE PÉRILLEUX SUR LA RIVIÈRE DES CHIENS, LE MISSOURI, LE MISSISSIPI ET L'OHIO. — LA GROTTE DE MONMOUTH. — UN NOUVEAU VOYAGE SERA MOINS DANGEREUX. — L'AVANTAGE QU'IL Y A A ÊTRE A LA FOIS RICHE, INSTRUIT ET CITOYEN AMÉRICAIN. — LA REVANCE INVITE LES MÉDECINS A ASSISTER A L'ASSEMBLÉE DES CHEFS OU IL SE PROPOSE DE FAIRE CONNAITRE SES PROJETS.

Nous ne pouvons raconter par le détail tous les épisodes qui signalèrent le long hivernage de la noce parisienne au milieu du village des Corbeaux.

Pendant que les jeunes gens ne négligeaient aucune occasion de se mêler aux Indiens dans les parties de chasse ou de pêche qu'ils organisaient, les dames et ceux que leur âge, ou leurs goûts retenaient au logis tuaient le temps comme ils pouvaient, lisant et se livrant à toute sorte d'occupations.

C'est ainsi que le docteur Leroux, aidé par M. Fontaine, acheva de préparer les peaux de toute nature qu'il avait collectionnées pendant la route.

Un véritable musée fut ainsi formé comprenant toute la faune et toute la flore de ces contrées.

M. de la Bécassière et ses deux amis se livrèrent successivement à

la chasse aux phoques, à la poursuite des ours polaires et à celle des loutres marines dont la fourrure est si précieuse.

Nous les laisserons donc, à leur tour, à leurs diverses occupations, et pour l'intelligence de ce récit, nous nous transporterons à une vingtaine de degrés de latitude plus au sud, en nous rapprochant de la chaîne des montagnes Rocheuses.

Là, non loin des lieux où prennent leur source les rivières Plate, Rapide et des Chiens, qui sont des affluents du Missouri, nous trouverons cette même tribu des Comanches où jadis M. Moore fut fait prisonnier et où il s'était marié avec la Reine-des-Prairies.

Bien des changements s'étaient opérés dans la nation depuis que l'Américain y avait fait sa dernière visite.

Par suite de la mort de la Panthère-Jaune, l'Ours-Gris, l'ancien ami du chercheur d'or, avait été élevé au pouvoir suprême. Le Hibou-Blanc était toujours le grand maître de la médecine de toutes les tribus de la nation.

Le jour où nous conduisons nos lecteurs dans l'ancien village du Loup-Cervier, un mouvement inaccoutumé semble régner partout. Les huttes en peau sont toutes ornées d'une perche d'où pendent, en signe de fête, les chevelures des ennemis scalpés par le maître de la maison. De plus la population semble triplée en nombre.

Quel événement avait donc amené en ces lieux un tel concours de population?

Disons d'abord que toutes les tribus de la grande nation comanche avaient envoyé là un ou plusieurs messagers. Tous les prêtres-médecins-sorciers s'y étaient donné rendez-vous, comme s'il ne se fût agi de rien moins que de la réunion d'un concile.

Le Hibou-Blanc reçut ses confrères en grand apparat dans la tente médecine, parée pour la circonstance de ses plus luxueux ornements.

De son côté l'Ours-Gris réunissait dans sa case, la plus vaste et la plus riche du village, tous les petits chefs venus pour le visiter.

Voici ce qui avait causé tout ce remue-ménage.

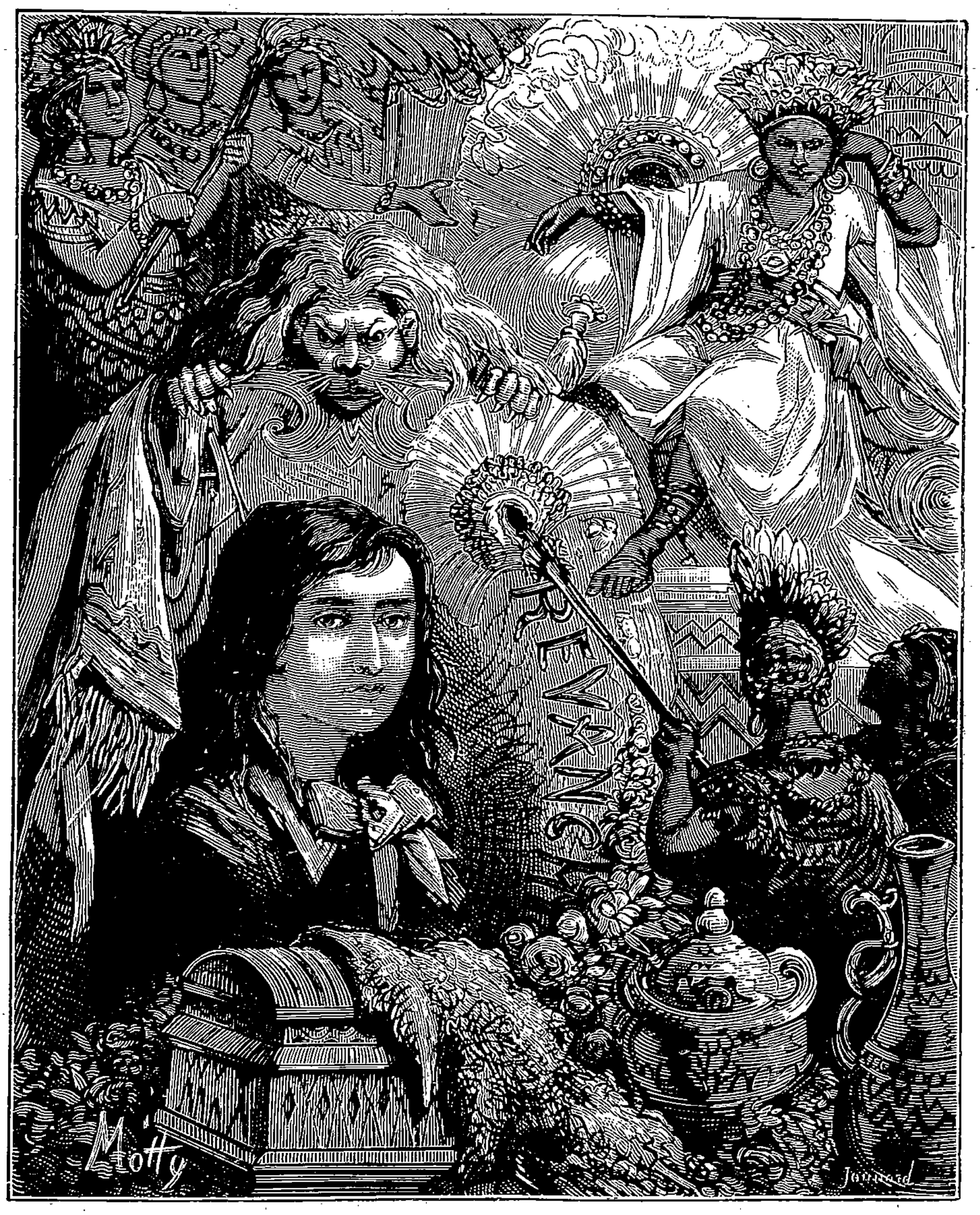
Un homme de race indienne, un homme jeune, beau, à l'allure fière et noble, s'était présenté chez le grand chef des Comanches.

Il était vêtu à l'européenne et seule la couleur de sa peau affirmait son origine.

Sur sa demande, l'Ours-Gris l'avait reçu en particulier dans sa tente.

— Que désire mon frère? demanda-t-il.

— Je suis, répondit le jeune homme, le dernier descendant d'une race illustre qui a régné pendant de longues années dans le pays de mes



LA REVANCHE, DESCENDANT DES MONTÉZUMA.

ancêtres. Je viens ici réclamer la restitution d'un dépôt qui a été fait par mes aïeux à la nation comanche.

— Mon frère veut parler du trésor des ancêtres. Il est sans doute porteur de la médecine, qui doit le faire reconnaître comme légitime propriétaire de ce métal jaune.

— Je suis porteur de cette médecine.

— Eh bien ! répondit le grand chef, s'il en est ainsi, je vais prier le Hibou-Blanc de réunir tous les médecins comanches à qui a été confiée la garde du trésor. Quand ils auront vérifié tes droits, ils s'empresseront de te rendre ce qui est à toi et qui nous a déjà coûté tant d'ennuis.

— Que mon père agisse comme il dit et qu'il réunisse tous les médecins comanches. Mais, s'il veut tout à fait m'être agréable, qu'il profite de l'occasion pour appeler au conseil tous les chefs de tribu ; car j'ai l'intention, quand je serai rentré en possession des richesses de mes pères, de faire une proposition à ta nation.

L'Ours-Gris se conforma au désir exprimé par son hôte et tous les chefs de la race comanche furent invités à venir prendre part à un grand conseil.

Or, le jour même où nous conduisons nos lecteurs dans le village indien, devait avoir lieu la double réunion des chefs religieux et des chefs militaires de la nation tout entière.

Avant d'aller plus loin dans ce récit, disons d'abord ce qu'était le mystérieux personnage qui venait si hardiment réclamer comme étant sa propriété ce fameux trésor, objet des recherches de M. Dick Moore et de ses amis.

Pour cela il nous faut faire une rapide excursion dans l'histoire d'une partie de l'ancienne Amérique.

Le Mexique est une vaste contrée de l'Amérique septentrionale, comprise entre l'Atlantique et le Pacifique et qui a pour limite au nord les États-Unis et au sud le Guatémala.

Avant la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, le Mexique était occupé par une race d'hommes nommée les Aztèques. Ils avaient pour capitale Mexico ou Mejico, ce qui dans la langue aztèque veut dire habitation du Dieu de la guerre.

Ces hommes qui occupèrent la contrée à la suite de migrations sur lesquelles on n'a que des données incertaines, fondèrent en 1325 la ville capitale qui devint la résidence de leur roi. Là régna, non sans gloire, Montézuma I^er^, surnommé le *Vieux* ou le *Grand* et après lui son neveu Montézuma II, qu'on appela Montézuma le Jeune.

Ce dernier monarque, homme de guerre habile, porta, par ses conquêtes, l'empire du Mexique à sa plus forte étendue et la domination aztèque atteignit sa plus grande splendeur.

On connaît l'histoire de la conquête de ce pays par les Espagnols, commandés par Fernand Cortez.

A mesure que Montézuma agrandissait ses États, le nombre des mécontents désireux de secouer son joug allait en augmentant. Comme

aucun lien de cohésion n'existait entre l'ancien royaume et les contrées nouvellement conquises, l'empire des Aztèques s'affaiblissait en réalité en s'agrandissant.

L'apparition d'une grande comète et plusieurs phénomènes atmosphériques précédèrent l'arrivée des Européens envahisseurs et vinrent jeter la terreur dans les esprits de ces peuples superstitieux.

Quand, en 1519, le roi Montézuma apprit que des étrangers venaient de débarquer avec des armes nouvelles dont la puissance dépassait tous les rêves de l'imagination, il éprouva un grand trouble et suivit une politique indécise qui le conduisit à sa perte.

On se rappelle comment ce malheureux roi fut trahi par Cortez qu'il avait reçu avec une franche hospitalité, comment le chef espagnol le fit charger de fers et usurpa le pouvoir à sa place et comment il mourut misérablement, refusant toute nourriture et préférant la mort aux humiliations de toutes sortes dont il était abreuvé.

Le jeune Indien qui venait réclamer le trésor des ancêtres était un descendant de Montézuma.

Il avait été élevé par les soins d'un homme qui avait été l'ami de son grand-père, le dernier comte de Montézuma, mort en 1836 à la Nouvelle-Orléans.

Rien n'avait été négligé pour lui donner une vaste et solide instruction.

Élevé dans un collège de la Nouvelle-Orléans, il avait étudié non seulement les langues vivantes européennes, le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le portugais, mais encore il s'était adonné à l'étude approfondie de tous les idiomes parlés dans les deux Amériques par les anciens possesseurs du sol.

Son esprit entraîné par un courant involontaire et pour ainsi dire fatal, le portait vers les idées d'affranchissement et de liberté. L'Amérique livrée aux envahisseurs et les Indiens refoulés sans cesse dans le désert formaient pour lui la source de préoccupations constantes. Il relisait alors avec fierté l'histoire des faits d'armes de ses aïeux et il se disait que celui-là qui entreprendrait de rendre leur indépendance et leurs terres aux légitimes possesseurs du sol jouerait un rôle glorieux.

Un jour son protecteur l'appela dans sa demeure. Là, s'acquittant sans doute d'une promesse faite au comte défunt, il raconta au jeune homme que son aïeul Montézuma ne voulant pas que les Espagnols entrassent en possession du trésor amassé par ses pères, avait chargé deux hommes de sa famille d'aller mettre en dépôt ces richesses chez les peuples comanches, ses anciens alliés.

La tâche n'était pas mince en considération des difficultés de transport pour des objets d'un poids si énorme.

On sait néanmoins que les messagers réussirent dans l'accomplissement de leur œuvre et qu'ils furent plus tard considérés comme des bienfaiteurs surhumains du peuple Comanche, auquel ils enseignèrent les ressources d'une civilisation plus avancée.

Que nos lecteurs nous pardonnent cette courte excursion sur un terrain étranger aux aventures que nous avons résolu de raconter. Elle était nécessaire pour faire comprendre les événements qui vont suivre. Maintenant qu'ils connaissent celui qui se présenta à l'Ours-Gris sous le nom significatif de *La Revanche*, nous entrerons dans le vif de l'histoire.

La première assemblée fut convoquée par le Hibou-Blanc dans l'intérieur de la case médecine. Tous les médecins accourus à son appel y firent leur apparition et s'assirent en cercle pour délibérer.

Quand le nouveau venu fut introduit dans le sanctuaire, le grand prêtre lui fit signe de pénétrer au centre du cercle formé par les assistants.

La Revanche s'assit à son tour sur ses jarrets et le Hibou-Blanc lu adressa la parole en ces termes :

— Mon fils a déclaré qu'il venait réclamer le trésor de ses aïeux confié par eux à nos pères. Que mon fils nous dise donc quels sont ses ancêtres et qu'il nous donne la preuve de la vérité de ses paroles.

— Mes amis, qui m'écoutez, reprit le nouveau venu, je ne suis pas un de ces étrangers que l'esprit du mal a amenés par la main, à travers les vastes mers, pour envahir nos territoires de chasse et nos cultures. Le sang indien coule dans mes veines comme il coule dans les vôtres. Je suis un descendant du glorieux Montézuma qui fut l'allié de votre race et qui régna sur d'immenses territoires qui se joignaient au Nord à ceux qu'occupaient vos ancêtres.

Quand les hommes blancs sont venus envahir nos chasses, le roi mon aïeul crut d'abord à leurs paroles ; mais bientôt il eut la preuve que ces hommes étaient des monstres d'astuce et de perfidie.

Voyant l'impossibilité de résister par la force à leurs armes terribles, il ne voulut pas du moins satisfaire leur insatiable cupidité. C'est alors qu'il chargea deux hommes de venir déposer entre vos mains cet or, ce métal jaune, pour la conquête duquel les Blancs sacrifient leur vie et leur honneur, et qui était employé par nos pères à la confection des instruments de cuisine ou autres objets sans valeur.

Vous vous souvenez sans doute de la visite et du séjour parmi vous de ces deux envoyés du roi de Mexico. J'ai su qu'ils avaient été assez heu-

reux pour vous enseigner quelques arts utiles et que vous les considérez comme des bienfaiteurs.

Quand ils quittèrent votre pays pour retourner dans le leur, ils remirent au grand chef de la médecine un signe qui devait vous permettre plus tard de reconnaître celui qui viendrait à bon droit vous réclamer le trésor des ancêtres.

Ils emportèrent un signe semblable et c'est celui que je viens aujourd'hui vous montrer si de votre côté vous consentez à lui comparer le vôtre.

Le Hibou-Blanc prit la parole.

— Mon fils a bien parlé, dit-il, et l'on voit bien que sa langue n'est pas fourchue. La médecine dont il parle est en ma possession car elle a été religieusement transmise au grand médecin qui succédait au médecin décédé. Moi seul connais ce signe et je prie mon frère de vouloir bien montrer celui qu'il possède pour que je voie tout d'abord si je dois extraire le mien du coffret où il est enfermé.

Celui qui s'appelait fièrement la Revanche tira de dessous son manteau un morceau de peau de bison déchirée suivant une ligne irrégulière et tortueuse. Des dessins bizarres sillonnaient de toute part sa surface et venaient brusquement s'arrêter à la solution de continuité.

Dès qu'il vit cette peau déployée, le prêtre-médecin se dressa sur ses jambes, les yeux étincelants :

— Que mon fils vienne m'embrasser, s'écria-t-il dans un accès d'enthousiasme qu'il ne parvenait pas à modérer. C'est bien lui qui est le possesseur du trésor des ancêtres.

En disant ces mots, il se dirigea vers un des angles de la tente et ouvrit un coffre en bois brut grossièrement et naïvement sculpté; il en retira un fragment de peau tout à fait semblable à celui qu'avait déployé le nouveau venu. Il rapprocha les deux morceaux l'un de l'autre et tous les spectateurs ébahis purent s'assurer que non seulement les déchirures s'adaptaient admirablement entre elles, mais que les dessins tracés se complétaient mutuellement et formaient un ensemble qui n'était dépourvu ni de grâce ni de symétrie.

Après avoir rendu au descendant de Montézuma la partie de peau qui lui appartenait et avoir réintégré l'autre dans la boîte qui lui servait de récipient, le grand médecin des Comanches prit la parole en ces termes :

— Je dois dire à mon fils où se trouve en ce moment le trésor de ses aïeux qu'il vient si justement réclamer.

Longtemps ces blocs de métal jaune sont restés couverts de terre et ensevelis dans une grotte sauvage des montagnes.

Un homme blanc les a découverts et a tenté de se les approprier.

Les guerriers comanches prévenus à temps sont allés au-devant du ravisseur et ont réussi à se rendre de nouveau maîtres du trésor, en gardant prisonnier celui qui voulait l'enlever.

Le voisinage des Blancs qui passent leur vie à la recherche de l'or nous fit comprendre que nous ne pouvions pas rester détenteurs d'une telle quantité de ce métal, sans faire courir à notre nation les plus terribles dangers.

C'est alors que nous songeâmes à en confier la garde aux Corbeaux, nos anciens et fidèles alliés.

Les mêmes craintes que nous avions conçues ne tardèrent pas à gagner les nouveaux conservateurs du trésor, qui nous déclarèrent ne plus vouloir le garder dans leurs territoires de chasse.

C'est ainsi que la garde de cet incommode dépôt passa d'abord à la nation des Castors, qui trouva sage à son tour de s'en débarrasser et tenta de la confier aux Indiens Innuits, chasseurs de baleines qui vivent sur les côtes de la vaste mer glacée pendant la saison d'hiver.

Ces Esquimaux comprirent comme nous le danger qu'il y aurait de cacher dans leurs terres un métal pour lequel les hommes blancs professent un pareil amour.

Ils représentèrent à leurs amis les Castors et aux délégués qui partirent de chez nous pour tenter de les décider à nous rendre ce service, que chaque année, l'hiver et l'été, les rives de la mer sont parcourues par des chasseurs et des trappeurs blancs, vis-à-vis desquels ils ont déjà toutes les peines du monde à garder le secret de leurs mystères et de leurs cérémonies religieuses.

En un mot, ils refusèrent nettement de se constituer les gardiens du trésor des ancêtres et nos envoyés, avec l'aide de nos alliés les Castors, durent ramener vers le sud les chariots sur lesquels notre ancien prisonnier l'Ouragan l'avait chargé pour en faire sa proie.

Nous avons compris dès lors que nulle nation indienne n'est assez forte pour oser endosser une telle responsabilité. Je fus chargé moi-même d'assurer la conservation du trésor en délivrant nos frères Comanches de la perspective de se voir envahis et massacrés par les Visages-Pâles.

Voici le parti que mon expérience m'a décidé à prendre :

Accompagné de six vaillants guerriers que j'avais choisis parmi les plus sages et les plus ingénieux, je gagnai avec les chariots les bords de la rivière des Chiens.

Là nous construisîmes quatre grands canots en écorce de bouleau, que nous fîmes le plus légers qu'il nous fut possible. Je savais en effet que

nous rencontrerions de nombreux rapides infranchissables qui nécessiteraient le portage des canots et de leur contenu.

Je me fis suivre en outre par deux robustes mulets que nous embarquâmes sans trop de peine et qui devaient nous aider dans les transbordements indispensables.

Nous lançâmes à l'eau notre petite flottille et nous y transportâmes en unissant tous nos efforts les lourdes corbeilles enfermées dans les fourgons qui nous avaient amenés.

Nous nous laissâmes ainsi entraîner au fil de l'eau rapide de la rivière qui nous conduisit du côté où le soleil se couche.

Pendant les premiers jours de cette navigation, nous marchions jour et nuit sans crainte, partout où le tirant d'eau suffisait pour nos embarcations, mais bientôt nous dépassâmes les limites dans lesquelles on nous a enfermés et nous pénétrâmes sur les territoires occupés par nos implacables envahisseurs.

Il fallut alors renoncer aux marches rapides et au grand soleil.

Nous ne nous avancions plus que la nuit, enveloppés d'obscurité sombre et nous réfugiant au moindre bruit suspect dans les grottes profondes que la prévoyante nature a creusées comme d'insondables cachettes dans les roches à pic qui forment les berges de ces rivières.

Que les Blancs qui se sont établis sur les rives d'un des cours d'eau que nous étions appelés à parcourir aient eu le moindre soupçon de notre marche vers l'intérieur des terres dont il se sont déclarés les maîtres, et surtout de la nature des matières que nous transportions, c'en était fait de nous irrémissiblement.

J'avais dans ma jeunesse parcouru ces contrées en chasseur, alors qu'on ne nous en avait pas encore interdit l'entrée. Je connaissais le lieu où j'avais résolu d'aller cacher le trésor et je m'avançai, guidant mes compagnons, à travers les méandres de ces cours d'eau énormes, et leur signalant de mon mieux les passages possibles dans les endroits dangereux.

C'est ainsi que nous descendîmes sans crainte la rivière des Chiens jusqu'à sa rencontre avec la rivière Rapide, puis que nous entrâmes sur les domaines des Visages-Pâles en nous laissant emporter par le courant du majestueux fleuve Missouri.

Là nous commençâmes à rencontrer des villages et même des grandes villes que nous ne parvînmes à traverser que grâce aux précautions les plus minutieuses.

A Saint-Louis, au point où se joignent les deux grands fleuves Missouri et Mississipi, une de nos barques heurta un grand bateau chargé

de grains et courut le double danger d'être coulée bas ou d'être reconnue.

Enfin nous arrivâmes à l'embouchure d'une belle rivière, l'Ohio, qui prend sa source dans un des grands lacs du Nord et dont nous remontâmes le cours à force de rames jusqu'au point que j'avais fixé comme devant être le terme de notre voyage. Aujourd'hui, mon fils, le trésor de tes pères est enfoui dans un des mille replis inconnus qui forment la caverne de Monmouth, creusée dans les flancs d'une colline élevée et dont personne ne connaît encore tous les secrets. Le descendant de Montézuma prit la parole à son tour.

— Le grand médecin de mes frères les Comanches voudra bien une fois encore faire preuve de sa sagesse et de ses vastes connaissances en me conduisant au lieu qu'il indique.

Le Hibou-Blanc leva la main comme pour faire signe qu'il devait faire une objection.

— Que mon père se rassure, se hâta d'ajouter le jeune homme. Cette fois, il n'aura pas à déployer toutes les ressources de sa ruse pour nous faire parvenir secrètement au lieu qui contient le trésor. J'ai eu la précaution de me faire naturaliser citoyen américain ; je parle la langue de nos vainqueurs et je ne suis pas parmi eux le premier venu, car je possède les deux choses qui grandissent les hommes parni les Blancs, la fortune et l'instruction.

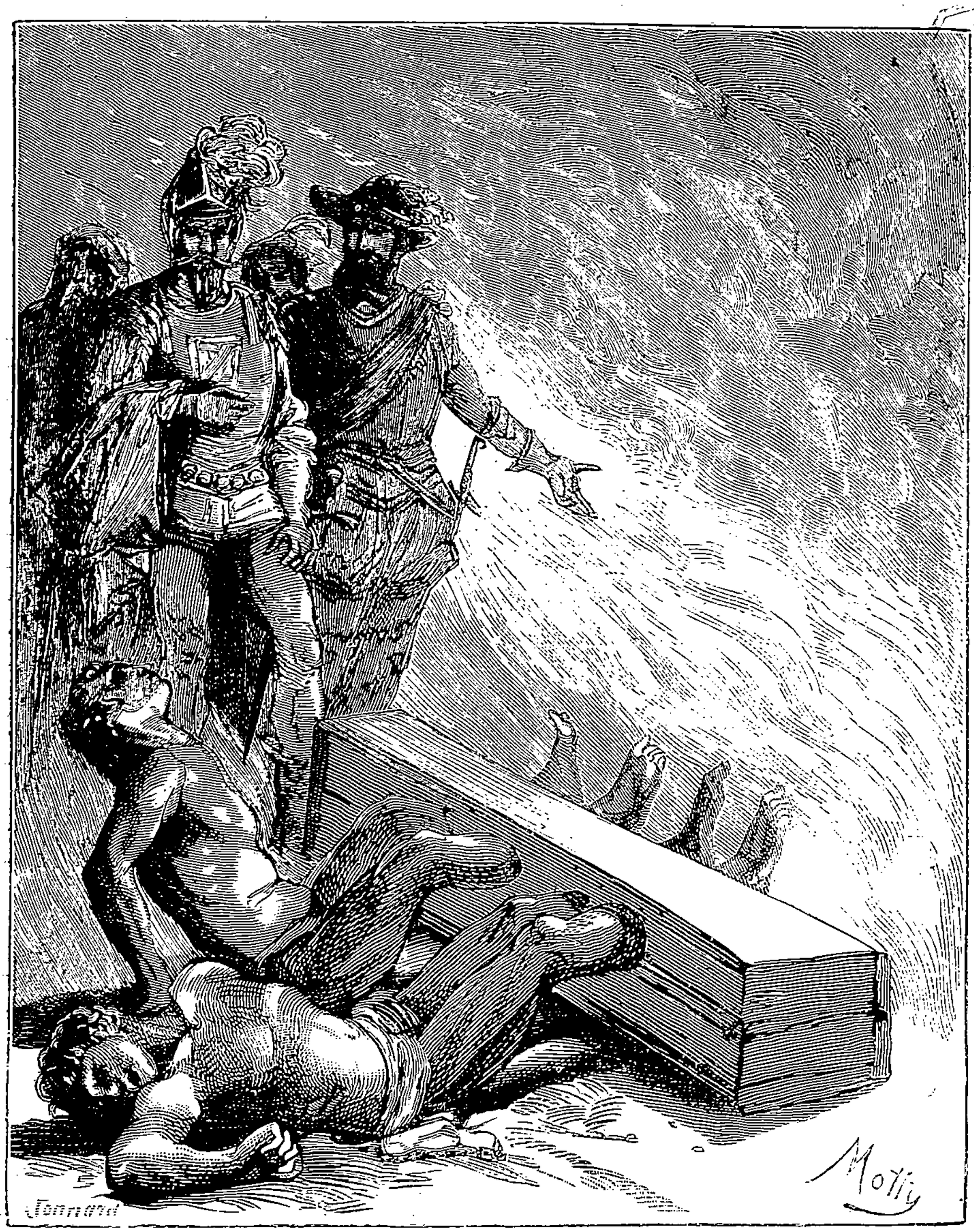
Je ferai venir de Saint-Louis un bateau à vapeur qui remontera le Missouri et une des trois rivières qui prennent leur source dans votre territoire, la rivière Plate, la rivière Rapide ou la rivière des Chiens. Je viendrai moi-même chercher mon père et les hommes qu'il désirera emmener avec lui pour lui faire cortège. Quant à moi, j'aurai à ma suite assez de serviteurs pour que partout où nous passerons on nous accueille avec honneur.

— Du moment que mon fils garantit la sécurité du voyage à entreprendre, je n'ai plus aucune objection à faire, répondit le grand médecin comanche.

— Pour moi, reprit le descendant des rois aztèques, il me reste quelque chose à vous dire. J'ai pour devoir de vous faire connaître pourquoi j'ai été pris d'un amour subit pour ce métal si justement méprisé par nos ancêtres et par nos frères à la peau jaune.

Vous devez connaître quel usage je me propose de faire de cet or que je viens vous réclamer. C'est pour cela que j'ai prié le grand chef de votre nation, l'Ours-Gris, de convoquer dans un grand conseil tous les chefs des tribus qui marchent sous ses ordres.

Ces paroles étaient d'autant plus de nature à attirer l'attention des auditeurs qu'elles répondaient à une question qui s'était imposé à leur conscience. Comment ce bon jeune homme, ce descendant des grands chefs de



On graissa la plante des pieds de ces deux martyrs. (P. 626.)

la race indienne, s'était-il laissé envahir par cette honteuse avarice, le seul guide des visages pâles? Pourquoi venait-il réclamer le trésor des ancêtres quand toutes les tribus, aussi bien celles du Nord que celles du Sud avaient déclaré ne pas oser s'en constituer les gardiennes?

Telle est l'explication que les médecins assemblés attendaient avec impatience.

CHAPITRE LXVI

LE GRAND CONSEIL DES COMANCHES. — LA REVANCHE PREND LA PAROLE. — SOUVENIR DES TEMPS PROSPÈRES; VENUE DES HOMMES BLANCS. — LEUR PERFIDIE. — HÉROÏSME ET MARTYRE DE GUATIMOZIN. — LA CONQUÊTE DU PÉROU PAR PIZARRE; CELLE DU CHILI PAR ALMAGRO. — TABLEAU DES INJUSTICES COMMISES CONTRE LES LÉGITIMES POSSESSEURS DU SOL. — APPEL A LA RÉVOLTE. — RÉPONSE DE L'OURS-GRIS. — ÉMOTION DES AUDITEURS. — OBJECTIONS. — RÉPONSE DU JEUNE CHEF : L'USAGE AUQUEL IL DESTINE LE TRÉSOR DES AIEUX. — DÉCLARATION UNANIME DU CONSEIL. — PRÉPARATIFS DE DÉPART POUR LA GROTTE DE MONMOUTH. — L'ESCORTE DE LA REVANCHE. — DÉPART ET EMBARQUEMENT SUR LA RIVIÈRE DES CHIENS. — UNE VISITE INATTENDUE DANS LA TRIBU DE L'OURS-GRIS. — QUINZE CAVALIERS EUROPÉENS ET UN JEUNE CHEF. — UNE VISITE AU GRAND CHEF. — LA REINE DES PRAIRIES. — ANNONCE DE L'ARRIVÉE D'UN FOURGON ESCORTÉ PAR CINQ HOMMES. — PRÉPARATIFS DE CAMPEMENT. — LES ANCIENS AMIS RECONNAISSENT LA FILLE DU LOUP-CERVIER. — UN DINER AU CHAMPAGNE OFFERT AUX VISITEURS. — PRÉCIEUX RENSEIGNEMENTS ET INDISCRÉTIONS UTILES. — L'ÉPOPÉE D'ATTALA DEPUIS SA SÉPARATION AVEC M. DICK MOORE. — LE COMTE ORLINOFF L'ÉPOUSE ET MEURT. — UNE RICHE HÉRITIÈRE. — LES PROJETS DE LA COMTESSE. — ABSENCE DE SENS MORAL. — DÉPART POUR L'AMÉRIQUE. — NOUVELLES DE M. DICK MOORE. — NOUVEAUX PROJETS CAUSÉS PAR SUITE DU DÉPART DE LA REVANCHE. — LARGESSES ET DÉPART PRÉCIPITÉ. — UNE BARQUE ET SIX RAMEURS. — UNE AMAZONE ET SON CHEVAL. — POURSUITE ACHARNÉE. — AMAOUHAOU. — LE MISSOURI. — ARRIVÉE A JEFFERSON. — UN PROMENEUR COMPLAISANT. — CELUI QU'ON POURSUIT EST A L'HOTEL DE LA BOURSE. — LE LIVRE DES VOYAGEURS. — LE COMTE DE MONTEZUMA. — UNE DEMANDE D'AUDIENCE.

Le jeune prince indien, qui s'était donné à lui-même le nom significatif de La Revanche, se présenta devant le Grand-Conseil qu'il avait provoqué. Tous les chefs renommés des Comanches y avaient pris place et formaient le cercle quand entra le descendant des rois aztèques.

Il s'avança hardiment et prit place au centre des auditeurs.

Suivant le cérémonial de ces réunions, le plus grand silence régna d'abord dans l'assemblée et l'on fit circuler à la ronde le calumet de paix duquel chacun à son tour fit sortir une bouffée de fumée odorante.

— Mon frère peut prendre la parole, dit l'Ours-Gris qui présidait le Grand-Conseil.

Le jeune prince se leva, et dans un discours éloquent, exposa le motif de sa visite.

Il rappela d'abord le temps où le continent américain tout entier appartenait aux diverses tribus indiennes; puis il raconta la venue des hommes blancs, l'accueil fraternel qui leur avait été fait, leur avidité et leur cruelle perfidie.

Il rappela l'histoire de ses aïeux, Montezuma Ier et Montezuma II. puis il narra les hauts faits et l'héroïque résistance opposée par Guatimozin, le dernier empereur aztèque du Mexique, aux pièges et aux tromperies de Fernand Cortez.

— Ce trésor de mes pères que je viens vous réclamer, dit-il, ce trésor que vous avez si loyalement, si fidèlement conservé, Guatimozin savait qu'il était entre vos mains. Le traître Fernand Cortez, après l'avoir vaincu, résolut de lui arracher ce secret.

Il fit saisir le roi et l'un de ses ministres.

— Vous me direz où est le trésor de l'empire, s'écria-t-il, ou je vous ferai périr dans les flammes.

Guatimozin jura qu'il saurait mourir, mais qu'il ne dirait rien.

On graissa la plante des pieds de ces deux martyrs et on les approcha d'une braise ardente.

L'héroïque monarque supporta ce supplice avec un courage invincible, sans formuler une plainte, sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.

Son compagnon de souffrances, cédant à la violence de la douleur, se laissa arracher des gémissements.

— Et moi, lui dit Guatimozin, penses-tu donc, ami, que je sois sur un lit de roses!

Plus tard, l'implacable Cortez résolut de mettre à mort son ennemi.

Et en effet les plus grands personnages du royaume, tous ceux qui n'avaient pas désespéré de la cause de l'indépendance, furent pendus dans le pays de Chuissa.

Par un raffinement de barbarie, Guatimozin fut pendu par les pieds afin que sa mort fut plus lente et son agonie plus douloureuse.

Dès lors la cause de la liberté fut perdue et les terres de nos ancêtres devinrent la propriété de ces brigands.

La Revanche ne s'en tint pas là.

Il raconta successivement la conquête du Pérou par Pizarre, les barbaries des Espagnols dans toute l'Amérique du Sud, l'invasion du Chili par Almagro, l'anarchie, les guerres civiles, les cruautés et les infamies qui suivirent.

Revenant ensuite dans l'Amérique du Nord, il fit un tableau navran des invasions anglaises et hollandaises, de l'âpreté au gain des conquérants, de leur insatiable avidité, de la façon dont chaque jour leur domination, comme une goutte d'huile, allait s'élargissant et refoulait de plus en plus les derniers survivants des tribus indiennes autrefois si nombreuses et si puissantes.

Ce tableau des misères et des injustices dont leurs pères avaient été victimes était si saisissant, le jeune prince trouva dans son éloquence patriotique des accents si douloureux, qu'un long frémissement se fit entendre dans le Conseil des chefs.

Profitant de cette émotion, La Revanche continua son discours.

Il laissa de côté l'histoire du passé et parla de la situation présente.

Il montra dans le Sud de nombreuses populations indiennes fusionnant avec les vainqueurs et ne formant plus avec eux qu'une seule nationalité.

— Ceux qui ont échappé à cette contagion funeste, ajouta-t-il, sont, comme vous, obligés de fuir et de se réfugier sur les sommets inaccessibles, dans les forêts inabordables, ou même d'aller se construire des villages sur la cime des arbres émergeant au-dessus des lagunes insalubres.

Partout, chaque jour, la race indienne, sur tout l'immense continent qu'occupèrent ses aïeux, s'éteint faute d'espace, victime de la famine et des maladies apportées par les blancs, et bientôt son nom lui-même sera oublié en Amérique.

— Voulez-vous, frères, laisser s'accomplir jusqu'au bout ce crime abominable ? Ne pensez-vous pas comme moi que mieux vaut mourir, les armes à la main, en tentant un suprême effort, que de mourir lâchement de faim sur la limite des terrains de chasse que nous ont légués nos ancêtres?

Pour moi, frères, je ne saurais ainsi me résigner et je viens vous offrir de me mettre à votre tête et d'envelopper tous les blancs envahisseurs dans un immense désastre qui nous en débarrasse à jamais. J'ai dit.

L'Ours-Gris prit la parole à son tour.

— Mon frère La Revanche a bien parlé, dit-il. A ses accents les cœurs de ses frères Comanches ont palpité et il n'est pas un guerrier parmi nous qui n'ait senti le vif désir de répandre la dernière goutte de son sang pour affranchir nos frères indiens.

Mais que mon frère me permette de lui faire observer que, pour vaincre, il ne suffit pas d'avoir le courage, qu'il faut encore posséder la force. Or nos ennemis sont innombrables et leur foule s'augmente chaque jour, tandis que, hélas ! ainsi que le disait mon frère, chaque tribu des Peaux-Rouges va de jour en jour en s'affaiblissant et en diminuant de nombre.

Combattrons-nous un contre mille ?

Soit ! je l'accepterais encore si nous pouvions nous mesurer à armes égales. Mais que peuvent nos tomahawks, nos lances et nos flèches contre leurs fusils et leurs canons qui lancent le tonnerre?

Le jeune prince leva la main pour indiquer qu'il désirait répondre.

— La sagesse a parlé par la bouche de mon père, dit-il, et c'est pour répondre à ses objections que je suis venu réclamer ici le trésor de mes pères.

Ceux qui m'ont élevé ont compris que, pour être en mesure de combattre les blancs, il importait de me rendre instruit comme eux, fort comme eux, rusé comme eux. C'est pourquoi ils m'ont mêlé aux enfants des plus influents et que j'ai pu étudier tous les arts, toutes les sciences qui peuvent contribuer à faire un chef redoutable.

C'est ainsi que j'ai appris que cet or que je méprisais autrefois, comme vous, est entre les mains de nos ennemis le plus actif agent de la puissance et de la force.

C'est le nerf de la paix et de la guerre, disent-ils communément.

Or, le trésor de mes aïeux est assez considérable pour me rendre, même parmi eux, l'homme le plus puissant du monde.

Avec cet or, ce vilain métal mou dont nos pères se servaient jadis pour faire des ustensiles de cuisine ou des ornements à l'extérieur de leurs maisons, j'achèterai autant qu'il me plaira de ces armes qui vous effrayent tant.

Avec cet or, j'achèterai la conscience de nos ennemis, de leurs chefs.

Grâce à cet or, leurs généraux nous livreront leurs armées et les soldats nous livreront ceux qui les commandent.

Avec cet or, je vous procurerai non seulement des armes, mais des hommes, des hommes blancs qui combattront à votre tête et vous apprendront à vous battre comme eux.

Le Bizon-Roux demanda la parole.

— Mes frères, s'écria-t-il, dans un élan d'enthousiasme indescriptible, plus n'est besoin de vaines paroles! Pour mon compte, je déclare ici solennellement que je me range sous les drapeaux de La Revanche.

Tous les chefs présents consultés, y compris l'Ours-Gris, firent unanimement une déclaration semblable, et le Grand-Conseil se dispersa par groupes plus ou moins considérables de guerriers tout disposés à tenter un suprême effort contre l'ennemi commun.

La Revanche, comprenant l'importance qu'il y avait à ne pas laisser trop longtemps se refroidir cet enthousiasme, hâta ses préparatifs de départ pour la grotte de Monmouth où se trouvait enfoui le trésor sacré dans une des cavernes inaccessibles qui composent cette caverne souterraine, la plus étrange et la plus extraordinaire de toutes celles connues dans le monde entier.

Nous avons eu l'occasion de dire déjà combien les Indiens sont habiles dans l'art de construire de légers canots, à l'aide desquels ils descendent ou remontent les rivières, malgré les rapides qu'on y rencontre trop souvent et qui interdisent ces routes fluviales à la navigation à vapeur.

Le prince La Revanche, suivi d'une escorte respectable d'Indiens Comanches destinés à lui servir de rameurs, s'embarqua donc sur la rivière des Chiens qu'il se mit en devoir de descendre jusqu'au point où il rencontrerait un service de steamboats qui le conduirait au terme de son voyage.

Le lendemain même de son départ, la tribu des Comanches, commandée par l'Ours-Gris, reçut une visite inattendue.

Une troupe de quinze cavaliers européens, armés de pied en cap et commandés par un jeune chef à la mine fière et hardie, pénétra dans le village.

Encore sous l'émotion de la conspiration récemment ourdie, les sages de la tribu se demandèrent d'abord s'ils n'avaient pas déjà été trahis et si ces hommes armés ne venaient pas les attaquer à l'improviste.

Bientôt ils furent rassurés.

Le jeune chef, élégamment vêtu et dont un voile vert flottant au vent dissimulait les traits, marchait à la tête de la petite colonne, et comme s'il eût été familier avec la disposition du village, il se rendit sans hésiter, au trot de son magnifique cheval, droit à la tente du grand chef.

Là, il fit signe à son escorte de s'arrêter.

L'Ours-Gris, averti par le bruit de la cavalcade, se présenta à la porte de la case.

Le jeune cavalier sauta légèrement à bas de sa monture, prit le vieux chef par la main et l'entraîna dans l'intérieur de l'habitation.

Quand il se fut assuré que personne ne les voyait ni ne les entendait, il rejeta vivement en arrière le voile qui couvrait son visage et dit :

— Mon père l'Ours-Gris me reconnaît-il?

— La Reine-des-Prairies! s'écria le chef sans pouvoir dissimuler son étonnement.

— Oui, c'est moi, mon père; je viens revoir les lieux où j'ai passé mon enfance.

— Que ma fille chérie soit la bienvenue! Mais voudra-t-elle me dire pourquoi elle a pris ainsi un costume masculin et pourquoi elle s'est fait accompagner par tant d'hommes armés?

— Je me suis habillée en homme parce qu'il est plus facile ainsi de circuler à cheval, et j'ai pris une nombreuse escorte parce que de San-

Francisco ici il faut traverser des contrées où l'on rencontre plus de malfaiteurs que de gens honnêtes.

D'ailleurs, ajouta-t-elle après quelques instants de silence, là n'est pas toute ma suite. J'ai derrière moi encore cinq hommes chargés de défendre un fourgon où j'ai entassé les présents que je me propose de faire à mon père le grand chef des Comanches et aux anciens amis de mon pauvre père le Loup-Cervier qui, depuis si longtemps, est allé chasser sur les terres du Grand-Esprit.

Dans tous les pays du monde, quiconque arrive les mains pleines est toujours le bienvenu.

L'Ours-Gris voulut offrir sa propre tente à la nouvelle arrivée et désigner les tentes les plus vastes et les plus confortables du village pour loger ses compagnons; mais celle qui avait été la Reine-des-Prairies le remercia en lui serrant la main.

— Que mon père se rassure à mon sujet, dit-elle; sur un signe de moi, mes hommes auront bien vite improvisé des tentes dont tous les éléments sont enfermés dans le fourgon qui nous suit et ne saurait tarder d'arriver. Ce que je désire plutôt, dit-elle avec un sourire, c'est que tu me présentes à tes femmes et à ceux des chefs qui ne m'ont pas oubliée.

L'Ours-Gris ne se fit pas répéter ce vœu; il sortit, et, quelques instants plus tard, la vaste tente était encombrée de chefs, de vieilles squaws et de jeunes femmes.

La Belle-Indienne embrassa cordialement quelques-unes de ces dernières en qui elle reconnut d'anciennes compagnes; à toutes elle donna de cordiales poignées de main.

A ce moment on entendit le bruit des roues du vaste fourgon que traînaient quatre robustes mules.

Celle que les Comanches continuaient à appeler la Reine-des-Prairies donna des ordres à son escorte, et, tandis que quelques hommes se mettaient en devoir d'établir des tentes élégantes et commodes, d'autres dressaient un couvert somptueux sur la place du village.

La fille du Loup-Cervier invita tous ses visiteurs à prendre place avec elle autour du confortable repas qui fut servi par les gens de l'escorte.

Des mets exquis, comme nul dans la tribu n'en avait mangé depuis le séjour de M. Dick Moore, furent distribués aux convives, et les bouteilles d'excellent champagne furent débouchées et versées dans des coupes de cristal qui furent généreusement offertes à chacun des invités, en souvenir de ce repas mémorable.

Sous l'impulsion du nectar pétillant, les langues se délièrent de plus en plus, et l'on ne tarda pas à échanger des confidences.

Les questions pleuvaient autour de la Reine-des-Prairies ; mais celle-ci ripostait par d'autres interrogations auxquelles d'ailleurs on s'empressait de répondre.

C'est ainsi qu'elle apprit (ce fut d'ailleurs sa première question) que son ex-mari, M. Dick Moore, était revenu dans la tribu, qu'il avait pris des renseignements sur le lieu où avait été déposé le trésor des ancêtres, et qu'il était parti dans la direction du Nord pour se mettre à sa recherche.

Le prêtre-médecin, qui occupait dans ces agapes une place d'honneur, l'informa que l'Américain avait dû, sur ses propres indications, se rendre dans la tribu des Corbeaux, mais que ses démarches avaient été vaines, car le trésor avait depuis été fréquemment déplacé, et qu'il était en ce moment caché dans une des mille galeries qui composent la grotte de Montmouth sur les bords de l'Ohio.

Cela fournit une transition toute naturelle pour arriver à conter à la fille du chef la venue du descendant des rois du Mexique, sa juste réclamation, et son récent départ pour le lieu où il retrouverait l'or qui était à lui.

On ne lui cacha ni ses projets, ni ses discours, ni les propositions qu'il était venu faire, ni les promesses qu'il avait obtenues.

Aux yeux de ses compatriotes, heureux de la revoir, la Reine-des-Prairies était toujours la jeune femme naïve qu'ils avaient connue, et elle se garda bien de leur montrer la nature des impressions que toutes ces révélations faisaient naître en elle.

Nul des plus clairvoyants de la tribu ne s'en aperçut et n'en eut même le plus léger soupçon.

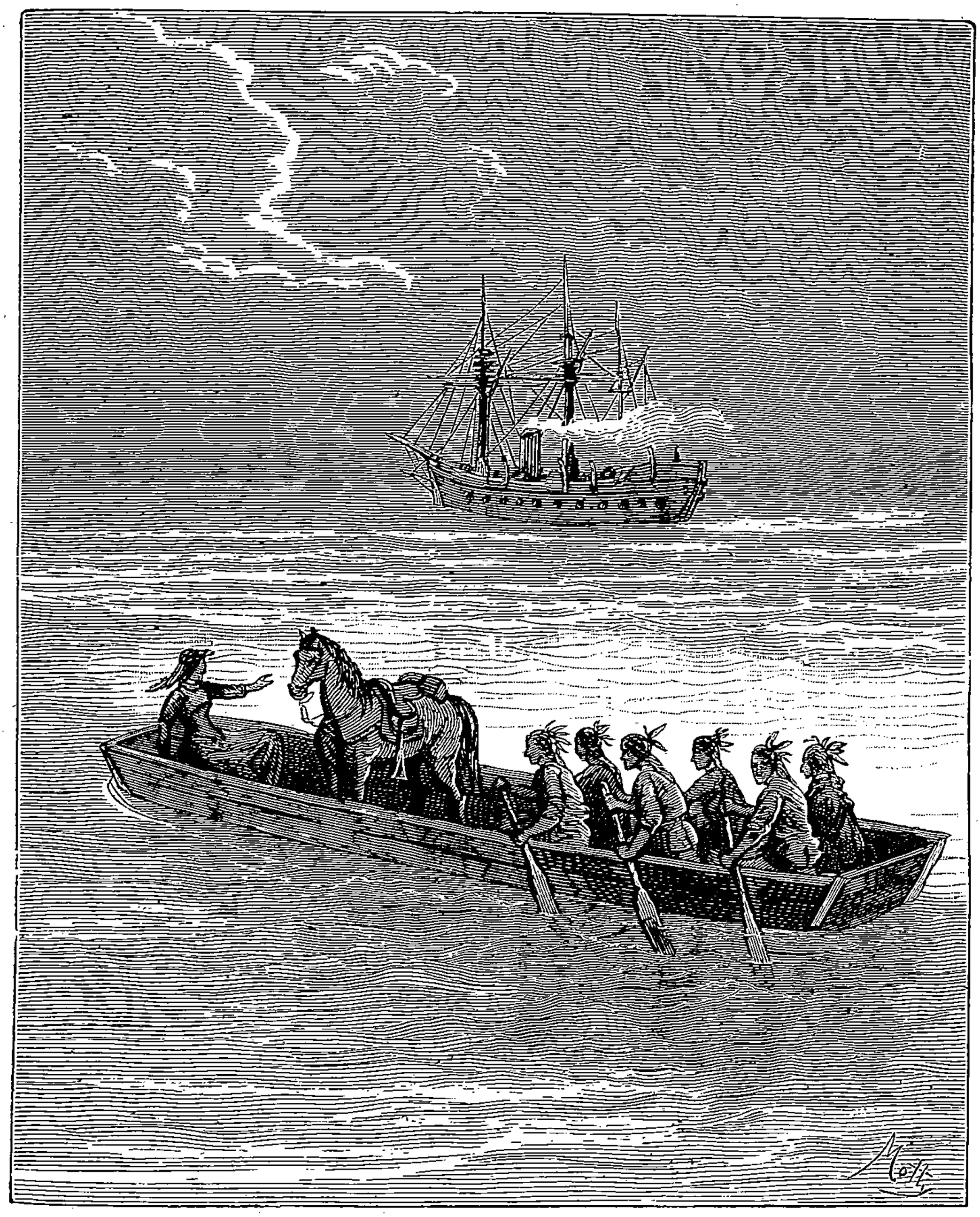
Pourtant, toute une tempête s'éleva dans l'esprit de la jeune femme.

Malgré la série d'événements qui s'étaient passés depuis sa séparation avec son mari, elle ne l'avait jamais oublié ; disons plus, son amour pour lui avait pris les proportions d'une passion.

Le comte Orlinoff s'était hâté de l'entraîner dans son château de l'Oural, au milieu des mines dont l'exploitation l'avait rendu cent fois millionnaire ; là, il environna son idole d'un culte d'autant plus immense que la Belle-Indienne se montrait froide avec lui en raison directe de l'amour qu'il lui témoignait.

Comme cela arrive fréquemment chez les vieillards, cette passion sénile prit bientôt des proportions hors nature.

Son immense fortune eût été volontiers sacrifiée par lui pour satisfaire un caprice de sa maîtresse ; mais celle-ci, ne tenant compte ni des splendeurs dont il l'environnait, ni des fêtes que chaque jour il faisait naître en son honneur, devenait toujours plus rêveuse et plus sombre.



On put voir la silhouette d'un steamboat. (P. 637.)

Un jour il alla la rejoindre dans un petit salon où elle s'était réfugiée pour reporter à son aise ses pensées vers un passé que plus rien ne pouvait faire renaître.

— Attala? dit-il.

— Que me voulez-vous? monsieur le comte

— Je désire vous faire une proposition.

— Faites, répondit Attala.

— Vous ferait-il plaisir de devenir la comtesse Orlinoff?

— Monsieur le comte sait bien que je suis mariée.

— Oh! un mariage indien, cela ne compte guère!

— Mon mariage avec M. Dick Moore n'était pas sérieux?

— Pas plus que celui qui nous a unis jusqu'à ce jour. C'est pourquoi je viens vous offrir de devenir mon épouse légitime et d'accepter ma fortune pour dot.

— Quelles conditions mettez-vous à cela, monsieur le comte?

— Oh! une seulement! que vous m'aimiez! chère belle!

— Hé bien, monsieur le comte, il faut renoncer à ce projet, car je ne saurais vous aimer plus que je le fais.

Le millionnaire russe réfléchit.

— Qu'importe! dit-il enfin. Continuez à m'aimer ainsi, Attala, j'ai résolu de faire de vous ma femme, et je le ferai pourvu que vous y consentiez.

— Vous savez bien, monsieur le comte, que je n'ai jamais contrarié vos volontés, se contenta de répondre la fille Comanche.

Voilà comment celle qui avait été la Reine-des-Prairies devint tout à coup Mme la comtesse Orlinoff et, quelques mois plus tard, la plus riche veuve du monde.

Quand le comte fut mort, les galants et les prétendants ne manquèrent pas auprès d'Attala. Avec une habileté qu'on n'eût pas imaginée chez cette fille des sauvages, elle utilisa ces bons vouloirs pour suppléer à ce qui lui manquait personnellement dans la gestion de ses affaires.

La liquidation de l'immense fortune du défunt fut faite plus rapidement qu'on n'était en droit de l'espérer. Les châteaux, les terres, les fermes furent vendus; les titres de rente réunis furent déposés dans une maison de banque sûre, ayant des succursales dans tous les pays du monde. Mme veuve Orlinoff se trouva ainsi à la tête d'une fortune respectable de vingt-cinq millions.

Quant aux mines de platine qui faisaient la plus grosse part de l'avoir de feu M. le comte, car elles ne rapportaient rien moins que huit millions de francs par an, Mme la comtesse dut renoncer à la pensée de s'en dessaisir.

Ces mines, en effet, avaient été concédées aux ancêtres du comte, à la condition expresse qu'elles ne seraient jamais vendues et qu'elles resteraient la propriété incessible et inaliénable des comtes d'Orlinoff ou, à leur défaut, de la personne qu'ils auraient instituée héritière unique.

La veuve du comte donna à un ami de son mari défunt le droit de

gérer l'exploitation de ces mines, et d'en verser les revenus chez le banquier chargé de lui faire toucher les sommes dont elle pourrait avoir besoin.

Dès qu'elle se sentit libre et riche, la fille du Loup-Cervier n'eut plus qu'une pensée unique dans l'esprit : revoir le seul homme qu'elle eût jamais aimé et partager avec lui l'immense fortune qu'elle considérait comme tombée du ciel.

Son frottement avec la civilisation avait rapidement développé son intelligence ; elle avait aisément appris à parler correctement, élégamment même, les langues européennes ; elle avait étudié sans peine les arts et les sciences ; mais le côté moral de la fille indienne n'avait pas été ébranlé.

C'est en vain que quiconque aurait tenté de lui démontrer ce qu'il pouvait y avoir d'immoral à offrir au mari ou à l'amant délaissé la fortune ainsi acquise ; vainement aussi on se serait efforcé de lui faire comprendre les scrupules qui empêcheraient sûrement M. Dick Moore d'accepter ses avances et d'y répondre ; ces délicatesses de l'esprit auraient été de l'hébreu pour elle.

C'est ainsi que, ne suivant que les impulsions primesautières de son cœur de sauvage, dès qu'elle eut réalisé sa fortune, elle se hâta de s'embarquer pour l'Amérique et de se mettre à la recherche du bien-aimé.

Trouver M. Dick Moore n'était pas pour elle une besogne bien difficile.

En passant par San-Francisco, elle apprit par M. Gervais et par Salomon que son ancien époux était parti pour le village des Comanches, afin d'y prendre les informations suffisantes pour se remettre à la recherche du trésor perdu.

On comprendra donc aisément pourquoi elle se munit d'une escorte imposante, et pourquoi elle arriva, les mains pleines de présents, dans le village où elle avait vu le jour.

Si les confidences que lui firent ses compatriotes sur la route suivie par son ex-mari lui furent agréables, il n'en fut pas de même de celles qui concernaient le fils des Aztèques.

D'un côté, il lui semblait souverainement injuste que cet or, si ardemment, si courageusement poursuivi par M. Dick Moore, tombât tout à coup, sans peine, entre les mains d'un inconnu. De l'autre côté, elle n'entrevoyait pas sans une poignante inquiétude la perspective d'une guerre d'extermination contre les Européens, guerre qui, étant donné le caractère de l'homme aimé, lui ferait sûrement courir les plus grands périls.

Mais la Reine-des-Prairies avait un caractère résolu et un esprit prompt.

Ses batteries furent dressées en un clin d'œil.

Le soir même de son arrivée, elle fit la distribution des richesses qu'elle avait apportées pour ses compatriotes, et elle déclara à l'Ours-Gris que dès le lendemain elle avait résolu de continuer sa route.

Il voulut l'interroger sur les causes de cette fantaisie subite et il insista de son mieux pour la déterminer à prolonger de quelques jours au moins son séjour au milieu de ses amis.

Elle répondit évasivement d'abord, puis, sur le ton d'une confidence intime, elle dit au grand chef des Comanches, qu'elle connaissait depuis longtemps, les projets de La Revanche que leur mise à exécution n'était pas étrangère à son retour, qu'elle disposait de moyens d'action puissants et qu'il importait qu'elle rejoignît le plus vite possible le chef de la grande conjuration.

L'Ours-Gris, heureux de rencontrer dans la fille du Loup-Cervier une patriote aussi ardente, se hâta de lui former un cortège de quelques hommes de la tribu, chargés de lui construire un bateau et de la conduire sur les traces du fils des rois du Mexique.

Pendant la nuit qui suivit cet entretien, la comtesse eut le temps de mûrir son projet.

De grand matin, quand elle sortit de sa tente, chacun fut étonné de la voir vêtue non plus en élégant cavalier, mais en fière amazone.

Elle donna aux hommes de son escorte l'ordre de l'attendre dans le village jusqu'à son retour, quelle que longue que pût être son absence, leur fit de sages recommandations sur la façon de vivre en paix avec leurs hôtes et, après s'être assurée que le grand chef leur fournirait les vivres et les provisions qui pourraient leur manquer, elle monta à cheval, et se dirigea, avec son escorte de six rameurs comanches, vers les sources de la rivière des Chiens sur laquelle elle avait hâte de s'embarquer.

Dans un village de pêcheurs indiens vivant sur les bords du fleuve, ils trouvèrent une grande barque plate sur laquelle on installa aisément l'amazone et sa monture.

Les six rameurs prirent à leur tour leurs places et la frêle embarcation, entraînée par le courant et poussée par les efforts des Indiens, descendit le cours de l'eau avec une rapidité vertigineuse.

Nous ne suivrons pas la comtesse Orlinoff dans cette course échevelée. Il s'agissait pour elle de rencontrer à tout prix celui qui s'était baptisé La Revanche, avant qu'il ne soit arrivé à la grotte mystérieuse où était caché le trésor de ses ancêtres.

Elle ne négligea rien pour atteindre ce but.

A l'endroit où la rivière des Chiens se jette dans le Missouri, des pêcheurs de saumons apprirent à l'amazone qu'elle avait déjà gagné quatre ou cinq heures sur ceux qu'elle poursuivait.

Dès lors elle arrêta que les haltes de nuit nécessitées par le grand nombre de rapides et d'obstacles divers qu'on rencontrait à chaque instant seraient supprimées toutes les fois que la nuit serait assez claire pour permettre de continuer la route.

Le temps se montrait au beau fixe et sembla prendre parti pour la réussite des projets de l'ancienne Reine-des-Prairies.

On traversa sans s'y arrêter le village d'Omaouhaou où déjà se montraient les colons européens.

Trois jours furent encore consacrés à la descente du fleuve.

Entre le confluent du Missouri avec la rivière State, et sa rencontre avec la rivière Kansas, le bateau put voir à l'horizon, en aval du cours d'eau qu'il suivait, la silhouette d'un steamboat couronné par un énorme panache de fumée blanche, et qui suivait la même route que lui.

Attala eût donné le prix de ce paquebot pour pouvoir le rejoindre ; mais il eût été fou de l'espérer.

Enfin, après sept jours d'une navigation à peu près ininterrompue, la barque entra dans la ville de Jefferson, une des villes principales de l'État de Missouri, et aborda hardiment le long du quai.

Ce ne fut pas sans quelque surprise que les hommes employés sur le port virent débarquer cette élégante amazone crânement montée sur son admirable cheval et escortée par six Peaux-Rouges costumés à l'Indienne.

Depuis longtemps déjà, en effet, la barque de la comtesse avait dépassé la limite des terrains servant de réserves aux naturels et seul l'élément européen dominait dans ces vastes contrées.

La jeune veuve remarqua sur le quai un homme qui lui sembla d'une condition supérieure à celle des manœuvres occupés au chargement ou au déchargement des marchandises entassées sur la berge ou dans les bateaux amarrés au quai.

Elle l'aborda et lui demanda en excellent anglais :

— Monsieur, connaissez-vous la ville?

— Madame, je l'habite depuis cinq ans.

— Y a-t il longtemps que vous vous promenez le long du fleuve ?

— Plus de six heures, madame, car ces hommes travaillent pour mon compte.

— Vous n'auriez pas vu passer une barque montée par un Européen escorté d'Indiens costumés comme ceux qui m'accompagnent?

— Non seulement je les ai vus passer, mais ils ont abordé il y a une heure à peine et ils sont à l'heure qu'il est à l'hôtel de la Banque, où je me ferai un plaisir de vous conduire moi-même si vous le désirez.

— Monsieur, on ne saurait être plus aimable et j'accepte vos offres avec empressement.

L'Américain, sans ajouter un mot, prit la tête de la colonne et s'engagea dans une des rues perpendiculaires au quai.

La promenade dura quelques minutes à peine et l'on arriva à l'hôtel désiré ; la jeune femme remercia son guide de sa complaisance et se dirigea vers le grand livre somptueux où chaque voyageur commence toujours en Amérique par aller inscrire son nom.

Le dernier nom écrit était celui de M. le comte de Montézuma et ses serviteurs. Tout au dessous elle signa hardiment comtesse Orlinoff ; puis, se tournant vers le majordome chargé de recevoir les nouveaux venus, elle lui tendit sa carte de visite.

— Voulez-vous avoir la complaisance de fairé remettre cette carte à M. le comte de Montézuma et le prier de me faire connaître à quel instant il consentira à me recevoir.

Le majordome s'inclina et fit signe à un des serviteurs de l'hôtel de conduire la nouvelle venue dans l'appartement qui lui était destiné.

Quant aux six rameurs indiens, un autre domestique les conduisit dans une vaste salle entourée d'un divan qui devait leur servir de lit de repos, puis, au bout de quelques instants, on les invita à venir s'asseoir autour d'une table où un repas confortable devait les consoler des fatigues et des privations du long voyage accompli.

Quand le descendant des rois aztèques reçut la carte de visite de la comtesse, il y jeta un regard étonné.

— Que peut bien me vouloir cette dame ? se demanda-t-il.

Puis, s'adressant au domestique qui avait apporté le petit carré de papier :

— Allez dire à M^me^ la comtesse que je suis tout à ses ordres et que je puis la recevoir à l'instant, à moins qu'elle ne préfère que j'aille moi-même lui rendre visite.

CHAPITRE LXVII

UNE VISITE D'UNE COMTESSE A UN COMTE. — COMPLIMENTS ÉCHANGÉS ET EXPLICATIONS. — LA REVANCHE ET LE LIBÉRATEUR. — LE BUT DU COMTE DÉVOILÉ. — LE PASSÉ DE LA COMTESSE ET SES PROJETS. — PROPOSITIONS D'ASSOCIATION. — LA COMÉDIENNE CACHÉE SOUS LA FEMME. — UN PACTE CONCLU. — LA LETTRE A M. DICK MOORE ET LE RENDEZ-VOUS A L'HOTEL GAILHARD. — RETOUR AU CAMPEMENT DE LA NOCE. — UN HIVER MONOTONE. — COMMENT CHACUN TUE LE TEMPS. — L'EXISTENCE MATÉRIELLE ASSURÉE ET CONFORTABLE. — LA TABLE SATISFAISANTE. — LES MENUS VARIÉS ET DÉLICATS. — LE FROID DEVIENT MOINS RIGOUREUX. — DIFFICULTÉS DE LA MARCHE PENDANT LE JOUR. — ATTENTE ANXIEUSE DES TROIS ABSENTS. — UN TRAINEAU SIGNALÉ A L'HORIZON DE NEIGE. — UNE HALTE FORCÉE. — PRÉPARATIFS DE RÉCEPTION. — UN TRAINEAU ET VINGT CHIENS. — GUILLAUME NOVET, AUTOMÉDON. — EMOTIONS DU RETOUR. — LE DÉPART EST DÉCIDÉ. — LA LETTRE DU LIBÉRATEUR INDIQUE LE NOUVEL ITINÉRAIRE. — JOE N'A PU DONNER AUCUN RENSEIGNEMENT SUR LE TRÉSOR. — SOUVENIRS RECONNAISSANTS DESTINÉS A LA TRIBU DES CORBEAUX. — UNE MISSION CONFIÉE AU CANADIEN. — IL REVIENT ESCORTÉ DES CHASSEURS DE LA CÔTE. — ECHANGES ET TRAFIC. — DES FOURRURES ET DES PEAUX. — LES LIBÉRALITÉS DE L'ONCLE PETRUS. — LA PART DES VIEILLARDS, CELLE DES GUERRIERS, CELLE DES FEMMES ET CELLE DES ENFANTS. — UNE FÊTE JOYEUSE IMPROVISÉE. — UNE ESCORTE INATTENDUE DE QUARANTE CAVALIERS. — DÉPART. — DIFFICULTÉS DE LA ROUTE. — ARRIVÉE AU LAC ABITTIBI. — LE PLACER EN SURETÉ. — MORT DE LA SOMBRE CHOUETTE.

La comtesse Orlinoff se présenta chez le comte de Montezuma dans son costume un peu sans façon :

— Monsieur le comte, dit-elle, vous excuserez mon indiscrétion quand vous en connaîtrez la cause.

En prononçant ces mots, la jeune veuve releva vivement le voile vert qui dissimulait ses traits.

Le comte ne put cacher son émotion et sa stupéfaction en reconnaissant une Indienne sous ce costume européen et sous ce nom aristocratique.

Mais ce qui lui causa un véritable saisissement fut l'admirable et incomparable beauté de la comtesse.

Les années écoulées depuis sa séparation avec son premier mari, loin d'avoir diminué l'éclat de ses perfections, l'avaient plutôt augmenté et pour ainsi dire complété. Jamais le jeune prince n'avait rien vu, ni rien rêvé de semblable. Devant cette merveilleuse apparition, il resta muet et comme pétrifié par l'admiration.

Il fit signe à la jeune femme d'entrer et lui approcha un fauteuil dans lequel elle s'assit sans façon.

— Je conçois, monsieur le comte, dit-elle, combien ma visite peut vous surprendre et vous paraître étrange. Vous la comprendrez quand j'aurai eu l'honneur de vous en faire connaître l'objet.

— L'apparition d'une personne aussi merveilleusement belle que vous, madame, ne peut jamais être accueillie que comme une bonne fortune, répliqua galamment le comte qui commençait à se remettre de son émotion involontaire.

— Je vous remercie de votre urbanité, reprit la jeune femme avec une intonation de voix légèrement ironique, mais je vais immédiatement, si vous me le permettez, vous convaincre que je ne me suis pas mis à votre poursuite, dans l'unique but de vous entendre m'adresser des madrigaux.

— Je vous écoute, madame la comtesse, répondit le jeune homme après s'être respectueusement assis en face de sa visiteuse.

— J'entrerai sans préambule dans le vif du sujet, répliqua la belle veuve.

Elle s'arrêta quelques instants comme pour réfléchir, puis elle reprit la parole en ces termes :

— Vous ne me connaissez pas, monsieur le comte de Montezuma, mais moi je vous connais et je vais vous en donner la preuve immédiate.

— Ce me sera un grand honneur, madame.

— Vous êtes le dernier descendant de ces vaillants monarques qui défendirent jadis le Mexique contre l'invasion des Espagnols et le sang des Montezuma et de Guatimozin coule dans vos veines.

— Vous ne vous trompez pas, madame, mais le nom que je porte a pu suffire pour vous renseigner sur mon origine.

— Oui, monsieur le comte, il est un autre nom que je connais aussi et qui aurait pu suffire pour me faire connaître vos projets.

— Je ne vous comprends pas, madame !

— Vous allez me comprendre, monsieur.

Vous vous appelez comte de Montezuma pour les Européens, mais pour les hommes de ma race et la vôtre, vous avez pris le nom héroïque de La Revanche.

Le jeune homme se montra tout interdit en entendant ces mots ; mais il crut sage de garder le silence.

— Je continue, dit la comtesse.

Vous avez formé le projet de soulever du nord au sud de l'Amérique tout ce qui reste de ces nations indiennes, jadis si florissantes, et de les jeter d'un seul coup sur les traîtres européens qui se sont emparés des terres où chassaient nos ancêtres.



Ils assistèrent à la poursuite d'une baleine franche qui fut mise à mort. (P. 647.)

— Continuez, madame, dit le comte qui commençait à se remettre de son émotion.

— Je ne connais pas seulement vos projets, mais je sais aussi quels sont vos moyens d'action.

Pendant trois cents ans, depuis la conquête de notre pays par les Européens, la nation Comanche a été dépositaire d'un immense trésor. Ce trésor, composé d'énormes lingots d'or, je le connais depuis mon enfance, je l'ai vu, je l'ai touché, j'ai su tous les déplacements qu'il a subis, et je connais aussi le lieu où il est enfoui et d'où vous avez résolu d'aller le tirer. Je me plais à proclamer, monsieur le comte, que ce trésor est bien légitimement à vous et que vous seul avez pu montrer le signe sacré qui devait dégager la responsabilité des Comanches et les déterminer à vous le rendre.

— Madame la comtesse, interrompit le jeune homme, tout à fait rendu à lui-même, bien que je ne puisse me rendre compte de la façon dont ces choses sont venues à votre connaissance, je suis obligé de convenir que tout ce que vous me dites là est rigoureusement vrai. J'espère que ce n'est pas en ennemie que vous vous présentez ainsi à moi, à moins que vous n'ayez résolu de mettre un prix à votre discrétion et de...

— Fi! fi! monsieur le comte, on ne parle pas ainsi à une femme! et, afin de vous rassurer, je dois commencer par vous dire que je suis plus riche que vous.

— Continuez donc, madame; j'avoue que jamais je n'ai été aussi profondément intrigué.

— Vous avez résolu, mon noble frère La Revanche, d'employer vos immenses richesses pour la cause de l'indépendance des Peaux-Rouges, et récemment encore, en allant réclamer cette fortune aux Comanches, vous leur avez révélé vos projets et vous les avez appelés à la guerre sainte.

Voilà qui vous êtes, monsieur le comte, voilà où vous allez, voilà ce que vous avez résolu de faire. Laissez-moi maintenant vous dire qui je suis et quel est le but que je poursuis moi-même.

Rien ne vous surprendra plus dans les révélations que je viens de vous faire quand je vous dirai que je suis la fille d'un ancien grand chef des Comanches, que mon père s'appelait le Loup-Cervier et que j'étais moi-même désignée sous le nom de Reine-des-Prairies.

Je suis arrivée quelques heures après votre départ dans la tribu que vous quittiez et que commande l'Ours-Gris; vous comprenez donc aisément comment j'ai pu savoir l'objet de votre voyage et les résolutions que vous avez prises.

Ce qui me reste à vous dire est plus important.

Ce n'est ni le lieu, ni l'occasion de vous raconter mon histoire. Qu'il me suffise de vous dire qu'après la mort du Loup-Cervier, mon père, les circonstances me conduisirent en France où j'épousai le riche seigneur russe dont je porte aujourd'hui le nom.

Je devins veuve et mon époux, en me faisant sa légataire universelle, me rendit une des personnes les plus riches du monde.

Dès lors, une idée unique envahit mon esprit : comme mon frère La Revanche, je compris toute l'injustice et toute l'horreur du sort imposé par les blancs aux hommes de notre race.

Après avoir réglé mes affaires pécuniaires et avoir réalisé ma fortune, j'ai repris le chemin de l'Amérique, bien résolue à consacrer mes richesses, mon intelligence et mon énergie au salut et à l'indépendance de mes frères les Peaux-Rouges.

Vous avez pris, monsieur le comte, le nom de La Revanche; moi je m'appelle Le Libérateur!

Voulez-vous, monsieur le comte, que j'unisse mes efforts aux vôtres, mes richesses aux vôtres, pour que nous poursuivions ensemble le même but? Voici quel a été l'ojbet de ma visite.

Chez toutes les femmes du monde, il y a une comédienne. L'ancienne Attala avait improvisé son discours et ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait. Elle mit pourtant un tel feu dans ses paroles que ses yeux lançaient des éclairs et que ses joues empourprées la rendaient plus belle encore.

Le jeune comte, absorbé par la vue de tant de charmes, restait en contemplation devant cette femme étrange qui venait en quelques minutes de faire la conquête de tout son être.

— J'attends votre réponse, monsieur le comte, lui dit l'enchanteresse d'une voix dont aucune harmonie au monde n'aurait pu égaler la douceur.

Le jeune homme se leva comme soulevé par une décharge électrique.

— Vous me demandez, madame, si je consens à associer mon sort au vôtre, ma fortune à la vôtre, mes efforts à vos efforts, mes espérances à vos espérances? Demandez à un damné s'il accepte le Paradis! Je suis à vous dès aujourd'hui, madame la comtesse, corps, âme et esprit. Commandez, j'obéirai comme un esclave; manifestez un désir, je donnerai vingt fois mon existence pour le satisfaire.

— C'est alors affaire conclue, dit d'un ton de bonne humeur la jeune femme en tendant au comte le bout de ses doigts effilés. Il n'y aura plus entre nous désormais ni comte, ni comtesse, mais bien deux frères indiens unis jusqu'à la mort et décidés à tout braver pour rendre à leurs frères malheureux le bonheur et l'indépendance.

En sortant de cette première entrevue, Mme la comtesse Orlinoff

écrivit à M. Dick Moore la lettre que connaissent nos lecteurs et où le signataire, Le Libérateur, donnait rendez-vous à l'Américain à l'hôtel Gailhard de San Francisco.

Le majordome de l'hôtel fut mandé chez l'opulente voyageuse et, comme elle jetait l'or à poignées, il lui eut bien vite trouvé un messager qui se chargea d'aller à la recherche du destinataire de la lettre et de la lui remettre en mains propres. On sait avec quelle conscience cet envoyé s'acquitta de sa mission.

Nous laisserons momentanément le comte et la comtesse poursuivre en commun leur voyage et nous reviendrons au campement d'hiver de l'oncle Million et de ses compagnons de route. Disons seulement avant de quitter les deux conspirateurs que l'ancienne Attala avait, dès le premier jour du pacte conclu, repris ses vêtements masculins.

L'hiver, nous l'avons dit, s'écoula d'une façon assez monotone.

Seuls, les chasseurs y trouvèrent quelques distractions et les amoureux, qui ne s'ennuient nulle part quand ils sont réunis, se consolèrent assez philosophiquement de l'inaction à laquelle ils étaient forcés par la rigueur de la saison.

Pendant que le peintre Beaudoin multipliait ses leçons à son élève, qui chaque jour faisait de merveilleux progrès, le marquis de la Bécassière et le beau Jollibois, quand ils restaient au logis, tuaient le temps comme ils pouvaient dans le salon commun où régnait sans cesse une douce chaleur. L'un et l'autre adressaient, à chaque occasion favorable, quelque compliment flatteur à la jolie M^lle^ Fontaine qui, en parfaite coquette parisienne, écoutait avec une impartialité complète ses deux adorateurs.

Émile des Rivières faisait bien quelquefois partie des expéditions cynégétiques entreprises aux environs du campement; mais il avait beau combattre ses idées sombres et ses chagrins que là, comme ailleurs, il était toujours plongé dans le silence et la méditation.

M^lle^ Élisa Leroux, la Linotte à tête grise, comme les médisants se plaisaient encore à la nommer, profitait des droits que lui donnait une majorité depuis trop longtemps sonnée. Ce n'était plus le solennel M. Barbier (Athanase) qui lui faisait la cour, c'était elle qui l'environnait de toute sorte de petits soins et de prévenances, dont d'ailleurs il se sentait très fier.

La pauvre M^me^ Ernest était toujours bien triste de l'absence prolongée de son mari; mais, en aimable personne qu'elle était, elle cachait de son mieux ses inquiétudes et ses ennuis de peur d'en faire naître chez les autres.

Cette solitude relative à laquelle elle se condamnait amena dans le salon la présence fréquente de sa femme de chambre, Pauline Daubry, soubrette à la fois coquette et fort jolie, qui donnait chaque jour à sa maîtresse des preuves de dévouement délicat.

Si l'on joint à ces personnages l'oncle Pétrus, toujours affairé, bien que toujours bienveillant, le docteur Leroux de plus en plus absorbé par ses études et ses préparations d'histoire naturelle, le grave M. Fontaine pour qui l'hiver s'écoulait sans qu'il en eût conscience, tant il se plongeait dans la lecture de la bibliothèque admirablement choisie que l'expédition avait emportée; si l'on y joint enfin la vieille M^me^ Raymond, tous les jours plus maussade et de plus méchante humeur, on verra qu'en somme les éléments restés dans le village des Corbeaux formaient une société assez triste et qui rappelait les longues et monotones soirées qu'organisent, dans les petites villes de province, les bourgeois désœuvrés dans le but de tuer le temps.

Au point de vue matériel, l'existence dans la grande tente ne laissait rien à désirer. Une douce chaleur toujours égale y régnait jour et nuit. Le cuisinier Lerat, bien convaincu que des convives sont d'autant plus disposés à se bien tenir à table qu'ils mènent une vie plus inoccupée, faisait des merveilles pour réveiller sans cesse des appétits paralysés par un repos forcé.

Chaque jour une surprise nouvelle apparaissait sur la table des voyageurs.

Tantôt c'était une dinde truffée, qui eût fait à Paris même honneur à la devanture du célèbre Chevet. Tantôt un salmis d'oiseaux de rivière, râles ou bécassines, réveillait les appétits les plus endormis par son parfum relevé et typique.

Un jour, on voyait apparaître, sur une serviette bien blanche, un magnifique saumon sorti de son court-bouillon au vin blanc et environné d'une sorte de crevette de rivière qui, pour le goût, n'avait rien à envier aux écrevisses de France.

Un autre jour, un ourson tout entier, rôti à la broche devant un feu vif, faisait son apparition et rappelait aux convives ces excellents cochons de lait qui ne se servent guère en Europe que sur les tables des grands seigneurs ou des grands gastronomes.

Tous les règnes de la nature étaient mis à contribution pour satisfaire tant de fines bouches, et plus d'une fois le peintre Beaudoin, qui appréciait tout particulièrement les qualités du cuisinier Lerat, affirma que, n'était le changement de climat, on pourrait aisément se croire encore assis au repas de noce dans le grand salon doré du célèbre Véfour.

Enfin le froid devint moins rigoureux, les jours grandirent et le soleil fit des apparitions de plus en plus longues sur l'horizon.

La neige ramollie par les rayons solaires rendait toute sortie impossible pendant le jour ; car, malgré les raquettes dont on avait soin de garnir ses pieds, on risquait de disparaître dans les profondeurs d'abîmes rendus mous et cotonneux.

Le soir seulement le froid reprenait son empire et il devenait possible de circuler, soit à pied, soit en traîneau, sur la neige durcie.

Tout le monde était anxieux, car on comprenait que si les trois chasseurs absents avaient conservé leur traîneau, ils profiteraient de cet adoucissement de la température pour rejoindre le campement.

Ces prévisions furent enfin justifiées.

Vers la fin d'avril, un matin, on vit au loin sur la neige un point noir que l'œil exercé du Bec-d'Aigle reconnut comme étant un traîneau.

Comme ce point restait immobile, chacun comprit que ceux qu'on attendait étaient condamnés à rester en place jusqu'au soir et qu'on ne les verrait arriver qu'assez avant dans la nuit.

Un splendide repas fut préparé et la tente fut l'objet d'une illumination toute spéciale pour célébrer le retour des enfants prodigues.

Enfin ils arrivèrent sur leur traîneau attelé non plus de rennes, mais de vingt chiens que le chasseur Guillaume conduisait à l'aide d'un fouet immense.

Les nouveaux venus racontèrent leurs aventures.

Nous laissons nos lecteurs juges de l'émotion produite sur les auditeurs par le récit de tant de péripéties étranges.

M^me^ Champion fut sur le point de s'évanouir quand elle connut tous les dangers courus par son mari pendant et après la tempête de neige.

Nous ne reviendrons pas sur ces événements déjà racontés par nous, et il nous suffira de les compléter succinctement.

La saison d'hiver s'écoula, comme nous l'avons dit, au milieu de chasses et de pêches remplies d'émotions.

Nos trois amis assistèrent même à la poursuite d'une baleine franche qui fut mise à mort par le harpon du frère de Joë. M. Dick Moore promit solennellement de faire quelque jour le récit de ce dramatique événement; mais il fut convenu à l'unanimité que cette narration serait renvoyée à un moment où chacun serait moins chargé de besogne.

C'est qu'en effet l'oncle Million, voyant tout son monde réuni, déclara qu'on ne retarderait pas davantage le départ.

La route à suivre préoccupait seule l'esprit du chef de l'expédition.

Il voulut savoir d'abord si la poursuite du trésor de l'Américain nécessiterait une entreprise nouvelle et imprévue.

M. Champion et son ami lui apprirent que les ténèbres enveloppant cette affaire allaient en s'épaississant davantage.

En effet, aux premiers rayons printaniers du soleil, Joë, ainsi que l'avait annoncé son frère, fit son apparition dans le village des Esquimaux, et ce fut pour lui une joie profonde de reconnaître et d'embrasser son ami Guillaume.

Mais, quand on l'interrogea sur le lieu où avait été caché le trésor des Comanches, il déclara qu'après mûre délibération ses confrères et lui avaient définitivement refusé de s'en charger, et que les légitimes possesseurs avaient repris leur route du côté du midi.

—Vous voyez, cher monsieur Jean-Pierre, ajouta M. Dick Moore, que le plus sage, à mon avis, serait de nous rendre au pays des Comanches où, certainement, il me reste quelques amis qui seront à même de nous donner d'utiles renseignements.

L'oncle Jean-Pierre pensa alors seulement à la lettre apportée par un Indien et signée Le Libérateur.

Il envoya chercher la lettre et le messager.

Ce dernier se montra on ne peut mieux disposé à dire tout ce qu'il savait.

La personne qui l'avait chargé de cette missive l'avait rencontré à Jefferson, sur le Missouri, dans l'Etat qui porte le nom de ce fleuve. C'était un jeune Indien vêtu à l'européenne, d'une admirable beauté et qui lui avait donné de l'or à poignée pour l'indemniser de sa peine. Il n'en pouvait dire davantage.

M. Dick Moore réfléchit longuement et dit :

— Je renonce à expliquer cette énigme ; mais les termes de cette lettre sont trop précis pour ne pas être sérieux.

— Alors nous allons à San Francisco? demanda, sans s'émouvoir davantage, l'oncle Jean-Pierre.

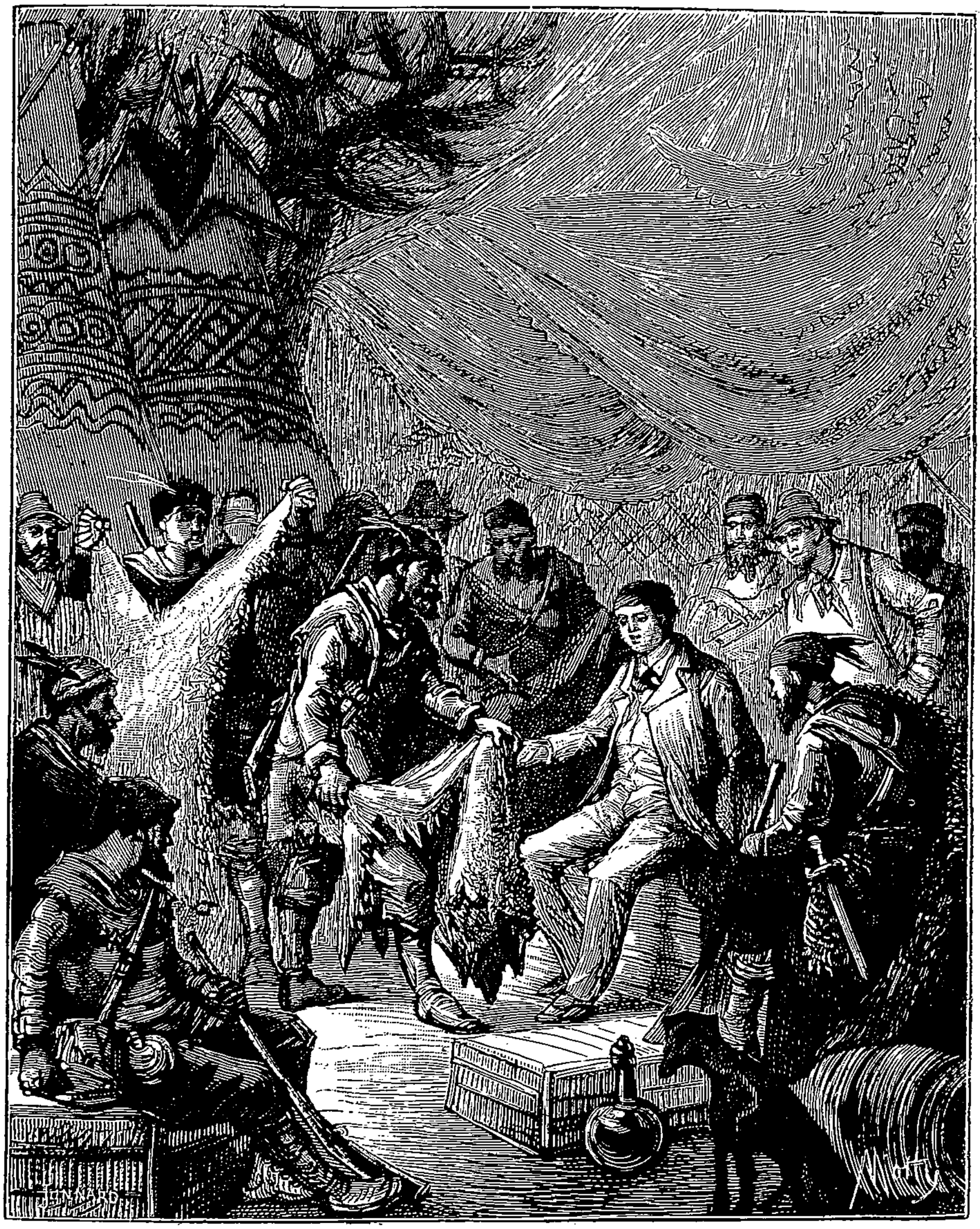
— Je n'oserais vous demander cela, reprit l'Américain ; mais, pour mon compte, j'y vais sans hésiter.

— Quel inconvénient verriez-vous donc à ce que nous vous accompagnions? reprit l'aimable Marseillais.

— Aucun, à coup sûr, sinon que cela va peut-être apporter quelques changements à votre itinéraire.

— Nous n'avons, Dieu merci! aucun itinéraire tracé d'avance, et voici ce que je vous propose :

— Qui nous empêche de prendre la direction du sud dans les



Un véritable marché s'ouvrit. (P. 651.)

fourgons et d'aller changer nos pelleteries contre des dollars à la première grande ville qu'il nous sera donné de rencontrer?

— C'est cela, aprouva M. Dick Moore, descendons, par exemple, jusqu'à Montréal, d'où il nous sera facile de rejoindre le grand chemin de fer transcontinental.

— Parfait! interrompit le négociant, à Montréal, je vendrai mes

mules et mes chariots et nous continuerons notre route avec des moyens de locomotion moins primitifs.

— Ne nous en plaignons pas, dit en riant l'Américain, car nous ne sommes pas sûrs d'en rencontrer toujours d'aussi confortables.

C'est ainsi que la noce parisienne se décida à quitter ces froides contrées canadiennes où il est encore resté tant de souvenirs et de sympathie pour la France qui en fut la première maîtresse.

La première chose à laquelle songea le généreux M. Million fut de laisser aux hospitaliers Corbeaux des souvenirs inoubliables de son passage dans leur tribu.

En premier lieu, il fit appeler le Bec-d'Aigle.

— Nous sommes résolus à partir, dit-il.

— Je savais bien, répliqua tristement le grand chef, que mes frères les Blancs ne se décideraient jamais à se fixer parmi nous.

— Mais, avant notre départ, j'ai résolu de laisser à la tribu des Corbeaux un témoignage de ma reconnaissance.

— Je sais que mon père est le plus généreux des hommes.

— La grande tente que nous habitons et qui, pendant tout cet hiver, a servi à nous abriter, pourrait être agréable au chef des Corbeaux?

— Cette tente est assez grande pour contenir tous les habitants du village; mais elle présente tant de richesses que ma nation entière ne pourrait en payer la valeur.

— Qui te parle de rien payer, chef? J'ai résolu de prouver à tes compagnons et à toi que les Français n'oublient jamais les services qu'on leur a rendus. Les guerriers, les femmes et les enfants de la tribu se sont efforcés de nous être agréables. Tous ont chassé et pêché pour nous. Je veux que tous conservent un souvenir de ceux qu'ils ont si bien accueillis. Que mon frère, le grand chef, consente donc à les réunir afin que je puisse remettre à chacun un cadeau qui soit digne de celui qui le donne et de celui qui le reçoit.

Le Bec-d'Aigle, comme bien on pense, ne se fit pas répéter l'invitation.

Il se hâta d'aller prévenir tous les chefs et les guerriers des intentions généreuses du chef des Blancs.

Une sorte de grande revue générale fut ordonnée et organisée pour le lendemain matin à la première heure.

Pendant que les Peaux-Rouges se préparaient ainsi à recevoir les preuves de la générosité de leurs hôtes, ceux-ci, de leur côté, se hâtaient de faire leurs préparatifs de départ.

Pendant que quelques Indiens, sous la direction du mécanicien Joseph

Martin et de l'ancien matelot Marius Couracasse, faisaient des entassements et des piles de bois auxquels on mettait le feu après les avoir enveloppés d'une sorte de chemise en terre glaise, afin de renouveler les provisions de charbon de bois fortement ébréchées par les besoins de l'hiver, d'autres remettaient tout en ordre dans les fourgons, vérifiaient l'attelage des mules, le harnachement des chevaux de selle, etc., etc.

Jean-Pierre Lerat renouvelait ses provisions de viande fraîche et les conserves de toute nature.

Quant à Guillaume Novet, il repartit le soir même de son arrivée, chargé d'une mission spéciale par l'oncle Jean-Pierre auprès des trappeurs et chasseurs établis sur le littoral.

Monté sur son traîneau attelé de ses chiens esquimaux, le Canadien utilisa le froid de la nuit pour dévorer l'espace et atteindre son but.

Son absence dura quatre jours entiers, et ce ne fut que pendant la nuit qui suivit le quatrième jour qu'il revint avec son attelage.

Mais il n'était pas seul.

Une suite de dix traîneaux, les uns attelés de rennes, les autres traînés par des chiens, arrivaient derrière lui.

Tous ces véhicules étaient chargés de pelleteries.

Les chasseurs, prévenus par Guillaume, venaient offrir leurs marchandises au chef de l'expédition.

Un véritable marché s'ouvrit, mais ne fut pas de longue durée.

Les peaux offertes par les chasseurs étaient toutes admirables et précieuses. Les prix qu'ils en demandaient étaient raisonnables; l'oncle Jean-Pierre eut bien vite calculé les bénéfices qu'il était en droit d'espérer.

Fourrures de loutres de mer, d'ours blancs ou noirs, de martres, de visons, de marmottes, de chats sauvages, de renards blancs, rouges ou bleus et de renards argentés, de putois, de castors, de belettes, d'hermines, de rats musqués, s'entassèrent dans les vastes fourgons.

On fit de même des provisions de peaux précieuses à un autre point de vue : peaux de cerfs, d'antilopes, de phoques et de morses, de caribous et de chevreuils, de chèvres et de gazelles, de moutons des montagnes et de bœufs musqués.

Quant aux peaux de bisons, la provision faite pendant la route, grâce à l'adresse des Peaux-Rouges, avait été si considérable que, malgré l'énorme emprunt qu'avait nécessité la construction de l'immense tente, il en restait de grandes provisions qu'on entassait au-dessus des fourgons pour ne pas s'en encombrer à l'intérieur.

Les chasseurs, la plupart d'origine européenne, qui vinrent ainsi présenter le résultat de leurs exploits cynégétiques, pendant la rude saison

qui venait de s'écouler, furent invités à dîner et furent à même d'apprécier les talents culinaires du cuisinier français.

Une journée suffit pour mener à bien toutes ces transactions.

Quelques-uns de ces chasseurs voulurent être payés en espèces; d'autres préférèrent des armes, d'autres du vin et des liqueurs, d'autres des vêtements ou des ustensiles d'Europe, d'autres des provisions de bouche ou des conserves alimentaires.

Mais revenons aux Corbeaux et aux largesses faites par l'oncle Jean-Pierre pendant l'absence du trappeur canadien.

Tous les membres de la tribu, chefs, guerriers, vieillards, femmes et enfants furent réunis en face de la tente qui avait servi d'abri aux Européens et là ils formèrent des groupes distincts devant lesquels M. Million, son neveu, M. Dick Moore et les trois jeunes gens qui faisaient l'ornement de la caravane, se présentèrent les mains chargées de présents de toute sorte.

Aux uns, on donnait un fusil de chasse et des munitions, à d'autres une carabine à tir rapide et une provision de cartouches; à d'autres des revolvers, des sabres ou des poignards.

Aux vieillards on offrait des montres, des pipes et des provisions de tabac.

Aux enfants on distribua des jouets de France qui n'excitèrent pas moins leur stupéfaction admirative que celle de leurs parents : poupées en carton, poupées vêtues à l'européenne, polichinelles de bois, voitures et brouettes, petits couteaux et sifflets, trompettes et tambours, tout cet arsenal en un mot qui compose à Paris un bazar à l'époque des étrennes.

Enfin ces dames voulurent elles-mêmes distribuer leurs présents aux femmes des guerriers. Des foulards aux couleurs voyantes, des pièces d'étoffe, des bijoux en pierres fausses, des colliers de perles, des bracelets de cuivre doré ou de métal nickelé, des pendants d'oreilles destinés à devenir des pendants de nez, des morceaux de velours, des plumes peintes, etc., etc., en firent les frais. Jamais nation Peau-Rouge n'avait rien vu ni rien rêvé de semblable. Aussi la joie de ces pauvres gens fut-elle sans limites.

Des fêtes, des danses s'organisèrent. Ce n'était plus seulement du contentement, mais un véritable délire. Quand arrivèrent les marchands de fourrures, cet accès de folie durait encore.

L'heure du départ sonna enfin.

Le Bec-d'Aigle se présenta escorté de quarante de ses guerriers, tous montés sur leurs admirables chevaux des prairies, tous armés de pied en cap des armes européennes qu'ils tenaient de la générosité des Blancs.

L'oncle Million vint à son tour.

— Hé bien ! mes amis, qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-il.

— Nous venons, reprit le Bec-d'Aigle, pour vous accompagner et vous servir d'escorte jusqu'au delà de la prairie, à l'endroit où mes frères rencontreront leurs compatriotes et auront cessé de courir quelque danger.

L'oncle Pétrus voulut s'opposer à ce départ.

— Mon frère sait bien, dit-il, que nous n'avons rien à redouter ni des bêtes féroces ni des hommes. Nous sommes armés de façon à faire repentir quiconque oserait nous attaquer.

— Le Bec-d'Aigle sait cela ; mais il sait aussi qu'il y a parfois des passages dans la prairie de nations indiennes tout entières. Mon frère me permettra de mettre à son service mon expérience et mon influence. Quand le Porteur-de-Foudre et moi formerons l'avant-garde mon père et tous les siens pourront dormir en paix.

— Mais, pendant que le grand chef marchera dans nos pas, qui donc commandera à sa nation ?

— Que mon frère se rassure ; j'ai laissé, pendant mon absence, le commandement à l'Ours-Velu qui saura se faire respecter.

On partit donc dans la direction du Sud.

Chaque jour le soleil prenait une force nouvelle et les neiges commençaient à fondre.

A chaque pas ce dégel créait des obstacles à la marche de la caravane ; tantôt les fourgons et les mules s'engageaient dans des fondrières d'où l'on avait toutes les peines du monde à les retirer, tantôt on se trouvait en face d'un infranchissable torrent formé par les neiges fondues descendant des montagnes.

Partout l'expérience des Indiens et leur habitude de combattre ces obstacles tiraient les voyageurs d'embarras.

D'ailleurs, plus on avançait, moins ces difficultés se montraient insurmontables. Bientôt même on put continuer la marche avec une vitesse double au moins de celle que permettait la route les premiers jours du départ.

L'itinéraire que les lourds fourgons suivirent au retour ne varia que peu de celui qu'ils avaient suivi à l'aller.

Quand ils arrivèrent au lac Abittibi, ils visitèrent le lieu où ils avaient établi leur camp, et ils purent constater que, depuis leur séjour en ce point, personne ne l'avait visité. Cela rassura vivement MM. Champion et Dick Moore, car cela leur prouva que nul au monde ne songeait à leur disputer la libre possession de leur placer.

Le Bec-d'Aigle et le chasseur canadien construisirent une barque pour aller prendre des nouvelles de la Sombre-Chouette. Hélas! ils ne trouvèrent plus dans son wigwam que ses deux gardiens qui attendaient le beau temps pour rejoindre leur tribu. La vieille squaw était morte de vieillesse.

CHAPITRE LXVIII

LA LÉGENDE DU LAC ABITTIBI ET DES PAYS ENVIRONNANTS. — QUE SONT DEVENUS LES INDIENS ABITTIBI ? — LA CARAVANE SE REMET EN ROUTE. — LA RIVIÈRE OTTAWA. — ROUTE DIFFICILE. — LA RIVIÈRE LA COULONGE ET LA VALLÉE QU'ELLE TRAVERSE. — DEUX STATIONS DU TRANSCONTINENTAL CANADIEN. — OTTAWA. — ON CONTINUE LA ROUTE DANS LES FOURGONS. — MONTRÉAL. — LE *Masonic Hall*. — IMPORTANCE DE LA VILLE. — DESCRIPTION. — RUES ET MONUMENTS. — POPULATION. — UNE ANECDOTE INTÉRESSANTE POUR LES FRANÇAIS. — CARACTÈRE DES HABITANTS. — ENVIRONS. — LE MONT-ROYAL. — BELLE VUE. — LES FRUITS. — SITUATION DE MONTRÉAL. — LE *Great Saint James Street* ET LA RUE SAINT-PAUL. — LE CHEMIN DE FER *Trunck* ET LE PONT TUBULAIRE VICTORIA. — UN ÉLÉVATEUR DE CÉRÉALES. — LE DÉPART DES CORBEAUX. — NOUVELLES LARGESSES DE L'ONCLE PÉTRUS. — EST-CE ADIEU OU AU REVOIR? — M. MILLION PENSE A SES AFFAIRES. — DES DOCKS IMPROVISÉS. — VENTE DES FOURGONS ET DES MULES. — MISE EN VENTE DES MARCHANDISES EMCOMBRANTES ET DES PROVISIONS DEVENUES INUTILES. — DÉPÊCHE AU CAPITAINE DU *Succès*. — OFFRES ET DEMANDES. — PRIME AUX PRODUITS FRANÇAIS. — LES GRANDS VINS DE FRANCE. — UNE VENTE DE DEUX JOURS QUI PRODUIT 400,000 FR. DE BÉNÉFICE. — L'ESSENCE DU COMMERCE. — QUELLES SONT LES MARCHANDISES FRANÇAISES QUI SONT RECHERCHÉES A L'ÉTRANGER? — LES CONTRE-FAÇONS ALLEMANDES, ANGLAISES ET SUISSES. — LES MARQUES DE FABRIQUE FALSIFIÉES. — DÉPART ET CHARGEMENT DU *Succès*. — UNE DERNIÈRE PROMENADE AUX ENVIRONS DE MONTRÉAL. — LE PETIT STEAMER *le Papillon*. — LE LANGAGE DES CANADIENS. — DES CAGES INDIENNES. — LA CHINE. — UN MAUVAIS DÉJEUNER. — UNE PROMENADE DANS LES CHAMPS.

Cette mort de la vieille sorcière, à qui Émile des Rivières devait incontestablement la vie, causa un vif chagrin à tous les membres de l'expédition. L'ex-fiancé de l'infidèle demoiselle d'honneur s'en montra particulièrement affecté, car il se remémora toutes les bontés que l'excellente femme avait eues pour lui.

M. Dick Moore et M. Champion profitèrent du court séjour qu'ils firent près du lac pour interroger le Bec-d'Aigle sur la légende qu'il pouvait connaître relative à cette contrée.

Ils apprirent que jadis vivait entre le fleuve Abittibi et le fleuve Harmanon, qui tous deux coulent du sud au nord et se jettent dans la baie de James, une puissante tribu, les Abittibi, voisine des Chappaways, et qui dut quitter les terres des ancêtres peu après la conquête du Canada par les Anglais.

Que sont devenus depuis cette époque ces Indiens chassés de leur pays ? Sont-ils remontés vers le nord comme les Corbeaux et les Sioux ? ou bien se sont-ils décidés à aller se joindre dans le midi aux puissants

alliés qu'ils y comptaient ? Le Bec-d'Aigle ne put renseigner les jeunes gens sur ce point ; mais il leur affirma que toutes les tentatives faites depuis par les diverses tribus du Nord pour venir s'établir dans ces contrées fertiles avaient échoué tantôt pour une cause, tantôt pour une autre.

On se remit en route en suivant une direction peu différente de celle par laquelle on était venu.

Nous ne raconterons pas les péripéties et les aventures de ce voyage qui diffèrent peu de celles qui avaient eu lieu pendant la première marche!

Les guerriers Corbeaux bien montés et supérieurement armés firen. pendant la route un énorme massacre de gibier de toute nature qui assura des vivres frais à la colonne en marche.

Celle-ci rencontra la rivière Ottawa, un affluent du Saint-Laurent qui coule d'abord de l'est à l'ouest, puis du nord au sud, et enfin qui revient de l'ouest à l'est pour aller se jeter dans le grand fleuve, non loin de Montréal, où l'expédition avait résolu de porter ses pas.

Les Corbeaux et leur grand chef constituaient d'excellents guides ; mais le chasseur Guillaume Novet connaissait les moindres coins de ces immenses déserts qu'il avait cent fois sillonnés en tous sens.

On traversa l'Ottawa à l'aide du bateau à vapeur, et l'on s'engagea pendant deux jours dans les défilés formés par une chaîne de hautes collines où les mules eurent à faire preuve de leur vigueur.

Partout on rencontrait d'épais et inextricables fourrés où les Indiens étaient forcés de tracer une route aux chariots à coups de sabre d'abatis ou de bowie-knife.

Quand on eut franchi cet obstacle, on suivit cette chaîne de collines au pied de ses contreforts et l'on arriva à une vallée parcourue par un cours d'eau fort grossi à cette époque de l'année par la fonte des neiges descendant de la crête des montagnes.

Guillaume Novet se présenta devant l'oncle Pétrus.

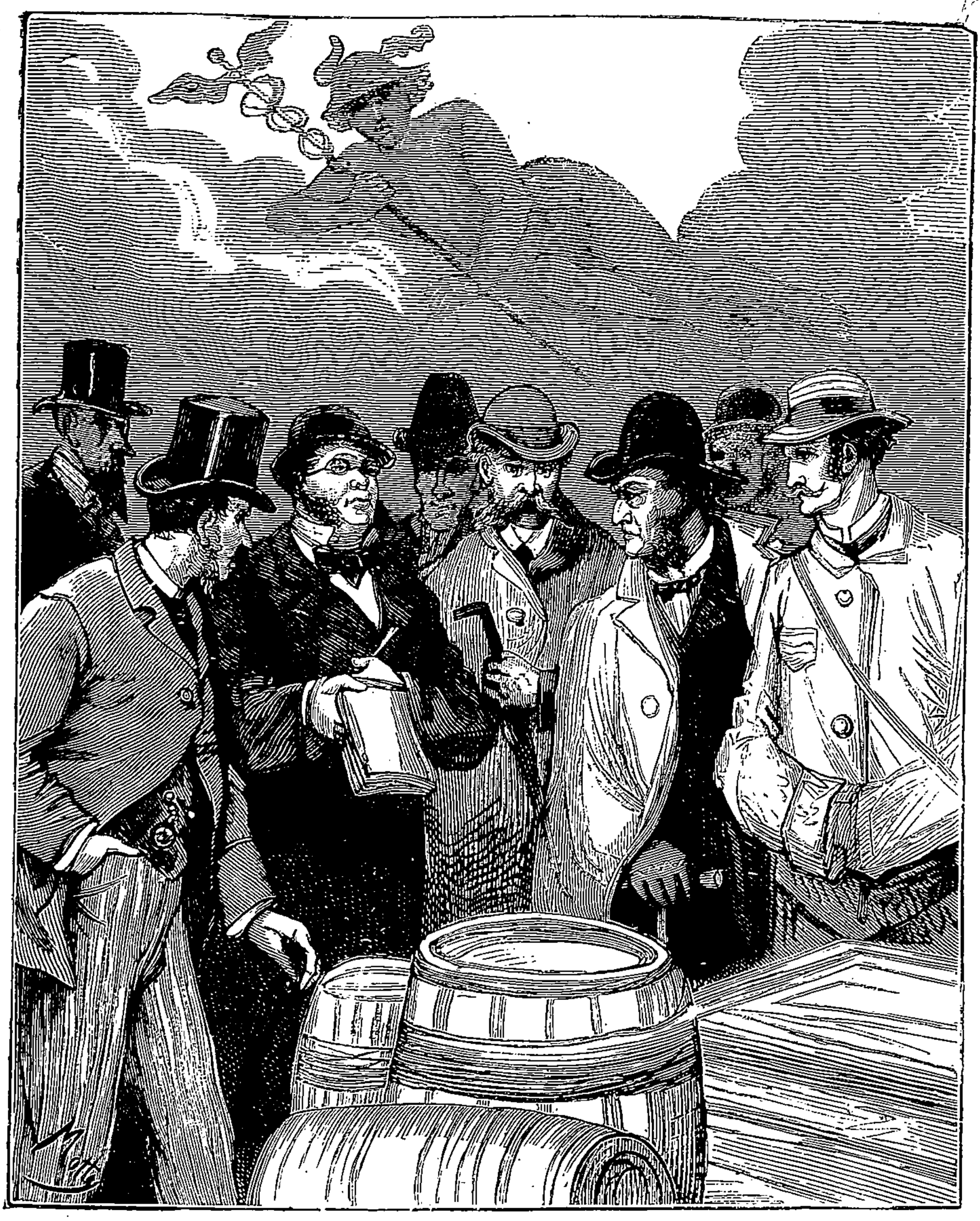
— En raison de la hauteur des eaux, dit-il, nous pourrions monter le bateau à vapeur et nous engager sur cette rivière malgré son cours rapide.

— Et pourquoi ne ferions-nous pas ainsi? demanda M. Million.

— Parce que nous avons nos fourgons à conduire avec nous.

— Ne pourrions-nous pas organiser un remorquage et les entraîner derrière nous sur des radeaux?

— Il n'y faut pas songer, car nous rencontrerions des rapides qui, malgré la hauteur des eaux, offrent des passages dangereux. Le bateau, solidement construit, franchirait ces obstacles, mais des radeaux y seraient mis en pièces.



Les négociants de Montréal aux enchères des vins de l'oncle Million. (P. 663.)

— Que proposez-vous donc, cher monsieur Novet?

De suivre les rives de cette rivière qu'on nomme la Coulonge et qui va du nord au sud; nous arriverons ainsi à l'Ottawa et nous trouverons, à partir de la ville de ce nom et Montréal, une route très praticable pour nos fourgons et même un chemin de fer pour les personnes de l expédition qui seraient lasses d'un si long voyage.

On suivit les conseils du trappeur et, huit jours après la traversée de l'Ottawa, on se retrouvait sur les bords de cette rivière au point où elle reçoit les eaux de la Coulonge et non loin de deux stations du grand chemin de fer Continental canadien : Pembroke et Renfrew.

Le lendemain au soir la caravane arrivait à Ottawa où passe la grande ligne qui rejoint Halifax, le port de la Nouvelle-Écosse, au chemin de fer qui doit relier les deux océans, et passe par Brunswick, par Bathurs, par Québec et par Montréal.

Nous disons qui doit relier, parce que le Transcontinental canadien n'est pas terminé, mais il les relie déjà en fait puisqu'il correspond à la ligne de New-York à San Francisco.

Là, comme l'avait annoncé Guillaume Novet, rien n'était plus aisé que d'abandonner la colonne et d'aller à la grande ville en prenant la ligne ferrée. Personne ne voulut profiter de cette combinaison.

Mme Ernest dit même à ce sujet :

— Pour mon compte, je reste dans ces excellents fourgons où nous avons couru tant de dangers et surmonté tant d'obstacles.

Ce n'est pas au moment où nous rencontrons des routes larges et aplanies que je consentirai à quitter nos amis. Nous irons dans nos wagons jusqu'à Montréal et même plus loin, si cela plaît à mon excellent oncle.

Voilà comment la longue promenade à travers le Canada, où l'on pouvait changer de moyen de locomotion à Ottawa, fut continuée jusqu'à Montréal.

On arriva dans cette ville vers le milieu de juin.

Un épais brouillard, qui s'était élevé la nuit précédente et qui enveloppait la ville comme d'un sombre manteau, empêcha d'abord les nouveaux venus de rien distinguer à cinquante mètres devant eux.

Vers une heure de l'après-midi, le brouillard se leva et les nouveaux arrivés purent voir la charmante et importante ville de Montréal.

Toute la caravane gagna le *Masonic Hall*, l'un des plus anciens, des plus grands et des plus beaux hôtels de l'Amérique.

Les voyageurs, les fourgons, les cavaliers, les mules et les chevaux trouvèrent à s'y loger à l'aise.

Bien que Montréal soit placé au-dessous de Québec, dans la division politique du Canada, c'est cependant la ville la plus importante de ce pays.

Elle a pour elle tous les avantages, avantages de situation, avantages de population, de sol et de climat, peut-être même de richesse industrielle, à coup sûr d'importance territoriale.

Elle est en outre la plus ancienne ville fondée sur le territoire sauvage de Hochehaga.

Son histoire générale est intéressante.

Dans ses débuts, Montréal, souvent attaquée par les sauvages, se fit une sorte d'enceinte dont on voit encore aujourd'hui des vestiges.

C'est actuellement une fort belle ville, divisée comme Québec, sa rivale, en haute et basse, avec des rues aérées, commodes, propres.

Les plus importantes sont parallèles à la rivière.

Les maisons sont presque toutes bâties en grès et dans un style moderne, recouvertes en étain ou en fer-blanc. Cela a valu à la ville le nom de *Cité d'Argent*.

La rue Notre-Dame, qui se prolonge depuis le faubourg de Québec jusqu'à celui des Récollets, est la plus belle de la ville, jalonnée par une foule d'édifices imposants, dont le plus remarquable est une cathédrale gothique qui occupe le côté oriental de la place d'Armes.

Cette cathédrale est un des plus beaux temples chrétiens qui aient été bâtis. On a calculé qu'elle pouvait contenir jusqu'à dix mille personnes.

Beaucoup d'autres monuments méritent d'être cités : la grande église anglicane, le séminaire de Saint-Sulpice, le couvent de Notre-Dame, le couvent des Sœurs-Grises, le nouveau collège, les églises anglaise et écossaise, les casernes, les théâtres, l'hôpital général, la maison de ville, le palais de justice, la prison, le monument de Nelson, belle colonne d'ordre dorique de 30 pieds de haut, surmontée par la statue du célèbre marin.

Citons encore, pour en finir, le collège français, espèce d'Université, l'Université anglaise, qui ne date que de 1821, le séminaire catholique, l'église latine, l'Institut classique académique, les deux Académies classiques et plusieurs autres établissements d'instruction, la Société d'histoire naturelle ; l'institut mécanique avec un musée; les sociétés d'agriculture, d'horticulture et de la propagation de l'industrie, le cabinet littéraire dit *News-room* et la bibliothèque de la ville.

La population de Montréal est encore française au fond, quoique de nombreux émigrants anglais y arrivent depuis longtemps.

A ce sujet, M. Edmond Cotteau, un des voyageurs qui ont fait le plus de kilomètres sur la surface du globe, cite une anecdote qui trouve naturellement sa place ici.

Il faisait en bateau à vapeur la route qui sépare Québec de Montréal et il contemplait, non sans étonnement, les merveilles entassées dans ces immenses maisons flottantes.

« Cependant, dit-il, mon billet me donnait droit à un dîner et, dans

tout ce que je venais de voir, je n'apercevais rien qui ressemblât à une salle à manger.

« J'errais assez embarrassé, au milieu de la foule, lorsqu'un jeune homme à la physionomie sympathique, mais qu'aucun insigne ne distinguait des autres voyageurs, s'approche de moi en me demandant s'il pouvait m'être utile à quelque chose.

« — Volontiers, lui dis-je; ne pourriez-vous pas m'indiquer la salle à manger?

« — Je vais vous y conduire, reprit mon interlocuteur.

« Et, comme je le remerciais de son obligeance :

« — Je suis le capitaine, me dit-il simplement; j'ai vu que vous étiez Français et que vous paraissiez chercher quelque chose. Nous autres Canadiens, nous n'oublions pas que nous avons du sang français dans les veines, et je me suis fait un plaisir de vous rendre ce léger service. »

Le caractère des habitants de Montréal est, en général, bienveillant et hospitalier; la société y est agréable, douce, communicative et spirituelle. C'est un mélange heureux des éléments qui constituent le caractère anglais et français et qui unit à la sûreté des rapports l'élégance des manières.

Les gens de condition inférieure que l'on rencontre dans les rues ont un air de vigueur, de satisfaction et de gaieté.

Les environs de la ville sont riches en sites magnifiques et en cultures non moins belles.

A la distance d'un mille et demi environ de la ville est une colline qui porte le même nom (Mont-Royal). Quelques voyageurs ont exagéré la hauteur de ce sommet, qui ne semble pas avoir plus de 5 à 600 pieds d'élévation.

La pente qui y conduit, d'abord assez douce, devient promptement raide et escarpée; mais une fois arrivé sur le plateau, on y découvre une vue immense et magnifique. L'œil plane sur ce beau et riant bassin au milieu duquel le Saint-Laurent coule comme une mer large de plusieurs kilomètres et rempli d'îles verdoyantes.

L'espace entre la colline et la ville est garni de vergers et de jardins; ces derniers produisent des végétaux excellents et variés, des groseilles, des fraises délicieuses.

Dans les vergers se trouvent les meilleurs fruits qui soient au monde en pêches, abricots et prunes, mais surtout en pommes, parmi lesquelles celles connues sous le nom de reinettes du Canada n'ont pas de rivales.

Ce détail n'échappa pas à l'habile cuisinier Lerat qui se hâta non seulement d'acquérir ce qui lui était utile aux desserts des convives,

mais encore pour faire des approvisionnements, des conserves, des confitures et des compotes de tous ces fruits délicieux.

La ville de Montréal est construite d'ailleurs dans une île formée par le Saint-Laurent et un bras qui se détache de la rivière Ottawa. Sa population qui, au commencement du siècle, atteignait à peine 9,000 habitants, dépasse aujourd'hui 120,000 âmes, tandis que Québec n'en renferme que 65,000.

L'oncle Jean-Pierre qui avait, sur le conseil du Canadien Guillaume, choisi pour résidence le Masonic-Hall, savait qu'il rencontrerait les banquiers dont il pourrait avoir besoin dans les hôtels élégants et spacieux du *Great Saint-James Street* et les hommes du haut commerce dans la rue de Saint-Paul.

Pendant que le vieux négociant marseillais prenait ses dispositions pour tirer le meilleur parti possible de sa cargaison et de ses équipages, les jeunes gens avaient invité galamment les dames à visiter la ville et les environs. Nous avons cité rapidement les objets qui attirèrent le plus leur attention.

Mais la merveille de la ville qui excita au plus haut point l'enthousiasme général fut le pont tubulaire Victoria qui sert de passage au chemin de fer *Great Trunck*.

Long de plus de 3,000 mètres, il est soutenu à 20 mètres au-dessus du Saint-Laurent par 24 piliers de maçonnerie construits de manière à résister aux chocs puissants des énormes glaçons que charrie le fleuve au moment de la débacle.

La hauteur du tube est de 25 pieds et sa largeur de 18.

Ce gigantesque travail a coûté 30 millions de francs et un grand nombre d'existences humaines. Près de l'entrée, en effet, un monument a été élevé à la mémoire des ouvriers qui ont péri pendant le cours des travaux.

Dans une de ces promenades intéressantes et instructives, M. Dick Moore désigna du doigt à M. Champion une immense construction à douze étages de proportions vraiment colossales.

— Devinez ce que c'est que cela, dit-il.

— C'est fort disgracieux en tous cas, reprit en riant l'ingénieur.

— Cela est un monument typique de l'esprit américain, reprit le Yankee sans s'arrêter à la critique de son ami. Cet entassement de matériaux est un élévateur comme vous en chercheriez vainement dans votre vieille Europe. Grâce à un système des plus ingénieux, le chargement et le déchargement des grains transportés par les navires et les wagons se font mécaniquement et avec des frais extrêmement minimes.

Les Indiens-Corbeaux, après deux jours de repos et de festins ininter-

rompus au Masonic-Hall, vinrent déclarer, par la bouche de leur chef, à l'oncle Million qu'ils avaient résolu de se remettre en route dans la direction de leur village. Le bon Marseillais tenta vainement de les retenir plus longtemps.

Le Bec-d'Aigle fit valoir que la saison des chasses et des pêches fructueuses était arrivée et que ses sujets l'attendaient avec impatience.

Avant de leur donner leur congé définitif, l'oncle Million se montra, comme de coutume, d'une générosité princière à leur égard.

Chaque homme reçut autant de vivres et de conserves que sa monture put en porter. De plus, il n'aurait pas été juste que tous ces braves, venus de si loin pour servir d'escorte à leurs amis les Blancs, eussent dépensé vainement toutes les munitions qui avaient été employées pour assurer la subsistance de la colonne pendant le voyage.

Des provisions de cartouches furent distribuées à chaque guerrier avec la recommandation de ne s'en servir contre des hommes qu'à la dernière extrémité et uniquement pour la légitime défense.

Enfin l'on se quitta. Était-ce pour toujours? Qui jamais peut affirmer une chose semblable dans la vie? Deux hommes, MM. Dick Moore et Champion, songeant à la future exploitation de leur placer, étaient bien plus tentés de dire au revoir qu'adieu.

M. Million, avons-nous dit, pendant que les gens de la noce allaient promener dans la ville ou aux environs leur légitime curiosité, s'occupait sérieusement de ses affaires.

Les fourgons furent déchargés et les marchandises précieuses qu'ils contenaient soigneusement disposées et rangées dans un immense hangar.

Malgré la longueur et les difficultés du voyage accompli, ces fourgons avaient été si solidement construits que pas un seul d'entre eux n'avait subi d'avarie grave. Aussi la vente en fut-elle facile.

Des émigrants d'Europe, qui désiraient aller s'établir au loin dans l'ouest, préférèrent ce mode de locomotion qui leur permettait d'emmener avec eux, à frais beaucoup moindres que ceux demandés par les chemins de fer, leur famille, leur mobilier, leurs ustensiles et leurs outils.

De cette façon, l'habile négociant se défit de ses fourgons et de ses mules sans qu'il eût à supporter la moindre perte ou diminution de prix.

Il songea alors à se débarrasser de ses marchandises encombrantes, ou à les diriger sur le marché où elles auraient le plus de chance d'être vendues avantageusement.

Dès le jour de son arrivée, il avait pris la précaution de passer dépêche au capitaine du *Succès* resté en rade de Québec.

Le navire avait reçu l'ordre de venir jusqu'à Montréal avec tout ce qui lui restait de cargaison.

Deux jours plus tard le bateau de la noce était amarré au quai.

Vingt des principaux négociants de la ville se présentèrent pour faire des offres et pour acheter les marchandises à vendre.

M. Million offrit d'abord ce qu'il avait de moins précieux.

Les dames de Montréal ne se montrèrent pas moins désireuses que celles de Québec de se procurer des étoffes et des modes françaises.

Tout ce que renfermait encore en ce sens les flancs du *Succès* fut enlevé en moins de huit jours.

On procéda ensuite à la vente de divers articles de goût, connus du monde entier sous le nom d'articles de Paris, et le tout ne tarda pas à être acheté par les clients.

En homme expérimenté, M. Million n'avait emporté que des marchandises dont la valeur pouvait supporter la plus-value du transport et, en homme de goût, il avait choisi lui-même ses articles. Ce début des ventes opérées ne fut pour ainsi dire qu'un appât tendu aux acheteurs.

Quand le Marseillais exhiba ses vins de France, avec la preuve irréfutable de leur lieu de production, quand il mit en vente ses cent mille bouteilles de Champagne des plus grandes marques (c'était tout ce qui lui restait!), quand il proposa aux acquéreurs les grands vins de Bourgogne et les grands vins de Bordeaux, les vins si délicats et si parfumés du Beaujolais, les vins généreux et chauds des Côtes du Rhône, ce fut dans la paisible ville de Montréal, une véritable révolution.

— Je veux tout ce qui vous reste de Château-Margaux

— Je n'en ai plus que quatre pièces.

— Je les prends sans en savoir le prix.

— Avez-vous du Château-Lafitte, du Château-Yquem?

— Six pièces de l'un et sept de l'autre.

— C'est à moi, ne vous en occupez plus.

— Voilà, messieurs, vingt pièces de Médoc Supérieur.

— Je prends les vingt pièces.

— Ceci c'est du nanan : quatre pièces de Clos-Vougeot.

— J'en donne 6,000 francs.

— Moi 8,000.

— 10,000!

— Adjugé à 10,000.

— Qui veut ces six pièces de Chambertin?

— Combien?

— 6,000 francs!

— Moi j'en offre 8,000.

— Moi 10,000.

— Elles sont à vous pour 10,000, disait l'oncle Jean-Pierre sans attendre de nouvelles enchères.

C'est ainsi que 10 pièces de Beaune première furent payées 12,000 francs, 10 pièces de Thorins 15,000, 6 pièces de Juliénas, 7,000, 15 pièces de Moulin-à-Vent 15,000 francs, 15 pièces de Morgon un prix semblable.

La vente dura deux jours, après lesquels, faisant son inventaire, l'oncle Million reconnut qu'il avait gagné 400,000 francs.

A ce taux-là, dit-il en se frottant les mains, je me fais conducteur de noces autour du monde.

— Mon oncle, fit observer M. Champion, je crains que vous exagériez un peu votre bénéfice, car vous ne faites pas entrer dans le chiffre de vos dépenses le prix d'achat du *Succès*. Il serait peut-être imprudent de compter le vendre, après qu'il aura fait le tour du monde, aussi cher qu'il a coûté. L'oncle Jean-Pierre répondit par un gros rire.

— Au train dont nous allons, dit-il, quand nous rentrerons en France, nous pourrons en faire des allumettes. Tu comptes donc pour rien, mon neveu, les peaux et les fourrures dont sont remplis mes magasins en dehors de ce que j'achèterai encore.

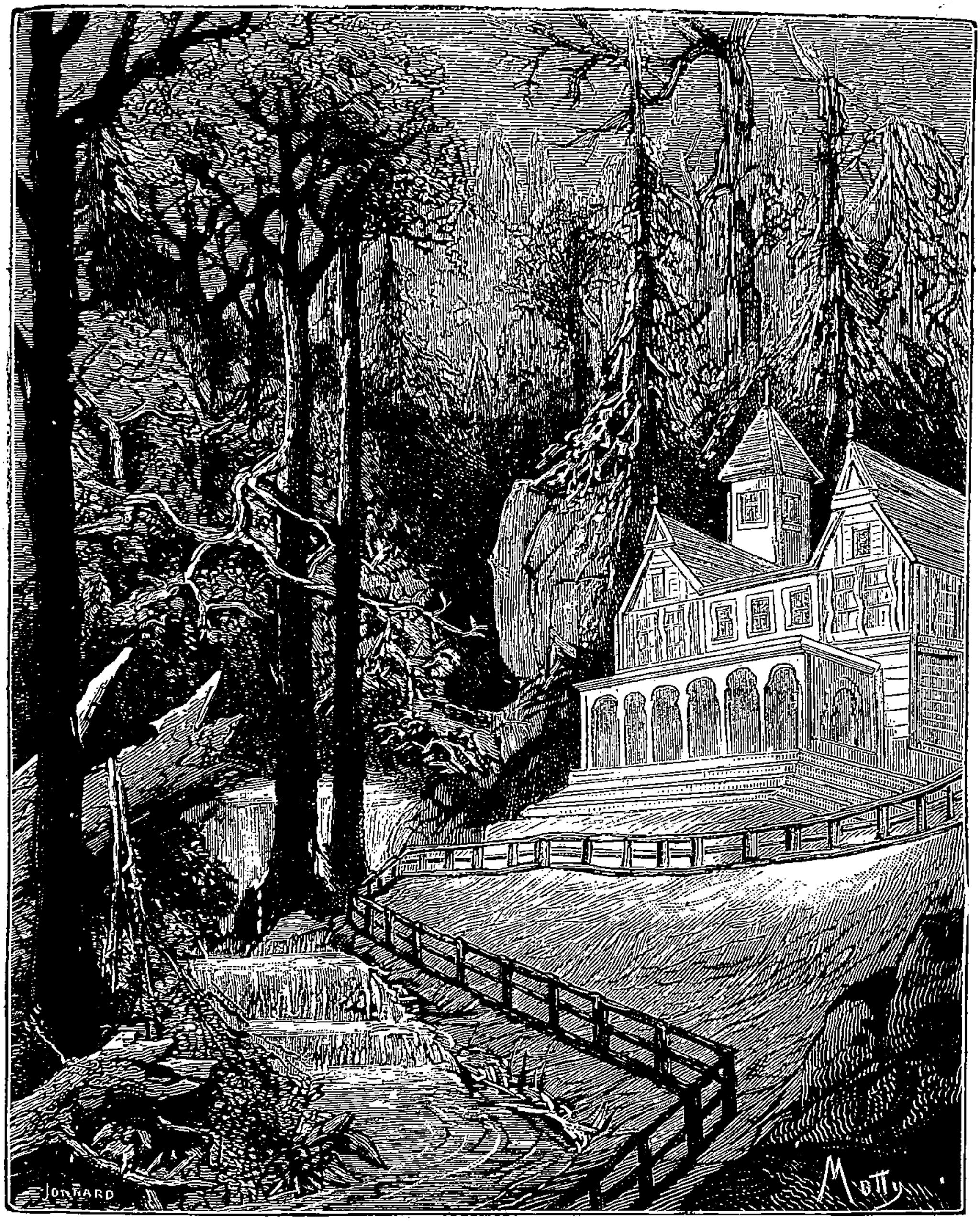
Vois-tu, mon ami, l'essence du commerce c'est de ne jamais laisser dormir les capitaux. Quand j'aurai chargé le *Succès* de marchandises américaines, je le renverrai en France pour reconstituer un chargement, et je lui donnerai l'ordre de venir nous attendre à New-York. Pendant ce temps, nous pourrons à notre aise aller visiter San Francisco et les curiosités des États-Unis.

Ce programme fut suivi à la lettre. Des instructions précises furent données au capitaine du navire pour la reconstitution d'une nouvelle pacotille. L'oncle Jean-Pierre mit dans le choix de ces marchandises le discernement que lui avaient donné ses récentes expériences.

Tous les produits communs, médiocres ou ordinaires, furent impitoyablement exclus. L'Allemagne et l'Angleterre, sur ce terrain, nous rendent toute affaire impossible.

Mais M. Million avait reconnu que nos soieries façonnées de Lyon, nos beaux velours noirs et de couleur de même provenance, que notre bijouterie, notre horlogerie et notre armurerie de Paris, que nos tissus riches de Rouen, nos dentelles, nos broderies, nos belles draperies d'Elbeuf et de Sedan, n'ont de concurrents sérieux nulle part.

Ce fait lui fut d'autant mieux démontré qu'à Montréal, comme à



Cette charmante habitation était la propriété d'un Canadien d'origine française. (P. 671.)

Québec, il trouva, chez les riches négociants, des marchandises de cette nature horriblement contrefaites en Allemagne, en Angleterre ou en Suisse, mais portant des marques françaises parfaitement imitées.

Il ne lui fut pas difficile, au moyen d'une confrontation même superficielle, de démontrer aux acheteurs la grossièreté du piège qu'on leur tendait.

Cela fut pour lui la source d'importantes affaires.

Disons pourtant que, même dans ce milieu resté si français, on reproche à nos négociants certaines petitesses qui leur ont causé dans le monde entier les plus grands préjudices.

Beaucoup d'entre eux n'éprouvent aucun scrupule de tromper les acheteurs sur la qualité de la chose vendue.

Des montres, par exemple, fabriquées à la grosse à Genève ou à Besançon, sont expédiées comme étant de cette fabrique parisienne qui, comme pièces de précision, n'a pas de rivale dans le monde entier.

Or, s'il s'agit d'horlogerie commune, l'Amérique possède des fabriques qui défient la concurrence pour le bon marché et la qualité relative. La France elle-même importe chez elle de grandes quantités de ces produits.

Il en est de même des armes, des tissus de laine et de coton, de la bijouterie non contrôlée où l'acheteur est toujours honteusement volé sur la qualité de l'objet vendu.

Les vins de France eux-mêmes ne peuvent être appréciés par les Américains qu'à la condition d'être originaires des grands crus. Quant aux vins communs, les Yankees sont déjà non seulement en mesure de se passer des nôtres, mais encore il arrive à Bordeaux de grandes quantités de vins de Californie qui permettent aux marchands de fabriquer des vins que les bons habitants de France boivent consciencieusement comme étant nés dans la Gironde.

Quand tous ces préliminaires utiles eurent été accomplis et que les pelleteries et fourrures provenant des achats faits dans le Nord eurent été entassés dans les flancs du *Succès*, quand, d'autre part, pour compléter son chargement, l'oncle Jean-Pierre eut acheté tout le stock de ses marchandises et d'autres vendables en Europe qu'il trouva à Montréal, le navire chauffa sa machine et se mit en route pour la France, avec ordre de perdre le moins de temps possible et de ne s'arrêter pas même à Québec.

La chaloupe à vapeur qui avait rendu de si grands services pendant le voyage dans le Nord, et son mécanicien Joseph Martin, furent embarqués sur le *Succès*.

Alors on songea aussi au départ de la noce et à son voyage pour la capitale de la Californie.

Avant d'entreprendre cette longue route, M. Dick Moore proposa à ces dames une dernière promenade aux environs de la ville.

Un petit bateau à vapeur, *le Papillon*, qui fait le service entre Montréal et Beauharnais, venait d'aborder au quai et il y avait déjà foule sur la terrasse pour le départ.

Parmi les voyageurs, Guillaume Novet, qui faisait partie de la troupe

des touristes, reconnut plusieurs Canadiens, chasseurs et trappeurs comme lui, qui étaient venus à Montréal pour écouler les produits de leurs chasses pendant l'hiver et pour acheter des armes, des munitions et des pièges.

M. Champion, qui se plaisait à écouter leur conversation, était surtout frappé de la nature du français qu'ils parlaient. C'était une sorte de jargon presque incompréhensible au premier abord, mais auquel le jeune ingénieur fut bientôt initié en faisant appel à ses souvenirs littéraires.

Qu'on se souvienne de ce français patoisé dont a fait parfois usage Molière, et l'on se rendra compte du langage de ces intrépides coureurs des bois qui d'ailleurs, suivant les anciennes formes usitées, appelaient *butte* une colline, *saut* une cascade, *fourche* un affluent, etc., etc.

Le marquis entendit cette phrase :

— J'irons cheux nous quérir mon besson ; je voulions vous l'introduire. — J'irai chercher mon frère jumeau ; je veux vous le présenter.

Et cette autre :

— J'avais pris ferme sur le creek ; c'est des terres bien valuables. — J'ai pris une ferme sur la rivière. Ce sont des terres bien fertiles.

Ces trappeurs se rendaient comme les gens de la noce au village de La Chine situé sur le Saint-Laurent, à l'endroit où ce fleuve se développe pour former le lac Saint-Louis. Plusieurs d'entre eux allaient là visiter des membres de leur famille ; les autres les suivaient en fidèles compagnons.

La route fluviale était d'ailleurs des plus intéressantes.

Pendant que les dames s'étaient installées sur les sièges disposés au premier rang en avant du petit vapeur, comme s'il se fût agi d'assister à une représentation théâtrale, les messieurs, debout derrière elles, avaient préparé leur lorgnette.

Le steamboat longea de fort près les maisons du village de Caughnawaga, et prit ensuite le milieu du fleuve.

Trois passes se présentaient, on se dirigea vers celle du milieu qui était la plus rapide.

Bientôt pourtant le courant s'accéléra ; le bateau glissa avec la rapidité d'une flèche, dans un passage étroit et incliné où se déversaient les eaux bouillonnantes torrentueuses.

Tous les spectateurs étaient haletants en voyant le léger steamer entraîné sur cette pente avec une vitesse qui leur rappelait les courses sur les montagnes russes de France, mais toujours solidement maintenu dans sa route par quatre hommes placés à la barre.

Les dames aguerries, loin de pousser des cris de peur, battaient des mains en voyant le bateau raser de sombres rochers qui dressaient au-dessus des ondes leurs pointes menaçantes.

A peine avaient-elles eu le temps de savourer les émotions de cette course folle, que le péril était déjà loin.

Le vaillant navire bondit sur les vagues, franchit comme en sautant des remous gigantesques, derniers efforts du fleuve irrité, et atteignit enfin des eaux tranquilles.

On arriva à La Chine, après avoir passé sous le pont Victoria. Là, le bateau, au moment où il allait atteindre le quai, fut obligé de s'arrêter.

Plusieurs *cages* indiennes se trouvaient sur la route, et il fallut attendre que le passage fût libre.

Ces cages sont d'immenses radeaux à voiles, composés de pièces de bois de construction et que conduisent généralement des indigènes.

Ces Indiens étaient, d'ailleurs, bien différents de ceux avec lesquels on avait passé presque une année entière.

Les femmes sur les cages étaient assises; les hommes debout maniaient leurs pagaies avec une rapidité sans pareille.

Leurs têtes étaient ornées de cercles d'acier et de plumes; le reste de leur vêtement se composait de peaux de bêtes fauves, et de longs manteaux d'écarlate couverts d'ornements en oripeaux qui faisaient d'ailleurs bon effet.

Leur langage, bien différent de celui des Corbeaux, des Sioux et des Castors, était dur, heurté, guttural, bizarre; il semblait imprimer à leurs entretiens un caractère de dispute ou de querelle.

Quand le petit vapeur fut amarré au quai, les sauvages se mirent de leur côté à prendre terre.

La présence des Européens ne les intimida nullement; car, sans s'inquiéter de l'attention dont ils étaient l'objet, les hommes se mirent à rassembler des perches et de l'écorce de bouleau, et commencèrent à construire un wigwam, pendant que leurs femmes coupaient du bois pour faire du feu.

L'oncle Jean-Pierre avait pris ses mesures en homme qui ne veut rien laisser au hasard. Le grand hôtel de la Reine avait été averti par dépêche de l'arrivée de ces nombreux convives et avait été invité à préparer un repas digne de pareils visiteurs.

On se mit donc à table et l'on déjeuna aussi copieusement qu'on peut le faire dans un pays où l'art culinaire est encore dans l'enfance, et où les plaisirs de la table sont placés au dernier rang des jouissances humaines.

Après le déjeuner, chacun des jeunes gens offrit son bras à une des dames et l'on se mit en route pour aller visiter les environs.

Le chasseur Guillaume avait insisté pour qu'on fît cette promenade qui permettrait aux gens de la noce de se faire une idée nette des mœurs et de la façon de vivre de ses compatriotes les Canadiens, quand ils préfèrent les travaux de la campagne aux rudes luttes qui attendent les trappeurs et les courreurs des bois.

CHAPITRE LXIX

LES FERMIERS CANADIENS. — UNE JOLIE FERME DANS UN BEAU SITE. — UN ARRÊT DEMANDÉ PAR LES PEINTRES. — GUILLAUME NOVET SE CHARGE D'UNE MISSION DIPLOMATIQUE QUI EST COURONNÉE DE SUCCÈS. — UNE GRACIEUSE INVITATION. — CORDIALE RÉCEPTION. — UN EXCELLENT REPAS CHAMPÊTRE IMPROVISÉ. — DEUX PAYSAGES DIFFÉRENTS. — RETOUR A LA CHINE. — DES RAPIDES EXTRAORDINAIRES. — UN MAIGRE REPAS A L'HOTEL. — LE MENU ORDINAIRE DES AMÉRICAINS. — UNE MISSION CONFIÉE AU CUISINIER LERAT. — LA MEILLEURE ROUTE A SUIVRE POUR ALLER AUX CHUTES DU NIAGARA. — LA VOIE DU SAINT-LAURENT EST PRÉFÉRÉE. — LE STEAMER *Washington*. — DESCRIPTION D'UN STEAMBOAT AMÉRICAIN. — ROLE DES TROIS ÉTAGES. — UNE SOCIÉTÉ MÊLÉE. — UN GAMBLER. — UNE PARTIE DE *rouge et noire*. — QUEL EST LE ROLE DU BANQUIER OU DU JOUEUR? — OPINION D'UNE JOLIE DAME. — UN MOUVEMENT IMPRÉVU. — UNE CHICANE DE JOUEURS. — LE ROLE DES REVOLVERS CHANGÉ EN L'HONNEUR DES DAMES. — UNE FERME ENDOMMAGÉE. — LE VILLAGE DE BEAUHARNAIS. — LES RAPIDES DU CÈDRE. — LES RAPIDES DU LONG-SAULT. — LES RAPIDES DE LA STALLE. — PRESOTT ET OGDENSBOURG, BLOCKVILLE ET CLAYTON. — LES MILLE-ILES. — LE LAC ONTARIO. — UN MAUVAIS DÉJEUNER. — REPAS EN COMMUN. — SERVICE SINGULIER. — DES COUTEAUX PEU DANGEREUX. — UN PLAT SINGULIER ET UN HORRIBLE SPECTACLE. — ARRIVÉE A TORONTO. — LA VILLE ET SES MONUMENTS. — LES FRUITS DES TROPIQUES. — DES POMMES A ACCLIMATER. — UN BON REPAS ET UN BON FEU. — DÉPART POUR LE NIAGARA. — LA *ville de Toronto*. — UN SERVICE D'OMNIBUS A LEWISTON. — VOYAGE EN CHEMIN DE FER. — LE VILLAGE DE NIAGARA FALLS. — ORIGINE DE CE VILLAGE. — LES HOTELS COLOSSES DES ÉTATS-UNIS. — GUIDES. — DÉPART GÉNÉRAL. — L'ILE DES CHÈVRES. — UN PONT D'UNE CONSTRUCTION DIFFICILE.

Autour du village de La Chine commencent à se développer de belles et fertiles plantations exploitées par des fermiers canadiens établis de père en fils.

Ces paysans, comme Guillaume Novet, avaient le teint brun et les traits caractérisés.

Le Docteur Leroux les examina surtout en observateur et en anthropologue.

On peut dire d'eux qu'ils sont en général maigres, mais d'une structure athlétique ; ils ont les yeux petits, brillants et vifs.

Adroits, spirituels, prévenants, ils sont en général envers les étrangers d'une politesse affectueuse et familière.

La petite caravane arriva dans un site charmant où apparut tout à coup à leurs yeux une délicieuse ferme située au milieu d'nn verger, en vue du fleuve Saint-Laurent, et en face d'une île charmante dont les branches d'arbres, qui lui faisaient une verte couronne, trempaient jusque dans l'eau.

Mlle Hélène Bourgeois, qui ne sortait pas sans emporter un album, demanda à s'arrêter pour croquer cet adorable paysage, et son professeur, M. Beaudoin, insista pour que cette halte eût lieu, car il désirait aussi faire une esquisse de ce site sans pareil.

Tout le monde se prêta d'autant plus volontiers à cette fantaisie qu'on avait fort mal déjeuné, qu'on marchait depuis longtemps, et qu'on espérait pouvoir se réconforter et se reposer dans le joli cottage qu'on voyait près de soi.

Pendant que les deux artistes examinaient le point de vue et cherchaient à se placer convenablement pour emporter de ces lieux enchanteurs un souvenir durable, Guillaume Novet fut chargé de la mission délicate d'aller réclamer l'hospitalité, dans la ferme, pour cette foule de nouveaux venus.

Il ne tarda pas à accourir la figure rayonnante de joie.

La charmante habitation était la propriété d'un Canadien, d'origine française comme lui et qui ne se sentait pas de joie de recevoir chez lui des hommes et des femmes venant directement de la *vieille patrie*.

Tout le monde se rendit à cette gracieuse invitation, et chacun put se féliciter de la cordiale réception qui fut faite par le maître de céans et par sa gracieuse épouse. Une table fut dressée à la hâte sur une sorte de terrasse servant de vérandah et personne ne se fit tirer l'oreille pour y prendre place.

De la venaison froide, un jambon fumé, d'excellentes saucisses, du laitage, des œufs frais et des fruits délicieux formèrent le menu de ce repas improvisé auquel tout le monde fit honneur, à l'exception des deux artistes que rien n'avait pu décider à quitter la besogne commencée.

Quand on se fut rassasié, on songea seulement à admirer les environs de cette délicieuse villa.

Devant la maison, nous l'avons dit, coulait le fleuve impétueux au bas d'une verte pelouse, sorte de verger rempli d'arbres fruitiers et où paissaient sept ou huit vaches rappelant par leur embonpoint et la grosseur de leurs mamelles leurs sœurs qui errent sur les montagnes de la Suisse.

Derrière, au contraire, s'étendait une de ces forêts touffues, forêts primitives, dont l'analogue n'existe pas en Europe.

C'était un aspect vraiment grandiose et sublime.

La profondeur de ces bois ombreux était impénétrable à l'œil, c'étaient littéralement d'immenses cavernes de verdure.

Une obscurité d'un ton mat y bornait la vue dès le premier plan, excepté dans les endroits où les rayons du soleil, triomphant des obstacles

opposés par l'épaisse verdure, venaient en lames de flamme pénétrer jusqu'au sol moussu, et laissaient entrevoir le ruban sinueux d'un ruisseau murmurant, ou le vert tapis d'une pelouse sur laquelle ils se dessinaient en larges sequins d'or.

Pendant que M^lle^ Hélène croquait à grands traits le paysage mouvementé de devant la maison, son professeur s'efforçait de reproduire les effets fugitifs et mystérieux du second tableau.

Depuis son retour en Europe, il a achevé, de souvenir, cette œuvre ébauchée et obtenu un vrai succès dans une des récentes expositions de peinture.

Pour revenir sur leurs pas, nos excursionnistes, après avoir remercié vivement leurs aimables hôtes du bon accueil qu'ils avaient reçu, prirent, suivant leur conseil, un nouveau chemin pour rentrer à La Chine, où le *Papillon* devait les prendre seulement le soir à la tombée de la nuit.

Dans la route qu'ils parcoururent ils trouvèrent partout des sites variés et d'une beauté sans pareille. Quand ils arrivèrent sur les bords du Saint Laurent, tout près du village, ils jouirent d'un spectacle aussi superbe qu'inattendu.

Le fleuve est coupé là par une sorte de rapide qui barre sa navigation.

Dans la largeur d'un demi-mille, le courant est si rapide que l'eau, en frappant le roc qui s'avance, est lancée en l'air, en gros jets hauts de plusieurs mètres.

Le canal en cet endroit est sans doute composé de rochers d'une saillie immense et d'une forme très bizarre, car la masse du fleuve est tellement déchirée et tourmentée par les inégalités sur lesquelles elle coule que l'aspect en est réellement fantastique et effrayant.

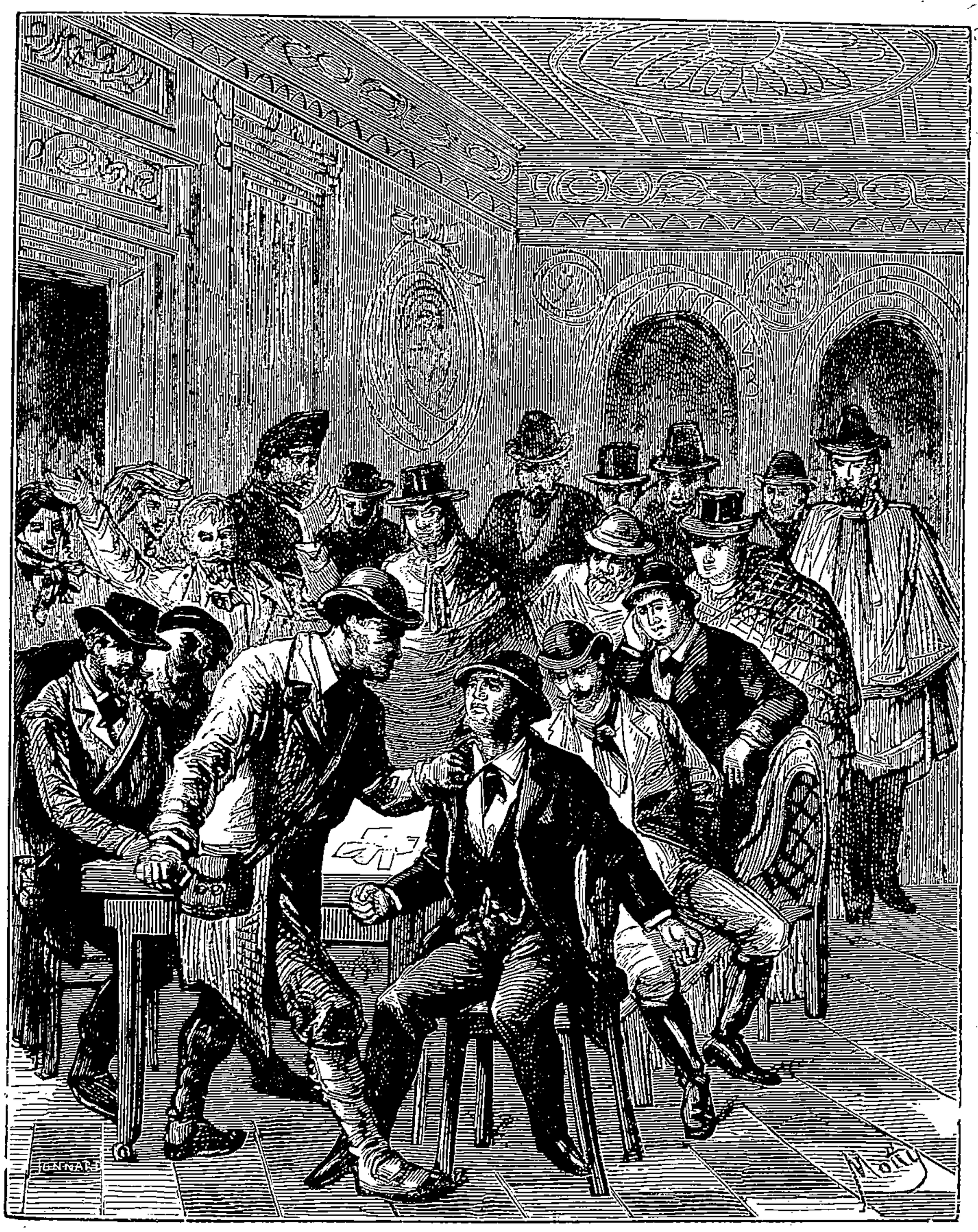
Deux courants d'eau semblent se disputer le passage et se froissent l'un l'autre sans se mêler.

Dans certains endroits, la masse d'eau glisse unie comme du cristal sur un lit pierreux.

M. Fontaine, qui ne se lassait pas d'admirer ces contorsions produites par les chocs des matières inconscientes, montrait comment des fragments de rochers venaient diviser cette masse d'eau et lancer dans l'air des nuages d'écume sur lesquels venaient se jouer des arcs-en-ciel brillants.

On fit encore à l'hôtel un maigre repas composé, comme tous les repas américains, de bœuf bouilli, bœuf rôti, bœuf salé, lard, pommes de terre, choux, thé et café, et l'on s'embarqua de nouveau sur le *Papillon*, qui ramena à Montréal la troupe des touristes.

Dans la grande ville, le Masonic-Hall se montra plus hospitalier que



Pas avant de m'avoir rendu mon argent, s'écria le fermier. (P. 678.)

Victoria hôtel; néanmoins l'oncle Jean-Pierre comprit qu'il y aurait lieu, pendant la durée du voyage projeté, de prendre des précautions pour ne pas condamner les gens de la noce à mourir de faim.

Le cuisinier Lerat reçut à ce sujet des recommandations qui furent plus tard exactement suivies, à la grande satisfaction des voyageurs.

La route la plus commode pour mettre en communication rapide les

diverses provinces du Canada est, nous l'avons dit, le Great Trunck Railway; c'est aussi la plus courte pour se rendre de Montréal au Niagara. Or, quel Français arrivé si près des chutes qui ont une si universelle réputation se résignerait à ne les pas visiter?

On discuta le chemin à suivre: M. Champion et M. Moore, impatients d'arriver à San Francisco, et d'avoir enfin le mot du problème qui se posait devant eux, inclinaient pour les moyens de locomotion les plus prompts; la majorité préféra suivre la voie du Saint-Laurent, plus lente, il est vrai, mais plus intéressante.

Les rapides de La Chine, qui sont à 13 kilomètres de Montréal, obligent les vapeurs qui descendent en quelques minutes à employer, pour remonter, plusieurs heures en passant par le canal construit tout exprès dans cette intention.

M. Million et ses compagnons de route, pour éviter ce retard, auraient pu aisément aller s'embarquer à La Chine, en prenant pour s'y rendre le chemin de fer; ils aimèrent mieux visiter ce grand canal dont la longueur est de neuf milles anglais et la largeur de vingt pieds.

Au moment d'aller prendre le bateau, M. Champion, qui marchait près de M. Dick Moore, regardait autour de lui comme quelqu'un qui cherche quelque chose.

— Que vous manque-t-il donc? demanda l'Américain.

— A moi, rien, mais bien à vous. Qu'avez-vous fait de vos deux nègres et de votre cheval Black?

— Oh! je ne voulais pas m'en embarrasser pendant un voyage qui sera très probablement assez long.

— Alors vous avez congédié Zoyo et Tobi, et vous avez vendu Black.

— Dieu me préserve d'un tel sacrilège! Mes deux serviteurs resteront avec moi tant que cela pourra leur plaire; quant à mon cheval, il m'a rendu de trop grands services pour que je consente jamais à le céder même à mon meilleur ami.

— Alors vous les avez laissés à Montréal pour attendre votre retour?

— Pas davantage! Zoyo et Tobi sont fort intelligents; j'ai pris pour eux et pour Black des tickets pour le chemin de fer. Dans huit jours, ils seront à San Francisco et m'attendront dans un hôtel que je leur ai désigné et où j'irai les rejoindre. Je n'emmène avec moi que mon brave Médor, qui sera à même peut-être de nous être utile pendant la route.

— Allons, tout est pour le mieux: *All right!* comme vous dites!

Les voyageurs s'embarquèrent donc sur le steamer *Washington*, à destination de Toronto.

Il s'agissait là d'un voyage de cent cinquante lieues, et qui devait durer quarante-huit heures :

Le *Washington* était un superbe bateau, type de ces immenses steamboats à plusieurs étages qu'on ne rencontre qu'en Amérique.

Tous les gens de la noce, dames et messieurs, restèrent dans une stupéfaction admirative en visitant cette énorme construction navale.

De loin, nos voyageurs n'avaient guère été frappés que par les gigantesques proportions de ces édifices, par la hauteur de leurs cheminées, s'élevant au-dessus des trois étages de cabines qui donnaient à ce colosse à vapeur l'air d'une maison flottante avec des centaines de croisées ouvertes sur des balcons circulaires.

Chacun ne dissimula plus son admiration quand on put contempler de près les dispositions intérieures de ce superbe bateau.

Là tout était nouveau pour eux.

Dans l'immense cabine, qui s'étendait de l'avant à l'arrière, se trouvait réuni tout ce qui peut rappeler à la fois un salon somptueux et une magnifique hôtellerie.

Rien, en Europe, ne peut donner une idée de ces vastes caravansérails flottants meublés avec un luxe inouï.

Par suite d'une série d'ingénieuses combinaisons, la machine et les roues chargées de donner le mouvement au monstre restent invisibles.

Contrairement à ce qui a lieu en France, on n'a à subir ni bruit incommode, ni mauvaise odeur.

De leur côté, les gens de l'équipage n'ont aucun contact avec les voyageurs, ce qui, pour tous ceux qui fréquentent nos bateaux à vapeur fluviaux, n'est pas un mince avantage.

Chaque étage de ces sortes d'arches de Noé a son rôle bien défini :

Dans le rez-de-chaussée, les marchandises s'entassent, descendues par de vastes ouvertures ménagées à cet effet.

Les étages supérieurs, supportés par une multitude d'élégants piliers, sont en grande partie le domaine des voyageurs.

Au premier étage, à l'arrière, se trouve le salon des dames tendu de velours bleu, et qui se distingue par son extrême élégance.

Ce qui caractérise les Américains, et les Yankees en particulier, c'est le respect qu'ils ont pour tout l'élément féminin.

Ces hommes grossiers, qui chiquent éternellement, qui mettent leurs pieds sur les tables, qui usent du revolver avec le même sans-façon que les ivrognes de France se servent de la force de leurs poignets, deviennent convenables, presque galants, quand ils se trouvent en face d'une personne du sexe faible. Explique cela qui pourra; pour nous, nous nous

contentons actuellement de constater le fait, quitte plus tard à y revenir.

Au premier étage est encore le salon commun, dont les murs sont garnis de panneaux de bois finement sculptés qui font l'admiration des étrangers eux-mêmes. Partout étincellent des glaces, des dorures et des lustres, partout des meubles somptueux, fauteuils moelleux, larges divans, qui invitent au repos, sans oublier l'inévitable piano qui occupe le centre de la pièce.

Si l'on joint à ces salons confortables une salle qui sert de bibliothèque, un cabinet de lecture où chacun trouve tout ce qu'il faut pour écrire, et une buvette où se distribuent les vins et les liqueurs les plus variés, et si l'on achève le tableau en y ajoutant une sorte de bazar où des jeunes filles vendent toute sorte d'objets de curiosité, bibelots, livres, etc., on aura une idée à peu près juste, sauf la richesse des décors, de cet étage des steam-boats.

Pour les gens qui aiment le grand air et la contemplation des beautés de la nature, deux vastes terrasses, avec vérandah et galerie circulaire, s'offrent à l'avant comme à l'arrière.

On pénètre au second étage, et même au troisième quand il y a lieu, par de vastes et larges escaliers garnis d'épais tapis, qui conduisent dans les chambres à coucher. Il s'en trouve là par centaines.

Dès que M. Million et ses invités pénétrèrent sur le bateau, un employé se présenta, auquel on remit les tickets.

En échange il donna à chacun la clef de sa chambre. Dès lors chacun put se croire chez soi.

Les jeunes gens, après avoir déposé dans leurs cabines particulières leurs valises et leurs armes, voulurent continuer la visite de l'immense maison flottante.

Ils pénétrèrent donc jusqu'à l'étage supérieur qu'ils trouvèrent recouvert par une toiture de zinc surmontée par l'énorme balancier de la machine et dominée par une petite tourelle où se tenaient le capitaine et les hommes du gouvernail.

— Là, dit M. Champion, est le cerveau du monstre. L'énorme masse obéit avec docilité aux ordres qui lui sont transmis par une petite roue qu'un seul homme manœuvre facilement.

L'Amérique est le pays de l'égalité, et il ne faut pas y craindre les contacts excentriques. La société nombreuse qui se trouvait à bord du *Washington* était des plus variées et des plus bariolées.

Tout d'abord, il n'y avait pas un quart d'heure que le steamboat avait débarqué du warf, les gens de la noce réunis en groupe dans le salon commun virent un monsieur d'un extérieur convenable, le gilet

zébré de chaînes d'or, la chemise étoilée d'épingles et de boutons de vrais ou faux diamants, les doigts lourds de bagues, ouvrir une table de jeu, tirer de sa poche un paquet de cartes et offrir au public une partie de *rouge et noire* où les joueurs étaient censés avoir des chances égales à celles de ce croupier improvisé.

Sans plus ample garantie sur la moralité de ce *gambler*, un grand nombre de passagers entourèrent la table.

Des sommes énormes en or et en billets de banque couvrirent le tapis, et M. Champion, qui s'était mêlé à la foule des joueurs, vit des individus auxquels on aurait été tenté de faire l'aumône de leur passage, à les juger sur la mine et sur leurs haillons graisseux, épuiser des porte feuilles rebondis et des bourses de Digger enrichi, sur des chances qui, contrairement aux promesses du gambler, lui semblaient favorables à ce dernier neuf fois sur dix.

M. Champion et M. Moor, qui s'étaient glissés à ses côtés, se demandaient qui était dupé là, du gambler lui-même que l'on payait peut-être en fausse monnaie, ou des joueurs que l'on volait comme en plein bois.

Une jolie dame américaine placée près des deux amis comprit leurs réflexions, bien qu'elles fussent échangées en français. Elle se tourna vers l'ingénieur et répliqua dans la même langue avec un léger accent anglais :

— Ils se volent mutuellement et le soupçonnent parfaitement. Seulement peu importe au gambler d'être payé en fausse monnaie ou en billets de banque fallacieux. A la fin de la séance, pourvu qu'il ait rencontré trois ou quatre naïfs de bonne foi, il aura réalisé et encaissé un assez beau bénéfice en vrai or et en vrais billets. La fausse monnaie, dans ces circonstances, constitue un capital de roulement sur tous les steamboats à bord desquels se trouvent des gamblers de profession.

Le jeune marié put se convaincre bientôt qu'il ne fait pas toujours bon que certains joueurs s'aperçoivent qu'on les dupe.

A peine sa complaisante voisine avait-elle achevé sa phrase, qu'il entendit un grand bruit, et qu'un grand mouvement se produisit autour de la table.

La jeune Américaine et plusieurs des spectateurs se réfugièrent soit au fond du salon, soit dans les salles voisines, pendant que d'autres formaient la haie autour de deux interlocuteurs qu'ils enveloppaient.

Voici ce qui était arrivé.

Un fermier canadien, fortement engagé dans la partie et irrité de perdre sans cesse, avait insinué à l'oreille de son voisin quelques doutes sur la moralité du gambler.

Celui-ci, ayant entendu ces propos dits à voix basse, avait voulu se lever et arrêter la partie.

— Pas avant de m'avoir rendu mon argent, s'écria le fermier en forçant d'une poigne robuste l'autre à se rasseoir.

Le gambler mit la main à sa poche et tira son revolver; le fermier en fit immédiatement autant.

La vue des armes avait produit ce mouvement de terreur qui avait interrompu le jeu et que ne pouvaient s'expliquer les deux compagnons.

Aussitôt un des assistants se jeta entre les deux adversaires et s'écria :

— Ne tirez pas ! Il y a des dames à bord. Battez-vous plutôt, si vous voulez, avec la crosse de vos revolvers.

Le fermier et le gambler se rendirent à cette observation, tant est grand chez les Américains le respect qu'inspirent les femmes.

Ils retournèrent leurs armes et s'en firent une sorte de casse-tête dont ils s'assommèrent littéralement, sans que personne songeât à les séparer.

Le fermier tomba bientôt baigné dans son sang et le crâne ouvert en deux ou trois endroits.

Le capitaine du steamer intervint seulement alors et débarqua les deux combattants au premier *landing* (débarcadère) que le bateau rencontra.

Qu'on juge de l'émotion que ce combat singulier causa dans le salon commun. Si les dames françaises effrayées se hâtèrent de courir se réfugier dans le salon des dames, tous les autres passagers des deux sexes prirent à cette scène de pugilat un intérêt extrême.

Les fauteuils n'étant pas assez hauts, les dames montèrent sur les tables pour assister à ce duel au revolver d'une nouvelle espèces[1].

Après deux heures de voyage sur le lac Saint-Louis, formé, au delà de La Chine, par une expansion du Saint-Laurent qui vient de recevoir la rivière Ottawa, le *Washington* arriva à Beauharnais, petit village situé sur la rive droite du fleuve.

Là, pour éviter les rapides du Cèdre, le steamer s'engagea dans un long canal. Au moyen de neuf écluses, dont la construction fut l'objet d'une étude attentive de M. Champion, on est parvenu à racheter une différence de niveau de plus de 80 pieds.

La campagne que traversaient les voyageurs paraissait fertile et se divisait uniformément en champs de forme rectangulaire, séparés à intervalles égaux par des clôtures parfaitement droites.

1. Voir *la Vie aux États-Unis*, par Xavier Eyma. (Plon, éditeur).

Toutes les dames de la noce, sauf la vieille madame Raymond, toujours de plus en plus morose et maussade, et qui avait préféré rester seule dans le salon des dames, avaient accepté de suivre les messieurs sur la spacieuse terrasse de l'avant d'où les regards pouvaient s'étendre au loin sur le large fleuve et sur la campagne environnante.

Le *Washington* dépassa, toujours à l'aide d'un canal, les rapides du Long-Sault. Le savant géographe, M. Fontaine, se faisait un plaisir de faire part à son auditoire attentif de ses connaissances topographiques.

— Remarquez, mesdames, disait-il, que la rive nord est toujours canadienne et par conséquent appartient à l'Angleterre, tandis que la rive sud dépend de la grande république et fait partie de l'État de New-York.

Le steamer atteignit bientôt les rapides de La Platte qu'il remonta péniblement au milieu de tourbillons et de remous terribles.

Les voyageurs assistaient anxieux et émerveillés à cette lutte ardente soutenue par les efforts de la vapeur contre l'impétuosité des flots.

A un certain moment, malgré tous les efforts de la vapeur, le bateau parut immobile; il sortit enfin victorieux, ce qu'un moment les spectateurs de ce combat avaient cru impossible.

Le paysage était grandiose. M. Fontaine désignait du doigt et faisait remarquer des îles rongées par le courant et couvertes de forêts vierges.

— La ville que nous allons traverser est Prescott qui est au Canada; en face se trouve Ogdensbourg qui est aux États-Unis. Plus loin nous trouverons Blockville et Clayton qui sont réciproquement dans des conditions semblables.

A Clayton les montagnes avaient disparu et les voyageurs n'avaient devant eux que le ciel et l'eau, à droite et à gauche une côte basse, se perdant dans la brume.

Nous ne continuerons pas à les suivre pas à pas. Qu'il nous suffise de dire que le matin, à l'aurore, MM. de la Bécassière, des Rivières, Beaudoin et Jollibois, le cigare aux lèvres, étaient venus, malgré un froid assez vif, reprendre leur poste d'observation; quant aux dames et aux personnages plus âgés, ils restèrent endormis bercés par les mouvements cadencés du steamer.

Le *Washington* passa à travers les Mille-Iles (dont le nombre réel dépasse dix-huit cents). De tous côtés les yeux émerveillés des matineux voyageurs apercevaient des corbeilles d'une puissante végétation qui semblaient s'enfuir comme les arbres qui bordent les grandes routes quand passe le train ou la diligence. Ces îles, par leur nombre, donnaient des vertiges aux regards, quand elles semblaient glisser le long du bâteau, le masquer, pivoter, former mille groupes tous différents les uns des

autres. Bientôt l'horizon s'élargit et la rive disparut. Le steamer entrait dans le lac Ontario. On ne tarda pas à s'arrêter à Kingston, jolie ville de 20,000 habitants, agréablement située sur les bords du lac.

Pendant que le bateau fut retenu là pour renouveler la provision de bois nécessaire au chauffage de sa machine, tout le monde fut debout à bord, et l'heure du déjeuner sonna.

Là, comme dans les auberges de second ordre, et même parfois dans celles de premier ordre, la qualité des vivres et surtout leur variété laissaient fort à désirer. Les dames se dédommagèrent des éternelles viandes bouillies et salées en se jetant sur les gâteaux assez appétissants et sur les fruits qui sont là en énorme quantité et les meilleurs du monde.

Ces repas pris en commun dans la salle à manger placée avec les cuisines dans une partie du sous-sol, ne manquait pas d'un certain côté pittoresque, et plus d'une fois les jeunes Françaises durent faire des efforts pour ne pas laisser échapper des éclats de rire.

Le signal en était donné par un gentleman agitant vigoureusement une grosse cloche. Chacun s'empressait de courir dans la salle à manger et à prendre place autour d'une des tables couvertes de nappes rouges.

M. Million et ses convives avaient obtenu d'avoir pour eux une table spéciale qui leur était réservée, mais il avait été impossible, même en y mettant un grand prix, d'avoir aucun mets supplémentaire.

Le prudent Marseillais avait heureusement fait embarquer quelques paniers de vins généreux qui consolèrent plus d'une fois les convives, pendant le long voyage entrepris, des désillusions gastronomiques qui leur étaient imposées.

Dès que tout le monde avait pris place, une fille, généralement assez laide, venait se mettre devant les convives d'un air sévère et même hargneux.

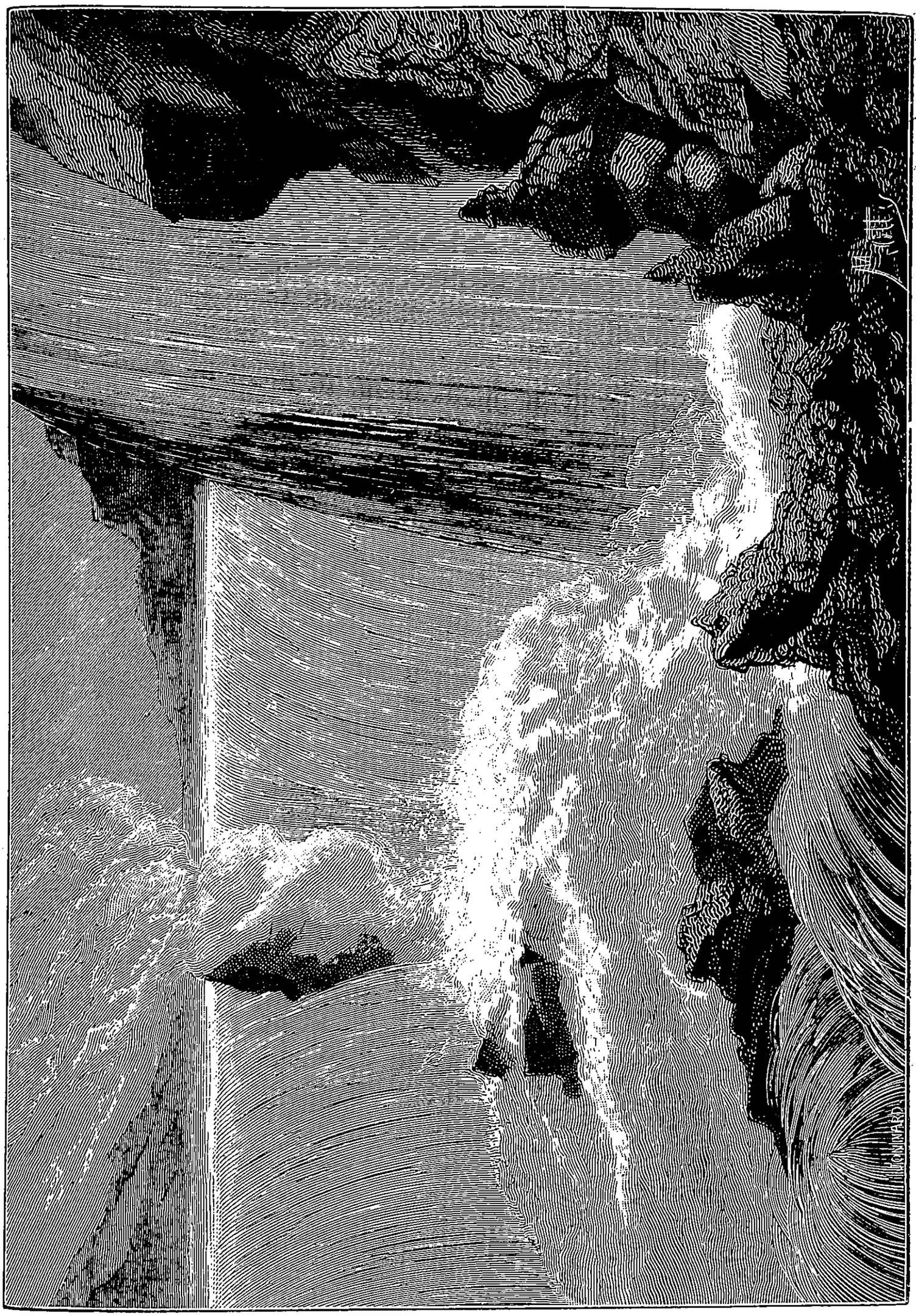
Avec une volubilité sans égale, elle criait d'une voix aigre l'invariable menu du repas :

— Bœuf bouilli! bœuf salé! lard!... etc.

Cela semblait supposer que les dîneurs avaient droit de faire un choix. Profonde erreur! Le résultat était le même, quoi qu'on pût dire.

Au bout de cinq minutes, la même fille laide revenait avec une douzaine de soucoupes qu'elle déposait autour de l'assiette de chaque convive en triple couronne et sans mot dire. Après quoi, elle disparaissait fière et calme comme un prélat qui vient de pontifier, et l'on n'entendait plus parler d'elle.

C'est à ce moment qu'il fallait voir ou plutôt qu'il valait mieux ne pas voir les américains à l'œuvre!



Les chutes du Niagara. (P. 687.)

Armés de leur fourchette, ils piquaient au hasard dans cinq ou six soucoupes, empilaient le tout dans leur assiette, mêlaient soigneusement, et puis, au moyen de leur couteau, engouffraient en un clin d'œil cette pâtée.

Il convient de noter que, de peur d'accident sans doute, ces couteaux étaient toujours en métal blanc et prudemment émoussés.

Le matin dont il s'agit, M. Champion, placé près de sa femme, se débattait péniblement contre une substance qui pouvait être du bœuf, à moins que ce ne fût autre chose, quand il entendit tout à coup M^me^ Ernest pousser une exclamation de stupeur.

Il suivit la direction de son regard. A une table placée non loin de celle des Européens était assis un vieux monsieur d'apparence respectable.

Il avait commencé d'abord par prendre une tranche de lard qu'il avait soigneusement coupée en petits morceaux. Il y ajouta un peu de crème, quelques pointes d'asperges, un œuf poché, des tomates crues, le jus d'une pêche confite, du sel et du poivre en abondance; puis il arrosa le tout de mélasse noire et avala cela avec un air de ravissement. C'était un horrible spectacle[1].

Le lac Ontario est le plus petit des cinq grands lacs de l'Amérique du Nord. Il n'a pourtant pas moins de 320 kilomètres de long sur 110 de large, avec une profondeur moyenne de 200 brasses. Là encore, la rive nord appartient au Canada et celle du sud à l'État de New-York.

Les voyageurs attirés sur la terrasse d'avant par la sérénité de l'atmosphère admiraient les côtes du nord près desquelles le steamboat s'avançait majestueusement. Ces côtes peu élevées apparaissaient partout couvertes de belles forêts, alternant avec de riches campagnes bien cultivées.

Le *Washington* arriva vers cinq heures du soir à Toronto qui est la capitale du Haut-Canada.

— C'est, dit M. Fontaine, la rivale de Montréal qu'elle espère bien dépasser à courte échéance. Aujourd'hui elle ne compte encore que 90,000 habitants, mais elle s'accroît rapidement.

L'aimable géographe, voyant les dames l'écouter avec attention, continua complaisamment.

Au centre d'un district riche et populeux, avantageusement située sur un bras de l'Ontario qui y forme un port excellent, cette ville voit son commerce augmenter de jour en jour. Elle est fière de ses rues larges et

1. Lire *Dans les Montagnes Rocheuses*, par M. de Mandat-Grancey. (Plon, éditeur. Paris.)

régulières bordées de belles constructions, et elle montre avec orgueil aux étrangers ses monuments publics.

Le *Washington* s'arrêtait à Toronto qui était le point *terminus* de sa course. M. Million et ses compagnons de route débarquèrent donc et s'empressèrent de se rendre à l'hôtel de la ville qu'on leur signala comme le plus confortable.

Il s'agissait de bien souper pour se dédommager des maigres repas absorbés depuis deux jours ; en attendant qu'on préparât les mets, on profita des quelques instants de jour qui restaient pour aller visiter la ville.

Les voyageurs, bien qu'ils eussent eu pendant tout le temps de leur navigation un temps excellent, n'en étaient pas moins aises de fouler la terre ferme ; aussi les dames elles-mêmes ne se firent pas tirer l'oreille pour aller faire un tour de promenade.

On alla visiter la cathédrale, puis l'Université, qui est la plus renommée du Canada. Ce monument est situé hors de la ville au milieu d'un parc anglais verdoyant.

En rentrant à l'hôtel on traversa le marché. Toutes les dames poussèrent des cris de joie en voyant étalés là pour la première fois les fruit ; des tropiques. Là, en effet, on reçoit des bananes de la Nouvelle-Orléans et des ananas de Cuba qui arrivent en cinq ou six jours.

Chacun se chargea, non seulement de ces produits des régions chaudes, mais aussi d'une quantité de pommes du pays, de l'aspect le plus appétissant du monde.

Le docteur Leroux signala diverses variétés de ces fruits tout à fait inconnus en Europe, où on ferait bien de les acclimater et de les cultiver.

Parmi ces pommes, il y en avait d'oblongues, d'autres rondes, petites, à la peau rouge et luisante, suspendues comme de grosses cerises à une queue longue et ténue[1].

Le repas fut meilleur qu'on n'avait osé l'espérer. Le cuisinier Lerat, las de son inaction forcée, avait pénétré dans les cuisines de l'hôtel où le chef avait volontiers accepté son concours.

Bon repas et franche gaieté maintiennent le corps en santé, dit un proverbe bourguignon ; on passa la soirée en commun dans un beau salon out resplendissant de lumière et où brillait dans l'âtre un beau feu de bois résineux.

Le lendemain matin, vers dix heures, on vint annoncer aux voyageurs qu'un des deux vapeurs traversant le lac Ontario dans toute sa

1. Lire *Promenade dans les deux Amériques*; par Léon Cotteau. (Charpentier, éditeur. Paris.)

largeur, partant de Toronto pour le Niagara, était prêt à quitter le rivage.

Tout le monde s'empressa de se mettre en route et, à dix heures et demie, la petite expédition s'embarqua sur la *Ville-de-Toronto*.

On débarqua vers quatre heures de l'après-midi à Lewiston, après avoir passé devant le fort Niagara et avoir remonté la rivière aussi loin que son courant permet la navigation.

A Lewiston un service d'omnibus emmena les nouveaux venus à la station, et une demi-heure après ils arrivaient au village de *Niagara falls* (chutes du Niagara).

Les hôtels abondent là plus qu'en aucun point de la libre Amérique; aussi l'oncle Jean-Pierre n'eut-il que l'embarras du choix.

Le village des Chutes doit son existence aux touristes qui, chaque année plus nombreux, viennent de tous les points du globe visiter cette merveille de la nature. Il n'est guère composé que de bazars et d'hôtels.

La petite caravane ne tarda pas à entrer à *Niagara falls hotel* (hôtel des Chutes du Niagara). C'était un de ces immenses caravansérails particuliers à l'Amérique du Nord et atteignant des dimensions telles qu'aucun des voyageurs français n'avait rien imaginé de semblable.

Dans ces hôtels colosses qu'on rencontre d'ailleurs dans toutes les villes des États-Unis, tout ce qui peut être utile ou commode semble avoir été entassé à plaisir : ascenseurs, salons, cabinets de lecture, bureaux de poste, bureaux télégraphiques, etc.

M. Million et ses hôtes y furent accueillis comme méritent de l'être des voyageurs millionnaires, et, dès le lendemain matin, des guides leur furent donnés pour les mener visiter les Chutes, dont, malgré la distance, on entendait le bruit semblable au grondement lointain du tonnerre,

Chacun se faisant une joie véritable du spectacle qu'on allait contempler, personne ne se fit attendre.

En raison de la solennité de cette première visite à la cascade, les serviteurs eux-mêmes furent invités à faire partie du cortège, et la noce se serait trouvée au grand complet comme à son départ du Havre, sans l'absence toujours inexpliquée de la demoiselle d'honneur.

On commença l'inspection des chutes par une visite à l'île des Chèvres qui coupe le cours du fleuve un peu en amont de la cascade.

— La rapidité extrême des eaux avant qu'elles se précipitent, dit M. Fontaine, faisait regarder comme chimérique le projet de construire un pont qui réunît cette île au continent. Vous voyez, mesdames, que rien n'est impossible au génie humain, puisque vous venez de traverser ce pont et que vous voilà sous l'ombrage des grands arbres majestueux qui couvrent l'île des Chèvres.

CHAPITRE LXX

L'île des Chèvres. — Une leçon de géographie de M. Fontaine. — Les changements qu'ont du subir les chutes du Niagara. — La ville de Queenston et la montagne. — Que veut dire le mot Niagara? — La Cave des Vents. — Vêtements en caoutchouc. — Un escalier en spirale. — Une sombre caverne. — Des abimes inabordables. — Retour a la lumière. — Les avantages d'avoir le pied sur. — Rentrée a l'hôtel. — Une heureuse modification. — Les scrupules et la tempérance des Américains. — Le Bar-room. — Une salle a manger particulière. — Vue d'en bas des cascades. — Une voiture qui ressemble a une tapissière. — Une hotellerie en planches. — Les exploratrices sur les bords du fleuve. — Une excavation en forme de baie et un tourbillon. — Les glaçons du lac érié dans le gouffre. — La route difficile qui mène du gouffre aux chutes. — Changements a vue. — Des débris significatifs. — Un merveilleux pont suspendu. — Surcroit d'énergie nécessaire. — La rosée changée en pluie. — Premier point de vue de la cataracte. — M. Jollibois devient poète. — La cataracte vue d'en bas. — L'opinion de M. Ampère. — Nuage de pluie épaisse. — Fracas épouvantable. — Un gouffre horrible. — Deux chutes de hauteur différente. — Une impression plus triste que gaie. — Propositions de départ. — Une objection de M. des Rivières. — Recherches dans les livres d'entrées d'hotels. — Niagara-falls hotel. — Clifton-house. — Récent passage de M. Duther et de la demoiselle d'honneur. — Une ame pleine de tristesse. — Un professeur et son élève. — Promenade dans la verdure. — Un élève plus fort que son maître. — Un doux mot et un baiser. — Deux cœurs chantant a l'unisson.

A cet endroit, la profondeur de l'eau n'excède pas deux mètres dix, mais la vitesse du courant n'est pas moindre de dix-huit nœuds à l'heure.

De ravissantes allées ou plutôt des galeries, assombries par l'épaisseur de la frondaison, coupent en tous sens la sombre forêt qui recouvre l'île entière et qu'anime tout un peuple d'oiseaux brillants et familiers, et une foule de charmants petits écureuils gris, dont l'agilité donne une idée du mouvement perpétuel.

La surface de l'île des Chèvres est à peu près de soixante-dix acres de terres excellentes.

Une route carrossable bien entretenue en fait tout le tour, et de petits sentiers creusés dans la verdure se dirigent vers les parties des bords, où l'on rencontre les plus admirables points de vue, soit sur les rapides, soit sur les chutes proprement dites.

En ce point, en effet, le fleuve, large de plusieurs kilomètres, semble descendre avec fracas un escalier gigantesque, et prendre son élan pour se précipiter dans le vide.

M. Fontaine s'empressa de fournir à ses compagnons de route les

renseignements donnés par la science sur cette merveille du monde :

— D'après toutes les observations recueillies sur les lieux, dit-il, il est évident que la chute du Niagara n'a pas toujours existé au lieu où elle est aujourd'hui. Sa position et sa forme ont subi des changements considérables, même depuis que les civilisés en ont suivi et décrit l'état.

Plusieurs des anciens habitants du Canada s'accordent à dire que la grande cataracte n'a plus la figure d'un fer à cheval, dont elle porte le nom; aujourd'hui, elle offre une concavité profonde et irrégulière, découpée vers son centre.

Vous savez tous, mesdames et messieurs, avec quelle rapidité une grande masse d'eau use les rochers les plus durs.

Ce qui est impossible, c'est que la chute ait existé au-dessous de Queenstown, ville située à sept milles plus bas que le point où elle est aujourd'hui, car le seuil ou le point culminant qui lui donne naissance, commence dans cet endroit que l'on nomme *la Montagne*.

Or, plusieurs circonstances indiquent que la chute se trouvait jadis sur ce point.

En effet, les précipices qui forment les deux côtés de la rivière offrent, comme vous pourrez vous en assurer, quand nous visiterons les rapides du bas du saut, la ressemblance la plus parfaite l'un avec l'autre, et les hauteurs de leurs couches respectives se correspondent également.

En plusieurs endroits, les flancs des rochers présentent des marques de l'action de l'eau de soixante ou soixante-dix pieds au-dessus du niveau actuel du fleuve et manquent en grande partie de ces pointes dures et saillantes, qui caractérisent les masses de rochers séparés par de grandes convulsions de la nature.

Au bas de Queenstown, le fleuve est enfoncé au moins de cent pieds de plus qu'ailleurs, ce qui donne à penser que là était le bassin où tombait la cataracte primitive. Un pareil gouffre ne peut avoir été causé que par l'action persistante des eaux.

. . . . . .

Trois îlots, nommés les Trois-Sœurs, semblables à des corbeilles de verdure, et reliés par des ponts rustiques à l'île principale, forment une sorte de poste avancé au milieu des rapides et permettent de les contempler dans toute leur sauvage grandeur.

Près de là, un sentier conduit immédiatement au-dessus de ce qu'on appelle encore improprement le Fer-à-Cheval.

Il y a encore un autre poste d'observation fort prisé par les touristes; c'est la petite île de la Lune, suspendue au bord même du précipice, du côté de la chute américaine.

Tous les gens de la caravane, savants et ignorants, restèrent longtemps muets, immobiles et comme pétrifiés devant les sublimités de ce spectacle surhumain.

Ce fut Mlle Fontaine qui rompit la première le silence et qui, s'adressant à son père, lui demanda :

— Sait-on ce que veut dire ce mot si sonore et si harmonieux de Niagara?

— Certes! répondit le savant. C'est un mot indien qui veut dire *tonnerre des eaux.*

— Nom, ma foi, bien mérité, s'écria le marquis de la Bécassière.

Les guides offrirent aux visiteurs d'aller faire une excursion dans la *Cave des Vents*, placée sous la chute américaine même.

Il ne fallait pas songer à conduire les dames au milieu de cette éternelle inondation; seuls des chasseurs peuvent tenter, sans courir trop de dangers, une pareille aventure.

L'oncle Jean-Pierre, le docteur Leroux et M. Fontaine s'offrirent en conséquence pour reconduire à l'hôtel l'élément féminin; et ils eurent en même temps la prudence de se faire suivre par le cuisinier Lerat et par les deux serviteurs français, Marius Couracasse et Jean-Louis Le Gludic, auxquels on avait permis de faire partie de l'excursion.

Les jeunes et intrépides touristes revêtirent l'indispensable vêtement en caoutchouc, enveloppant chacun de la tête aux pieds, et ils se mirent en devoir d'atteindre le fond du précipice, dans lequel ils descendirent à l'aide d'un escalier en spirale.

Ils s'engagèrent ensuite, précédés et suivis par un guide, sur un sentier étroit et glissant, taillé dans le roc, et qui les conduisit bientôt derrière la chute elle-même.

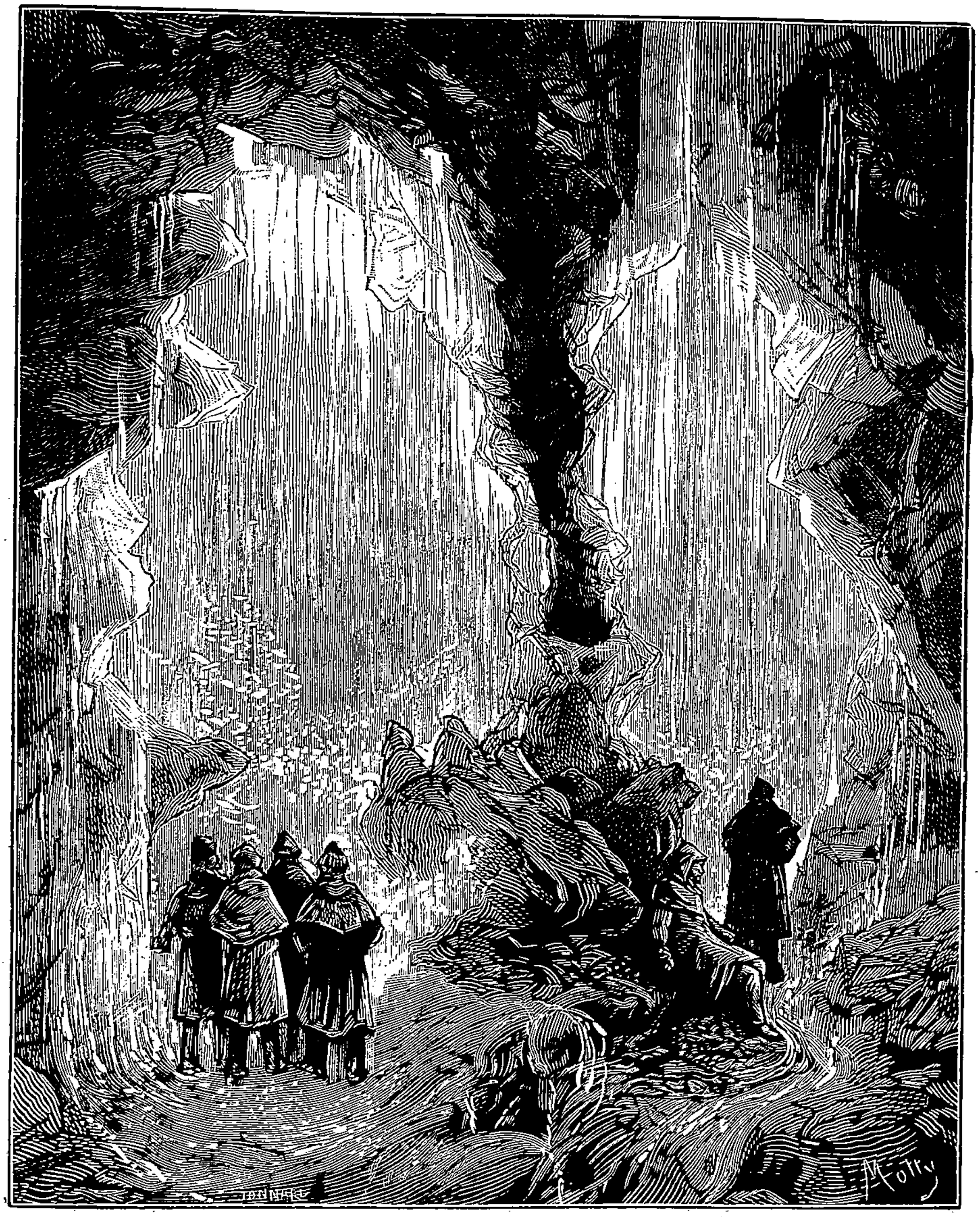
Ils se trouvèrent alors dans une sorte de caverne où les éléments semblaient en révolution.

D'un côté, la nappe d'eau qui se précipite sur le sol avec un tel fracas, qu'à moins de se servir du langage des muets, il est impossible de se faire entendre.

Et encore! Est-il bien possible de parler par gestes? Qui pourrait suivre votre conversation?

Est-ce de l'air, est-ce de l'eau que l'on respire? Un peu l'un, un peu l'autre, ou plutôt un ouragan où les deux éléments se mélangent jusqu'à vous suffoquer.

Le jour, qui parvient à pénétrer à travers les couches liquides, est si terne qu'à peine on peut voir où l'on pose le pied. L'eau, brisée en fine poussière, envahit l'immense vide et retombe en cascatelles le long des



On se sent paralysé, aveuglé et étouffé, l'on demande à sortir. (P. 689.)

rochers formant la paroi du fond, et en ruisseaux sur celles qui servent de plancher.

On se sent paralysé, étourdi, aveuglé et étouffé. Les plus braves demandent à sortir au plus vite de cet enfer de l'eau pulvérisée. Là, s'étendent de profondes cavernes qu'on devine au seul bruit sourd et mugissant qu'elles occasionnent.

Hâtons-nous de dire que les guides refusèrent de conduire les visiteurs dans ces profondeurs.

D'ailleurs, l'obscurité complète qui y régnait, le roc noir qui s'élevait en cascades sur la tête, le mugissement affreux de la masse d'eau formaient un objet de terreur suffisant pour en détourner les plus hardis touristes, quand bien même il n'y eût pas existé un danger réel dans l'état gluant du rocher et dans le voisinage de l'abîme.

Pour revenir sur la terre ferme, il fallut que les visiteurs s'aventurassent sur une série complète de passerelles vacillantes, planches branlantes, mal fixées par les bouts sur des pierres inégales, dépourvues de balustrades et souvent posées sur des failles profondes, d'où il serait presque impossible de vous retirer, si vous n'étiez pas tué raide par la chute.

Heureusement les jeunes voyageurs avaient la sûreté de pied qu'on acquiert en poursuivant les chamois et les daims sur les cimes rocheuses. Ils rentrèrent à l'hôtel, mouillés jusqu'aux os, malgré leur vêtement préservateur, et après avoir fait dans cette promenade humide des provisions d'appétit menaçantes pour le maître d'hôtel.

Quand ils arrivèrent et qu'ils eurent changé de costume, ils rencontrèrent au salon l'oncle Jean-Pierre, qui leur annonça une modification apportée dans les habitudes, et qui leur causa une vive satisfaction.

Jusqu'alors on avait mangé dans la salle à manger commune, et les moins clairvoyants des convives avaient pu constater que leurs voisins américains les regardaient d'un air sinon hostile, du moins peu bienveillant.

M. Dick Moore leur avait donné l'explication de ces mauvaises dispositions de ses compatriotes.

— Remarquez, mes amis, avait-il dit, que les Américains ne boivent à leurs repas ni vin, ni bière, ni cidre, ni liqueur fermentée d'aucune sorte.

— Voudriez-vous nous faire croire, demanda en riant M. Champion, que les Yankees sont des modèles de continence et de sobriété?

— Je ne prétends pas cela, moi, messieurs; mais il ne serait pas aimable de leur contester ces vertus en face.

— Pourquoi ne boivent-ils que de l'eau en mangeant? interrogea M. Barbier qui, à ces moments aussi, aimait à s'instruire.

— Justement pour faire croire à leur tempérance, répondit M. Dick Moore.

— Mais c'est très beau cela, dit l'ancien fabricant de peignes.

— Oui, mais il faut voir le revers de la médaille, répondit l'Américain.

— Ah ! la médaille a un revers !

— Oui, ce revers s'appelle le *Bar-room;* c'est une sorte de cabaret-buffet où ces dîneurs tempérants vont se gaver entre leurs repas de wisky, de vins et de liqueurs fortes de toute sorte.

— Allons ! dit philosophiquement M. Barbier, je vois qu'il y a des hypocrites dans tous les pays du monde.

Pour ne plus scandaliser les voisins de table, l'oncle Jean-Pierre avait demandé et obtenu du propriétaire de l'hôtel qu'une salle à manger particulière fût mise à sa disposition. Cette faveur, jointe à celle qui permettait à Lerat d'aller prêter son concours au chef de cuisine, pour la préparation des aliments, fut cause que les explorateurs affamés purent faire, ce jour-là, un repas de Sardanapale.

On soupa admirablement et l'on ne dormit pas moins bien, car on savait que la journée du lendemain ne serait pas non plus exempte de fatigue.

En effet, il était convenu que, dès la naissance du jour, on partirait pour aller voir les cascades d'en bas comme on les avait déjà contemplées de la partie supérieure.

Nul ne manqua au rendez-vous ; pas une des dames ne se fit attendre.

Précédée par les guides, et suivie par les serviteurs, la petite troupe se mit en marche au petit jour.

Pour mieux jouir du coup d'œil, on avait résolu de descendre assez loin par une route écartée du fleuve, et d'en suivre le cours en le remontant jusqu'au moment où l'on se trouverait en présence des colossales cascades.

Tout cela représentait une assez longue route, et M. Million avait loué pour les dames une sorte de grande voiture assez semblable à ces tapissières avec lesquelles les Parisiens vont faire des excursions aux environs de la grande ville.

Les dames ne se firent pas prier pour prendre place dans ce véhicule où toute la caravane serait aisément entrée.

Comme le froid du matin était vif et piquant, elles s'enveloppèrent soigneusement dans leurs manteaux de fourrures, et l'attelage de quatre chevaux partit au grand trot jusqu'au point désigné par les guides.

Les hommes, jeunes ou vieux, même M. Barbier (Athanase), préférèrent se réchauffer par cette course matinale et gagner ainsi de l'appétit pour le déjeuner.

Ils suivaient une route assez éloignée du fleuve pour qu'on ne pût l'apercevoir d'aucun point; mais, malgré les hautes roches et les grands bois touffus qui bordaient le chemin de tous côtés, on entendait le bruit de

tonnerre produit par l'énorme chute et, sans la sérénité du ciel, on aurait été tenté de croire à la naissance d'un orage.

Quand les touristes arrivèrent, après une heure de marche, en un point que leurs guides leur désignèrent comme le terme du voyage, ils virent une sorte d'hôtellerie en planches et dans la cour de cette auberge la voiture des dames remisée.

Les intrépides exploratrices avaient pris les devants, et l'on se mit sur leurs traces.

On les trouva sur les bords du fleuve, en un endroit où, entre ses deux rives hautes et perpendiculaires, on pouvait remarquer une excavation semi-circulaire, dont l'ouverture avait plus de 1,000 pieds de largeur et une longueur de 2,000 environ.

Les nouveaux arrivants furent si saisis de la grandeur du spectacle inattendu qui se déroulait à leurs pieds qu'ils se contentèrent de saluer silencieusement les dames qui les avaient précédés, et qui, assises sur des quartiers de roche, semblaient absorbées par la contemplation.

Le fleuve, en arrivant à la partie supérieure de la petite baie dont nous venons de parler, quitte son cours direct, coule avec impétuosité contre les parois de la baie, et, après avoir décrit ce circuit, reprend sa marche dans son canal ordinaire, et s'enfonce entre deux rochers perpendiculaires, qui ne sont séparés que par un intervalle de 400 pieds.

Cela forme un tourbillon, dont la surface est dans une agitation continuelle.

L'eau bouillonnait, écumait et tournait d'une manière qui prouvait sa profondeur prodigieuse et la pression qu'elle subit.

Les arbres, emportés par le courant, et qui arrivaient dans le remous, étaient enlevés avec un mouvement irrégulier et brisé difficile à décrire.

Cette singulière masse d'eau devait avoir plusieurs centaines de pieds de profondeur, et les guides affirmèrent qu'on ne l'avait encore jamais vue prise par la gelée, bien qu'à ce moment même, les glaçons qui descendaient du lac Érié, par suite du dégel, printanier, se rassemblassent à la surface du gouffre en telle quantité, et fussent si rapprochés les uns des autres qu'ils résistaient au courant et demeuraient entassés.

Interrogés sur la façon dont s'anéantit habituellement cette montagne de glaces, les guides répondirent qu'elle ne disparaîtrait que lorsque le soleil serait devenu assez chaud pour désagréger et dissoudre les blocs qui la formaient.

On se remit en route vers la chute, en suivant les bords du fleuve.

A chaque pas la scène changeait comme dans une féerie du théâtre du Châtelet à Paris.

Pour arriver à la grande cataracte, il fallut que les touristes, pendant une partie du chemin, marchassent sur une couche de pierres calcaires sur lesquelles ils trouvaient des débris de poissons, d'écureuils, de renards et d'autres animaux. C'étaient les restes de pauvres bêtes qui, surprises par le courant un peu au-dessus des cataractes, avaient été précipitées dans le gouffre, mises en pièces et rejetées sur la grève.

Plus on approchait de la chute, plus la route devenait pénible et dure.

Les dames commençaient à comprendre que l'entreprise était au-dessus de leurs forces.

On avait laissé derrière soi, à environ deux milles, un immense pont suspendu qui met en relation directe le réseau des chemins de fer canadiens avec celui des États-Unis; mais les guides avaient affirmé que de là les chutes ne pouvaient être inspectées.

Ils avaient parlé d'un pont plus rapproché d'où le spectacle serait admirable; mais on avait beau marcher, ce pont qui, pourtant, s'élève à une hauteur de 80 mètres au-dessus des rapides et des tourbillons du fleuve, n'apparaissait pas.

Tout à coup on vit le pont sauveur à un des coudes décrits par le courant.

La vue de ce pont suspendu, long de plus de 400 mètres, et jeté avec une incroyable audace entre la rive canadienne et la rive américaine, vint rendre le courage aux intrépides exploratrices.

Ce surcroît d'énergie n'était pas inutile, car les difficultés s'amoncelaient à chaque pas.

En quelques endroits, la berge s'étant éboulée toute entière, les voyageurs étaient obligés de se frayer un chemin à travers les vides formés entre les crevasses des rochers et de marcher sur des pierres glissantes que les vapeurs d'eau soulevées par la chute, et retombant en pluie fine sur un espace de plusieurs milles, couvraient d'une humidité éternelle.

Un sentier se présenta, décrivant des lacets sur les pentes abruptes formées par les rochers de la rive. Les dames, escortées par l'oncle Million, par M. Fontaine, par le docteur Leroux et par M. Barbier qui vingt fois depuis une demi-heure avait maudit sa propre imprudence et juré qu'on ne l'y prendrait plus, se mirent à gravir les pentes, à la suite d'un des guides qui les emmena sur le pont, du milieu duquel tout le monde put jouir d'une admirable vue d'ensemble de la cascade.

Quant aux intrépides jeunes gens, escortés par l'autre guide et par leur inséparable ami le chasseur Guillaume Novet, ils continuèrent leur route pédestre, malgré les difficultés nouvelles qu'ils rencontraient à chaque pas.

La rosée qu'ils avaient ressentie depuis le matin malgré la sérénité de la température, ne tarda pas à se changer en pluie, et, quand les touristes se trouvèrent à un mille du saut, ils étaient aussi mouillés que s'ils avaient essuyé la plus forte averse.

Ce fut à cette distance à peu près que le peintre Beaudoin, qui ne négligeait jamais d'emporter son album ou sa boîte à couleurs, prit un premier point de vue de la cataracte.

Placés sur un rebord avancé que formait la berge, ils purent voir le fleuve se précipitant sur une largeur de 1,500 pieds, au milieu d'un nuage de vapeurs humides et fines comme les gouttelettes qui s'échappent des vaporisateurs.

L'ancien employé des magasins du Louvre, devant ce spectacle sublime, sentit son âme agrandie, et il laissait son admiration déborder en termes vraiment poétiques.

— Oh! que c'est beau! que c'est grand! que c'est sublime! s'écria-t-il en s'adressant au marquis qui, lui-même, était plus ému qu'il n'aurait voulu le laisser paraître.

— Ceci n'est pas un spectacle, c'est une vision! Ce n'est pas une simple cataracte, c'est une colonne d'eau du déluge!

Vers le milieu de la nappe croulante, l'eau était d'argent, tandis que les reflets changeants du ciel lui donnaient sur les côtés un aspect plus terne.

Nul ne saurait rendre par la parole cet aspect formidable et merveilleux d'un fleuve immense qui se précipite d'une hauteur d'au moins 150 pieds. Les impressions, devant un tel spectacle, ont quelque chose de si solennel, qu'il faut renoncer à les peindre.

Laissons pourtant la parole à M. Ampère, l'inimitable savant, qui a décrit en véritable poète, dans sa *Promenade en Amérique*, ses impressions devant ce sublime spectacle.

« J'ai distingué, dit-il, les deux chutes; l'une au fond du fer à cheval déversant sa masse d'émeraudes et de neige comme dans une vaste coupe; l'autre, moins large, tombant des deux côtés d'un rocher qui partage ses eaux en deux fleuves; l'une et l'autre avec un fracas immense et continu venant se perdre dans le gouffre, d'où remonte incessamment un nuage qui en cache le fond, pareil à la blanche vapeur qui s'élèverait au-dessus d'une chaudière gigantesque.

« Un double arc-en-ciel semble un pont fantastique à deux étages jeté sur le gouffre plein d'écume et de bruit.

« Ce bruit, le plus grand que l'oreille de l'homme puisse entendre, est comme le roulement de plusieurs tonnerres.

« Une tour a été plantée sur le roc, entre les deux chutes.

« Du sommet de cette tour qui frémit incessamment de la commotion du sol, le regard tombe à la fois, et sur la nappe qui déborde dans le vide, sous vos pieds, et sur celle qui s'épand un peu plus loin, le long de la paroi semi-circulaire de roches et sur la trombe de vapeur qui sort de la profondeur invisible et retentissante des eaux.

« Il est impossible de ne pas être fasciné par le coup d'œil incomparable, et, en même temps, il y a, dans ces masses qui tombent, quelque chose de simple et d'égal qui élève l'âme et qui la tranquillise.

« En bas, c'est le désordre du chaos ; au-dessus c'est le mouvement majestueux et régulier d'un monde... »

Mais revenons à nos touristes.

Quand ils furent arrivés à peu de distance des cataractes, le chemin pour en approcher devint moins pénible et moins dangereux.

Pour y parvenir, il leur fallut descendre le long de l'escarpement de la rive, et suivre un sentier qui serpentait entre des broussailles et des arbres dont la masse cachait entièrement la chute.

Près de l'extrémité de ce chemin, elle se déploya tout entière devant leurs yeux.

Un instant encore la vue leur en fut ravie par un immense nuage de pluie épaisse que produisait le rejaillissement de l'eau; pluie qui les enveloppa d'une manière si complète qu'ils se trouvèrent comme sous la douche de cent mille arrosoirs.

Leurs oreilles étaient en même temps assourdies par un bruit qui ne pourrait pas trouver de terme de comparaison dans la nature entière.

Enveloppés de ce nuage, ils ne pouvaient rien distinguer, si ce n'est lorsque le vent venait à le disperser ou à le fendre.

Alors des cataractes immenses semblaient les entourer de toutes parts, tandis qu'au-dessous d'eux s'ouvrait un gouffre horrible avec ses vagues écumantes et tumultueuses.

La masse d'eau qui compose la partie moyenne de la chute est si énorme qu'elle descend à près des deux tiers sans se briser.

Au contraire, de chaque côté de la chute, l'eau est rompue du moment où elle passe par dessus le bord du rocher ; elle se partage, à mesure qu'elle descend, en petits fragments pyramidaux dont la pointe est tournée en bas.

La surface du gouffre présentait aux visiteurs un aspect singulier. Ils croyaient voir une immense quantité de givre agité par un mouvement très rapide. Les particules de l'eau avaient une blancheur éblouissante et

semblaient, pour un certain temps, se repousser les unes les autres par un mouvement de tressaillement difficile à analyser.

La largeur de la chute était plus grande que celle de la rivière.

Les jeunes voyageurs qui avaient visité la veille le dessus de la cataracte se rendirent aisément compte de ce fait.

Avant d'arriver au gouffre, le fleuve fait un détour considérable à gauche, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle considérable avec le rocher du haut duquel elle se précipite.

Le cours d'eau ne forme donc pas une nappe unique, mais il est partagé par des îles en deux, et même en trois cataractes bien distinctes.

C'est la plus grande, celle du côté du Canada qu'on appelle la grande cataracte ou la cataracte du Fer-à-Cheval.

Sa hauteur n'est pourtant que de 143 pieds, tandis que celle des deux autres est de 160.

Le lit du Niagara au-dessus du précipice étant plus bas d'un côté que de l'autre, les jeunes gens comprirent à ravir que les eaux doivent se presser vers la partie la moins élevée du lit et qu'elles acquièrent par conséquent dans leur chute une plus grande vélocité que celles qui s'échappent de l'autre côté.

M. de la Bécassière fit remarquer que c'est du centre de ce fer à cheval que s'élève la plus grande quantité de vapeur visible au loin.

Le guide interrogé affirma que le bruit de la grande chute varie d'intensité suivant l'état de l'atmosphère.

— Quand le temps est clair et à la gelée, dit-il, on peut l'entendre jusqu'à dix ou douze milles, même plus loin du côté où le vent souffle.

Après avoir joui tout à l'aise de cet incomparable spectacle, les jeunes voyageurs reprirent le chemin de l'hôtel. Les dames et leurs cavaliers servants les y avaient précédés et on n'attendait plus qu'eux pour se mettre à table.

L'impression causée par la visite aux cataractes fut plutôt triste que gaie. Ce bruit horrible, ce mouvement colossal font naître dans l'esprit humain un profond sentiment de terreur.

Aussi le commencement du repas fut-il silencieux.

L'oncle Jean-Pierre prit la parole :

— Mes amis, dit-il, il me semble que notre séjour ici a assez duré et que nous ferons bien de hâter notre départ.

Émile des Rivières se leva et fit signe qu'il désirait parler.

— Qu'avez-vous à nous dire? interrogea l'oncle Million.

— Je demande instamment que nous restions encore ici vingt-quatre heures, répondit le jeune homme.



Quand les dames se furent assises sur ce frais gazon. (P. 704.)

— Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

— Pour y remplir un devoir sacré que je me reprocherais toute ma vie d'avoir négligé.

— Expliquez-vous, mon ami.

— Ne faut-il pas, avant de quitter le village des, Chutes que je

m'assure que mon odieux rival n'y a pas passé avec celle qu'il entraîne à sa suite à l'aide de quelque horrible mensonge?

— Mais qui vous fait supposer, répondit le négociant, que Mlle Allard et M. Duther ont passé par ici?

— Rien en particulier et tout en général. Tout à l'heure, en contemplant la majesté terrible des chutes du Niagara, j'ai été pris soudainement par un pressentiment inexplicable. Une sorte de vision fantastique m'est apparue et il me semblait voir ma fiancée se promener comme un blanc fantôme au-dessus de la cataracte escortée par son bourreau.

L'oncle Jean-Pierre se prit à rire.

— A Marseille, dit-il, on croit peu aux revenants, aux visions fantastiques et aux pressentiments. Cependant, je ne veux contrarier personne et nous remettrons notre départ à demain après le déjeuner. Pendant ce temps je jouerai du télégraphe puisque j'en ai un là, sous la main, et je me préoccuperai d'assurer le mieux possible les conditions confortables de notre long voyage.

— Bravo! s'écria le peintre Beaudoin, Mlle Hélène et moi mettrons le temps à profit pour faire de nouvelles études de ces inimitables paysages qui nous entourent.

— Et nous, dirent tout d'une voix MM. Champion, Dick Moore, de la Bécassière et Jollibois, nous utiliserons le temps à faire une partie de chasse. Voilà Médor qui remue la queue d'une manière significative et qui nous dit combien il approuve notre résolution.

L'oncle Jean-Pierre se tourna vers l'infortuné garçon d'honneur.

— Vous ne nous avez pas dit, cher M. des Rivières, quel moyen vous comptez employer pour savoir si M. Duther a passé par ici?

— Oh! mon procédé est le plus simple du monde!

Je vais, sans désemparer, visiter tous les hôtels du village et consulter tous les livres d'arrivée. Comme rien ne pouvait faire supposer à ce monsieur que nous passerions par ici, il n'a eu aucune raison pour dissimuler son nom, et je le trouverai inscrit sur le registre.

— Allez donc et bonne chance, dit le bon Marseillais.

M. des Rivières ne se fit pas répéter l'invitation; il se mit immédiatement en route et commença par l'hôtel du *Niagara-Falls* où la caravane était descendue; là il ne trouva nulle trace du passage de son rival.

Il parcourut de même, mais toujours en vain, tous les hôtels grands ou petits du village des Chutes.

Il allait rentrer découragé, quand une idée subite surgit dans son esprit.

— Pourquoi, se demanda-t-il, M. Duther ne se serait-il pas arrêté sur la rive canadienne ?

De ce côté du fleuve, en effet, il n'y a pas de village, mais seulement quelques hôtels dont le meilleur, *Clifton-House*, vaste et confortable établissement, est toujours très fréquenté à cause de son admirable situation.

Le garçon d'honneur passa le pont suspendu et se rendit directement à l'hôtel Clifton.

Le registre d'entrée fut mis complaisamment à sa disposition.

Il n'eut pas longtemps à le feuilleter.

Sur l'avant-dernier feuillet, il lut :

M. Pierre Duther, voyageur français, et sa sœur.

M. des Rivières désigna du doigt ce nom au majordome de l'hôtel.

— Y a-t-il longtemps, demanda-t-il, que ce monsieur et cette dame ont quitté Clifton-House ?

— Ils sont partis, il y a deux jours, pour Chicago, par la ligne qui traverse le Canada occidental et qui rejoint à Détroit le territoire des États-Unis.

Ainsi, si, au lieu de descendre à Niagara-Falls Hôtel, on était venu à Clifton-House, on se serait rencontré avec les fugitifs ! Cette pensée réveillait dans le cœur du malheureux des Rivières toutes les colères assoupies et y remuait tous les traits empoisonnés de la jalousie.

Il rentra à l'hôtel l'âme remplie de tristesse.

Pendant ce temps, le peintre Beaudoin et sa charmante élève n'avaient pas perdu leur temps.

Chargés des ustensiles nécessaires pour peindre en rase campagne, ils s'étaient dirigés vers l'île des Chèvres, et là ils avaient pénétré, par les allées nombreuses et fraîches, jusqu'à la pointe la plus rapprochée de la cascade.

Ils s'étaient hardiment aventurés sur un pont rustique qui les avait conduits sur une des Trois-Sœurs, îlot verdoyant et couronné par un panache de grands arbres.

Là, les deux artistes s'installèrent de leur mieux de façon à contempler les chutes dans leur sauvage grandeur et, chacun ayant déployé son chevalet, sa chaise pliante, et ayant ouvert sa boîte à couleurs, se mit à peindre avec ardeur.

Au bout d'une heure de ce travail attentif et silencieux, M. Beaudoin laissa tomber son pinceau, et se tournant vers sa compagne :

— Décidément, s'écria-t-il, c'est impossible à peindre et j'y renonce !

La jeune fille ne répondit pas et continua silencieusement le travail commencé.

Surpris de ce mutisme et de cette attention soutenue, le peintre se leva et alla se placer derrière son élève.

En regardant son œuvre, il ne put retenir une exclamation.

— C'est superbe! s'écria-t-il.

Mlle Bourgeois tourna la tête en souriant et regarda son maître.

— Vil flatteur! dit-elle.

— Non pas! non pas! reprit le professeur, je dis que ce que vous faites là est bien, est beau, et j'ai d'autant plus droit de me prononcer sur la matière que je viens moi-même d'échouer complètement.

La jeune fille fut si heureuse des éloges que lui donnait son amoureux qu'elle se leva à son tour et vint placer sa main dans celle du jeune homme.

— Vous êtes bon, dit-elle, et je vous aime!

Ce n'était certainement pas la première fois que ce doux mot sortait des lèvres de la jolie Hélène, mais ses paroles semblaient prendre une solennité toute particulière dans ce lieu où toutes les forces de la nature semblaient se combattre.

M. Beaudoin déposa un baiser fraternel sur le front de sa fiancée et sans se rendre un compte exact de ce qu'il disait :

— Moi aussi, Hélène, je vous aime! moi aussi j'ai l'âme pleine d'une pensée, d'une pensée unique et je suis heureux de vous jurer ici, devant ce majestueux paysage que vous avez si bien su comprendre, que je n'aimerai jamais au monde d'autre femme que vous, que je mourrai mille fois plutôt que de renoncer à devenir votre époux, et que je suis fier d'avoir une telle élève et une telle fiancée!

Les deux amoureux plièrent leur bagage, en firent un seul paquet qu'ils déposèrent sur le gazon.

— Nous enverrons Le Gludic chercher ces objets encombrants, dit M. Beaudoin en offrant son bras à son amie et tous deux se mirent en route à travers ces sentiers solitaires et mystérieux, écoutant chanter dans leur cœur l'éternelle mélodie de l'amour et de la jeunesse.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel, on n'attendait plus qu'eux pour se mettre à table.

Sans doute, la route accomplie ne leur avait semblé ni longue ni fatigante, car, au lieu d'envoyer Le Gludic à la recherche des objets abandonnés, le jeune homme se tourna vers la jeune fille.

— Si vous le voulez, dit-il, nous nous lèverons demain matin de bonne heure, et nous retournerons nous-mêmes chercher notre bagage.

Un serrement de main répondit à cette proposition.

CHAPITRE LXXI

CHAGRIN DE M. DES RIVIÈRES. — UN DÎNER AU GIBIER, DÉLICIEUX ET GAI. — UN COQ DE BRUYÈRE RÔTI DE MAIN DE MAÎTRE. — CHACUN PREND SES MESURES POUR PASSER UNE BONNE MATINÉE. — LE PEINTRE ET SON ÉLÈVE RENOUVELLENT LES JOIES DE LA VEILLE. — L'HOMME PROPOSE ET LA FEMME DISPOSE. — UNE PARTIE DE CHASSE CONVERTIE EN UNE PARTIE DE CAMPAGNE. — TOUT LE MONDE, SAUF L'ONCLE JEAN-PIERRE SERA DE LA PROMENADE. — MM. LEROUX ET FONTAINE DEMANDENT A FAIRE BANDE A PART. — M^lle^ PAULINE DAUBRY EST INVITÉE. — M^me^ RAYMOND RÉCLAME. — TROIS GROUPES DISTINCTS: LES CHASSEURS, LES DAMES ET LES PORTEURS DE PANIERS. — CHARMANT PAYSAGE. — UNE HALTE SOUS BOIS. — UN REPAS CHAMPÊTRE BIEN ARROSÉ. — LES EFFETS DU VIN DE CHAMPAGNE. — UN RETOUR PLEIN DE GAIETÉ. — LES AMOUREUX SE GROUPENT. — RENCONTRE DU PEINTRE ET DE SA PROMISE. — UN BON DÉJEUNER AUQUEL ON FAIT PEU HONNEUR. — L'ONCLE JEAN-PIERRE ANNONCE QU'ON VA PARTIR POUR CHICAGO. — LES DEUX ROUTES QUI Y CONDUISENT. — LA ROUTE AMÉRICAINE EST CHOISIE. — L'AGRÉMENT DE N'AVOIR PAS A FAIRE QUEUE AUX GUICHETS DES GARES. — BILLETS DE PARCOURS AVEC FACILITÉS D'ARRÊT. — UN *pulman-car* MIS A LA DISPOSITION DE LA NOCE. — *Sleeping-car* OU *silver palace* — DES WAGONS QUI SONT DES HOTELS MEUBLÉS. — LE WAGON-SALON SE CHANGE EN WAGON-DORTOIR. — DISPOSITION INTÉRIEURE. — *Smoking-room* ET CABINET DE TOILETTE. — LE RÔLE DU NÈGRE *porter*. — LE TRANSPORT DES BAGAGES; *check*. — LES COMPAGNIES D'EXPRESS. — ÉLÉGANCE DU MOBILIER. — UNE CLIENTÈLE DE PRINCES. — LA PLATE-FORME EXTÉRIEURE. — LA RESPONSABILITÉ DES COMPAGNIES. — UNE ANECDOTE DE M. FONTAINE. — LE MARCHAND DE GATEAUX ET D'OBJETS DIVERS. — VITESSE DES CHEMINS DE FER AMÉRICAINS. — LE TRAJET JUSQU'A BUFFALO. — UN VOYAGE DIFFÉRÉ. — M. DICK MOORE MÉNAGE UNE SURPRISE A QUELQU'UN. — LES ABORDS D'UNE GRANDE VILLE.

Le repas fut gai pour tout le monde, sauf peut-être pour l'infortuné garçon d'honneur qui ne se consolait pas d'avoir été si près de sa fiancée et de ne pas l'avoir rencontrée.

Le dîner ne fut pas seulement joyeux, il fut exquis, grâce au gibier de toute nature rapporté par les habiles chasseurs secondés par l'incomparable Médor.

Un cerf wapiti, des chèvres sauvages et trois lièvres plus petits que les lièvres de France, représentaient le gibier à poil mis à terre dans cette chasse mémorable; des perdrix, des bécasses, des bécassines, des râles aux pieds verts, un dindon sauvage et deux magnifiques coqs de bruyère complétaient les résultats acquis par les adroits disciples de saint Hubert.

Le cuisinier Lerat, qui savait et déplorait les privations que ses maîtres avaient eu à subir depuis l'arrivée à Montréal, fit des merveilles pour les consoler et les dédommager.

Longtemps, les bouches délicates se souvinrent d'un rôti sans pareil que leur prépara ce successeur de Carême.

C'était un coq de bruyère rôti à la broche, devant un feu vif de branches résineuses, et farci d'un hachis de bécasses, de bécassines et de râles, avec quelques truffes du Périgord, mélangées à cette purée de haut goût.

Une nuit de repos couronna cette journée si bien remplie, et chacun sachant que l'heure du déjeuner, c'est-à-dire midi du lendemain, devait réunir tous les membres de la colonie, chacun prit ses dispositions pour passer de son mieux la matinée.

Avons-nous besoin de dire que le peintre Beaudoin et sa jolie élève n'eurent besoin de personne pour se faire éveiller au point du jour et pour donner le signal du départ ?

Les infatigables chasseurs, de leur côté, se disposaient à aller renouveler leurs exploits de la veille, et ils étaient sur le point de partir avec armes et bagages, mais un proverbe légèrement modifié dit justement :

L'homme propose et la femme dispose.

Mme Ernest, que son mari lui-même croyait profondément endormie, se présenta subitement devant les jeunes intrépides.

— Messieurs, dit-elle, ces dames et moi n'avons pas la prétention de vous gêner dans vos plaisirs, mais je suis chargée de vous déclarer que nous avons toutes résolu de vous suivre.

Au moment où elle prononçait ces paroles, apparurent, enveloppées comme elle dans de chaudes douillettes en fourrure, et solidement chaussées comme pour une expédition dans les montagnes, Mlle Marie Fontaine et Mlle Élisa Leroux qui sembla chercher dans le groupe réuni quelqu'un qu'elle n'y trouvait pas.

Ce quelqu'un était M. Barbier, son futur.

Le solennel ancien négociant ne tarda pas à se montrer, correctement vêtu, comme il convient à un homme qui s'est donné pour mission de plaire.

Il alla présenter ses hommages aux dames d'abord, puis aux chasseurs à qui il serra cordialement la main.

Au moment de se mettre en route, Mme Ernest demanda encore une grâce à son mari : c'était d'accepter dans la petite caravane organisée, sa femme de chambre, Mlle Pauline Daubry qui, nous l'avons dit, avait été depuis longtemps reçue dans les réunions organisées le soir après le repas.

Mlle Pauline était une trop jolie fille pour que sa présence pût sembler désagréable aux jeunes chasseurs. La figure de M. Jollibois,

l'ancien chef de rayon du Louvre, s'illumina de joie en entendant cette nouvelle.

— Il ne nous manquerait que la présence de l'oncle Jean-Pierre et celle des deux savants professeurs, pour que la partie fût complète, dit M. de la Bécassière.

— Mon oncle a trop de choses à préparer pour le départ, répondit M. Champion, pour que nous puissions compter sur lui. Quant au docteur et à M. Fontaine, je sais qu'ils ont eux-mêmes organisé une chasse aux papillons, dans laquelle notre présence ne pourrait que leur être désagréable.

A ce moment, la vieille et sèche Mme Raymond se montra enveloppée dans son châle long des Indes, aux couleurs criardes et démodées.

— Ne vous gênez pas, messieurs, dit-elle de sa voix aigre et désagréable ; ne vous gênez pas non plus, mesdames et mesdemoiselles. Que tout le monde aille courir les champs, c'est parfait, à la condition de laisser au logis Mme Cendrillon ; malheur aux vieilles, vive la joie, tant pis pour qui n'est pas toujours disposé à rire sans motifs et à batifoler.

Mme Ernest, qui seule avait une influence sérieuse sur la vieille amie de sa famille, accourut pour mettre une digue à ce flux de paroles.

— Qui donc vous a dit, madame Raymond, que votre présence serait désagréable à quelqu'un d'ici ? N'en croyez pas un mot, et soyez au contraire bien convaincue que si personne n'a songé à vous prier de faire partie de notre promenade, c'est uniquement parce que tout le monde connaît votre amour pour la solitude, et vos habitudes sédentaires. Vous voilà, soyez la bienvenue.

On se mit en route, les chasseurs réunis formant un groupe d'avant-garde, et les dames les suivant à courte distance.

Un troisième groupe ne tarda pas à apparaître ; c'étaient les deux fidèles serviteurs Marius Couracasse et Jean Louis le Gludic, qui suivaient à distance, porteurs d'un panier de dimensions respectables.

Nul ne fit attention à leur présence, tant chacun était absorbé par ses idées personnelles.

La petite troupe prit, en remontant le Niagara, la route qui conduit au lac Érié dont le fleuve est un déversoir et va lui-même se jeter, comme nous l'avons vu, dans le lac Ontario.

Cette route charmante et accidentée suit les sinuosités du cours d'eau et est bordée de fermes qui appartiennent presque toutes à des laboureurs d'origine hollandaise.

Les promeneurs, éblouis par les splendeurs du paysage, ne pouvaient se lasser d'admirer tout le long du chemin des séries sans nombre de

vergers remplis de pêches dont les fruits commençaient à mûrir et de pommiers couverts d'une quantité innombrable de superbes pommes vertes

Les chasseurs qui formaient tête de colonne auraient voulu pousser leur promenade jusqu'au village de Chippawa, peuplé de brocanteurs qui fournissent aux pays voisins toute sorte de marchandises et reçoivent des denrées en payement. Mais ils avaient compté sans la fatigue des dames, qui depuis leur arrivée en Amérique avaient toujours voyagé commodément traînées dans des fourgons et qui n'avaient encore trouvé aucune occasion de s'habituer aux longues marches.

D'ailleurs le soleil devenait brûlant et l'on était arrivé sur la lisière d'un bois dont les arbres séculaires opposaient à ses rayons un obstacle infranchissable.

Mlle Fontaine se détacha du groupe féminin et accourut vers les chasseurs.

— Halte! dit-elle.

— Tiens, reprit en riant le marquis de la Bécassière, vous commandez comme un capitaine.

— Ces dames, reprit la messagère sans prendre garde à ce compliment, ont résolu de s'arrêter sous le couvert de ce bois et de s'y reposer jusqu'au moment où il faudra retourner à l'hôtel.

— Soit, chère demoiselle, répondit le galant marquis ; les désirs de ces dames sont pour nous des ordres.

On s'arrêta et chacun commença à jeter sur le gazon épais, qui formait comme un mœlleux tapis sur le solde la forêt, ses armes, ses munitions et sa carnassière.

Quand les dames se furent assises sur ce frais gazon, M. Champion prit la parole :

— Nous regrettons, mesdames, que vous n'ayez pu nous suivre jusqu'au village, qui, au dire de M. Moore, n'est pas à plus d'un mille d'ici, car nous aurions été heureux de vous y offrir quelques rafraîchissements qui vous eussent rendu les forces nécessaires pour le retour.

Mme Ernest sourit d'un air malin.

— Cher ami, dit-elle, ce que vous ne pouvez faire, nous sommes heureuses de vous l'offrir.

En disant ces mots elle montra du doigt les deux domestiques qui arrivaient avec leur panier rempli jusqu'aux bords.

Les jeunes gens comprirent qu'on leur avait ménagé une surprise.

En effet, Marius Couracasse se mit sans retard en train d'étaler sur le sol une nappe bien blanche et d'y placer un couvert pour chacun des convives.



Intérieur d'un Pulman. (P. 708.)

Pendant ce temps, le serviteur breton du marquis retirait du panier des viandes fraîches et des fruits de toute sorte enfermés dans des serviettes.

Du fond de cet inépuisable récipient émergèrent enfin des bouteilles dont les formes disaient d'avance la noblesse des crus où les vins qu'elles renfermaient avaient vu le jour.

C'était une collation en règle en pleine forêt, comme les Parisiens ont coutume d'en aller faire sous le couvert des bois de Clamart ou de Meudon.

Cette vue répandit la gaieté dans tous les cœurs.

Chacun se plaça autour de la nappe servant de table et les messieurs eurent galamment le soin de s'asseoir le plus possible à côté de la personne préférée.

C'est ainsi que, sans que nul n'eût paru y mettre la moindre préméditation, les deux inséparables époux, toujours plus épris l'un de l'autre, se placèrent de façon à pouvoir se prodiguer mutuellement les petits soins. Le marquis se trouva comme par hasard assis auprès de M^lle^ Fontaine, qui n'en manifesta aucune mauvaise humeur, et le formaliste M. Barbier ne consentit à prendre place à côté de M^lle^ Élisa, sa prétendue, qu'après qu'elle eut bien voulu lui donner la main et s'asseoir auprès de la table improvisée.

Fut-ce un simple effet du hasard ou un acte prémédité? Toujours est-il que la jolie soubrette se trouva placée entre M. Dick Moore et le beau Jollibois, qui, sans plus se soucier du quand dira-t-on, s'empressèrent à l'envi de l'entourer de petits soins.

Guillaume Novet, par suite de ces combinaisons, devint le voisin de la vieille M^me^ Raymond ; mais, comme il était loin de se piquer de galanterie, il ne songea pas même à s'en plaindre.

Ce fut un charmant impromptu : Lerat avait rempli le panier de gâteaux fabriqués tout exprès et de toute sorte de mets délicats ; les vins généreux circulèrent à la ronde dans des gobelets en argent qui, se rentrant les uns dans les autres, avaient l'avantage de se transporter aisément.

On vida au dessert trois bouteilles d'un vin de Champagne comme il n'y en avait peut-être jamais coulé de pareil dans toute cette région, puis quand chacun se déclara bien refait et plein de vigueur, on se disposa à rejoindre le village des Chutes, non pas en suivant l'ordre cérémonieux avec lequel on était venu, mais chacun offrant le bras à sa compagne et tous faisant plus ou moins montre de leur contentement et de leur joie.

Que de choses charmantes furent dites pendant cette adorable promenade !

La jeune mariée et son époux semblaient avoir pris à tâche de donner l'exemple du laisser-aller : ils se poursuivaient sur la route comme des papillons grisés par l'odeur des roses se poursuivent dans les campagnes fleuries.

M. Barbier n'osait certes pas imiter ces jeux qu'il savait trop peu

graves pour son âge et pour celui de celle qu'il désirait avoir pour compagne, mais il regardait complaisamment ces courses folles auxquelles Mlle Fontaine et la jolie soubrette ne tardèrent pas à se mêler; et il ne put s'empêcher de dire à sa compagne que ce spectacle le rajeunissait de vingt ans

Pauline Daubry, que ses deux voisins de table n'avaient pas cessé de lutiner, acceptait leurs hommages avec une admirable impartialité.

La fine mouche sentait bien que rien de bien sérieux ne pourrait sortir pour elle de ces badinages; mais en somme elle était jeune, elle se sentait admirée et son cœur en éprouvait une satisfaction secrète.

Au moment d'entrer dans le village, on rencontra M. Beaudoin et son élève qui revenaient de leur côté rapportant tout l'attirail de peinture qu'avaient nécessité leurs travaux.

Un seul des serviteurs suffisant à rapporter le panier délesté de ses provisions, l'autre débarrassa de ces objets plus encombrants que lourds les deux jeunes gens qui purent ainsi prendre leur part des ébats de la troupe joyeuse.

On rentra à l'hôtel à l'heure militaire. L'oncle Million en témoigna la satisfaction à tout son monde.

— A table, mesdames, à table, messieurs, s'écriait-il, nous n'avons pas de temps à perdre, car à deux heures précises un omnibus de l'hôte nous conduira à la gare.

— Donc nous partons? interrogea M. Dick Moore.

— Parbleu! reprit d'un ton de bonne humeur l'oncle Jean-Pierre. Pensiez-vous que nous resterions ici?

— Non certes! et où allons-nous?

— Directement à Chicago.

— Tant mieux, dit Émile des Rivières qui avait refusé jusqu'alors de prendre part à la joie générale et qui était resté silencieux à l'écart. Tant mieux! car nous y rencontrerons sans doute M. Pierre Duther.

Personne ne releva ce propos, car personne ne désirait une rencontre qui sans doute occasionnerait un nouveau combat.

— Quelle route suivrons-nous? interrogea M. Dick Moore qui sentait le besoin de donner un nouveau cours à la conversation.

— Y a-t-il donc plusieurs modes de communication? demanda le jeune Jollibois.

— Certainement, reprit l'oncle Jean-Pierre, mais nous prendrons le chemin de fer.

— C'est bien ainsi que je l'ai compris, dit l'Américain, et c'est pour cela que je vous demande quelle voie vous avez choisie

— Il y a en effet deux voies ferrées qui se rendent d'ici à Chicago, dit l'oncle Jean-Pierre, l'une traverse le Canada de l'ouest et passe par deux villages dont les noms prétentieux vous feront sourire; il ne s'agit en effet de rien moins que de Paris et de Londres; et de là elle se rend à Chicago par Détroit.

J'ai préféré, d'après le conseil de gens expérimentés, prendre l'autre route qui suit la côte sud du lac Érié et qui est, m'a-t-on dit, bien plus pittoresque.

Après un repas auquel le bon Marseillais, qui ignorait l'acompte pris en plein air le matin même, trouva qu'on ne fît pas l'honneur qu'il méritait, le majordome de l'hôtel vint annoncer que l'heure du départ de l'omnibus allait sonner et chacun se hâta d'aller prendre sa place.

En Amérique, la question de la prise des billets de chemin de fer, d'enregistrement des bagages, de correspondance et de transbordements est fort simplifiée.

Dans tous les hôtels de premier ordre se trouvent des bureaux créés par les Compagnies où vous pouvez faire vos arrangements sans vous préoccuper d'autre chose que de l'heure du départ des trains.

Tout a été calculé pour l'agrément et le bénéfice des voyageurs. Ce n'est guère qu'une question d'argent.

Moyennant finance, votre billet vous donne droit à un parcours accompli en plus ou moins de temps et il vous est loisible de vous arrêter partout où il vous plaît pendant le trajet, quitte à prendre un train postérieur et à arriver quand vous pourrez.

L'oncle Million, en restant à l'hôtel des Chutes, n'avait pas perdu son temps.

Après s'être suffisamment fait renseigner sur l'exploitation des chemins de fer, il avait pris pour tout son monde des places pour San Francisco, avec délai indéfini pour arriver et autorisation de s'arrêter à toutes les gares où il en prendrait fantaisie à lui ou à ses compagnons de route.

Un *pulman car* avait été spécialement loué pour ce trajet. Rien de plus confortablement aménagé que ces véhicules dont chacun de nos lecteurs a pu voir des spécimens aux expositions universelles.

Le wagon mis à la disposition de la caravane française était un wagon, dortoir, de ceux qu'on appelle *sleeping-cars* ou *silver palaces* (palais d'argent).

Moyennant une somme fixe et relativement peu importante, ce véhicule devait être mis au service des voyageurs pendant toute la durée de leur voyage à la seule condition que la Compagnie percevrait un

supplément de trois dollars par jour pour chaque voyageur. Rien de mieux imaginé que la disposition de ces wagons de luxe qui ressemblent moins à des voitures qu'à des hôtels meublés et où tout le monde fut appelé à prendre place sans excepter les serviteurs.

Le jour, ce sont des salons spacieux avec des canapés moelleux qui se font vis-à-vis.

Quand arrive la nuit, un nègre de service démonte ces banquettes et abaisse la paroi supérieure du wagon.

Il tire de là des oreillers, des couvertures, des draps, des rideaux qui sont bien vite installés.

En moins d'une demi-heure ces wagons, longs de vingt-cinq mètres environ, et qui contiennent de chaque côté 12 petits canapés se faisant face les uns les autres, sont transformés en un long dortoir renfermant vingt-quatre lits rangés sur deux étages.

Ces lits sont très confortables, larges, et pourraient suffire pour deux personnes; on y est infiniment mieux que sur les couchettes qu'on trouve dans les cabinets des bâtiments à vapeur ou des navires de l'État.

Deux canapés constituent une section et forment, réunis pendant la nuit, un excellent lit avec draps et oreillers toujours d'une propreté irréprochable.

Un autre lit, caché dans la paroi du wagon pendant le jour, sort d'une espèce de placard pour venir se rabattre horizontalement à trois pieds au-dessus du premier et reçoit le second voyageur. Chaque section, c'est-à-dire l'ensemble de deux lits superposés, est séparée de ses voisines par une cloison; et, comme le milieu du wagon est traversé par un couloir qui permet de franchir le train dans toute sa longueur, une double rangée d'épais rideaux laisse libre ce passage tout en cachant les dormeurs.

Les dames occupent généralement les lits d'en bas, les seuls qui ont vue sur la campagne et les seuls aussi qui dispensent, au lever comme au coucher, d'une gymnastique toujours gênante pour une femme.

L'avant et l'arrière du wagon sont occupés par un fumoir (*smoking room*), des lieux d'aisance et des cabinets de toilette, l'un pour les dames, l'autre pour les hommes, toujours abondamment fournis d'eau glacée, de savons et de serviettes.

Le matin, en se levant, voyageurs et voyageuses trouvent leurs chaussures cirées, c'est l'œuvre du nègre de service spécialement attaché à la voiture. On l'appelle le *porter*.

On voit qu'au point de vue confortable, pendant la durée du long voyage entrepris, les gens de la noce parisienne n'avaient pas grand'-chose à désirer.

Une autre institution qui ne saurait trop mériter nos éloges et que les Compagnies françaises feraient bien d'imiter, est relative au transport des bagages, source d'éternels soucis chez nous, pour peu qu'on fasse un long parcours, et qu'il faille en route changer de train.

Chaque voyageur, aux États-Unis, à droit au transport gratuit de cent livres de bagages. Grâce à un procédé très simple, et qu'on ne rencontre que là, si les bagages s'y détournent quelquefois de leur destination, jamais ils ne s'y perdent.

Soit avant le départ, soit pendant le parcours, un employé passe, à la poignée de votre valise, sac de nuit ou autre colis, une courroie de cuir qui porte une plaque en laiton où sont inscrits un numéro et l'indication de la voie ferrée que vous prenez.

On vous remet une plaque analogue.

Cela s'appelle un *check*, ni plus ni moins qu'un bon à payer.

On dit alors que votre bagage est chèqué et vous pouvez aller ainsi au bout du monde, sans vous en inquiéter, un an ou deux durant s'il vous plaît.

Aux approches des grandes gares, un agent de la compagnie parcourt le train, vous demande votre chèque, si vous êtes arrivé à destination, et, après vous avoir donné en retour un récépissé à souche, prend note de la maison où vous comptez descendre.

En arrivant à la gare, vous n'avez plus à vous occuper de vos bagages Vous allez à l'hôtel, soit à pied en vous promenant, soit par le premier *car* (fiacre) venu, et vous êtes certain de trouver votre malle rendue à destination.

Cela vous a coûté une somme modeste, tant par colis, et vous êtes ainsi débarrassé de tout souci.

L'oncle Jean-Pierre s'était empressé de se conformer à cette méthode, car il savait que les Compagnies d'*express*, comme on appelle celles qui se chargent des bagages, sont en bonne odeur auprès des employés des *railroads* et qu'elles sont les premières servies.

Si, par méfiance ou pour une autre raison, quelqu'un ne donne pas son chèque à l'*express*, il est exposé à attendre bien longtemps avant qu'on lui délivre son bagage.

Tous les membres réunis de la noce parisienne prirent donc place dans le sleeping-car loué par l'oncle Jean-Pierre, et bientôt l'on se mit en route.

Dès que l'on fut installé, chacun des messieurs songea à aller examiner le train et à se rendre compte de la manière dont on serait appelé à vivre pendant un voyage qui ne durerait pas moins de quinze ou

vingt jours, en tenant compte des arrêts projetés. Ces messieurs ne pouvaient se lasser d'admirer le luxe qui régnait dans le train tout entier.

M. Champion surtout restait stupéfait devant l'élégance recherchée du mobilier.

M. Dick Moore, heureux de voir son pays natal apprécié, fournit complaisamment les renseignements qu'il connaissait.

— C'est aux machines-outils, dit-il, qu'est due toute l'ébénisterie intérieure.

— Oh! riposta M. Champion, à mon avis, le seul reproche que l'on pourrait faire à ces aménagements somptueux serait de l'être trop.

— C'est vrai, dit l'Américain, mais le goût du pays le veut ainsi : joindre l'utile à l'agréable, faire mieux qu'ailleurs, sont à mon avis de fort honorables prétentions qu'on ne saurait qu'approuver.

Puis, s'animant sous une inspiration patriotique :

— Rappelez-vous, messieurs, dit-il, et ne vous lassez pas d'observer. Partout, depuis les appartements des grands hôtels et les salons des bateaux à vapeur, jusqu'aux pompes à incendie et aux moissonneuses mécaniques, vous verrez tout reluire, flamboyer, miroiter comme un mobilier de petite maîtresse.

C'est que nous sommes ici dans le pays démocratique par excellence. Toute clientèle ne se compose que de princes ; les fabricants savent qu'ils s'adressent au peuple souverain, et ils ont conscience que rien n'est trop beau pour qui paye.

Toujours conduits par le Yankee, les visiteurs du train se rendirent sur la plate-forme extérieure.

C'est la place favorite de tous ceux qui haïssent le renfermé.

Protégé tant bien que mal par un garde-fou, assis sur un frein de la voiture ou sur les marches de l'escalier, on peut là laisser fuir les heures dans la volupté d'un bain d'air... ou de poussière.

Le fumeur y trouve un refuge pour savourer paisiblement le cigare de Cuba ou de Californie qu'il vient de payer un prix insensé, s'il n'a pas eu la précaution de s'approvisionner, avant le départ, des cigares de son choix. Là, les savants et les artistes contemplent et dissertent, échangeant leurs impressions et leurs idées.

— Le séjour de la plate-forme me paraît en effet assez séduisant, dit le marquis de la Bécassière, mais il est fort dangereux, et je m'étonne qu'on permette d'y séjourner.

— Ami! dit gaiement M. Dick Moore, vous vous croyez toujours en France où tout est réglé comme un papier de musique. Mais lisez donc cette affiche :

« Il est interdit de se tenir sur la plate-forme. »

— C'est justement en vertu de cette inscription que je m'étonne de ne pas voir les employés intervenir.

— Ici, monsieur le marquis, répondit l'Américain, chacun est responsable de ses actes. La Compagnie, en vous avertissant, a dégagé sa responsabilité. S'il vous arrive malheur, tant pis pour vous. Tout le monde part de ce principe que, chacun étant intéressé à sa propre conservation, il est juste de laisser à l'individu toute liberté d'agir, tant que le service n'est pas entravé, et que la majorité des voyageurs n'est pas dérangée.

— Ma foi, messieurs, dit M. Fontaine, ces raisons sont peut-être bonnes en Amérique et ces précautions suffisantes, mais je doute qu'elles puissent garantir la sécurité en France.

Permettez-moi, à ce sujet, de vous raconter une anecdote que votre écriteau me remet en mémoire.

Pendant que je demeurais à Lyon, il y a longtemps de cela, car c'était à l'époque de l'inauguration des locomotives sur la ligne de Lyon à Saint-Étienne, un fait bien caractéristique se passa.

A la sortie du pont sur la Saône, à son confluent avec le Rhône, le train rencontrait et rencontre encore un long tunnel, appelé le tunnel de la Mulatière, qui, à cette époque, était fort étroit, car le chemin de fer n'avait qu'une voie unique.

Chaque jour des accidents se produisaient sous ce maudit tunnel, où une foule d'imprudents ne craignaient pas de s'engager, malgré le danger de se faire écraser par un train.

La municipalité s'émut et fit écrire en lettres énormes sur le fronton du souterrain :

« Défense de s'engager sous cette voûte, sous peine d'être tué. »

La série des accidents, loin de diminuer, sembla même prendre des proportions nouvelles.

Sur l'avis d'un conseiller municipal, on remplaça l'inscription monumentale par un simple écriteau portant ces mots :

« Défense d'entrer dans le tunnel sous peine d'amende. »

Depuis, on n'a pas eu de nouveau sinistre à déplorer.

Cette anecdote mit toute la petite colonie en belle humeur; ces messieurs, rentrés dans le salon commun, en riaient encore, et il fallut que le savant géographe répétât son histoire à ces dames.

A ce moment un personnage singulier fit son apparition dans le wagon réservé.

C'était le marchand de gâteaux, de fruits, de chocolat, qui venait offrir aux dames sa marchandise appétissante.



1. Le marchand de variétés. 2. Champion et Dick Moore. 3. Le Sherman house.

Cet industriel prend, pendant le trajet du train, une importance extrême. Il vend à peu près de tout.

Aux uns, il offre des journaux et des revues ; aux dames, des éventails et des romans sentimentaux. Aux enfants, il présente des jeux de patience, aux fumeurs des cigares, aux priseurs du tabac en poudre et aux

chiqueurs (tous les Américains de tous les mondes le sont) du tabac à mâcher.

M. Dick Moore de nouveau interrogé par ces dames, se fit un véritable plaisir de les satisfaire de son mieux.

— Une erreur assez générale en France, dit-il, consiste à croire que les chemins de fer américains marchent plus vite que les vôtres; c'est le contraire qui est la vérité.

Sur quelques lignes parfaitement construites, aux environs de New-York ou de Philadelphie, la vitesse des trains rapides européens est quelquefois atteinte, mais jamais dépassée.

En Amérique, il y a peu de trains express; sur beaucoup de lignes, il n'y a que deux et même qu'un seul départ par jour.

On s'arrête à toutes les stations, très peu de temps, il est vrai; mais, en somme, la vitesse moyenne n'est guère que de 30 à 32 kilomètres à l'heure.

On parle bien d'un train express, franchissant en vingt-quatre heures les 400 lieues qui séparent New-York de Chicago; mais il s'agit d'un train spécial pour la poste et les journaux, et dont l'unique voiture ne prend pas de voyageurs.

Les dames et les messieurs n'avaient pas encore eu le temps d'être blasés par un long parcours, et tous les yeux contemplaient les pays traversés.

La campagne se montra d'abord charmante, couverte d'arbres chargés de fruits; partout la terre noire et grasse, dépourvue de pierres, semblait facile à retourner.

Les champs de maïs déjà grand alternaient avec les prairies, et toutes ces parcelles étaient entourées de clôtures de bois bien droites et bien entretenues.

Souvent, au milieu des champs cultivés, apparaissaient les troncs noircis de l'ancienne forêt qui avait couvert tout le pays.

C'est que là, comme sur bien d'autres points des États-Unis, le défrichement fait chaque année de nouveaux progrès. Le bois abattu est brûlé sur place; les broussailles qui le remplacent sont incendiées de nouveau et, trois ou quatre ans après, le cultivateur commence à récolter.

Bien des années s'écouleront encore avant que les énormes souches, minées par le feu et la pourriture, aient achevé de disparaître[1].

La voie suit constamment les rives sud du lac Érié, à une courte

1. *Promenades dans les deux Amériques*, par Edmond Cotteau (Charpentier, éditeur).

distance. Souvent, on aperçoit ses eaux, entre deux échappées de verdure, comme une mer sans bornes.

Cependant, la nuit était venue, les dames s'étaient réfugiées dans leurs cabines et les messieurs fumaient leur cigare sur la plate-forme.

Comme on approchait de Buffalo, M. Champion rejoignit discrètement M. Moore et lui parla à demi-voix :

— Ami, lui dit-il, j'ai l'intention de vous quitter à la station prochaine, et de ne vous rejoindre que dans cinq ou six jours à Chicago.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander ce que vous désirez faire?

— Pas la moindre. A Buffalo se trouve l'embranchement qui conduit au pays du pétrole. Vous comprenez sans peine qu'un ingénieur français ne serait pas pardonnable si, passant si près de ces immenses richesses minérales, il ne se détournait pas un peu de sa route pour aller les examiner de près.

— Certes ! rien de plus légitime que ce désir, et je m'associerai d'autant plus volontiers à ce petit voyage que je connais *Oil City* (la ville de l'huile) et que je puis vous y servir de cicerone.

— Bravo ! mon cher ; alors arrêtez-vous avec moi à Buffalo.

— Il y a une difficulté, dit avec quelque embarras l'Américain ; il est urgent que je sois le plus tôt possible à Chicago.

— Y aurait-il à mon tour indiscrétion à vous demander ce que vous avez à y faire?

— Et je vous répondrai sans hésiter, oui! cher ami. Ne voyez pas là un manque de confiance. Qu'il me suffise de vous dire qu'il s'agit d'une surprise agréable que je crois pouvoir faire à quelqu'un qui vous touche de très près.

— En ce cas, gardez votre secret, cher ténébreux ; mais il me semble que tout pourrait s'arranger à l'amiable.

— Comment celà?

— De la façon la plus simple du monde.

— Parlez donc, vous me faites bouillir.

— Avez-vous pour longtemps à faire à Chicago?

— Pour une heure au plus.

— Hé bien ! j'irai avec vous jusqu'à Chicago, j'attendrai que vous ayez accompli vos mystérieux projets, et nous prendrons ensemble le premier train qui, revenant à Buffalo, correspondra avec le train qui doit nous prendre pour nous mener à l'*oil dorado*[1].

1. Sorte de calembour ou de jeu de mot rappelant l'El-dorado.

Les deux amis, ayant ainsi pris une décision, se retirèrent discrètement, chacun dans son lit improvisé, laissant les jeunes gens, moins pressés qu'eux de dormir, continuer à fumer en contemplant le paysage argenté par la lune et envoyant dans les airs des spirales de vapeur odorante.

Ils ne tardèrent pas, néanmoins, poussés par le froid qu'augmentait encore la vitesse du train, à sentir le besoin d'aller demander de la chaleur à leurs couchettes.

Le jeune Jollibois fut le premier levé le lendemain, et il se hâta de retourner à son poste d'observation.

Il remarqua avec plaisir que quelques villas apparaissaient çà et là et que de gigantesques affiches se déroulaient de chaque côté de la voie.

C'étaient là les indices certains des approches d'une grande ville.

CHAPITRE LXXII

ARRIVÉE A CHICAGO. — L'EMPLOYÉ DE L'EXPRESS ET LES CHÈQUES DES BAGAGES. — LE SCHERMAN-HOUSE. — LES ABORDS DE LA VILLE. — POPULATION MATINALE. — LA CLOCHE DE LA MACHINE. — MARCHANDS DE JOURNAUX. — CARS. — LA REINE DE L'OUEST. — UNE VILLE QUI POUSSE COMME UN CHAMPIGNON. — L'INCENDIE DE 1871. — LE PHÉNIX QUI RENAÎT DE SES CENDRES. — LE QUARTIER DES AFFAIRES. — LES TROTTOIRS. — LA FORMALITÉ D'ARRIVÉE A L'HOTEL. — UNE CONFORTABLE INSTALLATION. — M. DICK MOORE S'ÉCLIPSE. — UNE LIASSE DE PAPIERS ET UNE PHYSIONOMIE TRIOMPHANTE. — LES TITRES DE CONCESSION DU PLACER DU LAC. — UN CARRÉ DE 3 KILOMÈTRES 600 DE CÔTÉ. — RELATIONS TÉLÉGRAPHIQUES. — UN BON DE 10.000 DOLLARS. — 20.000 FRANCS DE RELIQUAT. — DÉPART POUR LE PAYS DE L'HUILE. — MÉDOR RESTE AVEC GUILLAUME. — DUNKERQUE. — *Oil-City*. — APPROCHES DU PAYS HUILEUX. — *Oil-Dorado*. — ODEUR PÉNÉTRANTE. — LES PUITS SE MULTIPLIENT. — *Oil-Creek*. — LA VALLÉE DU PÉTROLE. — LA FIÈVRE DE L'HUILE. — L'HISTOIRE DU PÉTROLE. — PROPRIÉTÉS MÉDICINALES. — LES INDIENS SENECAS ET L'HUILE DE SENÈCAS. — LES RHUMATISMES GUÉRIS PAR LE PÉTROLE. — LE PÉTROLE EMPLOYÉ COMME LUMINAIRE. — M. DRAKE PERFORE LE SOL. — UNE INDUSTRIE PROSPÈRE. — L'HÔTEL DU *Great Western*. — MAUVAIS ÉTAT DE LA VILLE. — BOTTES D'ÉGOUTIER. — BOUE ET BARILS GRAISSEUX. — UN NOM INATTENDU LU SUR UN REGISTRE. — M. PIERRE DUTHER ET M^lle^ CLÉMENCE ALLARD REPARAISSENT A L'HORIZON. — UN MOT DU DOCTEUR PANGLOSS. — UNE ENTREVUE CORDIALE ET UN ENTRETIEN SINCÈRE. — CE QUE PENSE M^lle^ CLÉMENCE. — UN SECRET GARDÉ ET UN SECRET CONFIÉ. — LARMES ET REGRETS. — LA DEMOISELLE D'HONNEUR NE REJOINDRA PAS LA NOCE. — LE SALON COMMUN DE L'HÔTEL DU GRAND-OUEST. — PROPOS SUR L'HUILE. — L'ARRIVÉE D'UN TRAIN ET LA CONFUSION DES LANGUES. — UN HOMME HEUREUX. — UN BÉNÉFICE DE 5 MILLIONS DE DOLLARS ET UNE VENTE DE 75 MILLIONS DE FRANCS. — NOMBREUX EXEMPLES DE FORTUNES RAPIDES. — LE CARNET D'UN INGÉNIEUR.

Tout le monde fut bientôt sur pied en apprenant qu'on approchait de Chicago et qu'on avait déjà pénétré dans les larges avenues désertes tracées autour de la ville, et qui sont là comme autant d'artères permettant à la cité de continuer à grandir avec la rapidité qui, depuis sa naissance, a caractérisé son développement inouï.

A ce moment l'employé de l'Express se présenta dans le sleeping-car et, s'adressant au négociant marseillais, lui demanda de lui confier contre reçu ses chèques de bagages.

L'oncle Jean-Pierre s'empressa de se rendre à ses sollicitations et à payer la somme due pour chaque colis.

— Où ces dames et ces messieurs désirent-ils descendre? demanda l'agent de la compagnie.

— Dame! je ne connais pas la ville, répondit le Marseillais, et je désire seulement m'adresser à une hôtellerie confortable.

M. Dick Moore s'était rapproché des interlocuteurs.

— Nous logerons, dit-il, au *Scherman-house.*

L'employé salua et se retira.

— Vous connaissez cet hôtel? demanda M. Million.

— Pas le moins du monde, répondit l'Américain mais on me l'a vivement recommandé à Montréal, et j'ai des raisons personnelles pour y descendre plutôt qu'ailleurs.

Pendant cette conversation, le train continuait à avancer, quoique sa vitesse eût été considérablement diminuée.

Les dames, la tête penchée aux vasistas, constataient que les maisons bordant les avenues où la ligne de chemin de fer passait, sans d'ailleurs être garantie par la moindre clôture, allaient en se resserrant, que la population matinale devenait plus nombreuse et que la cloche de la machine sonnait à toute volée pour avertir les passants.

Bientôt, on vit une nuée de gamins de la ville accourir, se précipiter vers les portières, et grimper sur les plates-formes, offrant les journaux du matin aux voyageurs avides de nouvelles.

Le train s'arrêta enfin. On était arrivé à Chicago.

Des cars aux couleurs variées stationnaient devant la gare. M. Million offrit aux dames de prendre place dans une de ces voitures [1], mais tout le monde était las d'avoir été si longtemps enfermé, et chacun manifesta le désir de se rendre à l'hôtel à pied, afin de se faire, dès l'arrivée, une idée de la ville miraculeuse, qui a mérité son surnom de *Reine de l'Ouest.*

La ville de Chicago, assise sur le lac Michigan, ne peut se vanter d'avoir de bien anciens titres de noblesse. Elle date de 1830, époque à laquelle elle consistait en une simple agglomération de quelques cabanes en bois.

Vingt ans après, en 1850, elle comptait déjà 60.000 habitants et aujourd'hui elle en a 500.000!

Récemment, en octobre 1871, un incendie la détruisit sur le tiers de son étendue, mais les grandes villes d'Amérique semblent avoir hérité du mythologique Phénix, et avoir le privilège de renaître de leurs cendres, plus riches et plus belles.

Aujourd'hui, la plupart des maisons sont reconstruites, bien que, çà et

1. On nomme *Cars*, aux États-Unis, les omnibus des chemins de fer, les wagons, les tramways, et en un mot toutes les voitures publiques, qui font un service régulier ou non.

là, on rencontre encore quelques places vides et noires, derniers témoignages de la terrible catastrophe.

Les compagnons de route de M. Million suivirent le négociant marseillais qui, lui-même, se laissait guider par un homme complaisant qui lui avait offert ses services.

On traversa le quartier des affaires, composé de vastes maisons à cinq étages, toutes admirablement décorées et ornées de sculptures.

Les trottoirs surtout attirèrent l'attention des promeneurs.

Ils se composent, dans les riches quartiers, de deux parties bien distinctes :

La première est faite de panneaux de verre encastrés dans des cadres de fer. C'est par là que les sous-sols reçoïvent la lumière.

La seconde, large de plus de trois mètres, est formée de dalles en pierre de deux mètres de longueur.

Dans les quartiers moins élégants, les trottoirs sont en bois, mais ils sont toujours fort élevés au-dessus de la rue, impraticable le plus souvent pour les piétons, qui y rencontreraient une couche épaisse de boue noire et gluante.

On arriva enfin à l'hôtel Sherman. C'est bien un des plus vastes caravansérails du monde.

Qu'on se figure une immense construction carrée, développant ses quatre larges façades à cinq étages sur quatre rues différentes.

M. Million, après avoir rempli, dans la vaste salle qui sert de vestibule, la formalité exigée, c'est-à-dire après avoir inscrit sur un énorme registre, placé sur un guéridon élégant, son nom et celui des gens qui l'accompagnaient, demanda au majordome, chargé de recevoir les voyageurs, un vaste appartement où il pût s'installer avec tout son monde.

Non seulement il trouva là, au premier étage, le logement le plus somptueux et le plus commode, mais encore on consentit à transformer l'une des pièces en cuisine, et à y installer un grand fourneau au bénéfice du cuisinier Lerat.

C'était là une concession d'autant plus méritoire qu'elle sortait absolument des coutumes locales, et que cela devait priver l'hôtel des bénéfices qu'on avait le droit d'espérer sur la nourriture des voyageurs, pendant la durée de leur séjour.

M. Million fut si content de cet accueil hospitalier qu'il versa entre les mains du régisseur une somme de 200 dollars, à titre d'indemnité destinée au maître d'hôtel, pour cette faveur extraordinaire.

Quand les gens de la noce furent invités par un des serviteurs à se rendre dans leur appartement, ils ne furent pas médiocrement surpris d'y

voir leurs bagages rangés en bon ordre. C'est là un tour de force qu'accomplissent journellement les compagnies d'express.

Pendant que ces faits avaient lieu, M. Dick Moore avait quitté la société qui d'ailleurs ne s'était pas autrement émue de sa disparition.

Guidé par un employé de l'hôtel, il s'était rendu au bureau de poste.

Quand il rejoignit les voyageurs réunis dans le grand salon, il avait une liasse de papiers à la main et sa figure, ordinairement si calme, était resplendissante.

Il se dirigea à grands pas vers M. Champion.

— Victoire! victoire! dit-il.

— Quelle bonne nouvelle apportez-vous donc? demanda l'ingénieur.

— Regardez vous-même, répondit l'Américain en tendant les papiers qu'il tenait dans sa main.

M. Champion retira patiemment cinq ou six feuilles pliées d'une large enveloppe; puis il les étala sur une table.

— Tiens! tiens! s'écria-t-il tout joyeux à son tour.

— Mon oncle, venez donc voir. M. Dick Moore nous fait une surprise.

M. Million accourut, et quand il eut pris connaissance des papiers placés sur la table, il tendit la main à l'Américain.

— Merci, cher ami, dit-il, vous êtes bien un homme de votre pays, actif et prévoyant.

Les papiers apportés étaient en effet des objets importants.

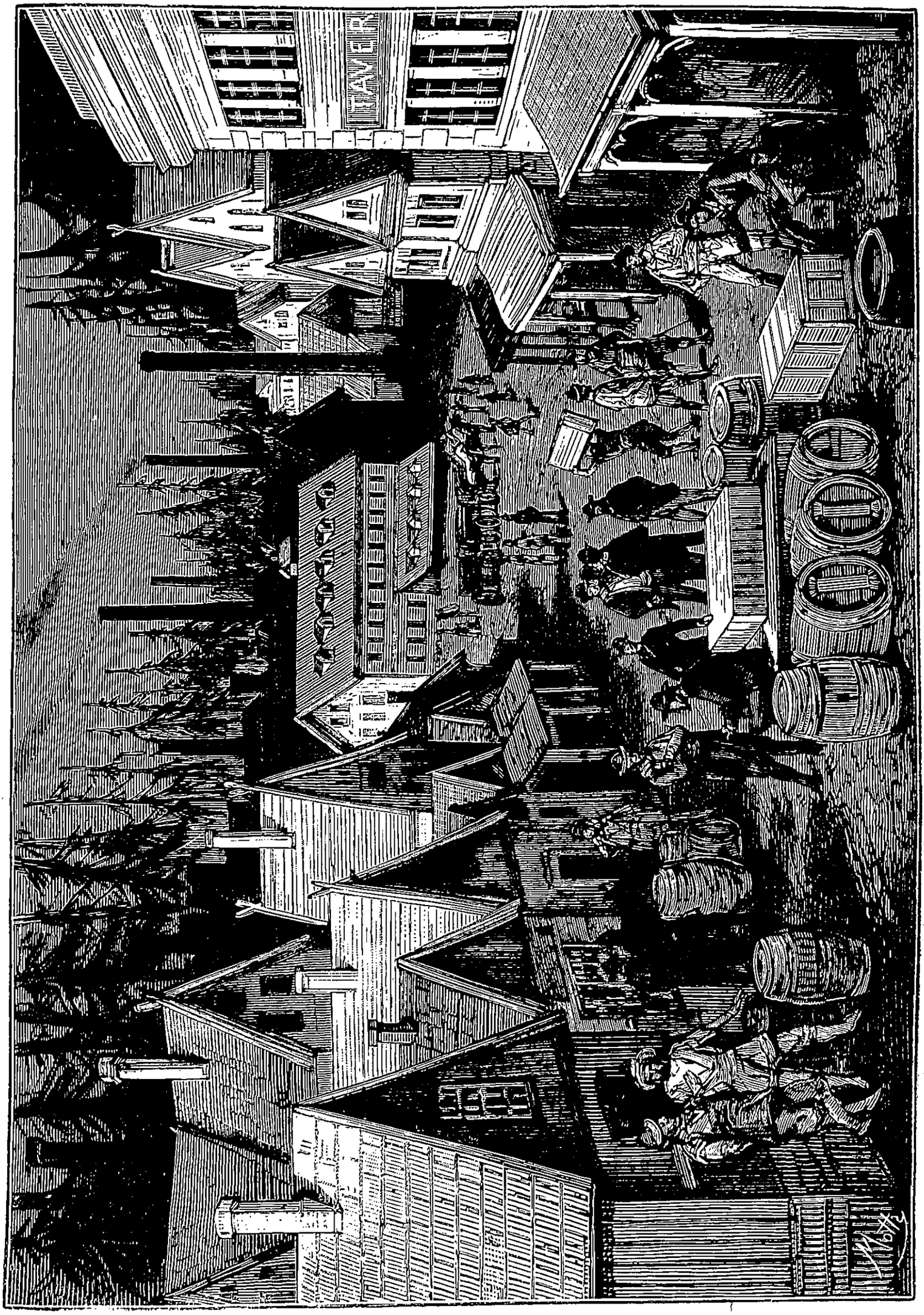
Ce n'était rien moins que les titres en règle de la concession du placer du Lac, et tout à l'entour, d'une étendue de terre d'une largeur de deux milles, soit 3 kilomètres 600 mètres environ.

— Vous voyez, mon cher monsieur Champion, dit le Yankee, heureux du plaisir qu'il faisait naître, que j'avais raison de demander à venir jusqu'à Chicago. Maintenant que nous sommes en règle nous repartirons pour le pays de l'huile aussitôt que bon vous semblera.

— Halte là! dit l'oncle Jean-Pierre, je m'oppose formellement à ce que vous vous mettiez en route avant d'avoir déjeuné.

— Hé bien, en attendant, dit M. Champion, M. Dick Moore va nous dire comment il s'y est pris pour se faire délivrer ces pièces, car enfin il ne nous a pas quittés et de plus je vois là que cette concession a coûté 50,000 francs. Que diable! tant Yankee soit-on, on ne porte pas 50,000 francs sur soi.

— Rien de plus simple pourtant que ce que j'ai fait, et il n'y a pas, en



UNE RUE A OIL-CITY.

Amérique, un simple épicier qui n'ait, chaque jour, à faire des opérations de cette nature.

J'étais inquiet sur le sort du placer découvert par M. Champion, et une pensée importune se dressait sans cesse, malgré moi, devant mes yeux.

— Quelle pensée ? interrogea l'ingénieur.

— Celle qu'un autre pouvait d'un instant à l'autre se trouver, par suite d'une circonstance fortuite, entraîné sur les lieux que nous avons quittés, qu'un autre hasard pouvait lui faire découvrir ce que nous avons trouvé et qu'alors le bénéfice légitime sur lequel nous comptons changeait de maître et nous échappait irrévocablement.

Je résolus, en conséquence, de mettre à profit notre séjour à Montréal et je me rendis au bureau télégraphique.

J'adressai par dépêche au gouverneur du Canada une demande en concession de terres et je lui envoyai par la poste les plans qu'il était nécessaire de joindre à cette demande. En même temps que ce paquet, j'envoyai un bon de dix mille dollars tiré sur mon ami Salomon à San Francisco.

J'oubliais de vous dire qu'à une dépêche que j'avais préalablement adressée à ce dernier, il m'avait répondu que je pourrais tirer sur lui jusqu'à concurrence de quatre à cinq millions si cela me plaisait.

Pendant notre séjour à Montréal, au village des Cascades, et pendant la durée de notre voyage, le gouverneur a fait le nécessaire, encaissé à Québec le montant de notre dette et je reçois ainsi en même temps que les pièces authentiques qui nous rendent définitivement les maîtres de notre concession les vingt mille francs que j'avais envoyés en trop.

— Voilà qui est parfait, dit M. Champion, et je reconnais là, comme mon oncle, l'esprit pratique et l'activité des citoyens des États-Unis.

— Rien ne nous retient plus ici, reprit M. Dick Moore, et vous me voyez prêt à vous suivre dans le pays de l'huile, dès que nous aurons déjeuné, puisque cela plaît à M. Million.

— Partons quand vous voudrez, cher ami, répondit M. Champion.

Le Canadien demanda la parole.

— J'ai une grâce à demander à M. Dick Moore.

— Parlez, cher ami.

— Médor ne vous sera d'aucune utilité là-bas ; moi, au contraire, j'ai grand besoin d'un pareil auxiliaire si je veux entretenir la cuisine de gibier et de viande fraîche.

— Gardez Médor, mon cher, je n'ai pas peur qu'un tireur comme vous le dégoûte jamais de la chasse.

Deux heures plus tard, les deux amis avaient pris le train qui les

ramenait à Dunkerque, où, sans s'arrêter, ils prirent un second train sur l'embranchement qui conduit à la ville de l'huile (Oil-City).

Pas besoin n'était d'aller plus loin pour se rendre compte de la région où l'on se rendait.

Tous les trains que les deux amis rencontraient étaient chargés de tonnes de pétrole et de wagons-citernes dans lesquels l'huile s'emmagasine directement au moyen de tuyaux qui l'y amènent.

Depuis que la fièvre de l'huile a succédé aux États-Unis à la fièvre de l'or, qu'avait développée la découverte des riches placers de la Californie, la région qui produit le pétrole a été nommée ironiquement l'Oil-Dorado.

Pendant la marche du train, les deux voyageurs s'étaient mis aux fenêtres de leur wagon.

L'odeur pénétrante de l'huile vint leur confirmer l'assurance qu'ils étaient entrés en plein pays pétrolien.

M. Dick Moore fit remarquer à son compagnon un échafaudage de charpente, s'élevant au milieu des arbres, et à côté duquel une machine à vapeur projetait dans les airs son aigrette de fumée blanche.

— Voyez, dit-il, c'est un puits.

Ils en virent bientôt un second, puis un troisième, puis un quatrième, puis des centaines.

Ils venaient en effet d'entrer dans la vallée d'*Oil-Creek*, la Rivière de l'huile, au cœur même du bassin d'exploitation.

— C'est dans cette vallée, dit M. Dick Moore, que se sont concentrées les plus nombreuses usines.

Elle n'a pas plus de dix lieues de long, mais les sources d'huile minérale s'y rencontrent à chaque pas; les puits s'y comptent par milliers et sur la surface même de la rivière, dont le chemin de fer côtoie les bords, remarquez ces larges taches irisées qui indiquent la présence de la précieuse substance.

— Je vois en effet, répondit M. Champion; mais d'où vient cette huile qui surnage?

— Rien de plus simple, dit l'Américain; le pétrole traverse le sol spongieux et forme une source au fond de la rivière; de là, en raison de sa légèreté, il remonte à la surface de l'eau qui l'entraîne dans son courant.

Enfin, le train s'arrêta au milieu d'une rue bordée de maisons de bois. Il était arrivé au terme de sa course, car M. Dick Moore apprit à son compagnon de route qu'ils se trouvaient à Oil-City.

— Jamais, dit le Yankee, vous ne vous rendrez un compte bien exact de la façon rapide, et pour ainsi dire foudroyante, dont la fièvre de l'huile a gagné tout le pays, à partir du jour où on en connut l'utilisation.

— Racontez-moi cela, demanda M. Champion.

— Les Indiens, reprit M. Dick Moore, connaissaient, depuis des siècles, l'existence des sources d'huile dans la vallée d'Oil-Creek. Les missionnaires français qui vinrent chez eux au XVII[e] siècle en font mention.

Les Peaux-Rouges leur montrèrent l'huile surnageant au-dessus de l'eau et leur expliquèrent ses propriétés médicinales [1].

Dans quelques parties de la Rivière de l'huile, le corps gras montait à la surface de l'eau et en suivait le courant ; comme vous avez pu le voir tout à l'heure, dans les endroits où l'eau était stagnante, l'huile formait par-dessus une couche plus ou moins épaisse.

Les Indiens Senecas surtout prisaient fort les qualités thérapeutiques de cette huile qu'ils recueillaient avec grand soin.

— En quoi le pétrole est-il utilisé par les médecins?

— C'est un léger purgatif, dit-on ; et, appliqué en frictions, il guérit les rhumatismes.

Quoi qu'il en soit, les Indiens Senecas avaient une si grande confiance dans les propriétés de cette huile que, longtemps encore après que les blancs les eurent refoulés sur les territoires voisins, ils venaient tous les ans visiter l'Oil-Creek, et, pendant plusieurs jours, faisaient d'amples provisions du liquide bienfaisant.

Cette visite et cette récolte annuelles étaient pour ces pauvres gens l'occasion d'une grande fête. Il n'y a pas plus de quatre ou cinq ans qu'ils ont accompli leur dernier pèlerinage.

— Tiens ! tiens, dit M. Champion, vous me faites souvenir que j'ai vu vanter, dans les journaux de France, une certaine huile de *Senecas* comme un remède souverain contre les douleurs rhumatismales.

— Parfaitement, et l'huile de Senecas n'est autre chose que de l'huile de pétrole.

Après un moment de silence, l'Américain reprit :

— Personne ne songeait à faire usage du pétrole comme luminaire, et nul ne pensait à l'exploiter, quand, en 1854, deux habitants de New-York achetèrent une source et organisèrent une compagnie d'exportation.

Ces industriels eurent bientôt des imitateurs. Un certain M. Drake eut l'idée de perforer le sol pour aller chercher les sources du précieux liquide et, en avril 1858, il rencontra l'huile à une profondeur de 23 mètres ; il y appliqua une pompe et obtint un rendement de dix à vingt-cinq barils par jour.

1. Lire : *la Vie aux États-Unis*, de M. Xavier Eyma. (Plon, éditeur.

C'est ainsi, continua M. Dick Moore, que l'exploitation de l'huile minérale a été sans cesse en progressant et qu'elle est aujourd'hui une source des plus considérables de richesses pour les États-Unis.

Pendant qu'ils conversaient de la sorte, les deux amis se faisaient conduire en voiture à l'hôtel du *Great-Western*, qui est un des principaux de la ville.

Tout le long de la route, le jeune ingénieur ne pouvait retenir des exclamations d'étonnement.

Certes! ce n'était pas le luxe de la ville naissante qui le surprenait. Jamais pareil désordre n'avait surgi devant ses yeux.

Les rues défoncées offraient partout d'immenses marécages huileux, dans lesquels les habitants affairés enfonçaient leurs grandes bottes d'égoutiers jusqu'au-dessus du genou. L'air était imprégné de pétrole; le pétrole pénétrait toutes choses alentour, même la boue des rues où le; roues de la voiture entraient jusqu'à l'essieu.

Cette odeur s'insinuait dans tout et partout.

M. Champion s'écria tout à coup :

— Non seulement nous sommes dans la terre de l'huile; mais ici tout devient huile.

Sur les bords de la route s'étalaient des entassements de noirs barils graisseux; à côté traînaient, à moitié plongées dans la fange, de petites machines à vapeur, destinées à éventrer la terre et à en extraire ses grasses richesses.

Telles étaient l'activité et l'insouciance des habitants qu'ils n'avaient pas même pris la peine de tracer les rues. Les maisons de bois s'élevaient de ci, de là, sans ordre et sans symétrie.

M. Champion en fit la remarque à M. Dick Moore.

— Il y a à peine deux ou trois ans, reprit celui-ci, l'endroit où s'élève cette ville était une épaisse forêt, sans une seule maison, sans le moindre signe de civilisation, sauf le chemin de fer qui la traversait. Aujourd'hui, c'est une ville active, pleine de mouvement, gagnant chaque mois une population plus dense.

Quand les deux amis allèrent écrire leur nom sur le registre de l'hôtel, ils ne furent pas peu surpris de lire au-dessus de leur signature :

« M. Pierre Duther, voyageur français, et sa sœur. »

M. Champion se retourna vers le majordome et lui montra ce nom.

— Ce voyageur, demanda-t-il, est-il arrivé depuis longtemps?

— Il est ici depuis ce matin seulement.

— Pensez-vous que je puisse le voir?

— Pas en ce moment, car il est sorti depuis une heure.

— Mademoiselle sa sœur est-elle aussi sortie?

— Non, monsieur, elle est allée dans son appartement où sans doute elle se repose des fatigues du voyage.

— C'est bien! quand M. Duther rentrera, veuillez lui remettre ma carte de visite, et lui dire que je serais heureux de le voir.

Dès que les deux amis eurent gagné l'appartement qui leur était destiné :

— Que dites-vous du hasard qui nous met en présence du ravisseur de notre demoiselle d'honneur?

— Je dis comme votre immortel docteur Pangloss que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Pourquoi?

— Parce que si cette rencontre avait eu lieu à Chicago, les deux rivaux se seraient de nouveau trouvés en présence, qu'un nouveau duel s'en serait suivi et qu'à l'heure qu'il est un des deux peut-être serait mort.

— Vous avez raison, dit l'ingénieur tout pensif.

Les deux compagnons firent à la hâte un brin de toilette et ils avaient à peine fini quand on frappa à la porte.

— Entrez ! dit M. Champion.

Aussitôt M. Pierre Duther apparut, et courut au-devant de son ami, qu'il embrassa avec effusion.

— Quel bonheur de te rencontrer! s'écria-t-il.

— Je n'en suis pas moins heureux que toi, mon brave ami, répondit l'ingénieur, mais permets-moi d'abord de te présenter mon ami, M. Dick Moore; c'est un Yankee qui mériterait d'être Français.

— Grand merci pour mes compatriotes, dit en riant l'Américain.

Puis, il tendit fraternellement la main au nouveau venu qui la saisit vivement et la pressa dans la sienne.

— Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de M. Dick Moore, j'ai du moins le plaisir d'être son sincère admirateur.

— D'où donc me connaissez-vous?

— Pensez-vous, messieurs, que depuis l'arrivée de la noce de mont ami Champion en Amérique, un seul des événements survenus aux voyageurs me soit resté inconnu?

— Oui ! oui ! interrompit l'ingénieur; et même, à ce sujet-là, nous avons une explication devenue nécessaire entre nous.

— Mon ami, répondit M. Duther, je suis entièrement à ta disposition. Interroge-moi, je suis prêt à répondre.

— Pourquoi as-tu enlevé notre demoiselle d'honneur?

— Suppose que c'est parce que je l'aime et que je ne puis me résigner à la voir épouser mon rival.

— Tu l'aimes! tu l'aimes! Ce n'est pas précisément une raison pour user envers elle de violence et vouloir malgré elle qu'elle te rende amour pour amour.

— Qui te dit que j'aie en rien usé de violence envers elle?

— Qui me le dit? mais c'est l'évidence même.

— Je t'assure que tu te trompes.

— N'est-ce donc pas user de violence que de faire enlever une jeune fille évanouie, de l'arracher à ses compagnes, de l'emporter au galop d'un cheval et de la séparer de tous ceux qui la protègent.

— J'avoue, répondit en souriant l'explorateur, que jusque-là tu sembles avoir un peu raison.

— Jusque-là? Et comment appelleras-tu ce duel féroce dans lequel le malheureux Émile des Rivières a été si près de mourir?

— Halte-là! Un duel est un combat loyal et n'a rien qui ressemble de près ou de loin à de la violence.

— Soit! mais comment qualifier l'état de prisonnière auquel tu as réduit cette malheureuse Clémence Allard?

— C'est là que commence ton erreur complète, et tout à l'heure tu seras forcé d'avouer que tu me calomnies.

— Comment feras-tu pour me convaincre?

— J'emploierai le moyen le plus simple du monde, j'invoquerai le témoignage de M^lle^ Allard elle-même.

— Qui me dit qu'elle ne parlera pas sous la pression d'une terreur quelconque, d'une menace ou d'une autre violence?

— Cher ami, je t'enverrai M^lle^ Allard; elle viendra seule te rendre visite, je ne serai pas là pour l'épouvanter ou la tenir sous le magnétisme de mon regard. En attendant, je te donne ma parole d'honneur qu'elle est absolument libre et que si elle manifeste le moindre désir de te suivre, je ne m'y opposerai d'aucune façon.

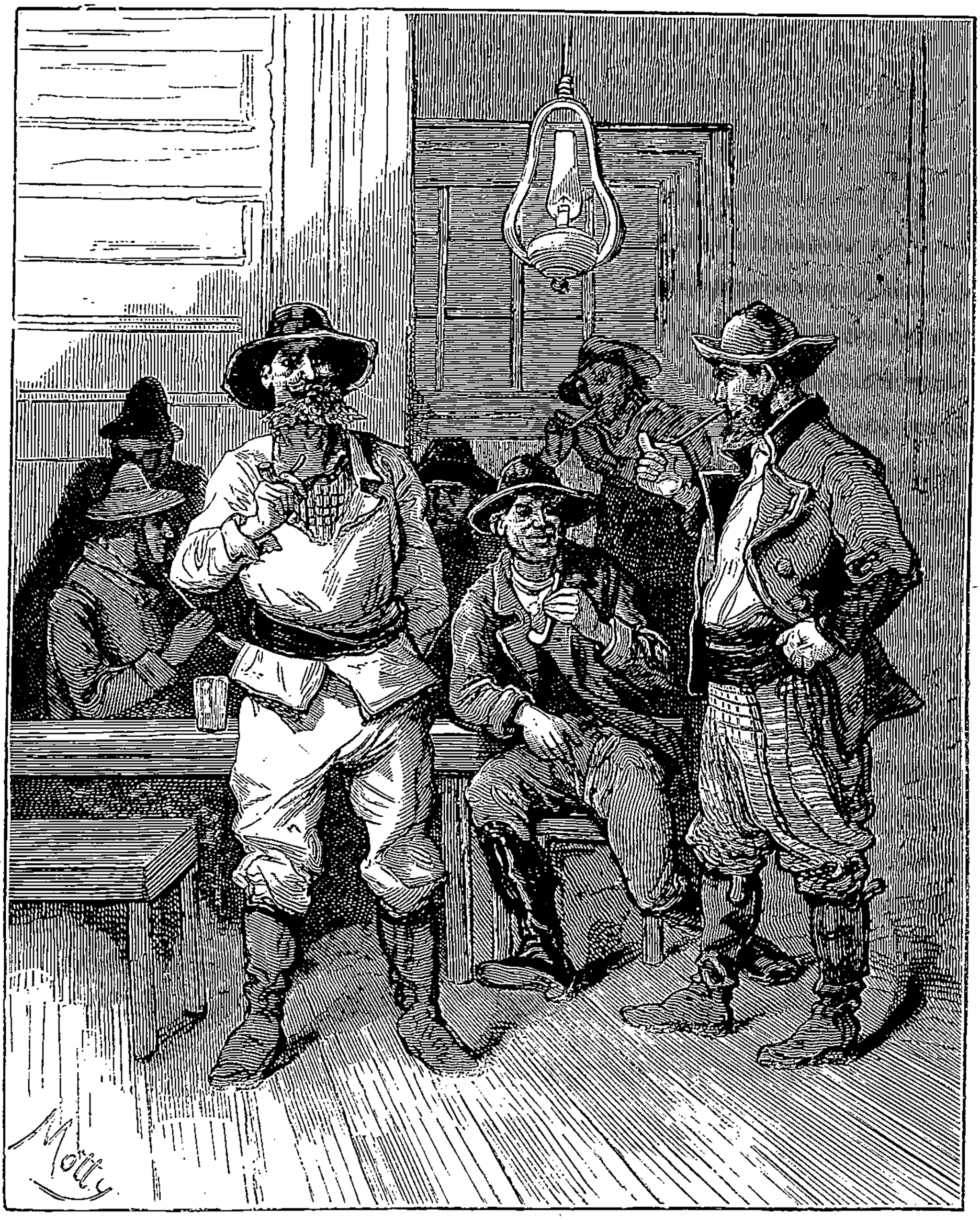
— Ma foi! c'est à n'y rien comprendre! Qu'en pensez-vous, monsieur Dick Moore?

— Je pense que souvent les choses se présentent sous un aspect mystérieux et qu'il suffit d'un mot pour expliquer les énigmes les plus indéchiffrables.

— Mon ami Duther consentira t-il à nous dire ce mot mystérieux?

— Ah! cela n'est pas en mon pouvoir; M^lle^ Allard vous dira elle-même qu'il m'est absolument interdit de parler, et, comme moi, elle gardera probablement le silence.

No 6ème 4.



LES CHERCHEURS D'HUILE A OIL-CITY.

— S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire. Sans doute, Mlle Clémence est la pupille de mon oncle et lui seul aurait le droit de trouver sa conduite étrange; mais en somme, elle est orpheline et en âge de savoir ce qu'elle veut faire. Dis-lui, mon cher Duther, que je serai enchanté de la voir et de l'embrasser.

Les trois amis se séparèrent non sans avoir arrêté qu'ils

prendraient ensemble leurs repas, tout le temps qu'ils séjourneraient dans le pays de l'huile et qu'ils se quitteraient le moins possible.

Quelques instants après le départ de l'explorateur, Mlle Clémence Allard se présenta à son tour et sauta au cou de M. Champion, qui se hâta, après l'avoir embrassée sur les deux joues, de la présenter à son ami Dick Moore.

— Oh ! mon ami, que je suis donc heureuse de vous voir, dit-elle.

— Et moi donc, combien je bénis le hasard qui nous réunit !

— Mais ce n'est pas un hasard.

— Comment cela?

— M. Duther a été prévenu de votre intention de venir visiter le pays de l'huile et c'est uniquement pour cela que nous y sommes venus nous-mêmes. Comprenez-vous?

— Pas trop, ma foi! Comment M. Duther a-t-il pu savoir que j'avais résolu de visiter Oil-City ?

— M. Duther sait tout. C'est un sorcier!

Ces mots furent dits avec un accent tel de conviction que M. Champion et son ami ne purent retenir un franc éclat de rire.

— Riez tant que vous voudrez, messieurs, je dis, moi, ce que je pense et rien que ce que je pense.

— Je serais tenté de vous croire, ma chère Clémence, reprit M. Champion revenu à sa gravité naturelle, si ce que nous a dit M. Duther est vrai.

— Que vous a-t-il donc dit d'extraordinaire?

— Qu'il ne s'oppose en aucune façon à votre retour parmi nous et qu'il n'exerce aucune violence envers vous.

— Tout cela est absolument exact.

— Alors, vous vous en retournerez avec nous?

— Oh! je n'ai pas dit cela.

— Je vous en supplie, ma chère Clémence, au nom de l'amitié que vous porte ma chère Julie, au nom de la tendre affection qu'a pour vous mon généreux oncle, dites-moi la vérité, toute la vérité.

— Interrogez-moi, monsieur Champion, je vous jure que je vous répondrai sincèrement et que je vous dirai tout ce qu'il m'est permis de vous dire.

— Avez-vous cessé d'aimer vos amis d'autrefois?

— Dieu m'est témoin qu'il ne s'écoule pas un seul jour sans que je pense à vous tous.

— Alors, c'est ce pauvre Émile que vous n'aimez plus ?

— Je ne serai jamais la femme de M. Émile.

— Alors, c'est que vous en aimez un autre et que cet autre c'est...

— Pourquoi vous interrompre? continuez.

— C'est M. Duther.

— Monsieur Ernest, je vous jure, sur la mémoire de mes parents morts, que je n'aime pas M. Duther dans le sens que vous donnez à ce mot; je n'aime pas M. Duther d'amour et je ne serai jamais sa femme.

— Faites-moi connaître, Clémence, le nom de celui qui a remplacé dans votre cœur Émile des Rivières. Après tout, ce n'est pas votre faute si vous ne l'aimez pas et nous vous marierons à celui que vous avez choisi.

— Monsieur Ernest, écoutez-moi; je vous déclare, du plus profond de mon cœur, que je n'aime personne et que je ne me marierai jamais.

— Alors dites-moi pourquoi?

— Ah! voilà ce que je ne puis vous dire. C'est un secret; mais il ne m'appartient pas. C'est assez vous dire que vous tenteriez en vain de me l'arracher.

— Va pour le secret. En est-ce un aussi que la raison qui vous retient ici, malgré les usages et les convenances mondaines, avec un jeune homme que vous dites ne pas aimer?

— Oui, monsieur Ernest, ceci aussi est un secret, mais comme celui-là est à moi, je veux bien vous le confier.

— Parlez, parlez, ma chère enfant.

— Attendez que je sois parti, dit M. Dick Moore, en se levant pour s'éloigner discrètement.

— Non! non! monsieur Moore, ne partez pas, dit la jeune fille, je sais que vous êtes l'ami de M. Champion, et vous pouvez entendre ce que je vais dire.

— Nous écoutons religieusement, dit l'ingénieur.

— Je ne rentrerai pas auprès de ce bon M. Million, parce que M. des Rivières s'y trouve et que *je ne veux pas* me rencontrer avec lui.

La jeune fille insista vivement sur le mot : je ne veux pas. M. Champion continua son interrogatoire.

— Pourquoi ne voulez-vous pas, Clémence?

— Parce que j'aurais peur de l'aimer encore, répondit la jeune fille d'une voix si basse que les deux amis purent à peine l'entendre.

Elle porta les deux mains à ses joues et se mit à fondre en larmes.

— Clémence! ma chère Clémence, ne pleurez pas, je vous en «supplie, s'écria M. Champion. Je ne vous interrogerai plus, je vous en donne ma parole d'honneur.

Après quelques sanglots qu'elle s'efforçait d'étouffer, la jeune fille reprit peu à peu sa sérénité.

Ce fut presque d'un air gai qu'elle ajouta :

— Je sais bien que, là-bas, on va me très mal juger ; tout le monde me traitera de légère, de capricieuse et de fantasque ; mais je m'y résigne d'avance et rien ne me fera changer de résolution. Je suis sous la protection de M. Pierre Duther qui s'est toujours montré pour moi le meilleur des amis et le plus délicat des hommes. Je resterai sous son égide jusqu'à ce que la mission qu'il accomplit soit terminée et jusqu'à ce qu'il me remmène en Europe.

Alors seulement, si vous êtes vous-mêmes de retour, j'irai me replacer sous la tutelle de M. Million et lui demander pardon du chagrin que je lui aurai causé, non volontairement, mais entraînée par la fatalité.

Le soir, quand les trois messieurs et M^lle^ Allard se trouvèrent réunis autour de la table du dîner, tout nuage avait disparu.

On prit rendez-vous pour aller, le lendemain matin, visiter les exploitations d'huile de pétrole.

La jeune fille n'eut pas de peine à se laisser convaincre que ce qu'elle avait de mieux à faire était de garder la chambre ; en effet la boue noire, grasse et infecte qui emplissait les rues, l'odeur âcre du pétrole, tout, jusqu'à la malpropreté obligatoire de tous les travailleurs, rend toute promenade impossible à une femme, dans cette contrée huileuse.

Les trois jeunes hommes descendirent donc de grand matin dans le salon commun où un public nombreux était déjà réuni. C'étaient tous gens intelligents, à l'œil ardent, parlant vite.

Ils revenaient de la Rivière de l'huile et ils parlaient de pétrole, — des puits coulant à flots, des puits rendant mille barils, de ceux n'en rendant que cent, d'autres qui n'en donnent que dix !

Ils causaient aussi de ventes de terre et de ventes de puits, et de prix magnifiques, et de cinquantaines et de centaines de mille dollars !

Personne ne semblait surpris de ces discours, tant on était habitué à n'entendre partout que des récits d'immenses et rapides fortunes réalisées dans la région pensylvanienne de l'huile.

Au moment où, après avoir eu le soin de se faire donner les longues et lourdes bottes sans lesquelles il est impossible de s'engager dans la boue liquide des rues, ils allaient partir, le train de Franklin arriva, débarquant une armée de gens fatigués, couverts de boue, affamés, venant directement des exploitations d'huile.

La confusion des langues augmenta avec la foule, mais par-dessus

tout, on entendait un seul mot, revenant incessamment comme un coup de tam-tam ; ce mot était *huile*.

Les uns tiraient de leurs larges poches de petites cartes coloriées ou tracées au crayon, et discutaient sur les avantages de tels ou tels terrains huileux qu'ils avaient visités; les autres s'en référaient aux notes déjà expédiées. D'autres énuméraient leurs bénéfices ; d'autres se désolaient de leur peu de chance, à cause de la supériorité des produits d'un rival.

Dans certains groupes, on discutait et même on disputait sui certains rendements des puits les plus renommés, et les propriétaires étaient congratulés sur le succès de leurs entreprises.

M. Champion remarqua un grand diable d'homme, à barbe noire, à l'air modeste, qui, dans un coin, examinait des papiers avec un homme de loi de la ville. On l'aurait facilement pris pour un simple fermier de quelque puits à huile, s'arrangeant pour le payement de son fermage.

Le majordome de l'hôtel apprit aux jeunes gens que ce n'était rien moins que le propriétaire d'un immense territoire à Oil-Creek, qui en avait déjà tiré quatre ou cinq millions de dollars, et qui s'entendait, avec l'homme de loi, pour la cession de sa part d'intérêt dans cette propriété, part se montant à la somme intéressante de quinze millions de dollars (75 millions de francs).

— Il y a trois ans, ajouta le complaisant majordome, cet homme possédait quelques acres de terrain à Oil-Creek, et gagnait péniblement sa vie à charrier du bois sur la rivière Alleghany. Ses quelques acres de terre cachaient dans leurs entrailles un trésor en huile et lui valurent une mine de richesses.

— Moi, dit M. Duther, j'ai rencontré ici, à mon dernier voyage, un jeune homme actif et énergique avec qui je liai connaissance.

Il était venu trois ans auparavant à Oil-City, avec vingt dollars et l'espérance plein le cœur.

Quand je le vis, il était propriétaire de plusieurs puits à huile ; il avait organisé plusieurs compagnies et acquis une magnifique fortune.

On cita encore de nombreux exemples de ces fortunes rapides, si bien que M. Champion dit en riant :

— Ma foi, mes amis, je crois que nous ferons bien de ne pas nous laisser prendre par la fièvre cérébrale de l'huile.

Les trois amis se mirent en route, et M. Champion nota avec soin ses observations sur les pompes employées, les machines à vapeur, les mâts désignant les puits, les cheminées de fer des raffineries d huile, les barriques, les cuves d'étain et tous les engins employés à cette exploitation plus fructueuse que propre.

CHAPITRE LXXIII

CHICAGO. — UN AIMABLE VICE-CONSUL. — LA MACHINE DISTRIBUTRICE DES EAUX. — LE PARC DE LINCOLN ET L'ASPECT DU LAC MICHIGAN. — LA BOURSE. — UNE DÉPÊCHE PARTIE A MID QUI ARRIVE A MIDI. — LE MARCHÉ DES GRAINS ET DES FARINES. — UNE VILLE ENTRE LE FEU ET L'EAU. — DES MAISONS TRANSPORTÉES ET MISES SUR PILOTIS. — UNE CHARCUTERIE MODÈLE. — UN RÉCIT DU PEINTRE BEAUDOIN. — UN ENFANT QUI MANGE SON PÈRE. — UN SÉJOUR PEU AGRÉABLE. — LES OCCUPATIONS A CHICAGO DE L'ONCLE JEAN-PIERRE ET CELLES DE GUILLAUME NOVET. — LE RETOUR DES DEUX ABSENTS. — UN SECRET NÉCESSAIRE A GARDER. — DE CHICAGO A SAN-FRANCISCO. — POURQUOI LA NOCE NE S'ARRÊTA PAS DANS LE PAYS DES MORMONS. — CE QUI EST DIFFÉRÉ N'EST PAS PERDU. — RETOUR DES LECTEURS A JEFFERSON. — LE COMTE DE MONTEZUMA ET LA COMTESSE ORLINOFF. — LES INTENTIONS SECRÈTES DE LA FILLE DU LOUP-CERVIER. — LE LIBÉRATEUR ET LA REVANCHE. — LE COMTE DE SAINTE-FOY. — UN TRAITÉ D'ALLIANCE. — LE *Cygne*. — DÉPART DE JEFFERSON. — SAINT-LOUIS. — L'OHIO. — RÉFLEXIONS DE LA BELLE INDIENNE. — IL IMPORTE D'EMPÊCHER LE COMTE DE RÉALISER LA VALEUR DE SON TRÉSOR. — LE TERME DU VOYAGE. — UN CRECK ET UN PORT. — LA COLLINE DE LA GROTTE. — ABORDAGE ET DESCENTE A TERRE. — LA CAVERNE DE MONMOUTH. — LE VESTIBULE ET LES DEUX CENTS AVENUES. — DÉBARQUEMENT DES OUTILS ET EXPLORATIONS PARTIELLES. — RIVIÈRES IMMOBILES ET LACS D'ENCRE. — COMMENT LE HIBOU-BLANC A FAIT CONNAISSANCE AVEC CES ABIMES. — LE GUIDE OFFICIEL DE LA GROTTE. — IL EST EMMENÉ DANS UNE PRISON SURE. — LES VISITEURS ET LEUR SUITE ENTRENT DANS L'INCONNU. — UN ABIME QUI S'OUVRE SOUS LES PAS; HALTE FORCÉE. — UN INFERNAL CHARIVARI ET D'INSONDABLES PROFONDEURS. — C'EST LA QU'IL FAUT AGIR.

Pendant que M. Champion, M. Dick Moore et l'explorateur Duther visitaient consciencieusement les exploitations de pétrole dans le pays de l'huile, l'oncle Jean-Pierre, demeuré avec le reste de la colonie à Chicago, n'avait pas été inactif.

Chicago, nous l'avons dit, n'est pas une ville ordinaire et bien, que née d'hier, c'est un des points du globe qui offre le plus de choses curieuses à étudier.

Un aimable cicerone s'offrit gracieusement pour montrer à la noce nouvellement arrivée les merveilles de cette côte improvisée.

Ce guide charmant n'était autre que M. Carrey, le vice-consul de France, qui n'a jamais négligé une occasion de se mettre au service de ses compatriotes que leurs affaires ou leur curiosité ont amenés à Chicago.

La première chose qu'il montra aux visiteurs fut l'énorme machine qui va chercher fort loin, au fond du lac Michigan, les eaux pures pour les distribuer dans la ville.

Un fait étonna spécialement l'oncle Jean-Pierre, c'est que contrairement à ce qui se passe en Europe, on peut visiter cette machine à toute heure et sans qu'il soit nécessaire de demander aucune permission.

Une superbe promenade conduisit de là la petite caravane au parc de Lincoln, d'où l'on aperçoit les eaux agitées du Michigan, dont les vagues, semblables à celles de l'océan, déferlent avec fracas sur le sable du rivage.

M. Million ne négligea pas de visiter la Bourse où se brassent chaque jour des affaires pour des chiffres incroyables.

Là, en effet, se tient le marché aux grains et se publie chaque jour, à midi, le prix courant des céréales sur les principales places du globe, notamment celle de Londres[1].

— Par suite de la différence des longitudes et du temps que met la dépêche à venir, dit à M. Million le complaisant cicerone, il est précisément midi à Chicago au moment où l'on proclame le cours qu'avaient les céréales à Londres à l'heure de midi du même jour.

A ce moment, tout le monde fait silence, un commis monte sur une estrade, et crie les chiffres à haute voix. Immédiatement la foule se dissipe, et d'un millier de personnes qui encombraient la vaste salle, il ne reste plus que de rares promeneurs, la plupart des étrangers qu'y attire la curiosité.

L'oncle Jean-Pierre fit remarquer aux jeunes gens, qui avaient voulu l'accompagner dans cette exploration commerciale, la terre jonchée d'échantillons de farine roulés en boule, pétris avec la main, des grains épars de blé, de maïs, d'orge, d'avoine et de seigle.

Sur les tables, dans des petits casiers, des échantillons variés de céréales attendaient l'acheteur.

L'Ohio, l'Illinois, l'Indiana, le Wisconsin, le Missouri, le Michigan, les divers États agricoles de l'ouest, semblaient avoir envoyé là toutes leurs récoltes.

Ces échantillons avaient servi aux transactions de la matinée. Les courtiers, les marchands, les minotiers étaient déjà partis pour donner ou prendre des ordres. Dès que le cours de Londres est connu, il n'y a pas de temps à perdre.

M. Carrey apprit aux visiteurs les diverses phases de l'existence de cette ville, pourtant si jeune encore. C'est ainsi qu'ils surent que Chicago, bâtie dans une situation merveilleuse, aux confins des grandes savanes américaines, a souvent la mauvaise chance de se trouver entre l'eau et le feu.

1. Voir L. Simonin. — *A travers les États-Unis.* (Charpentier, éditeur.)

A certaines époques presque périodiques, le Michigan, dans le principe, entrait dans les sous-sols, minant les fondations et provoquant des écroulements terribles.

— Si les constructions, dit l'aimable consul, n'avaient, en s'effondrant, écrasé que des hommes, peut-être eût-on passé sur ce détail, mais les eaux, qui montaient quelquefois jusqu'au rez-de-chaussée, détérioraient les marchandises.

De vrais et bons Américains ne pouvaient souffrir longtemps un pareil état de chose.

On prit une décision, en vertu de laquelle tous les immeubles exposés aux crues du lac devaient, dans un temps très court, être exhaussés de douze pieds.

Les ingénieurs ne délibérèrent pas longtemps.

Les maisons qui, à cette époque, n'avaient généralement qu'un étage, furent littéralement soulevées de terre, au moyen de machines spéciales et posées ensuite sur des pilotis en pierre qui, en isolant les bâtiments, les protégèrent à la fois contre l'incendie et contre le retour des inondations.

— Cela a dû apporter un long retard et une grande perturbation dans les affaires, fit observer le jeune Jollibois.

— Pas du tout, reprit M. Carrey, et c'est là un des faits qui caractérisent surtout l'excentricité américaine; pendant tout le temps que durèrent ces travaux, les employés de chacune des maisons ainsi déracinées restèrent à leur bureau, et continuèrent tranquillement leur besogne.

Les dames de la noce avaient montré peu de zèle pour faire partie de ces excursions plus scientifiques que pittoresques. Il n'en fut pas de même quand il s'agit d'aller visiter une de ces charcuteries modèles qui font la gloire de Chicago et dont la réputation s'est étendue jusque dans le moindre village de l'Europe.

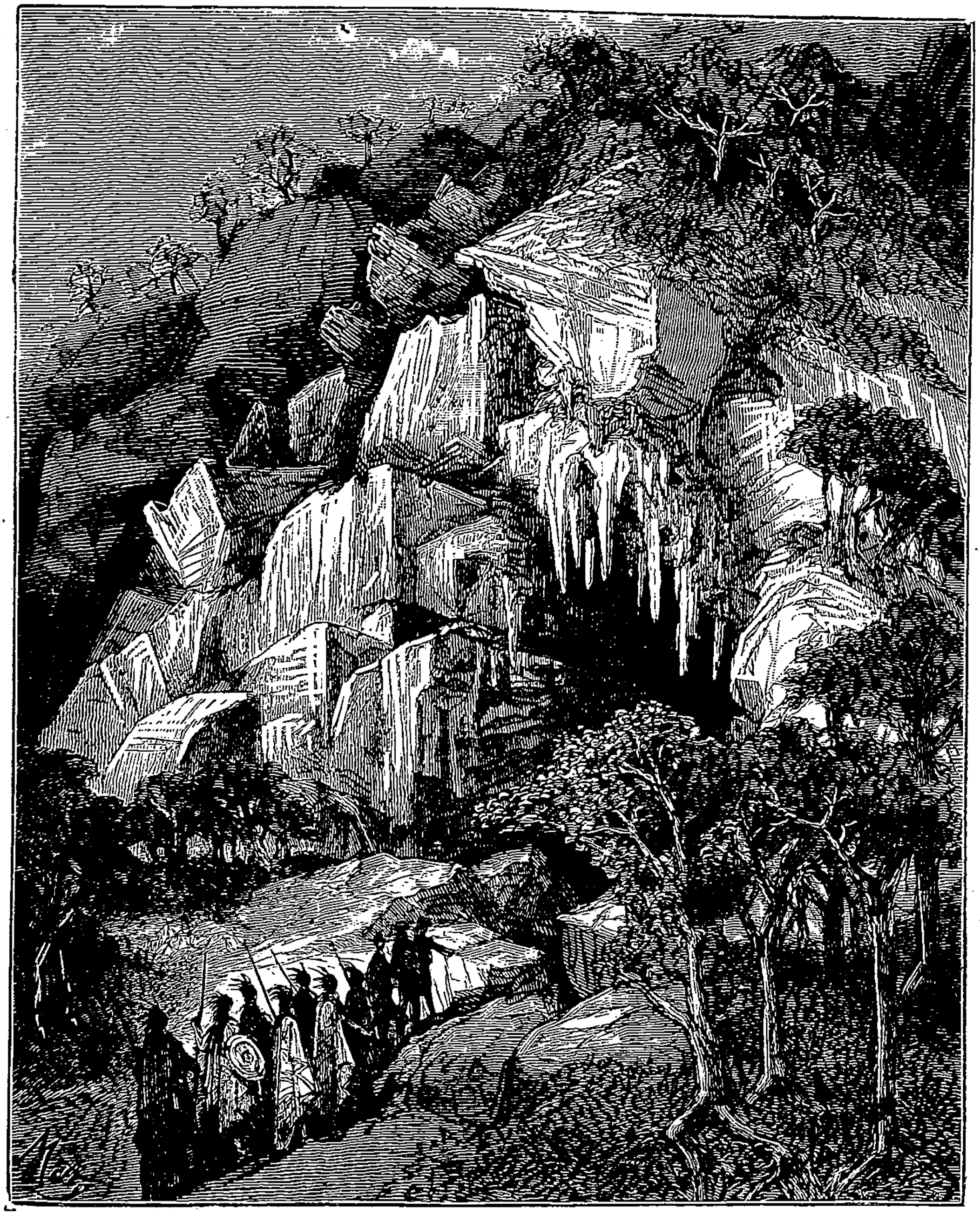
Toutes demandèrent instamment à faire partie de la promenade organisée à cette intention.

M^me^ Champion, entre autres, qui recevait chaque jour une lettre de son mari et qui devait, à son profit, prendre des notes, réclama l'honneur d'accompagner les visiteurs.

C'est que la branche de commerce la plus considérable de Chicago est, en effet, la préparation et la vente de la viande de porc.

On y possède, dans les environs, des troupeaux de cochons, comme en Australie des stations de moutons et de bœufs. Les jambons de Chicago jouissent dans toute l'Amérique de la réputation réservée en Europe aux jambons d'York et de Mayence.

Avec leur génie simplificateur, les Yankees ont rapidement inventé



Ce monticule était percé par une excavation semblable au portique d'une cathédrale de géants. (P. 743.)

les appareils nécessaires à la plus prompte confection de cette marchandise.

Ce fut le marquis de la Bécassière qui se chargea d'être le pilote des visiteurs d'un de ces établissements sans pareils, car il avait eu soin de s'y faire conduire lui-même deux jours auparavant et de se faire expliquer les divers mécanismes qui y sont utilisés.

— Vous avez vu, mesdames, dit-il, à l'exposition universelle de

Paris de 1867, parmi les machines les plus étonnantes, celles qui fabriquaient instantanément des chapeaux de feutre avec de simples peaux de lapins. Hé bien! ce chef-d'œuvre de l'ingéniosité humaine n'est rien, comparé aux appareils qu'emploient les charcutiers des bords du Michigan au perfectionnement de leurs produits.

Le beau marquis se mit, dès lors, en mesure de montrer à ces dames comment, dans ces usines, on mène un animal tout grouillant et tout hurlant à l'orifice de la machine qui affecte vaguement la forme d'une locomotive.

Le patient est immédiatement saisi et disparaît dans le cylindre mystérieux.

L'écho de son dernier cri est encore dans les oreilles des auditeurs, lorsqu'il reparaît à l'autre bout, tout préparé pour les tables qui voudront bien l'honorer de leur confiance, c'est-à-dire à la fois en boudin, en jambon, en saucisses et saucissons, en jambonneaux, en fromage d'Italie et même en petit salé.

Ce fut ainsi que l'oncle Jean-Pierre, toujours aimable et prévenant, acheta pour ses hôtes un jambon fumé, des saucissons et des pieds truffés, provenant d'un animal qu'on venait de voir entrer vivant dans la machine.

M. Beaudoin ne voulut pas laisser le marquis jouir seul de son triomphe, d'ailleurs bien mérité.

— Mesdames, dit-il, vous connaissez toutes M. Henri Rochefort, cet inimitable pamphlétaire, qu'un gouvernement inhumain a condamné aux galères pour avoir écrit quelques lignes sensées et spirituelles, et qui s'est évadé de la Nouvelle-Calédonie pour faire un pied de nez à ses bourreaux.

Avant la guerre que suivit la Commune de Paris, les journaux français avaient, à plusieurs reprises, décrit les bizarres machines que vous avez sous les yeux.

M. Rochefort, dans une chronique de l'ancien *Figaro litteraire*, mit en scène une famille de provinciaux, assistant à ce désossement d'un porc livré vivant à la consommation.

Jaloux d'étudier de près ce curieux mécanisme, le père de famille se penchait imprudemment sur l'engrenage. Il était happé, entraîné, désarticulé, salé, et après avoir subi toutes les modifications ordinairement réservées aux cochons, il ressortait à l'état de galantine aux yeux de sa femme, qui s'arrachait les cheveux de désespoir et de ses enfants stupéfaits, en songeant qu'ils devaient le jour à un morceau de galantine.

Afin de dramatiser plus complètement l'aventure, le chroniqueur avait supposé que le plus jeune fils de cette victime du progrès, sans se rendre

compte de l'affreux tableau qui venait de se dérouler à ses regards et sentant la faim le talonner, était allé subrepticement couper, à l'aide de son couteau, une tranche de cette charcuterie inattendue.

Il n'avait fallu rien moins que l'énergie de la malheureuse veuve pour mettre fin au spectacle odieux d'un fils étalant son père sur du pain [1].

— Fi! Fi! s'écria Mlle Hélène Bourgeois, savez-vous que vous n'avez pas toujours la plaisanterie gaie?

— Je l'avoue, dit le peintre en souriant. Cette fantaisie n'avait d'excuse que dans son impossibilité, mais je suis obligé de constater ici que sa réalisation n'avait rien d'inadmissible, et qu'une imprudence d'un moment suffirait à faire d'un simple jeu d'esprit la plus épouvantable en même temps que la plus ridicule des réalités.

Le soir, quand la caravane rentra au Sherman-house, chacun cherchait à dissimuler un sentiment de tristesse, peut-être inconscient, en se montrant plus causeur et plus expansif.

C'est qu'en réalité pour des gens du monde, le séjour de Chicago n'offrait rien de bien agréable et que tout le monde se demandait avec anxiété quand arriverait le signal du départ.

Deux personnes seulement prenaient leur sort en patience et s'il était permis de compter un chien pour une demi-personne, nous dirons deux personnes et demie.

C'étaient l'oncle Million qui, au milieu de cette activité commerciale, se sentait dans son élément et le chasseur Guillaume Novet qui, accompagné de Médor, se mettait chaque jour en chasse avant le lever du soleil et tenait à honneur d'entretenir de viande fraîche et de gibier délicat la table des voyageurs.

Grâce à l'adresse du chasseur et à l'habileté sans pareille du chien, jamais l'hôtel Shermann n'avait vu tant de venaison. Souvent même le canadien devait recourir à des intermédiaires et à des voitures de fermier pour rapporter le gibier de toute sorte tombé sous les coups de son fusil double.

Mais si le commerçant et le chasseur trouvaient sur les rives du Michigan une pâture à leurs désirs, leurs compagnons commençaient à s'y ennuyer considérablement.

Ce fut donc le signal d'une explosion générale de joie quand, au retour, Mme Champion annonça qu'elle venait de recevoir une lettre de son mari.

1. *De Nouméa en Europe* par Henri Rochefort. — (Jeanmaire, éditeur, 32, rue des Bons-Enfants. — Paris.)

— M. Dick Moore et lui arriveront demain matin même, par le premier train, dit-elle.

Le repas fut d'une gaieté folle et l'on alla se coucher de bonne heure afin que le temps de l'attente parût moins long.

Les deux voyageurs arrivèrent à l'heure dite; ces dames n'étaient pas levées encore, mais l'oncle Million et les quatre jeunes gens, devenus des amis inséparables, étaient à la gare pour attendre l'arrivée du train.

Dans les lettres qu'il adressait chaque jour à sa femme, l'ingénieur avait jugé bon de ne parler en aucune façon de la rencontre qu'il avait faite à Oil-City. Il crut prudent de continuer à garder le silence et recommanda à M. Dick Moore de l'imiter.

M. Émile des Rivières n'étant prévenu de rien fut, grâce à cette sagesse, garanti de préoccupations désagréables dont il n'aurait pu se préserver, quelque force morale qu'il y apportât.

On convint qu'on partirait le soir même et les dames furent consultées pour la forme à donner au voyage.

De Chicago à San-Francisco, il n'y a pas moins de 3,880 kilomètres et il faut six journées et cinq nuits pour les faire.

Cette route accomplie d'une seule traite pouvait sembler excessive pour des dames.

Toutes se montrèrent héroïques; la hargneuse M^me^ Raymond elle-même assura qu'elle préférait s'éreinter une bonne fois que de mourir à petit feu.

Le soir donc, tout le monde s'installa de son mieux dans le sleeping-car retenu par l'oncle Jean-Pierre à la compagnie North-Western et chacun se mit en demeure de passer, le moins désagréablement possible, son temps pendant ce long et pénible voyage.

Ces vaillants explorateurs s'engagèrent donc dans l'interminable prairie illustrée par l'immortel Fenimore Cooper, traversèrent le Missisipi, puis le boueux Missouri, et ils pénétrèrent dans la région montueuse et escaladèrent la Cordillère.

Lorsque le train arrive à la station d'Oyden, où se trouve un embranchement qui mène dans le pays des Mormons, plusieurs dames témoignèrent le désir d'aller visiter Salt-Lake-City, la ville du Lac-Salé, la seconde capitale du territoire de l'Utah.

M. Million ne se serait pas fait par trop tirer l'oreille, si M. Dick Moore n'avait pas fait valoir l'importance qu'il y avait pour lui à se trouver à San-Francisco en temps utile pour y rencontrer le mystérieux personnage qui lui avait envoyé un messager.

— Ma foi, mesdames, comme il est nécessaire que nous revenions sur nos pas et que nous allions rejoindre à New-York le *Succès* auquel

j'ai donné l'ordre de venir nous y rejoindre, nous aurons au retour tout le temps nécessaire pour visiter le successeur de M. Brigham Young et les saints du dernier jour.

C'est ainsi que la noce parisienne alla tout d'une traite de Chicago à la capitale de la Californie.

Nous laisserons nos vaillants voyageurs et leurs non moins courageuses compagnes accomplir ce voyage et nous reviendrons à l'expédition commandée par le jeune comte de Montézuma, que nous avons laissé à Jefferson, en compagnie de la comtesse Orlinoff.

Nous avons dit que la beauté de la jeune veuve avait vivement frappé l'imagination du fils des rois aztèques et que l'astucieuse comtesse, uniquement préoccupée du désir de revoir celui qui seul avait fait battre son cœur, avait sans hésiter résolu de mettre à profit cet amour soudainement éclos dans l'âme du jeune comte, pour se rapprocher de M. Dick Moore et reconquérir ce cœur qu'elle avait si cruellement endolori.

Nul plus qu'elle ne connaissait le trésor des ancêtres, nul plus qu'elle non plus, ne savait que M. Dick Moore avait voué sa vie à cette précieuse conquête.

Voilà pourquoi celle qui fut la Reine-des-Prairies avait adopté le nom de Libérateur et avait conclu avec celui qui se nommait la Revanche un pacte qu'elle était bien résolue de trahir à la première occasion.

Tout, d'ailleurs, concourait à mettre sur les yeux du conspirateur un épais bandeau.

La comtesse était née dans la Prairie d'un chef Comanche; le sang d'Indien qui coulait dans ses veines devait l'entraîner naturellement vers les tentatives d'affranchissement de ses compatriotes. De plus elle était noble, riche, et elle offrait libéralement son concours! Un autre même qu'un jeune homme aveuglé par l'amour se fût laissé prendre au piège

Les deux conjurés posèrent les bases de leur traité d'alliance.

Il fut convenu qu'à partir de ce jour la comtesse revêtirait le costume masculin et que pendant que les Indiens verraient en elle le *Libérateur*, elle serait pour les blancs le comte de Sainte-Foy, noble et riche Français originaire des colonies.

Cette double combinaison devenait d'une application d'autant plus aisée que le comte de Montézuma possédait lui-même des papiers en règle et un passeport à ce nom, dont le signalement répondait exactement à la personne de la belle Indienne et que, dans sa prudence de conspirateur, il s'était procuré à beaux deniers comptants.

Le fils des Aztèques avait à sa disposition un bateau à vapeur, *le Cygne*, excellent marcheur sur lequel il fit embarquer les Indiens qui lui

servaient d'escorte et ceux qui avaient accompagné l'ancienne Reine-des-Prairies.

Ces derniers laissèrent leurs pirogues dans le port de Jefferson sous la garde du complaisant commissionnaire qui avait conduit la comtesse auprès du jeune prince à l'hôtel de la Bourse. La belle Indienne, en effet, avait promis à ses hommes de les reconduire plus tard sains et saufs dans le pays de leurs pères.

La petite expédition s'embarqua sur le Missouri aux eaux boueuses, arriva à Saint-Louis, au-dessous du point où ce fleuve rencontre le Mississipi, fit une courte halte dans cette ville, qui cherche à disputer à Chicago le titre et le rôle de métropole de l'ouest, et où le jeune prince avait diverses acquisitions à faire, puis on descendit vers le sud-est jusqu'au confluent de l'Ohio et du Mississipi.

Le *Cygne*, vigoureusement poussé par ses deux aubes, s'engagea dans la rivière qu'il se mit à remonter.

Le comte de Montézuma et celle qu'on ne nommait plus à bord que le *Libérateur*, bien que ses compagnons de route fussent parfaitement édifiés sur son sexe, causaient sur le pont avec le prêtre-médecin des Comanches qui s'était constitué leur guide.

— Nous reste-t-il beaucoup de chemin à faire? demanda le comte.

— Si nous étions montés sur nos pirogues, il ne nous faudrait pas moins de deux ou trois jours pour remonter le courant, répondit le Hibou-Blanc ; mais avec le bateau à feu de mon frère nous arriverons, je pense, demain matin, à l'origine du jour.

La belle Indienne, les bras appuyés sur les bastingages du bateau, laissait errer ses regards sur les rives pittoresques du fleuve. A peine semblait-elle prendre part à la conversation de ses deux compagnons de route. Et pourtant leur dialogue ne manquait pas d'intérêt.

Le comte se faisait répéter pour la deuxième fois, par le sorcier des Comanches, les détails sur le lieu où était enfoui le trésor, sur les moyens d'y pénétrer et surtout sur la façon dont il faudrait s'y prendre pour en extraire les lourds lingots et les apporter à bord.

Dès longtemps cette question avait préoccupé le jeune homme et il n'avait fait halte à Saint-Louis que pour s'y procurer les outils et les engins qu'il jugeait nécessaire pour faciliter cette prise de possession.

De son côté, l'ex-femme de Dick Moore réfléchissait profondément aux moyens qu'elle devrait employer pour assurer au seul homme qu'elle eût jamais aimé la possession sinon du tout, mais de la plus grande partie de cet immense trésor.

— Puisque le comte va être mis en présence de ces lingots, se

disait-elle en aparté, rien ne peut l'empêcher de s'en emparer, de les faire transporter sur son bateau et d'en devenir ainsi le propriétaire légitime, sans que nul ait le droit de les lui contester.

S'il se débarrasse du précieux métal et le traduit en bank-notes ou en crédits sur les divers banquiers des États-Unis, il n'y a même plus à tenter de lui disputer cette richesse.

Or, je veux que M. Dick Moore soit un jour le possesseur d'un trésor qu'il a découvert et qui ne lui a échappé que par suite d'une série de chances défavorables.

Il faut, avant tout, que j'empêche le comte de réaliser cette fortune.

La belle Indienne était intelligente et rusée; ses batteries furent bientôt dressées et son plan arrêté.

En attendant l'instant de réaliser ses projets, elle continua à observer un silence prudent.

— Qu'avez-vous donc, ma belle amie? lui disait parfois le comte de Montézuma auquel n'échappait pas sa préoccupation.

— Je songe à nos projets, monsieur le comte, répondait la perfide sirène. Leur réalisation est assez difficile et assez importante pour mériter mes méditations et les vôtres.

On arriva enfin au terme du voyage. Le Hibou-Blanc annonça au jeune prince que l'heure était arrivée de descendre à terre et de trouver au bateau quelque anse pour le faire aborder.

— Que mon frère regarde cette colline qui s'élève non loin des bords de la rivière. C'est là que se trouve l'ouverture de la grotte mystérieuse qui recèle le trésor des ancêtres.

La rivière en ce point de son cours était assez profondément encaissée, mais un fort ruisseau, un *creek*, comme disent les Américains pour distinguer un cours d'eau, souvent capable de servir à la navigation, d'un *run*, qui littéralement veut dire un filet d'eau, venait à travers une vallée étroite se jeter dans l'Ohio et y formait à son embouchure un port commode, en eau profonde.

Le bateau accosta la rive et tous les passagers trouvèrent une route commode pour se rendre à la colline désignée.

Ce monticule était assez élevé et était percé par une immense excavation, semblable au portique d'une cathédrale de géants.

Quelle cause avait produit cette ouverture béante? Datait-elle de l'époque même de la formation de la terre et du refroidissement de la matière incandescente, ou bien avait-elle été produite par quelque cataclysme? Nous ne saurions le dire.

Quoi qu'il en soit, le comte et le Libérateur se présentèrent devant

la majestueuse ouverture et pénétrèrent, sur les pas de leurs guides, dans l'immense rotonde à laquelle elle donne accès.

Les guerriers indiens qui accompagnaient les deux voyageurs, ainsi qu'une dizaine de serviteurs américains attachés à la personne du jeune prince, déposèrent par terre une quantité d'objets divers qui devaient sans doute trouver leur utilisation dans l'expédition projetée.

Le sol de l'immense vestibule était formé d'un sable fin et sec; les Indiens y prirent place et s'y assirent en cercle en attendant l'heure d'agir, tandis que les serviteurs européens retournaient au bateau pour en rapporter des objets nouveaux.

Ce va-et-vient dura plus de deux heures et les engins les plus bizarres, s'entassèrent dans la vaste rotonde :

Des arbres de fer tourné, avec leurs supports, des roues à engrenage, des volants comme pour une machine à vapeur, des crics, et toute sorte de pièces mécaniques dont il eût été difficile au premier abord d'indiquer l'usage.

Pendant que les Indiens se livraient au repos et que les autres remplissaient la mission qui leur avait été confiée, les deux amis, accompagnés du Hibou-Blanc, à qui ces lieux mystérieux semblaient familiers, s'étaient armés chacun d'une lanterne et s'occupaient à jeter un regard curieux à l'entrée des deux cents avenues qui prenaient jour sur le vestibule géant.

Cinq ou six fois ils se hasardèrent à pénétrer dans les profondeurs sombres de ces cavernes inexplorées; et toujours ils revenaient la face convulsée par l'épouvante.

Rien au monde ne pourrait en effet donner une idée de l'horreur qui règne dans cet empire des ténèbres.

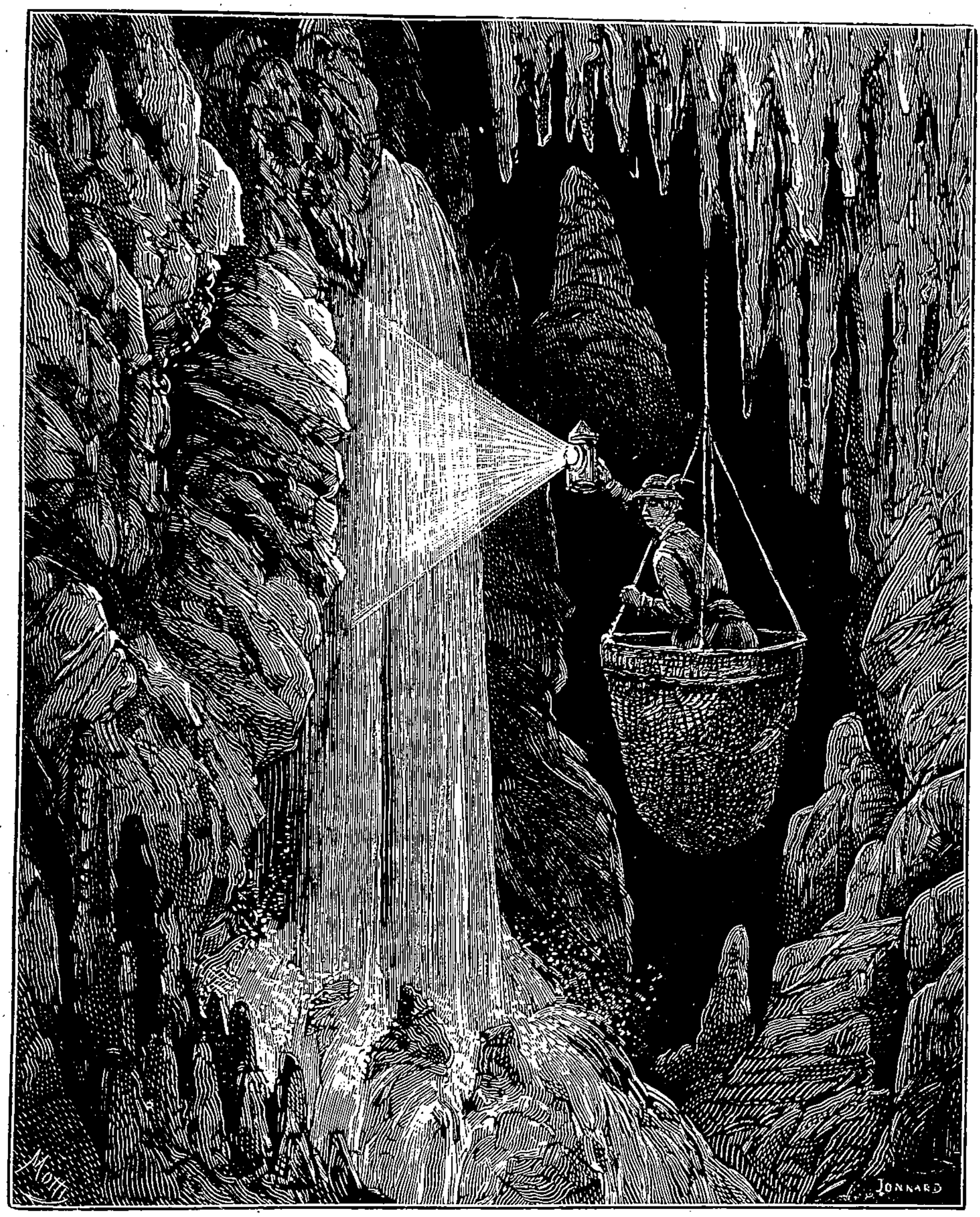
Ici les visiteurs, s'enfonçant sous une galerie, s'étaient trouvés en face d'une rivière aux eaux immobiles et plus noires que de l'encre qui leur avait fermé le passage.

Cette rivière sans écoulement n'était d'ailleurs pas la seule, ils en rencontrèrent dans chacune des galeries où ils pénétrèrent.

Une d'entre elles, profondément encaissée, suivait les méandres du souterrain et laissait sur une de ses rives un large passage.

Les jeunes gens et leur guide suivirent cette voie et ils arrivèrent après une demi-heure de marche sur les bords d'un vaste lac, aux eaux immobiles et silencieuses, enveloppées et comme imprégnées de cette obscurité si épaisse que les lueurs les plus vives ne pouvaient les pénétrer, et que les lanternes posées sur leur surface ne produisaient nul reflet.

Nº.....



Une cataracte s'écroulait avec un bruit formidable. (P. 752.)

— Mon frère le Hibou-Blanc connaît donc ces immenses catacombes? interrogea le jeune comte.

— Le Hibou-Blanc a passé sa jeunesse sur les bords de l'Ohio, à une époque où tous ces beaux territoires de guerre appartenaient aux Indiens et où les visages pâles n'avaient pas encore osé y pénétrer. Le Hibou-Blanc est très vieux, mais il n'a pas perdu la mémoire et il connaît jusque

dans leurs plus secrets replis ces cavernes où jamais les Européens n'oseront s'aventurer.

— Cette grotte de Monmouth est donc bien grande? demanda à son tour le Libérateur.

— Si grande, répondit le Peau-Rouge, qu'on pourrait s'y promener un an sans jamais repasser par le même chemin; si grande, que tout autre que le Hibou-Blanc ne s'y engagerait pas seul sans la certitude de n'en sortir jamais.

— Pourtant ce n'est pas la première fois que j'entends parler de ces cavernes, dit le comte. Bien des gens à New-York se vantent de les avoir parcourues et on m'a même assuré qu'il y a tout auprès un guide qui se charge d'y conduire les visiteurs.

Le vieil Indien fit entendre un rire ironique.

— Mon frère a raison, dit-il. Il y a ici un guide et cela me rappelle qu'il importe que nous nous assurions de sa personne pour mener sûrement à bien notre entreprise.

— Dis-moi où il demeure; je cours le chercher.

— Que mon frère ne se donne pas cette peine. Le Hibou-Blanc connaît le guide, qui connaît aussi le Hibou-Blanc. J'ai dû m'assurer de sa discrétion quand j'ai déposé ici le trésor des ancêtres.

En disant ces mots, le vieux sorcier se dirigea vers l'entrée principale de l'excavation et ne tarda pas à disparaître.

Le comte et sa compagne, ne jugeant pas prudent de se livrer seuls à de nouvelles explorations, restèrent silencieux à l'entrée d'une des insondables avenues.

Le Hibou-Blanc revint bientôt, suivi d'un malheureux Indien couvert de guenilles sordides.

— Voilà le fameux guide, dit-il.

— Le prince adressa au misérable un regard de compassion.

— Que veux-tu que nous en fassions? demanda-t-il.

— Nous allons le conduire sous bonne garde là, dans cette galerie, en un lieu que je connais. Tant que je n'irai pas le chercher, lui et ses gardiens, il leur est matérielliement impossible de sortir.

— Et s'ils l'essayaient, néanmoins?

— Alors le Grand-Esprit lui-même ne pourrait pas les sauver.

Deux des Comanches, compagnons du médecin, se placèrent sur un signe de lui à gauche et à droite du guide tremblant et muet.

— Marche! commanda le Hibou-Blanc, et les trois hommes le suivirent pas à pas.

Quand il arriva à l'entrée d'un des souterrains et qu'il y pénétra, le guide ne put retenir un cri de terreur.

— Non! pas là! pas là! fit-il.

Le vieux médecin, sans tenir compte de cette exclamation, continua sa route et ses deux compagnons, avec la confiance qui sied à des inférieurs, entraînèrent derrière lui le pauvre Indien à demi mort de peur.

L'absence du Hibou-Blanc ne dura pas plus d'une heure.

Quand il rejoignit les deux chefs de l'expédition :

— Le guide commence à connaître la caverne; si je venais souvent, il finirait par n'être plus un guide pour rire.

— Qu'y a-t-il donc de si effroyable là-dedans que ce malheureux refusait d'y entrer?

Rien, ou presque rien! Il y a une cataracte près de laquelle on pénètre par une seule porte que j'ai refermée; c'est là que nos trois hommes sont en prison.

— Comment, pas d'issue ailleurs?

— Si! un précipice de trois cents pieds à pic et sans la moindre rugosité pour s'y accrocher.

— Diable! dit le comte, la caverne de Monmouth me semble assez mystérieuse et je n'éprouve pas la vocation d'y séjourner longtemps.

— Qui sait? répondit celle qui fut Mme Dick Moore, parlant à mi-voix, comme si elle s'adressait la parole à elle-même; vous et moi, monsieur le comte, si nous succombons dans notre entreprise, nous serons peut-être heureux de connaître un jour ce refuge infranchissable!

Le Hibou-Blanc fit signe aux deux jeunes hommes que tout était prêt et qu'il n'y avait plus qu'à se mettre en route.

Chacun des Indiens et chacun des serviteurs blancs du comte prit sur son dos un fardeau et, tenant à la main une lanterne semblable à celles qu'avaient déjà employées les visiteurs, se mirent en devoir de suivre le vieux médecin faisant les fonctions de guide. Deux d'entre eux poussaient chacun une de ces brouettes basses sur pied comme en usent les marchands de vin pour le déplacement de leurs pièces.

Le Hibou-Blanc en effet, ayant à ses côtés le comte et la comtesse, pénétra hardiment dans une des deux cents avenues qui s'ouvraient sur le vestibule géant.

Ce couloir large et dont on avait peine, malgré la multiplication des lumières, à distinguer le plafond en plein cintre, s'enfonçait droit dans les entrailles de la terre en suivant une déclivité à peine sensible.

Il ne s'agissait pas d'une simple excursion, mais d'une véritable course.

La caravane suivit la route sombre pendant près de trois heures ; elle avait parcouru plus de neuf milles.

— Halte ! s'écria le Hibou-Blanc.

Tous les hommes, à bout de forces, se hâtèrent de déposer leurs fardeaux sur le sol sablonneux.

Quant aux deux alliés, ils ne purent retenir un cri de terreur quand ils portèrent leurs regards devant eux.

Sous leurs pieds, s'ouvrait un immense gouffre d'où sortaient des bruits de tempête.

Tantôt l'oreille était frappée par des roulements sourds, semblables à ceux du tonnerre à l'approche de l'orage ; tantôt on entendait des fracas sans nom, comme sont ceux qui se produisent dans les villes que détruit une inondation ou un tremblement de terre.

Y avait-il en effet, dans ces insondables profondeurs, des éboulements monstrueux ? des blocs de rocher détachés par les eaux produisaient-ils ces échos sinistres, ou bien ces bruits surhumains n'avaient-ils pour raison que les répercussions d'un bruit léger à travers ce mortel silence et le vide effrayant creusé dans le gouffre ?

Longtemps les deux jeunes gens, sans échanger une parole, et voulant sans doute donner à leurs serviteurs le temps nécessaire pour se reposer, restèrent, la lampe en avant et penchés sur l'abîme, à contempler ce spectacle terrible, à écouter cet infernal charivari ; puis le jeune comte, semblant le premier revenu au sentiment de la réalité, se tourna vers le vieux médecin qui le regardait sans mot dire.

— C'est ici qu'il faut agir ? demanda-t-il.

— Oui ! répondit un signe de tête de l'Indien.

CHAPITRE LXXIV

LE COMTE DE MONTEZUMA SE TRANSFORME. — QUATRE HABILES OUVRIERS. — ÉTABLISSEMENT D'UN TREUIL. — UN CABLE EN FER ET EN LAITON. — UN SONDAGE DANS L'ABIME. — UN GOUFFRE DE DEUX CENT QUINZE PIEDS. — UN TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE. — UNE SOLIDE NACELLE. — DESCENTES SUCCESSIVES DANS L'INCONNU. — UN COURAGE PEU COMMUN CHEZ UNE FEMME. — LA REINE-DES-PRAIRIES ACCOMPLIT SON VOYAGE AÉRIEN. — EMPLOI D'UNE LANTERNE. — FRACAS ET ÉBOULEMENTS. — UNE PLATE-FORME ET QUATRE AVENUES. — UNE CATARACTE ET UNE PLUIE FINE. — UNE GALERIE CIRCULAIRE, UN COULOIR ET UNE CHAMBRE. — LE TRÉSOR RETROUVÉ. — QUE FERA-T-ON DES CINQUANTE CORBEILLES ET DES LINGOTS QU'ELLES CONTIENNENT ? — UN INTERROGATOIRE ET LES PROJETS DU COMTE. — LES OBJECTIONS DE LA COMTESSE. — LES INCONVÉNIENTS D'UNE GRANDE FORTUNE. — DIFFICULTÉS DE RÉALISER LA VALEUR DE CINQUANTE LINGOTS D'OR. — CURIOSITÉ DE LA JUSTICE. — CE QUE POURRAIT FAIRE M. DICK MOORE, LE VÉRITABLE INVENTEUR DU TRÉSOR. — FAUDRA-T-IL DONC RENONCER A CETTE FORTUNE? — LA COMTESSE DONNE DES CONSEILS. — LE TRÉSOR SERA EMBARQUÉ SUR LE *Cygne*. — LE CABLE ET LE TREUIL COMMENCENT LEUR ŒUVRE. — LA BELLE INDIENNE REMONTE. — CORRESPONDANCE TÉLÉGRAPHIQUE. — LE COMTE ET LE HIBOU-BLANC RETOURNENT AU BATEAU LAISSANT LE COMMANDEMENT A LA COMTESSE. — PRÉCAUTIONS MILITAIRES. — LE MOT D'ORDRE, LIBÉRATEUR ET REVANCHE. — DEUX SENTINELLES AVANCÉES. — RETOUR DU COMTE ET DU HIBOU-BLANC AVEC DIX HOMMES ET DIX BROUETTES. — CE QUE CONTIENNENT LES VÉHICULES. — UN SOUPER ET UNE NUIT PASSÉE DANS LA GRANDE GALERIE. — VOYAGES SUCCESSIFS. — TRANSPORT DES LINGOTS A BORD DU *Cygne*. — DÉPART GÉNÉRAL ET DÉMÉNAGEMENT. — QU'EST DEVENU LE GUIDE DE LA CAVERNE? — UNE SUPPLIQUE DE LA COMTESSE AU COMTE. — UNE EXPLORATION PROJETÉE. — LE MÉDECIN COMANCHE S'OFFRE POUR GUIDER LES JEUNES CHEFS. — PRÉCAUTIONS UTILES. — PAR OU COMMENCE LA VISITE DES GROTTES ? — ON S'ENGAGE DANS L'INCONNU.

Le jeune descendant des rois du Mexique subit tout à coup une métamorphose complète.

Jusque-là, il s'était montré sobre de paroles et de gestes. Mme veuve Orlinoff l'avait même jugé timide.

Il n'était ni timide ni niais.

Sur un mot de lui, quatre de ses serviteurs blancs s'approchèrent comme pour se mettre à sa disposition.

— Avez-vous ce qu'il faut pour établir le treuil? demanda-t-il.

— Tout est prêt, répondit celui qui paraissait commander aux trois autres ouvriers.

— A l'œuvre donc et hâtez-vous.

Les quatre hommes, agissant avec un merveilleux ensemble, eurent

en quelques minutes ajouté les uns aux autres des fragments d'échelle disposés à cet effet.

Quand la longueur de l'échelle ainsi établie leur parut suffisante, ils la dressèrent sur le bord de l'abîme et la laissèrent retomber en avant, de manière à ce que l'extrémité supérieure allât se reposer sur l'autre lèvre du gouffre et former ainsi un pont sur lequel ils s'élancèrent hardiment avec toute l'assurance que donne une longue pratique de semblables exercices.

Des pieux solides furent enfoncés et rivés dans le roc et sur ces pieux fut posé un arbre de couche en fer d'un diamètre suffisant pour supporter les plus grands poids.

Cet arbre fut armé des deux côtés de manivelles destinées à lui imprimer un mouvement de rotation continu et qu'on pourrait ralentir à volonté.

Ce travail terminé, les quatre mécaniciens allèrent chercher une corde formée de minces fils de fer et de fils de laiton combinés qui, sous une petite grosseur, pouvait résister à une immense tension.

Cette corde fut solidement fixée par un bout à l'arbre de couche, puis deux hommes placés chacun à une extrémité du treuil improvisé enroulèrent ce câble autour de son axe.

Pendant que les quatre ouvriers se livraient à ce travail, le comte n'était pas resté inactif.

Armé d'un paquet de fine et forte ficelle connue dans le commerce sous le nom de *fouet*, parce qu'on en fabrique des mèches pour cingler les animaux de trait, il y avait attaché un plomb et l'avait laissé lentement descendre dans l'abîme pour en déterminer exactement la profondeur.

Il constata ainsi que le fond du gouffre se trouvait à 215 pieds du sol.

La corde métallique enroulée autour de l'arbre de fer avait trois cents pieds de long; elle était donc plus que suffisante.

Le comte n'avait, pour mener à bien son entreprise, négligé aucune précaution.

Un cadre autour duquel étaient tracées les lettres de l'alphabet et au centre duquel évoluait une aiguille, fut déposé sur le sol et mis en communication par un mince fil de cuivre avec la corde métallique, c'était le cadran d'un appareil télégraphique qui devait correspondre avec un autre cadran placé au fond de l'abîme et permettre aux personnes descendues de correspondre avec celles qui, restées en haut, seraient chargées de la manœuvre du treuil.

Quand tous ces travaux furent accomplis, une sorte de corbeille

d'environ un mètre de diamètre et d'un mètre cinquante de haut, en fils métalliques tissés et serrés comme ceux qu'emploient les princes, sous le nom de cotte de mailles, pour garantir leur poitrine contre le revolver ou le poignard de leurs sujets, fut soigneusement attachée à l'extrémité extérieure du câble.

Un des quatre ouvriers sauta sans hésiter dans cette espèce de nacelle; puis, muni du second cadran télégraphique et d'une lanterne allumée :

— En route! dit-il à ses compagnons.

Ceux-ci, tournant lentement les manivelles de l'arbre de couche, laissèrent se dérouler le câble qui s'enfonça dans l'obscurité du gouffre, entraînant l'intrépide mécanicien.

Penché sur l'abîme, le jeune prince vit peu à peu la lueur de la lanterne s'effacer et disparaître dans les ombres épaisses et l'on n'entendit plus que le grincement de l'arbre de couche tournant entre les taquets qui lui servaient de supports.

Tout à coup, le cadran supérieur fit entendre sa sonnerie; le jeune homme se précipita et, suivant des yeux les mouvements de l'aiguille, lut :

— Descente achevée, sans accident; envoyez-moi John.

Le câble ne tarda pas à s'enrouler de nouveau et la nacelle vide émergea de nouveau.

L'ouvrier désigné y entra à son tour et la descente recommença.

Le vieil Indien succéda à John et le comte descendit à son tour, après avoir donné l'ordre de se faire suivre par le Libérateur.

Quand l'ex M^me^ Dick Moore monta dans la corbeille pas une fibre de son visage ne tressaillit.

C'est que, malgré son séjour dans le monde civilisé, celle qui avait été la Reine-des-Prairies avait conservé toute la bravoure des hommes de sa race.

Elle descendit sans frémir au fond de l'abîme, et quand elle aperçut le comte qui attendait anxieux qu'elle eût touché la terre elle lui tendit la main et lui adressa un sourire, comme pour le rassurer.

— Bien! bien! dit le prince, vous avez acquis le droit, par votre vaillance, de porter le nom que vous vous êtes donné!

La Reine-des-Prairies se contenta de hausser légèrement l'épaule.

Cet admirable sang-froid était d'autant plus à même d'étonner le descendant des rois, qu'il venait lui-même d'accomplir cette terrible descente et qu'il en connaissait toute l'horreur.

Pendant qu'elle pénétrait ainsi dans l'inconnu, sans s'effrayer des

bruits et des échos sinistres pareils aux éclats du tonnerre, qui montaient de ces épouvantables profondeurs, la comtesse, promenant sa lanterne à droite et à gauche, ne songeait qu'à satisfaire sa curiosité.

Elle entendit d'abord, mais sans rien voir, le fracas produit par un éboulement de masses de rochers et de terre.

— Mon Dieu! pensa-t-elle; je vais peut-être trouver écrasés et anéantis le comte et ses compagnons. S'il en est ainsi, ma tâche est terminée, car rien ensuite ne m'empêchera de m'emparer du trésor et de le donner à celui que j'aime.

Qui peut savoir et qui a jamais dit combien peut contenir d'égoïsme le cœur d'une femme amoureuse?

Quand la nacelle arrivà à une quarantaine de pieds de profondeur, la comtesse vit qu'elle passait sur le bord d'une plate-forme qui s'enfonçait dans la masse rocheuse, et sur laquelle s'ouvraient quatre avenues pénétrant plus avant dans les parois de pierre.

Mais ce fut quand elle arriva à cent pieds plus bas qu'elle se trouva en face d'un spectacle qui eût glacé le sang dans les veines d'une femme moins brave.

Le trou au-dessus duquel était fixé le treuil qui la soutenait allait sans cesse en s'élargissant. Bientôt la lueur de sa lanterne ne fut plus suffisante pour percer les ténèbres qui s'épaisissaient devant elle.

Un épouvantable fracas et un vacillement produit sur la lumière par le fait d'un déplacement d'air subit l'avertirent de la nature du lieu où elle se trouvait.

Près d'elle, à quelques pas peut-être, car elle sentait une pluie fine l'envelopper, une cataracte s'écroulait avec un bruit formidable.

Où allait cette eau, quel écoulement trouvait-elle au fond de l'abîme?

La comtesse ne s'en préoccupa pas un seul instant.

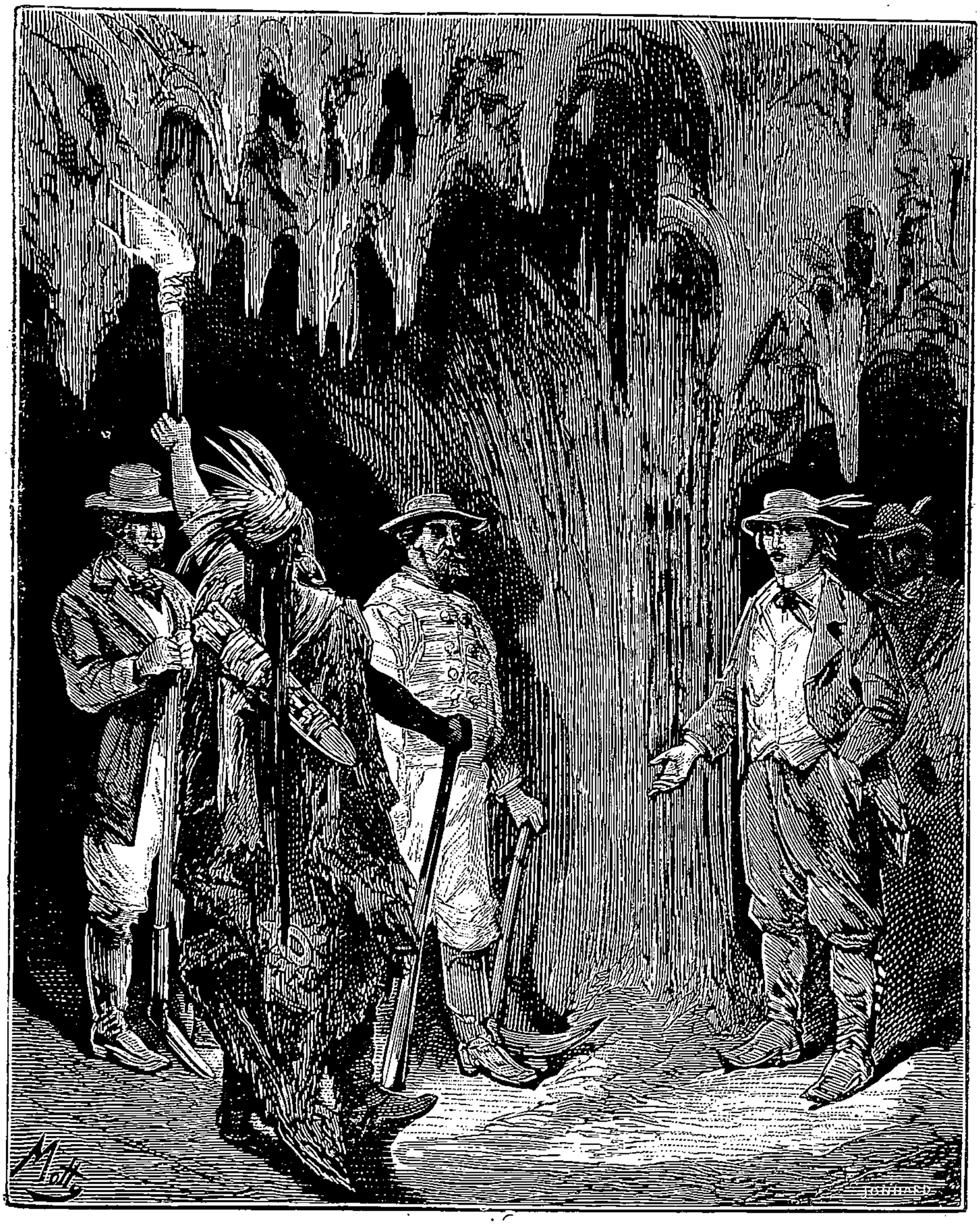
— Puisque les autres sont en bas, se dit-elle en souriant, c'est qu'ils ne se sont pas noyés.

— Enfin, elle toucha le sol et se trouva au milieu de ceux qui l'avaient précédée, dans une galerie circulaire de quinze pieds de circonférence environ.

Le comte, qui l'attendait, lui prit la main pour l'aider à descendre, puis il l'invita à le suivre.

Il s'engagea dans une sorte de petit couloir qui le conduisit dans une petite chambre, où le bruit de la cataracte qui tombait dans un angle de la première galerie et s'engouffrait dans une autre fissure du sol s'affaiblissait assez pour qu'on pût s'entendre parler.

— Voilà le trésor, dit-il.



Le prince revint dans la galerie où l'attendaient ses deux ouvriers. (P. 757.)

— Et, en effet, elle vit, sur le sol formé d'un silex très noir mélangé de petits cailloux d'une blancheur de neige, cinquante corbeilles de bambou tressé, placées symétriquement le long de la muraille rocheuse.

— Que vous proposez-vous de faire de cela, cher ami ? demanda l'Indienne d'un ton de curiosité ennuyée.

— Je me propose de faire remonter un à un ces paniers, de les faire

conduire sur les rives du fleuve, de les embarquer à bord du *Cygne* et de les conduire en lieu sûr, à la Nouvelle-Orléans, par exemple, ou à Saint-Louis, si cela vous paraît préférable.

— Oui! et après?

— Après je ferai venir un marchand d'or, et je convertirai cette fortune encombrante en crédits ouverts chez tous les banquiers du monde, comme vous m'avez raconté que vous aviez fait, après que vous avez hérité de votre mari le comte Orlinoff.

— Permettez, reprit la comtesse, cela ne se ressemble pas et la chose est plus difficile que vous ne l'imaginez.

— Expliquez-vous, ma belle amie.

— D'abord ce transport sera plus long que vous ne l'avez supposé. Si vous tenez compte des difficultés et de la durée de l'ascension d'abord, puis de la distance à parcourir avec de semblables fardeaux si difficiles à manier, ce n'est pas avant huit jours que le trésor sera à bord du *Cygne*.

— Parfaitement raisonné! Va pour huit jours.

— Et puis il faudra multiplier vos moyens de transport; les deux véhicules que vous avez amenés sont tout à fait insuffisants.

— On en prendra dix si c'est nécessaire.

— Je ne parle pas du personnel présent, qui est trop peu nombreux, vous avez sur votre bateau assez de monde pour l'augmenter.

— C'est dit! on l'augmentera.

— Comment nourrirez-vous tous ces gens pendant les longs et pénibles déplacements que vous leur imposez?

— Objection prévue, ma chère; pendant que les uns prendront leurs repas à bord du *Cygne*, les autres vivront ici des aliments que rapporteront sur les brouettes ceux qui les ramèneront.

— Et vous n'avez pas peur que quelqu'un ait vent de ce transport de richesses et cherche à s'en emparer?

— Oh! pour cela non! ne sommes-nous pas là vous et moi? si vous y consentez, vous resterez ici avec nos Indiens bien armés, pendant que j'irai, moi, surveiller l'embarquement. Qui oserait vous attaquer dans la situation inabordable que vous occupez?

— Et si l'on vous attaque, vous?

— A ce sujet ne craignez rien; les hommes de ma suite sont éprouvés; avec eux je ne redouterais pas un régiment de troupes régulières.

— Allons! je vois que vous avez réponse à tout....

— Vous avez terminé la série de vos objections.

— Hélas! non; celles qui me restent à vous faire, pour être d'un autre ordre, n'en sont pas moins sérieuses.

— Je vous écoute.

— Vous parlez de réaliser ainsi une fortune que je n'estime pas, au bas mot, inférieure à 20 ou 25 millions et vous comparez votre situation à la mienne après mon héritage.

— Sans doute! Je suis héritier de mes ancêtres, comme vous êtes héritière de votre mari.

Avec cette différence que mon mari a laissé un testament en règle, et qu'il vous sera difficile de faire accepter comme tel le morceau de peau de bison qui a suffi aux Comanches pour vous reconnaître.

— Peut-être avez-vous raison. Mais suis-je obligé de faire savoir à quelqu'un l'origine de ma fortune?

— Certainement. Le marchand d'or auquel vous offrirez l'achat de cinquante lingots, dont chacun pèse peut-être 200 kilos, s'empressera d'aller prévenir le juge et de vous faire arrêter.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il vous prendra évidemment pour le chef de tous les bandits qui vivent autour des placers et qui dévalisent les convois.

— Le juge ne pourra le croire quand il saura qui je suis.

— Le juge le croira si bien qu'il n'aura garde de vous lâcher.

— Ah! c'est trop fort!

— Mais non! suivez bien mon raisonnement.

Il commencera par faire une enquête sur votre famille et il saura bientôt qu'aucun de vos proches parents n'a pu vous léguer une fortune pareille.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas gagnée dans des spéculations?

— Parce que, dans ce cas, cette fortune se composerait de valeurs diverses et non de lingots d'un poids et d'une dimension encore inconnus dans le monde des chercheurs d'or.

— Soit encore! Mais à quel titre voudrait-on se les approprier?

— Ah! cher comte, comme je vois bien là la pureté de votre conscience et, permettez-moi de vous le dire, votre naïveté!

Tous ces hommes, si disposés à déclarer impossible que vous soyez le possesseur légitime du trésor, trouveront mille raisons concluantes de se l'approprier.

L'un le réclamera au bénéfice du gouvernement; l'autre produira des témoins pour attester que vous l'avez trouvé enfoui dans son champ.

Mais j'entrevois un danger plus grave encore.

— Continuez, ma chère comtesse, je commence à vous écouter avec plus de recueillement.

— Vous savez que ces lingots avaient été découverts dans une grotte

de l'Arizona où mes aïeux les Comanches les avaient cachés jadis.

— Je sais cela, mais qu'importe? puisque votre père est parvenu à reprendre cette fortune à celui qui me la volait?

La comtesse se recueillit un instant.

— Il y a, dit-elle enfin, des lois spéciales qui régissent cette matière aux États-Unis.

Au point de vue légal, ce chercheur d'or, s'il a fait la déclaration de sa trouvaille, est bien le véritable possesseur, le vrai *inventeur*, comme ils disent, de ce trésor.

Pour lui, comme pour tous les juges blancs, ce sont mes parents qui le lui ont ravi par la force; ce sont eux qui méritent d'être poursuivis et punis.

Que cet homme ait vent de votre fortune subite, il courra chez les magistrats, il décrira les lingots qu'il a eus entre ses mains, il prouvera que c'est sa propriété et vous serez bel et bien dépouillé.

— Oh! vous me désespérez, comtesse, que me conseillez-vous donc de faire?

— Ma première idée était de n'emporter d'ici que deux ou trois lingots à la fois et de revenir à la charge quand le besoin s'en ferait sentir.

— Adoptons cette première idée.

— Non pas! elle est mauvaise.

— Pourquoi!

— Parce que trop de gens connaissent le lieu où il a été caché.

— Craignez-vous une indiscrétion des Comanches? Moi, je vous répète que je suis sûr de mes hommes.

— On n'est jamais sûr de personne. Mais laissez-moi achever.

En dehors de ce danger, celui de produire un seul de ces énormes blocs d'or subsiste tout de même. Le chercheur d'or dépouillé de sa fortune a, n'en doutez pas, donné le signalement de ces lingots dans tous les coins du globe où l'on fait le commerce de l'or; il importe donc de ne pas montrer à quiconque un seul de ces morceaux qui pourraient, en appelant sur vous l'attention de la justice, nous arrêter avant même que nous ayons entrepris l'œuvre sainte à laquelle nous avons voué notre vie.

— C'en est trop, enfin! dit le jeune comte impatienté, dites, comtesse qu'il faut que je renonce à user d'une fortune qui est bien légitimement la mienne.

— Oh! je ne dis pas cela, répondit gravement l'Indienne, cet or vous appartient, je le sais, et c'est pour cela que j'étudie les moyens certains de vous en assurer la propriété.

— Alors, chère comtesse, vous avez quelque chose à me proposer?

— Parbleu ! sans cela aurais-je pris la peine de discuter si longtemps avec vous ?

— Hé bien ! je vous écoute, mon amie, et confiant dans vos conseils comme s'ils me venaient directement de Dieu, je les suivrai à la lettre

Un homme moins jeune, moins naïf, ou moins amoureux que le comte, aurait peut-être vu sur les joues de la belle Indienne un tressaillement de joie qui l'aurait fait réfléchir et l'aurait invité à se tenir sur ses gardes.

Le comte était trop loyal pour être défiant : s'il avait aperçu cette marque de contentement, il n'aurait pas manqué de l'attribuer au plaisir qu'avait la comtesse de le voir se rendre aux conseils de la raison.

— Mon ami, dit l'Indienne, nous allons, ainsi que vous l'avez sagement résolu, faire enlever une à une toutes ces corbeilles, en ayant grand soin de ne pas les ouvrir et de laisser ignorer à tous leur contenu.

Vous avez une grande confiance en la discrétion de vos hommes, mais quand il s'agit d'une semblable fortune, j'estime qu'il est sage de se défier même de ses meilleurs amis.

Nous mettrons à ce transport tout le temps nécessaire et nous suivrons le plan de défense que vous avez tracé.

Quand vos lingots seront soigneusement rangés au fond de la cale du *Cygne,* je commencerai seulement à respirer.

— Que ferons-nous alors?

— Nous nous mettrons en route pour Saint-Louis où nous nous arrêterons quelques jours.

— Soit! et que ferons-nous à Saint-Louis?

— Je vous dirai cela en route. Il s'agit maintenant de ne pas perdre de temps et de se mettre à l'œuvre.

Docile comme un amoureux, le prince, toujours suivi de sa compagne, revint dans la galerie circulaire où l'attendaient ses deux ouvriers et le sorcier des Comanches.

Il donna quelques ordres et passa une dépêche à ceux qui attendaient en haut.

Le câble se mit en mouvement et la nacelle allait remonter à vide quand la belle Indienne s'élança et y prit place.

— Je sais ce qu'il vous faut, cher comte, dit-elle, et je vais veiller moi-même à l'exécution de vos ordres.

L'ascension eut lieu sans encombre.

Quand la comtesse eut mis pied à terre dans la grande galerie supérieure, elle donna l'ordre aux Indiens ses compagnons d'apporter les deux brouettes qui, par les soins des deux mécaniciens, furent solidement

amarrées le long de la nacelle et qui ne tardèrent pas à descendre dans les profondeurs du gouffre.

Après une heure d'attente, la sonnerie du cadran télégraphique fit entendre un carillon.

— Hissez la nacelle, écrivit l'aiguille.

Les deux ouvriers se mirent à l'œuvre et bientôt l'on vit apparaître la tête du Hibou-Blanc qui mit pied à terre à son tour et communiqua les ordres de la Revanche.

Une nouvelle descente fut suivie d'une nouvelle ascension et, cette fois, ce fut le jeune comte qui revint prendre sa place au milieu des Comanches.

Il s'assura que les armes de tous ces braves Indiens et de ses auxiliaires blancs étaient en bon état; le méd cin-sorcier leur recommanda d'obéir aveuglément à la Reine-des-Prairies, puis, suivi par le comte, il reprit à grands pas la route qui devait les conduire au grand air et à la lumière.

— Courage et patience, dit le jeune homme en serrant la main de la comtesse, dans quelques heures vous aurez tout ce qui pourra vous être nécessaire dans l'accomplissement de votre mission.

— Un mot encore, dit la belle Indienne en accompagnant le comte qui s'éloignait. Il importe de garder cette avenue et je placerai deux sentinelles à cent pas de distance de nos travaux. Convenons d'un mot d'ordre que ceux que vous enverrez prononceront dès qu'ils entendront le commandement de halte.

Quiconque se présentera et voudra forcer le passage sans remplir cette formalité essuiera le feu de nos deux sentinelles qui se replieront ensuite et viendront prendre place dans nos rangs.

— Bravo! comtesse, vous êtes née pour devenir un général d'armée, dit gaiement le descendant des rois.

— Trêve de galanteries, comte! J'attends le mot d'ordre.

— Libérateur et Revanche.

— Nos deux noms!... soit! Mais hâtez-vous, car nos hommes ne tarderont pas à crier famine.

Les deux jeunes chefs se serrèrent la main et la comtesse revint au milieu des Blancs et des Peaux-Rouges laissés à sa disposition.

Les deux premiers soldats placés en faction furent deux des blancs, serviteurs du comte.

La belle Indienne, en qui d'ailleurs ils ne voyaient tous qu'un jeune chef, ami et confident de leur maître, alla les placer elle-même.

Deux lampes avec de puissants réflecteurs qui leur permettaient de

voir à une vingtaine de pas devant eux, furent suspendues à des stalactites descendant de la voûte de la galerie.

— La consigne, dit-elle, est de ne vous laisser approcher par personne.

Dès que vous verrez apparaître quelqu'un, criez : halte !

Si l'on ne vous répond pas Libérateur et Revanche et qu'on fasse un pas de plus, faites feu et repliez-vous.

La détonation de vos armes nous aura prévenus et nous serons en mesure de vous défendre.

Pendant que la comtesse prenait ainsi de sages précautions, la besogne des mécaniciens continuait.

Une petite grue portative avait été dressée sur les bords de l'abîme, et son bras de fer s'avançait jusqu'au centre du trou pour saisir à son arrivée tout objet placé dans la nacelle.

A un signal parti d'en bas, une nouvelle ascension eut lieu et cette fois ce fut un des paniers de bambou qui apparut et qui fut déposé par la grue sur le sol de la galerie, le long d'une des parois.

Dès lors un va-et-vient de la nacelle fut établi et les mystérieuses corbeilles vinrent successivement s'aligner sur le sable.

Les heures s'écoulaient et les sentinelles se remplaçaient se communiquant la consigne.

Les cinquante lingots avaient été déposés sur le sol avant que le comte eût donné le moindre signe de vie.

Après les lingots, les deux brouettes et les deux ouvriers qui s'en étaient servis furent ramenés à leur tour.

La comtesse commençait à être inquiète, car ses compagnons, Peaux-Rouges et Blancs, se plaignaient de l'absence de nourriture.

Tout à coup un cri lointain retentit :

Halte !

Et une voix à peine perceptible à cette distance répondit :

— Libérateur et Revanche !

— Vous pouvez passer !

Deux minutes plus tard arrivaient le Hibou-Blanc et le jeune prince, escortés de dix hommes de l'équipage du *Cygne* armés jusqu'aux dents et poussant chacun devant eux une brouette semblable à celles qui avaient servi au transport du trésor.

Chacun de ces commodes véhicules était chargé d'objets divers dont des toiles qui les recouvraient empêchaient de déterminer la nature. Les nouveaux venus furent reçus par des acclamations. La joie fut à son

comble quand, sous la bâche qui recouvrait une des brouettes, on vit apparaître des monceaux de victuailles.

Nul ne se fit prier, des Blancs ou des Peaux-Rouges, pour prendre place à table, si l'on peut employer ce terme quand il s'agit d'un repas servi sur le sable fin qui garnissait le sol de la galerie souterraine.

Le repas fut aussi gai que copieux. Quelques bouteilles de bons vins de France furent versées aux auxiliaires à la peau blanche, tandis que les Indiens, à qui cette boisson semblait acide et désagréable, se partageaient deux ou trois litres d'excellent rhum de la Guadeloupe.

Le comte s'était rapproché de son amie et tous deux causaient à voix basse.

— Qu'avez-vous donc apporté de si mystérieux sur vos légers véhicules? demanda la comtesse.

— Des objets de literie pour mes hommes, des fourrures pour servir de lit aux vôtres, et pour nous deux petites tentes portatives qu'on dressera en quelques minutes et qui nous permettront de dormir en paix.

— Comment? nous allons tous coucher ici? Vous n'allez pas commencer de suite le transport au *Cygne* de vos lingots?

— Non, chère amie, répondit le comte; vous n'avez pas regardé votre montre; à cette heure il fait nuit et de plus je vous annonce qu'autant ici la température est douce, l'atmosphère calme et paisible, autant, au dehors, règne une tempête affreuse qui rendrait dangereuse toute tentative de sauvetage.

Ce fut ainsi qu'une quarantaine d'hommes furent appelés à passer la nuit au fond de cette immense galerie.

Le médecin-sorcier s'opposa à ce qu'on continuât à placer des sentinelles qu'il déclara complètement inutiles.

— Soyez tranquilles, affirma-t-il; personne ne s'aventurera dans cette grotte, et, en fût-il autrement, nul n'y pénétrerait sans que je fusse à même de vous signaler sa marche à plus de trois milles d'ici.

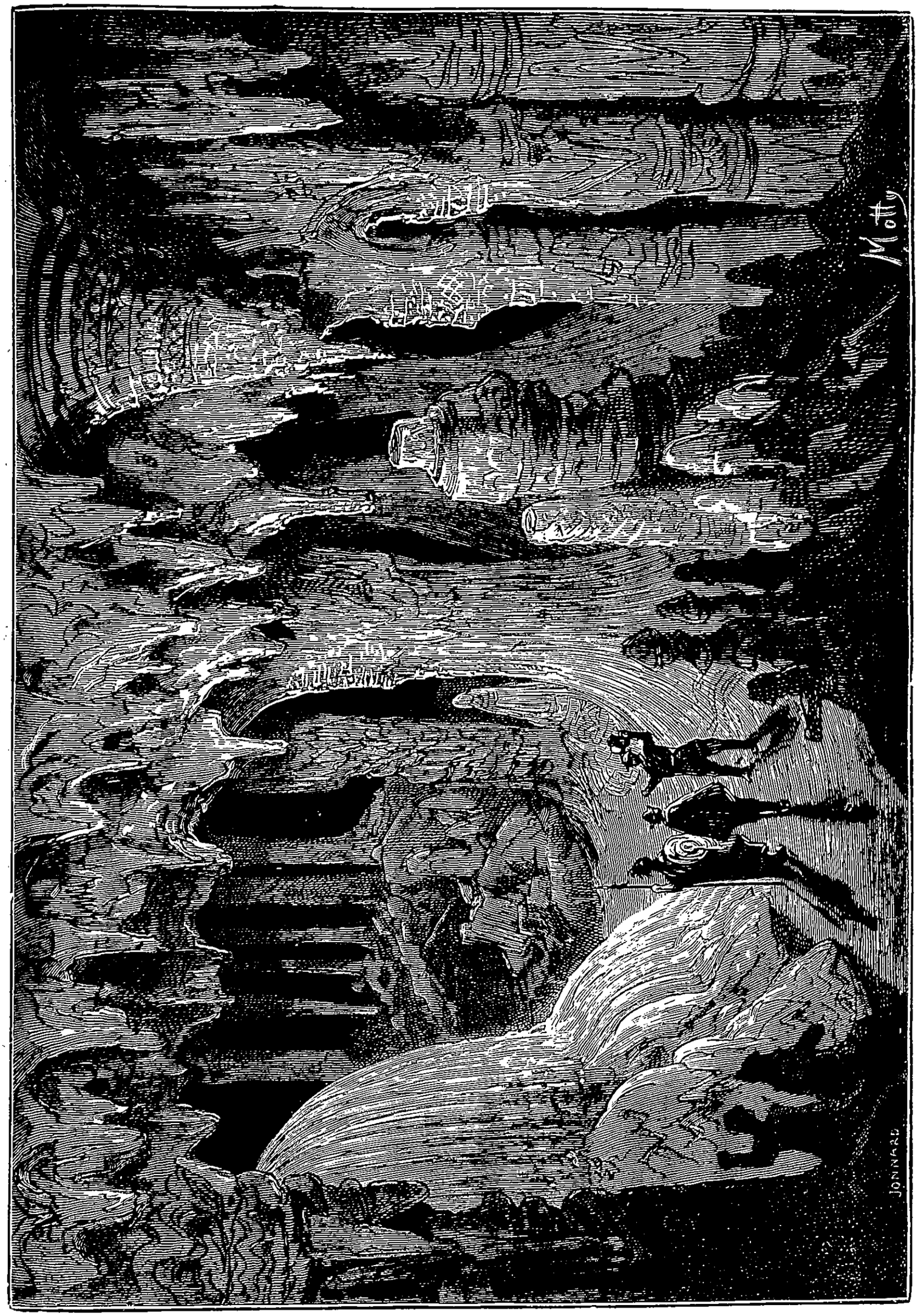
La prédiction du Hibou-Blanc s'accomplit à la lettre et la nuit s'écoula sans le moindre incident.

Les deux tentes furent dressées et chacun des deux jeunes chefs se retira dans la sienne.

Quant aux serviteurs du comte et aux Indiens ils organisèrent leurs lits chacun à leur façon, et tout le monde dormit à merveille.

Le comte donna le signal du réveil et bientôt chacun fut sur pied, tout prêt à se mettre à la besogne.

On convint que douze hommes pousseraient chacun une brouette chargée d'un lingot, et que huit hommes armés leur serviraient d'escorte.



Ici ce sont des glaçons, des chutes d'eau, des cataractes pétrifiées... (P. 767.)

Le descendant de Montézuma prit le commandement de cette petite colonne et le Hibou-Blanc se constitua son guide.

On se rendra compte de l'obligation où se trouvait le sorcier comanche d'accompagner les travailleurs au retour aussi bien qu'à l'aller, quand on saura que la galerie à parcourir se croisait cent fois dans le parcours avec des galeries semblables et que la moindre erreur commise pouvait entraîner les personnes égarées à une perte certaine.

La comtesse d'Orlinoff resta à son poste au fond de l'immense galerie, bien résignée à y remplir complètement sa mission.

L'énorme longueur du souterrain à traverser soit à l'aller, soit au retour, le grand poids des lingots à transporter, les brouettes à pousser sur un sol qui n'était pas partout parfaitement uni, le chemin à parcourir pour atteindre la baie où le *Cygne* attendait amarré à un arbre du rivage, le transport des paniers de la rive sur le bateau, leur mise à fond de cale étaient autant d'obstacles à surmonter qui demandaient beaucoup de temps.

Le premier jour, néanmoins, on fit deux voyages et comme une brouette nouvelle fut amenée à la fin de cette journée, la moitié des lingots étaient mis en sûreté à bord du steamboat.

Le lendemain, on ne put opérer qu'un voyage avec le retour.

Enfin, le quatrième jour, le trésor entier acheva d'être mis à l'abri, et l'on retourna, avec les brouettes vides, rechercher tous les engins qui avaient servi à opérer cet admirable sauvetage.

Ce fut seulement au moment où elle arriva au grand jour dans la monumentale galerie qui servait d'antichambre à cette série de cavernes qu'une idée subite se présenta à l'esprit de la comtesse.

Elle se rapprocha précipitamment du prêtre sorcier des Comanches.

— Mon père veut-il me prêter son oreille ? dit-elle en employant le dialecte et le langage imagé de ses compatriotes.

— Que ma sœur parle, j'écoute.

— Que sont devenus le guide de la caverne et les deux guerriers commis à sa garde? Mon père les a-t-il oubliés ?

— Le Hibou-Blanc n'oublie rien ; s'il n'avait pas délivré les captifs, il y a beau temps qu'ils seraient morts.

— Où se trouve donc ce guide? Je le considère toujours comme dangereux, parce qu'il aurait pu, non seulement nous espionner, mais qu'il pourrait encore soupçonner le but de notre séjour ici, et nous dénoncer aux juges des Blancs.

— Si le guide était dangereux, il serait allé rejoindre ses pères dans les territoires du Grand-Esprit, répondit le vieux prêtre d'un ton de voix

féroce. Il est actuellement en lieu sûr, car ses deux gardiens qui l'ont conduit, par mon ordre, à bord du grand bateau à feu, ont ordre de ne pas le perdre de vue, et de le tuer sans pitié, à la moindre tentative qu'il ferait pour s'échapper.

Quand tout fut remis en ordre à bord du *Cygne*, la comtesse s'approcha du jeune chef.

— Voulez-vous me permettre de vous demander une grâce ? dit-elle.

— Vous savez bien, mon amie, que c'est vous qui commandez ici, et que vos moindres désirs seront éternellement des ordres pour moi.

— Alors je hasarde ma supplique.

— Dites : je formule ma volonté.

— Soit ! Permettez-moi de rester ici un jour de plus et de profiter de l'occasion unique au monde qui se présente, grâce au médecin des Comanches, de visiter ces sombres grottes.

— Certes oui, je consens à ce retard ! J'y consens d'autant mieux que je songeais moi-même que ces vastes déserts souterrains pourraient servir quelque jour à la réalisation de nos projets.

— A la condition d'y enmagasiner à l'avance des munitions, du luminaire et des vivres, on pourrait y cacher à tous les yeux une armée immense et commencer l'œuvre de destruction au sein même des pays les plus prospères occupés par nos éternels ennemis.

Le Hibou-Blanc fut mandé par les jeunes chefs, et il affirma que ce serait personnellement pour lui un véritable plaisir de visiter une fois encore les lieux où s'était écoulée la première partie de sa jeunesse.

On se munit de quelques provisions de bouche que chacun entassa dans une carnassière; on garnit deux gourdes de vin généreux, et une d'excellent cognac, on s'approvisionna de lanternes et de bougies; le jeune comte, fort au courant des découvertes nouvelles, prit dans ses poches, en dehors d'un baromètre anéroïde, et d'une boussole, un podomètre pour apprécier les distances parcourues ; il emporta, en outre, une lampe au magnésium et un paquet d'artifices, fusées volantes et flammes de Bengale aux vives couleurs, puis après s'être bien assuré que nul ne manquait de rien, il fit monter ses deux compagnons et se plaça lui-même sur le petit you-you du *Cygne*, conduit par un des mariniers attachés au bateau.

Les trois visiteurs allaient quitter le bord, quand une idée subite traversa l'esprit du médecin-sorcier.

— Si nous rendions à ses fonctions le guide de la caverne, demanda-t-il en s'adressant au jeune comte.

— Non ! non ! s'écria précipitamment la comtesse ; mon ami et moi,

nous avons les raisons les plus graves pour ne pas révéler les secrets de ces grottes, où vous nous aiderez à pénétrer.

— Alors, en route! dit le comte; le rameur se pencha sur ses avirons, et la barque légère fendit les ondes.

On débarqua en un point du rivage beaucoup plus rapproché de l'entrée de la caverne que celui qui avait servi de lieu d'embarquement jusqu'ici.

La nature et la qualité des colis apportés à bord avaient paru nécessiter des précautions toutes particulières.

Un pont mobile avait été jeté du bateau sur la rive, et avait servi de chemin à ceux qui poussaient les précieuses brouettes; mais, le travail terminé, le pont avait été retiré.

Quand les trois visiteurs furent réunis dans l'immense péristyle d'où devait partir leur voyage de découverte.

— Par où commencerons-nous? interrogea la comtesse.

— Demandez cela à notre guide.

— Qu'en pense mon père, le Hibou-Blanc?

— Je vais vous montrer, si vous le voulez, ma prison, celle où j'avais enfermé le malheureux Indien qui promène d'ordinaire les Européens dans la grotte.

— Vous avez là une idée lumineuse, répondit la belle Indienne d'un ton de bonne humeur. J'ai hâte de savoir comment peut être faite une porte capable de fermer ici une prison tant étroite soit-elle.

— Cette fermeture, répondit le Hibou-Blanc, n'est certainement pas la moindre curiosité que renferme cette caverne; de plus, je puis me vanter d'être le seul homme au monde qui la connaisse, car j'en ai découvert le secret moi-même, quand mon père était le grand médecin de la nation comanche; or, à cette époque, il se vantait d'être l'unique dépositaire de ce mystère.

Les deux jeunes gens, après avoir soigneusement allumé et refermé leurs lanternes, se mirent à la suite du vieil Indien et ils pénétrèrent hardiment dans une galerie d'abord large et haute, mais qui ne tarda pas à s'abaisser et à se rétrécir de façon à ne plus laisser de passage que pour une seule personne.

Encore le plafond devint-il tellement bas que le comte, qui était d'une grande taille, fut obligé de courber la tête pour pouvoir suivre ses deux compagnons, plus petits que lui.

CHAPITRE LXXV

UN ÉTROIT COULOIR ET UNE VASTE SALLE. — UN PALAIS FÉERIQUE. — LA LAMPE AU MAGNÉSIUM. — STALACTITES ET STALAGMITES. — LEUR MODE DE FORMATION. — INFINIE VARIÉTÉ DES FORMES. — CE QUE VOIENT LES VISITEURS DE CAVERNES. — LA GROTTE DE LA BALME (ISÈRE). — NAPPES ET RIDEAUX DE MARBRE BLANC. — NICHES CANNELÉES. — CHOUX-FLEURS. — TENTURES ET FIGURES. — LUSTRES. — COLONNADES. — ENTHOUSIASME ET GALANTERIE. — UNE AUTRE SALLE QUI FAIT CONTRASTE AVEC LA PREMIÈRE. — ROCHES ABRUPTES ET ENTASSEMENTS CHAOTIQUES. — UNE ROCHE PLATE POSÉE EN PORTE-A-FAUX. — LE RÔLE D'UNE PIERRE PLUS PETITE. — LA PIERRE QUI SE LÈVE. — ÉQUILIBRE INSTABLE. — UNE SINGULIÈRE PORTE DE PRISON. — UN SECRET IMPOSSIBLE A DÉCOUVRIR. — UN TROU BÉANT. — LES VISITEURS ENTRENT DANS L'INCONNU. — UN PASSAGE DIFFICILE. — UNE ESPLANADE GLISSANTE ET UNE FORMIDABLE CATARACTE. — NÉCESSITÉ D'ÊTRE PRUDENT. — UN FEU D'ARTIFICE PRÉPARÉ POUR ÉCLAIRER DES LIEUX QUI N'EN ONT ENCORE JAMAIS VU. — RÉCIT DU HIBOU-BLANC. — SOUVENIR DE JEUNESSE. — UN SECRET RÉVÉLÉ PAR LE HASARD. — UNE PANIQUE MALENCONTREUSE. — SEUL DANS LES TÉNÈBRES. — ANGOISSES ET DÉSESPOIR. — UNE BONNE PENSÉE. — IL FAUT CHERCHER UN ABRI PLUS CLÉMENT. — LA ROUTE DU SALUT. — VOYAGE LENT ET PÉRILLEUX. — SOMMEIL PAISIBLE AU SEIN D'UN TERRIBLE DANGER. — LE HIBOU-BLANC CONTINUE LA ROUTE ENTREPRISE. — LA SALLE DES ROCHES ET LA DALLE BRANLANTE. — LA SALLE DES COLONNES. — L'ENTRÉE DU COULOIR. — UN PELOTON DE FICELLE. — VOIX LOINTAINES. — LE SALUT. — EXCLAMATIONS. — LA FERMETURE DE LA PRISON. — UNE LUMIÈRE ET UN ARC-EN-CIEL. — FUSÉES MULTICOLORES. — FLAMMES DE BENGALE. — LE RETOUR. — POURQUOI LE TRÉSOR DES ANCÊTRES N'A PAS ÉTÉ MIS EN SURETÉ DANS LA PRISON. — LES VISITEURS RENONCENT A FAIRE DE NOUVELLES DÉCOUVERTES. — LE GUIDE-SORCIER A FORMÉ UN ÉLÈVE. — LE MAITRE-DES-TÉNÈBRES. — LE *Cygne*. — CONSEILS DE LA COMTESSE. — LA MAISON A ACHETER. — UN PARC ET UNE MANUFACTURE. — UNE FONDERIE. — DE FUTURS MARCHANDS DE MÉTAUX.

Heureusement cette diminution lente mais constante de la largeur et de la hauteur de la galerie parcourue s'arrêta juste au moment où les visiteurs allaient être mis dans l'impossibilité de continuer leur route.

Une bouffée d'air frais vint les frapper au visage et tout à coup ils se trouvèrent à l'entrée d'une vaste salle qui apparut à leurs yeux comme un éblouissement.

De toute part la lumière des lanternes s'accrochait à des rugosités brillantes comme des étoiles et lançant des feux multicolores comme auraient pu faire des diamants.

Cependant cette sorte de palais féerique était si vaste que la lumière projetée ne suffisait pas à combattre les ombres qui l'emplissaient et que

les contours et les détails dansaient devant les yeux éblouis des visiteurs comme des fantômes fantastiques.

Le comte comprit que le moment était venu de se servir de sa lampe au magnésium.

Il sortit l'instrument de la boîte qui le contenait, fit craquer une allumette et communiqua la flamme au métal.

Une lumière non moins vive que celle que produit l'électricité s'élança du copeau métallique en combustion et illumina comme par magie l'immense coupole toute formée de stalactites et de stalagmites étincelantes.

Nos lecteurs savent qu'on appelle ainsi des concrétions calcaires produites par la nature.

Par les crevasses souvent imperceptibles qui se rencontrent soit dans la voûte, soit dans les parois des cavernes, l'eau filtrée par les terrains qui les recouvrent pénètre et s'écoule avec d'autant plus de lenteur que les fissures sont plus étroites.

Cette eau généralement chargée de chaux ou de salpêtre en dissolution tombe goutte à goutte sur le sol, puis s'évapore en déposant la chaux qu'elle contenait.

Les dépôts ainsi formés successivement se superposent sans cesse et finissent par faire une sorte de pyramide qui s'élève peu à peu, prend des formes plus ou moins régulières, et arrive à rejoindre le plafond; c'est là ce qu'on appelle une stalacmite.

La stalagtite, au contraire, se forme de la façon inverse.

Quand la goutte d'eau n'est pas assez lourde pour être entraînée sur le sol par son poids, et qu'elle s'évapore avant de tomber, elle laisse son dépôt calcaire à la surface même de la voûte.

Alors le phénomène déjà décrit se produit en sens contraire et une pyramide se forme ayant sa base sur la voûte et pendant dans l'espace comme des végétations de pierre. Telle est la stalactite.

Souvent aussi les deux phénomènes se produisent à la fois : pendant que monte la stalagmite, la stalactite descend jusqu'à ce qu'elles se rencontrent et la caverne est ornée d'une colonne de plus.

Ces différentes sortes de concrétions prennent des formes d'une variété infinie, le plus souvent très bizarres, qui de tout temps ont fixé l'attention des voyageurs et même des naturalistes.

Il n'est pas d'objets naturels ou artificiels que les visiteurs de grottes ou de cavernes n'aient cru y reconnaître.

Ici, sont des glaçons suspendus, des fontaines subitement durcies par la gelée, des chutes d'eau et des cataractes pétrifiées, des conques

marines, des bénitiers d'église, des amphores et des vases aux formes les plus variées, des fleurs, des fruits, des légumes, des arbres, ifs ou palmiers, animaux de toute sorte vrais ou fantastiques, toute sorte de formes humaines, depuis les momies d'Égypte jusqu'aux fantômes des contes de la veillée, des statues aux draperies flottantes, des lustres attachés au plafond, des candélabres, des pyramides, toutes les figures de la géométrie dans l'espace, cônes, troncs, obélisques; des tours crénelées, des autels couverts de cierges, des chaires à prêcher, des fauteuils et des canapés, des orgues de cathédrales, des tribunes, des tombeaux, des trophées, etc., etc.

Dans une de ces cavernes placée en France non loin du Rhône, dans le petit village de La Balme (Isère), se trouve une salle carrée, garnie dans un coin par un comptoir sur lequel figurent des plats et des vases divers; une grosse femme y est assise et partout descendent du plafond des chapelets de saucisses, de saucissons, des jambons, des cadavres ouverts de porcs, des andouillettes, etc.

Les curieux qui ont visité cette grotte l'ont nommée, à l'unanimité, la salle de la charcuterie.

Mais revenons à nos personnages et à l'admirable spectacle qui était tout à coup apparu devant leurs yeux émerveillés.

A droite et à gauche de la vaste salle dans laquelle ils avaient pénétré, les parois étaient garnies de rideaux et de nappes s'étendant dans tous les sens et retombent devant une série de guérites ou plutôt de tours cannelées, vides pour la plupart et formant des sortes de cabinets pratiqués autour de la grotte.

Parmi ces ouvertures le comte en désigna une du doigt à sa compagne.

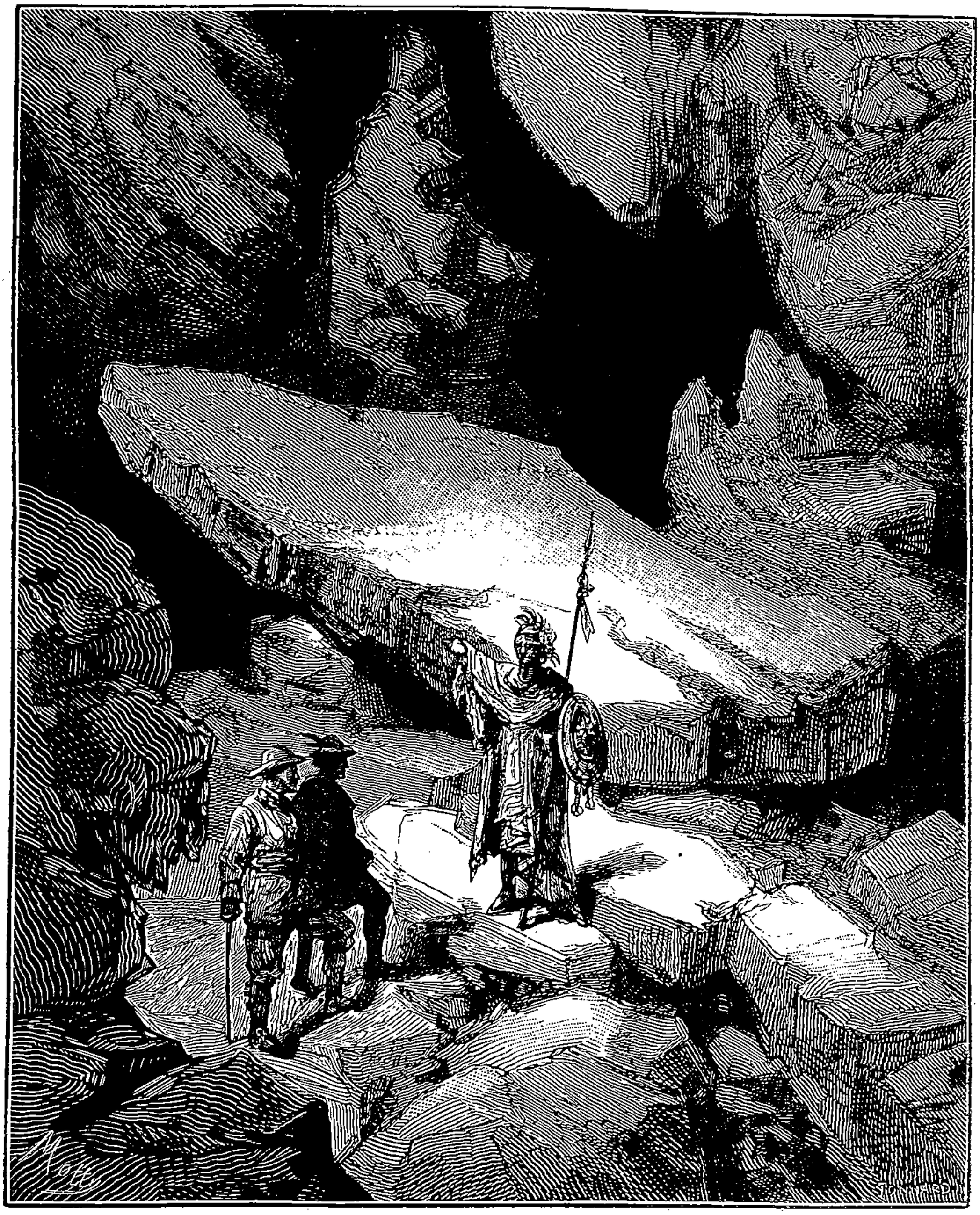
C'était un gros pavillon formé par un entassement de choux-fleurs, dont les pieds, les feuilles et les têtes offraient une imitation parfaite de la nature.

Toutes ces tentures, toutes ces figures étaient faites d'un marbre d'une blancheur immaculée, transparent, cristallisé, réfractant la lumière en millions d'étincelles.

Les visiteurs s'approchèrent d'une des parois et ils constatèrent que lorsqu'on frappait contre une de ces pierres, elle résonnait comme si elle eût été de bronze.

Du plafond de cette admirable salle pendaient de toute part des draperies semblables à de la fine dentelle.

Des lustres descendaient, ornés de cette infinité de morceaux de cristaux destinés à multiplier l'éclat de la lumière. Seulement ces cristaux étaient de marbre, mais ils accrochaient la lumière blanche du magnésium



C'est ici ! dit le vieillard en s'approchant d'une éminence. (P. 770.)

à tous leurs angles et ils la renvoyaient sous forme de feux rouges, verts, bleus et changeants.

Au fond de la salle s'élevait une colonnade régulière et symétrique, non moins brillante, non moins blanche, que les tentures des deux côtés.

Ce fut là que le Hibou-Blanc dirigea ses pas et que ses deux compagnons de route le suivirent.

— Que c'est beau ! s'écriait la comtesse enthousiasmée, et ses traits s'illuminaient donnant à sa beauté un caractère que le jeune comte ne lui connaissait pas encore.

Son amour s'en augmenta, si cela eût été possible, et il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oui ! oui ! c'est beau ! mais combien vous êtes plus belle encore !

La coquette comtesse, paraissant subir l'influence fatale du milieu où elle se trouvait, tendit sa main sur laquelle l'amoureux jeune homme posa un brûlant baiser.

Cependant le médecin comanche continuait sa marche ; il traversa la ligne des colonnes et se dirigea vers une ouverture qui donnait un étroit accès dans la salle de marbre.

A peine les visiteurs avaient-ils fait cent pas qu'ils se trouvèrent dans une autre pièce moins vaste que la première, mais qui, quoique toute entière formée aussi de marbre blanc, faisait avec l'autre le plus fantastique des contrastes.

Autant dans la salle aux draperies tout était ordonné et symétrique, autant y régnait partout une élégance de bon goût, autant dans la nouvelle grotte s'étalait un méli-mélo chaotique défiant toute description.

Qu'on se figure des entassements fantastiques de rochers et de pierres de toute dimension et de toute forme.

Jamais chantier de carrier n'a présenté un désordre plus épouvantable et les deux jeunes gens restèrent quelques instants immobiles contemplant ce chaos et ces amoncellements désordonnés.

— C'est ici ! dit le vieillard en s'approchant d'une immense roche plate posée en porte-à-faux sur deux pierres de moindre dimension.

Le comte et sa compagne regardaient le sorcier sans se rendre compte de ce qu'il avait l'intention de faire.

Le Hibou-Blanc retira de dessous la grande dalle un bloc de marbre assez petit pour être d'un transport facile, et qui d'ailleurs n'offrit pour être enlevé de la place qu'il occupait aucune difficulté ; puis il se retourna du côté des jeunes gens, et leur montra la grande dalle qui avait attiré déjà leur attention.

— Ceci, dit-il, est la pierre qui se lève ; c'est la porte de la prison.

En disant ces mots, il appuya la main et exerça une forte pression sur le bout de la dalle qui restait suspendu dans les airs. L'énorme bloc obéissant à cette pression se mit en mouvement de haut en bas, avec autant de facilité qu'une porte tourne sur ses gonds ; quand elle toucha la terre, la main du sorcier se retira, mais la pierre massive resta immobile.

— Je commence à comprendre, dit le comte s'adressant à la belle

Indienne, nous sommes ici en présence d'un phénomène d'équilibre très commun partout où la nature s'est plu à former de semblables entassements de roche. Le moindre effort suffit pour déplacer ce bloc énorme que les plus puissantes machines ne sauraient enlever du lieu où le hasard l'a mis.

Sans doute en se soulevant d'un côté il donne issue dans quelque sombre couloir et sert de porte à ce que le Hibou-Blanc appelle sa prison.

— Je comprends fort bien jusque-là, répliqua la comtesse ; mais il me semble que puisque cette masse de pierre est ainsi placée de façon à n'avoir aucune stabilité, de même qu'il suffit de ce côté de l'effort d'un seul homme pour la faire pencher jusqu'au sol, de même il doit suffire à la personne engagée dans le couloir qu'elle ferme de la pousser pour ouvrir la prison.

— Je suis heureux, chère amie, de pouvoir encore, sans avoir à consulter notre vieux guide, vous donner la clé de ce mystère.

— Je vous écoute, monsieur le comte.

— Avez-vous remarqué que le Hibou-Blanc a commencé par prendre un petit bloc de marbre qu'il a déposé là près de lui.

— Sans doute ! hé bien?

— Hé bien, cette pierre, tant petite soit-elle, suffit pour occuper l'espace laissé vide entre la grande dalle et le sol, lorsque la porte de la prison est fermée. Pour ouvrir cette porte quand cette pierre est placée, il faudrait pousser assez fort pour la mettre en poudre. Aucune force au monde ne pourrait y parvenir.

— Je comprends maintenant, monsieur le comte, et je professe une véritable admiration pour l'inventeur de cette ingénieuse fermeture.

— Cette pierre ainsi posée a un avantage, continua le jeune homme encouragé par l'attention que lui prêtait sa compagne, elle immobilise la roche branlante, assure l'obturation absolue du couloir et en même temps rend à tout jamais impossible la découverte de sa mobilité, même par suite d'un caprice du hasard.

Dès qu'elle est placée, vous pourriez entasser sur elle des montagnes, des gens pourraient venir pendant des centaines d'années établir leur demeure dans cette grotte chaotique, sans que rien puisse jamais donner à supposer qu'il suffirait de retirer ce petit bloc de marbre pour mettre en mouvement une dalle qui pèse des millions de kilogrammes.

Pendant qu'avait lieu cette conversation, le vieux médecin attendait patiemment que ses jeunes compagnons fussent disposés à le suivre.

— Nous sommes à vous, lui dit le comte qui en effet, se dirigea vers les rochers que le vieux guide se mit en devoir d'escalader.

— Prencz garde de tomber, leur dit le vieillard ; ces roches sont glissantes et traîtresses.

— Ils arrivèrent sans encombre au lieu où la dalle géante avait subi son mouvement de bas en haut.

Là, ils aperçurent, comme ils l'avaient deviné, une sorte de trou béant s'ouvrant entre deux énormes blocs de pierre.

Le Hibou-Blanc, sa lanterne à la main, s'y engouffra sans hésiter.

Les deux jeunes gens le suivirent et furent obligés, à son exemple, de se courber et presque de ramper, pendant quelques pas.

Mais là, subitement, la galerie s'élargit et s'exhaussa.

Un vent glacial s'engouffra tout à coup dans le couloir qui s'ouvrait en face des visiteurs et aurait indubitablement éteint les lanternes si elles n'avaient pas été parfaitement garanties.

Un mugissement sourd et constant se faisait entendre, encore discret, mais grandissant à mesure que les trois personnages poursuivaient la route commencée.

Le comte et la comtesse comprirent que ce bruit et ce froid subit étaient causés par la cascade dont on leur avait parlé.

Après un quart d'heure de marche, le bruit lointain était devenu fracas et l'air était mélangé d'une sorte de poussière d'eau qui faisait pénétrer le froid jusque dans la moelle des os.

Les voyageurs arrivèrent sur une plate-forme large de vingt mètres environ et d'une longueur à peu près égale.

L'eau ruisselant sur le marbre blanc poli qui formait le sol, rendait la marche pénible et même dangereuse, car cette sorte de large dalle offrait une déclivité qui permettait l'écoulement des eaux, mais qui aurait bien pu entraîner dans l'abîme l'imprudent qui se serait laissé tomber.

Le Hibou-Blanc recommanda en conséquence aux deux jeunes gens de ne s'avancer qu'avec la plus extrême prudence.

Le comte voulait s'approcher du point où l'on entendait le fracas d'un fleuve s'écroulant dans un abîme ; ce bruit était si effroyable et si puissant que la détonation d'un canon en eût été étouffée.

Le sage vieillard s'élança et le saisit vigoureusement par le bras.

— Si vous tenez à votre vie, ne faites pas un pas de plus, s'écria-t-il ; le gouffre est là qui guette sa proie et qui ne la rend jamais, car nul humain n'en a jamais vu le fond.

La comtesse, plus prudente que son compagnon d'exploration, était restée en arrière.

— Monsieur le comte, dit-elle, je crois que voilà une nouvelle occasion d'allumer votre lampe magique.

— Oui, reprit le jeune homme en se rapprochant de la belle Indienne, et en même temps de faire brûler quelques fusées et quelques flammes de Bengale.

— Bravo! bravo! s'écria la jeune femme, les esprits mystérieux que la nature a préposés à la garde de ces lieux sombres vont être prodigieusement surpris, car certainement jamais semblable spectacle ne leur a été donné.

Pendant que le fils des rois mexicains préparait ses engins et ses artifices, la comtesse s'adressa au vieux guide et lui parla dans l'idiome de leurs pères.

— Le Hibou-Blanc veut-il me dire quand et comment il a connu cet horrible lieu pour la première fois?

— Le Hibou-Blanc était bien jeune, répondit le vieillard, quand l'existence de la prison lui fut révélée.

Mon père seul, le grand médecin de la nation, la connaissait et c'était un homme trop sage pour confier un pareil secret à un enfant.

Je vous ai dit que j'aimais la caverne et que, malgré les dangers sans nombre qu'on y rencontre à chaque pas, mes camarades et moi nous y passions notre existence; faisant chaque jour des découvertes nouvelles.

C'est ainsi que nous pénétrâmes successivement dans la salle de marbre et dans celle des pierres entassées.

A cette époque, nul n'avait songé encore à assurer la fermeture de la prison au moyen d'une cale placée sous la partie mobile de la roche plate; un de nous eut l'idée de grimper sur cette plate-forme suspendue dans les airs; il s'avança jusqu'à son extrémité, mais jugez de son étonnement et de son effroi quand il sentit l'énorme support céder sous son poids et s'incliner vers la terre.

Vous comprenez bien que cette découverte que nous avait procurée le hasard ne s'arrêta pas là.

Nous vîmes l'étroit couloir qui mène ici et, armés de torches de résine, nous y pénétrâmes hardiment.

Nous arrivâmes jusqu'ici où, malgré notre courage et l'insouciance de nos douze ans, nous fûmes frappés de terreur.

Mes compagnons, épouvantés par le fracas de la cascade, par la pluie et le froid qui nous enveloppaient, s'enfuirent sans même regarder derrière eux; j'allais les imiter, quand je glissai et que ma torche, roulant sur la dalle, alla, toujours allumée, se précipiter dans l'abîme.

J'appelai en vain à mon secours; le bruit assourdissant de la chute d'eau empêchait mes camarades d'entendre ma voix.

Ils s'éloignèrent toujours courant et disparurent me laissant seul, sans lumière, et livré à mon désespoir.

Toute l'horreur de ma situation m'apparut subitement.

En admettant que mes compagnons, dans leur précipitation, auraient oublié de refermer la porte du tombeau, où ils m'avaient laissé enseveli, comment pourrais-je jamais retrouver cette issue au milieu des épaisses ténèbres qui m'enveloppaient?

Puis, en admettant même que j'y parvinsse par miracle, comment traverserais-je la salle aux roches amoncelées? comment retrouverais-je l'étroit passage qui la relie à la salle de la colonnade? comment de là parviendrais-je, dans l'obscurité absolue, à retrouver le chemin qui me rendrait à la lumière?

Je compris si bien l'impossibilité de résoudre un tel problème, que le désespoir s'empara de moi, et que j'eus un instant la pensée d'en finir, d'un seul coup, en me précipitant volontairement dans le gouffre ouvert à mes côtés.

Mais l'espérance ne meurt jamais tout entière dans le cœur humain. Une pensée me rendit le courage.

Quand mes compagnons de jeux seront rassurés, me dis-je, ils penseront à moi, et s'apercevront de ma disparition.

Si par hasard ils m'oubliaient tout à fait, mon père, inquiet de ne pas me voir revenir, les interrogera sur mon sort.

Il faudra bien alors qu'ils parlent, qu'ils racontent notre découverte, qu'ils confessent leur panique.

On viendra donc à ma recherche, et ce que j'ai de mieux à faire est d'attendre patiemment des libérateurs.

Quand j'eus pris cette résolution, je ne songeai plus qu'aux moyens de la mettre en pratique.

Je ne pouvais penser à rester immobile sur cette plate-forme glacée, dans cette poussière humide qui m'enveloppait et me gelait le sang jusque dans les veines; je compris qu'il fallait chercher un abri plus clément.

Quand mes compagnons avaient disparu par le couloir qui nous a amenés ici, j'avais suivi des yeux la lueur de leurs torches jusqu'au moment où elle s'était complètement évanouie pour faire place aux noires ténèbres.

Mes regards ne s'étaient pas un instant détournés de ce point où se trouvait la route du salut.

Je me dirigai en rampant vers ce passage, que je trouvai en

tâtonnant et dans lequel je m'engageai en ayant soin de suivre une des parois qui le forment.

Ai-je besoin de vous dire avec quelle lenteur et avec quelle prudence je m'avançai dans cette obscurité de four?

Petit à petit, néanmoins, je sentais le froid diminuer et l'atmosphère qui m'enveloppait devenir plus sèche.

Quand le fracas de la cataracte commença à s'éteindre, je me décidai à m'étendre sur le sol et à m'endormir pour attendre les événements.

Vous me croirez si vous voulez, mais il y a dans l'extrême jeunesse une telle mobilité d'idées, que je dormis comme je l'aurais fait dans le wigwam paternel.

Ce ne fut qu'à l'instant du réveil que je me rappelai les événements et que je sentis de nouveau toute l'horreur de ma situation.

Je compris que j'avais dormi longtemps, plusieurs heures à coup sûr, toute la nuit peut-être, et personne n'était venu à ma recherche!

Les plus sombres idées vinrent de nouveau envahir mon esprit; je résolus de les combattre en tâchant de me rapprocher du séjour des êtres vivants.

Toujours rampant sur le sol de pierre polie et sentant des deux côtés les murailles de l'étroit couloir, je continuai la route commencée.

Tout à coup, je m'aperçus que l'air devenait plus frais et, pour ainsi dire, plus abondant. Je compris que j'arrivais à la porte de la prison et que, comme je l'avais prévu, mes compagnons n'avaient pas songé à la refermer.

Vous l'avez remarqué, l'entrée du passage, là, est une sorte de trou dans lequel vous avez dû vous laisser glisser : moi, je n'avais pas votre taille et, pour me hisser jusqu'au haut, au milieu des ténèbres, je dus employer tout ce que j'avais de force et d'adresse.

J'étais enfin dans la salle des rochers, mais là commençait pour moi une série de difficultés de toutes sortes, que je me sentais incapable de vaincre.

J'étais obstiné, et je me mis néanmoins à l'œuvre. Je me remémorai de mon mieux la disposition des lieux et, toujours tâtonnant, je parvins à me hisser sur la dalle branlante.

Je suivis prudemment la pente, et j'arrivai sans encombre sur le sol de la grotte, en dehors des roches entassées.

Plus j'allais, plus je me sentais en pays connu. L'obscurité n'était pas moindre là qu'ailleurs, mais bien souvent, mes camarades et moi, nous avions choisi ces galeries et ces vastes salles comme théâtre de nos jeux.

Le plus difficile fut de trouver l'entrée du couloir qui mène de la salle des rochers à celle des colonnes.

J'y parvins à force de patience, et bientôt je pus m'assurer, en touchant les colonnes alignées, que je m'approchais de plus en plus de la galerie qui me reconduirait au grand jour.

Trouver l'entrée de l'étroit couloir qui devait m'y conduire ne fut pas difficile, car cette entrée est située du côté opposé à la colonnade et elle est la seule qui s'ouvre là sur la vaste salle.

Mais lorsque j'arrivai à la grande galerie, le problème à résoudre devenait plus difficile, car elle est coupée en tous sens par des galeries non moins larges, et la moindre erreur m'entraînait dans l'inconnu.

En fouillant dans une petite gibecière qui ne me quittait pas, et dans laquelle ma mère avait soin de mettre quelques provisions de bouche quand j'allais battre la campagne, je trouvai un peloton de cordelettes coupées dans le cuir d'un bizon, et qui me servait à jeter des hameçons dans le fleuve.

Je compris que cela pouvait devenir pour moi un instrument de salut et j'en attachai un bout à une anfractuosité de rocher.

Il me fallut si longtemps pour me guider dans cette infernale galerie qu'il me serait impossible de désigner le nombre d'heures ainsi employées.

Dix fois, malgré des précautions minutieuses, je me trompais de galerie et si, lorsque je m'apercevais de mon erreur, je n'avais pas eu mon fil conducteur qui me ramenait au point de départ, je n'aurais réparé une erreur que pour en commettre une autre plus irrémédiable.

Tout à coup, j'entendis des cris lointains, et je compris qu'on s'était enfin mis à ma recherche.

L'espérance me rendit à la fois du courage et des forces je me dirigeai avec plus de hardiesse du côté d'où partaient les voix, et plus j'avançais plus les voix devenaient distinctes.

Une lueur apparut enfin, plus faible que celle qui s'échappe des vers luisants dans la prairie, mais pour moi ce fut un phare.

Je hâtai le pas, marchant droit vers la lumière qui grandissait à vue d'œil.

Quelques instants plus tard, je me jetais dans les bras de mon père...

La comtesse avait suivi ce récit avec un vif intérêt; le comte lui-même, après avoir achevé ses préparatifs pour son feu d'artifice, s'était rapproché du narrateur, et l'avait écouté silencieusement.

Ce fut la Reine-des-Prairies qui prit la première la parole :

— Vos compagnons n'avaient donc pas indiqué à votre père le lieu où ils vous avaient abandonné?

— Non, ils s'étaient bien aperçus de mon absence, mais une fausse



PORTRAIT DU SORCIER HIBOU-BLANC.

honte les avait empêchés de parler. D'un commun accord, ils déclarèrent à ceux qui les interrogeaient sur mon sort, qu'ils ne m'avaient pas vu et que je n'avais pas participé à leurs jeux.

Heureusement, mon père savait quelle prédilection j'avais pour la caverne et ce fut lui qui eut l'idée de venir m'y chercher.

Quand j'eus le bonheur de le rencontrer, il y avait vingt-trois heures que j'étais absent et que je n'avais pris aucune nourriture.

« Qui est-ce qui a eu l'idée de fermer ce que mon père appelle *la prison* et de la rendre ainsi inabordable? »

Cette idée me vint à la suite des réflexions que j'avais pu faire pendant ma longue captivité.

Je m'étais dit que puisqu'un faible effort pouvait dans la grotte faire baisser la dalle qui en ferme l'entrée, un effort égal parti du couloir produirait un effet semblable; j'imaginai alors de rendre tout mouvement impossible à l'aide d'une pierre qui servirait de levier. Je n'ai eu d'ailleurs que deux occasions d'utiliser cette invention; j'ai pu ainsi me mettre à l'abri des indiscrétions du guide de la caverne, quand nous avons caché le trésor des ancêtres, et quand il s'est agi d'aller le rechercher.

Le comte interrompit cette conversation.

— Attention! dit-il, je commence.

La flamme blanche de l'aluminium éclata sur la plate-forme et alla se projeter sur les eaux de la cascade.

Mille arcs-en-ciel se formèrent subitement dans l'atmosphère aqueuse qui planait au-dessus de l'abîme; quant aux eaux de la chute elle-même, elles se constellèrent de diamants et apparurent comme un immense manteau, semé de pierreries aux couleurs éclatantes.

La comtesse resta longtemps en contemplation devant ce spectacle sans pareil; le jeune prince, plus occupé d'elle que des objets extérieurs, la contemplait, et semblait jouir de sa joie et s'imprégner de son enthousiasme.

— Le spectacle va changer, s'écria-t-il tout à coup.

Une fusée partit en sifflant, et dirigea sa course de comète au-dessus de la cascade sur laquelle elle égrena ses étoiles multicolores.

Tout à coup, dix fusées partirent à la fois, se croisant dans les airs et formant sur la cataracte d'eau une cataracte de feu.

Des flammes de Bengale rouges, vertes, bleues, illuminèrent ensuite successivement la plate-forme et la chute d'eau.

Quand le feu d'artifice fut terminé.

— Allons-nous-en, dit la comtesse, je me sens toute glacée par cette pluie fine qui pénètre jusqu'aux os.

— Oui! oui! partons, reprit le comte, je me sens mal à l'aise aussi dans cette lugubre retraite.

— C'est égal! dit la Reine-des-Prairies, je remercie mon père, le Hibou-Blanc, de m'avoir fait connaître cette impénétrable oubliette. Si

jamais quelqu'un se met en travers de mon existence, je me souviendrai de ce lieu.

On se mit en route pour revenir sur ses pas.

Pendant que les trois visiteurs marchaient de front dans la large galerie qui allait les ramener à la lumière, une idée subite vint à l'esprit du comte qui s'adressa au médecin comanche.

— Comment mon père n'a-t-il pas songé à déposer dans sa prison le trésor des ancêtres?

— Parce que les abords en sont difficiles et qu'il eût été impossible d'y porter des paniers si lourds et d'un transport si incommode.

— Je faisais la même réflexion que vous, monsieur le comte, dit la belle Indienne, mais ce qui n'a pas été fait peut se faire un jour; nous en recauserons.

— Encore une question, fit le comte en s'adressant au vieux guide.

— Que mon fils parle, le Hibou-Blanc lui répondra.

— Comment avez-vous pu descendre mes lingots dans l'abîme d'où nous les avons retirés, vous qui n'avez aucun de nos engins perfectionnés, ni brouettes, ni treuil?

— Si mon fils et la Reine-des-Prairies veulent encore me suivre, répondit le sorcier, je leur montrerai comment les Comanches s'y sont pris, en passant par une autre voie que celle que je vous ai fait connaître et qui, pour des hommes outillés comme vous, est plus commode que l'autre.

Le comte interrogea des yeux sa compagne. Celle-ci répondit :

— Certes non! je ne suis pas disposée à poursuivre notre excursion. Après ce que nous venons de voir, tout ce que nous pourrions rencontrer nous semblerait terne et effacé. Je tiens à rester sous l'impression vive de mes émotions.

— Qu'il soit fait au gré de la Reine-des-Prairies, répondit docilement le vieux guide, mais qu'elle me permette de lui dire que la caverne de Montmouth offre à chaque pas à ceux qui la connaissent des spectacles inattendus et des surprises merveilleuses.

Les trois voyageurs, arrivés sous le péristyle d'entrée, se dirigèrent vers le fleuve où leurs deux rameurs les attendaient en mangeant gaiement sur la rive.

Pendant que le comte donnait des ordres pour mettre le you-you à flot, la Reine-des-Prairies s'approcha du sorcier.

— Mon père est-il vraiment le seul homme de notre nation qui soit à même de guider quelqu'un dans la caverne et de lui en montrer tous les secrets?

— Ma sœur sait bien, repartit le médecin, que mon devoir est de former un successeur et de lui faire connaître toutes mes médecines. Celui-là connaît déjà les grottes et leurs mystères les plus cachés et il est appelé à me remplacer quand le Grand-Esprit m'aura appelé dans ses domaines.

— Comment s'appelle-t-il? demanda la comtesse.

— C'est mon fils aîné; il est déjà médecin et on le connaît sous le nom de *Maître des Ténèbres.*

— C'est bien! Ne dis cela à personne, j'ai besoin qu'on te croie le seul dépositaire de ces mystères.

Quand le comte et la comtesse arrivèrent à bord du *Cygne*, un bon repas les attendait, auquel leur donnaient plein droit les fatigues et les émotions qu'ils venaient de subir.

Dès qu'ils eurent satisfait leur premier appétit, la comtesse prit la parole en ces termes :

— Je vous ai promis, monsieur le comte, de vous donner un conseil sur la façon dont vous devez disposer de votre trésor. Êtes-vous prêt à m'écouter en ce moment?

— Mais comment donc, chère amie, vos paroles sont des perles qui tombent de vos lèvres.

— Hé bien! si vous voulez m'en croire, voici ce qu'il convient de faire, et cela dans le plus bref délai :

Vous allez donner l'ordre du départ et nous nous dirigerons sur Saint-Louis, où je règlerai personnellement des intérêts dont je n'ai pas eu le temps encore de m'occuper.

— Voilà qui est convenu, continuez.

— A Saint-Louis nous nous renseignerons sur la possibilité d'acquérir dans les environs, mais dans un lieu isolé et solitaire, une maison, un château ou une usine qui pourra nous servir de demeure.

— Du moment où vous aimez l'isolement, voilà encore une affaire faite. Pendant ce temps que ferons-nous des lingots?

— Nous les laisserons bien tranquillement à bord du *Cygne*. Vous êtes sûr, me dites-vous, de la fidélité et de la discrétion de votre personnel; je vous en félicite, mais, pour mon compte, je table beaucoup plus sur l'ignorance absolue où ils sont de la nature des objets contenus dans les paniers.

— Continuez, comtesse, vous m'intéressez vivement.

— La maison que nous achèterons sera placée non loin du fleuve, au milieu de terrains dont nous ferons également l'acquisition et que nous entourerons d'une haute muraille.

— Allez toujours, c'est comme dans un roman d'Anne Radcliffe.

— Pendant que l'on préparera notre demeure, qu'on la décorera et qu'on l'entourera d'un beau parc...

— Ah! vous aimez les parcs? moi je les adore.

— Nous ne resterons pas inactifs, continua la comtesse, sans prendre garde à l'interruption.

— Voyons à quoi nous nous occuperons? dit le comte, plus intrigué qu'il ne voulait le laisser voir.

— Nous nous mettrons en relations commerciales avec tous les marchands de métaux et nous leur achèterons tous les minerais qu'ils auront à leur disposition.

— Très bien et qu'en ferons-nous?

— Ne soyez pas impatient, monsieur l'interrupteur.

Pendant que certains ouvriers répareront nos appartements, d'autres construiront non loin, dans l'enceinte du parc, un haut-fourneau pour y traiter les minerais achetés.

— Je commence à comprendre, dit le comte, pendant que nous tirerons du minerai, soit le plomb, soit l'étain, soit le cuivre ou le fer qu'il renferme, nous pourrons, sans donner l'éveil, faire fondre nos lingots et les convertir en lingots plus petits, d'une vente plus facile.

— C'est tout à fait cela; à notre métier de fondeurs nous joindrons le commerce des métaux précieux, ce qui nous permettra d'écouler nous-mêmes nos produits.

— Il y a à cela un léger obstacle, dit le jeune homme.

— Lequel?

— Je n'ai pas l'argent nécessaire pour une telle entreprise.

— Qu'est cela? Ne suis-je pas là, moi? Dès aujourd'hui je vous commandite de deux, de trois millions; nous aurons le temps de compter plus tard.

— Ma foi! c'est marché conclu, s'écria le comte.

CHAPITRE LXXVI

RETOUR A LA NOCE. — SAN FRANCISCO. — SON HISTOIRE. — UNE VILLE QUI POUSSE COMME UN CHAMPIGNON. — *Yerba-buena*. — LE CAPITAINE SUTTER. — LE MORMON MARSHALL. — LE 23 JANVIER 1848. — UN PESANT LINGOT QU'ON PREND D'ABORD POUR DU PYRITE DE FER. — C'EST DE L'OR. — UN SECRET ÉVENTÉ. — LA NAISSANCE DE SAN FRANCISCO. — ARRIVÉE DE LA NOCE PARISIENNE. — *Cliff house* OU MAISON DE LA FALAISE. — UN HOTEL MONUMENTAL. — TROIS ROCHERS ÉMERGEANT AU LARGE. — INSTALLATION CONFORTABLE. — LES PINGOUINS ET LES LIONS DE MER. — LA TERRASSE DE L'HOTEL. — LE *clerc* ET LE REGISTRE. — LA SALLE D'ENTRÉE. — PETIT *forum*. — LE *rocking-chair*. — MŒURS DÉBRAILLÉES. — M. DICK MOORE VA A SES AFFAIRES. — LES JEUNES GENS VONT VISITER LA VILLE. — LE CLIMAT. — LA RADE. — TRANSFORMATION. — LA RUE MONTGOMERY. — LES DAMES ET LES TOILETTES. — LE *bar*. — UN LUNCH CHEZ UN CONFISEUR. — L'OPINION DE M. SIMONIN SUR LES DAMES CANADIENNES. — UNE CITATION UTILE ET INTÉRESSANTE. — LA COLONNE CHINOISE DE SAN FRANCISCO. — POPULATION JAUNE DE 30.000 HABITANTS. — LES BOUTIQUES DE BARBIERS. — ÉTALAGES DE COMESTIBLES. — LES BOUCHERIES. — L'ÉPICIER. — LES ENSEIGNES. — LES FRUITERIES. — LES PAGODES. — CÉRÉMONIES RELIGIEUSES. — CRAIGNEZ LES VOLEURS. — UNE FOULE PEU RESPECTUEUSE. — OFFRANDES A BOUDDHA. — UNE MUSIQUE ENRAGÉE. — UNE RENCONTRE HEUREUSE. — UN GUIDE ET UN INTERPRÈTE. — *Pin-Kuong* — LES DEUX THÉATRES CHINOIS. — UN LONG SPECTACLE. — UN RESTAURANT ET UN REPAS CHINOIS. — LE *Sam-chou*. — UN HOMME ÉCONOME ET UN LOGEMENT MODESTE. — UN SPECTACLE CHINOIS. — LES ROLES DE FEMMES ET LES ACTEURS. — PUBLIC MASCULIN ET PUBLIC FÉMININ. — TOILETTE DES DAMES. — UNE GALANTERIE DE M. BARBIER.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien abandonner le comte et la comtesse et de les laisser s'installer dans leur nouvelle demeure. Pendant qu'ils se livreront aux travaux nécessités par leurs nouveaux projets, nous retournerons à l'oncle Jean-Pierre et à ses compagnons de route et nous arriverons avec eux dans la capitale de la Californie.

San Francisco est située par 124°48′ de longitude ouest du méridien de Paris et par 37°48′ de latitude nord.

C'est le même méridien qui, dans l'autre hémisphère, traverse l'Andalousie.

C'est une de ces cités miraculeuses qui ont grandi tout à coup comme poussent les champignons des bois : en 1847 elle existait à peine, puisqu'elle comptait alors de 4 à 500 habitants tandis qu'aujourd'hui elle dépasse 300,000 âmes.

Elle s'appelait jadis *Yerba-buena* et personne n'avait compris son admirable situation géographique.

Ce fut la découverte de l'or qui valut à la ville sa fortune sans pareille et peupla la Californie d'un seul élan.

Le 2 février 1848 la Californie passait des mains du Mexique à celles des États-Unis; ainsi l'avait voulu le sort de la guerre.

C'était juste l'époque où un aventurier suisse, le capitaine Sutter, qui avait, après les journées de juillet 1830, quitté malgré lui le régiment des gardes de Charles X et était allé s'établir en Californie, faisait la découverte du premier placer.

Empruntons au charmant livre de M. Henri Rochefort, de *Nouméa en Europe*, le récit mouvementé de ce mémorable événement qui eut un si grand retentissement non seulement dans le nouveau, mais même dans l'ancien monde.

« Au lieu de garder des rois, ce qui lui avait peu réussi, dit le spirituel narrateur, cet Helvétien avait pris le sage parti de garder les bœufs : ce fut son salut et sa fortune.

« Il avait établi une scierie à Coloma, sur les bords du Sacramento.

« C'était l'époque où les Mormons, traqués comme ils le sont encore aujourd'hui par le gouvernement de l'Union, émigraient en massé dans la direction du Lac salé, vers l'Utah, où ils se sont installés depuis sous l'œil inquiet du pouvoir central.

« Brigham Young dirigeait cette espèce de fuite en Égypte dans laquelle il dépensa plus de deux cents millions, qu'il tenait en réserve pour les mauvais jours.

« Mais, si puissantes que fussent ses ressources et si complet que fut son désintéressement, il ne pouvait parer à toutes les misères d'un voyage de plusieurs mois dans le désert américain.

« Nombre de *croyants des derniers jours*, comme s'intitulent ces sectateurs, restaient en route, épuisés par les privations et les fatigues. Aussi cette armée en retraite laissait-elle sur le chemin des traînards qui s'arrêtaient là ou quelque travail productif leur était offert, quitte à rejoindre plus tard le gros du groupe, quand leurs forces le leur permettraient.

« L'un d'eux, mormon américain, car cette secte, sur laquelle la légèreté française a bâti des légendes puériles, compte aussi une notable quantité d'Anglais et d'Allemands, l'un d'eux, nommé Marshall, passant près de Coloma, vint offrir ses bras au capitaine Sutter.

Marshall, une fois accepté, eut le service de la scierie, où il vivait à environ 15 lieues de son maître, qui habitait un fortin construit par lui contre les attaques des Indiens et les incursions des belligérants dans son exploitation agricole.

« Le 23 janvier 1848, par une pluie battante, il vit arriver chez lui Marshall pâle et en proie à la plus vive émotion. En fermant la vanne d'une écluse afin d'arrêter pendant la nuit le mouvement du moulin qui faisait marcher la scierie, il avait vu briller, sur un rocher demeuré à sec après l'écoulement de l'eau, un métal d'aspect jaunâtre qu'il jugea d'abord être du pyrite de fer.

« L'extrême pesanteur du lingot, qu'il parvint à extraire du bloc de pierre, lui fit cependant supposer qu'il avait affaire à une pépite d'or.

« Il la soumit à l'acide nitrique qui agit sur tous les métaux, l'or excepté, et il acquit la certitude qu'il se trouvait en présence d'un gisement aurifère.

« C'était pour annoncer cette grande nouvelle à M. Sutter qu'il avait fait quinze lieues à pied, la nuit, par un temps affreux.

« Malheureusement sa visite insolite et son trouble évident avaient mis en éveil toute la petite garnison du fortin. On écouta aux portes et une demi-heure après l'arrivée de Marshall, le secret de la trouvaille était celui de Polichinelle.

« C'est à ce moulin et à cette vanne que la pauvre Yerba Buena doit d'être aujourd'hui la clé du Pacifique.

« La magnifique baie de San-Francisco, autrefois déserte, devint le rendez-vous général de la marine de commerce de toutes les nations.

« La transformation de ce terrain mouvant, sablonneux et accidenté ne se fit pas sans d'immenses travaux.

« On renversa dans la mer des collines entières et l'on consolida. à l'aide de pilotis, les terrains nouvellement conquis sur la mer.

« C'est sur cet emplacement improvisé que s'éleva avec une rapidité incroyable la ville nouvelle qui peut s'étendre à l'infini et qui ne tardera pas à compter un million d'habitants. »

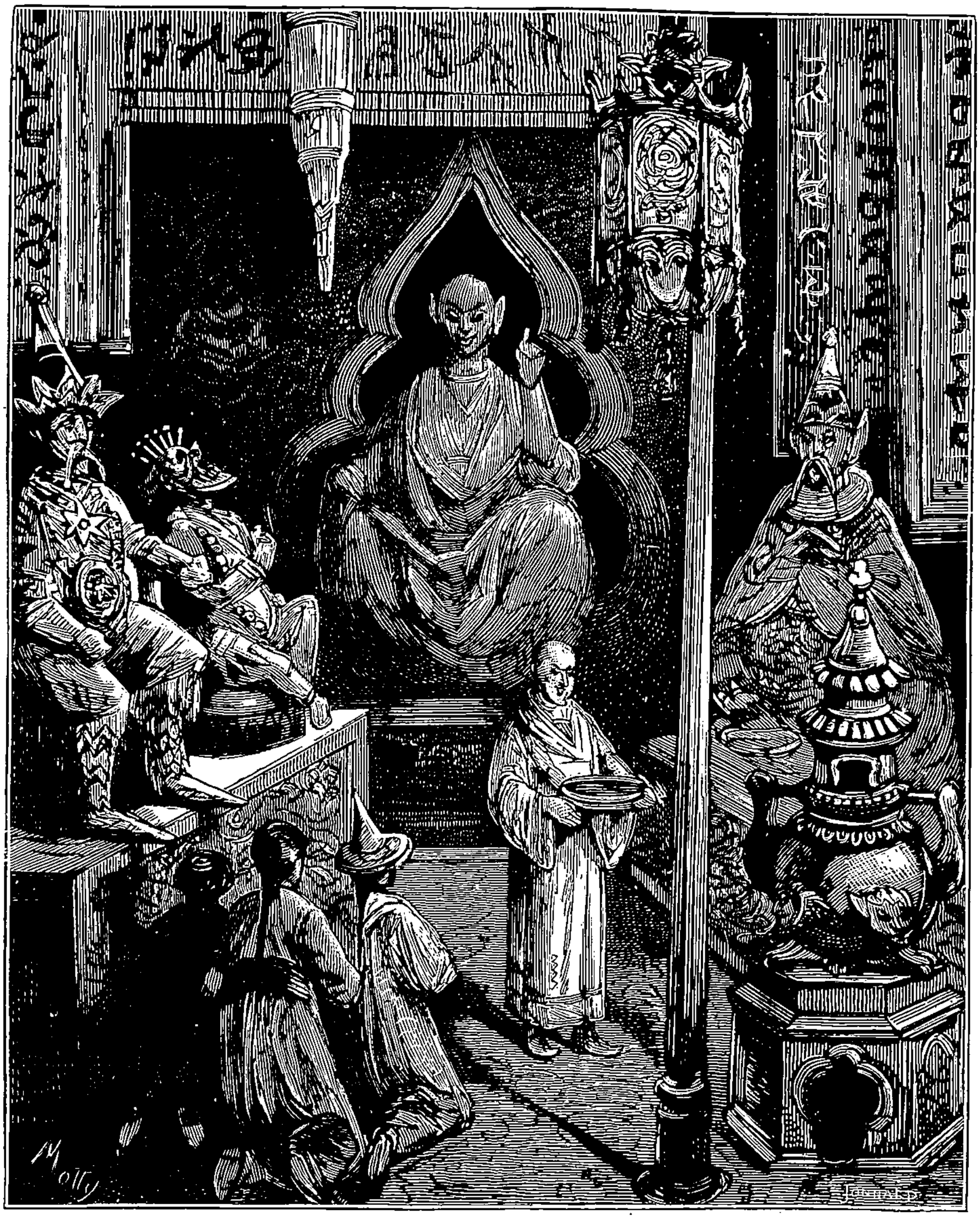
Quand la noce quitta le chemin de fer où elle avait fait un séjour si prolongé, l'oncle Jean-Pierre se tourna vers M. Dick Moore.

— C'est vous qui connaissez la vi le et c'est vous que j'ai chargé du transport de nos bagages.

— Oui, monsieur Million, et voilà nos tickets. Nous trouverons en arrivant à l'hôtel tous les objets qui nous appartiennent. La compagnie de l'express se chargera de ce soin.

— Quel hôtel avez-vous désigné pour y faire notre demeure pendant notre séjour à San Francisco?

— J'ai choisi *Cliff-house* comme étant le point où ces dames auront le plus de distractions.



Après la prière, le prêtre portait le plateau. (P. 792.)

— C'est là une pensée galante, mais il semblait me rappeler que vous aviez un rendez-vous à l'hôtel *Gailhard*.

— Je suis loin de mépriser l'hôtel *Gailhard* qui est une maison française, une des meilleures qu'on rencontre dans l'Union, mais je crois que quand vous aurez vu Cliff-house vous ne me blâmerez pas de mon choix.

Une de ces vastes et commodes voitures, comme on en rencontre dans toutes les grandes villes d'Amérique, attendait les voyageurs. Elle avait été envoyée par le complaisant hôtelier que M. Dick Moore avait prévenu par dépêche.

Les gens de la noce, certains que leur séjour dans la capitale de la Californie durerait assez longtemps, ne firent aucune objection et, déjà fatigués par leur long voyage, se mirent en voiture.

L'hôtellerie de *Cliff-house*, dont le nom veut dire en français *Maison de la falaise*, n'avait pas été surfaite par le chercheur d'or américain.

Cet hôtel monumental est construit au-dessus d'un noir rocher d'où l'on domine l'Océan d'une grande hauteur et d'où l'on aperçoit, sur la mer immense et sans bornes, trois énormes rochers qui émergent à quelques centaines de pas au large et que les flots viennent battre sans cesse, les entourant de torrents de blanche écume.

Le directeur de l'hôtel accourut annoncer à ses nouveaux hôtes que tout avait été préparé pour les recevoir.

Lui aussi, dérogeant aux coutumes américaines, avait mis à la disposition de M. Million et de son habile cuisinier une cuisine attenante au vaste appartement destiné aux nouveaux venus.

Des fenêtres de ce princier domicile on pouvait, sans aller sur la terrasse, jouir de la vue de l'Océan.

Au sommet des rochers abruptes, se dressant sur la mer comme d'immenses tours, on voyait, graves et impassibles, de grands pingouins blancs, immobiles comme des statues, contempler l'éternel mouvement des flots.

Pendant ce temps, des phoques que les uns nomment *lions de mer* à cause de leur pelage roux, et à qui d'autres donnent le nom plus modeste de *loups de mer*, placés sur les rochers à fleur d'eau, se hissaient péniblement sur les pentes escarpées de leur îlot. Les uns dormaient au soleil, d'autres, moins paisibles, se jetaient à l'eau et se poursuivaient dans la mer, jappant joyeusement comme une meute de chiens.

C'est pour jouir de ce spectacle que la terrasse de *Cliff-house* est toujours garnie d'une foule élégante qui se donne là rendez-vous et vient déjeuner devant les flots, en vidant une bouteille de vin du cru auquel on s'habitue vite malgré un goût de terroir très prononcé.

Le premier devoir d'un voyageur arrivant dans un hôtel des États-Unis est, nous l'avons dit, d'aller écrire son nom sur le registre. Ce fut M. Dick Moore, qui, répondant à l'invitation faite par le *clerc*, s'acquitta de

cette besogne qui, en raison du nombre des voyageurs, dont il fallait les noms et les prénoms, ne constituait pas une mince tâche.

Il se rendit donc dans la salle d'entrée de l'hôtel qui, comme cela a lieu partout, en Amérique, représentait un petit *forum*.

Une véritable foule y était réunie, causant politique, bourse, mines, affaires courantes.

Tout le monde là fumait ou mâchait du tabac.

Les uns, mollement bercés dans un *rocking-chair* de rotin, lisaient les journaux ou les brochures du jour, ou bien se laissaient aller à une rêverie somnolente, les bottes en l'air, le chapeau sur la tête.

Là, pas la moindre étiquette, nulle tenue, un sans-gêne du plus mauvais goût : chacun appuie ses pieds sur les bancs, sur les chaises, sur le marbre des cheminées ou sur les appuis des fenêtres.

C'est sans doute à cause de cette allure débraillée, qu'une entrée séparée est partout réservée pour les dames qui sont gracieuses, élégantes et coquettes.

M. Dick Moore se dirigea vers un massif pupitre en acajou sur lequel était installé un énorme in-folio, semblable au grand-livre des maisons de commerce et, consciencieusement, y inscrivit les noms de tous ses compagnons de voyage.

Nul nouvel arrivant ne néglige de consulter ce livre dans l'espoir d'y voir figurer le nom de quelque ami qu'on croit bien loin. M. Dick Moore ne manqua pas de se conformer à cet usage, mais il fut moins heureux qu'il ne l'avait été à Oil-City dans une circonstance analogue, car pas un nom de connaissance ne vint frapper son regard.

Dès que la noce parisienne se fut confortablement installée, il demanda la permission d'aller à ses occupations : il ne pouvait oublier qu'il avait à faire des visites obligatoires et que ni M. Gervais, l'aimable marchand d'or, ni son vieil ami Salomon ne lui pardonneraient d'avoir mis du retard à les aller voir.

Nous le laisserons s'acquitter de ces devoirs d'amitié et de politesse et nous suivrons nos jeunes amis, MM. de la Bécassière, Champion, des Rivières, Beaudoin, Jollibois, que dévorait l'impatience de visiter la ville si curieuse de San Francisco.

Le temps était on ne peut plus favorable pour une pareille excursion.

On était encore au printemps. Or le climat de San Francisco est fort singulier.

Contrairement à ce qui se passe dans nos pays, l'été y est la saison la plus froide. Une bise glaciale, venant du nord-ouest, ne cesse de souffler pendant les mois de juin, juillet et août.

Alors il ne pleut jamais, pas plus qu'en septembre et en octobre. Durant ces derniers mois, la température s'élève sensiblement. Toutefois, chaque soir, le vent du nord souffle avec force. Il serait imprudent de sortir sans être chaudement vêtu.

A partir de la mi-novembre, les pluies commencent à tomber pour ne cesser définitivement qu'au mois de mai.

C'est, au dire non seulement des habitants, mais de tous les voyageurs, la saison la plus agréable de l'année.

Le vent du nord a cessé de souffler; une brise constante venant du sud échauffe l'atmosphère et entretient une température égale, ni trop chaude ni trop froide.

Ce singulier climat est particulier à la ville de San Francisco. De l'autre côté de la baie il est tout différent et les saisons y suivent leur cours régulier.

Les jeunes touristes visitèrent d'abord la rade, où les navires de toutes les nations pénètrent par une passe large de deux milles environ et longue de cinq, flanquée à droite et à gauche de monticules tourmentés.

Ces hauteurs étaient, avant 1849, défendues par de solides fortifications, construites par les Espagnols au moment de la guerre des Américains contre les Mexicains, guerre qui, on le sait, se termina par l'occupation, presque sans coup férir, de toute la Californie par les Yankees.

Depuis lors, ces travaux ont été détruits, et la place de guerre est devenue exclusivement une ville de commerce.

Les visiteurs français allaient un peu à l'aventure et comptaient sur les surprises que leur ménageait le hasard.

Ils se trouvèrent, sans l'avoir cherché, dans la principale rue de la ville, *Montgomery-street*, qui est, par excellence, le quartier du beau monde et de la haute société.

Le marquis ne put retenir le témoignage de son admiration en voyant groupés là les magasins de mode, de bijouterie, de librairie et les immenses hôtels, véritables caravansérails, pouvant loger à l'aise dix-huit cents et même deux mille voyageurs.

— C'est à la fois, s'écria-t-il, la rue de la Paix de Paris et Picadilly de Londres!

Là, ils rencontrèrent une foule de dames en élégante toilette. Le galant marquis, en parfait Parisien, ne put résister au désir de les suivre et de les observer.

Pendant que ses amis, plus positifs, allèrent l'attendre dans un *bar* où

l'on buvait debout toute sorte de boissons glacées servies par de charmantes ladies, il se mit à la suite d'une de ces San-Franciscaines.

Il la vit d'abord entrer dans plusieurs magasins, y faire déplier mille étoffes, sans en acheter une seule; et il constata que les commis ne se plaignaient pas : c'est là, sans doute, une habitude américaine.

La jolie trotteuse, car elle était aussi jolie qu'élégante, entra ensuite chez un confiseur où elle se mit à *luncher*, c'est-à-dire à prendre des glaces et à manger des gâteaux.

Des jeunes filles, sorties seules, étaient réunies par groupes, vives, rieuses, l'œil assuré et ne se montraient pas moins bruyantes que les réunions de dames du monde.

M. Louis Simonin, un des hommes qui ont le plus sérieusement étudié les États-Unis et aux œuvres duquel nous avons fait déjà plus d'un emprunt, a fait des Californiennes un tableau si vivant et si gracieux que nous ne pouvons résister au désir de le faire connaître à nos lecteurs Ce sera du reste une citation fort courte.

« La morgue, la froideur anglaises, encore reconnaissables à New-York, ont complètement disparu : nous sommes si éloignés de la triste et immense Albion, que le type britannique lui-même n'existe plus, et que de l'Anglais on n'a conservé que la langue; encore s'y modifie-t-elle tous les jours.

« Comme ces élégantes Californiennes sont heureuses quand arrive une frégate de guerre dans le port de San Francisco. Le commandant n'a qu'à bien se tenir!

« On conspire de suite pour mettre le feu à son bord, j'entends le feu que de beaux yeux peuvent allumer dans le cœur des jeunes officiers.

« Si le commandant ne descend pas le premier à terre pour visiter les notables du pays, ce sont les dames qui prennent les devants et vont faire l'assaut du navire.

« Elles connaissent le chemin. Elles gravissent l'échelle comme des matelots; en une enjambée les voilà sur le pont. On les reçoit sous un dais de drapeaux; on leur sert des friandises, du champagne. On leur fait visiter les batteries. On simule devant elles le tir du canon.

« — Au moins, commandant, vous nous ferez danser.

« — A vos ordres, madame.

« — Quant cela?

« — Tout de suite.

« Et l'on appelle la musique du bord, et l'on improvise un quadrille, une valse.

« Cela ne suffit pas aux infatigables *misses;* il faut un bal plus

complet, et alors on les invite pour un prochain soir, avec leur famille.

« C'est une fête et des plus poétiques.

« Elles arrivent en canot, durant toute la nuit sous ce beau ciel constellé d'étoiles.

« Une frégate française, commandée par le capitaine R..., que j'ai revu au siège de Paris, sur les remparts, a fait ainsi au mois d'octobre 1868, la joie des jeunes San-Franciscaines.

« Plus d'une de nos aimables compatriotes (il n'y a pas que les Californiennes de jolies) a valsé là jusqu'à trois heures du matin, et un moment a pu se croire en France. »

Nos jeunes voyageurs ayant depuis longtemps entendu parler de la nombreuse colonie chinoise qui a envahi San Francisco, avaient grand désir d'aller visiter cette curieuse population.

Ils s'adressèrent à un promeneur qui se fit un plaisir de leur indiquer leur route.

Le quartier habité par les Chinois, est situé au centre de la ville, tout près des artères les plus commerçantes. Là ils ont fait la tache d'huile et on les voit s'étendre sans cesse et envahir les rues voisines.

Quand les visiteurs y arrivèrent, ils poussèrent un cri de joie.

Tout, dans la ville chinoise leur semblait aussi nouveau qu'intéressant.

Aussi examinèrent-ils avec soin chaque boutique; ils regardèrent tout, pénétrèrent partout.

Hâtons-nous de dire qu'ils ne rencontrèrent dans cette exploration un peu indiscrète aucune opposition de la part des bons Célestiaux qui sont, paraît-il, habitués à ces sortes de visites et ne s'en préoccupent pas le moins du monde[1].

Les Chinois sont répandus à San Francisco au nombre d'environ trente mille. Toute une population jaune grouille dans les sous-sols généralement occupés par les boutiques des barbiers.

Les clients attendent patiemment leur tour, en mâchant le bétel, tandis que le patient présente son crâne barbouillé de savon au rasoir agile de l'opérateur qui travaille les bras nus.

Les voyageurs entrèrent dans bon nombre de ces curieuses officines; mais comme aucun d'eux ne se sentait la moindre vocation pour confier son visage à ces figaros asiatiques, ils en furent quittes pour jeter sur le comptoir, à titre de gratification, quelques pièces de menue monnaie.

L'ancien chef de rayon des magasins du *Louvre* se montrait tout

1. Voir *Promenades dans les deux Amériques*, par Edmond Cotteau. Nous empruntons à ce livre bon nombre des détails qui vont suivre.

particulièrement frappé par le spectacle des mœurs aussi étranges que nouvelles qu'il avait sous les yeux.

Ses amis, de leur côté, bien que prévenus par des lectures antérieures, partageaient son admiration.

A chaque pas un objet nouveau attirait leur attention :

Tantôt c'était l'étalage d'un marchand de comestibles; ses denrées, peu ragoûtantes du reste, arrivaient directement de Canton.

C'étaient des poissons raccornis et desséchés, assez semblables aux tablettes de colle forte qu'on vend chez les épiciers européens; des canards fumés, à la peau grasse et luisante, aplatis par l'emballage et affectant la forme de galettes; de petits jambons que M. de la Bécassière jugea du premier regard et accusa d'appartenir à la race canine; des œufs soigneusement amenés à un degré de pourriture convenable pour satisfaire la sensualité des gourmands du Céleste Empire; des mélanges sans nom, des graisses indescriptibles, des *holothuries trépang*, séchées au soleil et raccornies, des nageoires de requins et jusqu'aux fameux nids de salanganes si appréciés par les Brillat-Savarin chinois.

Une odeur *sui generis* s'échappait de ces comestibles étranges et malpropres et les visiteurs durent bien des fois se boucher le nez.

Les boucheries offraient surtout un aspect repoussant. La viande crue s'y voyait émincée en morceaux presque microscopiques et rangée par petits tas. Des animaux étranges et suspects, fraîchement écorchés, pendaient çà et là. Le boucher, à demi nu et dégouttant de sang, s'agitait au fond de la boutique sombre.

Plus loin, c'était un épicier.

On trouvait de tout dans son magasin : des cigares, des sandales à semelles épaisses, des billets de loterie, des photographies et enfin de l'opium que chaque client venait chercher muni de son petit pot.

Le vendeur plongeait une baguette dans le vase contenant la précieuse denrée, retirait une parcelle de matière noire et gluante, la pesait minutieusement, faisait rapidement son calcul à l'aide d'un instrument spécial composé de tringles où sont enfilées plusieurs séries de boules, faisait sonner la monnaie qui lui était remise, et, au moyen de son pinceau, inscrivait la recette sur son livre.

Partout apparaissaient de longues enseignes verticales ou de larges banderoles en papier de couleur sur lesquelles se détachaient en lettres d'or les bizarres caractères chinois.

Les restaurants étaient reconnaissables à leurs transparents illuminés, à leurs balcons couverts de fleurs et ornés de lanternes en papier de couleur, aux grosses boules rouges suspendues au-dessus de la rue.

Les fruiteries en plein air n'étaient pas moins curieuses.

Les fruits du pays s'y voyaient mêlés aux productions de la Chine, les courges de Californie aux racines de nénuphars, les bananes des îles Sandwich aux raisins de Sacramento.

Le marchand avait en outre la spécialité de la fabrication de chiques de bétel, et se livrait, sous les yeux du public, à la manipulation compliquée des divers ingrédients qui entrent dans leur composition.

Après avoir admiré les détails de l'existence de ces peuples orientaux, les voyageurs portèrent leur attention sur l'ensemble de ce quartier original.

Les rues principales du quartier chinois sont reliées entre elles par de longues ruelles sombres et malpropres.

Là, vit, entassée dans d'obscurs réduits, toute une population de femmes et de jeunes filles vendues par leurs parents à des spéculateurs sans scrupules qui les exploitent.

Une des choses qui intéressèrent le plus les visiteurs furent les pagodes. Il y en a plusieurs à San Francisco.

La première qu'ils virent était mesquinement installée dans de sombres pièces situées au fond d'une impasse et d'un accès assez difficile.

Quand ils y pénétrèrent, des bâtonnets odorants brûlaient devant des idoles grotesques et grimaçantes.

Partout on voyait un clinquant à bon marché, des ornements, des banderoles en papier doré et découpé.

Les murs étaient couverts de caractères chinois que nul des touristes n'était à même de déchiffrer, mais qu'ils jugèrent devoir représenter de pieuses sentences.

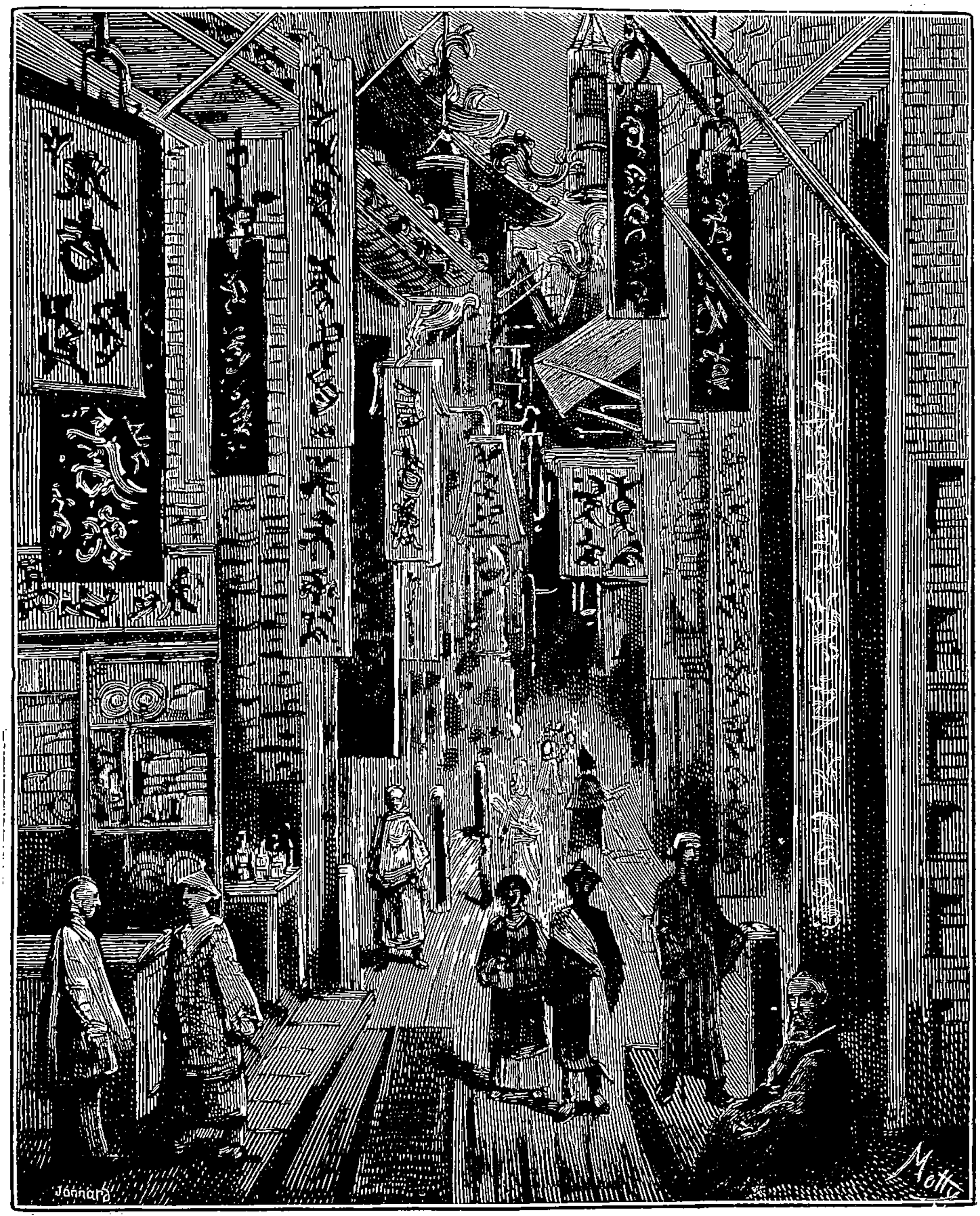
L'inscription suivante écrite en anglais : *Beware of pickpokets* (défiez-vous des voleurs) complétait le tableau.

Dans la cour qui servait de vestibule à la pagode, on avait installé, sous un dais de papier doré, de bizarres portraits enluminés roulant des yeux furibonds.

Une foule peu respectueuse échangeait des lazzis avec les bonzes qui célébraient les cérémonies du culte, entremêlant leurs oraisons de force génuflexions et de chants nasillards.

On apporta, sur un plateau, de petites soucoupes pleines de riz; des gâteaux et des friandises. C'étaient des offrandes à Bouddha.

Après chaque prière, le prêtre mettait le feu à un petit tas de papiers de diverses couleurs et portait le plateau qui les contenait devant chaque idole.



UNE RUE DANS LE QUARTIER CHINOIS.

Toute une cohue de femmes et d'enfants riaient aux éclats et babillaient aux alentours.

— Ma foi! ne put s'empêcher de dire le marquis, je constate que notre tenue, à nous étrangers, est plus décente que celle de la foule chinoise.

— Ce n'est pourtant pas la faute de la musique! s'écria le peintre

Beaudoin. Je déclare que jamais pareil charivari n'a écorché les oreilles d'un occidental et qu'il faudrait vraiment que les dévots chinois y missent de la complaisance pour que ce tohu-bohu les portât au recueillement.

Un Chinois vint se présenter aux voyageurs.

— Ces messieurs sont Français, dit-il ; moi j'ai habité la France dont vous voyez que je connais la langue. Je m'offre volontiers à vous pour être à la fois votre guide et votre interprète.

— Comment vous appelez-vous? interrogea M. Champion.

— Pin-Kuong, pour vous servir.

— Quel lieu de la France avez-vous habité?

— Saint-Malo pendant deux ans, puis quatre ans Saïgon comme interprète officiel.

— Comment vous trouvez-vous ici?

— J'ai quitté Saïgon pour retourner dans mon pays natal. Là je me suis marié et je suis venu me fixer avec ma femme à San Francisco.

— Quelle profession y exercez-vous?

— Toujours celle d'interprète; je parle l'anglais aussi bien que le français et je reçois pour cela cent cinquante dollars par mois sans compter les petits profits.

La rencontre de Pin-Kuong était vraiment pour les voyageurs une bonne fortune. Ils n'eurent garde de la négliger. On convint d'un prix rémunérateur, et le nouveau guide entra immédiatement en fonctions.

— Voulez-vous assister à une représentation théâtrale? demanda-t-il à ses clients.

— Chez les Chinois?

— Chez les Chinois.

— Ils ont un théâtre?

— Ils en ont deux à San Francisco.

— A quelle heure le spectacle?

— Avez-vous le temps? Il n'est guère que midi et le théâtre n'ouvre, qu'à trois heures de l'après-midi.

— Le spectacle sera-t-il long?

— Vous ne resterez pas jusqu'à la fin, répondit en riant le Célestial car la pièce ne sera pas terminée avant deux heures du matin.

— Nous irons au théâtre, dit M. Champion, mais, en attendant, ne pourriez-vous pas nous conduire dans un restaurant chinois, afin qu'il nous fût permis de nous faire une idée de la cuisine de vos compatriotes?

— Parfaitement, messieurs, suivez-moi.

Les jeunes gens suivirent leur guide, et pénétrèrent dans un des restaurants dont ils avaient déjà admiré l'enseigne.

— Vous savez, messieurs, dit Pin-Kuong, que vous n'aurez là ni cuillers ni fourchettes. Il faudra vous résigner à vous servir des bâtonnets chinois, si vous ne voulez pas manger avec vos doigts.

— A la guerre comme à la guerre, répondit M. Jollibois. Nous ferons de notre mieux.

Nous ne décrirons pas en détail ce singulier repas.

A part le canard fumé du fleuve Bleu, et le riz cuit à l'eau, tout le reste était exécrable.

Les viandes servies en petits morceaux dans des soucoupes nageaient dans une graisse écœurante; le poisson était assaisonné avec de l'huile de ricin; les confitures et les pâtisseries exhalaient une vague odeur de pommade rance.

Pour toute boisson, pendant le repas on servit aux convives, dans des tasses microscopiques, le *Sam-chou* brûlant, sorte d'eau-de-vie de riz très faible, et à la fin une tasse de thé sans sucre.

Si les voyageurs firent peu d'honneur à ce repas, Pin-Kuong sembla prendre à tâche de réparer l'outrage fait par les barbares à la cuisine nationale. Non seulement il mangea de tout en abondance, mais encore en partant il enfouit, dans ses vastes poches, tout ce qui restait de pâtisserie.

Sa femme et son gros marmot, qu'il présenta à ses clients, furent ravis de cette aubaine inattendue.

M. Champion voulut visiter la demeure de son guide.

Malgré ses appointements élevés, ce Chinois n'était guère mieux logé que la plupart de ses compatriotes.

Il occupait au fond d'un couloir obscur une petite chambre sans air, où il faisait tout son ménage, y compris la cuisine.

Bien plus, il avait établi, au-dessus du lit conjugal, une soupente qu'il sous-louait à deux de ses compatriotes. Toute son ambition consistait à mettre de côté un grand nombre de dollars; après quoi il se proposait de retourner vivre dans son cher pays natal.

L'heure du spectacle sonna enfin et nos voyageurs allèrent y prendre place.

Bien que le rez-de-chaussée soit occupé exclusivement par les hommes et que les galeries supérieures soient plus spécialement réservées aux dames, c'est à ces dernières places que vinrent s'asseoir les Européens, heureux de trouver là une occasion de voir les Chinoises.

Ils ne s'en firent pas faute, malgré l'étiquette qui interdit à un Célestial non seulement d'adresser en public la parole à une femme, mais même de la regarder.

La scène était semblable à celle de nos théâtres, à cette différence près que les musiciens en occupaient le fond et que les décors brillaient par leur absence. Seul un écriteau, accroché en haut d'un bâton, indiquait le lieu où se passait l'action.

Le chant des acteurs était d'une monotonie désespérante ; par contre, la musique qui l'accompagnait avait quelque chose d'infernal et dont rien ne peut donner une idée.

Le peintre Beaudoin remarqua surtout un joueur de cymbales qui se démenait furieusement, pendant que le gong résonnait à outrance et que des castagnettes enragées faisaient entendre un cliquetis indescriptible

Au milieu de cette cacophonie étrange et burlesque, les oreilles des voyageurs ne purent saisir ni mesure ni rien qui ressemblât à un accord musical comme on le comprend en Europe.

Il est vrai que sur la scène, se déroulait un drame terrible : adultère, empoisonnement, assassinat, combat entre deux frères, femmes échevelées exécutant des cabrioles invraisemblables, rien n'y manquait.

Le jeu des acteurs, dans les situations les plus dramatiques, était d'un grotesque inouï et rappelait les scènes peintes par les Chinois sur leurs paravents.

Les rôles de femme (ainsi le veut la coutume) étaient remplis par des hommes dont le principal talent est d'imiter l'accent nasillard et prétentieux des femmes, et surtout la démarche embarrassée particulière aux grandes dames chinoises dont les pieds sont mutilés dès leur enfance.

Le public masculin semblait s'intéresser vivement aux diverses péripéties de la pièce. Quant aux dames chinoises, voisines des explorateurs, elles ne cessaient de changer de place, de croquer des sucreries, de babiller entre elles et de fumer des cigarettes tout en mettant leurs pieds sur le dossier des banquettes.

Elles étaient généralement jeunes et quelques-unes jolies. Toutes se ressemblaient plus ou moins.

Lorsque le soir nos voyageurs furent rentrés à *Cliff-house* et qu'un repas confortable eut réuni tous les convives autour d'une table bien servie, chacun s'empressa de demander aux explorateurs leurs impressions de voyage.

M. Champion prit d'abord la parole, et nous laissons à penser si ces dames étaient tout oreilles pour entendre la peinture des mœurs chinoises.

M^lle^ Fontaine voulut savoir des détails sur la toilette des femmes.

Ce fut M. Beaudoin qui lui répondit :

— Leur costume, dit-il, est peu gracieux ; une large blouse de soie noire dissimule leurs formes et cache complètement la taille. En revanche, elles

prennent le plus grand soin de leur chevelure invariablement du plus beau noir :

Elles enduisent leurs cheveux de gomme, les ramènent derrière la tête et les disposent ensuite sur les côtés en édifices compliqués, entremêlés de longues aiguilles et de fleurs artificielles.

M. Barbier prit la parole.

— Je me déclare heureux d'avoir entrepris le tour du monde, dit-il galamment : puisque cela me permet de constater que les Françaises ont partout la palme de la grâce et de la beauté.

CHAPITRE LXXVII

VISITE DE M. DICK MOORE A M. SALOMON ET A M. GERVAIS. — IL RACONTE LA DÉCOUVERTE DU PLACER DE LA LAC. — LE PROJET DE MISE EN EXPLOITATION. — PROPOSITIONS. — FORMATION D'UNE SOCIÉTÉ EN PARTICIPATION. — DEUX MILLE PARTS DE MILLE DOLLARS CHACUNE. — DEUX ACTIONNAIRES PRENANT CHACUN CINQ CENTS PARTS. — VISITE DE M. DICK MOOR ET DE SON AMI SALOMON A L'HOTEL *Gailhard*. — ZOYO ET TOBI. — LE CHEVAL BLACK. — UNE LETTRE DU *Libérateur*. — DÉPÊCHE A M. LE COMTE DE SAINTE-FOY. — IL FAUT SAVOIR ATTENDRE. — UN DÉJEUNER INTIME. — M. DICK MOORE NE VEUT PAS ENTENDRE LE NOM D'ATTALA. — LES HYPOTHÈSES DE M. SALOMON. — RETOUR A CLIFF-HOUSE. — DEUX VIEUX AMIS QUI SE RETROUVENT : BLACK ET MÉDOR. — UN PROJET DE VOYAGE TOMBÉ DANS L'EAU. — LE PAYS DES ARBRES GÉANTS. — DES PHOTOGRAPHIES SUBSTITUÉES A LA RÉALITÉ. — LE PHOTOGRAPHE BRADLEY. — M. FONTAINE SE FAIT CONFÉRENCIER. — CE QU'IL A VU A CALAVERAS ! — *Mammoth trees*. — *Sequoia gigantea, wellingtonia, washingtonia*. — L'ARBRE FACTICE DE SYDENHAM. — *La Mère de la forêt*. — UNE BELLE SOUCHE ET UN VASTE KIOSQUE. — LES *trois généraux*. — L'*Orgueil de laForêt*. — LES *Trois-Grâces*. — LE *Monarque tombé*. — LE *Père de la forêt*. — UN TUNNEL DANS UN ARBRE. — LES EFFETS DE L'HARMONIE. — LES JEUNES ARBRES. — UNE DÉPÊCHE. — SEPT JOURS A ATTENDRE. — VISITE A OAKLAND. — LE PALAIS DE M. GERVAIS. — GRACIEUSE INVITATION — LES MOYENS DE TRANSPORT. — UN GRAND DINER. — PRÉSENTATIONS. — UNE CONVERSATION COMMERCIALE. — LES DEUX ROUTES D'EUROPE A SAN-FRANCISCO. — AVANTAGES QU'OFFRE LA VOIE DU PACIFIQUE. — LES PRODUITS DE L'EXTRÊME-ORIENT. — ON REPARLE DU PLACER ET DE NOUVEAUX SOLLICITEURS DE PARTS SE PRÉSENTENT. — LES AFFAIRES VONT MAL ; M. MILLION TROUVE QUE TOUT EST POUR LE MIEUX.

Pendant que les jeunes gens de la noce parisienne visitaient la capitale de la Californie et les curiosités qu'elle renferme, les dames se reposaient des fatigues du long voyage qu'elles venaient d'accomplir.

M. Dick Moore, de son côté, s'était empressé d'aller serrer la main de son fidèle Salomon et d'aller présenter ses respects à la famille Gervais.

A ces excellents amis, il avait fait part de la découverte faite par M. Champion d'un placer dépassant, par sa richesse, les mines d'or les plus précieuses du monde.

Sans leur faire connaître précisement le lieu où se trouvait ce gisement, il s'était fort étendu sur son importance et avait indiqué les moyens d'exploitation qu'il avait résolu d'employer.

— Ne nous sera-t-il pas permis, demanda le marchand d'or, de participer à cette excellente affaire ?

— Mon Dieu! cher ami, ni M. Champion ni moi ne sommes des égoïstes. Nous accepterons la formation d'une société en participation.

— Quel est le nombre des parts à placer?

— Nous apportons, M. Champion et moi, la propriété du placer; les participants feront le capital.

— Quelle importance aura ce capital?

— J'ai pensé à un million de dollars.

— C'est modeste.

— Trop modeste même, interrompit Salomon.

— Combien de parts? reprit M. Gervais.

— Mille parts de mille dollars chacune.

— Doublez votre capital et le nombre des parts, je m'inscris, moi, pour cinq cents parts, dit le marchand d'or.

— Et moi, pour cinq cents autres, reprit sans hésiter M. Salomon.

— J'ai reçu des propositions à Chicago et à Montréal, dit M. Dick Moore.

— C'est dans cette pensée que nous vous engageons à doubler votre capital, riposta M. Gervais. J'ai la certitude que si, d'une part, les intérêts à payer sont plus considérables, avec une grosse mise de fonds on peut s'outiller de façon à produire vite et bien.

— Ma foi, mes amis, je n'ai, pour mon compte, aucune objection sérieuse à vous faire. J'en parlerai à mon associé, et à son oncle et, s'ils n'y voient pas d'obstacle, nous porterons notre capital d'exploitation à deux millions de dollars. Notre mine est assez riche pour nous permettre de rembourser bien vite les intéressés, et de dégrever ainsi l'entreprise commune d'intérêts considérables à payer chaque année.

M. Gervais invita instamment M. Dick Moore à lui présenter ses compagnons de route et il lui offrit même de leur donner, malgré leur nombre, l'hospitalité dans sa maison princière.

L'Américain remercia vivement, mais il savait quel prix l'oncle Million attachait à son indépendance, et il dut refuser d'accepter cette proposition gracieuse.

Quand, accompagné de son fidèle Salomon, il prit congé du marchand d'or :

— Je vous rends votre liberté, dit-il à son ami, car il me reste quelques courses à faire.

— Il y a indiscrétion à vous accompagner?

— Pas le moins du monde.

— Alors, je ne vous quitte pas.

Les deux compagnons grimpèrent dans un car et donnèrent l'adresse de l'hôtel *Gailhard*.

Quand ils furent arrivés, M. Dick Moore s'adressa au majordome.

— N'avez-vous pas depuis quelques temps deux domestiques noirs nommés Zoyo et Tobi?

— Oui, monsieur, et avec eux le plus beau cheval de San Francisco.

— Je suis leur maître.

— Vous êtes M. Dick Moore?

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— Alors, j'ai une lettre à votre adresse, qui attend ici depuis près d'un mois.

L'hôtelier appela un serviteur, et lui donna des ordres.

Quelques instants plus tard ce domestique apportait une lettre sur un plateau d'argent et la présentait à l'Américain.

C'était un grand pli carré, scellé d'un large cachet de cire rouge.

M. Dick Moore le saisit et examina l'empreinte du cachet.

Un mot y était gravé en français.

— Le *Libérateur*, lut-il à haute voix. C'est justement de l'homme que j'attends.

Il brisa le cachet, tira une feuille de l'enveloppe, et lut les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Celui qui vous a donné rendez-vous à San Francisco n'a pas voulu s'y rendre, avant d'être certain de vous y rencontrer.

« C'est pourquoi il vous écrit et vous prie de vouloir bien lui annoncer votre arrivée.

« Télégraphiez à l'adresse suivante :

« M. le comte de Sainte-Foi, à Saint-Louis (État de Missouri).

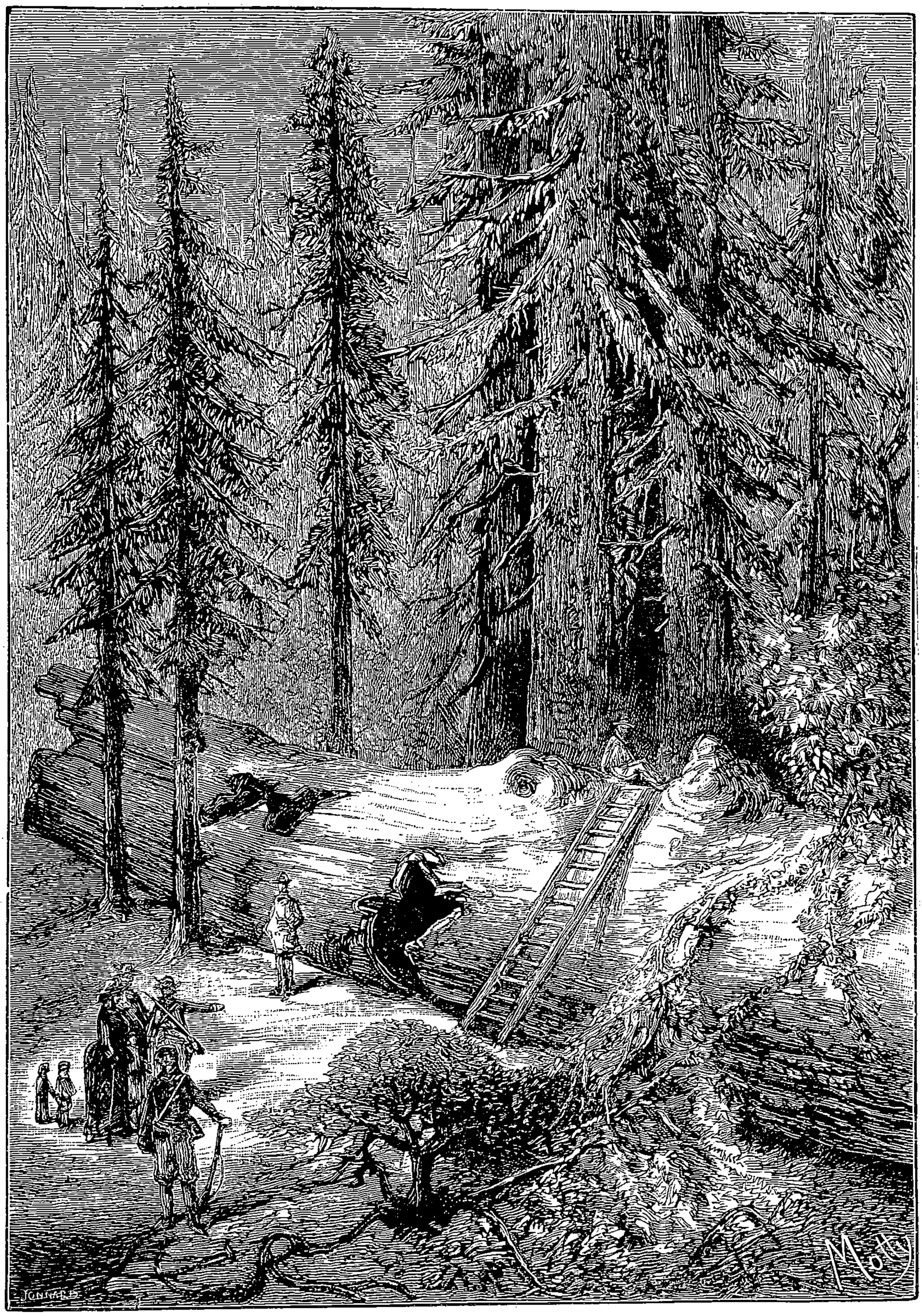
« Je partirai le jour même où je recevrai votre dépêche et je ferai diligence afin de ne pas vous faire attendre.

« J'ai toujours en ma possession tous les documents qui peuvent vous être utiles pour atteindre votre but.

« Agréez mes salutations empressées,

« Le Libérateur. »

— Le diable m'emporte! s'écria le Yankee, après avoir lu cette missive, si je comprends un traître mot à cette aventure.



Voyez cet autre géant dont le front est prosterné. (P. 808.,

Et il passa à M. Salomon la lettre en le priant d'en prendre à son tour connaissance.

— Mon ami, dit philosophiquement l'ancien *digger*, devenu millionnaire, je ne devine pas plus que vous quel peut être ce mystérieux personnage qui signe ses lettres le *Libérateur* et qui se fait passer des dépêches sous le nom de comte de Sainte-Foi ; mais j'estime que les choses les plus étranges trouvent toujours une explication facile, quand on a de la patience et qu'on sait attendre. A votre place je n'hésiterais pas et, sans plus tarder, j'enverrais le télégramme demandé.

— C'est bien aussi ce que je vais faire, répondit M. Dick Moore qui se dirigea vers une table, y prit une feuille de papier et rédigea la dépêche suivante :

« Dick Moore attend visite. »

Cependant, les deux serviteurs noirs de l'Américain avaient été prévenus de son arrivée et accouraient pour lui rendre compte de la mission qui leur avait été confiée.

Leur voyage avait eu lieu sans encombre et Black se portait à merveille.

Le Yankee ne put résister au désir bien légitime d'aller visiter sans retard sa noble monture.

Black était à l'écurie, les jambes enfoncées dans une litière fraîche.

Il sentit l'approche de son maître, et se mit à hennir joyeusement avant même de l'avoir vu.

Le cavalier et sa monture, se firent de mutuelles caresses, et Black, ordinairement si calme et si obéissant, brisa son licol, et vint caracoler autour de son maître.

— Tobi, dit M. Dick Moore, sellez Black pour ce soir à cinq heures ; je viendrai le prendre et le conduire vers des amis qui seront bien aises de le revoir en bonne santé.

L'Américain et son vieux camarade, contents de se revoir après une longue absence, allèrent déjeuner ensemble et utilisèrent leurs loisirs à parler du passé et à faire des rêves d'avenir.

Salomon voulut amener la conversation sur la belle Indienne.

— J'ai vu Attala, dit-il.

Mais M. Dick Moore l'interrompit :

— Mon ami, si vous voulez me faire plaisir, ne prononcez jamais ce nom devant moi.

Salomon comprit qu'il serait indiscret d'insister et changea le sujet de la conversation.

On parla beaucoup du placer du lac et M. Moore, maître définitif

de la concession avec son ami M. Champion, donna à son richissime ami tous les détails que celui-ci lui demanda :

— J'ai une telle certitude dans la réussite rapide de cette entreprise, dit le Yankee, que j'en arrive à regretter le temps que j'ai perdu à la recherche du trésor des Comanches.

— A ce sujet, quelles nouvelles apportez-vous? interrogea Salomon.

— Aucune qui soit bonne ou certaine. Plusieurs fois, j'ai cru que j'allais enfin mettre la main sur ces lingots, et toujours je me suis heurté à une désillusion inattendue.

— Pourtant, ajouta-t-il, après un moment de silence, peut-être vais-je être bientôt renseigné, car la dépêche que j'ai passée tout à l'heure s'adresse précisément à un personnage mystérieux qui s'est engagé par lettre, à me faire connaître le lieu où le trésor est caché en ce moment.

— Vous voyez bien, que j'avais raison de vous dire que tout s'explique tôt ou tard.

— Auriez-vous donc quelque donnée relative à mon étrange correspondant?

— Peut-être, mais ces données sont si vagues que vous me permettrez de n'en pas parler.

En réalité, M. Salomon pensa sur le champ que l'ancienne M^me^ Dick Moore, subitement revenue en Amérique, et qui s'était montrée, à son passage à San Francisco, avec un train de maison indiquant l'opulence, pouvait bien n'être pas étrangère à cette correspondance ; mais, en raison de la répulsion que son ami avait montrée à la seule audition du nom d'Attala, il jugea prudent de ne point lui faire part de ses suppositions.

Quand arriva l'heure de se quitter, les deux amis se serrèrent la main et tirèrent chacun de leur côté, non sans s'être, au préalable, donné un nouveau rendez-vous pour le jour suivant.

M. Dick Moore retourna à l'hôtel *Gailhard*, y arrêta un logement pour lui-même, et, suivi de ses deux noirs montés sur des chevaux de louage, il prit avec le noble Black la route de Cliff-House.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de penser si le cheval et le maître furent bien accueillis.

Médor surtout ne pouvait modérer sa joie. Pendant près d'une heure, il gambada joyeusement autour de son vieil ami, lui sautant à la tête, comme s'il eût été heureux de l'embrasser.

Quand l'heure du dîner eût sonné, tout le monde, y compris l'Américain, prit place autour de la grande table

— Monsieur Dick Moore sera-t-il libre demain? lui demanda M^me^ Champion.

— Je m'arrangerai pour l'être, n'en doutez pas, madame, pour peu que cela puisse vous être agréable.

— Voici ce dont il s'agit : ces dames et moi avons résolu d'aller visiter les arbres géants du Calaveras. On nous assure qu'on n'a pas le droit de venir en Californie sans aller voir ces merveilles végétales.

M. Dick Moore sourit.

— Vous vous faites un peu illusion, chère dame, en parlant d'aller à Calaveras comme s'il s'agissait d'une simple promenade ; c'est bel et bien un long voyage qui nécessitera une absence d'au moins huit jours pour aller, et autant pour revenir.

— Que nous dites vous là? Il n'y a pas de chemin de fer qui y mène?

— On va par le chemin de fer jusqu'à Sacramento et de Sacramento à Latrobe par une ligne transversale. Mais, à partir de là, il n'y a d'autre moyen de locomotion que l'éternel coche.

— Nous pourrions y faire transporter un bon fourgon et de robustes mules, interrompit l'oncle Jean-Pierre, toujours généreux et complaisant.

— Oui ! mais que de villes à traverser et que de mauvaises routes à franchir dans ces contrées montagneuses ! Dryton, Fiddletown, Amador, Sutter, Creck Jackson, Volcano !... C'est le pays des mines d'or et des vignobles, c'est vrai, mais comme il est d'un accès difficile !

— Vous êtes vraiment désespérant, monsieur Dick Moore!

— Je n'ai pas fini, madame.

Aux étapes que je viens de vous citer, ajoutez Mokelupine-Hill, Murphy, San Andréas. C'est seulement à seize milles plus loin que cette dernière ville, dans la montagne, que vous rencontrerez les *Big-Trees* ou les grands arbres.

— Vous n'avez pas répondu à mon offre, monsienr Dick Moore? fit observer l'oncle Jean-Pierre.

— Non, parce que, même dans des fourgons aussi confortablement agencés que ceux qui vous ont servi à visiter le Canada, des dames ne pourraient accomplir un pareil voyage sans supporter des fatigues au-dessus de leurs forces.

— Alors, n'en parlons plus, dit M^me^ Champion en soupirant.

— J'ai une proposition à vous faire, qui vous dédommagera, dans une certaine mesure, du plaisir que vous vous proposiez, et qui ne vous coûtera pas tant de peine.

— Dites, monsieur Dick Moore !

— Je n'ose, de peur que vous pensiez que je plaisante.

— Dites toujours !

— Eh bien ! tous ces arbres géants que vous désiriez voir ont été

mille fois reproduits par la photographie. Permettez-moi de vous apporter une collection d'épreuves qui suffiront pour vous donner une idée de leur grandeur.

— Il faudra bien nous résigner à nous contenter de voir ces beaux arbres en peinture puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

La conversation s'arrêta là, mais M. Dick Moore, en galant homme, n'oublia pas la commission dont il s'était volontairement chargé.

Dès le lendemain matin, il se rendit chez le photographe Bradley et fit une ample provision des magnifiques photographies qu'on y fabrique et dont on inonde le globe entier.

Quand il rentra le soir, accompagné cette fois de son ami Salomon, et qu'il étala sur la table ces nombreuses photographies, ce furent de toute part des cris de joie et des remerciements.

— Quel dommage, disaient à l'envi les dames, que nous ne puissions pas aller contempler sur nature ces merveilles de la création! Car, enfin, ces photographies sont très belles, mais elles ne peuvent nous donner une idée exacte des dimensions de ces grands arbres.

— Qu'à cela ne tienne, dit M. Fontaine, je suis à même de vous donner des renseignements précis sur chacun d'eux.

— Alors bravo, bravissimo! répondit-on de toute part.

L'aimable géographe classa les photographies et se recueillit un instant; puis il prit la parole en ces termes :

— J'ai eu le plaisir, il y a une dizaine d'années, de parcourir cette forêt d'arbres géants, la plus belle du monde.

Dans d'autres parties de la Californie (Mariposa, Tuolumne, Fresno), il y a bien des bois du même genre, mais, à beaucoup près, ils ne méritent pas la même renommée.

Avant tout, je dois vous faire connaître le nom de ces monstres végétaux qui ne furent découverts qu'en 1855. On les appela d'abord les arbres Mammouth (*Mammoth trees*), comme les savants paléontologistes ont donné le nom de mammouths aux mastodontes du règne animal.

Ils appartiennent au genre *sequoia gigantea*. Les Anglais les nommèrent des *Wellingtonias* et les Américains, par esprit de clocher, les appelèrent des *Washingtonias*.

Beaucoup de ces arbres ont quinze à vingt mètres de tour et cent mètres de hauteur. Cela peut vous sembler invraisemblable, mais c'est pourtant l'exacte vérité.

M. le marquis de la Bécassière prit la parole :

— Je suis à même, dit-il, de pouvoir confirmer les affirmations de notre savant ami. J'ai vu, en Angleterre, au palais de Sydenham, près de

Londres, un exemplaire d'un tronc de ces colosses, reconstitué à l'aide de son écorce rapportée par un voyageur. Ce tronc représentait une colonne de cent seize pieds de haut et un diamètre de vingt-six pieds, soit soixante-dix-huit pieds de circonférence. Ce monument a péri, m'a-t-on dit, lors de l'incendie du *Palais de Cristal*.

— Eh bien, mesdames, reprit le savant, les arbres dont vous avez là le portrait sont plus gros et plus grands encore.

En voilà un qui a été écorcé et qui est resté debout malgré cette mutilation. On l'appelle la *Mère de la forêt*, car chacun d'eux a reçu un nom particulier et c'est son écorce que M. le marquis a vue à Sydenham. Il a trois cent vingt-sept pieds de haut.

— J'avais vu, continua M. Fontaine, en Australie, des eucalyptus plus hauts encore, mais les troncs en étaient relativement minces et cette disproportion entre la grosseur et la hauteur leur enlevait la majesté qui distingue les sequoias de Californie.

Pendant le temps de mon séjour dans la petite vallée de Mammoth-Grove, j'allai visiter un kiosque à six ou huit fenêtres, construit sur la souche d'un de ces géants.

La science, émue de la découverte de ces patriarches du règne végétal, avait voulu savoir leur âge et il avait fallu en couper un pour compter les lignes de croissance.

Celui-là, après vérification faite, ne comptait pas moins de trente siècles!

Sa circonférence mesure quatre-vingt-douze pieds et la longueur du tronc plus de trois cents.

Pour l'abattre, cinq hommes armés de grandes tarières travaillèrent vingt-cinq jours.

La souche a été polie, et sur ce parquet peuvent tourner trente-deux valseurs.

— Voilà la photographie qui représente ce piédestal naturel sur lequel des pièces de théâtre ont été jouées et, en 1858, sur lequel un journal a été imprimé. On l'appelle le *Bawling Saloon*. Remarquez que, tout à côté du kiosque, gît une section de la tige et qu'une échelle s'y appuie, invitant les promeneurs à y monter.

Continuant son intéressante conférence, M. Fontaine montra successivement à ses auditeurs un groupe de trois arbres portant les noms des trois généraux en chef de l'armée de l'Union : Grant, Sherman et Mac Pherson ; puis il leur fit voir l'*Orgueil de la forêt*, qui compte quatre-vingts pieds de circonférence et trois cents pieds de haut.

— Celui-ci, ajouta le savant voyageur, est tout voisin de Shéridan, qui ne lui cède en rien pour la hauteur.

Cet arbre renversé est la *Chambre des mineurs;* il a été jeté bas en 1860 par un coup de vent et compte trois cent dix-neuf pieds de long et vingt et un de diamètre.

Voilà le groupe des *Trois-Grâces* que je considère comme le plus beau du monde.

Cette planche représente la *Cabane des Pionniers* qui, comme vous le voyez, offre une vaste chambre avec une cheminée pratiquée à l'aide du feu dans un des plus gros arbres.

Cet arbre, qui gît sur le sol, sans doute depuis des siècles, est le *Monarque tombé*. Bien que le temps ait consommé toute l'écorce et une grande partie du bois, ce qui en reste a encore dix-huit pieds de diamètre.

Voyez cet autre géant dont le front est prosterné dans la poussière c'est le *Père de la forêt*. On estime qu'il doit avoir eu quatre cent cinquante pieds de haut, avant que son tronc ne se fût brisé en heurtant un de ses voisins. Il mesure cent douze pieds de tour à sa base et il a encore trois cents pieds jusqu'au point de sa cassure; là, son diamètre est encore de seize pieds.

L'incendie en a dévoré le cœur, cela forme un tunnel sous lequel j'ai pu passer à cheval sans toucher le plafond. Près des racines on voit sourdre une petite fontaine d'eau vive intarissable.

— Mais tout cela doit former un spectacle effrayant! s'écria M^lle^ Hélène Bourgeois.

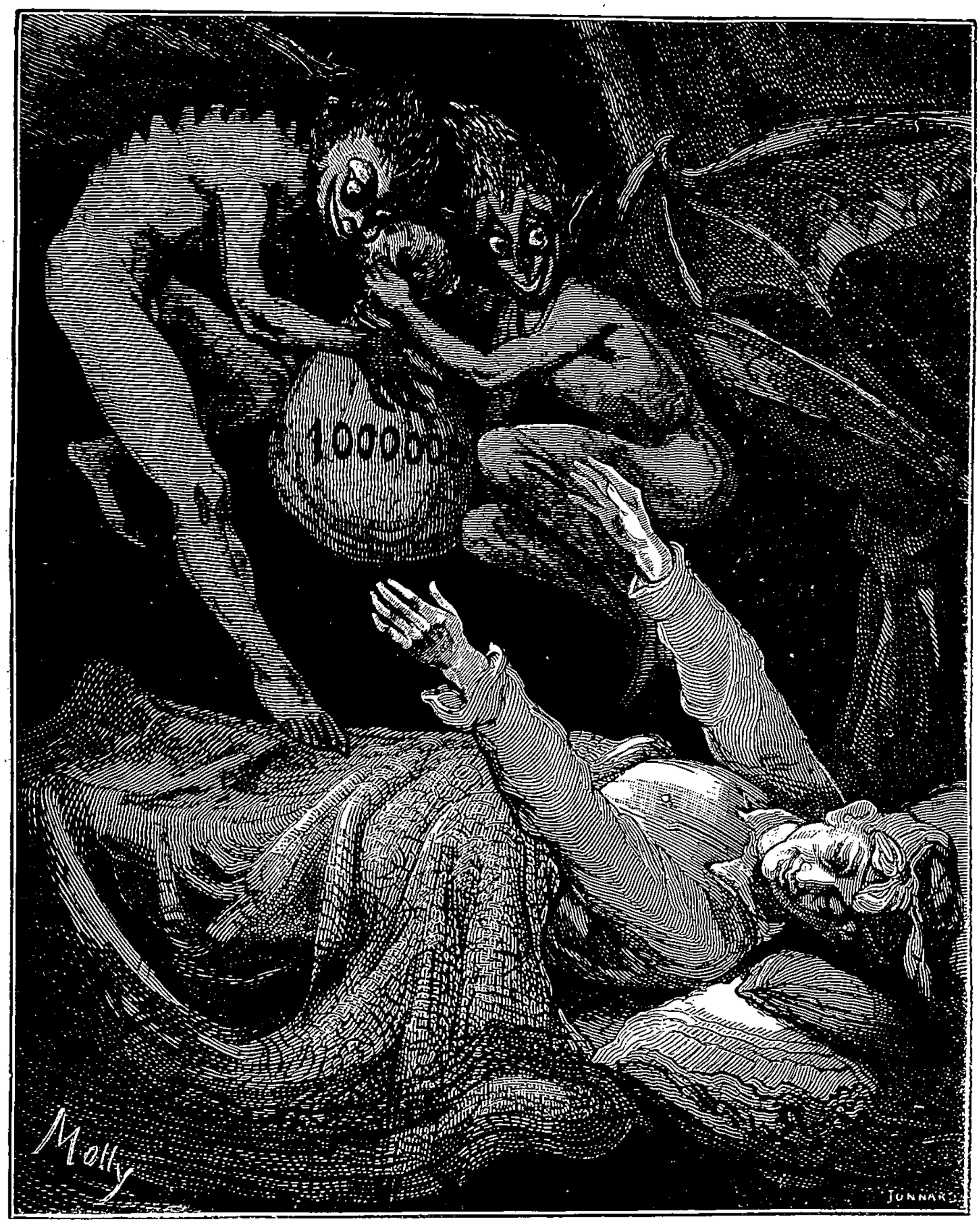
— Eh bien, non! l'impression produite est calme, parce que les dimensions des arbres sont harmoniques. C'est ce que vous avez pu constater chaque fois que vous vous êtes trouvé devant quelque immense monument, chef-d'œuvre de l'architecture des grandes époques. A Saint-Pierre de Rome, par exemple, on n'est pas surpris des dimensions de l'édifice, de l'épaisseur des colonnes, parce que la hauteur des voûtes est proportionnelle.

— Ces arbres sont-ils très nombreux? demanda le peintre Beaudoin qui semblait prendre un vif intérêt à ces récits.

Ceux qui ont été baptisés, et qui, par conséquent, sont les plus importants, sont au nombre d'une centaine. Ils portent leur désignation écrite sur une pancarte en fer-blanc. Mais il y a, en outre, bon nombre de jeunes arbres de 10 à 300 ans et de 40 à 200 pieds de haut.

Ils sont d'essences diverses, et l'on y voit figurer toutes les espèces de

No..... 167



Son sommeil même fut troublé. (P. 816.)

conifères : pins, sapins, cèdres, ifs, mélèzes, cyprès, au milieu des jeunes sequoias, qui sont comme la réserve de ce corps d'élite :

— Tous croissent très bien et si le vent et le feu ne s'y opposent, ils seront arrivés dans un millier d'années au milieu de leur carrière.

Cette leçon d'histoire naturelle appuyée sur la vue de magnifiques photographies, intéressa vivement l'auditoire ; on remercia le professeur et

le complaisant M. Dick Moore, qui salua ses amis, et reprit la route de l'hôtel *Gailhard*.

Une dépêche l'y attendait; elle était conçue en ces termes :

« Je pars ; arriverai à San Francisco vendredi 10 courant. »

« Signé : *Le Libérateur*. »

— Bon! s'écria le Yankee. Encore une semaine d'attente et j'aurai la solution du problème.

Ces sept journées s'écoulèrent rapidement, car elles furent utilisées à parcourir, avec les gens de la noce, la ville et ses environs.

Ils allèrent, entre autres lieux, visiter Oakland, où la plupart des négociants de San Francisco ont leur maison de campagne.

L'aimable M. Gervais s'y était fait construire un véritable palais et chaque soir, à l'heure où se terminent les affaires, il s'embarquait sur un des immenses vapeurs qui partent toutes les demi-heures et peuvent transporter à chaque voyage plusieurs milliers de passagers.

C'est là que le dimanche, surtout en été, toute la population de la capitale, fuyant en masse le climat capricieux et inégal de San Francisco, vient chercher, à l'ombre des grands arbres, un air plus doux et les mille distractions de la campagne.

M. Gervais avait résolu de recevoir dans sa maison d'Oakland M. Dick Moore, son vieil ami, et tous ses compagnons de voyage.

L'oncle Jean-Pierre refusa d'abord une invitation qui lui paraissait très flatteuse, mais qui pouvait constituer une indiscrétion de la part d'une société aussi nombreuse.

Le marchand d'or y mit tant d'aimable insistance que tous les gens de la noce consentirent à aller passer chez lui une journée tout entière...

M. Million eut fort à se féliciter de cette détermination, car M. Gervais avait en son honneur invité à dîner non seulement M. Salomon, mais plusieurs des principaux négociants de San Francisco ; aussi des horizons commerciaux s'ouvrirent-ils devant l'infatigable Marseillais.

On partit de très bonne heure, de façon à pouvoir visiter Oakland.

Cette ville offre un aspect essentiellement rural.

Le commerce y est circonscrit dans un quartier restreint, tout le reste de son territoire, plus étendu que celui de San Francisco, est couvert de maisons de plaisance, de jolies villas, de beaux jardins, de ravissantes propriétés.

La demeure de M. Gervais constituait un véritable palais par ses dimensions et son luxe architectural.

Dans Oakland les tramways circulent partout.

Chaque demi-heure, à travers de larges avenues bordées de beaux arbres au feuillage toujours vert, un chemin de fer dessert les hautes stations comprises dans l'intérieur de la ville. Les voyageurs qui se rendent d'une station à une autre, sans dépasser les limites de la cité, sont transportés gratuitement. Voilà, certes, un exemple qu'on ne peut que faire connaître, avec conseil de le suivre, à nos Compagnies parisiennes.

Grâce à ces divers moyens de communication, la ville s'accroît avec une rapidité prodigieuse. Douze cents maisons y ont été édifiées en un an.

La population d'Oakland s'élève à 40.000 habitants. Tout le pays est magnifique ; la baie en limite capricieusement les contours et y découpe des golfes profonds et sinueux, ombragés par de puissants eucalyptus et d'énormes chênes au feuillage touffu d'où la ville tire son nom.

De petits vapeurs desservent les habitations éparses sur les rivages de ces fiords californiens.

Un fait étonna vivement les visiteurs :

Le jardin de chaque maison de campagne paraissait ouvert à tout venant. Là, point de mur entre la voie publique et la propriété privée, point de porte fermée gênant la vue ; le plus souvent il n'y avait pas même la moindre clôture ; quand elle existait, c'était sous la forme d'un léger treillage à peine élevé de 30 centimètres au-dessus du sol.

Cette disposition hospitalière permet aux promeneurs d'admirer à l'aise les massifs de fleurs, les bosquets de fuchsias et d'arbres verts, les fontaines jaillissantes et les vertes pelouses des jardins[1].

La réception faite par le marchand d'or à ses compatriotes fut en tout point digne du luxe qui régnait dans sa demeure.

Après qu'une présentation en règle eut été faite par M. Dick Moore de tous ses compagnons de voyage à M^me^ Gervais et à sa fille, après que les convives eurent été présentés les uns aux autres par les soins du maître de la maison, chacun prit place autour d'une table somptueusement servie, et grâce aux grands vins de France, apportés suivant la gamme savante qui va des plus froids aux plus capiteux, la conversation ne tarda pas à devenir générale.

Nous l'avons dit, les convives de M. Gervais, en dehors des personnes de la noce, avaient été choisis parmi les notabilités du commerce et de la banque de San Francisco.

L'oncle Jean-Pierre qui, depuis son arrivée dans la capitale de la Californie, maudissait l'inaction à laquelle le condamnait l'absence des

1. Edmond Cotteau. *Promenades dans les deux Amériques.*

marchandises à vendre, se hâta d'appeler la conversation sur la nature des opérations commerciales traitées habituellement dans la ville.

Il sut ainsi que San Francisco, grâce à la beauté de sa rade, est devenu un centre d'affaires important.

Tous les pays du monde y envoient des navires chargés de produits de toute sorte.

— Je regrette, dit le négociant marseillais, de n'avoir pas songé dès mon arrivée à Québec à renvoyer mon navire le *Succès* prendre en France un nouveau chargement approprié aux besoins de la Californie et de ne pas lui avoir donné l'ordre de venir m'attendre ici, ou m'y rejoindre après avoir doublé le cap Horn, ou traversé le détroit de Magellan.

— Vous avez aussi bien fait d'agir différemment, répondit M. Wilson, le premier commissionnaire de San Francisco. Le voyage de France est long et coûteux, surtout par cette voie, et les navires français qui sont dans notre port viennent plutôt du continent asiatique, qu'ils ne quittent qu'après y avoir traité des affaires plus ou moins importantes.

— Pardon, monsieur, dit l'oncle Million, il me semble que le trajet qui amène les navires par la mer des Indes est bien autrement long que celui qui consiste à faire le tour du continent américain.

— C'est incontestable, reprit M. Wilson, mais il offre ces avantages qu'aux Indes, en Indo-chine, en Chine et au Japon vous pouvez vous approvisionner de marchandises de toute nature qui trouvent acheteurs ici.

— Quelles marchandises, par exemple? interrogea l'oncle Jean-Pierre.

— Le thé, les soieries, le riz, les cotonnades bon marché, le tripang, les nids d'hirondelles salanganes, les écailles de tortues, les perles, la nacre, sans compter les métaux de toutes sortes, or, argent, cuivre, étain.

Ajoutez à cela des meubles sculptés, les inimitables faïences et porcelaines fabriquées en Chine et au Japon, le tabac, le coton, le sucre, l'indigo, les céréales, la cire, le poivre, la canelle, les poissons salés, les sculptures, les peintures, les laques, et cent choses encore qui ne me viennent pas à la mémoire, mais qui n'en sont pas moins l'objet d'un grand commerce.

— Vous allez me faire regretter, dit l'oncle Jean-Pierre, d'avoir commencé mon voyage par l'Amérique.

— Oh pour cela, ce serait une injustice, s'écria M. Champion. Vous oubliez donc, mon oncle, que nulle part au monde vous ne pourriez espérer tirer un parti meilleur de votre cargaison que celui que vous en avez tiré à Québec et à Montréal! Vous oubliez donc aussi les marchés avantageux de fourrures que vous avez conclus avec les trappeurs et avec les

Indiens ! Enfin comptez-vous pour rien l'admirable placer du lac que j'ai découvert?

Le mot de placer aura bien longtemps encore le privilège d'exciter au plus haut point l'attention d'un Californien.

— Vous avez découvert un placer? demanda M. Wilson.

— M. Champion devrait dire un Eldorado, repartit M. Dick Moore.

— Pourquoi ne nous en disiez-vous rien?

— Il y a beau temps que M. Gervais et M. Salomon connaissent l'affaire et ont voulu en être.

— Oh ! je connais ici bien des personnes qui en seraient aussi bien volontiers, s'écria M. Wilson.

— Alors il faudra vous entendre avec nos deux amis, répondit en riant l'Américain; ces accapareurs ont si bien pris toutes les parts que notre cher M. Million demande l'augmentation du capital afin de pouvoir s'y intéresser.

M. Gervais fit signe qu'il désirait prendre la parole :

— Mes amis, dit-il, en me constituant le principal commanditaire de M. Champion et de M. Dick Moore, les propriétaires de la mine, j'ai pensé que quelques-uns de mes amis voudraient aussi profiter d'une occasion unique au monde d'acquérir une rapide et immense fortune.

Permettez-moi pourtant une question, cher ami?

— Parlez, dit M. Dick Moore.

— Il me semblait qu'il vous restait encore pour un million de dollars de parts à placer.

— C'est vrai, répondit l'Américain, mais, je vous l'ai dit, j'avais parlé de l'affaire à Montréal, à Chicago, à Oil City, et j'avais reçu des propositions que je n'avais voulu accepter qu'après que je vous aurais donné la préférence à vous et à Salomon. J'ai annoncé à ces correspondants ce que nous avions décidé et, dès hier soir, il ne me restait plus que 100.000 dollars de parts. M. Million les a prises en se plaignant amèrement de la portion congrue à laquelle il est réduit.

Puisque le sujet est sur le tapis, permettez-moi de vous annoncer que je ne suis pas resté inactif.

Notre matériel est commandé à New-York et, d'ici à six mois, nous pourrons commencer l'exploitation.

— Mais vous, monsieur Salomon, interrogea M. Wilson, ne consentirez-vous pas aussi à nous céder quelques-unes de vos parts? Je vous offre dès maintenant un bénéfice de 25 pour cent.

— Merci ! mon cher monsieur, répliqua M. Salomon; j'ai acquis 500 parts et je les garde.

— Pour moi, messieurs, dit l'oncle Jean-Pierre, il faut bien que je me contente de ce qu'on a bien voulu me laisser. Mais votre intéressante conversation vient de faire naître dans mon esprit une idée que je veux mettre en pratique.

Les affaires sont-elles prospères en ce moment à San Francisco?

— Elles sont dans un état déplorable, répondit M. Wilson. Il est arrivé tant de navires que les marchandises, même à vil prix, ne peuvent trouver acquéreur.

— Tant mieux, dit l'oncle Jean-Pierre.

CHAPITRE LXXVIII

L'OFFRE ET LA DEMANDE. — UN CAPITAL D'UN MILLION DISPONIBLE. — UN RENDEZ-VOUS ENTRE L'ONCLE JEAN-PIERRE ET M. SALOMON. — LES RÉFLEXIONS D'UN COMMERÇANT. — LE LANDAU DE M. SALOMON. — VISITE A M. SCOTT. — TOUS LES MOMENTS SONT BONS POUR LES GENS HABILES. — UN PORT ENCOMBRÉ DE MARCHANDISES. — POURQUOI LES CHARGEMENTS DE NAVIRES NE SE VENDENT PAS. — L'INTERROGATOIRE DU COMMISSIONNAIRE. — TROIS-MATS, GOÉLETTES ET BRICKS. — UNE BONNE OCCASION D'ACHETER. — LES QUESTIONS DE L'ONCLE JEAN-PIERRE. — QUINZE BOUTIQUES ET UN PERSONNEL. — LES JOURNAUX EN AMÉRIQUE. — UNE HABILE RÉCLAME. — AFFICHES COLLÉES ET COLPORTÉES. — L'HEURE DE LA VENTE A SONNÉ. — UNE GUERRE D'ACHETEURS. — UNE VENTE MÉMORABLE. — L'ONCLE MILLION FAIT SON INVENTAIRE. — 750,000 FRANCS QUI PRODUISENT UN BÉNÉFICE DE 450,000 FRANCS EN UNE SEMAINE. — CE QUE FAISAIENT LES DAMES PENDANT CES OPÉRATIONS COMMERCIALES. — M. BARBIER, CAVALIER GALANT ET FIDÈLE. — LES JEUNES GENS SE MONTRENT MOINS EMPRESSÉS. — LES CHASSES DE GUILLAUME NOVET. — ZOOLOGIE PEU INTÉRESSANTE. — UN MERLE A VENTRE ROUGE. — SECOND JOUR DE CHASSE. — TERRAINS ACCIDENTÉS ET DIFFICILES A PARCOURIR. — PETITES PERDRIX ET PETITS LAPINS. — DES GEAIS BLEUS ET DES OISEAUX-MOUCHES. — UN OURS BRUN. — UNE BELLE PIÈCE DE VENAISON ET UN METS DÉLICAT. — LES CHASSES DE L'AUTRE COTÉ DE LA BAIE. — CHEVREUILS, CERFS, OIES, POULES D'EAU ET CANARDS SAUVAGES. — LA PÊCHE DES DAMES. — LA FLORE DE LA CALIFORNIE. — UNE PLANTE VÉNÉNEUSE. — AGITATION DANS LA COLONIE. — M. DICK MOORE A REÇU UNE DÉPÊCHE. — LE LIBÉRATEUR EST ARRIVÉ.

En parlant ainsi, l'oncle Jean-Pierre avait bien ses raisons.

Quand il y a affluence de marchandises sur un marché, l'offre est supérieure à la demande et c'est une cause de baisse sur le prix des objets mis en vente. C'est le moment favorable pour acheter.

M. Million donna, séance tenante, rendez-vous à M. Salomon.

— J'ai des capitaux disponibles, dit-il : 500,000 francs, le double s'il le faut, et j'ai résolu de ne pas les laisser inactifs.

— Très heureuse idée ! ici l'argent comptant rapporte de gros intérêts à qui sait s'en servir.

— Voulez-vous, cher monsieur Salomon, me conduire demain au port et me guider de vos conseils?

— Je ne demande pas mieux, pourvu que vous m'expliquiez le genre d'affaires que vous voulez entreprendre.

— C'est convenu. A quelle heure vous verrai-je?

— Venez à neuf heures du matin me prendre à mon bureau.

— Je serai exact comme une montre Bréguet.

— A demain donc !

— A demain.

On se sépara, et le brave Marseillais, suivi de tous ses invités, rentra à son hôtel.

Là, au lieu de se coucher, il se rendit sur la terrasse et se plongea dans les réflexions les plus profondes.

Son sommeil même fut troublé par la fièvre de la spé- lation, et le lendemain, quand il se présenta au rendez-vous indiqué, il était armé d'un plan construit de toutes pièces.

M. Salomon l'attendait; tous deux montèrent dans un élégant landau, attelé pour la circonstance, et l'on se mit en route.

Les deux commerçants se rendirent d'abord chez un grand commissionnaire s'occupant surtout de la vente des marchandises arrivées dans le port par la voie des navires étrangers.

— Quelles affaires avantageuses me proposez-vous, monsieur Scott? lui demanda M. Salomon.

— Cher monsieur, lui répondit M. Scott, en lui tendant la main, le moment est mal choisi et je ne sais que vous conseiller.

— Bast! reprit en riant M. Salomon, tous les moments sont bons pour les gens habiles. Il ne s'agit que de saisir le joint.

— Peut-être avez-vous raison, reprit le commissionnaire qui ne voulait pas décourager tout à fait un bon client ; désirez-vous acheter ou vendre ?

— Vous me voyez, cher monsieur Scott, disposé à faire l'un ou l'autre, ou même les deux, suivant les occasions.

L'oncle Jean-Pierre prit la parole.

— Quelles sont les marchandises nouvellement arrivées et qui sont à vendre? demanda-t-il.

— Pour cela, dit l'Américain, vous n'aurez que l'embarras du choix. Jamais le port n'a été encombré de tant de navires, tous chargés, et désespérant de se débarrasser de leur cargaison.

— Mais encore, dites-nous en quoi ces chargements consistent.

Le commissionnaire tira de sa poche un carnet.

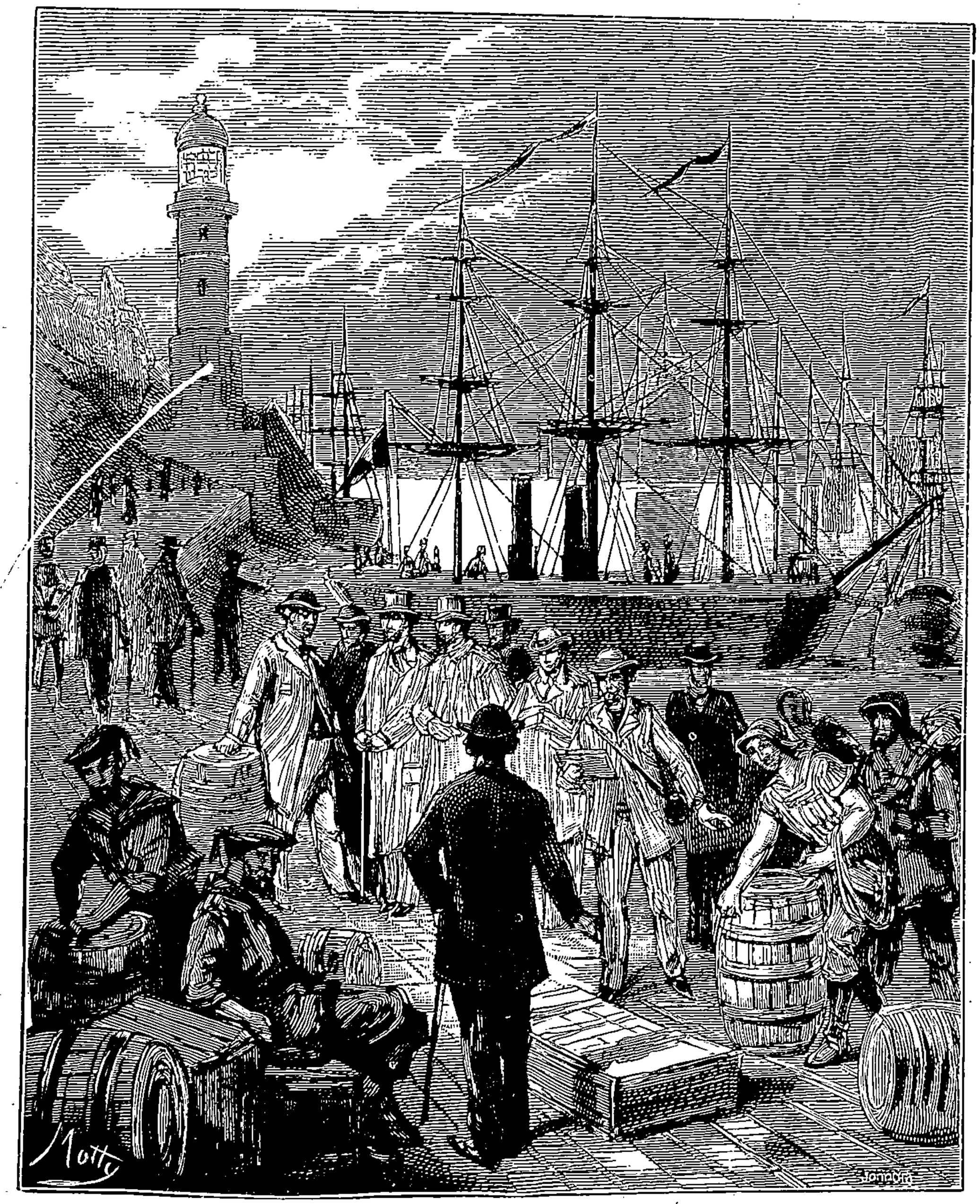
— Il y a d'abord deux trois-mâts anglais, chargés de vins de Bordeaux qu'ils n'ont pu vendre ni aux Indes, ni en Cochinchine, ni en Australie. Ce sont pourtant vins de bonne qualité ; je les ai goûtés et je m'y connais.

— Pourquoi alors ces vins n'ont-ils pas trouvé d'acheteurs ?

— Parce que partout les vendeurs ont rencontré des stocks importants de marchandise similaire.

— Je comprends ; pourquoi ne les placent-ils pas ici?

No...../.0.7.....



On se rendit sur le port. (P. 819.)

— Pour la même raison. En dehors de nos vins de Californie dont la récolte a été abondante, nos entrepôts regorgent de vins de France, d'Italie et d'Espagne.

— Laissons donc cet article de côté, dit M. Million. Si les vendeurs ont les reins assez solides, ils retourneront en Europe avec leur chargement et leur marchandise aura doublé de prix en raison du voyage,

Qu'avez-vous encore à nous offrir ?

— Il y a trois bricks, venant de Chine, remplis de provisions destinées à la colonie chinoise.

— Je me soucie peu de ce genre d'affaires auquel, je vous l'avoue, je suis tout à fait étranger.

Est-ce là tout ?

— Certes non ! Deux goélettes sont ancrées dans le port, depuis plus d'un mois, chargées de cotonnades anglaises dont il leur a été, jusqu'à présent, impossible de trouver l'écoulement.

— Les vendeurs sont-ils riches et peuvent-ils attendre ?

— C'est justement là que le bât les blesse. Hier encore ces Anglais sont venus me confier leur détresse et m'ont assuré qu'ils sont obligés de solder leur chargement à n'importe quel prix.

— Il y aura peut-être là quelque chose à faire, dit M. Million en écrivant une note sur son carnet.

M. Scott était un parfait honnête homme, et le désir de faire des affaires et de gagner de l'argent ne l'emportait pas chez lui sur la conscience du devoir.

— Je dois vous prévenir, monsieur, que ces Anglais n'ont pu réussir à vendre leurs étoffes à cause de l'encombrement qui existe déjà dans les magasins de la ville.

— Je suis convaincu de cela, reprit le Marseillais, mais j'ai mon idée. Continuez, je vous prie.

— Plusieurs goélettes sont encore dans le port depuis plus ou moins de temps, mais seront obligées de repartir chargées.

— Et que contiennent-elles ?

— Des vêtements confectionnés, des chaussures et des articles de mode. Tout cela vient de Londres et de Liverpool ; c'est vous dire que cela ne vaut pas le diable ; néanmoins, en temps ordinaire, les vendeurs font des affaires d'or, car rien n'est plus cher dans les magasins que ces sortes de marchandises.

— Parfait ! reprit M. Million, si ces gens sont raisonnables et consentent à ne perdre que 50 pour cent sur leurs articles, je me déciderai à être preneur.

Le commissionnaire américain fit une grimace que l'oncle Jean-Pierre remarqua au passage.

— Vous trouvez que mon offre n'est pas suffisante? interrogea-t-il.

— Oh ! ce n'est pas cela. Les vendeurs perdront, s'il le faut, les trois quarts de la valeur réelle de leur chargement, afin de retourner chez eux avec des grains ou du vin de Californie.

— Alors, pourquoi votre geste de désapprobation ? Parlez-moi franchement, monsieur Scott.

— Mon objection est toujours la même, répondit le commissionnaire. Les boutiques où se vendent ces articles sont encombrées et pas un seul marchand ne voudra vous acheter ces objets même à vil prix.

— Mais eux-mêmes ont-ils baissé de beaucoup les prix de leurs marchandises au bénéfice des acquéreurs ?

L'Américain regarda le Marseillais d'un air étonné.

— Ils n'ont pas baissé leurs prix d'un centime, dit-il.

— Alors j'achète, dit M. Million. J'ai mon idée.

On se rendit sur le port, où M. Scott avait un bureau.

Les capitaines de navires chargés furent mandés et tentèrent d'abord d'émettre des prétentions exagérées.

Le commissionnaire leur fit aisément comprendre qu'il s'agissait pour eux d'une occasion unique de se défaire de leur chargement et qu'ils ne feraient jamais assez de concessions.

En homme habitué aux affaires, M. Million fit ses offres.

On se récria d'abord, puis les marchés furent conclus.

Le Marseillais se rendit ainsi acquéreur de marchandises diverses pour une somme de six cent mille francs.

Quand il quitta le port, toujours accompagné de M. Scott et de M. Salomon :

— Peut-on savoir maintenant, monsieur, quel est votre projet? demanda M. Salomon.

— Parbleu, messieurs, je vous le dirai d'autant mieux que j'ai besoin de vous pour l'exécuter.

— Nous vous écoutons.

— Permettez-moi d'abord de vous adresser quelques questions.

— Faites!

— Trouverai-je aisément à San Francisco, dans les divers quartiers populeux, des boutiques à louer, où je pourrais improviser des magasins?

— Pour cela, vous pouvez vous en rapporter à moi, dit M. Salomon. Vous faut-il beaucoup de ces boutiques?

— Une quinzaine.

— Je me mets en campagne et vous les aurez demain.

— Me sera-t-il aussi facile d'y installer des employés et trouverai-je aisément ces commis?

— Pour cela encore je suis votre homme, dit M. Salomon. J'ai un ami qui tient le premier bureau de placement de la ville.

— Dites-lui qu'il fasse diligence. Je serai généreux avec lui et avec ses protégés.

— Est-ce tout ce que vous aviez à nous demander?

— Non certes ! Voulez-vous m'indiquer une imprimerie où je pourrais commander des affiches ?

— J'ai mon imprimeur, dit M. Scott ; c'est un homme habile, consciencieux et exact.

— Serez-vous assez aimable pour lui faire une commande de ma part?

— Vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même.

— Encore une question, messieurs.

— Nous sommes tout oreilles.

— Y a-t-il des journaux à San Francisco ?

— Si vous faisiez cette demande à un Américain qui ne vous connût pas, il croirait que vous voulez vous moquer de lui. Il n'y a pas de petit bourg dans les États-Unis qui ne possède au moins un organe de publicité.

Ici, il y a le *Chronicle* de San Francisco, le *Times* de San Francisco, le *San Francisco Herald*, etc., etc.

— Eh bien, messieurs, dès que M. Salomon m'aura procuré ce que je désire, je le prierai de mettre le comble à ses bonnes grâces en voulant bien m'accompagner au siège de l'administration de ces feuilles publiques.

Deux jours plus tard, on lisait à la première page des quinze principaux journaux de la ville l'annonce-réclame suivante :

« *Occasion unique.*

« M. Jean-Pierre Million, de Marseille, de passage à San Francisco, a voulu laisser à tous les habitants un souvenir durable de son séjour dans a capitale de la Californie.

« Il mettra en vente dès demain, et pendant huit jours consécutifs seulement, les objets suivants, à un prix tellement inférieur à tout ce qu'on a vu jusqu'ici, tellement inférieur même au prix intrinsèque des matières premières, que tout achat en gros est interdit. »

Suivait la nomenclature des marchandises diverses mises en vente et de leur mise à prix.

« A la fin du huitième jour, les objets qui n'auraient pas été achetés seront étalés dans le grand magasin que le vendeur a loué dans la rue Montgomery, et y seront offerts au public pour un prix quadruple du prix primitif.

« A ces conditions encore ces marchandises n'ont à redouter aucune concurrence. »

Suivait la liste des quinze magasins placés dans divers quartiers et où devait avoir lieu la vente miraculeuse.

Des affiches semblables avaient été collées pendant la nuit sur tous les murs, et des bandes d'hommes, ornés de grandes pancartes devant et derrière, parcouraient la ville en tous sens, marchant à la file indienne et forçant l'attention des passants.

Quand l'heure indiquée pour l'ouverture des magasins de vente sonna, une queue immense, semblable à celles qui se forment à la porte des théâtres, les jours de première représentation, les assiégeait.

Les premiers arrivés avaient passé là la nuit entière ; ils eurent la satisfaction d'entrer d'abord : la foule était si nombreuse que, pendant cette journée, on fut obligé de fermer les portes et de ne recevoir le public que par fournées.

Des fourgons achetés ou loués par le marchand marseillais ne cessaient d'aller au grand trot des magasins au quai, et du quai aux magasins, pour remplacer les marchandises qui s'écoulaient comme un fleuve dont on vient de briser les digues.

Tous les grands négociants de San Francisco, qui, d'abord, en apprenant les achats faits dans le port par M. Million, n'avaient pas eu assez de moqueries à son adresse, ne tardèrent pas à lui rendre justice, et à admirer ce coup audacieux, dont chacun se promit bien de faire son profit dans l'avenir.

Le négociant marseillais recevait chaque jour à son hôtel des monceaux de cartes de visite et même des lettres de félicitation. Les journaux eux-mêmes, qui n'avaient inséré sa réclame que moyennant finances considérables, célébrèrent à l'envi l'habileté commerciale de ce Français qui, dès son arrivée, avait trouvé le moyen de faire un coup de maître.

Cette vente mémorable, dont on se souvient encore à San Francisco, occasionna une véritable révolution non seulement dans la ville, mais encore dans toutes les villes que le grand chemin de fer transcontinental a rapprochées de la capitale de la Californie.

Il y vint des gens de Sacramento, de Napa, de Coloma. Il en vint même de la grande ville mormonne, Salt-Lac-City.

Des acheteurs accoururent ainsi de plus de cent cinquante lieues et franchirent la chaîne des Andes pour venir s'approvisionner dans les magasins de M. Jean-Pierre Million.

L'affluence des acheteurs fut si grande et si continue que, quand arriva le septième jour, on dut fermer boutique faute de marchandises à vendre, de sorte que le fameux magasin de Montgomery-street, où les objets à vendre devaient quadrupler de prix, ne fut jamais ouvert.

L'oncle Million fit son inventaire.

Il avait acheté les marchandises mises en vente environ le quar

de leur valeur et il s'était contenté de doubler pour les acheteurs le prix qu'il avait payé.

C'est ainsi que, pour la première fois, depuis la fondation de San Francisco, le public avait pu se procurer des chaussures à un dollar la paire, des gants pour six pence, et des vêtements complets en drap pour deux ou trois dollars, les plus luxueux ne dépassant guère le prix d'une livre.

Les frais généraux auraient été considérables si le marché avait duré longtemps. Chaque employé principal recevait une livre par jour, et les moins payés touchaient trois dollars; mais, en somme, tout cela, mis en ligne des bénéfices réalisés, ne représentait qu'une somme peu importante.

Le personnel avait coûté une trentaine de mille francs; les frais de location s'étaient élevés à une somme à peu près égale; ceux de courtage avaient atteint quarante mille francs.

En somme, M. Million avait dépensé, pour son opération, une somme totale de sept cent cinquante mille francs, et il en avait retiré un million deux cent mille; bénéfice net : quatre cent cinquante mille francs, joli résultat pour le travail d'une semaine.

— Décidément, dit-il à son neveu, en lui communiquant le compte détaillé de son opération, et en se frottant les mains, je regrette de n'avoir pas à marier une douzaine de neveux ou de nièces; je ferais faire à toutes leurs noces un voyage autour du monde.

Pendant que l'oncle Jean-Pierre donnait pâture à ses instincts de négociant, le reste de la noce parisienne n'était pas inactif.

Les dames avaient bientôt renoncé aux promenades d'exploration. Elles trouvaient qu'elles en rapportaient plus de fatigue qu'elles n'y trouvaient de plaisir.

Ces longues courses furent remplacées par des excursions aux environs de l'hôtel et particulièrement par des flâneries au bord de la mer, au bas de la falaise sur laquelle l'immense caravansérail avait été construit.

Toujours M. Barbier (Athanase) se montrait pour elles un galant et fidèle cavalier.

Parfois les deux savants, M. le docteur Leroux et M. Fontaine se mettaient de la partie et faisaient sur le rivage d'amples collections de coquillages, de mollusques, de crustacés ou d'insectes curieux.

Plus rarement, les jeunes gens, malgré le plaisir qu'ils avaient à se trouver en si charmante société, suivaient la gracieuse caravane.

C'est que leur amour du mouvement, leur désir d'apprendre, et surtout leur goût pour la chasse les entraînaient au loin.

Le trappeur canadien Guillaume Novet, en effet, avait montré peu de

vocation pour la visite des monuments et avait demandé l'autorisation d'aller parcourir les environs son fusil à la main.

Médor avait déclaré, par un jappement sonore, qu'il partageait bien complètement les idées du chasseur.

Tous deux s'étaient mis en campagne et, avouons-le, leurs premiers essais furent peu fructueux.

C'est qu'en effet la zoologie de San Francisco n'est pas des plus intéressantes.

Peu d'oiseaux animent les champs qui environnent la ville et ses faubourgs; ceux qu'on y rencontre sont même pour la plupart peu remarquables.

Le premier oiseau tombé sous le fusil du trappeur fut néanmoins accueilli avec un grand plaisir par le docteur.

C'était un petit merle à ventre rouge, à queue et à tête d'un noir velouté, avec le dos de la même couleur, mais pointillé de blanc comme l'étourneau.

Guillaume, pendant ce premier jour de chasse, maudit cent fois son guignon, car il ne rapporta que deux ou trois espèces de petits oiseaux différents de ceux qu'on rencontre en France et quelques moineaux diffé rents aussi des nôtres.

Le lendemain, le chasseur, qui avait consciencieusement battu les environs, s'avança à deux ou trois lieues de la ville et vit là quelques espèces qu'il n'avait pas encore rencontrées.

A cette distance, on trouve encore quelques forêts que la hache a respectées, et il s'engagea dans des fourrés d'où tout autre qu'un coureur des bois comme lui aurait eu de la peine à sortir.

Le terrain était fort accidenté : Guillaume avait sans cesse à gravir et à descendre des collines sablonneuses où le terrain cédait sous ses pieds, ce qui aurait fatigué beaucoup un marcheur moins aguerri.

Médor fit lever là des perdrix sur lesquelles le chasseur fit coup double et dont il abattit quatre.

Ces gallinacés étaient d'une espèce bien plus petite que nos perdrix grises. Elles étaient huppées et avaient une longue queue.

Guillaume Novet remarqua en elles une particularité bien curieuse, et qu'il rencontrait pour la première fois. Ces perdrix se posaient sur les arbres très fréquemment.

Ce jour-là, il tua aussi quelques lapins, qui sont beaucoup plus petits que les nôtres.

Après avoir marché longtemps à travers ces accidents de terrain, le

Canadien, toujours peu satisfait de sa chasse, arriva dans une vallée dont l'aspect enchanteur le charma dès l'abord.

Il entendait de tous côtés le ramage d'oiseaux, qui lui étaient totalement inconnus.

— Ma foi, dit-il, puisque je ne trouve rien qui vaille pour venir en aide à nos provisions culinaires, je vais chasser au profit de notre cher docteur.

Il chargea ses deux coups de fine cendrée, et se mit à tirer sur tout ce qui se trouva à sa portée.

Ses premières victimes furent des geais bleus, puis des oiseaux chanteurs charmants, dont l'estomac était orné d'un croissant d'un beau jaune et qui avaient le dos gris.

Disons tout de suite que ces oiseaux furent recommandés au cuisinier Lerat par le docteur, et qu'ils furent déclarés plus tard un rôti des plus délicats.

Autour d'un bosquet de chamæcerasus fleuris, Guillaume aperçut des nuées d'oiseaux-mouches, à la tête brillante comme un rubis, et au corps couleur d'émeraude.

Ils plongeaient çà et là leur bec, effilé comme une aiguille, dans le calice des fleurs, pour en sucer l'arome. Leur vivacité les empêchait de s'arrêter nulle part, et ils disparaissaient tout à coup, au regard surpris du chasseur qui les cherchait vainement.

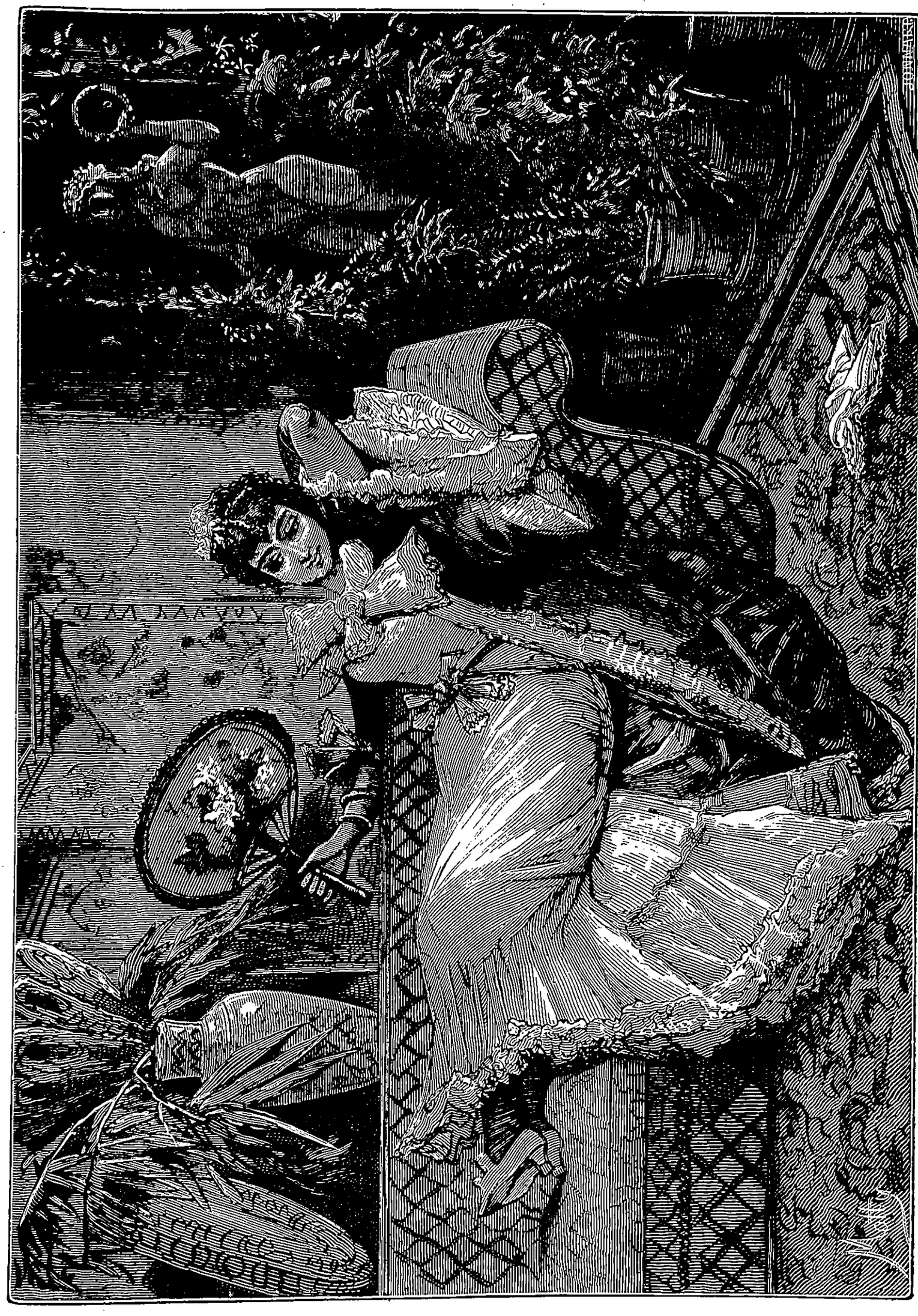
Celui-ci, désireux d'apporter quelques-uns de ces charmants et minuscules oiseaux, pour compléter la collection ornithologique du docteur, s'embusqua à bonne distance et se mit à canarder les pauvres colibris, avec la crainte de les mettre en poussière, tant leur corps est petit et délicat.

Cependant Médor qui avait considéré ce massacre, gravement assis sur son derrière, alla, sur l'invitation du chasseur, à la recherche de ce gibier microscopique.

Il apporta une douzaine de ces oiseaux-mouches, que Guillaume enveloppa soigneusement dans un journal, et plaça dans une poche particulière de son carnier.

Malgré ces succès, le chasseur revenait lentement et d'un pas chagrin vers la ville, quand Médor, qui jusque-là, avait marché sur ses talons, s'élança dans un taillis placé à droite, et fit entendre trois jappements secs.

Guillaume Novet avait déjà eu le temps d'étudier les mœurs de son compagnon de chasse.



LA BELLE ATTALA AU CHATEAU DU COMTE ORLINOFF.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas interrogé?

— Où faut-il que j'aille à l'avenir?

— Il faut aller de l'autre côté de la baie; il y a des bateaux à vapeur qui font le service, et vous y conduiront en fort peu de temps. C'est là que vont tous ceux qui ont adopté la chasse comme une industrie.

— Très bien, dit Guillaume, demain j'irai explorer cette région.

Le lendemain, en effet, l'infatigable Canadien partit avant la naissance du jour, et, toujours escorté par Médor, il alla prendre le premier paquebot.

Il rentra le soir, avec une telle cargaison de gibier, qu'il fut obligé de le faire transporter en voiture, depuis le débarcadère jusqu'à l'hôtel.

Il y avait là deux chevreuils, deux cerfs, un ours plus grand que celui qu'il avait tué la veille, et toute une cargaison d'oies, de poules d'eau, et de canards au plumage varié, comme personne de la noce n'en avait encore vu nulle part.

Ces succès cynégétiques qui furent renouvelés les jours suivants, excitèrent au plus haut point l'émulation des jeunes chasseurs, qui ne tardèrent pas à marcher sur les traces de Guillaume. Leur réussite fut si complète, que chaque fois qu'ils se mettaient en campagne, ils étaient obligés de se faire escorter par les deux noirs de M. Dick Moore, et par leurs serviteurs Jean-Louis et Marius Couracasse, qu'on chargea de ramasser et de porter les pièces de gibier abattues.

Pendant que les dames allaient sur les bords de la mer se livrer aux douceurs de la pêche aux crevettes, aux crabes, aux moules et aux huîtres, ou à celles plus paisibles encore de la pêche à la ligne, pendant que les chasseurs allaient arpenter les plaines, franchir les montagnes, traverser les vallées, s'enfoncer dans la profondeur des bois, le docteur Leroux, presque toujours suivi par son savant ami M. Fontaine, qui prenait grand plaisir à partager ses travaux, courait les champs, à la recherche des insectes curieux, des papillons et des plantes rares.

Sur les rochers du rivage, au-dessous même de Cliff-House, se montrait une végétation très active.

Là, rampaient et pendaient en festons verdoyants, sur les pentes pierreuses battues par la vague écumante, des joubarbes, des ficoïdes d'un grand nombre de variétés, parmi lesquelles le vieux naturaliste remarqua la rouge et la violette qui allèrent enrichir son herbier.

Mais ces récoltes, aussi bien que celles des fucus et des algues marines déposées sur la grève par le flot de l'océan, furent bientôt terminées.

Les deux savants portèrent leurs recherches dans un cercle toujours grandissant.

Le moment était, d'ailleurs, admirablement choisi : la végétation était en pleine activité; il y avait quelques journées très chaudes, et la terre, bien imprégnée de la pluie qui tombait fréquemment à cette époque, était couverte d'une verdure sans cesse renouvelée, surtout sur la lisière des bois qui bordent les vallées.

Les marais eux-mêmes avaient leurs productions remarquables.

Les énormes feuilles rondes du nénuphar flottaient sur les ondes, entourant leurs petites roses, dont la corolle était rouge au lieu d'être jaune comme dans le nôtre.

Les prairies présentaient des myriades d'ixias blancs, des mauves purpurines inconnues en France, et une espèce d'œnothère naine, sans tige, dont on fait à San Francisco d'assez bonne salade.

Parmi les nombreux arbustes qui couvraient la campagne, il y en avait peu qui portassent des fruits. A l'exception de quelques groseilliers, parmi lesquels il faut compter le groseillier sanguin qui y porte des grappes, et des fraisiers de bois dont la fraise est aussi grosse que les plus grosses espèces cultivées dans nos jardins, les botanistes ne rencontrèrent aucune espèce d'arbres fruitiers.

La journée avait été admirablement remplie et très fructueuse; aussi quand les deux naturalistes arrivèrent à l'hôtel étaient-ils de parfaite humeur.

Ils trouvèrent toute la colonie sens dessus dessous.

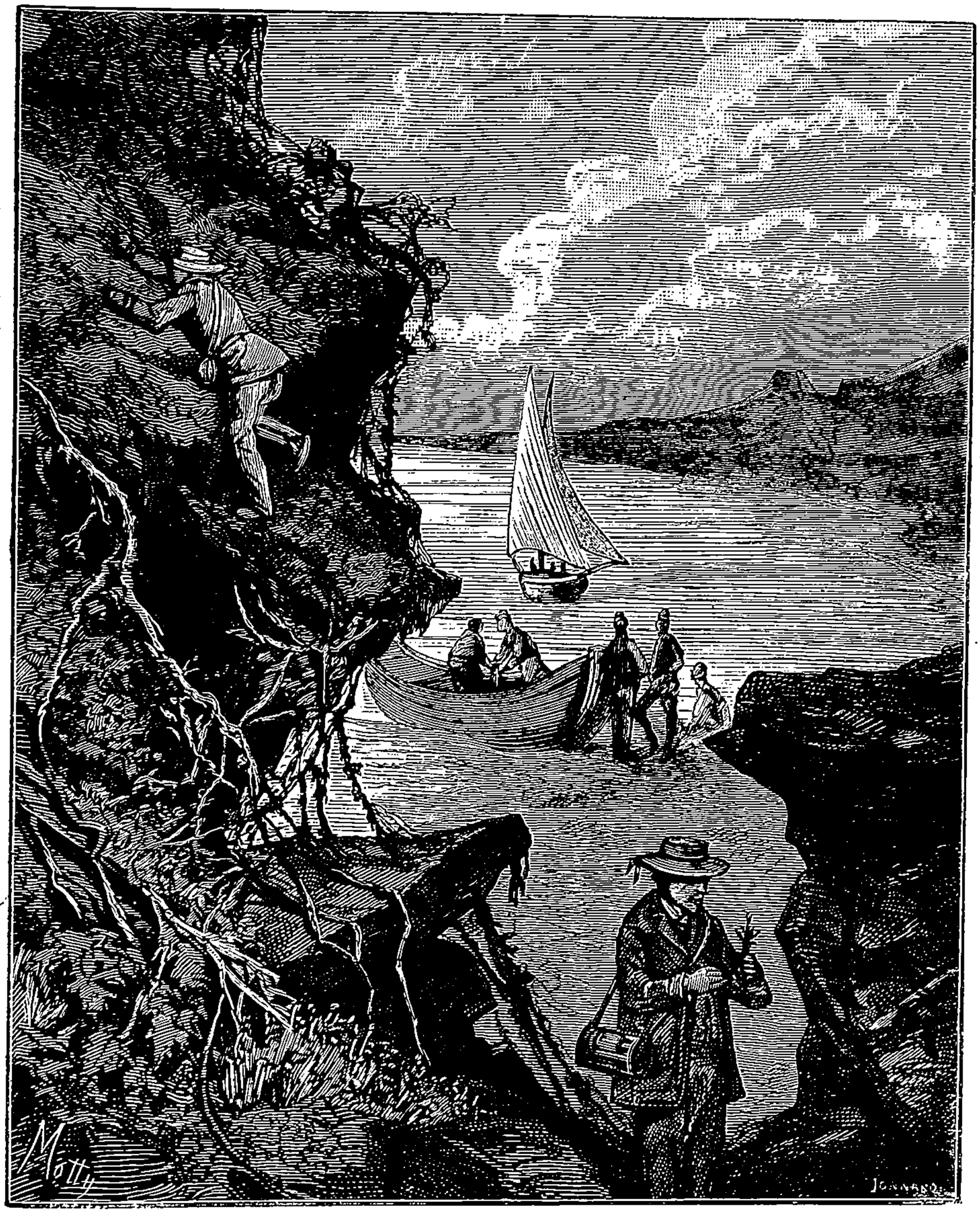
— Qu'est-il donc survenu d'extraordinaire? interrogea M. Rivière.

— M. Dick Moore vient de recevoir une dépêche qui l'a obligé à partir précipitamment.

— Et de qui venait cette dépêche?

— De celui qui se fait appeler le Libérateur et qui vient d'arriver à San Francisco.

No...../..b.d/...



Marc Leroux et Fontaine à la recherche des plantes rares. (P. 827.)

— Diable! dit-il, Médor donne trois coups de voix précipités ; ou je suis une bête, ou je vais avoir affaire à un ours.

Il n'avait pas achevé de prononcer ces mots entre ses dents qu'un bruit de branches brisées se fit entendre.

Le chasseur se hâta de retirer une des cartouches de son fusil et d'en substituer une autre à balle.

Un ours au pelage brun, de modeste taille, déboucha dans la plaine, ayant derrière lui l'intrépide Médor, et fuyant à toutes jambes.

Quand il aperçut devant lui le chasseur immobile, et qui venait d'épauler son arme, il s'efforça de battre en retraite.

Le chien s'élança d'un bond sur son dos, et, de sa puissante mâchoire, le saisit à la gorge.

Tout autre que Novet, n'aurait pas osé faire feu de peur d'atteindre son fidèle compagnon ; mais il était si sûr de son adresse et de la portée de son arme, qu'il n'hésita pas une seconde, et le coup partit.

L'ours frappé, entre les deux yeux, selon la méthode de M. Dick Moore, s'affaissa sur le sol, toujours tenu au cou par les crocs de son adversaire.

Le Canadien eut un sourire de bonne humeur.

— A la bonne heure, dit-il, cela au moins est du gibier, et ces messieurs auraient mauvaise grâce de se moquer de moi.

Le robuste chasseur chargea sa proie sur son épaule, et, mettant son fusil en bandoulière :

— Rentrons, dit-il, voilà la nuit qui tombe, et j'ai encore plus de deux heures de route à parcourir.

Quand il arriva à Cliff-House, malgré le fardeau qu'il portait, et la journée pénible qu'il avait passée, il n'avait pas l'air le moins du monde fatigué.

Chacun le complimenta de sa chasse, le majordome plus que personne.

— Peste! dit-il, un ours! c'est un morceau rare! et si vous avez parmi vous des palais délicats, vous pourrez constater que c'est le plus délicieux des mets.

Le docteur Leroux se montra particulièrement charmé du résultat de la chasse.

Presque tous les oiseaux abattus par le Canadien manquaient encore à sa collection. Il se hâta de leur assigner à chacun un nom aussi savant que barbare. Nos lecteurs nous sauront gré de leur épargner cet étalage d'érudition.

M. Dick Moore, qui arrivait en même temps que le chasseur, lui fit des compliments, et passa amicalement la main sur le poil soyeux du brave Médor.

— Mon ami Guillaume, dit-il, vous êtes d'autant plus méritant de n'être pas revenu bredouille, que vous avez porté vos pas, juste du côté opposé à celui où il faut aller si on a envie de faire bonne chasse.

— Pourquoi, alors, ne m'avez-vous pas prévenu ?

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE PREMIER. — Une noce chez Véfour. — Une proposition inattendue. — Un beau voyage en perspective, etc. 3

CHAPITRE II. — Arrivée à Québec. — L'hôtel de *France*. — L'escalier casse-cou. — Terreurs et anxiétés. — Installation. — Une vision de la demoiselle d'honneur, etc. 8

CHAPITRE III. — Indiscrétions de Mlle Hélène. — Le chef de la police M. Johnston. — Le policeman Forster. — La police à Québec. — Un aimable magistrat, etc. 18

CHAPITRE IV. — Une excursion de l'Œil-de-Lynx. — Une garde de Raton. — Les recherches nocturnes. — Une demande d'enrôlement. — Le Porteur-de-Foudre, etc. 26

CHAPITRE V. — Une convocation à l'hôtel de *France*. — Un palabre. — Discours de l'oncle Jean-Pierre, etc. 34

CHAPITRE VI. — Ce qu'étaient devenus les premiers voyageurs. — Un conciliabule au bord de l'eau, etc. 40

CHAPITRE VII. — Les grizlies vaincus. — La faction du Grand-Chef. — Nouveau voyage sur le fleuve, etc. 48

CHAPITRE VIII. — Retour du Grand-Chef. — Un incendie manqué. — Nouvelles recherches, etc. 55

CHAPITRE IX. — Une puissante médecine. — L'utilité d'étudier les langues vivantes. — Une condition et le calumet de paix, etc. 63

CHAPITRE X. — Le favori du Grand-Esprit. — La Crécelle-Mystérieuse. — La lentille merveilleuse, etc. 71

CHAPITRE XI. — L'esplanade de la Cascade. — Un mauvais quart d'heure. — Une défense désespérée, etc. 80

CHAPITRE XII. — L'oncle Jean-Pierre et sa caravane. — Préparatifs de défense. — Départ de l'Oiseau-des-Nuits. — Formation d'un camp retranché, etc. . . . 91

CHAPITRE XIII. — Une surprise. — Un trio d'Indiens. — Le drapeau de paix. — Bec-d'Aigle, Ours-Velu et la Crécelle-Mystérieuse, etc. 99

CHAPITRE XIV. — Une poursuite émouvante. — La tactique des chasseurs indiens, — Le lasso. — Hourrah pour les vainqueurs. — Rôle des cavaliers, etc. . . . 107

CHAPITRE XV. — Apparition d'Œil-de-Lynx. — Nouvelles des absents. — Explications entre deux anciens ennemis, etc. 116

CHAPITRE XVI. — Un convoi de cygnes. — La chasse des chefs indiens : chevreuils, cerfs, gazelles, chèvres des montagnes, etc. 125

CHAPITRE XVII. — Une émotion dans le camp. — M. Jollibois va aux informations, etc. 133

Pages.

CHAPITRE XVIII. — Signal du départ de l'expédition. — Ordre de la marche et mesures de sécurité, etc. 142

CHAPITRE XIX. — Exploits de chasse. — Arrivée à la lisière des bois. — La traversée de la prairie nécessitera quinze jours de marche au moins, etc. . . 150

CHAPITRE XX. — Signal du départ. — La rivière Saint-Maurice. — Traversée de la prairie, etc. 158

CHAPITRE XXI. — Le sire de Fiche-ton-Camp. — Une tenue belliqueuse. — Les bêtes fauves, etc. 166

CHAPITRE XXII. — Un message inattendu. — Un cartel singulier. — Propositions de combat de Pierre Duther, etc. 195

CHAPITRE XXIII. — Ce qu'était devenue la demoiselle d'honneur. — La fuite des cavaliers. — Le lac Abittibi, etc. 186

CHAPITRE XXIV. — Attente d'un messager. — Réflexions et soucis. — Les ressources d'Émile. — Un monologue important, etc. 195

CHAPITRE XXV. — Isolement. — La fièvre d'invention. — Explication de l'inexplicable. — Encore deux détonations, etc. 206

CHAPITRE XXVI. — L'îlot du duel. — La caravane et le camp. — Occupation des hommes; état des esprits féminins, etc. 215

CHAPITRE XXVII. — Les diverses sortes de rire. — Le sang-froid du peintre Beaudoin. — Un martyr consolé. — Deux amis intimes, etc. 226

CHAPITRE XXVIII. — Le dîner du messager. — Une lettre au trappeur. — Départ pour le nord du lac Abittibi. — Les jeunes cavaliers européens, etc. 237

CHAPITRE XXIX. — Un bon déjeuner; castor en salmis et bouillabaisse. — Signal du départ, etc. 246

CHAPITRE XXX. — Un concialibule en plein air. — Avis de l'Œil-de-Lynx. — Projet d'expédition en pleine nuit, etc. 255

CHAPITRE XXXI. — La marche des fourgons. — Arrivée à la pointe nord du lac. — Les froids approchent. — Campements, nouveaux paysages, changement d'aspect, etc. 263

CHAPITRE XXXII. — Une gorge dans la montagne. — Un ravissant point de vue. — Vallon de Normandie, etc. 272

CHAPITRE XXXIII. — Les habitudes de M. Dick Moore. — L'amour des Français pour le confortable. — Les nègres Tobi et Zoyo, etc. 283

CHAPITRE XXVIV. — Un conteur et un auditoire. — Distraction d'un amoureux. — Une distribution de cigares, etc. 293

CHAPITRE XXXV. — Brusque départ. — Zoyo et Tobi sont envoyés à la recherche des chasseurs. — Sir Dick Moore se joint à ses nouveaux amis, etc. 302

CHAPITRE XXXVI. — L'histoire d'un rifle. — 39 grizlies tués sur 40. — Un homme maître de son fusil, etc. 312

CHAPITRE XXXVII. — Utilisation d'un chariot. — L'heure des adieux. — Influence d'un bon repas, etc. 323

Pages.

CHAPITRE XXXVIII. — Grandes nouvelles. — Opérations de M. Champion. — Ce que dit le Grand-Chef des Sioux, etc. 333

CHAPITRE XXXIX. — Débandade des Castors. — Essais infructueux d'évasion, etc. 342

CHAPITRE XL. — Une gouache originale. — Une objection de M. Dick Moore. — Guillaume Novet polyglotte. — Un mort qui sert de modèle, etc. 352

CHAPITRE XLI. — Propositions de paix au Grand-Élan. — Protestations de reconnaissance et d'amitié, etc. 364

CHAPITRE XLII. — Retour de la chasse. — Une chasse merveilleuse. — Gibier de poil et gibier de plume, etc. 375

CHAPITRE XLIII. — Mise en marche. — Visite des deux grands chefs à M. Champion. — Ils retournent en arrière, etc. 386

CHAPITRE XLIV. — M. Dick Moore demande une entrevue particulière à M. Champion. — Les chevaux Black et Cocorico, etc. 396

CHAPITRE XLV. — Suite du récit de M. Dick Moore. — Signal d'alarme donné par Salomon. — Un incendie allumé par les Comanches, etc. 407

CHAPITRE XLVI. — Voyage au village des Comanches. — Réception menaçante. — Les femmes et les filles des victimes, etc. 418

CHAPITRE XLVII. — Les apprêts d'un supplice chez les Comanches. — Rôle des hommes, des enfants et des femmes, etc. 427

CHAPITRE XLVIII. — Interruption de M. Champion. — Pourquoi la Reine-des-Prairies dut changer de nom, etc. 437

CHAPITRE XLIX. — La nécessité de délier la langue d'une sorcière. — Une proposition de M. Dick Moore, etc. 448

CHAPITRE L. — Un mystère difficile à pénétrer. — Offres de services de M. Dick Moore. — On fait venir le Canadien, etc. 460

CHAPITRE LI. — Suite du récit de la Sombre-Chouette. — Colloque avec le chef des Castors, etc. 471

CHAPITRE LII. — Suite du récit de Guillaume Novet. — Hivernage du *Polaris*. — La nuit polaire, etc. 483

CHAPITRE LIII. — Une hypothèse ingénieuse. — Le lieu d'origine du trésor. — Un repas champêtre, etc. 492

CHAPITRE LIV. — Le départ de l'expédition. — Ordre de la marche. — L'avant-garde des cavaliers et la file des fourgons, etc. 501

CHAPITRE LV. — MM. Champion, Dick Moore et Novet tiennent conseil. — Un itinéraire arrêté, etc. 510

CHAPITRE LVI. — Passage de l'Équan. — Discours du Bec-d'Aigle. — Un pacte d'union fraternelle, etc. 519

CHAPITRE LVII. — Retour de Guillaume Novet. — Un traîneau et deux rennes. — Les exploits d'un chasseur et de son chien, etc. 530

CHAPITRE LVIII. — Attente vaine. — Marche en avant. — La lettre laissée. — Cinq jours de marche dans le désert, etc. 539

Pages.

CHAPITRE LIX. — Une tribu d'Esquimaux. — Y a-t-il des Esquimaux antropophages? etc. 548

CHAPITRE LX. — Moment terrible. — Résignation, etc. 557

CHAPITRE LXI. — M. Dick Moore continue le récit de ses aventures. — Le Canadien et lui deviennent prisonniers, etc. 570

CHAPITRE LXII. — Suite du journal de M. Champion. — Un des mystères des pêcheurs de baleines, etc. 579

CHAPITRE LXIII. — Des ours blancs sont signalés. — Une partie de chasse organisée, etc. 589

CHAPITRE LXIV. — L'oncle Million et son établissement dans le village des Corbeaux, etc. 603

CHAPITRE LXV. — Long hivernage chez les Corbeaux. — Occupations variées, etc. 615

CHAPITRE LXVI. — Le grand conseil des Comanches. — La Revanche prend la parole, etc. 626

CHAPITRE LXVII. — Une visite d'une comtesse à un comte. — Compliments échangés et explications, etc. 639

CHAPITRE LXVIII. — La légende du lac Abittibi, etc. 655

CHAPITRE LXIX. — Les fermiers canadiens. — Une jolie ferme, etc. 670

CHAPITRE LXX. — L'île des Chèvres. — Une leçon de géographie de M. Fontaine, etc. 686

CHAPITRE LXXI. — Chagrin de M. des Rivières. — Un dîner au gibier, délicieux et gai, etc. 701

CHAPITRE LXXII. — Arrivée à Chicago. — L'employé de l'express, etc. 717

CHAPITRE LXXIII. — Chicago. — Un aimable vice-consul, etc. 734

CHAPITRE LXXIV. — Le comte de Montézuma se transforme. — Quatre habiles ouvriers, etc. 749

CHAPITRE LXXV. — Un étroit couloir et une vaste salle. — Un palais féerique, etc. 766

CHAPITRE LXXVI. — Retour à la noce. — San Francisco, etc. 782

CHAPITRE LXXVII. — Visite de M. Dick Moore à MM. Salomon et Gervais, etc. . . 798

CHAPITRE LXXVIII. — L'offre et la demande. — Un capital d'un million disponible, etc. 815

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

PARIS. — IMP DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PERIOD. — P. MOUILLOT. — 62176